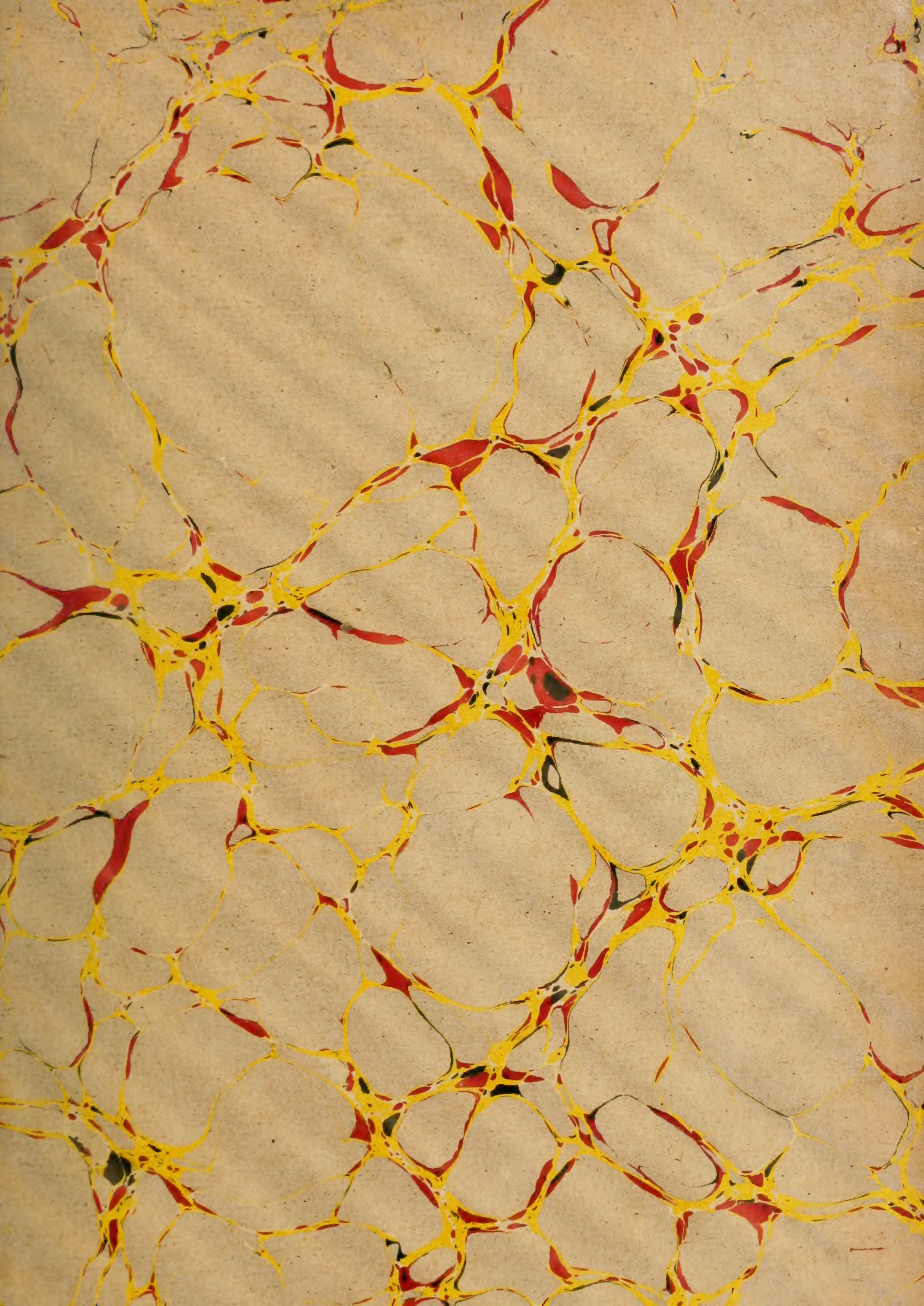






TRADUCTION FRANÇAISE

DES ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINT JEAN CHRYSOSTOME

TOME PREMIER

AVIS IMPORTANT

J'ai seul le droit de joindre aux Œuvres complètes la vie de Saint Jean Chrysostome par l'abbé Martin ; je suis seul propriétaire de cette traduction française : toute reproduction partielle ou totale, contrefaçon ou imitation, sera poursuivie rigoureusement, conformément aux lois.

SUEUR-CHARRUEY

EDITEUR.

2

SAINT JEAN

CHRYSOSTOME

ŒUVRES COMPLÈTES

TRADUITES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

sous la Direction

DE M. JEANNIN

Licencié ès-lettres, professeur de rhétorique au collège de l'Immaculée Conception de Saint-Dizier

---

TOME PREMIER

HISTOIRE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME

Exhortations à Théodore. — Du Sacerdoce.

ARRAS

SUEUR-CHARRUEY, Imprimeur-Libraire-Editeur

Petite-Place, 20 et 22.

1887



AVIS DE L'ÉDITEUR.

Je dois au lecteur quelques mots sur les motifs qui m'ont fait entreprendre cette édition des ŒUVRES DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME traduites, pour la première fois, intégralement en français, sur le caractère de cette traduction, sur le plan et le contenu de l'ouvrage.

Pour le premier point, rien ne résumera mieux ma pensée que l'incident d'une conférence ecclésiastique, que j'ai raconté déjà dans un de mes prospectus. Il fut question, dans cette conférence, de saint Jean Chrysostome ; chacun enchérit sur son éloge, pour lequel on se contenta de citer les anciens, car la matière est depuis longtemps épuisée, et le jugement des siècles immuable. « Saint Jean Chrysostome, soit dans la pensée, soit dans l'expression, a quelque chose de divin, ou qui du moins passe la portée de l'esprit humain [1]. Il a mieux que personne expliqué l'Ecriture sainte [2]... Les orateurs chrétiens devraient le lire, comme faisait Bossuet, toutes les fois qu'ils se préparent à la chaire ; ils se monteraient alors au ton de la véritable éloquence... » Ainsi, parlait-on de celui qu'on appelait le Bossuet grec. Un membre alors annonce, comme une bonne nouvelle, que les œuvres de saint Jean Chrysostome vont bientôt paraître en français. Tout le monde aussitôt de se récrier : quelqu'un prononce même le mot de sacrilége : la plupart profitent de la circonstance pour flétrir, en général, la manie qui se répand trop aujourd'hui, de traduire en langue vulgaire ce que nos pères savouraient, dit-on, dans le texte original. Notre défenseur n'essaie pas d'arrêter directement cette explosion de plaintes, si justes à certains égards.

Il s'adresse successivement à chacun de ses confrères et en obtient les réponses qu'il désire : « Voyons, dit-il, soyons de bonne foi, confessons la vérité. Vous, Monsieur le curé de X***, faites-vous une lecture bien assidue de saint Jean Chrysostome en grec ? — J'avoue que je ne le lis pas. — Et vous, Monsieur le curé de X*** ? — Ni moi non plus. — Et vous ? — Ni moi ». Tous, sans exception, firent l'aveu. « Maintenant, reprit-il, veuillez répondre avec la même franchise à une autre question. Vous lisez volontiers, j'en suis sûr, surtout lorsque c'est nécessaire, et que le français vous manque, quelques pages de saint Jean Chrysostome en latin. Mais où est celui qui en lise d'un bout à l'autre, et d'une haleine, des traités entiers, comme s'il s'agissait de Fénelon ou de Bossuet ? » La réponse fut unanime : c'est que, si saint Jean Chrysostome n'est presque pas lu en grec, il ne l'est guère plus en latin, et qu'il le serait universellement en français.

[1] Sozomène, liv. VIII, c. II.
[2] Suidas.

Je crois que c'est là l'expression de l'opinion, ou mieux du besoin public, et c'est lui qui me guide. Il serait à desirer que tout le monde pût jouir de saint Jean Chrysostome en sa langue originale : car là seulement il s'offre à nous avec tous ses charmes ; est-il rien de plus naturel, de plus pur, de plus harmonieux que la langue d'Isocrate, résonnant dans la *Bouche d'Or?* quelle magnifique eloquence, quels sons vivants, lorsque le souffle chrétien, souffle céleste, anime le plus suave de tous les idiomes, de tous les instruments de la pensée le plus mélodieux à l'oreille humaine !

Mais saint Jean Chrysostome perd-il toutes ses beautés pour nous, lorsqu'on le fait sortir de cette langue étrangère et généralement ignorée? Ceux qui ne peuvent trouver dans le grec ces trésors de doctrine et d'éloquence, en seront-ils privés? Ecoutez saint Thomas d'Aquin, sa réponse vaudra mieux que la mienne. Quoiqu'il n'eût qu'une mauvaise traduction latine des commentaires de saint Jean Chrysostome sur saint Matthieu, il dit pourtant qu'il ne l'eût pas *échangée contre la ville de Paris*. Or, dès que vous en êtes réduits à des traductions, pourquoi préférer la traduction latine? Le latin n'est pas plus de saint Jean Chrysostome que le français; s'il offre plus de garanties de fidélité comme traduction, il faut pourtant convenir qu'il est lui-même un idiome dont on ne connaît pas tous les secrets, soit qu'on le parle, soit qu'on l'écoute. Comme nous ne sommes ni à l'époque, ni dans le pays de Cicéron, il est peut-être plus facile à un traducteur de faire passer, et à un lecteur de saisir un auteur grec, en français qu'en latin. Quoi qu'il en soit, du reste, des traductions latines, pour ce qui est de celle de saint Jean Chrysostome, elle laisse beaucoup à désirer pour la fidélité. Une traduction française plus fidèle serait donc en même temps plus avantageuse, plus commode et plus agréable.

Telles furent les considérations qui me déterminèrent à publier saint Jean Chrysostome. J'ai, de plus, cherché à réaliser le vœu de Bossuet et de saint Augustin. Pour ne citer que ce dernier, il suppliait saint Jérôme de traduire les principaux Pères grecs, surtout saint Jean Chrysostome, le plus grand, parce qu'il n'entendait pas assez bien le grec pour lire ces auteurs dans leur langue originale. Quel esprit juste penserait autrement? La lecture de saint Jean Chrysostome est-elle d'une mince utilité? Ne vaut-il pas mieux le lire en français que de ne pas le lire du tout? La traduction française empêchera-t-elle la lecture du grec, ou plutôt n'y préparera-t-elle pas? Ce qui m'a confirmé dans mon dessein, c'est que cette publication, à peine annoncee, a reçu partout un accueil non équivoque, qui a consisté en de très-nombreuses souscriptions.

Il est vrai que je n'ai rien négligé pour rendre cette publication aussi parfaite que possible.

On trouvera au commencement du tome Ier le portrait de saint Jean Chrysostome, peint par Champagne, gravé par un de nos meilleurs artistes. Ce portrait, sans doute, n'est pas authentique, mais il est traditionnel : il répond, trait pour trait, à celui qu'a tracé un écrivain du XIe siècle, reproduit dans l'histoire de saint Jean Chrysostome.

Vient ensuite l'histoire de saint Jean Chrysostome, par M. l'abbé Martin (d'Agde), curé de Montpellier [1]; c'est le seuil nécessaire

[1] Cet ouvrage ne se vend séparément que chez M. Félix Séguin. Prix : 21 francs ; net : 15 francs. Dans mon édition, il reviendra aux souscripteurs à environ *cinq* francs.

Il a été honoré d'un Bref de Notre Saint-Père le Pape Pie IX ; des approbations de Son Eminence le Cardinal de Bonald, archevêque de Lyon ; de Mgr l'Archevêque d'Avignon, de NN. SS. les Evêques de Grenoble et de Nimes, de celle du R. P. Lacordaire, et des encouragements des Membres les plus éminents du clergé de France.

Lettre adressée à l'auteur par Mgr l'évêque d'Orléans.

Orléans, le 20 février 1862.

MONSIEUR LE CURÉ,

C'est le cœur profondément ému et les larmes aux yeux que je viens d'achever le beau chapitre dans lequel vous racontez le retour triomphant de saint Jean Chrysostome à Constantinople après sa mort.

Laissez-moi vous dire combien j'ai goûté votre savant et élo-

pour entrer dans la pensée de saint Jean Chrysostome ; comment comprendre les écrits d'un homme, si l'on ignore sa vie, à moins de recueillir, de rassembler les traits de cette vie épars dans ses écrits, ce qui est l'office d'un historien, non d'un simple lecteur? D'ailleurs, M. Martin nous donne l'*historique* de chaque ouvrage du grand docteur ; il le critique, en fait connaître le sujet et le ton. Le lecteur voudra donc bien, avant chaque écrit, se reporter à l'endroit de l'histoire où il en est traité. C'est pour rendre ce recours plus facile, que les Œuvres de saint Jean Chrysostome ont été rangées dans l'ordre où il les a composées ; elles se dérouleront parallèlement à sa vie, dont elles font partie intégrale, qu'elles éclairent et dont elles sont éclairées. On aura ainsi comme la chronologie de la pensée de cet insigne génie.

Avant chaque écrit on a mis une analyse raisonnée, comme celles qui précèdent, pour la première fois, dans mon édition, chaque sermon de Bossuet.

Le dernier volume se termine par les tables suivantes : Table des passages de la Sainte Ecriture commentés par saint Jean Chrysostome ; Table, par ordre alphabétique, des innombrables matières traitées dans tous ses écrits.

Quant à la traduction, on ne pouvait guère construire un édifice aussi considérable, sans y employer plusieurs ouvriers ; mais cela n'exclut pas l'*unité :* car d'abord tous les traducteurs, hommes du métier, se sont imposé les *mêmes* lois, ont travaillé d'après le *même* plan ; ils se sont appliqués à rendre non-seulement la pensée, les images, les tours, la manière de l'auteur ; mais encore les moindres nuances de son style, et jusqu'à l'allure de chaque phrase. De là, certains risques dans la traduction ; car, outre la différence qui existe entre le génie de la langue grecque et celui de la langue française, le style de saint Jean Chrysostome, ordinairement simple, clair, vif, entraînant, est en quelques endroits chargé, ampoulé ; quoique sa pensée s'élance presque toujours neuve, hardie, sublime, il traîne parfois, dans sa marche tout *asiatique*, comme dirait Cicéron, sujet lui-même à ce défaut, un cortége trop nombreux d'idées, d'images, de passions qui nous semblent oiseuses, digressives ; un traducteur, en le suivant, a l'air d'avoir une marche pesante. Il plairait davantage au vulgaire s'il ne s'arrêtait qu'aux pensées saillantes de l'original, s'il ne prenait que la fleur du texte grec, pour l'exprimer dans le langage libre, coupé, sans gêne, des écrivains populaires de notre temps ; car beaucoup manquent d'haleine aujourd'hui et ne peuvent supporter la lecture des phrases du XVII[e] siècle, savantes, majestueuses, aristocratiques, modelées sur Démosthène, Cicéron et les autres héros de la pensée antique ; mais une traduction aussi fidèle, aussi complète, d'ailleurs toujours correcte, jamais dépouillée de l'élégance propre à ce genre, offre deux avantages inappréciables : elle *suppiée* à la fois et *initie* au texte original [1].

J'ai dit qu'il y a beaucoup d'*unité* dans cette traduction, parce que les divers traducteurs ont suivi les *mêmes* principes ; de

quent ouvrage, et quelles lumières vous m'y avez données sur l'Empire, sur l'Eglise, sur toutes les plus grandes choses qui puissent intéresser mon âme.

Si jamais vous traversiez Orléans, je serais heureux de vous y recevoir sous mon toit, et de causer avec vous de votre livre et du grand sujet que vous y avez si consciencieusement traité.

Veuillez agréer, monsieur le Curé, l'hommage de mon profond et religieux dévouement. † FÉLIX, *évêque d'Orléans.*

M. Louis VEUILLOT a écrit les lignes suivantes dans la *Revue du Monde catholique*, du 10 avril 1862 :

« Le souvenir de saint Jean Chrysostome m'amène à nommer un autre curé helléniste, M. l'abbé Martin (d'Agde), curé de Montpellier, auteur d'un livre intitulé : *Saint Jean Chrysostome, ses œuvres et son siècle*, 3 vol. in-8°. C'est en même temps un très-beau travail historique, plein de force et de sagacité, et une admirable traduction des plus éloquentes inspirations du saint docteur. Il ne me semble pas que l'on puisse obtenir du français une couleur plus brillante et une plus impétueuse énergie ».

[1] C'est assez dire qu'on a répudié la méthode de l'abbé Guillon, qui s'attache, non à la *lettre,* mais à *l'esprit* de saint Jean Chrysostome, l'abrége, l'amplifie, le redresse. D'après lui, tout est permis au traducteur, « pourvu que le goût préside à son travail, et par conséquent lui *commande* les *suppressions,* les *éclaircissements,* les *embellissements* même que le texte indique et que le

plus, c'est le *même* qui a traduit les deux tiers des Œuvres de saint Jean Chrysostome, et revu le tiers traduit par d'autres ; tout l'ouvrage a été mis sous sa responsabilité littéraire.

Ainsi traduit, ainsi édité, saint Jean Chrysostome sera, comme théologien, comme polémiste, comme commentateur de l'Ecriture Sainte, comme orateur, comme auteur ascétique, un des livres les plus utiles aux ecclésiastiques, pour leurs conférences, pour leurs lectures spirituelles et leurs sermons, un des meilleurs qu'ils puissent prêter, répandre autour d'eux, pour combattre les séductions de la littérature légère, mondaine, impie, par les charmes puissants de l'éloquence chrétienne. Je serais trop exclusif, je serais injuste envers saint Jean Chrysostome, si je ne l'offrais qu'aux ecclésiastiques : il a droit à une place d'honneur dans la bibliothèque des chrétiens, des gens lettrés, de ceux surtout qui se font gloire de ces deux qualités.

LOUIS GUÉRIN,

Imprimeur-éditeur.

Bar-le-Duc, le 25 juillet 1863.

génie de l'écrivain n'aurait pas manqué de lui fournir à lui-même avec un peu plus de loisir et de réflexions ». (*Bibliothèque choisie des Pères*, tome XI, page 85.)

HISTOIRE

DE

SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

CHAPITRE PREMIER.

—

Considérations préliminaires. — Situation respective du Christianisme et du polythéisme. — Néo-Platonisme. — Gnosticisme. — Manichéisme. — Arianisme. — Hérésie et schismes. — Empiétements des empereurs. — Pères de l'Eglise. — Chrysostome: — Aperçu général. — Docteur de la charité. — Dignité humaine. — Liberté de l'Eglise. — Le sacerdoce et l'empire. — Tendance de l'Orient. — L'Eglise romaine. — Caractère de Jean. — Portrait.

Chrysostome appartient à cette grande pléiade d'hommes supérieurs, dont les travaux, les vertus, le génie ont exercé tant d'influence sur les destinées du Christianisme, et rempli d'un éclat incomparable le quatrième siècle de son histoire. Sa noble et sainte figure se détache et resplendit entre les imposantes figures d'Athanase, d'Hilaire, de Basile, d'Ambroise, de Grégoire, d'Augustin. C'est une des plus belles gloires d'une époque qui en compte tant, où Dieu se plut à condenser, comme dans un foyer éblouissant, tant de lumière et de sainteté. Tandis que le vieux monde, s'affaissant dans son impuissance, n'offre plus que le dégoûtant spectacle de toutes les misères unies à toutes les lâchetés, les grands talents, les grandes âmes affluent dans l'Eglise, et, comme des astres d'une beauté sans rivale, se lèvent en masse dans son ciel pour attester son immortelle énergie et sa divine fécondité. Jamais peut-être l'histoire ne mit en regard, dans un si vif contraste, tant de grandeur et tant de bassesse, tant de ruines accumulées et tant de créations admirables. Jamais peut-être l'infaillible Providence, qui conduit par la main, à travers les tempêtes et les combats, l'Eglise de Jésus-Christ, ne fit éclore à ses pieds tant de richesses, ni rayonner sur son front tant de splendeur. Il faut le dire aussi : jamais peut-être son œuvre privilégiée, l'œuvre chrétienne, ne réclama de plus grands ouvriers.

L'Evangile venait de clore de ses mains triomphales l'ère sanglante et glorieuse des martyrs. Chose mille fois signalée et digne de l'être toujours ! Proscrite aussitôt que connue, la religion du Christ semble d'abord ne se révéler au monde que par l'unanime horreur qu'elle inspire. La haine l'accueille ; la calomnie s'attache à ses pas ; le genre humain s'inscrit en faux contre elle, elle l'accable tour à tour de ses colères et de ses mépris. Ses pâles adeptes, contraints de cacher à la clarté du jour, comme des conspirateurs, leurs pieuses réunions et leurs symboles sacrés, sont comme autant de victimes marquées d'un sceau fatal qui les dévoue au glaive des bourreaux, aux bêtes de l'amphithéâtre, aux fureurs de la multitude ; et quand trois siècles d'une oppression sans exemple dans l'histoire ont pesé sur son berceau, trois siècles dont elle n'a compté les heures que par les angoisses et les supplices des siens ; quand le déchaînement croissant des passions, des intérêts acharnés à sa perte ne lui présagent que l'impossibilité absolue d'atteindre son but, un avortement funeste et prochain, la voilà qui passe tout à coup du chevalet des martyrs au trône des Césars, et, d'une main meurtrie encore du poids des chaînes, saisit, pour ne plus les laisser tomber, les reines de la destinée humaine ! Son sang n'est pas étanché, ses blessures ne sont pas bandées, que ce monde qui lui crachait au visage, qui la traînait dans la boue pour la jeter aux cloaques, qui ne trouvait pas, dans l'atroce fécondité de son

génie, de supplice assez raffiné quand il s'agissait des chrétiens, s'étonne d'être devenu chrétien lui-même; et, s'agenouillant devant la croix maudite, adore ce qu'il abhorrait, jette au feu ce qu'il avait adoré, et déjà dans ses lois, dans ses mœurs, partout, il découvre l'esprit et le sceau de la religion nouvelle ! Une telle révolution n'a pas d'analogue dans l'histoire. Les causes humaines ne suffisent pas à l'expliquer ; le doigt de Dieu est là, ou il n'est nulle part sur la terre.

Mais ces grands déplacements de l'humanité ne s'accomplissent pas avec la précision d'une évolution militaire, et sans laisser en arrière bien des traînards. Quelque merveilleuse que fût cette transformation inespérée, elle n'atteignit pas de si tôt les profondeurs sociales; et bien qu'elle eût remué et renouvelé bien des cœurs, elle n'avait pas encore changé et refait le cœur humain. Désarmé et vaincu, le paganisme n'était plus redoutable ; cependant il comptait encore, surtout dans les campagnes, des adeptes obstinés et nombreux. Soit routine, soit ignorance ou lâcheté du cœur, soit peut-être, de la part de certains esprits, cet orgueilleux besoin de se raidir contre le mouvement qui entraîne les autres, soit enfin que les efforts précipités et maladroits de Constance pour déraciner l'idolâtrie eussent rendu quelque force à ce corps usé, en soulevant une opposition inattendue, bien des gens restaient fidèles aux dieux tombés, fréquentaient leurs temples, célébraient leurs fêtes[1], se livraient à toutes les pratiques de leur culte, les défendaient à outrance. Longtemps après Constantin, le nombre de ces dévôts, plus ou moins sincères, plus ou moins fanatiques du passé, bien qu'il décrût de jour en jour, était considérable. Dans l'armée, les païens se trouvaient à côté des chrétiens, et souvent même les hautes charges de l'Etat étaient remplies par des païens. La ferveur des disciples de l'Evangile ne pouvait que souffrir d'un contact incessant et inévitable avec ses ennemis.

Il était, d'ailleurs, difficile que, sur tant de conversions au Christianisme que les derniers temps avaient vu s'opérer en masse, il n'y en eût aucune qui ne fût le fruit de la conviction ou le miracle de la grâce. L'exemple du prince, l'esprit de courtisanerie et de servile imitation, des complaisances de famille, chez quelques-uns peut-être le besoin de prendre part à un culte quelconque, quand celui de leurs affections était frappé de défaveur, avaient poussé vers l'Evangile une foule de gens qui, l'embrassant sans le goûter, sans le connaître, restaient catéchumènes toute leur vie, ou, admis au baptême, n'étaient jamais que de mauvais chrétiens. Saint Athanase ne montre-t-il pas l'épiscopat lui-même envahi par des malheureux sans vocation, sans foi; prosternés la veille encore aux pieds des idoles; ne connaissant, ni les livres sacrés des chrétiens, ni la doctrine du Christianisme; toujours païens sous le manteau de l'évêque ; qui n'étaient dans l'Eglise que ce qu'ils pouvaient y être, les suppôts naturels des hérésies, le fléau du sacerdoce, qu'ils déshonoraient par la bassesse de leurs sentiments et la plus infâme vénalité[1] ?

Certes, ces profanations, ces hypocrisies ne laissaient ni éclaboussure ni ombre sur la splendide sainteté de l'Eglise hautement glorifiée par les touchantes merveilles de modestie, d'abnégation, de charité, qu'elle faisait éclore de toutes parts. Avec un noble orgueil de mère, elle pouvait montrer à ses ennemis, comme à ses amis, les talents, les vertus, le courage, le dévouement de presque tous ses pontifes, l'antique ferveur, l'incorruptible fidélité d'un grand nombre de ses enfants. Et néanmoins, dans son sein même, que d'âmes secrètement vouées à l'idolâtrie ! En vain avait-on dépouillé celle-ci de ses priviléges publics : il lui restait ses séductions intimes. Toutes les faiblesses humaines étaient de son parti. Ses temples déserts ou fermés, elle gardait les cœurs, d'où, comme d'un réduit imprenable, elle opposait à l'ennemi triomphant une résistance muette et passive, plus difficile à vaincre que la résistance légale et armée. Des hommes, dont la persécution eût fait des martyrs, énervés par la paix, retombaient, sans y songer, sous le joug méprisé de l'idolâtrie. Ils se moquaient de Jupiter, de Vénus, de Mercure, et volontiers ils se fussent rués sur leurs autels pour les briser; mais les vices déifiés sous ces noms recevaient leur secret encens, et demeuraient les dieux de leur vie. A côté du spectacle consolant et sublime des travaux de l'apostolat, des immolations de la charité, des saintes associations des vierges et des veuves consacrées au service des malheureux, des mœurs graves et douces de la famille chrétienne, sanctuaire de pureté et de dignité, à

[1] Théodoret, l. 5, c. 21.

[1] Saint Athanase, *Hist. Arian.*, n° 78.

côté des magnanimes exemples des Paule, des Mélanie, des Olympiade; au milieu du mouvement spiritualiste qui emportait au désert, sur les traces des Hilarion et des Antoine, les âmes lasses du monde, éprises d'un ardent amour des choses du ciel, tandis que les lois se modifiaient visiblement au souffle de l'Evangile, et que de nouvelles institutions, empreintes de son esprit, attestaient son influence croissante; on rencontrait à chaque pas le paganisme avec ses souvenirs tenaces, ses fêtes licencieuses, ses vieilles superstitions, son égoïsme, sa luxure, ses vices, sa dureté. L'usure, l'esclavage, l'amphithéâtre, une foule d'usages horribles d'immoralité ou de cruauté, survivant aux dieux qui les avaient inspirés, aux édits qui les proscrivaient, formaient un contraste scandaleux avec les enseignements de la religion nouvelle, insultée et défiée dans son triomphe.

Il y avait encore trop de sang païen dans les veines du peuple, trop surtout dans celles des princes. Constantin immolait son fils aux fureurs de sa femme, et sa femme au souvenir de son fils. Constance asseyait son trône sur les cadavres sanglants de ses oncles, de ses cousins, des principaux officiers de son père. Valentinien nourrissait de chair humaine deux ours qu'il traînait partout avec lui. La trahison et l'assassinat étaient la politique de Valens. Gratien inaugurait son règne par l'injuste supplice du défenseur le plus vaillant et le plus dévoué de l'empire, du père de Théodose; et Théodose lui-même, l'ami d'Ambroise, ordonnait le massacre de Thessalonique. D'autre part, la fortune des parvenus, fruit de la délation ou des concussions, avait des insolences et des scandales inouïs. Quelques-uns possédaient des provinces entières, dépensaient des millions de sesterces dans une orgie, et, plutôt que de retrancher de leur faste ou de leurs débauches, réduisaient leurs fermiers désespérés à mourir de faim ou à se faire esclaves. Des pères endettés vendaient leurs fils pour satisfaire d'impitoyables créanciers. On vit des riches, des puissants, exiger sans scrupule leur prétendu droit de mettre à mort leurs esclaves, et de prendre pour concubines les filles de ces infortunés. L'impôt écrasait les campagnes livrées au brigandage des exacteurs. Tout était anarchie et confusion; et à tant de désordres l'ignorance et la superstition en ajoutaient un autre. En dépit des lois terribles portées contre elle, les païens les plus éclairés s'adonnaient à la magie et célébraient son efficacité. Beaucoup de chrétiens en étaient là. Ils croyaient aux présages, consultaient le vol des oiseaux, attachaient au cou, aux mains de leurs nouveau-nés, les plus étranges amulettes, et substituaient aux prescriptions de la science, dans leurs maladies, les charmes et les enchantements. Saint Basile, saint Ambroise, saint Astère, saint Chrysostome nous ont laissé, des mœurs de leur temps, des peintures si affligeantes, qu'on se demande avec tristesse ce qu'était venu faire l'Evangile, dans une société si rebelle à ses enseignements, si incapable de le comprendre. Orgies, débauches, vices infâmes, superstitions ridicules, amour insatiable de l'argent, aplatissement des caractères, servilité honteuse, dureté cruelle envers les pauvres et les petits, voilà ce qu'on rencontre presque partout à chaque pas. Dans les villes, les mendiants encombrent les rues, où, sur leur char d'or ou d'argent, attelé de mules blanches, d'indolentes matrones, couvertes de pierreries, suivies d'un interminable cortége d'eunuques et de valets, courent de l'église à l'hippodrome, du théâtre au bain. Le même peuple, qui le matin entoure les autels du Christ et applaudit à outrance les orateurs sacrés, le soir remplit les cirques, se passionne pour des cochers, et, malgré les édits impériaux, encourage d'une faveur frénétique les combats prohibés des gladiateurs. Les vertus éclatantes des vrais chrétiens font ressortir la dégradation des autres. Des lois sages améliorent le sort des esclaves, donnent des médecins aux pauvres, adoucissent les inflictions criminelles, ordonnent la salubrité des prisons, protégent les droits de la femme et la vie des petits enfants, s'efforcent de rendre au mariage sa dignité : elles annoncent le glorieux lever d'une civilisation nouvelle, mais en présence d'une civilisation funeste, toujours debout quoique sapée dans ses bases, écrasant de son poids toute aspiration vers un ordre meilleur. Les barbares, se précipitant à grands flots sur l'empire, aggravent cette situation, de tous les maux qu'ils traînent avec eux. De là, ce cri de Salvien : « Je ne sais, ô Eglise de Dieu ! comment il se fait que ta propre félicité se tournant contre toi, tu aies ramassé presque autant de vices que tu as conquis de nations. La foi s'est amoindrie à mesure que le nombre des fidèles s'est accru, et nous te voyons épuisée par ta fécondité, appauvrie par tes richesses, affaiblie et abattue par tes propres forces [1] ! »

[1] Salvien, *ad Ecc. cath.*, l. 1, n. 1.

Ainsi, la grande victoire qui avait donné l'empire au Christianisme ne lui donnait pas le repos. La carrière ouverte à son ambition est hérissée d'obstacles et d'ennemis. Il n'échappe à une épreuve que pour tomber dans une autre. Sa destinée est la lutte. Or, le plus grand effort de cette lutte, sans trève et sans fin, incombait peut-être au IVe siècle. Il ne s'agissait plus, en effet, d'obtenir pour le vrai culte de Dieu la liberté que les martyrs avaient achetée de leur sang, ni de jeter à terre de vieilles idoles vermoulues qui tombaient d'elles-mêmes, dès que la main du pouvoir leur retirait son appui. Vainqueur du polythéisme, assis sur le trône des Césars, l'Evangile avait beaucoup à faire, pour que sa sainteté devînt la conscience du monde, dont sa doctrine était le flambeau. Il avait à lutter contre l'ignorance, la superstition, les habitudes invétérées, les passions ennemies de son joug, l'invincible penchant de toute chair au plaisir et à la mollesse [1], contre l'invasion subreptice et incessante du paganisme dans l'âme humaine, autant que contre l'invasion violente et sanglante des barbares dans la société. Il avait à consoler le monde d'une longue oppression; à verser sur des blessures anciennes, profondément ulcérées, des trésors d'espoir et d'amour; à guérir des cœurs malades; à briser des chaînes pesantes; à remplacer une législation atroce par un système complet de lois justes, douces, empreintes de son esprit; à arracher du sol et des mœurs cette vieille civilisation, aux inextricables racines, qui avait infecté l'homme jusque dans la moelle des os, vicié les sources mêmes de la vie; à soulever le poids de la nature déchue; à enseigner l'humilité aux grands, le désintéressement aux riches, aux petits le sentiment de la dignité humaine, et la liberté des enfants de Dieu à des êtres dégradés de longue main par la servitude; à rectifier, à épurer une foule de conversions hâtives et imparfaites; à rendre dignes de leur nom de chrétiens, tant d'hommes qui semblaient ne le porter que pour l'avilir et le compromettre; à leur inculquer son esprit, l'esprit d'abnégation, de mansuétude, de générosité, de dévouement; à en pénétrer ces masses habituées aux jeux barbares, aux fêtes sanglantes de l'amphithéâtre; à substituer un spiritualisme délicat et saint au sensualisme grossier, par lequel l'idolâtrie tâchait de se survivre à elle-même; à établir le règne de la charité sur des cœurs desséchés par l'égoïsme; à faire goûter, pratiquer sur une vaste échelle le culte sublime de la croix, les hautes doctrines du renoncement et du sacrifice; à élever le niveau de l'humanité, à lui donner un nouvel idéal, une nouvelle langue, un nouveau cœur; à reprendre en sous-œuvre, à remanier, dans ses éléments, cette vieille société qui se débattait à ses pieds dans la boue et le sang, pour en faire une société chrétienne, une nouvelle humanité, *à l'image de Jésus-Christ, l'homme parfait, créé selon Dieu dans la justice et la sainteté de la vérité* [1].

Cette œuvre surhumaine de régénération, l'apostolat chrétien l'avait commencée au sortir même du Cénacle; et, depuis trois siècles, en dépit des bourreaux et des empereurs, en dépit des obstacles dressés sur sa route, il la menait avec un zèle aussi heureux qu'intrépide. Le monde païen, la philosophie elle-même subissaient, en le repoussant, l'influence de l'Evangile. Un vif reflet de sa doctrine répandait sur toutes choses un jour nouveau. Mais ce travail rénovateur, si puissant qu'il fût, n'empêchait pas un autre travail, déjà fort avancé, de dissolution et de mort. Deux courants opposés apparaissaient à la surface et agitaient les profondeurs de la vieille société; l'un, qu'accélérait de tout le poids d'une pression immense l'arrivée des barbares, et qui poussait fatalement à la destruction et au chaos; l'autre, qui partait des autels du Christ, des chaires de ses pontifes, des sanctuaires de ses vierges et de ses ascètes, un contre-courant de vérité et d'amour, pénétrant, recouvrant en partie le premier, et refoulant, d'un choc vigoureux, le double fardeau de la pourriture romaine et de la brutalité barbare. Mais il eût été moins difficile de créer un monde nouveau que de refaire le vieux. La plupart des matériaux de celui-ci, trop pourris pour entrer dans une construction durable, étaient réprouvés de l'architecte divin. C'est pourquoi la Providence emmenait à grands frais et à grande vitesse, des lointaines régions du Nord et de l'Orient, sur le sol où elle voulait bâtir, des races neuves, au sang de feu, qu'aucune digue ne pouvait contenir, aucun échec déconcerter, dont la mission visible était de renverser, de brûler, de détruire, mais pour déblayer et niveler la route de Dieu. Comme à l'origine des choses, l'esprit de Dieu était porté sur le chaos. Il le travaillait, le fécondait; et, d'un mélange confus d'or et de boue, d'erreurs

[1] Chrys., *de Babyla*, n° 6.

[1] Saint Paul, *ad Eph.* c. 11, v. 13 et 24.

et de vérités, de vices et de vertus, de sang et de flammes, de vieilles et de nouvelles idées, il s'apprêtait à faire jaillir la lumière et la vie, et tout un monde nouveau.

Et cette fois cependant, il ne voulut procéder qu'avec le concours d'instruments humains. Il créa les Pères de l'Église, et en fit les démiurges, les pères du monde nouveau. Était-ce trop, pour les approprier à son œuvre, de leur donner le talent, l'éloquence, la vertu, le courage, la soif du bien, la puissance de l'accomplir, la grandeur des vues et du caractère, la triple autorité du savoir, du génie, de la sainteté? Dieu les fit dignes de lui, grands par l'esprit, grands par le cœur. Ils furent plus que de grands hommes; ils furent des saints!

A un autre point de vue que celui des mœurs, la tâche des docteurs chrétiens, à cette époque, était encore très-ardue. Ce n'était pas seulement avec l'ignorance, la routine, le vice, les passions populaires qu'ils avaient à lutter, mais contre la philosophie, éternel adversaire de la foi, devenue maintenant l'auxiliaire inattendu du polythéisme qu'elle avait longtemps conspué. Ce n'est pas que le polythéisme fût le moins du monde philosophique. Amas incohérent de fables grossières, il n'avait rien qui pût attirer ou retenir sous son joug les intelligences. Il avait suffi à l'Évangile de le regarder en face pour le faire chanceler sur ses fondements; et, malgré les fureurs dont la politique impériale l'avait armé, il tombait sous le poids de sa propre absurdité, autant que sous les coups de ses adversaires, quand la philosophie entreprit de lui rendre, sous une autre forme, la vie qui l'abandonnait.

Il est vrai qu'au moment où parut le Christianisme, la philosophie avait perdu son prestige. Ses grandes et célèbres écoles étaient tombées; et, à part quelques rares stoïciens drapés dans leur orgueil, elle semblait ne se survivre à elle-même, et n'était représentée dans le monde que par l'Épicurisme, théorie trop commode du plaisir et du vice pour ne pas compter toujours de nombreux sectateurs. Cependant, au milieu de cette prédominance universelle du sensualisme, bien des esprits restaient tournés vers les spéculations philosophiques, et s'agitaient, sans pouvoir les résoudre, autour de ces grandes questions de Dieu, de l'âme, de l'avenir, dont l'humanité, à aucune époque, même dans ses plus grandes défaillances, ne se détourne complètement. Un phénomène moral, tel que l'Évangile, dut attirer leur attention. Ils furent frappés de l'austère beauté de ses enseignements, que ses disciples commentaient éloquemment dans leur vie par un courage incontestable et de touchantes vertus. Les plus sincères, les plus logiques embrassèrent, avec une noble ardeur, cette lumière surnaturelle, qui régénérait à la fois leur intelligence et leur cœur. Le plus grand nombre en resta à l'étonnement vis-à-vis d'une doctrine qui, paraissant répondre à quelques-unes de leurs pensées, les renversait toutes. La foi chrétienne demandait trop à leur orgueil. Mais en repoussant son joug, ils ramassaient sur sa route les étincelles de son flambeau. De là, les vérités mêlées à leurs erreurs, et cette élévation de langage, nouvelle dans leur bouche, qui accuse le plagiat. Ils ont beau s'en défendre, leur enseignement s'est modifié d'une manière visible au contact d'un autre enseignement: il a suffi de l'ombre du Christ projetée sur eux pour faire jaillir, dans leurs ténèbres, de précieuses clartés.

Ce fut l'origine de la nouvelle école qui, s'élevant sur les débris des anciennes, à la lumière de l'Évangile, arbora le drapeau de Platon, dont elle altérait la doctrine, et se proposa la double restauration de la philosophie et du polythéisme, en les modifiant l'une par l'autre, et par un compromis impossible entre des idées empruntées aux sources les plus diverses, aux rêveries de l'Orient, aux mythes de la Grèce, aux théories de Platon et de Pythagore, au judaïsme, au Christianisme lui-même qu'elle voulait à la fois imiter et combattre. Quelques-uns, parmi ses maîtres les plus illustres, avaient commencé par être Chrétiens; et, d'ailleurs, le Christianisme occupait dès lors une place trop élevée et trop vaste dans le monde, il avait saisi trop fortement les intelligences par la grandeur et l'autorité de ses enseignements, pour qu'il fut possible, même à ses adversaires les plus déclarés, de ne pas compter sérieusement avec lui, dès qu'il s'agissait d'une combinaison doctrinale quelconque. Et n'est-ce pas dans l'orgueilleux désir d'opposer à son influence croissante, une barrière intellectuelle savamment calculée, que se trouve, en grande partie du moins, la raison d'être de ce néo-Platonisme, produit hybride du polythéisme, dont il fut le dernier soutien, et de la philosophie, dont il se disait le plus noble organe et le plus complet résumé?

Partant de cette idée, souvent émise depuis, que les divers systèmes religieux, en crédit

parmi les hommes, ne sont que les manifestations passagères et locales d'un besoin unanime et constant de l'humanité, il s'efforça de relier aux conceptions des philosophes les croyances du vulgaire; et en épurant, en expliquant celles-ci, en donnant un caractère religieux à celles-là, de les fondre dans une harmonieuse unité, afin de remplacer le vieux paganisme avili et croulant par un polythéisme nouveau, spiritualisé, ennobli, tel qu'il pût à la fois être accepté des esprits d'élite et devenir la religion universelle des peuples. En même temps qu'il écartait de la théologie païenne les idées trop basses au sujet des dieux, et qu'il présentait les fables des Grecs comme d'ingénieuses allégories, sous lesquelles il fallait chercher la science primitive du genre humain, il s'appliquait à découvrir, à mettre en lumière les vérités ensevelies, dans les traditions antiques, sous une masse d'erreurs, et à relever le culte des idoles, en donnant à ses actes divers un sens moral, propre à porter les âmes à la vertu. Et comme c'était la puissance du Christianisme, attestée par sa rapide propagation, qui le frappait surtout, il n'hésitait pas, tout en l'attaquant avec force, tout en professant pour lui un insolent dédain, à puiser dans ses livres, à copier ses rites, à verser, au milieu des idées philosophiques et des pratiques polythéistes, tout ce qu'il pouvait d'aspirations et de formules chrétiennes, ne prétendant à rien moins qu'à ressusciter le paganisme à l'aide de l'Evangile, l'erreur par la vérité. Il eut donc, lui aussi, ses saints, ses miracles, ses prophètes, ses codes sacrés, ses abstinences pieuses, sa trinité divine, ses médiateurs invisibles entre l'Etre souverain et nous, occupés à lui porter nos hommages, à nous rapporter ses bienfaits, à protéger et guider l'homme de bien dans sa route ici-bas. Il repoussa les sacrifices sanglants, expliqua le culte des images, parla, comme les chrétiens, des ravages du péché, du détachement des sens, de la purification des âmes déchues, du mérite des souffrances et de la prière, de la confiance avec laquelle nous devons nous tourner vers Dieu, comme vers un père, et lui faire de notre vie un holocauste spirituel.

Cet éclectisme mystico-panthéiste, peu goûté des foules, devait plaire à ces esprits incertains, qui, sentant très-bien le vide et l'absurdité du polythéisme, y tenaient cependant par leurs habitudes littéraires et par le fond de leur vie ; et, en effet, il eut parmi eux un grand succès. L'idolâtrie, une fois purgée de ses vues grossières et comme transfigurée par la philosophie, il leur sembla qu'il n'y avait plus entre le culte des dieux et le Christianisme aucune opposition radicale, et qu'il était facile à l'homme de bien de concilier les tendances morales de l'un avec les pratiques de l'autre. Ils admiraient l'Evangile, comme respirant dans tous ses préceptes la mansuétude et l'équité; louaient les martyrs, *ces victimes de leur constance religieuse, qui, plutôt que d'abjurer leur foi, avaient souffert héroïquement les derniers supplices* [1] ; rendaient hommage à ces pontifes chrétiens, *que la frugalité, la modestie, leurs mœurs austères et pures recommandaient à la Divinité et à ses vrais adorateurs* [2]; mais en même temps ils attribuaient aux astres la nature et la vie divines; croyaient aux auspices, aux augures, aux oracles; soutenaient la divination par le vol des oiseaux et les entrailles des victimes; cultivaient la magie comme la plus haute des sciences, et la théurgie, comme l'art merveilleux de gagner, de dominer les dieux inférieurs attachés à la matière, et d'opérer, avec leur secours, des œuvres surnaturelles.

Sans doute, parmi les adeptes de ce polythéisme savant, plusieurs ne pouvant se contenter d'opinions si incertaines, et sentant plus vivement, au fond de leur cœur, le besoin d'une rédemption divine, ne traversèrent le Platonisme que pour arriver à l'Eglise. Mais, somme toute, et à part de belles et trop rares exceptions, ce mysticisme philosophique était plus nuisible que favorable aux progrès de la vérité. S'il était pour quelques-uns la préparation à la foi et comme le vestibule de l'Evangile, il en retenait un plus grand nombre dans une indifférence funeste, par rapport à leur destinée éternelle. Satisfaits de cette prétendue conciliation, entre les droits de la conscience et les habitudes polythéistes mêlées de longue date à toutes leurs pensées comme à tous leurs sentiments, ils s'en tenaient là, et se croyaient dispensés de faire un pas de plus pour s'approcher du vrai Dieu. Cette forme épurée du polythéisme leur apparaissait, comme la plus admirable synthèse de tout ce qui était bon et vrai dans tous les autres cultes, y compris celui des chrétiens. La sagesse humaine ne pouvait s'élever plus haut. Leur orgueil, d'ailleurs, se complaisait dans cette pensée, que, successeurs du divin Platon, suprêmes héritiers des grandes écoles philosophi-

[1] Am. Mar., l. 22, c. 11. — [2] *Id.*, l. 27, c. 3.

ques, ils étaient aussi l'appui le plus honorable et le plus fidèle d'un système religieux, auquel se rattachaient toutes les gloires de l'empire et des lettres; et fiers de leur petit nombre, ils eussent rougi de partager avec la multitude le nom de *chrétiens*[1]. Avec empressement, ils se groupèrent autour de Julien, espérant de la force ce qu'ils n'attendaient pas de la science, et applaudissant de tout leur cœur à sa tentative impuissante, mais furieuse, de restauration païenne.

Ainsi, cette étrange et tardive coalition entre la philosophie et le polythéisme, sans sauver celui-ci, se dressait comme un nouvel obstacle devant l'Evangile, devenait le dernier point d'appui des résistances qu'il avait à vaincre, le dernier prétexte des intelligences pour se soustraire à la loi, et entraînait à de nouveaux combats les docteurs, les Pères de l'Église, obligés de faire tête à la fois aux préjugés du peuple et aux prétentions des philosophes, à l'ignorance et à la science, au vice et à la sagesse, et à poursuivre l'erreur sous les mille déguisements qu'elle aimait à revêtir, pour surprendre les âmes et usurper les droits de la vérité.

Mais déjà de plus aventureux penseurs avaient essayé d'un syncrétisme autrement vaste et hardi; et, avec des matériaux empruntés à toutes les doctrines et à tous les sanctuaires, à l'Inde et à la Perse, à la Chaldée et à l'Égypte, à Moïse et à Pythagore, à la Kabale et à l'Evangile, ils avaient élevé en face de l'Eglise, à ses portes mêmes, les sombres et bizarres constructions de la *Gnose*. La nouveauté étrange et fantastique de ses enseignements; le grandiose et le merveilleux, mêlés partout à l'absurde; l'obscurité même et la mystérieuse horreur de ces labyrinthes sans issue; ce vertige des esprits quand ils se penchent sur l'abîme qu'ils veulent sonder et qui les attire; la prétention d'avoir arraché à la nature tous ses secrets et de résoudre souverainement tous les problèmes qui tourmentent l'esprit humain; les formes imposantes et les noms chrétiens dont il se couvrait; la manière de propager ses erreurs au moyen de commentaires sur les livres saints dont il disait avoir seul la clef, posséder seul le sens allégorique et spirituel caché sous l'écorce des mots et des faits, et inaccessible au vulgaire; le soin des maîtres de se donner pour les vrais disciples de Jésus-Christ, les vrais héritiers de sa pensée intime, de sa doctrine secrète, apanage exclusif des natures supérieures; le mépris dogmatique et solennel de la matière et des sens, motif d'austérité pour les uns, justifiant aux yeux des autres tous les désordres, et faisant de l'immoralité la condition de la dignité de l'homme et de son salut, attirèrent au Gnosticisme d'innombrables prosélytes, et firent de lui, pendant bien des années, l'adversaire le plus dangereux et le plus puissant de la vérité. Il tombait à peine que Manès parut, et tenta un nouvel et suprême effort pour opérer la fusion impossible entre l'Evangile et les religions naturelles de l'Orient. Lui aussi, il prétendit épurer le Christianisme, le dégager de l'alliage qu'il avait subi, lui donner le développement dont il était susceptible. Au fond, il cherchait à l'absorber dans une masse informe de spéculations tirées de toutes les philosophies et de tous les mythes; et c'était dans le but unique de s'ouvrir un accès facile auprès des chrétiens qu'il prit le titre d'*apôtre du Christ*, et voulut mettre une espèce d'étiquette chrétienne à je ne sais quel mélange de panthéisme et de dualisme d'une part, de stoïcisme et de quiétisme de l'autre. Malgré l'absurdité évidente de ses enseignements, le Manichéisme était calculé avec un art profond pour séduire les uns par une apparence de haute sévérité, les autres en consacrant la liberté et la sainteté des passions, un grand nombre en calomniant l'Eglise et se posant à leurs yeux comme la société des vrais croyants. Aussi, lorsque vers la fin du IIIe siècle, il fut violemment comprimé, il avait déjà fait beaucoup de mal et poussé des racines profondes. On le força à se cacher; on ne put l'anéantir. Il devint une secte secrète, travailla sous terre, avança clandestinement, et, tout en s'apprêtant à faire plus tard une grande explosion, il ne cessa, pendant plus de cent ans, de fatiguer l'Eglise par ses sourdes hostilités et de lui disputer les âmes.

Et cependant, à côté de ces vastes systèmes d'erreurs dressant leur masse formidable devant l'orthodoxie catholique, d'autres, moins audacieux en apparence, non moins funestes en réalité, avaient surgi dans le sein même de l'Eglise, et, sous prétexte d'expliquer ses dogmes, d'en propager la foi, travaillaient ardemment à les ruiner. *Il faut qu'il y ait des hérésies*, avait dit le grand Apôtre[1]. Cette épreuve de la vérité ne manqua jamais au Catholicisme. Du jour où il ouvrit la bouche pour parler au monde, il eut contre lui, outre les adversaires naturels de toute doctrine élevée et

[1] Saint Augustin, *de Civit. Dei*, l. 13, c. 16.

[1] I. *ad Corinth.* c. 11, v. 19.

sainte, outre la routine, la politique, l'incrédulité, la superstition, le sensualisme, une foule d'ennemis dans ses propres disciples, et parmi ceux-là mêmes, que par une consécration spéciale, il avait destinés à être les gardiens incorruptibles et les propagateurs de ses enseignements; ennemis d'autant plus dangereux que le zèle de la vérité semblait être leur seul mobile, et qu'ils prétendaient servir l'Église en la déchirant. L'esprit humain est ainsi fait que même en se donnant il se réserve, et qu'en paraissant obéir et s'incliner sous l'autorité de la foi, il marchande l'obéissance, et ne veut recevoir que de lui-même la règle et l'objet de sa foi. Parmi les hommes de spéculation et d'étude, que la beauté doctrinale du Christianisme avait frappés, plusieurs se bornèrent à prendre dans cette grande moisson de l'Évangile, pour verser dans la philosophie, et par cette riche adjonction la rajeunir, lui donner une autorité, une vie nouvelles. Leur but était de rendre la philosophie chrétienne. D'autres, plus puissamment attirés et entrés plus avant dans le Christianisme, voulurent y faire entrer la philosophie avec eux, rattacher les conceptions de celle-ci aux enseignements de l'Évangile, ou plutôt plier l'Evangile aux conceptions de la philosophie et se faire ainsi un christianisme philosophique. Et parce que la hauteur des mystères les déconcertait, ils se mirent à les abaisser à la portée de leur raison, à les interpréter selon les données de leur science, à les accommoder aux idées païennes, platoniques ou autres dont ils étaient imbus, à les manier, à les façonner à leur gré, c'est-à-dire que, sous prétexte de les rendre intelligibles, ils travaillèrent à les anéantir.

L'Église, obligée de faire son chemin en présence des glaives levés sur sa tête et des passions acharnées à sa perte, eut plus à craindre des témérités de ses propres disciples que de la haine ouverte de ses persécuteurs. Des esprits obstinés et vains, épris d'eux-mêmes, s'avisèrent de formuler le dogme à leur guise, et de substituer leurs imaginations incohérentes, aux antiques et vénérables traditions qui remontaient aux Apôtres. Le travail de falsification ne respecta rien. Les vérités les plus fondamentales furent attaquées. Les sectes se multiplièrent. L'erreur enfanta l'erreur. Les hérésiarques donnèrent la main aux hérésiarques. La curiosité et l'orgueil mirent la division et l'anarchie, partout où Jésus-Christ avait mis l'harmonie et l'unité. Arius se leva, et toutes les oppositions à l'enseignement chrétien furent résumées et comme personnifiées en lui. L'Arianisme, en effet, fut moins une réaction théologique contre le modalisme de Sabellius qu'une réaction polythéiste et philosophique contre le principe chrétien, moins une hérésie que la négation même du Christianisme, une forme nouvelle de Gnosticisme et de Platonisme tempérée par l'idée pure de l'unité et de la simplicité de l'Etre divin[1]. Il séduisit bien des esprits. L'habileté des chefs, leur puissance d'intrigue, leur art profond de dissimuler, leur crédit auprès des Césars de Byzance, dont ils flattaient les passions, et encourageaient les empiétements sur l'Eglise, l'appui du despotisme, les vexations prodiguées aux orthodoxes favorisèrent singulièrement l'essor de l'Arianisme; lequel d'ailleurs trouvait un grand auxiliaire dans la disposition d'âme de cette foule d'anciens idolâtres qui, devenus chrétiens par intérêt, politique ou complaisance, plutôt que par conviction, et restés incrédules ou à peu près au fond du cœur, inclinaient naturellement vers une doctrine qui leur apparaissait comme un moyen terme et une espèce de transaction entre le polythéisme, dont ils n'avaient pu se détacher tout à fait, et le Christianisme, qu'ils goûtaient médiocrement et n'osaient abandonner. De nouveaux orages fondirent sur l'Eglise, au moment où une grande victoire lui promettait une longue paix. Hypocrisie, violence, bassesses, sacriléges, atrocités de toute espèce, rien ne coûta à l'Arianisme. En même temps qu'il disputait et subtilisait, il calomnia, il opprima, il versa le sang. D'illustres pontifes furent proscrits, des chaires éminentes profanées par la simonie et par l'intrusion, les monastères dévastés, les cénobites chargés de fers, des femmes orthodoxes, des prêtres vénérables massacrés, des horreurs commises qui rappelaient les plus mauvais jours du temps des persécutions. Même frappée à mort par le concile de Nicée, l'hérésie eut encore à force de mensonges, d'astuce, d'intrigues, de servilités, de fureur, quelque temps de succès coupable. Ne pouvant faire mieux, elle se divisa en sectes. Le fleuve empoisonné, en se retirant, laissait ses rives couvertes de mares infectes; le serpent écrasé se survivait dans chacun de ses tronçons, animés de sa malice, pleins de son venin. Sous les noms de Marcel, de Photin, d'Eunomius, d'Apollinaire, Arius continua de

[1] Ginoulhac, Hist. du dogme, t. 2, p. 259, etc.

fatiguer l'Église tout le IVe siècle, et de la tenir dans un qui-vive perpétuel. La guerre qu'il avait faite au Verbe, Macédonius, avec le même acharnement, la fit au Saint-Esprit. Dans l'agitation, produite par ces attaques violentes ou perfides contre le dogme, Bonose, Helvidius, Jovinien, Vigilence s'élèvent contre la vie parfaite du Christianisme et la beauté de sa morale. L'honneur virginal de la Mère du Christ est mis en question, le culte des Saints bafoué ; et déjà, dans le crépuscule du siècle, Théodore de Mopsuette fraie la route à Pélage et fait pressentir Nestorius, tandis que le Priscillianisme, impur mélange de manichéisme, de gnosticisme, des plus mauvais éléments, des plus mauvaises hérésies, nie la Trinité, l'Incarnation, le libre arbitre, autorise le parjure, condamne le mariage, pousse aux excès les plus immoraux.

Le schisme aggravait la situation. Sans contester le dogme, des esprits moroses et durs s'en prenaient à la discipline, attaquaient la hiérarchie, élevaient autel contre autel ; et, sous les apparences d'un zèle ardent pour la pureté des mœurs chrétiennes, sapaient tout principe d'organisation, désespéraient les âmes par les excès d'un rigorisme implacable, disputaient au sacerdoce son titre le plus beau, celui d'être le dispensateur des pardons du Ciel, et mettaient à néant l'Évangile, où respire, avec une connaissance si profonde de la faiblesse humaine, une miséricorde infinie. L'ambition, la vengeance, la jalousie, l'orgueil blessé, l'entêtement étaient au fond de toutes ces dissidences, quel qu'en fût le drapeau, et, en ébranlant le fondement de l'unité, créaient à l'Église des épreuves et des périls non moins redoutables que l'hérésie. Les Donatistes furieux, sous le nom de *circoncellions*, ensanglantaient l'Afrique ; et dans quelques villes éminemment chrétiennes, Antioche par exemple, les fidèles eux-mêmes se divisaient dans le choix des pasteurs et formaient deux églises dans une église.

L'habitude des empereurs païens, d'être les chefs de la religion comme de l'État, entraîna les empereurs chrétiens sur une pente fatale. Il y avait dans le sacerdoce catholique un pouvoir trop élevé et trop obéi pour ne pas exciter leur jalousie, et de bonne heure ils laissèrent voir la prétention de le dominer. Sous prétexte d'éviter à l'État le contre-coup des querelles religieuses, ils s'ingéraient dans la théologie, prenaient parti pour ou contre le dogme, s'arrogeaient le droit d'imposer les croyances, et décoraient du nom de dévouement, leurs efforts pour placer l'autorité spirituelle dans un état de tutelle et de dépendance. La protection que l'Église acceptait de leur part, se changait vite en oppression. L'appui qu'ils prêtaient à la vérité dans quelques circonstances, était tristement compensé par le concours qu'ils donnaient plus souvent à l'erreur. Le servilisme et l'ambition de quelques membres du clergé secondaient cette malheureuse tendance d'une politique sans grandeur et sans portée, et appelaient à chaque instant l'intervention des Césars dans les choses du sacerdoce. Ceux de Byzance furent plus portés que ceux d'Occident à cette usurpation subreptice de la suprématie religieuse ; d'abord parce qu'ils n'avaient pas devant eux la grande figure de la papauté pour leur imposer et les contenir ; ensuite parce que, dans leur aveugle amour de l'autocratie, il crurent assurer doublement leur indépendance de Rome, en créant à l'ombre de leur trône, dans la métropole de l'Orient, un grand centre de sacerdoce, sur lequel ils comptaient bien avoir la main. Cette politique, de séparation et d'orgueil mal avisé, ne leur réussit que trop pour le double malheur de la civilisation et des âmes.

Telle était, au IVe siècle de son histoire, la situation du Christianisme. Il avait vaincu, il régnait. Mais pour asseoir et organiser sa victoire, pour en tirer les fruits divins qu'elle promettait, pour prendre pleine possession de ce monde qu'il venait régénérer, que d'obstacles à surmonter, que de prodiges à accomplir ! Il avait devant lui, contre lui, le paganisme vivace, des goûts, des mœurs, du langage, attaché aux âmes comme une lèpre rentrée ; l'empire démantelé, croulant, qui menaçait d'écraser tout sous ses ruines ; une civilisation condamnée, défendant à outrance ses vices et ne conservant de ses anciennes grandeurs que sa corruption ; les barbares s'avançant à grands pas, et portant avec eux des espérances inconnues et des malheurs trop visibles ; le relâchement, la mollesse, l'ignorance, l'insubordination, l'esprit rétrograde et païen de ses propres disciples ; dans l'abaissement des caractères et la dissolution de toutes choses, la fièvre des esprits s'agitant sans prévoyance autour de questions brûlantes, et remplissant de vaines disputes un monde qui avait tant besoin de se reposer dans la vérité ; la philosophie recueillant toutes ses rancunes, toutes ses forces, et tentant, à l'aide d'alliances nouvelles, un suprême effort pour ravir l'empire

à la foi ; les cent têtes de l'hydre de l'hérésie s'acharnant à tous les dogmes, souillant toutes les vérités, et, sous les coups qui l'abattent, versant encore dans les âmes des flots de poison ; l'orgueil et l'entêtement du schisme ; la politique jalouse et envahissante des empereurs ; la disposition d'une partie du clergé à vendre au pouvoir civil, pour quelques avantages temporels, la dignité et la liberté de l'Église ; l'infamie des grands, l'abrutissement du peuple, le scepticisme mêlé à la superstition, l'orgueil et l'insolence dans l'avilissement, la soif des jouissances et de l'or rendue plus vive par le malheur des temps ; l'éternelle aversion de tous les vices contre la vertu, de toutes les lâchetés contre le courage, de tous les mensonges contre la vérité : voilà quels ennemis entouraient, étreignaient le Christianisme triomphant, embarrassaient sa marche, et menaçaient, s'il n'avait eu qu'une existence humaine, de l'étouffer et de l'éteindre dans sa victoire ! Et c'est dans cette fermentation de tant d'éléments divers, dans le chaos de toutes ces résistances, dans cette immense anarchie des intelligences et des cœurs, qu'il avait à faire prévaloir et fonder l'unité, la charité, la sainteté, l'Evangile !

Au milieu d'une lutte si vaste, si complexe, si animée, si féconde, éclate sa force divine. Comme elle avait suscité les martyrs, elle suscite les docteurs, et jamais les défenseurs illustres ne manquent à la cause de Dieu. Au fort de la mêlée, on les voit surgir à propos, dominant tout de la taille et de la voix. Le chef immortel, dont ils sont les soldats, les arma lui-même de pied en cap pour les grands combats de la parole et de la pensée. Il leur a ouvert *tous les trésors de la science et de la sagesse cachés en Jésus-Christ*[1]. Les grandes âmes des Apôtres et des Prophètes revivent dans leurs âmes. Ils portent au front l'empreinte lumineuse de leurs communications avec Dieu. Quand la poussière de tant d'écroulements, la fumée de tant d'incendies, les nuages condensés de tant d'erreurs enveloppent le vieux monde d'une épaisse nuit, merveilleuses constellations du génie et de la foi, ils montent à l'horizon, versant au milieu de ces ombres des flots de lumières[2], et marquant au ciel le pôle immuable d'un monde nouveau.

Entre ces astres de première grandeur, non loin de saint Athanase, à côté de saint Augustin, apparaît saint Jean Chrysostome. Son nom, synonyme de la charité aussi bien que de l'éloquence, rayonne dans l'histoire du Christianisme du plus pur éclat. Le Ciel s'était plu à réunir sur cette existence privilégiée tous ces dons de la grâce et de la nature qu'il partage d'ordinaire à plusieurs de ses favoris, la splendeur du talent, la magnificence et la royauté de la parole, une âme intrépide et grande, l'enthousiasme de la foi, la passion du bien, l'amour sublime des âmes qui fait les apôtres, la science et le sentiment les plus profonds de l'Évangile, une charité féconde en prodiges ; et l'on peut dire que l'auréole des Saints a rarement couronné la tête d'un plus grand homme. Rien n'a manqué d'ailleurs à la grandeur de cette vie, ni la hauteur du rôle, ni la solennité des circonstances, ni la persécution, ce piédestal des grandes destinées, ni la suprême consécration du martyre[1].

L'histoire d'un tel homme n'est pas une simple biographie. C'est l'histoire du sacerdoce catholique ; une page de cette grande histoire de la lutte incessante et sublime de la vérité contre l'erreur, de l'unité contre l'anarchie, de la charité contre l'égoïsme, de l'esprit chrétien contre le paganisme toujours abattu et toujours vivant, de l'Evangile en un mot, pour l'affranchissement, le progrès moral, la glorification de la nature humaine contre les idolâtries et les tyrannies de toute espèce qui la déshonorent et l'asservissent.

Bien que ce surnom de ***Bouche-d'or***, qui lui fut décerné par un peuple enthousiaste et qui est demeuré attaché à sa mémoire comme le rayon du Sinaï au front de Moïse, signale tout d'abord à notre admiration le grand orateur, Jean doit être considéré surtout comme un grand docteur, un grand pontife, un grand apôtre. Il était mort à peine, que son nom faisait autorité dans l'Eglise. Saint Nil, saint Isidore de Peluse, saint Augustin, saint Léon, saint Célestin, les papes, les conciles louaient l'abondance et la pureté de sa doctrine, et l'appelaient à l'envi un grand homme, un docteur éminent, l'honneur du sacerdoce, la colonne de l'Eglise, le sage interprète des secrets de Dieu, le flambeau de la vérité, la lumière du monde[2]. Parmi ces hommes

[1] Paul, *ad. col.*, c. 2. — [2] Greg. le Grand, l. 9, Moral., c. 6.

[1] Cass., *de Incarn.*, l. 7, c. 30. — [2] Saint Nil, *epist.* 199 *et* 265, l. 2. et *ep.* 279, l. 2 ; saint Isid. Pelus., *ep.* 152 *et* 156 ; saint August., *Jul.*, l. 1, c. 6 ; saint Léon, *ep.* 106 ; saint Célestin, *ad cler. et pop. Constan.* ; saint Cyrille Alex., *ep.* 3, *Conc. Eph.*, p. 117 ; Cassien, *de Incarn. Verbi*, l. 7, c. 30 et 37 ; Théod. dial. 1 ; Brev. rom., *in 27 januarii.*

saintement mémorables, auxquels la vénération des siècles a donné ce grand nom de Pères de l'Église, quelques-uns l'ont surpassé par le génie et le savoir, aucun par la grandeur de l'âme, ni par la beauté des enseignements, ni par l'éloquence unie à la charité, ni par l'ardeur et le courage de la foi, ni par le nombre et la portée des travaux, ni par les lumières et les bienfaits répandus; et soit que l'on considère les pieux triomphes de sa parole, ou ses admirables commentaires sur les saints livres, ou les luttes subies pour l'honneur du sacerdoce et de l'Église, ou le dévouement et les immolations de l'Apôtre, ou l'héroïsme et la sainteté du pontife, ou les épreuves qui ont couronné par une grande mort une si grande vie, il est impossible de ne pas admirer en lui l'un des plus puissants instruments de Dieu pour l'éducation et la rénovation du monde par l'Evangile.

De l'orateur, on a tout dit; la critique s'est rangée de l'avis du peuple, et, malgré d'incontestables défauts, Chrysostome est resté dans l'unanimité des esprits la plus belle personnification de l'éloquence sacrée. L'ampleur, la variété, le mouvement, la souplesse de la parole, l'élévation de l'idée, l'éclat, la beauté des images, la science et l'onction des écritures, la chaleur, la véhémence, le pathétique, ce je ne sais quoi qui subjugue ou soulève un auditoire, qui fait que chaque parole tombée dans les âmes arrache des larmes, allume des flammes, et, répercutée par tous les échos du cœur, produit un long et saint retentissement dans la vie; en un mot, tous les attributs du grand orateur chrétien, il les possède à un degré éminent. La tribune évangélique n'a rien à lui comparer. Le luxe oriental de sa diction en affaiblit rarement l'énergie. Chez lui, l'onction tempère l'éclat, la charité attendrit l'imagination. Rien ne resplendit dans sa parole, qui ne brûle dans son cœur. Discours ou actions, tout jaillit de la même source, un ardent amour de Dieu et des hommes en Jésus-Christ. Cet amour, c'est son inspiration, son éloquence, son talent, sa force, sa vie tout entière. On en sent la flamme dans chaque mot qui sort de sa bouche. L'orateur n'est que l'interprète du saint.

L'art de Chrysostome est de n'en pas avoir. Son discours est l'épanchement de son âme. Tout y est noble et simple, d'un ravissant abandon. Il parle une langue admirable, et il la parle admirablement. Qu'il expose, qu'il discute, qu'il objurgue, qu'il prie, qu'il soit populaire ou sublime, c'est toujours la *bouche d'or* : sa phrase est harmonieuse, sa parole imagée; mais jamais de tension, jamais d'enflure ni de recherche. Rien n'est donné à l'esprit; tout vient du cœur et s'adresse au cœur. Ce qu'il touche, il le rend lumineux ; ce qu'il recommande, il le fait aimer. Les foules charmées demeurent suspendues à ses lèvres des heures entières. On ne se lasse pas de l'entendre. Il plaît, il éclaire, il touche, il entraîne. Son âme enveloppe et saisit l'auditoire d'une étreinte magnétique, et toute résistance devient impossible. Les juifs, les païens, venus l'écouter par curiosité, s'en retournaient désarmés de toute objection et convertis à l'Evangile. Jamais parole plus attrayante n'impressionna plus profondément.

On l'a dit avec raison : le génie de Chrysostome tient de Jérusalem et d'Athènes, de Démosthène et d'Isaïe ; il a l'éclat et l'abondance de l'Orient, avec la clarté, le sens positif et pratique de l'Occident. Ses accents, d'une incomparable beauté, tirent un grand prestige de la sainteté de sa vie. Ses vertus sont les plus vives images de ses discours. Mais au fond de ces vertus, les inspirant, les dominant toutes, resplendit la charité. Il semble n'exister que par elle et pour elle, et n'avoir reçu du Ciel la puissance de la parole que pour la célébrer, la propager, pour faire entrer plus avant dans les cœurs et dans les mœurs cette grande loi qui résume tout l'Evangile.

Un monument magnifique a été élevé à la gloire du Christianisme par l'éloquence de Jean. Cependant il ne songeait guère à la postérité. Il n'a pas écrit deux lignes pour elle. Ses œuvres, à très-peu près, ne sont qu'une collection de discours adressés à un peuple ardent et mobile, qui se pressait pour l'entendre, qui aimait à l'applaudir; discours préparés au jour le jour suivant l'inspiration des circonstances ou les besoins du moment, tantôt pour signaler une erreur, tantôt pour combattre une superstition, tantôt pour extirper un abus, toujours pour affermir et étendre le règne de l'Evangile sur des âmes trop pleines encore des souvenirs et des sentiments du paganisme. Les formes sévères et savantes de l'écrivain n'y paraissent jamais. C'est un pasteur qui parle à ses ouailles, un père à ses enfants. Mais au milieu de la familiarité touchante, de l'admirable désordre de ces entretiens multipliés, vous voyez se dérouler devant vous, dans toute sa magnificence,

l'ensemble de la théologie catholique. Saint Matthieu, saint Jean, saint Paul n'ont pas eu de plus solide interprète. La pensée, l'âme de Chrysostome s'est si bien identifiée à la pensée, à l'âme de saint Paul, qu'on croit entendre l'un en écoutant l'autre, et qu'un peuple enthousiaste de son docteur se plaît à dire que le grand Apôtre lui-même visite son disciple, et lui révèle le sens, lui dicte le commentaire de ses écrits[1].

Mais nous aimons à le signaler de nouveau, celui des enseignements chrétiens auquel le ministère de Jean paraît plus spécialement consacré, c'est la charité. Jamais le grand orateur ne fut plus beau qu'en plaidant la cause des pauvres, confondue dans son cœur avec la cause de Jésus-Christ. Prêtre, il s'était dépouillé de l'héritage de ses pères, pour en faire l'héritage des malheureux; évêque, toutes les ressources comme toutes les influences d'une haute position furent employées par lui, avec un zèle incomparable, à développer sur une large échelle, à multiplier sans fin les institutions et les bienfaits de la charité. Il songea quelque temps à l'extinction de l'indigence, et même à établir, dans la ville fastueuse de Constantin, au milieu des chrétiens divisés et dégénérés de Byzance, quelque chose comme la communauté apostolique et la fraternité primitive de l'Eglise de Jérusalem[2] : rêve généreux d'une belle âme, que les conditions de notre existence ici-bas, et les vices de notre nature, condamnent à n'être qu'un rêve éternel! Mais toutes les misères du pauvre, toutes ses angoisses, tous ses désespoirs avaient un écho puissant dans ce noble cœur, dans cette bouche éloquente du pontife du Christ, et lui arrachaient des cris de douleur, à faire trembler l'égoïsme et l'orgueil même sur le trône. Disciples d'un maître adoré, dont il fut dit qu'il n'éteindrait pas la mèche fumante et n'arracherait pas le roseau cassé, son discours respire d'ordinaire la mansuétude et l'onction; mais à l'aspect des vices insolents, du luxe stérile et cruel d'une société corrompue, son accent s'élève, il gronde comme une tempête; et l'on serait tenté, à la véhémence, à la sainte audace de ses attaques contre les grands, les riches, les oppresseurs du pauvre, contre la cour elle-même, de l'appeler *tribun de la charité,* si ces deux mots ne se repoussaient l'un l'autre, et si la parole de Chrysostome, dans ses plus grands emportements, ne reflétait toujours la douceur de l'Evangile et la sérénité de son âme[1]. Il ne fut pas le tribun; il est le docteur de la charité. Toutefois, reconnaissons-le, la nature lui avait donné la parole et l'âme d'un tribun. Il était né pour la lutte. A Athènes, à Rome, sa voix eût rempli le forum, agité la multitude, fait trembler le despotisme. Il se fût plu aux orages de la liberté, et peut-être se fût-il brisé, lui aussi, à manier, à gouverner les masses ignorantes et mobiles. Mais la charité avait transfiguré la nature, et d'un tribun du peuple fait un apôtre de Dieu. On ne comprend pas, quels que soient l'aveuglement et la fureur de sa haine contre tout ce qui porte le nom de chrétien, que Zozime ait représenté, comme une espèce de démagogue, un homme à qui sans doute l'éloquence et la vertu avaient donné une grande puissance sur le peuple, mais dont la puissance ne fut jamais qu'au service de la vérité, de la justice, de la charité.

Avec cette flamme divine de la charité, vous respirez partout, dans les œuvres de Jean, un sentiment profond et puissant de la dignité humaine. Le cloître couvrait encore de ses ombres et de son silence le nom fatal de Pélage: le naturalisme impie de l'hérésiarque n'effrayait pas la foi de l'Eglise, et rien n'obligeait les docteurs catholiques à défendre plus spécialement les dogmes universellement respectés de la déchéance et de la grâce. Au contraire, les sombres doctrines de Manès, bien que proscrites et contraintes de se cacher, ne comptaient que trop d'adeptes et de fauteurs. Leur influence ressentie au-delà même du cercle de leurs partisans, et les restes vivaces des vieilles croyances païennes à la fortune et au destin, poussaient à l'abandon d'elles-mêmes, à l'insouciance ou au désespoir, une foule d'âmes, abattues déjà sous le poids des malheurs publics, en qui d'ailleurs l'habitude de l'esclavage et la tyrannie de la centralisation romaine avaient singulièrement affaibli tout sentiment de noblesse et de responsabilité personnelle. C'est à peine si, dans ce honteux affaissement, quelques-uns conservaient une vague conscience de leur libre arbitre. C'est pourquoi le saint orateur se plaît à relever si souvent la grandeur et la dignité de la nature humaine, la magnificence des dons qu'il a plu à Dieu de lui conférer, les forces et la liberté qu'elle conserve, même dans la disgrâce et la déchéance[2], et cette étincelle sacrée

[1] Brev. rom., *ad* 27 *januarii.* — [2] Hom. 9, *in Act. apost.*

[1] Hom. 58, *in Genes.*, *in fin.* — [2] *Epist. L. Jac.*, 1.

qui se cache dans ses entrailles malades, prête à jaillir en gerbe de lumière et de feu au moindre choc de la grâce divine. Il parle à des hommes régénérés par le Christ, en pleine possession de tous les biens de l'Evangile, *la loi parfaite de la liberté ;* et il lui semble impossible qu'éclairés de cette lumière, pleins de ces espérances, vivants de cette vie, ils puissent connaître les défaillances, les hontes, les désespoirs de la servitude ou du fatalisme. Il les rappelle énergiquement au respect d'eux-mêmes, au sentiment de leur noblesse native, à la grandeur de leur destinée, aux devoirs, à la responsabilité de la liberté ; et il ne cesse de leur redire, avec les commentaires les plus saisissants, ces belles paroles de l'Apôtre : *Rachetés à grand prix, glorifiez et portez Dieu dans vos corps*[1] ! Du reste, ne voyant l'homme qu'en Jésus-Christ, idéal divin de toute dignité, de toute perfection humaine, que chaque chrétien doit porter dans sa pensée et reproduire dans sa vie, il se plaît à célébrer souvent, avec la foi la plus vive et la plus chaleureuse éloquence, le dogme sacré, ineffable, source de noblesse et de vertu, foyer rayonnant et inépuisable de charité où l'homme-Dieu se présente, non plus seulement comme le guide et l'oracle, mais comme le pain vivant et céleste de l'homme, appelé à l'union la plus intime avec Dieu, jusqu'à n'avoir qu'une même âme, un même sang avec Jésus-Christ, jusqu'à pouvoir dire avec saint Paul : *Je vis, moi, non plus moi, Jésus-Christ vit en moi*[2]. Ainsi, le panégyriste de la dignité humaine, le docteur de la charité, est, par cela même, le prédicateur et le docteur de l'Eucharistie.

Mais une grande préoccupation du pontife, c'est la liberté de l'Eglise. Il la voit menacée, autour de lui du moins, par la protection hypocrite et la politique envahissante des Césars de Byzance. Sentinelle avancée, du haut de son poste, il surveille, il signale les manœuvres de l'ennemi, et, de toute l'ardeur d'un dévouement aussi éclairé qu'intrépide, il s'efforce de fermer la route aux usurpations, quelque nom qu'elles prennent, quelques complices qu'elles aient. L'empire, à peine chrétien, jalouse le sacerdoce et aspire à l'asservir, et déjà commence entre les deux pouvoirs cette longue lutte qui agitera les plus beaux siècles du Christianisme. L'orient laisse voir ses malheureuses tendances : mais Jean s'est élancé[3], l'un des premiers, sur ce champ de bataille, qu'illustreront après lui les Grégoire VII, les Innocent III, les Anselme, les Thomas de Cantorbéry, une foule de pontifes héroïques, champions illustres qui, en combattant pour l'indépendance du principe religieux, s'immolaient pour la liberté et le bonheur des peuples. Blessé dans la lutte, trahi par ses frères, il tombe ; mais en tombant il pousse un cri, et ce cri, qui est une invocation à l'évêque de Rome, une solennelle proclamation de sa haute suprématie, signale à ses successeurs dans l'église grecque l'écueil fatal où les poussent un orgueil aveugle et une politique insensée, l'étoile polaire sur laquelle ils doivent gouverner leur route, s'ils ne veulent, par une fausse indépendance, arriver à la plus malheureuse servitude. Héros, martyr de la liberté de l'Eglise, il fraie la route à d'autres héros, à d'autres martyrs. « Malgré les distances qui nous séparent, écrivait-il du fond de son exil au pape Innocent, je ne suis pas éloigné de Votre Sainteté ; tous les jours je suis auprès d'elle[1]. Et maintenant que son corps repose à deux pas de la confession de saint Pierre, sous l'œil du successeur d'Innocent, du fond de sa tombe, sa voix semble crier encore à des oreilles, hélas ! trop sourdes : Revenez à l'Eglise-mère, fondement de la vérité, source de l'unité. *C'est notre rempart*, *notre sécurité*, *le port sans vagues*, *le trésor d'innombrables biens, la cause d'une joie pure et sainte*[2] ! Là, est la liberté et la dignité des consciences ; là, est le salut ; *là*, *veille un pilote que la tempête ne peut surprendre ; là*, *une charité qui embrasse le monde*, *lutte pour les églises affligées, pour le clergé opprimé*, *pour les peuples persécutés*, *pour l'univers entier*[3]. Et quiconque ne marche pas sous la bannière de cette grande Eglise, l'oracle et le guide des autres, l'appui et le suprême refuge de tous, marche à l'abîme !

Mais, si grand que soit le docteur, le saint est plus grand encore. Douceur et fermeté, zèle et prudence, courage et modération, grandeur d'âme et sincère humilité, l'austérité de l'ascétisme et l'aménité la plus aimable, l'habitude des hautes méditations et le sens droit d'un esprit pratique, l'amour de la règle, la haine ardente de l'orgueil, de l'avarice, de l'hypocrisie, la sévérité pour lui-même avec une indulgence inépuisable, une immense charité toujours éloquente et toujours active, l'amour tendre et passionné de Jésus-Christ, toutes les qualités, toutes les vertus qui font les grands pontifes,

[1] I. *ad Corinth.*, c. 6. — [2] *Ad Gal.*, c. 2.

[3] Sa pensée se [illegible] dans ses premiers ouvrages ; voy. liv. de S. Bab[illegible], [illegible]

[1] *Ep. 2* [illegible] *ad I*[illegible] — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid.*

il les résumait en lui d'une manière admirable, et l'on peut sans hésitation le présenter comme un des types les plus accomplis du sacerdoce chrétien.

Dans les relations ordinaires de la vie, Chrysostome était réservé, presque taciturne. Avare du temps, il en donnait peu aux conversations : solitaire au milieu du monde, il s'était fait de sa pensée un sanctuaire, et il se plaisait dans cette enceinte lumineuse que Dieu avait parée de tant de richesses, dont aucun bruit terrestre, aucune image grossière ne venait profaner le silence et la paix : pieux Sinaï de la contemplation et de l'amour d'où il descendait par devoir et, comme Moïse, le front rayonnant de l'ombre de Dieu. D'une sobriété extrême et qui tenait à la fois de la pénitence et de la délicatesse de sa santé, il n'acceptait aucune invitation, n'en faisait aucune, mangeait toujours seul et oubliait souvent de manger. D'autres étaient obligés de se souvenir pour lui qu'il avait un corps.

L'auteur d'une histoire [1] ecclésiastique, qui avait pu connaître Chrysostome, mais qui tenait aux Novatiens, et, par conséquent, suspect quand il s'agit d'un évêque catholique, attribue à notre Saint un caractère fier et emporté, dont les écarts furent, selon lui, la source de toutes ses peines. Rien n'est moins vrai. La modération et la charité dominent toute la vie de Jean. S'il naquit avec un caractère hautain et violent, il le dompta si bien par une victoire complète [2] sur lui-même, que la douceur, la sérénité semblait plutôt le facile épanouissement et la physionomie native de son être, qu'une vertu acquise par de laborieux efforts. La paix céleste qui remplissait son cœur se reflétait sur son visage.

Néanmoins il avait, dans ses rapports avec les hommes, l'habitude [3] d'une franchise qu'on trouvait rude tout d'abord, mais qu'on ne tardait pas à apprécier et à aimer. Car cette sainte rudesse n'était que la surabondance de droiture de sincérité, de délicatesse, d'une vertu qui n'admettait, ni la dissimulation, ni la défiance, et croyait se retrouver elle-même dans les autres. Chez cet homme éminent, la naïveté s'alliait à la grandeur. Cette haute intelligence, habituée aux profondeurs de la science de Dieu, dont le regard jouissait de la vue des anges [4], ne voyait pas sur la terre, à ses pieds, les grossières embûches que lui tendait la jalousie; et les manœuvres de ses ennemis le surprirent toujours [1]. Il était incrédule au mal.

Plein d'amabilité dans son langage, et, comme saint Athanase [2], plus aimable encore par ses mœurs, on eût dit cependant qu'à bien des égards, il avait besoin de sa tribune pour être lui-même. Instrument d'enthousiasme, qui ne vibrait qu'au souffle des grandes assemblées, sa place était entre l'autel et la multitude. La chaire était son Thabor. Dès qu'il y paraissait, on ne voyait plus que le prophète, l'apôtre, Jean-Baptiste ou saint Paul aux bords de l'Oronte ou du Bosphore, l'homme de Dieu avec la magnificence, l'autorité, le prestige irrésistible et saint de la parole de Dieu.

Il n'écrivait pas ses discours. D'ordinaire, il parlait après une méditation plus ou moins profonde de son sujet. Quelquefois la parole jaillissait tout à coup de son cœur, et fleurissait spontanément et merveilleusement sur ses lèvres. Personne ne l'égala dans l'improvisation [3]. Plongé dans l'étude des livres saints, nourri du Verbe divin qui se révèle au cœur pieux dans chaque mot de l'Evangile et qui est le flambeau du monde et de sa vie, il était, lui aussi, esprit et lumière, grâce et amour, et il lui suffisait de se trouver en présence des masses pressées et attentives au pied de sa chaire, pour que son âme éclatât en magnifiques accents ou s'épandît en effusions brûlantes. L'auditoire saisi, transporté, répondait par des applaudissements, par des acclamations, plus souvent par des larmes, des sanglots, des cris d'épouvante, des protestations de repentir, se frappait le front, demandait grâce.

Si l'on peut accepter comme ressemblant le portrait qu'a tracé de Jean un évêque grec du XIe siècle [4], il avait la taille de saint Paul et de saint Athanase, c'est-à-dire qu'il était petit [5]; mais le noble port de sa tête semblait le grandir. Il avait l'œil grand, le regard profond, le nez bien fait, le sourire triste mais plein de charme. Son front large et chauve, sa barbe blanche ajoutaient à la majesté calme de ce visage, où respiraient la loyauté et la fermeté de son âme [6]. L'austérité de son maintien rehaussait, au lieu d'exclure, l'attrait des manières et du langage. Les longues veilles, les jeûnes ob-

[1] Socr., l. 6, c. 3. — *Sacerd.*, l. 6, c. 12, et l. 3, c. 10. — [3] *Sacerd.*, l. 1, c. 7. — [4] S. Nil, *ep.* 294, l. 2.

[1] *Chrys. du Sacerd.* l. 6, c. 3. — [2] S. Grég. de Naz., *Orat. paneg. S. Athan.*, n° 9. — [3] Suid. *in verb. Joan.* — Phot. 17. — [4] *Joan.*, *episc. Euchait. ap.* Stilting, t. 4, sopt. p. 692.

[5] Jean semble faire allusion à la petitesse de sa taille, quand il dit de saint Paul : « Sa stature était petite, et en cela il n'avait aucun avantage sur nous ». (Lib. *ad Stelech.*, *de comp.*, n° 2.)

[6] Pall., dial., c. 5.

stinés, le travail de l'intelligence et de la parole avaient creusé ses joues, raréfié sa chair. On eût dit une apparition céleste plutôt qu'un homme. On ne l'approchait pas sans un sentiment de respect, presque de crainte; et il est vrai que son premier abord avait quelque chose de froid. Ses ennemis l'accusaient de fierté [1]; mais en le voyant de plus près, on ne trouvait en lui que le plus bienveillant et le plus indulgent des hommes: on l'aimait. C'était une de ces natures douées d'attraction, qui font graviter vers elle, sans le vouloir, les regards, les pensées, les cœurs. Aussi inspira-t-il des amitiés profondes, qui survécurent à toutes les vicissitudes de sa fortune [2], des dévouements qui s'élevèrent jusqu'au martyre. Lui même, il cultivait avec une sainte tendresse l'affection de ses amis. Ce culte faisait partie de sa piété; car tous ses sentiments rayonnaient d'un même foyer et s'y concentraient: la charité! Quelque grande que fût son intelligence, c'était moins un génie qu'une âme. Il aimait, il bénissait, il s'immolait: c'était l'Evangile vivant sous les traits d'un homme. Ainsi que le saint Apôtre, son homonyme, dit un ancien qui avait eu le bonheur de le voir de près [1], il tenait sa tête appuyée sur le sein de Jésus, et, dans ce sublime contact, quelque chose de l'âme de Jésus était passé dans son âme.

Tel fut, autant du moins qu'on peut le faire connaître par une esquisse rapide et si imparfaite, l'homme éminent, le grand docteur, le grand pontife dont nous essayons de raconter les travaux et la vie. Puisse-t-il, du haut du ciel, sourire à nos pauvres efforts, et obtenir pour ces pages consacrées à sa mémoire un peu de cette grâce persuasive et sainte qui coulait de ses lèvres et qui semble encore attachée à son nom!

[1] Socr., l. 6, c. 18. — [2] Chrys., De Sacerd., l. 1; Pall., passim; Epist. Chrys. passim; Tillem., t. 11, art. 2, p. 5.

[1] Cassien, de Incarn. Verbi, l. 7, c. 31.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Naissance de Jean. — Sa mère. — Ses premières années. — Débuts au barreau. — Succès littéraires. — Le sophiste Libanius. L'empereur Julien. — Martyrs à Antioche. — Valentinien. — Jean s'éloigne du monde. — Son ami Basile. — Bossuet. — Saint Eusthate. — Intrigues des Ariens. — Saint Mélèce. — Paulin et les Eustathiens. — Lucifer de Calaris. Saint Jérôme. — Saint Basile. — Recours à l'Eglise romaine. — Question des hypostases. — Popularité de Mélèce. — Etudes sacrées de Jean. — Son baptême. — Diodore et Flavien.

Jean naquit à Antioche de parents nobles et chrétiens [1]. On ne sait pas au juste la date de sa naissance. Avec le P. Stilting, nous croyons devoir la placer de préférence en 344 [2].

Un grand pontife, un grand saint, le pape Jules, gouvernait alors l'Eglise de Dieu au milieu des plus violents orages qui l'aient jamais assaillie. L'Arianisme, en effet, assis sur le trône de Byzance, ne connaissait plus de mesure. La calomnie, le faux, le sacrilége, le meurtre, aucun crime, aucune infamie ne l'arrêtait. Il excommuniait le pape lui-même. Athanase, Paul, Luce, Eusthate, les plus nobles défenseurs de l'orthodoxie étaient exilés, déportés, emprisonnés; les plus grandes églises, veuves de leurs pasteurs, livrées à de misérables intrus. Les George, les Etienne, les Macédonius, c'est-à-dire la cruauté, la simonie, l'impiété occupaient les chaires ensanglantées d'Antioche, d'Alexandrie, de Constantinople. Les vrais chrétiens en étaient à regretter, avec saint Hilaire [1], sous un fils de Constantin, les jours de Néron et de Décius.

Les folies et les crimes des circoncellions épouvantaient l'Afrique. L'Orient tout entier n'était que confusion et désolation; et comme si la nature eût voulu ajouter son courroux au deuil de la religion, des tremblements de terre incessants ravageaient les plus belles contrées de l'empire. Néo-Césarée s'écroulait dans le Pont; l'île de Rhodes était bouleversée; Salamine, Béryte, Dyrrachium, une foule de villes en Italie, en Grèce, ailleurs, n'offraient plus qu'un amas de ruines; Rome elle-même, ébranlée par des

[1] Georges d'Alexandrie écrit que le père et la mère de notre Saint étaient [illegible], et [illegible] convertis [illegible] par leur fils, à l'époque de son [illegible] de sa [illegible]. Chrysostome était au berceau quand son père mourut. Lui-même nous apprend (ad [illegible], et l. 1 de Sacerd.) que sa mère était chrétienne. Une sœur de son père, Sabinienne, fut diaconesse de l'église d'Antioche; et, quant à son père, Stilting établit suffisamment qu'il était chrétien, lui aussi; Socrate et Sozomène nous disent expressément (Soc. l. 6, c. 3; Soz., l. 8, c. 2) que Jean était d'une naissance noble.
[2] Voir la note A à la fin du volume.

[1] Hilar. c. Const.

coups souterrains, trois jours et trois nuits, croyait toucher à sa dernière heure.

Au plus fort de la tempête, la Providence répandait à pleines mains les germes puissants des plus hautes consolations, des plus grandes gloires de l'Eglise. Saint Ambroise venait au monde en 340, saint Jérôme en 342, saint Chrysostome en 344, Théodose en 346, le poète Prudence, le chantre des martyrs, en 348; saint Porphyre de Gaza et saint Paulin de Nole en 353, saint Augustin en 354, sainte Mélanie et sainte Paule en 341 et 347; plus loin, la Mésopotamie voyait saint Ephrem succéder à saint Jacques de Nisibe, et mettre au service de la vérité des trésors d'éloquence, de savoir et de poésie; et déjà l'on pouvait distinguer entre les étudiants de la frivole Athènes, à côté de l'astucieux Julien, deux jeunes hommes, Basile et Grégoire, parfaitement inconnus alors, mais se préparant dans l'obscurité, par la science et la vertu, à porter la succession d'Athanase, et aux grandes luttes qui devaient illustrer leur vie. Au désert florissaient Antoine, Pambon, Théodore, Pacôme. De Nitrie, de la Thébaïde, un parfum de grâce et de sainteté s'exhalait sur le monde. En Occident, Optat de Milève combattait avec autant de vigueur que de talent pour l'unité de l'Eglise; Hilaire de Poitiers commençait à faire entendre sa grande voix; Martin de Tours, attaché par lui aux autels, ouvrait cette série de prodiges qui font de sa vie l'un des plus beaux monuments de ce siècle et peut-être de tous les siècles.

Secundus, le père de Jean, était maître des soldats de Syrie [1], c'est-à-dire qu'il avait un commandement général dans les armées de l'empire en Orient. Il mourut jeune, et laissa sa veuve âgée de 20 ans à peine [2], avec la charge de deux enfants, une petite fille [3], d'environ deux ans, et Jean qui venait de naître.

Anthusa, c'était le nom de cette noble femme, refusa de se remarier, et se dévoua sans réserve à l'éducation de son fils [4], sa fille étant morte en bas-âge. D'un grand cœur et d'une haute vertu, mélange de sainte Paule et de Cornélie, la piété douce de la chrétienne attendrissait chez elle, sans l'affaiblir, la virilité d'une âme romaine. « Jamais femme », dit un pieux auteur [1], « ne fut plus digne de porter le nom de mère ». Les païens eux-mêmes la vénéraient. Jean raconte que Libanius, apprenant de lui que sa mère, âgée de 40 ans et veuve depuis 20, n'avait jamais voulu prendre un autre époux, s'écria, saisi d'admiration, en se tournant vers son auditoire idolâtre : « O dieux! quelles fem-« mes il y a chez les chrétiens [2]! »

La jeune mère aimait dans son fils la vivante image de son mari [3], et surtout les qualités éminentes qui distinguaient déjà cet enfant. Elle l'éleva elle-même, ne voulant pas que d'autres mains que les siennes touchassent à une âme en qui le Ciel semblait mettre déjà tant de complaisances. Jean fut donc allaité de la foi de sa mère et de son courage; il respira près d'elle, dès le berceau, cette majesté de mœurs, cette piété forte dont le cachet resta sur sa vie. Le soleil d'Orient, le cœur d'Anthusa et les livres saints, où il apprit à lire, versèrent des flots de lumière, de poésie et d'amour sur cette belle âme, ouverte de bonne heure aux grandes impressions de la nature et de la foi. Bien que son baptême, suivant l'usage du temps, fût renvoyé à une autre époque de sa vie, il n'en fut pas moins instruit avec soin de la loi chrétienne, dont les graves enseignements, saisissant fortement sa pensée, la poussaient déjà en brûlantes aspirations vers le Ciel et vers Dieu [4].

D'une intelligence prompte, d'une âme ardente et tendre, d'une sensibilité très-vive, bon, doux, généreux, montrant déjà pour les pauvres cette compassion délicate qui sera l'une des sources de son éloquence, prenant feu pour ce qui lui semblait juste et vrai, mais sans fiel, sans colère, incapable de dissimulation et de lâcheté, d'un caractère ouvert comme son visage, avec un fond de constance rare chez un enfant, il avait quelque chose de décidé, presque martial dans les traits, qui rappelaient son père [5]. En s'accusant, comme il le fait quelque

[1] Pall., dial., c. 5.— [2] Chrys., *d'une jeune veuve*.— [3] Pall., *loc. cit.*

[4] On ne dit pas le nom de cette unique sœur de Jean, ni ce qu'elle devint. Il n'en est plus question dans l'histoire du Saint. Le silence d'Anthusa sur ce point dans son discours à son fils (*de Sacerd.*, lib. 1.) autorise à penser que sa fille était morte en bas-âge. Hermant a cru, à tort, qu'elle vivait encore, ainsi que sa mère, lors de l'exil de Chrysostome. Ce qui l'a induit en erreur, ce sont deux lettres du prêtre Constantius à sa mère et à sa sœur, faussement attribuées à l'évêque de Constantinople.

[1] Godescar, 27 janv. — [2] Chrys., à une jeune veuve. — [3] *Du Sacerd.*, l. 1.

[4] Chrys., *de Sacerd.*, l. 1. — Pall, dial., c. 5. — Geor. Al., p. 1, col. 2. — S. Joan. Dam., *Orat. panegyr.*, n. 2. — Tillem., t. 11, p. 5 et 6. — Herm., c. 3. — A part deux ou trois mots de Pallade et quelques détails fournis par Jean lui-même, nous avons peu de renseignements sur cette première époque de sa vie. Ce qu'en raconte Georges ne mérite guère crédit. Le voyage et les études de Chrysostome à Athènes sont une de ces fables dont justice a été faite depuis longtemps. Cependant, quand les faits donnés par ce narrateur sont vraisemblables, nous n'avons pas le droit de les rejeter, parce qu'ils viennent de lui.

[5] Pall., *ibid.*; Chrys., *du Sacerd.*, l. 1, c. 1, 5 et 7; l. 3, c. 14; Socr., l. 6, c. 3; *Soz.*, l. 8, c. 3.

part, de lenteur et de nonchalance[1], il n'accuse que la facilité merveilleuse de son esprit ; et certes, cette riche nonchalance, si je peux dire ainsi, se retrouvant plus tard dans ses discours et ses écrits, donnera souvent à sa parole un charme qui en fait oublier les défauts[2].

Georges prétend que, tout petit encore, on le voyait parfois s'arracher tout à coup aux jeux de son âge et s'isoler des compagnons de ses ébats, comme pour écouter dans un silence religieux une voix mystérieuse qui lui parlait au fond du cœur. Ce qui est certain, c'est qu'il dut à la piété précoce, puisée dans le cœur de sa mère, de conserver intacte cette fleur de jeunesse et de pureté, effeuillée d'ordinaire à tous les vents, sur tous les chemins. Comme ces tiges métalliques qu'il suffit de dresser vers le ciel pour émousser la foudre, cette direction vers le monde supérieur, donnée de bonne heure à la pensée du jeune homme, préserva sa vie des orages qui en brisent tant d'autres. L'exquise sensibilité de sa nature, sa vive et brillante imagination, au lieu de l'égarer, n'aboutirent qu'à une compréhension plus prompte et plus profonde de la divine philosophie de la croix. Il n'était pas encore catéchumène, que déjà, chrétien fervent, il aspirait aux immolations du désert[3], au martyre[4].

Il avait 17 ans lorsque Julien, arrivé à l'empire et se hâtant de jeter le masque, se mit à persécuter sans relâche le Christianisme qu'il avait professé. Antioche fut le principal théâtre de cette persécution, à la fois hypocrite et violente, qui fit des apostats, mais qui donna de nouveaux et glorieux martyrs à la cause de Jésus-Christ. Le César philosophe, qui mettait son ambition à faire mentir l'Evangile et à restaurer le polythéisme, ne put rester longtemps dans le rôle de modération qu'il s'était d'abord imposé. Sa haine, longtemps étouffée dans son cœur, débordait, malgré lui, dans tous ses discours et dans tous ses actes. Sachant bien, toutefois, par l'histoire des derniers siècles, que le sang des martyrs porte bonheur à la foi, et qu'il n'avait qu'à tirer le glaive contre les chrétiens pour les voir courir joyeusement au supplice comme des abeilles, disait-il lui-même[5], à leur ruche, il se gardait de leur procurer le retentissement des morts glorieuses, dont la contagion lui semblait si redoutable[1]. Il essaya donc de la ruse et du sarcasme. Installé dans la capitale de la Syrie, il échangeait avec ses habitants des épigrammes et des satires, écrivait des livres contre les miracles et la divinité de Jésus-Christ; mais en même temps il abolissait les lois favorables au Christianisme portées par ses prédécesseurs, écartait les chrétiens de toutes les positions élevées et influentes, leur interdisait l'enseignement des lettres, les accablait de vexations et d'impôts, forçait les officiers supérieurs de l'armée à renoncer à leurs grades ou à trahir leur foi, donnait pour gouverneurs aux provinces les hommes les plus connus par la haine de l'Evangile, fermait les églises, chassait les prêtres, confisquait les vases sacrés, excitait sous main les habitants des campagnes, encore idolâtres, à se ruer sur les tombeaux et les oratoires des martyrs, pour brûler les reliques et détruire les autels; et lorsque, après une expédition de ce genre où le sang avait coulé, un préfet, prenant les lois au sérieux, essayait de sévir contre les meurtriers, il sévissait contre lui, et s'écriait : « Quel mal y a-t-il donc que dix Galiléens succombent sous la main d'un Gentil[2] ? » Cela même ne suffisant plus à ses fureurs, il en vint contre les chrétiens aux derniers supplices; seulement il les faisait tuer sans éclat, au milieu de la nuit, sous l'imputation de griefs imaginaires, autres que leurs croyances, s'appliquant à déshonorer les victimes, s'il l'avait pu, avant de les frapper[3].

Une noble veuve, Publia, que quelques auteurs[4] ont prise à tort pour la mère de Chrysostome, fut frappée au visage jusqu'au sang, parce que, l'autocrate passant devant sa porte, les vierges qu'elle gouvernait avaient entonné ce psaume de David : *Que Dieu se lève, et que ses ennemis soient confondus*[5] *!*

Théodoret, prêtre vénérable, conduit les mains liées derrière le dos devant le comte Julien, oncle de l'empereur et renégat comme lui : « Tu es le débiteur du fisc, lui dit le magistrat; honore les dieux et tu seras libéré. — Je ne dois rien à personne, répondit Théodoret, si ce n'est à Dieu, auquel je tâche d'offrir une conscience pure, pour obtenir l'effet de ses promesses. — Obéis à l'empereur, poursuivit le

[1] *Du Sacerd.*, l. 3, c. 12, et l. 6, c. 7.

[2] Il en est probablement de ce défaut comme de plusieurs autres qu'il s'attribue *du Sacerd.*, l. 6, p. 126-130, et dont sa vie n'offre pas la moindre trace : ou c'étaient de pieuses terreurs de son humilité, ou une vertu supérieure l'avait transfiguré.

[3] *Du Sacerd.*, l. 1. — [4] *Orat. in SS. Juvent. et Max.* — [5] Chrys., *dis. sur S. Juvent. et Max.*

[1] Chrys., *de S. Babyl., cont. Jul. etc.*, nº 22. — [2] Greg. Naz., *orat.* 1, t. 1, p. 127. — [3] Greg. Naz., *orat.* 4, t. 1, *passim.*; Socr. lib. 4, c. 14 ; Sozom., l. 5, c. 4 et sq. ; Théodor., l. 3, c. 7 et sq. ; Ruin., *Act. martyr.*, p. 614. — [4] Herm., p. 4. — [5] Théod., l. 3 c. 17.

comte apostat ; car il est écrit que le cœur du roi est dans la main de Dieu. — Oui, répliqua l'intrépide vieillard, le cœur du roi qui connaît Dieu est dans la main de Dieu, mais non le cœur du tyran qui adore les idoles. Si l'empereur ordonne, et s'il est ce que tu dis, je le tiens non-seulement pour un tyran, mais pour le plus misérable des hommes ». Et le saint prêtre fut battu de verges, étendu sur le chevalet, cruellement torturé, et enfin mis à mort[1].

Deux officiers de la garde impériale, Juventin et Maximin, se plaignaient à table, au milieu de leurs camarades, des injustices et des violences dont les chrétiens étaient l'objet. Dénoncés à Julien et par lui interrogés, ils renouvellent en sa présence leurs plaintes respectueuses. On les jette en prison ; leurs biens sont confisqués ; caresses, menaces, on emploie tout pour leur arracher une abjuration. Rien n'ébranla leur constance. Le prince, qui se vantait de sa douceur, les fit appliquer à la question, puis décapiter au milieu de la nuit[2].

Ces cruautés, ces assassinats par la main du bourreau, indignèrent Antioche, où Julien d'ailleurs était détesté. Jean, qui avait vu tomber ces nobles têtes et recueilli les derniers soupirs de ces héros, sentit profondément les sanglants outrages infligés à la religion de sa mère et de son cœur. Sa foi s'exaltant dans son âme, en proportion des périls qu'elle faisait courir, il éprouva, lui aussi, le désir de donner sa vie pour la cause de Jésus-Christ. Plus tard, sur la tombe commune de Juventin et de Maximin, il prononça en leur honneur un admirable discours, pieux dithyrambe où respire l'enthousiasme du martyre[3]. On se demande, à l'entendre, s'il ne fut pas l'un de ces hommes courageux qui bravèrent tout pour enlever les restes sacrés des victimes et les ensevelir honorablement. « Le sang des saints, dit-il, parle et crie, et si sa voix ne résonne pas à l'oreille, elle retentit dans la conscience des meurtriers. Mais, poursuit-il, après ce massacre heureux, il y eut des fidèles qui, au péril de leurs jours, retirèrent les glorieux athlètes de la fosse où ils gisaient, pour leur donner une sépulture décente, presque martyrs eux-mêmes, car la mort qu'ils n'ont pas subie, ils l'ont souhaitée. Ceux qui étaient là, à qui il fut donné de voir ces corps privés naguère de vie, attestent qu'étendus devant le sépulcre, leurs visages resplendissaient de la même beauté que celui d'Etienne dans le conseil des Juifs, et tous furent saisis d'une sainte frayeur, tant cette vue les impressionnait[1] ! »

Le règne de Julien passa sur l'Egypte comme une trombe. Jovien lui succéda. Soldat intrépide, chrétien éprouvé, il fit rétablir sur le labarum le monogramme du Christ, rappela de l'exil les évêques bannis par Constance, déchargea les églises des taxes qui les accablaient, et mourut quelques mois après son élévation au pouvoir, sans avoir pu réaliser toutes ses bonnes intentions à l'égard du Christianisme, remonté sur le trône avec lui pour ne plus en descendre. Appelé à prendre les rênes de l'empire dans les circonstances les plus critiques, Valentinien revêtit la pourpre à Nicée, le 26 février 364, et pour le malheur du monde s'associa son frère Valens, auquel il donna l'Orient et Constantinople. Administrateur habile, capitaine heureux, caractère droit et ferme, ennemi déclaré des mauvais fonctionnaires, grand et terrible justicier, il gâtait, par les emportements d'une âme indomptable et dure, les plus hautes qualités. Victime, sous Julien, de son attachement à la foi chrétienne[2], il s'efforça de réparer au plus tôt les maux de la dernière persécution, rendit aux chrétiens les chaires et les biens qu'on leur avait ravis, prescrivit la sanctification du Dimanche, et renouvela la loi de Constance, qui défendait sous peine de mort les pratiques magiques et les sacrifices nocturnes. Et néanmoins, malgré ces mesures et d'autres, le paganisme abattu conservait de nombreux adeptes. Les campagnes s'obstinaient à lui être fidèles. En Orient, le feu sacré brûlait toujours dans les temples, et les fêtes d'Apollon, les mystères de Cérès, étaient célébrés pompeusement sur les places publiques[3]. Sous le règne même des fils de Théodose, le fanatisme de l'idolâtrie fit encore des martyrs.

Au moment où Valentinien arrivait au pouvoir, Chrysostome atteignait sa vingtième année. L'aube de son talent commençait à poindre. Saintement fière de sa mission, Anthusa voyait avec bonheur les brillantes dispositions de son fils se caractériser tous les jours davantage, et se croyait déjà trop récompensée de ses maternelles sollicitudes. Mais le jour était venu où, par une application plus spéciale à la philosophie et à l'éloquence, il devait se préparer au

[1] *Act. martyr.*, p. 658.
[2] Théod. l. 3, c. 15 ; Chrys., disc. sur les ss. Juv. et Maxim. ; *Voir* aussi le martyre des ss. Bonose Maximilien à Antioche (*Act. martyr.*, p. 664). — [3] Chrys., *ibid.*

[1] Chry., disc. sur les ss. Juv. et Max. — [2] Théod. l. 5, c. 21. — [3] Théod. l. 3, c. 16.

barreau, qui menait, alors plus que jamais, à toutes les positions élevées. Pour cela, il n'eut pas à chercher au loin, comme saint Basile et saint Grégoire, des maîtres qu'il avait sous la main. Antioche était une ville de lettres et de sciences autant que de plaisir, une espèce d'Athènes asiatique. Les rhéteurs et les philosophes y abondaient. Mais dans ce moment, Libanius les éclipsait tous par sa réputation de sagesse et de beau parler.

Né presque en même temps qu'Ausonne et Thémistius, il appartenait à cette classe d'hommes qui, sous le nom encore honoré de sophistes, avaient une importance supérieure à leur mérite. Ausonne, de professeur de belles-lettres à Bordeaux, était devenu comte, préfet de la Gaule, et enfin consul. Thémistius fut préfet et sénateur de la ville impériale, et jouit à la cour, sous les princes les plus divers, d'un crédit sans égal : Constance lui avait érigé une statue à Constantinople. Victorin, converti plus tard au Christianisme, obtint à Rome le même honneur. Julien professait pour Maxime un profond respect, et appelait aux premières dignités de l'empire Libanius qui n'en voulait pas. Eugène, grammairien à Vienne, ne fut-il pas porté, pour son malheur, de sa modeste chaire au trône des Césars ?

Après avoir professé avec éclat à Nicomédie et à Constantinople, où il avait eu saint Basile pour disciple, Libanius était rentré à Antioche, sa ville natale, et y faisait, par son bel esprit, les délices de ses compatriotes. Esprit étroit et rétrograde, écrivain prétentieux et obscur, païen avant tout, et, au dire de Chrysostome, le plus superstitieux des païens [1], c'était un de ces hommes qui, le dos tourné à l'avenir, prosternés devant les ruines, mesurent à leurs chétives pensées les desseins de la Providence, et veulent que le monde soit immobile, parce qu'ils ne peuvent marcher. Julien élevé au pouvoir, il crut tous ses vœux accomplis, et le polythéisme réintégré à jamais dans son ancienne puissance. Le prince apostat le prit pour collaborateur dans ses écrits contre les chrétiens. Quand la mort de celui-ci eut détruit ses illusions, il voulut d'abord se percer de son épée; mais il se résolut à vivre pour célébrer la mémoire de son empereur, et demander grâce pour ses dieux. Du reste, s'il loua Julien, il avait loué Constance, et son encens brûla plus tard pour Théodose. On cite de lui des traits qui l'honorent. Julien, dans un accès de courroux, ayant voulu sévir contre le sénat d'Antioche, Libanius intervint en faveur de ses compatriotes avec une grande liberté de parole. Sur quoi, l'un des courtisans lui faisant observer qu'il était bien près de l'Oronte pour parler ainsi : *Vos menaces*, répondit-il, *ne sont propres qu'à déshonorer le prince dont vous voulez relever la puissance.*

Comme saint Grégoire fut lié d'amitié avec Thémistius, tout païen qu'il était, saint Basile conserva toujours d'excellentes relations avec son ancien maître, et celui-ci ne cessa de professer respect et admiration pour son illustre disciple. Libanius adresse ses œuvres à Basile, et Basile adresse des élèves à Libanius [1] ; et quand le sophiste païen apprend que celui dont il goûtait si fort le talent vient de renoncer au monde, il n'hésite pas à lui écrire : « Tu n'étais encore qu'un jeune homme, que déjà je te vénérais, à cause de la gravité de tes mœurs digne de la sagesse des vieillards, et cela dans une ville où tant de piéges sont tendus à la vertu ! Et maintenant que te sachant rentré dans ton pays, je me disais: Va-t-il se livrer au barreau? préfère-t-il l'enseignement? voilà qu'on m'annonce que tu as pris une route meilleure, et que tu cherches plutôt à devenir l'ami de Dieu qu'à gagner de l'argent. Je félicite les Cappadociens et toi ; toi, d'avoir pris un parti si beau ; eux, d'avoir pour compatriote un si grand homme [2] ».

Jean suivit donc les leçons d'éloquence de Libanius, en même temps que les leçons de philosophie d'Andragathius [3], personnage célèbre en ce temps-là, qui n'a laissé d'autre trace que son nom conservé dans l'histoire de Chrysostome. L'ancien ami de Julien se prit bientôt d'une vive admiration pour le fils d'Anthusa. « Il vit avec inquiétude, dit M. Villemain, mais sans jalousie, s'élever près de lui ce dangereux adversaire de son culte. Peut-être, ajoute l'éminent écrivain, espérait-il encore le séduire au paganisme par la vertu de ces fables d'Homère, qu'il interprétait éloquemment à ses disciples [4] ». En tout cas, son espoir fut bientôt déçu, et il est probable qu'au moment où il s'en berçait le plus, Jean se promettait déjà de consacrer à la gloire de Jésus-Christ cette science et cette éloquence [5], qu'il travaillait à acquérir sous un ennemi de Jésus-Christ. L'estime du maître pour l'élève ne souf-

[1] Chrys., à une jeune veuve.

[1] Bas., *epist.* 142, *epist.* 160. — [2] *Id.*, *epist.* 143 ; Till., t. 9, p. 23 et 659. — [3] Pall. dial., c. 5; Socrat., l. 3, c. 6; Sozom., l. 8, c. 2. — [4] Vill., *Éloq. chrét. au IVe siècle*, édit. de 1855, p. 150. — [5] Chrys., *du Sacerd.*, l. 2, c. 1 ; Soc., l. 6, c. 3 ; Sozom., l. 8, c. 2.

frit pas de cette déception. L'obstiné polythéiste déplora ce qu'il croyait être un vol fait aux muses et aux dieux; mais il ne cessa d'admirer et de louer un talent qu'avec douleur il voyait passer sous un drapeau détesté. Plus tard, sur son lit de mort, pressé de désigner lui-même son successeur : « Je n'en voudrais pas d'autre que Jean, s'écria-t-il, si les chrétiens ne nous l'avaient ravi par un sacrilége [1] ».

Toutefois, le jeune orateur ne s'éloignait de l'école du vieux sophiste que pour entrer au barreau, où le poussaient l'usage du temps et la plus légitime ambition. Saint Ambroise, saint Paulin, saint Sulpice Sévère payèrent aussi leur tribut au barreau, et généralement c'était le théâtre où venaient se produire et s'éprouver tous les talents, l'indispensable préparation à toutes les fonctions publiques. Jean y fit ses débuts avec éclat [2], sans que l'étude des lois le détournât du culte des lettres. Il publia, vers cette époque, ce qu'on appelait alors une déclamation, c'est-à-dire un discours académique, en l'honneur de jeunes princes [3]. Libanius goûta ce travail, et se hâta de féliciter l'auteur dans une lettre que saint Isidore nous a conservée. « J'ai reçu, lui écrit-il, ton grand et beau discours, et je l'ai lu à des connaisseurs. Tous trépignaient, se récriaient, faisaient éclater en toutes manières leur vive admiration. Je suis ravi qu'aux travaux du forum tu joignes ceux des lettres. Heureux l'orateur qui sait louer ainsi ! Heureux ceux qui ont trouvé pour les louer un tel orateur [4] ! »

Jean ne put se défendre d'un instant d'éblouissement. Il jouit de ses succès, se passionna pour le forum, fréquenta le théâtre, et des nombreux amis qu'il avait, le plus digne et le plus sérieux ne fut pas le plus goûté. Ecoutons-le parler lui-même :

« J'avais beaucoup d'amis, vrais et sincères amis, connaissant et pratiquant parfaitement les lois de l'amitié. Dans le nombre, il en était un d'une affection si grande pour moi, que, sous ce rapport, il l'emportait sur tous les autres, autant que ceux-ci sur les indifférents. Il ne m'avait jamais quitté : mêmes études, mêmes professeurs, même ardeur pour les lettres, mêmes goûts nés des mêmes circonstances. Et non-seulement quand nous fréquentions ensemble les écoles, mais après en être sortis, quand nous eûmes à réfléchir sur le genre de vie plus sérieux que nous devions adopter, nous gardâmes cette parfaite harmonie de sentiments. D'autres causes contribuaient à la maintenir et à l'affermir. Ainsi nous n'avions pas à nous prévaloir l'un vis-à-vis de l'autre de la grandeur et de l'illustration de notre pays. Je n'étais pas très-riche, il n'était pas très-pauvre [1]. La conformité de nos projets répondait à l'état de notre fortune. Nous étions d'une naissance également honorable, et tout enfin concourait à l'unité de nos vues et de nos volontés. Mais quand le moment fut venu, où l'heureux jeune homme dut embrasser la vie des solitaires et la vraie philosophie, notre balance perdit son équilibre. Le bassin de mon ami, plus léger, s'élevait plus haut; moi, enchaîné par les passions du monde, surchargé des imaginations de la jeunesse, je ne pouvais que tendre vers la terre. Notre amitié subsistait toujours, mais nos relations n'étaient plus les mêmes. Et comment, moi qui ne quittais le barreau et les procès que pour me livrer avec ardeur aux plaisirs de la scène, aurais-je pu me trouver souvent avec un homme qui, toujours sur ses livres, ne venait jamais au forum [2] ? »

Mais l'âme sérieuse et profonde de Jean, toute pleine des austères enseignements et des exemples de sa mère, n'était pas de celles que peuvent contenter de stériles succès et de vulgaires plaisirs. Il vit le monde de près, le jugea et s'en dégoûta. Son regard ferme et sûr se détourna vite de ce faux mirage de bonheur et de gloire qui l'avait un instant séduit, et se dirigea vers le ciel. Bientôt toutes ses pensées, toutes ses espérances, se concentrèrent dans une vive aspiration vers ce grand idéal de toute créature faite à l'image du Créateur : il cherchait Dieu, il en avait soif, il brûlait de sentir sa présence et de s'entretenir avec lui. De là, l'attrait d'un pieux isolement, et de cette vie cénobitique que le Christianisme semblait avoir créée tout exprès pour des organisations comme la sienne, et dont il entendait raconter autour de lui les saintes merveilles. La solitude avec Dieu sur les montagnes qui semblent rapprocher du ciel, admirable piédestal de l'âme humaine, d'où, sublime stylite, elle regarde la terre d'en haut et de loin, et, libre, se lance dans l'infini, s'y plonge, l'embrasse, le respire, le possède, sans

[1] Sozom., l. 8, c. 2. — [2] Voir la note *B* aux *Pièces justificatives.* — [3] Voir la note *C* aux *Pièces justificatives.* — [4] Is. Pel., *ep.* 42, l. 2.

[1] Nous suivons Giacomelli. Montfaucon et autres se sont trompés en faisant dire à Jean que son ami était très-pauvre : la preuve en est dans la phrase suivante (*voir* Giacomelli, note 5 du 1er livre *du Sacerdoce*).

[2] Chrys., *du Sacerd.*, l. 1.

que rien gêne son essor ; la solitude dans la prière et l'extase lui paraissait le plus beau séjour de l'homme ici-bas, le vestibule du séjour de Dieu, et sa riche imagination lui en retraçait les hautes délices avec une volupté sainte, pleine d'ineffables ravissements.

Ces tendances mystiques trouvaient un aliment quotidien dans le sein de l'amitié. Car Basile, cet ancien compagnon des ses études, dont il nous parlait tout à l'heure, dès qu'il avait su son retour aux fortes idées qui l'occupaient lui-même, s'était rapproché de Jean, et le poussait dans cette voie [1]. « A peine, nous dit Chrysostome, eus-je relevé la tête au-dessus des vagues du monde, qu'il me saisit des deux mains. Et cependant nous ne pûmes retrouver notre ancienne égalité. Car, nous ayant précédés dans la carrière et s'y étant porté avec une grande ardeur, il s'élevait au-dessus de moi et planait dans les hautes régions. Mais il était bon et prisait mon amitié. C'est pourquoi il s'éloigna de tous ses amis, pour être assidûment près de moi : ce qu'il désirait depuis longtemps, et que mon insouciance l'avait empêché d'accomplir... Donc, en possession de l'objet de ses vœux, après un long enfantement, il ne me quittait plus d'un instant, et m'exhortait sans relâche à fuir la maison paternelle, pour aller vivre tous les deux d'une vie commune sous le même toit [2] ».

En attendant ce jour, qui ne devait pas arriver, Jean dit adieu à Libanius et aux lettres, au forum et au théâtre, et, prenant, comme son ami, des vêtements de couleur sombre, il se livra d'esprit et de cœur à la lecture des livres saints

Le P. De la Rue dit, en parlant de Bossuet : « Il était déjà rempli des idées des poètes et des orateurs, lorsque Dieu disposa, comme par hasard, une Bible sous ses yeux, et lui fit sentir si vivement l'élévation de cette divine parole, au-dessus de tous les discours humains, que ce moment le frappa pour tout le reste de sa vie. Il demanda le saint livre, et ne cessa point de l'étudier [4] ».

Jean fit plus, peut-être. Dès qu'il eut goûté de cet aliment supérieur, non-seulement il ne voulut plus d'aucun autre, mais il bannit de son souvenir orateurs et poètes. Pas plus que l'ivresse du monde dans sa vie, la littérature païenne ne laissa de trace dans son intelligence. Comme saint Grégoire de Naziance, il eût pu se comparer au fleuve qui, selon le vulgaire, dit-il, roule ses flots d'eau douce à travers les flots salés de la mer, sans rien perdre de sa douceur [1]. Ce qu'on a dit de lui, qu'il faisait ses délices de la lecture d'Aristophane, jusqu'à le savoir par cœur, est dénué de tout fondement [2].

Ce nouveau genre de vie et le désir du baptême mirent le jeune converti en rapport plus direct avec Mélèce, l'évêque d'Antioche. La riche nature de Jean frappa tout d'abord le regard expérimenté du pontife. *Epris*, dit Pallade, *de la beauté de cette âme, entrevoyant déjà, d'un regard prophétique les consolations et la gloire qu'en recevrait l'Eglise* [3], il admit le catéchumène dans sa société intime, et voulut être lui-même son guide et son maître dans l'étude des livres saints.

L'influence de Mélèce sur la destinée de Jean fut trop grande, trop décisive, pour que nous puissions le passer sous silence, dans cette histoire. Arrêtons-nous un instant sur ce nom, et disons quel homme c'était.

Né à Mélitène, dans la petite Arménie, Mélèce fut d'abord évêque de Sébaste. Mais n'ayant trouvé dans le peuple confié à ses soins qu'une indocilité désespérante, il s'accusa lui-même de l'insuccès de son zèle, et abdiquant un fardeau qu'il n'avait plus le courage de porter, il se retira à Bœrée, en Syrie, où il vivait dans un doux et profond oubli du monde et des hommes.

L'église d'Antioche gémissait alors sous la tyrannie insolente des Ariens. Le dernier de ses évêques catholiques, saint Eusthate, victime des calomnies et des violences de la secte, était mort en exil, déjà depuis plusieurs années. Pontife d'une orthodoxie parfaite, aussi éminent par les vertus que par la science, d'un dévouement héroïque à la cause de la vérité, digne en tout de l'épithète de *grand* que Théodoret lui donne [4], il avait confessé la foi sous les empereurs païens, et fut l'un des premiers à signaler et à combattre l'arianisme. Il eut dans le concile de Nicée un rôle important, et après le concile il mit le plus grand zèle à en faire prévaloir les décisions. Les prêtres suspects de connivence avec Arius furent exclus de son clergé ; et soit du haut de la chaire, soit la plume à la main, il attaqua, avec un redoublement de vigueur, l'hérésie qui redoublait elle-même d'audace [5].

[1] Il serait superflu de faire remarquer qu'il s'agit d'un autre que saint Basile le Grand.

[2] Chrys., *du Sacerd.*, l. 1. — [3] Pall., dial., c. 5 ; Socr., l. 6, c. 3 ; Sozom., l. 8, c. 3 ; Chrys., *du Sacerd.*, l. 1, c. 1. — [4] La Rue ; *voir aussi* Ledieu, t. 1, p. 13 et 13.

[1] Greg. Naz., *Carm. de vit. sua*, t. 2, p. 687. — [2] *Voir la note D aux Pièces justificatives*. — [3] Pall., dial., c. 5. — [4] Theod., hist., l. 1, c. 8 ou 7. — [5] Theod., *ibid.*; Sozom., l. 2, c. 19; Chrys., *hom. sur s. Eusth.*

Athanase n'eut pas de plus intrépide émule. Ni les intrigues, ni les fureurs des sectaires, ni leur crédit à la cour, ne l'empêchèrent de démasquer Eusèbe de Césarée, hypocrite corrupteur de la foi de Nicée.

C'était assez pour que la faction jurât sa perte. On l'accusa de sabellianisme, banale accusation jetée tour à tour à la face de tous les défenseurs de la consubstantialité ; puis on s'en prit à ses mœurs. L'arianisme ne reculait devant aucune infamie. Prétextant une visite aux saints lieux, et voyageant aux frais de l'empereur, Eusèbe de Nicomédie, avec un grand cortége de ses adhérents qu'il avait ramassés en route, se rendit à Antioche où il entra en souverain plutôt qu'en évêque. Des misérables apostés et payés par lui l'abordèrent avec des dénonciations contre la foi et la vie d'Eusthate. Malgré l'absurdité frappante de ces imputations dénuées de preuve et se détruisant les unes les autres, malgré les protestations des évêques qui connaissaient Eusthate, et de la ville entière qui vénérait ses vertus, ses ennemis, se faisant ses juges, le déclarèrent hérétique et de mauvaises mœurs, et le déposèrent [1].

A la première nouvelle d'un acte si audacieux et si révoltant, le peuple s'indigna. On courut aux armes. Des magistrats, des officiers se mirent à la tête du mouvement [2].

Cette démonstration populaire compromit, au lieu de la servir, la cause du pontife. Les Eusébiens en prirent texte pour le représenter à Constantin comme un fauteur de sédition. La force intervint, et le pasteur arraché à son troupeau fut conduit en exil avec plusieurs de ses prêtres et de ses diacres. Il mourut à Philippes, dans la Macédoine.

La chaire illustre qu'avait occupée saint Pierre, fut livrée à ce que l'intrusion avait de plus indigne et l'hérésie de plus furieux, aux Etienne, aux Léonce, aux Eudoxe. La division des catholiques aggrava la situation. Un grand nombre d'entre eux, croyant suivre en cela les conseils d'Eusthate, résolurent, tout en gardant l'intégrité de leur foi, de se soumettre aux intrus. Les autres, c'était la portion la plus fervente, ne voulurent entendre d'aucune relation avec la secte, et sous la direction d'un prêtre vénérable, nommé Paulin, ils formèrent une église à part. On leur donna le nom d'*Eusthatiens*.

[1] Théod., l. 1, c. 21 ; Socr., l. 1, c. 24 ; Sozom., l. 2, c. 19 ; S. Hier., *apol 2 adv. Ruf.* — [2] Eus. *vit. Constant.*, l. 3, c. 59 ; Socr. et Sozom. *ibid.*

Les choses en étaient là, quand Eudoxe, emporté par son ambition, abandonna le siége d'Antioche pour aller usurper celui de Byzance. On s'agita pour lui donner un successeur. Ariens et catholiques s'unirent dans le choix de Mélèce. Ceux-ci aimaient la douce gravité de ses mœurs, je ne sais quoi de noble et de saint qui respirait dans sa personne ; ceux-là, à la réserve où il vivait, l'avaient pris pour l'un d'eux.

L'entrée du nouveau pasteur dans la métropole de la Syrie eut quelque chose de triomphal. La ville en masse se porta à sa rencontre. Les païens eux-mêmes se montraient pressés de voir et de saluer un homme que précédait une haute renommée d'éloquence et de vertu. Les Eusthatiens restèrent à l'écart, et repoussèrent une élection que la coopération des hérétiques rendait nulle à leurs yeux.

Quelques jours après, Constance vint dans la grande église d'Antioche, et demanda aux évêques réunis d'expliquer au peuple en sa présence ce passage célèbre du livre des Proverbes : *Le Seigneur m'a créé au commencement de ses voies* [1], passage sur lequel les Ariens étayaient principalement leur augmentation. Des sténographes devaient recueillir avec soin les paroles des orateurs.

George de Laodicée et Acace de Césarée parlèrent d'abord : le premier en arien déclaré, le second en homme cauteleux qui tâchait de passer entre l'erreur et la vérité [2]. Quand le tour de Mélèce fut venu, l'auditoire redoubla d'attention. Le nouvel évêque d'Antioche débuta par ces mots : « Le sage Ecclésiaste a écrit que la fin d'un discours vaut mieux que le commencement. En effet, il est plus sage et plus sûr de terminer une discussion que de la commencer... D'ailleurs, le corps de l'Eglise n'est pas un seul membre, mais la réunion de plusieurs qui doivent s'aider, non se combattre. La tête ne doit pas dire aux pieds : *Je n'ai pas besoin de vous ;* mais pour que l'harmonie existe, il faut que chaque partie se conforme à l'esprit de l'ensemble. Par quel autre exorde pouvais-je commencer mon discours que par une exhortation à la paix ? Et n'est-ce pas la paix qui doit être le point de départ et le but de nos paroles et de nos œuvres ? » Puis, après quelques mots sur l'unité de l'Eglise et la charité, il en vient à la question : « Est-ce que vous voulez éprouver la puissance de Jésus-Christ qui parle par ma bouche [3] ? »

[1] C'est la version des Septante. Prov., c. 8. — [2] Théod., l. 2, c. 31. — [3] *Ad Corinth.* 2, c. 13.

Et il expose d'une manière courte, mais claire et digne, la doctrine du Verbe, *Fils de Dieu, Dieu de Dieu, un seul d'un seul, semblable au Père et son caractère parfait, subsistant par lui-même et permanent, sagesse et puissance au-dessus de toute sagesse et de toute puissance, qui a créé tout cet univers et le conserve à jamais*. Toutefois l'orateur évite par discrétion le mot de *consubstantiel* ; et, passant rapidement sur le texte imposé, il l'interprète dans le sens catholique, et s'écrie : *O profondeur de la sagesse et de la science de Dieu, que vos jugements* sont *incompréhensibles* et vos voies *investigables*[1] ! Après quoi, il dit que l'homme n'a besoin de savoir autre chose, si ce n'est que Jésus-Christ est le vrai Fils du Père, Dieu de Dieu. *Par lui*, poursuit-il, *tout a été fait et rien n'a été fait sans lui*[2]. Ces mots renferment toute la doctrine. Que Dieu nous donne de dire avec le sage Abraham : *Puisque j'ai commencé, je parlerai encore à mon Seigneur*, *quoique je ne sois que poussière et cendre*[3], afin de ne pas nous enorgueillir comme les cèdres du Liban; car ce n'est point *avec les discours persuasifs de la sagesse humaine*[4], mais par la foi, qu'on acquiert la véritable et pacifique sagesse. Qu'il nous donne, dis-je, de ne pas douter, et, quoi que nous fassions, de plaire au Père avec le Fils, dans le Saint-Esprit[5] ».

Ce discours, auquel saint Epiphane a trouvé quelques mots à reprendre, excita de violents murmures et de vifs applaudissements. Les catholiques se félicitaient d'avoir trouvé enfin, après une longue attente, un pasteur intrépide et selon Jésus-Christ. Dès ce moment, ils renoncèrent à la communion des Ariens, c'est-à-dire à leur joug subi depuis longtemps. Ceux-ci, furieux d'avoir égaré leur choix sur un ennemi, poursuivirent Mélèce de calomnies et d'insultes, et se donnèrent un autre évêque dans la personne d'Euzoïus, le plus ancien et le plus intime des amis de l'hérésiarque[6]. Quant à l'empereur, il venait de recevoir une leçon solennelle et méritée. On lui avait dit nettement qu'en qualité de membre de l'Eglise, il devait apprendre d'elle, non à lui dicter ce qu'il fallait croire, et qu'au lieu de mettre fin aux divisions, il ne savait que les entretenir. Sa vengeance ne fut pas différée. Trente jours après son installation, Mélèce, condamné à l'exil, était enlevé de nuit à son troupeau et conduit en Arménie[1]. Il laissait la pauvre église d'Antioche divisée et malheureuse plus que jamais; car les Eusthatiens, que la profession de foi du nouvel évêque eût dû lui concilier, ne voulurent ni reconnaître son autorité, ni admettre dans leur communion ceux de son parti, dont la plupart, disaient-ils, avaient reçu le baptême de prêtres ariens[2].

Le premier exil de saint Mélèce ne fut pas long. Le rescrit de Julien en faveur des prélats bannis par Constance le rendit à son église. Mais bientôt, à la douleur que lui causait la division des catholiques, se joignit un nouveau sujet d'affliction, dans le rétablissement du paganisme par l'empereur apostat. Il s'y opposa avec une vigueur vraiment épiscopale, assista dans leur martyre deux magnanimes soldats, Bonose et Maximilien[3], et fut surtout accusé d'avoir sauvé des fureurs de son père un jeune homme qui, fils d'un prêtre des idoles, avait néanmoins embrassé le christianisme[4]. Banni par Julien en 362, rappelé l'année suivante par Jovien, il reprit, avec le gouvernement de son église, le fardeau de ses douleurs. Le schisme s'envenimait de plus en plus.

Cette déplorable situation affligeait profondément tous ceux qui avaient à cœur l'unité catholique. Saint Eusèbe de Verceil et Lucifer de Calaris ou Cagliari, persécutés et proscrits sous Constance, revenaient de la Thébaïde. Tous les deux avaient été légats du pape Libère au concile de Milan, et ils avaient la mission de représenter le chef de l'Eglise, soit dans le concile d'Alexandrie qui allait se tenir, soit dans les grandes mesures à prendre pour la pacification religieuse de l'Orient[5]. Mais tandis que l'impétueux Lucifer courait à Antioche pour agir de lui-même, Eusèbe, plus calme, se rendait auprès d'Athanase et réclamait son intervention. Sous la présidence du grand patriarche, un concile fut réunit dans la métropole de l'Egypte, concile illustre, presque tout composé de confesseurs de la foi revenus de l'exil. Deux diacres de l'évêque de Cagliari, deux du prêtre Paulin, chefs des Eusthatiens d'Antioche, y étaient avec saint Eusèbe de Verceil et saint Astère de Pétra. L'assemblée résolut de recevoir avec une affection paternelle et de conserver dans leurs fonctions tous ceux qui avaient été engagés dans la

[1] *Ad Roman.* c. 11. — [2] *Joan.*, c. 1. — [3] Gen. 18. — [4] *Ad Corinth.* l. c. 2. — [5] Epiph., *hær.* 73, n. 29. — [6] Sozom. l. 4, c. 28; Théod., l. 2, c. 31.

[1] Epiph., *hær.* 73, n. 34. Ce que raconte saint Chrysostome d'un mouvement occasionné par le départ de Mélèce, se rapporte, selon nous à son troisième exil.

[2] Sozom., l. 4, c. 28. — [3] *Act. martyr.*, p. 664. — [4] Théod., l. 3, c. 24. — [5] Rohrbach. l. 34, t. 6, p. 523.

communion des Ariens et même dans leurs erreurs, sans leur demander autre chose sinon de professer la foi de Nicée, et de condamner, avec l'hérésie arienne, celle de Sabellius et de Paul de Samosate, et tous ceux qui disaient que le Saint-Esprit est une créature et d'une autre substance que le Fils. Cette décision du concile fut transmise aux catholiques de Syrie, dans une lettre où respirent l'indulgence et la charité, et que signèrent, avec saint Athanase et les évêques présents, les diacres de Lucifer et de Paulin. Saint Eusèbe et saint Astère devaient la porter eux-mêmes à Antioche et en faire exécuter les dispositions.

La précipitation d'un seul homme rendit tant de sagesse inutile. L'évêque de Cagliari, qui avait précédé son collègue en Syrie, s'était flatté de terminer tout seul le différend des catholiques, et il y eût réussi s'il avait pu trouver un évêque agréable aux uns et aux autres. Mais voyant les Eusthatiens obstinés à écarter Mélèce, il consacra évêque leur chef, le prêtre Paulin. Cet acte accompli, en l'absence de Mélèce, sans la participation d'Eusèbe, et contrairement aux vœux du concile d'Alexandrie, aggrava le mal qu'il devait guérir, et devint le point de départ du schisme fatal qui désola l'église d'Antioche presque un siècle durant[1].

Les Méléciens blessés accusèrent Paulin de partager les erreurs de Sabellius et d'Apollinaire, ce qui était faux; car Paulin était un homme doux, pieux, d'une doctrine aussi pure que sa vie, digne en tout de l'épiscopat et du titre de saint qu'on lui a donné. D'autre part, la charité de Mélèce, son esprit de conciliation, ses vertus admirées de tous, la persécution noblement endurée pour la foi, rien ne put lui faire trouver grâce auprès des Eusthatiens : « Puisque nos ouailles ont une même foi, disait-il amicalement à Paulin, rassemblons-les dans une même bergerie ; et si le siége épiscopal est cause de notre différend, plaçons-y le saint Evangile, et asseyons-nous aux deux côtés, les premiers au rang des prêtres : celui de nous deux qui survivra aura, après la mort de l'autre, la direction de tout le troupeau [2] ». Le parti de Mélèce approuvait cet arrangement, celui de Paulin le refusa.

De grands saints se trouvèrent engagés dans cette querelle : saint Basile, saint Grégoire de Nysse, saint Grégoire de Nazianze, une foule de prélats renommés s'attachèrent inébranlablement à la communion de Mélèce. Saint Athanase, saint Epiphane se déclarèrent pour Paulin, dont le parti était relevé par des lettres venues de Rome, qui lui accordaient le titre d'évêque et rejetaient Mélèce[1]. Saint Jérôme, ordonné prêtre par Paulin, embrassa vivement sa cause. La confusion fut à son comble quand les disciples d'Apollinaire, quoique peu nombreux, voulurent aussi se donner un évêque, et mirent à leur tête Vitalis. C'est alors que le grand solitaire de Bethléem écrivait au pape Damase : « L'Eglise d'Antioche, divisée en trois partis, s'efforce de m'attirer à elle. Moi, je m'écrie : S'il y a quelqu'un ici qui soit uni à la chaire de Pierre, je suis avec lui. Mélèce, Paulin, Vitalis prétendent qu'ils te sont unis. Je pourrais le croire si un seul le disait. Mais il y en a deux qui mentent, s'ils ne mentent tous. C'est pourquoi je supplie ta Béatitude de me faire savoir, par ses lettres, quel est celui avec lequel je dois communier[2] ».

Saint Basile, de son côté, ne réclamait pas avec moins d'ardeur l'intervention du chef de l'Eglise romaine, comme le grand remède à tous les maux de l'Orient. « C'est mon avis, écrivait-il à Mélèce, que tu envoies un diacre à Rome, afin d'en obtenir des légats pour visiter l'Orient[3] » ; et à saint Athanase : « Il nous a paru convenable d'écrire à l'évêque de Rome qu'il considère ce qui se passe ici, et de lui conseiller d'user de son autorité[4] ». Et cependant, dévoué à Mélèce, il demandait qu'on lui réunît toutes les parties de l'Eglise d'Antioche. « Ce sont, disait-il au saint patriarche d'Alexandrie, les vœux de tout l'Orient, et je le souhaite en particulier, comme étant uni en toutes manières à cet homme désirable dont la foi est aussi pure que la vie, auquel personne ne peut être comparé. On trouvera quelque expédient pour contenter les autres et apaiser le peuple. Vous n'ignorez pas, ajoute-t-il, que les Occidentaux, qui vous sont le plus unis, sont du même sentiment[5] ».

Inutiles efforts : on s'éloignait de plus en plus de cette pacification que tous désiraient : c'est que l'opposition était entre des hommes d'une sainteté éminente. Mélèce, sincèrement catholique, avait donné des gages éclatants de la pureté de sa foi; mais ordonné par les Ariens, on le soupçonnait d'en retenir quelque chose, et

[1] Théod., l. 3, c. 5. — [2] Théodoret, l. 5, c. 3 ; Saint Ambroise attribue cette proposition à Paulin (*ep.* 13).

[1] Bas., *ep.* 214. — [2] S. Hier., *ep.* 15 *ad Dam.* — [3] Bas., *ep. ad Mel.* 89 alias 57. — [4] *Ibid.*, *ep.* 69 *alias* 42. — [5] Bas., *ep. alias* 50.

saint Athanase lui reprochait d'avoir mal répondu aux avances qu'il lui avait faites[1]. Paulin, d'autre part, était un homme exemplaire, vénéré des Ariens eux-mêmes; mais il n'avait pour lui que la moindre portion des catholiques d'Antioche, et ses adversaires, nous l'avons déjà dit, lui imputaient sans fondement des opinions suspectes.

La question nouvellement soulevée des *hypostases* ajoutait à l'irritation des esprits. Il s'agissait de savoir si ce mot, appliqué aux personnes divines dans la Sainte Trinité, n'avait pas l'inconvénient de ramener à Arius pour éviter Sabellius. La discussion n'eût été ni longue ni amère, si, comme saint Athanase et saint Grégoire [2], on se fût placé au-dessus des paroles pour s'attacher au sens. Mais la situation était tendue. « L'aigreur s'en mêla, une minutie, dit saint Grégoire, devint un monstre, et le monde fut sur le point d'être mis en lambeaux avec des syllabes [3] ». On s'accusa réciproquement d'hérésie. Pierre, patriarche d'Alexandrie, et le prêtre Dorothée, envoyé de saint Basile et de saint Mélèce, eurent à Rome, devant le pape, une violente contestation. Dorothée manqua de respect à Pierre; Pierre traita d'hérétique Mélèce d'Antioche et Eusèbe de Samosate, exilés l'un et l'autre dans ce moment. Saint Basile en ressentit une grande peine et l'exprima vivement : il accusait les Occidentaux d'orgueil, et de ne pas savoir la vérité dans les affaires d'Orient. « Jamais, ajoutait-il, on ne pourra nous persuader de méconnaître Mélèce, ni d'oublier l'église dont il est le chef [4] ». D'autre part, saint Jérôme écrivait au pape : « On me demande si j'admets trois hypostases. Je demande ce que ces mots signifient; on me répond que ce sont trois personnes subsistantes. Je dis que je l'admets ainsi : on prétend que cela ne suffit pas, on veut que je dise le mot. Nous crions tout haut : Si quelqu'un ne confesse pas trois hypostases dans le sens de trois personnes subsistantes, qu'il soit anathème. Et parce que nous n'employons pas le mot sans explication, l'on nous traite d'hérétiques. Nous disons, d'un autre côté : Si quelqu'un entendant par hypostase, essence, ne confesse pas une hypostase en trois personnes, il est étranger au Christ. Et l'on nous accuse de confondre les trois personnes en une. Décide donc, je t'en conjure... Ta grandeur m'effraie, mais ta bonté m'attire. Brebis, je demande secours au pasteur. Arrière donc, envie ! arrière, dignité et grandeur de Rome ! Je parle au successeur du pêcheur et au disciple de la Croix. Ne suivant d'autre chef que le Christ, je suis uni de communion à ta Béatitude, c'est-à-dire à la chaire de Pierre. Je sais que sur cette pierre a été bâtie l'Eglise. Quiconque n'est pas dans l'arche de Noé périt par le déluge... Je ne connais pas Vitalis, je rejette Mélèce, j'ignore ce qu'est Paulin. Celui qui n'amasse pas avec toi disperse ; c'est-à-dire qui n'est pas pour le Christ est pour l'Antechrist[1] ».

Et en même temps qu'il s'abandonnait ainsi aux nobles élans de sa foi, il maltraitait les Méléciens, et les insultait[2] de cette épithète de *campenses* (*campagnards*) qui leur venait des Ariens : injure glorieuse, car c'était à cause de leur résistance à la secte que celle-ci les avait chassés des églises, et qu'ils étaient contraints de tenir leurs assemblées hors de la ville, au milieu des champs[3], d'où par dérision ce nom de *campagnards*, qu'un docteur catholique devait d'autant moins leur infliger, qu'ils suivaient les enseignements de saint Basile avec la même fidélité que la communion de Mélèce.

Au milieu de ces dissensions malheureuses, Mélèce affligé[4], mais conservant toujours l'inaltérable douceur de son caractère, s'appliquait à épurer son clergé, à fortifier la foi de son peuple, à faire fleurir dans son église les antiques vertus du Christianisme. « La sainteté respirait sur son visage, dit Chrysostome ; son seul regard était une prédication[5] ». Vénéré autant qu'aimé, il jouissait à Antioche d'une popularité sans égale. Chaque fois qu'il quittait la cité, c'était un deuil public ; chaque fois qu'il y rentrait, une fête. Les mères donnaient son nom à leurs enfants. On voyait, chez les orthodoxes, son image peinte ou gravée partout, sur les cachets, sur les bagues, sur les meubles, sur les lambris. « Homme sans art, dit saint Grégoire de Nazianze [6], de mœurs simples, plein de Dieu, portant dans son cœur le calme auguste de ses traits, il avait souffert pour la cause de Jésus-Christ ». Saint Basile professait pour lui un culte de tendre vénération. « Si ta piété savait, lui disait-il dans une lettre charmante, quelle joie tu me procures en m'écrivant, tu ne manquerais, j'en suis sûr, aucune occasion de le faire. Ne sais-tu pas quelle récompense le

[1] *Ibid.*, *ep.* 57 *alias* 89, et *ep.* 258. — [2] Voir la note *E* aux *Pièces justificatives.* — [3] Grég. *orat.* 21, n. 35. — [4] S. Bas, *ep.* 321 et 349 (éd. Paris).

[1] S. Hier., *ep.* 14 *ad BB.*, t. 4, alt. p., p. 19. — [2] *Id.*, *ep.* 14, t. 4 alt., p., p. 21. — [3] Théod., l. 2, c. 31 ; l. 3, c. 4. — [4] Voir la note *F* aux *Pièces justificatives.* — [5] Chrys., sur S. Mel. — [6] Greg. N..., t. 2, p. 755.

Ciel réserve aux consolateurs des affligés? Or, ici tout est en proie à la douleur, et la seule diversion à nos maux, c'est ta pensée... Aussi quand je reçois une de tes lettres, je regarde d'abord si elle est bien longue, et je l'aime d'autant plus qu'elle renferme plus de lignes. Je suis heureux tant que je la lis; dès qu'elle est finie, je rentre dans ma tristesse. Si, par l'intervention de tes prières, je pouvais obtenir de ne pas terminer mon pèlerinage ici-bas sans te voir, sans recueillir de tes lèvres la doctrine du salut, et m'approvisionner près de toi pour la vie présente et la vie future, je la regarderais comme un grand bien et la preuve de la bonté de Dieu pour moi [1] ! »

Quoi qu'en dise l'historien Socrate [2], Chrysostome resta fidèle toute sa vie à la communion de Mélèce, son maître dans les études sacrées et son père selon la grâce.

Alors vivaient près de l'évêque d'Antioche, honorés de sa confiance, deux hommes que distinguaient une grande science, une grande vertu, et surtout la haine violente des Ariens: c'étaient Flavien et Diodore. Nous les verrons, Mélèce proscrit, veiller sur son église veuve, et, à force de courage et de dévouement, y maintenir intacte, au milieu de rudes épreuves, la foi de Nicée [3]. Jean les vit, les goûta, s'aida de leurs conseils, et, sous leur direction, fit de rapides progrès dans la science des livres saints. Du reste, cette noble amitié retentit dans toute sa vie; car Flavien, devenu évêque d'Antioche, lui imposa les mains et lui confia le ministère de la parole, c'est-à-dire qu'il plaça la lampe sur le candélabre, le génie sur son piédestal. Quant à Diodore, qui fut plus tard évêque de Tarse, il jouit, de son temps, comme interprète des saintes Ecritures, d'une grande réputation. Estimé de saint Athanase [4], loué par saint Basile [5], suspecté plus tard dans son orthodoxie, il eut pour disciple saint Chrysostome [6]. Cartérius, le chef célèbre d'un monastère près d'Antioche, fut aussi l'un des maîtres de notre Saint [7]. Il se forma près d'eux à cette manière simple et lumineuse d'expliquer le texte inspiré, qui donne tant de prix à ses commentaires. Sans doute, il faut regretter que les maîtres, préoccupés de l'abus des interprétations allégoriques reproché à l'école d'Alexandrie, aient dirigé trop exclusivement, vers le sens littéral, l'esprit si élevé de leur disciple. Cependant la forte trempe de cet esprit éminemment chrétien, sa foi humble et vive, le préservèrent des inconvénients et des périls de la méthode trop humaine de Diodore et de l'école d'Antioche, auxquels tant d'autres n'eurent pas le bonheur d'échapper.

Entre un tel pasteur et de tels amis, Jean marchait d'un pas ferme dans les voies de Dieu. Chaque jour était marqué par un triomphe de la grâce. Son talent, qu'il ignorait seul, le faisait moins aimer que sa douceur et sa modestie poussée jusqu'à la timidité [1]. Cet homme, dont la tribune devait être l'orgueil du Christianisme, se défiait excessivement de lui-même. Il parlait peu et avec hésitation. Son regard, comme sa pensée, ne semblaient plus voir que le ciel. Sa grande préoccupation était son baptême. Comme saint Basile, comme saint Grégoire, il avait différé de le recevoir, pour s'y préparer par une connaissance plus profonde de l'Evangile et l'exercice des plus hautes vertus [2]. Aucun noviciat ne lui semblait suffisant pour l'établir d'une manière solide dans cette vie selon Jésus-Christ, dont il n'envisageait qu'avec une pieuse terreur les devoirs et la sainteté. Il voulait apporter à son Dieu un cœur digne de lui, propre à devenir un incorruptible témoin de sa grâce. Tout ce que le Christianisme inspire d'abnégation et de pureté, il le pratiquait depuis plusieurs années, lorsque Mélèce lui conféra, près de partir pour un autre exil, le signe divin des initiés [3]. Le baptême fut à cette âme généreuse comme l'eau du ciel à la terre bien cultivée. Il fit épanouir dans toute sa splendeur ce que la nature et l'esprit saint y avaient semé. Le fils de Secundus, devenu le fils de Dieu et le frère du Christ, s'appliqua avec un zèle heureux à dé-

[1] S. Bas., *ep.* 56.— [2] Socr., l. 6, c. 3; *voir* Tillem., Chrys., n. 13.

[3] Théodoret (l. 6, c. 24) prétend qu'ils introduisirent la coutume de chanter les psaumes à deux chœurs, qui d'Antioche se répandit jusqu'aux extrémités de la terre.—Socrate (l. 6, c. 8) fait remonter cet usage à saint Ignace. Toutefois, le chant fut employé dans les assemblées religieuses des chrétiens, dès l'origine même du Christianisme (saint Paul, *ad Eph.*, c. 5; *ad Coloss.*, c. 3; *Apocalyp.*, c. 5; Plin., *ep.* 97, l. 10; Euseb., l. 5, c. 28), et il est bien évident qu'il était en usage à Antioche, dès le temps de Paul de Samosate, qui remplaça le chant des psaumes par des chants à sa louange. (Euseb., l. 7, c. 30.)

[4] S. Ath., *op. B. B*, t. 2, p, 1295. — [5] S. Bas., *ep.* 157. — [6] Socrat. l. 6, c. 3. — [7] Sozom., l. 8, c. 2.

[1] Chrys., *Du Sacerd.*, l. 3.

[2] Ces délais du baptême n'étaient ni rares ni surprenants dans la primitive Eglise. Quand la persécution grondait, et que la trahison d'un faux frère pouvait tout compromettre, une grande prudence était nécessaire dans l'admission des catéchumènes. Il fallait de longues épreuves pour s'assurer de leur sincérité et prévenir une apostasie. Les néophytes eux-mêmes, se faisaient une juste mais haute idée des effets du baptême, aimaient à garder en réserve, pour les derniers jours de leur vie, une grâce si puissante qui devait leur ouvrir les portes du ciel: de là, le baptême des *cliniques* ou des mourants. L'Eglise condamnait ces calculs humains d'âmes indécises et lâches, qui voulaient s'assurer le bonheur des Saints en se dispensant d'avoir leurs mérites. Saint Grégoire de Nazianze (*orat.* 40) et Saint Chrysostome (t. 2, p. 26 et 27; t. 9, p. 11 et p. 190) se sont élevés avec force contre cet abus.

[3] Pall., dial. c. 5.

truire en lui le vieil homme, jusqu'à la moindre faiblesse ; et telle fut, depuis ce jour, sa surveillance sur lui-même, qu'il ne mentit ni ne médit de sa vie : jamais la haine n'approcha de son cœur [1] ; jamais sur ses lèvres une plaisanterie indigne d'une bouche consacrée à la vérité et à Dieu. Il redoutait, à l'égal d'un crime, la faute la plus légère. L'onde sacrée avait été dans toute la force du mot, l'onde régénératrice : elle avait créé en lui, suivant la parole de saint Paul, *l'homme nouveau ; à la ressemblance de Dieu, dans la justice et la sainteté de la vérité ; elle l'avait revêtu de Jésus-Christ* [1].

[1] Chrys., *De Sacerd.*, l. 3 ; Pall., dial. c. 19 ; Mosch., *Prat. spirit.*, c. 191 ; *Vit. patr.*, p. 693.

[1] *Ad Eph.*, c. 4, 24 ; *Ad Gal.*, c. 3.

CHAPITRE TROISIÈME.

Persécution des catholiques. — Chrysostome lecteur. — Exil de saint Mélèce. — Affection du peuple d'Antioche pour son pasteur. — Souffrances des catholiques. — [illegible]. — Valens sévit contre les philosophes. — Mort de Théodore. — Antioche inondé de sang. — [illegible]. — Péril de Chrysostome. — Il veut se retirer au désert. — Discours de sa mère. — Il reste auprès d'elle. — [illegible]. — Sainte Mélanie. — La mer morte. — Jérusalem. — Pèlerinages aux saints lieux. — Amis de Jean. — Maxime et Théodore. — Lettres de Jean à Théodore. — Théodore, évêque de Mopsueste.

La paix donnée à l'Eglise par Jovien n'avait été, en Orient du moins, qu'une trève de quelques mois. Valens, devenu, par la grâce de Valentinien, le maître de la moitié du monde, ne partageait ni la foi religieuse ni les hautes qualités de son frère. Cœur bas, esprit court, caractère violent et timide à la fois, Arien surtout et Arien fanatique, il fut le séide couronné de l'Arianisme, et mit au service de sa secte sa tyrannie et sa cruauté. Un prince chrétien fit plus de mal au Christianisme que les plus ardents ennemis du nom chrétien.

Dissimulée d'abord et restreinte à quelques faits déplorables mais isolés, la persécution contre les catholiques prit, dès l'année 370, un caractère général et atroce. Saint Grégoire de Nazianze en a résumé les horreurs en quelques mots, dont la forme oratoire n'infirme en rien la vérité.

« La postérité, dit-il, en apostrophant les Ariens, conservera le souvenir de votre barbarie, et vous infligera, je ne crois pas me tromper, la note d'une éternelle infamie. Que peut-on dire de semblable des catholiques ? Avons-nous déchaîné contre vous une populace insolente, armé des soldats pour vous combattre, envoyé à votre poursuite un général plus furieux que ceux dont il remplissait les ordres, assiégé comme une ville ennemie une pieuse assemblée qui levait les mains au ciel et n'était occupée qu'à prier ? Avons-nous étouffé le chant des psaumes par le bruit des trompettes, mêlé au sang mystique de Jésus-Christ le sang des massacres, et aux gémissements de la pénitence les cris lamentables des blessés et des mourants ? Avons-nous changé les maisons de prière en sépulcres, et livré à des mains criminelles les vases du sacrifice ? Aimables autels, maintenant autels déshonorés, avons-nous fait monter sur vous de jeunes impudiques pour vous insulter par des gestes lascifs et des postures infâmes ? Chaire vénérable, où se sont assis tant d'hommes illustres, où tant de saints prêtres ont enseigné les choses divines, avons-nous élevé sur vous des païens, des impies, pour tourner en ridicule les vérités chrétiennes ? Chasteté des vierges, vous qui ne souffrez pas même le regard des hommes les plus purs, aucun des nôtres vous a-t-il outragée par des horreurs dignes des flammes de Sodome ? Quelles bêtes féroces avons-nous lancées sur les corps des Saints, comme l'ont fait ces profanateurs de la nature humaine à l'égard de personnes dont le seul crime était de repousser leurs dogmes impies, ou d'avoir donné la sépulture à des restes humains que les bêtes fauves avaient respectés ? Qui donc a déchiré avec les ongles de fer ces évêques cassés de vieillesse, en présence de leurs disciples qui n'avaient que des larmes pour les secourir ? Qui sont ces prêtres que l'eau et le feu, les éléments les plus contraires, séparèrent les uns des autres, et qui furent consumés par les flammes avec la barque qui les portait ? Et, pour passer sous silence la

plus grande partie de nos maux, quels sont ceux qui ont été accusés de cruauté par ceux mêmes qui servaient leurs fureurs [1] ? »

Ces traits, qui semblent exagérés, ne sont que de faibles allusions aux atrocités à peine croyables qui, durant plusieurs années, souillèrent et ensanglantèrent tout l'Orient, et que tous les historiens sont unanimes à rapporter [2].

L'orage grondait sur Antioche au moment où Chrysostome reçut le baptême ; et peut-être ce fut pour ce cœur intrépide un motif de plus de presser son initiation. C'en fut un du moins, pour le vénérable Mélèce, d'attacher au sanctuaire son jeune et brillant néophyte. Du jour où il l'avait connu, le vieux pontife avait pressenti le docteur et l'apôtre dans le pieux transfuge des lettres et du barreau ; et au moment où il allait laisser son église veuve, il crut ne pouvoir mieux la consoler qu'en lui donnant Jean comme une divine promesse de bonheur et de gloire. Il se hâta donc de lui faire monter le premier degré du sacerdoce, en lui conférant l'ordre de *lecteur* [3] : c'était le plus important et le plus considéré des ordres mineurs. On n'y admettait que des hommes sûrs, recommandés par leur vertu et des aptitudes à la science. Ils vivaient dans la société de l'évêque, l'aidaient dans ses travaux bibliques, et lui servaient de secrétaires. Leurs fonctions ne consistaient pas seulement à lire en public, pendant la liturgie, le texte sacré ; ils avaient aussi dans leurs attributions la garde des saints livres. C'étaient comme les bibliothécaires de la communauté chrétienne : circonstance qui, dans des temps orageux, ouvrait aux *lecteurs* le glorieux chemin du martyre. On leur confiait en outre l'école des catéchumènes, dont on sait la haute importance, et qui fut si souvent dirigée par des hommes éminents [4] ; généralement, on les regardait comme des ministres secondaires de la parole de Dieu et du salut des âmes [5].

L'ordination de Jean fut le dernier acte épiscopal de Mélèce, et la satisfaction qu'il en eut adoucit l'amertume de son départ. Mais le peuple qui l'aimait ne consentit pas si volontiers à le voir s'éloigner. Il se jeta sur l'officier impérial qui l'emmenait dans son char, et qui eût infailliblement péri sous une grêle de pierres,

[1] Greg Naz., *orat.* 33, *alias* 25. — [2] Théod., l. 4, c. 13, 17, 21, 24, 25; Socr., l. 4, c. 16, 17, 18, 19, etc.; Sozom., l. 6, c. 10, 14, 18, 20. — [3] Pall., dial. c. 5. — [4] Eus. de César., hist. c. 3 et 6. — [5] Chard., Hist. des sacr., t. 5 ; Thomass., Anc. et nouv. discipline, part. 1re, l. 2, c. 30, n. 2, 11, 12 ; et c. 31, n. 1.

si l'évêque proscrit ne lui avait fait rempart de son corps [1], et ramené ses ouailles à des sentiments plus chrétiens.

Plus tard, Chrysostome se plaira à rappeler à ses compatriotes leur courageuse persévérance dans ces jours d'épreuve et de lutte. « Chose admirable ! leur dira-t-il, le pasteur chassé, les brebis restaient fidèles; le pilote enlevé, le vaisseau ne sombrait pas. Ni les douleurs, ni les périls, ni le temps, n'ont pu affaiblir votre affection pour Mélèce. On voulait séparer le père de ses enfants, et c'est le contraire qui arriva. Car il vous emporta tous dans son cœur au fond de l'Arménie ; et vous-mêmes, bien qu'enfermés dans ces murailles, vous partiez tous les jours sur les ailes de la charité, pour aller visiter au loin le pasteur bien-aimé, jouir de son regard, entendre sa voix, vous pénétrer de son esprit [2] ».

Diodore et Flavien gouvernaient, en l'absence de Mélèce, les catholiques de sa communion ; et l'on peut dire d'eux, qu'au milieu des plus grandes difficultés, ils ne furent jamais au-dessous de leur mission. Flavien ne prêchait pas alors, dit Théodoret [3], mais il fournissait à Diodore les matériaux de la prédication. N'ayant tous les deux qu'une même pensée, et leur science égalant leur zèle, ils maintinrent dans leur troupeau, en dépit des fureurs de la secte, la pureté et la ferveur de la foi ; chassés des deux églises qu'ils possédaient, les fidèles, sous la conduite de ces chefs intrépides, s'assemblèrent au pied de la montagne d'Antioche, dans je ne sais quelles grottes où saint Paul s'était caché autrefois. On leur disputa cet asile, et ils se réunirent tantôt aux bords de l'Oronte, tantôt au champ de Mars, partout persécutés et traqués, partout inébranlables dans leur attachement à la foi de Nicée et à leur pasteur [4]. Valens se vengeait en Néron de ces nobles résistances; il faisait noyer dans l'Oronte ceux des orthodoxes qui le gênaient [5].

Au nombre des hommes généreux qui bravaient le courroux du tyran et enflammaient de leur courage l'église opprimée d'Antioche, était le grand solitaire Aphraates. Persan de naissance et d'une famille illustre, il avait embrassé le Christianisme, et, pour le pratiquer dans sa perfection, il était venu s'établir près d'Edesse, dont l'Eglise comptait alors presque autant de saints que d'enfants. Au premier bruit des trou-

[1] Chrys., *Disc. sur S. Mél.*, n. 2. — [2] *Ibid.* — [3] Théod., l. 4, c. 25. — [4] Theod., l. 3, c. 4. — [5] Socr., l. 4, c. 17.

bles d'Antioche, il se rapprocha d'elle, et se bâtit aux portes de la cité une pauvre demeure où tout le monde accourait pour le voir ou le consulter. Là, dans un grec barbare, il expliquait à ses nombreux auditeurs les vérités sublimes qu'il brûlait de répandre. La sainteté de sa vie, l'ardeur de ses convictions, l'étrangeté même de sa parole donnaient du succès à ses enseignements et attiraient les foules. Un morceau de pain, mangé le soir au coucher du soleil, était sa nourriture unique. Un jour, un de ses amis, qui fut plus tard celui de Chrysostome, Anthémius, revenant d'une légation en Perse, crut faire une chose agréable à l'anachorète en lui portant une tunique de son pays: Aphraates la déposa sur un siége dans sa cellule; mais bientôt, comme si la présence de cet objet eût réveillé dans son âme un remords : « Serait-il raisonnable, s'écria-t-il, de renvoyer un vieux compagnon de ma solitude, pour en prendre un nouveau, sous prétexte que ce dernier serait mon compatriote? Car j'ai bien résolu de n'avoir qu'un ami près de moi. — Non, répondit le visiteur. — Eh bien! reprends cela, poursuivit le vieillard, j'ai une tunique qui me sert depuis seize ans. La tienne est plus belle, la mienne m'est plus chère ; je ne veux pas en avoir deux[1] ».

L'Oronte baignait au nord le palais de l'empereur. Du côté du midi, un grand portique à deux étages, flanqué de deux tours, touchait aux murailles de la ville. Entre le palais et le fleuve une route menait aux jardins suburbains[2]. Du haut du portique, Valens aperçut Aphraates vêtu d'un pauvre manteau et se dirigeant à la hâte vers le champ de Mars: « Où vas-tu, lui cria le prince. — Je vais, répondit l'anachorète, prier avec mes frères pour la prospérité de ton empire. — Mieux vaudrait garder ta cellule, répliqua le César. — C'est ce que j'ai fait jusqu'à ce jour, ô empereur! tant que les brebis du Christ étaient en sûreté. Mais à présent que des bêtes féroces se jettent sur elles, je dois tenter tous les moyens pour les sauver. Dis-moi, ô empereur! si j'étais une jeune fille vivant dans le gynécée et gardant la maison de mon père, et que je la visse devenir tout à coup la proie des flammes, devrais-je rester enfermée et laisser l'incendie dévorer tout, ou me précipiter au dehors pour crier au secours, pour apporter l'eau, et m'opposer au mal de mon mieux? Ta réponse, César, n'est pas douteuse. Eh bien! C'est toi qui as mis le feu à la maison de mon père, et je cours l'éteindre ». Valens regarda le solitaire d'un œil menaçant et se tut[1].

[1] Théod., Philoth., c. 8; *Vit. Patr.*, p. 615. — [2] *Id.* hist., l. 4, c. 26.

Les malheurs de la religion et l'oppression du monde réagissaient, en sentiments douloureux, sur l'âme généreuse et fière de Chrysostome. Ce spectacle d'une société en lambeaux, dont l'esprit de secte, en dépit de l'Evangile, hâtait la décomposition, affaissée dans la servitude jusqu'à n'avoir plus conscience d'elle-même, heureuse de vivre au jour le jour, sous tous les jougs et sous tous les maîtres, devait faire mal à un cœur en qui la foi à l'Homme-Dieu exaltait le sentiment de la dignité humaine, et le remplir de dégoût, d'amertume et de pitié.

Valens, qui laissait les barbares s'avancer impunément jusqu'au cœur de l'empire et ravager la Thrace, du Danube à la Propontide, ne savait tourner ses armes et n'avait de cœur que contre les évêques catholiques et les philosophes païens. Ces derniers étaient devenus depuis peu le principal objet de ses fureurs, et voici à quelle occasion :

Deux misérables, Palladius et Héliodore, l'un empoisonneur, l'autre astrologue, et tous les deux voleurs de deniers publics, s'étaient rachetés d'une condamnation imminente, en dénonçant une conspiration contre l'empereur. Sur leurs indications on arrêta deux hommes de bas étage, espèce de devins, lesquels mis à la question, déclarèrent que, de concert avec des personnes d'un rang plus élevé, ils avaient demandé au sort, au moyen de la magie, quel successeur il réservait au prince régnant. Le sort, disaient-ils, ayant répondu par ces quatre lettres, *th*, *e*, *o*, *d*, tous les assistants avaient prononcé le nom de Théodore. Or, l'un des grands officiers de l'empire portait alors ce nom. Homme de belle mine et de beau langage, joignant à une grande position de grandes qualités, païen surtout, et fort populaire parmi les adeptes de la philosophie et du paganisme, il personnifiait, aux yeux de ces malheureux investigateurs de l'avenir, le promesses du destin; et toutes les espérances du polythéisme défaillant se tournaient vers lui, comme vers un autre Julien. Lui-même souriait à ces avances de la fortune; absent au moment de la consultation, mais informé de la réponse du sort, il avait écrit à ses amis qu'il acceptait le présent

[1] Théod., hist., l. 4, c. 26.

des dieux et se préparait à remplir sa destinée.

Au rapport qu'on fit à Valens de l'affaire, sa férocité naturelle s'enflamma tout à coup comme un météore destructeur. Théodore mis à mort, elle se jeta sur ses prétendus complices. Une foule de grands personnages, tous les philosophes connus furent traités comme tels et livrés au dernier supplice. Maxime, le maître et le conseiller de Julien, eut la tête tranchée; Simonide périt par le feu. Une multitude de tous rangs, englobée dans le filet de l'accusation, fatigue le bras du bourreau, pour le peu qui leur restait de vie après le fouet et la torture. Il y en eut d'exécutés pendant qu'on discutait encore s'ils iraient au supplice. Sans prendre la peine d'articuler une charge, on prononçait la peine de mort, et jeunes ou vieux, dispos ou perclus, marchaient ou étaient portés à l'échafaud. C'était une véritable boucherie. Antioche inondée de sang, restait muette d'horreur. Chacun voyait le glaive suspendu par un fil au-dessus de sa tête. Une amulette de vieille femme, une recette absurde de philtre, un livre de magie trouvé dans une famille, la dévouait tout entière au trépas. Les délateurs exploitaient à leur gré un genre d'accusation d'une portée indéfinie, et flattaient à la fois la vengeance et la cupidité du maître, lequel, de son côté, n'avait qu'une préoccupation, celle de voir une seule victime échapper à sa rage [1].

Pour donner aux massacres une couleur moins odieuse, dit Ammien [2], on rassembla en monceaux des livres et des cahiers trouvés dans diverses maisons, et on les brûla publiquement comme traitant des sujets illicites, tandis qu'en réalité ce n'étaient guère que des ouvrages de littérature ou de droit. Non-seulement l'esprit chrétien fut étranger à ces excès [3], mais les vrais chrétiens déploraient, à l'égal des païens, une tyrannie dont le joug sanglant n'avait pas cessé de peser sur eux. Seuls, de vils courtisans applaudissaient à ces fureurs, où s'engraissait leur fortune, et criaient à la faiblesse quand une voix, par hasard, se faisait entendre en faveur de l'humanité. Héliodore et Palladius étaient devenus les plus grands amis du maître, et méritaient de plus en plus son amitié par leurs infamies.

Chrysostome conserva toute sa vie un douloureux souvenir de ces jours de terreur. « J'étais jeune alors, disait-il un jour sur la chaire de Constantinople. Un soupçon fatal plana sur Antioche; on l'entoura de soldats, et l'on se mit à rechercher partout les livres de prestiges et de magie. L'auteur d'un de ces livres, ayant jeté son ouvrage inachevé dans le fleuve, fut pris et sommé de le donner, ce qu'il ne put faire. Chargé de chaînes, on le traîna en prison, en attendant la mort qu'il ne tarda pas à subir. En ce moment, je me dirigeais avec un de mes amis vers un oratoire de martyr, situé dans les champs, et nous traversions les jardins qui bordent l'Oronte. Mon compagnon voyant quelque chose flotter sur l'eau s'approcha et le saisit: c'était un livre. Je me mis à lui contester en riant la propriété de sa trouvaille. Voyons, dit-il, ce que c'est, et, dès les premières lignes, il reconnut des signes de magie. Un soldat passait à notre côté. Mon ami, tremblant de frayeur, cacha le livre. Qui nous aurait crus, quand nous aurions affirmé que ce volume venait de tomber par hasard dans nos mains? On emprisonnait les gens même les moins suspects. Nous ne savions quel parti prendre. Dieu nous sauva de ce péril [1] ».

Cette situation déplorable attristait Jean de plus en plus, et redoublait dans son âme le dégout du monde et le désir de la solitude. Trop jeune encore pour être d'un secours efficace à l'Eglise d'Antioche, il ne songeait qu'à s'éloigner de ce théâtre douloureux d'oppression, d'injustice et de lâcheté. Basile, son ami, l'entretenait dans ces sentiments. Pas un jour ne s'écoulait sans que les jeunes enthousiastes n'eussent ensemble quelqu'un de ces entretiens où leurs cœurs se mêlaient et se confondaient dans une ardente aspiration vers cette vie de contemplation et d'extase, loin des hommes, dans le silence auguste du désert, en face de la nature et de ses grandeurs, sous le seul regard de Dieu. Un projet fut concerté entre eux; ils allaient quitter la ville et s'enfuir dans les montagnes, pour y mener la vie des ascètes et s'abandonner à la sainte passion qui les dévorait [2].

Le secret de ce dessein, couvé sous l'aile de l'amitié, fut surpris par la mère de Jean. Sa tendresse s'alarma. Vêtue de deuil, le visage pâle, elle entra chez son fils, le prit silencieusement par la main, et l'ayant conduit dans sa chambre, le fit asseoir à son côté, près du lit où

[1] Am. Marc., l. 29, n. 1, 2, etc.; *Eunap. in Max.*; Sozom. l. 6, c. 35; Socr., l. 4, c. 19. — [2] Amm., l. 29. — [3] Beugnot, *Hist. de la décad. du paganisme*, t. 2, p. 25.

[1] Chrys., *hom.* 38 *in Act.*; dans son livre *à une Jeune veuve*, il raconte la mort de Théodore, comme un des plus tristes exemples de l'inconstance des choses humaines.

[2] Chrys., *Du Sacerd.*, l. 1, c. 1 et 2.

elle l'avait mis au monde. Après quelques instants employés à le regarder et à pleurer : « Mon fils, dit-elle, je n'ai pas joui longtemps des vertus de ton père : telle fut la volonté de Dieu ! Sa mort, qui suivit de près ta naissance, nous laissa, toi orphelin, moi veuve de trop bonne heure, avec ces difficultés du veuvage que celles-là seules peuvent comprendre qui les ont éprouvées. Non, aucune parole ne peut dire dans quel tourbillon, dans quelle tempête se trouve jetée une jeune enfant, lorsque, sortant à peine du toit paternel et sans aucune expérience des affaires, elle est frappée tout à coup d'une horrible douleur, et condamnée à des sollicitudes au-dessus de son âge et de son sexe. Il lui faut avoir l'œil ouvert sur ses serviteurs, se garder contre les mauvais desseins de ses parents, supporter avec courage les vexations et la barbarie des percepteurs de l'impôt. Quand un père en mourant lui laisse une fille, c'est pour elle un souci très-grand, exempt néanmoins de fortes dépenses et de craintes; mais un fils, quelles appréhensions, quelles sollicitudes il cause à sa mère, sans compter ce qu'il en coûte pour lui donner une éducation libérale ! Tu l'as vu, mon fils, aucun de ces embarras ne m'a fait penser à un autre mariage, ni à introduire dans la maison de ton père un autre époux. J'ai affronté seule l'orage, et n'ai point cherché à fuir le creuset de fer de la viduité. D'abord, un secours céleste me soutenait; ensuite, j'éprouvais beaucoup de consolation à te voir sans cesse, et à contempler dans tes traits la vivante image de mon mari qui n'est plus. Oui, tout petit encore, avant que ta langue pût prononcer un mot, âge où les enfants font les délices de leurs parents, tu fus pour moi une grande consolation. Et tu ne peux pas dire, qu'ayant supporté courageusement la perte d'un époux, j'ai amoindri, dans les difficultés du veuvage, les biens laissés par ton père, malheur que bien des pupilles ont éprouvé. Tu as reçu ton patrimoine intact. Cependant, pour t'élever d'une manière honorable, je n'ai reculé devant aucun sacrifice, et c'est sur mes biens, sur la fortune apportée de la maison de mon père, que j'ai pris ces dépenses. Certes, si je rappelle ce que j'ai fait, ce n'est pas pour te le reprocher. Mais, en retour, je te demande une seule grâce : ne me rends pas veuve une seconde fois; ne réveille pas une douleur assoupie. Attends ma mort; peut-être viendra-t-elle bientôt. La jeunesse peut espérer une longue vie; mais nous qui avons vieilli, nous n'attendons plus que la fin. Quand tu m'auras ensevelie et mêlé mes cendres à celles de ton père, entreprends de longs voyages, navigue sur telle mer que tu voudras; personne alors ne t'en empêchera. Mais tant que je respire encore, ne dédaigne pas de vivre avec moi. N'encours pas témérairement la colère de Dieu, en précipitant dans un abîme de maux une mère qui ne t'a fait que du bien. Du reste, mon fils, si tu peux me reprocher de t'avoir engagé dans les embarras du monde, de t'avoir contraint à t'occuper de tes propres affaires, oublie, j'y consens, les lois de la nature, celles de la reconnaissance, et ta vie près de moi; fuis ta mère comme une ennemie. Mais s'il n'est rien que je ne fasse pour t'assurer les loisirs de la piété, à défaut d'autres liens, que cette considération du moins te retienne; car, mon fils, tu peux avoir de nombreux amis, mais nul ne t'assurera autant de liberté que moi, parce qu'il n'en est aucun à qui l'honneur de ton nom soit plus cher qu'à moi[4] ».

Ces prières, ces larmes, cette noble douleur désarmèrent Jean de sa résolution. Il n'eut pas le courage d'affliger sa mère, et, malgré les instances de son ami[5], il se décida à continuer auprès d'elle sa vie de recueillement et d'étude. Anthusa avait arrangé toutes choses autour de son fils pour que rien ne vînt l'arracher aux célestes enivrements de la prière ou à ses travaux sur les livres saints. Il trouvait la solitude dans la cité; mais sa mère était l'ange de cette solitude bénie, toute pleine de sa tendresse. Entre elle et Dieu, Jean s'abandonnait à toutes les inspirations de sa piété. Il jeûnait souvent, couchait sur le pavé nu, dormait le moins possible, et s'efforçait, par toute sorte de rigueurs contre lui-même, d'amoindrir la chair, d'éluder, pour ainsi dire cette loi de la pesanteur qui nous écrase, afin que l'âme moins chargée de matière pût s'élever plus librement à Dieu. Une retraite presque absolue[6] protégeait ses sens contre les impressions du dehors, en même temps qu'une oraison incessante gardait son cœur contre les défaillances au dedans. Dans un de ses écrits, postérieur de plusieurs années, revenant sur cette époque de sa vie, il décrit avec complaisance les charmes et les avantages de cette existence austère et douce sous les yeux de sa mère. « Ici, dit-il, la langue des méchants ne peut se déchaîner contre moi. Et

[4] Chrys., *Du Sacerd.*, l. 1. — [5] *Ib.*, l. 3 et l. 6. — [6] *Ib.*, l. 1, n. 6.

qui donc s'occuperait à divulguer mes vices et à m'accuser? Ce toit, cette chambre? mais ils ne parlent pas. Serait-ce ma mère, qui, mieux que personne, connaît toutes mes actions? Mais il n'y a rien de commun entre elle et moi, et nous n'avons jamais eu de contestation. Quelle serait d'ailleurs la mère assez dénaturée, assez barbare pour flétrir, pour attaquer la réputation de son fils?..... Sans doute mes passions ne sont pas éteintes, mais il m'est plus facile de les combattre. Assailli par la vaine gloire, je m'aperçois plus vite de ses piéges. Le feu des désirs déréglés est d'autant moins violent, que mes yeux ne rencontrent aucune matière inflammable. Je suis préservé de dire ou d'entendre dire du mal, car je n'ai personne avec qui je puisse converser....., personne qui me provoque à la colère; ou si quelquefois un bruit lointain des hommes et de leurs injustices soulève en moi comme un flot d'indignation, je m'apaise aussitôt, en pensant combien il est ridicule de s'emporter contre les fautes des autres quand on a les siennes à corriger. Mon âme est faible, étroite, facile à entraîner, sujette à la plus amère des passions, à l'envie: elle ne peut supporter avec modération ni les injures ni les hommages..... De même que les bêtes féroces, bien nourries et bondissantes, terrassent facilement ceux qui les attaquent, surtout s'ils ne sont ni forts ni habiles; mais que si on les exténue par la faim, leur fureur s'assoupit et leur force s'éteint en grande partie : ainsi celui qui affaiblit les passions de l'âme les soumet au joug de la raison; celui qui les nourrit avec soin les rend si terribles, qu'il passe toute sa vie dans la crainte ou dans l'esclavage. Or, quels sont les aliments de ces monstres? De la vaine gloire, les louanges et les honneurs; de l'orgueil, la puissance et les dignités; de la jalousie, la réputation des autres, de la volupté, les plaisirs et le commerce assidu des femmes... Si je me présentais dans le monde, tous ces monstres se jetteraient sur moi, déchireraient ma vie, m'entraîneraient dans une guerre formidable. Enfermé dans ma solitude, j'ai des efforts à faire pour les dompter; cependant, par la grâce de Dieu, je les dompte, et je n'entends plus que leurs lointains hurlements. Voilà pourquoi je garde ma cellule et la tiens close à tout visiteur[1] ».

Ainsi, dans sa douce sécurité, il attachait plus de prix tous les jours à sa retraite. et tous les jours aussi il la rendait plus étroite. Sa mère lui tenait la parole donnée, et s'appliquait avec une touchante sollicitude à lui assurer, aux dépens de sa propre liberté, celle dont il avait besoin lui-même, la sublime liberté d'être à Dieu. Grâce à cette providence du foyer domestique toujours cachée et toujours agissante, affranchi de toutes les préoccupations de la vie physique, libre de ces lourdes pensées qui exercent sur l'âme une fâcheuse compression et la refoulent au dedans d'elle-même, sous un fardeau qui la profane en l'écrasant, les yeux fermés au monde des phénomènes, endormi pour ainsi dire dans un divin magnétisme, toutes ses forces vitales, tous ses sens internes se dirigeaient librement vers l'autre côté de l'existence, vers le monde supérieur et la lumière incréée, sans que rien vînt le rappeler à la conscience de sa matérialité et de sa servitude terrestre. L'ombre des visions célestes flottait autour de son front : un reflet du jour éternel colorait sa vie. Ses amis regrettaient cet isolement : on l'accusait de misanthropie, il eût bien voulu éviter ces mille propos tenus sur son compte. « Que puis-je faire, écrivait-il, pour me justifier ? Je subis ces reproches avec douleur; j'en souffre. Mais il n'est pas aisé d'être d'un commerce agréable avec les hommes, et de garder en même temps la paix et la sécurité dont je jouis. Aussi, ajoute-t-il à son ami, loin de me blâmer, prends pitié d'un homme dans une position si difficile[1] ».

Ainsi s'écoulait sa jeunesse libre, pure, studieuse, extase de la pensée, hymne de l'amour, printemps sans orages, ivresse sans trouble, flamme sans fumée, colloque intime et délicieux entre Dieu, l'âme et la nature, aux confins de la terre, aux portes du ciel! Plus tard, ses ennemis voulurent fouiller dans ce passé pour jeter à la face du pontife les fautes du jeune homme; mais il leur avait fait d'avance une réponse si péremptoire qu'ils en restèrent écrasés[2]. Ce fut le rare et beau privilége de cette noble vie d'avoir appartenu tout entière et toujours à Dieu, sans qu'il en restât rien sur le chemin glissant de l'adolescence, sans que le souffle du monde, un instant respiré, en eût terni l'éclat, sans qu'une seule goutte du fleuve fût détournée de son cours et absorbée ailleurs que dans l'Océan de l'infini, son aspiration et son but. *La Charybde de luxure*, pour parler comme saint Jérôme[3], ne put dévorer un seul jour de cette existence; *Scylla, de sa figure de*

[1] Chrys., *De Sacerd.*, l. 6, c. 7 et 8.

[1] Chrys., *Du Sacer.*, c. 12, *alias*, 8. — [2] Pall., c. 49. — [3] Let., t. 1, p. 39.

vierge qui sourit pour tromper, n'entraîna pas une seule fois le naufrage de sa vertu. Sourd à la voix de la sirène, l'intrépide voyageur ne sortit pas de sa route, ne se prépara pas un regret. Il ne perdit ni un atome de ses forces, ni une pensée de son cœur. Jamais, dans cette conscience radieuse, le sentiment du devoir ne fut obscurci par la convoitise. Et plus tard, quand il écrivit son beau *Traité de la virginité*, il n'eut qu'à célébrer ce qu'il goûtait, ce qu'il aimait, ce qu'il avait toujours pratiqué. Mieux que personne il avait le droit de s'écrier : « Qu'y a-t-il de plus doux que la virginité, de plus glorieux, de meilleur ? Elle a des splendeurs plus belles que les rayons du soleil ; et, après nous avoir affranchis des ennuis du siècle, elle nous permet de porter notre regard épuré sur le soleil de la justice et de la paix [1] ». Ce soleil, en effet, n'eut pas d'éclipse pour Chrysostome : il remplit son œil et sa vie des clartés les plus douces. Jean n'était pas tristement condamné comme Jérôme à faire précéder ses éloges à la vertu de cette confession *ingénue mais humiliante, qu'il exalte dans les autres ce qui lui manque à lui-même* [2]. *La fleur de la virginité*, pour parler son propre langage, *était restée le vêtement de son âme*. Aucune ronce ne l'avait déchiré, aucune éclaboussure sali. La sandale de ses pieds n'avait pas une tache. Son livre n'était que le parfum de sa vie. L'encens était digne de l'encensoir. L'hymne et l'autel étaient faits l'un pour l'autre.

Si profonde que fût la retraite du saint jeune homme, elle n'allait pas jusqu'à le priver de ses relations précieuses avec Flavien. Il continuait près de lui ses fonctions de *lecteur*, commencées près de Mélèce, heureux de travailler sous un tel guide, de ne faire ses premiers pas dans le noviciat des apôtres qu'au flambeau d'une orthodoxie inflexible et sainte. Sa porte s'ouvrait aussi pour Basile et deux ou trois amis parfaitement sûrs, dont la noble affection n'était qu'un aliment de plus pour sa piété. Seuls ils avaient le droit d'enfreindre cette clôture austère, et de venir dans cet autre cénacle s'embraser des feux qui le remplissaient.

Il semble toutefois qu'il ait fait à cette époque quelques voyages. Rien sans doute ne l'indique positivement dans ses écrits ; mais on peut inférer d'une lettre adressée d'Arabisse à Chéréas, Théodote et Aphtonius, solitaires illustres des bords de l'Euphrate, qu'il avait parcouru ces contrées et visité ces hommes de Dieu, afin de contempler de plus près les merveilles du spiritualisme chrétien et s'encourager à de plus hautes vertus par de plus nobles exemples de pénitence et d'abnégation [1].

A peu près au même moment [2], un autre voyageur illustre, aux convictions ardentes, au génie orageux et puissant, emporté par un *soudain tourbillon* de son cœur [3], s'arrachait courageusement à l'Italie qu'il aimait et à ses amitiés les plus chères [4], et, chargé de livres ramassés à grands frais [5], il traversait la Thrace, le Pont, la Bythinie, la Cappadoce, la Cilicie *au climat brûlant* [6], s'efforçant de se fuir lui-même et se retrouvant partout, mais partout observant, étudiant, interrogeant pour contenter sa noble ardeur d'apprendre et de s'édifier. Enfin, après de longs circuits et bien des souffrances, il s'arrêtait en Syrie *comme dans un port après le naufrage* [7]. La réputation d'Apollinaire l'attira à Antioche, celle de Didyme à Alexandrie : il profita de la science de ces deux hommes sans rien prendre de leurs erreurs, revint à Jérusalem et à Bethléem [8], et, le cœur brisé plutôt que dompté, il se jeta dans le désert de Chalcis, demandant à la solitude la paix que le monde et son âme lui refusaient. « O désert, s'écriait-il, tout couvert des fleurs de Jésus-Christ ! O solitude où naissent ces pierres dont est bâti dans l'*Apocalypse* le palais du grand Roi ! O sauvage demeure où l'on jouit familièrement de Dieu ! Que fais-tu dans le monde, frère, toi qui es plus grand que lui ? Jusques à quand resteras-tu écrasé sous l'ombre des toits, enseveli dans la prison de ces villes enfumées? Crois-moi, je jouis ici de je ne sais combien plus de lumière. Qu'il est doux de s'arracher aux chaînes du corps, pour s'envoler vers ces régions pures et brillantes de l'Ether [9] ! » Mais ces délices saintes n'endormaient ni son cœur ni sa vigilance. Les souvenirs de Rome venaient le poursuivre au désert, d'où lui-même, sentinelle avancée, soldat sublime de la foi, il poursuivait de sa haine éloquente et implacable les ennemis de la vérité, devenus ses ennemis personnels : lion couché devant le berceau du Christ, dont les rugissements remplissaient le monde !

[1] Chrys. *De la Virg.*, c. 21. — [2] *Ingenua et verecunda confessio est quo ipse careat in aliis prædicare.* (Saint Hier., *ep.* 30, t. 4, *alt. par.*, p. 242.

[1] *Epist.* Chrys. 70. — Le monastère de ces religieux était situé à Zeugma sur l'Euphrate. (Théodoret, *Vit. Patr.*, c. 53.)

[2] An. 372 ou 373 ; Tillem., t. 12, p. 15. — [3] *Subitus turbo convulsit* (*ep.* S. Hier. 1, t. 4, *alt. p.*, p. 2). — [4] Hier. *ep.* 5. — [5] *Ibid.*, *ep.* 18, p. 42. — [6] *Ibid.*, *ep.* 1, p. 2. — [7] *Ibid.*, *ep.* 1, p. 42. — [8] *Ibid.*, *ep.* 41, p. 342. — [9] *Ibid.*, *ep.* 5, p. 11.

Il n'y avait pas très-longtemps encore que Basile de Césarée avait fait à peu près le même voyage. Son but était de trouver quelqu'un qui voulût embrasser avec lui la vie parfaite de l'Evangile [1]. C'est pourquoi il parcourait la Palestine, la Cœlésyrie, la Mésopotamie, faisant halte dans tous les monastères pour mieux étudier ces familles de saints, admirant partout comment par la prière et le travail l'homme peut s'élever à ce degré de spiritualisme, où il domine tellement les appétits de la chair qu'il semble plutôt un ange qu'un homme [2]. Il passa en Egypte, s'arrêta à Alexandrie pour voir Athanase qui n'y était plus, et le philosophe Eusthate [3], qu'il cherchait partout et ne trouvait nulle part, se rendit à Jérusalem, à Jéricho [4], et visita ces lieux vénérés des chrétiens où l'empreinte des pas du Sauveur était encore visible.

Il n'était pas rare d'ailleurs, à cette grande époque du Christianisme, de voir des hommes généreux, épris de la beauté de l'Evangile, s'en aller le bâton à la main, comme autrefois Pythagore et Platon, non plus pour connaître les mœurs des peuples et des cités, ni pour recueillir les oracles de Memphis ou les traditions des écoles, mais pour s'instruire d'une philosophie plus haute, et de pays en pays, d'église en église, de désert en désert, visiter les pasteurs et les solitaires renommés, recueillir de leur bouche même des enseignements qui, *donnés de vive voix, résonnent plus fortement dans l'âme qui les reçoit* [5], contempler les monuments primitifs de la foi, toucher, baiser d'augustes reliques, s'abreuver aux plus pures sources de la prière et de la vertu, et, pour quelques jours du moins, respirer, loin des routes battues du vulgaire, où ils suaient, où ils étouffaient, l'air pur et vital de la solitude et de la liberté. Leur regard et leur cœur se reposaient, au milieu de ces grands horizons de la nature et de la pensée, si calmes et si beaux, de ce spectacle dégoûtant de décomposition et de servitude qu'ils rencontraient partout ailleurs. Car ce monde prosterné devant les caprices du despotisme ne pouvait, au prix même d'une telle abdication et de tant d'abaissement, acheter la moindre sécurité, ni contre l'anarchie au dedans, ni contre les barbares au dehors.

Jean, moins que personne, dut résister à cet attrait puissant qui saisissait les natures élevées, et répondait à leur dégoût des misères du siècle, à leur ardente aspiration vers une patrie meilleure, vers une terre de paix, d'affranchissement, d'immortalité. Il visita, lui aussi, les monastères de la Syrie [1], de la Mésopotamie, de la Palestine, la Terre-Sainte, les environs de la mer Morte, qu'il décrit avec l'accent d'un homme à qui l'aspect de cette grande désolation a laissé une horreur profonde et durable. « Si quelqu'un de mon auditoire a visité la Palestine, dit-il, et certainement il en est ici, qu'il rende témoignage de la vérité de mes paroles. Au-delà d'Ascalon, au-delà de Gaza, à l'endroit où le Jourdain finit, il était autrefois une plaine, vaste et fertile, qui eût rivalisé de beauté avec le Paradis....., et maintenant c'est le désert des déserts. On y trouve des arbres, et ces arbres ont des fruits, mais ces fruits eux-mêmes attestent la colère de Dieu. Ce sont des grenades que leur belle apparence invite à cueillir, et qui ne laissent dans la main qui les ouvre que poussière et cendre. Tel le sol, tel l'air, telles les pierres. On sent que le feu du ciel est passé là, qu'il a tout ravagé, tout détruit, pour ne laisser debout que les monuments de la colère de Dieu, présages du jugement futur..... Si quelqu'un doute de l'enfer, qu'il songe à Sodome, à Gomorrhe, à ce supplice épuisé qui dure toujours [2]... »

Chrysostome dut voir aussi Jérusalem : il y a lieu de le croire, à la façon dont il en parle [3]. Peut-être s'y trouva-t-il en même temps que Jérôme, sans le savoir [4]. Peut-être lui fut-il donné de connaître et d'admirer Mélanie l'ancienne, qui était venue enfouir [5] dans la tombe du Christ l'orgueil de sa naissance, les regrets de son cœur, ses larmes, sa beauté, sa jeunesse, sa fortune. Issue du plus illustre sang des Romains, son origine et son opulence l'avaient jetée, encore bien jeune, dans les liens du mariage, où elle n'avait trouvé qu'une maternité douloureuse et de précoces déceptions. Dans l'espace d'un an, elle avait perdu deux fils et son mari. Absente de Rome au moment de ses malheurs, elle n'y rentra que pour ensevelir

[1] *Ep.* Saint Basile, 79, t. 3, p. 141 ; éd. de Paris. — [2] *Ibid.* — [3] Tillem., t. 9, p. 25. — [4] Bas., t. 1, p. 470, et t. 3, p. 11.— [5] Saint Hier.

[1] Il visita le double monastère de Saint-Publie, à Zeugma, sur l'Euphrate, fondé par saint Publie, et composé d'un monastère grec présidé par un grec, et d'un monastère syrien, présidé par un syrien, séparés par l'église, qui leur était commune, où Grecs et Syriens se succédaient pour les offices publics. (Tillem., t. 8, p. 338. — Chrys. lettr. 70.) Jean conserva jusqu'à la fin de ses jours un commerce de lettres avec ces pieux solitaires. (Lettr. 93 et 146.)

[2] Chrys., Disc. sur la charité parf., et *hom.* 8, *in* I *ad Thess.*, t. 11, p. 481. — [3] Chrys., sur Is., c. 7. — [4] An. 373 ou 374 ; Tillem., t. 12, p. 17 et 19. — [5] Saint Hier., *ep.* 22 *ad Paulam*, t. 4, *alt. p.*, p. 58.

avec les cendres de ses ancêtres tous les débris de son bonheur, et dire à son pays un adieu éternel. Un jeune fils lui restait. Elle l'arracha de son sein, et l'ayant déposé en des mains chrétiennes, sous la tutelle du préteur, elle descendit le Tibre et s'embarqua pour l'Orient [1]. Ce qu'elle était venue chercher là, le merveilleux spectacle de la vie austère que les sages du Christianisme menaient au désert, Mélanie l'y apportait elle-même. Ses immolations n'eurent point d'égales. Elle couvrit la Palestine de ses bienfaits, et fit de Jérusalem l'hospice du monde. Les victimes de la cour de Byzance, les grandes infortunes de Rome, les solitaires, les évêques persécutés par le fanatisme arien se donnaient rendez-vous aux pieds du Calvaire. Mélanie était là pour les accueillir, pour être la consolation et la providence de tous. Elle étonnait, des prodiges de sa charité, cette terre qui avait vu tant de prodiges.

En ce moment d'ailleurs, la vieille métropole de l'univers, en proie à de sinistres pressentiments, versait à Bethléem, à Nazareth, les débris de ses grandeurs. Elle quittait le Capitole pour Gethsémani. L'heure fatale approchait. Le mont de Sion, la vallée de Josaphat s'emplissaient d'hôtes illustres apportés de loin par la vague des tempêtes, ou chassés par les premières rafales de l'ouragan. Ils venaient chercher dans le silence sacré de ces lieux, dans la grotte bénie où naquit le Sauveur des hommes, le salut qu'il avait promis à la terre, un peu de cette paix annoncée par les anges et toujours plus exilée d'ici-bas. Des prélats, des confesseurs de la foi, des hommes éminents versés dans la science de l'Evangile se rendaient aussi de tous côtés à Jérusalem, persuadés, dit saint Jérôme, qu'*il eût manqué quelque chose à leur vie* s'ils n'avaient adoré le Maître divin dont ils professaient la doctrine, à l'endroit même où son regard mourant avait tracé la route du ciel à l'humanité du haut de la croix [2].

Jean raconte que, de son temps, l'univers tout entier accourait à Bethléem pour voir le lieu où le Sauveur était né, où son divin corps avait d'abord reposé. Comment lui, avec son christianisme ardent et tendre, eût-il résisté à cet entraînement universel vers les sources sacrées de l'Evangile? Rien sans doute ne restait plus de la cité de David ; mais la charrue de Titus, qui avait effacé jusqu'au dernier vestige du temple, avait respecté les souvenirs des chrétiens. Le rocher suintait encore le sang du Christ. La vertu qui s'exhalait autrefois de ses vêtements et qui guérissait les malades, s'exhalait encore, en parfum d'amour et de piété, de cette terre si privilégiée et si désolée. Ce parfum, l'âme de Chrysostome devait l'aspirer et le goûter plus qu'une autre. Avec quelle effusion il pria sous ces arbres qui avaient entendu la prière du Christ, prêté leur ombre à son agonie! Lui, qui ne pensait pas sans tressaillir aux chaînes de saint Paul, qui eût tant voulu les voir, les toucher, faire le voyage de Rome pour baiser la cendre vénérée de l'Apôtre, quel transport il dut éprouver devant ces reliques augustes du Seigneur, cette croix imbibée de son sang, qui avait reçu son dernier soupir, qui semblait redire encore ses dernières paroles, ce sépulcre, berceau d'une nouvelle humanité, qui avait gardé trois jours le cadavre divin, rançon de notre salut! Il crut embrasser les pieds du Sauveur en baisant cette pierre qu'il avait touchée, cette terre qui l'avait porté; prier avec lui en priant sur cette colline où il avait prié, où il était mort; le voir lui-même en voyant les lieux qu'il avait vus, qu'il avait rendus témoins de ses prodiges, de ses vertus, de ses douleurs. Jean garda toute sa vie une impression douce et sainte de ce voyage. Nul doute que son amour pour Jésus-Christ n'ait pris là quelque chose de plus tendre, de plus passionné, qui se montre dans ses discours comme le cachet de sa piété.

Quoi qu'il en soit, sa grande âme se révélait de plus en plus, et comme il arrive toujours aux vertus supérieures, la sienne entraînait dans son orbite tous ceux qui avaient quelques rapports avec lui. L'impulsion qu'il avait reçue de Basile, il la transmit à deux autres de ses amis, Théodore et Maxime. Elèves de Libanius comme lui, ils avaient débuté, non sans succès, dans la carrière des honneurs. Mais en voyant celui de leurs compagnons d'étude, qui les surpassait tous en talents, renoncer avec tant de courage aux plus brillantes espérances, ils éprouvèrent une telle impression, qu'ils voulurent, eux aussi [1], quoique âgés tout au plus de vingt ans, dire adieu au monde, pour embrasser ce qu'on appelait alors la philosophie chrétienne, c'est-à-dire la vie solitaire, et entrer dans cette voie des abaissements, de la pauvreté, de l'abnégation, où se précipitaient les

[1] S. Hier., *ep.* 22 *ad Paulam*, t. 4, *alt. p.*, p. 18. — [2] S. Hier., *epist.*, t. 4, *alt. p.*, p. 550.

[1] Socr., l. 6, c. 3; Sozom., l. 8, c. 2.

âmes aimantes et généreuses : voies de la paix et du salut pour elles, voies de la régénération pour le monde, car il s'en fallait bien que ces exemples renouvelés tous les jours fussent perdus pour le monde. Cette fièvre de spiritualisme était un symptôme heureux et une crise désirable. Le levain sacré agissait plus vivement sur la masse, et faisait fermenter tout ce qui restait de germe de vie dans cette pourriture universelle. De toutes ces cellules d'anachorètes cachées sous les palmiers du désert, suspendues aux flancs du Liban ou du Sinaï, de tous ces ermitages, de tous ces oratoires jetés comme des nids d'aigles sur les corniches avancées, sur les dents aiguës des montagnes; de toutes ces grottes, de toutes ces alvéoles taillées dans le marbre et dans le granit, à toutes les hauteurs, ruches de saints, il sortait je ne sais quel attrait, quel parfum, quel pieux murmure, quel rayonnement de vertu qui gagnait de proche en proche, et réveillait partout l'idée assoupie de Dieu et de l'immortalité.

Maxime, fidèle à ses engagements, devint plus tard évêque de Séleucie, et laissa dans l'Eglise une mémoire honorée. Un de ses successeurs le qualifie d'homme admirable et divin [1]. Quant à Théodore, dont l'imagination inquiète et mobile agita la vie et troubla la foi, il embrassa d'abord la vie des ascètes, et l'abandonna bientôt pour rentrer dans le monde auquel il avait renoncé.

Ses amis pleurèrent sa désertion à l'égal d'une apostasie. Jean fit plus : il entreprit de ramener sous les drapeaux le transfuge de Dieu, et dans ce but il écrivit deux lettres, ou plutôt deux traités, où il déploie tout ce que la nature avait mis en lui de grâce persuasive, et la charité de sainte tendresse. C'était en 373, l'année même où le jeune Augustin lisait à Carthage l'*Hortensius* de Cicéron, et commençait à sentir au fond de son cœur l'attrait de la vérité [2].

Quoi qu'en dise Tillemont [3], ces deux lettres sont bien adressées à Théodore, et c'est avec raison qu'elles comptent parmi les ouvrages les plus célèbres de Jean. Néophyte des lettres et de la foi, il y tient la plume d'une main ferme : la conviction supplée à l'autorité, l'Apôtre inspire l'écrivain. On y sent la chaleur de cette âme en qui revit l'enthousiasme des temps apostoliques; et l'on respire dans quelques mots empreints d'un parfum antique la sainteté de l'Eglise primitive, et, si je peux dire ainsi, ce stoïcisme chrétien, qui diffère de celui de la Grèce et de Rome, autant que l'amour diffère de l'égoïsme, et la foi au Dieu des miséricordes du fatalisme et de l'orgueil.

« Celui-là seul est libre, dit-il, qui vit pour Jésus-Christ. Aucune peine ne peut l'atteindre. Qu'il ne se nuise pas à lui-même, et nul ne viendra à bout de lui nuire. Supérieur à toutes les vicissitudes d'ici-bas, la perte de ses biens ne le rend pas malheureux ; car il sait que, venu au monde sans rien porter, il doit en sortir de même. Ses vœux, ses espérances sont au ciel. L'ambition ne l'agite pas, les injures ne l'irritent pas. Il n'y a pour lui qu'un malheur, l'offense de Dieu. Tout le reste est secondaire. La mort elle-même, si horrible au grand nombre, lui paraît plus douce que la vie. Comme un homme du haut d'un rocher voit sans péril la mer furieuse bondir à ses pieds, tandis que ceux qui naviguent sur ces flots en courroux luttent vainement contre la tempête, les uns engloutis sous la vague, les autres brisés contre les écueils, ceux-ci s'efforçant de gagner à la nage la terre trop éloignée, ceux-là s'attachant à un débris du vaisseau mis en pièces ; ainsi le chrétien, enrôlé sous les drapeaux du Christ, échappe au bruit et aux orages de la vie, placé qu'il est dans un lieu dont la sûreté égale l'élévation. Et qu'y a-t-il de plus haut, de plus sûr, que de s'attacher à une seule pensée : plaire à Dieu ? Tu as vu bien des naufrages, Théodore ; fuis la mer, redoute ses caprices ; cherche une position où la vague ne puisse monter jusqu'à toi. Le jour du jugement viendra. En quittant ce monde, nous aurons tous à comparaître devant le tribunal de Jésus-Christ. Non, la menace des supplices éternels n'est pas une vaine menace, ni la promesse des biens infinis un mensonge.. Les joies d'ici-bas ne sont qu'une ombre ; elles n'apportent avec elles que périls, soucis, servitude. Je t'en supplie , ne sacrifie pas du même coup le bonheur du présent et celui de l'avenir, quand l'un et l'autre sont à toi, si tu le veux.

« Reprends, lui dit-il ailleurs, le chemin du salut. Ce que je te demande, ce n'est pas de remonter tout d'un coup au faîte de la vertu, mais de ne pas ajouter à tes maux déjà si grands. Pourquoi hésiter ? Pourquoi t'enfoncer davantage ? D'autres ont vécu dans ces délices, dans

[1] Tilllem., t. 11, p. 9, art. 4.

[2] Stilting a établi, contre l'opinion de Montfaucon, que ces lettres ont été écrites en 373, et non en 369 (t. 4, Sept. Boll., p. 416).

[3] L'opinion de Tillemont, contraire à celle de Fronton et de Saville, a été réfutée par Montfaucon (t. 1, Chrys., préface des lettres à Théodore) et par Stilting *loc. cit.*).

ces enivrements, dans ces mensonges de la vie présente : où sont-ils maintenant? Tant de jeunes hommes qui étalaient leur orgueil sur le forum, au milieu de nombreux amis, qui se vêtissaient de soie, se couvraient de parfums, nourrissaient des parasites, ne quittaient pas le théâtre, où sont-ils? Qu'est devenu ce grand étalage? Les repas de grand prix, les musiciens, la clientèle des flatteurs, les rires fous, cet abandon de l'âme, cette vie molle, oisive, livrée au luxe et au plaisir, qu'est devenu tout cela? Qu'ont-ils fait de ce corps servi avec tant d'empressement, soigné avec tant de recherche? Viens au tombeau : regarde cette poussière, ces cendres, ces vers, la hideur de ce lieu, et soupire! Encore si tout finissait là! Mais du sépulcre et des vers, porte ta pensée à ce ver immortel, à ce feu inextinguible, à ces ténèbres sans fin, à ces douleurs sans consolation, à cette parabole du Lazare et du riche qui implore, sans l'obtenir, une goutte d'eau! »

Après quelques mots profondément sentis sur ces supplices éternels et ineffables, il élève au ciel ses regards et les repose avec complaisance sur le bonheur des élus. « Quoi! s'écrie-t-il, pour nous épargner la peine d'un moment, nous renoncerions à cette immortelle félicité! Pour moi, quand il me faudrait mourir mille fois par jour, souffrir même l'enfer pendant quelque temps, je regarderais cela comme rien, pourvu que je pusse voir Jésus-Christ dans sa gloire et être mis au nombre des Saints! »

Saint Germain, patriarche de Constantinople, victime des iconoclastes, aimait à répéter, au milieu de ses épreuves, ces paroles de son illustre prédécesseur.

Chrysostome continue : « Ecoute, dit-il à son ami, ce mot de saint Pierre sur le Thabor : *Seigneur, nous sommes bien ici*. Que si une vue rapide et obscure de la gloire du ciel ravit l'Apôtre et lui fait tout oublier, que sera-ce quand la vérité elle-même sera devant nous; quand, les portes de la demeure royale ouvertes, il nous sera donné de voir le roi lui-même, non plus en énigme et comme dans un miroir, mais face à face, non plus par la foi, mais en réalité? Bien des gens, absurdes dans leur manière de juger, ne souhaitent que d'échapper aux supplices de l'enfer; pour moi, je regarde comme un moindre malheur d'être condamné à l'enfer, que d'avoir perdu le ciel et d'être privé de sa gloire! »

« Je sais, poursuit le pieux écrivain mettant le doigt sur la plaie, que la beauté d'Hermione te ravit. Tu ne vois rien sous le soleil qu'on puisse lui comparer. Mais toi-même, mon ami, si tu le veux, tu l'emporteras sur cette beauté, autant que la statue d'or l'emporte sur celle d'argile. Qu'est-ce que la beauté du corps, qui passe si vite, en comparaison de celle de l'âme, qu'il nous est donné de rendre tous les jours plus parfaite, et par laquelle nous pouvons rivaliser de splendeur avec les anges? .... Si tu pouvais la voir, celle-là, combien l'autre te paraîtrait méprisable! C'est elle qu'il faut aimer, qu'il faut obtenir à tout prix! .... Ne songe pas à couvrir tes erreurs du voile du mariage. Sans doute, c'est une chose légitime que le mariage, mais pour l'homme qui est libre encore : tu ne l'es plus. Ton âme a été mariée au céleste Epoux. Rompre ces liens sacrés, c'est être adultère.... Si tu n'étais qu'un simple chrétien, personne, à coup sûr, ne t'accuserait de désertion. Mais tu ne t'appartiens pas, enrôlé que tu fus sous les drapeaux d'un empereur qui est Dieu. Tu n'es plus maître de ton corps, et, de quelque nom que tu veuilles couvrir ton union avec une femme, elle sera toujours criminelle.

« Pense à tes amis, à Valérius, à Porphyre, à Florentius;... ils déplorent ta chute; ils prient sans cesse pour ton retour, et déjà ils l'auraient obtenu si tu voulais t'arracher quelque peu aux mains de l'ennemi. Est-ce donc que *celui qui est tombé ne peut se relever*[1]? C'est un oracle divin : veux-tu le faire mentir? Non, je t'en supplie, ne trompe pas nos espérances; ne pousse pas à bout notre douleur. Prends pitié de nos larmes. Oui, nous pleurons; car nous avons fait une perte immense,.... et si une lettre pouvait contenir des soupirs et des pleurs, celle-ci en serait toute pleine ».

Puis, craignant d'avoir frappé trop fort et d'aboutir au désespoir pour exciter le repentir, il s'efforce de prémunir son ami contre cette réaction dangereuse de l'âme sur elle-même, au moment où elle commence à comprendre la grandeur de sa chute. En médecin habile, il tempère l'effet trop vif de remèdes puissants, parle avec effusion des miséricordes de Dieu, ouvre à son regard les trésors du pardon; et par les paraboles de l'Evangile qu'il rappelle, par des exemples frappants qu'il cite, lui démontre que le découragement serait la pire des fautes, qu'une pénitence courageuse produit

[1] Jerem., 8, 4.

des merveilles, et que, pour être tombé bien bas, il n'en est pas moins sûr, s'il le veut, de reprendre son rang entre les amis les plus chers de Dieu, et d'obtenir auprès de lui tant de crédit par ses vertus que les autres même trouvent un protecteur dans celui qui n'était tout à l'heure qu'un criminel. Il termine ainsi : « L'arme la plus dangereuse de Satan, c'est le désespoir : brise-la dans ses mains ; crois à la bonté divine et tu seras sauvé. J'ai passé sans doute les bornes d'une lettre : daigne le pardonner à ma tendresse et à ma douleur. On me disait de tous côtés : peine perdue, tu sèmes sur les pierres ! Je n'ai prêté l'oreille à aucun de ces propos. J'ai l'espoir, pensé-je en moi-même, que mes lettres seront utiles ; mais, ce qu'à Dieu ne plaise ! s'il en était autrement, mon silence, du moins, ne me sera pas imputé à crime. Ne soyons pas plus durs que des matelots. A la vue d'un navire en perdition, ils arrêtent le leur, jettent l'ancre, lancent leur chaloupe, et font tout pour sauver des hommes souvent inconnus, qui n'ont d'autre titre à leur intérêt que le péril où ils sont. Les malheureux s'obstineraient à leur perte, qu'il y aurait toujours du mérite à se dévouer pour eux. Voilà ce que je fais, je cours à ton aide autant que je peux ; j'espère qu'avec la grâce de Dieu tu feras, toi aussi, de généreux efforts pour échapper à ta perte, et que bientôt nous te retrouverons plein de vie et de force dans le troupeau du Christ, unissant tes prières à nos prières. O tête bien-aimée ! souviens-toi de nous, et si ton cœur ne nous a pas complétement oubliés, écris-nous bientôt, et que ta lettre nous comble de joie ».

Ce noble et affectueux langage, ce mélange d'ascétisme et de philosophie, de hautes considérations et de pieuses insistances, de saintes rudesses et de consolations, de menaces et d'encouragement, de sévérité et d'indulgence, cette conviction, cette charité, ces prières, ces larmes produisirent leur effet. Ce premier essai du jeune ascète fut aussi le premier triomphe du grand orateur. Théodore, tout épris d'une passion funeste, ne put résister aux supplications de son ami. Dieu et le remords lui parlaient d'ailleurs comme l'amitié. Il s'arracha tout en pleurs, quoique bien jeune encore, aux charmes qui le captivaient, et reprit le joug sacré. Devenu le compagnon assidu de celui dont il était la conquête, ils se livrèrent ensemble, avec Basile et Maxime, aux travaux sérieux de l'exégèse sacrée [1], où ils portaient toutefois un esprit bien différent. Théodore, qui écrivit plus tard un livre intitulé : *De l'Allégorie et de l'histoire contre Origène* [2], exagérant jusqu'au rationalisme le plus hardi la méthode de Diodore de Tarse, et repoussant le flambeau de la tradition pour le libre examen, se jeta dans les plus grands écarts. Mais, caractère faible autant qu'imagination aventureuse, il masquait ses erreurs, les rétractait au besoin, et se fit un nom par ses prédications et son zèle contre les partisans d'Arius et d'Apollinaire. Devenu évêque de Mopsueste en Cilicie, il fut le maître de Nestorius, le protecteur des premiers Pélagiens, et l'on a signalé avec raison, dans ses écrits, la source empoisonnée d'où sortirent le Pélagianisme et le Nestorianisme. Il est le véritable auteur, le père de l'un et de l'autre. Les sociniens, les rationalistes modernes doivent saluer en lui leur plus ancien précurseur et leur patriarche. Grâce à sa dissimulation, il mourut dans la paix de l'Eglise et la possession de son siége ; mais sa mémoire, non moins orageuse que sa jeunesse, fut solennellement condamnée dans le cinquième concile général [3].

Jean conserva toujours un bon souvenir de Théodore. Mais l'amitié pieuse qui avait inspiré de si belles pages au jeune écrivain, n'égara jamais le pontife sur les dangereuses traces de son ami. L'orgueil de l'un avait trouvé dans l'école d'Antioche des écueils que la foi humble et ferme de l'autre n'y pouvait rencontrer, et la doctrine de Jean fut toujours aussi pure que sa vie [4].

[1] Sozom., l. 8, c. 2. — [2] Tillem., t. 12, p. 438. — [3] Mari. Mercat., *Mign.*, *Patr.*, t. 48, p. 258 et 1043, 1063 *et passim*. — [4] Boss., Déf. de la trad., œuv. t. 5. p. 198, éd. de Vers.

CHAPITRE QUATRIÈME.

—

Jean et Basile appelés à l'épiscopat. — Sainte terreur qu'inspirait cette dignité. — Saint Martin, saint Ambroise, saint Paulin. — Ordination de Basile. — Jean se dérobe au fardeau imposé à son ami. — Plaintes de celui-ci. — Réponse de Jean. — Dialogues sur le sacerdoce. — Date de ce livre. — Difficultés qui entourent l'épiscopat. — Vertus qu'il exige. — Pouvoir de lier et de délier. — Le prêtre à l'autel. — Abus dans les élections ecclésiastiques. — Paroles amères de saint Grégoire de Nazianze. — Science et éloquence nécessaires à l'évêque. — Saint Paul. — Conclusion du livre *du Sacerdoce*. — Lettres de saint Isidore de Peluse. — Diverses opinions sur l'interlocuteur de ces dialogues.

Nous arrivons à l'année 374. Tandis qu'à Milan une acclamation populaire faisait Ambroise évêque, à Antioche une réunion de prélats appelait Jean et Basile à l'épiscopat. La nouvelle inattendue de cette promotion jeta les deux amis dans un trouble indicible.

Il faut voir dans les écrits de cette époque ce qu'était le sacerdoce aux yeux des hommes les plus éminents, et combien ils en redoutaient le fardeau. Pas de pieux stratagème qu'on n'employât pour se dérober à cette haute responsabilité. On prenait la fuite ; on se calomniait soi-même pour dépister l'estime publique, pour dérouter une candidature menaçante. L'intrigue, si l'on peut dire ainsi, s'exerçait en sens inverse de l'ambition : c'était l'intrigue de la modestie, la cabale de l'humilité. On s'agitait, on suppliait pour se faire exclure, pour être déclaré incapable, pour échapper, n'importe comment, à une dignité dans laquelle on ne voyait que le péril des périls. Il fallait employer la contrainte vis-à-vis de cette poltronnerie magnanime, poursuivre dans leur retraite ces nobles fuyards, amener de force à l'autel ces touchantes hosties, qui, après avoir reculé devant le sacrifice, se dévouaient avec le plus complet abandon.

Saint Martin fut arraché à son monastère, et conduit à Tours, sous bonne garde, comme un criminel au supplice. Saint Ambroise essaya de se faire passer pour cruel, et, n'ayant pas réussi, il sortit nuitamment de la ville, où la Providence le ramena malgré lui. Saint Paulin ne se laissa élever aux ordres qu'après une résistance désespérée, et sous la pression du peuple qui faillit l'étouffer. Mais laissons parler Chrysostome :

« Aussitôt que j'eus connaissance du projet des évêques, je fus frappé de crainte et de surprise : crainte qu'on n'employât contre moi la violence; surprise, car je ne pouvais m'expliquer comment les Pères électeurs avaient été conduits à de telles vues sur nous. Plus je m'examinais moi-même, moins je me trouvais digne de cet honneur. Mon généreux ami, étant venu me trouver en particulier, et m'ayant communiqué la nouvelle comme si je l'ignorais, me pria de ne rien faire cette fois encore que d'un commun accord entre nous, prêt à me suivre dans le parti que je prendrais, qu'il fallût fuir ou céder.

« Sûr de ses dispositions et convaincu que je porterais un grand préjudice à l'Eglise si, à cause de ma faiblesse, je privais le troupeau de Jésus-Christ d'un pasteur si capable de le gouverner, je lui cachai ma pensée, moi qui l'avais habitué à lire jusqu'au fond de mon cœur. Je lui répondis donc qu'il fallait prendre le temps de réfléchir, que rien ne pressait, et lui laissai croire qu'en tous cas je serais du même avis que lui.

« Quelques jours après arrive celui qui devait nous imposer les mains. Je me cache. On s'empare de Basile, qui ne sachant pas ce que j'avais fait, se courbe sous le joug, persuadé, d'après ma promesse, que j'allais suivre son exemple, ou plutôt qu'il suivait le mien. Quelques-uns, en effet, parmi les assistants, le voyant exaspéré de la violence qu'on lui faisait, se mirent à dire tout haut qu'il était absurde, quand celui des deux qui passait pour le plus intraitable (c'est moi qu'ils désignaient) s'était soumis avec une modestie parfaite au jugement des Pères, que l'autre, plus modéré, plus sage, s'emportât, résistât, se montrant si opiniâtre et si orgueilleux.

« Il se rendit à ces paroles. Mais quand il sut que j'avais pris la fuite, il vint me trouver dans un profond abattement, et, s'étant assis près de moi, il essaya de me raconter la violence qu'il

avait subie; mais la douleur l'empêchait de parler, et les mots expiraient sur ses lèvres. Le voyant couvert de larmes et dans un grand trouble, moi, qui savais la cause de tout cela, j'éclatai de rire, et, prenant sa main, je voulus l'embrasser et rendre gloire à Dieu du succès de mon stratagème. A la vue de mon contentement, et comprenant que je l'avais trompé, sa douleur redoubla avec son indignation [1] ».

Jean répondit à Basile et s'efforça de justifier sa conduite. Le dialogue qui s'établit entre les deux amis est devenu, sous la plume de Chrysostome, le *Traité du Sacerdoce*, c'est-à-dire le plus estimé et certainement le plus beau de ses ouvrages.

Quand l'a-t-il écrit? D'après Socrate [2], ce serait pendant son diaconat, ce qu'on ne peut guère admettre. Il est plus vraisemblable que ce fut sur la montagne, dans le silence et les loisirs de la solitude, assez près toutefois de l'événement qui en a fourni le thème, pour que l'impression en fût encore vive dans son esprit [3]. Mais s'il y a partage d'opinions quant à la date du livre, rien n'est unanime comme l'admiration qu'il a inspirée. Nulle part peut-être tant d'élévation ne fut unie à tant de charme et de grâce. Ainsi que le porte son titre, cet immortel dialogue roule sur la dignité et la sainteté du sacerdoce. L'auteur en expose les devoirs, et il fait de l'évêque, selon l'Evangile, un tel portrait, que l'on comprend la terreur des plus saints devant le fardeau de l'épiscopat, et cette fière parole du grand évêque de Césarée à ce préfet impérial étonné d'une résistance qu'il n'avait jamais rencontrée, disait-il : « C'est que jamais vous n'avez rencontré d'évêque ».

« Tu n'aimes pas Jésus-Christ, disait Basile à son ami, puisque tu refuses de soigner son troupeau !

« Je l'aime, répond Chrysostome, et ne cesserai pas de l'aimer, mais je crains d'irriter celui que j'aime... Oui, je crains, si je prenais le troupeau de Jésus-Christ, ce troupeau si vigoureux et si beau, que mon peu d'expérience ou ma lâcheté le faisant dépérir, ne m'attirât la colère de celui qui l'a aimé jusqu'à se sacrifier lui-même pour sa rançon et son salut [1] ».

Et là-dessus, avec l'accent d'une humilité convaincue, il confesse à son ami ses faiblesses, ses passions, ses misères, toutes les infirmités d'une nature pour laquelle il demande grâce, et qu'il nous contraint d'admirer. Puis, il suit le pasteur pas à pas dans la carrière de ses travaux, à la tribune sacrée, au milieu des pauvres, dans ses rapports avec les vierges et les veuves consacrées aux autels, dans l'administration des deniers de l'Eglise et des fonds de la charité, dans le maniement des esprits et la direction des consciences, économe, docteur, médecin, juge, consolateur des affligés, dispensateur des pardons célestes, conseiller de toutes les situations, depuis le pauvre esclave jusqu'à celui qui commande à de nombreux serviteurs, depuis la mère de famille jusqu'au magistrat chargé de fonctions publiques et difficiles, guide et modèle du saint troupeau aux yeux duquel il doit être l'image vivante et le continuateur de Jésus-Christ, ambassadeur des hommes auprès de Dieu, représentant de Dieu au milieu des hommes, obligé de lutter sans cesse contre mille obstacles au dehors, mille tentations au-dedans, affaibli par toute sorte de tempêtes et de périls, révoltes des sens, suggestion de la vaine gloire, défaillance du cœur, inconstance et caprice du peuple plus mobile que les flots de la mer et dont la fureur n'est pas moins redoutable que l'injustice. Est-il une mission plus haute et plus délicate, qui impose plus de sacrifices, rencontre plus de difficultés, s'accommode moins d'une vertu médiocre, exige un plus rare assemblage de prudence, de fermeté, de douceur, d'instruction, de dévouement, de courage, de pureté ?

« Il n'est pas possible que les défauts d'un évêque échappent aux regards ; les plus petits même sont aussitôt mis au grand jour. Tant qu'un athlète se tient chez lui et ne se mesure avec personne, il peut cacher sa faiblesse et sa lâcheté ; mais à peine a-t-il quitté ses vêtements pour lutter dans l'arène, qu'il est aussitôt jugé : ainsi des hommes qui vivent dans la retraite et le repos. Cette vie solitaire jette un voile sur leurs défauts. Mais sont-ils introduits dans le monde, ils sont forcés de quitter la solitude, comme s'ils quittaient leur manteau, et d'expo-

[1] Chrys., *du Sacerd.*, l. 1, c. 3, *alias* 6.

[2] Socr., l. 6, c. 3. Ce Chapitre de l'historien grec fourmille de fautes. Quoi de plus absurde, par exemple, que de prendre l'ami de Jean pour Basile de Césarée ! Et quel est ce Zénon qui confère à notre Saint l'ordre des lecteurs ? etc., etc.

[3] Stilting croit que l'ouvrage fut composé de suite après l'ordination de Basile. Un mot de Pallade, mais qui ne se trouve que dans une des traductions latines de ses *Dialogues*, autorise à penser que ce fut pendant le séjour de Jean au désert. Il est certain que cette composition n'est pas un écrit de circonstance. Elle a été méditée sérieusement et soigneusement écrite. On concilie les deux opinions, en se rappelant que Jean s'enfuit au désert dès la fin de 374, quelques mois après la pieuse discussion avec son ami.

[1] Chrys., *du Sacerd.*, l. 2, c. 3.

ser leur âme nue aux regards de tous. Comme leurs vertus allument dans les fidèles une noble émulation, ainsi leurs vices éteignent dans les autres le zèle du bien, et leur lâcheté engendre la lâcheté. Il faut donc à l'âme du prêtre une beauté resplendissante, qui répande la lumière et la joie sur tous ceux qui le regardent. Les fautes des hommes vulgaires, commises pour ainsi dire dans l'ombre, ne perdent que leurs auteurs ; mais le scandale d'un homme élevé au-dessus du peuple et connu de lui porte à tous un commun préjudice ; il encourage le péché des uns, il détourne les autres du bien. Les fautes des premiers auraient même de l'éclat, qu'il n'en résulterait pour personne un grand mal. Mais ceux qui siégent au faîte du sacerdoce sont d'abord exposés à tous les regards, et, pour peu qu'ils s'oublient, les plus petites faiblesses sont regardées comme de grands crimes; car, généralement, ce n'est pas à la nature de l'action, mis au rang de celui qui pèche, qu'on mesure la grandeur du péché. Il est nécessaire qu'un zèle incessant, une grande vigilance sur lui-même, soient pour le prêtre comme une armure fortement trempée qui le protége tout entier, afin qu'on ne trouve pas en lui un seul endroit faible et découvert par où l'on puisse lui porter un coup mortel ; car autour de lui, et les ennemis déclarés, et ceux qui feignent d'être ses amis, tous sont prêts à le frapper et à l'abattre. Il faut donc choisir des âmes semblables aux corps de ces jeunes saints que la grâce divine garda intacts dans la fournaise de Babylone. Mais il s'agit d'un feu qui s'alimente, non de sarments, de poix ou d'étoupes, mais de matières plus inflammables. Ce feu non matériel, c'est l'envie qui enveloppe le prêtre de ses flammes dévorantes, qui sonde, qui pénètre sa vie tout entière. Oui, que l'envie trouve dans sa conduite le moindre brin de paille à saisir, elle s'y attache aussitôt, dévore cette partie défectueuse de l'édifice ; et tout le reste serait-il plus resplendissant que les rayons du soleil, elle le couvre d'une épaisse fumée[1].

« Il faut à l'évêque, poursuit-il, beaucoup plus de pureté qu'au solitaire, parce qu'il est exposé nécessairement à plus d'occasions qui peuvent le souiller, s'il ne défend l'accès de son âme par une vigilance continuelle et une grande fermeté. En effet, la beauté du visage, la grâce des mouvements, une démarche étudiée, une voix douce, la peinture des yeux, le fard des joues, de belles tresses, des cheveux habilement teints, la somptuosité des vêtements, la variété des parures, l'éclat des pierreries, les parfums et tant d'autres choses propres aux femmes, peuvent troubler le cœur, s'il n'est comme endurci par une austère chasteté... Souvent même, par des moyens tout contraires, le démon peut atteindre les âmes, et voilà une chose étonnante. Il en est qui, après avoir évité les piéges que je viens de signaler, ont été pris à d'autres tout à fait différents : ainsi, un visage négligé, des cheveux mal tenus, la pauvreté des vêtements, la simplicité des manières et du langage, le défaut de fortune et d'appui, le délaissement, après avoir incliné à la pitié le témoin de ces disgrâces, l'ont entraîné à la plus déplorable ruine[1]... Chargé de tout le troupeau, le pasteur ne peut exclusivement s'occuper des hommes et négliger les femmes, dont la direction demande d'autant plus de sagesse que nous portons en nous l'inclination au péché. Il faut les visiter dans leurs maladies, les consoler dans leurs afflictions, stimuler l'indolence des unes, aider la faiblesse des autres, et, pendant l'accomplissement même de ce devoir, l'ennemi trouve mille moyens de pénétrer dans le cœur si l'on ne fait une garde sévère. Le regard de la femme chaste n'est pas moins redoutable que celui de l'impudique. Les flatteries amollissent, les hommages asservissent, et la charité elle-même, source de tous les biens, devient la source de tous les maux pour qui ne sait pas la pratiquer[2]..... Et non-seulement les hommages des femmes ont leur péril, ceux des hommes livrent celui qui les reçoit sans une grande fermeté d'âme, à deux maux opposés, la servilité de l'adulation et la folie de l'arrogance ; car, forcé de ramper devant ceux qui le flattent, il se prévaut de leurs complaisances pour dédaigner ses inférieurs, et il est entraîné dans l'abîme d'un orgueil insolent[3].

« Pour être digne de son ministère, il ne lui suffit pas d'être pur, il faut encore beaucoup de savoir et d'expérience. Il faut connaître les choses de la vie humaine autant que ceux qui sont le plus mêlés au monde, et en être en même temps plus dégagé que les solitaires qui se sont réfugiés sur les montagnes. Ayant des rapports nécessaires avec des hommes de toute condition, les uns engagés dans le mariage, les

[1] Chrys., *Du Sacerd.*, l. 3, c. 11, *alias* 14.

[1] Chrys., *Du Sacerd.*, c. 2. — [2] Chrys., *Du Sacerd.*, l. 6, c. 8. — [3] *Ibid.*, c. 4.

autres assis au pouvoir, ceux-ci nageant dans l'opulence, ceux-là chargés d'enfants, le prêtre a besoin d'une conduite variée, non qu'il doive être dissimulé ou flatteur ; mais, sans porter atteinte à l'indépendance de son caractère ni à la vérité, il faut qu'il sache se plier au besoin des circonstances, tantôt indulgent et tantôt sévère. Le même mode, en effet, ne convient pas pour gouverner tous les esprits, pas plus que les médecins ne prescrivent les mêmes remèdes à tous les malades, et que les pilotes n'opposent les mêmes manœuvres à tous les vents [1] ».

A propos de la direction des âmes, Chrysostome exalte en termes magnifiques le pouvoir donné au prêtre sur les consciences qu'il délie, qu'il guérit, qu'il absout. Nous citons d'autant plus volontiers ses belles paroles sur ce sujet, qu'elles jettent un jour désiré sur quelques passages obscurs de ses homélies, et qu'on y trouve un témoignage indirect, mais formel et précieux, de la foi des temps antiques par rapport à la doctrine catholique de la pénitence.

« Qui peut y penser sans étonnement ?..... s'écrie-t-il. Des hommes qui ont leur séjour sur la terre, dont l'existence y est attachée, ont été commis à la dispensation des choses du ciel ; ils ont reçu un pouvoir que Dieu ne donna ni aux anges ni aux archanges. Ce n'est pas à ces esprits purs qu'il fut dit, en effet : *Ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel* [2]. Les princes d'ici-bas ont bien la puissance de lier et de délier, mais les corps seulement ; tandis que le lien dont je parle avec l'Evangile saisit l'âme même et se rattache aux cieux, et tout ce que les prêtres font ici-bas, Dieu le ratifie là-haut : le maître confirme la sentence du serviteur. Que leur a-t-il donné par ces paroles, si ce n'est la toute-puissance des choses célestes? *Les péchés seront remis*, leur dit-il, *à qui vous les remettrez ; ils seront retenus à qui vous les retiendrez* [3]. Qu'y a-t-il de supérieur à un tel pouvoir? *Le père a donné au fils tout jugement* [4] : et je vois le fils transmettre ce droit tout entier à ses prêtres, comme si déjà, transportés aux cieux, supérieurs à la nature humaine et libres de nos passions, ils avaient été revêtus à ce titre de cette autorité suprême [5]... A eux fut confié l'enfantement spirituel des âmes, à eux de les faire naître par le baptême. Par eux, nous sommes revêtus de Jésus-Christ, nous sommes ensevelis avec le Fils de Dieu, et nous devenons les membres de ce divin chef... Guérir les corps de la lèpre, ou plutôt constater seulement la guérison et non l'opérer : voilà ce que pouvaient les prêtres chez les Juifs, et tu sais avec quelle ambition on briguait alors la dignité sacerdotale. Les prêtres de la nouvelle loi ont reçu pouvoir, non de constater mais d'opérer la guérison, non de la lèpre du corps, mais de la souillure des âmes. Ceux donc qui les méprisent sont coupables et méritent un plus grand châtiment que Dathan et les siens... La puissance que Dieu leur a donnée sur nous est bien plus grande que celle de nos propres parents. Entre les uns et les autres la différence est la même qu'entre la vie future et la vie présente. Les parents nous engendrent à celle-ci ; les prêtres à celle-là. Les uns ne peuvent nous préserver ni de la mort ni des maladies ; les autres, au contraire, ont sauvé plus d'une fois les âmes malades et prêtes à périr....., et, soit dans le sacrement de la régénération, soit après, ils ont toujours le pouvoir de remettre les péchés [1] ».

Mais, lorsque parlant des fonctions les plus hautes du sacerdoce, il soulève le voile du sanctuaire et montre le prêtre à l'autel, calvaire mystique, apportant au Très-Haut l'holocauste spirituel du monde, tenant dans ses mains la rançon de l'humanité, le sang de Jésus-Christ, nouveau Moïse, nouveau Jésus, Messie perpétuel de toutes les expiations, de tous les vœux, de toutes les espérances; alors le langage de l'écrivain prend un éclat surnaturel, sa parole semble sortir fulgurante d'un autre Sinaï, sa foi éclate comme une poésie sublime, comme un hymne angélique, comme une soudaine apparition des séraphins qui entourent le trône de Dieu. C'est l'apothéose du prêtre, mais apothéose à le faire trembler et s'anéantir sous le poids de ses devoirs et dans le sentiment de son insuffisance, à lui faire tourner la tête, non d'orgueil, mais de frayeur et d'humilité.

« Le sacerdoce, dit-il, s'accomplit sur la terre, mais il fait partie des choses célestes. Ce n'est pas un homme, ce n'est pas un ange, ni un archange, ni aucune puissance créée, mais le Paraclet lui-même qui a institué ce grand ministère ; c'est lui qui l'a ainsi voulu ; des êtres plongés encore dans la chair ici-bas sont appelés à remplir les fonctions des anges ! Il faut donc qu'il soit pur celui qui entre dans le sa-

[1] Chrys., *Du Sacerd.*, l. 6, c. 4. — [2] Matth. 18. — [3] Joan., 5, v. 42. — [4] Joan., évang., c. 20. — [5] Chrys., *Du Sacerd.*, l. 3, c. 5.

[1] Chrys., *Du Sacerd.*, l. 3, c. 6, *alias* 5.

cerdoce, pur comme s'il vivait au ciel, au milieu des puissances célestes..... Et, en effet, quand tu vois le Seigneur immolé, étendu sur l'autel, le sacrificateur en prières, penché sur la victime, et tous les fidèles empourprés de ce sang précieux, je te le demande, crois-tu être encore sur la terre parmi les hommes? N'es-tu pas plutôt transporté dans les cieux, et, toute pensée charnelle bannie, comme si tu étais un esprit pur, dépouillé de la chair, ne vois-tu pas devant toi les choses mêmes du ciel! O prodige! ô bonté de Dieu! Celui qui est assis là-haut, à la droite du Père, en ce moment même se laisse prendre par la main de tous, il se livre à quiconque veut l'embrasser et le recevoir. Voilà ce qui se passe aux regards de la foi. Ces merveilles te semblent-elles dignes de mépris? Sont-elles de nature à être foulées aux pieds par qui que ce soit? Veux-tu en juger l'excellence, représente-toi Elie : une foule immense l'entoure, la victime est placée sur les pierres, tous attendent et regardent immobiles et silencieux, le prophète seul élève la voix pour prier, et tout à coup la flamme tombe du ciel et s'empare de l'holocauste. Voilà, certes, un grand prodige et bien étonnant! Mais de ce sacrifice passe à la célébration de nos mystères, et tu verras non pas seulement des prodiges, mais des choses au-dessus de tous les prodiges. Le prêtre est debout, portant non pas un feu qui s'éteint, mais l'Esprit-Saint lui-même; il prie longtemps, non pour qu'un jet de flamme tombant du ciel vienne consumer les offrandes, mais pour que la grâce, descendant sur l'hostie, embrase par elle les âmes de tous et les rende plus brillantes que l'argent purifié par le feu. Qui donc, à moins d'être dans un accès de délire, oserait mépriser un mystère si redoutable? Ne sais-tu pas que jamais âme humaine n'a pu soutenir l'action de ce feu céleste, et que nous serions promptement anéantis sans un secours puissant de la grâce de Dieu [1]?.....

« L'homme, poursuit le futur pontife du Christ, l'homme qui se lève devant Dieu au nom de tous les hommes, le député, non d'une ville, non d'un peuple, mais du genre humain, qui parle pour les morts et pour les vivants, et demande grâce pour tous, celui-là, quel homme doit-il être? Ni l'assurance de Moïse, ni celle d'Elie, ne lui suffisent pour une telle supplication. Comme si le monde entier lui était confié, comme s'il était le père de tous, il se présente à Dieu pour demander l'extinction de toutes les guerres, l'apaisement de tous les troubles, le règne de la paix, la prospérité universelle, le prompt éloignement des malheurs publics et privés, dont la menace est toujours suspendue sur la tête de tous. Il faut donc qu'un pasteur montre en tout, et par rapport à tous ceux pour lesquels il prie, la supériorité des mérites qui doit distinguer le chef du sujet.

« Mais lorsque, invoquant l'Esprit-Saint et célébrant le très-redoutable sacrifice, il tient dans ses mains le souverain Seigneur de l'univers, je le demande, à quel rang le placerons-nous? Quelle pureté, quelle piété nous avons droit d'exiger de lui! Qu'elles doivent être chastes ces mains, cette langue par lesquelles s'accomplit un si grand mystère! Qu'elle doit être éminente la sainteté de cette âme qui reçoit l'esprit infini! Alors les anges accourent d'en haut, ils environnent le prêtre, ils remplissent le saint lieu; toute la hiérarchie céleste se précipite là, autour de l'autel où gît la victime, et proclame sa gloire. Qui donc en pourrait douter s'il songe à la grande chose qui s'accomplit?

« Pour moi, j'ai entendu raconter qu'un vieillard, homme admirable, habitué aux révélations, assurait l'avoir vu un jour; il avait vu, pendant l'action sainte, autant du moins que de terrestres organes peuvent y suffire, une multitude d'anges revêtus de robes éclatantes, rangés autour de l'autel, le front courbé comme des soldats en présence de l'empereur : je le crois volontiers. Je tiens aussi d'une autre personne qui le savait, non par ouï-dire, mais pour l'avoir vu elle-même, qu'au moment de quitter cette vie, alors que s'exhale le dernier soupir, les âmes qui ont eu le bonheur de participer avec une conscience pure aux mystères saints, sont escortées par les anges dans leur passage à l'éternité, en l'honneur du sacrement qu'elles ont reçu.

« Et tu ne frémis pas d'engager une âme comme la mienne dans un ministère si saint; d'élever à la dignité des prêtres un homme aux vêtements souillés, que Jésus-Christ a exclu du banquet! L'âme du prêtre doit resplendir comme le flambeau qui éclaire le monde, et la mienne, enveloppée des ténèbres d'une conscience impure, n'ose ni ne peut élever un regard assuré vers son divin Maître. Les prêtres sont le sel de la terre, et mon peu de sagesse, mon insuffisance en toutes choses, qui pourra les supporter sans peine, si ce n'est vous, mes

[1] Chrys., *Du Sacerd.*, l. 3, c. 4, *alias* 3.

amis, qui m'avez voué depuis longtemps une affection sans bornes [1] ? »

Avec ce sentiment de la mission et de la dignité du sacerdoce, Jean devait regretter plus amèrement que personne les fautes, les passions, les contre-sens à l'esprit évangélique qui troublaient dès lors et désolaient le sanctuaire. Tandis que de hautes vertus jettent sur l'Eglise un éclat divin, l'ambition et l'orgueil se montrent au pied de l'autel. Ce que les hommes éminents, la piété sincère, le vrai mérite redoutent et fuient comme un péril, la médiocrité présomptueuse le convoite sans pudeur. Aux yeux de quelques-uns, le sacerdoce n'est qu'une haute position entourée d'hommages, une magistrature puissante qui donne une influence considérable, de nombreux clients. La cabale en assiége les avenues. Ce ne sont plus ses bourreaux, ce sont ses disciples qui tirent au sort la tunique de Jésus-Christ. De là, les accusations amères de saint Grégoire de Nazianze et de saint Jérôme contre le clergé de leur temps; de là aussi, les plaintes non moins éloquentes, quoique moins acerbes, de Chrysostome, et la force avec laquelle il signale, lui, encore sans autorité et sans nom, les abus, les manœuvres de toute espèce qui déshonoraient souvent le choix des évêques.

« Rends-toi, dit-il, à ces fêtes populaires où se font les élections ecclésiastiques. Les électeurs se divisent; les prêtres même ne sont pas d'accord. Chacun fait bande à part : l'un donne sa voix à celui-ci, l'autre à celui-là. Et pourquoi? C'est qu'on ne considère point la seule chose qu'on devrait considérer : les vertus du candidat. Un tel doit être élu parce qu'il est d'une famille illustre; un tel, parce qu'il est riche; celui-ci, parce qu'il est venu de nos adversaires à nous; celui-là, parce qu'il est mon parent. Quant à celui qui est vraiment digne, personne n'y songe. On allègue quelquefois des motifs plus absurdes. Il faut admettre ceux-ci de peur qu'ils ne passent dans les rangs ennemis; ceux-là, parce qu'ils sont méchants et que, dédaignés, ils peuvent faire beaucoup de mal. Des êtres pervers, chargés de vices, sont élevés à la dignité sainte de prêtres, par le motif même qui devrait leur interdire le seuil du temple !..... Et après cela, je le demande, chercherons-nous les causes de la colère de Dieu, quand nous livrons ainsi les plus redoutables mystères à des hommes aussi méchants qu'incapables?

« Je traitais autrefois les princes d'absurdes, parce que, dans la distribution des honneurs, ils ont égard moins au mérite qu'à la fortune et aux protections. Mais, depuis que le même abus a fait irruption dans l'Église, qu'y a-t-il d'étonnant que des hommes du monde, pour qui la faveur publique et l'argent ont un si grand prix, tombent en de pareils désordres, quand ceux qui professent l'exemption de ces misères n'ont point de meilleurs sentiments, et qu'ils traitent des intérêts éternels comme ils traiteraient d'un arpent de terre, confiant à des hommes vils, pris au hasard, le gouvernail de l'Eglise pour laquelle le fils unique de Dieu a bien voulu se dépouiller de sa gloire, se faire homme, être supplicié comme un esclave et mourir?

« Mais ce n'est pas tout; non-seulement on choisit les indignes, on repousse les bons... Le but de cette conduite, c'est que l'Église ne puisse trouver de consolation nulle part et gémisse dans l'oppression. Cela ne mérite-t-il pas mille fois les foudres du ciel, ou tous les feux d'un enfer plus terrible que celui dont nous menacent les Ecritures? Et cependant il supporte, il souffre ces maux affreux, celui qui ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie. Pourrions-nous jamais admirer assez sa clémence?

« Des enfants du Christ ruinent l'héritage du Christ avec plus d'acharnement que ses ennemis; et le Christ, toujours bon, leur ouvre son cœur et les invite à la pénitence ! Gloire à vous, ô Seigneur ! Gloire à vous ! quel abîme de miséricorde vous êtes, ô mon Dieu ! Quels trésors de patience vous possédez ! Des hommes qui, à la faveur de votre nom, se sont élevés de la misère et de l'obscurité au faîte des honneurs, tournent contre vous vos bienfaits; ils osent ce qu'on ne peut oser. Profanateurs insolents de vos saints mystères, ils rejettent les bons, pour que des méchants, des êtres perdus de mœurs, avec une entière liberté, avec une parfaite impunité, bouleversent tout au gré de leur malice.

« Si tu veux connaître les causes de ce désordre, tu découvriras que leur racine, leur mère commune, c'est l'envie. Mais leur forme n'est pas la même; il y a sur ce point beaucoup de variété. Celui-ci est tout jeune : écartons-le, dira-t-on; celui-là manque de souplesse. Un autre déplaît à un tel; certain personnage verrait avec peine élire ce candidat et rejeter celui

[1] Chrys., *Du Sacerd.*, l. 6, c. 4, *alias* 3.

qu'il a présenté. Un autre est bon, plein de mansuétude et de charité ; un autre est sévère pour les pécheurs. Pour des prétextes, on n'en manque pas ; ils en ont tant qu'ils veulent ; et quand ils n'en ont pas d'autres, ils s'attaquent à la fortune. Il ne faut, disent-ils, élever personne tout d'un coup à une pareille dignité, mais avec précaution et par degrés .... Chaque jour voit se former de nouvelles cabales. Mille traits malins pleuvent sur les élus, tant qu'enfin on fait exclure ceux qu'on n'aime pas et admettre ses créatures. Un évêque dans une pareille situation est comme un pilote qui aurait dans son vaisseau, pour compagnons de voyage, des pirates épiant l'occasion de le surprendre, lui, les matelots et les passagers [1] ».

Ce tableau, qui paraît chargé, est pâle cependant auprès de ces quelques mots de Grégoire de Nazianze. « On dit, s'écrie-t-il, que l'aigle, pour éprouver ses aiglons, leur fait regarder fixement le soleil ; s'ils clignottent, il les jette. Pour nous, plus faciles, nous plaçons sur le trône épiscopal le premier venu, sans nous occuper ni de son présent ni de son passé, ni de ses paroles ni de ses actions ; c'est un coup de dé. Les choses divines sont livrées au hasard du jeu. Mettez un masque de théâtre au dernier des hommes, le voilà tout à coup un homme pieux. Hier parmi les histrions et dans les coulisses, aujourd'hui en spectacle dans le temple de Dieu. Hier avocat, vendant la justice, aujourd'hui un autre Daniel. Hier, l'épée nue, assis sur un tribunal dont tu faisais un brigandage, aujourd'hui modèle de mansuétude. Hier danseur efféminé et le plus habile à boire, aujourd'hui directeur des vierges et des épouses. Hier Simon le Magicien, aujourd'hui Simon Pierre [2] ».

Ces scandales déplorés par Chrysostome, flagellés par Grégoire, cet envahissement de l'épiscopat par l'ambition et la cupidité, trouvaient une grande compensation dans les vertus éminentes du plus grand nombre des évêques. Jamais le diadème de l'église ne resplendit de plus de lumière et de sainteté. Loin d'altérer ou d'obscurcir l'idéal chrétien, les passions ruées sur le sanctuaire, par les hautes protestations qu'elles inspiraient, faisaient mieux ressortir sa beauté divine. Les vapeurs condensées à l'horizon n'empêchaient pas l'astre de briller au zénith et de remplir l'univers de ses feux.

Dans un livre sur le sacerdoce, Jean ne pouvait passer sous silence ce qui est l'un des plus grands moyens d'action et des devoirs les plus considérables du sacerdoce : je veux dire le ministère de la parole. Serait-il sans intérêt de rechercher comment cette question a été traitée par un homme qui devait être bientôt la gloire et le premier maître de la tribune sacrée ?

Il établit d'abord la nécessité pour l'évêque d'unir à une doctrine profonde un talent convenable d'exposition et d'enseignement. « Pour arriver à la guérison des maladies corporelles, les médecins ont des moyens divers. Nous, pour obtenir celle des âmes, nous n'en avons qu'un, l'instruction par la parole. Remèdes et régime, tout est là. Elle fait l'office du fer et du feu. Qu'elle soit inefficace, tout le reste n'est rien. Aurait-on le don des miracles, son secours serait nécessaire encore [1] ».

Mais, s'écrie son ami Basile en l'interrompant : « Si l'éloquence a tant de prix, pourquoi le bienheureux Paul l'a-t-il dédaignée ? Pourquoi s'est-il fait gloire de son ignorance à cet égard ? »

« Hélas ! répond Chrysostome, c'est là précisément ce qui a causé la ruine de plusieurs, en leur faisant négliger l'étude de la vraie doctrine. Incapables de s'élever à la hauteur des pensées de l'Apôtre, ni de saisir le sens véritable de ses paroles, ils ont passé leur vie entière dans la somnolence, attachés non pas à cette ignorance dont se vantait saint Paul, mais à celle dont nul homme sous les cieux ne fut plus éloigné que lui. Mais supposons le glorieux Apôtre aussi peu instruit dans l'art de parler qu'ils le disent, que s'ensuit-il pour les hommes de notre temps ? Paul, en effet, possédait une puissance supérieure à celle de la parole. Il n'avait qu'à se montrer, et, sans dire un mot, il faisait trembler les démons. Aujourd'hui tous les hommes réunis dans un même lieu se répandraient en prières et en larmes, ils n'auraient pas le pouvoir qu'avaient jadis les vêtements de Paul. Par ses prières, Paul ressuscitait les morts. Il faisait de tels prodiges, que les païens le prenaient pour un Dieu. Avant de quitter la terre, il mérita d'être ravi jusqu'au troisième ciel. Et les hommes de nos jours... mais je ne veux rien dire de blessant pour personne. Je suis étonné seulement qu'on se compare à un si grand homme. Que si nous mettions de côté ses miracles pour ne considérer que ses mœurs angéliques, nous verrions cet athlète du Christ

[1] Chrys., *Du Sacerd.*, l. 3, c. 12. — [2] Greg. Naz., t. 2, pp. 799 et 801.

[1] Chrys., *Du Sacerd.*, l. 4, c. 3.

triompher plus encore par elles que par les miracles ». Et, après quelques mots sur les vertus de l'Apôtre, sur son apostolat et sa charité : « Maintenant, poursuit-il, je prouverai que Paul ne fut pas un ignorant. Sans doute il n'est question ici ni du fini d'Isocrate, ni de la fierté de Démosthène, ni de la gravité de Thucydide, ni de l'élévation de Platon ; je fais grâce des ornements étudiés des auteurs profanes. Je ne tiens ni à l'élocution ni à l'action. Qu'on n'aille pas cependant, pour excuser sa propre négligence, ravir à cet illustre Saint l'une de ses qualités les plus grandes. Et comment confondait-il les Juifs de Damas lorsqu'il n'avait pas encore commencé de faire des miracles ? Comment terrassa-t-il les Hellènes ? Pourquoi fut-il relégué à Tarse ? N'est-ce pas pour avoir triomphé d'eux par la puissance de la parole ? N'est-ce pas pour les avoir pressés si vivement, que ceux-ci, indignés de leur défaite, s'acharnèrent à le faire mourir ? A Antioche, quel genre de combat livra-t-il, pour la défense de la vérité, à ceux qui voulaient judaïser ? Et à Athènes, dans cette ville le foyer de la superstition, n'est-ce pas après avoir entendu une allocution de Paul qu'un membre de l'aréopage et sa femme quittèrent tout pour s'attacher à lui ? Que ne fit-il pas à Thessalonique, à Corinthe, à Ephèse, à Rome même ? Il consacrait sans relâche les jours entiers et les nuits à l'interprétation des Ecritures. Faut-il dire ses luttes avec les disciples d'Epicure et de Zénon ? Si donc nous le voyons, soit avant d'opérer des miracles, soit lorsqu'il en opérait, faire un si grand usage de la force de la parole, comment aurait-on eu l'imprudence de traiter d'ignorant celui qui excitait l'admiration de tous par ses controverses et par ses discours ? Pourquoi les Lycaoniens le prirent-ils pour Mercure ? Les miracles purent bien faire passer Paul et Barnabé pour des dieux : mais que Paul fût pris pour Mercure, ce n'est pas aux miracles, c'est à l'éloquence qu'il faut l'attribuer. Qu'est-ce qui a valu à ce bienheureux apôtre la gloire de son nom, qui vole de bouche en bouche par tout l'univers ? N'est-ce pas la vertu divine de ses épîtres, où les fidèles de tous les temps ont puisé et puiseront comme à une source qui ne tarira point tant que le genre humain subsistera ? Ses écrits sont comme un rempart indestructible qui entoure toutes les églises de l'univers. Lui, comme le plus vaillant des héros, il est encore debout au milieu d'elles, enchaînant toute pensée aux pieds du Christ, abattant tout orgueil qui s'élève contre la science de Dieu. Et tout cela, il le fait par ces admirables épîtres qu'il nous a laissées et qui sont pleines de la divine sagesse. Les prenant pour guides, les chefs des églises enrichissent d'une beauté spirituelle cette chaste Vierge que Paul nous représente comme la fiancée de Jésus-Christ, repoussent les maux prêts à fondre sur elle, et lui conservent une santé inaltérable. Tels sont les remèdes que cet ignorant nous a légués, et telle est leur vertu démontrée par l'expérience. De tout ceci, concluons que Paul s'était sérieusement appliqué à l'étude de l'éloquence [1] ».

Après avoir détruit l'objection de son interlocuteur, après avoir établi, dans les chapitres suivants, qu'un évêque doit être profondément instruit de la doctrine pour la communiquer aux autres, et porter remède aux controverses qui s'élèvent sur les dogmes, il insiste sur la nécessité de consacrer un grand travail au discours qu'on adresse au peuple du haut de la tribune sacrée. « La plupart des auditeurs, dit-il, viennent, non pas avec les dispositions des disciples à l'égard de leurs maîtres, mais comme des oisifs qui assistent aux représentations du théâtre ou aux luttes du cirque. On prend parti pour un orateur ou pour un autre, et l'on n'écoute que pour applaudir ou critiquer. Et ce n'est pas tout : s'il arrive à un prédicateur de faire entrer dans son discours des pensées d'autrui, il subit plus d'humiliations que le dernier des voleurs. Souvent même, quoiqu'il n'ait rien emprunté à personne, il suffit qu'on le soupçonne de l'avoir fait, pour le traiter comme un homme surpris en flagrant délit de vol. Que dis-je ? on ne lui permet pas même la fréquente répétition de ses propres idées. La foule des auditeurs cherche plutôt le plaisir de l'oreille que le salut de l'âme. Il faut donc un esprit élevé, qui puisse mettre un frein à cette jouissance infructueuse de la multitude, et tourne son attention vers un objet plus utile, si bien que les brebis suivent le pasteur avec docilité, loin que celui-ci se laisse guider par leurs caprices. Or, c'est une chose qu'on ne peut obtenir qu'à la double condition de mépriser les louanges et de posséder la puissance de la parole. Si l'une des deux vient à manquer, l'autre toute seule devient inutile. Si l'orateur qui dédaigne les louanges expose la doctrine dans un langage dépourvu de grâce et de sel, il sera générale-

[1] Chrys., *Du Sacerd.*, l. 4.

ment dédaigné et ne retirera de la noblesse de ses sentiments aucun fruit. Un autre manie bien la parole, mais il est esclave de la faveur populaire ; pour lui comme pour ses auditeurs le préjudice est le même ; car, avide de louanges, il songe à plaire plutôt qu'à sauver. Et de même que celui qui résiste aux attraits de la vaine gloire, s'il manque du talent de bien dire, quoiqu'il ne soit pas le jouet des caprices du peuple, se met, par la pénurie de ses moyens, dans l'impossibilité de lui procurer un bien réel ; ainsi, celui qui se laisse entraîner par l'amour des éloges, pouvant, par la doctrine et l'éloquence, rendre le peuple meilleur, ne songe qu'à lui plaire et à exciter de vains applaudissements. Il faut donc qu'un excellent pasteur soit parfait sous ces deux rapports et fasse marcher de front ces deux qualités. Alors seulement, il aura la pleine liberté de se montrer indulgent ou sévère... Possédât-on à un degré supérieur le talent de la parole (ce qui est le privilége du petit nombre), on ne serait pas dispensé pour cela de travailler sans relâche. Puisque c'est de l'étude plutôt que de la nature que vient l'éloquence, se serait-on élevé sous ce rapport au faîte de la perfection, on en descendra vite, si l'on ne cultive ce talent par une application soutenue et un exercice continuel. D'où il suit que les plus habiles sont aussi ceux qui ont le plus à travailler [1]... »

« En effet, poursuit Chrysostome, on ne pardonne pas à un orateur cette faiblesse commune à tous les hommes, qui est de ne pas réussir toujours également. Si ses discours ne répondent pas exactement à sa réputation, il se retire accablé des reproches, des traits malins de l'auditoire. Personne ne songe qu'une peine subite, une vive préoccupation a troublé peut-être la pureté de son intelligence, et ne lui permet pas d'enfanter des idées claires et précises ; que l'orateur est un homme, et que par conséquent il lui est impossible d'être toujours égal à lui-même, et qu'il est, au contraire, fort naturel de faillir quelquefois et de rester au-dessous de ses moyens... Au talent de la parole, au travail assidu, il faut joindre une grande patience. L'orateur est entouré de jaloux ; s'ils n'ont rien à lui reprocher, ils s'irritent de l'estime générale dont il jouit... Ils le diffament, le calomnient, le poursuivent de leur malice et en public et en particulier. Si à chaque trait qu'on lui lance, son âme s'afflige, s'irrite, elle succombera bientôt au chagrin... Souvent on choisit un misérable orateur, qu'on porte aux nues par des éloges exagérés, et cela dans le but, non d'exalter un homme sans mérite, mais de rabaisser celui qui en a... Outre ces ennemis, le défenseur de la vérité aura souvent à lutter contre l'ignorance de tout un peuple. En effet, un auditoire ne se compose pas entièrement d'hommes instruits : ils y sont d'ordinaire en petit nombre... Aussi le meilleur discours n'est-il pas le plus goûté... Il faut se résigner d'avance à ces absurdes jugements, excuser, pardonner le défaut d'instruction, aussi bien que la jalousie, et être convaincu que ni l'un ni l'autre ne peuvent ôter le talent à celui qui en est doué. Un peintre éminent dans son art verrait son tableau, celui qu'il a le plus soigné, critiqué par des personnes étrangères à la peinture, qu'il n'en éprouverait aucun découragement. De même, leur enthousiasme ne lui ferait pas prendre pour un chef-d'œuvre un travail réellement mauvais. Que le talent soit lui-même le juge de ses productions, et ne s'arrête pas à l'opinion peu éclairée et peu sûre des autres.

« Ainsi celui qui a embrassé la mission d'enseigner dans l'Eglise, ne doit pas s'attacher aux suffrages de la multitude et tomber dans l'abattement s'ils lui manquent. Après avoir médité ses discours, pour plaire à Dieu, et c'est là le seul but de ses travaux, non les applaudissements et les éloges, s'il vient à être approuvé des hommes, qu'il ne repousse pas cette approbation ; si elle lui manque, qu'il y renonce sans se plaindre. Une assez grande consolation de ses peines, la plus grande de toutes, c'est la conscience de n'avoir employé son instruction, son talent, sa parole, qu'à entrer dans les vues de Dieu et à le glorifier [1] ».

Le livre *du Sacerdoce*, que ces citations déjà trop longues n'ont pu cependant faire connaître qu'imparfaitement, finit, comme il avait commencé, par une effusion d'humilité et d'amitié. Basile en pleurs dit à Chrysostome :

« J'étais venu te demander la réponse à faire à tes accusateurs, et tu me congédies avec une autre préoccupation ; car ce qui m'inquiète à présent, ce n'est pas ce que je répondrai pour toi, mais ma propre justification devant Dieu. Je t'en conjure, si mes intérêts te touchent un peu, s'il est pour moi quelque consolation en Jésus-Christ, quelque reste de tendresse ou de pitié...., tends-moi la main, aide-moi de ta

[1] Chrys., *Du Sacerd.*, l. 5, c. 1, 2, 4.

[1] Chrys., *Du Sacerd.*, l. 5, c. 5.

parole et de ton exemple. Ne consens jamais à m'abandonner même un instant, et vivons ensemble, plus étroitement unis que dans le passé[1] ».

Jean lui répondit en souriant : « De quel secours serai-je pour toi dans cette foule immense de devoirs? Mais puisque tu attaches à cela quelque prix, ô ami bien-aimé ! prends courage, et tous les instants dont tu pourras disposer après les travaux d'un grand ministère, je les passerai près de toi ; je te soutiendrai de mes consolations ; mon dévouement ne te fera jamais défaut.

« A ces mots, poursuit Chrysostome, il fondit en larmes et se leva. Et moi, l'embrassant et lui donnant un baiser au front, je l'accompagnai, et l'exhortai à supporter avec courage ce qui était arrivé. Oui, lui dis-je, j'ai la confiance en Jésus-Christ, qui t'a lui-même appelé à la conduite de son troupeau, qu'en récompense de ton saint ministère, tu jouiras d'un assez grand crédit auprès de lui pour me sauver du péril au jour solennel de sa justice, et m'introduire avec toi dans sa demeure éternelle[2] ! »

Nobles amis ! Sainte amitié ! On en respire la fleur avec délices dans ces paroles embaumées d'une céleste charité. Chrysostome s'est peint là, tel qu'il fut avec sa foi ardente, son humilité convaincue et profonde ; cœur aimant sous un visage sévère, austère chrétien et délicieux ami. On comprend qu'un tel homme dut être aimé, et que si son génie, ses vertus, sa haute loyauté, je dirai presque la noble imprudence de son caractère, lui suscitèrent des jaloux et des ennemis, il n'inspira jamais d'attachement médiocre. Ces âmes-là, quand une fois vous êtes entrés dans leur sphère d'attraction, vous enchaînent à elles à jamais : elles vous entraînent dans la vie, dans la mort, dans l'éternité.

Du reste, cet admirable traité sur le sacerdoce est trop célèbre pour qu'il soit utile d'en parler plus longtemps. Tous les siècles chrétiens ont souscrit à l'éloge qu'en a fait saint Isidore de Péluse, contemporain et disciple de Jean. Ecrivant à l'un de ses amis : « Je t'envoie, lui dit-il, le livre que tu m'as demandé, et j'en attends pour toi le fruit qu'il produit pour tout le monde : sa lecture pénètre les âmes et les embrase du divin amour. Son but est de montrer le sacerdoce comme saint, vénérable, d'un accès difficile, et imposant de graves devoirs. Jean, ce sage interprète des secrets de Dieu, ce grand évêque de Byzance et l'œil de toutes les églises, l'a écrit avec tant de prudence et de soin, que tous, tant ceux qui remplissent selon le cœur de Dieu les fonctions saintes du sacerdoce, que ceux qui s'en acquittent avec négligence, y trouvent, les uns, de quoi nourrir leur vertu, les autres, de quoi corriger leurs vices[1] ».

[1] Chrys., *Du Sacerd.*, l. 6, c. 10. — [2] *Ibid.*

Quant à l'interlocuteur de ces dialogues, on n'en sait guère plus que ce qu'ils en disent. Ceux qui ont vu dans l'ami de Chrysostome, l'illustre évêque de Césarée, son homonyme, sont tombés dans une méprise grossière[2]. Né en 329, Basile le Grand ne fut pas, ne put être le compagnon d'étude de Jean d'Antioche. L'un était revêtu de l'épiscopat que l'autre n'avait pas reçu le baptême.

Photius, en désignant Basile de Séleucie en Isaurie, n'a pas été plus heureux ; car ce Basile de Séleucie assistait en 451 au concile de Chalcédoine, et écrivait en 458 à l'empereur Léon. Il est difficile de croire qu'il eût été sacré évêque, comme l'ami de Jean, en 374, c'est-à-dire quatre-vingt-quatre ans avant sa mort, d'autant plus que son prédécesseur occupait encore le siége de Séleucie en 431[3].

Ménard émet l'opinion que Basile, celui dont il est ici question, pourrait bien être le même personnage que Maxime, cet autre ami de Jean, que nous avons vu figurer dans sa société intime avec Théodore, et qui mourut évêque de Séleucie sur mer, près d'Antioche. Mais cette hypothèse, absolument gratuite, n'a pour elle aucune vraisemblance.

Il n'y a d'admissible que l'opinion de Baronius, adoptée par Montfaucon et soutenue par Stilting, d'après laquelle l'ami de notre Saint serait l'évêque de Raphanée, en Syrie, signé au concile de Constantinople, en 381, sous le nom de Basile[4]. Raphanée était une petite ville de la Séleucie maritime, entre le château d'Antaradam et l'Oronte, à quelques pas d'Antioche[5]. Le voisinage permettait aux deux amis de se voir aussi fréquemment qu'ils se l'étaient promis, et presque de vivre ensemble.

[1] Isid. Pelus., *ep.* 156.
[2] Socr., l. 6, c. 3. — Erasme a répété cette erreur dans sa vie de saint Chrysostome.
[3] Phot., Bibl., p. 378 ; Stilting, t. 4, sept., p. 425 ; Herm., p. 50; Montf., t. 1, p. 361 ; Tillem., t. 11, p. 13.
[4] Montf., *ibid.* ; Stilting, *ibid.* ; Bar., *ad an.* 382, n° 69. — [5] Cell., Geog. anc., t. 2, p. 253.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Jean quitte la ville et se retire au désert — Mouvement général à cette époque vers la solitude et la vie monastique. — Cénobites. — Organisation du monastère — Charité des solitaires. — Travail réhabilité. — Résultats sociaux. — Saint Antoine. — Anachorètes — Pierre le Galate — Zénon. — Eusèbe de Thélédan. — Siméon l'Ancien. — Macédonius. — Hésitations de Chrysostome. — Luttes intérieures — Bonheur de la solitude. — Lettres sur la componction. — Providence. — Confession. — Peines éternelles.

Le but des évêques qui avaient imposé les mains à Basile n'était qu'à moitié rempli. Il est probable qu'ils firent de nouvelles instances auprès de Jean, et que le désir de s'y dérober fut pour beaucoup dans la détermination qu'il ne tarda pas à prendre. La terreur de l'épiscopat le poursuivant sans cesse, et le toit maternel ne lui offrant pas un asile assez sûr contre sa naissante renommée, il résolut de quitter la ville pour se faire oublier.

Sa mère, vaincue enfin par ses prières réitérées, et préparée de plus longue main au sacrifice, se résigna-t-elle à une séparation jusque-là redoutée, ou lui-même, plus aguerri contre ses propres attendrissements, plus fort contre son cœur, eut-il le courage de résister aux supplications et aux larmes de sa mère ? Il est probable qu'elle était morte. Un historien l'affirme [1], et tout porte à croire qu'un fils aussi pieux ne délaissa pas la vieillesse vénérée d'une telle mère.

Cette mort, et l'exil prolongé de Mélèce, en laissant dans l'existence du jeune homme un vide plus grand, lui rendirent plus triste le séjour de la ville, et précipitèrent son départ. Il prit donc le chemin de la montagne, et se retira dans cette *cité de la vertu* [2], comme il dit, toute pleine de sages, d'hommes intrépides, affranchis des passions d'ici-bas, exclusivement occupés de Dieu, comme Adam dans le paradis, ou comme les anges du ciel [3].

Un grand mouvement se faisait alors dans le monde des âmes, sous la double impulsion du spiritualisme chrétien, et du spectacle de tristesse et de dégoût qu'offrait dans sa dissolution la vieille société romaine. Une immense tempête, tourbillonnant en rafales de sang, de flammes et de crimes, brisait, emportait toutes choses. Les hourras des barbares, les acclamations du cirque, les chants de l'orgie, l'écroulement des cités, les horreurs de la guerre étrangère et de la guerre civile, les révolutions et les bassesses du palais et de l'armée, se mêlaient dans un affreux tumulte qu'aucune parole humaine ne pouvait dominer. L'empire s'affaissait dans la boue. La Providence détournait les yeux de cette agonie.

Un tel spectacle attristait profondément les esprits élevés et sérieux, et les poussait à chercher, loin de cette horrible anarchie, au fond du désert, au sommet des montagnes, la paix du monde spirituel, un abri solide, où ils pussent se reposer dans les délices du silence et de la pensée, de tant de bruit, d'agitation, de douleur, et se dérober la vue de cette immense ignominie. Quand tout à leurs pieds était ruine et déshonneur, leur regard s'élevait vers Dieu, centre de tous les êtres, source de toute vie, éternelle vérité, éternel amour, dont la beauté rayonnante remplit de splendeur et d'harmonie les régions supérieures où ne montent pas les passions des hommes. Pauvres passagers sur un esquif en perdition, ils avaient lutté quelques jours contre la tempête ; mais fatigués, découragés, convaincus de l'impuissance humaine à conjurer la catastrophe imminente, ils étaient heureux d'échapper à ces vagues souillées et à ces naufrages, et de s'envoler sur les ailes de la foi vers ces hauteurs sereines, voisines du firmament, où ils se baignaient et se berçaient dans son éther lumineux et embaumé, n'entendant que la voix des anges dans la prière, ne respirant que le parfum des âmes unies à Dieu, fleurs immortelles du ciel.

Ce serait mal apprécier ce grand mouvement que de l'attribuer tout entier à une cause purement humaine. Le noble désir, allumé par la grâce de Dieu dans une foule de cœurs, d'arri-

[1] Georg. Alex., *in vita Sancti*. Ce que dit Fleury, d'après Hermant, qu'elle vivait encore lors du départ de Jean pour l'exil, est complétement erroné.

[2] Chrys., *Hom.* 72 sur S. Math., p. 3. — [3] *Id.*, *Hom.* 68 sur S. Math., n. 3.

ver à une pratique plus parfaite des vertus chrétiennes, de s'affranchir le plus possible des liens du monde et du poids de la chair pour suivre de plus près Jésus-Christ ; une aspiration ardente, presque irrésistible vers les choses saintes et éternelles, vers cette vie transcendante révélée à l'homme par l'Evangile ; un sublime besoin d'expier et de s'immoler, furent les premiers éléments du monachisme.

« Il existe dans certains hommes, dit Mœlher, une qualité accordée de Dieu, en vertu de laquelle l'attrait vers ce qui est spirituel et divin est si fort, qu'ils ne s'attachent plus à ce qui est temporel et fini que par un fil extrêmement léger. La partie de leur nature qui est en rapport avec Dieu se met tellement en évidence, que la partie opposée disparaît de cette vie. La vie de ces hommes est avec Jésus-Christ cachée en Dieu[1] ».

Jean fut de ce nombre. Il subit l'entraînement de sa piété bien plus que l'influence de son siècle. Mais personne mieux que lui n'a décrit les travaux et les charmes de cette vie outre-nature, avant-port de l'éternité, où l'homme victorieux de la plupart des lois qui le courbent vers la terre voit s'ouvrir devant lui des horizons vastes et libres, seuls dignes de sa pensée qui s'y repose et s'y dilate, éblouie et attirée par les plus radieuses perspectives de l'infini. On dirait qu'il acquiert ainsi une autre organisation physique, d'autres conditions d'existence, un plus grand empire sur le monde et sur lui-même, et qu'il vit déjà de lumière, de vérité, d'amour, comme sous l'ère de la résurrection dans le royaume de Dieu [2].

Les solitaires se levaient avant le soleil. Leur premier sentiment, leur première pensée, leur premier regard montait à Dieu. Debout, autour du Père, c'est-à-dire du chef, le visage souriant, la conscience pure, le cœur plein d'une douce joie, ils entonnaient l'hymne des anges : *Gloire à Dieu, paix aux hommes !* ou le cantique de David : *Il est bon de louer le Seigneur et de chanter votre nom, ô Dieu Très-Haut ! Il est bon de célébrer votre miséricorde durant le jour et votre vérité durant la nuit. Vos merveilles m'ont pénétré de joie, et j'ai tressailli devant l'œuvre de vos mains. Qu'elles sont magnifiques vos œuvres, ô mon Dieu ! que vos pensées sont profondes* [3] ! Puis ils fléchissaient le genou, appelant les pardons et les bontés du Ciel sur tous les hommes, implorant pour eux la grâce d'honorer Dieu par une vie sainte et de n'être pas exclus de ses miséricordes au dernier jour.

La prière durait ainsi jusqu'au lever du soleil ; après quoi, chacun allait au travail ; car aux champs ou dans les cellules tout le monde travaillait, les plus âgés comme les plus jeunes. On mesurait à l'amour du travail le progrès dans la vertu. Ceux-ci bêchaient la terre, semaient les légumes, arrosaient les plantes, greffaient les arbres ; ceux-là tressaient des nattes et des corbeilles de jonc, fabriquaient des éventails de palmier, des voiles de navire, de grossières étoffes de poils de chameau ; d'autres sciaient le bois, charriaient l'eau, servaient les malades et les voyageurs, copiaient les manuscrits ; quelques-uns étudiaient les saints livres. Quiconque eût parlé de suppléer au travail par la prière eût été traité de Massalien et d'hérétique. Le mot de saint Hilarion à son corps était proverbial parmi eux : « Si tu ne veux pas travailler, tu ne mangeras pas, et si tu manges présentement, ce n'est que pour mieux travailler ».

Le jour était partagé en quatre parties, qu'ils désignaient sous les noms de *tierce*, *sexte*, *none* et *vêpres*. Chacune commençait par le chant d'un hymme ou d'un psaume, et ainsi les saints cantiques se mêlaient à tous les travaux, et le désert ressemblait à un temple où la louange de Dieu ne se tait jamais.

Au milieu des cellules éparses par groupes dans le vallon ou sur les flancs de la montagne, s'élevait la modeste église où, deux fois le jour, les tribus réunies venaient se retremper et se rafraîchir à l'ombre du sanctuaire [1]. Le dimanche et le samedi, on y célébrait les saints mystères, et les frères, déposant la ceinture et le manteau, le sourire des anges sur les lèvres, recevaient la manne des âmes tombée pour eux au désert. Quelquefois aussi le sacrifice spirituel était offert pour les morts. Le jour du Seigneur se passait tout entier dans la lecture et la prière ; mais, ce jour excepté, et à part les quelques moments accordés aux besoins du cœur ou aux exigences du corps, le travail ne cessait pas. Le monastère était une manufacture chrétienne où chacun avait sa fonction et sa place dans un ordre parfait. Une sage organisation par tribus et décades avait écarté à la fois les périls d'une

[1] Mœlh. Athan., l. 4, vers la fin.

[2] Pour les détails qui suivent, voir Chrys., *Hom.* 8, 68, 70 et 72 sur S. Math. ; *Hom.* 14, sur la 1re à Timoth. et S. Jérôme, lett. 18, à Eustoch. et lett. 95 à Rust.

[3] Ps. 91.

[1] A Nitrie l'église était desservie par huit prêtres. Il y avait quatre églises dans le désert de Scétis.

solitude extrême et la confusion des rassemblements nombreux. Un décurion veillait sur neuf moines; un centurion sur dix décuries; un supérieur, qui portait le nom de *Père*, sur tout le désert. Au travail, comme au repas, on allait par décuries. Le décurion distribuait et réglait le travail, encourageait ou réprimandait les travailleurs, et chaque soir rendait compte à l'économe, qui lui-même, tous les mois, rendait compte avec la plus grande exactitude au supérieur ou au Père. Chaque chef de section répondait de la famille confiée à ses soins, y maintenait jour et nuit l'ordre et la règle, et pour chacun de ses membres était un guide, un consolateur, un ami. La charité la plus parfaite unissait les subordonnés aux chefs, et, la pensée de Dieu vivifiant le travail, le travail nourrissait dans les âmes la pensée de Dieu.

Les solitaires ne portaient que des vêtements grossiers à la façon d'Elie ou de Jean. Le *tien*, le *mien*, « cette froide parole », dit Chrysostome, leur était inconnu. Ils ne possédaient rien, si ce n'est en commun. Une fraternité touchante, une mutuelle prévenance confondaient dans une parfaite égalité les esprits divers. Même pauvreté, même obéissance. Au fond, nul ne commandait, tous se dévouaient. Pas le moindre vestige d'orgueil : chacun se regardait comme inférieur à son frère ; c'était à qui s'occuperait des offices les plus bas et les plus pénibles, à qui se montrerait plus humble et plus charitable. Quelque nom qu'il eût porté dans le monde, quelque rôle qu'il y eût joué, chacun devenait à son tour et par semaine le serviteur de sa décurie, coupait le bois, portait l'eau, soignait les malades, lavait les pieds des étrangers; car ces hommes, si rudes pour eux-mêmes, exerçaient admirablement l'hospitalité. La vénération du peuple leur attribuait le don des miracles et le pouvoir de guérir toutes les maladies; aussi leur amenait-on de loin les infirmes, les estropiés, les incurables ; du moins ils les consolaient et les bénissaient. Le monastère était l'infirmerie universelle de la contrée, l'asile aimé de toutes les souffrances de l'âme et du corps.

Habituellement les ascètes ne mangeaient que le soir après le coucher du soleil, et rien n'était frugal comme leur repas. L'eau d'une source pure désaltérait leur soif; le pain gagné par le travail apaisait leur faim. Un peu d'huile et quelques fruits, ajoutés au pain, étaient le régal des fêtes. Aux infimes, aux vieillards, aux hommes trop jeunes, aux tempéraments délicats, on concédait l'usage des légumes frais et d'un peu de vin. Souvent, comme Jésus au banquet qu'il donna dans le désert, ils s'asseyaient sur l'herbe pour prendre leur nourriture, sans autre voûte sur leur tête que celle du ciel, sans autre lampe pour leur table que la lune, sans autre diversion au silence religieusement gardé que le chant des oiseaux, le bruit des cascades et le murmure du vent dans les arbres. Et cependant la vie de ces hommes se prolongeait calme et sereine, comme un beau jour d'automne, jusqu'à la plus extrême vieillesse. Nul besoin de médecin parmi eux. La plupart des maladies qui sont l'apanage des gens du monde, leur étaient inconnues; et l'on eût dit qu'un reflet de cette vie future, où leur pensée plongeait sans cesse, en se répandant sur leur âme, communiquait à leur organisme même une immortelle jeunesse.

Le repas du soir finissait par cet hymne que Chrysostome nous a conservé : « Béni soit le Dieu qui a pris soin de moi dès ma jeunesse, et donne à toute chair sa nourriture ! Remplissez notre cœur d'allégresse, afin que, forts de votre grâce, nous abondions en toute bonne œuvre en Jésus-Christ, notre Seigneur, à qui la gloire, l'honneur, l'empire, dans tous les siècles. Amen ! Gloire à vous, ô Seigneur ! Gloire à vous, ô Saint ! Gloire à vous, ô Roi ! qui nous donnez notre pain dans une joie pure. Donnez-nous aussi votre esprit, pour qu'à vos yeux, nous trouvions grâce quand vous viendrez nous juger[1] ! » Le chant cessait : l'un prenait Isaïe, l'autre saint Paul : ils s'entretenaient avec ces grandes âmes, cueillant sans effort, dit Chrysostome, le miel délicieux de ces fleurs divines. Quelques-uns conversaient entre eux, et se communiquaient l'un l'autre les impressions du jour. On laissait éclater l'admiration longtemps contenue pour les œuvres du Créateur en présence de cette nature si grande, sous un ciel si splendide, au milieu de ce recueillement si profond. On philosophait doucement sur Dieu, sur le monde, sur les choses visibles et invisibles, sur la vileté de la vie présente, sur la grandeur de la vie future. C'était une assemblée de sages, délibérant, entre le ciel et la terre, des plus hauts intérêts de l'humanité; hommes surhumains, ressuscités, pour ainsi dire, avant d'être morts, et plus semblables aux habitants de l'éternité qu'à ceux du temps; fantômes vénérables, enveloppés d'une vapeur lumineuse,

[1] Chrys., *Hom.* 55, sur S. Math.

et prêts à s'évanouir dans le dernier rayon du soleil qui éclairait ces nobles visages transfigurés et ces grandes scènes de la nature.

La journée finissait, comme elle avait commencé, par un chant sacré, peut-être l'hymne du soir des premiers chrétiens : « Lumière joyeuse de la sainte gloire du Père, immortel, céleste, saint, bienheureux, ô Jésus-Christ! Venus ici au coucher du soleil, en contemplant les clartés du soir, nous célébrons le Père, et le Fils, et le Saint-Esprit de Dieu[1] ». D'écho en écho, de montagne en montagne, la nuit disait à la nuit ces belles paroles ; puis tout redevenait silence. Les pères se couchaient tout vêtus sur une natte étendue à terre, et dormaient quelques heures d'un sommeil léger, jusqu'à ce que le premier chant du coq, le premier souffle de l'aurore, vînt réveiller l'hymne assoupi sur leurs lèvres. Chaque jour était une nouvelle strophe de cet hymne d'amour que l'éternité seule doit achever. Ils l'entonnaient dès le matin, reprenant chaque fois avec une ardeur plus grande leur obscure et noble mission, la plus noble que l'homme ait reçue ici-bas, celle de bénir Dieu au nom de la création, de l'invoquer au nom de l'espèce humaine, de l'adorer, de le prier pour ceux qui oublient de le prier et de l'adorer, et de s'offrir à sa justice, comme les hosties émissaires de tous les péchés et la propitiation du monde.

Cette vie plus que sobre était loin d'absorber le produit de leurs travaux. Le superflu d'un si strict nécessaire appartenait aux malheureux. On ne travaillait pas seulement pour subjuguer le corps, mais pour exercer la charité [2]. « Les moines, disait saint Pacôme, ne sont faits que pour secourir leurs frères [3] », et cette parole était la règle de leur conduite. On eût dit qu'ils se regardaient comme les fermiers des pauvres : admirables fermiers qui se refusaient tout à eux-mêmes, et, avec une persévérance héroïque, défrichaient le désert, fécondaient les rochers, pour créer des revenus à des hommes qui n'avaient rien. Le pauvre était accueilli chez eux comme un ami, presque comme un maître ; on l'entourait de soins affectueux ; on se disputait l'honneur de le servir, de préparer sa couche, de veiller près de lui s'il était malade. Le monastère était aussi l'asile des orphelins. « Nous approuvons, disait saint Basile, qu'on y reçoive les enfants dès leur première jeunesse, afin que nous prenions sous notre conduite ceux qui ont perdu leurs parents, et que, selon l'ardente charité de Job, nous devenions les pères des orphelins. Il faut les élever, poursuit-il, avec toute sorte de charité, comme les enfants de la famille religieuse [1] ».

Ainsi, la pénitence volontaire dans la vie monastique n'était pas seulement une manière d'accomplir cette loi d'expiation imposée à la nature humaine, et devenue dans le Christianisme la loi de salut et de vie. Elle n'avait pas pour unique but d'apprendre à l'homme à vaincre des appétits tyranniques, à redresser des instincts pervers, à se donner sur lui-même une puissance nécessaire, à pratiquer la patience, le désintéressement, l'abnégation, vertus qui devaient régénérer le monde. On lui doit aussi ce résultat important et justement remarqué d'avoir réhabilité le travail dont l'esclavage avait dégradé le caractère et arrêté le développement.

Dans la société païenne, en effet, l'esclave avait supprimé l'ouvrier. Le patricien, le riche propriétaire trouvait sous sa main, parmi ses esclaves, tous les talents et tous les métiers. De là, l'horreur des hommes libres pour l'industrie et le travail, horreur que la loi elle-même avait consacrée. « Nous regardons comme sordides et bas, disait Cicéron, les métiers des mercenaires et de tous ceux dont on achète le travail ; car le salaire même est pour eux un contrat de servitude. Les artisans, ajoutait-il, sont tous, par leur profession, gens vils et méprisables, et il ne peut y avoir rien de noble dans une boutique ou un atelier [2] ». Et, avant l'orateur romain, le philosophe de Stagyre parlant de la classe ouvrière n'avait-il pas dit : « Leur existence est dégradée, et la vertu n'a rien à faire avec les occupations habituelles des artisans, des marchands et des mercenaires [3] ? »

Mais, quand des hommes que la vénération publique regardait comme les élus de Dieu, eurent voué leurs mains libres et saintes au travail ; quand on vit des magistrats, des sénateurs, des personnages d'illustre lignée, possesseurs de fortunes immenses, quitter tout pour devenir, vêtus de bure, d'humbles ouvriers du monastère et passer leur vie à bêcher la terre, à tresser des joncs, à tisser le chanvre ou le poil de chameau ; quand les législateurs des communautés religieuses eurent posé le travail

[1] Cruice, Histoire de l'Église de Rome, p. 76. — [2] S. Bas., *Reg. fus. tract.*, interrog. 37. — [3] Tillem., *Mem.*, t. 7, p. 192-205.

[1] S. Bas., *Reg.*, *fus. tract.*, interrog. 15. — [2] Cic., *de Offic.*, 1, 42 — [3] Aristot., *Polit.*, 6, 4.

comme une règle de la vie parfaite, on ne rougit plus des occupations manuelles, les métiers ne furent plus une flétrissure, et l'on commença à apprécier, à honorer le travail, qui, selon la belle pensée de saint Chrysostome, continue dans le monde l'œuvre de Dieu, et n'est pas seulement pour l'homme une expiation du péché, mais un préservatif contre ses atteintes, une source pure de bonnes œuvres et de vertu [1].

Et de même que, dans le paganisme, l'esclavage avait avili et paralysé le travail ; dans le Christianisme, le travail libre réagissait à son tour sur les esclaves, et en diminuait le nombre.

Ainsi, la vie monastique, inspirée par des motifs de l'ordre surnaturel, opérait dans l'ordre social une heureuse révolution. Elle était en outre un merveilleux instrument de charité [2]. Chaque panier, chaque filet sorti des mains des solitaires, chaque épi arraché à la montagne, en sus de leurs besoins si réduits, se vendait au profit des pauvres ; et de ces pieux bénéfices, produit mixte et sacré de la pénitence et de la charité, on formait, en faveur des infirmes, des vieillards, des indigents de la contrée, une caisse d'épargne et de prévoyance, toujours ouverte et prête à intervenir pour combler ces cruels déficits que l'âge, la maladie, des circonstances malheureuses laissent si souvent dans l'existence d'un grand nombre d'hommes. Et voilà comment, sans tempêtes et sans violences, sans déchaîner la horde sauvage des convoitises, sans ébranler une assise ni une pierre de l'édifice social, en partant de la seule idée d'abnégation et de sacrifice, avec ces deux mots incessamment répétés à l'oreille du riche et du pauvre : *Expiez vos péchés ; aimez-vous les uns les autres, comme Jésus-Christ vous a aimés ;* voilà, dis-je, comment le Christianisme changeait peu à peu la face du monde, et jetait au sein de l'humanité de nouveaux principes vivificateurs.

L'Egypte avait vu la première explosion de l'esprit monastique. « Cette terre, qui fut, dit Chrysostome, la patrie et la mère des poëtes, des philosophes, des magiciens, qui inventa ou propagea tous les genres de prestiges et de tromperies, en donnant asile à Jésus fugitif, avait contracté avec lui une espèce d'intimité qui la rendit plus docile à la voix de ses apôtres, plus prompte à se pénétrer de son esprit [3] ». Avec une rapidité merveilleuse, l'exemple de saint Antoine alluma dans une foule d'âmes le désir de tout quitter pour s'agréger à son *céleste institut* [1]. Bientôt « les montagnes se couvrirent de monastères tout remplis de *chœurs divins*, qui chantaient, étudiaient, priaient, se réjouissaient dans l'espérance des choses futures, cherchaient dans le travail une source d'aumônes. La concorde et la charité régnaient parmi eux : on eût dit un monde à part habité par la justice et la piété [2] ». « Là, dans ce désert plus beau que le paradis, vous ne voyez que des milliers d'anges sous une forme humaine, des peuples de martyrs, des réunions de vierges, et le règne de Jésus-Christ dans toute sa splendeur. Là, les femmes disputent aux hommes la palme de la sagesse et de l'héroïsme, et la pureté de la foi est égale à la sainteté des mœurs. Le ciel étincelant d'étoiles frappe moins mon regard que cette solitude d'Egypte avec ses innombrables cellules de religieux. Débarrassés des sollicitudes de la vie présente, crucifiés au monde, ils travaillent avec ardeur pour subvenir aux besoins des pauvres ; car, parce qu'ils veillent et jeûnent, ils ne s'abandonnent pas pour cela à l'oisiveté ; mais, après avoir consacré la nuit aux hymnes, ils passent le jour dans la prière et le travail des mains [3] ». « A la vue d'une organisation si admirable, ajoute saint Athanase, on ne peut que s'écrier : *Que vos pavillons sont beaux, ô Jacob ! Que vos tentes sont belles, ô Israël ! Elles sont comme des vallées couvertes de grands arbres, comme des tentes que le Seigneur même a affermies, comme des cèdres plantés sur le bord des eaux* [4] ».

L'histoire de saint Antoine, écrite par saint Athanase, et rapidement propagée, répandit au loin dans tout le monde chrétien l'idée et le désir de cette vie merveilleuse. La Palestine se peupla de monastères. La Syrie devint une seconde Thébaïde. Le Liban et l'anti-Liban, l'Amanus qui sépare la Syrie de la Cilicie, le Casius qui domine Antioche du côté du midi et que les anciens appelaient aussi le *mont du soleil,* parce que le grand astre, d'après eux, y était visible trois heures avant de se montrer à l'horizon de la plaine [5], le Télamissus, dont les bras allongés, couverts de lauriers, de myrtes, de

[1] Chrys., sur ces paroles : *Saluez Prisca*, n. 5. — [2] S. Aug., *de Morib. Eccl.* t. 1, p. 711. *Oneratas naves in ea loca mittant, quæ inopes incolunt.* — [3] Chrys., *Hom.* 8, sur S. Math.

[1] Athan., *in vit. S. Ant.*, n. 14. — [2] Athan., *in vit. S. Ant.*, n. 44.— [3] Chrys., *Hom.* 8, sur S. Math., n. 5 et 6. — [4] Liv. des nomb., 2, 4, 5, 6.

[5] Amm. Marc., l. 22, nº 14. — L'empereur Adrien passa une nuit sur le Casius pour voir le lever du soleil, Julien, avant son expédition de Perse, vint y offrir des sacrifices.

térébinthes, enceignaient de leur vaste croissant une plaine superbe, où de nombreuses villas et une admirable végétation rivalisaient de splendeur et de luxe: tout cela était couvert de cellules, et, suivant l'expression de Théodoret, *émaillé*, *comme une prairie*, *de fleurs célestes* [1].

En dehors des cénobites et de la loi du monastère, on comptait, aux environs d'Antioche, un grand nombre d'anachorètes. Ces hommes à part avaient poussé la guerre contre les sens à un degré difficile à comprendre. Une cabane, une grotte, une tombe vide, comme il en existait beaucoup sur les flancs du Casius, un ravin, une fissure dans le marbre de la montagne, leur servaient d'asile. Un gros cilice et un pauvre manteau, appelé *sisyra*, étaient leur seul vêtement. Ils couchaient sur la paille, souvent sur la terre une, chargeaient leurs corps de chaînes de fer, mangeaient et dormaient à peine, et l'on eût dit qu'il n'y avait ni austérité ni supplice qui pût assouvir leur étrange soif de souffrir et d'expier. Toutefois, rien n'était moins stérile pour la cause de l'Evangile et le salut de l'humanité, que ces actes extraordinaires qui, aux yeux du monde, faisaient ressembler leur vertu à la folie. Le spectacle d'hommes si détachés des intérêts d'ici-bas, morts aux plaisirs et aux passions, d'une vie si pure, d'un calme si imposant, qui portaient sur leur front pâle un visible reflet du ciel, faisait toujours sur les foules une grande et sainte impression. Ils allaient dans les villages, où régnait encore l'idolâtrie, parler de Jésus-Christ et de son royaume. Mal accueillis souvent, repoussés quelquefois, ils finissaient par vaincre, à force de douceur et d'humilité, les résistances les plus opiniâtres. Il y a tant de force dans l'oubli de soi-même! C'est là ce qui rendait leurs discours si puissants. Grâce à eux, le Christianisme s'établit dans des contrées jusque-là rebelles [2].

Parmi les hôtes pieux de la montagne, au milieu desquels vint s'abriter le fils d'Anthusa, on comptait alors Pierre le Galate, Macédonius le Crithophage, Romain, Sévère, Zénon, Eusèbe de Téledan, Malchus, Aphraate, et une foule d'autres dont les noms, ignorés des hommes, sont connus de Dieu.

Pierre était venu de Galatie en Palestine pour voir les lieux, dit Théodoret, où le Sauveur a souffert, et repaître ses yeux de vestiges adorés. « Car, poursuit le pieux narrateur, c'est le propre de ceux qui aiment de se plaire dans la vue, non-seulement de l'objet aimé, mais de toutes les choses qui lui ont appartenu ou servi, telles que sa maison, ses vêtements, sa chaussure. Pierre, comme l'épouse des Cantiques atteinte de la blessure d'amour, poursuivait l'ombre même de son bien-aimé; il voulait voir la source d'où le salut avait jailli sur le monde [1] ». Sa piété satisfaite, il vint à Antioche et se fixa sur la montagne. Ayant avisé là un sépulcre vide, élevé sur un grand socle et auquel on ne pouvait arriver qu'au moyen d'une échelle, il l'adopta pour sa demeure. Il ne mangeait que tous les deux jours; un peu de pain et d'eau composait son repas. Il possédait le don des miracles: l'imposition de ses mains, le simple contact de ses vêtements guérissait les malades. Aussi le piédestal de cet autre Stylite était-il sans cesse entouré. On venait de tous côtés réclamer sa bénédiction, et il profitait de cet empressement populaire pour parler de Dieu et prêcher son amour. La plate-forme de son sépulcre était sa tribune: ses discours roulaient sur l'observation de la justice, sur le crime de l'usure, sur les égarements de l'orgueil et l'abus des richesses, sur le devoir de l'aumône et la charité, sur l'obligation de songer au bonheur des autres en songeant à soi-même. Sa parole, qui venait du cœur, remuait les cœurs. On ne l'entendait pas sans se sentir entraîné à aimer la vertu, à détester le vice. Une femme jeune et pieuse, la mère de Théodoret, vint un jour au pied de cette étrange demeure demander une grâce à l'homme de Dieu; elle était vêtue de soie, parée et fardée suivant l'usage du temps; car, ajoute son fils, *elle n'avait pas encore atteint la perfection qu'elle pratiqua depuis*, *et n'avait que vingt-trois ans*. « Ecoute, ma fille, lui dit l'anachorète : supposons qu'un peintre du premier mérite ait fait, suivant toutes les règles de l'art, un portrait magnifique, et qu'un ouvrier ignorant vienne, d'une main inhabile, promener le pinceau sur cette œuvre, retouchant les sourcils, corrigeant les paupières, mettant du blanc au front et du rouge aux joues ; penses-tu que le véritable artiste supportera sans se fâcher cette profanation de son œuvre ? Eh bien ! ma fille, Dieu se fâche aussi quand il vous voit, vous autres femmes chrétiennes, ajouter de prétendus embellissements au chef-d'œuvre de ses mains, Avez-vous donc la prétention de faire mieux que lui ? Son art est-il en défaut? Voulez-vous

[1] Théod., *hist.*, l. 4, c. 28. — [2] Sozom., l. 6, c. 34.

[1] Théod., *vit. pat.*, c. 9.

l'accuser d'ignorance? Laissez, de grâce, ces ajustements et ce fard qui altèrent la pensée du Créateur, et ne vous attachez pas à une beauté menteuse, funeste même à la vertu ».

Zénon était attaché à la maison militaire de Valens : la catastrophe de son maître l'impressionna si fort, qu'il dit adieu au monde et vint habiter la montagne d'Antioche. Lui aussi, il prit un ancien sépulcre pour sa cellule. Ame élevée et contemplative, dès qu'il eut rompu avec la terre, la terre cessa d'exister pour lui. Dieu seul occupa sa pensée : ses jours, ses nuits furent des extases. Possesseur d'une grande fortune, il vivait dans la plus rigoureuse pauvreté. Une poignée d'herbes sèches sur la pierre était sa couche ; la moitié d'un pain de six onces, sa nourriture de chaque jour. Il allait chercher au loin l'eau qui lui servait de boisson. Théodoret, visitant la montagne, le rencontra, comme il revenait de la fontaine, écrasé sous le poids de deux cruches pleines ; et, ne le connaissant pas : « Où est l'admirable Zénon, lui dit-il ? — Admirable Zénon ? répondit le solitaire, personne ici ne porte ce nom-là ». Son humilité même le fit reconnaître à son visiteur.

En 404, les Isaures se répandirent comme un torrent sur la Syrie. Ils pillaient les monastères, égorgeaient les moines : rien n'échappait à leur fureur. Zénon, à genoux dans le tombeau qui lui servait de demeure, et tout entier à sa prière, ne vit, n'entendit rien de ce qui se passait autour de lui. Des anges veillaient à sa porte, et repoussèrent les ravageurs[1].

Au fond de l'anse formée par le Télamissus, entre une multitude de villas opulentes, se montrait un bourg populeux appelé Télédan, étagé sur les dernières pentes de la montagne toute couverte de myrte, de lauriers, de pins et de cèdres jusqu'à la base d'un pic énorme qui la surmonte, alors couronné des ruines pittoresques d'un temple païen. Au milieu de ce bois, en face de la mer qu'on voit resplendir au loin, le solitaire Amnien avait réuni une colonie d'ascètes. La voix de leurs cantiques se mêlait aux soupirs du vent dans les cèdres, et la montagne entière était comme une grande harpe aux sublimes accords. Eusèbe fut mis à la tête du monastère ; mais son exemple seul tenait lieu de commandement. Son regard allumait dans les âmes les plus lâches le feu de la sienne. Plein d'indulgence pour tous, il était impitoyable pour lui-même. Un jour, assis sur un rocher

[1] Théod., *ibid.*, c. 12.

à côté d'Amnien, ils lisaient l'Evangile ensemble, suspendant la lecture de temps à autre pour se communiquer mutuellement les saintes pensées qu'elle faisait naître dans leur cœur. Au bas, dans la plaine, des laboureurs traçaient les sillons de leurs champs. Eusèbe, distrait, les suivait machinalement de l'œil ; il n'entendit pas les derniers mots que venait de lire Amnien. Cette distraction lui parut un crime. Pour s'en punir, il se condamna à ne plus sortir de l'étroit sentier qui menait de sa cellule à l'oratoire du monastère, et se garrotta si bien tout le corps avec des chaînes, qu'il lui fut possible de porter ses regards sur le vallon ni de les élever vers le ciel. Il passa ainsi quarante ans ; et quand on lui demandait la raison d'une austérité si étrange, il répondait en souriant : « J'amuse le démon à ces petites choses, où il gagnerait peu, quand même il me vaincrait, afin qu'il ne m'attaque pas sur l'humilité, la justice ou les autres vertus essentielles[1] ».

Quelques années plus tard, Siméon le Stylite vint dresser là sa colonne.

En ce moment, un autre Siméon, surnommé l'Ancien, remplissait la Syrie du bruit de sa sainteté. Après avoir fondé sur le mont Amanus deux monastères, qui devinrent sous sa direction deux grands foyers d'apostolat, il s'était retiré dans une caverne, « où, seul à seul avec Dieu, disait-il, il ne parlait qu'avec lui, ne voyait, n'entendait que lui ». Son visage portait l'empreinte de ces divines communications, et son âme avait retrouvé cet empire sur la nature, qui fut le privilége du premier homme avant le péché. Les bêtes féroces elles-mêmes, subjuguées par son regard, obéissaient à sa voix. On raconte que deux voyageurs juifs s'étant égarés au désert, au milieu d'une horrible tempête, vinrent chercher asile dans sa grotte, où les accueillit une charité ravissante. L'orage passé, le Saint fit un signe, et deux lions se présentèrent avec le regard et l'attitude dociles de deux chiens. « Allez, leur dit Siméon, et conduisez mes hôtes au terme de leur voyage ». Et ses ordres furent exécutés ponctuellement[2].

Macédonius se nourrissait de grains d'orge trempés dans l'eau, d'où son nom de Crithophage. Il n'avait pas de cellule ; un ravin de la montagne lui servait de retraite et d'abri. Devenu vieux et infirme, il se permit de manger un peu de pain. « Car, disait-il, si pour m'être refusé quelques aliments, j'abrégeais ma vie,

[1] Théod., *ibid.*, c. 4. — [2] *Ibid.*, c. 6.

j'abrégerais aussi mes combats, et Dieu me traiterait comme un lâche qui déserte la bataille au moment décisif. Vivre dans l'immolation est encore mieux que mourir d'inanition ». Nous verrons plus tard, lors du malheur d'Antioche, cet homme sans lettres voler au secours de la ville menacée, et, avec cette audace sainte que la charité seule inspire, braver le courroux de l'empereur et faire entendre de fières et belles paroles. L'évêque Flavien, pensant qu'une si haute vertu serait une riche parure du sanctuaire, imposa les mains à Macédonius, et l'ordonna prêtre; et telle était la simplicité de l'anachorète, qu'il laissa faire le pontife sans trop savoir ce qu'on voulait de lui. Quand il le sut, il éclata en reproches; car, à aucun prix, il ne voulait quitter sa solitude chérie. Il en reprit donc le chemin, et s'y attacha plus que jamais. Privé de la lecture des saints livres, il travaillait et priait sans cesse.

Un chasseur l'ayant rencontré sur la montagne, et lui demandant ce qu'il faisait là, toujours seul: « Et toi? lui dit le solitaire, tu chasses? Moi aussi. Mais, au lieu de courir après les bêtes fauves, je cours à la poursuite de mon Dieu. Je voudrais le saisir, le posséder, le voir. De cette belle chasse je ne me lasserai jamais. » [1]

Voilà quels étaient les hommes auprès desquels Jean prenait le parti de fixer sa demeure. Il allait réaliser enfin le rêve de ses jeunes années et vivre au gré de ses nobles désirs. Mais, au moment de franchir le seuil paternel, il hésita. Quelque attrait qui le poussât vers la solitude, il ne pouvait s'arracher à ce toit qui avait abrité une si belle part de sa vie, sanctuaire de paix et de bonheur, consacré par les larmes et la chasteté de sa mère.

Au déchirement d'un grand adieu se joignaient une foule de petites appréhensions. Sa résolution chancelait entre ses regrets et ses craintes. Après avoir longtemps aspiré à cette vie d'obéissance et de sacrifices, il ne comprenait plus qu'elle fût possible. « Je me demandais à moi-même, écrit-il, comment je ferais pour avoir mon pain frais tous les jours; si je ne serais pas condamné à me servir pour mes aliments de la même huile que pour ma lampe; si je ne tomberais pas entre les mains d'un supérieur impitoyable qui m'obligerait à bêcher la terre, à scier le bois, à porter l'eau, à travailler comme un mercenaire, à ne manger que de mauvais légumes [1]; et en un mot, j'étais fort préoccupé de mon corps ».

[1] Théod., *ibid.*, c. 13.

Il s'indigna de sa faiblesse et se précipita au désert. Un saint vieillard, austère entre les plus austères, se chargea de l'initier à cette nouvelle existence. Mais en quelques mois l'élève était le rival [2] du maître. Tout ce que la vie des ascètes avait de plus âpre aux sens, de plus propre à mâter l'orgueil, à briser la volonté, Jean l'embrassa de toute l'ardeur de son âme. La souffrance, plus vivement sentie dans une organisation délicate et frêle, lui donnait une plus vive soif de souffrir. Il savourait le martyre qu'il avait redouté.

Quatre ans s'écoulèrent ainsi, sur lesquels nous avons peu de renseignements [3]. Connut-il, lui aussi, ces tempêtes de l'âme qui troublaient au milieu de ses travaux le grand solitaire de Calcis? Ces quelques mots, écrits à cette époque, ne nous permettent pas d'en douter. « Ici même, dit-il, dans le silence et la paix qui m'entourent, d'absurdes passions viennent m'attaquer [4] ». Il est vrai qu'il ajoute aussitôt: « Le feu que n'alimente pas le regard donne une flamme moins vive [5] ». Et, sans doute, dans une nature comme la sienne, riche d'imagination et de sentiment, mais sereine et radieuse, et de bonne heure établie dans le monde de la pensée et de la prière, la lutte devait être moins orageuse et moins longue. Le bruit des fêtes à peine entrevues n'avait laissé dans sa vie qu'un faible écho, et il n'avait pas, comme Jérôme, à se garder sans cesse contre d'importunes apparitions et d'obstinés souvenirs. Mais il portait dans sa poitrine un cœur d'homme, le plus opiniâtre des ennemis; et si la victoire fut complète, elle fut aussi disputée. Plus tard, en effet, courbé sous le poids des ans et de l'apostolat, il aura à soutenir encore de rudes assauts, et, du haut de la chaire de Byzance, il en fera publiquement le touchant aveu. « Viens à moi, dira-t-il au pécheur, et recouvre avec moi la santé. Car moi aussi je suis homme, et soumis comme toi aux passions de la nature humaine: j'ai besoin de paroles qui allègent le poids de ces lourdes chaînes. Moi non plus, je ne mène pas une vie paisible, sans soucis et sans troubles. Je suis bouleversé par les orages de la concupiscence, en proie aux flots soulevés [6] ».

Quoi qu'il en soit, le jeune cénobite devint bientôt l'admiration des anciens. On lui décerna

[1] Chrys., de la componct. — [2] Pall., dial., c. 5. — [3] Pall., *ibid.* — [4] Chrys., *Du Sacerd*, l. 6, n. 12. — [5] Chrys., *ibid.* — [6] Chrys., *Hom.*, 1re parmi les nouv. édit. de Montf.

la présidence du monastère, qu'il refusa[1]. Mais son humilité, qui déclinait cet honneur, ne l'empêcha pas d'être, malgré lui, l'oracle et le modèle de tous les hôtes de la montagne. George d'Alexandrie, et les hagiographes qui le suivent, nous le montrent, comme un autre Antoine, remplissant le désert de prodiges. D'un mot, il rend la vue aux aveugles, la santé aux malades. Au milieu de la contrée que ravage un lion, il fait dresser une croix, et la bête féroce vient tomber morte au pied de la croix[2]. Mais, pour admettre de tels récits, il faudrait une autre autorité que celle de George. Ce qui est plus certain, c'est que nul, entre les ascètes qui l'entouraient, ne goûta mieux que Jean le charme ineffable de cette vie libre et sainte, en présence de la nature, dont le sentiment était si profond chez lui, et de Dieu, dont la pensée remplissait son cœur[3].

Il est aisé de comprendre, d'ailleurs, qu'un homme de cette trempe, avec sa foi vive, avec sa belle imagination, et cette âme de feu dont toutes les ardeurs s'étaient toujours concentrées sur un seul objet, dut aspirer à Dieu plus que jamais dans la solitude, se porter à Dieu avec plus d'énergie, à mesure qu'il s'arrachait plus complétement aux influences terrestres et que l'atmosphère des hommes pesait moins sur lui. Immatérialiser son corps, ne pouvant s'en affranchir, c'était son ambition ; et il put croire parfois qu'elle avait atteint son but. Aux triomphes remportés sur ses sens, au silence prolongé des passions, à l'essor brûlant de sa prière, il put croire que la montagne touchait au ciel, et que, mêlé déjà aux pures Intelligences, il commençait à vivre de leur vie, il avait saisi, il possédait, comme elles, le Dieu dont la soif sublime le dévorait. Aussi s'enivrait-il sans fin du bonheur de penser à lui, de n'aimer que lui, de ne plus vivre que pour lui. Sa vie n'était qu'un hymne, une flamme, un délire, chaste et doux délire digne du ciel et des séraphins ; et, plus d'une fois, il dut s'écrier avec le Prophète : *Ceux que vous aimez, ô mon Dieu! vous les abreuvez au torrent de vos voluptés*[1].

Le reflet de ce bonheur est visible sur toutes les pages tombées de sa plume à cette époque. Il en emporta le parfum, imprégné pour ainsi dire dans ses vêtements, partout et toujours après avoir quitté la montagne. On le sent, on le respire dans ces paroles écrites beaucoup plus tard :

« Comparez, dit-il, la vie de ces hommes qui se sont crucifiés eux-mêmes, à celle des hommes du monde, la plus douce même et la plus délicate. L'une est la mer avec ses tempêtes ; l'autre, le port avec sa sécurité. Loin des villes et du forum, loin de tout bruit, les solitaires mènent sur la montagne une vie qui n'a rien de commun avec la vie d'ici-bas ; ils ne sentent plus les passions humaines. Plus de sollicitudes de la fortune, plus de soucis ni de douleurs : plus de trahison, ni de jalousie, ni d'attachements criminels, ni rien de semblable. A l'ombre des bois, au bord des fontaines, au sommet des montagnes, dans une paix profonde, ils pensent au ciel, ils s'entretiennent avec Dieu. Leur toit est à l'abri de toute agitation, leur âme exempte de souillure et de maladie, libre de toute chaîne, affranchie de tout fardeau, plus pure que l'or le plus pur. Leur travail est celui d'Adam dans l'état primitif, avant le péché, lorsque, vêtu de gloire, il vivait dans l'intimité de Dieu, et que sa demeure était pleine d'une parfaite félicité. En quoi, en effet, leur condition est-elle inférieure à celle du premier homme quand il fut placé dans le paradis pour y travailler ? Comme lui, ils sont sans sollicitude ; comme lui, leur conscience pure parle à Dieu et même avec plus de liberté que lui, car ils ont reçu du Saint-Esprit une grâce plus grande[2] ».

Hâtons-nous de le remarquer, Jean n'était pas seulement un homme de contemplation et de prière. L'Esprit toujours plongé dans la pensée de Dieu, il s'adonnait au travail des mains, cette prescription essentielle de la vie monastique, et, comme saint Jérôme[3], il gagnait à la sueur de son front le pain des pauvres et le sien. Peut-être tressait-il des nattes de palmier et des corbeilles de jonc ? Peut-être était-il attaché à la culture du jardin ? Mais toujours aux travaux manuels il unissait ceux de l'intelligence. Exténué par le jeûne, par l'insomnie, par des fa-

[1] Georg. Alex., *in vit. S.* — [2] Georg., *ibid.* — Suri., 27 janv. — Ribadeneyra, 27 janv. — Le P. Stilting écarte ces faits comme dénués de fondement. (*Boll.*, t. 4, sept., p. 435, n. 163.)

[3] Humboldt a remarqué, avec raison, que le Christianisme, occupé à l'affranchissement civil de la race humaine et à la réhabilitation des classes inférieures, affranchissait aussi la nature en élargissant ses horizons. « Les yeux, dit-il, n'étaient plus constamment fixés sur les formes des divinités païennes... Les esprits, autrement disposés, cherchaient dans l'ordre du monde et dans la beauté de la nature, le témoignage de la grandeur et de l'excellence du Créateur..... Cette tendance à glorifier la Divinité par la contemplation enthousiaste de ses œuvres, amena chez les chrétiens le goût des descriptions poétiques... Il cite un passage de Chrysostome, et il ajoute : Il semble que l'éloquence, retrempée à la source de la nature, eût retrouvé son élément, la liberté, dans les contrées boisées et montagneuses de la Syrie et de l'Asie-Mineure ». (*Cosmos.*, trad. franç., t. 2, p. 26 et 32.)

[1] Ps. 35. — [2] Chrys.. *Hom.* 68 *in Matth.*, n. 3. — [3] S. Hier., *ep.* 15, t. 4, alt. part., p. 21.

tigues auxquelles son corps était peu préparé, il écrivit, sur la montagne, ses admirables dialogues sur le sacerdoce.

Les deux livres sur la componction sont de la même époque[1]. Ils sont adressés l'un à Démétrius, l'autre à Stéléchius, personnages obscurs, dont nous ne savons autre chose sinon qu'ils furent les amis et les admirateurs de Chrysostome, et qu'ascètes eux-mêmes, ils avaient prié le jeune ascète d'écrire en leur faveur sur la componction, afin d'allumer dans leur âme, à l'aide de sa parole, le feu sacré qui brûlait la sienne. Jean ne céda qu'à leurs instances réitérées, en exaltant la piété de ses amis, en déplorant sa tiédeur. Il écrivit d'abord à Démétrius.

« Quand je te vois, bienheureux Démétrius, me demander avec tant d'instance quelques mots sur la componction, j'admire la pureté de ton âme. Ce désir, en effet, ne peut venir qu'à un homme déjà purifié des souillures du vice et supérieur aux pensées du siècle. Il est facile de te convaincre que ceux qu'enflamme un semblable désir, dégagés des sollicitudes, affranchis des liens d'ici-bas, ont pris leur essor vers le ciel comme vers le terme naturel de leur être. Ce bonheur est rare dans la vie ; mais toi, tête bien-aimée, je sais que tu brûles toujours de ce feu sacré de la componction. J'en prends à témoin tes nuits sans sommeil, tes larmes intarissables, ton amour croissant pour la solitude. La preuve de ta ferveur, c'est l'humilité même avec laquelle tu t'accuses de n'être qu'une âme rampante, quand déjà tu t'es placé au faîte de la vertu ; une âme de pierre, quand des ailes puissantes t'emportent dans les plus hautes régions. Souvent prenant ma main, la couvrant de baisers et de larmes : Brise, me dis-tu, ce cœur endurci. Si c'est de ta part une ruse pieuse pour m'arracher à ma tiédeur, j'admire ta sagesse. Si c'est dans ton intérêt que tu parles, je ne sais comment on pourrait mieux prouver que tu n'as pas besoin de moi. Je t'obéirai cependant; mais aide-moi de tes prières, afin que je puisse à la fois corriger ma propre vie et concourir à relever les âmes abattues, à enflammer celles qui sont tièdes ».

Après cet exorde si modeste, le pieux écrivain entre en matière, et prenant pour texte ces paroles du Sauveur : *Malheur à ceux qui rient! Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés*[1] ! il fonde la nécessité de la componction sur ce que le péché règne partout sur la terre, et que les plus sages eux-mêmes, s'aveuglant sur leur état, vivent dans un contraste déplorable avec l'esprit et les préceptes de l'Evangile.

Jetant un rapide coup d'œil sur la scène du monde, il n'y voit que désordre et confusion. A peine quelques traces de vertu. Les hommes se conduisent en insensés. Les lois de Jésus-Christ sont foulées aux pieds par ses propres enfants. Jusque dans le sanctuaire du désert, l'ascète cherche son repos plus que son Dieu. Parcourez les différents préceptes de l'Evangile, et comparez-en la teneur avec la vie de la plupart des chrétiens. Que de médisances et de calomnies! Que de parjures! Quelle fureur de vengeance! Que d'orgueil, d'égoïsme, de sensualité! Quelle horreur des sacrifices! Quel peu d'estime des intérêts éternels ! Quelle lâcheté dans tout ce qui tient à la vie à venir! Les bonnes œuvres elles-mêmes sont souillées par la vanité! « A cette vue, pouvons-nous contenir nos larmes? La perte de tant d'âmes et la nôtre peut-elle nous laisser sans douleur? Qu'y a-t-il pour un croyant de plus naturel que la componction ? Elle est le contre-poids nécessaire aux égarements du monde, l'expiation et le remède de nos propres erreurs ».

Après avoir établi le devoir de la componction, Chrysostome s'indigne de ne la trouver nulle part. « Que de gens je connais, dit-il, que la perte de leurs proches jette dans une immense douleur! Tout ce qui leur avait plu leur devient odieux. La fortune perd ses enchantements, le monde ses attraits. Ils n'ont qu'une pensée, ils ne voient qu'une image. Ils se nourrissent de leur deuil. Et nous, nous perdons notre âme et le ciel sans y songer! Et quand nous avons tant de torts à expier, tant de vices à corriger, tant de larmes à répandre, tant de grâces à implorer, tant de vertus à acquérir, nous vivons dans une indifférence aussi criminelle qu'inexplicable.

Il cite ensuite l'exemple de saint Paul : «Epris de la beauté du ciel, il ne pensait plus à la terre. Son amour pour Jésus-Christ était si ardent, que, si pour lui plaire il eût fallu souffrir des tortures éternelles, il n'eût pas hésité à s'y dévouer. Ce n'était pas un sentiment comme le nôtre, mercenaires que nous sommes, toujours

[1] Baronius, Hermant, Montfaucon, etc., sont unanimes à cet égard. Le texte, lu avec attention, ne permet pas de penser autrement. Tillemont seul a élevé contre cet avis des objections qui ne sont pas fondées, et qu'il n'a pas cru lui-même assez fortes pour le déterminer à l'opinion contraire.

[1] Math., c. 6.

mus par la crainte des châtiments et l'espoir des récompenses. Plein d'un amour plus noble et plus heureux, il faisait tout, souffrait tout, pour le seul motif de plaire à Jésus; pour lui il eût renoncé au ciel, au bonheur; il eût consenti avec plaisir à être anathème à jamais. Entendez-le s'écrier : *Qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ? L'affliction, la persécution, la nudité, la faim, le péril, le glaive*[1]*?* Et ne comptant pour rien les épreuves d'ici-bas, il ajoute : *Ni les Anges, ni les Principautés, ni les Puissances, ni les choses présentes ni les futures, ni ce qui est au plus haut des cieux, ni ce qui est au fond des enfers, nulle créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est en Jésus-Christ*[2].

Chrysostome termine ainsi sa lettre à Démétrius : « Je pouvais m'étendre davantage sur ce sujet; mais comme l'obéissance seule et non le besoin de ton âme m'a engagé à écrire, il n'est pas nécessaire d'aller plus loin. Je finis donc et te conjure de m'accorder en retour tes prières, afin que je puisse non-seulement bien parler de la componction, mais la pratiquer. Car la doctrine sans les œuvres n'est pas seulement inutile, elle est funeste dans ce sens qu'elle prépare une condamnation éternelle à celui qui aura vécu dans la lâcheté. En effet, il est écrit : *Ce ne sont pas ceux qui disent : Seigneur, Seigneur ! qui seront sauvés, mais ceux qui auront fait la volonté du Père qui est au ciel*[3].

Cette lettre, répandue dans le désert parmi les solitaires, y fit une grande impression. L'auteur, pressé de tous côtés d'écrire de nouveau sur le même sujet, céda aux instances de Stéléchius, un autre de ses amis, et prit la plume en ces mots :

« Et comment puis-je faire ce que tu m'ordonnes, saint homme de Dieu? Comment avec une âme infirme et froide puis-je écrire sur la componction? Pour dire quelque chose de bon sur cette matière, il faut brûler, être embrasé de cette flamme, afin que les paroles, comme un fer incandescent, puissent s'imprimer fortement dans les cœurs. Or, je n'en ai pas même une étincelle; en moi, tout est cendre et poussière, le péché s'est abattu sur mon âme comme un épais brouillard. C'est à toi, qui commandes, de me dire comment je dois m'y prendre pour t'obéir. Volontiers, je te prêterai le ministère de ma parole: mais prie celui qui guérit les cœurs brisés, qui donne aux pusillanimes le courage, qui tire les pauvres de leur bassesse, d'allumer en moi ce feu qui dévore le péché, qui arrache l'âme endormie au sommeil de la chair, et lui donne des ailes pour s'élever au ciel ! »

Après avoir consacré la première lettre à démontrer la nécessité de la componction, Chrysostome en retrace dans la seconde les caractères et les effets. Mêlant, comme toujours, avec un art admirable, les textes de l'Ecriture à ses propres raisonnements, il fait le portrait de l'homme vraiment pénétré de componction.

« Quand on est parvenu, dit-il, au sommet élevé d'une montagne, on n'entend plus, on ne voit plus ce qui se fait ou se dit en bas dans la ville; c'est tout au plus un bourdonnement lointain qui arrive aux oreilles, confus et désagréable comme celui d'un essaim de guêpes. Ainsi, quand on a renoncé aux choses du monde pour s'appliquer à la philosophie divine, on est peu touché de ce qui se passe sur la terre. Tant que l'âme est occupée des choses d'ici-bas, le corps et les affections du corps la tiennent enchaînée dans mille liens; les plaisirs la couvrent d'un épais nuage; la vue, l'ouïe, le tact, l'odorat, la langue, attirent sur elle une foule de maux. Mais quand elle s'élève en haut et qu'elle se consacre aux choses spirituelles, alors elle écarte les pensées mauvaises, elle ferme la porte des sens, et force ceux-ci à la suivre dans son essor. Une maîtresse sévère et impérieuse, qui veut préparer un parfum de grand prix, y emploie toutes ses servantes: l'une tient la balance, l'autre broie, l'autre tamise, l'autre fait le mélange, l'autre l'approche du feu, l'autre prépare les vases, et l'œil de la maîtresse veille sur toutes ; ainsi l'âme, quand elle veut produire cet exquis parfum de la componction, doit appeler à elle tous les sens, les appliquer à l'ouvrage qu'elle médite, et ne leur permettre ni négligence ni distraction. Ni les yeux, ni les oreilles, ne doivent rien apporter qui détourne du but poursuivi; et elle est tellement absorbée dans la pensée de Dieu, qu'elle ne voit plus, qu'elle n'entend plus. Les fonctions des sens restent suspendues; et comme si déjà elle habitait les cieux, aucune perception ne lui reste des objets d'ici-bas ».

« Tel était, poursuit Jean, le bienheureux Paul. Au milieu des grandes cités, il leur était aussi étranger que nous le sommes pour un cadavre. Il l'était plus encore, car il ne dit pas seulement : *Le monde est mort pour moi;* mais

[1] *Ad Rom.*, c. 8. — [2] *Ad Rom.*, *ibid.* — [3] Math., 5, 19.

il ajoute : *Je suis mort pour le monde*[1]. Paul était tellement mort au monde, qu'il ne vivait plus sur la terre, mais au ciel..... Son amour pour Jésus s'élevait même au-dessus de tous les cieux. Il était petit de taille ; mais, par l'amour spirituel qui remplissait son cœur, il se montrait plus grand qu'aucun homme. Si je comparais sa passion sublime à un vaste incendie qui embraserait la surface de la terre entière, monterait jusqu'à la voûte du ciel, traverserait l'espace qui est au dessus, air ou autre chose, remplirait l'intervalle des deux cieux, et, ne s'arrêtant pas là, se lancerait au troisième, faisant de tout un bûcher aussi large que la terre, aussi haut que le firmament, cette image serait inférieure encore à la vérité ».

L'auteur continue à développer sa pensée par d'autres exemples. Puis, comme nouveau motif de componction, il met en regard de l'ingratitude de l'homme les innombrables bienfaits de Dieu. « Est-ce donc, s'écrie-t-il, que nos plus belles vertus, nos plus généreux sacrifices peuvent acquitter ce que nous lui devons ? » Et, dans une pieuse et poétique effusion, il décrit les merveilleuses attentions de la Providence pour nous.

« Voyez comme, n'ayant aucun besoin de nous et se suffisant à lui-même, il nous a fait être quand nous n'étions pas... Pour nous, il a déployé le ciel, étendu la terre comme un tapis, allumé de magnifiques flambeaux. Pour nous, il a fait jaillir les sources et couler les fleuves ; il a émaillé la terre de fleurs, et le ciel des groupes variés des étoiles. Il a voulu que la nuit ne fût pas moins utile que le jour ; car le sommeil, non moins que les aliments, nourrit notre corps, répare nos forces, tempère le feu que les ardeurs du jour et la fatigue ont allumé dans nos sens, nous rafraîchit, nous fait revivre pour de nouveaux labeurs... Comme une mère quand elle veut endormir son enfant qui pleure, l'entoure de ses bras, lui couvre les yeux d'un pan de sa robe pour appeler plus tôt le sommeil ; ainsi, la Providence étend le voile de la nuit sur l'univers pour inviter les hommes au repos. Trop de soucis, trop de passions dévoreraient notre existence, si cet ordre divin n'imposait à nos âmes aussi bien qu'à nos corps ce délassement nécessaire...

« Que dire des facilités du commerce ? De peur que la grandeur des distances ne nuisît à la fraternité humaine, il a voulu les abréger au moyen de la mer, comme si le monde entier n'était qu'une maison. Nous pouvons nous visiter de peuple à peuple, échanger mutuellement les avantages qui nous sont propres, et, dans un petit coin de la terre, jouir en maîtres des biens de tout l'univers : ainsi, dans une riche table, les convives se passent les mets l'un à l'autre, et chacun peut goûter à tout. Considérez l'infinie variété des semences, des légumes, des fleurs, des plantes qui croissent sur les montagnes ou dans les plaines, au désert ou dans nos terres cultivées... Le ciel, la mer, la terre, toutes les choses visibles ont été faites pour nous. Dieu a placé l'homme dans le monde comme dans un magnifique palais, resplendissant de pierreries et d'or, et merveilleusement éclairé, non par de riches candélabres, mais par des lampes suspendues au ciel, qui répandent la joie avec la lumière. La voûte n'en est pas de pierre, mais d'une matière plus précieuse ; quant au pavé, c'est une table admirablement servie. Et Dieu a prodigué tous ces biens à celui dont il n'avait reçu aucun bien ! »

La conclusion de Jean, c'est l'amour de Dieu. « Tout nous l'inspire, dit-il, tout nous y porte ; et, sous ce rapport, aucune faute n'est petite, car il n'en est aucune qui ne soit une ingratitude. A la pensée des bontés divines, David s'écrie : *Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu ! pour que vous ayez pensé à lui*[1] ? Et tout à coup, se rappelant combien peu nous avons de reconnaissance envers l'auteur de tant de biens, il ajoute : *Hélas ! l'homme n'a pas compris vos desseins sur lui ; il s'est ravalé jusqu'à la brute et lui est devenu semblable*[2] ».

« Je t'en supplie, dit enfin Chrysostome à Stéléchius en terminant cette lettre, je t'en supplie par le crédit que tes bonnes œuvres t'ont donné près de Dieu, tends-moi la main dans mes prières, aide-moi à me débarrasser du lourd fardeau de mes fautes. Que je puisse après l'expiation et le deuil entrer dans la voie heureuse, dans celle qui mène au ciel, et n'être pas entraîné dans l'enfer, là où *la confession n'est plus possible*, où nul ne viendra nous arracher au supplice. Ici, nous pouvons échanger entre nous une précieuse assistance. Mais là, plus d'amis, plus de frères, plus de pères pour nous aider et nous consoler ; il n'y a qu'épaisses ténèbres, affreux désespoir, douleur éternelle, flammes dévorantes qui ne consumeront jamais leurs victimes ».

[1] *Ad Gal.*, 6.

[1] Ps. 8. — [2] Ps. 13.

CHAPITRE SIXIÈME.

Mort de Valentinien. — Valens persécute les catholiques. — Pierre, successeur de saint Athanase. — Intrusion de Lucius. — Horreurs qui l'accompagnent. — Les solitaires attaqués dans le désert de Nitrie. — Le philosophe Thémistius. — Martyrs d'Edesse. — Quatre-vingts prêtres brûlés sur mer. — Guerre aux moines. — Saint Basile. — Douleur et courage de Chrysostome. — Livres *contre les ennemis de la vie monastique*. — Corruption générale. — Education chrétienne. — Services rendus par le monastère. — Bonheur de la solitude. — *Comparaison du solitaire et du roi.* — Les Goths menacent Constantinople. — Prophétie d'Isaac. — Bataille d'Andrinople. — Mort de Valens. — Son règne et son caractère. — Dangers de l'empire. — Gratien et Théodose. — Jean anachorète. — Attrait de la solitude. — Vision prophétique.

L'orage grondant sur l'Eglise arracha bientôt l'ascète, trop heureux, à la douceur de ses travaux, aux célestes enivrements de la solitude et de la prière.

Valentinien venait de mourir; un accès de colère l'avait tué [1]. Prince éclairé, vaillant soldat, heureux capitaine, administrateur intègre, politique déloyal, caractère étrange, pétri de sagesse et de fureurs, de grandeur d'âme et de barbarie, homme de sang qui faisait des lois d'humanité, il avait donné, sous Julien, de nobles gages à la foi chrétienne, et sacrifié sans hésitation sa fortune à son devoir. De sages rescrits empreints de l'esprit de l'Evangile, valurent des éloges à sa mémoire, sur laquelle ses emportements et ses cruautés ont laissé d'horribles taches de sang [2].

Son frère Valens, qu'il avait couvert de sa pourpre et qui régnait sur l'Orient, ne lui ressemblait que par ses défauts. Esprit sans lumière et sans portée, tyran vulgaire, Arien fanatique, n'ayant d'autre génie que sa cruauté, d'autre politique que sa perfidie, il mit autant d'ardeur à faire prévaloir ses idées de sectaire, que Valentinien mettait de soin à laisser aux évêques l'enseignement et le domaine entier de la religion [3]. La mort de celui-ci le débarrassa d'une tutelle nécessaire qui pesait à sa médiocrité vaniteuse, et lui permit de s'abandonner sans ménagement à la haine farouche qu'il nourrissait contre les catholiques. Baptisé par l'Arien Eudoxe, il avait avec l'Arianisme des engagements solennels qu'il tint largement [4]. Albia Dominica, sa femme, l'eût d'ailleurs empêché de les oublier. Il se mit donc à frapper sur les orthodoxes avec une fureur qui rappelle les premiers persécuteurs du Christianisme. Chaque victoire de ses lieutenants sur les barbares se traduisait en proscriptions, en spoliations de ceux de ses sujets qui professaient la foi de Nicée. Le sang des catholiques était l'holocauste de sa reconnaissance au Dieu des armées, le *Te Deum* de l'empereur. En revanche, les païens, les juifs, les hérétiques jouissaient de la pleine liberté de leur culte. L'encens brûlait dans les temples des idoles; le paganisme remplissait de ses fêtes et de ses orgies les places publiques : il n'y avait de persécutés que les adorateurs de Jésus-Christ. Les évêques étaient chassés de leurs siéges, les solitaires de leurs cellules. Encouragés à la violence, les Ariens ne connaissaient plus de mesure.

Après quarante-six ans d'un épiscopat admirable et pendant lequel il n'avait cessé d'être, au milieu des plus grandes épreuves, le fléau de l'erreur, le flambeau de l'orthodoxie, Athanase était mort; mais au moment de mourir, cédant aux instances de son clergé, il avait désigné pour son successeur Pierre, l'intrépide et fidèle compagnon de ses travaux, de ses voyages et de ses périls, homme vénérable par l'âge et les vertus, d'une sagesse et d'une éloquence admirées. L'Eglise d'Alexandrie applaudit unanimement à ce choix que le pape approuva, et l'intronisation du nouveau pontife fut célébrée comme une fête publique. Valens ne put le souffrir. Pendant que Pierre, arraché à son troupeau, chassé de la ville et de l'Egypte, se rendait à Rome, centre sacré du catholicisme, noble asile de tous les persécutés, un prêtre arien, Lucius, escorté de soldats, vint prendre possession de la chaire de saint Athanase. Cette installation à main armée fut le signal d'impiétés et d'atrocités sans exemple. Un jeune libertin, vêtu en

[1] 17 nov. 375 ; Amm. Marc., l. 30, c. 6. — [2] Amm. Marc., l. 27, c. 7, l. 29, c. 3 ; l. 30, c. 8, etc. S. Ambr., t. 2, p. 213, *ep.* 13.

[3] Saint Ambroise cite de lui cette parole : qu'il ne lui convenait pas de se faire juge entre des évêques. Malheureusement, elle ne fut pas toujours la règle de sa conduite.

[4] *Theod.*, l. 4, c. 12.

femme, monta et dansa sur l'autel avec des gestes obscènes, que les assistants accompagnaient d'éclats de rire et de blasphèmes. Un comédien parut tout nu dans l'ambon, et, aux applaudissements de son infâme auditoire, prêcha la débauche et la sodomie [1]. On viola l'asile des vierges, et ces nobles femmes, dont la vie, selon l'expression de Théodoret, retraçait celle des anges, dépouillées de leurs vêtements, furent traînées dans les rues à travers les regards profanateurs et les insolences de la populace. Plusieurs moururent de douleur et de honte; on tua les autres à coups de bâton [2]. Des soldats placés auprès des cadavres empêchaient les fidèles de rendre les honneurs funèbres à leurs martyrs. Il fut défendu de les plaindre.

Un ordre de l'empereur bannissait d'Alexandrie et de la province tous ceux qui seraient désignés par Lucius comme tenant à la foi de Nicée. On fit main basse sur les chefs du clergé. Conduits devant le lieutenant de Valens et pressés d'embrasser l'Arianisme, ils dédaignèrent promesses et menaces, et se déclarèrent inébranlablement orthodoxes. Digne émule des fureurs de son maître, le proconsul les fit passer par les verges et par le chevalet; puis ils furent entassés sur une vieille barque et déportés à Héliopolis, ville entièrement idolâtre, où l'accueil des habitants devait aggraver la situation des martyrs. Des femmes osèrent pleurer: la police impériale s'indigna de cette audace; elle saisit les malheureuses, les fit flageller en place publique par la main du bourreau; après quoi, on les envoya aux travaux forcés. Des solitaires vénérés, des vieillards consacrés à Dieu furent égorgés sur les marches de l'autel ou pendus à la porte de leurs églises. On n'épargna pas même les enfants. Les cadavres, jetés à la mer et rejetés sur la plage, furent réclamés en vain par les familles désolées, auxquelles on défendit de couvrir d'un peu de terre ces restes mutilés et sanglants. Quiconque était convaincu de pitié payait de sa tête ce crime nouveau [3].

Lucius, à la tête d'une troupe de soldats, alla poursuivre dans les déserts de Nitrie les Pambon, les Héraclide, les Isidore, la nombreuse famille de saint Antoine, dont les vertus et le travail étaient l'édification et la providence visible de la contrée. Au moment où les sbires de l'hérésie se jetaient sur la demeure des solitaires, on apportait un pauvre perclus qui venait demander aux saints de Dieu sa guérison ou l'hospitalité jusqu'à la mort. Un des cénobites, ayant pris de l'huile d'une lampe qui brûlait devant l'autel, toucha le malade et dit: Au nom de Jésus-Christ, que Lucius blasphème, lève-toi et retourne à ta maison. Le malade, guéri instantanément, se leva et partit [1]. Mais l'impiété des envahisseurs ne fut ni guérie ni émue. Tout entiers à l'œuvre d'extermination, ils traînaient les moines par les cheveux, les frappaient, les foulaient aux pieds. Les victimes n'essayaient pas de se défendre, ne levaient pas la main pour écarter le glaive; elles courbaient la tête et mouraient en priant Dieu pour leurs bourreaux [2].

Les païens eux-mêmes s'indignèrent de ces horreurs. L'un deux, Thémistius, ne prenant conseil que de la pitié, osa parler en faveur des opprimés. Dans un discours d'apparat prononcé à Antioche en présence de Valens, il lui représenta qu'il ne fallait pas s'étonner de la diversité de sentiments parmi les Chrétiens, puisqu'elle était plus grande chez les Hellènes [3], qui comptaient plus de trois cents opinions différentes. La harangue du philosophe parut modérer un peu le tyran; mais sa nature et son fanatisme le poussèrent bientôt à de nouvelles fureurs. Il ne s'était radouci que pour se déchaîner avec plus de rage. On put se croire aux beaux jours de Domitien et de Galérius; on regretta Julien. Les rescrits de l'empereur, modèles d'arbitraire et de tyrannie, étaient exécutés par ses agents avec des raffinements de violence et de cruauté qui charmaient le maître. Lui-même, il excitait leur zèle et s'emportait contre une velléité de clémence, au point de souffleter le préfet du prétoire en présence de ses soldats, pour n'avoir pas exécuté rigoureusement des ordres impitoyables.

Venu à Edesse, il apprend que les orthodoxes chassés des églises s'assemblent dans les champs. Ordre aussitôt de faire marcher des troupes sur la paisible Synaxe, de la cerner et de l'écraser. Le préfet Modestus, qui est arien, mais qui est homme, avertit secrètement les catholiques du sinistre projet formé contre eux, et les conjure de ne pas se réunir le lendemain. Mais le péril exaltant le courage, les fidèles accourent de bonne heure au pieux et terrible rendez-vous: ils étaient plus nombreux que jamais. Modestus hésite : Valens réitère ses ordres, et les cohortes

[1] Théod., l. 4, c. 22; Soc., l. 4, c. 20. — [2] Théod., *ibid.* — [3] Théod., l. 4, c. 22; Greg. Naz., *orat.* 25, n. 12.

[1] Soc., l. 4, c. 24; Sozom. l. 6, c. 20. — [2] Soc., l. 4, c. 17 et 19; Théod., lib. 4, c. 22. — [3] Soc., l. 4, c. 32; Sozom., l. 6, c. 36.

armées en guerre s'avancent pour livrer bataille à une assemblée sans défense. Les colonnes débouchaient d'une des rues de la ville, quand tout à coup une femme s'élance hors de sa maison, les vêtements en désordre, et cherche à traverser les longues files de soldats : elle conduisait par la main un petit enfant qui la suivait à grand'peine. — Où vas-tu ? lui dit le préfet. — Où vont mes frères, répondit-elle. — Tu ne sais donc pas qu'ils seront égorgés tout à l'heure ? — Je le sais, reprit la femme, et c'est pourquoi je me hâte, ne voulant pas arriver trop tard. — Mais cet enfant, pourquoi l'entraîner avec toi ? — C'est mon fils, il partagera la mort et le bonheur de sa mère[1].

Le gouverneur terrifié, courut porter ces paroles à l'empereur, le suppliant, les larmes aux yeux, d'abandonner une entreprise lâche et cruelle où la honte serait le prix du sang. On décida de laisser le peuple et de mander les prêtres. — Etes-vous fous, leur dit-on, de vouloir résister au prince? Entrez au plus tôt dans sa communion. — Les prêtres répondirent : L'empereur n'a pas reçu le sacerdoce avec la pourpre ; nous n'entrerons pas dans sa communion. — Le gouverneur les fit enchaîner et transporter dans la Thrace. Ils étaient au nombre de quatre-vingts[2]. Sur leur route, on allait au-devant d'eux, on baisait leurs mains, on les félicitait d'avoir confessé la foi : leur passage à travers les villes était une ovation. La police de Valens s'en émut, et renonçant à moitié chemin à l'exil trop doux de la Thrace, elle les fit conduire deux à deux, la chaîne au cou, les uns au fond de l'Arabie, les autres dans la Thébaïde. La déportation, c'était la mort[3].

Du reste, Valens s'était surpassé lui-même en infamie, en cruauté, dans une expédition récente. Quatre-vingts prêtres de Constantinople étaient venus à Nicomédie, où il résidait, exposer dans une humble supplique les avanies de toute espèce que les Catholiques essuyaient chaque jour de la part des Ariens, et demander à sa pitié ou à sa justice un appui quelconque contre une tyrannie devenue intolérable. L'empereur les reçut, les écouta et dissimula sa colère. Mais il ordonna au préfet du prétoire de s'emparer d'eux et de les faire mourir.

L'exécution publique de quatre-vingts personnes, que leur caractère sacré et leur vertu rendaient vénérables, eût ému et peut-être poussé à la sédition le peuple de Nicomédie. On recourut à la ruse. Les prêtres furent embarqués comme pour être menés en exil. Mais, à peine au large, les matelots, exécutant l'ordre reçu, mirent feu au navire et se sauvèrent dans la chaloupe[1]. Deux jours après, la vague jetait sur la grève, au fond du hâvre de Dacidize, quatre-vingts cadavres noircis, mutilés, conservant à peine la forme humaine. Cette agonie n'avait pas eu de témoins : nul n'avait entendu les cris des victimes ; aucune voix ne s'éleva pour protester au nom de l'humanité contre ce lâche et sauvage attentat. Mais, quelques années plus tard, Valens vaincu, fugitif, enfermé par les Goths dans une masure et prêt à périr, lui aussi, dans les flammes, se souvint peut-être de cet horrible bûcher dressé sur les flots aux quatre-vingts prêtres de Byzance. Si cette vision traversa son agonie, elle dut la désespérer ! Le crime a beau s'asseoir sur un trône et porter la pourpre, il n'en impose pas à Dieu. La Providence ne permet pas à l'homme de la trouver en défaut : si par moment elle semble fermer les yeux et dormir, elle se réveille toujours à propos. Un jour, une heure suffit à la venger, et il se trouve qu'à la fin le crime s'est dressé à lui-même le piége où il doit tomber.

A l'époque où nous sommes arrivés, c'est-à-dire en 376, Valens, délivré des conseils et des remontrances de son frère, éprouvait une recrudescence de fanatisme et de cruauté. Mais, dans cette guerre acharnée qu'il faisait aux Athanasiens (c'est ainsi qu'il appelait les catholiques), il eût voulu surtout en finir par une mesure radicale avec les solitaires, dont les maisons étaient un foyer d'éducation religieuse et de propagande orthodoxe. Il ordonna donc de les enlever de leurs monastères à main armée, de les enrôler bon gré mal gré dans les légions, et, en cas de résistance, de les immoler sans pitié[2]. Nous avons vu comment cet ordre s'exécutait en Egypte. En Syrie, la présence du maître, qui tenait sa cour à Antioche, donnait plus d'insolence aux valets. C'était après la Pâque de cette année 376. On envoya des tribuns avec des troupes dans les montagnes peuplées d'ascètes. Comme d'ordinaire, les soldats traînaient à leur suite ces bandes d'oisifs, de vagabonds, de faméliques, parasites des grandes villes dont ils sont la lèpre, qui flairent de loin le désordre, toujours prêts à jeter la boue à quiconque tombe, à van-

[1] Théod., l. 4, c. 16 ; Soc., l. 4, c. 11. — [2] Théod., *ibid.* — [3] *Id.*, l. 4, c. 16.

[1] Soc., l. 4, c. 13 ; Théod., l. 4, c. 22 ; Sozom., l. 6 ; Greg. Naz., *orat.* 25, n. 10, et *orat.* 43, n. 46 ; Tillem., t. 6, p. 555. — [2] Paul Oros., l. 17, c. 33 ; S. Hier. *in chronic.* ; S. Bas., *ep.* 200, *alias* 250,

ter tout ce qui dégrade la dignité humaine, parce qu'ils croient ainsi se venger et s'absoudre de leur propre dégradation. Les monastères furent envahis et saccagés, les cellules abattues, les moissons incendiées [1], les solitaires roués de coups, chargés de fers, traînés en prison. On en massacra plusieurs ; d'autres, en grand nombre, ne durent leur salut qu'à la fuite. La plume se refuse, dit Théodoret, à retracer les excès de toute espèce, les brutalités, les atrocités qui accompagnèrent cette exécution [2].

Saint Basile avait succédé à saint Athanase dans la confiance et l'admiration des catholiques de l'Orient; il en était l'oracle et le guide. Les regards se tournaient vers lui dans la tourmente, comme sur un pilote familier avec les tempêtes, habile à les manier. Valens d'ailleurs n'osait plus se mesurer avec cette grande personnalité devant laquelle il s'était senti vaincu. Le saint pontife espéra donc que les pieux fugitifs viendraient s'abriter sous sa houlette, à Césarée, et qu'il aurait la consolation, en les embrassant, *de recueillir leurs sueurs pour s'en faire un titre devant Dieu, un baume contre ses propres souffrances* [3]. Trompé dans son attente, il écrivit deux lettres aux proscrits de la foi, moins pour les consoler que pour les féliciter et recommander à leurs prières la paix des Eglises, qu'il ne désespérait pas de voir bientôt rétablie, quoique troublée alors plus que jamais [4].

Il y a dans l'humanité, à côté des plus nobles instincts, je ne sais quoi de lâche et de misérable qui attriste et dégoûte. Le despotisme le plus brutal trouve toujours des hommes disposés, ceux-ci par poltronnerie, ceux-là par calcul et par intérêt à l'approuver dans tous ses excès. Le coup qui frappe les autres leur semble sagesse et justice, jusqu'au moment où la main qu'ils ont encouragée se tourne contre eux et les écrase à leur tour. Les choses en étaient là à Antioche : Ariens et païens battaient des mains aux fureurs de Valens contre les moines, et ne songeaient pas au lendemain. De mauvais orthodoxes s'associaient à ces hideux sentiments [5], croyant se venger, par de lâches quolibets et des railleries cruelles, du reproche tacite que la vertu des solitaires adressait à leur vie. Ils se vantaient du mal qu'ils n'avaient pas fait : C'est moi, disait l'un, qui ai découvert la cellule d'un tel. — J'ai été le premier, disait l'autre, à mettre la main sur lui. Je l'ai traîné à la prison et recommandé aux juges. — N'est-ce pas indigne, ajoutait un troisième, que des hommes libres, d'une condition élevée, pouvant vivre comme tout le monde, choisissent un genre de vie si humiliant ? cela seul ferait renoncer à la foi. — Tels étaient les propos tenus à toute heure, même par des chrétiens, dans les galeries de la ville, sur la place publique, dans les pharmacies, partout où les désœuvrés d'alors avaient l'habitude de s'assembler. Le malheur des ascètes bafoués, traqués, égorgés par les soldats de Valens et la canaille d'Antioche, n'excitaient qu'une brutale hilarité. Les vrais fidèles gémissaient et n'osaient parler, car un mot en faveur des proscrits entraînait les peines les plus sévères.

L'invasion n'avait pas atteint encore la retraite reculée de Chrysostome. Tout entier à l'étude et à la prière, il ne se doutait nullement de ce qui se passait à deux pas de lui ni de son propre péril, quand les tristes nouvelles apportées par un de ses amis vinrent l'arracher tout à coup au calme profond de sa vie. « Est-ce vrai ? s'écria-t-il ; est-ce possible ? Quoi ! sous des empereurs chrétiens, dans une ville chrétienne, à la face du jour et des lois, comme si nous vivions au milieu des barbares ! » Et sa douleur indignée éclata en larmes. « Larmes vaines ! répliqua le pieux visiteur : tes larmes n'éteindront pas l'incendie qui dévore tout; elles ne rendront pas la vie à ceux qu'on a tués ou qu'on égorge tous les jours. Il faut du courage et non des sanglots. Elève la voix, et qu'elle soit entendue au loin ! »

Jean se dévoua, et, sans se préoccuper ni des rescrits de Valens ni de ses menaces, il prit la plume et se mit à écrire d'un trait les trois livres *contre les ennemis de la vie monastique :* noble protestation d'une âme généreuse et convaincue, où, à défaut de cette fermeté de parole et de style qui fit de lui plus tard le premier des orateurs chrétiens, on trouve au moins cette intrépidité de cœur qui n'a pas défailli une seule fois dans sa vie.

Dès le début, l'avocat des ascètes annonce qu'il écrit dans l'intérêt des persécuteurs, bien plus que dans celui des victimes. « Celles-ci, dit-il, à leurs souffrances gagnent le ciel ; le succès de ceux-là ne leur présage que l'enfer. Comparez saint Paul à Néron, Néron qui inventa de nouvelles impudicités, Paul à qui il reprochait les mêmes torts qu'on impute aux cénobites ; car il avait arraché au vice et gagné à la vertu

[1] Socr., l. 4, c. 14, 19, 27 ; Sozom., l. 6, c. 17 ; S. Bas., *ep.* 200, *alias* 250. — [2] Théod., l. 4, c. 20. — [3] S. Bas., *ep.* 200. — [4] *Id.*, *ibid.* — [5] Chrys., t. 1, p. 47, contre les ennemis de la vie monast., n. 2

une femme aimée du tyran, ce qui lui valut la prison et la mort. Quel mal en est-il advenu au supplicié? Quel bien à celui qui ordonna le supplice? Tout le bénéfice de cette mort n'a-t-il pas été pour saint Paul, tout le mal pour Néron? A ne parler que de la vie présente, l'un par tout l'univers est loué comme un ange de Dieu, l'autre exécré comme un infâme et un démon..... On me dira, poursuit-il, que pour éviter l'enfer, nul n'a besoin de quitter sa maison. Et plût à Dieu qu'il en fût ainsi! Plût à Dieu que les monastères cessassent d'être une nécessité publique, et que les lois et la vertu prévalussent si bien dans les villes que personne n'eût à demander à la solitude protection et abri! Mais, puisque tout est sens dessus dessous, puisque les villes, malgré les tribunaux et les lois, regorgent d'injustices et de crimes, et que la vraie sagesse fructifie au désert, faut-il blâmer ceux qui s'efforcent d'arracher quelques âmes à ce grand naufrage pour les conduire au port? Blâmez, au contraire, ceux qui rendent les villes inhabitables à la vertu..... Non que je veuille changer les villes en désert, ni transférer le genre humain dans la solitude ou sur la montagne: je voudrais plutôt voir entre les hommes une paix si parfaite, que les hôtes de la solitude éprouvassent le besoin de rentrer dans la ville, et que les habitants de la ville n'eussent plus à songer au désert. S'il n'en est pas ainsi, est-ce ma faute? Je ne veux pas du moins arracher au monastère ceux qu'il abrite, de peur de les arracher en même temps au calme et à la vertu».

Chrysostome termine le premier livre par ces mots, qu'il eût pu payer de sa vie: « Si faire le mal sans remords est le dernier terme de la perversité, dans quelle catégorie mettrons-nous ces nouveaux législateurs, les auteurs de cette loi insensée, qui traitent les maîtres de la vertu comme on ne ferait pas de ceux du vice, qui attaquent avec plus d'ardeur les hommes qui travaillent à empêcher le mal que ceux qui le font? Car pour ceux-ci, non-seulement ils ne les blâment pas, mais ils les voient avec plaisir; ceux-là, ils les supportent à peine, et, par leurs actes comme par leurs discours, ils disent à tous qu'il faut s'attacher exclusivement au crime, ne retourner jamais à la vertu, et punir non-seulement ceux qui la pratiquent, mais ceux-là même qui osent en parler ».

Dans le second livre, l'intrépide écrivain s'adresse à un père idolâtre, outré de douleur parce que son fils s'est jeté dans la vie monastique. Il lui montre, réalisé surabondamment dans le solitaire chrétien, tout ce que Platon, Socrate, les poëtes et les philosophes du paganisme ont dit de plus beau sur la vertu, sur le bonheur et la dignité du sage; d'où il conclut que la vie des ascètes, si redoutée, est la plus vraie et la plus belle philosophie. Aux souvenirs qu'il invoque, aux allusions qu'il fait, aux séductions de son style, on voit qu'il est préoccupé de plaire aux lecteurs païens auxquels il s'adresse, et que, pour arriver à son but de dissiper leurs préventions, il ne veut employer que des autorités qu'ils aiment et des raisons qu'ils comprennent. C'est pourquoi il se place à un point de vue plus terrestre pour retracer les charmes et la quiétude de cette existence à part où *l'on ne craint rien, parce qu'on ne tient à rien;* où l'on jouit d'une indépendance *que le trône ne donne pas*, d'une joie plus vraie que toutes les voluptés du monde: existence sombre et odieuse au premier aspect, qui, vue de plus près, rappelle *en quelque sorte les Champs-Elysées de la Fable, avec leurs îles, leurs prairies, leurs myrtes, leur air embaumé et les chœurs vêtus de blanc qui chantent des hymnes.*

« Partout, dit-il, le solitaire est chez lui: pour le bannir de sa patrie, il faudrait le bannir de la terre. Les sources, les fleuves, les lacs fournissent à sa boisson, et pour sa nourriture il a les plantes, les légumes, le pain qu'il trouve partout. Il ne redoute pas la pauvreté; il n'a pas le souci des richesses. Nul ne lui porte envie. N'ayant ni villas, ni contrats, ni argent, il n'a ni procès ni querelles: personne n'a d'intérêt à lui nuire; il n'est au pouvoir de personne de le rendre malheureux. Sous le rapport de la santé, il a mille avantages sur l'habitant des villes; car il respire l'air le plus pur, il boit une eau délicieuse, il vit au milieu des fleurs et des parfums. L'homme de la cité, au contraire, vit presque dans la boue; aussi est-il plus faible de tempérament et plus sujet aux maladies. La vie du sage chrétien, préférable à ce point de vue, l'est aussi sous un autre: elle procure plus de plaisir. S'asseoir sur l'herbe épaisse, au bord d'une claire fontaine, à l'ombre des arbres touffus, loin du bruit et de toute agitation, repaître son regard d'un ravissant spectacle, se posséder soi-même dans le sentiment d'une joie plus pure que la lumière du ciel, je le demande, n'est-ce pas mille fois plus doux que de rester enfermé tout le jour dans une

maison ? Non, riches, non, vos marbres splendides n'ont pas la fraîcheur de cet air qu'on respire ici ; l'ombre de vos toits ne vaut pas celle de ces arbres ; vos mosaïques ne seront jamais aussi belles que ce pavé des champs émaillé de fleurs. Vous le pensez vous-mêmes, vous qui voudriez avoir des arbres jusque dans vos appartements, et qui préférez une vaste prairie à vos plafonds dorés, aux splendeurs merveilleuses de vos murailles. N'est-ce pas pour cela que vous quittez la ville aussitôt qu'il vous est permis, et que, laissant là toutes ces beautés artificielles, vous en cherchez d'autres plus vraies à la campagne ?..... Ainsi, poursuit le jeune docteur, au fond de son désert, le solitaire est le plus heureux des hommes. Nul roi ne l'égale en puissance : car il commande à toutes ses passions, il est supérieur à toutes les faiblesses, à toutes les exigences d'une nature gâtée par le séjour des cités. Les écueils, où le bonheur des autres fait si souvent naufrage, il ne les craint pas. Il vole comme l'aigle au faîte des airs, et ne se prend jamais aux piéges des passereaux. La mort elle-même, loin de l'effrayer, lui sourit ; car elle vient ouvrir à ses désirs la porte d'une vie meilleure, dont l'espérance est le mobile de ses travaux et de toute son existence ici-bas ».

Le troisième livre est adressé aux pères chrétiens, qui, mal disposés à l'égard de la vie monastique, se plaignaient de voir étouffer dans la retraite de légitimes espérances et les projets les plus chers aux familles. Jean y traite avec étendue des avantages et de la nécessité d'une éducation chrétienne. Il déplore que tant de parents ne s'occupent de leurs enfants que pour développer dans ces jeunes âmes les germes des passions, l'amour de l'argent et l'orgueil, deux sources empoisonnées qui versent sur le monde toute sorte de maux. A cette éducation frivole, sensuelle, païenne par les études comme par les tendances, il attribue la corruption des mœurs de son temps, dont il fait un horrible tableau. Des vices infâmes, des crimes dont le seul nom est une insulte à la nature et à la pudeur, s'étalaient au grand jour, au milieu d'une jeunesse blasée par de précoces débauches, pervertie jusqu'à la moelle des os, qui avait perdu avec le sens de la vertu celui de la volupté. L'écrivain indigné s'étonne que le feu du ciel qui tomba sur la Pentapole n'ait pas dévoré Antioche, qu'il appelle une autre Sodome. « Mais, poursuit-il, comment les hommes seraient-ils meilleurs, quand l'éducation qui a pour but de les former à la vertu ne leur apprend que le contraire de l'Evangile, quand la passion du théâtre et de l'hippodrome s'appelle urbanité, la vaine gloire grandeur, la fortune indépendance, l'injustice force, la profusion humanité, et que l'on traite la tempérance de rusticité, la modestie de faiblesse, la justice de niaiserie, et le pardon des injures d'absurdité ? »

Il ne veut pas qu'on le prenne pour un ennemi de toute instruction littéraire ; mais il ne veut pas non plus que cette instruction soit le tombeau de l'âme. C'est pourquoi il redoute pour les jeunes gens les écoles où l'on puise le vice avec la science ; où, pour obtenir ce qui est de moindre prix, on perd ce qui est plus précieux, la vigueur morale et l'esprit chrétien. « L'homme vicieux, dit-il, est d'autant plus à plaindre qu'il possède davantage l'art de bien parler. La vertu peut se passer d'éloquence ; mais l'éloquence sans la vertu, à quoi sert-elle ? A bouleverser la société, à la mettre en question, à la déchirer. N'est-ce pas le manque d'une saine philosophie, c'est-à-dire d'instruction chrétienne, qui a tout gâté, tout perdu ? D'où viennent donc les séditions, la guerre civile, la convoitise du bien des autres, les meurtres, l'esclavage, et ces voluptés contre nature, et la rigueur nécessaire des lois, et tous les fléaux qui dégradent et désolent l'humanité, si ce n'est d'une fausse éducation ? Cette croyance au destin, à l'influence des astres, au hasard, cette guerre faite à la Providence, ces propos insensés de l'homme contre son Dieu, n'est-ce pas de la même source que sort tout cela ? »

De là, suivant Chrysostome, l'utilité des monastères comme école pour former la jeunesse à la vertu sous une discipline sévère et sainte, et propager, avec la connaissance des lettres sacrées, les enseignements de l'Evangile, l'esprit de dévouement et de charité. Les familles chrétiennes l'avaient compris, et l'usage d'envoyer leurs enfants passer cinq ans, dix ans dans ces gymnases de la piété, était généralement établi. L'écrivain approuve cet usage. Selon lui, l'enfant est capable, dès l'âge de dix ans, d'un travail sérieux sur lui-même. On ne peut donc commencer de trop bonne heure à l'habituer aux pratiques de la vertu, à faire pénétrer la vérité dans sa conscience. Les objections élevées contre ce système d'éducation ne doivent pas empêcher les pères de famille de l'adopter

avec confiance, ni de laisser leurs fils le plus longtemps possible dans cette atmosphère pure de la solitude où l'air est si vital, où leur tempérament prendra plus de vigueur, d'où ils sortiront prémunis contre la contagion du siècle, pleins des trésors de la piété, qu'ils verseront autour d'eux. Ils seront, dit-il, les flambeaux de leurs frères, la joie de leurs parents, et ceux-ci n'auront plus à regretter une séparation momentanée ; car, heureux et fiers de tels fils, ils admireront en eux les fruits d'une divine philosophie.

Enthousiaste de cette vie de recueillement, de fraternité, d'extase, loin des hommes, aux portes du ciel, Jean s'abandonne volontiers à l'admiration qu'elle lui inspire, et en décrit le bonheur avec complaisance. « C'est le port, dit-il, où les fureurs de la mer ne peuvent vous atteindre, où vous vivez comme au ciel, au milieu des anges. Entre ces esprits célestes, point d'inégalité : même paix, même joie, même gloire. Ainsi, dans la solitude ; nul n'y est humilié par la pauvreté, nul ne s'enorgueillit de la richesse. Le tien et le mien en sont exclus. Tout est commun à tous, la table, la demeure, le vêtement. Que dis-je ? Il n'y a entre tous qu'une seule et même âme. Tous sont nobles de la même noblesse, esclaves de la même servitude, libres de la même liberté ; même richesse pour tous, la vraie richesse ; même gloire pour tous, la véritable gloire ; mêmes voluptés, mêmes désirs, même espoir ; tout est balancé et pondéré admirablement dans leur existence ; tout y est ordre, accord parfait, harmonie, affection réciproque, source intarissable de joie ; ils ne font rien, ils ne souffrent rien qui ne soit propre à leur procurer du plaisir : la peine partagée entre tous est légère à chacun ; mais le bonheur de chacun contribue au bonheur de tous ».

Tel est, en substance, cet ouvrage écrit d'entraînement et à la hâte, sous la pression de douloureuses nouvelles, et comme un défi jeté au tyran bigot qui eût voulu déshonorer les victimes en les frappant, et tuer du même coup la liberté de la parole et celle de la prière, et jusqu'à la liberté de la pitié. Néanmoins, on n'y sent ni frayeur ni colère : cette plume n'a pas un soubresaut. La pensée de Dieu enveloppe l'écrivain d'un nuage qui le rend invisible à ses ennemis, inaccessible à leurs passions. La paix du ciel est passée de son cœur dans son livre.

Chrysostome alla plus loin : il publia, à la même époque et sous la même impression, un petit écrit travaillé avec soin et portant ce titre : *Comparaison d'un roi et d'un moine*. Il met en présence l'un de l'autre un monarque sous la pourpre et un moine sous la bure. Celui-là, aux yeux du vulgaire, est le plus heureux des hommes : il a des flatteurs, il a des gardes ; dès qu'il paraît quelque part, tous les yeux se tournent vers lui, il est entouré d'hommages. Celui-ci, au contraire, a l'air d'un misérable auquel personne ne voudrait ressembler. La pensée du vulgaire n'est pas celle de Chrysostome. Pour lui, il n'y a rien au-dessus du philosophe chrétien, c'est ainsi qu'il désigne le solitaire, et il s'efforce, dans un parallèle prolongé, de justifier sa prédilection évidente. « Le roi commande aux peuples, dit-il, au sénat, aux armées ; l'autre commande à ses passions frémissantes et subjuguées, empire plus sûr et plus beau. Si l'un remporte des victoires sur les barbares, l'autre met en déroute les démons, adversaires les plus redoutables de l'homme. Si l'un combat pour des frontières, pour de l'argent, pour l'orgueil, pour l'injustice, pour l'usurpation, l'autre ne tire le glaive que pour Dieu, pour la vertu, pour arracher des villes ou des hameaux à l'erreur. Si l'un n'a pour entourage que des courtisans ou des soldats dont il prend les mœurs corrompues, l'autre vit dans la société de Paul, de Moïse, d'Isaïe, des Prophètes et des Apôtres, et, plein de leurs pensées, il imite leur conduite. Si l'un est à charge aux peuples par les impôts qui ravagent comme un torrent le petit domaine du pauvre, s'il se met souvent au-dessus des lois pour exiger ce qu'il veut ; s'il accable de mille maux ses sujets, également funeste à leurs intérêts dans les voyages et dans le repos, dans la guerre et dans la paix, par les victoires et par les défaites, l'autre, autant qu'il le peut, se rend utile à tout le monde ; et tandis que les commis de l'impôt, sans égard pour la veuve, sans pitié pour l'orphelin, traitent en pays ennemi leur propre pays, réclament du laboureur désespéré ce que la terre ne produit pas, le philosophe chrétien est le protecteur dévoué des pauvres et des petits. Le roi ne peut donner que de l'or, le solitaire donne la grâce du Saint-Esprit. Le premier, s'il est bon, peut bannir la pauvreté de ses Etats, le second délivre les âmes de la tyrannie de Satan. L'infortuné que possède l'esprit mauvais, ne s'adresse pas au roi pour être guéri, mais il court à la demeure du moine ; et le monarque lui-même, sous le coup du mal-

heur, vient implorer l'homme de Dieu, comme le pauvre en temps de famine implore le riche. Le roi tombé de son trône ne trouve qu'abandon, il a besoin de tous et tous s'éloignent; l'ascète porte avec lui son salut, car l'Evangile a dit: *Le royaume de Dieu est au dedans de nous*[1]. Mais c'est la mort surtout qui met une grande distance entre l'un et l'autre. Le solitaire qui méprise les richesses, les plaisirs, tout ce qui attache l'homme à la vie, la quitte sans regret et s'élance radieux au-devant de son juge pour recevoir la couronne. La mort, au contraire, est redoutable au roi; car, s'il a gouverné avec justice et bonté, ce qui est rare, il sera récompensé, mais sa gloire sera inférieure à celle de l'humble et fervent disciple de Jésus-Christ; s'il a été le fléau de ses peuples, qui pourrait dire les supplices qui l'attendent?... Donc, conclut le pieux écrivain, quand vous verrez un homme puissant, richement vêtu, resplendissant d'or, porté sur un magnifique char, entouré d'une suite imposante, ne vous hâtez pas de dire que cet homme est heureux; car son bonheur d'un jour cesse avec la vie. Mais lorsque vous rencontrerez le philosophe chrétien, à la démarche modeste, en qui tout respire l'humilité, la mansuétude, qui porte sur ses traits la paix de son âme, dites que celui-là est heureux et souhaitez de lui ressembler ».

Le sentiment de la dignité humaine ne pouvait que gagner à de pareils enseignements qui contrastaient si fort avec le servilisme de l'époque, et cette adoration universelle de la richesse et du pouvoir, si abjecte dans les uns, si insolente dans les autres. Il y avait aussi quelque courage à dire à ces grands, à ces puissants du siècle, habitués aux prosternements de la multitude, que la bure du moine valait plus à bien des égards que cette pourpre et ces titres étalés avec tant d'orgueil; à percer à jour ces fausses grandeurs; à rabaisser au niveau de leur néant ces faux dieux rongés et souillés sous leur manteau d'or; à élever jusqu'à eux, dans leur arrogance, cette pauvreté odieuse et méprisée où ils affectaient de voir le signe d'une infériorité de race et une dégradation native. Cette glorification des insignes de la pauvreté relevait dans leur conscience, réhabilitait à leurs propres yeux les classes inférieures. Avec moins de bruit, cela faisait plus pour elles que tant de déclamations débitées depuis sur l'égalité.

Cependant un bruit formidable, venu des confins de l'empire, arracha Valens à sa guerre contre les moines. Les Goths venaient de remporter sur les Romains une de ces victoires dont l'effet moral est plus funeste aux vaincus que le désastre matériel. Ils marchaient sur Constantinople. Alains et Huns grossissaient ce sauvage torrent. L'Hémus était franchi, Andrinople assiégée. Toute la Thrace, du Danube jusqu'à la Propontide, n'était plus qu'un théâtre de massacres et d'horreurs. Les chemins étaient couverts de femmes, de filles, que les barbares traînaient enchaînées à la selle de leurs chevaux, ou qu'ils chassaient devant eux à coups de fouet comme des troupeaux. Ivres de sang et de débauche, les hordes dévastatrices inondaient le plat pays, et n'étaient plus qu'à trois marches de la seconde Rome. La ville menacée s'indignait contre un chef sans cœur, qui faisait assassiner des moines dans le désert, et laissait l'empire, démantelé, envahi, déshonoré, devenir la proie des barbares.

Il partit enfin d'Antioche et parut dans sa capitale, d'où les clameurs de la foule l'obligèrent bientôt de sortir. Sur la route, un solitaire nommé Isaac s'avança vers lui, et saisissant la bride de son cheval: « Empereur, lui dit-il, tu fis la guerre à Dieu, et Dieu t'abandonne; ni toi, ni ton armée, vous ne reviendrez. — Faux prophète, dit le César, je reviendrai et te punirai ». Il ne revint pas[1]. Les malédictions de Constantinople l'accompagnèrent, et il était résolu, s'il y rentrait vainqueur, de la détruire de fond en comble pour se venger de son insolence.

Cependant, à l'approche de l'empereur, les Goths se replièrent à la hâte, non sans subir plus d'un échec. Enivré de ces succès partiels, Valens s'avança jusqu'à Andrinople, prit position dans un camp retranché sous les murs de la ville, le quitta bientôt, et, de peur d'avoir à partager avec Gratien, qui accourait à la tête de forces imposantes, une victoire dont il se croyait sûr, il se hâta de marcher sur l'ennemi, qui l'attendait à douze milles de là dans une attitude formidable. La bataille, engagée témérairement, fut perdue[2]. Les légions, abandonnées de la cavalerie, enveloppées, égorgées sans pouvoir se défendre, restèrent en monceaux sanglants sur le champ du combat. Ce fut le Cannes de l'empire: jamais, depuis ce terrible jour, pareil carnage ne s'était vu. L'empereur, atteint d'une flèche, fut porté sur les bras de ses serviteurs,

[1] Luc., 17.

[1] Théod., Hist. eccl., l. 4, c. 30. — [2] Amm. Marc., l. 31, c. 12.

à travers des mares de sang et des tas de cadavres, dans la maison d'un paysan. Mais les Goths survinrent, se ruèrent sur la maison barricadée, et, ne soupçonnant pas la riche proie qu'elle leur gardait, ils y mirent feu. Valens périt dans les flammes. Un seul homme échappa de là pour porter au monde la nouvelle du grand désastre : c'était le 9 août 378.

Le monde, terrifié de la catastrophe d'Andrinople, ne donna pas une larme à Valens. Les païens, bien qu'ils eussent retrouvé sous son règne la liberté de leur culte, ne lui pardonnèrent jamais le massacre des philosophes. Quant aux orthodoxes, ils ne virent dans cette mort que les représailles de Dieu. Cette tyrannie avait été trop lourde et trop longue pour qu'on ne fût pas heureux de respirer et d'espérer. Seul, l'Arianisme avait droit d'être triste ; le coup de foudre qui tuait Valens, venait de le tuer lui-même.

Soldat sans cœur, empereur sans talent, administrateur sans probité, le frère de Valentinien n'avait de grand que son ignorance et son fanatisme. Il employa quinze ans de toute-puissance à peser sur la pensée humaine, à ensanglanter les chaires et les autels, à proscrire des philosophes, des moines et des évêques. Le César qui livrait bataille aux anachorètes, qui prenait les églises d'assaut, tremblait de tous ses membres dès qu'en sa présence on venait à parler des barbares. Avait-il le pressentiment de périr de leurs mains? Et pourtant, c'est lui qui ouvrit aux Goths les portes de l'empire et les établit dans la Thrace, leur assignant d'avance le champ de bataille où il devait tomber sous leurs coups. Sous ce règne funeste, le nom des Huns fut prononcé pour la première fois ; le monde ne devait plus l'oublier[1]. Sinistre coïncidence! avec l'apparition effrayante de cette race nouvelle de barbares eut lieu le tremblement de terre le plus vaste que les annales du globe aient enregistré. La mer, se repliant sur elle-même, s'éloigna brusquement de ses rives pour revenir sur elles avec une colère immense, les submerger et les briser. Des villes entières[2] disparurent sous la vague : on eût dit que le monde allait sombrer dans un autre déluge. Valens, qui était poltron et croyait aux présages, dut être ému de celui-là. L'antique civilisation y vit un avertissement de sa fin prochaine, et la première oscillation de la grande secousse qui devait jeter Rome à terre et submerger l'univers de barbares. En présence des dangers de l'empire, l'empereur dormait, jouissait de son indolence aimée au-dessus de tout, et s'emportait contre toute chose ou tout homme qui dérangeait son repos. Il se délassait de sa paresse en débitant çà et là des harangues qu'un rhéteur composait pour lui et l'apprenait à déclamer. Quoiqu'il régnât sur Athènes et sur Antioche, il ne savait pas un mot de grec. Grand parleur de justice, il la recommandait dans ses édits, et n'en connut jamais d'autre que son caprice. Il affectait de protéger les paysans contre les soldats habitués à les piller, et contre les agents du fisc dont il réprima les exactions ; mais comme s'il n'eût vu dans la justice à rendre aux uns qu'une vexation à infliger aux autres, il frappait à coups redoublés sur les riches. Il feignait d'amoindrir les impôts, et, tandis qu'il en supprimait quelques-uns avec éclat, il en créait subrepticement une foule d'autres ; les peuples se croyaient soulagés, et n'étaient que mystifiés. Avare et fastueux, il réparait les routes, creusait des ports, bâtissait des thermes qui portaient les noms de ses filles, et il voulait qu'en même temps ses coffres particuliers regorgeassent d'or. Aussi, pour en avoir, il confisquait; pour confisquer, il tuait. Son premier ministre des finances était le bourreau. Il avait trouvé mieux que cela. Deux hommes incomparables, l'astrologue Héliodore et l'empoisonneur Palladius, exploitaient, pour son compte, des accusations d'une portée indéfinie, qui leur permettaient d'enlever, d'un seul coup de filet, bien des têtes à la fois. On poursuivait les uns pour fait de sortilége, les autres comme complices d'attentat à la majesté du trône. Les femmes, dit Ammien, n'avaient pas le temps de pleurer leurs maris. Dès qu'une dénonciation était lancée, arrivaient des agents qui, sous prétexte d'apposer les scellés, glissaient parmi les effets du prévenu quelque papier suspect, une ridicule amulette, une recette de philtre : autant de pièces de conviction devant les tribunaux où, sans défense écoutée, on prononçait la confiscation et la mort. Cet horrible artifice fut tant de fois répété, il causa la mort de tant d'innocents, que bien des familles en Orient prirent le parti de livrer aux flammes leurs livres et leurs titres, tant la terreur s'était emparée de toutes les âmes[1] ! Quand Héliodore mourut, Valens, désolé, obligea les premiers personnages de l'em-

[1] Paul. diac., l. 12 ; Amm. Marc., l. 31. — [2] Amm. Marc., l. 31 ; Oros., l. 7.

[1] Amm. Marc., l. 29, c. 2.

pire à escorter, pieds nus, mains jointes, le cercueil de ce misérable jusqu'au lieu de sa sépulture.

La fourberie et la cruauté étaient les traits saillants de cette nature. Il ne prisait et ne récompensait dans ses lieutenants que la félonie. L'un d'eux invita à sa table un jeune roi allié de l'empire, et le fit assassiner à son côté avant la fin du repas. Ces infamies répétées, qui faisaient les délices de l'empereur, achevaient de déshonorer la majesté du nom romain, si tant est qu'une ombre de majesté romaine existât encore. La nature sévère à Valens n'avait dissimulé ses défauts sous aucun prestige. Ses traits avaient la sécheresse et la dureté de son âme, ses jambes étaient arquées, son ventre proéminent, sa démarche lourde, son teint brun, un de ses yeux couvert d'une taie [1]. A Antioche où il résida longtemps, le peuple le détestait et le méprisait; et son nom, objet de toutes les imprécations, était aussi le synonyme de toutes les injures. Son règne n'a laissé dans l'histoire qu'une large tache de sang et de feu [2].

Jamais l'empire romain n'avait été plus près de sa ruine. Il avait perdu dans les plaines d'Andrinople, avec ses meilleures troupes, sa confiance en lui-même et l'ascendant de son nom. Les frontières du Tibre et de l'Euphrate étaient menacées par les Perses, les Ibères, les Arméniens; l'Illyrie et la Thrace ravagées par les Goths, les Alains, les Huns, les Taïfales, barbares entre les barbares; le Rhin et le Danube forcés par les hordes de la Germanie, les Francs, les Allamans, les Suèves. *L'univers s'écroule* [3], disait saint Jérôme. Et, en effet, c'était fini de la capitale de l'Orient et de l'empire lui-même. Mais l'heure de la Providence n'avait pas sonné. Théodose fut proclamé empereur.

Son père avait rendu naguère, en qualité de général, les plus signalés services, et n'avait reçu pour récompense que la mort de la main du bourreau. Il venait de pacifier et de sauver l'Afrique, après avoir soumis et pacifié la Grande-Bretagne, quand, sur un ordre de Gratien, indignement trompé, il fut arrêté à Carthage au milieu de son triomphe et décapité. Le comte Théodose ne demanda ni grâce ni justice : il implora le baptême et mourut. Son fils, encore jeune, mais illustré déjà par de hauts faits d'armes et des victoires sur les Sarmates, se retira

[1] Amm. Marc., l. 31, c. 14. — [2] Amm. Marc., l. 31 ; Zosim., l. 4 et 5 ; Théod. *vit. pat.*, c. 8; *Id.*, Hist. eccl., l. 4 ; Vict. epit. ; Oros., l. 7 ; Themist., *orat.* 8; Paul diac., l. 12. — [3] S. Hier., l. 8 *in Ezech. præfat.*

en Espagne [1], son pays natal, et il y vivait dans une obscurité splendide, gouvernant en sage et en chrétien sa fortune immense. A la mort de Valens, Gratien, resté maître du monde et trouvant le fardeau trop lourd pour une tête de vingt ans, tourna les yeux vers celui dont il avait tué le père, et, bourreau de l'un, il voulut partager l'empire avec l'autre.

Théodose, rappelé de l'exil, eut à gouverner Constantinople, l'Orient, la Mésie, l'Epire, la Grèce et les îles adjacentes. *L'histoire*, dit un écrivain, *n'offre pas un second exemple d'une élévation si pure et si honorable* [2]. Sans doute, la pénurie d'hommes, les périls publics, la situation extrême, pesèrent sur les délibérations de Gratien, et le poussèrent à cette résolution nécessaire mais courageuse, qui mettait son orgueil et son septre à la merci d'un homme qu'il avait mortellement offensé. Il fallait cependant quelque chose de plus; il fallait que le caractère de l'illustre disgracié commandât une assez haute estime pour lui livrer ainsi, avec le suprême pouvoir, l'instrument d'une vengeance qui pouvait sembler légitime, dont peut-être il épiait l'occasion. Théodose pouvait-il s'asseoir sans arrière-pensée sur un trône croulant, à côté du meurtrier de sa famille, et mettre sa main dans les mains qui fumaient encore du sang de son père? Pouvait-il oublier qu'avant cet oripeau qu'on lui jetait sur les épaules en un jour de détresse, l'empereur l'avait décoré d'une autre pourpre? La pourpre de Théodose, c'était le sang de son père versé par Gratien : il avait à l'honorer celle-là, et à la venger! Gratien crut à la magnanimité de son futur collègue: il eut raison. Le noble espagnol ne voulut pas jouir de l'humiliation d'un maître amené à ses pieds par l'imminence des événements. Au lieu de voir dans ce retour étonnant et forcé ce que tout le monde y voyait, une vengeance du Ciel, il n'y vit qu'un grand devoir à remplir, un grand dévouement à la cause publique et à la civilisation en péril : il accepta sans orgueil comme sans hésitation.

Du reste, il portait au rang suprême, avec le sang impétueux de sa race, une intelligence vaste et cultivée, un cœur intrépide et ferme, l'héroïsme et les talents d'un grand capitaine, les mœurs et le caractère d'un sage, l'âme d'un grand homme et la foi pure d'un chrétien. Il avait trente-trois ans; sa figure était noble, sa taille imposante, son regard profond et doux;

[1] Amm. Marc., l. 29, c. 6 ; Théod., l. 6, c. 5. — [2] Gibbon, c. 26.

son profil rappelait celui de Trajan sur les médailles. L'empire et le catholicisme lui criaient d'une même voix : Sauvez-nous, et il les sauva. Du moins sa main puissante retarda la chute de l'empire, et l'Eglise sous ce règne protecteur, se dédommagea des épreuves et de l'oppression du règne précédent. A peine avait-il saisi les rênes de l'Etat qu'il força les Goths à demander la paix, les Huns et les Scythes à repasser le Danube. Le monde respira et se crut sauvé. Mais il ne s'agissait plus de contenir, par des digues désormais impuissantes, ce flot de barbares qui se changeait en déluge. Il n'y avait qu'à purifier ces eaux chargées d'immondices et de sang, à les rendre limpides et vivifiantes, et c'était l'œuvre réservée aux apôtres de l'Evangile. Théodose le comprit; et cette pensée inspira sa politique vis-à-vis des barbares, sa conduite dans les rapports de l'Eglise avec l'Etat. Se déclarant hautement pour l'orthodoxie, il rendit le célèbre édit du 28 février, où il établit que ceux-là seuls sont réputés chrétiens qui sont attachés à la foi de saint Pierre.

Revenons à Chrysostome. Cette vie, utilement et saintement occupée, parut trop douce et presque mondaine à cette âme enthousiaste, altérée de pénitence et d'immolations. Dans cette solitude peuplée de sages, à laquelle la mort de Valens avait rendu la paix et ses habitants, il ne trouvait ni assez de silence ni assez d'isolement. Bien des regards se tournaient vers lui; il était moins oublié qu'il eût voulu l'être. Trop près des hommes, il brûlait d'être seul à seul avec Dieu. Après quatre ans de séjour au milieu des cénobites, il les laissa sous la règle du monastère, et s'enfonça plus avant et tout seul dans la montagne[1]. Une grotte fut sa demeure. Il y vécut de la vie de ces sublimes misanthropes qui, sous le nom d'anachorètes, s'immolaient pour les hommes qu'ils avaient fuis, et, ajoutant sans cesse sacrifice à sacrifice, souffrance à souffrance, eussent voulu combler l'enfer de leurs expiations, l'éteindre de leurs larmes s'ils l'avaient pu, pour en épargner le malheur à leurs frères.

Il est vrai de le dire : sous ce beau ciel de la Syrie, dans ce climat pur et doux, en présence de cette nature privilégiée, où Dieu avait accumulé toutes les magnificences de la Création, le séjour de l'ascétisme n'avait rien d'effrayant : au contraire, il devait attirer, captiver par un charme puissant des hommes d'une imagination ardente, d'une foi profonde, agités par les grandes pensées de la religion, et mal à l'aise au milieu d'un monde dont leur organisation délicate supportait difficilement les rudes contacts. Pour eux, la solitude était pleine de Dieu; ils l'y sentaient partout avec une impression ineffable de rafraîchissement et de paix. Ils se sentaient là dans le sanctuaire du recueillement, de l'extase, de l'adoration, où, suivant l'expression d'un prophète, Dieu se plaît à attirer l'âme humaine quand il veut *lui parler au cœur*[1], où l'on trouverait peut-être, s'il en restait sur la terre, les traces de ce paradis qui fut la première demeure de l'homme ici-bas, alors que son Créateur s'entretenait familièrement avec lui.

D'ailleurs, en ces temps de malheur et de trouble, dernier jour d'un empire condamné par la Providence, le besoin de la solitude se faisait plus vivement sentir aux cœurs, lassés et dégoûtés du spectacle d'agonie et de décomposition qu'ils avaient sous les yeux. Là seulement, on se possédait soi-même dans sa liberté et sa dignité; il n'y avait que ce refuge contre l'anarchie, l'oppression et le découragement. La Providence retrempait silencieusement dans le désert l'énergie humaine : c'était le laboratoire caché où elle refaisait en sous-œuvre l'humanité. Il est impossible, en étudiant cette époque de l'histoire, de n'être pas frappé de ce fait : tous les hommes qu'on voit apparaître au milieu des autres avec la puissance des œuvres et de la parole, ceux qui ont le courage de lutter contre la tyrannie des rois et la corruption du peuple, qui contribuent à la rénovation sociale, élus du génie et de la sainteté pour éclairer, dominer, entraîner le siècle dans les voies de Dieu, ont vécu au désert[2]. « Tout ce qui est grand, tout ce qui est fort, disait saint Ambroise, se retire sur la montagne avec Jésus[3] ». C'est là qu'on apprenait le mépris des sens et l'oubli de soi, sans lesquels nulle puissance n'est vraie, nulle œuvre féconde. Le flot de boue qui submergeait tout, n'atteignait pas ces hauteurs privilégiées, d'où s'épanchait sur l'univers l'esprit qui devait le changer. La solitude était l'école des grands hommes et des fortes vertus, la pépinière de la Providence : elle abritait dans son ombre sacrée l'espérance du genre humain.

[1] Pall., p. 41.

[1] *Lactabo eam, et ducam in solitudinem, et loquar ad cor ejus.* Osée, c. 2, v. 14.) — [2] Villem. Eloq. chrét., art. Chrys. — [3] *Omnes magni, omnes sublimes montem ascendunt.* (S. Ambr. *in Luc.*, l. 4, c. 16.)

Chrysostome passa deux ans dans cet exil volontaire, loin de tout être vivant, au milieu de rochers inaccessibles, dans la partie la plus sauvage de la forêt. Là, ne comptant pas plus son corps que s'il l'avait déjà dépouillé[1], il s'abandonnait, comme un pur esprit, aux sublimes délices de l'étude et de l'adoration. Il avait retrouvé, sur son Oreb, le buisson de Moïse ; et, du sein des flammes, Dieu lui parlait. La vie de l'esprit étant, à quelques égards, en raison inverse de celle du corps, nulle part elle n'a plus d'intensité que dans la solitude qui l'affranchit de presque tous les liens terrestres, et concentre ses forces dans une seule pensée. C'est là qu'elle remonte directement à sa source, sans que rien la détourne de son but, sans qu'aucun frottement ralentisse son essor. Aucune affection grossière, aucune brume venue des sens ne voile à l'âme son soleil ; elle a franchi la région des nuages, l'infini seul est devant elle ; elle suit son attrait, elle désaltère sa foi, elle s'abreuve de Dieu ; elle croit le voir, l'entendre, le toucher, converser avec lui ; elle le respire, elle vit de lui. *Le Verbe de Dieu se fit sur Jean, fils de Zacharie, au désert*[2]. Il en fut ainsi du fils d'Anthusa.

Dérobé à tous les regards, ne voyant qu'un seul homme, l'ami qui venait lui porter tous les jours le morceau de pain dont il vivait, ne descendant de sa retraite que le jour du Seigneur pour aller manger à la table des anges un pain plus substantiel, sa grotte était le sanctuaire de ses méditations, l'autel de ses holocaustes, le nid d'aigle de son âme, d'où elle s'élançait vers l'éternel foyer de la lumière, essayant de le fixer, et jouissant avec délices de son propre éblouissement. Etendre son corps fatigué sur une natte ou sur la pierre nue, lui semblait déroger à la noblesse de l'homme, le seul être de la Création, dit un grand orateur, qui ait reçu le privilége de se tenir debout devant Dieu[3]. Il dormait sans se coucher, sa tête sur ses mains, ses mains appuyées sur une corde qui tombait de la voûte de la caverne[4], et il n'accordait au sommeil que quelques instants, heureux de devancer de son hymne celui de l'aurore, et de pouvoir dire avec le Prophète : « Dès avant le jour, ô mon Dieu ! je vous cherche ; mon âme a soif de vous ; pour vous sans cesse ma chair se consume[1] ! Mon cœur et ma chair ont tressailli de joie dans le Dieu vivant[2] ! »

Son temps, d'ailleurs, se partageait rigoureusement entre la prière, le travail des mains et la méditation des saints livres, les seuls qu'il eût portés au désert. Il les apprit par cœur d'un bout à l'autre[3]. Le texte sacré ne devint pas seulement le moule de sa pensée, mais sa pensée même. Le feu du ciel, que tant de fois il avait appelé sur sa tête[4], l'embrasait et le consumait comme un pur holocauste : il ne restait de l'homme qu'une flamme embaumée, un vivant cantique.

Dieu ramena sur la terre par la chaîne du devoir cette vie impatiente qui se précipitait au ciel avant l'heure. Pour lui aussi, le Thabor précédait le Calvaire : les saintes visions le préparaient au combat.

Un pieux solitaire, le même qui avait guidé ses premiers pas dans la vie monastique, vit un jour, dans le ravissement de l'oraison, son jeune disciple qui priait à genoux, le regard élevé au ciel. Deux hommes vêtus de blanc, le visage rayonnant de lumière, s'approchèrent de lui, et, le prenant par la main, lui dirent : Jean, c'est Jésus-Christ qui nous envoie vers toi. Et l'un d'eux, lui présentant un livre ouvert, ajoutait : Je suis Jean l'Evangéliste, qui reposai ma tête sur le sein du Sauveur ; prends le livre des divins oracles : je t'obtiendrai la grâce de le comprendre et de l'expliquer. En même temps l'autre lui mettait dans les mains les clefs symboliques, en disant : C'est moi qui eus le bonheur de reconnaître et de confesser, pendant qu'il était sur la terre, la divinité de Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant. Prends ces clefs qui ouvrent et ferment le ciel. Toi aussi, tu auras le pouvoir de délier et de pardonner. Et tous les deux lui montraient le sanctuaire ouvert et paré pour le recevoir[5].

C'est l'investiture prophétique du pontife et du docteur : c'étaient les deux parrains de son sacerdoce qui présentaient Chrysostome à l'autel. Et, en effet, le reflet de leur vie resta sur la sienne : il eut la foi de saint Pierre et la charité de saint Jean.

[1] Joan. Damasc., *or. paneg.*, n. 6, 8. — [2] Luc., c. 3, v. 2. — [3] Lacordaire, Eloge du bienheureux Fourier. — [4] Pall., c. 5, p. 17 ; Metaphr. *in vit. S.*

[1] Ps. 91. — [2] Ps. 62. — [3] Pall., *ibid.* — [4] Chrys. à Stéléch. — [5] Georg. Alex., *loc. cit.* p. 9.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Chrysostome quitte le désert. — Situation de l'Eglise. — Retour de Mélèce — Apollinaire. — Vitalis. — Concile d'Antioche. — Eglises rendues aux Méléciens. — Engagements des chefs du parti. — Chrysostome diacre — Concile de Constantinople. — Prélats qui le composent — Mort de Mélèce. — Ses funérailles. — Avis de saint Grégoire. — Election de Flavien. — Continuation du schisme. — Chrysostome s'attache à la communion de Flavien. — Stagyre. — Consolation ou livres sur la Providence adressés à Stagyre.

Les forces physiques de Jean ne répondaient pas à l'énergie de son âme. L'humidité de sa grotte, l'excessive austérité de sa vie, une contention d'esprit trop ardente et trop constante ruinèrent vite une santé naturellement délicate. Il tomba malade, et fut contraint de quitter la montagne et de rentrer à Antioche. Cette maladie, dont il ne guérit jamais bien, laissa sur son corps, en traces ineffaçables, les stigmates de la pénitence[1].

Certes, ces six années de retraite n'avaient pas été plus stériles pour l'Eglise que pour lui. Outre son admirable traité sur le sacerdoce, outre ses belles publications sur la vie monastique et la componction, Jean avait complété ses études sur les saints livres, et il revenait de cette haute école du désert avec un talent mûri par des travaux sérieux, et ces fortes vertus qui font les grands pontifes et les grands saints.

Mais pendant qu'au faîte de la montagne il oubliait la terre et les hommes, l'Eglise faisait, dans la personne de saint Basile, une perte immense. Saint Ephrem et saint Eusèbe[1], ses amis, sainte Macrine, sa sœur, l'avaient suivi de près au ciel. L'apparition de nouvelles hérésies aggravait la douleur des cœurs catholiques. Apollinaire, en effet, désolait par sa chute et ses erreurs Antioche et la Syrie; on commençait à parler des Massaliens; et, sous le nom de Priscillianisme, une secte abominable infectant l'Espagne et la Gaule frayait la route aux Vaudois et aux Albigeois. L'Arianisme lui-même, quoique vaincu, n'était pas découragé : il avait perdu Valens, mais gagné les Goths, et se promettait de refluer sur l'empire avec les barbares. Ceux-ci, comme un torrent qui a brisé toutes ses digues, laissaient partout sur leur passage, la dévastation et d'immenses calamités. « Depuis vingt ans, disait saint Jérôme, entre les Alpes Juliennes et Constantinople, des flots de sang coulent tous les jours. La Scythie, la Thrace, la Macédoine, la Dardanie, la Dacie, la Thessalie, l'Achaïe, l'Epire, la Dalmatie, toutes les Pannonies sont ravagées. Les Goths, les Sarmates, les Quades, les Alains, les Marcomans, les Vandales et les Huns ravagent, pillent, déchirent ces malheureuses contrées. Que de nobles femmes, de vierges consacrées à Dieu ont été la proie de ces bêtes fauves! Que d'évêques réduits en esclavage, de prêtres égorgés, de saintes reliques profanées, d'églises abattues! Les autels du Christ ont servi de mangeoire aux chevaux. Partout le deuil, la désolation, l'image de la mort sous toutes ses formes. Le monde romain s'écroule, et nous portons haut la tête[1]! Mais au milieu de ces épreuves et de ces désastres, que de consolations! Deux princes unis de vues, animés d'un zèle égal pour le bien, réparaient les désastres du règne précédent, rendaient aux catholiques les églises ravies par les Ariens et s'inspiraient de l'Evangile pour faire de sages lois, noblement empreintes de son esprit. De grands évêques, saint Optat, saint Pacien, saint Gaudens, saint Philastre, saint Grégoire de Nysse, saint Amphiloque glorifiaient la vérité par leurs écrits et par leurs vertus. Saint Ascole baptisait Théodose, saint Paulin se consacrait à Dieu, saint Jérôme commençait à publier ses grands travaux d'exégèse; saint Martin, saint Victrice, saint Epiphane remuaient le monde par leurs miracles; saint Ambroise, thaumaturge et docteur, était l'Athanase de l'Occident; saint Grégoire de Nazianze, à force de courage et de talent, relevait l'Eglise de Constantinople; sainte Paule, s'arrachant au monde, entrait dans cette voie héroïque où elle devait porter si haut le drapeau de Jésus-Christ; sainte Mélanie remplissait l'Egypte

[1] Pall., dial., c. 5, p. 17. — [1] S. Eusèbe de Samosate.

[1] S. Hier., *ad Heliod. ep.* 35, t. 4, alt. part., p. 271.

et la Palestine des nobles profusions de sa charité; sainte Fabiola ouvrait à Rome le premier hôpital qu'ait vu la capitale du monde chrétien; sainte Marcelle, sainte Marcelline, prodiges de pénitence et de charité, faisaient fleurir au sein des plus grandes familles les plus hautes vertus de l'Evangile. La vie chrétienne prenait en Occident des développements admirables. Pierre rentrait à Alexandrie, Mélèce à Antioche, Cyrille à Jérusalem, et par-dessus tout, le pape saint Damase, du haut de sa grande chaire, confondait l'hérésie, et, pasteur des pasteurs, conseillait et dirigeait les évêques de l'Occident et de l'Orient, qu'il appelait ses fils bien-aimés[1].

Antioche avait donc retrouvé Mélèce, et l'avait accueilli comme une famille accueille son père après une absence trop prolongée. La ville entière s'était portée à sa rencontre : on se jetait à ses pieds, on baisait ses mains. Ceux qui ne pouvaient fendre la foule pour aller jusqu'à lui, s'estimaient heureux d'entendre sa voix, d'apercevoir son visage : il leur semblait qu'une grâce divine s'exhalait de ses vêtements, et que même de loin son aspect, comme l'ombre des apôtres, guérissait les malades[2].

Le vieux pontife, en revoyant sa ville bien-aimée, la trouvait plus que jamais en proie à la division. Outre le malheureux partage des catholiques en deux communions, des erreurs, longtemps couvertes d'un nom respecté et discrètement répandues, venaient de déchirer le voile et jetaient l'Orient dans une agitation nouvelle. Apollinaire était la cause de cet orage. Habile à manier la parole et la plume, il avait consacré ses talents et son savoir à la vérité. On le comptait parmi les flambeaux de l'orthodoxie. Ses traductions des saints livres en vers grecs, d'autres travaux oubliés aujourd'hui, célèbres alors, et en particulier une belle apologie du Christianisme persécuté sous Julien, l'avaient placé très-haut dans l'estime du monde catholique. Mais plein de confiance en lui-même, dédaigneux de la tradition et de l'autorité, voulant défendre le dogme à sa guise, il enseignait que le Verbe éternel, en s'unissant à la nature humaine, avait pris le corps de l'homme sans prendre son âme; du moins qu'il n'avait pris qu'une âme purement sensitive, sans intelligence et sans raison. Il ajoutait que le corps de Jésus-Christ était consubstantiel au Verbe, qu'il l'avait apporté du ciel sur la terre, et qu'ainsi il n'était pas né du sein de Marie, et n'avait souffert, n'était mort et ressuscité qu'en apparence.

Ces erreurs combattues par saint Athanase, désavouées tout d'abord par leurs partisans, avaient fini par s'étendre et faisaient secte à Antioche. Le mal s'accrut par l'adjonction de Vitalis, prêtre de la communion de Mélèce, honoré entre tous pour la pureté de ses mœurs, mais vain et rancuneux, lequel, se croyant dédaigné de son collègue Flavien, n'imagina rien de mieux pour se venger que d'embrasser la cause d'Apollinaire, qui le fit immédiatement évêque d'Antioche. Les Vitaliens eurent leurs synaxes, leurs rites particuliers, surtout leurs cantiques, ceux-ci composés avec un art perfide, ne respirant que la confiance en Dieu, et sous la piété cachant le venin. On les chantait partout, dans les maisons, dans les gynécées, les hommes au repos et au travail, les femmes en tissant le lin et la soie[1].

Cet état de choses émut profondément le pieux Mélèce. A peine rendu à son siége, il réunit sous sa présidence cent cinquante prélats, désireux comme lui de trouver un remède au mal. Mais le remède était trouvé. Rome avait parlé : elle avait condamné l'hérésie et prononcé la déposition de l'hérésiarque. Le concile n'eut qu'à souscrire l'exposition de foi adressée par Damase aux évêques de l'Orient, et la question fut irrévocablement terminée. Aux yeux de tous, la chaire de Rome était le centre de l'unité et l'oracle suprême de la foi.

Cependant, un officier de l'empereur, Sapor, vint à Antioche pour faire restituer les églises à ceux qui étaient de la communion du pape. Paulin assurait qu'il communiquait avec Damase; Apollinaire, accouru au secours des siens, en disait autant; Mélèce gardait le silence. Alors Flavien, prenant la parole, dit à Paulin en présence de Sapor : « Si tu communiques avec Damase, professe avec lui trois hypostases dans une seule essence, et reçois les églises selon la loi». Puis, se tournant vers Apollinaire : « Oses-tu, lui dit-il, trahir à ce point la vérité? Damase enseigne que le Verbe s'est uni à un homme parfait, et tu prétends qu'il n'a pris de l'homme que le corps! Si tu es calomnié, prouve-le, en souscrivant à la doctrine de Damase, et que les saints temples te soient livrés». Sapor, ayant tout pesé, remit les églises à Mélèce. Mais les Eusthatiens blessés s'emportèrent, et la contestation allait dégénérer en émeute quand les deux partis s'arrêtèrent à cet

[1] Théod., l. 5, c. 10. — [2] Chrys., disc. sur S. Mel.

[1] Théod., l. 5, c. 3.

accord. On prit dans tout le clergé de la ville les six prêtres réputés les plus dignes de l'épiscopat, entre lesquels Flavien, et on leur fit promettre par serment que si l'un des deux évêques venait à mourir, nul ne se mettrait sur les rangs pour le remplacer, et que tous reconnaîtraient pour unique pasteur le dernier survivant[1]. Cette convention apaisa les esprits, et pour quelque temps du moins amoindrit les effets du schisme.

Telle était la situation religieuse d'Antioche au moment où Chrysostome y rentrait. Son retour fut une joie inespérée pour Mélèce. Cet homme, jeune encore, mais déjà renommé, auquel il avait ouvert les portes du sanctuaire, dont il avait dirigé les premier travaux et prédit la destinée, lui revenait du désert, dans la plénitude de la force et du talent, pour être l'appui de sa vieillesse et partager avec lui les combats du Seigneur. Avec quelle effusion il l'embrassa et le bénit! Comme il se hâta de le faire avancer d'un pas de plus vers le sacerdoce! Jean, s'inlinant avec un respect filial sous une autorité qu'il aimait, fut ordonné diacre[2].

L'ordination de Chrysostome fut le testament de Mélèce; car presque aussitôt, sur l'invitation de l'empereur, il partit pour Constantinople, où l'attendait la mort. Théodose, en effet, venait de convoquer dans la métropole de son empire les évêques de son obéissance, c'est-à-dire de la Macédoine, de l'Illyrie, de l'Egypte et de l'Orient. Cent cinquante environ s'y rendirent. Saint Grégoire de Nazianze nous donne de la plupart de ces prélats la plus triste idée. « Les uns, dit-il, trafiquant de la foi, issus de quelque scribe de l'impôt, ne rêvaient que calculs frauduleux; les autres avaient quitté la charrue ou la pioche, la rame ou le sabre pour se faire évêques... Plusieurs, naguère artisans et forgerons, étaient noirs encore de charbon et de suie, et, tels que des esclaves qui n'ont pas encore payé à leurs maîtres le prix de leur liberté, pour avoir su ameuter en leur faveur quelque portion de la populace, se montraient les plus insolents... Inconstants dans la doctrine comme les flots de la mer, ils ne savaient que flatter les femmes et flairer les dîners, lions à l'égard des petits, chiens à l'égard des grands. L'un vantait sa noblesse, l'autre sa faconde; celui-ci sa fortune, celui-là sa famille; plusieurs n'ayant rien faisaient parade de leur méchanceté[3] ».

[1] Socr., l. 5, c. 5. — [2] Pall., dial., c. 5. — [3] Gr. Naz., t. 2, p. 787; S. Grégoire de Nysse dit en moins de mots les mêmes choses (*in cant. hom.* 13).

A côté de ces misérables, honte et fléau du sacerdoce, figuraient les hommes les plus éminents par la science et la vertu : saint Grégoire de Nysse, saint Pierre de Sébaste, saint Amphiloque d'Iconium, saint Pélage de Laodicée, saint Optime d'Antioche en Pisidie, saint Euloge d'Edesse, saint Cyrille de Jérusalem, Gélase de Césarée en Palestine, son neveu, Vittus de Carrhes, Denis de Diospolis, Abraham de Batne, Bosphore de Colonie, Otrée de Mélitène, Antiochus de Samosate, successeur et neveu de saint Eusèbe, saint Ascole de Thessalonique et beaucoup d'autres d'un rare mérite, parmi lesquels plusieurs avaient confessé la foi et souffert pour elle sous Constance et sous Julien[1].

Théodose, à la veille d'être associé à l'empire par Gratien, eut un songe, qu'il prit volontiers pour une prophétie. Un pontife à cheveux blancs, l'évêque d'Antioche, lui était apparu dans le sommeil, et lui avait mis sur les épaules le manteau impérial, sur la tête le diadème. Les traits qui l'avaient frappé dans cette vision restèrent gravés dans sa mémoire ; et plus tard, lorsque Mélèce arrivé à Constantinople se présenta devant l'empereur, celui-ci le reconnut dans la foule des prélats, sans l'avoir jamais vu autrement qu'en rêve, et courant droit à lui, le serra sur son cœur, lui baisa respectueusement la main, les yeux, la poitrine, lui raconta sa vision, et l'entoura, jusqu'à la fin, des empressements et des hommages d'une filiale vénération[2].

Le concile, présidé par Mélèce, eut d'abord à donner un évêque à Contantinople. Théodose, grand admirateur de l'éloquence et des vertus de saint Grégoire de Nazianze, ne trouvait personne qui fût plus digne que lui de cette haute position. Tout le monde fut de son avis. Grégoire résista, mais se laissa vaincre, et fut solennellement installé sur la chaire de Byzance. Des discours célébrèrent cette installation comme une fête ; mais les joies de la fête furent vite troublées par la mort de Mélèce. Le noble vieillard mourut au moment où sa grande expérience, son esprit si conciliant, la douce autorité de son âge et de ses vertus, étaient le plus nécessaires à cette orageuse assemblée. Sa perte fut un deuil public[3]. Saint Grégoire de Nysse prononça son éloge funèbre dans l'église de Sainte-Sophie, en présence de l'empereur et de ses collègues, et n'hésita pas à dire que déjà,

[1] Socr., l. 5, c. 8; Sozom., l. 6, c. 7; Théod., l. 5, c. 8. — [2] Théod., l. 5, c. 6 et 7. — [3] Soc., l. 5, c. 9; Sozom., l. 7, c. 10.

face à face devant Dieu, Mélèce demandait grâce pour ses frères et pour les ignorances du peuple [1]. On lui fit des funérailles magnifiques, au milieu d'un immense concours de peuple, du chant des psaumes à deux chœurs et en plusieurs langues, et d'une telle profusion de luminaire que la ville semblait en feu. Son corps embaumé, couvert de lin et de soie, fut provisoirement déposé dans l'église des Apôtres. On passait sur son visage des linges dont les fidèles se partageaient les lambeaux comme autant de gages des célestes bénédictions. La translation de ses reliques à Antioche fut une longue et touchante ovation. Partout, sur la route, les populations catholiques allaient à leur rencontre et les escortaient processionnellement. La métropole de la Syrie les reçut avec des hymnes et des pleurs, comme un riche trésor et le plus beau legs d'un père. Il fut enseveli auprès du martyr Babylas, dans l'église qu'il lui avait dédiée, où, cinq ans après, Chrysostome célébra l'anniversaire de cette translation [2] et la mémoire bénie de celui qu'il appelait son père.

Mais la mort du saint vieillard, qui devait être la fin du schisme, ne fit que l'aggraver. Saint Grégoire de Nazianze proposa de laisser Mélèce sans successeur, et de réunir les deux partis sous la houlette de Paulin. « Tant que cet homme divin est resté parmi nous, disait-il, nous avions à le défendre contre les Occidentaux; et l'on était pardonnable de leur opposer quelque résistance. Maintenant que la tempête cesse, et que Dieu donne la paix à son Eglise, assurons le trône épiscopal à celui qui le possède. La mort apportera bientôt la solution des difficultés. Paulin arrivera au terme de sa vie; et nous, aidés du Saint-Esprit, avec l'assentiment du peuple et des évêques, nous placerons sur la chaire d'Antioche quelqu'un qui rétablira la concorde au milieu du troupeau divisé. Cette mesure, d'ailleurs, nous rapprochera de l'Occident, qui nous est, je le vois, trop étranger [3] ».

Ce sage avis, loin de prévaloir, mit en fureur les jeunes évêques, que saint Grégoire compare [4], dans cette circonstance, à un troupeau de geais croassant tous à la fois, ou à un essaim de guêpes sautant au visage de quiconque les approche. L'esprit des Photius et des Michel Cérulaire commençait à poindre. Entraîné par une minorité irréfléchie et passionnée, le concile céda à un malheureux sentiment d'opposition à l'Occident, et Flavien, qui avait suivi Mélèce à Constantinople, fut nommé à sa place évêque d'Antioche. Saint Grégoire quitta l'assemblée avec indignation, se démit de son siége et gagna, pour ne plus en sortir, sa solitude chérie d'Arianze. Mais que dire de Flavien et comment expliquer sa conduite, surtout si la convention dont nous avons parlé, d'après Socrate, existait réellement entre les deux communions et qu'il y eût adhéré avec serment [1] ? Le concile pouvait-il le relever d'un engagement précis et sacré? Si l'esprit de parti n'avait troublé son jugement, il aurait suivi l'exemple que lui donnait en ce moment l'illustre ami de saint Basile, et se fût effacé comme lui. Il n'y avait pas autre chose à faire. Accepter l'épiscopat dans de telles conditions, ce n'était pas s'immoler au bien public, mais prolonger indéfiniment des discordes déjà trop longues. L'opposition de l'Eglise romaine qu'il avait à braver et qui lui refusa sa communion, devait, ce semble, l'éclairer assez et le faire reculer. Un nuage, sans doute, obscurcit sa vue et mit en défaut sa bonne foi.

Du reste, son ordination produisit l'effet qu'il fallait en attendre : elle augmenta la mésintelligence entre l'Orient et l'Occident, et la division entre les catholiques d'Antioche [2]. L'élu du concile, adopté par les évêques de Syrie, de Palestine, de Thrace, de Cappadoce, de Galatie, eut contre lui Chypre, l'Egypte, la Macédoine, l'Illyrie, l'Arabie, l'Italie, Rome surtout et saint Ambroise. A Antioche, le schisme ruinait la discipline, chaque partie ménageant les siens aux dépens des canons, dans la crainte qu'une sévérité trop grande ne jetât les faibles dans le parti opposé [3].

Chrysostome, attaché à la communion de Mélèce, embrassa celle de Flavien, qui, à ses yeux, ne faisait que continuer Mélèce. Sa profonde vénération pour la mémoire de l'un, pour les vertus de l'autre, l'empêchait-elle de voir ce qu'avait de défectueux l'ordination de Flavien? D'ailleurs, en laissant celui-ci hors de sa communion, Rome ne l'avait frappé d'aucune censure.

Avant tout, Jean était l'homme de la charité;

[1] Gr. Nyss., *de Mel.*; Tillem., Mem., t. 8, p. 575. — [2] Chrys., disc. sur S. Mel. — [3] Gr. Naz., t. 2, p. 758. — [4] Gr. Naz., t. 2, p. 763.

[1] Admettons que le fait de cette convention ne soit pas suffisamment établi, n'était-il pas évident que succéder à Mélèce du vivant de Paulin, c'était perpétuer et aigrir le schisme, en même temps qu'affliger l'Église romaine ?

[2] Théod., l. 5, c. 23. Plusieurs personnes qui suivaient la communion de Mélèce la quittèrent alors pour celle de Paulin (Soz., l. 5, c. 11). — [3] Chrys., *Hom*, 11 *ad Eph.*

aussi ne cessa-t-il de s'employer de toutes ses forces pour amortir des rivalités funestes, et opérer une réconciliation qui ne devait avoir lieu que beaucoup plus tard, mais qui fut due en partie à son intervention persévérante.

Est-ce dégoût de ces divisions, est-ce mauvais état de sa santé, qui se rétablissait lentement et difficilement, il ne quittait pas sa demeure. Une faiblesse extrême et de grands maux de tête le condamnaient à une inaction non moins fatigante que la maladie. Néanmoins son diaconat fut loin d'être perdu pour la charité. Il nous en reste entre autres une œuvre immortelle, dans ses trois livres *de la Providence*, écrits pour l'ascète Stagyre.

Né de parents nobles et riches, Stagyre avait trouvé dans sa maison et dans sa fortune trop de facilités à satisfaire ses passions pour avoir résisté à leur attrait. Son père, quoique chrétien, lui donnait le fâcheux exemple de toutes les dissipations. Cependant il eut à peine connu le monde, qu'il s'en dégoûta. Jeune, il eut le courage de s'arracher aux séductions qui l'environnaient, et, malgré la vive opposition de sa famille, il se retira dans les montagnes d'Antioche et embrassa la vie monastique. Mais il portait dans la solitude, avec de généreuses pensées, une nature faible, amollie par une éducation trop mondaine. On le trouvait lâche à accomplir ses devoirs, plus occupé des arbres du verger que des saints livres, infatué de sa naissance et de lui-même, se pliant difficilement aux austérités de la règle et à l'obéissance. Puis, tout à coup, la tiédeur fit place à la plus affreuse tristesse. Chrysostome, qui l'avait connu sur la montagne et s'était lié avec lui, apprit avec un profond chagrin, de la bouche d'un ami commun, qu'un jour, pendant la prière des cénobites, le malheureux Stagyre, terrassé par le démon, s'était roulé à terre, les yeux renversés, la bouche écumante, avec des convulsions et des hurlements horribles, et que, la nuit suivante, on avait vu l'esprit mauvais sous les traits d'un animal immonde, couvert de boue, se lancer furieux sur l'infortuné, dont les cris lamentables consternaient le monastère. La pensée d'être possédé du démon, partagée autour de lui, jeta le pauvre ascète dans une indicible douleur. Il se tourna vers Dieu, multiplia les prières et les jeûnes, redoubla de ferveur, courut auprès de divers solitaires renommés au loin par la sainteté et le don des miracles, visita les tombeaux des martyrs, implora nuit et jour sa délivrance, et, n'obtenant rien, il tomba dans le désespoir. L'infortuné, qui se croyait perdu, accusait le Ciel d'injustice. La pensée d'en finir avec la vie l'obsédait sans cesse. Enfin, n'en pouvant plus, il quitta le désert, et vint se réfugier à la ville. Mais ce mal mystérieux et terrible le suivait partout.

Chrysostome, qui l'aimait, eût voulu courir à lui et le consoler; mais, empêché par ses propres souffrances, il écrivit pour son malheureux ami les trois livres dont nous parlons, où les considérations les plus hautes se mêlent à la plus affectueuse pitié. Il y développe admirablement, par les paroles de l'Ecriture et les exemples des saints, ce grand enseignement du Christianisme, que tous les événements d'ici-bas, même ceux qui nous affligent le plus, sont disposés providentiellement dans notre intérêt éternel, tantôt comme de précieux moyens d'expier le péché, tantôt comme de salutaires épreuves de la vertu, et qu'une foi éclairée ne peut y voir que les marques de cette divine bonté qui tire le bien du mal, et par les souffrances nous mène au bonheur.

« Nous devrions être près de toi, dans ton affliction, bien-aimé Stagyre, pour t'aider de nos paroles et de nos services, et, autant qu'il est en nous, adoucir tes maux; mais, puisqu'une santé misérable et de violentes douleurs de tête nous privent de cet avantage et nous forcent à garder la maison, nous voulons au moins ne rien négliger de ce qui peut contribuer à ta consolation et à la nôtre. Une lettre peut-être te fera plus de bien que nos paroles, et, dans le cas que nos efforts soient sans succès, nous aurons rempli notre devoir et évité tout reproche... Si j'étais du nombre de ces hommes qui, plus rapprochés de Dieu par leurs vertus, ont aussi plus de crédit près de lui, je ne cesserais de le prier, de le supplier pour une tête si chère; mais la multitude de mes péchés m'enlève cette confiance, et il ne me reste pour te venir en aide que mes discours. Sans doute, c'est au médecin de soulager, de guérir le malade; cela empêche-t-il des serviteurs dévoués de l'entourer de paroles affectueuses et consolantes? Si donc je puis dire quelque chose qui calme ton immense douleur, mes vœux seront satisfaits. Si je ne sais trouver rien de semblable, celui-là, sans nul doute, me tiendra compte de ma bonne volonté, qui, par la bouche de saint Paul, nous a ordonné de pleurer avec ceux qui pleurent et de compatir aux affligés.

« L'unique cause de ton chagrin paraît être la fureur de cet affreux démon qui te tourmente: en y réfléchissant, on voit que c'est la racine de tous tes maux; je l'ai conclu des plaintes mêmes que j'ai recueillies de ta bouche quand j'étais près de toi. Tu me disais qu'heureux dans le monde, c'était après l'avoir abandonné que le terrible mal t'avait fait sentir ses atteintes; que d'autres, au contraire, tombés sous ses coups au milieu des folies de la jeunesse, mais promptement revenus à la santé, s'étaient mariés, avaient des enfants, et jouissaient sans trouble de tous les biens d'ici-bas; que pour toi seul les prières des saints restaient impuissantes; que tu résistais à peine au désir de terminer tes jours par un suicide; que le bonheur de tes frères dans la solitude, où tu souffrais tant, redoublait tes souffrances; que tu tremblais sans cesse que ton père, à qui les pieux stratagèmes d'une mère excellente dérobaient la connaissance de ton état, ne se portât, s'il venait à l'apprendre, à des excès envers les solitaires qui t'avaient accueilli, et n'abusât contre eux du crédit que lui donne sa fortune; enfin, et c'est le comble du malheur, tu déclarais n'avoir plus l'espoir de guérir... J'étais absent quand le démon se jeta sur toi et te renversa à terre, et je rends grâce à Dieu qu'il m'ait épargné ce douloureux spectacle; mais j'ai tout su par Théophile d'Ephèse, notre ami commun... Ce récit, je l'avoue, m'a causé autant de peine que l'ennemi t'a fait de mal [1]... »

Après cet exorde dicté par son cœur, Jean relève une à une les plaintes de son ami contre la Providence. Pourquoi la puissance du diable? Pourquoi les souffrances de l'homme? Pourquoi les justes sont-ils plus affligés que les méchants? Pourquoi tant de crimes impunis, quand tant de vertus sont méconnues et bafouées? Pourquoi lui-même, Stagyre, est-il plus malheureux depuis qu'il est plus fervent?

Le premier livre est la réponse à ces objections. Chrysostome y démontre que la bonté divine préside à la destinée de l'homme, et que les afflictions des justes sont les preuves mêmes de cette bonté, qui seule a créé, seule gouverne le monde, et qui, même en nous châtiant, ne songe qu'à notre bonheur.

« Au commencement, dit-il, avant toute création, Dieu était: il était lui seul le principe et la source de son être, son éternelle et souveraine félicité. Et bien qu'il se suffît à lui-même, il créa les anges, les archanges, les substances incorporelles, sans autre motif de les créer que sa bonté; car, n'ayant pas besoin de leurs hommages, il ne les eût jamais créés s'il n'était infiniment bon. Après les purs esprits, et pour le même motif, il fit l'homme et le monde; et ayant rempli le monde de toute sorte de biens, il en donna la royauté à cette petite et chétive créature, voulant qu'elle fût sur la terre ce qu'il est lui-même dans le ciel. Il fit du paradis le palais de l'homme, conduisit à ses pieds tous les animaux pour recevoir de lui leur nom et reconnaître sa suprématie, l'institua médiateur de l'une et de l'autre nature, et créa la femme pour compléter son bonheur. Il lui conféra, en outre, la parole, la connaissance de Dieu, le privilége de s'entretenir avec lui, l'immortalité, une sagesse supérieure, la grâce, le don de prédire l'avenir, et tout cela sans le moindre mérite de sa part.

« Comment l'homme a-t-il répondu à tant de bontés? Il a préféré son ennemi à son bienfaiteur, écouté le perfide qui voulut le perdre, et désobéi à celui qui l'avait créé. Est-ce que Dieu a détruit sur-le-champ cet être ingrat qui débutait par un acte de rébellion? La justice l'eût exigé; Dieu n'écouta que la miséricorde, et continua à combler l'homme de ses bontés. En effet, l'exclusion du paradis, la condamnation à mort, qui semblent n'annoncer que colère et vengeance, sont autant de traits de cette inépuisable bonté, qui, en châtiant le coupable, en le dépouillant de prérogatives imméritées, ne songeait qu'à le corriger et à le sauver.

« Impuni, l'homme eût été tenté d'accuser le créateur de jalousie et de mensonge; il eût pris le séducteur, l'auteur de tous ses maux, pour son bienfaiteur et son ami, et n'eût mis ni mesure ni terme à ses désordres. Condamnés au travail et à l'affliction, nous péchons encore; à quel excès ne se fût pas portée notre audace, si Dieu offensé nous eût laissés dans les délices et le repos?.... En nous laissant vivre, mais en nous châtiant, il n'a suivi que l'impulsion de son amour; et tout est disposé pour que le péché ne soit puni que d'un châtiment paternel, propre à nous préserver, si nous le voulons, d'un châtiment plus terrible.

« Quant au démon, s'il lui permet de nous tenter, c'est aussi dans notre intérêt. L'esprit pervers, en effet, ne pouvant nous contraindre, les efforts n'aboutissent qu'à donner à nos vertus le mérite d'une victoire. Quoi! parce qu'il

[1] Chrys., *à Stagyre*, l. 1.

y a des lâches qui succombent, les cœurs généreux ne pourraient montrer leur valeur ? Parce que quelques-uns redoutent le combat, les autres devraient rester sans mérite et sans gloire ? Si nous reprochons à Dieu de permettre les tentations qui nous sont parfois funestes, reprochons-lui également de nous avoir donné des yeux et une bouche, puisque les yeux peuvent lancer des regards criminels, et la bouche prononcer des blasphèmes ; reprochons-lui la lumière, l'air, les parfums, les boissons, les aliments, toute la création, puisqu'il n'est rien dans la création dont nous n'abusions quelquefois. Vous voyez à quelle absurdité on arrive en procédant ainsi.

« Ce qui est certain, c'est que les tentations excitent notre vigilance, aguerrissent notre courage, et, par la crainte du péril, nous font chercher Dieu avec plus d'ardeur. L'enfant effrayé par un objet hideux, se jette dans les bras de sa mère, s'attache à sa robe, implore sa protection. Quand il n'a plus à craindre, il est indocile et revêche, et plus d'une fois la mère, qui n'obtient rien par ses supplications, simule la peur et crie au fantôme, afin de contraindre le jeune mutin à revenir à elle. Dieu fait ainsi vis-à-vis de nous.

« Les tentations, comme les afflictions, domptent et rabaissent l'orgueil, bannissent la tiédeur et la paresse, nous donnent, avec une connaissance plus vraie de nous-mêmes, plus de ferveur pour notre salut. Les plus grands amis de Dieu ont été aussi les plus éprouvés.

« On demande pourquoi les gens de bien souffrent, tandis que les méchants sont heureux : question vaine et ridicule, quand on sait que la vie présente n'est que le prélude de la vie à venir, et que la récompense de la vertu se donne, non pas ici-bas, mais au ciel. On sera traité dans l'éternité suivant qu'on aura mérité dans le temps. Pourquoi donc s'alarmer si les biens et les maux sont inégalement répartis sur la terre ? Dieu exerce par plus d'afflictions ses plus fidèles serviteurs, parce qu'il réserve à leurs vertus plus éprouvées une part plus belle. Que de fois, d'ailleurs, les gens de bien jouissent ici-bas de la fortune, du repos, de l'estime publique, tandis que les méchants sont plongés dans l'adversité ! Ce fait détruit en grande partie l'objection, puisqu'il est faux de dire que les amis de Dieu sont toujours les plus maltraités et ses ennemis les plus heureux. Admirez la Sagesse suprême dans sa conduite vis-à-vis des hommes : à ceux qui nient la vie future, il donne, dès la vie présente, un aperçu de sa justice ; mais pour que la nécessité et la vérité de la vie future soient plus senties, il laisse le mal se mêler au bien, en telle sorte que nous appelions de nos vœux le jour de la justice, le jour qui rendra à chacun selon ses œuvres. L'impunité du méchant sur la terre est le présage d'un châtiment éternel dans l'enfer. Les souffrances du juste sont le gage d'une récompense infinie dans le ciel ».

Cette doctrine si chrétienne est admirablement développée dans ce livre. Jean s'appuie sans cesse d'exemples empruntés aux saintes Ecritures, qui devaient frapper et toucher son pieux ami. Il finit par faire remarquer à Stagyre qu'il est lui-même une preuve évidente des avantages de la tentation et de l'affliction, puisque, tiède, négligent, plein de lui-même avant ses épreuves, il est devenu, après ses tribulations, l'édification et le modèle de tous les religieux. « Ainsi, lui dit-il, loin de te décourager et de te plaindre, tu dois bénir le Seigneur qui, par l'humiliation et la souffrance, t'a ramené dans les voies du salut. S'il a souffert que tu sois traité de la sorte, c'est uniquement dans ton intérêt, et ce que tu as pris pour un signe d'abandon de sa part est une preuve de sa tendresse ».

Dans le second livre, Chrysostome s'occupe plus spécialement de l'état personnel de son ami, des sombres pensées qui l'obsèdent et le poussent au suicide, et il cherche à lui faire comprendre que c'est moins à Satan qu'à lui-même qu'il doit s'en prendre de son désespoir et de ses maux. « Ces noirs desseins, lui dit-il, te sont inspirés non par le démon seul, mais par ta tristesse plus que par le démon, et peut-être exclusivement par ta tristesse. Combien qui, sans être possédés du démon, et sous la seule influence d'un grand chagrin, ont porté atteinte à leurs jours ! Chasse de ton âme cette funeste mélancolie, et l'ennemi cessera de te suggérer ces pensées ; car il fait comme ces voleurs qui profitent des ténèbres de la nuit pour se glisser dans les maisons qu'ils veulent piller ; il commence par répandre la tristesse, en guise de nuit, sur l'âme qu'il veut perdre, et après lui avoir dérobé tous ses appuis, quand il la voit seule et au dépourvu, il fond sur elle et l'écrase. Celui qui, plein de confiance en Dieu, tient son âme ouverte au soleil de justice, celui-là fera trembler le démon au lieu de le craindre. Mais,

dis-tu, je ne puis guérir de mon chagrin sans être préalablement arraché au démon. Erreur, mon cher Stagyre ! Ce n'est pas le démon qui engendre la tristesse ; c'est elle qui attire le démon et t'inspire tes funestes pensées. Quel mal cet esprit pervers peut-il nous faire par lui-même ? Mais le chagrin tout seul pousse quelquefois aux plus grandes extrémités. Non, ils n'étaient possédés que de leur chagrin tant d'infortunés qui ont mis fin à leurs jours, soit par le fer, soit en se précipitant dans les flots, ou de toute autre manière. Que faire, ajoutes-tu, et comment ne pas être triste dans l'état où je suis? — Ce qu'il faut faire, mon ami, c'est de t'affranchir des opinions du vulgaire pour te laisser conduire par les maximes du Ciel. Ta position ne te semble affreuse que parce que le vulgaire le pense ainsi. Mais si tu veux te débarrasser de ces faux préjugés et juger sainement la chose, tu verras que tu n'as pas à te désoler ».

Après la source du mal, Chrysostome en indique le remède, la confiance en Dieu, et il consacre au développement de cette pensée le troisième livre. La démonstration, si nous pouvons dire ainsi, est purement historique. Il n'emploie, pour faire comprendre sa pensée, que des exemples empruntés aux saints livres. Mais ces exemples sont présentés avec un art si parfait, il mêle avec tant de bonheur aux traits de l'Ecriture ses propres observations souvent si profondes, et aux paroles sacrées les effusions de son noble cœur, qu'il était impossible au pauvre Stagyre de ne pas éprouver à cette lecture, comme Saül aux chants de David, une impression de lumière et de paix. Dans ces pages écrites pour un seul homme, quel trésor de consolations pour toutes les douleurs ! C'est le *livre des affligés*.

On a justement remarqué ce passage où Jean se montre aussi habile médecin que grand moraliste[1] : « Je t'en prie, dit-il à son ami, rends-toi à l'hospice des étrangers et demande à être conduit près des malades qu'il renferme, afin de voir la racine de tous les maux, de nouveaux genres d'infirmités et toutes les causes de chagrin. De là passe à la prison, et, après avoir examiné toutes les parties de cette demeure, rends-toi au vestibule du bain, où sur la paille et dans l'ordure gisent des malheureux, tout nus, en proie au froid, à la maladie, à la faim, qui, par leur seul aspect, par le tremblement de leur corps, par le claquement de leurs dents qui s'entrechoquent, sollicitent la pitié des passants, et n'ont pas même la force d'articuler un mot, d'étendre la main, tant ils sont écrasés sous le poids de la souffrance ! Ne t'arrête pas là : va jusqu'à l'hôtellerie des pauvres, à l'entrée de la ville, et tu verras que ton malheur est en comparaison un port fort tranquille. Te parlerai-je de tant d'hommes, de tant de femmes, dévorés par la lèpre ou par le cancer, deux maladies longues et incurables qui excluent ceux qu'elles ont atteints, des thermes, de la place publique, de la ville entière ? Que te dirai-je de ces victimes de l'injustice humaine, condamnées, sans l'avoir mérité, aux travaux publics des mines ? Tous ces infortunés souffrent de plus atroces tourments que ceux qui sont possédés du démon. Tu ne le crois pas, et je ne saurais m'en étonner ; car nous ne jugeons pas de la même manière nos maux et ceux d'autrui ; et les nôtres, quoique souvent plus légers, nous semblent plus graves et plus intolérables que tous les autres ».

Le diacre était là dans son domaine, la charite ; il en connaissait la puissance, et il s'en sert avec une touchante habileté. Noble et heureuse idée que de composer, avec les larmes essuyées sur le front du pauvre, le baume le plus salutaire aux plaies intimes du riche ; de rattacher la guérison de l'un aux services rendus à l'autre ; d'enchaîner l'égoïsme à la charité ! Sainte et savante hygiène, nécessaire plus que jamais à une époque où tant de gens, souvent les privilégiés du talent et de la fortune, sont en proie à ces tristesse sans cause, à ces lassitudes sans travail, à ces nausées de bonheur qu'on appelle mélancolie, à ces désespoirs repus de plaisirs et d'hommages qui n'exhalent que la satiété : véritable possession par le doute et l'ennui, deux démons attachés pour mâter son orgueil aux flancs d'une civilisation trop éprise d'elle-même et vouée au culte des sens !

Chrysostome prévoit une objection et la réfute d'avance. « Tu vas me dire, poursuit-il, que les maux dont je parle n'atteignent que le corps, et que ta maladie s'attachant à ton âme est bien plus cruelle. Eh bien ! par cela même je la déclare plus légère ; car elle ne dévore pas le corps comme les autres, et elle ne trouble l'âme que pour peu de temps. Les maladies que je rappelais tout à l'heure ont leur point de départ dans le corps, d'où elles remontent à l'âme, qu'elles tourmentent sans cesse par la douleur et l'accablement.... L'excès de la tris-

[1] Villem., Tabl. de l'éloq. chrét. : *Chrysostome*.

tesse est plus pernicieux que la possession du démon. Car, si le démon s'empare de quelqu'un, c'est par elle ; et, en la supprimant, on met le démon dans l'impuissance de nuire... Comment faire, vas-tu me demander, pour m'affranchir de ma tristesse ? Et moi, je te demande, à mon tour, comment tu peux n'en être pas affranchi ? Si ta conscience était chargée d'un adultère, d'un homicide, d'un de ces crimes qui ferment le royaume des cieux, ton chagrin serait légitime, et personne ne blâmerait tes larmes. Mais si, par la grâce de Dieu, tu n'as rien à te reprocher, pourquoi ce désespoir sans cause ? Après tout, Dieu a mis le chagrin dans notre nature, non pour que nous nous consumions mal à propos et sans motifs, mais pour que nous en tirions avantage. Ce n'est pas du mal qui nous arrive que nous devrions nous affliger, mais du mal que nous faisons. Or, c'est le contraire qui a lieu : nous commettons sans la moindre douleur d'innombrables fautes, et, à la moindre disgrâce, à la moindre injustice, abattus, découragés, nous voudrions au plus tôt être débarrassés de la vie... Veux-tu voir dans tes souffrances la punition de tes fautes ? Alors cesse de te plaindre : réjouis-toi plutôt, car si tu expies tes péchés dans ce monde, tu n'auras pas à les expier dans l'autre. Regrettons, non d'avoir à souffrir, mais d'avoir offensé Dieu. Le péché, en effet, nous sépare de Dieu, il l'arme contre nous : la souffrance l'apaise et nous rapproche de lui. Mais non, ce n'est pas un châtiment que tu subis, et dans tes peines tu ne dois voir que la matière de ton triomphe, la source des récompenses qui t'attendent au ciel..... Chasse donc ces ténébreuses pensées ; oppose-leur une raison ferme et d'incessantes prières. C'était là le grand remède de David contre les maux qui l'accablaient. Tantôt il priait et s'écriait : *Les tribulations de mon cœur se sont multipliées, sauvez-moi, Seigneur, de mes angoisses* [1] ; tantôt il se raisonnait lui-même, et se disait : *Pourquoi es-tu triste, mon âme, et pourquoi me troubles-tu ? Espère en Dieu, car je le louerai encore* [2] ; puis, mêlant aux raisonnements les prières, il ajoutait : *Laissez-moi, mon Dieu, me reposer un peu avant que je m'en aille, et bientôt je ne serai*

[1] Ps. 24. — [2] Ps. 42.

plus [1] ; ou, passant des prières aux raisonnements : *Qu'y-a-t-il au ciel, et que puis-je vouloir sur la terre* [2], *si ce n'est vous, ô Seigneur ?* Saint Paul se servait de ces deux moyens pour relever le courage de ses frères opprimés et persécutés. *Si vous ne connaissez pas les châtiments*, disait-il, *vous n'êtes pas enfants légitimes. Est-il dans le monde un fils que son père ne corrige* [3] *? Mais Dieu est fidèle, et il ne souffrira pas que vous soyez tentés au-dessus de vos forces* [4]. Et encore : *Il est juste que Dieu afflige à leur tour tous ceux qui vous affligent, et qu'il vous console avec nous, vous qui êtes dans l'affliction* [5]. Ainsi, par l'emploi de ces armes, en combattant la tristesse par de sages raisons, en t'appuyant sur tes prières unies aux prières de tes amis, tu éprouveras l'efficacité des remèdes que je te présente, et il se trouvera qu'à la fin, ton âme devenue plus forte affrontera les vicissitudes de la vie, sans qu'aucune puisse te briser ou t'ébranler [6]. »

Le livre de Jean fut-il pour Stagyre un heureux exorcisme ? Quelques mots de saint Nil, qui lui aussi avait connu l'infortuné solitaire, donnent lieu de croire qu'il continua bien des années encore à être pour ses amis un sujet d'affliction par ses maux, d'édification par sa patience et ses vertus [7]. Chrysostome revenu à la santé put donc le visiter dans sa demeure, le presser sur son cœur, et lui prodiguer, avec les consolations de la parole vivante, les témoignages précieux d'une tendre charité. Quant à ce beau traité, dont le pauvre ascète fut l'occasion, le diacre d'Antioche y déploie déjà les éminentes qualités qui distingueront bientôt le grand orateur et le saint pontife, la science des Ecritures, la connaissance du cœur humain, et une ravissante onction. C'est à la fois un hymne à la Providence et un commentaire historique et éloquent de cette parole du Sauveur : *Heureux ceux qui pleurent parce qu'ils seront consolés* [8] ! Ces mots du prophète le résument et peuvent lui servir d'épigraphe : *L'esprit du Seigneur est sur moi..... pour guérir ceux qui ont le cœur brisé....., pour adoucir toutes les larmes* [9].

[1] Ps. 38. — [2] Ps. 72. — [3] *Ad Hæbr.*, 12, v. 8. — [4] 1 *ad Corinth.*, 10, v. 13. — [5] *Ad Thessal.*, II, c. 1, v. 6. — [6] Chrys., à Stagyr. 1. 3. — [7] S. Nil., l. 3, *ep.* 19. — [8] Math., c. 5. — [9] Isaïe, c. 61, v. 1.

CHAPITRE HUITIÈME.

Jean catéchiste. — Consolation à une jeune veuve. — Evénements contemporains et tragiques. — Situation extrême de l'empire. — Découragement général. — Charité, source de consolations. — Livre de Sénèque à Marcia. — Conseils à une jeune veuve. — Secondes noces. — Avilissement du mariage chez les Romains. — Dignité de la femme. — Livre *de la Virginité*. — Pères de l'Eglise qui ont traité du même sujet. — But qu'ils se proposent. — Gloire de la virginité dans l'Eglise. — Objections. — La virginité ne tend pas à déconsidérer le mariage. — Elle ne nuit pas au progrès de la population. — Loi Julia contre le célibat. — La propagation de l'espèce humaine liée à la dignité des mœurs. — Le péché d'Adam a-t-il produit un changement radical dans les lois qui régissent la transmission de la vie ? — Tableau de la vierge chrétienne. — Influence de l'enseignement de l'Eglise. — Livre contre *Julien et les Gentils*. — Histoire de saint Babylas. — L'empereur Philippe. — Dèce. — Translation des cendres de saint Babylas. — Julien. — Temple d'Apollon à Daphné. — Synopse de l'Ecriture Sainte.

Ainsi, quoique traversé et paralysé par la maladie, le diaconat de Jean ne laissait pas d'être actif et fécond.

On a dit qu'il avait commencé de prêcher étant diacre : cette assertion est démentie par Jean lui-même [1]. Mais s'il n'aborda que plus tard cette tribune sacerdotale qu'il devait tant illustrer, il préludait déjà au grand ministère de la parole par les modestes fonctions de catéchiste. On peut croire, en effet, que c'est de lui-même qu'il parle dans le passage suivant d'une de ses homélies :

« La colère de Dieu menaçant la ville [2], une foule de gens demandaient le baptême. Or, l'évêque étant absent [3] et les prêtres n'y portant pas une attention suffisante, on baptisait à la hâte, dans une seule nuit, des milliers de personnes qui ne savaient rien et qu'on ne songeait pas à instruire. Un de mes amis, qui était jeune et dans le rang des diacres, se mit à réunir ces nouveaux baptisés, par cent, par deux cents, pour leur apprendre les saints mystères. Nul autre qu'eux n'assistait à ces explications tout à fait élémentaires. Certains esprits, cependant, blâmèrent l'entreprise du diacre, et dans son zèle ne virent que l'intention de primer [4]. »

Mais des travaux d'un autre genre attestaient, avec la charité, le talent de Chrysostome : nous citerons sa *Consolation à une jeune veuve*.

Le nom de la jeune veuve est inconnu. On sait seulement que son mari, Thérasius, appelé par sa naissance et ses brillantes qualités aux postes les plus éminents, avait été enlevé, après cinq ans de mariage, à la tendresse d'une femme dont il faisait le bonheur.

Jean voulut, en relevant le courage de l'affligée, lui apprendre à sanctifier sa douleur, et c'est l'objet de ce livre, où se montre déjà l'homme consommé dans l'art si difficile de la guérison des âmes.

« Oui, votre malheur est grand : le trait lancé d'en haut vous a frappée dans la partie la plus vitale de votre être. Tout le monde en convient... Mais puisque c'est un devoir de ne pas consumer sa vie entière dans le deuil et les pleurs, et qu'il faut donner quelques soins à des blessures qui, négligées, s'aigriraient de plus en plus et deviendraient la source de plus grands maux, ne trouvez pas mauvais qu'on cherche à vous consoler, et, suspendant pour quelques instants le cours de vos larmes, confiez-vous à ceux qui viennent en aide à votre douleur. Pour moi, au moment de sa plus grande violence, quand la foudre venait de vous frapper, je me suis tu. J'attendais que votre affliction, assouvie de pleurs, vous permît de porter vos regards au-dessus de ces ténèbres, et d'écouter au moins quelques mots ; car on redouble la peine que l'on veut trop tôt combattre... Les impressions de la douleur sont toujours plus profondes chez la femme : mais lorsque, condamnée au milieu de sa jeunesse à une viduité précoce, il lui faut passer tout d'un

[1] Chrys., disc. après son ordinat. — Baronius (*ad ann.* 382) a voulu établir que Jean avait prêché étant diacre, en vertu d'une dispense particulière et d'un commandement exprès de son évêque, et que c'est alors qu'il avait prononcé, entre autres, son discours sur l'anathème. Outre que le raisonnement du savant cardinal conclut très-peu dans cette circonstance, nous croyons que rien ne peut être opposé à l'affirmation précise de notre Saint, lequel, dans son premier sermon après son élévation au sacerdoce, déclare que c'est la première fois qu'il parle au peuple, et que jusqu'à ce jour il était resté dans le rang des auditeurs (*ibid*, *loc. cit.*). D'autres passages, bien que moins explicites, aboutissent à la même conclusion. (*Hom.* 16, *ad p. Antioch.*)

[2] Par un tremblement de terre. — [3] Mélèce était à Constantinople avec Flavien pour le concile. — [4] Chrys., *Hom.* 46, sur les actes.

coup des plaisirs et des fêtes aux affaires et aux soucis, le chagrin envahit son âme avec tant de force, que, sans un secours céleste, il y a péril pour elle de succomber à son découragement. Et ici je trouve une grande preuve de la bonté de Dieu envers vous; car si le poids de tant de maux ne vous a pas brisée, vous le devez, non à une assistance humaine, mais à celui dont la puissance est infinie, la sagesse insondable, qui est le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation. C'est lui *qui nous a châtiés,* dit le prophète, *et c'est lui qui nous guérira ; il nous a frappés, et il fermera nos blessures* [1]. Tant que Thérasius vivait près de vous, vous jouissiez de ses soins, de son affection; vous participiez à sa gloire; tout ce que l'homme peut donner de bonheur, vous le trouviez en lui. Mais Dieu, qui l'a rappelé, s'est mis à sa place ».

Après quelques mots sur le mérite du veuvage saintement gardé, sur le respect religieux dont l'Eglise entoure les veuves, *vraiment veuves,* suivant l'expression de saint Paul; après avoir rappelé l'admiration des païens eux-mêmes pour ces femmes chrétiennes qui, séparées de leurs maris par la mort, n'en veulent plus d'autres que Dieu, le sage consolateur poursuit ainsi :

« Je conviens avec vous que, dans le monde entier, on eût trouvé peu d'hommes comparables à Thérasius par la bonté, la probité, la modestie, la loyauté, la prudence, la pureté des mœurs. S'il était mort tout à fait et tombé dans le néant, vos larmes ne devraient pas tarir; mais s'il est entré au port, où règne un calme parfait, s'il n'a fait que rejoindre son roi, il y a plutôt à se réjouir qu'à pleurer. Cette mort, en effet, n'est pas la mort; c'est un changement de domicile; le passage d'une condition inférieure à un meilleur état, de la terre au ciel, des hommes aux anges et aux archanges, à Dieu lui-même, le roi glorieux des anges et des archanges. Car ici-bas, au service de l'empereur, il était exposé à bien des périls; il avait à se garder contre les piéges de l'envie, et le nombre de ses ennemis croissait en proportion de sa considération et de son influence. Maintenant il n'a plus rien à craindre de semblable. C'est pourquoi autant vous regrettez que Dieu ait appelé à lui un homme si bon, si aimable, autant vous devez vous réjouir qu'affranchi de ces dangers, hors de ce tumulte, il ait trouvé la sécurité, la gloire, la paix la plus parfaite. Qu'y a-t-il de plus absurde que de pleurer ceux qui vont au ciel, quand on sait que le ciel vaut infiniment mieux que la terre ? Sans doute, si ce bienheureux Thérasius avait été de ces hommes qui vivent honteusement et dans la disgrâce de Dieu, il faudrait déplorer sa vie autant que sa mort; mais puisqu'il est, lui aussi, l'un des amis du Seigneur, que vos félicitations s'adressent non-seulement aux vertus de sa vie, mais encore au bonheur de sa mort.....

« Mais peut-être désirez-vous entendre sa voix, jouir de votre amour; peut-être regrettez-vous la splendeur, la gloire, la félicité qu'il faisait rejaillir sur vous. La perte de tant d'avantages vous afflige; un nuage épais enveloppe votre âme de ténèbres. Cependant il ne tient qu'à vous de conserver avec lui la même amitié. Une véritable affection ne mesure pas son empire à la portée des yeux : à travers les distances, elle rapproche et unit les cœurs, et ni le temps ni l'absence ne brisent les nœuds qu'elle a une fois formés. Et puisque votre plus grand désir est de revoir celui que vous avez perdu, gardez-lui une inviolable fidélité, faites reluire dans votre vie la pureté de la sienne, et, sans nul doute, vous le retrouverez, vous habiterez avec lui, non pas cinq ans, non pas vingt, non pas cent, non pas mille, mais des siècles sans nombre : car c'est la ressemblance des vertus, non l'alliance du sang, qui ouvre ces régions du bonheur. Si une vie conforme à celle d'Abraham a conduit dans son sein le pauvre Lazare, vous n'avez qu'à vivre comme Thérasius, et vous serez admise au séjour heureux qu'il habite, et vous le verrez un jour, non pas avec cette beauté du corps qu'il avait sur la terre, mais avec une autre splendeur, avec une beauté dont l'éclat fait pâlir les rayons du soleil.....

Si « quelqu'un vous eût promis pour votre mari l'empire du monde, à condition de rester séparé de vous pendant vingt ans, au bout desquels il vous serait rendu décoré de la pourpre et du diadème et vous ferait partager avec lui le rang suprême, je vous le demande, n'auriez-vous pas souscrit à la condition, porté ce veuvage avec dignité, et regardé cette séparation comme un avantage inappréciable et digne de tous vos vœux ? Montrez donc la même patience quand il s'agit, non d'un empire terrestre, mais du ciel, non d'un manteau de pourpre et d'or, mais d'un vêtement de gloire et d'immortalité... Que la longue attente ne vous épouvante pas;

[1] Osé., c. 6, v. 2.

car il est à présumer qu'il viendra vous visiter, vous entretenir dans vos songes, et vous montrer son noble visage. Ces apparitions vous tiendront lieu de lettres, et vaudront mieux que des lettres. Dans celles-ci, en effet, il n'y a que des caractères froids; dans celles-là, vous reconnaîtrez ses traits, sa démarche, son doux sourire et sa voix si aimée ».

Puis, craignant que le regret d'une haute fortune manquée ne prît une part trop grande dans la douleur de la jeune veuve, le sage consolateur lui rappelle, en quelques mots vivement sentis, des événements contemporains et tragiques, propres à faire hésiter la plus intrépide ambition.

« Songez à tant de personnages célèbres qui, parvenus au rang le plus élevé, ont fini misérablement leur vie. Théodore de Sicile, que sa beauté, sa taille, son crédit, élevaient au-dessus de tous ses rivaux, ne sut pas modérer l'orgueil de sa fortune, conspira et périt de la main du bourreau. Sa veuve, qui ne vous était inférieure ni en éducation ni en naissance, dépouillée de tous ses biens, privée de sa liberté, réduite à la condition de fille de chambre, est condamnée à vivre avec des servantes, dont elle ne se distingue que par la grandeur incomparable de sa chute qui arrache des pleurs à tous ceux qui la voient. Artémise, la femme d'un homme qui aspirait à l'empire, précipitée du faîte des grandeurs dans la misère, a perdu la vue par l'abondance de ses larmes, et se fait traîner de porte en porte pour avoir le morceau de pain nécessaire à sa vie. Que de familles je pourrais nommer, tombées de la plus haute fortune et anéanties !... Mais ce ne sont pas les maux des autres qui peuvent adoucir nos malheurs; et je n'ai cité ces exemples que pour vous rappeler le néant des choses humaines et la vérité de ces paroles du prophète : *La gloire de l'homme n'est pas plus que la fleur des champs* [1]. Plus haut elle monte, plus terrible sera la chute. Souverains ou sujets sous ce rapport, c'est tout un. Encore serait-il difficile de trouver dans la demeure des particuliers les infortunes qui remplissent celles des rois, les morts violentes, les viduités précoces, les orphelins désespérés, et toutes ces calamités, tous ces crimes qui font le sujet des tragédies.

« Sans fouiller dans les siècles passés, sur neuf empereurs qui ont régné de notre temps, deux seulement n'ont pas péri de mort violente. Celui-ci est tombé sous les coups d'un usurpateur, celui-là sur le champ de bataille; l'un victime de la perfidie de ses gardes, l'autre sous des poignards payés par celui-là même dont il tenait la couronne et la pourpre [1]. Leurs épouses sont mortes ou de chagrin ou par le poison, et, parmi celles qui survivent, l'une tremble sans cesse pour un fils qu'un soupçon de la cour peut à chaque instant dévouer à la mort, l'autre n'est revenue de l'exil qu'à force d'intercéder [2]. Des deux impératrices régnantes, celle-ci commence à respirer de ses maux, mais sa joie est empoisonnée par la crainte que l'empereur, jeune et inexpérimenté, ne succombe aux piéges qui l'entourent sans cesse ; celle-là, en proie à de mortelles frayeurs, passe sa vie plus tristement qu'un condamné à mort, parce que, du jour où il a ceint le diadème, son mari ne vit plus qu'au milieu des combats et des périls..... Chose inouïe jusqu'à ce jour ! les barbares ont envahi le sol de l'empire : ils brûlent les campagnes, ils prennent les villes, et sont bien décidés à ne plus rentrer chez eux. Et comme s'il s'agissait de fêtes, non de batailles, ils se moquent de nos soldats, qui se laissent égorger, disent-ils, plus facilement que des moutons..... Cette guerre atroce a fait une multitude de veuves. Vous du moins, noble femme, vous avez pu recueillir les dernières paroles de votre mari, ses derniers conseils, preuves touchantes de sa sollicitude pour vous ; vous avez pu l'entourer des témoignages de votre tendresse, l'embrasser, lui fermer les yeux, rendre à ses restes les honneurs funèbres ; et, dans votre douleur, n'est-ce pas une consolation que de visiter quelquefois son tombeau ? Les autres ne s'étaient séparées de leurs époux qu'avec l'espérance de les revoir, et voilà qu'à la place de ceux qu'elles attendaient, elles ont reçu la nouvelle de leur mort, mais sans aucun détail sur leurs derniers moments, sans avoir pu réclamer leurs corps ensevelis et méconnaissables sous des monceaux de cadavres..... L'empereur lui-même, enfermé dans une chaumière avec quelques soldats, ne pouvant ni sortir ni se défendre, est devenu la proie des flammes allumées par les barbares. Sa suite, ses chevaux, le toit, les murs, tout a été consumé avec lui..... Non, les plus belles choses d'ici-bas n'ont pas plus de valeur qu'une

[1] Ps. 40.

[1] Voir la note *I* aux *Pièces justificatives*.

[2] On peut voir là, avec Tillemont, suivi par Montfaucon, la veuve de Jovien, dont le fils Verronien ressemblait trop, pour son malheur, à un prétendant, et Severa, la première femme de Valentinien, répudiée et exilée par lui. D'autres pensent que la seconde des impératrices désignées ici est Albia Dominica, la veuve de Valens.

décoration de théâtre, ou que les fragiles fleurs du printemps [1] ».

Le souvenir d'Andrinople terrifiait encore le monde. Les plus sinistres récits volaient de ville en ville, de province en province : on ne s'entretenait que de massacres, d'incendies, de cités pillées ou détruites, de populations passées au fil de l'épée ou traînées en esclavage. La frayeur grossissait des malheurs trop réels et des périls incontestables ; il semblait aux imaginations consternées qu'aucune digue ne pouvait plus arrêter les barbares, que c'en était fait de l'empire et du monde, et qu'on touchait aux derniers jours de l'humanité. On estimait les morts très-heureux de n'être pas témoins de ces scènes lamentables, et l'on se consolait avec cette pensée de la perte de ses proches et de ses amis. Ce que saint Chrysostome écrivait à une jeune veuve, saint Jérôme le disait plus vivement encore. « Mon âme est saisie d'horreur en pensant aux maux de notre époque [2]. Bethléem voit arriver chaque jour de nouveaux fugitifs, naguère nobles et riches, aujourd'hui mendiants, auxquels nous ne pouvons porter aucun secours. Nous gémissons, nous pleurons, nous n'avons pas le courage de poursuivre nos travaux [3]..... Consterné, je me tais, ne pouvant penser à autre chose jour et nuit qu'au malheur de tous [4]. Partout des villes en cendres et des cadavres amoncelés. Les oiseaux, les quadrupèdes disparaissent, le sol se couvre de ronces. Des contrées qu'animaient des populations nombreuses sont changées en désert [5]..... Le monde touche à sa fin [6]..... L'Orient semblait à l'abri de ces maux, et voilà que depuis un an les loups, non de l'Arabie, mais du Septentrion, se sont précipités du Caucase sur ces belles provinces. Que de monastères envahis ! Que de fleuves dont l'eau a été changée en sang ! Antioche et toutes les villes qu'arrosent l'Halis, le Cydnus, l'Oronte, l'Euphrate, sont assiégées. Les barbares emmènent tous les jours de nombreux troupeaux de captifs. La terreur paralyse la Palestine, la Phénicie, l'Egyte. *Quand j'aurais cent langues, cent bouches, une voix de fer*, je ne pourrais suffire à raconter tous ces maux... Heureux Népotien qui ne les voit pas, qui n'a pas entendu ces récits ! Nous, malheureux de souffrir de telles calamités, ou de voir nos frères les souffrir ! Et cependant nous voulons vivre, et ceux qui ont échappé à ces horreurs, nous les pleurons quand nous devrions les féliciter [1] ».

[1] Chrys., t. 1, p. 343 et suiv. — [2] S. Hier. *ad Heliod.*, *ep.* 35. — [3] S. Hier. *in Ezech.*, l. 3, prolog. — [4] S. Hier *in Ezech.*, l. 1, prolog. — [5] S. Hier. *in Sophon.* — [6] S. Hier. *in Ezech.*, l. 8, prolog.

Mais revenons au livre de Jean. Les sages conseils y sont entremêlés partout aux consolations. A cette âme affligée et souffrante, il indique le remède puissant déjà conseillé à Stagyre, la charité. Il voudrait que l'ambition de sa foi fût la grande diversion de son deuil. « Cherchez le royaume de Dieu, lui dit-il, et sur la terre rien ne pourra vous nuire, à moins que vous ne vous nuisiez à vous-même. Si vous tenez à mettre en sûreté votre fortune et même à la grossir, je vous en indiquerai le moyen ; je vous désignerai un lieu où ne pénètreront jamais les fourbes occupés à tendre des piéges à la probité : ce lieu, c'est le ciel ; confiez vos richesses à votre mari, et dans ses mains nul n'y touchera..... Voyez quels avantages vous obtiendrez ainsi : d'abord, la vie éternelle, les biens que Dieu a promis à ceux qui l'aiment, ces biens que l'œil n'a pas vus, ni l'oreille entendus, ni le cœur de l'homme soupçonnés..... Ensuite, vous retrouverez, pour le posséder à jamais, l'homme excellent dont vous pleurez la perte..... et vous lui serez unie par des liens plus forts que ceux du mariage. Car ceux-ci n'enchaînent que les corps, ceux-là plus doux et plus beaux unissent une âme à une âme ».

Nous voudrions qu'il nous fût permis de mettre en regard, sans trop sortir de notre sujet, le livre de Chrysostome avec d'autres *consolations* adressées par des hommes célèbres du paganisme à leurs parents ou à leurs amis, celles de Sénèque, par exemple, à Polybe ou à Marcia. Certes, on trouve dans celles-ci, avec un magnifique langage, de grandes et belles pensées. Mais le philosophe romain, en s'imposant le rôle de consolateur, ne se dépouille pas de son amour-propre d'écrivain, et avant tout il est occupé de faire un beau livre. Jean, dans quelques paroles simples et vraies, cherche à ranimer l'espérance dans un cœur abattu ; s'oubliant lui-même, il ne veut qu'essuyer ou sanctifier les larmes, et son livre est encore plus une bonne action qu'un livre. Sénèque s'élève par moments à de hautes considérations ; mais, comme si son œil ne pouvait soutenir l'éclat de la vérité, il se trouble aussitôt, et se démentant lui-même, après avoir célébré l'immortalité, il célèbre le néant. Il écrit d'abord ces belles lignes : « Il ne s'agit point, Marcia, de courir au

[1] S. Hier. *ad Heliod.*, *ep.* 35, *aliàs* 3.

tombeau de ton fils. Là, tu ne trouveras que ses cendres, qu'une dépouille grossière et gênante qui ne faisait pas plus partie de lui que son vêtement. Sans rien perdre, sans rien laisser à terre, il a pris son essor, il s'est dérobé tout entier, et après avoir quelque temps séjourné sur nos têtes pour se purifier, pour se laver de la souillure des vices inhérents à toute vie mortelle, il s'est élancé au plus haut des cieux, où il plane au milieu des âmes heureuses[1] ». Et, un moment après, il n'hésite pas à dire : « La mort nous rend au sommeil tranquille dont nous jouissions avant de naître. Si vous pleurez les morts, pleurez aussi ceux qui ne sont pas nés. La mort n'est ni un bien ni un mal; car, pour être un bien ou un mal, il faut être quelque chose : or, la mort n'est rien, et elle réduit tout à rien[2] ». La belle consolation à donner à une mère que de lui apprendre qu'il ne reste de son fils qu'une cendre froide ! Quelle dureté, d'ailleurs, dans ces paroles : « Si tu pleures parce que ton fils est mort, tu as dû pleurer toujours, parce que tu as toujours su qu'il devait mourir[3] ! » Quel vide dans celles-ci : « Quand les temps seront venus où le monde s'éteindra pour renaître, les astres viendront heurter les astres, et tout se consumera dans un même brasier. Alors nous, âmes heureuses, nous irons nous confondre dans les antiques éléments[4] ! »

Qu'il y a loin de là à ce noble et touchant langage de Chrysostome parlant de l'immortalité avec assurance, du ciel comme s'il en descendait, et montrant à l'âme affligée qui pleure un fils ou un frère, celui qu'elle a perdu, vivant et heureux au séjour des élus, et dans le sein même de la félicité souveraine, occupé avec une tendre sollicitude de ses amis d'ici-bas, qu'il se plaît à protéger, à guider, qu'il aime toujours ! Le souffle de la tombe est passé dans les pages du philosophe ; le souffle de l'immortalité fait palpiter celles du chrétien. La charité, d'ailleurs, est inséparable de l'espérance, et la foi, qui donne la plus vive intuition de l'avenir, inspire la plus délicate compassion du présent. Nul ne sait mieux consoler les douleurs de la terre que celui dont la pensée habite le ciel. S'il gronde doucement l'épouse ou la mère qui s'affaisse sous le poids de son deuil, il commence par pleurer avec elle, et s'il écrit pour la consoler, *son livre est écrit tout entier avec ses pleurs*[5].

[1] Sen., *ad Marc.*, n. 25. — [2] *Ibid.*, n. 19. — [3] *Ibid.* — [4] *Ibid.*, n. 26. — [5] S. Hier., *ad Paul.*, *ep.* 22.

Revenons aux travaux du saint diacre. La lettre que nous venons d'analyser fut suivie, bientôt après, d'une autre à la même adresse; lettre non plus de consolation, mais de conseil et de direction, pour détourner la jeune veuve d'un second mariage. Jean y développe les mêmes considérations que saint Jérôme dans ses admirables lettres à Salvine et à Furia[1], et saint Augustin, dans son beau traité *du Veuvage*, écrit pour l'illustre veuve Julienne[2], mère de Démétriade.

Cet éloignement du christianisme pour les secondes noces, Rome païenne l'avait partagé tant que Rome païenne eut des mœurs. La vénération unanime de la cité récompensait alors la veuve fidèle qui se refusait à de nouveaux liens, et l'épithète d'*univira*, inscrite sur sa tombe à côté de son nom, était la plus belle épitaphe d'une femme honorée. Mais depuis longtemps l'esprit de famille, le respect des traditions, les vertus domestiques avaient fait place à la plus hideuse corruption. Par la liberté et l'extrême facilité du divorce, le mariage dépouillé de dignité et de consistance n'était plus qu'un marché à temps, résilié pour la moindre cause, une espèce de prostitution. On se prenait pour se quitter, on se quittait pour se reprendre, et les scandales de ces unions de quatre jours se répétaient dix fois dans la vie. Cicéron n'a-t-il pas fait gloire à sa fille des maris qu'elle s'était successivement donnés[3] ? Combien de femmes, et des plus nobles, qui eussent pu, au dire de Sénèque, compter leurs années, non par le nombre des consuls, mais par celui de leurs maris[4] ! On faisait du divorce la condition et parfois le but du mariage[5]. L'adultère était la plus décente espèce de fiançailles[6] ! Nul homme ne se donnait une épouse qu'il ne l'eût enlevée ; nulle femme un époux que pour piquer un amant[7], et celles-là étaient des provinciales arriérées qui ne savaient pas que l'adultère avec un seul s'appelait mariage. « Combien, dit saint Jérôme, qui n'avaient des maris que de nom, des maris loués pour couvrir leurs désordres, ou ne pas perdre, en restant célibataires aux yeux de la loi, un legs ou un héritage[8] ! »

Le Christianisme, qui devait remonter ce courant, refaire cette société, avait à s'occuper sérieusement du mariage, pour le relever de la

[1] S. Hier., *ep.* 85 et 47 ; *aliàs* 9 et 10. — [2] S. Aug., *de bono viduitatis*, *op.* t. 6, p. 369. — [3] *Primariis adolescentibus nuptam.* (Cicer., *ep.* t. 9, 11.) — [4] Sen., *de benef.*, l. 3, c. 16. — [5] *Id.*, *ibid.*; Tertull., *apolog.* 6. — [6] Sen., *ibid.*, l. 1, c. 9. — [7] *Id.*, *de benef.*, l. 3, c. 16. — [8] S. Hier., *ibid.*, p. 192. Il cite Sénèque.

boue, pour lui rendre son unité, sa force, sa sainteté. C'est pourquoi, non content d'avoir marqué d'un sceau sacré l'union des époux, de l'avoir déclarée indissoluble, il se plaisait à exalter la virginité et le veuvage, à détourner des secondes noces. Quand le sensualisme pesait d'un côté de tout le poids de ses désordres, il pesait de l'autre par la grandeur de ses enseignements, par la beauté de ses exemples, par les aspirations et les conseils d'un spiritualisme sévère et ardent, mais sage et nécessaire. Jamais, cependant, il n'oppose un excès à un autre. A l'égal des immoralités du paganisme, il réprouve les folies des Docètes, des Encratites, des Manichéens, aussi bien que les orgueilleux anathèmes de Montan et de Tertullien contre les secondes noces. S'il les déconseille, il est loin de les condamner[1]. Mais quand il recommande aux veuves une inviolable fidélité à leurs premiers liens, il entend honorer le mariage en le couronnant comme d'une auréole de vertus : il veut aussi relever la condition de la femme, trop abaissée sous la loi païenne.

Chrysostome regarde, comme fausse et funeste, la persuasion commune que la femme est trop faible pour porter à elle seule le fardeau des affaires et le gouvernement de la maison. « Que de femmes, dit-il, mieux que les hommes, ont administré leurs biens, élevé leurs enfants, conservé et accru leur fortune ! Non, Dieu n'a pas voulu que tout dans la vie dépendît de l'homme, et que la femme inutile ne fût qu'un objet de mépris. De l'un à l'autre sexe il n'a mis aucune infériorité ; et cette intention est manifeste dans ces mots du Créateur : *Donnons à l'homme un aide qui lui ressemble*[2]. Par là il a montré que les affaires d'ici-bas ont autant besoin de la femme que de l'homme, et il en a partagé la direction entre les deux : à l'homme le forum, à la femme la famille. Renversez cet ordre, il n'y a plus sur la terre que confusion[3] ». En parlant ainsi, l'éloquent diacre songeait à sa mère. « Ce n'est pas la nature, dit-il ailleurs, c'est l'éducation qui fait la faiblesse de la femme[4] ».

Du reste, le livre de Jean, inférieur en verve et en éclat aux œuvres de saint Jérôme sur le même sujet, l'emporte par la modération, le sens pratique, la connaissance du cœur humain, par cette dignité et cette sérénité de langage qui est comme le reflet habituel de cette âme si lumineuse et si pure. Le traité de saint Augustin[1] cité tout à l'heure, et le livre *des Veuves* de saint Ambroise[2], si complets qu'ils soient, ne lui sont pas supérieurs.

Nous n'hésitons pas à rapporter à la même époque, c'est-à-dire au diaconat de notre saint, son grand et bel ouvrage sur *la Virginité*. Qu'il l'ait écrit à Antioche, c'est indubitable. Lui-même nous l'apprend dans une de ses homélies sur la première épître aux Corinthiens : homélies que, de l'aveu de tous, il a prêchées dans la métropole de la Syrie, avant d'être évêque. « Je n'insiste pas sur ce sujet, dit-il à son auditoire à propos de la virginité, parce qu'ayant publié là-dessus un livre où j'ai mis la plus grande application, un plus long discours serait superflu[3] ». D'autre part, il est probable que ce travail a précédé sa promotion à la prêtrise, époque où ses loisirs étaient moindres, où d'ailleurs il avait l'habitude de ne rien publier que sous forme d'homélie.

Ce thème de la virginité, brillant et délicat, a attiré et inspiré les plus beaux génies du Christianisme, à l'époque dont nous parlons. Saint Ambroise, saint Grégoire de Nysse, saint Chrysostome, saint Augustin y ont consacré d'admirables traités ; saint Méthodius, son *Banquet des vierges ;* saint Grégoire de Nazianze, l'un de ses plus élégants poëmes, saint Jérôme, sa lettre célèbre à Eustochium, son premier livre contre Jovinien, et en grande partie celui contre Helvidius. Nous ne croyons pas nous avancer trop, en affirmant qu'entre ces œuvres remarquables à plusieurs titres, celle de Chrysostome occupe peut-être le premier rang.

Le but des saints docteurs dans ces écrits est d'encourager, de propager le culte de la virginité, en même temps que de diriger, par de sages conseils, les âmes qui l'ont embrassée. Quelle que soit la diversité de leurs arguments, ils sont unanimes dans la plupart des assertions, dans celle-ci entre autres : que la vertu qu'ils célèbrent, bien que connue des anciens dans une certaine mesure et par eux entourée d'une religieuse vénération, est cependant, tout considéré, une vertu chrétienne, née de l'embrassement du Verbe divin avec la nature humaine.

Saint Athanase y voit une preuve saisissante de la vérité du Christianisme ; car il n'y a, dit-il, qu'une religion divine qui ait pu enseigner

[1] S. Aug, *de bon. viduit.*, t. 6, p 376. — [2] Genes., 2. — [3] Chrys., à une jeune veuve, t. 2, n. 4. — [4] Chrys., *Hom.* 29, sur l'épître aux Hébr., n. 3.

[1] S. Aug., *ibid.* — [2] S. Amb., t. 2, p. 185. — [3] Chrys., *Hom.* 19, sur la 1re aux *Corinth. in fin.*

et répandre une vertu si fort au-dessus de la nature, et qu'on dirait l'apanage exclusif des anges. Et qui donc, en voyant ces phénomènes surnaturels de la virginité et de la charité éclore de toutes parts au souffle de l'Evangile, comme des fleurs au souffle du printemps, n'admirerait cette mystérieuse puissance capable de transfigurer, d'angéliser la chair humaine, et ne reconnaîtrait la main de Dieu ? D'autant plus que pendant trois siècles la virginité ne fut, suivant l'expression de Tertullien, que le noviciat du martyre. Combien de jeunes filles payèrent de leur vie cet insigne honneur d'être les épouses de Jésus-Christ ! Elles allaient au supplice, le sourire sur les lèvres, comme d'heureuses fiancées à l'autel qui va ratifier leur bonheur. Comparez à de telles femmes les vestales du paganisme. Des unes aux autres, il y a la même distance que de la terre au ciel.

Un autre point sur lequel nous avons aussi l'unanimité des docteurs chrétiens, c'est le prix attaché par l'Eglise, de tout temps, à la virginité. *La fleur de la virginité*, disait saint Chrysostome, *est le vêtement de l'Eglise*. Elle en fit, dès l'origine, la parure du sanctuaire, la condition du sacerdoce, et ne confia qu'à elle l'apostolat et la charité. Un cœur vidé sans cesse par les canaux des sens dans les ivresses du plaisir peut-il comprendre le prix des âmes, le cœur de Jésus-Christ et ses sublimes angoisses? L'homme enchaîné à une famille, fût-il le plus pieux des hommes, ira-t-il au-delà des mers chercher des sauvages pour les arracher à l'enfer, voudra-t-il mourir pour des inconnus ? L'Eglise imposa donc la virginité aux ministres de ses autels, et voulut aussi en faire la décoration et la gloire de ces nobles femmes qu'une foi plus tendre, une piété plus expansive portent à devenir les auxiliaires du sacerdoce par la prière et la bienfaisance. A côté de la grande milice vouée aux combats et aux conquêtes de la vérité, elle composa de vierges une milice plus modeste, principalement destinée à faire contre-poids par ses saintes immolations aux entraînements du monde, à être, sous une direction supérieure, l'instrument le plus souple, le plus délicat, le plus actif de la charité. Ces lis de Jésus-Christ, comme dit saint Ambroise, dont le céleste parfum est si salutaire à l'humanité, formaient autour du sacerdoce proprement dit, un sacerdoce secondaire. L'évêque bénissait les vierges en leur imposant les mains, et, soit que consacrées à Dieu elles continuassent à vivre dans leurs familles, soit qu'elles vécussent en commun sous la même règle et le même toit, leur modestie, leur douceur, leur pureté, leur vie recueillie, austère, dévouée, toute à Dieu et aux pauvres, justifiait cette parole de saint Cyprien : « La virginité est ici-bas l'image de la sainteté de Jésus-Christ[1] ». L'Eglise s'occupait d'elles avec une sainte fierté de mère, comme de la plus précieuse portion du troupeau du Seigneur, et c'est pour elles que les Pères écrivaient leurs beaux livres sur la virginité. Saint Ambroise exprimait la pensée de tous quand il disait qu'une vierge est un don de Dieu, la gloire et la joie de ses parents ; qu'elle exerce au milieu de sa famille le sacerdoce de la chasteté ; que, victime volontaire, chaque jour immolée, elle apaise la colère du Ciel par son sacrifice..... ; enfin qu'elle est reine, soit comme épouse du plus grand des rois, soit parce que, domptant ses passions, elle exerce sur elle-même le plus grand empire[2].

Toutefois on pouvait adresser, et l'on adressait dès lors à l'enseignement chrétien deux reproches[3] : le premier, de se rapprocher par ses tendances, sans le vouloir, des doctrines gnostiques et autres contre le mariage et d'avilir ainsi une institution divine sur laquelle repose la société ; le second, de nuire à la propagation de l'espèce, et, contrairement aux vues du Créateur, d'inspirer un sentiment qui, s'il venait à prévaloir, dépeuplerait vite le monde. Les Pères se défendent énergiquement sur ces deux chefs. « Moi, condamner le mariage ! s'écriait saint Ambroise, je le condamne si peu que je blâme hautement les hérétiques qui le censurent, et que je ne cesse de proposer comme modèles d'une vertu parfaite les Sara, les Rébecca, tant de saintes femmes de l'Ancien Testament. Qui condamne le mariage réprouve la société[4] ».

« Blâmer le mariage, disait Chrysostome, c'est tomber dans l'erreur de Marcion, de Manès, de Valentin..... Jésus-Christ ne parlait point par leurs bouches..... Ils n'ont été que les organes du démon, père du mensonge, homicide des âmes... Parce que je trouve la continence plus sainte que le mariage, je ne condamne pas pour cela le mariage ; au contraire, je l'honore, je le loue. Pour ceux qui en usent légitimement, c'est le port de la vertu, une digue opposée aux

[1] S. Cyprien, *de hab. virg.* — [2] S. Amb., l. 1, *de virginib.*, c. 7, et p. 151 et 155. — [3] Montesquieu les a reproduits, *Esprit des lois*, l. 23, c. 21. — [4] S. Ambr., *de virginib.*, c. 7, n. 34, t. 2, p. 155.

flots des passions. Mais il y a des gens qui n'ont pas besoin de ce secours pour être chastes, auxquels les jeûnes, les veilles, les pénitences suffisent pour dompter la nature : ceux-là je les exhorte à ne pas se marier, sans toutefois leur interdire le mariage. Entre un conseil et une prohibition il y a la même distance qu'entre la nécessité et la liberté. J'ouvre un avis, mais vous pouvez ne pas le suivre. J'exprime ma préférence, je n'improuve pas ceux qui en ont une autre. Si je blâmais le mariage, si je le déclarais mauvais, je prendrais le rôle de législateur, non celui de conseiller. A Dieu ne plaise qu'il en soit ainsi ! Mais en admirant ceux qui s'enrôlent sous les drapeaux de la virginité, je me garde bien d'accuser ceux qui ne l'ont pas adoptée. L'homme qui se contente d'une vertu médiocre, sans aspirer plus haut, n'a pas droit à être loué et admiré, autant que l'homme supérieur qui s'élève à la sainteté ; mais il a droit à ne pas être blâmé. Puisque je ne condamne pas ceux qui se marient, en quoi prétenderait-on que je prohibe le mariage? Je réprouve la fornication et l'adultère; et ceux qui s'en rendent coupables, je les punis, je les exclus de la communion de l'Eglise. Mais j'honore le mariage comme étant d'institution divine, et en cela même je rends un hommage plus éclatant à la vertu que je préfère. Condamner le mariage, en effet, c'est dégrader la virginité. Ce qui n'est bien que comparativement à une chose mauvaise, n'est pas absolument bien ; mais ce qui l'est comparativement à une chose reconnue universellement comme bonne, l'est avec une incontestable supériorité. L'apologie du mariage tourne à l'honneur de la virginité, comme la censure de l'un retombe sur l'autre. Le mariage est bon, mais la virginité est meilleure; elle l'est dans la proportion du ciel avec la terre, des anges avec les hommes. De même que ces pures intelligences ne connaissent ni le poids de la chair, ni la servitude des aliments, ni les orages des passions, ni les illusions des sens, et que, semblables au soleil en plein midi quand aucun nuage ne voile son éclat, rien n'altère la transparence de leurs natures sans tache; ainsi les vierges, affranchies du joug du mariage, n'ont d'autres soins que de servir Dieu. Si, enchaînées au corps, elles sont forcées de rester sur la terre, elles ont du moins la consolation de recevoir sur la terre le Roi du ciel, car elles sont saintes d'esprit et de cœur. Voyez-vous ce que c'est que la virginité ? Par elle, les habitants d'ici-bas deviennent semblables aux habitants des cieux : des êtres vêtus d'un corps égalent les êtres incorporels et rivalisent avec les anges [1] ».

« On accuse la virginité, poursuit Chrysostome, de nuire à la propagation de l'espèce humaine. Dites plutôt que ce sont les désordres des mœurs, les conjonctions illicites, les profanations du mariage... Si l'espèce humaine s'affaiblit et se dégrade, accusez, non la virginité, mais le péché [2] ».

Chrysostome avait raison : épurer les sources de la vie, ce n'est pas les appauvrir, c'est les féconder. En cela, le pieux écrivain devançait de quelques siècles cette parole profonde de Montesquieu : que *la continence publique est naturellement jointe à la propagation de l'espèce* [3] ; et celle-ci, d'un médecin philosophe : que *la chasteté est une des causes principales de la fécondité des sexes, tandis que la stérilité accompagne nécessairement le libertinage* [4]. Vérité de fait, que saint Ambroise avait signalée quand il disait que, de son temps, là où la pureté chrétienne était moins en honneur, la population était moindre, et qu'au contraire, les villes où elle prenait plus d'essor comptaient aussi plus d'habitants [5].

En thèse générale, il est impossible de le méconnaître, tout ce qui relève l'humanité dans l'ordre moral l'améliore dans l'ordre physique. En célébrant la virginité, le Christianisme fit plus pour l'accroissement des générations en vigueur et en nombre, que la loi Julia ou autres, qui enjoignaient, sous des peines sévères, le mariage et la paternité. Certes, elles s'attaquaient à un mal sérieux, à ce célibat funeste, fruit du libertinage et de l'égoïsme, plaie rongeante de la société qui, par le dégoût du mariage et de la famille, produit l'affaiblissement et le dépérissement des peuples. Mais, plus vexatoires qu'efficaces, elles rendaient le mariage odieux, en l'imposant, en substituant au culte de la famille, aux plus doux sentiments du cœur humain, l'esprit de spéculation et la pire espèce de mercantilisme. « Les Romains, disait Plutarque, cité par Montesquieu, se marient pour être héritiers, non pour avoir des héritiers [6] ». Or, le Christianisme, du même

[1] Chrys., *de virgin.*, c. 9 et 10. — [2] Chrys., *de virg.*, c. 18. — [3] Montesquieu, *Esprit des lois*, l. 23, c. 2. — [4] Dict. d'hist. natur., 1re édit. (an III), t. 11, p. 176. — [5] S. Ambr., *de virginit.*, c. 7, n. 36. *Ubi paucæ virgines, ibi pauciores homines.* — [6] *Esprit des lois*, l. 23, c. 21, p. 460 ; Plut., Œuvr. moral. de l'amour des peres envers les enfants.

coup, abolit l'impraticable et humiliante loi Julia, et remit le mariage en honneur. Le célibat, qu'il célébrait, d'après saint Paul, était une vie de dévouement, d'austérités, d'immolation, sanctifiée par la prière, par la charité, par la pratique des plus hautes vertus, une vie d'ange au milieu des hommes, et par conséquent la vocation du très-petit nombre. Sans préjudice réel pour le développement des nations, il réalisait dans l'humanité l'idéal le plus haut de la dignité des mœurs; et à mesure que la notion de cet idéal entrait plus avant dans les âmes, à mesure que de plus grands exemples lui donnaient une lumière plus vive, elle faisait monter le niveau moral de la société. Plus que la loi d'Auguste, elle écartait le célibat du vice, poussait au mariage ceux qu'une vocation plus sainte n'enrôlait pas sous un autre drapeau, et en écartant de celui-là l'immoralité, les profanations, en lui donnant le frein de la chasteté, le rendait aussi plus fécond [1].

Chrysostome, dans le cours de ce livre, émet une opinion qui, sans lui être absolument personnelle, compte peu de partisans dans les saints docteurs. Selon lui, les lois qui régissent la reproduction de la race humaine ont subi, par l'effet du péché, un changement radical. « Dans le paradis, dit-il, Adam et Eve vivaient comme dans un autre ciel, et ne cherchaient rien au-delà du bonheur de s'entretenir avec Dieu. Point de désirs sensuels, point d'enfantement douloureux; la virginité, leur parure, s'épanchait de leur cœur, comme un beau fleuve d'une source limpide... Mais après qu'ils eurent désobéi au Créateur, et qu'ils furent condamnés à devenir cendre et poussière, ils perdirent le privilége de la virginité avec celui du bonheur..... Vaincus, punis, dépouillés de ce vêtement royal, de cet auguste diadème, ils furent dévoués aux souffrances, au trépas, et le mariage commença, signe de servitude et de mortalité. Ce qui l'a rendu nécessaire, c'est le péché, c'est la mort; car, là où est la mort, là est le mariage..... Si l'homme, persévérant dans l'obéissance, eût dédaigné l'arbre de la volupté, le genre humain se serait multiplié par une autre voie. Quel moyen Dieu eût-il employé pour arriver à son but? Je ne saurais l'expliquer; mais il est certain qu'il l'eût fait sans le secours du mariage [1] ».

Cette opinion, singulière et naïve, est partagée par quelques Pères. Saint Grégoire de Nysse a dit : « Si l'homme n'eût pas péché, s'il ne fût pas déchu de son état presque angélique, la propagation charnelle n'eût pas été nécessaire à la perpétuité de la race humaine. Le péché a fait succéder la loi des brutes au mode presque angélique par lequel la génération aurait eu lieu dans le paradis [2] ».

Saint Jean Damascène est du même avis [3]. Les Pères qui le suivent se sont fondés sur les paroles de la Genèse : qu'*Adam et Eve étaient nus et ne rougissaient pas*, et sur celles-ci du psalmiste : *L'homme, élevé en honneur, n'a pas compris sa dignité; il s'est comparé à la brute, et lui est devenu semblable.* « Si ce n'est pas le péché, disent-ils, qui a changé le mode de reproduction, pourquoi, avant le péché, n'est-il pas question du mariage? Pourquoi l'homme n'approcha-t-il pas de sa femme dans le paradis? Pourquoi la femme n'a-t-elle pas connu les douleurs de l'enfantement avant la malédiction? » Partant du fait révélé de la perfection et de l'immortalité de l'homme primitif, et supposant que son corps lui-même était dans un état voisin de celui des corps glorifiés, ils en ont conclu que la transmission de la vie humaine, dans le plan primordial, devait être unie à la gloire de la virginité. Une autre manière de la concevoir leur semblait incompatible avec cette pureté parfaite et cette quiétude céleste du paradis.

Saint Augustin embrassa d'abord cette opinion [4], mais il ne tarda point à l'abandonner; et généralement il enseigna que la loi de la génération, pour le genre humain, était, dans l'état d'innocence, ce qu'elle est aujourd'hui depuis le péché, avec cette différence toutefois que, dans l'état d'innocence, l'union des sexes se fût accomplie, par le seul commandement de la volonté, avec une parfaite tranquillité de corps et d'esprit, sans le cortége des mouvements désordonnés qui la troublent présentement, sans que l'homme ressentît en sa chair l'aiguillon de la volupté, ni que la virginité de sa femme en souffrît aucune atteinte. « La génération, dit-il, se serait accomplie avec la même

[1] *Voir.* Champagny, Césars, t. 1. p. 387, et Duffieu, Nature et virginité, p. 111, 470, 478, 481. Il est à remarquer que l'éloge de la virginité, chez les Pères, entraine toujours celui du mariage. (*Voir saint* Chrys.. *de virg.*; saint Ambr., *de virg.*; et saint Aug., *de bono conjugali.*

[1] Chrys., *de virg.* c. 14, 15 et 17 *in fin.* S. Chrysostome a exprimé le même avis dans la dix-huitième homélie sur la Genèse.

[2] S. Greg. Nyss., *de opif. hom.*, c. 17 et 22, et *de Provid.*, l. 8, c. 8. — [3] S. J. Dam., *de orthod. fid.*, l. 2, c. 11, et l. 4, c. 25. — [4] S. Aug., *de retract.*, l. 1, c. 13, n. 8, t. 1, p. 21, et l. 2, c. 22, p. 49.

facilité que l'accouchement ; car la mère aurait enfanté sans douleur, et l'enfant serait sorti du sein maternel sans aucun effort, comme un fruit, quand il est mûr, se détache de l'arbre qui le portait [1] ».

Saint Cyrille d'Alexandrie [2] a pensé là-dessus comme saint Augustin, et leur opinion, suivie par saint Thomas et par saint Bonaventure [3], est l'opinion générale des théologiens. Il est difficile de ne pas reconnaître avec eux que le sentiment contraire tend à avilir le mariage, en le présentant comme la conséquence et la punition du péché.

Quoi qu'il en soit, Chrysostome, éloigné par le caractère de son esprit des vaines recherches et des hypothèses curieuses, insiste peu sur cette question, et n'établit l'excellence de la virginité que par une série de hautes et belles considérations entremêlées aux avis pratiques les plus sages.

« Prenons garde, dit-il, nous exposerions à tomber dans l'abîme de l'impureté ceux que nous pousserions témérairement à la virginité. Toute âme n'est pas faite pour prendre son vol aussi haut... Je sais quels efforts, quels combats exige cette vertu. Une guerre pareille ne peut être soutenue qu'à l'aide d'un courage, d'une grande résolution, d'un grand éloignement des plaisirs. Il faut marcher sur le feu sans se brûler, passer au travers des épées sans recevoir de blessures ; car telle est la force de la concupiscence qu'elle est plus redoutable que le fer et le feu, et si l'on n'est disposé à tout braver pour la vaincre, on est sûr de se perdre. Nul espoir de résister si l'on n'a une patience extrême, une vigilance incessante, une volonté aussi inattaquable que le diamant, si l'on n'entoure son âme de murs, de fossés, de boulevards, d'une garde attentive et puissante, et surtout si l'on n'a pour soi la faveur du Ciel ; car, *si le Seigneur ne garde lui-même la ville, c'est en vain que l'on veille pour la garder* [4]. Cette faveur, nous ne l'obtiendrons qu'à condition d'unir à nos bons sentiments de généreux efforts, les jeûnes répétés, le respect des commandements, l'observation exacte de la loi. Surtout défendons-nous d'une confiance téméraire en nous-mêmes..... La virginité est un combat contre la tyrannie de la nature, une imitation de la vie des anges, une lutte de sainteté avec les vertus incorporelles. Cendre et poussière, nous devons égaler les habitants des cieux ; mortels, nous devons disputer la palme de l'immortalité [1] ».

Toutefois, et le saint docteur développe cette pensée avec un art admirable, la lutte est moins fatigante que le prétendu bonheur du monde, bonheur mêlé d'ennuis, de contradictions, d'embarras, de sollicitudes de toute espèce où l'on ne goûte pas un plaisir qui ne soit la source d'une douleur. Comment s'arracher à cette servitude si ce n'est en se tournant vers Dieu ? Plus on se dépouille de soi, plus on gagne en liberté. La virginité allége le joug des passions et le poids du corps, donne à l'esprit plus de fécondité, à la volonté plus de vigueur, élève l'âme au-dessus des nuages, au-dessus de l'atmosphère terrestre, dans une région où l'air est plus pur, la respiration plus libre, où rien ne s'interpose entre l'œil et la vérité, entre le cœur et Dieu : la virginité, c'est *la lumière du visage de Dieu* sur le front de l'homme [2].

« La vierge, dit le saint docteur, ne doit aucun de ses attraits aux ajustements de la vanité. Sa beauté, toute intérieure et immatérielle, ne craint aucune altération et n'a besoin d'aucun artifice. Si elle est unie à la beauté corporelle, elle la rend beaucoup plus belle. Quant à la laideur, elle la change en beauté par les parures qu'elle emploie. Et, en effet, ce ne sont ni les pierreries, ni l'or, ni les vêtements somptueux aux couleurs éclatantes et variées, ni toutes ces choses futiles et périssables qui embellissent les âmes ; ce sont les jeûnes, les saintes veilles, la douceur, la modestie, la pauvreté, le courage, l'humilité, la patience, le mépris des biens d'ici-bas. L'œil de la vierge est si beau, qu'il charme, au lieu des hommes, les anges et le maître des anges : il est si limpide et si pénétrant, qu'il voit, au lieu de la beauté qui tombe sous les sens, la beauté incorporelle elle-même ; il a tant de sérénité et de suavité, que rien n'irrite son regard, doux et bon même envers les insolents et les ennemis. La vierge est si modeste, qu'à son aspect toute pensée criminelle est déconcertée, le vice a honte de lui-même et rougit. De même qu'une servante attachée au service d'une femme honnête contracte, même sans le vouloir, les habitudes vertueuses de sa maîtresse ; ainsi, il n'est pas jusqu'au corps de la vierge qui ne se modèle sur une âme d'une si haute sagesse. Le regard, le langage, le maintien, la démarche, tout est en harmonie avec

[1] S. Aug., *de civit. Dei*, l. 14, c. 26. — [2] *Adv. Jul.*, l. 3. — [3] *Sum.* 1. *P. quæst.* 98, art. 2 ; S. Bon., *in* 2 *distinct.* 20. q. 1. — [4] Ps. 126.

[1] Chrys., *de virgin.*, c. 26 et 27. — [2] Chrys., *ibid.*, c. 65, 68, etc.

l'intérieur et en retrace la beauté ; et, tel que le parfum dont l'exquise émanation s'échappe du vase qui le contient et embaume l'air au loin, le parfum de la virginité se répand par tous les sens de la vierge, et fait apprécier la vertu cachée au fond de son cœur. Sa modestie dirige avec un frein d'or tous les mouvements de son être : sa langue, pour qu'elle n'ait pas un mot à regretter; ses yeux, pour que rien n'en souille la pureté ; ses oreilles, pour qu'une mélodie lascive n'y entre jamais. Elle veille même sur ses pieds, et règle sa démarche qui ne sera ni affectée ni négligée, mais simple et naturelle. Loin d'elle les recherches de la toilette, les rires bruyants et légers à tout propos ; une gravité imposante et douce respire sur son visage, plus disposé à pleurer qu'à rire. Et quand je parle de larmes, ne vous imaginez rien de lugubre ; ces larmes, en effet, portent avec elles plus de plaisir que les joies du monde [1]. Affranchie des foules et du bruit, au milieu d'un silence profond, dans une paix plus profonde encore, la vierge a le bonheur de s'entretenir avec Dieu et de le contempler sans cesse. Et qui pourrait mesurer une volupté de cette nature ! Quel discours pourrait exprimer la joie d'une âme ainsi impressionnée ! Ceux-là seuls qui mettent en Dieu leurs délices, peuvent apprécier une félicité pareille et savoir combien elle est au-dessus de toute comparaison [2] ».

En résumé, ce livre, où l'on respire la fleur la plus exquise du spiritualisme chrétien, et tout entier écrit de verve, malgré les détails de mœurs qu'il renferme, malgré l'argumentation serrée de l'auteur, est presque autant un hymne à la virginité qu'un traité sur cette vertu. En dehors du point de vue surnaturel où il fut écrit, rien n'avait alors plus d'à-propos : car il s'agissait de poursuivre en ses derniers retranchements le sensualisme païen. Le culte de la virginité était l'antipode du culte des dieux. Le propager sur la terre, le préconiser avec succès, c'était la manière la plus brillante et la plus sûre à la fois de combattre l'idolâtrie, un moyen plus direct et plus prompt d'en finir avec elle, que la *Cité de Dieu* de saint Augustin et le *Discours contre les Gentils* de saint Chrysostome. L'effort d'une vertu commune ne suffisait pas à soulever l'humanité affaissée sur elle-même, à guérir ce grand malade. Pour la sauver, il fallait renouveler l'air empoisonné qu'elle respirait, verser dans ses poumons de l'oxygène, dans ses veines pourries quelques gouttes au moins d'un sang virginal ; il fallait la pénétrer, la saturer de spiritualisme. Le monde avait échoué dans la boue, il y sombrait. Pour le renflouer, pour l'arracher à l'abîme, le spiritualisme le plus intense était nécessaire. Pour que l'homme redevînt homme, il fallait que quelques hommes se fissent anges.

De là, les anachorètes, la foule des vierges et des veuves consacrées à l'autel et aux pauvres, le célibat ecclésiastique, et les écrits de Chrysostome et des autres Pères sur la virginité. C'était la réaction nécessaire de l'esprit chrétien contre le paganisme, l'élan de l'âme régénérée par l'Evangile, heureuse d'échapper le plus possible à un ordre de choses qui la souillaient et la dégradaient, et, dans le bonheur de sa liberté, prenant son vol jusqu'à la hauteur des anges. Le chrétien qui poursuit, comme le plus noble but de son existence, son union à Dieu, se fût dépouillé de ses sens, s'il l'avait pu, pour être plus complètement et plus tôt consommé en un avec Jésus-Christ. La virginité était le moyen et le commencement de cette transformation. Elle amoindrissait la chair, elle la purifiait et semblait la spiritualiser.

Du reste, le livre de Jean fut accueilli avec faveur dans le monde religieux. On peut dire qu'il contribua à fonder sa réputation et à préparer ses succès apostoliques. Il compte à bon droit parmi les œuvres les plus belles du saint docteur. Lui-même, il le citait du haut de la chaire, non sans complaisance, et engageait à le lire [1].

Nous croyons pouvoir rapporter aussi au diaconat de Chrysostome un autre écrit, assez long, mais inférieur à bien des égards à ceux déjà cités : je veux dire le livre sur *saint Babylas contre Julien et les Gentils ;* livre diffus, négligé, où il n'a guère fait que jeter d'une main rapide les notes sur lesquelles il avait le projet de travailler. On regrette qu'il ait parlé de saint Babylas sur des bruits populaires plutôt que d'après des documents authentiques. Néanmoins, ce qui manque à ce travail n'empêche pas qu'il n'ait, au point de vue historique, un véritable intérêt, et qu'il ne renferme des pages d'une admirable énergie et tout à fait dignes du grand orateur.

Saint Babylas, successeur de Zébin et douzième évêque d'Antioche, gouverna cette église depuis l'an 237 environ jusqu'à l'an 250, sous

[1] Chrys., *de virgin.*, c. 63, 64. — [2] *Ibid.*, c. 68.

[1] Chrys., *hom.* 19, sur la 1re aux *Corinth.*, *in fin.*

les empereurs Gordien III, Philippe et Trajan-Dèce. « Cet homme admirable, dit notre Saint, si toutefois nous pouvons l'appeler un homme, illustra son épiscopat par un acte de courage digne d'Elie et de Jean-Baptiste [1] ».

« Un empereur régnait à cette époque, poursuit Chrysostome, qui s'était souillé d'un crime affreux. Sans respect pour la foi jurée, sans pitié pour la faiblesse et l'innocence, foulant aux pieds l'honneur, la religion, la nature, il mit à mort un jeune enfant déposé dans ses mains, comme un gage de paix, par un prince allié de l'empire, qui croyait confier son fils à un ami et le livrait à une bête féroce [2]..........
... Quand je pense à ce scélérat, avec ses armes, avec son épée nue, quand je vois à ses pieds la victime sans défense, ne pouvant ni fuir ni se venger, recevant le coup fatal, se débattant sur le pavé, l'inondant d'un ruisseau de sang, mes entrailles se déchirent, ma pensée s'obscurcit, un nuage s'étend sur mes yeux. Mais le monstre n'est pas autrement ému que s'il venait de frapper un mouton ou un veau. Et l'enfant gisait, mort de sa blessure ; le meurtrier, fier de son crime, en préparait un autre... Il osa, l'impudent, l'endurci, se présenter à l'église. Mais Babylas gouvernait le peuple de Jésus-Christ. Sans s'inquiéter du titre ni de la puissance du coupable, il le chassa du saint lieu avec autant de calme que le berger chasse du troupeau une brebis galeuse pour ne pas infecter les autres. Il montrait ainsi, conformément à la parole du Sauveur, que celui-là seul est esclave qui fait le péché, esclave même quand il porterait cent diadèmes et qu'il verrait le monde à ses pieds, tandis que le plus humble des sujets, s'il a sa conscience pure, est plus roi que tous les rois [3]... Un vieillard, un homme pauvrement vêtu, arrêta sur le seuil de l'église un empereur, le chef d'un grand empire, le maître d'une grande armée, comme il aurait fait d'un homme de rien. Traversant la foule des gardes, des tribuns, des courtisans, il fut droit à l'autocrate, lui mit la main sur la poitrine et lui enjoignit de se retirer. L'œil divinement éclairé, le généreux pontife ne vit dans cette pompe impériale qu'une peinture, une ombre, un songe. Cet éclat d'une majesté terrestre, loin de l'éblouir ou de le troubler, le faisait penser à cette majesté souveraine dont le trône est assis sur les Chérubins, à ce grand tribunal qui ne fait aucune acception de personnes. Il monta en esprit de la terre aux cieux ; et comme s'il eût entendu le juge terrible condamner et repousser cet affreux criminel, il le séquestra du bercail... Mais, aussi sage que ferme, il fit voir par sa modération que sa liberté n'était ni témérité ni violence, mais l'accomplissement d'un devoir. Il ne dit que ce qu'il fallait dire, et se borna à mesurer le remède à la grandeur du mal. Par là il apprenait à tous, païens ou fidèles, que dans l'Eglise de Jésus-Christ, quand il s'agit de correction et de punition, les plus grands ne sont pas au-dessus des plus petits. En même temps il donnait une grande leçon aux rois et aux prêtres futurs, abaissant l'orgueil des uns, relevant le courage des autres, et déclarant que le prêtre préside aux choses d'ici-bas plus véritablement que celui qui porte la pourpre, et qu'il doit se laisser dépouiller de la vie plutôt que de renoncer au pouvoir qu'il tient de Dieu [1] ».

Selon notre Saint [2], la sagesse du pontife fut perdue pour le tyran. Furieux contre celui qu'il eût dû bénir, il le fit jeter en prison et mettre à mort. Babylas avait demandé à être enterré avec ses chaînes, et les voilà, dit Chrysostome, à côté de ses cendres pour exhorter tout ce qui est chef dans l'Eglise à souffrir avec empressement, avec bonheur, la prison, la mort, tous les maux, plutôt que de trahir ou de déshonorer la liberté sainte qui leur a été confiée [3].

Un siècle s'était écoulé lorsqu'en 351 le césar Gallus fit transférer les reliques du martyr à Daphné. Il voulait sanctifier un lieu que profanaient depuis longtemps les fêtes licencieuses et les orgies impures du paganisme. Là, à côté du temple du Soleil, une église fut dédiée au vrai Dieu, et l'on y déposa le corps de saint Babylas. Dès ce jour, l'oracle d'Apollon garda le silence. Julien, venu à Antioche en 362, voulut lui rendre la parole et n'épargna rien pour cela : il multiplia les libations et les victimes, couvrit de sang les autels de Daphné, ajouta aux hécatombes de bœufs les sacrifices humains [4]. Le Dieu s'obstinait à se taire. A la fin, il retrouva la voix pour demander l'éloignement des morts qui le gênaient, et là-dessus *l'histrion* couronné, dit Chrysostome [5], enjoignit aux chrétiens d'emporter au plus tôt les cendres de leur martyr. La châsse qui les renfermait fut placée sur un char, que les fidèles se disputèrent l'hon-

[1] Chrys., *de S. Babyl.*, n. 6. — [2] *Ibid.*, n. 5. — [3] Chrys., l. *de S. Babyl.*, n. 6.

[1] Chrys., *de S. Babyl.*, n. 9. — [2] *Ibid.* Eusèbe dit au contraire que Philippe se soumit à la pénitence imposée. (Eus., *ibid.*) — [3] Chrys., *de S. Babyl.*, n. 11. — [4] Chrys., *ibid.*, n. 14. — [5] *Id.*, *ibid.*, n. 10.

neur de traîner eux-mêmes, et ramenée triomphalement à Antioche au milieu d'un immense concours de peuple, chantant des psaumes et répétant de temps à autre, en forme de refrain, ces paroles du prophète : *Que tous ceux qui adorent les idoles soient confondus! Qu'ils soient couverts de honte, ceux qui mettent leur espérance dans les faux dieux !*

Julien, blessé de cette démonstration, résolut d'en punir les auteurs. Il fit arrêter et appliquer à la question un certain nombre de chrétiens. Sur le chevalet, livrés au bourreau, ils répétaient d'un visage calme et riant les cantiques de la veille : *Qu'ils soient confondus les adorateurs des idoles, ceux qui mettent leur gloire dans les faux dieux!* Quelques jours après, la foudre tomba sur le temple d'Apollon. La statue du Dieu fut brisée en morceaux et la toiture de l'édifice réduite en cendres ; le feu du ciel n'épargna que les quatre murs et les colonnes qui les entouraient. L'autocrate furieux essaya de tromper l'opinion publique en lui persuadant que ce fatal incendie était le fait de la négligence des prêtres des idoles, ou de la criminelle vengeance des chrétiens. Il n'y réussit pas. On resta convaincu que la foudre seule avait abattu le dieu et son sanctuaire. Aux yeux des païens c'était un sinistre présage. Julien, qui avait sur les bras son expédition dans la Perse, différa sa vengeance jusqu'à son retour, qui n'eut pas lieu, et se borna, pour le moment, à fermer la grande église d'Antioche, après l'avoir dépouillée de ses ornements les plus riches et de ses vases sacrés [1].

Quant aux reliques du saint martyr, la ville ne voulut plus s'en séparer. Mélèce bâtit, pour leur servir de demeure, une belle église, dont il pressa la construction avec tant de zèle, qu'il y mettait les mains lui-même comme un simple ouvrier. Plus tard son propre corps y fut déposé à côté du corps de saint Babylas.

Ces faits sont devenus, sous la plume de Chrysostome, son traité *contre Julien et les Gentils*, c'est-à-dire une démonstration de la vérité du Christianisme à l'adresse des philosophes d'Antioche. Les efforts de Julien pour restaurer le polythéisme déchu leur avaient inspiré tant de confiance que rien n'égalait leur abattement depuis que leurs prévisions étaient démenties. Jean se moque de leur désespoir, et, sans respect pour son ancien maître, il tourne en ridicule les longues lamentations de Libanius sur la chute des dieux. Quelle joie dédaigneuse, quelle verve ironique quand il met en regard l'absurdité, l'immoralité du polythéisme avec la beauté et la sainteté de la morale chrétienne; quand il oppose à la honteuse agonie de l'un les progrès croissants et irrésistibles de l'autre ! « Vous aviez pour vous, dit-il, les lois, les empereurs, le peuple, tous les intérêts, toutes les passions, des habitudes prises depuis des siècles, et vous deviez écraser sous le poids de vos haines et de votre puissance une religion naissante qui avait tout contre elle. Un pêcheur de poissons, un fabricant de tentes, des hommes de rien, voilà les chefs dont elle osait se glorifier devant un monde ennemi. Et cependant l'erreur des Gentils, si fortement protégée, jamais persécutée, s'éteint et s'écroule d'elle-même comme un corps rongé par un mal ancien qui tombe en pourriture [1]. Vos dieux ne se soutenaient que par la faveur des Césars. Leurs prêtres, en effet, ceux à qui incombe la garde des mystères, révèrent les Césars plus que des maîtres, plus que des dieux. La seule crainte de l'empereur les retient aux pieds des idoles ; et en vérité, ces méchants démons ne doivent qu'aux empereurs la grâce d'être honorés. Mais qu'un prince monte sur le trône avec une religion différente, aussitôt les temples sont délaissés. Entrez-y, vous verrez les murs tapissés de toiles d'araignées, et la statue du dieu couverte d'une telle couche de poussière qu'on ne peut distinguer ni le nez, ni l'œil, ni aucun des traits du visage. De l'autel, il ne reste plus que des débris, et l'herbe y pousse si épaisse, qu'à moins de savoir qu'il y eût là un autel, on dirait un tas de fumier [2]. Quelle différence avec les chrétiens ! Ce qu'ils ont plus à redouter, c'est la faveur des rois. La paix les énerve, la persécution les grandit. Vienne un empereur ennemi qui les accable de disgrâces, c'est alors qu'ils prospèrent, alors qu'éclate dans toute sa splendeur la divine vertu de leur foi. On cite des villes fidèles aux idoles. Mais d'abord elles sont en petit nombre ; et puis, faut-il le dire, ce sont les danses, les festins, les orgies, les obscénités qui attirent encore quelques adorateurs à ces autels déshonorés. Leurs dévots sont des paresseux, des parasites qui vivent des restes des sacrifices. Chez nous, ceux qui ne sont pauvres que par le fait de leur lâ-

[1] Chrys., *de S. Babyl.*, n. 14, 15, 16, 22, etc. ; Sozom., l. 5, c. 19 et 20 ; Théod., l. 3, c. 9 et 10 ; Liban., *orat.* 6 ; Amm. Marc., l. 22, n. 13.

[1] Chrys., *de S. Babyl. contr. Jul.*, n. 3. — [2] Chrys., n. 5.

cheté, sont invités à travailler. Nous ne nourrissons que les infirmes, les estropiés, les vieillards, nous ne connaissons ni vos fêtes, ni vos banquets, ni vos orgies; nulle trace de ces turpitudes parmi nous; on ne nous apprend que ce qui est grave, ce qui est chaste, ce qui est juste, ce qui est digne, tout ce qui inspire la vertu, tout ce qui honore l'humanité [1] ».

Quelle énergie encore, quel éloquent mépris dans ce tableau de la restauration du polythéisme par l'empereur apostat ! *Les pieds sur la terre, dit-il, il aboyait contre le ciel, à la manière des chiens enragés qui se jettent sur ceux-là mêmes qui les ont nourris* [2]. « Devins, sorciers, magiciens, aruspices, augures, tous les ateliers de sorcellerie étaient accourus de partout. Il fallait voir le palais impérial regorgeant d'esclaves fugitifs, d'hommes infâmes. Tous ceux qui mouraient de faim, qui avaient été condamnés pour maléfices et empoisonnements, tous les échappés des prisons et des mines, ceux qui gagnaient leur vie à grand'peine dans de honteux métiers, étaient transformés en pontifes, en prophètes, et comblés d'honneurs. Quant aux généraux, aux gouverneurs de provinces, Julien les tenait à l'écart; il les méprisait. En revanche, il traînait à sa suite par la ville et dans les rues les plus vils débauchés et des courtisanes tirées des lieux de prostitution. Le cheval impérial et les prétoriens suivaient par derrière à une grande distance. Tout ce que le vice a de plus hideux marchait à côté de l'empereur, avec des éclats de rire et des paroles dignes d'une telle société. La postérité croira difficilement qu'on ait porté à ce point la turpitude et l'absurdité. Le plus obscur des hommes, le plus vil, n'en viendrait pas là. Mais les témoins oculaires vivent encore; ils sont au milieu de nous. Aucun ne m'accusera de vouloir faire accroire des mensonges. Jeunes et vieux, je les adjure de dire si j'ajoute quelque chose à la vérité. Je puis omettre, je n'ajoute pas... Qui pourrait dénombrer les opérations magiques auxquelles ce misérable s'est livré, les enfants qu'il a immolés ? Car les sacrifices humains, abolis depuis l'avénement de Jésus-Christ, il a essayé de les rétablir [3] ».

Du reste, le thème de ce livre, qui n'est d'ailleurs que l'ébauche d'un livre, avait été traité déjà avec autant de talent que de succès par Lactance dans ses *Institutions divines;* par Eusèbe, dans sa *Démonstration évangélique*, trésor d'érudition en tout genre; par Maternus, dans son livre des *Religions profanes*, écrit avec tant de chaleur; par saint Athanase, dans ses admirables discours *contre les Gentils* et sur *l'Incarnation du Verbe*, où il montre dans la chute originelle le principe et le point de départ de l'idolâtrie et de l'éloignement de Dieu. Un peu plus tard, ce fut le sujet d'un des beaux ouvrages de saint Augustin, *la cité de Dieu*, magnifique apologie et la seule complète du Christianisme, où le grand docteur ne se borne pas à réfuter les divers systèmes de mythologie, celui des poëtes, celui des politiques, celui des philosophes, non plus qu'à combattre le Néo-Platonisme avec son idolâtrie quintessenciée et sa théurgie ; mais où il présente dans toute sa beauté la cité de Dieu, en commençant par la création, et poursuivant la destinée de la race humaine et le développement de la pensée divine, depuis l'origine des temps jusqu'à l'éternelle félicité des élus dans le ciel.

Certes, le livre de Jean, qui, tout inachevé qu'il est, impressionna vivement ses concitoyens, est loin de ces grands et savants travaux. Au surplus, il semble avoir traité Julien comme il méritait de l'être : tant les objections du sophiste roi et de ses amis trahissaient une inconcevable ignorance du Christianisme, de ses dogmes, de sa nature, de son esprit ! La polémique, d'ailleurs, n'avait qu'un médiocre intérêt pour la grande masse des sectateurs du paganisme. Ce n'était point une aversion prononcée de l'Evangile qui les retenait dans l'erreur, mais plutôt leur indolence morale, le poids des habitudes, l'absence de besoins religieux. Une observation du saint docteur en est la preuve frappante : il assure que, de son temps, les écrits des philosophes païens contre la religion de Jésus-Christ étaient en grande partie perdus, et qu'on n'en retrouvait les restes que chez les chrétiens [1].

En tout cas, Jean traite la philosophie avec autant de dédain que le polythéisme. « A quoi a-t-elle servi ? dit-il. De quelle vérité, de quelle vertu le genre humain lui est-il redevable ? Quelles misères a-t-elle soulagées ? quels vices a-t-elle guéris ? L'homme de bien doit régler ses actions sur l'utilité générale ; il doit avoir pour but l'amélioration de ses semblables. Or, les philosophes n'ont été que des rêveurs, des égoïstes, des hommes pleins d'eux-mêmes, dont

[1] Chrys., *ibid.*, n. 8. — [2] Chrys., *de Bier. martyr. S. Babyl.*, n. 1.
[3] Chrys., *de S. Babyl. adv. Jul.*, n. 15.

[1] Chrys., *de S. Babyl.*, n. 2. *in fin.*

les plus belles actions n'avaient pour mobile que l'orgueil. Diogène était un jongleur. Zénon légitimait l'inceste. Platon regarde comme chose indifférente de se nourrir de chair humaine. D'autres ont enseigné et pratiqué des amours infâmes[1] ». En général, la discussion savante, profonde, n'est pas le fait de Chrysostome : elle manque complètement à ce livre, qui, par quelques pages du moins, ressemble plutôt à un pamphlet qu'à un traité sérieux de controverse religieuse.

Ajoutons, pour être juste, que cet écrit, si imparfait, renferme des beautés de premier ordre, et que si, d'ailleurs, il pèche par défaut d'exactitude et de précision, les faits qu'il rappelle étaient tellement présents à tous les esprits, que Jean les commente en orateur pour le besoin de sa polémique, bien plus qu'il ne les raconte en historien. Quant aux souvenirs de saint Babylas, Antioche les aimait tant, que le diacre devenu prêtre les célébra dans un beau discours, qui est l'abrégé éloquent et substantiel de ce livre.

Clorons-nous ce chapitre sans mentionner la *Synopse* de l'Ecriture sainte ? Le P. Montfaucon l'a éditée le premier, d'après des manuscrits qu'il signale, et, selon nous, il en établit suffisamment l'authenticité. C'est une analyse succincte, mais très-bien faite, d'un certain nombre de nos livres divins. Les autres avaient été analysés de la même manière ; mais un partie de ces précieux résumés, et en particulier ceux du Nouveau Testament, n'ont pu être retrouvés. Nous devons regretter cette perte. Les études intimes d'un homme supérieur le font souvent mieux connaître que des livres élaborés avec soin pour le public. On y voit les tendances de son talent, et ce qu'il en coûte au génie lui-même de recherches et d'efforts pour arriver à cette hauteur sereine où il semble s'être élevé d'un seul bond. Du reste, la date de ce travail n'est pas certaine. Jean l'avait-il apporté du désert ? Est-ce un souvenir de la grotte où il passa deux ans, loin de tous les hommes, à étudier, à méditer, à apprendre par cœur le texte inspiré ? Très-probablement, il l'a fait à Antioche, pendant son diaconat, au moment où il se préparait d'une manière plus prochaine au grand ministère de la parole. Du moins on peut l'induire de son intention à signaler les passages qui lui semblent plus propres à combattre les ennemis de la foi. On dirait qu'avant d'entreprendre ces vastes commentaires qui devaient être son œuvre capitale, il a tenu à jalonner lui-même avec soin la route qu'il voulait parcourir.

[1] Chrys., *de S. Babyl.*, n. 9 et 10.

CHAPITRE NEUVIÈME.

L'évêque Flavien. — Ordination de Jean. — Flavien lui confie le ministère de la parole et une partie de son autorité. — Origine de la ville d'Antioche. — Sa situation. — Son importance. — Mœurs et caractère de ses habitants. — Histoire de Pélagie, surnommée *la Perle* — Eglise d'Antioche. — Maison de saint Paul. — Episcopat de saint Pierre. — Premiers évêques d'Antioche. — Ecole d'Antioche. — Ses hommes illustres. — Ses tendances. — Son opposition à l'école d'Alexandrie. — Paul de Samosate. — Attachement de l'Eglise d'Antioche à l'Eglise Romaine. — Richesses et juridiction de l'Eglise d'Antioche. — Décadence d'Antioche. — Premier discours de Chrysostome. — L'église d'Or. — La Palée. — Concile de la Dédicace. — Jours de prédication.

Tels furent, du moins en partie, les travaux de Jean pendant les cinq années de son diaconat. Ils le préparaient à ce grand ministère redouté de sa modestie, dont il avait retracé en de vives peintures les devoirs et les périls, mais dont il ne pouvait plus décliner le fardeau.

Nous l'avons dit : Mélèce descendu dans la tombe, Flavien lui avait succédé. Son élection, combattue par saint Grégoire de Nazianze dans le concile de Constantinople, inspirée à la majorité de cette assemblée par un déplorable esprit d'opposition à Rome et à l'Occident, était un malheur ; et, même en supposant qu'il ne fût pas lié par une convention antérieure, on ne s'explique pas qu'un homme d'un caractère aussi élevé, d'une piété si sincère que Flavien, ait consenti à s'asseoir sur la chaire d'Antioche, au moment où il ne le pouvait, dit Tillemont,

qu'avec scandale et en troublant la paix de l'Église[1].

Certes, si quelque chose pouvait racheter le vice et les inconvénients d'une pareille situation, c'était le mérite personnel de Flavien. Nul dans le clergé d'Antioche n'avait rendu plus de services, ni donné plus de gages à l'orthodoxie. Simple laïque, il combattait pour elle avec un courage redouté des Ariens. Devenu prêtre, il fut, pendant de longues années de périls et d'orages, en l'absence du pontife exilé, l'appui, le guide, le salut de l'Eglise d'Antioche. Elle s'était habitué à le vénérer et à l'aimer, et il lui semblait que la succession de Mélèce ne pouvait échoir à un autre. Flavien avait soixante et dix ans le jour de sa consécration ; mais l'épiscopat, loin d'écraser sa vieillesse, parut le rajeunir. La charité lui rendant les forces que l'âge éteignait, on le vit, vingt-trois ans durant, suffire à tout par l'abondance de son zèle et la sagesse de son administration. Orthodoxe inflexible, il chassa du pays la secte impure des Massaliens : espèce d'illuminisme grossier qui condamnait le travail, interdisait toute autre occupation que la prière et la mendicité, et prétendait conduire à une vertu assez consommée pour qu'on pût, en se livrant à tous les désordres, ne commettre aucun péché. Mais à la rigide fermeté des principes, Flavien joignait la mansuétude et la charité. Sous ce rapport, personne plus que lui ne pouvait remplacer Mélèce. Le peuple d'Antioche, léger et mobile, qui conservait, en dépit de sa nature frivole, un profond souvenir de son vieux pontife, *et entourait sa tombe comme les abeilles une ruche*[2], croyait le voir, l'entendre, lui obéir dans la personne de son successeur. On aimait dans celui-ci *sa splendide vieillesse*, sa figure imposante, son langage sans éclat, mais plein d'à-propos et de charme, l'humilité dans la grandeur, la charité surtout. Né dans l'opulence, il s'était dépouillé de sa fortune en faveur des pauvres, et n'avait conservé de ses biens qu'un petit logement pour sa sœur et lui, dans la maison paternelle convertie en hospice. Là, étaient accueillis avec amour, servis avec soin, tous ceux qui avaient combattu et souffert pour la vérité. L'exemple du pasteur entraînant la cité, l'Eglise d'Antioche, enrichie par la générosité des fidèles, nourrissait trois mille pauvres, et ne laissait sans secours aucune misère.

Hâtons-nous de dire que le plus bel acte, le plus fécond de cet épiscopat, ce fut la promotion de Chrysostome au sacerdoce. Elle eut lieu dans les premiers mois de 386, année mémorable à plusieurs titres, mais signalée surtout par la conversion de saint Augustin.

[1] Tillem., t. 10, p. 528. — [2] Chrys., in *S. Melet.*

L'ordination de Jean fut une fête pour Antioche, un deuil pour lui. Agé de quarante-deux ans[1], il se trouvait trop jeune[2] pour un ministère dont rien, à ses yeux, n'égalait la difficulté et l'élévation ; et il fallut une longue insistance et l'ordre exprès de Flavien pour vaincre son intraitable humilité. George d'Alexandrie et l'empereur Léon ont raconté qu'un ange était venu du ciel enjoindre au pontife d'imposer les mains au diacre Jean, et à celui-ci de se rendre au vœu du pontife. Ils ajoutent que, le jour de l'ordination, au moment où Flavien, revêtu de ses habits pontificaux, bénissait le nouveau prêtre prosterné à ses pieds, une colombe blanche, descendant de la voûte du temple, s'était reposée sur la tête de Jean, en présence du peuple ravi. Mais ces faits, et d'autres qui complètent ce récit, reposent sur des autorités trop peu sérieuses, et nous ne les mentionnons ici que pour constater la profonde impression que les vertus et l'éloquence de notre Saint avaient laissée dans l'esprit des populations chrétiennes de l'Orient. Il leur semblait impossible que la supériorité d'un tel homme n'eût pas un caractère surnaturel.

Ce qui est certain, dit Tillemont[3], et où l'on peut voir comme une série de prodiges, c'est que pendant douze ans qu'il resta attaché comme prêtre à l'église d'Antioche, il ne cessa de l'éclairer par sa doctrine, de l'édifier par ses vertus, de la consoler par sa charité, et, suivant l'expression de Pallade, *d'y faire couler avec abondance les eaux vives du Saint-Esprit.*

Flavien, dont l'âge affaiblissait la voix, le chargea d'exercer à sa place le ministère de la parole. Nul doute qu'il ne lui ait confié aussi une grande partie de son autorité ; et c'est ce qui explique pourquoi Jean, dans plusieurs discours, parle au peuple, non pas seulement avec l'affectueuse bonté d'un père et d'un ami, mais comme un homme investi du grand pouvoir d'exclure de l'autel, de chasser de l'Eglise ceux qu'il croit dignes de cette peine. Il fut donc à la fois *la bouche et la main* de l'évêque. Mais, plus spécialement chargé de le représenter à la

[1] Nous suivons l'opinion du P. Stilting, qui place en 344 la naissance de Jean. Selon Montfaucon et autres, il n'avait alors que 39 ans.
[2] Il se traite d'enfant : *μειρακίσκος*. *Hom.* après son ordin.
[3] Tillem., mém., t. 11, art. 18.

tribune sainte, il s'acquitta, douze ans durant, de cette grande tâche avec un éclat, un succès auxquels rien, dans ce genre, ne saurait être comparé.

Antioche, surnommée la Grande pour la distinguer de ses homonymes, au nombre de dix ou douze, était une vaste et magnifique ville fondée par Séleucus-Nicator, après la bataille d'Issus, trois siècles avant Jésus-Christ. Il lui donna le nom de son père Antiochus, comme il avait donné le nom de sa femme, celui de sa mère et le sien aux villes dont il dota et sema, pour ainsi dire, cette belle contrée de l'univers[1].

Bâtie d'abord sur une des rives de l'Oronte, Antioche passa vite sur l'autre, et, dans ses rapides accroissements, couvrit la plaine et les coteaux qui l'enceignent, sur lesquels elle étagea et déploya par gradins ses nombreux et somptueux monuments. On eût dit qu'elle voulait rivaliser, par ses magnificences architecturales, avec celles de la nature qui l'entourait, la plus belle peut-être du monde. Un ciel pur, un climat enchanté, où l'hiver dure à peine quelques jours, où l'été ressemble au printemps, un sol fertile arrosé par quatre rivières[2] et tout couvert de grenadiers, de pistachiers, de vignes suspendues aux arbres, d'oliviers grands et larges comme des hêtres, de palmiers, de figuiers, de pêchers, de citronniers; un paysage superbe, où les toits dorés des villas étincelaient entre les masses vertes des arbres, et dont les perspectives infinies portaient l'œil de bosquet en bosquet, de coteau en coteau, par une série de plans admirablement dégradés jusqu'aux sommets lointains et sourcilleux de l'Amanus, du Casius et du Liban ; le voisinage de la mer, celui de Daphné aux belles eaux, aux magnifiques ombrages, tout cela faisait d'Antioche un séjour délicieux, incomparable, qu'on eût voulu ne quitter jamais. On eût dit un coin de l'antique Eden, oublié par la colère de Dieu, embelli par le génie de l'homme.

Vue à vol d'oiseau, la ville avait la forme d'une ellipse arrondie, dont le grand diamètre était d'une lieue et demie de long. Son enceinte, encore reconnaissable à quelques débris restés debout, n'avait pas moins de quatre ou cinq lieues de circuit, et renfermait quatre villes dans une. Du moins, les quatre quartiers qui formaient la ville entière, étaient clos chacun de murs et de portes comme une ville à part. Le plus ancien, le plus vaste, berceau des autres, portait le nom de *Palée*, et communiquait avec la ville nouvelle au-delà de l'Oronte, ou dans une île du fleuve, par cinq ponts de pierre magnifiques[1].

Ammien, qui était d'Antioche, l'appelle avec raison la belle métropole de l'Orient[2], et en parle avec orgueil comme d'une ville connue et admirée de tout l'univers, sans rivale par les richesses de son sol et par celles qu'y faisait affluer le commerce. Capitale du royaume de Syrie sous les successeurs d'Alexandre, elle avait vu toutes les merveilles de l'Asie et de la Grèce affluer dans les palais de ses rois, et nul souverain ne pouvait étaler aux yeux éblouis de Rome tant d'or, de pierreries, de chefs-d'œuvre[3]. Tombée à son tour sous le joug qui courbait tous les peuples, elle devint le siége de l'administration romaine en Orient, et César la décora du titre de cité sainte et à jamais mémorable. Les empereurs aimaient à la consoler de sa déchéance en la comblant de priviléges. Tibère avait fait creuser pour elle le port de Séleucie, auquel elle se reliait par l'Oronte, et qui n'était en définitive que le port d'Antioche.

Et, toutefois, cette contrée si riante était une oasis sur un volcan. Un tremblement de terre la renversa de fond en comble au moment où Trajan y tenait sa cour. L'empereur, qui faillit périr dans ce grand désastre, la releva de ses ruines et la rendit plus belle que jamais. Elle était devenue déjà et continua d'être une résidence aimée des autocrates romains. Constance en faisait ses délices ; il l'orna de statues, de fontaines, de thermes, de palais, de magnifiques galeries, séjour royal des loisirs du peuple, et fit exécuter au port de Séleucie, pour le rendre plus sûr et d'un abord plus facile, des travaux grandioses. On trancha la montagne, un immense bassin fut taillé dans le roc. Antioche atteignit alors le plus haut point de prospérité commerciale. Emerveillée de tant de faveurs et de munificence, elle rêva le sort de Constantinople et parla de changer son nom contre celui de *Constancia*. Cette adulation ne prit pas.

Au temps de Chrysostome, elle était, selon lui, la tête, la mère, la plus grande ville de l'Orient; et cependant il ne porte qu'à deux cent mille le chiffre total de ses habitants, que généralement on porte beaucoup plus haut[4]. Divers de reli-

[1] Séleucie, Apamée, Laodicée. — [2] Strab., l. 16, c. 2, n. 7. L'Oronte, L'Arceuthus, le Labotas et l'OEnoparas.

[1] Strab., l. 16, c. 2 ; Liban. *in* Antioche. — [2] Amm., l. 24, c. 8 ; l. 22, c. 9. — [3] Cicer , *in Verr. orat.* 6, n. 61, 67. — [4] Chrys., *hom.* sur S. Ignace, n. 4. Il dit ailleurs qu'elle comptait cent mille Chrétiens (t. 7. p. 810), et dans d'autres endroits, que les Chrétiens formaient la majeure partie de la population.

gion, ces hommes l'étaient aussi d'origine. Les uns descendant des anciens Syriens, conservaient quelques restes de la langue syriaque, parlée encore comme patois dans les campagnes. Les autres, c'est-à-dire le plus grand nombre, étaient Hellènes, parlaient grec et gardaient, sous le ciel de l'Asie, l'esprit, le caractère et le sang de la Grèce. Par l'activité de son commerce, par la beauté de ses édifices, par le luxe et l'élégance de ses habitudes, par ses écoles philosophiques et littéraires, par la joyeuse animation des fêtes qui remplissaient sans cesse ses places et ses rues, où la nuit illuminée de mille feux avait la splendeur du jour[1], elle était à la fois la Rome et l'Athènes de l'Orient, alliant à la mollesse d'une cité asiatique le culte des arts, l'amour des sciences, et surtout l'esprit vif et frondeur, l'imagination ardente et mobile d'un peuple aussi impatient de servitude qu'incapable de liberté, et qui se croit amplement dédommagé par des sarcasmes et des épigrammes de l'oppression qui pèse sur lui.

Adrien, blessé de ses railleries, en conçut contre elle tant de haine, qu'il voulut séparer la Phénicie de la Syrie, afin qu'Antioche ne fût plus appelée la métropole de tant de villes[2]. Sévère, contre lequel elle avait pris parti pour Niger, la dépouilla de ses priviléges et la réduisit au rang de bourgade sous la juridiction de Laodicée. Sa puissance et ses titres lui furent bientôt rendus ; mais, surprise par les Perses au moment où ses habitants, réunis au théâtre, s'amusaient à applaudir un pantomime, elle fut pillée, saccagée, à moitié détruite. Valérien la rétablit. Dioclétien la maltraita de nouveau et fit mettre à mort ses principaux sénateurs. Gallus et Valens la couvrirent de sang et de crimes. Julien, détesté de ses habitants, répondait à leurs satires par des pamphlets, et écrivit dans ses murs le célèbre *Misopogon*. C'était entre les sujets et le prince une guerre de quolibets ; mais le prince qui tenait la plume d'une main avait le glaive dans l'autre, et, malgré ses prétentions à n'être que philosophe, il devint persécuteur. Sa mort fut célébrée dans Antioche comme une fête publique, avec des danses et des festins. Au théâtre, la foule criait : *Où sont vos oracles, insensé Maxime ?* Le polythéisme n'avait repris le diadème un instant que pour le déposer à jamais dans la tombe sanglante de Julien.

Le peuple d'Antioche était avide de beau parler. Il courait après les philosophes dans les galeries publiques, remplissait l'école où Libanius débitait ses harangues académiques, se pressait autour d'Apollinaire pour entendre ses explications aventureuses du texte sacré, et ses dialogues, à la façon de Platon, sur les Evangiles et les écrits des Apôtres. Paul de Samosate abusa de cette disposition curieuse et frivole d'un peuple discoureur, pour jeter le scandale et le trouble dans l'Eglise dont il était l'évêque et le guide. Là aussi avait pris naissance la première controverse entre les chrétiens : celle des observances légales tranchée par le concile de Jérusalem. La foule qui applaudissait à l'église les homélies de Chrysostome, allait applaudir au théâtre la danseuse Pélagie, surnommée *la Perle ;* on l'entourait, on l'escortait comme une reine quand elle parcourait la ville, assise sur son âne, à la façon de l'Orient, la tête étincelante de pierreries, les pieds nus, d'où retombaient des chaînes d'or, au milieu de jeunes gens qu'enivrait son regard[1].

Un jour la célèbre actrice, suivie de son glorieux cortége, passait devant l'église de Saint-Julien, au moment où plusieurs évêques assis sur la porte conversaient entre eux. Elle avait les épaules découvertes ; un riche collier brillait à son cou ; l'air sur son passage restait embaumé des parfums qui s'exhalaient de ses vêtements. Les prélats baissèrent les yeux. Un seul, Nonnus, d'Héliopolis, osa la regarder et dire : Est-ce donc que cette beauté ne vous a pas plu ? Ses collègues gardaient le silence. Il baissa la tête et pleura. Puis, avec un profond soupir : Cette beauté me plaît, s'écria-t-il, car Dieu l'a choisie pour être l'ornement de son trône, et nous, peut-être, nous serons condamnés !..... Combien pensez-vous que cette femme a employé d'heures à se laver, à se parfumer pour plaire à ses adorateurs ? Et nous, appelés à contempler dans le ciel le royal et magnifique Epoux de notre âme, à partager son bonheur, nous ne faisons rien pour embellir cette âme et la rendre digne de lui[2] !.....

La nuit qui précéda le dimanche, Nonnus eut un songe : Une colombe noire voltigeait dans l'église autour de l'autel ; et lui, la saisissant de sa main, la jetait dans le bassin d'eau du parvis, d'où elle sortait resplendissante de blancheur. Le matin venu, il se rendit à la synaxe. Après la lecture de l'Evangile, l'évêque lui en remit le livre et le pria de parler au peuple. Or, Pélagie, qui avait figuré jadis parmi les

[1] Amm. Marc., l. 11, n. 1. — [2] Spart., *in Adr*, c. 13.

[1] *Vit. Patr.*, p. 287. — *Ibid.* p. 288.

catéchumènes, eut la fantaisie d'entrer ce jour-là dans le temple des chrétiens. Elle écouta le saint orateur et se sentit émue. Bientôt ses yeux se remplirent de larmes, la grâce avait brisé son cœur. Rentrant chez elle dans une indicible agitation, elle rejeta avec dépit ses parures et écrivit au pontife, dont la voix venait de la remuer si profondément, une lettre pleine de repentir et de larmes, où elle implorait la permission de se présenter chez lui. Nonnus consentit à la recevoir en présence des autres évêques. Les pleurs de la pécheresse, ses humbles mais énergiques protestations, parurent à tous un gage suffisant de conversion. Elle fut instruite et baptisée. Une sainte diaconesse d'Antioche, Romaine, fut sa mère spirituelle, et le vieux pontife voulant célébrer par un festin cette heureuse naissance, fit ajouter un peu d'huile et de vin à son repas[1].

Trois jours après, Pélagie apporta à Nonnus tout ce qu'elle avait d'or, de pierreries, de vêtements somptueux. Voilà, dit-elle, les richesses que je tenais de Satan, fais-en ce qui te plaira; je ne veux plus que celles de Jésus-Christ. Mais le sage prélat manda l'économe des pauvres et lui confia l'opulente dépouille, l'adjurant, par de terribles paroles, de n'en rien détourner pour l'église et de distribuer tout aux veuves et aux orphelins. Le même jour, la généreuse convertie affranchit ses esclaves, donna à chacun d'eux une chaîne d'or, les exhorta vivement à s'affranchir eux-mêmes du siècle mauvais pour se retrouver tous avec elle un jour dans la vraie vie, et ayant échangé sa robe blanche de néophyte contre un cilice, présent de Nonnus, elle disparut.

Deux ou trois ans s'étaient écoulés, quand un diacre d'Héliopolis, voyageant en Terre-Sainte et entendant parler de l'ascète Pélage, désira le connaître. Il vint au Mont des Oliviers, où résidait l'austère reclus, et frappant à la petite fenêtre de sa cellule, il l'appela longtemps par son nom. Nulle voix ne répondit à sa voix; il poussa la fenêtre et vit étendu par terre, sur une natte, un cadavre couvert d'un cilice. On s'assemble, on brise la porte, on relève le corps du frère Pélage; mais quand on voulut l'embaumer avec la myrrhe on reconnut une femme. C'était Pélagie, dont le diacre de Nonnus, à une autre époque, avait admiré la beauté.

En quittant le théâtre de ses erreurs, l'intrépide pénitente s'était retirée à Jérusalem, sur la montagne où son divin Sauveur avait prié et souffert pour elle ; et là, sous le vêtement d'un homme et sous le nom de Pélage, elle avait livré sa frêle existence aux plus sévères immolations. Les larmes de la jeune femme s'étaient mêlées au sang de Jésus, sur cette terre où il avait posé sa tête dans l'agonie, où Pélagie posait la sienne dans la mort[1].

Antioche s'arrachait par intervalles à ses plaisirs et à ses folies pour prêter un moment d'attention aux prodiges de la grâce divine. Elle allait, au désert, écouter Aphraate ou Zénon, contempler le Stylite sur sa colonne ; puis elle reprenait ses joies et ses fêtes, ou plutôt sa vie était une fête incessante. Son fleuve, son ciel, son horizon, l'air qu'on y respirait, la plaine où elle était assise, jardin embaumé de l'Asie, et jusqu'aux fables dont le génie des Grecs avait placé là le théâtre, tout concourait à la tenir dans une perpétuelle ivresse des sens. Le vent de Daphné énervait les âmes. Ce lieu, consacré par une religion qui déifiait le plaisir, était le rendez-vous général de la volupté, le *Baies* de la Syrie. Là était le temple d'Apollon, et la fontaine de Castalie, et la grotte célèbre de la Matrone. Là tout était séduction et péril pour la vertu : les eaux, les fleurs, les ombrages, les statues, les chants, les danses, les souvenirs, la nature et la religion. Vainement le Christianisme avait opposé le culte des martyrs à celui du plaisir : Daphné entraînait les Chrétiens eux-mêmes, non pour faire acte d'idolâtrie, mais pour voir les fêtes païennes, dont les folles joies finissaient par les gagner eux aussi. Les foules bruyantes et avinées qui revenaient de ses mystères ou de ses orgies, se croisaient avec les graves marchands et les caravanes de l'Egypte, de l'Arabie, de l'Inde, qui apportaient à la métropole de l'Orient les produits variés des climats lointains, les épices, l'ivoire, la soie, les perles, la poudre d'or ; tandis que, dans la ville, les rues étaient encombrées par des légions d'esclaves, qui, richement costumés et armés comme les anciens licteurs de Rome, marchaient à pied devant leurs maîtres à cheval, pour crier leurs noms et écarter les passants. A travers les bandes faméliques d'un peuple en guenilles, d'indolentes matrones, couvertes de diamants, à demi couchées sur des chars somptueux, aux roues d'or, aux brillants attelages de mules blanches, couraient du théâtre au bain, du bain à l'hippodrome, de l'hippodrome à

[1] *Vit. Patr.*, p. 289.

[1] *Vit. Patr.*, p. 290 ; Tillem., t. 12, p. 379.

l'église. Les philosophes à la grande barbe, le bâton à la main, l'exomide sale sur les épaules, se promenaient dans les longues et belles galeries de la ville, à l'abri du soleil dans le jour, à la clarté des illuminations dans la nuit, et discouraient avec les désœuvrés toujours nombreux pour les entendre. Ici on pariait pour un cheval, pour un cocher, pour une danseuse ; là on dissertait à grand bruit sur un passage d'Homère, sur un mot de saint Jean. L'un s'échauffait pour Arius, l'autre pour Apollinaire ; un troisième essayait de ressusciter les rêveries de Saturnin. On s'abordait en se disant à l'oreille le quolibet du jour contre le prince régnant. Les disputes théologiques se mêlaient à la discussion des nouvelles, le nom de Manès à celui de Platon, les hymnes des dieux au chant des psaumes. On quittait les philosophes pour se grouper autour du baladin au coin de la rue. Après avoir suivi l'évêque aux tombeaux vénérés des martyrs dans les champs, on désertait la synaxe inachevée, pour aller prendre place au grand cirque, et l'on y passait la nuit pour ne pas manquer, le matin, la course des chars. Tout était spectacle pour ce peuple intelligent et frivole. Il avait rendu toutes les villes tributaires de ses plaisirs. Tyr et Béryte lui fournissaient des comédiens, Laodicée des conducteurs de chars, Césarée des pantomimes, Héliopolis et Ascalon des chanteurs et des lutteurs, Castaballa des danseurs de corde et des jongleurs. De brillants étalages, déployés dans les rues et sur *l'agora,* offraient au regard ébloui toutes les fantaisies du luxe, les produits et les splendeurs de toutes les parties du monde connu. Rien n'était saisissant comme l'aspect de cette cité moitié grecque, moitié asiatique, commerçante, chrétienne, lettrée, voluptueuse, ivre de doctrine et de plaisirs, s'endormant dans ses rêves joyeux au bruit des fêtes et du marteau, bercée par les oscillations menaçantes du sol sur le bord d'un abîme.

L'Eglise d'Antioche avait été l'une des premières et des plus brillantes créations de l'Evangile. Fondée par saint Paul et saint Barnabé, elle eut pour premier évêque saint Pierre[1], qui la gouverna sept ans, jusqu'au jour où, par l'ordre du Ciel, il transférait à Rome, avec sa chaire pontificale, le centre immortel de la catholicité. Saint Luc, qui a consacré quelques pages à l'Eglise d'Antioche, sa mère, nous la montre prospère et florissante dès sa naissance[2]. On n'y comptait presque que des prophètes, des apôtres et des martyrs : c'était digne de la seconde des Eglises-mères, de celle que l'on peut appeler le second berceau du Christianisme, dont les membres ont été les premiers à porter le nom de *Chrétiens.* Paul aimait à la visiter, et y séjourna une année entière. On montrait encore, au temps de Chrysostome, la maison qu'avait habitée le grand Apôtre [1], et la grotte où quelquefois il fut obligé de se cacher. A part l'Eglise de Rome, nulle autre ne pouvait se glorifier de compter tant de saints parmi ses pontifes, ni d'avoir donné tant de martyrs à la cause de Dieu. Evodius, Héron, Théophile, Sérapion, Asclépiade, Babylas, Philogone, Eusthate, et par-dessus tous le grand Ignace, avaient perpétué sur ce siége éminent la doctrine et l'âme de saint Pierre. Pourquoi faut-il que le nom de Paul de Samosate se trouve mêlé à de si beaux noms?

La campagne d'Antioche était toute couverte d'oratoires consacrés à la mémoire des martyrs et dépositaires de leurs reliques. C'était, suivant une parole de Chrysostome, le diadème de la cité. Mais quels joyaux dans ce diadème que les noms de Lucien, de Barlaam, de Théodoret, de Nicéphore, de Julien, de Domnine avec ses deux filles ; de Bonose et Maximilien, les magnanimes soldats ; de Romain, qui, la langue coupée, parlait encore de Jésus-Christ ; de Pélagie, l'héroïque enfant, qui se précipita du faîte de sa maison dans le sein de Dieu pour sauver son honneur avec sa foi! Le désert, même au de-là d'Antioche, était d'une sublime fécondité. Pierre, Zénon, Aphraate, Macédonius s'efforçaient de vivre sur la terre à la manière du ciel, et rivalisaient avec les plus grandes figures de la Thébaïde et du Sinaï.

Placée sur un grand confluent de doctrines, l'Eglise d'Antioche eut à préserver son enseignement du contact corrupteur des enseignements qui l'environnaient. Toutes les écoles de philosophie, toutes les sectes judaïques étaient représentées dans la brillante capitale de l'Orient. Ebion et Cérinthe s'y glissèrent de bonne heure entre le Judaïsme et l'Evangile. La gnose de Saturnin y établit son siége principal ; celle de Marcion y poussa des racines profondes ; les Manichéens et les Encratites y tinrent école. Mais la plus grande épreuve de cette fille aînée de saint Pierre lui vint de son propre pasteur, quand Paul de Samosate, niant la divinité de

[1] Eus., *Hist.*, l. 3. c. 36 ; Till., t. I, p. — [2] Act. des Ap., 6. 11 et 12.

[1] Chrys., *Hom*, 9, sur l'épît. aux Rom.

Jésus-Christ, effaçant les personnes divines, essaya de substituer un rationalisme impie à l'antique foi de son troupeau. Parvenu à l'épiscopat on ne sait comment, cet homme alliait avec le titre d'évêque celui d'inspecteur des impôts, et, cupide, sans probité, sans honneur, il s'était ramassé en peu de temps, à force d'exactions et de concussions, une fortune considérable. Sa vie était aussi scandaleuse que ses enseignements; mais sa haute position dans l'Eglise, ses grandes richesses, son habileté à dissimuler ses erreurs en les propageant, le rendaient dangereux. Il connivait aux faiblesses des uns, il achetait l'approbation des autres; bientôt il eut des partisans assez fanatiques pour remplacer, par des hymnes en son honneur, les hymnes chantées jusqu'alors à la gloire du Sauveur; et, pendant plusieurs années, il tint dans une vive agitation la Syrie chrétienne et tout l'Orient[1].

Mais la foi d'Antioche trouva d'autres périls dans le sein même de l'école destinée à l'expliquer et à la défendre. Fondée après celle d'Alexandrie, l'école exégétique d'Antioche compta parmi ses maîtres ou ses disciples de grands saints et illustres docteurs: saint Théophile, saint Sérapion, venus tous les deux du paganisme et tous les deux célèbres par leurs travaux; saint Asclépiade, élève de Clément d'Alexandrie; saint Eusthate, saint Mélèce, l'évêque Flavien, Jean, le grand orateur; le martyr saint Lucien, qui publia une édition révisée de la Bible des Septante; Malchion, qui démasqua Paul de Samosate; saint Dorothée[2] qui professa les saintes lettres avec éclat; Diodore de Tarse, qui fut le maître et l'ami de Chrysostome, mais aussi de Théodore de Mopsueste; Théodoret, dont l'orthodoxie est moins incontestable que la vertu; mais rivale de l'école d'Alexandrie, dont elle n'eut ni la célébrité ni la puissance, elle mit sa gloire à opposer une méthode à une autre, l'interprétation littérale du texte sacré à l'interprétation allégorique chère aux docteurs alexandrins. Plus sage au premier aspect, ce système, trop réaliste, amoindrissait la portée des divins oracles, renfermait implicitement le dédain de la tradition, véritable clef des écritures, et glissait sur la pente du libre examen et du rationalisme. On le vit par Paul de Samosate, par Lucien, regardé comme le précurseur d'Arius[3], et plus tard, par Apollinaire, Théodore de Mopsueste, Jean d'Antioche et Nestorius, sortis tous de la même école; en sorte qu'on a put la signaler, non sans raison, comme le vrai berceau de l'Apollinarisme, du Pélagianisme, du Nestorianisme, peut-être même de l'Arianisme. L'esprit de Paul de Samosate lui survivait dans l'école d'Antioche et n'en disparut jamais[1].

Mais les hérésies qui purent troubler, opprimer cette grande Eglise fondée par le chef des apôtres, ne purent lui ravir la pureté de sa foi. Siége primitif de saint Pierre, elle avait avec l'Eglise Romaine une parenté trop intime pour s'en séparer. Un hérésiarque s'assit sur la chaire de ses pontifes, et loin de réussir à l'égarer, il lui fournit l'occasion de réunir dans son sein d'illustres conciles, où l'erreur fut confondue, la vérité proclamée, où fut attestée par une décision célèbre la prééminence de Rome comme centre de l'unité catholique et tête de l'épiscopat. Les Ariens qui l'envahirent, malgré l'intrigue et la violence, malgré l'appui des Césars et la proscription des évêques, malgré l'astuce et la fureur des Léonce et des Eudoxe, n'y eurent pas plus de succès. Antioche se souvenait de saint Ignace, le premier de ses pasteurs après saint Pierre, et gardait les sentiments de ce grand homme, lorsque, écrivant à l'Eglise Romaine, qu'il appelle *la présidente de l'union d'amour*, il termine sa lettre par ces mémorables paroles: Souvenez-vous de l'Eglise de Syrie dans vos prières, et quelle n'ait d'autre évêque que Jésus-Christ et votre charité[2]. Ce fut là sa boussole au milieu des tempêtes qui l'agitèrent. Elle traversa toutes les épreuves, sans cesser d'être digne de l'affection et des lettres de saint Athanase et de saint Basile[3].

Au temps de Chrysostome, après tous les ravages de l'hérésie, malgré le scandale du schisme et le relâchement des mœurs, elle comptait cent mille orthodoxes[4] et donnait au monde chrétien de grands exemples de charité. Comme patriarcat, elle étendait sa juridiction sur quinze provinces, entre les quelles Chypre, les deux Phénicies, la Mésopotamie, l'Arménie-Majeure et l'Arabie. Nulle Eglise peut-être n'était plus riche que celle d'Antioche: mais elle faisait de ses richesses un admirable usage, et sa charité était célèbre dans tout l'Orient[5].

Que reste-t-il de la ville de Séleucus et de

[1] Eus., *Hist.*, l. 7, c. 29. — [2] Eus., l. 7, c. 32.

[3] D. Cellier (IVe siècle, ch. 2, art. 7), Rohrb. (l. 30, t. 7, p. 14), établissent que ce Lucien, ami d'Eusèbe et disciple de Paul de Samosate, qui resta exclu de l'église sous trois évêques, n'est pas le saint martyr de ce nom.

[1] Mar. Mercat. dans la *Patrol.* de Migne, t. 48, p. 258. — [2] Cotel., *pot. apost.*, t. 2. — [3] S. Ath., t. 2, p. 1295; S. Bas., *ep.* 60. et 199. — [4] Chrys., t. 7, p. 810. — [5] Chrys., t. 7, p. 808; . 10, p. 180

Chrysostome? Saccagée plusieurs fois par les Perses, possédée par les Mahométans, conquise par les Croisés, reprise par les Turcs, renversée par le tremblement de terre de 447, qui détruisit tant de villes, rebâtie avec splendeur par Théodose le Jeune, engloutie ou brûlée presque tout entière en 526, dans cette horrible catastrophe où deux cent cinquante mille personnes trouvèrent la mort[1], elle se relevait à peine de ses ruines, quand une nouvelle secousse, en 589, n'en fit qu'un monceau de décombres sous lesquels soixante mille habitants restèrent ensevelis[2]; et, toutefois, les convulsions de la nature lui ont été moins funestes que l'oppression musulmane. On reconnaît à peine son nom dans celui d'*Antakié* que porte son ombre. Quelques pans de ses murs d'enceinte sur les coteaux aux bords de l'Oronte, des débris d'aquéducs et des catacombes vides dans la campagne, indiquent seuls la place qu'elle occupa. Les ruines elles-mêmes ont péri.

C'est sur ce théâtre bruyant et mobile, à ce peuple élégant et frivole, partagé entre la foi du Christ et l'attrait des folies païennes, avide d'éloquence, de paradoxes, de controverses, des plaisirs de l'esprit et des sens, que Chrysostome venait annoncer dans une langue mélodieuse les plus austères enseignements. Une grande réputation le précédait à la tribune sacrée; aussi le premier jour qu'il y parut, on fit foule pour l'entendre. C'était le lendemain de son ordination. L'orateur, plus humble encore qu'éloquent, fut profondément ému. « Ce qui m'est arrivé, s'écria-t-il, est-il bien vrai? N'est-ce pas un songe? Fait-il jour? Sommes-nous éveillés? Eh! qui croira qu'en plein jour, tout le monde étant éveillé et attentif, un jeune homme[3] obscur et sans mérite ait été élevé à une dignité si haute? Que de pareilles erreurs aient lieu pendant la nuit, on peut l'admettre. Souvent des hommes mutilés, manquant de tout, se sont figuré en dormant qu'ils étaient beaux, bien faits, assis à la table des princes; mais ce n'est là que l'effet du sommeil et l'imposture d'un songe, car le songe, de sa nature, crée des chimères et se repaît de choses merveilleuses et fausses. Tout change avec le jour, et la vérité prend alors la place de l'illusion. Mais ici, ce qui est arrivé, ce qui est un fait bien réel, ce que vous voyez de vos propres yeux est plus incroyable qu'un rêve. Et voilà une cité importante, célèbre, un peuple nombreux et admirable, qui se presse autour de moi, avide de mes paroles, et attend de ma faiblesse quelque chose de grand et de beau! Or, quand mon discours devrait couler comme un fleuve intarissable, quand des sources d'éloquence jailliraient de mes lèvres, l'aspect de cette multitude accourue pour m'entendre suffirait, en m'intimidant, à arrêter la source et le fleuve. Mais, loin de trouver en moi cette abondance et ces torrents, je ne suis pas même une petite pluie; puis-je donc ne pas être troublé? Me voilà comme un homme frappé de terreur qui laisse tomber de ses doigts ce qu'il tenait, ce qu'il étreignait dans sa main. Je crains que mon esprit ne subisse le même sort, et que les pauvres pensées que j'ai recueillies avec beaucoup de peine ne s'évanouissent de ma mémoire et ne laissent mon imagination au dépourvu. Je vous supplie donc tous, et vous qui commandez, et vous qui obéissez, puisque vous avez causé notre embarras par votre empressement, de nous inspirer la confiance par la ferveur de vos prières, et d'obtenir de celui qui donne la puissance de la parole au prédicateur de son Évangile, qu'il veuille bien diriger ma langue dans ce jour où j'ouvre la bouche pour la première fois[1]. Il vous est facile, à vous qui êtes en si grand nombre et qui avez tant de crédit auprès de Dieu, de rendre l'assurance à un jeune homme déconcerté par la crainte; et il est juste que vous vous prêtiez à mes demandes, puisque c'est à cause de vous que je cours une telle chance. Oui, c'est votre bienveillance, dont l'empire est si puissant sur mon âme, qui m'a déterminé à parler en public, quand je n'ai aucune habitude de la parole; à entrer dans cette lice de l'enseignement, quand je me suis tenu jusqu'à ce jour parmi les auditeurs, dans un loisir silencieux[2]. Nous avions besoin du secours d'en haut, même autrefois, alors que nous menions dans la solitude une vie libre de tout souci; mais à présent qu'élevé au sacerdoce par la faveur de Dieu ou par l'affection des hommes (je ne conteste pas avec vous sur ce point, afin qu'on ne m'accuse pas de parler avec dissimulation ou ironie), à présent, dis-je, qu'élevé au sacerdoce, il nous faut courber la tête sous un joug pesant et difficile à porter, nous avons besoin de beaucoup d'aides et de

[1] Jean de Malala. — Anast. — Lebeau, t. 8, p. 570. — Le tremblement de terre eut lieu au moment où une fête avait attiré à Antioche un grand nombre d'étrangers.

[2] Evagr., l. 6, c. 8; la grande église, détruite en 526, avait été rebâtie; elle s'écroula de nouveau en 589.

[3] Il avait plus de 40 ans.

[1] Chrys., *Serm. cùm ess. ordinat.*, t. 1, p. 436.— [2] *Id.*, *ibid.*, p. 437.

prières, afin de pouvoir rendre au Seigneur le dépôt qu'il nous a confié, au jour où il demandera compte à chacun des talents qu'il lui prêta [1] ».

Mais du fond même de son humilité des flots de poésie montent à ses lèvres. « Je voulais, dit-il, offrir les prémices de mes discours à celui dont la bonté souveraine m'a donné la parole. Mais hélas ! le Sage m'impose silence en me disant : *La louange n'est point belle dans la bouche du pécheur* [2]. Et comme dans les couronnes il ne suffit pas que les fleurs soient pures, si la main qui les tresse ne l'est aussi ; de même dans les hymnes sacrés il ne suffit pas que les paroles soient saintes, si l'âme qui les chante ne l'est encore. Or, mon âme est souillée : la confiance me manque... » Mais tout à coup il lève la tête : la grande voix des mondes chante à son oreille la gloire de Dieu. « Louez le Seigneur, habitants des cieux, louez-le dans les hauteurs du firmament. Anges, archanges, séraphins, puissances célestes, formez ensemble un seul chœur. Que toutes les créatures s'unissent à ce concert, les visibles et les invisibles, les supérieures et les inférieures ; qu'elles exaltent dans un hymne sans fin le roi suprême de l'univers. Louez-le, habitants de la terre ; louez-le, dragons, abîmes des eaux ; feu, grêles, vents, tempêtes, louez le Seigneur... Le monde est une lyre ; mais il y a dans cette lyre une corde discordante et à retrancher, c'est le pécheur..... Que faire donc ? Garderai-je le silence ? Personne ne me permettra-t-il de célébrer mon Maître et mon Dieu ? Sera-ce en vain que j'aurai réclamé vos prières ? Non, ce n'est pas en vain. Elles ont brillé à mes regards comme un astre dans les ténèbres. Grâce à elles, j'ai trouvé une manière de glorifier le Seigneur : c'est de louer mes frères et mes semblables [3]... »

Ce discours, qui respire d'un bout à l'autre, avec une humilité sincère, un sentiment profond de la grandeur et des devoirs du sacerdoce, est aussi un hommage solennel à la charité de Flavien et à la mémoire vénérée de Mélèce. Il fut accueilli par la faveur unanime des auditeurs. Cet accent de piété, dans une bouche éloquente, avait touché et ravi tout le monde. La puissance de l'orateur était désormais assurée.

Antioche possédait plusieurs églises, entre autres celle de Saint-Babylas, celle de Saint-Julien, la Palée, et la grande église qu'on appelait aussi l'*église d'or*. Commencée par Constantin en 326, terminée par Constance en 341, la grande église, dédiée à saint Pierre, était un superbe vaisseau de forme octogone, entouré de portiques et couronné d'une haute coupole, dans le style nouvellement inauguré au Saint-Sépulcre et à Bethléem. On y avait prodigué les marbres précieux, les riches mosaïques, les peintures à fond d'or, toutes les splendeurs de l'art byzantin. Des lames de cuivre doré recouvraient sa toiture, d'où lui venait son nom d'*église d'or* [1].

La dédicace de cette basilique avait été l'occasion et le prétexte de ce malheureux concile d'Antioche, où saint Athanase fut déposé et Grégoire de Cappadoce élu à sa place. Ce fut là, dans cette déplorable assemblée, dont le chef de l'Arianisme, Eusèbe de Nicomédie, était l'âme, que fut invoqué contre le grand évêque d'Alexandrie ce prétendu canon qui, plus tard devait être appliqué avec la même injustice à saint Chrysostome, savoir : que si un évêque déposé par un concile rentre dans son siége sans s'être justifié devant un autre concile, on doit le chasser de l'église sans l'entendre même dans sa défense. Personne, dit Socrate, n'avait jamais entendu parler de ce canon, que la secte fabriqua sans doute pour la circonstance ». Du reste, ajoute le même historien, Jules, évêque de Rome, n'assistait pas à cette réunion, et n'y avait envoyé personne à sa place, *bien que, suivant une ancienne règle ecclésiastique il ne soit pas permis de rien ordonner dans l'Eglise sans e consentement de l'évêque de Rome* [2] ».

Longtemps possédée par les Ariens, la grande église fut attribuée aux catholiques et remise à Mélèce, après la mort de Valens, par les commissaires de Gratien. Elle était devenue depuis lors le siége patriarcal d'Antioche. Chrysostome y prêchait quelquefois en présence de Flavien. Mais c'est à la Palée qu'il se faisait plus souvent entendre.

La Palée, ainsi nommée à cause de son antiquité, ou peut-être pour sa situation dans la vieille ville, était l'église apostolique, et comme dit Chrysostome, l'église-mère. Les fidèles d'Antioche la préféraient à toutes les autres. C'était là qu'ils se réunissaient, en des temps moins heureux, quand les Ariens, maîtres de la grande église, faisaient peser sur leurs adversaires la plus dure oppression. On croyait, d'ailleurs, que les apôtres eux-mêmes l'avaient fondée.

[1] Chrys., *Serm. cum ess. ordinat.*, p. 443. — [2] *Eccl.* c. 15, v. 9. — [3] Chrys., t. 1, p. 438-439.

[1] Eus. *in vit. Const.*, l. 3, c. 49, *alias* 50. — [2] Socr., l. 2, c. 8.

Du moins, il semble qu'elle ait remplacé la pauvre maison où saint Pierre et saint Paul avaient souvent réuni les premiers hommes qui portèrent le nom de Chrétiens. Détruite et rebâtie plusieurs fois, elle fut abattue de nouveau sous Dioclétien. Mais, la persécution finie, Vitalis, digne successeur des grands pontifes d'Antioche, s'empressa, selon l'expression de Baronius, de réunir les pierres éparses du sanctuaire[1], et de relever de ses ruines cet antique berceau de la foi, consacré par de si grands souvenirs. L'œuvre qu'il avait commencée en 315, saint Philogone l'acheva en 319, à la même époque où Paulin de Tyr édifiait la magnifique église célébrée par Eusèbe de Césarée. Sans pouvoir rivaliser avec la basilique d'Or, la Palée était cependant fort belle, et remarquable par son pavé de mosaïque et la hauteur de ses plafonds. Depuis que Jean y prêchait, on la trouvait petite; et, quoique très-aérée, on se plaignait d'y étouffer. Socrate remarque qu'elle n'était pas orientée [1].

C'est là que Chrysostome avait son ambon, sa tribune, son trépied; là, que l'inspiration s'emparant de son âme, il la versait en flots de lumière et d'harmonie sur un peuple impressionnable, enthousiaste, avide des nobles plaisirs de l'oreille et de la pensée, autant que de spectacles et de fêtes. Il prêchait le dimanche et le samedi; plus souvent, quand se rencontraient dans la semaine des fêtes de martyrs à célébrer. On voit, par les *Homélies sur la Genèse*, qu'il parlait quelquefois cinq jours de suite. Dans le Carême, les prédications étaient habituellement plus nombreuses, et aux environs de Pâques elles avaient lieu tous les jours. D'ordinaire les synaxes se tenaient le matin et finissaient avant midi; cependant, dans quelques circonstances, on se réunissait encore le soir. Chrysostome avait presque toujours un auditoire immense.

[1] Baron., *ad ann.* 314, § 77, Theod., l. 1, c. 3.

[1] Socr., l. 5, c. 22.

CHAPITRE DIXIÈME.

Carême de 386. — Explication des premiers chapitres de la Genèse. — Création de l'homme. — Triple servitude de l'humanité. — Succès de Jean. — Applaudissements. — Prédication des Pères. — Prédication de Chrysostome. — Qualités et défauts. — Sainte popularité. — Affection d'Antioche pour Chrysostome. — Recites de l'orateur. — Longueur des exordes. — Variété et clarté. — Appréciations de MM. Villemain et Albert. — Science des Ecritures. — Commentaires de Jean. — Soin qu'il donne à ses discours. — Son genre de vie. — Promenades. — Consolations et découragements. — Surnom de *Bouche-d'Or*.

Le carême de 386 suivit de près l'ordination de Jean et inaugura sa carrière apostolique[1]. On lisait alors dans l'assemblée des fidèles les premières pages de la Genèse: l'orateur en fit le thème de ses discours. C'est le sujet traité par saint Bazile sous le nom d'*Hexaëmeron;* mais Chrysostome s'occupe plus des origines de l'homme que de celles de la nature, dont il parle à peine. Du reste, des homélies prononcées dans cette circonstance, huit seulement sont venues jusqu'à nous. Elles eurent à Antioche le plus grand succès. Le peuple se précipitait aux synaxes pour entendre cette merveilleuse parole qui le charmait en l'instruisant; et, peu maître de ses impressions, il laissait éclater en bruyants transports son admiration indiscrète.

L'orateur débute par quelques mots pleins de charme sur le retour du carême. « Le printemps, dit-il, est agréable aux nautoniers, agréable aux laboureurs, mais il a pour eux moins de charmes que n'en a, pour ceux qui aspirent à la sagesse, cette époque de jeûne, qui est le printemps spirituel des âmes, la belle saison des pensées. Le printemps plaît aux laboureurs, parce qu'alors la terre se présente à leurs yeux couronnée de fleurs et parée d'un riche manteau de verdure; il plaît aux nautoniers, parce qu'il leur permet de sillonner sans péril la plaine liquide, où les dauphins jouent librement sur les flots apaisés et souvent même viennent bondir autour des vaisseaux. Pour nous, le printemps du jeûne est aimable, parce qu'il calme les agitations, non de la mer, mais de nos passions, et qu'il nous tresse une couronne, non de fleurs, mais de grâces spirituelles.

[1] Le Carême commençait, à Antioche, le lundi de la Quinquagésime, lequel, cette année, si l'on peut s'en rapporter aux tables pascales, était le 16 février.

Tu orneras ta tête, dit le Sage, *des dons de la grâce comme d'une couronne*[1]. Le retour de l'hirondelle ne chasse pas l'hiver, plus sûrement que le retour du jeûne n'écarte de nos âmes les tempêtes des affections tumultueuses. Plus de combats entre la chair et l'esprit: l'esclave ne ne se soulève plus contre son maître. Donc, puisque nous jouissons de la paix et d'un calme parfait, mettons en mer la nacelle de l'instruction, et du port des écritures conduisons-la dans celui de vos attentions bienveillantes. Courage, bien-aimés! attaquons le sens caché de nos Livres Saints, et philosophons sur le ciel, sur la terre, sur la mer, sur la nature entière. La lecture du jour nous y invite. Mais à quoi bon, direz-vous, parler de la Création? C'est pour nous, mes bien-aimés, d'une grande importance; car si la grandeur et la beauté des choses créées fait connaître le Créateur, plus nous étudierons cette grandeur et cette beauté, plus nous avancerons dans la connaissance de celui qui en est l'auteur. Oui, il importe de se faire des idées exactes de la créature et du créateur, de l'ouvrage et de l'ouvrier. Si les ennemis de la vérité avaient eu là-dessus les notions qu'il faut avoir, ils n'auraient pas tout brouillé et confondu comme ils l'ont fait.....»

Cette première et magnifique homélie, qu'il faut chercher dans les œuvres du Saint et lire d'un bout à l'autre, est éloquemment terminée par une chaleureuse exhortation à l'aumône.

L'orateur a consacré la seconde à l'homme. Il en relève la dignité par les termes mêmes du récit mosaïque. Bossuet, dans ses *Elévations* s'est visiblement inspiré de Chrysostome. « *Dieu a dit: Faisons l'homme à notre image et ressemblance*. Or, je demande d'abord pourquoi ce langage? Pourquoi Dieu, qui, dans la création du ciel, de la lumière, de tout le reste, s'est servi de ce seul mot: *Fiat*, parle-t-il autrement quand il s'agit de l'homme? Pourquoi dit-il: *Faisons*, et tient-il conseil, et délibère-t-il avec un autre lui-même? Quel est donc ce personnage qui, même avant d'exister, et l'objet de tant de déférence et d'honneur? C'est l'homme, cet être si grand, si admirable, qui, dans la pensée de Dieu, l'emporte sur toute créature; l'homme pour qui la terre, la mer, toutes les choses visibles ont été faites; dont Dieu a tant aimé le salut que pour lui il n'a pas épargné son propre Fils. Au moment de le créer, Dieu consulte et délibère, non qu'il ait besoin de conseil, mais pour montrer par ces paroles quel prix il attache à cette créature nouvelle... Mais pourquoi, dira-t-on, si l'homme est d'une condition supérieure à celle du monde, est-il créé après le monde? Précisément, parce que sa condition et sa nature le mettent fort au-dessus du monde. De même que l'empereur, quand il doit arriver dans une ville, est précédé de préfets, de généraux, de gardes, d'une foule de serviteurs, avec la mission de préparer sa demeure et de tout disposer pour lui faire une réception triomphale; ainsi, à l'entrée de l'homme dans ce monde dont il est roi. Le soleil a précédé, le ciel a couru en avant, la lumière est venue d'abord, toutes choses ont été créées et arrangées, et c'est alors que l'homme a été solennellement introduit dans son royal et magnifique palais».

Le saint orateur montre ensuite que dans ces paroles, *Faisons l'homme*, Dieu s'adresse, non pas aux anges, mais à son propre fils; et il soutient que l'image de Dieu dans l'être humain est le pouvoir reçu par celui-ci de commander à tous les animaux.

Il revient sur cette idée dans le troisième discours, et, rappelant une homélie qui avait dû précéder celle-ci, mais que nous n'avons pas, il dit que les animaux sur lesquels l'homme est appelé à dominer, ce sont ses passions, et qu'il ressemble à Dieu surtout par la pratique de la vertu, quand il imite sa clémence et sa bonté. A l'objection des païens, qui arguaient de mensonge l'écrivain sacré, sous prétexte que l'homme n'a pas la puissance qu'il lui attribue sur les animaux, Jean répond que l'homme conserve une partie de cette puissance, puisque son seul regard suffit souvent à subjuguer les bêtes les plus féroces, et que s'il ne l'a plus tout entière, c'est le péché qui l'en a dépouillé.

La quatrième homélie traite des suites du péché, au nombre desquelles il place ce qu'il appelle trois genres de servitude: l'esclavage proprement dit, la sujétion de la femme à l'homme dans le mariage, celle des particuliers au prince dans l'Etat. De même, dit-il, qu'un père ami de ses enfants, quand il les voit négliger leurs devoirs et dédaigner l'autorité paternelle, les confie à des précepteurs, à des maîtres sévères; ainsi, Dieu se voyant méprisé par la nature humaine l'a livrée aux rois, comme à des précepteurs et à des maîtres, pour la corriger ». Non certes que Jean blâme les institutions sociales; il en proclame la nécessité quand il dit: « S'ils n'avaient des chefs pour les gou-

[1] Prov., c.I. v. 9.

verner, les hommes se mangeraient entre eux comme des poissons ». Son unique but est de montrer que, sous le péché, l'humanité n'eût été qu'une grande famille, où l'amour fraternel et la vertu eussent rendu à jamais inutiles les tribunaux, les supplices, les gouvernements.

Il en était là de son discours quand il s'aperçut que l'auditoire lui échappait tout à coup, tous les yeux s'étant machinalement tournés vers les lampes qu'on allumait en ce moment. Ce fut l'à-propos d'une improvisation charmante. « Quoi! s'écrie-t-il, nous vous expliquons les divines Écritures, et vous détournez de nous vos regards pour vous occuper des lampes et de celui qui allume! Peut-on porter à ce point la distraction et l'indifférence? Moi aussi, je fais jaillir le feu caché dans nos saints livres, et resplendir dans notre langue la lumière de la doctrine, lumière plus utile et plus belle que celle-là. Et, en effet, ce n'est pas une mèche trempée dans l'huile que nous allumons comme cet homme, ce sont des âmes imbibées de piété que nous enflammons de l'ardeur d'apprendre. Paul prêchait dans un cénacle. (Que personne ne s'imagine que je veux me comparer à Paul, car je ne suis pas insensé; et si je cite le grand Apôtre, c'est pour vous faire comprendre avec quelle attention vous devriez écouter.) Paul donc parlait dans un cénacle et le soir, comme à présent, à la clarté des lampes. Or, pendant qu'il parlait, Eutychius tomba d'une fenêtre; et ni cette chute, ni la mort qui s'ensuivit, rien ne put troubler ni distraire l'auditoire absorbé par la parole qu'il entendait. Et vous, pour vous rendre inattentifs, il ne faut pas un événement merveilleux ou étrange, il suffit de la vue d'un homme qui remplit son office de tous les jours! Y a-t-il une excuse pour une pareille légèreté? Que personne cependant, mes bien-aimés, ne s'offense de ces observations; car ce n'est pas la colère, mais ma sollicitude pour vous qui les a dictées; et il est écrit que *les blessures faites par un ami valent mieux que les baisers d'un ennemi*[1]. Donc, écoutez, je vous en prie, et sans faire plus d'attention à ce feu matériel, ouvrez votre âme à la lumière des saints livres! »

Dans l'homélie suivante, l'orateur revient sur ce triple assujettissement de la nature humaine, et fait voir premièrement qu'il n'a rien d'injuste, car s'il est la conséquence de la faute de nos premiers parents, il est aussi le châtiment de nos propres fautes; en second lieu, que l'homme, par la vertu, peut alléger son joug, s'élever à la liberté, et, dans la plus humble situation, devenir l'égal ou le supérieur des rois; enfin, que si la chute du père de l'humanité nous a dépouillés de grands biens, Jésus-Christ, le nouvel Adam, nous en a assuré d'infiniment plus considérables. « Que regrettez-vous? fait-il dire au Sauveur. Le paradis! — Faites le bien, et je vous ouvre le ciel; je vous promets que la prévarication du premier homme sera sans inconvénient pour vous. — La domination sur les animaux! Je vous soumets les démons eux-mêmes : vous pourrez fouler aux pieds les serpents, les scorpions, et toutes les forces de l'ennemi. — Eve a mis les femmes sous le joug de l'homme! Moi, si elles veulent, je les égale aux anges en dignité. — Eve vous a condamnés à perdre la vie présente! Moi je vous appelle à une vie durable, immortelle, pleine de tous les biens ».

Le carême de 386 fonda définitivement la réputation et la puissance de Chrysostome, il fut dès lors l'orateur et presque le pasteur d'Antioche. On ne voulait entendre que lui. Longtemps avant l'heure des synaxes, l'église était pleine; on se pressait, on se disputait les premières places autour de l'ambon. Il ne cache pas le plaisir que lui cause cette affluence. « Rien, dit-il, non rien n'anime plus un orateur, n'est plus propre à lui fournir une grande abondance de pensées, que l'empressement de ses auditeurs à l'entendre... J'aime, s'écrie-t-il autrefois, j'aime ces flots vivants, plus beaux à contempler que les flots de la mer. Ceux-ci, l'insolence des vents les agite; ceux-là, le désir d'entendre. Ceux-ci, plus ils s'amoncellent les uns sur les autres, plus ils effraient le navigateur; ceux-là, dès qu'ils apparaissent, remplissent de confiance l'homme qui va parler. Les uns annoncent le courroux de la mer; les autres, les joies douces de l'âme. Les uns, en se heurtant aux rochers, rendent un son terrible; les autres, brisés par la parole de la doctrine, ne font entendre qu'une aimable harmonie. Ainsi le souffle du zéphir, en passant sur un champ d'épis, courbe et relève leurs têtes, imitant sur la terre les vagues de l'Océan. Mais ici, j'ai une plus belle moisson, et ce n'est pas le souffle du vent, mais la grâce de Dieu qui excite et enflamme vos âmes[1] ».

Après douze ans d'incessantes prédications à

[1] Prov., c. 17.

[1] Chrys. *Hom.* 6 *de pœnit.*

Antioche, la parole de Chrysostome n'avait rien perdu de son premier attrait. Quelques jours exceptés, où le cirque faisait oublier l'église, le peuple accourait à ses discours avec le même empressement. Absent, on le réclamait; malade, on assiégeait sa maison pour le voir et obtenir de lui quelques mots. On le suivait dans les champs, au tombeau des martyrs, et il fallait que, debout sur la porte des oratoires consacrés à leurs reliques, il parlât en plein air aux foules enthousiastes qui bravaient tout pour l'entendre. Souvent les applaudissements de l'auditoire interrompaient l'orateur, qui se fâchait doucement. « Que me revient-il de vos acclamations, de vos louanges, de tout ce bruit, disait-il ? La vraie manière de me louer est de mettre en pratique ce que je vous dis; je serai content, je m'estimerai heureux, non quand vous aurez accueilli mes paroles par vos applaudissements, mais lorsque, avec une sainte ardeur, vous conformerez votre conduite aux conseils qu'on vous donne ici ». L'auditoire se vengeait de ses reproches par de nouveaux applaudissements; et le prédicateur avoue que ces marques de la faveur populaire qu'il blâme, qu'il voudrait supprimer, ne laissent pas que de lui faire plaisir.

La chaire chrétienne est entrée, depuis deux ou trois siècles, dans une voie qu'il ne nous appartient pas de juger, mais qui l'éloigne singulièrement des premiers maîtres de l'éloquence sacrée, c'est-à-dire des Pères de l'Eglise. « Les discours de ceux-ci, dit Fleury, sont simbles, sans art qui paraisse, sans divisions, sans raisonnements subtils, sans érudition curieuse, quelques-uns sans mouvement, la plupart fort courts. Il est vrai, ces saints évêques ne prétendaient point être des orateurs, ni faire des harangues; ils prétendaient parler familièrement comme des pères à leurs enfants et des maîtres à leurs disciples. C'est pour cela que leurs discours se nomment *homélies* en grec, et en latin *sermons*, c'est-à-dire entretiens familiers. Ils cherchaient à instruire en expliquant l'Ecriture, non par la critique et les recherches curieuses, comme les grammairiens expliquaient Homère et Virgile dans leurs écoles, mais par la tradition des Pères, pour la confirmation de la foi et la correction des mœurs. Ils cherchaient à émouvoir, non pas tant par la véhémence des figures et les efforts de la déclamation, que par la grandeur des vérités qu'ils prêchaient, par l'autorité de leurs charges, leur sainteté personnelle et leur charité. Ils proportionnaient leur style à la portée de leurs auditeurs[1] ».

C'est avec cette méthode, ou plutôt cette complète absence de méthode, que procède Chrysostome. Point de plan, point de cadre, point de règles; aucun dessein arrêté, si ce n'est, d'une manière générale, *la confirmation de la foi et la correction des mœurs;* aucune espèce d'unité. C'est l'abandon, l'imprévu, le désordre de la conversation. Souvent il entre en matière sans préambule; parfois il fait l'un sur l'autre deux ou trois exordes, inspirés par la première circonstance venue, l'affluence qu'il a sous les yeux, les pauvres qu'il a rencontrés sur sa route, l'événement qui a ému la cité la veille ou le matin. A part les panégyriques et quelques discours sur un sujet spécial, il explique le passage de l'Ecriture qu'on vient de lire du haut de l'ambon. L'explication est simple, littérale, solide. Esclave du texte, il en fait valoir tous les mots. Quelques phrases lui suffisent pour poser le dogme, répondre aux questions, écarter les difficultés. Il s'interrompt au milieu de son commentaire pour une pensée qui le frappe, pour une digression qui l'entraîne, quelquefois pour donner un avis, pour faire un reproche, pour prendre à partie tels ou tels de ses auditeurs. Puis, tout cela finit par une exhortation morale, peu liée d'ordinaire à ce qui précède, mais toujours en rapport avec les besoins de l'auditoire, et dans laquelle il s'abandonne à sa verve et déploie tous les trésors de son éloquence. Du reste, pas plus de façons dans le style que dans la composition. Grand, large, d'une belle et fière simplicité, quelquefois naïf, quelquefois sublime, il tombe par moments dans la trivialité, et se traîne sous le poids des redites, des images inutiles, des petits détails. Jamais, à coup sûr, de prétention ni de recherche : on y trouve plutôt une négligence délibérée, et s'il y a quelque art en tout cela, c'est dans la négligence elle-même. Pasteur, il s'entretient librement et saintement avec ses ouailles, caresse, gronde, discute, plaisante, raconte, interroge avec une familiarité paternelle et affectueuse, souvent très-piquante; mais de temps à autre le ton s'élève, la parole éclate, la conviction déborde, et l'auditoire subjugué bat des mains, pousse des cris, verse des larmes, proclame à haute voix sa résolution de se convertir.

On peut, à la rigueur, trouver dans Chry-

[1] Fleury, Mœurs des chrét., 3e part., c. 31. Voir aussi Fénel., t. 21, p. 107, éd. de Vers.

sostome quelque chose de la liberté et de la vigueur de Démosthène, du nombre et de l'abondance de Cicéron, des grands éclairs de Bossuet, de l'onction pénétrante de Massillon. Au fond, il n'a d'analogie avec personne, et ne ressemble qu'à lui-même. Si on pouvait le comparer à quelqu'un, ce serait plutôt à saint Basile ou à saint Grégoire, qui parlent la même langue, s'adressent au même peuple, attaquent les mêmes erreurs, et dont la prédication, comme la sienne, n'est que l'explication de l'Ecriture en forme d'homélie. Mais si ces grands orateurs sont plus soutenus, plus travaillés, plus profonds, s'ils sont lus avec plus de profit ou de charme, ils n'ont jamais eu son prestige ni exercé sa puissance. Bossuet, qui l'appelle *Démosthène chrétien*[1], le déclare « l'un des plus illustres prédicateurs, et sans contredit le plus éloquent qui ait enseigné l'Eglise[2] ». Chrysostome a gouverné douze ans par la parole l'ardente et capricieuse cité d'Antioche. Nulle popularité plus constante et plus vraie que la sienne.

Sans doute, il la cultive avec soin; car il y voit un point d'appui nécessaire à ses travaux apostoliques, un heureux indice des progrès de l'Evangile dans les âmes. Mais jamais les chétives préoccupations de l'amour-propre ne troublent ce grand cœur. Il aime le peuple, il l'aime sincèrement et sérieusement comme un ami son ami, comme un père ses enfants; il se plaît à le lui dire, et le dit d'une façon ravissante. Avec lui, il pense tout haut; point de défiance ni de réserve; il lui rend compte de ses pensées, de ses joies et de ses peines, de ses craintes, de ses espérances, de toute sa vie. Est-il obligé de gronder, c'est à regret; et avec quel empressement, par quel affectueux langage ne tempère-t-il pas l'amertume nécessaire de ses reproches! S'il recommande aux pauvres la résignation, s'il les met en face de leurs vices ignobles, il signale aussitôt le péril et l'écueil des richesses, il tonne contre le faste et l'avarice des grands. Qu'il expose les saintes sévérités de la loi, il insistera sur l'abondance des divines miséricordes, sur les facilités du pardon, et nul ne sera plus indulgent aux pécheurs que cet homme si rude à lui-même. Dans l'Eglise il a tout disposé avec une aimable prévenance, pour que ses auditeurs n'aient à souffrir ni de la chaleur ni d'une attente trop longue, et la durée de ses homélies est toujours mesurée à l'attention qu'elles obtiennent. Il tient à être écouté sans fatigue, compris sans effort: de là, son usage de consacrer plusieurs séances au même sujet, afin d'embrasser moins de matière dans ses discours; de là aussi, les redites, les termes populaires, les images accumulées, les détails surabondants, les digressions fréquentes, le soin d'écarter les discussions subtiles, les exposés ou les arguments trop savants, tout ce qui le ferait valoir dans l'esprit des doctes, sans profit pour les masses. Il s'abaisse, se rapetisse, s'efface, et le plus grand emploi de son talent est de le cacher. Avant tout, il s'agit pour lui de retenir aux pieds de sa chaire cet auditoire qu'il veut manier et travailler à son gré, et pour atteindre ce but rien ne l'arrête, ni une expression vulgaire, ni un tableau peu digne de sa gravité, ni une figure de mauvais goût, ni même un sarcasme. Le luxe de sa parole, qui contraste si fort avec l'austérité de sa vie, tient au même motif. Que lui importent l'art et ses règles! Il ne pose pas pour l'avenir: il veut instruire, toucher, rendre meilleur ce peuple qu'il aime, et ses défauts y réussissent autant que ses qualités.

Ces défauts, au surplus, ne sont que des concessions volontaires à sa popularité; mais cette popularité, s'il la recherche, s'il la soigne, ce n'est pas comme un ambitieux, comme un tribun, pour s'en faire un instrument ou un marche-pied, mais comme un apôtre qui brûle de l'amour des âmes et voudrait avoir assez d'empire sur sa chère Antioche pour l'arracher à ses préjugés, à ses grossières superstitions, aux misères morales qui la dégradent, aux ténèbres honteuses où elle se complaît, à toutes ces coutumes, fruits de l'ignorance, restes de l'idolâtrie qui déshonorent encore la société nouvelle, aux folies du cirque, aux obscénités du théâtre, aux orgies des tavernes, pour lui inculquer cette douceur, cet amour du travail, cet esprit de dévouement, cette dignité de mœurs, ces vertus qui font les vrais chrétiens. Ce genre de popularité, Chrysostome en avoue l'ambition; mais il ne l'achètera ni par une lâcheté ni par une faiblesse. Il lui sacrifiera la rhétorique, le goût quelquefois, jamais la dignité de son ministère, jamais le respect de lui-même; et, tout en exprimant à ce peuple son profond attachement, à cause même de son attachement, il ne cessera de lui reprocher ses erreurs, d'attaquer ses vices, de lui faire honte de ses penchants. Du reste, ce n'était pas seulement sur l'attrait de sa

[1] Boss., 5e Avert. aux protest., no 31, t. 21, p. 402. — [2] *Id.*, Serm. sur la par. de Dieu, t. 12, p. 351, édit. de Vers.

parole que reposait la popularité de Jean, mais aussi et surtout sur l'estime de son caractère et de ses vertus. Le peuple aimait l'homme plus que l'orateur : il aimait sa franchise, son courage, son noble désintéressement, cette austérité de mœurs unie à la plus parfaite indulgence, son infatigable dévouement aux souffrances, aux besoins, aux intérêts de ses frères, cette grande charité qui l'avait dépouillé de tous ses biens en faveur des pauvres, et se manifestait tous les jours par de nouveaux bienfaits. Il le voyait à l'œuvre ; il pouvait suivre pas à pas cette existence d'amour et d'immolation, et il savait que l'orateur parlant en chaire de sa tendresse pour le peuple ne faisait qu'exprimer le sentiment qui remplissait et inspirait sa vie tout entière. Si donc il n'y eut pas de popularité plus soutenue, c'est qu'il n'en fut jamais de plus pure ; et tout en lui proteste contre cette qualification de démagogue et de tribun qu'on a osé lui donner.

Quant à sa prédication, Chrysostome en explique volontiers les procédés. S'il se répète souvent, c'est, dit-il, que « lorsqu'on veut extirper de l'âme une passion qui s'y est enracinée, il faut du temps et de la peine, et, au lieu de parler un jour ou deux sur le même sujet, y revenir à plusieurs reprises et pendant bien des jours, à moins qu'on ne prèche par vanité et pour le plaisir de ceux qui écoutent, non pour leur profit. C'est à cause de cela que je vous ai entretenus plusieurs fois de suite sur les serments, et que je vais en faire autant à propos de la haine ; car, selon moi, la meilleure manière d'instruire est d'insister sur les mêmes vérités, jusqu'à ce que nos paroles aient produit quelque effet. L'orateur qui parle aujourd'hui de l'aumône, demain de la prière, après-demain de la modération, ne fera entrer aucune de ces vertus dans l'âme de ses auditeurs ; mais s'il attend quelque fruit de ses discours, il doit ne pas quitter le sujet qu'il traite avant que ses premières instructions aient pris racine chez eux. Ainsi, les maîtres qui apprennent à lire aux enfants, ne les font passer aux syllabes que quand ils connaissent les lettres[1] ».

S'il distribue en plusieurs discours les sujets plus étendus, c'est qu'il ne veut pas charger d'un fardeau trop lourd l'attention de son auditoire. « La parole, l'ouïe, tous les sens, dit-il, ont des règles et des bornes qu'on ne peut enfreindre ni franchir impunément. Quoi de plus doux que la lumière ! Et cependant si l'œil en soutient l'éclat trop longtemps, il en éprouve de la souffrance. Tant il est vrai que partout l'excès fatigue, tandis que l'usage modéré est aussi agréable qu'utile ! C'est pour cela que nous cherchons moins à vous dire beaucoup de choses à la fois, qu'à bien graver nos instructions dans votre mémoire ; et, loin de vous verser d'un seul trait la coupe de la doctrine, nous la faisons durer plusieurs jours, laissant reposer votre attention dans les intervalles, afin que les premiers enseignements déposés dans votre esprit y soient gardés fidèlement, et que les nouveaux que nous avons à y mettre soient reçus avec une âme libre et déjà fortifiée. La pluie qui tombe avec force glisse sur la terre sans la fortifier ; mais celle qui tombe doucement s'imbibe, comme l'huile, dans ses entrailles, et les remplit d'une humidité féconde. Ainsi, je vous distille peu à peu l'Ecriture, afin que, semblable à une pluie spirituelle, elle arrive goutte à goutte jusqu'au fond de vos cœurs ».

Si d'ordinaire il fait de trop longs exordes, il en donnera les raisons. « Je parle, dit-il, à une multitude nombreuse, à des hommes qui ont une femme, des enfants, un ménage, qui gagnent leur vie par un travail quotidien, qui sont tout occupés d'intérêts matériels, et ce qu'il y a de plus fâcheux, ce n'est pas qu'ils soient continuellement occupés, mais nous ne les recevons ici qu'une fois par semaine. Donc, pour leur rendre nos paroles plus faciles à comprendre, nous cherchons par nos exordes à donner plus de clarté à l'enseignement. Celui qui n'a d'autre souci que l'étude des Ecritures, n'a besoin ni d'exorde ni de préparation ; il comprend sans efforts tout ce qui se dit. Mais celui qui consacre la plus grande partie de son existence aux affaires du siècle et ne paraît ici que rarement et quelques instants, a besoin de préambules et d'explications qui lui préparent la voie, sinon il se retire sans aucun profit. Un second motif non moins important, c'est que sur un si grand nombre d'auditeurs, les uns viennent habituellement, les autres font souvent défaut. Il est donc nécessaire de donner des éloges à ceux qui viennent, de blâmer ceux qui ne viennent pas, afin d'encourager les uns à être plus zélés encore et de pousser les autres à sortir de leur apathie. D'ailleurs, la matière à traiter est quelquefois trop abondante pour être épuisée en un jour, et souvent il faut trois ou quatre expositions sur le même sujet. Il est donc indispensable de

[1] Chrys., *Hom.* sur David et Saül, n. 1.

prendre le second jour ce qu'on a dit le premier, afin de rattacher un discours à l'autre et de mettre dans l'enseignement une suite qui le rende plus clair ».

Aux yeux de Jean, la clarté est la première qualité du discours. On raconte qu'une femme du peuple venue l'entendre, au début de son ministère, sortit du sermon en disant : Voilà des paroles perdues, je n'ai pas compris. Ce mot rapporté au prédicateur [1] fut un trait de lumière; il ne songea plus qu'à proportionner son langage à ses auditeurs, et courageusement il se dévoua aux reproches qu'on devait lui faire et qu'on lui a faits d'être *trop simple et trop populaire*.

Mais l'abaissement du talent atteste la grandeur de l'âme. Nous devons ajouter que si simple et si populaire qu'il soit, sa diction reste toujours pure et correcte. Bossuet, donnant des conseils pour la prédication, veut qu'on joigne ensemble comme sujets d'étude saint Augustin et saint Chrysostome. « L'un, dit-il, élève l'esprit aux grandes et subtiles considérations, et l'autre le ramène et le mesure à la capacité du peuple. Le premier ferait peut-être, s'il était seul, une manière de dire un peu trop abstraite, et l'autre, trop simple et trop populaire; non que ni l'un ni l'autre ait ces vices, mais c'est que nous prenons, ordinairement, dans les auteurs ce qu'il y a de plus éminent. Dans saint Augustin, on trouvera toute la doctrine; dans saint Chrysostome, l'exhortation, l'incrépation, la vigueur, la manière de traiter les exemples de l'Écriture et d'en faire valoir tous les mots et toutes les circonstances [2]..... Ses sermons sont les plus beaux qui nous soient restés de l'antiquité [3] ».

Instruire, améliorer le peuple, le rendre chrétien d'esprit et de cœur aussi bien que de nom, c'était la grande, l'unique préoccupation de Chrysostome. Mais ce peuple, pour agir sur lui, il fallait l'attirer, le captiver autour de la chaire, le disputer jour par jour à ses goûts frivoles ou grossiers, à son inguérissable passion des fêtes, du théâtre, du cirque, et le saint orateur y emploie tout son talent, toute sa charité. Heureux quand sa parole tombe au milieu d'une grande affluence, triste quand elle n'est entendue que d'un petit nombre, il s'applique non seulement à éviter à son auditoire toute contention d'esprit, mais à l'intéresser et à le charmer par l'agrément et la variété du discours. « Car, disait-il quelquefois, il ne faut pas tendre constamment l'attention des auditeurs, ce serait les fatiguer. On ne doit pas non plus les amuser toujours, ce serait s'exposer à les amollir; mais il faut employer une diction tantôt plus vive et plus serrée, tantôt plus populaire et plus agréable ». Là précisément était la difficulté. Comment répandre la variété et l'agrément sur une explication de textes, presque toujours littérale et par conséquent sèche et froide? Chrysostome y excelle. Son auditoire ne connaît pas un moment d'ennui. L'ironie, la peinture satirique, les tableaux gracieux, l'objurgation véhémente, la digression pleine d'intérêt, les détails de mœurs, l'épanchement affectueux, l'événement du jour, le récit biblique se succèdent, s'entremêlent, et d'un commentaire aride font un discours attachant. Quelquefois l'orateur plaisante. « Voici quelque chose, dit-il, qui vous fera rire, je le sais; je le dirai cependant, et d'autant plus que vous en concevrez plus d'éloignement pour l'erreur des Marcionites. Quand un de leurs catéchumènes vient à mourir, ils font cacher un homme vivant sous le lit du mort; puis ils s'approchent de celui-ci, et lui demandent s'il veut être baptisé. Le mort se taisant, l'homme caché sous le lit répond d'une manière affirmative, et alors commencent des cérémonies qui ne sont, en vérité, qu'une scène de théâtre. Quand on leur reproche cette absurdité, ils se défendent avec les mots de l'Apôtre où il est question du baptême pour les morts [1] ». Mais après avoir fait rire un instant ses auditeurs, Jean les rappelle bien vite aux pensées sérieuses. Un jour il avait cité ce mot de Socrate à propos de sa femme : qu'elle ne lui avait été donnée que pour exercer sa patience et adoucir son caractère. L'assemblée partit d'un éclat de rire. « Vous riez, s'écria l'orateur, et moi je gémis; oui, je gémis de voir que des Grecs sont plus sages que nous, à qui il a été ordonné d'imiter les anges, et même de rivaliser avec Dieu, par la pratique de la douceur [2] ».

L'auteur d'une thèse remarquable sur saint Jean Chrysostome, considéré comme orateur populaire, a très-bien décrit ses procédés oratoires dans l'explication du texte inspiré. « Chrysostome, dit-il, fut moraliste et orateur en même temps qu'interprète. L'attention du public est fatiguée : mais tout à coup se présente une de

[1] *Metaph. in vit. S.*, Baron., *ad ann.* 386, § 57. — [2] Boss., Écrit. inéd. dans Floq. t. 2, p. 521. — [3] Boss., t. 30, p. 505.

[1] Chrys., *Hom.* 40, sur la 1re aux Corinth., n. 2. — [2] Chrys., *Hom.* 26, sur la 1re aux Corinth., n. 8.

ces longues et touchantes histoires de l'ancien Testament, une parabole de l'Evangile, simple, mais profonde et pathétique, celle de Lazare par exemple. Le prédicateur fait ressortir avec un bonheur infini les moindres circonstances du récit. La narration si chère aux Orientaux, la narration vive, colorée, égayée de piquantes applications, se substitue tout à coup à la sécheresse du commentaire... C'est dans ces analyses dramatiques qu'éclate surtout le génie oratoire de Chrysostome. On trouve en lui, comme dit Bossuet, *la manière de traiter les exemples de l'Ecriture et d'en faire valoir tous les mots et toutes les circonstances*[1]. Il commente les faits; son imagination en est vivement frappée; les personnages s'animent, ils agissent, ils parlent; Chrysostome est l'interprète de leurs sentiments, ou plutôt le plus souvent il supplée à la sobriété du récit par d'éloquentes mais confuses additions. Des plus simples détails il fait jaillir une lumière inattendue; du moindre mot il tire un enseignement. Le récit primitif, simple et nu, disparaît sous les éclatants ornements dont il le couvre. Mais toute digression a son but. Job est oublié, Lazare est oublié, saint Jean-Baptiste est oublié, mais les auditeurs ne le sont pas. C'est pour venir à eux qu'il a quitté ces patriarches et ces saints. Il n'est plus dans les temps antiques, au berceau du monde, sur les rives du Jourdain, à la cour d'Hérode. On le sent auprès de soi; sa parole vibrante, émue, ironique ou terrible, pénètre avant dans le cœur. Il a cessé d'expliquer, il prêche; ce n'est plus le commentateur qu'on entend, c'est le moraliste passionné, c'est l'orateur, c'est l'Apôtre[2] ».

Dans son admirable tableau de l'éloquence chrétienne au IVe siècle, M. Villemain apprécie avec autant d'élévation que de justesse la manière de notre Saint. « La prédication de Chrysostome, dit-il, savante mais populaire, saisit presque toujours ses auditeurs par des images présentes et liées aux incidents de leur vie. Attentif à tout ce qui peut émouvoir ou distraire Antioche, il est un conseiller public pour la ville, en même temps qu'un guide et un consolateur pour chaque âme fidèle : de là s'est formée une nature d'éloquence et de pouvoir dont le génie même de nos grands orateurs du XVIIe siècle ne peut donner l'idée. Plus courtes et moins habilement composées que leurs sermons, les homélies du prêtre d'Antioche n'ont en rien la méthode puissante, le raisonnement profond et serré de Bourdaloue; elles n'avancent pas avec un ordre régulier, par des divisions subtiles exactement suivies, vers la démonstration complète d'une vérité de morale ou de foi. Non, l'imagination de l'orateur chrétien de Grèce et d'Asie veut rester plus libre. Sa parole a plus d'effusion; il ne saurait l'assujétir à cette lente dialectique; il croit trop vivement pour avoir besoin de preuves; il aime avec trop d'ardeur son Dieu et son Eglise pour raisonner si patiemment. N'est-il pas d'ailleurs encore tout inspiré de l'enthousiasme des premiers jours, et comme rayonnant de leur lumière, à peu de distance du berceau miraculeux de la foi, dans la ville où elle a pris son nom? N'est-ce pas d'Antioche qu'est parti, dans le premier siècle, l'éloquent martyr qui vint chercher les lions du cirque à Rome et *jouir de leurs morsures?* Et ses restes rapportés du temps de Chrysostome, dans sa ville natale, n'ont-ils pas, traversant comme en triomphe les foules chrétiennes d'Asie, ressuscité l'âge héroïque de l'Eglise encore si récent, et ranimé toute la ferveur de sa foi naïve? Enfin, près d'Antioche,... l'idolâtrie vaincue ne garde-t-elle pas encore dans le temple et les bocages de Daphné les dernières hontes de son antique corruption, comme pour faire éclater par le contraste la sainte pureté du culte nouveau?

« Tout permet donc à Chrysostome plus d'ardeur que de logique, plus d'images que d'arguments; il émeut, il passionne, il attendrit des âmes d'avance convaincues, et qui, dans les tremblements de terre de leurs villes d'Asie, croyaient entendre encore la voie prolongée des miracles du premier siècle. Devant cette foi vive, l'orateur n'a point à démontrer le dogme, mais il célèbre et inspire la vertu. Pour cela, il est familier, persuasif, en intelligence avec ses auditeurs. Il leur parle de tout ce qui les occupe : tantôt il se loue de leur pieuse attention, de leurs larmes plus précieuses pour lui que leurs éloges; tantôt il se plaint de leur froideur, de leurs fréquentes absences et des distractions que leur donne le théâtre. Il les suit de ses inquiétudes hors de l'église; il pressent leurs fautes, dont ni ses paroles ni leur ancien repentir ne les préserveront; il soutient leur courage et les rappelle à lui, dussent-ils faillir encore. On ne peut se figurer l'intérêt puissant et pathétique de ce dialogue entre une âme charitable et forte et tant

[1] Floq., Etud. sur Boss., t. 2. — [2] Paul Albert, Thèse sur saint Jean Chrys., p. 176 et suiv.

l'âmes faibles, mobiles, que la passion, le préjugé, l'habitude disputaient à leur propre conviction et à la main de leur guide évangélique. C'est à la fois l'action de la tribune populaire et du confessionnal ; c'est le forum et le sanctuaire, l'union de ce qu'il y a de plus élevé dans la parole oratoire, de plus pénétrant et de plus intime dans la direction secrète des consciences et des cœurs [1].

Aux grandes qualités qui font l'orateur, Chrysostome joignait une science profonde de l'Ecriture. Jeune, il l'avait étudiée sous Mélèce, puis sous Diodore et Cartérius. Plus tard, pendant six ans, au désert, il n'eut dans ses mains d'autre livre que la Bible ; il ne s'occupa d'autre chose que du texte sacré. Lu et relu, appris par cœur mot pour mot, il fut jusqu'à la fin de ses jours l'objet constant de ses méditations. Disciple de l'école d'Antioche, Jean ne repoussait pas la lumière qui lui venait d'ailleurs, et n'était étranger à aucun des travaux célèbres des écoles de Césarée, d'Edesse, d'Alexandrie. Il avait étudié Eusèbe d'Emèse [2], était pénétré d'admiration pour saint Athanase, et connaissait Origène, auquel il fait de fréquents emprunts sans le nommer. En un mot, il possédait à fond les saints livres, et se les était tellement appropriés et assimilés, qu'ils étaient devenus le fond même de son esprit et comme sa substance intellectuelle. « Nul orateur chrétien, dit encore l'éminent écrivain cité tout à l'heure, ne fut plus pénétré de l'Ecriture sainte, plus coloré de ses feux, plus empreint de son génie [3] ». De là, le charme sacré, l'onction puissante de son langage. On éprouvait, en l'entendant, comme les pèlerins d'Emmaüs dans la conversation du divin Maître, je ne sais quelle chaleur douce et sainte qui devenait lumière dans l'esprit et vertu dans le cœur : c'est l'impression qu'il produit encore aujourd'hui quand on le lit. On sent la parole de Dieu sous sa parole, et il est impossible de ne pas admirer avec le Bréviaire romain *la piété et la splendeur de ses discours et de ses écrits, surtout sa manière d'interpréter les saints livres et d'en exposer le sens* [4]. Fénelon avait raison quand il disait que sur l'explication de l'Ecriture on ne peut mieux faire que d'imiter la solidité de S. Chrysostome [5]. Ses œuvres, en effet, forment le commentaire le plus sûr, le plus beau, le plus complet du Nouveau Testament et d'une grande partie de la Bible. Et l'Eglise, le jour de la fête de saint Jean Chrysostome, remercie le Seigneur *de l'avoir glorifiée par les vertus et les enseignements* de ce grand pontife.

Sans s'astreindre à écrire ses discours, Jean, quand la chose était possible, n'abordait la chaire qu'après de sérieuses méditations. Toutefois, les circonstances l'obligeaient souvent à parler sans préparation, et sa parole improvisée n'en avait que plus de chaleur et de mouvement. Elle coulait de sa bouche, dit un ancien, avec plus d'abondance que les cataractes du Nil [1]. Des notaires ou sténographes recueillaient le discours à mesure qu'il était prononcé ; puis on présentait ce travail à l'orateur, qui le revoyait et quelquefois le publiait. C'est ainsi que furent éditées entre autres les belles homélies sur saint Jean et sur saint Mathieu [2].

Ainsi que nous l'avons remarqué, les enseignements du saint prêtre tiraient de sa vie leur plus grande autorité. Dévoué sans réserve au service de l'Eglise, non-seulement il n'en recevait pas une obole, mais il avait distribué aux pauvres son patrimoine, et ne s'était réservé que le strict nécessaire à sa subsistance pour n'être à charge à personne [3]. En tous cas, ce nécessaire était bien restreint ; car il avait tellement plié son corps aux exigences de son âme, qu'il semblait lui aussi se nourrir et vivre à la manière des esprits. « Que faut-il à un homme pour sa nourriture de tous les jours ? disait-il. Un pain et un cotyle [4] de vin lui sont plus que suffisants ». Pour lui, il fallait moins encore, ayant à peu près supprimé le vin. On a dit qu'il rougissait d'avoir à manger [5]. Et cependant, malgré ce régime exténuant, malgré qu'il souffrît fréquemment de l'estomac et de la tête, il poursuivait sans interruption son apostolat. Comme orateur, comme prêtre, il suffisait à des travaux qui eussent absorbé plusieurs vies.

Il était très-maigre. C'était moins un homme qu'une voix, la voix de la charité. « Sa vie, dit Tillemont, n'était pas seulement très-pure et très-sobre, mais encore sainte et parfaite en toutes choses, et un historien dit qu'il vivait d'une manière toute divine : ce qui donnait un grand poids à ses discours, lui étant d'autant plus aisé de persuader la vertu qu'il la pratiquait excellemment [6] ».

Sa piété avait la noble simplicité de son élo-

[1] Villem., Tabl. de l'éloq. chrét., p. 179 et suiv. — [2] S. Hier., *de vir. illustr.* — [3] Villem., Tabl., etc., p. 184. — [4] *Brev. Rom.*, 27 *januar.* — [5] *Fénel.*, t. 21, p. 118

[1] Suid., *in verb. Joan.* — [2] Chrys., *Hom.* 7, sur la 1e aux *Corinth.* — [3] Pall., dial. — [4] Cotyle, mesure de capacité équivalant à 0,26 litre. — [5] Pall., *ibid.*, c. 17. — [6] Tillem., t. 11, p. 38.

quence. Admirateur de la vie érémitique, qu'il avait quittée à regret, il en avait l'esprit sans en afficher les dehors. Etaler l'humilité lui semblait le pire orgueil. « On ne le voyait aller ni pieds nus, ni avec une seule tunique, ni avec les autres marques de dénûment et de pauvreté que Jésus-Christ avait demandées quelque temps à ses apôtres [1] ». Mais il aimait et pratiquait d'autant plus l'ascétisme intérieur et réel, qu'il en redoutait davantage l'ostentation et la prétention.

Il s'absentait peu d'Antioche ; car chaque absence inquiétait le peuple, qui avait mis en lui son affection et sa gloire, et lui-même souffrait loin d'un auditoire aimé, dont la confiance et la sympathie étaient un besoin de son cœur. Cependant la fatigue d'une prédication incessante et sa pauvre santé le contraignaient à prendre parfois un peu de repos. Il allait alors respirer l'air des champs, visiter ses montagnes bien-aimées, toutes pleines des amis et des souvenirs de sa jeunesse, dont les échos semblaient lui redire les hymnes, les prières, les saintes joies de ses belles années, et il jouissait avec délices de cette paix profonde et divine de la solitude, de son silence éloquent. A Antioche, il sortait peu ; les tombeaux des martyrs, dans la campagne, étaient le but ordinaire de ses promenades. Là, seul, loin de tout bruit et de tout regard, il se repaissait de la pensée de ces morts illustres, du souvenir de leurs paroles et de leurs vertus, et son âme s'élevait avec leurs âmes vers le séjour de Dieu. Aussi préférait-il l'été à l'hiver. « Comme les matelots, disait-il, après les fatigues et les privations de la mer, sont heureux d'apercevoir la terre et le port, les sommets lointains des montagnes, la fumée qui s'élève dans les airs, les troupeaux qui paissent sur le rivage, ainsi je me félicite en voyant approcher la belle saison, non-seulement parceque c'est l'époque où le zéphir a des souffles si doux, mais parcequ'elle nous ramène les fêtes des martyrs, et que leurs tombeaux sont comme des ports, où le peuple fidèle vient se reposer de ses peines et puiser une sainte joie ».

Un ministère ainsi rempli devait être fécond, et il le fut. Des païens, des Marcionites embrassaient la vérité. Le nombre des Chrétiens augmentait ; mais Jean ne trouvait pas que l'esprit chrétien augmentât dans la même proportion. En dépit des témoignages d'affection qu'elle donnait à son apôtre, Antioche était toujours la frivole Antioche, tout entière aux spectacles et aux plaisirs ; elle accourait du cirque et du théâtre écouter une voix aimée et dès lors que l'orateur se taisait, elle revenait au théâtre et au cirque, sans attendre la fin de la liturgie. C'est pour l'Apôtre de l'Evangile une désolation qu'il ne cache pas. « Quand l'homme parle, s'écrie-t-il, l'homme qui n'est qu'un esclave comme vous, vous venez l'entendre avec empressement.... Et au moment où Jésus-Christ daigne paraître dans les mystères sacrés, l'Eglise est déserte ! Vous m'écoutez donc comme on écoute un joueur de lyre, sans emporter le moindre fruit de mes discours [1] ! » Son zèle le trompait sans doute ; car, si léger qu'il fût, ce peuple faisait sur lui-même des efforts qui n'étaient ni sans mérite ni sans résultat. Mais le plaisir, l'habitude, l'exemple l'entraînaient à l'oubli de ses promesses, à contrister sans le vouloir, l'illustre et éloquent ami auquel il eût voulu ne donner que des consolations. De là une lutte avec lui-même, dont le contre-coup, sensible dans les discours de Chrysostome, leur donne un intérêt dramatique et touchant.

Ce nom de Chrysostome, Jean le reçut-il alors des enfants d'Antioche épris de son éloquence ? Baronius n'en doute point [2]. Le silence de Pallade et de Socrate à cet égard ne suffit pas à infirmer cette opinion. Ce que dit le P. Lebrun, que le surnom de Chrysostome ne fut accolé au nom de Jean qu'au VIIe siècle, n'est pas exact. Cassiodore, Facundus d'Hermiane, Ephrem d'Antioche [3], dans le VIe siècle ; Théodoret, le concile de Chalcédoine, dans le Ve, le désignent par l'épithète de *Bouche-d'or* [4]. Proclus [5], son disciple et l'un de ses successeurs, l'appelle *Langue-d'or ;* et le P. Stilting, d'une critique généralement si éclairée et si sûre, n'hésite pas à croire que le grand orateur reçut, dès sa mort même ou à peu près [6], un nom qui répondait si bien à l'idée qu'on avait de son éloquence. Mais ce nom, qui pouvait le populariser, si ce n'est le peuple lui-même ? Non, ce n'est pas d'un écrivain obscur qu'il l'a reçu, mais de cette ville d'Antioche si fière de lui, qui ne l'entendait presque jamais sans faire éclater par des applaudissements son ardente

[1] Tillem., t. 11 ; Chrys., *Hom.* 33, sur S. Matth. — [2] Chrys., *Hom* sur ces pas. de l'Apôtre : *Je ne veux pas que vous ignoriez...*, n. 1.

[1] Chrys., *Hom.* 3. Sur la Nat. de Dieu, 6. — [2] Baron., *ad ann.* 386, n. 57. — [3] Cass., *de instit.*, c. 8 ; Fac. Herm., l. 4, c. 2 ; Phot. c. 229. — [4] Théod., dial. 2 ; Conc., t. 4, p. 830 ; Tillem., t. 11, p. 37. — [5] Procl., *de trad. div. miss.* — [6] Stilt., t. 4, Sept., p. 691.

admiration. Chrysostome fut ainsi baptisé dans une acclamation populaire : c'est l'avis de Baronius et de plusieurs autres ; et parce que Métaphraste l'a émis le premier et qu'il a peu de poids, est-ce une raison pour n'en tenir aucun compte ?

CHAPIRE ONZIÈME.

Jean controversiste. — Les Anoméens. — L'Arianisme. — Semi-Ariens. — Doctrine d'Eunomius. — Sa position dans la secte. — Ses antagonistes. — Anoméens à Antioche. — Controverse de Jean avec les Anoméens. — Deux natures et deux volontés en Jésus-Christ. — Vision intuitive de Dieu. — Charité de Jean. — Efficacité de la prière publique — Affluence et applaudissements aux discours de Chrysostome. — Juifs à Antioche. — Chrétiens judaïsants. — Polémique de Jean contre les Juifs. — Caractère et portée de cette polémique. — Livre de la divinité de Jésus-Christ contre les Juifs et les Gentils. — Accomplissement des prophéties. — Etablissement du Christianisme. — Tentative impuissante de Julien pour rebâtir le temple des Juifs. — Glorification de la Croix. — Signe et représentation de la Croix partout. — Travaux de Jean à cette époque. — Panégyriques de saint Melèce, de saint Philogone et autres. — Saint Lucien. — Fête de Noël. — Témoignage sur la présence réelle. — Schisme d'Antioche. — Sermon sur l'anathème.

On a voulu distinguer, étudier séparément dans Chrysostome le controversiste, l'exégète, l'orateur. Mais évidemment l'exégète et l'orateur absorbent le controversiste. Ce n'est pas qu'il manquât des qualités nécessaires à la controverse. Cet heureux génie, souple et riche, possédait d'infinies ressources et prenait sans effort tous les tons. Mais, apôtre du peuple, il est tout à lui et il regarde comme un faux emploi de ses facultés tout ce qui n'a pas pour objet immédiat l'instruction et l'amélioration du peuple. Ne cherchez pas son talent hors de cet orbite : les besoins intellectuels, l'intérêt moral du peuple sont la limite de son essor. Prêtre d'Antioche, évêque de Constantinople, de nombreux devoirs, de grandes sollicitudes pèsent sur sa pensée et l'empêchent de se déployer librement : il agit et il parle, ou, s'il écrit parfois, sa plume a la rapidité de l'improvisation. Sans doute, on rencontre dans ses Homélies quelques attaques contre le polythéisme et la philosophie, et il a consacré un petit nombre de discours à combattre les Anoméens et les Juifs ; mais sa controverse a toujours lieu devant le peuple, et ne dépasse jamais la portée d'intelligence et d'attention qu'on peut demander au peuple. Vous n'y trouverez ni une critique bien sûre, ni une argumentation bien savante, ni la sévère précision du langage philosophique, ni conception profonde, ni vues d'ensemble, ni le vol soutenu de la haute théologie. Il faut, à ce David de la tribune, une armure légère, et la fronde plutôt que le glaive. De vives et brillantes escarmouches, voilà sa polémique. Les combats en règle, les discussions suivies lui déplaisent. Il dédaigne trop ses adversaires pour les traiter sérieusement. Hérétiques ou philosophes ne sont à ses yeux que des ennemis vaincus : il célèbre leur défaite ; il rabat leur orgueil ; il ne descend guère à les réfuter. Que lui importent leurs raisonnements subtils et compliqués ? Contre leurs sophismes, il a les saints livres, et c'est assez. Prouver le dogme, c'est l'affaibir : il affirme, et son affirmation tient lieu de démonstration. Quelquefois il se contente de lancer une ironie, de pousser un cri de victoire, de faire à grands traits un tableau des rapides progrès de l'Evangile. L'exactitude chronologique l'inquiète peu. Si, de temps à autre, il croit devoir opposer des arguments à des arguments, les siens sont toujours d'une simplicité élémentaire. Pourvu que l'auditoire comprenne, il est satisfait. Les dissidents qui viennent l'écouter ne sont ni plus instruits ni plus exigeants que le gros des fidèles ; et il n'a qu'à leur tendre la main de la charité pour les ramener à la vérité.

Telle est, si on peut l'appeler de ce nom, la controverse de Chrysostome. Vous aurez à admirer le pieux et savant exégète, le grand, le puissant orateur, qui plaît, qui émeut, qui entraîne, auquel nul n'est comparable pour la correction des mœurs et pour inspirer la charité. Mais quand il s'agit d'exposer la doctrine ou de réfuter l'erreur ; quand il s'agit d'ouvrir à l'intelligence étonnée les grandes perspectives

et les profondeurs de l'enseignement chrétien, il reste en arrière, et parfois bien loin d'Athanase, de Basile, de Grégoire, d'Augustin ; et c'est ici principalement qu'on peut le trouver *trop simple et trop populaire* [1].

« Ce docte Père, dit Bossuet, ne le cède à aucun des autres en bon sens et en éloquence ; mais de dire qu'on y trouve autant de principes et de profondeur, ou un corps de doctrine aussi suivi que dans saint Augustin, qui est l'aigle des docteurs, avec le respect et l'admiration qui est due à cette lumière de l'Eglise grecque, la vérité ne le permet pas [2] ».

La polémique de Jean porte surtout contre les Anoméens et les Juifs.

Les Anoméens n'étaient que des Ariens. Mais ils avaient la prétention de conserver seuls la doctrine du maître, altérée, disaient-ils, par de malheureuses concessions. Ils niaient non-seulement la consubstantialité, mais toute analogie entre le Père et le Fils dans la Trinité divine : d'où leur nom d'Anoméens, ou dissemblables. Issus du même tronc, les Ariens purs et les semi-Ariens se haïssaient les uns les autres autant qu'ils détestaient les Catholiques. Acace de Césarée, évêque sans foi, homme sans pudeur ; Aëtius, surnommé *l'Athée*, chaudronnier d'abord, puis charlatan vendant des panacées sur les tréteaux, enfin évêque de Constantinople malgré les souillures de sa vie et le sang qui teignait ses mains [3] ; Eunomius, son secrétaire, son ami, l'émule de ses bassesses, qui renchérissait sur les vices et les impiétés de son maître, et qu'une intrigue arienne avait placé sur le siége épiscopal de Cyzique [4] ; ces hommes, et quelques autres de la même valeur, gouvernèrent tour à tour le parti qui prit successivement le nom de chacun d'eux, du dernier principalement, car on disait également *Eunoméens et Anoméens*.

« Le fondement de l'Arianisme, dit le savant évêque de Grenoble, est incontestablement ce principe philosophique mi-païen, mi-gnostique, selon lequel Dieu n'a pu créer le monde directement et sans intermédiaire, soit qu'il fût indigne de Dieu d'agir immédiatement sur des êtres aussi inférieurs, aussi imparfaits, soit qu'il n'eussent pas eux-mêmes été capables de supporter l'action divine.... De ce principe, combiné avec un monothéisme rigoureux, découle logiquement l'Arianisme tout entier.

« Dieu, voulant donc créer l'univers, et ne le pouvant par lui-même, a dû créer un être intelligent et actif d'un ordre supérieur, qui servit d'intermédiaire entre le monde et lui, et qu'il chargeât du soin de produire les autres créatures, soit qu'il lui communiquât sa puissance créatrice, soit que, s'étant réservé de produire les substances, il ne lui donnât que le pouvoir de former chaque créature en particulier. Cet être, élevé au-dessus de la création, parce qu'il avait été avant elle, et qu'il a concouru immédiatement à sa formation, est le *Logos*, le *Verbe* ou la *Sagesse*, dont parlent en plusieurs endroits les Ecritures des Chrétiens et d'anciennes traditions religieuses et philosophiques. Ce Verbe, ou cette sagesse, qui a été l'instrument de Dieu dans la formation et le gouvernement du monde, l'est devenu plus tard de ses desseins pour la réhabilitation de l'homme, et, sans l'intermédiaire d'une âme humaine, il s'est uni à un corps dans le sein de Marie, et a formé ainsi Jésus-Christ. Tel est l'ensemble de la doctrine arienne ; en voici le détail.

« Le *Logos*, ayant été créé avant tous les êtres, existait avant le temps qui mesure la durée du reste de la création ; mais il n'est pas coéternel à Dieu. Comme la création est une œuvre librement décrétée de Dieu, et que le *Logos* a été produit pour la création, il est l'effet de la volonté libre de Dieu. Il n'émane pas de Dieu, au sens des Gnostiques ; car Dieu est un être parfaitement simple. Il n'en est pas engendré, au sens des Catholiques ; car la substance divine est incommunicable, et toute génération implique une altération et une division de la substance qui engendre. Il est extérieur à Dieu, créé de Dieu, dans un ordre particulier et distinct, il est vrai, mais fait de rien comme les autres créatures. Etranger à la substance divine, il n'est ni bon par lui-même, ni indéfectible par nature ; mais Dieu, prévoyant qu'il serait bon, l'a investi de la gloire qu'il possède. C'est en ce sens seulement qu'il est immuable. Comme sa nature, sa connaissance est imparfaite ; non-seulement il ne voit et ne connaît pas parfaitement le Père, mais il ne connaît pas même sa propre essence.

« De ces assertions, qui, comme on le voit, sont rigoureusement enchaînées l'une à l'autre

[1] Boss. dans Floq., t. 2, p. 521. — [2] Boss., Déf., de la trad., l. 9, ch. 14, t. 5, p. 501, ed. de Vers.

[3] S. Grégoire de Nysse l'accuse d'avoir eu part à la mort du préfet Domitien et à celle de Montius, que Gallus fit tuer en 354 ; Socr., l. 4, c. 7 ; Tillem., t. 6, p. 409.

[4] S. Bas. *adv. Eunom.*, l. 1 ; Tillem., t. 6, p. 501-512.

et au principe primitif que nous avons indiqué comme en étant le fondement, résultent les formules suivantes, si célèbres dans l'antiquité ecclésiastique : « Dieu n'a pas toujours été Père; mais Dieu était seul et il n'était pas Père ». — « Le Fils n'était pas toujours : il était (un temps) où il n'était pas ; il n'était pas avant d'être fait». — « Le *Logos* n'est pas proprement la raison, le verbe, la sagesse même de Dieu. Il y a deux verbes et deux sagesses divines, l'un qui est incréé, l'autre qui est créé ; l'un qui est proprement le verbe et la sagesse de Dieu, l'autre qui n'en a que le nom. Il y a même un grand nombre de vertus et de verbes de Dieu, et le *Logos*, le Fils, n'est qu'une de ces vertus, un de ces verbes ». — « Enfin, par la même raison, le Verbe n'est pas proprement le Fils de Dieu : c'est par grâce qu'il est appelé Fils ; il est simplement une chose faite et créée[1]....

« Malgré ces affirmations, qui tendaient à contester la vraie filiation de la nature divine de Jésus-Christ, les Ariens n'en persistaient pas moins à l'appeler le Fils de Dieu, le Fils unique de Dieu, et, ce qui semble le plus étonnant, Dieu, Dieu véritable, Dieu parfait. Non contents de le regarder comme le créateur de toutes choses, ils lui attribuaient parfois les attributs de la nature divine, et entre autres l'immutabilité. Tout en professant qu'il n'était qu'une créature, ils déclaraient néanmoins qu'il devait être adoré comme Dieu, et ainsi, soit conviction systématique, soit qu'ils fussent dominés par la force de la tradition et par la coutume universelle de l'Eglise, ils reconnaissaient la divinité de Jésus-Christ, et proclamaient que le culte divin lui était dû[2] ».

Le système d'Arius sur le Fils de Dieu l'entraînait à un système analogue sur le Saint-Esprit ; car le Saint-Esprit, envoyé par le Fils, devait être inférieur au Fils, autant que le Fils, créé par le Père, était inférieur au Père, et ainsi « les hypostases du Père, du Fils, du Saint-Esprit, étaient par nature divisées, différentes, séparées, étrangères et incommunicables l'une à l'autre, et même infiniment dissemblables en substance et en gloire[3] ».

Et cependant les Ariens n'hésitaient pas à dire qu'ils adoraient le Père, le Fils et le Saint-Esprit. D'où cette conclusion très-légitime : que l'Arianisme n'était, au fond, qu'une forme nouvelle du polythéisme, un polythéisme simplifié ; car, d'une part, les païens enseignaient que le Dieu suprême avait recours, pour la formation et le gouvernement du monde, à des êtres imparfaits, inférieurs, que nous devons honorer comme Dieu ; et, de l'autre, Arius ne se séparait d'eux qu'en substituant à cette multitude d'êtres intermédiaires un seul Dieu de second ordre, formateur du monde et chargé de le gouverner[1].

A l'appui de leur système, Arius et ses sectateurs invoquaient une tradition secrète, apanage de quelques hommes supérieurs, élus de Dieu et favorisés de ses lumières, dont ils se disaient les seuls héritiers et les vrais disciples. Attachant une grande importance aux arguments empruntés à la raison : « Il est évident, disaient-ils, que celui qui engendre doit précéder celui qui est engendré, et, par conséquent, si le Fils était coéternel au Père, il faudrait plutôt le nommer le frère que le Fils de Dieu. Le Fils, ajoutaient-ils, existe ou par la volonté du Père, ou sans sa volonté. Dans la première supposition, il pourrait n'être pas; dans la seconde, on impose au Père une contrainte, on le prive de sa volonté. De plus, si le Fils est en tout l'image du Père, il doit avoir un fils, celui-ci encore un, et cela dans une succession sans fin ». C'étaient là leurs arguments familiers, par lesquels ils cherchaient à populariser leur doctrine. Des esprits légers, peu instruits, se laissaient embarrasser et séduire par ces raisonnements philosophiques, dont ils n'appréciaient pas le peu de solidité[2]; d'autant plus que des textes de l'Ecriture, mal interprétés, semblaient donner aux enseignements de la secte une consécration divine : tels étaient, entre autres, ce passage des *Proverbes*, où la Sagesse dit : *Le Seigneur m'a fondée au commencement de ses voies*; ou encore ceux-ci de saint Paul, où il appelle le Christ le *premier-né* de la création, où il dit que c'est à cause de *son obéissance jusqu'à la mort*, *que Dieu l'a élevé et lui a donné un nom au-dessus de tous les noms*, et plusieurs autres, où le Sauveur lui-même déclare que *tout lui a été donné par son Père*[3].

Poussés à bout par la puissante argumentation des docteurs catholiques, condamnés par le concile de Nicée, les Ariens, sous le nom d'Eusébiens, de semi-Ariens, distinguaient, subtilisaient, palliaient, et, par des équivoques, des

[1] Ginoulhiac, Hist. du dogm., t. 2, p. 260 et suiv. — [2] *Id.*, *ibid.*, p. 267. — [3] Athan., or. 1, n. 6 ; Ginoulh., *ibid.*, p. 264.

[1] Mœlh., Athan. t. 1, p. 300; Ginoulh., Hist. du dogm., t. 2, p. 269; Ritter., Hist. de la philosoph. chrét., l. 5, c. 2, sect. 1. — [2] Ginoulh., *ibid.*, p. 265. — [3] Athan., or. 1, 2, 3 ; Ginoulh., Hist. du dogm., t. 2, p. 269 ; Mœlh., Athan. t. 1, p. 315.

finesses, des hypocrisies de langage et de conduite, s'efforçaient d'éluder les décisions du grand concile et d'envelopper la doctrine de formules à double entente propres à les couvrir, aux yeux des simples, d'une apparence d'orthodoxie. La souplesse de la langue grecque les servait admirablement. Ils déclaraient le Fils *semblable* (ὁμοιούσιος) au Père, en substance et en gloire, et anathématisaient ceux qui osaient dire, du Verbe, autre chose que ce que l'Ecriture en dit[1] ; et lorsque, à force d'astuce et de mensonge, ils avaient entraîné quelque pauvre évêque surpris à signer une profession de foi où ne figurait pas le tant redouté ὁμοούσιος, ils croyaient avoir remporté sur l'Eglise une victoire capitale.

Affectant un mépris souverain pour ces timidités et ces subterfuges, Eunomius entreprit d'arracher l'Arianisme aux voies tortueuses où il étouffait sous le masque, et de lui rendre une nouvelle vie en lui donnant une autre base. L'élément gnostique, employé par Arius, lui semblait trop contraire au Christianisme ; il l'écarta donc, et ne voulut pour point de départ que le plus sévère monothéisme.

Dieu, disait-il, est sans propriétés comme sans dimensions[2]; il n'a point de forme[3]. Au-dessus des noms, puisqu'il est increé, la multiplicité des mots s'anéantit dans l'unité de son essence, que nul verbe ne peut exprimer[4]. Donc, le nom de Père ne lui est applicable qu'improprement, et sert tout au plus à indiquer le rapport transitoire entre ce qui est produit par la volonté divine et Dieu lui-même [5]. Quant au Fils, il est l'instrument de la création, le créateur même, sans lequel, nul individu dans le monde n'eût pu ni être ni connaître ; car Dieu est simple d'une simplicité absolue, et ne peut avoir qu'une énergie simple comme lui-même. D'ailleurs, l'énergie de chaque chose doit avoir son correspondant, et la production d'ouvrages différents accuse des énergies différentes. Donc, la création des choses multiples qui composent le monde ne peut être rapportée à Dieu. Simple et un, il avait besoin d'un intermédiaire pour créer le monde, et cet intermédiaire, cet instrument créateur, c'est le Fils ; le Fils qui dérive de la volonté, non de l'essence du Père, qui est un produit contingent et libre, une création, non une émanation. Son origine concorde avec l'origine du monde ; son existence est aussi temporaire que celle du monde. Entre lui et le Père nulle égalité, nulle ressemblance, nulle analogie, si ce n'est l'analogie de la volonté [1].

Il y a opposition, disait encore Eunomius, entre l'incréé et le créé, l'infini et le fini, à ce point que le contraire de ce qui est essentiel à l'un est le propre de l'autre. Donc, si l'éternité appartient au Père, la contingence est le partage du Fils ; si l'essence vraie appartient au Père, elle n'est que prêtée au Fils ; si le Père est infini, le Fils a des limites : il est né, il a commencé, il doit finir. Dieu seul n'a point d'origine et n'aura pas de fin ; mais le Fils, quoique dans le sein du Père au commencement des choses, n'existe qu'à parler improprement, et en réalité n'existe pas [2]. Dieu ne peut lui départir son essence, et lui ne peut participer à Dieu ; le prétendre, ce serait nier la simplicité et l'indivisibilité de Dieu[3]. Il est donc de la catégorie des créatures, et, comme elles, il doit rentrer dans le néant. Instrument de la volonté divine pour créer les autres choses, il a été désigné avant elles, et ne renferme en lui aucune espèce de matière ; cependant il n'est pas simple, puisqu'il produit le multiple ; il n'est pas éternel, puisqu'il n'est pas simple, et que son existence, liée à celle du monde, n'a de raison d'être que dans la volonté libre de Dieu [4].

Et malgré cela, par une contradiction déjà signalée dans son maître, Eunomius, qui regardait le Fils de Dieu comme une créature, réclamait pour lui l'adoration comme s'il était Dieu ; parce que, instrument de Dieu pour créer, il avait en effet créé tout ce qui était au-dessous de lui, et que l'homme lui devait l'existence aussi bien que le monde. Ainsi, un même culte était attribué à la créature et à Dieu, et l'on avait raison d'accuser Eunomius de polythéisme[5].

Il n'était pas difficile aux docteurs orthodoxes de ruiner cet échafaudage, car il reposait sur une seule idée, la simplicité de l'essence divine. Or, en quoi le système catholique de la Trinité est-il contraire à la simplicité de l'essence divine ? Evidemment une substance simple ne se compose pas de plusieurs substances, mais elle peut renfermer plusieurs principes : pourvu que ces principes ne soient ni des substances ni des fractions de substance. Les raisonnements d'Eunomius, très-concluants contre les semi-Ariens, étaient sans portée contre les orthodoxes qui

[1] Soc., l. 1, c. 8. — [2] Gr. Nyss., *cont. Eunom.* 12. — [3] Eunom., apol. 11. — [4] Gr. Nyss., *cont. Eunom.* 12. — [5] Gr. Nyss., *ibid.*

[1] Eunom., apol. 24-28 ; Greg. Nyss., *cont. Eunom.* 1 ; Ritter., Phil. chrét., t. 2, p. 68. — [2] Gr. Nyss., *cont. Eunom.* 10 et 12. — [3] Eunom., apol. 9. — [4] *Ibid.* 27; Greg. Nyss. *cont. Eunom.* 11. — [5] Ritter., Hist. de la phil. chrét., t. 2, p. 67.

attribuaient une seule et même essence au Père et au Fils.

Mais, répliquait le hardi dogmatiseur, non-seulement la coexistence de plusieurs personnes en Dieu, mais celle de plusieurs attributs, est une négation de la simplicité divine. La bonté, la justice, la sagesse ne sont que l'essence divine considérée sous divers aspects, des noms divers donnés à la même essence selon ses rapports avec les objets extérieurs. Dieu n'a ni propriétés ni forme [1]. A l'objection que, la substance divine étant infinie, nul ne peut dire qu'elle ne renferme pas en effet des principes divers qui ne soient ni des substances ni des parties de substance, et que, pour oser le dire, il faudrait connaître parfaitement l'essence de l'Etre absolu : il répondait que Dieu peut être compris par la raison comme il se comprend lui-même, et que c'est se montrer indigne du nom de chrétien, que de professer l'impossibilité de connaître la nature divine et la manière dont le Fils a été engendré [2]. En vain, disait-il, le Seigneur a été nommé *la porte,* si personne ne peut entrer ni arriver à l'intuition du Père ; en vain il est appelé *la voie*, s'il n'ouvre pas à qui le désire une issue vers Dieu ; en vain on a prétendu qu'il était *la lumière,* s'il ne manifeste pas à l'intelligence et le Très-Haut et lui [3].

Eunomius allait plus loin : il regardait comme insuffisante la révélation de Dieu par le monde et par le créateur du monde, et voulait que la raison du croyant s'élevât au-dessus de la création, au-dessus même du Fils, pour connaître en elle-même, immédiatement, l'essence divine. Sans doute, le Verbe créateur est l'intermédiaire de notre connaissance, puisqu'il nous a créés, qu'il a créé la lumière, l'a communiquée à ses disciples, et qu'il est la lumière véritable qui éclaire tout homme dans le monde ; mais par-delà cette lumière, si véritable qu'elle soit, il y a la lumière inaccessible du Père que rien de créé ne nous apporte. Les choses temporaires nous révèlent la volonté, l'énergie, non l'essence de Dieu ; le phénoménal, non l'éternel. Les noms mêmes des choses, quoique plus anciens que les choses, quoique exprimant l'idée ou l'essence des choses, ne peuvent dévoiler à nos yeux la simplicité éternelle et absolue de Dieu, antérieure et supérieure à toute dénomination. C'est donc le devoir de la raison pure, de monter plus haut que tous les êtres sensibles et intelligibles, et, sans s'arrêter même à la procession du Fils, d'aspirer directement à la connaissance du premier Etre, non dans ses énergies, mais dans son essence [1]. Car cette connaissance immédiate et parfaite de Dieu n'est pas réservée exclusivement à la vie future : c'est un problème que l'homme peut et doit résoudre dès la vie présente [2]. Ce qu'Eunomius formulait par cette incroyable assertion : « Dieu ne sait de sa propre substance rien de plus que nous ; nous en avons une connaissance aussi claire que lui ; ce que nous en savons, il le sait ; ce qu'il en sait, nous le trouvons immuable en nous [3] ».

Cette prétention est si étrange, que des théologiens catholiques ont cru [3] qu'elle avait été faussement attribuée à l'hérésiarque par ses adversaires, entraînés au-delà d'une exacte appréciation par l'ardeur de la polémique. Mais outre les témoignages formels de saint Epiphane, de saint Grégoire de Nysse, de saint Jérome [2], outre que Socrate cite les propres paroles d'Eunomius, ce qui nous reste des écrits de celui-ci ne permet pas le doute sur ce point. Il est vrai qu'on trouve chez lui ces deux propositions qui semblent se nier l'une l'autre : Dieu peut être parfaitement connu par la raison pure ; — Dieu ne peut être connu par l'homme, il est inexprimable. — Mais on l'a remarqué à bon droit, Eunomius distinguait en nous une double connaissance de Dieu : l'une qui vient de l'Etre lui-même, fournie par la raison pure ; l'autre, qui a pour intermédiaires les énergies, les œuvres. Il les sépare strictement l'une de l'autre. Rejetant la méthode ordinaire qui consiste à s'élever, au moyen de l'analogie, de l'œuvre à l'ouvrier, du monde créé à la puissance créatrice et à l'essence divine dont la notion, malgré les lumières de la foi, reste toujours imparfaite, il ne laisse subsister, comme satisfaisante, que la connaissance immédiate de Dieu, et il déclare que celle-ci, dans toute son étendue, est au pouvoir de la raison pure [6].

Eunomius, du reste, avait conquis sa haute position dans la secte, par son zèle ultra-sectaire et son importance vaniteuse, autant que par son talent et sa réputation de savoir. Sorti on ne sait d'où, il s'était attaché, après une jeunesse

[1] Eunom., apol. 11. — [2] Gr. Nyss., *cont. Eunom.* 11. — [3] *Ibid.* 10; Ritter., Hist. de la phil. chrét., t. 2, p. 59.

[1] Ritter., Hist. de la phil. chrét., p. 69 et 70 ; Gr. Nyss., *adv. Eunom.* 12 ; Eunom., apol. 20. — [2] Ritter., *ibid.*, p. 60 et 61. — [3] Socr., l. 4, c. 7. — [4] Vasquez, *in* 1 *part. disput.* 37, c. 3. — [5] S. Epiph. Hier. 76 ; Greg. Nyss., *loc. cit.* 12 ; Hieron. *in c.* 11. *S. Math.*; Nat. Alex., Hist. eccl. t. 4, p. 53. — [6] Ritter., Hist. de la phil. chrét., p. 64 ; Greg. Nyss. *adv. Eunom.* 12.

humiliée et orageuse, à Aëtius, et avait appris de lui l'art de torturer la parole et de manier le sophisme. Peu versé dans les lettres saintes, peu dans les profanes, il s'était occupé de spéculations philosophiques et en possédait assez bien la langue; mais, malgré ses grandes prétentions et ses airs de haute portée intellectuelle, il n'avait rien de large dans l'esprit, aucune vue supérieure, aucune puissance réelle de synthèse. C'était un homme plein de lui-même, beau parleur, argumentateur infatigable, se faisant écouter avec plaisir quoiqu'ayant un défaut de langue, mais chargeant son discours de plus de mots que de choses. Sa taille, son geste, ses traits ajoutaient au prestige de sa parole. Quelques taches sur son visage, signalées par les Catholiques comme des traces de lèpre, relevaient sa beauté aux yeux de ses fanatiques admirateurs. La secte le mettait en avant comme son plus grand orateur, et estimait ses écrits à l'égal des évangiles. Les deux ouvrages que nous avons de lui [1], les fragments qui nous restent des autres, font peu regretter ce qui s'est perdu, et nous le présentent comme un écrivain pesant, confus, aspirant à la profondeur et n'arrivant qu'à l'obscurité [2]. Il acheva plutôt qu'il ne vivifia l'Arianisme.

Sa réputation d'éloquence était telle dans le parti, que les Ariens de Constantinople, l'ayant appelé à Chalcédoine, sur la côte d'Asie, en face de la ville impériale interdite à leurs réunions, une foule de gens traversaient la mer pour aller l'entendre. On exaltait en tous lieux et au-dessus de tout son esprit et le charme de sa parole. La secte se flatta, qu'ému de ses éloges, Théodose lui-même serait curieux de connaître un orateur si renommé, et qu'ainsi l'Arianisme pourrait se montrer de nouveau avec quelque faveur dans cette ville des Césars où il avait si longtemps régné. L'impératrice Flacilla, qui joignait les plus hautes vertus à la foi la plus pure, déjoua ses espérances et détourna l'empereur d'une démarche qui l'eût mis en contradiction avec lui-même : Eunomius reçut l'ordre de quitter Chalcédoine, et il fut enjoint aux Ariens de n'avoir plus à se réunir ni à la ville ni à la campagne.

Du reste, l'audacieux novateur attaquait le système d'Arius presque autant que la doctrine catholique. Il disait que le Saint-Esprit est la créature du Fils, comme le Fils celle du Père, et faisait rebaptiser tous ceux qui venaient à lui, qu'ils vinssent de l'Arianisme ou de l'orthodoxie. Il baptisait par une seule immersion, tantôt au nom de la mort du Christ, tantôt au nom du *Père increé*, du *Fils qui a été créé*, et de l'Esprit sanctifiant *creé par le Fils créé*[1]. Par une réminiscence inexplicable de Marcion et de Manès, il ne plongeait dans l'eau baptismale que la tête et la poitrine des baptisés, regardant le reste comme impur et infâme. Etait-ce la même préoccupation qui lui faisait dire qu'en Jésus-Christ le *logos* et la nature humaine étaient unis, non par la substance, mais par leurs facultés? Il exagérait Arius et Apollinaire. Disciple d'Aëtius, il affectait un insolent mépris pour les prophètes et les apôtres, et refusait à leurs écrits toute autorité. A ses yeux, le culte des reliques était une impiété ; et ses partisans, qui eussent voulu l'adorer lui-même, fuyaient avec horreur comme un lieu souillé, toute église consacrée aux martyrs [2]. Comprenant bien que pour faire secte, il faut plus que des subtilités et des abstractions, Eunomius rejetait la foi et les œuvres, et enseignait que la connaissance du Père et du Fils conduit à la vie éternelle sans la vertu, et à quelque faute qu'on s'abandonne [3]. Saint Jérôme lui attribue la maxime des Epicuriens : *Mangeons et buvons, nous mourrons demain* [4]. Au dire de saint Grégoire de Nysse, il avait introduit dans la célébration des mystères des choses que la pudeur ne permet pas de raconter [5]. Sozomène, au contraire, assure qu'il s'efforçait de faire passer les nouveautés de ses enseignements sous les apparences d'une grande sévérité.

Les illustres Cappadociens, Grégoire de Nazianze, Basile, son frère Grégoire de Nysse, consacrèrent à la réfutation d'Eunomius d'admirables travaux : le premier, dans quelques-unes de ses grandes homélies, le second dans un traité spécial, suivent pas à pas le sophisme dans le dédale de ses subtilités, et discutent un à un tous ses arguments. Eunomius attendit, pour répliquer, la mort de saint Basile; mais il se trouva inopinément devant un autre adversaire plus redoutable peut-être, quoique moins renommé. Plus jeune et moins éloquent que son frère, mais plus instruit, plus versé dans l'étude de la philosophie, Grégoire résolut de le ven-

[1] L'Apologie et la connaissance de la Foi. On a perdu, entre autres, sept livres de commentaires sur l'épitre aux Romains.
[2] Socr., l. 4, c. 7 ; Sozom., l. 6, c. 27 ; S. Hier. *adv. vigil.*, t. 4, alt. p. 285 ; Tillem., t. 6, p. 510.

[1] Théod., *hæres.* l. 4, c. 3; Sozom., c. 6, c. 26 et 27, et l. 7, c. 17; Tillem., t. 6, p. 615. — [2] S. Hier., *adv. Vigil.*, t. 4, alt. part., p. 285. — [3] Nat. Alexand., *loc cit.;* Greg. Nyss., 11. — [4] S. Hier. *in Ezech.*, c. 13, t. 3, p. 775. — [5] Gr. Nyss., *cont. Eunom.* 1, etc.

ger, et reprit le combat avec l'hérésiarque. Dans ses douze livres contre Eunomius, où il déploie autant de pénétration que de savoir, autant d'élévation et de grandeur de vues que son antagoniste en avait peu, il se place sur le terrain de celui-ci, parle sa langue, et, restituant aux textes de l'Écriture leurs sens, aux termes scientifiques leur valeur, il montre que ses raisonnements ne sont que des pétitions de principe, et met à néant tout cet échafaudage d'idées fausses, d'assertions sans preuves, de formules creuses, de contradictions, qu'Eunomius appelait son système.

Abattus sous ses coups, les Anoméens furent achevés par les lois de Théodose. Il leur fut interdit d'avoir aucune église, de tenir aucune assemblée, d'ordonner aucun évêque, de discuter en public aucune question religieuse. Mais les réunions clandestines remplacèrent les réunions au grand jour; et les mesures légales, sous lesquelles la secte déclina rapidement, ne l'empêchèrent pas de compter encore de nombreux adeptes dans certaines villes, à Antioche, par exemple, le pays d'Aëtius, où était un évêque Anoméen.

La renommée de Chrysostome attirait à l'église même les dissidents, charmés d'entendre, eux aussi, le grand orateur, dont la charité rehaussait si fort l'éloquence. Il remarqua leur assiduité : mais craignant d'*éloigner la proie qui courait d'elle-même au filet*, il évita d'abord toute allusion blessante pour cette classe d'auditeurs. Le stratagème lui réussit au-delà de son espérance. Les Anoméens se laissèrent aller peu à peu à l'attrait de sa parole, si bien qu'il eut bientôt pris sur eux l'ascendant naturel d'un grand talent uni à une grande vertu.

Dès que Jean se crut assez avancé dans leur estime pour aborder la controverse sans les choquer, il attaqua la doctrine d'Eunomius, *non pour humilier ses partisans, mais pour les éclairer, non pour frapper des ennemis, mais pour relever des blessés. Les armes que j'emploie,* disait-il, *guérissent les blessures au lieu d'en faire.* Il fut d'ailleurs provoqué à la lutte par les Anoméens eux-mêmes. Nous avons neuf homélies prononcées à cette occasion, non de suite et sans interruption, mais assez rapprochées pour que la dernière entendue servît de préparation à celle qui suivait. L'orateur attaque par sa base le système d'Eunomius. Au lieu de le suivre pas à pas dans le dédale de ses subtilités, comme l'avaient fait saint Basile et saint Grégoire de Nysse, il ne s'applique qu'à établir l'incompréhensibilité de la nature divine. C'était là, en effet, le pivot de la discussion avec Eunomius, et tout l'échafaudage croulait devant cette seule observation qu'il est une foule de vérités, admises de tous, que la raison de l'homme n'explique ni ne comprend.

Cette thèse de l'impuissance de l'esprit humain à comprendre Dieu, à déterminer par lui-même son essence, est l'objet des cinq premiers discours contre les Anoméens. Jean la développe avec moins de méthode et de portée philosophique qu'Hilaire de Poitiers dans ses admirables livres sur la Trinité, avec moins de vigueur et d'élévation que Grégoire de Nazianze dans ses célèbres théologiques, avec moins de profondeur et de savoir que Grégoire de Nysse dans ses discours contre Eunomius ; mais certainement d'une manière plus accessible au commun des intelligences, plus propre à faire impression sur l'auditoire qu'il a devant lui, unique objet de son zèle. Il n'écrit pas pour les doctes, il parle pour les masses; il veut, non pas léguer à l'avenir un monument de science et de talent, mais détruire, dans l'esprit de ceux qui l'écoutent, des sophismes devenus populaires à force d'être répétés, affermir la foi des uns, ébranler l'orgueil des autres, faire aimer la vérité; et c'est pourquoi, loin de s'abandonner au vol de sa pensée en laissant à terre ses auditeurs étonnés ou distraits, il demeure au milieu d'eux, converse avec eux, ne songe qu'à eux.

« Un homme a osé dire, s'écrie-t-il : *Je connais Dieu comme il se connaît lui-même.* Est-ce la peine de réfuter ? Est-ce la peine de prouver ? Reproduire une pareille assertion, n'est-ce pas en découvrir toute l'absurdité ? Ce n'est pas autre chose, en effet, qu'une folie évidente, une extravagance inexcusable, un nouveau genre d'impiété. Personne jamais n'eut une telle pensée, ne tint un pareil langage. Songe, malheureux, qui tu es et quel est celui que tu scrutes avec tant de curiosité ! Homme, tu t'ingères dans les choses de Dieu. Ces deux noms rapprochés démontrent la grandeur de ta folie.

« Vois ce ciel si beau, si grand, couronné de ces innombrables chœurs d'étoiles. Il dure depuis cinq mille ans, et cette longue existence ne l'a pas vieilli ; il conserve à jamais la fleur de la jeunesse. Eh bien ! ce Dieu que tu soumets aux bornes de tes raisonnements, il a fait cela, comme qui bâtirait une cabane, en se jouant....... Compte les nations qui habitent la

terre : les Syriens, les Ciliciens, les Cappadociens, les Bythiniens, la Thrace, la Macédoine, la Grèce, les Iles, l'Italie, les Bretons, les Sauromates, les Perses, les Indiens, et tant d'autres dont nous ne savons pas même les noms. *Et tous ces peuples*, dit le Prophète, *sont en présence de Dieu comme une goutte d'eau.* Dis-moi quelle portion tu es de cette goutte d'eau, toi qui prétends comprendre Dieu !...

« Nous sommes ici-bas comme des enfants. Un enfant voit, entend, dit beaucoup de choses; il n'en comprend aucune parfaitement. Ainsi de moi : je connais beaucoup de vérités dont j'ignore la raison. Je sais que Dieu est partout, tout entier : comment? Je ne le sais pas. Je sais qu'il est sans commencement, inengendré, éternel : comment? Je ne le sais pas. La raison humaine ne peut comprendre comment une substance peut exister quand elle n'a reçu l'être ni d'elle-même ni d'un autre. Je sais que Dieu a engendré un Fils : comment? Je l'ignore. Je sais que l'Esprit-Saint procède de lui : comment? Je l'ignore. Je prends des aliments : comment sont-ils changés en sang, en bile, en humeurs? Je l'ignore. Quoi ! ces choses que nous voyons, que nous faisons tous les jours, nous en ignorons la nature, et nous prétendons scruter l'essence divine !...

A l'appui de ces arguments, où l'orateur se montre avec plus d'éclat que le théologien, Chrysostome apportait des textes de l'Ecriture, précis et décisifs : tantôt ces paroles de Jésus-Christ : *Personne ne connaît le Fils si ce n'est le Père, et le Père si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils veut le révéler*[3]; tantôt celles-ci de saint Paul : *Dieu habite une lumière inaccessible*[1]; et ailleurs : *O profondeur des richesses de la sagesse et de la puissance de Dieu! que ses jugements sont impénétrables, et ses voies au-dessus de toute investigation*[2]! Ces textes et d'autres, il les discute, les commente, et en déduit une démonstration à laquelle ses adversaires n'ont rien à répliquer ou n'opposent que de pauvres objections, qui sont pour l'orateur un nouveau triomphe. « On me dit, s'écrie-t-il, que j'adore ce que j'ignore. — Certes, après avoir démontré par les saints livres que l'essence de Dieu ne peut être parfaitement connue de personne, je devrais ne pas relever une attaque pareille. Mais puisque ce n'est pas la haine qui me fait parler, mais le désir d'éclairer nos adversaires, montrons-leur qu'il y a plus d'ignorance dans leur prétention de connaître Dieu que dans l'aveu de notre ignorance. Supposons deux hommes qui se disputent sur la grandeur du ciel. L'un dit : Le regard ne peut en embrasser l'étendue; l'autre affirme qu'il le mesure de sa main; je vous le demande, quel est celui des deux qui vous semble avoir la plus juste idée du ciel? Celui qui prétend qu'il en sait la mesure, ou celui qui déclare l'ignorer? Et pourquoi, quand il s'agit de Dieu, n'aurions-nous pas la même réserve[1]? »

Cette polémique, entremêlée de conseils et de félicitations aux orthodoxes, de paroles de charité à l'adresse des dissidents, avait le plus grand succès. Les premiers applaudissaient; les autres revenaient avec plus d'affluence à chacun de ses nouveaux discours. Ils faisaient connaître d'avance leurs objections, auxquelles l'orateur avait soin de répondre; et il faut avouer que si les arguments de Chrysostome manquent quelquefois d'élévation et de portée, ceux de ses adversaires sont d'une inconcevable faiblesse et indignes d'une sérieuse réfutation. « D'après les Ecritures », disaient-ils, « *Dieu est esprit*[2], donc nous connaissons sa « substance ». A quoi l'orateur daigne répliquer : « Mais les mêmes Ecritures parlant de Dieu l'appellent *un feu, une source d'eau vive.* Il sera « donc dans son essence et feu, et eau, et es« prit? Ne nous amusons pas à de pareilles « niaiseries, et, au lieu de discuter plus long« temps avec de tels hommes, prions pour eux; « demandons avec ardeur qu'ils soient guéris « de leur folie : ce sera plaire à Dieu, *qui veut « que tous les hommes soient sauvés et arrivent « à la connaissance de la vérité*[3] ».

Les derniers discours contre les Anoméens sont consacrés à la *consubstantialité.* Ecrite dans l'Evangile, enseignée par les Apôtres, professée, de siècle en siècle et dès l'origine du Christianisme, par tous les docteurs et par toutes les églises catholiques, éclairée récemment de la plus vive lumière par les magnifiques travaux des Athanase, des Hilaire, des Basile, des Grégoire de Nazianze, des Grégoire de Nysse, solennellement et irrévocablement définie dans le grand concile de Nicée et consacrée désormais par un mot impérissable qui la résume admirablement, la doctrine de la génération éternelle, de la parfaite divinité du Verbe, la

[3] Matth. 11. — [1] I *Ad Timoth.* 1. — [2] *Ad Rom.*, 11.

[1] Chrys., *Hom.* 5, contre les Anom. n. 5. Nous renvoyons le lecteur à ces belles homélies qu'une rapide analyse et nos courtes citations ne peuvent faire connaître. — [2] Joan., 4. — [3] *Ad Timoth.*, 2.

tialité, avait eu à soutenir une longue et ardente lutte, moins encore contre les enseignements que contre les intrigues, les dissimulations, les violences de l'Arianisme aidé par le despotisme impérial, dont il s'était fait, à force de mensonges, d'adulations et de servilisme, un protecteur et un instrument ; et, toutefois, c'est la remarque de l'éminent historien du dogme catholique, la secte fit plus de bruit qu'elle n'eut de succès. Le peuple, qui ne comprenait rien à ses artifices de langage, demeurait fidèle même sous des évêques ariens, et ceux-ci, d'ailleurs, étaient moins nombreux qu'on serait tenté de le croire. Les principales sympathies de l'Arianisme lui vinrent de cette foule de mauvais chrétiens que l'intérêt, la politique, l'exemple du chef de l'Etat avaient poussés à embrasser l'Evangile sans conviction, sans préparation, et qui, restés, au fond de l'âme, incrédules ou indifférents à tous les cultes, étaient plus disposés à accueillir un système de croyances qui, dépouillant le Christianisme de ce qu'il a de plus surnaturel, le mettait davantage à leur portée. Ce fut la faveur des princes qui fit la fortune de l'Arianisme ; aussi, dès que cet appui lui manqua, il tomba d'une chute énorme. Ses derniers excès avaient précipité sa ruine. Un regard de Théodose le fit rentrer dans le néant ; du moins il ne fut bientôt plus qu'une ombre pâle de lui-même. Les Eusébiens, les semi-Ariens s'ingéniaient, à qui mieux mieux, à se donner une apparence catholique ; et, quant aux Anoméens, après avoir ravi à la doctrine d'Arius son caractère philosophique, ils ne tardèrent pas à la dépouiller de ses formes chrétiennes, pour en faire une espèce de rationalisme incohérent et grossier. Leurs arguments, chargés de paroles, étaient, au fond, ce qu'on peut imaginer de plus vulgaire et de plus faible.

Contre des adversaires si déchus, Chrysostome a peu d'efforts à déployer. Il ne leur fera pas l'honneur d'une réfutation approfondie qui passerait trop au-dessus de leurs chétifs raisonnements et de l'intelligence de ses auditeurs. « Nous demandons, dit-il, si le Fils a la même vertu, la même puissance, la même substance que le Père, ou plutôt nous ne le demandons pas, car, par la grâce de Jésus-Christ, nous le savons et le croyons fermement ; mais nous voulons le démontrer à ceux qui ont l'impudence de le nier. En vérité, j'ai honte, je rougis d'aborder un pareil discours ! Qui ne rirait de nous voir occupés à prouver des choses si claires ? Qui ne condamnerait ceux qui cherchent si le Fils est consubstantiel au Père ? Et, en effet, ils sont en contradiction non-seulement avec l'Ecriture, mais avec l'opinion générale des hommes et la nature des choses. Que l'engendré soit de la même substance avec l'engendrant, cela se voit non-seulement pour les hommes, mais pour les animaux, pour les arbres même. N'est-il pas absurbe, quand cette loi subsiste immuable dans les hommes, les plantes, les animaux, de vouloir la méconnaître et la renverser en Dieu seul[1] ? »

Certes, ce raisonnement qui pouvait satisfaire un auditoire peu instruit, n'est ni bien concluant ni bien digne, et saint Grégoire de Nysse ne s'en fût pas contenté. Mais la discussion se relève et devient sérieuse, quand elle roule sur les textes de l'Ecriture que l'orateur oppose à ses adversaires, ou que ceux-ci lui objectent. « Parce que le Fils est fils, disent les Anoméens, vous le faites consubstantiel au Père : donc, nous aussi nous sommes consubstantiels à Dieu, car lui-même nous le dit dans les Ecritures : *Vous êtes tous des dieux et des fils du Très-Haut*[2]. — O impudent orgueil ! répondait Chrysostome, ô souveraine folie ! Quand nous parlions de la substance incompréhensible de Dieu, ils s'arrogeaient ce qui est le propre de son Fils, et prétendaient connaître Dieu comme il se connaît lui-même. Et maintenant qu'il est question de la gloire du Fils unique de Dieu, ils s'efforcent de s'abaisser jusqu'à leur bassesse. Nous aussi, disent-ils, nous sommes fils, et nous ne sommes pas pour cela consubstantiels à Dieu. — Insensé ! les Ecritures t'appellent fils, mais tu ne l'es pas : il l'est. D'un côté, ce n'est qu'un nom ; de l'autre, c'est la réalité. On t'appelle fils, mais non pas comme lui, Fils unique ; mais tu n'habites pas *le sein du Père ;* mais tu n'est pas *la splendeur de la gloire, ni la figure de la substance, ni la forme de Dieu*[3].

Le grand champ de bataille des Anoméens était dans ces passages de l'Evangile qui semblent indiquer une subordination du Fils au Père ; son langage, par exemple, au moment où il ressuscite Lazare, ses prières au Jardin des olives et ailleurs. Jean discute ces passages, les explique, en démontre le vrai sens, en signale la portée, en grand et profond exégète.

« Le Verbe fait chair, dit-il, voulait confondre d'avance deux sortes d'hérétiques : ceux qui

[1] Chrys. *Hom.* 7, cont. les Anom., n. 2. — [2] Ps. 81. — [3] *Ad Hebr.*, c. 1 ; Chrys., *Hom.* 7, cont. les Anom., n. 2.

nient sa parfaite divinité, ceux qui mettent en doute son incarnation. De là vient qu'il parle tantôt en Dieu et tantôt en homme. S'il n'eût jamais parlé qu'en Dieu, on n'eût vu que le Dieu, et l'économie de la rédemption était méconnue. Mais en entremêlant les langages et les rôles, il réfute par anticipation Marcion, Manès, Valentin, une foule d'autres, et il devient clair pour tous qu'il s'est fait homme, non pas en apparence seulement, en prenant la forme d'un homme, mais en s'unissant véritablement et réellement à la nature humaine. C'est pourquoi vous le voyez tour à tour prédire sa passion en Dieu et la redouter en homme; c'est pourquoi, après avoir dit : *Mon Père et moi nous sommes un*, il s'écrie : *Que votre volonté, Père, soit faite, et non pas la mienne*, montrant ainsi en lui-même deux volontés ; c'est pourquoi encore il n'a pas revêtu l'humanité dans la fleur de la vie, mais il a préféré naître, passer par l'enfance, s'abreuver du lait d'une mère, grandir et vivre longtemps comme nous, afin que cette longueur même de son séjour sur la terre et les circonstances qui l'ont accompagné, prouvent sans réplique qu'il est homme aussi réellement qu'il est Dieu [1]. L'homme prie : Dieu commande. Faut-il punir, récompenser, remettre les péchés, porter des lois, vous le verrez, non pas invoquer son Père, mais procéder avec autorité. S'agit-il de guérir le paralytique? *Prends ton lit et marche.* De délivrer une âme du péché? *Aie confiance, mon fils, tes péchés te sont remis.* De chasser le démon? *Esprit mauvais, sors de cet homme.* De réprimer la fureur de la mer? *Tais-toi, et fais silence.* De rendre la santé au lépreux? *Je le veux, sois purifié.* D'arracher une victime à la mort? *Jeune fille, lève-toi.* De juger le monde? *Venez les bénis de mon Père... Allez, maudits, au feu éternel*...Voyez comme il fait tout avec une autorité souveraine. Il guérit les malades, pardonne les pécheurs, ressuscite les morts, commande aux tempêtes, donne le ciel, condamne à l'enfer, fait trembler d'un mot les démons eux-mêmes. N'est-ce pas d'un Dieu [2]? »

Un théologien catholique, le P. Vasquez [3], a prétendu qu'en combattant, dans ses adversaires, la prétention de connaître Dieu comme il se connaît lui-même, Chrysostome non-seulement leur avait prêté une opinion absurbe qu'ils n'avaient pas, mais s'était laissé entraîner par l'ardeur de la controverse, jusqu'à nier la vision intuitive de Dieu dans le ciel. Nous croyons que Vasquez s'est doublement trompé. D'abord, des témoins contemporains, éclairés et irrécusables, saint Epiphane, saint Grégoire de Nysse, saint Jérôme attestent que la doctrine [1] attaquée par le saint docteur était bien celle des Anoméens. En second lieu, n'est-il pas évident que celui-là n'a pas nié la vision intuitive, qui écrivait à son ami Théodore : « Pierre, sur la montagne, n'aperçoit qu'une image confuse des biens futurs, et la joie qu'il éprouve à cette vue lui fait tout oublier. Que sera-ce quand la réalité nous apparaîtra, quand le palais du roi s'ouvrira devant nous, et qu'il nous sera donné de voir le roi lui-même, non dans un miroir ni en énigme, mais face à face; non plus par la foi, mais par la vision? »

Ce que l'orateur d'Antioche refuse à l'homme, à l'ange, au séraphin lui-même, ce n'est pas la vision intuitive, mais la vision compréhensible, la connaissance adéquate de Dieu. Les mots dont il se sert à chaque instant dans cette controverse, limitent et précisent parfaitement sa pensée. Rien, ce nous semble, n'est moins équivoque que ceci.

« Quand vous entendez, dit Chrysostome, l'Apôtre s'exprimer ainsi : *Personne n'a jamais vu Dieu*, comprenez qu'il n'est donné à personne de connaître Dieu dans sa substance d'une manière complète... Et de même quand le Prophète, parlant des chérubins et des séraphins, affirme qu'ils n'ont pu supporter la vue de Dieu, il entend dire uniquement la connaissance claire et absolue, la compréhension de la substance de Dieu [2] ».

Du reste, sur les lèvres de Jean, ces discussions n'avaient ni sécheresse ni amertume. La charité dominait la controverse. Il concluait la plupart de ses discours par des paroles comme celles-ci : « Parlez à vos adversaires avec modération et mansuétude... Leur erreur a son principe dans l'orgueil : ils sont malades d'une enflure de l'âme... Or, une plaie accompagnée d'enflure ne supporte pas un contact trop rude, et les médecins emploient pour la laver une éponge douce. Faisons comme eux, ayons recours à l'éponge imbibée d'une eau salutaire, et ne touchons que d'une main délicate à ces blessures faciles à irriter. Si les malades vous inju-

[1] Chrys., *Hom.* 7, cont. les Anom., *passim.* Des passages de ce discours ont été cités dans le sixième concile général. — [2] Chrys. *Hom.* 10, cont. les Anom. n. 3. — [3] Vasq., Disput. 37, *in* 1 *P. S. Thom.*, c. 2.

[1] Epiph. *hær.* 76; S. Greg. Nyss., *adv. Eunom.* 12; S. Hier., *in cap.* 11. *S. Math.* — [2] Chrys., *Hom.* cont. les Anom., *passim.*

rient, vous repoussent, ne vous découragez pas pour cela : leur colère même les rend plus dignes de pitié... Et prions Dieu qui aime les hommes, qui veut que tous se sauvent, que tous arrivent à la connaissance de la vérité, prions-le, supplions-le de les délivrer de l'erreur et des piéges du diable, et de les ramener à la lumière de la science [1] ».

En combattant l'hérétique, Chrysostome songe au fidèle. L'intérêt des âmes prime tout à ses yeux. On le voit s'arrêter au milieu d'une argumentation chaleureuse, pour signaler un abus, rappeler un devoir. Il avait remarqué, par exemple, qu'à peine le discours fini, les auditeurs sortaient sans attendre que l'office divin fût terminé. Nous prions chez nous, disaient-ils. — « Vous vous trompez vous-mêmes, répond le saint orateur. Chez vous, sans doute, vous pouvez prier, mais non avec la même efficacité que dans l'église, d'où la prière s'élève à Dieu comme le cri unanime de tout le peuple. Seul, tu ne seras pas aussi bien exaucé que dans l'assemblée de tes frères. Il y a ici quelque chose de plus, savoir : l'union des âmes, le lien de la charité, et la prière des prêtres. Les prêtres président afin que les prières plus faibles de la multitude, unies à leurs invocations plus puissantes, montent ensemble au ciel. Que sert le discours sans la prière ? La prière d'abord, le discours ensuite. Pour prouver ce que peut une prière faite en commun, je vous citerai un exemple emprunté à l'histoire contemporaine. Il y a dix ans, vous ne l'avez pas oublié, on saisit quelques hommes qui aspiraient à s'emparer du souverain pouvoir. L'un d'entre eux, personnage éminent, convaincu de son crime, était traîné au supplice, une corde à la bouche [2]. La ville s'émeut, chacun quitte son travail, le peuple se précipite à l'hippodrome, et l'on arrache à la vengeance de l'empereur le coupable qui ne méritait pas le pardon. Ainsi vous procédez quand il s'agit d'apaiser un roi de la terre, vous accourez tous ensemble avec vos femmes et vos enfants ; et quand il s'agit du Roi des cieux, de vous le rendre propice, d'arracher à son juste courroux non pas un pécheur, ni deux, ni trois, ni cent, mais tous les pécheurs de l'univers... vous ne prenez pas la peine de vous déranger, de vous réunir, pour que Dieu, touché de votre concorde, vous fasse grâce, à eux et à vous !... Et qu'y a-t-il d'utile à votre salut, mes bien-aimés, que vous n'ayez le droit d'espérer pendant les divins mystères ?... Alors les anges se prosternent devant le Seigneur, les archanges mêlent leurs prières aux vôtres : c'est pour eux le temps favorable, l'oblation puissante. De même que pour obtenir des rois un acte de clémence, on les aborde une branche d'olivier à la main ; ainsi les esprits célestes, au lieu de rameaux symboliques, présentent le corps du Seigneur, et en son nom prient pour la nature humaine, comme s'ils disaient : Nous vous supplions, Seigneur, pour ceux que vous avez daigné aimer jusqu'à livrer votre vie pour eux ; nous vous supplions pour ceux en faveur de qui vous avez répandu votre sang, immolé votre corps ici présent [1] ».

De vifs applaudissements accueillaient ces paroles. Le lendemain l'église était comble, et l'orateur interrompit sa controverse avec les Anoméens, pour féliciter et remercier l'auditoire. Mais souvent il avait à prendre le ton sévère pour obtenir une tenue convenable, même dans les moments les plus solennels de la liturgie, quand le diacre criait : *Soyez debout et attentifs !* Parfois la foule était si compacte, que les filous trouvaient le moyen d'y exercer impunément leur industrie. Jean invite les fidèles à se débarrasser de leur bourse, avant d'entrer au saint lieu [2].

La polémique contre les Anoméens marchait de pair avec une autre, à laquelle Chrysostome semble attacher plus d'importance et se livre avec plus d'ardeur. Centre animé et célèbre d'un vaste commerce, Antioche avait attiré dans ses murs, depuis des siècles, une foule de Juifs. Ils formaient une partie notable de sa population. C'est parmi eux que Paul et Barnabé avaient recruté les premiers disciples de l'Evangile, ceux qui eurent l'honneur de porter les premiers le nom de Chrétiens : mais l'obstination et le fanatisme d'un grand nombre étaient pour l'Eglise un danger permanent, dont le pasteur s'inquiétait avec raison. Et, en effet, malgré les différences profondes qui séparaient le Judaïsme de l'Evangile, il y avait entre les deux de tels rapports, une telle parenté, que des fidèles novices et peu instruits en étaient troublés. Ils entendaient lire et chanter à l'église les prophéties, les psaumes qu'on lisait, qu'on chantait à la synagogue ; ils voyaient leurs prédicateurs citer, célébrer avec vénération les livres, les personnages, les symboles vénérés des Juifs ; ils sa-

[1] Chrys. *Hom.* cont. les Anom. 2. n. 7.
[2] Usage du temps pour empêcher les condamnés de parler.

[1] Chrys., *Hom.* 3, n. 7. — [2] Chrys., *Hom.* 4, cont. les Anom. n. 6.

vaient d'ailleurs que, disciples du Christ et de Moïse, les uns et les autres s'accordaient dans l'adoration d'un seul Dieu, que la lumière de la foi était venue de Jérusalem apportée par des circoncis, et que plusieurs des fêtes chétiennes avaient pris le nom des fêtes juives : c'était plus qu'il n'en fallait pour produire dans ces esprits faibles une confusion malheureuse et les incliner à judaïser. On les voyait fréquenter les enfants d'Israël, prendre part à leurs assemblées, à leurs cérémonies, à leurs jeûnes, et même faire avec eux la Pâque, sous prétexte que le Seigneur avait fait ainsi, et s'était soumis à toutes les prescriptions de la loi. Ils allaient se prosterner dans les synagogues, y chercher des oracles, y prêter des serments, et il leur semblait qu'un engagement juré sur les livres saints des Juifs était plus solennel et plus inviolable. Un jour, Jean lui-même rencontra une pauvre chrétienne que, malgré ses protestations et ses pleurs, un impitoyable créancier traînait à la synagogue pour lui faire jurer ce qu'il voulait. Le prêtre indigné vint à l'aide de la victime et la délivra de son oppresseur. Mais s'étant enquis du motif de cette violence exercée par un chrétien sur une femme de sa religion, et de cette idée aussi absurde que coupable chez un adorateur de Jésus-Christ, de choisir comme le lieu le plus saint l'antre des ennemis de son Dieu, il apprit que ce honteux préjugé était une opinion générale à Antioche.

A cette révélation, une grande honte saisit l'âme de Chrysostome. Il n'avait pas mesuré jusqu'à cette profondeur l'ignorance dont il était entouré ; mais s'affermissant par la charité contre le découragement, il résolut d'attaquer au plus tôt, dans leur source, ces déplorables abus. De là, les huit discours contre les Juifs, prononcés à quelque distance les uns des autres, et dont le premier dut l'être au mois d'août 386. Ce sont les philipiques de Chrysostome : on y trouve la dialectique et la véhémence de Démosthène avec quelque chose de la manière de Cicéron dans ses réquisitoires contre Verrès.

Le but immédiat de l'orateur est d'éloigner les Chrétiens des observances judaïques. Aussi frappe-t-il à coups redoublés sur les Juifs, et, en dépit du prestige qui les entoure et des merveilles de leur histoire, il les flagelle de sarcasmes, les poursuit d'invectives ; les anathèmes de leurs prophètes n'eurent rien de plus terrible. Quelquefois cette immense infortune le touche, sa voix s'attendrit. « Ils sont malheureux, s'écrie-t-il, et très-malheureux, eux qui ont rejeté les dons célestes qu'ils avaient dans leurs mains. Pour eux, tout d'abord, le soleil de la justice s'était levé, et ils ont repoussé ses rayons : ils se sont assis dans les ténèbres. Et nous, dont les ténèbres étaient le partage, nous avons attiré la lumière à nous, nous avons secoué la nuit de l'erreur. Ils étaient le rameau de la racine sacrée, et ils ont été brisés ; nous, nous ne tenions pas à cette racine, et nous avons porté des fruits de piété. Ils ont lu les prophètes dès l'origine, et ils ont crucifié Celui qu'annoncèrent les prophètes : nous, qui ne savions pas un mot des Saints Livres, nous l'avons adoré. Oui, ils sont malheureux d'avoir laissé prendre par d'autres les biens qui leur étaient envoyés, et vraiment les plus malheureux des hommes ; car ils n'ont jamais su que tourner le dos au salut, méprisant la loi quand il fallait l'observer, s'obstinant à l'observer quand elle n'existe plus, aussi coupables par l'obéissance que par la transgression [1] ».

Mais tout à coup le ton change, la voix devient acerbe, les accusations s'accumulent, et l'on dirait qu'il se plaît à traîner dans la boue les restes déchus d'une race si grande et si malheureuse. « Leurs jeûnes, accompagnés de danses ridicules, sont pis que des orgies ; leurs fêtes tumultueuses sont impures et abominables ; leur synagogue est un lieu de débauche, un antre de voleurs et de bêtes fauves, l'auberge des démons ; ils y emmènent des troupes de femmes perdues, d'hommes infâmes, ce que le théâtre a de plus vil. Aucun Juif n'adore Dieu. Ils ne connaissent pas le Père, ils ont crucifié le Fils, ils repoussent le Saint-Esprit. Ils sont riches, mais intrigants, querelleurs, superstitieux ; ils trafiquent de la crédulité publique au moyen d'amulettes et d'enchantements pour guérir tous les maux ; brocanteurs, vils marchands, hommes sans conscience, ennemis de Dieu, quels crimes n'ont-ils pas commis ? Ils ont mis à mort leurs prophètes, immolé au démon leurs fils et et leurs filles, foulé aux pieds toutes les lois de la nature. On ne sait ce qui l'emporte chez eux de l'impiété ou de la cruauté. Ils ont dépassé en luxure les animaux eux-mêmes. *Chacun d'eux*, dit le Prophète, *a poursuivi avec une passion furieuse la femme de son prochain*. Adonnés au ventre, avides de biens présents, ils ne sont supérieurs en rien aux porcs et aux boucs, tant ils sont lascifs et gour-

[1] Chrys., *Hom.* 1, contr. les Juifs, n. 1.

mands! Ils ne savent qu'une chose, être esclaves de leur gloutonnerie, s'enivrer, se battre pour des danseurs, se blesser les uns les autres pour des cochers; leurs âmes sont la demeure des démons. Si on voulait raconter leurs rapines, leur avarice, leurs trahisons, leurs misérables industries, un jour n'y suffirait pas ».

Ce langage, si choquant pour nous, excitait à Antioche les plus vifs applaudissements. « Et c'est avec de pareilles gens, s'écriait l'orateur indigné, que vous voulez prier et jeûner! eux qui ont demandé la mort de votre Sauveur! eux qui disaient: *Crucifiez-le, crucifiez-le! Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants!* Si vous saviez que tels ou tels sont condamnés pour crime de haute trahison, voudriez-vous vous mettre en rapport avec eux? Oseriez-vous leur adresser la parole? Je ne le crois pas. N'est-il donc pas absurde de fuir avec tant de soin des hommes coupables envers un homme, et de faire alliance avec ceux qui ont outragé Dieu lui-même? Vous adorez le Crucifié, et vous allez partager les fêtes de ceux qui l'ont attaché à la croix! Ce n'est pas folie seulement, c'est la plus extrême folie.

« La synagogue est vénérable, dites-vous, car on y garde les livres de la loi et des prophètes. — Quoi! des livres confèrent-ils à un lieu la sainteté? Pour moi, j'en déteste d'autant plus la synagogue: car ils ont des prophètes et ils n'y croient pas; ils ont des livres sacrés, et ils en repoussent le témoignage. Supposez qu'un homme distingué, honorable, soit traîné dans un cabaret, dans un antre de voleurs, pour y être accablé d'injures et de coups, voudriez-vous fréquenter ce cabaret, cet antre, parce que cet homme honorable y a été bafoué et insulté? Vous le fuiriez, je pense, d'autant plus. Qu'importe donc que les Saints Livres soient gardés à la synagogue? Au temps des persécutions, les bourreaux tenaient dans leurs mains les corps des martyrs; ils les frappaient, les déchiraient à coups de lanières. Leurs mains étaient-elles saintes pour avoir touché les corps saints[1]?.... »

Chose étrange, et qui prouve combien ces Chrétiens de fraîche date étaient encore ignorants et superstitieux! ils allaient aux synagogues pour s'y faire guérir de leurs maux au moyen de procédés surnaturels. Chrysostome est obligé de combattre sérieusement ce préjugé ridicule. Il loue, il exalte comme des héros de la vertu ceux qui résistent à cet attrait. « Courage, serviteur de Jésus-Christ, athlète de la piété, homme inébranlable, tu as préféré souffrir que de trahir la foi; au jour de Dieu tu seras accueilli avec les martyrs. Et toi aussi, tu t'es dévoué à la mort, plutôt que de te souiller par ces impiétés d'enchantements et d'amulettes[1]... Mais, poursuit-il, pouvez-vous croire que le démon vous guérira? Écoutez ce que dit de lui Jésus-Christ: *Il était homicide dès le commencement.* Quoi! Dieu le traite d'homicide, et tu recours à lui comme à un médecin! Que tout cela est absurde! Les démons savent tendre des piéges, faire du mal: ils ne savent pas guérir. Ils ravagent l'âme, et tu crois qu'ils s'intéressent au corps! ils travaillent à te ravir le bonheur, et tu veux qu'ils s'attachent à te soulager dans tes maux[2]!... Garde-toi donc! mon ami, de te laisser entraîner par ces impostures. Reste ferme dans la crainte de Dieu... Si elle ne t'arrête pas, crains au moins les Juifs. De quel œil oses-tu les regarder? Qu'oses-tu leur dire, toi qui fais profession du Christianisme et cours implorer leur aide? Ne vois-tu pas que tu deviens pour eux un objet de risée, et qu'au fond de leur cœur, si ce n'est ouvertement, ils se moquent de toi et te méprisent?

« J'emprunte les paroles de Moïse, disait l'orateur en terminant l'une de ces homélies, *et je prends à témoin contre vous aujourd'hui le ciel et la terre*[3]. Si quelqu'un des nôtres, absent ou présent, fréquente la synagogue des Juifs, s'il participe à leurs jeux, à leurs sabbats, à leurs fêtes, qu'il sache que je suis innocent de sa perte. Au jour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ces enseignements nous seront rappelés, à vous et à moi. Si vous avez obéi, ils seront pour vous un grand motif de confiance. Si vous avez désobéi, si vous avez protégé, en les cachant, ceux qui osent de pareilles choses, vous n'y trouverez que de terribles accusateurs; *car je n'ai point négligé de vous faire connaître les ordres de Dieu*[4]. A vous maintenant de cultiver le trésor qui vous a été confié, et de faire servir le fruit de ce discours au salut de vos frères[5] ».

Le peuple qui suivait avec un intérêt soutenu cette polémique ardente, se rendit aux arguments, aux prières de l'orateur, et rompit ses absurdes relations avec les ennemis les plus acharnés de sa foi. Les Juifs, confondus, n'en-

[1] Chrys., *Hom.* 1, contr. les Juifs, n. 5.

[1] Chrys., *Hom.* 8, contr. les Juifs, n. 7.— [2] *Id.*, *Hom.* 1 et 8 contr. les Juifs. — [3] Deuter. 30. — [4] Act. 10. — [5] Chrys. *Hom.* 1, contr. les Juifs, n. 8.

traînèrent personne, cette année du moins, et furent contraints de faire leur pâque entre eux. Chrysostome, dès le cinquième discours [1], célèbre ce triomphe avec un pieux orgueil. Mais il y avait un autre but plus élevé : ruiner les bases du Judaïsme; et ce but, il le poursuit avec autant d'ardeur que d'éloquence. Ici son accent s'élève, sa logique est pressente ; il accumule les autorités et les arguments pour démontrer à ces enfants dégénérés de Jacob que les oracles sont accomplis, que le Messie attendu est depuis longtemps arrivé, que dès lors leur mission est finie, leur histoire close, qu'ils n'ont plus de raison d'être, ni comme société religieuse, ni comme peuple, et par conséquent plus de chef, plus de sacerdoce, plus de patrie ; tandis que l'univers tout entier se courbe avec empressement sous le sceptre adoré de celui qu'ils ont mis à mort. A cette argumentation si simple, mais si puissante, ses adversaires ne pouvaient rien opposer : car elle avait pour pivot leurs livres sacrés, ces textes immortels, où des hommes, objets de leur plus grande vénération, ont retracé d'avance les destinées d'un peuple dont les fautes et les malheurs les touchaient si profondément. Ces prophètes, disait Chrysostome, vous ont prédit diverses épreuves qui toutes devaient être suivies de glorieuses restaurations, et les événements ont donné raison sur tous les points à la prophétie. Or, ces mêmes oracles, si vrais dans leurs prévisions, vous ont annoncé une dispersion suprême et sans retour, une proscription éternelle : ils en racontent les circonstances, ils en fixent l'époque ; et l'orateur rappelle les paroles célèbres de Daniel : *Après soixante et dix semaines, l'onction sainte sera abolie ; on ne rendra plus de jugement dans Jérusalem : un peuple avec son chef détruira la ville et le sanctuaire; tout périra comme dans un déluge, et la désolation s'étendra jusqu'à la consommation des siècles.* Il discute, il commente ces paroles [2], et s'écrie : « Si tout ce qui est prophétisé ici n'est pas arrivé, si vous n'êtes pas aujourd'hui dégradés, dépouillés de tous les priviléges de vos pères, si votre ville n'a pas été renversée, votre temple détruit, si vos malheurs ne sont pas au-dessus des calamités les plus tragiques, ô Juifs ! moquez-vous de mes discours. Mais si les faits eux-mêmes parlent hautement, si les prédictions des prophètes sont accomplies, pourquoi cette obstination impudente et vaine? Où sont maintenant vos cérémonies augustes, et votre souverain pontife, et la robe d'hyacinthe, et l'éphod, et le rational? Ne me donnez pas pour vos patriarches, ces cabaretiers, ces marchands, ces hommes pleins d'iniquité ! Y a-t-il un prêtre, dites-moi, quand il n'y a ni sacrifice, ni autel, ni culte, quand l'ancienne onction et les cérémonies saintes n'existent plus [1] ? »

[1] Ce discours, un des plus beaux de Chrysostome, fut long et animé ; il y contracta un enrouement.

[2] Chrys., disc. 5 contr. les Juifs.

Chrysostome rappelle la destruction du temple, et les efforts impuissants tentés plusieurs fois pour l'arracher à ses ruines ; mais il insiste particulièrement sur les prophéties qui annoncent un nouveau culte répandu sur toute la terre, et établit, dans un magnifique langage, que *ce sacrifice pur* dont parle Malachie, *et qui doit être offert en tous lieux, du lever du soleil jusqu'à son coucher*, est l'hostie spirituelle des Chrétiens, remplaçant à jamais les sacrifices sanglants et l'oblation isolée d'un peuple, par l'offrande unanime et sainte de l'humanité. D'où il conclut que la destinée de la nation juive est finie, et que le judaïsme n'est plus qu'une lutte coupable contre la Providence qui a brisé les anciennes barrières, et convié tous les hommes à la vérité et au salut.

Il est vrai qu'à côté de ce judaïsme si rudement traité par l'orateur, un autre s'était formé sous l'influence de la philosophie, s'efforçant de concilier Moïse et Platon, et de créer ainsi comme un nouveau terrain, où philosophes et peuples pussent se rencontrer dans la pure adoration d'un seul Dieu. Mais si l'exégèse de Philon ralliait à son drapeau un certain nombre d'esprits cultivés, la masse des Juifs restait la même, attachée à ses vieilles observances, enfermée dans l'Ancien Testament, et nourrissant d'espérances obstinées son fanatisme étroit et jaloux, sa haine implacable du nom chrétien. C'est à ceux-là, comme aux plus nombreux, que Chrysostome s'adresse, et ses discours ont autant d'actualité que de force.

Il n'en avait pas clos la série, quand il publia son livre de la *Divinité de Jésus-Christ contre les Juifs et les Gentils.* « La plupart des hommes, dit-il, ou paresse, ou préoccupation de leurs affaires, ou peut-être ignorance, aiment peu les longs discours. Je veux donc leur en épargner l'ennui, et, pour qu'ils se portent à cette lecture avec plaisir, me réduire à peu de mots. Laissant de côté toutes les parures du langage, je m'a-

[1] Chrys.. *Hom.* 6, contr. les Juifs, n. 5.

dresserai aux esclaves, aux laboureurs, aux matelots, aux servantes, et m'appliquerai à être aussi simple que court, afin qu'on puisse me comprendre sans effort et tirer de ceci quelque fruit. C'est avec les partisans de l'idolâtrie que j'engage d'abord le combat ».

Chrysostome entreprend de prouver aux Gentils la divinité de Jésus-Christ. Or, les Gentils repoussent également et l'Evangile et les prophètes. Par où les convaincre? Par un fait avoué de tout le monde, que nul ne puisse contester. Ce fait, c'est l'existence du Christianisme. « Est-ce un homme qui aurait pu, en si peu de temps et malgré des oppositions de toute nature, pénétrer le monde de sa pensée, l'élever à de si grandes choses, quand ce monde était engagé depuis tant de siècles, et si profondément, dans l'erreur et le mal? Jésus-Christ a persuadé aux nations de renoncer à la religion de leurs pères, à leurs lois, à leurs habitudes si anciennes et si enracinées, pour adopter de nouvelles mœurs, les vertus les plus difficiles; et il l'a fait pendant que de toutes parts on se déchaînait contre lui, après avoir subi un supplice infâme, une mort ignominieuse. Personne n'osera le nier : les Juifs ont crucifié Jésus-Christ, et cependant l'Evangile s'est répandu sur la terre; il grandit chaque jour; il pénètre chez les Barbares, jusque dans la Perse, qui donne à l'Eglise des essaims de martyrs. Et tout cela s'est accompli, non par les armées, non par les batailles, non par la puissance de l'argent, mais au moyen de onze hommes, sans naissance, sans lettres, sans nom, pauvres, méprisés, déchaux, n'ayant qu'une tunique, ne parlant pas même la langue de leurs auditeurs, pêcheurs de poisson, fabricants de tentes. Temples, autels, sacrifices impurs, ils ont balayé tout cela, comme le vent balaie un peu de poussière ou de fumée, et, en dépit de toutes les haines, en dépit des rois et des peuples, ils ont entraîné l'univers à se prosterner devant le Crucifié. On les a traités comme les ennemis communs du genre humain, eux et leurs sectateurs; on les a incarcérés, exilés, bafoués, coupés par morceaux, livrés aux flammes, aux bêtes, aux plus affreux supplices; et le monde, qui les repoussait, a partagé leur croyance. Le sang des Chrétiens coulait par torrents, et le Christianisme prenait tous les jours plus d'expansion et de puissance. Comment cela s'est-il fait? Par la vertu de cette parole : *Je bâtirai mon Eglise*. Qui pourrait en douter? Celui qui l'a prononcée est le même qui avait dit : *Que le ciel existe! que la lumière soit!* et qui d'un mot a créé le ciel, la lumière et tout ce qui est ».

Cette démonstration avait quelque chose de particulièrement saisissant pour des hommes encore voisins de la naissance du Christianisme, et presque contemporains de cette transformation merveilleuse du monde. Chrysostome la reproduit plusieurs fois, et toujours avec une grande magnificence oratoire. Mais à cause des Juifs, il insiste sur les prophéties, et le fond de son livre est un rapprochement soutenu entre les oracles de l'Ancien Testament et les événements qui leur répondent dans le Nouveau. Saint Athanase a fait quelque chose d'analogue dans son *Traité de l'Incarnation;* mais Athanase est plus nerveux, plus profond; il écrit pour des lecteurs d'élite. Chrysostome est plus éloquent; il écrit ou il parle pour tout le monde. Il prend donc ce qu'il y a de plus saillant dans les prophètes, et le montre accompli avec tant d'exactitude, avec une vérité si frappante, dans la personne de Jésus-Christ, par sa naissance, par ses abaissements, par sa mort, par la diffusion de son Evangile, qu'il est impossible de ne pas voir, dans l'établissement du Christianisme, la réalisation de la plus grande pensée de Dieu. Quoi de plus propre à manifester la divinité de Jésus-Christ que les prophéties faites par lui-même et si visiblement accomplies sur Jérusalem?

« *Voyez-vous tout cela?* s'écriait le Sauveur en montrant le temple du doigt, *en vérité, je vous le dis, il n'en restera pas pierre sur pierre*[1]. Nulle part ce temple n'avait de rival, ni pour la beauté de l'édifice, ni pour la magnificence du culte. Les Juifs s'y rendaient de tous les points de la terre pour y porter leurs offrandes et le décorer de toutes les richesses de l'univers. Aucun monument n'avait la célébrité de celui-là. Une parole du Christ l'a réduit en poudre. Ce saint des saints, où le grand-prêtre seul entrait une fois l'an, avec la robe d'hyacinthe, la mitre sur la tête, dans la pompe la plus auguste; aujourd'hui des prostituées, des infâmes le foulent aux pieds, et il en reste à peine assez pour indiquer la place où il fut. Voyez-vous cela? Ce que le Christ a élevé, nul ne peut le détruire; ce qu'il a détruit, nul n'a pu le relever. Il a élevé l'Eglise, et elle brave la colère des rois; il a détruit le temple, et les rois sont impuissants à le rebâtir ».

[1] Math., 24.

Ici, Chrysostome rappelle en quelques mots ce qu'il avait raconté plus au long dans son cinquième discours contre les Juifs, la restauration du temple, entreprise par Julien et miraculeusement empêchée : témoignage précieux à recueillir ! Le saint orateur parle, en effet, d'un événement considérable arrivé de son temps, dont le théâtre était à deux pas de lui; il en parle comme saint Grégoire de Nazianze, comme saint Ambroise, comme Ammien Marcellin, comme Julien lui-même. L'officier de l'empereur chargé de diriger les travaux était d'Antioche, et peut-être vivait-il encore, car il y avait à peine vingt-quatre ans de cela. Chrysostome, en citant ce fait, l'un des pivots de son argumentation, prend toute la ville à témoin de ce qu'il avance. « Il espérait, cet insensé, s'écrie-t-il, rendre vaine la prédiction de Jésus-Christ. Mais *celui qui surprend les sages dans leurs propres artifices*[1] montra sur-le-champ que les décrets de Dieu ont une force que rien n'arrête. On avait mis la main à cette œuvre criminelle, on commençait à découvrir les fondements, on avait fouillé bien avant dans la terre, et l'on s'apprêtait à bâtir, quand le feu, s'élançant des profondeurs du sol, tua la plupart des ouvriers, rejeta au loin les pierres, et fit renoncer à un projet téméraire. Lorsque Julien apprit cette nouvelle, bien qu'il se fût porté avec ardeur à l'entreprise, il craignit, s'il la poursuivait, d'attirer sur sa tête le feu du ciel, et, vaincu, il céda aussi bien que la nation juive. Allez à Jérusalem, et vous verrez encore les fondements mis à nu, sans pouvoir en assigner d'autre cause. Nous sommes témoins de ce fait, arrivé sous nos yeux il y a peu de temps. Et voyez-vous l'éclat de cette victoire ? Ceci s'est passé, non sous des empereurs chrétiens, de peur qu'on ne vît là une machination des nôtres; mais lorsque nous étions nous-mêmes persécutés, quand nos vies étaient en péril, que toute liberté nous était ravie, et que le paganisme, triomphant, contraignait les fidèles à se cacher: c'est alors que cet événement a eu lieu, de manière à ne laisser aucune excuse à l'obstination des Juifs ».

Un peu plus bas, Jean revient sur ce double fait, l'établissement du Christianisme et l'impuissante tentative de Julien, et se résume ainsi : « Je ne vous parle ni de lépreux guéris, ni de morts ressuscités. Je n'allègue que des choses patentes, plus claires que le jour, qui remplissent le monde aujourd'hui, et que Dieu seul a pu faire. Que venez-vous me dire : Le Christ n'a pas ressuscité les morts? Direz-vous aussi que l'Eglise n'existe pas ? Qu'elle n'a pas subi les plus violents assauts, qu'elle n'est pas victorieuse ? Il serait moins absurde de nier la clarté du soleil. Est-ce, d'ailleurs, que les ruines du temple de Jérusalem ne sont pas sous les yeux de l'univers ? Si Jésus-Christ n'était pas Dieu, et le Dieu tout-puissant, ses disciples auraient-ils grandi sans cesse sous le coup de la proscription, et le peuple qui l'a condamné, qui l'a crucifié, serait-il déchu au point de n'être plus sur la terre qu'un vagabond, sans autel, sans patrie ? Lui qui lutta jadis, non sans gloire, contre l'empire romain, lui, si riche, si fort, après avoir vaincu tant d'ennemis, ne peut relever son temple. Il construit çà et là des synagogues; mais ce temple qui donnait à l'Etat son autorité, au culte son centre, au Judaïsme sa raison d'être, ce temple, il n'a jamais pu le rebâtir ».

Un autre fait, qui inspire à Chrysostome d'éloquentes réflexions, c'est la glorification de la Croix. Commentant ces paroles d'Isaïe : *Et son sépulcre sera glorieux*[1], il s'écrie : « Avec la vie de l'homme finit sa puissance ; ceux même qui commandaient des armées, qui d'un signe de tête bouleversaient les villes et les peuples, qui exerçaient le droit de vie et de mort sur leurs semblables, une fois descendus dans la tombe, leurs lois sont abrogées, leurs images effacées, leurs adulateurs méprisés, leur mémoire ne tarde pas à s'éteindre, tout est fini pour eux. Pour Jésus-Christ, c'est le contraire. Judas le trahit, Pierre le renie, les siens l'abandonnent aux mains de ses ennemis, il rend le dernier soupir sur le gibet. Mais alors, afin que vous sachiez bien que ce Crucifié n'est pas un homme, toutes ses humiliations se changent en gloire... Le lieu où il fut enseveli, si chétif qu'il soit, est plus auguste que la demeure des rois, que les rois eux-mêmes... Que dis-je ? Le symbole maudit d'une mort ignominieuse est devenu un objet aimable et cher à tous les cœurs. Rien ne pare mieux la couronne impériale que la croix. Objet d'horreur pour tous, elle plaît maintenant à tous; tous en recherchent l'image : princes et sujets, hommes et femmes, vierges et épouses, tous en retracent le signe sur leur front. On voit la croix à la table sainte, dans l'ordination des prêtres, dans la cène mystique, dans nos maisons, sur les places pu-

[1] Job, 5.

[1] Isaïe, c. 11, v. 10.

bliques, sur les routes, sur les montagnes, au bord de la mer, sur les navires qui bravent les flots, sur nos lits, sur nos vêtements, sur nos armes, sur nos vases d'or et d'argent, sur les bijoux, sur les peintures murales, sur la couverture des livres, sur la pourpre, sur le diadème, partout; elle brille de plus d'éclat que le soleil..... Loin de rougir d'une chose naguère infâme, nous y attachons le plus grand prix : nous l'aimons, nous l'invoquons. Que le Gentil se lève et me dise comment il a pu se faire que l'instrument d'un honteux supplice soit l'objet le plus révéré de l'univers ! Qui donc voudrait garder chez soi les horribles outils du bourreau : gibets, ongles de fer, lanières armées de plomb? Qui voudrait prendre dans sa main la main de cet homme, s'approcher de lui, quand il fait son métier? On fuit jusqu'à son regard. Telle fut la croix dans les temps anciens. D'où vient qu'aujourd'hui tout le monde l'honore, tout le monde se prosterne devant le bois sur lequel souffrit et mourut Jésus-Christ? On s'estime heureux d'en posséder une parcelle ; et quand on l'a, on l'enchâsse dans l'or, on la porte à son cou, on s'en fait une parure [1] ».

Malheureusement, ce livre de Chrysostome, tel que nous l'avons, n'est pas complet. Serait-ce que les dernières pages ont été perdues, comme tant d'autres œuvres du Saint ? Ou lui-même, voyant dans ce travail un double emploi avec les homélies qu'il projetait et qu'il ne tarda pas de faire contre les Juifs, a-t-il renoncé à le publier et à le finir ? Dans tous les cas, il a vu le jour sans que l'auteur y ait mis la dernière main; ce qui n'empêche pas qu'il ne renferme, outre de précieux détails sur ces temps antiques, si intéressants à connaître, une belle exposition des prophéties concernant Jésus-Christ et l'établissement du Christianisme. On croit généralement qu'il fut écrit en 387, vers le mois d'août, avant les cinq derniers discours contre les Juifs.

Du reste, les attaques répétées de Jean contre le Judaïsme prouvaient qu'il y avait là pour les Chrétiens un péril sérieux. Sans doute l'expansion triomphante, le règne du Christianisme, au milieu d'un monde vieilli dans les corruptions de l'idolâtrie, était un fait aussi éclatant que merveilleux; cependant le spiritualisme délicat de l'Evangile pénétrait difficilement les mœurs et les âmes chez des peuples tout pleins de souvenirs païens, dont la pente à la fois superstitieuse et sensuelle condamnait les apôtres du Christ à des efforts sans cesse renouvelés et trop souvent impuissants. La vie entière de Chrysostome est une lutte qui redouble, au lieu d'épuiser, son zèle, et grandit son talent. Il quittait à peine la tribune sacrée. Les besoins et l'affection de ce peuple bien-aimé étaient pour lui une douce mais écrasante tyrannie : il fallait, pour n'y pas succomber, sa charité qui le multipliait, et la facilité prodigieuse de son génie. Sans compter les homélies que nous venons d'analyser, ni celles sur Osias et les Séraphins, dont la date est un sujet de discussion entre les critiques [1], on peut rapporter au premier temps de son ministère, de 386 à 387, outre ses admirables discours des statues, les panégyriques de saint Mélèce, de saint Philogone, de saint Lucien, de saint Babylas, des martyrs Juventin et Maximin, les homélies sur la nativité du Seigneur, sur l'Epiphanie et le baptême de Jésus-Christ, sur les calendes, sur l'anathème, sur la résurrection des morts, sur Lazare et le Mauvais Riche, sur un tremblement de terre, contre les quarto-décimants, sur Anne, sur David et Saül, sur le devoir d'aimer nos ennemis, sur celui de ne pas divulguer les fautes des autres, sur l'aumône, sur le psaume quarante-et-unième, sur divers passages de saint Paul, sur la parabole des talents, sur la préparation au baptême, et d'autres encore, entre lesquelles plusieurs sont perdues.

Les panégyriques de Chrysostome ne ressemblent guère aux discours que les modernes ont appelés de ce nom. On n'y trouve pas davantage ce que voulait Fénelon : *un récit concis, pressé, vif, plein de mouvement, représentant au naturel celui qu'on veut louer, tel qu'il fut dans tous les âges, dans toutes les conditions et dans les principales conjonctures où il a passé* [2]. Un trait saillant de la vie d'un martyr ou d'un grand pontife, une circonstance de sa mort, un hommage à sa mémoire, avec quelques réflexions éloquentes sur le culte des Saints et leur médiation près de Dieu, et une exhortation morale plus ou moins étendue en forme de péroraison : voilà à peu près, pour le fond et la forme, tous les panégyriques qui nous restent de Chrysostome. Ce sont des homélies sembla-

[1] *Lisez en entier cet admirable discours et en particulier les* § 8, 9, 10, 11 et 12.

[1] D'après le P. Montfaucon, aucune de ces homélies n'a été prononcée avant 388. Selon Tillemont et le P. Stilting, la 2e, la 3e, la 5e et la 6e auraient été prononcées dès 386 ; il est difficile de se faire là-dessus une opinion bien motivée.

[2] Fenel., Dial. sur l'éloq., [illegible], t. 21.

bles aux autres, avec plus de grandeur et de pompe dans la diction. L'orateur y déploie volontiers les richesses de sa belle imagination; mais, plus qu'ailleurs, il manque de sobriété et de mesure, et par moments le discours se traîne sous le poids des hyperboles et d'un luxe qui plaisait à l'auditoire et qui fatigue le lecteur.

L'éloge de saint Mélèce fut prononcé devant la châsse qui renfermait ses reliques au mois de mai 386, le jour anniversaire de sa mort, d'après les uns; au 12 février 387, jour anniversaire de sa translation à Antioche, d'après les autres. Mélèce avait initié le fils d'Anthusa aux saintes lettres et au sacerdoce : il l'avait aimé comme un fils. Homme de conciliation et de dévouement, aussi ferme dans l'orthodoxie qu'admirable par la charité, ni la haine des hérétiques, ni la répulsion des Eusthatiens n'avaient pu aigrir cette belle âme, en qui respirait la mansuétude de Jésus-Christ. Le connaître, c'était l'aimer. Il y avait cinq ans alors qu'Antioche l'avait perdu, et sa mémoire était aussi vivante dans la mobile cité que s'il avait disparu d'hier. Sa tombe continuait la popularité de son nom. Aussi, pour son panégyrique, Chrysostome n'eut qu'à mêler ses sentiments à ceux de son auditoire : son discours n'est qu'une effusion de cœur entre amis qui bénissent ensemble le nom vénéré d'un ami.

L'éloge de saint Philogone n'est ni plus complet ni mieux étudié, et cependant son pontificat, placé entre ceux de Vital et de saint Eusthate, de 318 à 323, a été mêlé à de grandes choses. Car, d'abord, on sortait à peine de la persécution de Dioclétien, et celle de Licinius se déchaînait soudaine et terrible comme un ouragan. Philogone eut à réparer les désastres de l'une et fit tête à l'autre. De plus, l'Arianisme naquit à cette époque, et se propagea rapidement d'Alexandrie à Antioche, où il trouvait, dans son école, un terrain propice et une espèce de paternité. Saint Philogone partagea, avec saint Alexandre, l'honneur de combattre au premier rang pour la consubstantialité du Verbe. Engagé dans le monde et attaché au barreau, il s'était fait une telle réputation de talent et d'intégrité, que la communauté chrétienne ayant perdu son pasteur, tous les regards se tournèrent vers lui, et, comme Ambroise à Milan, une acclamation unanime le fit évêque d'Antioche. Il changeait de tribunal, dit Chrysostome[1], sans changer de rôle, car il continua d'être l'avocat et le refuge des pauvres et des malheureux. Son pontificat, illustré par son courage apostolique et ses grandes charités, le fut aussi par la reconstruction de *la Palée*, que son prédécesseur avait entreprise, et que Philogone eut le bonheur de terminer dans de nouvelles et magnifiques proportions. Toutefois, Chrysostome ne lui consacre que la moindre partie de son discours, et laissant à l'évêque Flavien, qui devait parler après lui, le soin de louer par ses paroles, dit-il, celui qu'il imite par ses vertus, il entretient le peuple de la fête de Noël, nouvellement établie en Syrie, et qu'on allait célébrer dans quelques jours. La foi de l'Eucharistie, qui brûlait dans son âme, éclaire de ses feux tout ce discours. « J'aime cette fête, s'écrie-t-il, et je vous en parle afin de vous faire participer à ses joies. Je vous en supplie tous, venez avec empressement, venez voir le Seigneur couché dans la crèche, enveloppé de langes : spectacle étonnant et qui inspire une sainte horreur ! Quelle excuse alléguer, si lui descendu du ciel pour nous, nous trouvions trop pénible de quitter nos maisons pour aller à lui ! Des étrangers, des barbares, arrivent de la Perse pour le voir dans l'étable, et toi, qui es chrétien, tu redoutes de faire un pas pour jouir de ce spectacle heureux ! Approchons avec foi, et nous le verrons ici. L'autel, en effet, tient lieu de la crèche. Là aussi sera déposé le corps du Seigneur, non plus couvert de langes, mais tout vêtu du Saint-Esprit. Ceux qui sont initiés aux mystères comprennent ce que je dis. Aux Mages, il ne fut permis que de l'adorer; toi, si ta conscience est pure, tu peux le prendre et l'emporter avec toi. Viens donc avec des cadeaux plus saints que ceux des Mages. Ils offraient l'or : offre ta sagesse et ta vertu ; ils offraient l'encens : offre de pures prières, parfums spirituels; ils offraient la myrrhe : offre l'humilité, et avec l'aumône un cœur soumis..... Que personne ne dise : Je porte sur ma conscience un poids énorme de péchés ; car nous avons cinq jours, et ils suffisent, si tu pries, si tu veilles, si tu es sobre, à alléger ton fardeau. Ne songeons pas à la brièveté du temps : pense à la miséricorde infinie de ton Dieu[1] ».

Le panégyrique de saint Lucien eût pu jeter quelque lumière sur un problème d'histoire ecclésiastique non résolu, savoir : si l'illustre martyr de ce nom est le même Lucien que saint Alexandre d'Alexandrie a compté parmi les pré-

[1] Chrys., *Hom.* sur S. Philog.

[1] Chrys., *Hom.* sur S. Philog., n. 3.

curseurs de l'Arianisme, et qu'en effet, Eusèbe de Nicomédie, Maris de Chalcédoine, Astérius, Léonce, les grands coryphées de la secte, se vantaient d'avoir pour maître. Mais Chrysostome, qui célèbre en termes magnifiques la mort héroïque du martyr, ne dit pas un mot de sa vie.

Passons sous silence les autres discours, quelque intérêt qu'ils aient, et donnons une mention spéciale à l'homélie sur l'*anathème*. Nous avons dit ailleurs par suite de quelles circonstances les catholiques d'Antioche s'étaient divisés en deux partis, l'un sous la houlette de Mélèce, l'autre sous celle de Paulin. Ce malheureux schisme n'avait fait qu'empirer par l'élévation de Flavien à l'épiscopat. Les partisans de Paulin avaient pour eux l'inappréciable avantage d'être en communion avec Rome; mais on reprochait à leur chef, fort injustement d'ailleurs, d'avoir les doctrines d'Apollinaire. Rien dans les enseignements ni dans la conduite de Paulin n'autorisait une pareille accusation. Il avait souscrit au concile d'Alexandrie, présidé en 362 par saint Athanase; concile qui établissait la vraie doctrine de l'Incarnation, tout en ménageant Apollinaire encore voilé du manteau de l'orthodoxie. Mais l'hérésiarque jeta le masque, et la condamnation qu'il avait éludée d'abord à force de mensonges, ne tarda pas à l'atteindre. L'adhésion de Paulin au concile était donc un acte irréprochable, et ses adversaires manquaient de loyauté en l'accusant de conniver à l'hérésie. Néanmoins, ils lançaient contre lui les plus durs anathèmes.

Jean, par son ordination, appartenait à la communion de Mélèce, mais par son cœur il était l'homme de tous. Il déplorait hautement un état de choses contraire à la charité, funeste à l'orthodoxie dont les divisions ne profitaient qu'à l'Arianisme. Fils de Mélèce, ami de Flavien, il devait le baptême à l'un, le sacerdoce à l'autre, et tenait à leur communion par des liens délicats et chers: mais il tenait encore plus à la charité, et ne négligeait aucune occasion de la faire prévaloir contre un zèle aveugle et amer. Dans le discours qui nous occupe, après avoir cité la touchante parabole du Samaritain, il montre que lancer à ses frères l'anathème, ce n'est pas seulement une grande témérité de la part de gens peu instruits des choses de Dieu, mais une coupable opposition à l'esprit de l'Evangile, qui est tout dans cette parole du Sauveur: *On reconnaîtra que vous êtes mes disciples si vous vous aimez les uns les autres* [1].

Ce discours, où la charité exprime des sentiments dignes d'elle, est, comme style, inférieur à beaucoup d'autres. On s'est demandé s'il était vraiment de Chrysostome, ou si tout au moins il n'avait pas subi de graves altérations. Aucune de ces suppositions n'est justifiée. L'homélie sur l'anathème a été donnée au public sans être revue par l'orateur, moins heureux peut-être ce jour-là que d'ordinaire: mais, à travers les négligences et les incohérences de sa diction, l'âme de Jean s'y révèle toute entière. Sans doute, en réprouvant l'anathème, arme dangereuse aux mains du simple fidèle, il n'entend pas contester à l'Eglise un droit sans lequel elle ne serait plus la gardienne assurée de la foi; mais il veut que le culte de la vérité, aimée pour elle-même, soit pur d'orgueil, de haine, de violence, des passions qui compromettent sa cause, et qu'on s'applique à conserver avec autant de soin la charité que la vérité, *puisque c'est par la charité qu'on entre dans la vérité et qu'on y fait entrer les autres* [2].

«Etends, s'écrie le saint orateur, étends le filet de la charité, afin que ce qui boite soit guéri et non renversé. Montre, à force d'affection, que tu veux rendre commun le bien qui t'est propre. Jette le doux hameçon de la miséricorde, et arrache à l'abîme celui que l'erreur avait submergé. Fais-lui comprendre que la prévention et l'ignorance le trompent, que ce qu'il prend pour bien est contraire à la tradition apostolique. S'il se rend à tes observations, il vivra, suivant la parole du Prophète, et toi tu délivreras ton âme. S'il résiste, s'il s'obstine, discute avec lui; mais avec patience et mansuétude. Garde-toi de le haïr, de le persécuter; témoigne-lui de ton mieux une charité sincère. Tu n'obtiendrais pas autre chose, que c'est déjà un gain immense de pratiquer la charité et de l'enseigner. Sans elle, ni la science des mystères, ni la foi, ni la prophétie, ni la pauvreté volontaire ne servent de rien.... Toi qui offres le sacrifice du Fils de Dieu, ne sais-tu pas qu'il n'a pas brisé le roseau ébranlé ni éteint la mèche fumante?... Quant à nous, le devoir de notre ministère est de vous exhorter. L'imposition des mains, qui nous a faits prêtres, ne nous a pas élevés au-dessus de vous, ne nous a donné aucun droit de domination sur vous; nous avons reçu tous le même esprit, nous sommes tous les fils adoptifs du Père; ceux à qui le père a donné

[1] S. Jean, c. 13. — [2] Tillem., t. 11, p. 364.

la puissance ne l'ont que pour servir leurs frères. Nous ne faisons donc que remplir notre tâche de serviteur, en vous priant, en vous conjurant de renoncer à une habitude mauvaise. En effet, celui que tu frappes d'anathème est mort ou vivant. S'il vit, tu agis d'une manière impie, en condamnant une âme qui peut changer et se corriger. S'il est mort, l'homme n'a plus sur lui de pouvoir. N'y a-t-il donc aucun péril à vouloir prononcer sur ce qui est réservé au juge des siècles, qui seul a la mesure de la science et de la foi ? Savons-nous comment l'homme que nous condamnons s'accusera ou se défendra au tribunal de Dieu ? *Les jugements du Seigneur sont impénétrables, ses voies échappent à toute investigation* [1]..... Abstenez-vous d'une faute si grande; car je vous le dis en présence de Dieu et de ses anges, et je les prend à témoin qu'au jour du jugement cela vous perdra..... Je vous en supplie donc, ne négligez pas mes avis. Les dogmes hérétiques, contraires à ceux qui nous furent enseignés, les dogmes impies, il faut les anathématiser, les réfuter. Quant aux hommes, il faut leur pardonner et prier pour leur salut. Et plaise au ciel que tous, pleins de l'amour de Dieu et du prochain, fidèles au précepte divin de la miséricorde, nous puissions, au jour de la résurrection, en nous présentant au céleste Epoux, lui présenter en grand nombre ceux que nous aurons sauvés par la douceur et la charité [1] ! »

[1] Is., 40.

[1] Chrys., t. 1, p. 694 et suiv.

CHAPIRE DOUZIÈME.

Théodose. — Son portrait. — Sédition d'Antioche. — Sanglantes représailles du pouvoir. — Consternation du peuple. — Discours et conduite de Chrysostome. — Départ de Flavien pour Constantinople. — Commissaires impériaux à Antioche. — Intervention et remontrances des solitaires. — Nouveaux discours de Chrysostome. — Flavien devant Théodose. — Harangue du pontife. — Réponse de l'empereur. — Amnistie et joie d'Antioche. — Retour de Flavien et discours de Chrysostome. — Prétention de Libanius. — Influence du sacerdoce chrétien.

Il y avait neuf ans à peine qu'une inspiration sublime de Gratien avait été prendre dans la disgrâce et l'exil le fils d'un proscrit, un homme suspect, pour en faire un empereur. C'était une de ces heures suprêmes dans la destinée des peuples, où la Providence, prête à frapper un grand coup suspend sa main comme pour inviter l'homme à un grand et dernier effort pour la désarmer. L'empire blessé au cœur par le désastre d'Andrinople, se débattant à peine contre la mort, glissait dans la tombe sanglante de Valens. La ligne de l'Euphrate était forcée : les Alains, les Taïfales, les Huns se promenaient impunément à travers l'Illyrie et la Thrace ; les Goths venaient marauder aux portes de Constantinople, et leur insolence, qui n'avait plus de mesure, affectait une insultante pitié pour les vaincus si longtemps vainqueurs. Nous sommes las, disaient-ils, d'égorger ces Romains comme des moutons [1]. De Thessalonique à Byzance, d'Antioche à Alexandrie, la terreur et le deuil étaient partout. Le glas de l'empire sonnait.

Théodose se trouva donc, dès son arrivée au pouvoir, en face d'une situation désespérée. Il l'envisagea d'un œil ferme, et l'aborda d'un grand cœur. Temporisateur de génie, Fabius sous les traits de Trajan, il mit l'héroïsme à éviter le combat, la sagesse à user le temps. Reconstituant l'armée, relevant la discipline, il rendait aux légions leur confiance en elles-mêmes par de petits engagements ménagés à propos, dont l'heureuse issue prouvait à tous que la victoire et le labarum n'étaient pas à jamais brouillés. Son quartier général à Thessalonique, l'œil ouvert sur les pas des barbares, ses lieutenants sous sa main et prêts à lui porter au besoin toutes leurs forces, abrité par une triple ligne de forteresses de la Propontide à l'Adriatique, il attendait dans un formidable repos, avec une patience qui était du génie, que la débauche, les maladies, les désordres résultant d'une inaction prolongée chez les hommes en qui la fièvre des champs de bataille tenait lieu de discipline et d'unité, lui livrassent l'armée ennemie démoralisée, décomposée, incapable d'autre chose que de tomber

[1] Chrys., à une jeune veuve, n. 4.

sous ses coups ; ou que les Goths, découragés et séduits, vinssent lui demander eux-mêmes une alliance qui, les asservissant à l'empire, mettrait leurs meilleurs combattants à la solde de l'empereur. Ce calcul du grand capitaine sauva le monde, qu'une téméraire vaillance eût perdu. Il est vrai que ces hordes de barbares à qui de vastes terres étaient livrées, prenant pied dans l'empire, pouvaient lui créer, d'un instant à l'autre, de sérieux embarras. On donnait au voleur la garde de la maison. Mais en ce moment tout cédait, tout pliait sous l'ascendant de Théodose ; sa gloire masquait les périls. Peut-être aussi pressentait-il le prochain remaniement de l'humanité par la Providence, et il préférait devenir l'instrument éclairé d'une révolution inévitable que de la combattre en désespéré. Quoi qu'il en soit, les barbares, frémissants et soumis, n'osaient remuer sous sa main, ou si de temps à autre un bruit d'armes se faisait entendre quelque part, en un clin d'œil l'empereur était accouru, et la victoire avec lui. Le Ciel se déclarait ouvertement pour cet homme de cœur, et le monde rassuré s'abandonnait à sa sagesse.

Ainsi, au dehors, le nom romain retrouvait son prestige ; au dedans, les dissensions étaient apaisées, l'ordre et la confiance commençaient à renaître partout. Grand administrateur non moins que grand soldat, Théodose relevait les finances, rétablissait la justice, réparait les routes, consolait la religion. On n'avait pas à lui reprocher encore cet horrible guet-apens de Thessalonique, qui laissa sur sa gloire une large tache de sang. On admirait, on bénissait un pouvoir aussi doux que fort. L'empereur ne semblait régner que pour donner de plus haut l'exemple du respect des lois et de la vertu. Il rappelait de l'exil les victimes des règnes passés, relevait par de nobles libéralités les familles déchues, abolissait de fait la confiscation, et répudiait pour son compte et celui des siens la part honteuse que, sous le nom de *codicille* ou *fidéi-commis*, la fraude et la captation faisaient à la cour dans les testaments des grands et des riches. On répandait de bouche en bouche un mot heureux sorti de la sienne dans une circonstance solennelle, au moment où les prisons s'ouvraient par son ordre : *Que ne puis-je*, avait-il dit, *ressusciter aussi les morts !* Et ce cri d'une âme généreuse, connu partout, lui faisait des amis partout.

Il comptait trois ans de règne et pas une condamnation à mort : la clémence était montée au trône avec lui. On s'honorait de servir un maître qui n'avait d'autre sceptre que la bonté. Un panégyriste, son contemporain, a dit de lui que, *si Brutus fût revenu sur la terre, il eût abjuré devant Théodose la haine des rois*[1]. Théodose méritait l'estime du monde, et il l'avait.

Au surplus, ce n'était pas seulement un grand empereur, c'était une grande âme. La pourpre ne l'avait pas ébloui. Il ne voyait de son rang élevé que la grandeur de ses devoirs, convaincu que pour tout le reste le dernier des hommes était son égal. Aux titres fastueux, décoration obligée de la dignité impériale, il préférait ceux de bon père et de bon époux. Sa table frugale ne brillait que par l'élégance et la gaîté. Dévoué à ses parents, fidèle à ses amis, protecteur attentif de tous les droits, rémunérateur généreux de tous les services, il ne laissait aucun mérite sans récompense, aucun grief sans le redresser. Econome comme chef de famille, magnifique comme prince, rien n'égalait la simplicité de ses goûts, ni rien non plus la grandeur de ses libéralités. Il aimait le talent, surtout le talent utile, et savait l'encourager. Son palais était ouvert à toute heure à tous ses sujets. Il sortait seul, sans gardes, sans escorte, visitait les ouvrages publics, entrait familièrement chez les particuliers, s'entretenait avec le premier venu, parlant à chacun le langage de sa situation et de son âge. Vainqueur de Maxime, il reçut à Rome les honneurs du triomphe : on portait devant lui les emblèmes brillants des batailles gagnées, des villes prises ; mais tandis que tous les yeux cherchaient le triomphateur sur le char doré, il marchait à pied, mêlé à la foule, prenant la main de l'un, interrogeant l'autre, écoutant avec gaîté les chansons folâtres et satiriques dont il était l'objet, vieux souvenir, et presque le seul, de la liberté romaine. Ses loisirs, quand il en avait, étaient consacrés à de longues promenades à pied, et aux lectures historiques qu'il affectionnait. Les grandes figures de l'antiquité attiraient son regard ; mais il ne parlait qu'avec horreur des Marius, des Sylla, de tous ces ennemis de la liberté, entre les mains de qui la puissance n'avait servi qu'au malheur des hommes. Il n'estimait de la sienne que la facilité de faire le bien. Ses vertus grandirent en proportion de sa fortune, et, chose

[1] Pacat., *Paneg. vet.* 12, 20.

rare! le trône le rendit meilleur. Son âme ouverte à tous les nobles sentiments, était toujours prête à venger les injures par les bienfaits. Il prit sous sa protection la mère et les enfants de Maxime, et pourvut magnifiquement à l'éducation des uns, à l'existence de l'autre. Les Occidentaux opprimés et pillés par l'usurpateur reçurent de Théodose, avec les biens qu'on leur avait pris, des indemnités qu'ils n'attendaient pas. Homme de guerre, habile et heureux, il aimait peu la guerre, et ne tira le glaive que pour la défense et l'honneur de la patrie : ses lois, dans leur ensemble, sont empreintes de l'esprit chrétien dont il était pénétré ; mais sa religion, quoique sincère et profonde, ne domina pas assez les terribles emportements d'un sang trop impétueux. Cependant sa colère s'évaporait vite, et souvent les rigueurs qu'elle inspira, contremandées à propos, donnèrent lieu à de sages rescrits. Après le massacre de Thessalonique, il s'humilia à la face du monde et se soumit comme le dernier des Chrétiens aux dures conditions de la pénitence publique. L'édit qui prescrivait un délai de trente jours entre la sentence et l'exécution, fut un fruit de cette pénitence, qui honore à la fois l'évêque et le souverain [1]. *Les colères des rois*, disait Chrysostome, *sont des colères de lion* : mais du moins la religion contenait sous sa main ce lion frémissant. Un jour que Théodose, commettant des juges pour informer dans une affaire de conspiration, les exhortait à procéder avec équité : *Notre devoir* s'écria l'un d'eux, *c'est de songer à votre conservation. — Songez plutôt à ma réputation*, répliqua le prince *: il s'agit moins de vivre que de bien vivre* [2].

Un grand prestige rehaussait aux yeux des masses les mérites de Théodose : il était le plus bel homme de l'armée et peut-être de l'empire. Sa taille, sa démarche, sa voix, son regard, sa magnifique tête imposaient le respect. Son œil pénétrant et doux scrutait et fascinait. Sur son noble visage respiraient la bravoure et la loyauté. Sublime sur le champ de bataille, il était dans la vie intime d'une bonhomie spirituelle et charmante. Sa modestie égalait sa gloire. Chaste, intègre, désintéressé, il unissait aux vertus guerrières les plus brillantes, toutes les vertus privées. Bon, affable, confiant, il accueillait avec tant de cordialité, avait dans ses manières et son langage tant de simplicité et d'abandon, se montrait en toute circonstance si heureux de faire le bien, qu'il était impossible de l'approcher et de le connaître sans l'aimer. Tout en lui indiquait l'homme supérieur et prédestiné à régner sur les hommes. «Ce qui est étonnant, dit un historien, c'est qu'il s'est trouvé des païens qui, plus frappés de ses vertus que soumis à ses ordres, ont fait de ce prince un objet d'idolâtrie, et l'ont mis au rang des dieux dont il avait proscrit le culte [1] ».

Zosime [2], ennemi déclaré de tous les princes chrétiens, nous représente Théodose comme un empereur violent et faible, adonné au plaisir de la table et gouverné par ses eunuques. Mais Zosime est seul de son avis, et l'on sent, d'ailleurs, que ses invectives ne sont que le cri du polythéisme vaincu [3]. Des historiens plus calmes ont reproché à l'illustre ami de saint Ambroise la multiplicité des emplois militaires créés par lui au grand détriment du trésor, une confiance trop aveugle à ses ministres, et surtout l'introduction des barbares dans l'armée romaine, où ils portèrent l'indiscipline et une perpétuelle agitation [4]. Il n'y a, il ne peut y avoir qu'une manière de juger ces malheureux emportements, si courts mais si terribles, pendant lesquels un mot tombé des lèvres du maître, avidement recueilli par les flatteurs, qui se trouvent toujours là pour le malheur des princes avec leur éternel sophisme de leçon à donner, de force à déployer, pouvait devenir l'arrêt de mort d'un homme, et le devint, en effet, pour les sept mille infortunés de Thessalonique. Théodose pleura toute sa vie un ordre arraché à la colère, rétracté dans la réflexion, exécuté malgré lui avec une horrible perfidie ; il n'en reste pas moins sur sa gloire comme une ombre funeste. Cependant l'histoire lui a décerné et lui conserve le nom de *Grand;* et, en vérité, nous ne voyons pas qu'entre les personnages célèbres qu'elle a honorés de ce nom, il y en ait beaucoup qui l'aient mérité plus que lui. La vraie gloire de Théodose est d'avoir mis son génie et son pouvoir au service de la plus noble des causes, la rénovation du monde par l'Evangile.

Au mois de janvier 387, il y avait quatre ans révolus que l'empereur avait donné à son

[1] Tillem., *Emp.*, t. 5, p. 271 ; Gibbon, t. 6, p. 437. — [2] Pacat., *Paneg. vet.* 12, 20 ; Themist., *orat.* 19 ; Aurel., *Vict. epit.;* Soc., l. 5, c. 14 et 26 ; S. Ambr., *de obit. Theod.*, t. 2, p. 1197, et ep. 40 et 51 ; Calaudian., *in cons. Honor.;* Zosim., l. 4.

[1] Lebeau, Hist. du Bas-Emp., l. 25, t. 5, p. 490. — [2] Zosim. l. 4. — [3] Lebeau, Hist. du Bas-Emp., t. 5, p. 8. — [4] Lebeau, *ibid.*, p. 9.

fils Arcadius le titre d'Auguste. Soit tendresse, soit politique, il voulait que le cinquième anniversaire de cette espèce de consécration impériale fût célébré dans tout l'empire avec le plus grand éclat; et, pour rendre plus magnifiques ces *quinquennales* d'Arcadius, il résolut d'avancer d'une année ses propres *décennales*, heureux de confondre son nom dans une même fête avec celui de son fils. L'usage était, en pareille occurrence, de faire à l'armée une grande distribution d'argent; car, en définitive, l'empire reposait sur elle, et il ne fallait que la révolte d'une légion pour ébranler le pouvoir le plus fort. Ces largesses, nécessaires et funestes, qui devaient racheter sans cesse la stabilité du trône et la paix du monde, épuisaient le trésor, et, pour en combler le vide, il fallait exagérer les contributions et pressurer les contribuables. Les peuples payaient cher leur éphémère sécurité. Théodose donc, afin de pourvoir aux grandes fêtes qu'il projetait, peut-être aussi pour couvrir les grandes dépenses de la guerre contre les Goths, se décida à décréter un nouvel impôt.

Les provinces murmuraient et payaient; dans quelques villes les murmures allèrent jusqu'à la sédition. Le peuple d'Alexandrie, turbulent et désœuvré, insulta les magistrats au théâtre. On parla de rompre avec Constantinople et de livrer l'Egypte à Maxime : boutades d'enfants, fureurs sans portée, que le gouvernement était habitué à dédaigner. Alexandrie jouait à l'émeute.

Dans la métropole de la Syrie, les mêmes causes produisirent les mêmes effets. Le 26 février, le gouverneur, ayant convoqué le sénat, donna lecture de l'édit arrivé la veille. Il n'avait pas fini, que les sénateurs se lèvent, protestent, foulent aux pieds les insignes de leur dignité, puis se répandent dans la ville en criant que tout est perdu, que c'en est fait d'Antioche, que l'empereur exige une somme qu'en vendant tous leurs biens, en se vendant eux-mêmes, les citoyens ne pourront jamais acquitter.

Il en fallait moins pour remuer et soulever une pareille ville, volcan de colères, toujours à la veille d'une éruption. En un instant, les plaintes imprudentes des sénateurs ont mille échos dans les rues. Le peuple prend feu; et tandis que les sages courent chez l'évêque pour le prier d'intervenir près du monarque, la foule, après avoir saccagé les thermes, se jette sur le palais du sénat, où le gouverneur, qui ne l'a pas encore quitté, tremble pour sa vie. La porte s'ébranle sous l'effort des assaillants; des cris de mort se font entendre.

Surpris et déconcertés par la soudaineté de l'orage, les officiers impériaux voient l'émeute, enhardie par leur hésitation, gagner de quartier en quartier, ramassant sur sa route cette populace oisive et turbulente qui vit au fond de toutes les grandes cités et sert d'appoint à toutes les séditions. On couvre de boue les portraits en pied de l'empereur peints sur la façade des monuments publics; on abat sa statue équestre érigée sur la grande place; on s'en prend aux bronzes de ses enfants et de Flacilla sa femme, que ses vertus et ses bienfaits devaient protéger contre ces lâches insolences. On les arrache de leurs piédestaux, et traînés dans la fange, mutilés, souillés, ils sont jetés dans l'Oronte. Seul entre tous, un sénateur avait refusé de s'associer aux fureurs des autres : on incendie sa maison. Le mouvement commence à prendre des proportions inattendues, sans que le gouverneur ni le comte d'Orient se montrent nulle part, quand tout à coup on voit la sédition s'affaisser sur elle-même, soit que chez un peuple plus mobile que violent de tels paroxysmes ne puissent dépasser une certaine mesure, soit qu'à la lassitude se fussent joints chez les meneurs le pressentiment et la peur du lendemain. Dès midi, cette lave mugissante, qui menaçait d'engloutir tout, se réduisait à un peu d'écume balayée sans effort par quelques archers.

Le silence de la stupeur régna bientôt dans la ville. Les audacieux du matin mesuraient d'un œil consterné l'abîme ouvert sous leurs pas. Les courriers expédiés à l'empereur partaient l'un sur l'autre, et les imaginations troublées ne voyaient que gibets, échafauds, terribles et sanglantes représailles. On se racontait à l'oreille qu'un noir fantôme, au visage sinistre, à la taille monstrueuse, avait été vu la nuit précédente, courant à travers la cité, en faisant claquer un long fouet semblable à ceux avec lesquels on excitait les bêtes féroces dans le cirque. Riches, pauvres, femmes, enfants se sauvaient à la hâte dans les bois, dans les montagnes, où plusieurs trouvèrent la mort qu'ils fuyaient; car, des troupes de brigands étant accourues sur leurs traces pour exploiter l'alarme publique, les assassinats se multiplièrent, et chaque jour l'Oronte roulait sous les murs d'Antioche les restes mutilés de quelques malheureux fugitifs.

Cependant, honteuse de sa faiblesse du matin, l'autorité cherchait à la racheter par les excès du soir, d'autant plus implacable qu'elle avait été plus lâche. On entassait pêle-mêle dans les prisons les citoyens les plus honorables et les hommes les plus tarés. Une nuit d'angoisse pesa sur les cœurs, suivie d'un jour plus sinistre. Les magistrats impériaux, de bonne heure à leur tribunal, dans le plus redoutable appareil, faisaient comparaître un à un, chargés de chaînes, tous ceux qu'on avait arrêtés, pour les interroger, pour leur arracher, à force de tortures, un aveu ou une révélation. Le terrible chevalet, les hideuses tenailles, les lanières armées de plomb, tous ces supplices préventifs qui forçaient l'innocence elle-même à se dire coupable, étaient mis en œuvre pour faire parler. Des archers gardaient la porte du prétoire, devant laquelle se pressaient en pleurant ceux des citoyens qui n'avaient pas fui ou n'étaient pas encore arrêtés. Ils venaient, le désespoir dans l'âme, demander grâce pour des parents, pour des amis. Des femmes, enveloppées de leurs grands voiles, se traînaient aux pieds des soldats pour obtenir d'entrer. Repoussées, tenues à distance, elles entendaient les cris des victimes entre les mains des bourreaux, et y répondaient par des cris déchirants. Cette journée fut terrible et longue. Le soir venu, elles attendaient encore, agenouillées sur le seuil, pâles, muettes, les yeux levés au ciel, implorant comme une grâce suprême, et l'espérant peut-être, que l'affaire fût déférée à l'empereur, quand tout à coup les portes s'ouvrent, et l'on voit défiler un à un, à la lueur des torches, entre deux haies de prétoriens, les plus nobles habitants d'Antioche, les mains liées derrière le dos, une corde à la bouche, le visage en sang, et pouvant se traîner à peine à la suite des bourreaux : on les menait à la mort. Un cri terrible se fait entendre. Les mères, les filles tombent évanouies, se relèvent pour courir au lieu des exécutions, voient rouler à terre les têtes de leurs fils, de leur père, de leur époux, s'évanouissent de nouveau et voudraient mourir. On les apporte sans connaissance chez elles; mais déjà leurs maisons sont scellées du sceau public et confisquées, et il faut que des femmes naguère opulentes et enviées mendient de porte en porte un asile, à la merci de la pitié que la peur étouffe. Cinq jours durant, ces interrogatoires et ces supplices furent continués. Innocents ou non, tous s'avouaient coupables dans les tortures; et l'aveu entraînait la peine capitale. Les uns périrent par le glaive, d'autres par le feu, plusieurs sous la dent des bêtes féroces. On fut sans pitié même pour les enfants.

Antioche était une ville de plaisirs et de fêtes. Mais, le malheur réveillant dans les âmes le sentiment religieux, on remplit les temples, on assiéga les autels. Les pensées se tournaient aussi vers Chrysostome, invoqué dans cette crise publique comme l'ange de la consolation. Il se taisait. Tout entier à sa douleur, il avait renoncé à la chaire pour courir, tantôt au prétoire plaider la cause des victimes, tantôt dans les familles mêler ses pleurs à leurs pleurs. L'Eglise, depuis sept jours, ne l'avait pas revu, décidé qu'il était, dans le découragement de son âme, à garder le silence à jamais. A la fin cependant, ne pouvant plus soutenir le poids qui l'oppresse, ni résister plus longtemps aux désirs d'un peuple affligé, il reparaît sur l'ambon. Ses yeux étaient baissés, son front plus pâle que de coutume : une foule immense remplissait le temple, recueillie et consternée, attendant la parole du prêtre comme l'arrêt du Ciel.

« Que vous dirai-je? s'écria-t-il. De quoi puis-je vous entretenir? Ce sont des pleurs qu'il faut aujourd'hui, non des paroles; des lamentations, non des discours; des vœux au ciel, non des harangues au peuple. Tant nous avons été coupables! Tant nos malheurs sont grands et supérieurs à tout remède humain! Ainsi Job, après avoir tout perdu, était assis sur un fumier; et ses amis accourus au bruit de son infortune, d'aussi loin qu'ils le virent, déchirèrent leurs vêtements, se couvrirent la tête de cendres et poussèrent des cris lamentables. Voilà ce qu'auraient dû faire toutes les villes d'alentour : accourir vers la nôtre, et partager nos douleurs. Job alors était assis sur un fumier : aujourd'hui notre ville est enveloppée d'un vaste filet. Le démon alors avait exercé sa rage sur les troupeaux, sur tous les biens du juste : aujourd'hui il s'est déchaîné contre notre ville toute entière. C'est Dieu qui dans l'une et l'autre circonstance a laissé faire l'esprit mauvais, alors pour donner plus d'éclat à la vertu du juste par la grandeur des épreuves, aujourd'hui pour nous rendre plus sages par l'excès de l'affliction. Qu'il me soit donc permis de pleurer sur nos maux : je me suis tu sept jours, comme les amis de Job, et maintenant je ne romps le silence que pour déplorer avec vous notre com-

mune infortune. Qui donc, mes bien-aimés, a porté envie à notre bonheur? D'où a pu venir un tel changement? Rien n'égalait la splendeur de notre cité : rien n'est plus misérable aujourd'hui. Ce peuple si bon, si doux, qui obéissait à la voix des chefs comme un coursier généreux et docile à la main de l'écuyer, s'est emporté tout à coup jusqu'à des excès au-dessus de toute expression. Je gémis, je pleure, moins sur le sort qui nous menace, que sur la fureur de nos emportements. Quand l'empereur ne serait pas irrité contre nous, quand il ne songerait pas à nous châtier, dites, pourrions-nous supporter la honte de nous être rendus si criminels? La douleur m'empêche de poursuivre le cours de mes instructions; je puis à peine ouvrir la bouche et proférer quelques mots, tant l'affliction, comme un frein, enchaîne ma langue et arrête mes paroles! Quoi de plus heureux que notre cité avant ceci? Quoi de plus triste à présent? De quelque côté que nous portions les yeux, ce n'est plus qu'une nuit profonde. Partout la tristesse, partout un morne silence, une solitude pleine d'horreur.... le calme lugubre qui suit les ravages de l'ennemi, quand le fer et la flamme ont tout détruit. C'est bien aujourd'hui qu'il faut s'écrier avec le Prophète: *Appelez les pleureuses, et qu'elles fassent entendre leurs lamentations*[1]! Que tous les yeux, comme des fontaines, s'ouvrent pour verser des larmes! Collines, prenez le deuil; montagnes, pleurez avec nous! Invitons toutes les créatures à prendre part à nos disgrâces. Une ville si grande, la capitale de tout l'Orient, est à la veille d'être effacée de dessus la terre. Celle qui comptait de si nombreux enfants, les a tout à coup perdus, et personne ne lui vient en aide. Nous avons outragé celui qui n'a point d'égal ici-bas; car l'empereur est le chef et la tête de tous les hommes sur la terre. C'est pourquoi recourons à celui qui règne dans les cieux; implorons son assistance. Si le secours d'en haut nous manque, il n'y a pas de réparation possible de nos torts[2] ».

Jean continue ainsi, mêlant la compassion aux reproches, les larmes aux conseils, s'efforçant de consoler, de fortifier, de corriger ce peuple inconsistant et excessif, tombé des folies de l'émeute dans le délire de la peur, éperdu, désespéré, et capable, dans son désespoir, de toute espèce de lâcheté. L'orateur le ramène aux pensées sérieuses, lui rappelle les devoirs dont

[1] Jérém., 9, 17. — [2] Chrys., *Hom.* 2, au peup. d'Ant.

l'oubli a fait son malheur, l'entretient d'espérance, et, par la gravité de la situation, lui fait mieux sentir le néant des choses d'ici-bas, le prix que des âmes faites à l'image de Dieu doivent attacher à la destinée immortelle et à la vertu. Il termine ce discours par quelques mots remarquables au point de vue de la tradition catholique.

« En tout, mes bien-aimés, réglons-nous par la sagesse ; et la pauvreté, loin de nous nuire, nous procurera de grands biens..... Je vous le demande, qu'y avait-il de plus pauvre qu'Elie? Mais il l'emportait sur tous les riches, par cela même qu'il était pauvre, et que la richesse de son âme lui avait fait embrasser par choix la pauvreté... Le roi d'Israël recourait à cet indigent, et celui qui possédait des monceaux d'or écoutait respectueusement l'homme qui n'avait pour toute fortune qu'un manteau; tant ce manteau était plus éclatant que la pourpre des rois, tant la caverne du juste était plus belle que les palais des princes! Aussi le Prophète, montant au ciel, ne laissa-t-il à son disciple que son manteau..... et son disciple le reçut comme un riche héritage : c'était, en effet, un riche héritage, plus précieux que tous les trésors ensemble. Elie, dès lors, exista doublement : il était à la fois dans le ciel et sur la terre. Je sais que le bonheur du juste Elisée vous semble digne d'envie, et que vous eussiez voulu être à sa place. Mais je puis vous le démontrer, nous tous qui participons aux saints mystères, nous avons reçu de Jésus-Christ infiniment plus. Elie a laissé son manteau à son disciple; le Fils de Dieu, en montant au ciel, nous a laissé sa propre chair. Elie s'est dépouillé, Jésus-Christ a emporté avec lui ce qu'il nous laissait. Ainsi, ne perdons pas courage ; cessons de nous lamenter et de craindre le malheur des temps. Celui qui après être mort pour nous sur la croix, nous communique encore sa chair et son sang, que ne fera-t-il pas pour nous sauver? Espérons en lui, invoquons-le, livrons-nous à la prière et aux supplications, songeons sérieusement à pratiquer désormais la vertu; et ainsi nous échapperons au péril présent, et nous mériterons les biens futurs[1] ».

Le lendemain, à la même heure, au milieu du même concours, Jean vint annoncer le départ de Flavien pour Constantinople. Le bruit s'était répandu que les courriers expédiés à l'empereur avaient été retardés par divers accidents, et for-

[1] Chrys., *Hom.* 2, au peup. d'Ant.

cés de quitter les chevaux de poste pour prendre des voitures publiques. On espérait les prévenir. C'est pourquoi le saint vieillard se mit en route sans délai, faisant, malgré ses quatre-vingts ans, les plus grandes diligences, afin que l'expression du repentir arrivât, s'il était possible, avant la nouvelle du forfait. Nul plus que lui n'était propre à ce rôle d'intercesseur; car, outre l'autorité de son ministère et de ses vertus, Théodose l'honorait d'une estime particulière. « Quand je regarde vers ce siége, dit Chrysostome en débutant, et que je le vois vide et privé du maître qui nous instruisait, je me réjouis et je pleure. Je pleure de ne plus voir ici notre père; je me réjouis qu'il soit parti pour nous sauver, pour arracher cette grande ville à la colère de l'empereur. C'est votre honneur, à vous, d'avoir mérité un tel père; c'est sa couronne, à lui, de se montrer si bon pour ses enfants, et de confirmer par les œuvres cette parole de Jésus-Christ: *Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis*[1]. Il est parti, prêt à donner sa vie pour nous tous, quoique bien des choses s'opposassent à son départ: son âge avancé, sa faiblesse, la rigueur de la saison, la solennité qui approche, et son unique sœur malade et près de mourir; il a tout négligé, les affections de la famille, la vieillesse, les infirmités, les fatigues du voyage; il a préféré à tout votre salut, et il s'en va comme un jeune homme, la grandeur de son âme lui donnant des ailes[2] ».

Puis pour alléger le poids qui oppresse les cœurs, il suit pas à pas le généreux pontife, pèse les chances favorables à la cité, les espérances qui lui restent encore, et raconte par anticipation l'audience impériale et le discours de Flavien. « Le seul aspect de cet homme vénérable, dit-il, touchera le maître du monde; car la grâce du Saint-Esprit respire non-seulement dans les paroles, mais sur le visage des Saints. Il lui dira ce que Moïse disait à Dieu: *Ou pardonnez à ce peuple son crime, ou faites-moi mourir*[3]. Telles sont, en effet, les entrailles des Saints, que mourir avec leurs enfants leur est plus doux que de vivre sans eux. Il lui parlera aussi de la Pâque qui approche, de ce temps où Jésus-Christ fit grâce à tout l'univers, et il l'exhortera à imiter son maître, en lui rappelant les paraboles des dix mille talents et des cent deniers. Je connais le courage de notre père; il n'hésitera pas à dire au prince: Prends garde, toi aussi, d'entendre un jour cette parole: *Serviteur méchant, puisque je t'ai remis, sur ta demande, ta dette entière, ne devais-tu pas remettre leurs dettes à tes frères*[1] ?..... La gloire des monarques, ajoutera notre pontife, consiste moins à vaincre leurs ennemis qu'à vaincre leur colère; car les autres victoires, tu les dois en partie à tes capitaines et à tes soldats. Mais le triomphe sur toi-même n'appartient qu'à toi seul, et personne ne partagera avec toi la gloire de ta modération. Tu as subjugé les barbares, subjugue aussi l'orgueil du rang suprême, et que les fidèles apprennent qu'il n'est pas de puissance qui ne puisse être refrénée par la crainte de Jésus-Christ. Glorifie ton maître en pardonnant ceux qui sont avec toi ses serviteurs[2].

Mais l'orateur veut surtout que la confiance du peuple remonte à Dieu. « C'est lui, dit-il, qui se placera entre le prêtre et le monarque, pour inspirer l'un, pour apaiser l'autre; car, de toutes les villes, la nôtre est la plus chère au Seigneur, soit à cause de nos ancêtres dans la foi, soit à cause de nos vertus; et de même que Pierre, le premier des Apôtres, a prêché Jésus-Christ, ainsi, Antioche, la première, a prononcé ce mot: *chrétien*, qui est sa couronne et sa gloire. Si Dieu ne demandait que la présence de dix justes pour faire grâce à un peuple coupable; ici, où nous comptons, non pas dix, ni vingt, ni le double, mais un grand nombre d'âmes qui servent Dieu avec ferveur, comment ne pas espérer? J'entends dire avec un grand abattement: *Les menaces des rois ressemblent à celles des lions*. Oui, mais Dieu peut changer les lions en brebis. Supplions-le donc; adressons-lui une ambassade, et il touchera le cœur du prince; il nous délivrera de notre angoisse. Tandis que notre père accomplit sa mission auprès du roi terrestre, aidons-le de nos prières, invoquons le roi des cieux. La communion de l'Église peut beaucoup[3] ».

Le peuple écoutait, applaudissait, oubliait ses peines, et s'en retournait soulagé et réconforté. Le lendemain, il revenait avec le même empressement se ranger autour de la tribune consolatrice. Le théâtre, l'hippodrome, les thermes étaient abandonnés. On ne se plaisait qu'à l'Église. Jean était là, dès le matin, démentant les fausses nouvelles, combattant les vaines alarmes, ranimant le courage, apaisant les colères, faisant espérer le pardon, s'efforçant de raffer-

[1] Joan., 10. — [2] Chrys., *Hom.* 3, au peup. d'Ant. — [3] Exod., 32, 33.

[1] Math. 18; Chrys., *Hom.* 3, au peup. d'Ant., 1. — [2] Chrys. *Hom.* 3, au peup. d'Ant. — [3] Chrys. *Hom.* 3, au peup. d'Ant. 2.

mir contre la terreur de la mort toutes ces âmes abattues, grondant ou excusant tour à tour, et toujours mêlant aux grandes pensées du moraliste les tendres effusions du père et de l'ami. « Ce Démosthène chrétien, dit Bossuet [1], prononça alors des homélies dignes, par leur éloquence, de l'ancienne Grèce, dignes, par leur piété, des temps apostoliques ».

Cependant, malgré les diligences de Flavien, les nouvelles de la sédition l'avaient devancé près de l'empereur. Théodose s'emporta d'abord aux plus sinistres projets; mais, après avoir parlé de brûler, de massacrer, de ne laisser subsister ni un citoyen, ni un vestige d'Antioche, il se contenta d'ajouter aux magistrats locaux, qui avaient commencé à instruire et à sévir, deux commissaires choisis parmi ses principaux officiers, avec l'ordre de fermer le cirque, les bains, le théâtre, d'ôter à la ville ses priviléges et son titre de métropole, de la réduire à la condition d'un simple bourg soumis à Laodicée, et de lui retrancher les distributions annuelles de grains, établies à Antioche comme à Constantinople et à Rome. Le choix des deux commissaires était d'un heureux augure; car ils n'eussent consenti, ni l'un ni l'autre, à n'être que les aveugles instruments d'une atroce vengeance, et l'un d'eux, Hellébicus, était lié d'amitié avec saint Grégoire de Nazianze [2]. Toutefois, leur arrivée redoubla les frayeurs. Les bruits les plus sinistres se répandirent. Ce fut un sauve-qui-peut général; on voyait déjà la ville en proie au pillage, aux flammes, à toutes les fureurs d'une soldatesque ivre de débauche et de sang. Le gouverneur dut se rendre à l'église, et, quoique païen, y prendre la parole pour rassûrer la multitude éperdue.

Chrysostome, qu'une indisposition avait retenu quelques jours chez lui, accourut le lendemain. « J'ai loué, dit-il, la présence du préfet, qui, voyant la ville agitée de nouveau et vous tous prêts à fuir, est venu, vous a consolés, vous a rendu l'espérance. Mais je rougis pour vous qu'après tant de discours de cette tribune sacrée, vous ayez besoin d'une consolation étrangère. J'ai souhaité que la terre s'ouvrît sous mes pas et m'engloutît, quand j'ai entendu le gouverneur calmer tour à tour et blamer vos frayeurs intempestives et déraisonnables. Ce n'est pas de lui que vous devez recevoir la leçon; c'est vous qui devez la donner aux infidèles. De quel œil oserez-vous les regarder après vous être montrés si poltrons? Quel langage leur adresser, comment leur parler de fermeté dans le malheur, quand nous sommes devenus plus timides que des lièvres? Mais que faire? dites-vous; nous sommes des hommes. Et précisément, parce que vous êtes des hommes, non des brutes, vous devez être plus inaccessibles à de telles frayeurs. Les brutes n'ont pas de raison: le moindre bruit les épouvante; mais toi, homme, qui es gratifié de la pensée et de la réflexion, comment peux-tu tomber dans leur lâcheté? Voyez le navigateur: la mer est furieuse, les nuages se croisent, la foudre éclate, tout le monde s'agite dans le navire; lui, impassible, il reste au gouvernail, occupé de remplir son devoir et de conjurer le péril. Imitez-le, et, prenant l'ancre sacrée de l'espérance en Dieu, demeurez calmes et dignes. *Quiconque*, dit le Seigneur, *écoute mes paroles sans les mettre en pratique, ressemble à un insensé qui bâtit sa maison sur le sable; et la pluie est descendue, et les fleuves se sont débordés, et les vents ont soufflé, et ils ont fondu sur cette maison, et elle est tombée, et la ruine en a été grande* [1]. Eh bien! nous, nous avons agi comme cet insensé; que dis-je? nous sommes tombés plus misérablement que lui; avant la pluie, avant la tempête, avant le péril, un mot a suffi pour nous renverser et nous faire perdre tout ce que nous avions de sagesse. Quel courage voulez-vous que j'aie maintenant? Combien je suis humilié! Combien je souffre! Sans l'insistance de nos pères, je n'eusse point paru ici, je n'eusse pas pris la parole; tant je suis offusqué de votre lâcheté, tant la tristesse et l'indignation remplissent mon âme! Et peut-il en être autrement, quand je songe qu'après tant d'instructions, il a fallu qu'un païen vînt vous exhorter au courage? Priez donc, afin qu'il me soit donné d'avoir un mot à vous dire, et que je puisse, secouant ma tristesse, réveiller un peu mes idées; car la honte de votre pusillanimité m'a profondément abattu [2] ».

Mais déjà les commissaires impériaux s'étaient mis à l'œuvre. La déchéance de la ville était prononcée, d'innombrables arrestations opérées, un tribunal militaire établi, qui devait juger en trois jours, sans appel ni sursis, tous les inculpés; et le nombre de ceux-ci était tel, que les prisons ne suffisant pas à les contenir, on les avait enfermés dans un vaste enclos sans toit. La ville était consternée. Le troisième

[1] Boss., t. 21, p. 104. — [2] Gr. Naz., epist. 123.

[1] Math. 7. — [2] Chrys., *Hom.* 16. au peup. d'Ant. n. 1.

jour venu, avant l'aube, les commissaires se rendaient à cheval au lieu ordinaire de leurs séances, quand tout à coup ils se voient entourés d'hommes inconnus, que leurs vêtements lugubres et leurs pâles visages font ressembler à des spectres. C'étaient les solitaires des montagnes voisines qui volaient au secours d'Antioche. Aucun bruit du monde, aucun écho de ses fêtes ne montaient à eux au sommet de ces rochers, au fond de ces grottes où ils n'entendaient que le mugissement des torrents dans les gorges de la montagne, et la grande psalmodie des vents à travers les pins et les cèdres. Mais au cri d'une ville en détresse ils accourent, et, se précipitant au-devant des mandataires de la Cour, ils demandent la grâce d'Antioche, ou, s'il faut à tout prix des victimes, à mourir à la place des inculpés. Envoyez-nous à l'empereur, disaient-ils, il est chrétien, il est pieux, il écoutera nos prières. Non, vous ne souillerez pas son épée. Vous ne couperez pas une tête, ou ce sont les nôtres que vous ferez tomber [1]. Et en même temps ils menaçaient d'arracher les condamnés aux mains des bourreaux [2].

Plus impétueux que les autres, l'un de ces hommes saisit par leurs manteaux les délégués impériaux et leur enjoint de mettre pied à terre. C'était un petit vieillard d'un aspect misérable. Les officiers levaient la main sur lui, mais à son nom crié dans la foule ils descendent de cheval et se jettent à ses genoux. Tout l'Orient connaissait et vénérait ce pauvre ermite sans lettres, qui passait jours et nuits à prier sur la cime des hautes montagnes, et ne se nourrissait que de farine d'orge trempée dans l'eau. Macédonius, c'était son nom, repoussa les hommages des commissaires et leur dit : « Allez, mes amis, allez porter cet avis à votre maître : Tu es empereur, mais tu es homme ; et au lieu de ne songer qu'à ta dignité, songe à ta nature. Homme, tu commandes à des hommes de la même nature que toi, et comme toi faits à l'image de Dieu ; crains la colère du Créateur si tu détruis cruellement son image. Tu es irrité qu'on ait abattu des statues de bronze : Dieu le sera-t-il moins qu'on abatte des statues vivantes ? Les bronzes, d'ailleurs, il est aisé de les relever, et pour un d'en avoir plusieurs. Mais quand tu auras tué des hommes, comment réparer cette perte ? Pourras-tu ressusciter ceux qui ne sont plus, et faire rentrer les âmes dans les corps privés de vie [3] ? »

[1] Chrys., *ibid.*, *Hom.* 17, au peup. d'Ant., n. 1. — [2] Chrys., *ibid.*, n. 2. — [3] Théod., l. 5, c. 19; Chrys., *Hom.* 17, au peup. d'Ant. n. 1.

Le langage, le regard de cet homme qui semblait être le messager d'un monde mystérieux, firent impression sur les commissaires ; ils promirent d'en référer à l'empereur. La foule les porta plus qu'elle ne les suivit au prétoire, où déjà les prévenus, rangés autour du tribunal, attendaient leur arrêt de mort. Mais là un nouvel obstacle arrête les juges. Des évêques, des prêtres, Chrysostome en tête [1], obstruent la porte et déclarent qu'on n'entrera qu'en passant sur leurs corps, à moins qu'on ne promette la grâce des accusés ; et ils embrassaient les genoux des officiers impériaux, s'efforçant de faire prévaloir la pitié dans leurs âmes, tantôt par d'humbles supplications, tantôt par de nobles et sévères remontrances. Vaincus, ceux-ci firent un signe d'acquiescement, auquel répondit aussitôt une clameur immense. Peuple, moines, prélats se jettent sur les commissaires pour les remercier, les bénir, leur baiser les mains. Les gardes cèdent sous la pression de la foule : le tribunal est envahi. Une femme, la tête nue, les cheveux épars, s'était attachée à la bride du cheval d'Hellébicus et venait d'entrer dans le prétoire avec lui. Le premier objet qui frappe son regard, c'est son fils enchaîné, entre deux soldats ; elle court à lui, l'arrache aux gardes, le traîne vers le représentant de l'empereur, et avec des larmes, des prières à déchirer l'âme la plus ferme, elle conjure Hellébicus d'épargner l'unique soutien de sa vieillesse, d'avoir pitié d'une mère au nom de sa mère, et, s'il ne peut lui rendre son fils, de l'immoler elle-même avec lui [2]. Tout le monde pleurait. Il fut sursis à tout, et les commissaires s'apprêtèrent à partir immédiatement pour aller solliciter, eux-mêmes, la clémence impériale. Les solitaires voulaient les suivre ; mais, pour épargner à des vieillards exténués les fatigues d'un long voyage, il fut convenu qu'ils se contenteraient d'une requête qui serait mise sous les yeux de Théodose et appuyée par les commissaires. La requête, rédigée incontinent, était aussi ferme que respectueuse, et, tout en faisant appel à la pitié de l'homme, citait le monarque au tribunal de Dieu. Les pieux intercesseurs ajoutaient que, s'il fallait du sang pour expier l'émeute, ils étaient prêts à donner le leur.

Tandis qu'Hellébicus restait à Antioche pour la calmer et la contenir, son collègue, Césarius, partit pour Constantinople en toute hâte, s'ar-

[1] Chrys., *ibid.*, au peup. d'Ant., n. 2. — [2] Chrys., *Hom.* 17, n. 2.

rêtant à peine aux relais et ne descendant de voiture ni pour boire ni pour manger. Déjà les détenus avaient été transférés des prisons, où ils étaient entassés, dans un vaste édifice avec portiques et jardins, où, gardés à vue pour la forme, ils purent recevoir tous les jours la visite de leurs parents et les adoucissements réclamés par leur position. Avec sa mobilité ordinaire, la ville passa de l'extrême terreur à la joie la plus indécente.

Pour les gens sensés, pour Chrysostome surtout, ce fut un surcroît de chagrin. « Nos malheurs ne sont pas réparés, s'écria-t-il, la sentence de l'empereur est encore incertaine; ceux qui géraient les affaires de la cité sont tous dans les fers; et des hommes qui habitent cette ville avec nous, courent au fleuve se baigner, se livrer à l'orgie, folâtrer et danser avec des femmes ! Comment les pardonner? comment les excuser? Ou plutôt quel châtiment ne mérite pas une telle conduite? La tête de la ville est en prison, ses membres sont dans l'exil, leur sort est encore en suspens, et toi, tu peux danser, t'amuser, te livrer à une folle gaîté ! — Mais nous ne pouvons pas nous passer de bains. — Sottise ! mauvaise plaisanterie ! Depuis combien d'années ou de mois êtes-vous privés de bains ! Depuis vingt jours à peine, et vous vous plaignez comme si c'était depuis un an ! Pensiez-vous à vous baigner quand vous trembliez pour vos jours, quand l'invasion militaire vous menaçait, quand vous fuyiez au désert et dans les montagnes? Si quelqu'un vous eût dit alors : Renoncez au bain, et vous serez délivrés de vos maux, auriez-vous hésité? Et maintenant qu'il faut rendre grâces au Seigneur pour nous être venu en aide, vous l'outragez, vous vous amusez, et, la crainte passée, vous tombez dans une torpeur plus grande ! Les bains seraient ouverts, que le malheur de tant de gens placés en face de la mort devrait nous faire oublier toute espèce de plaisir. Il s'agit de la vie, et vous songez aux bains, et vous vous occupez de fêtes ! Prenez garde, en méprisant les périls passés, de vous en attirer de plus grands..... Je sais, quant à vous, que vous êtes étrangers à ces folies, mais réprimez donc, punissez, châtiez ceux qui s'y livrent[1] ».

La dégradation d'Antioche, la perte de ses privilèges inspirent à Chrysostome de belles réflexions. « Vous vous plaignez, dit-il, que la ville ait été dépouillée de sa dignité? Apprenez en quoi consiste sa dignité, et vous saurez alors, qu'à moins d'être trahie par ses habitants, elle ne peut la perdre. En effet, ce n'est pas son titre de métropole, ni la grandeur de son enceinte, ni la beauté de ses édifices, ni le grand nombre de ses colonnes, ni ses vastes portiques et ses promenades, mais la vertu et la piété des citoyens qui font la gloire, la dignité, la force de la cité; que ceci lui manque, les Césars auraient beau la combler d'honneurs, elle n'en serait pas moins la plus méprisable des villes. Voulez-vous savoir quelle est la dignité, la noblesse originelle de votre patrie? *C'est à Antioche que les disciples furent d'abord appelés Chrétiens*[1]. Voilà un avantage que ne peut vous disputer aucune cité, même celle de Romulus, et qui nous permet de lever la tête en face de l'univers. Voulez-vous que je vous dise une autre de nos gloires? On était menacé d'une grande famine, et, s'oubliant eux-mêmes, les habitants d'Antioche résolurent de secourir selon leur pouvoir les saints de Jérusalem. Voilà une seconde dignité, la charité dans la détresse..... En voici une troisième : Quelques Juifs, étant venus ici, troublaient la prédication, s'efforçant d'introduire les observances mosaïques. Vos pères n'acquiescèrent pas à cette innovation; mais, s'étant réunis, ils députèrent Paul et Barnabé à Jérusalem, afin que l'enseignement apostolique restât pur de toute faiblesse judaïque. Voilà la suprématie, l'excellence de notre ville, ce qui la fait métropole, non sur la terre, mais dans le ciel. Tous les autres honneurs sont caducs et périssables, ils finissent avec la vie et bien des fois avant elle; vous le voyez aujourd'hui. Pour moi, une ville où n'habite pas la piété, est moins qu'un village, qu'une caverne..... J'entends dire de toutes parts : Malheur à toi, Antioche ! Et je ris de la puérilité de ceux qui parlent ainsi. C'est quand vous verrez des hommes qui mentent, qui jouent, qui se parjurent, qui blasphèment, qui s'enivrent, c'est alors qu'il faudra dire : Antioche, malheur à toi ! Qu'es-tu devenue? Ah ! mes bien-aimés, ne nous arrêtons pas aux opinions de la foule, mais comprenons bien quelle est la prééminence de la ville, et ce qui la fait métropole. Et si je tiens ce langage, ce n'est pas que je désespère de la voir reprendre ses titres et sa puissance; car l'empereur est pieux et humain. Mais je veux que si elle retrouve ses privilèges, vous n'en soyez

18, au peup. d'Ant., n. 4.

[1] Act. 11.

pas plus orgueilleux pour cela. Quand vous voudrez la vanter, ne parlez ni des belles eaux ni des grands cyprès de Daphné, ni de la population qui remplit vos murs, ni de la richesse de vos marchés, ni de la facilité de circuler sur les places et dans les rues bien avant dans la nuit; attestez la douceur, la charité, les vertus, la ferveur de ses habitants, leurs veilles pieuses : c'est ainsi que vous donnerez d'Antioche une haute idée[1] ».

Le saint orateur se plaît surtout à célébrer le dévouement des solitaires chrétiens : cette noble preuve de courageuse affection qu'ils viennent de donner à leurs frères, et qu'il fait contraster avec la lâcheté des philosophes. « Où sont maintenant, s'écrie-t-il, ces porteurs de vieux manteaux, qui font parade de leurs longues barbes, qui tiennent un bâton dans la main droite, les philosophes des Gentils, méprisables cyniques, plus vils que les chiens qui mangent sous la table de leurs maîtres, qui ne font rien que pour assouvir leur ventre ? Ils ont tous déserté la ville, ils ont tous fui, ils sont allés se cacher dans les cavernes. Seuls, ceux qui montrent la vraie philosophie dans les œuvres ont paru courageusement sur la place publique, comme aux temps les plus calmes de la cité. Les habitants de la ville se sont retirés au désert et sur les montagnes : les habitants du désert sont accourus à la ville, et ont prouvé, par leurs actes, ce que je n'ai cessé de vous dire ces derniers jours, qu'à l'homme vertueux rien ne peut nuire, tant la sagesse spirituelle est supérieure à tout, bonheur ou malheur ! L'un ne peut l'amollir, ni l'autre l'abattre; mais, toujours égale à elle-même, elle montre partout la force qui lui est propre. Qui n'eût pas été découragé par les difficultés de notre situation ? Les chefs de la cité, les hommes qui exerçaient le pouvoir, qui jouissaient d'une grande fortune, d'un grand crédit près de l'empereur, ont abandonné leurs maisons, cherchant le salut dans la fuite, oubliant amitié et parenté, affectant de ne pas connaître ceux qu'ils connaissaient le plus et d'en être inconnus. Les solitaires, ces pauvres gens qui n'ont pour tout avoir qu'un vêtement usé, qui vivent dans une simplicité rustique au fond des bois et sur les montagnes, ces hommes de rien, tels que des lions doués d'un grand et noble sentiment, se sont levés au milieu de la terreur universelle, et en un instant ils ont tout sauvé. Et, comme des guerriers qui n'ont qu'à paraître pour dissiper les ennemis, en un seul jour, ils sont descendus, ils ont parlé, ils ont mis fin à nos maux et sont rentrés chez eux. Telle est la philosophie apportée par Jésus-Christ au genre humain !..... Nous n'avons pas besoin de discours pour démontrer la vanité du paganisme, la pusillanimité des philosophes eux-mêmes : les faits disent assez haut que tout, chez les païens, est fiction, comédie et parade[1] ».

Pendant que la mobile Antioche, trop tôt rassurée, s'abandonnait inconsidérément à la confiance, à Constantinople Flavien sollicitait une audience sans l'obtenir. Théodose s'obstinait à ne pas le voir, à défendre qu'on lui parlât de la ville coupable, quand Césarius, qui avait franchi en six jours les trois cents lieues de l'Oronte au Bosphore, entra chez l'empereur sans être annoncé ni attendu. Il raconta, en la réduisant à ses vraies proportions, l'échauffourée d'Antioche, suivie d'un si prompt et si grand repentir, les sanglantes représailles des magistrats, la terreur, le désespoir de la cité, l'intervention, les remontrances des solitaires et des évêques, dont il présenta la requête tachée de leurs larmes qu'il avait senties sur sa main, et, se mettant à genoux, il fit appel à la haute clémence du prince. Aux prières du maître des offices, le sénat de Constantinople, les députations de Laodicée[2] et d'autres villes, joignirent leurs instances. Théodose hésitait encore. Ce fut alors que Flavien parut devant lui[3]. Il avait les yeux baissés, et se tenait à distance sans dire mot; l'empereur s'avança vers l'évêque, et, d'une voix plus émue que sévère, il énuméra les témoignages d'intérêt prodigués sous son règne à la ville séditieuse. Et voilà, s'écria-t-il, leur reconnaissance : ils ont outragé même les morts : Flavien, relevant sa noble tête où respirait, avec la majesté de la vieillesse et de la sainteté, une douleur sincère et profonde, parla ainsi :

« Nous l'avouons, prince, nous ne pouvons le nier, tu témoignas toujours à notre patrie

[1] Chrys., *Hom.* 17, au peup. d'Ant., n. 2.

[1] Chrys., t. 2, *Hom.* 17, au peup. d'Ant. n. 2.

[2] La conduite de Laodicée en cette circonstonce avait d'antant plus de mérite, qu'il y avait entre elle et sa voisine une rivalité ancienne, et portée si loin que les habitants d'Antioche eussent préféré, disaient-ils, être exterminés jusqu'au dernier, que de rien devoir à l'intervention de ceux de Laodicée. (Chrys., *Hom.* 7, sur l'épître aux Coloss., n. 3.)

[3] Sozomène raconte que Flavien, pour incliner à la clémence l'âme de Théodose, fit chanter, pendant le repas de l'empereur et par les jeunes enfants de la musique impériale, des chansons lugubres, où les habitants d'Antioche exprimaient leur repentir et leur désespoir. (Sozom., l. 7, c. 23.) C'est plus ridicule que vraisemblable.

une grande affection; et c'est pourquoi nous éprouvons un chagrin extrême d'être devenus, par l'envie du démon, ingrats envers notre bienfaiteur, et d'avoir irrité contre nous celui qui nous aimait tant. Détruis, brûle, massacre Antioche : quelque sort que tu nous fasses subir, nous ne serons pas assez punis. Prévenant ton courroux, nous nous sommes infligé à nous-mêmes un supplice pire que mille morts. Car que peut-il y avoir pour nous de plus amer que d'avoir exaspéré sans motifs un prince qui nous comblait de tant de bienfaits, qui nous portait tant d'affection, et de sentir que toute la terre connaît et condamne l'excès de notre ingratitude? Si les barbares, fondant sur notre ville, eussent renversé nos murs, incendié nos maisons, emmené de nombreux captifs, ce serait un moindre mal. Pourquoi ? Parce que, toi vivant et plein de bonté pour nous, nous aurions l'espoir de voir cela finir, et de recouvrer avec notre liberté une plus grande splendeur; au lieu qu'à présent, privés de ta bienveillance, ayant perdu tes bonnes grâces qui étaient notre plus sûr rempart, à qui désormais aurions-nous recours ? De quel côté porter nos regards, après avoir offensé un maître si doux, un père si indulgent ? Si donc l'attentat de nos concitoyens est horrible, la peine qu'ils subissent ne l'est pas moins : ils n'osent regarder personne, ni jouir de l'éclat du jour, tant la honte tient leurs paupières baissées et les contraint à fermer les yeux. Plus misérables que des prisonniers, toute liberté leur est ravie : rien n'égale leur humiliation; ils ne pensent qu'à la grandeur de leur faute et de leur malheur, et n'en respirent pas, croyant voir la terre entière s'élever contre le crime avec plus de force que celui qu'ils ont offensé... »

Le vieillard continue, et, avec un admirable mélange d'habileté et d'onction, de pieuse adulation et de sainte autorité, il fait appel tour à tour à la clémence de Théodose et à sa foi, aux intérêts de son âme et à ceux de sa renommée, lui cite, avec de nobles paroles de Constantin, de plus nobles encore sorties de sa propre bouche, et après un tableau navrant des malheurs et du repentir d'Antioche, il termine ainsi :

« Mes concitoyens ne t'ont pas peu honoré, prince, en me choisissant pour leur intercesseur ; car ils ont eu de toi cette excellente et très-belle idée, qu'entre tous ceux qui relèvent de ton sceptre, tu distingues les prêtres de Dieu, même les plus petits. Mais je ne viens pas seulement de la part de mes frères; je viens aussi et surtout au nom de celui qui est le maître des anges et le nôtre, dire à ton âme miséricordieuse : *Si vous remettez aux hommes leurs offenses, Dieu vous remettra les vôtres.* Souviens-toi de ce jour où chacun de nous rendra compte de ses actions, et songe que si tu fus offensé, tu peux, par une sentence de pardon, effacer toutes tes fautes, sans peine, sans effort.

« D'autres t'apporteront de l'or, de l'argent, des offrandes de ce genre ; moi, je me suis approché de ton trône avec nos saintes lois, que je te présente au lieu de tous les dons, et je te supplie d'imiter ton maître, qui, chaque jour, outragé par nous, ne cesse de nous combler de bienfaits.

« Ne confonds pas nos espérances ; ne rends pas vaines nos promesses. Je veux que tu le saches : si tu consens à te laisser fléchir, à renoncer à ta juste vengeance, si tu rends à Antioche ton affection première, j'y reviendrai plein de confiance. Mais si tu l'as bannie de ta pensée, je n'y rentrerai pas, je ne reverrai plus son territoire, je la renierai à jamais, je deviendrai citoyen d'une autre cité. A Dieu ne plaise que j'accepte pour ma patrie une ville à laquelle, toi le plus clément, le meilleur des hommes, tu n'as pas voulu faire grâce [1] ! »

Ce discours, un peu long peut-être [2], fut écouté par l'empereur avec une religieuse attention. Son émotion se trahissait malgré lui sur son visage. A la fin, il s'écria : « Qu'y a-t-il d'étonnant que nous, hommes, nous pardonnions à des hommes qui nous ont offensés, lorsque le Maître du monde, descendu sur la terre, fait esclave pour nous, et crucifié par ceux qu'il avait comblés de faveurs, a prié son Père pour ses bourreaux, en disant : *Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font?* » En même temps, il pressa Flavien de partir et d'apporter au plus vite la bonne nouvelle à ses enfants. « Je sais qu'ils sont en proie à de cruelles

[1] Le lecteur trouvera, à la suite de cette histoire, dans les œuvres de notre Saint (*Hom.* 21, au peuple d'Ant. n. 3), le texte traduit de cette belle et touchante allocution. Nous avons voulu éviter un double emploi en ne l'insérant pas ici.

[2] « Je conviens, dit l'abbé Auger, que ce discours est réellement un peu long ; mais il faut observer qu'il a été prononcé en présence d'un grand nombre d'assistants, quoiqu'il ne fût adressé qu'au seul Théodose, et que les Grecs, en général, étaient plus patients que nous pour écouter de longues harangues. Nous voyons dans Démosthène et dans Eschine que les Athéniens avaient envoyé à Philippe, pour conclure la paix, dix députés, parmi lesquels étaient ces deux orateurs ; que les dix députés firent chacun leur harangue ; que celle de Demosthène et d'Eschine étaient fort longues. » (Aug., *Hom.* de S. Jean Chrys., t. 1, p. 143.)

inquiétudes : hâte-toi, va les consoler. En revoyant leur pilote, ils oublieront tous leurs maux ». Et, comme le vieillard insistait, et demandait au prince d'envoyer son fils lui-même pour mieux assurer la ville de son pardon : « Priez Dieu, répondit Théodose, que les obstacles disparaissent, que la guerre cesse, et j'irai moi-même vous consoler [1] ».

Flavien se fit devancer par de rapides courriers, trop lents au gré de l'empereur, dont la généreuse impatience comptait maintenant les jours, les heures, qui devaient prolonger encore l'angoisse d'Antioche. Hellébicus reçut dans la nuit le rescrit impérial, et, dès le point du jour, il réunit les détenus pour leur en faire la lecture. Théodose regrettait le sang versé, et révoquait les ordres donnés pour la punition de la ville et des habitants ; Antioche rentrait dans tous ses titres et priviléges : la grâce était sans condition ni restriction.

En un clin-d'œil la bonne nouvelle se répand dans la ville entière. On ouvre les bains publics ; la grande place est parée de guirlandes et de fleurs [2] ; les prisonniers rendus à la liberté, et menés en triomphe par leurs familles, traversent les foules attendries ; on se félicite, on s'embrasse dans les rues, on bénit le ciel à haute voix, on mêle dans la même effusion de reconnaissance et de joie les noms de Théodose, de Flavien, de Césarius. Le soir, la splendeur des illuminations égala la lumière des plus beaux jours. L'ivresse des cœurs gagnait les hommes les plus sérieux. Hellébicus lui-même s'associait aux banquets, aux jeux du peuple, et le peuple de son côté votait des statues [3] à Hellébicus.

Quand Flavien reparut au milieu de son troupeau, les témoignages de la plus affectueuse gratitude accueillirent son retour. On le reçut, moins comme un pontife et un père, que comme un ange chargé de porter à la terre la plus belle grâce de Dieu. Dieu lui-même parut acquitter la dette du peuple, en ménageant au pieux vieillard la consolation de revoir sa sœur dont il ne recueillit que plus tard le dernier soupir. Du reste, la religion, qui avait eu la plus grande part dans la délivrance d'Antioche, eut aussi le plus beau rôle dans la fête. Ces mêmes autels, assiégés naguère de supplications anxieuses, virent la foule ivre de joie leur porter, plusieurs jours de suite, les hommages fervents d'une reconnaissance profondément sentie. Le consolateur de ses frères affligés, fut l'organe éloquent de leur pieuse allégresse. C'était le jour de Pâques, 25 avril ; l'éclat surnaturel du divin ressuscité resplendissait sur la ville, qui semblait, elle aussi, sortir du tombeau. Chrysostome prit la parole : son discours fut un chant de triomphe. « Béni soit Dieu, s'écria-t-il, qui nous permet de célébrer avec vous cette solennité sainte dans la joie la plus grande, qui a rendu le chef à ses membres, le pasteur à ses ouailles, le maître à ses disciples, le général à ses soldats, le pontife à ses prêtres ! Béni soit Dieu qui nous accorde au-delà de nos demandes et de notre espoir !... Rendons-lui grâces ; admirons sa puissance, sa bonté, sa sagesse, le soin qu'il a pris de notre cité. Le démon a voulu la perdre en l'entraînant au crime ; et Dieu, par nos malheurs mêmes, a rendu plus illustres et la ville, et le pontife, et le prince [1] ». Puis, il rapporte tout au long la harangue de Flavien à Théodose, harangue qui était son ouvrage, et après avoir cité quelques mots heureux de l'empereur : « Que les Gentils soient confondus, s'écrie-t-il, ou plutôt qu'ils ne le soient pas, mais qu'ils soient instruits et que, renonçant à leurs erreurs, ils se tournent vers la vertu du Christianisme et apprennent du monarque aussi bien que du pontife la divine sagesse de notre loi !... Pour vous, ajouta-t-il en finissant, ce que vous avez fait aujourd'hui, dans l'élan de la fête, pour célébrer la renaissance de la cité, en couronnant la place publique, en illuminant les rues, en dressant devant vos portes des lits de gazon, faites-le tous les jours d'un autre manière ; couronnez-vous, non de fleurs, mais de vertus ; allumez dans vos âmes le flambeau des bonnes œuvres, livrez-vous aux effusions d'une joie spirituelle, et ne cessons de rendre grâces au Seigneur, non-seulement pour nous avoir délivrés de nos maux, mais pour avoir permis que nous les ayons connus. La délivrance et l'affliction contribuent également à la gloire de la cité [2] ».

« Il y aurait, dit un critique moderne, un rapprochement intéressant à faire entre cette homélie et le discours composé par Libanius sur le même sujet [3] ». On trouve, en effet, dans les œuvres de celui-ci une harangue qu'il est censé avoir faite en présence de Théodose pour l'engager à la clémence, et une autre pour

[1] Chrys., *Hom.* 21, au peup. d'Ant, n. 4. — [2] *Ibid.* — [3] Lebeau, Hist. du Bas-Emp., l. 23, § 43.

[1] Chrys., *Hom.* 21, au peup. d'Ant., n. 1. — [2] Chrys., *Hom.* 21, au peup. d'Ant., n. 1. — [3] Alb., Thèse. p. 49.

lui rendre grâces quand il eut pardonné. Zosime attribue à l'intervention du sophiste l'amnistie d'Antioche. Mais l'historien païen se trompe ici doublement. Libanius ne quitta pas la Syrie [1], et son discours n'est qu'une déclamation faite après coup, ou, tout au plus, une requête adressée de loin à l'empereur. En tout cas il n'eut sur les déterminations de celui-ci aucune influence. « C'est un tissu d'anachronismes et de maladresses [2] ».

Plus tard, sur la chaire de Constantinople, en face du palais d'Arcadius, Jean rappelait les souvenirs d'Antioche, et n'hésitait pas à dire : « Notre ville, autrefois, ayant offensé l'empereur, il résolut de la détruire de fond en comble, maisons, hommes, enfants. Telles sont les colères des rois. Ils accordent au pouvoir tout ce qu'ils veulent, tant un pouvoir sans bornes est chose funeste [3] ! » Et le temps était éloigné encore où le Christianisme, devenu la loi et l'esprit du monde, devait poser ces bornes désirées et nécessaires au pouvoir, et lui donner son vrai caractère. En attendant, ce qu'il était possible de faire, il le faisait. Debout entre les rois et les peuples, il protégait les uns, apaisait les autres, combattait avec le même dévouement intrépide et modeste la licence et le despotisme, et, tout en enseignant, tout en inculquant dans l'intérêt de tous le respect de l'autorité, il opposait à l'orgueil du trône, aux enivrements du pouvoir absolu, de sages remontrances et de saintes menaces souvent écoutées. Il faisait l'éducation du monde. Les vertus, le talent de ses pontifes, le grand caractère dont ils étaient revêtus, les hautes maximes de l'Evangile, toujours et éloquemment rappelées et commentées par eux, formaient le contre-poids salutaire, et seul possible alors, d'une société entraînée à la servitude par le poids immense de son passé. La seule barrière assurée contre les envahissements de la force, c'était leur courage : il ne fit point défaut à l'humanité.

[1] Zozim., l. 4. — [2] Albert, Thèse, p. 39. — [3] Chrys., *hom.* 7, aux Coloss. 3.

CHAPITRE TREIZIÈME.

Extension du Christianisme. — Lutte ardente de l'esprit chrétien contre les vices et les misères du siècle. — Superstitions populaires. — Ignorance et avilissement des grands. — Domaines immenses. — Luxe effréné. — Tenue des femmes et des jeunes gens. — Eunuques. — Esclaves. — Thermes. — Gladiateurs. — Hippodrome. — Théâtre. — Oisiveté du peuple. — Découragement du travail libre. — Usure. — Impôts. — Chrysargyre. — Curiales. — Désespoir des contribuables. — Misère générale. — Paupérisme antique. — Assistance par l'Etat. — Créations charitables. — Abaissement des caractères. — Sublimes efforts du Christianisme. — Admirable rôle de ses docteurs.

Le clergé d'Antioche s'était acquis, par sa noble conduite dans les épreuves de la ville, d'incontestables droits à la reconnaissance publique. Les païens eux-mêmes rendirent hommage à son dévouement, et quelques-uns en furent touchés jusqu'à se convertir au Christianisme. Jean célébra sans orgueil ce nouveau triomphe de la foi [1], auquel il avait une part si grande, et qui lui apportait un surcroît notable d'autorité morale et d'influence. Aux yeux d'Antioche chrétienne, il fut désormais la personnification du sacerdoce, le sacerdoce tout entier. Mais cette flatteuse popularité n'eut pour ce noble cœur aucune ivresse, il n'aima que les devoirs et le zèle qu'elle lui imposait ; et, pendant les neuf ans qu'il resta attaché encore à la métropole de La Syrie, on le vit déployer, au point de vue de l'apostolat, la plus féconde activité. Ses nombreuses homélies sur la Genèse, sur les Evangiles de saint Jean et de saint Mathieu, sur les Epîtres de saint Paul aux Romains, aux Corinthiens, aux Ephésiens, une foule d'autres non moins remarquables, sont de cette époque, et attestent autant d'éloquence que d'abnégation, de courage et de charité. Pour comprendre le mérite et la portée de ces travaux, il faut se reporter au siècle de l'orateur.

L'essor du Christianisme avait brisé toutes les entraves : il régnait sur le monde romain. Les édits de Théodose, en proscrivant les sacrifices, furent le coup de grâce du polythéisme. Sans doute l'illustre ami de saint Ambroise

[1] Chrys., disc. 1, sur ann.

n'abusait pas de son pouvoir pour imposer ses croyances à personne. Nul n'était inquiété pour avoir préféré la mythologie à l'Evangile. Libanius et Symmaque recevaient les faveurs du prince en restant fidèles aux dieux; et non-seulement les païens occupaient des emplois à la cour, au sénat, dans l'armée, mais leurs écrivains jouissaient de la plus absolue liberté d'exposer leurs idées, de combattre, d'invectiver et même de calomnier leurs adversaires.

Cependant le paganisme s'en allait de sa belle mort: cadavre avant de mourir, rien ne pouvait ranimer cette défaillance suprême. En perdant, avec l'appui des Césars, le prestige du culte, il avait tout perdu; et, une fois le joug de l'habitude brisé, les âmes venaient en foule au Christianisme.

Mais l'expansion soudaine de son empire n'était pas pour celui-ci le complet triomphe de son esprit. Que d'hommes, en effet, il lui fallait accueillir parmi les croyants, qui, nouveaux venus du polythéisme, en gardaient les préjugés, et apportaient à l'Eglise plus de misères et d'embarras que de force et de gloire! Une autre cause concourait inévitablement et incessamment à l'affaiblissement des mœurs chrétiennes. Ces mille relations de tous les jours, de tous les instants, par la parenté, par la politesse, par le commerce, par la réciprocité des besoins et des services entre des hommes qu'abrite la même cité, souvent le même toit, permettaient aux disciples du Christ d'exercer sur les Juifs et les païens une influence qu'à leur tour, Juifs et païens faisaient subir aux disciples du Christ. Ceux-là n'avaient qu'à gagner, ceux-ci qu'à perdre à ce contact: les mœurs et la foi, tout en souffrait. Comme ces plantes opiniâtres, fléaux de nos champs, dont les racines pullulent sous la charrue qui les déchire, le paganisme et le Judaïsme abattus et arrachés traçaient encore et drageonnaient sans fin au milieu des divins labours de l'Evangile. Cet inconvénient était surtout sensible à Antioche, où le climat amollissant, le goût du théâtre, l'habitude des fêtes, le caractère de la population ardente au plaisir, lâche au travail, inclinée à la superstition, formaient autant d'obstacles à défier, à désespérer le plus intrépide apostolat. La foule, qui venait à l'église applaudir l'orateur sacré, délaissait le prêtre au milieu des saints mystères pour courir à l'hippodrome prodiguer d'autres applaudissements à ses écuyers favoris. Des préjugés absurdes, de ridicules pratiques contrastaient dans la vie d'un grand nombre de chrétien, avec la pureté, la sainteté de l'esprit chrétien, presque étouffé dans les cœurs sous une couche épaisse de paganisme. Chrysostome attristé, sans être découragé, dut croire bien des fois que sa parole impuissante charmait plus qu'elle ne corrigeait ses frivoles auditeurs.

Malgré la diffusion de l'Evangile, malgré l'incontestable progrès de son spiritualisme divin, la superstition prenait encore une grande place dans la vie et les pensées des hommes de ce temps. Romains ou Hellènes, riches ou pauvres, beaucoup dans le sein même du christianisme, croyaient aux présages, aux sortiléges, à la divination, à l'astrologie, employaient les sorciers, les philtres, les amulettes, la magie. Mêlant bizarrement le nom d'Alexandre le Grand à leurs absurdes pratiques, ils portaient au cou ou au pied des médailles d'argent ou d'or à l'effigie du héros macédonien. L'Evangile servait aussi à ces misérables usages. Avoir sur sa poitrine quelques feuillets du saint livre, roulés dans un sachet ou un étui, était contre les accidents de la vie un préservatif infaillible, et l'on faisait même avec des mots du texte sacré de merveilleux talismans.

Un enfant venait-il à naître, on allumait autour de son berceau grand nombre de lampes, portant chacune le nom de quelque personne connue par sa longévité; l'enfant devait s'appeler comme la lampe qui mettait plus de temps à s'éteindre : c'était le présage d'une longue vie, qu'on rendait plus assuré en suspendant à son coup un lambeau d'un livre d'Evangiles, à ses petites mains des sonnettes ou des fils de laine écarlate. Les nourrices, recueillant dans les bains publics la boue déposée au fond des cuves, en couvraient le front de leurs nourrissons pour les préserver du *mauvais œil*, du *sort* jeté par la jalousie. On employait de la même manière et dans le même but de sales mélanges de suie, de cendres et de sel; et l'on écrivait sur les bras des jeunes enfants, sur leurs poitrines, des noms de fleuves et de rivières [1].

C'était pitié de voir des personnages considérables par la naissance, par la fortune, accréditer de leurs exemples cette stupide crédulité. De puériles terreurs assiégeaient les âmes. On tenait pour infaillibles les indications des astrologues décorés du nom de mathématiciens, et

[1] Chrys., *passim*

l'on se fût accusé d'une coupable imprudence si l'on eût entrepris quoi que ce soit, sans avoir préalablement consulté ces gens-là. Même pour quitte le repas ou le bain, on interrogeait les tables astrologiques. Partir du pied gauche, tourner en bas l'œil droit en sortant de sa maison, rencontrer au premier pas un aveugle, un estropié, entendre un coq chanter, un âne braire, quelqu'un éternuer, étaient de sinistres menaces pour tout le jour. Les païens allaient jusqu'à croire que l'âme d'un homme qui avait péri de mort violente était changée en démon; et de là leur antipathie contre le culte des martyrs, et l'atroce usage de plusieurs d'égorger de petits enfants pour avoir à leur service des démons plus dociles. Les doctrines de Manès, de Valentin, de Marcion, avaient laissé leur empreinte dans les mœurs comme dans les esprits, et augmentaient le chaos moral. De malheureux sectaires, fanatiques de cette idée que la chair mauvaise ne produit que le mal, pratiquaient, à titre de vertu, d'infâmes mutilations.

Les calendes de janvier étaient l'époque solennelle des grands pronostics. Passer dans la joie la première nouvelle lune promettait une année heureuse; et là-dessus on décorait de fleurs, de guirlandes, de lampes, l'*agora* pompeusement illuminée. Des tables dressées devant les portes des maisons rappelaient les *lectisternia* des anciens. Hommes, femmes, enfants buvaient à pleines coupes le vin de Chypre et de Chio, et passaient la nuit à danser en plein air, avec grands mélanges de quolibets et de propos obscènes. Les vrais Chrétiens se tenaient à l'écart de ces orgies; mais les foules étaient toujours païennes les jours de fête.

Quant au luxe d'alors, rien dans nos magnificences modernes ne saurait en donner l'idée. Au lieu de cette propreté élégante que le progrès des arts a rendue presque universelle, la fortune concentrée dans un petit nombre de mains leur permettait d'étaler un faste excessif, d'autant plus insolent qu'il était plus stérile, et qu'employant surtout à ses satisfactions le travail des esclaves, ne donnant que peu à gagner au travail libre, il ne faisait pas circuler un denier de plus dans une société où quelques-uns possédaient tout, où les autres n'avaient que deux carrières ouvertes pour vivre: l'esclavage et la mendicité. Une poignée d'hommes avait accaparé le monde. Des villes, des fleuves, des provinces leur appartenaient. Sous Néron, six propriétaires possédaient la moitié de l'Afrique; et les choses n'avaient guère changé depuis. Mélanie la jeune, qui fit vendre ses biens au profit des pauvres, possédait, au moment de cette grande résolution, huit mille esclaves et d'immenses domaines en Campanie, en Sicile, en Aquitaine, en Espagne. La famille Anicia avait des propriétés partout. La ville de Nicopolis appartenait à sainte Paule [1]. Le mot de Pline était toujours vrai: les grands domaines perdaient l'empire [2]. Un revenu de plusieurs millions semblait peu de chose pour soutenir leur rang, à des parvenus d'hier, eunuques ou valets qui devaient tout à la bassesse, au crime, à l'usure, à la concussion, à la délation. Leurs palais, leurs villas renfermaient, dans leur vaste enceinte, des temples, des thermes, des hippodromes, des bois. De superbes aquéducs, sur leurs grands arceaux, amenaient de loin des rivières dans les jardins de ces sybarites, maîtres du monde. Là se déployaient de hautes galeries, de riches colonnades: les bois, les métaux précieux, les marbres rares étaient prodigués; d'admirables mosaïques, des fresques splendides décoraient les plafonds et les murs: l'or et les pierreries étincelaient aux lambris, aux portes de cèdre incrustées d'ivoire; les belles colonnes, les beaux groupes étaient passés des temples des dieux dans ces voluptueuses demeures de l'orgueil et de l'égoïsme; on y comptait par centaines les statues d'albâtre, d'argent, de bronze doré. De somptueux rideaux de soie aux broderies éclatantes, ou de pourpre de Laconie au tissu transparent, tombaient des hautes fenêtres garnies déjà de vitres coloriées; et le toit de ces palais, digne de leur magnificence intérieure, était formé de grandes lames de cuivre doré reposant sur une charpente de cyprès ou de bronze [3]. L'argent massif et ciselé était la matière des siéges, des lits, où d'indolentes matrones restaient étendues jour et nuit sur de moelleux tapis de la Perse et de l'Inde, au milieu des roses, dans un nuage de parfums; tandis que de jeunes esclaves agitaient sur leur front l'éventail doré aux franges de soie, ou versaient des essences sur leurs pieds nus chargés de bijoux [4]. Le soleil ne pénétrait jamais dans leurs chambres d'été, dont les peintures ne pouvaient être vues qu'au flambeau [5]; l'or leur servait aux plus vils usages [6].

C'était la manie de ces nobles improvisés de

[1] S. Hier., *præf. in epist. ad Tit.* — [2] Plin., 18,7. — [3] S. Aster., *de Lazar. et Divit*; Chrys., *passim.*; S. Bas., *Hom. in divit.*, t. 2, — [4] Chrys., *passim.* — [5] Amm., l. 14 et l. 28. — [6] Chrys., *passim.*

se poser comme les protecteurs des lettres et des sciences : de là, le luxe des bibliothèques, *sépulcres fermés*[1] où, sur des tablettes de cèdre, dans de précieuses cassettes, reposaient, sans être lus, d'admirables manuscrits aux lettres d'or[2]. « Le peu de maisons, dit Ammien, où le culte des choses sérieuses était en honneur, sont envahies par les plaisirs chers à la paresse. On n'y entend que voix qui modulent, qu'instruments qui résonnent. Les chanteurs ont chassé les philosophes, les comédiens ont remplacé les orateurs..... L'art s'ingénie à fabriquer des orgues hydrauliques, des lyres grandes comme des chars, des flûtes et autres instruments de musique gigantesques, pour accompagner sur la scène la pantomime des bouffons[3] ».

Généralement, la table avait plus d'attrait que les livres ; on engloutissait dans un seul repas des sommes énormes[4]. D'innombrables services composaient ces dîners éternels, dont un poisson monstre était toujours le plat capital : on le pesait, balances sur table, et des notaires mandés prenaient acte de la merveille[5]. Au centre de la salle à manger s'élevait une grande amphore d'or, que deux hommes remuaient à peine, vaste réservoir, d'où le *Thasos* écumant coulait dans les coupes ciselées de cristal enchâssé dans l'or[6]. On n'admettait à l'honneur de servir que de jeunes et beaux esclaves, vêtus d'un large pantalon et d'une riche tunique, serrée au cou par une agrafe d'or, aux reins par une ceinture dorée[7].

S'ils venaient à se montrer en ville, ces hauts personnages ne marchaient qu'avec une nombreuse escorte de clients, de parasites, d'esclaves, d'eunuques, de monstres, de nains et de fous. Un crieur, en avant, proclamait d'une voix sonore le nom et les titres du seigneur, qui s'avançait l'éventail en main, un parasol sur la tête, tantôt à cheval, tantôt sur un grand char doré aux roues d'argent. Un riche attelage de mules blanches, caparaçonnées de pourpre et d'or, promenait dans les rues l'efféminé triomphateur, ridiculement occupé à faire valoir les franges de son manteau et le curieux travail de sa tunique, où la broderie avait entremêlé, à de bizarres figures de fantastiques animaux, les paraboles de l'Evangile et les légendes des Saints[8].

Le cortége des dames, quand elles paraissaient en public, n'était ni moins nombreux ni moins ridicule : elles préféraient au carrosse élevé des hommes ce qu'on appelait *la basterne*, c'est-à-dire une litière fermée de rideaux, et portée par des mules blanches magnifiquement harnachées. Là, sur de riches coussins étincelait, comme un bouquet de diamants, l'orgueilleuse matrone. Son visage était encadré de pierreries, ses cheveux en étaient pleins; une murène d'or aux mouvants anneaux enlaçait son cou et jouait sur sa gorge; des plaques d'or couvraient ses mains; sa tunique était de brocard d'or; sur ses souliers d'un noir brillant, terminés en pointe longue et recourbée, la peinture figurait des fleurs aux plus vives teintes; ses yeux, ses joues, ses lèvres étaient fardés de blanc, de rose, de noir; elle portait à ses oreilles *la nourriture de cent familles*[1]. Dans cet état, elle courait la ville, de l'amphithéâtre à l'Eglise, de l'hippodrome au bain, suivie d'une foule d'eunuques[2], dont elle recevait sans scrupule les soins les plus intimes. Saint Jérôme raille avec une éloquente amertume cette *armée de semi-hommes* qui devance la basterne, où s'étale une jeune veuve au visage vermeil, dans une toilette qui déshabille ce qu'elle a l'air de vêtir[3]; et Jean s'indigne que l'on porte dans le saint lieu cette pompe efféminée et théâtrale : *Venez-vous ici*, s'écrie-t-il, *pour danser ou pour prier*[4]?

Les jeunes gens rivalisaient avec les femmes. Couverts de parfums, de pierreries, de robes brodées, avec des souliers peints et des manteaux transparents, la mollesse et l'insolence étaient leur seule distinction[5]. Une visite dans leurs terres, une partie de chasse, dit Ammien, une promenade en gondole d'Averne à Gaëte, est pour ces hommes efféminés une expédition digne d'Alexandre et de César[6]. Et devant ces risibles grandeurs tout devait se courber ! Un riche passait-il dans la rue, vite de se ranger à son approche. Entrait-il au bain, tout le monde était délaissé pour lui. Prétendait-on le saluer, il détournait la tête et n'offrait que la main ou le genou au baiser de l'humble client.

Le grand scandale du temps, c'était le pouvoir des eunuques. Introduite à Rome avec le luxe et les mœurs de l'Asie, cette horrible invention de l'Orient se propagea dans l'empire

[1] Amm., l. 14, c. 6. — [2] Chrys., *Hom.* 32, sur S. Jean, n. 3. — [3] Amm., l. 14, c. 6. — [4] *Ibid.* — [5] Amm. Marc., l. 28, c. 4. — [6] Chrys., *passim.* — [7] *Ibid.* — S. Aster., *de Lazar. et Divit.*

[1] Chrys., *Hom.* 89, sur S. Math., n. 4. — [2] Claudian. in *Eutrop.*, 1, 105 ; Chrys., *passim.*; S. Hier., *ep. ad Salvinam ; Id.*, *ep. ad Furiam. ibid.*; *Ep. ad Lætam*, *ibid.* — [3] S. Hier., t. 4, 2. par., p. 559, 595, 667 et 668. — [4] Chrys., *Hom.* 8, sur la 1re à Tim., n. 2. — [5] Chrys., *passim.* — [6] Amm. Marc., l. 28, c. 4.

avec une honteuse rapidité [1]. Les lois essayèrent en vain d'en arrêter le progrès. En plein IVe siècle, sous les yeux de l'Eglise et malgré ses réprobations, elle continua de faire d'innombrables victimes. L'Afrique seule en jetait plus de vingt mille par an sur les marchés de chair humaine. Instruments commodes de toutes les infamies, les eunuques étaient partout, dans le cortége des hommes comme dans les chambres des femmes [2]. Les maisons des grands en étaient pleines. Ils devinrent les confidents, puis les ministres, enfin les maîtres des princes. Claude leur avait prostitué les titres et les honneurs [3]. Dioclétien leur confia le service ou plutôt le gouvernement de son palais. Constance leur livra son âme et l'Etat [4]. Théodose lui-même ne s'en affranchit qu'à demi [5]. Valens et plus tard Arcadius furent les dociles exécuteurs de leurs volontés [6]. On les fit sénateurs, patrices, consuls, et l'histoire a pu dire de tel empereur qu'il fut le premier favori de l'eunuque qui gouvernait. L'Arianisme se plaça dès sa naissance sous leur patronage, et leur dut ses plus grands succès. Soit haine instinctive de toute paternité, même de celle de Dieu, soit rancune contre l'Eglise, qui les écartait comme un opprobre de ses autels, ils se firent les persécuteurs du catholicisme, et employèrent à l'opprimer tout ce que l'intrigue et la bassesse leur donnaient de puissance. A part de rares exceptions, ils semblaient avoir pris à tâche de justifier par leurs vices le mépris général dont ils étaient l'objet. Aussi insolents que rampants, ennemis de la vérité autant que de la vertu, au point de faire dire à saint Grégoire de Nazianze qu'être eunuque ou impie c'était tout un [7], ils n'eurent pour moyen de gouvernement que l'astuce, la trahison, la vénalité, la rapine, l'assassinat. Vendant tout, les honneurs, la justice, la vie des grands citoyens, la patrie et le prince, ils souillèrent et ensanglantèrent les règnes malheureux auxquels ils furent mêlés. Et cependant, des êtres abjects, *qui n'avaient de viril que leur impiété* [8], abattaient à leurs pieds les plus hautes têtes de l'empire, jetaient la désolation dans l'Eglise et faisaient trembler le monde.

Les maximes de fraternité prêchées par l'Evangile, les enseignements des Pères sur l'unité et la dignité des races humaines, sur les fruits et la portée de la Redemption divine, avaient heureusement modifié la condition des esclaves. L'Eglise, dont les doctrines devaient conduire à l'abolition de l'esclavage, mais qui n'était pas en mesure d'opérer de longtemps une si grande révolution, travaillait du moins à alléger les fers qu'elle ne pouvait encore briser. Des hommes auxquels elle rappelait sans cesse que maîtres ou esclaves étaient au même titre et au même degré les disciples et les serviteurs de Jésus-Christ, leur commun Rédempteur et Seigneur ; qu'objets des mêmes grâces, héritiers des mêmes espérances, admis au même banquet sacré, ils ne différaient devant Dieu que par leurs vertus, qui pouvaient donner au dernier des sujets la supériorité sur le plus grand des monarques ; ces hommes voyaient dans leur serviteur non plus un esclave, mais un frère, non plus une chose livrée par le droit à la merci du propriétaire, mais une âme immortelle et libre, faite à l'image de Dieu, rachetée de son sang, appelée à partager sa gloire, en qui peut-être il avait déjà mis ses complaisances ; et ils se sentaient l'obligation et le besoin de ménager leurs esclaves, de les respecter, de les aimer, et, à l'exemple du Seigneur qui lava les pieds à ses disciples, de faire disparaître, à force d'abnégation, d'humilité et de charité, l'énorme distance que la loi et les habitudes sociales avaient mise entre le riche et les malheureux dévoués à le servir. Des femmes de la plus haute naissance, Léa, Paula, Fabiola, aimaient à se confondre avec les pauvres, et ne paraissaient dans la foule de leurs serviteurs que leurs sœurs et même leurs servantes [1]. Sous l'empire de ces idées, les émancipations se multipliaient indéfiniment chez les Chrétiens. Dès que l'Eglise eut des revenus, elle en consacra la meilleure part au rachat des captifs [2] ; et, même sous le glaive de la persécution, on vit les S. Hermès, les S. Chromace se présenter au baptême, suivis l'un de quatorze cents, l'autre de douze cent cinquante esclaves, qui furent tous affranchis en sortant de l'onde sacrée. *Ceux qui commencent à être enfants de Dieu*, disait Chromace, *ne doivent plus être esclaves des hommes*. Ces pensées gagnaient du terrain ; les familles vraiment chrétiennes se faisaient un devoir d'affranchir leurs serviteurs, dès que,

[1] Gibb., c. 19. — [2] Amm., l. 14, c. 6 ; S. Hier., t. 4, 2. par., p. 587. — [3] Suet. in *Claud.*, c. 28 ; Juvén., *satir.* 14. — [4] S. Athan., *Hist. arian.* 37 et 38, t. 1, p. 366 ; Amm., l. 18, c. 5, et l. 21, c. 16 ; Liban., *orat.* 10. — [5] Zosim., l. 4, éd. Oxon., p. 237. — [6] Claudian. *in Eutrop.* ; Tillem., Vie de S. Léon. — [7] S. Greg. Naz., t. 1, p. 658. — [8] *Id.*, t. 1, p. 806.

[1] S. Hier., t. 4, part. 2, p. 670, 678, 587 et 662. — [2] Euseb., *in vit. Constant.*, l. 4, c. 27.

suffisamment instruits et éprouvés, ils étaient trouvés dignes de l'initiation. On les dotait en les affranchissant. De nobles matrones dépensaient leur fortune à acheter des esclaves pour les préparer au baptême et les émanciper, quand ils l'avaient reçu. C'est ainsi que les petites-filles des Scipion, des Fabius, des Marcellus, des Paul-Emile, rendaient à la liberté ceux qu'avaient asservis leurs pères, et que la charité restituait au monde les rapines de la conquête.

Cependant le nombre des esclaves était encore très-grand. Saint Chrysostome nous dit que certaines familles en possédaient jusqu'à deux mille [1]. Selon saint Basile, il y en avait pour tous les genres d'offices, pour tous les besoins du luxe, pour toutes les fantaisies de l'orgueil [2]; et le zèle indigné des Pères nous trace de l'état de ces infortunés un tableau navrant. On était loin sans doute de ces tristes temps où, pour un vase cassé, pour le caprice d'un despote, on jetait un homme aux poissons. Mais il suffisait que l'esclavage subsistât avec sa vieille organisation pour qu'il gardât la plupart de ses misères. Pour un maître humain et doux, selon l'Evangile, il y en avait dix impitoyables et durs comme des païens [3]. De jeunes dames jalouses de leurs servantes leur faisaient expier, par les plus mauvais traitements, le crime d'être plus belles que leurs maîtresses. « Il y a des femmes si cruelles et barbares, dit Chrysostome, qu'elles frappent de verges leurs esclaves, et que le soir ne met pas fin au supplice... Elles dépouillent les jeunes filles, les attachent nues aux litières, et, plaçant là leurs stupides maris, elles s'en servent comme de licteurs... On les a vues se jeter furieuses sur leurs victimes et les traîner par les cheveux [4] ».

Les bains, le théâtre, l'hippodrome, le jeu, remplissaient l'existence des pauvres et des riches. Mais le bain, utile au peuple comme hygiène, avait un effet moral désastreux. Les thermes étaient des écoles publiques d'impudicité. La politique des empereurs, en les multipliant avec une magnificence perfide, n'avait voulu qu'amoindrir le peuple en le corrompant, l'enchaîner à la servitude par le plaisir. Dans ces vastes piscines alimentées à grands frais, ils avaient noyé la liberté du monde, la dignité humaine. Le bain était devenu une de ces habitudes impérieuses auxquelles tout est sacrifié. Pour une pièce de cuivre, le plus vil plébéien pénétrait dans ces splendides palais et partageait avec le riche patricien une jouissance estimée au-dessus de toutes. Rien n'égalait la somptuosité de ces demeures populaires: Néron, Titus, Caracalla, Dioclétien, Constantin, Constance avaient employé des masses d'or à bâtir des thermes au peuple. De riches particuliers rivalisaient avec les Césars, et des villes d'une médiocre importance avaient des bains d'une incomparable splendeur, avec des fresques et des mosaïques de premier ordre, et une profusion de vases, de colonnes, de statues, de groupes en marbre, en bronze, en porphyre. L'eau tombait dans les bassins par de larges embouchures d'argent ou d'or massifs. Les thermes d'Antioche, d'Alexandrie, de Constantinople, de Rome, comptaient jusqu'à trois mille siéges de marbre blanc, et des nuées d'esclaves de l'un et de l'autre sexe pour servir les baigneurs. De riches bibliothèques, de longues galeries pour la promenade, des salles de conversation et de jeu complétaient ces merveilleux établissements sans analogue de nos jours. Ouverts dès la huitième heure, ils ne désemplissaient pas jusqu'au soir. Les grands, les riches, les sénateurs, en dépit de leur orgueil et de leur cortége, s'y rencontraient avec le peuple déguenillé, qui sortait de là ébloui, enivré, mais toujours sale, pour courir aux tavernes, au cirque, au théâtre, aux lieux de débauche. Du reste, il n'y avait plus entre prolétaires et grands seigneurs d'autre rivalité que celle de la dégradation. Chrysostome leur reproche à tous le vice infâme maudit par saint Paul, déifié par Héliogabale et Néron [1]. Le mal devait être bien grand pour arracher au saint orateur des mots à faire frémir et qu'il est impossible de traduire [2]. La souillure païenne était entrée dans l'humanité jusqu'à la moëlle des os : plus facile était à Dieu de créer un autre monde que de purifier celui-là.

On sait l'invincible passion des Romains pour les jeux de l'amphithéâtre. Voir des hommes s'entre-égorger ou broyés sous la dent des bêtes, ce fut longtemps la volupté suprême du peuple-roi. Princes, consuls, patriciens, édiles, candidats aux honneurs mettaient l'habileté et la munificence à flatter à qui mieux mieux ces goûts sanguinaires, et c'était, en effet, le plus sûr moyen de gagner la foule, le meilleur

[1] Chrys., *Hom.* 63, n. 4, sur S. Math. — [2] S. Bas., *Hom. in dit.t.*, § 2, et Clem. Alex., *pædag.* 3, 4. — [3] Amm., l. 28, c. 4. — [4] Chrys., *Hom.* 15, sur l'épit. aux Eph. n. 3 et 4.

[1] Lamprid., *in Elag.*; Suet., *in Ner.* — [2] Chrys., l. 3, n. 7, contre les ennemis de la vie mon.

titre à ses suffrages. Aussi les combats des gladiateurs se multiplièrent à l'infini ; la province les imita de la ville ; Persée les introduisit en Macédoine, Hérode en Judée ; Athènes les adopta après Corinthe ; l'usage en devint aussi constant que général [1]. Aucune restriction légale n'en put arrêter le funeste essor. Pline [2] et Cicéron [3] les regardent comme la meilleure éducation du peuple, rien ne leur paraissant plus propre à fortifier les âmes contre la crainte de la douleur et de la mort. Commode donna plus de mille combats de gladiateurs. Gordien le Vieux, avant son élévation à l'empire, en donnait douze par an de cent cinquante à cinq cents couples chacun. Titus, si vanté pour sa clémence, fit durer cent jours les fêtes de son triomphe, c'est-à-dire que, cent jours durant, des milliers d'hommes s'égorgèrent dans l'arène pour le plus grand plaisir du peuple et la plus grande gloire du prince [4]. Trajan, le plus sage des Césars, jeta dans l'amphithéâtre, en une seule occasion, dix mille captifs [5]. « Nous détestons Caligula, Néron, dit Juste Lipse, pour avoir mis à mort, par colère ou par peur, quelques centaines d'hommes ; et voilà qu'un *éditeur* de jeux publics en faisait périr plus de mille en moins d'un jour. Et cela s'appelait un spectacle, un divertissement ; et cela se faisait, non par le caprice cruel d'un despote, mais avec la sanction de la loi, comme la chose la plus légitime du monde !... Il y eut tel mois où vingt mille hommes périrent pour distraire, pour égayer d'autres hommes [6] ! » Au moment même où le Christianisme allait régner sur le monde, l'orateur Eumène, complimentant Constantin encore idolâtre, le remercie d'avoir ressuscité l'ancien usage de faire servir la mort des vaincus à l'amusement des vainqueurs. « Trop perfides, s'écrie-t-il, pour être employés dans l'armée, trop fiers pour rester esclaves, ces prisonniers ont fatigué par leur multitude la férocité des bêtes [7]. » Plus tard, sous un prince chrétien, Symmaque, préfet de Rome, tient en réserve, pour célébrer la questure de son fils, une troupe choisie de vingt-neuf Saxons destinés à combattre dans l'arène : ils s'étranglent de leurs propres mains pour échapper à cette honte, et le magistrat philosophe se désole d'avoir à les remplacer par des ours [8].

[1] Wallon, Hist. de l'esclav., t. 2, p. 132. — [2] Plin., Panég. 33. — [3] Cic. Tusc. 2, 17, § 41. — [4] Just. Lips., *Saturn*, c. 11. — [5] Dion. 68, 15; Just. Lips., *ibid.* — [6] Just. Lips., *Saturn.*, c. 12. — [7] Eum., *paneg. Const.*, 12. — [8] Sym., *epist.* 2, 4, 7 et 10 ; Wallon, Hist. de l'escl., t. 3, p. 423.

Grâce à l'esprit de mansuétude qui leur était propre, les disciples de l'Evangile montrèrent tout d'abord une profonde horreur pour ces scènes impies et cruelles [1]. Pouvaient-ils oublier que c'était là, dans ces amphithéâtres, que leurs frères servaient de pâture aux lions, de jouet aux fureurs de la populace ? Même quand de vrais criminels descendaient dans l'arène, les chrétiens se détournaient de ce spectacle de sang ; ils auraient cru abjurer leur foi que d'y prendre part. Constantin, loué de ces fatales complaisances aux goûts de la multitude, n'eut pas plus tôt embrassé la loi du Christ, qu'il s'efforça d'arrêter, par ses rescrits, les féroces usages encouragés naguère par ses exemples ; et, dès l'an 325, il porta ce célèbre décret qui proscrit les jeux sanglants, même comme peine des condamnés, y substituant pour ceux-ci le travail des mines, *afin*, disait-il, *que le crime fût expié sans répandre le sang* [2]. Mais la puissance du maître du monde échoua devant une habitude si invétérée [3]. Les plaintes de saint Hilaire, de saint Ambroise, de saint Cyrille de Jérusalem, de saint Grégoire de Nazianze, attestent assez que ces funestes spectacles étaient fort courus de leur temps. Saint Grégoire s'indigne contre les malheureux qui font métier de ces combats, vendant leur sang pour assouvir leur gloutonnerie [4]. « Fuyez, s'écrie-t-il, ces détestables jeux, dont les cruels spectateurs n'expriment d'intérêt qu'en faveur des bêtes féroces, plus mécontents qu'elles quand la proie humaine s'échappe et fuit, heureux au contraire et battant des mains si l'homme est saisi, s'ils entendent son dernier gémissement, s'ils voient ses dernières convulsions sous la dent qui le déchire, et l'arène inondée de sang. Bienveillants au tigre, ils excitent sa fureur, jouissent quand elle s'assouvit, comme si eux-mêmes ils allaient se rassasier avec lui de la chair et du sang de l'homme [5]. » Tout le monde ne connaît-il pas ce passage des *Confessions* de saint Augustin, où il raconte qu'Alypius fut entraîné malgré lui à l'une de ces fêtes sauvages, avec la ferme résolution de tenir ses yeux fermés et son âme absente ? « Mais tout à coup un immense cri du peuple le remua profondément. Il regarda, et fut frappé au cœur d'une blessure plus grave que l'infortuné dont la chute soulevait

[1] Tertull., *apolog.* 9, 38 ; S. Cypr., *ep.* 1 *ad Donat.*; *Id.*, *de Spect* — [2] Cod. Theod. 25, 12, *de Gladiat.*; Socr., l. 1, c. 14 ; Sozom., l. 1, c. 8. — [3] Il y eut un combat de gladiateurs à Antioche en 328. (Liban., *de vit. s.*) — [4] Gr. Naz. *Carm.*, t. 2. p. 1097. — [5] *Id.*, *Ibid.*, p. 1096.

les clameurs de la foule ; car, aussitôt qu'il eut vu ce sang, il en fut enivré lui aussi, et, loin de se détourner de ces sanglantes horreurs, il y fixa ses regards, il en savoura la volupté, il cria, il s'enflamma comme les autres et sortit de là avec une ardeur folle d'y retourner [1]. »

Ainsi, en face de la Croix, sous des empereurs chrétiens, le meurtre de l'homme est toujours une jouissance pour l'homme. Théodose, qui avait défendu qu'on forçât personne à prendre la charge de certains jeux, n'empêchait pas qu'on ne la prît volontairement ; et ses employés, à son insu, usèrent souvent de contrainte envers les pauvres curiales, afin qu'ils eussent à contenter, n'importe à quel prix, les féroces désirs du peuple [2] : les hommes et les bêtes de combat continuaient à être recherchés. Symmaque, qui remercie l'empereur d'avoir fait paraître dans l'arène, pour l'amusement des Romains, ces barbares qui leur avaient fait tant de peur, se félicite d'avoir eu la police de ces jeux, d'en avoir donné même pendant son consulat ; et sa plus grande sollicitude est de réunir, pour les fêtes populaires, les animaux et les combattants les mieux choisis [3]. Sous Honorius, Prudence en est réduit à implorer comme une grâce ce que Constantin avait établi comme un droit, et il supplie en beaux vers le fils de Théodose d'achever l'œuvre de son père, d'abolir les sacrifices humains [4]. Il fallut qu'un martyr de l'humanité, le magnanime Télémaque, tombât dans l'arène sous les coups du peuple, pour acheter de son noble sang la fin de ces criminels holocaustes [5]. Même après les prohibitions qui suivirent la mort de cet homme généreux, les habitants de Constantinople osèrent demander à leur maître un athlète pour lutter dans le cirque avec les bêtes féroces ; et Salvien nous apprend que, de son temps, c'est-à-dire aux derniers jours de l'empire, quand les barbares sont aux portes de Rome, quand le sol tremble sous leurs pas, le peuple accourt avec frénésie à l'amphithéâtre voir des hommes mourir sous la dent des tigres [6] : l'ivresse du sang faisait tout oublier, malheurs et périls.

En Orient, il est vrai, les combats des gladiateurs avaient cessé dès le règne de Théodose [7] ; mais ceux des bêtes duraient toujours [1]. On en célébrait à Antioche en 386, l'année même ou Chrysostome fut ordonné prêtre [2]. Le saint orateur s'élève avec véhémence contre ces odieux spectacles, qui ne sont propres qu'à éteindre dans le peuple tout sentiment d'humanité ; et il s'en prend à la fausse sagesse des législateurs païens, qui ont introduit, dit-il, cette peste morale dans les sociétés qu'ils avaient mission de fonder [3]. Hélas ! sous le règne même de l'Evangile, les législateurs chrétiens n'osent que faiblement combattre un mal enraciné qui défie leur puissance. On en trouve des traces au temps de Justinien [4]. La soif du sang, héréditaire et inextinguible dans le vieux monde, ne devait disparaître qu'avec lui.

Une autre passion populaire, moins odieuse, mais non moins ardente, c'était l'hippodrome. Survivant à l'amphithéâtre, il absorbait la faveur publique, longtemps partagée avec celui-ci. Les Chrétiens s'y précipitaient avec la même fureur que les païens. Il n'y avait, à certaines époques, de conversation possible que sur le cirque : on eût dit que d'une lutte équestre dépendait le sort de l'empire et du monde. Des journées se passaient à discuter sur les mérites, les défauts, les succès probables des concurrents. On savait le nom de chaque coursier, son pays, son âge, sa généalogie, son histoire. Les auriges, distingués et groupés par les couleurs de leur costume, formaient autant de partis ou *factions*. Les empereurs ne rougissaient pas d'appartenir à telle ou telle de ces factions, et se mêlaient à leurs cabales jusqu'à l'indécence et à la fureur. Caligula passait la moitié de sa vie et mangeait souvent dans les écuries des *verts ;* Vitellius fit mourir des citoyens pour avoir mal parlé des *bleus* [5] ; et, plus tard, Théodoric interposait son autorité royale en faveur des verts contre un consul dévoué aux bleus [6]. La querelle des bleus et des verts troubla plusieurs règnes et ensanglanta de grandes cités. Sous Anastase, les verts massacrèrent traîtreusement trois mille bleus dans une fête. Sous Justin et Justinien, les crimes des bleus impunis ne connaissent plus de bornes. Les barbares, saccageant Antioche et Constantinople, n'y eussent pas fait plus de mal, ni inspiré plus de terreur. La capitale de l'Orient, abandonnée cinq jours à leurs fureurs, vit ses plus beaux

[1] S. Aug., *Confess.*, l. 6, c. 8. — [2] Wall., Hist. de l'escl., t. 3, p. 454. — [3] Symm., *ep.* 10, 61 ; Wallon, *ibid.* note 93. — [4] Prudent., *in Symm.* 2. 1121. — [5] Théod., l. 5, c. 26. — [6] Salv. *de Gubern. D.* 4, 2 ; Saint Augustin parle aussi des combats des bêtes (*de Catech. rudib.*, c. 16, t. 6, p. 280). — [7] Wall., Hist. de l'escl., t. 3, p. 427.

[1] Chrys. *Hom.*, 10, n. 7, sur l'épit. aux Coloss. — [2] Wall., *ibid.*, p. 428. — [3] Chrys., *Hom.* 12, n. 5, sur la 1re aux Corinth. — [4] Wall., *ibid.*, p. 429 ; Procop., Hist. arc., p. 40 ; édit. de 1623. — [5] Suet., *in Calig.* 55 ; *Id.*, *in Vitell.* 14. — [6] Gibb., c. 40.

monuments engloutis dans les flammes, et faillit y périr elle-même[1]. La livrée d'un cocher était le drapeau de la guerre civile et faisait trembler l'État. Les empereurs menacés venaient au cirque implorer la grâce du peuple et traiter avec lui; Justinien y fonda sa puissance sur trente mille cadavres. Même avant cette époque de complète décadence, sous la forte administration de Théodose, un cocher de l'hippodrome occasionna la sanglante sédition de Thessalonique et les terribles représailles qui la suivirent; et déjà l'illustre ami de saint Basile pouvait dire des jeux équestres de son temps : « Moins inhumains que ceux de l'amphithéâtre, ils sont aussi funestes aux âmes; ils brouillent les amis, les parents, divisent les cités, enflamment les séditions, poussent aux luttes sanglantes, déshonorent les vieillards, remplissent de fureur les jeunes gens, oppriment les lois, donnent du crédit aux magiciens; car chaque parti appelle à son aide ces hommes qui, à leur tour, s'adressent à la malice des démons, lesquels se plaisent aux collisions et aux meurtres. Ainsi, ce spectacle, doux en apparence, produit la perte des âmes et la ruine des fortunes. Que de maisons opulentes ont abattues ces jeux! Que de riches ils ont réduits à la mendicité! que de cités heureuses sous le régime des lois, ils ont troublées de fond en comble! Que de fois la sédition, éclatant au milieu des fêtes, a souillé du sang des grands la main du peuple, et, le meurtre appelant le meurtre, le massacre punissant le massacre, livré des villes malheureuses au fer et au feu[2]! »

Ce n'est donc pas sans raison que les Pères tonnaient contre le cirque. Outre les querelles tumultueuses et sanguinaires qui le troublaient à chaque instant, outre les paris ruineux dont il était l'occasion, il avait, aux yeux des pasteurs, un autre inconvénient: celui d'arracher les fidèles aux assemblées religieuses, et de détruire en quelques heures les fruits d'un long apostolat. Les jours de fête à l'hippodrome, tout était oublié : l'église, la synaxe, les travaux, les devoirs, la famille, les intérêts. Antioche, qui aimait tant Chrysostome et sa parole, les sacrifiait, sans hésiter, à une course de chars. Dès la veille, les avenues du cirque étaient encombrées, on passait la nuit pour attendre l'heure; cinquante, cent mille spectateurs se précipitaient dans l'enceinte, et restaient là tout le jour, bravant le froid, le vent, le soleil, l'œil fixé sur les chars et leurs conducteurs, l'âme alternativement agitée de crainte et d'espoir. Les toits voisins étaient couverts de gens auxquels les vastes gradins n'avaient pu donner place. Le cirque était le temple, le forum, le sénat, la patrie de ce peuple dégénéré. Rome tombe sous les coups des barbares, et les fugitifs de la ville éternelle recueillis à Carthage y passent le temps à se disputer pour des cochers et des histrions[1]. Trèves a été quatre fois saccagée, et les rares citoyens qu'a épargnés le glaive, du milieu des cadavres et des ruines, ne demandent aux empereurs que des jeux : « Où donc voulez-vous les célébrer? s'écrie Salvien. Sur les cendres, sur les ossements, dans le sang de vos frères[2]! » Carthage, à son tour, va succomber, et voilà que ses lâches habitants s'amusent, comme aux plus beaux jours, au théâtre et à l'hippodrome. « Au dehors le fracas des armes, dit encore Salvien, au dedans le bruit des jeux; la voix des mourants se confond avec la voix d'une populace ivre de plaisir, et c'est à peine si le cri des victimes de la guerre peut se distinguer des acclamations de la foule au cirque[3]».

A côté du cirque s'élevait le théâtre, autre ennemi non moins funeste de l'Evangile. Le paganisme chassé des autels régnait au théâtre, y tenait école de lubricité, et, par un incessant appel aux souvenirs mythologiques et aux passions humaines, contre-balançait, ruinait les progrès de l'esprit chrétien. Les derniers champions de l'idolâtrie plaident la cause du théâtre[4] avec le même zèle que celle des dieux : il leur semble qu'elles n'en font qu'une; et c'est aussi la pensée des Pères[5]. Mais ce que les écrivains polythéistes admirent, exaltent le plus sur la scène, ce n'est ni la tragédie ni la comédie, alors assez négligées, mais la pantomime, objet privilégié de la faveur publique. Ce genre de représentation qui consistait à figurer le drame par la danse, à exprimer par le geste, par le pas, par l'attitude, au son de la flûte et des cymbales, tous les sentiments, toutes les passions de l'âme, par cela même qu'il mettait en spectacle la grâce et l'élégance des formes, plaisait particulièrement à des hommes sensuels qui

[1] Procop., Hist. arc., c. 7; Gibb., c. 40. — [2] Gr. Naz., *carm. ad Seleuc.*, t. 2, p. 1096, voir aussi saint Augustin, serm. 198, t. 5, p. 908.

[1] S. Aug., *de Civit. Dei*, l. 1, c. 32. — [2] Salv., *de Gubern. D.*, l. 6, p. 215 et 218; édit. de Paris. 1645. — [3] *Id.*, *Ibid.*, p. 210. — [4] Liban., *pro saltat.*, t. 2, p. 474. — [5] Chrys., *passim.*; Salv., *de Gubern. D.*, l. 6, p. 206; Lact., *Instit.*, l. 6, c. 20.

adoraient la beauté et divinisaient le plaisir. On sait quelle fureur les pantomimes firent à Rome, dès leur apparition, au temps d'Auguste; combien ils furent goûtés, recherchés, adulés, imités. Les plus nobles matrones leur demandaient des leçons; les plus hauts personnages étaient à leurs pieds. Aucune rémunération ne semblait digne de leur génie : des hommes, infâmes devant la loi, effaçaient par leur opulence et leurs prodigalités les consuls et les sénateurs[1]. Le Christianisme, dès qu'il put élever la voix, tonna contre ces spectacles immoraux. *Ils détournent des joies et des devoirs de la famille ; ils sont un outrage public à la dignité de la femme; ils ruinent la pudeur : gestes, chants, paroles, tout y est lubricité et obscénité. Le Chrétien ne peut y voir que la pompe et le culte de Satan. S'il y participe, il viole ses vœux, il retourne aux idoles, il fait acte d'apostasie, il est sacrilége*[2]. Ainsi parlent tous les Pères, depuis saint Cyprien jusqu'à saint Chysostome, depuis saint Basile jusqu'à Salvien. Mais rien ne détournait les masses de cette source de corruption : la licence des pantomimes allait croissant. Des femmes nageaient nues[3] dans les bassins du théâtre. L'affreuse comédienne, qui fut plus tard l'impératrice Théodora, obtint une vogue immense par les incroyables scènes de nudité et d'obscénité qu'elle étalait en plein théâtre[4]. Tout ce qui n'était pas barbarie et cruauté, était débauche et souillure. « Ah! du moins, s'écrie Salvien, les barbares ne connaissent pas ces horreurs[5] ! » Rome, qui leur abandonnait le monde, gardait le sceptre de la luxure, et sous ce rapport ne voulait point de rivale. « On ne rencontre dans ses rues, dit Ammien, que des femmes aux longs cheveux bouclés, dont toute l'existence consiste à balayer du pied les planches de la scène, à pirouetter sans fin sur elles-mêmes, à exprimer par leurs évolutions et leurs attitudes toutes les fictions du théâtre[6] ». La crainte d'une disette ayant fait chasser de Rome tous les étrangers, on excepta de la mesure, brutalement appliquée aux maîtres des arts libéraux, quiconque était de la suite des mimes ou passait pour en être, et l'on souffrit, sans les inquiéter d'une seule question, la présence de trois mille danseuses et d'autant de choristes, figurants ou directeurs[1]. Le peuple dégénéré n'estimait plus que les agents ou les complices de sa bassesse. Il quittait tout pour le théâtre[2]. Les femmes, en Occident du moins[3], s'y mêlaient aux hommes, et savouraient, applaudissaient, sans rougir, les farces les plus obscènes. Les spectacles publics ne suffisant plus, on appela, comme aux temps païens, les bouffons, les mimes, les courtisanes, tout l'appareil de la scène, dans le sanctuaire de la famille, aux festins solennels et aux noces[4]. Des troupes d'histrions et de danseuses allaient au-devant de la jeune mariée, et la conduisaient chez son époux avec des chants lascifs. Saint Augustin nous apprend qu'aux fêtes des martyrs, l'église elle-même était envahie par une populace en délire, qui y passait la nuit à danser, en chantant les choses les plus infâmes[5]. Les saintes colères des évêques se brisaient contre les habitudes d'un peuple corrompu de longue main par une religion mauvaise et par des gouvernements dont la plus grande force était la dégradation et la bassesse des gouvernés. Les spectacles étaient l'opium de la liberté : les empereurs le versaient au peuple d'une main prodigue et traîtresse, et le peuple enivré s'enivrait encore en bénissant ses empoisonneurs[6]. Les sanglants désastres de l'invasion apaisèrent à peine cette fièvre fatale. Quand les théâtres furent tombés, comme tout le reste, sous les coups des barbares; quand, dans les villes en cendres, les spectacles publics eurent cessé faute de spectateurs, la spéculation exploita les familles, et les histrions passèrent de la scène aux salons[7].

Cette incorrigible fureur d'amusements et de jeux trouvait un perpétuel aliment dans l'oisiveté du peuple, détestable et inévitable résultat de la dépréciation et du découragement qui frappait depuis longtemps le travail libre. Ce n'est pas que la population industrielle ne fût encore assez nombreuse dans les grandes villes. Saint Basile abrége ses discours en faveur de cette portion de son auditoire qui gagne péniblement sa vie par le travail[8]. Saint Chrysos-

[1] Sénèq., *Natur. quæst.*, 7, 33 ; Tacit., *Ann.*, l. 1, 77 ; Macrob. 2, 17 ; Ovid., *Trist.*, l. 2, v. 515. — [2] Chrys., *passim* ; S. Aug., *de fid. et oper.*, § 33, t. 6, p. 317; S. Cyp., *epist.* 61 ; Sal., l. 6, p. 206; Minut. Felic. Octav., p. 343. *Lugd. Batav.* — [3] Chrys., *Hom.* 7, n. 6, sur S. Math. — [4] Procop., Hist. secr., c. 9, édit. Isambert. — [5] Salv. de Gub., p. 195. — [6] Amm. Marc., l. 14, c. 6.

[1] Amm. Marc., l. 14, c. 6. — [2] Chrys., *passim.* — [3] S. Aug., *de Civit. Dei*, l. 2, c. 4. — [4] Chrys., *passim.* — [5] S. Aug., t. 5, p. 1252.

[6] Une loi d'Honorius reconstitue les spectacles que la prise de Rome avait suspendus. Elle annule toute libération de faveur accordée aux femmes de la cène, et charge du soin de les y ramener le tribun des plaisirs : *Ut voluptatibus populi... solitus ornatus deesse non possit.* (Cod. Theod., 15, 17, *de scenicis.* 43 ; Wall., Hist. de l'esclov., t. 3, p. 432.)

[7] Müller, *de Genio*, etc., *ævi Theod.*, p. 141. — [8] S. Basil. *Hexaem.*, *Hom.* 3, § 1er.

tome parle avec intérêt de ces infatigables ouvriers qui, après les rudes labeurs du jour, passent encore la nuit à battre le fer sur l'enclume [1]; il se plaint qu'une ardeur immodérée pour le gain lui ravisse, le dimanche, une partie de ses auditeurs [2]; et quelques-unes de ses comparaisons sont prises dans les conditions d'apprentissage souscrites par les pères de famille au nom de leurs enfants [3]. On sait d'ailleurs qu'artisans et marchands formaient dans chaque ville autant de corporations que de professions et de métiers. Ces corporations, qui portaient le nom de *colléges*, étaient reconnues par la loi, traitées comme personnes civiles, et à l'instar des corps politiques, organisées en décuries et centuries, avec des chefs ou maîtres qui s'appelaient *duumvirs* ou *quinquennales*, des questeurs ou curateurs pour la comptabilité et la gestion des affaires communes, des secrétaires, des décurions, des adjudants et même des affranchis et des esclaves : et chacune avait un patron choisi parmi les plus grands personnages de l'empire pour la protéger de son nom et de son influence. Ce qui est mieux, les membres des corporations pouvaient parvenir aux magistratures de la cité et même au rang de comtes, dont les princes leur assuraient les avantages, à moins qu'ils ne préférassent, aux honneurs et aux charges qui en étaient la suite, les profits de leur simple *milice* [4].

De son côté, le christianisme apportait à la grande cause du travail libre l'irrésistible puissance de ses doctrines. La réhabilitation du travail lui semblait, à bon droit, le préalable nécessaire de l'émancipation des esclaves, et il poursuivait ce double but avec un zèle éclairé et soutenu, comme la déduction logique de ses enseignements. En effet, le travail, selon lui, n'est pas le lot humiliant de quelques malheureux, mais la loi de l'humanité, loi non pas d'expiation seulement, mais de progrès, la continuation de l'œuvre de Dieu dans le monde, un préservatif contre les entraînements du péché, une source de joies pures et de vertus, d'avantages temporels et de richesses spirituelles [5]. Où donc le Fils de Dieu fait homme avait-il passé les plus nombreuses années de sa vie terrestre, si ce n'est dans un atelier ? Qui avait-il choisi pour confidents de ses divines pensées, pour apôtres de son Evangile, si ce n'est des pêcheurs, des corroyeurs, des artisans ? Le classe la plus rapprochée du cœur de Jésus-Christ, c'était donc la classe ouvrière. L'Eglise s'en occupe avec une pieuse sollicitude, et de toutes ses forces elle plaide la cause du travail et du salaire contre la dureté et l'improbité des riches [1]. Sauf les professions déshonorantes, toutes les autres sont protégées par elle. Dès l'époque des catacombes, elle avait fait des *fossores*, c'est-à-dire des fossoyeurs des cimetières chrétiens, une corporation religieuse, presque un ordre ecclésiastique [2]. Les veuves qu'elle entretient sont appliquées au service des malades sans famille, et de nobles matrones, d'augustes impératrices, renonçant aux distinctions de la naissance et de la fortune, se vouent aux plus humbles fonctions de la vie domestique [3], deviennent dans les hôpitaux les servantes des malheureux [4]. Partout dans les monastères, le travail des mains figure au premier rang entre les règles fondamentales de la vie parfaite [5]. Il a sa part de gloire et sa couronne dans le séjour des Saints; et d'obscurs artisans, parvenus des plus viles professions au trône de Jésus-Christ, patronnent du haut du ciel leurs successeurs pauvres dans les métiers de la terre.

On était loin sans doute de ces vieux préjugés romains, qui regardaient tout métier comme sordide, toute industrie comme vile, tout salaire comme un contrat de servitude, qui tournaient en ridicule ces villes *barbares* où les artisans prenaient part aux délibérations publiques [6], et faisaient prononcer la peine de mort contre un sénateur déchu jusqu'à diriger une manufacture. Et cependant, malgré les encouragements du prince et l'influence des idées chrétiennes, malgré son organisation sage et forte, le travail libre reste frappé de défaveur et d'atonie.

Une double concurrence ferme à ses produits les plus larges issues : d'un côté, celle de l'esclavage, puissante encore bien qu'amoindrie ; de l'autre, celle des fabriques impériales, où

[1] Chrys. *in act.*, *Hom.* 26, n. 4. — [2] *Id.*, *Hom. de Bapt. Christ.*, § 1; et *de Ann.*, *serm.* 1. — [3] *Id.*, *vit. monast.*, l. 3, n. 17 ; *Hom.* 58, *in Joan*, n. 5. — [4] Wal., Hist. de l'esclav., p. 212, 249. — [5] Chrys. à Stag., l. 1, n. 3.

[1] S. Ambr., *de Tob.*, 24, t. 1, p. 662 ; Chrys. *Hom.* 63, *in Matth.*

[2] Dans un ouvrage faussement attribué à saint Jérôme, mais qui lui est contemporain, les fossoyeurs, *qui, à l'exemple de Tobie, ensevelissaient les morts*, sont regardés comme un cinquième ordre mineur, après celui des portiers. (S. Hier., t. 5, p. 100), et recommandés aux évêques comme des frères.

[3] S. Hier., *ad Pammach.*, t. 4, alt. part., p. 587. Il parle de Paule et d'Estochium ; et *ibid.*, p. 660. — [4] Théod., l. 5, c. 19, à propos de l'impératrice Flaccilla. — [5] S. Hier. *ad Rust.*, t. 4, alt. part., p. 775 ; S. Bas., *reg. fus. tract.*; S. Aug., *de Op. monach.*, t. 6. p. 797. — [6] Cicer., *de Offic.*, l. 42 ; *pro Flacco*, 7, 8.

les hommes libres eux-mêmes sont enrôlés et retenus héréditairement [1]. Ajoutez à cela les lourdes charges dont le fisc ne cesse de le grever depuis Caligula et Vespasien [2], et surtout cet odieux impôt du *chrysargyre,* qui désespère l'ouvrier en lui disputant une à une les miettes de pain, fruits de ses sueurs. Les bras se retirent de ces labeurs ingrats qui ne les peuvent nourrir. La production décline ; tout renchérit. Des lois de *maximum,* des tarifs obligatoires sous peine de mort essaient d'arrêter le mal, et l'aggravent : le découragement pousse à l'oisiveté qui produit la misère ; le paupérisme fait de hideux progrès. Une populace de lazzaroni encombre Antioche, Rome, Alexandrie, Byzance. En vain les orateurs chrétiens flétrissent la paresse, rien ne peut ranimer cette fatale torpeur. Le travail sans sécurité, sans bénéfices, dévoré par le fisc, tombe dans une décadence toujours plus profonde. Les foules aiment mieux recevoir le pain sans rien faire que de travailler pour mourir de faim ; et leur vie se passe aux thermes, à l'amphithéâtre, à l'hippodrome, devant les tréteaux des saltimbanques et des funambules [3]. « Le grand mal de notre temps, disait Chrysostome indigné, la source de tous les maux, c'est la persuasion d'un grand nombre que le travail et les métiers sont un déshonneur. Ils n'ont pas honte de pécher, d'offenser Dieu : ils ne rougissent que de gagner honnêtement leur vie, et on les voit se traîner à la porte des autres, importuns à tout le monde, plus vicieux, plus méprisables de jour en jour [4] ».

Du reste, l'exemple du vice descendait de haut. Les palais des grands étaient, la plupart, des maisons de jeu, où d'habiles fripons, sous les yeux du maître et de compte à demi avec lui, exploitaient les clients et les visiteurs [5]. Cupides et prodigues, orgueilleux et vils, ces hauts possesseurs de la richesse, s'inquiétaient peu des moyens de la maintenir ou de l'accroître. De là, les hardies invectives de la chaire chrétienne contre les riches, c'est-à-dire contre des fortunes souillées, qui n'avaient d'autre source que la délation, l'usure, la concussion, le pillage des provinces, d'autre emploi que le vice. L'usure était *une vieille maladie de Rome* [6]. La république avait fait, pour la combattre, d'inutiles efforts. Après plusieurs essais malheureux, on s'était arrêté à un taux légal d'un pour cent par mois. Mais cette énorme concession ne suffit pas à la cupidité patricienne, et l'on en vint à ne plus prêter qu'à vingt-quatre, à quarante-huit, à soixante pour cent [1]. Sylla, Pompée, Antoine, Cassius, Brutus, Caton lui-même, tous grands citoyens, mais grands usuriers, ne livraient pas leur argent à un autre prix. Sous l'empire, Sénèque criait philosophiquement contre les *calendaires,* la vente du temps, les *sanglantes centésimes* [2], et l'usure n'avait pas de plus impitoyable vautour [3]. La loi romaine, qui avait des soins protecteurs pour les panthères et les lions, qui défendait d'attenter à leur vie, permettait au créancier de s'emparer de son débiteur, de le mettre en pièces, de le faire pourrir au fond d'un cachot ; et, en effet, un cachot existait dans chaque maison de patricien pour ces tristes victimes de l'usure, qu'elle avait le droit de tuer après les avoir ruinées [4]. Vivement attaqué par le Christianisme, le chancre social défia les efforts du Ciel, comme il avait défié ceux de la terre, et s'étendit avec le malheur et la décadence du temps. « L'usure, s'écrie saint Augustin, est devenue un métier, une profession : on la regarde comme une *corporation* nécessaire à la cité ; elle paie *patente* [5] ». — « De nos jours, dit saint Chrysostome, on a imaginé un nouveau genre d'usure, réprouvé par les lois mêmes des païens, une exécrable usure, qui consiste à prendre pour intérêt la moitié même du capital, et cela quand le malheureux dont on l'exige est pauvre, qu'il est obligé de nourrir une femme et des enfants, et que de ses travaux il a rempli l'aire et le cellier de ces riches sans cœur [6] ». Les fidèles eux-mêmes, en dépit des prohibitions épiscopales, prêtent à douze pour cent, et prennent l'intérêt de l'intérêt [7]. Certes, l'Eglise faisait d'admirables efforts pour arracher à la cupidité ses victimes, et près d'elle les débiteurs désespérés étaient toujours sûrs de trouver un asile, une protection, un secours efficace. Les évêques empruntaient eux-mêmes pour libérer de pauvres malheureux poursuivis à outrance ; puis, pressés à leur tour, ils demandaient à leurs ouailles de leur venir en

[1] Naudet, Adm. de l'emper., 3e part., c. 3, art. 6 ; Wall., hist. de l'escl., t. 3, p. 253. — [2] Sueton. *in Calig.*, n. 40, et *in Vesp.*, n. 23. — [3] Chrys. *passim.* — [4] Chrys., *Hom.* sur ces paroles : *Saluez Prisca.* — [5] Amm. Marc., l. 28, c, 4. — [6] Tacit., *Annal.*, l. 6, c. 16 : *Vetus urbi fœnebre malum.*

[1] *Centesimæ*, 1 p. 100 par mois ; *binæ centesimæ*, 24 p. 100 par an ; *quaternæ centesimæ*, 48 p. 100 par an ; *quinæ centesimæ*, 60 p. 100 par an. *Voir* Cicéron, *in Verem orat.* 3, n. 70 ; *et ep. ad Attic.*, l. 6, ep. 2 ; Hor., *satir.* 2 du l. 1, v. 14. — [2] Sen., *de Benef.*, l. 19, c. 7. — [3] Tacit., *Ann.*, l. 13, c. 42. — [4] Tit.-Liv., l. 2, c. 23 ; l. 6, c. 36 — [5] S. Aug., *in ps.* 54, § 14, t. 4, p. 509. — [6] Chrys., sur S. Math., *Hom.* 61. — [7] Chrys., *passim.*

aide pour les dégager, eux aussi, des mains impitoyables du créancier [1]. Mais l'usure se moquait de la charité et poursuivait ses affreux ravages. « J'ai vu, écrivait saint Ambroise, — et saint Basile, de son côté, trace le même tableau, — j'ai vu un spectacle lamentable, des enfants conduits à la vente pour la dette de leur père, héritiers de ses malheurs sans l'être de ses biens. Et cet horrible attentat ne fait pas rougir le créancier ! Il presse, il pousse, il consomme la vente. Ils ont été nourris de mon argent, dit-il ; qu'ils subissent la servitude pour me payer leurs aliments, qu'ils soient vendus pour me faire rentrer dans mes avances [2] ! »

Rien, du reste, n'égalait la misère et le désespoir des campagnes [3]. « Il est des hommes, s'écrie notre saint orateur, qui travaillent toute leur vie sans gagner de quoi assouvir leur faim ; on leur impose des charges intolérables et perpétuelles, toutes sortes de corvées ; on se sert de leurs corps en guise d'ânes, de mulets, de pierre même ; on leur refuse un moment pour respirer. Que la récolte abonde ou qu'elle manque, on les pressure également ; pas la moindre concession ; et, chose plus triste encore ! ces infortunés, après avoir travaillé tout l'hiver au milieu des pluies et des neiges, restent non pas seulement les mains vides, mais accablés de dettes, et livrés aux exactions, aux rapines, aux mauvais traitements des procurateurs, plus redoutables que la misère et la faim. Qui pourrait dire ce que gagnent ces hommes sans entrailles sur les malheureux travailleurs? Quand ceux-ci ont rempli caves et greniers du fruit de leurs sueurs, ceux-là ne leur laissent pas un boisseau et se contentent de leur jeter pour toute rémunération quelque peu d'argent !..... Le Prophète a raison de s'écrier : *Cieux, étonnez-vous ! Terre, frémis!* A quelle horrible férocité le genre humain en est-il venu [4] ! »

Le plus cruel usurier, le plus insatiable vampire, c'était l'Etat. Ce n'est pas que le système d'impôts alors en vigueur différât beaucoup de celui qui fonctionne avec succès dans nos sociétés modernes. Mais une foule d'abus en dénaturaient l'application et ne justifiaient que trop les plaintes amères qui remplissent les écrits du temps. D'ailleurs, l'administration romaine posait en principe que le territoire de l'empire était la propriété de l'empereur. Donc, en dehors du prince, plus de propriétaires, mais des fermiers, des colons, autorisés à jouir du sol à condition d'une redevance, débiteurs de l'Etat, traités au besoin comme la loi traitait tous les débiteurs, c'est-à-dire emprisonnés, flagellés, torturés, vendus, et même parfois mis à mort [1]. Il est vrai que l'influence des idées chrétiennes avait modifié ce régime. Sous l'inspiration de l'épiscopat, de sages édits se préoccupent des souffrances du peuple, ordonnent d'épargner les laboureurs, veillent à la juste répartition des impôts, répriment la rapacité des exacteurs, font à des villes, à des provinces la remise entière des contributions arriérées [2], et proclament hautement que les droits du domaine sont moins chers au souverain que la protection de ses sujets [3].

Mais quand la guerre, la politique, le faste, la prodigalité, avaient vidé les coffres de l'Etat, et qu'il fallait venir en aide au trésor, le prince, en contradiction avec lui-même, après avoir professé la modération et la sagesse, multipliait les surtaxes, imaginait de nouveaux tributs, pressait les rentrées, commandait les rigueurs, livrait le contribuable à bout de ressources à la merci du collecteur, ouvrant ainsi la porte à tous les excès, à toutes les audaces de l'arbitraire, de l'injustice, de la concussion, de la violence, de l'exaction. Aucun impôt ne donna lieu à plus d'abus et de plaintes que ce maudit *chrysargyre*. Frappé sur une foule d'industries aux abois, il en précipitait la ruine ; et lorsque, de quatre en quatre ans, venait la fatale échéance, un spectacle de douleur et de désespoir s'offrait partout dans les villes de commerce : les mères vendaient leurs fils, les pères prostituaient leurs filles, et l'impitoyable exacteur employait le fouet et la torture pour arracher au pauvre ouvrier son dernier écu. Pallade raconte l'histoire d'une jeune femme fuyant d'asile en asile les terribles poursuites du fisc. Tombée aux mains d'un voleur, qui lui demande la cause de son désespoir : « Mon mari, dit-elle, n'ayant pu payer à l'époque voulue sa dette publique de trois cents deniers d'or, on l'a flagellé et mis en prison, et mes trois enfants ont été vendus. Moi, fugitive, j'erre de tous côtés, changeant chaque jour de

[1] S. Aug., *epis.* 268, t. 2, p. 901. — [2] S. Ambr. *de Tob.*, c. 8, t. 1, p. 600 ; S. Bas., *de avar. et pauper.*, t. 2, p. 179 ; édit. de Seb. Cramoisy 1638. — [3] S. Bas., *Hom. temp. fam. et siccit.*, t. 1, p. 350. — [4] Chrys., *Hom.* 61, sur S. Matth., n. 3 ; voy. la lettre 217 de saint Augustin (t. 2, p. 874), où il plaide vivement la cause de pa... ...lons menacés de payer une double redevance.

[1] *Ubi debitorum aliquem egestate obstrictum nihil reddere posse dicebatur, interfici debere pronunciabat.* (Amm. Marc. sur Valentin, l. 27, c. 7.) — [2] Euseb., l. 4, c. 2 ; Aurel. Vict., 11 ; Cod. Theod., *passim.* — [3] Cod. Theod., 10, t. 5, l. 2.

demeure et n'étant en sûreté nulle part. Les agents du trésor m'ont rencontrée plusieurs fois et chaque fois flagellée ; et me voilà depuis trois jours dans ce désert sans un morceau de pain ». Le voleur, moins barbare que l'Etat, donna à la pauvre femme les trois cents deniers d'or, et l'ayant reconduite chez elle, racheta ses enfants et fit mettre son mari en liberté[1].

De semblables horreurs avaient lieu tous les jours et partout. Que le colon qui cultivait un champ, que l'industriel qui vivait péniblement de son métier, ne payât pas sa quotité d'impôt, on vendait ses bœufs, sa charrue, ses outils, ses enfants ; on le vendait lui-même. Pour échapper à la prison ou à la vente, le malheureux s'enfuyait chez les barbares, se faisait bandit[2]. Les champs étaient abandonnés, des terrains cultivés naguère se couvraient de bois, les villes elles-mêmes se dépeuplaient, l'industrie et le commerce dépérissaient de jour en jour : on ne voyait que mendiants sur les places publiques, que brigands dans les campagnes.

Si à plaindre que fût le contribuable, il n'était pas plus malheureux que le percepteur. Rome, en effet, tout en courbant le monde sous son joug, avait laissé à chaque ville, à chaque *municipe*, son administration intérieure et la libre disposition de ses deniers, moyennant l'acquittement régulier des sommes exigées, à titre d'impôt, par le pouvoir central. Les bourgeois aisés de la cité, sous le nom de *curiales* ou *décurions*, formaient une *curie*, c'est-à-dire un conseil municipal, lequel choisissait dans son sein un pouvoir exécutif composé de plusieurs magistrats chargés, sous sa direction, de veiller aux intérêts et de gérer les affaires de la petite république. L'état ne connaissait que les décurions : ils lui répondaient de la ville et surtout de l'impôt. Quand le gouverneur de la province avait fixé la quotité de chaque municipe, il en signifiait le chiffre aux décurions ; et ceux-ci, à leurs risques et périls, devaient faire le recouvrement de la somme exigée et la verser dans les caisses de l'Etat. Dans une situation prospère, rien de plus simple, et le titre de décurion fut longtemps honorable et recherché. Mais quand les fautes des princes, le malheur des temps, une foule de circonstances déplorables eurent appauvri l'industrie et l'agriculture, que l'argent devint rare, et que le contribuable ruiné ne put acquitter son rôle, les décurions, toujours tenus aux charges du municipe et responsables de l'impôt, se virent réduits à pressurer leurs pauvres concitoyens ou à subvenir de leurs propres deniers au déficit des recettes publiques. Alors les fonctions de curiale devinrent onéreuses et détestées : on ne songea qu'à échapper aux honneurs municipaux, à ne pas figurer sur les registres de la cité. La loi dut intervenir, et força les bourgeois à rester dans leur curie. Tout homme possédant vingt-cinq arpents fut condamné à être curiale, avec défense d'aliéner le fonds de terre sur lequel reposait ce titre odieux, et même de prétendre à aucune fonction ou dignité qui pût l'appeler hors de la curie : on lui interdit la milice, on lui ferma la porte du sacerdoce ; ordonné clerc, on l'arracha de l'autel ; on l'emprisonna dans sa charge maudite, que, pour comble d'injustice, il était obligé de transmettre comme un patrimoine à ses enfants. Il ne resta plus aux infortunés décurions que le désespoir. On les vit s'enfuir des villes, se cacher dans les bois, envier le sort des esclaves, se vendre comme tels : rien n'égala le malheur de cette classe d'hommes, et c'était toute la bourgeoisie de l'empire[1] !

L'invasion des barbares, les tremblements de terre alors si fréquents étaient de moins terribles fléaux que cette misère générale et désespérée. Les esclaves, du moins, quelle que fût la bassesse de leur sort, avaient du pain et des vêtements chez leurs maîtres. Mais l'indigence des prolétaires dépassait tout ce qu'on peut imaginer. Saint Basile dépeint en paroles navrantes les angoisses d'un père obligé de choisir entre ses enfants celui qu'il doit vendre pour faire vivre les autres. « Il vient à vous tout en larmes, s'écrie-t-il, vous offrir pour un morceau de pain une tête si chère. Et vous exploitez son désespoir, vous lui marchandez son sang et sa vie[2] ! » L'Eglise, il est vrai, avait fait et ne cessait de faire des prodiges de charité ; elle avait créé des hospices pour les malades, des asiles pour les orphelins, des maisons de retraite pour les vieillards et les incurables ; elle distribuait tous les jours des masses d'aumônes. Mais ses ressources, moins grandes que son zèle, étaient peu de chose devant cette extension progressive de la pauvreté ! Les mendiants encombraient les rues, les parvis des églises, les péristyles des palais, et faisaient métier de la misère. Chants

[1] Hist. Lausiac., c. 63 ; *Vit. patr.*, p. 373. — [2] Theod., ep. 42 et 45.

[1] Fauriel, Hist. de la Gaule méridionale, t. 1, p. 372 ; De Broglie, De l'égl. et de l'emp., t. 2, p. 247. — [2] S. Bas. *Hom. de avarit. id illud : Destruam horrea*, t. 1, p. 332 ; édit. de Paris, 1638.

obscènes, jongleries, impertinences, insultes, tout leur était bon pour ramasser autour d'eux les foules oisives et extorquer aux badauds quelques sous. On les voyait, simulant le désespoir, s'enfoncer des clous dans la tête, dévorer des lambeaux de vieilles chaussures; quelques-uns mutilaient leurs propres enfants, leur crevaient les yeux, pour s'en faire des instruments de pitié et de lucre[1]. D'autre part, de saints pontifes, d'admirables solitaires, en étaient réduits à donner les vases sacrés, leurs livres, leurs vêtements, leur liberté même, afin de procurer quelques faibles secours aux membres de Jésus-Christ souffrants et abandonnés. Saint Sérapion, surnommé *le Sindonite*, se vendit plusieurs fois lui-même au profit des pauvres, et à la fin il se donna à une vieille femme sans ressources qui le brocanta pour un peu de pain[2].

Et toutefois, on était déjà loin des monstrueuses proportions du paupérisme sous l'ère païenne, quand Rome seule, même après la distribution des terres par Jules César[3], comptait trois cent-vingt mille citoyens inscrits sur la liste des indigents! Ces fiers Romains n'étaient que d'orgueilleux mendiants, qui se croyaient les maîtres du monde, et qui vivaient sans honte de l'aumône de l'Etat et des restes de festin que, sous le nom de *sportules*, de fastueux patrons leur faisaient distribuer par des esclaves à la porte de leurs palais. La mendicité, sous diverses formes, existait chez eux à tous les degrés de la hiérarchie sociale, et les gueux en prétexte n'étaient ni moins effrontés ni moins rampants que ceux en guenilles.

Il est vrai, le Christianisme avait profondément modifié cet état de choses. S'épanchant de son sein comme un fleuve, la charité avait noyé sous ses flots divins bien des laideurs du paupérisme antique et une foule d'atrocités caractéristiques des mœurs païennes. Mais l'ancien système de l'assistance par l'Etat subsistait toujours, et perpétuait, aggravait la misère qu'il prétendait soulager. On a tout dit sur les secours publics chez les Romains[4]. C'étaient d'abord des distributions de blé. Sévère ajouta de l'huile, Aurélien du lard. Ce dernier substitua au blé, distribué tous les mois, le pain distribué tous les jours; il parla de donner aussi du vin. *Pourquoi pas des poulets?* dit un préfet du prétoire. Et ce mot fit reculer l'empereur, qui se contenta d'ordonner qu'une certaine quantité de vin serait vendue au peuple au-dessous du cours. Mais Constantin supprima les ventes à prix réduit et n'admit que les distributions gratuites. Etendant à la nouvelle Rome les priviléges de l'ancienne, il octroya à sa chère Byzance le pain, le vin, l'huile, la viande, le lard. Une *annone* spéciale fut établie pour la fournir de toute sorte de denrées. Dès le règne de Constance, on y distribuait quatre-vingt mille boisseaux de blé apportés d'Egypte[1]. Là, comme à Rome, les approvisionnements se faisaient par des corporations privilégiées de marins, de boulangers, de marchands, dont les charges étaient obligatoires et héréditaires. Antioche, Alexandrie, Carthage, sollicicitèrent comme un honneur l'aumône de l'Etat[2].

Mais ces ventes à vil prix, ces distributions gratuites, si onéreuses au Trésor, portaient-elles du moins un réel soulagement aux souffrances du peuple? En voulant le sauver du désespoir, on le poussait à la paresse. Certes, si le gouvernement se proposait comme but suprême de sa bienfaisance la soumission des masses à son despotisme, il avait parfaitement réussi. Ses libéralités funestes avaient éteint dans les âmes la dernière étincelle d'activité libre. L'assistance publique n'était qu'une prime à l'oisiveté et à la crapule. Tous les jours, à heure fixe, chaque citoyen alimenté montait, muni d'un billet, l'escalier assigné à son quartier, à sa division, et recevait, ou gratis ou à très-bas prix, un pain de trente-six onces en forme de couronne, et qu'on appelait le *pain de l'escalier*[3]. A Rome, comme ailleurs, les grands édifices destinés à l'aumône officielle étaient entourés de cabarets et de mauvais lieux. On passait de l'escalier du pain à l'antre de la débauche. Or, l'Etat, qui faisait manger ce peuple de mendiants, ne s'inquiétait pas d'autre chose, et pourvu que la multitude assouvie et abrutie obéît et se tût, il fermait les yeux à tout. Il arriva que ces infâmes maisons cachèrent des mystères d'horreur. A peine les misérables qu'y attirait le vice avaient-ils mis le pied dans le cabaret, que, le plancher s'affaissant sous eux, ils se trouvaient prisonniers dans une espèce d'atelier souterrain, où, sans espoir de délivrance, perdus pour leur

[1] Chrys., *passim*. — [2] Pall., hist. Lausiac., c. 23. — [3] Suet., *in Jul. Cæs.*, 41. — [4] Naudet, Mém. sur les sec. publ.; Wal., Hist. de l'esclav., t. 3, p. 256; Moonier, de l'assist., c. 2; De Broglie, l'égl. et l'emp., t. 2, p. 180.

[1] Socr., l. 2, c. 13.— S'agit-il d'une distribution par an ou par jour? Dans la première hypothèse, Constantinople était traitée plus parcimonieusement que Rome; dans la seconde, nous arrivons à un chiffre fabuleux. Peut-être faudrait-il adopter une distribution de 80 mille boisseaux par mois.

[2] Euseb., Hist. eccl. l. 7, c. 21; Wall., *loc. cit.*, t. 3, p. 259. — [3] Cod. Theod., l. 14, t. 3.

famille, ils passaient la vie à tourner la meule. Un soldat de Théodose, pris à ce piége, usa de son poignard et s'échappa. Le prince fit raser ces affreux repaires[1]; mais il ne supprima ni la misère ni la paresse, ces hauts pensionnaires de l'Etat entretenus à grands frais.

Du reste, le gouvernement qui avait pris à sa charge la nourriture des pauvres, leur laissait le souci de se loger. Bon nombre n'avaient d'autre demeure que la rue, d'autre couche que le pavé de marbre sous le portique des édifices publics. Les palais des riches, avec leurs immenses jardins, occupaient presque tout le sol de Rome. A peine restait-il un peu de place pour les chétives habitations des plébéiens, appelées *insulæ*, îles, le nom de maison, *domus*, étant exclusivement réservé à la demeure des grands. Entassés dans ces *îles* malsaines, les prolétaires s'en partageaient les différents étages et les mauvaises chambres sans lumière et sans air[2]; et ces tristes taudis se louaient à des prix fous, genre d'usure auquel l'indigence elle-même ne pouvait échapper. En vain les édits souverains avaient defendu d'élever plus haut que soixante pieds ces fragiles bâtiments construits à la hâte avec de mauvais matériaux; l'espace manquant, les prohibitions tombèrent en désuétude, et l'on eut à déplorer chaque jour de nouveaux et terribles accidents.

Plus heureuse en apparence, l'aristocratie n'était que la première victime du despotisme impérial. Ses membres jouissaient d'immunités et de priviléges considérables, les titres les plus pompeux leur étaient prodigués, on les appelait *grands*, *parfaits*, *perfectissimes*, *illustres*, *très-illustres*[3]. Mais la délation acharnée à leur précaire existence pouvait, d'un instant à l'autre, les jeter du faîte des grandeurs dans la plus affreuse misère. Leur nom, leur fortune, leur famille, étaient à la merci d'un décret. Devant un pouvoir qui pose en principe que tout lui appartient, hommes et choses, ils passent leur vie à trembler, à dissimuler, à ramper, et il n'y a que leur insolence vis-à vis des faibles et des petits qui égale leur bassesse vis-à-vis du maître. Etre admis le matin dans la chambre de César pour adorer l'astre à son lever, être invité le soir à sa table, leur semble la plus haute faveur de la Providenee, le comble de la gloire. Aplatissement et lâcheté sont devenus synonymes d'aristocratie, grandeur signifie bassesse. Pour trouver un caractère, une âme, une conscience, la sainte fierté du devoir et du droit, il faut se tourner vers l'Eglise. Là palpitaient des cœurs généreux; là parlaient d'incorruptibles oracles; là des hommes saintement courbés sous la pensée de Dieu se dressaient de la hauteur de cette pensée contre toute oppression humaine. L'Eglise était la seule force ici-bas que César n'avait pu ni absorber, ni briser, ni plier. Aussi ne voyait-il en elle qu'un rival détesté et contre lequel tout était bon, les usurpations ouvertes et les concessions perfides, la persécution et la corruption. Car ces pitoyables autocrates, qui ne savaient pas se garder contre les barbares, eussent voulu étendre leur ignoble despotisme sur les âmes, sur les consciences, sur Dieu lui-même comme sur tout le reste. Et il est vrai qu'il s'était créé des complicités dans le sanctuaire. A côté des grands docteurs, des grands saints, des grands pontifes, on ne comptait déjà que trop d'évêques mondains et vendus, de prêtres ambitieux et serviles. Il n'y a guère que le désert et son peuple d'ascètes qui restent inaccessibles au souffle fatal qui énerve tout : de là, pour les âmes viriles et chrétiennes l'attrait de la solitude. Ceux-là seuls restent dans le monde que le devoir y enchaîne. Les autres s'estiment heureux de fuir le plus loin possible ce spectacle de dissolution et de honte ; ils cherchent au fond des Thébaïdes, au sommet des montagnes, un coin de terre qu'il n'ait pas souillé, où ils puissent respirer, loin des hommes et de leurs bassesses, dans la prière et le travail, la sainte liberté des enfants de Dieu.

Ainsi, d'une part, la rapide et merveilleuse extension de la foi chrétienne, ses enseignements glorifiés par les plus beaux génies et triomphant du philosophisme païen et de l'hérésie, l'élan des plus nobles vertus, les plus admirables dévouements, les touchantes créations de la charité, l'Evangile pénétrant peu à peu de son esprit le vieux droit romain, de sages édits favorisant l'émancipation des esclaves, relevant la condition de la femme, replaçant la famille sur sa base véritable; l'indissolubilité du mariage, l'adoucissement progressif des mœurs, un irrésistible courant d'idées fortes et généreuses, un travail visible et puissant de rénovation sociale, la solitude peuplée de Saints, le sacerdoce, malgré quelques ombres, rayonnant de la gloire des Hilaire, des Ambroise, des Martin, des Basile, des Astère, des Epiphane,

[1] Socr., l. 5, c. 18.— [2] Vitruv., 2, 8 ; Juven., *satir.* 3, v. 199, 223; Just. Lips., *de Mag. urb. Rom*, 3, 4. — [3] Naudet, Chang. dans l'emp., t. 2, c. 3, art. 2.

des Chrysostome et d'une foule d'autres moins illustres sans être moins grands, partout des splendeurs intellectuelles et morales d'un incomparable éclat ; et, d'autre part, décadence profonde, horrible dissolution, le travail découragé, le commerce défaillant, l'agriculture ruinée, la population amoindrie, la bourgeoisie désespérée, la noblesse déshonorée, les frontières envahies, les villes saccagées, une misère immense, et, au milieu des ruines et des flammes, des fêtes et des joies dégoûtantes, l'anarchie sous le despotisme, le mépris de toute autorité et le relâchement de tous les liens dans la plus complète servitude, le monde s'écroulant sous le double poids de sa pourriture et des Césars : tel est le tableau d'une époque qui saisit autant par sa grandeur que par sa bassesse, où les plus vives clartés d'une aurore brillante et glorieuse se mêlent aux ombres lugubres d'un soir sinistre.

Un de ses traits saillants c'est l'effacement des caractères, la lâcheté ! En dehors de la solitude et du sanctuaire, le sentiment de la dignité humaine n'existe plus. Cet antique orgueil du citoyen, qui y suppléait quelquefois, a fait place à une prodigieuse aptitude à se prosterner, à ramper devant tous les pouvoirs qu'un caprice de prétoriens, une intrigue d'eunuques fait surgir on ne sait d'où, et jusqu'aux pieds de tous les favoris, de tous les valets de cette fragile grandeur qui passe du trône à l'égoût en un jour. On ne sait plus qu'une chose : s'abandonner corps et âme au despotisme, encourager ses usurpations, lui livrer au-delà de ses désirs, étonner par l'audace de la servilité l'audace de la tyrannie. Le monde est insatiable de servitude. Mais cette lâche abdication de la responsabilité humaine, cette muette adoration de la force et du succès, ne donnent ni plus d'assurance au pouvoir, ni plus de sécurité aux esclaves. Jamais l'autorité ne fut plus absolue, ni le monde plus misérable.

Et cette fange de vingt siècles, le Christianisme eût voulu, comme le Créateur autrefois, la pétrir de ses mains divines, la pénétrer d'un souffle de vie ! Chaque jour, à sa voix, surgissent de grandes vertus et de grandes âmes, d'admirables météores éclairent d'une vive lumière l'horizon moral, mais ce ne sont que des météores. En vain les prodiges succèdent aux prodiges, en vain de sublimes efforts sont déployés de toutes parts, le monde reste plongé dans ses hontes, couché dans sa boue : il n'a pas assez d'énergie pour être chrétien. La centralisation romaine si savante et si puissante, en se substituant partout à l'activité individuelle et locale, a déshabitué chacun de sa responsabilité personnelle, de toute espèce d'initiative et de spontanéité. D'un bout de l'empire à l'autre, elle pèse comme un niveau de fer sur une population énervée, servile, impuissante, qui se regarde elle-même comme la chose d'un homme chargé de penser, de vouloir pour elle, et ne donne signe de vie que pour acclamer tour à tour, avec la même ivresse, tous les maîtres qui lui font l'honneur de la gouverner. A Rome, à Byzance, à Alexandrie, à Antioche, c'est partout le même spectacle, la même lâche insouciance, le même peuple.

Il n'y a plus là qu'un monde vieilli dans la mollesse et l'esclavage, usé, décrépit, gangréné, bon à parer les gradins d'un amphithéâtre, à couronner des pantomimes, à proclamer des empereurs, à manger entre deux débauches le pain *de l'escalier*. Comment trouver dans cet affaissement général, dans cette lâcheté, dans cette abjection, le ressort, l'élan nécessaires à l'intelligence sérieuse, à la pratique vraie de l'Evangile ? La Providence n'a qu'à balayer cette pourriture. Et en effet, ses cataractes sont ouvertes ; le flot monte d'heure en heure ; Alaric est là !

Une chose toutefois repose le regard attristé, et console l'âme de ce spectacle de ruines et de mort : c'est la lutte ardente, intrépide, infatigable, sublime des docteurs de l'Eglise, contre cette bassesse, cette ignorance, cet égoïsme, cette corruption des mœurs publiques et privées, lâches, viles, rapaces, honteuses, contre ce mal si ancien, si profond, si incurable. Noé du monde moral, en prophétisant le déluge, ils bâtissent l'arche, ils y appellent, ils y recueillent les âmes d'élite, toutes celles que Dieu destine à la rénovation du monde, les grands germes de vie que le vaisseau mystique doit sauver du cataclysme et auxquels se rattachent l'avenir de l'humanité et les desseins de la Providence !

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Principal objet de la prédication de Jean. — Appréciation d'un critique moderne. — Efforts de l'orateur pour arracher le peuple à l'ignorance et à la superstition. — Homélies sur les Calendes. — Libre arbitre de l'homme. — Graves abus dans la célébration des noces. — Enseignements répétés sur la sainteté et l'indissolubilité du mariage. — Conseils aux époux chrétiens. — Devoirs des pères et mères. — Éducation de l'enfance. — Livres païens. — Les jeunes gens doivent être mariés de bonne heure. — Discours sur le choix d'une épouse. — Mariage d'Isaac. — Applaudissements de l'auditoire.

Si le but du chapitre précédent a été atteint, le lecteur peut se faire une idée exacte de la situation respective du Christianisme et du polythéisme à la fin du IVe siècle, sur ce champ de bataille où se heurtaient alors, d'un choc suprême, l'ancien et le nouveau monde. Au plus fort de cette mêlée, entre les plus vaillants et les plus illustres, apparaît Chrysostome, soldat, héros, martyr bien plus qu'écrivain et docteur. Un ennemi surtout attire son attention, occupe son courage; celui-là, il le poursuit avec une ardeur implacable, et contre lui toutes les armes lui sont bonnes : la raison, la passion, l'ironie, le sarcasme, l'invective, l'anathème. Qu'il explique un texte sacré, qu'il célèbre un martyr, au fond presque tous ses discours sont des philippiques, et il n'en est pas de plus véhémentes. Mais le tyran objet de ses haines, l'adversaire auquel s'acharnent ses coups, c'est le péché, quel que soit d'ailleurs le masque ou le nom qu'il porte. Confondre ses sophismes, signaler ses bassesses, mettre à nu ses laideurs, le livrer au mépris public, obtenir d'un auditoire ému un cri de repentir, et, en face des misères et des ignominies du siècle, poser en souveraine la parole de la Croix, c'est le but qu'il poursuit fièrement, sans regarder ni aux inimitiés qu'il soulève, ni aux blessures qu'il fait, avec la liberté et la force que donnent un noble caractère et de hautes convictions unies à un grand talent.

On a dit qu'indulgent à l'excès et d'une partialité visible pour les classes inférieures, il frappait sur les grands, sur les riches avec une violence de langage plus digne d'un tribun que d'un prêtre; et nous ne nions pas qu'une première lecture ne puisse vous laisser sous cette impression. Devenu de bonne heure, et par la nature même de ses devoirs, le confident et le témoin assidu des douleurs du peuple, l'orateur d'Antioche en éprouve une tristesse qui le suit partout, qu'il ne sait pas dissimuler, et qui, s'allumant en passion au fond de son âme aimante et généreuse, fait de lui l'avocat éloquent et opiniâtre des pauvres et des petits. Mais la pitié de leurs maux ne l'aveugle pas sur leurs vices; en brûlant d'alléger le fardeau des uns, il veut aussi briser le joug des autres; et s'il tonne contre l'avarice, le luxe, l'orgueil, s'élève-t-il moins souvent, avec moins de force, contre la paresse, l'ivrognerie, la superstition, l'amour effréné du cirque et de l'amphithéâtre, et toutes ces erreurs, toutes ces habitudes grossières, honteuses, déplorables d'un peuple enfant pour lequel il n'hésite pas à descendre aux plus petits détails de l'enseignement, à la réfutation terre à terre des plus absurdes préjugés, à se faire, lui le grand orateur, humble et patient catéchiste? Mais, convaincu que l'ignorance et les vices de ce peuple tiennent, en grande partie, à sa misère, à l'abandon où il gémit, au coupable dédain des classes élevées, s'il le plaint en le grondant, s'il évite d'irriter par des reproches trop amers des plaies déjà trop envenimées, si l'accent affectueux du père et de l'ami tempère à propos les incrépations de l'Apôtre, qui oserait lui en faire un crime? Celui dont il est le ministre n'aima-t-il pas à s'entourer de pauvres et de petits ?

Quant aux riches, c'est vrai, Jean les rudoie, et plus d'une fois peut-être la véhémence de ses sorties, en les écartant de sa chaire, le priva d'un concours précieux. Lui si indulgent, dont la main, tendue à tous ceux qui tombent, dispense sans mesure les pardons célestes, il se montre impitoyable aux riches, comme s'ils n'étaient tous que des pécheurs endurcis, d'incorrigibles pharisiens défiant les colères du Christ, et l'on dirait par moments qu'il n'a compris de l'Evangile que le terrible ana-

thème : *Væ vobis divitibus !* Ne l'oublions pas, l'esclavage et le Césarisme étaient alors les deux pôles du monde. Sous un maître dont le regard seul les faisait trembler, des milliers de maîtres répétaient en l'exagérant, sa dure tyrannie dans les cités, dans les campagnes, dans la famille. Le vol, l'usure, la délation, les concussions étaient la source de la plupart des fortunes, à ce point que Chrysostome ose se demander à haute voix s'il en est une d'honorable et de légitime autour de lui [1]. Et ces biens, fruits honteux du crime, étaient honteusement dépensés en orgies, en débauches, en folies ! Scandales de parures et d'ameublements, ridicule étalage de nains, de fous, d'eunuques, de parasites, affreux traitements infligés aux esclaves, moins affreux que les services exigés d'eux [2], vente aux enchères, sur la place publique, des fermiers et des débiteurs insolvables ; pantomimes obscènes, fureur du jeu, profanation du mariage, orgueil, égoïsme, mollesse, perfidie, vénalité, mépris des pauvres, idolâtrie de l'argent, insolence dans la bassesse, sordidité dans le luxe, avarice dans la prodigalité, perversité froide, lâcheté hideuse, infamies sur infamies : c'était le spectacle tous les jours offert par la richesse et la puissance aux regards désolés des âmes honnêtes et chrétiennes. Qu'y a-t-il d'étonnant que cette désolation éclate par la bouche de Chrysostome? Son silence nous eût bien plus étonnés. Dans une société ainsi faite, où il n'y a que des oppresseurs et des opprimés, des spoliateurs et des victimes, des cœurs sans entrailles et des malheureux sans pain, faut-il tant regretter qu'une voix sévère et puissante proteste de temps à autre au nom de la Providence et de l'Evangile, qu'elle imprime une solennelle flétrissure au vice impudent, à l'orgueil impie, qui affectent de se placer au-dessus des lois? Et pourquoi ces iniquités choyées à la cour, applaudies dans le monde, n'auraient-elles pas trouvé leur châtiment dans le temple, devant l'autel du Christ? que la douleur de Jean, en présence de ces indignités et de ces scandales, n'ait pas toujours une parfaite mesure de langage, que son indignation et même sa charité s'exhalent quelquefois en paroles acerbes et dures, il se peut : c'est la noble douleur, la sainte colère d'un intrépide ami de la vérité et de la vertu. Il subira les conséquences de son courage, les haines qu'il soulève aujourd'hui l'écraseront demain ; mais il aura vengé la Providence, glorifié l'Evangile, consolé l'humanité, et s'il y a en tout cela imprudence, c'est la généreuse imprudence de l'héroïsme qui se jette tête baissée dans le devoir. Oui, peut-être, on dirait par moments la voix d'un tribun ; mais le tribun transfiguré en apôtre n'a qu'une passion et qu'un but, la charité.

Pour ce qui est de la hardiesse du langage, Chrysostome avoue qu'il préfère la correction des coupables à la noblesse des expressions [1]. Il ne faut donc pas être surpris que la critique ait relevé, dans ses nombreuses homélies, « des détails étranges et d'une crudité énergique, des invectives près desquelles pâlissent les plus violentes diatribes de Cicéron contre Antoine [2] ». Mais cette langue et ce temps ne sont pas les nôtres. N'y a-t-il pas injustice à juger un orateur populaire du IVe siècle comme un prédicateur du roi au XVIIe ? Jean s'adresse, non pas à quelques esprits d'élite, mais aux masses ; et pour soutenir leur attention, pour exciter leur sensibilité, il lui faut plus que les ressorts ordinaires. Pas de ménagements, pas de voiles : ils ne sont pas de mise ici. D'ailleurs il improvise presque toujours : l'improvisation est une nécessité de sa position ; son talent est à la merci de son zèle, son zèle à la merci de la circonstance ; la tribune l'inspire, l'auditoire fait l'orateur. Un tel homme ne peut être jugé qu'au pied de sa chaire, au milieu de la foule qui l'entoure, au moment où la parole jaillit de son âme avec ce prestige, cette émotion, cette autorité qu'y ajoutent le regard, le geste, l'accent, la personnalité de l'orateur et cet immense amour de Dieu et des hommes qui embrase sa vie et déborde dans son discours. Le lecteur peut le trouver diffus, monotone, inégal : il peut être blessé de l'âpre liberté de son langage ; l'auditeur battait des mains, versait des larmes, et, pour quelques heures au moins, il sortait meilleur de ses discours.

Nous aimons à le redire, il n'y a aucune analogie à établir entre l'éloquence méthodique de la chaire moderne et l'éloquence désordonnée et si puissante de Chrysostome. Bourdaloue et Bossuet encore plus avaient étudié l'orateur d'Antioche ; ils le possèdent à fond, et le citent à tout instant avec bonheur. Mais appliquer le même critérium à la prédication de l'un et à celle des autres, ce serait s'exposer aux plus

[1] Chrys., sur l'ép. aux Eph., *Hom.* 2, n. 4. — [2] Salv., *de Gubern. Dei*, l. 4, c. 6 ; l. 8, c. 3.

[1] Chrys., sur la 1re aux Corinth., *Hom.* 37. — [2] Alb., Thèse, p. 332.

grossières méprises. On ne peut rapprocher ces grands noms, que pour constater une dissemblance profonde entre les génies et les travaux qu'ils rappellent. « Bourdaloue, dit un critique moderne qui ne flatte pas Chrysostome, est un dialecticien serré et pressant, bien qu'un peu lourd. Il déconcerte le pécheur, prévient et ruine toutes les objections, établit sur le roc inébranlable de la logique les vérités du dogme, les principes de la morale. Massillon agit sur les âmes par la sensibilité; il remue et trouble son auditoire plus qu'il ne le pénètre et ne le convainc. C'est aussi par la passion que Chrysostome exerce tout son empire sur la volonté. Il ne bannit point le raisonnement, mais il semble y avoir peu de confiance; il le dissimule, il le déguise sous la magnificence des descriptions, l'éclat des images, l'abondance intarissable du langage. Sous le rapport de l'ordre, de la méthode, il est bien inférieur à Massillon; mais, par la science des mœurs, la véhémence, la splendeur, la facilité du style, je ne sais si Bossuet lui-même l'emporte sur lui. Malheureusement ces qualités tournent en défaut dès que la mesure manque. Le moraliste profond devient peintre de mœurs et bientôt peintre satirique..... La véhémence du langage dégénère en invectives, en personnalités blessantes. Ce style plein d'éclat et de facilité est souvent d'une intempérance qui fatigue, d'une familiarité qui choque. Ce luxe tout oriental de récits, de comparaisons, de descriptions, dissimule trop bien l'austère rigueur de l'enseignement..... Mais de ces longues et diffuses homélies (improvisées généralement, ne l'oublions pas), il se dégage un si pur parfum de franchise et de vertu, on y sent un souffle si puissant de charite, une si tendre et si active compassion pour tout ce qui souffre, l'âme de l'homme y apparaît si visiblement avec sa pureté, son courage héroïque, ses élans passionnés vers Dieu, la justice, la liberté, que l'on oublie les défauts de l'orateur qui furent avant tout ceux de son siècle et de son pays, et qu'on l'admire et qu'on l'aime comme si l'on était à Antioche sous la séduction de sa parole et le charme vainqueur de sa vertu [1] ».

Ici, du reste, des citations deviennent nécessaires; et, bien qu'elles ne puissent donner qu'une pâle idée de cette grande éloquence et surtout de cette grande âme, cependant elles feront mieux connaître Chrysostome que toutes nos réflexions et tous nos discours. Suivez-le, cher lecteur, dans quelques-unes de ses attaques contre les erreurs et les vices du temps; vous y trouverez, à coup sûr, beaucoup plus de charme que de fatigue. Et d'abord, veuillez lire l'homélie sur les Calendes, où il combat, avec une sublime patience, des croyances populaires aussi ridicules que tenaces [1]. Vous n'avez qu'à tourner quelques pages pour l'avoir tout entière sous vos yeux; nous devons nous borner ici à quelques extraits.

« Nous avons à livrer bataille, dit-il, non aux Amalécites comme les anciens Hébreux, non aux Barbares envahissant nos frontières, mais aux démons qui déploient aujourd'hui leur puissance au milieu de la place publique. Car les veilles diaboliques de ce jour, ces quolibets, ces sarcasmes échangés entre vous, ces danses nocturnes et toute cette comédie ridicule, jettent la ville dans une pire captivité que le plus cruel ennemi. Et quand vous devriez tous vous recueillir au dedans de vous-mêmes, pleurer et rougir soit sur vos fautes personnelles, soit sur celles de vos frères, la cité ne pense qu'à se réjouir, à se couronner de fleurs, et, comme une femme élégante et somptueuse, l'*agora* se pare avec prétention et se revêt d'or, d'étoffes précieuses, de mille objets étalés aux yeux, chacun dans son magasin s'appliquant à l'emporter par la beauté de ce qu'il vend sur les rivaux de son industrie. Cette espèce de lutte, bien que puérile, et accusant des âmes dont les pensées ne sont ni grandes ni élevées, n'a pourtant rien de très-funeste.... Ce qui a lieu dans les tavernes depuis ce matin, m'afflige plus vivement; car tout cela est plein d'impiété et d'intempérance : d'impiété, puisque ceux dont je parle observent les jours, croient aux augures, et sont persuadés que s'ils passent dans la joie et le plaisir le premier jour du mois, ils passeront de même toute l'année; d'intempérance, puisque dès l'aurore hommes et femmes sont occupés à remplir et à vider sans cesse des flacons et des coupes de vin. Ce sont là des choses indignes de votre profession de chrétiens, et vous devez non-seulement ne pas les faire, mais en détourner vos serviteurs, vos amis, vos voisins..... Tenons pour certains que rien n'est mauvais si ce n'est le péché; que rien n'est bon, si ce n'est la vertu et le culte perpétuel de Dieu. La joie de l'âme, ce n'est pas l'ivresse qui

[1] Alb., Thèse, p. 357.

[1] S. Augustin combat les mêmes erreurs et les mêmes abus. (*Serm. de kalend.*, t. 5, p. 901 et suiv.)

la produit, mais la prière spirituelle; ce n'est pas le vin, mais la parole divine : car le vin n'engendre que les tempêtes, la parole divine crée la sérénité et la paix ; l'un obscurcit l'intelligence, l'autre dissipe les ténèbres; l'un crée des chagrins qu'on n'avait pas, l'autre console de ceux qu'on avait. Non, rien ici-bas ne communique à l'âme tant d'allégresse que ces principes de notre sainte philosophie : mépriser les choses présentes, aspirer aux futures, regarder comme très-fragile tout ce qui est humain, richesses, puissance, honneurs, clientèle! Sois plein de ces idées, et tu verras le riche sans éprouver les atteintes de l'envie, tu supporteras la pauvreté sans découragement, tu vivras dans une fête perpétuelle. Pour le Chrétien, en effet, il s'agit de fêter, non les nouvelles lunes, ni les mois nouveaux, ni même le jour du Seigneur, mais la vie tout entière. Ecoutons saint Paul quand il dit : *C'est pourquoi célébrons notre fête, non avec le vieux levain, ni avec le levain de la malice et de l'iniquité, mais avec les azymes de la sincérité et de la vérité* [1]. Si donc ta conscience est pure, tes jours seront tous des fêtes, muni que tu seras de la bonne espérance et paré de l'attente des biens futurs. Si, au contraire, tu manques d'énergie et t'abandonnes au péché, tu vivrais au milieu des plus grandes joies, que tu ne serais pas dans une meilleure situation que ceux qui sont plongés dans le deuil. Et que m'importe à moi la splendeur du jour, si ma conscience est enfoncée dans les ténèbres du vice? Si tu veux de la nouvelle lune tirer quelque fruit, fais ceci : Dès que tu vois l'année finir, rends grâces au Seigneur qui a prolongé ton existence jusqu'à cet âge, excite ton cœur à la componction ; rends-toi compte du temps que tu as vécu ; dis en toi-même : Les jours s'en vont, les années s'écoulent, ma course est à peu près finie. Partirai-je de ce monde les mains vides de toute justice? Le jugement de Dieu est à nos portes, et le reste de notre vie tourne à la vieillesse !... Observer les jours est une erreur du paganisme qu'un Chrétien ne peut partager. Tu es enrôlé dans la cité d'en haut, tu fais partie de la république des cieux, ta vie est mêlée à celle des anges, là où règne non pas cette lumière qui fait place aux ténèbres, ni ce jour auquel succède la nuit, mais un jour sans fin, une lumière éternelle. Tournons de ce côté tous nos regards. *Cherchez*, dit l'Apôtre, *ce qui est dans le ciel, où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu* [1]. Tu n'as plus rien de commun avec cette terre où le soleil se montre pour disparaître; mais si tu vis saintement, la nuit pour toi vaudra le jour.

[1] I. *ad Corinth.*, c. 5, v. 8.

Dans un autre discours, Chrysostome poursuit une autre erreur de ce genre, non moins absurde, et plus odieuse.

« Je veux extirper de vos âmes, dit-il, une funeste maladie. Bon nombre de gens portent la simplicité jusqu'à croire que les âmes de ceux qui meurent de mort violente deviennent des démons. Non certes, non, il n'en est pas ainsi. Ce n'est pas une fin tragique, mais une vie coupable, qui change une âme en démon, non par une altération de sa substance, mais par une dépravation de sa volonté qui la porte à imiter le démon. C'est dans ce sens que Jésus-Christ disait aux Juifs : *Vous êtes les fils du diable* [2] *;* non que chez eux la nature humaine fût transmuée en celle du diable, mais parce qu'ils faisaient les œuvres de celui-ci ; et c'est pourquoi le Sauveur ajoute : *Vous voulez accomplir les désirs de votre père ;* et saint Jean, de son côté, s'écrie *: Race de vipères, faites de dignes fruits de pénitence, et ne dites pas : Abraham est notre père.* L'Ecriture regarde comme parents, non pas seulement ceux que lient entre eux les liens du sang, mais ceux-là aussi qui se ressemblent par une certaine conformité de vices et de vertus : celui qui reproduit dans sa vie les mœurs d'un autre, est appelé son fils ou son frère. Mais pourquoi donc le diable a-t-il introduit parmi les hommes cette fausse croyance? Pour déshonorer et abolir le culte des martyrs. Car les martyrs sont les victimes d'une mort violente, et il a voulu répandre sur eux un affreux soupçon. Mais il n'a pas réussi, et les témoins de Jésus-Christ continuent à jouir de leur gloire. Par là, toutefois, il a obtenu quelque chose de plus funeste : il a poussé des hommes pervers, ses adorateurs, à massacrer de jeunes enfants, dans l'espoir que ce serait autant de démons attachés à leur service [3]. Mensonge que tout cela, mensonge! — Mais les démons eux-mêmes ne disent-ils pas : *Je suis l'âme d'un tel moine?* — C'est précisé-

[1] *Ad Coloss.*, c. 3, v. 1. — [2] Luc, c. 3, v. 7.

[3] La cour d'assises de la Haute-Marne a condamné à la peine de mort Jean Vautrin pour avoir coupé la tête à un jeune enfant de onze mois, dans le but de s'en faire un talisman. Vautrin était convaincu que la tête d'un jeune enfant assassiné a la propriété de rendre invisible celui qui la porte, et il comptait s'en servir pour voler impunément les châteaux du voisinage. (*Messager du Midi*, 4 février 1857).

ment parce qu'ils le disent que je ne le crois point, car ils se moquent de ceux qui les écoutent. Saint Paul leur imposait silence, même quand ils disaient la vérité... et Jésus-Christ les gronda vivement pour avoir osé dire : *Nous savons qui tu es*[1]..... Gardons-nous de croire à l'esprit mauvais ; y eût-il du vrai dans ses paroles, fuyons-le, détestons-le. Ce n'est pas de lui, mais des divines Ecritures que nous pouvons apprendre les dogmes salutaires et sûrs ».

On souffre de voir un tel homme condamné à descendre à chaque instant des hauteurs de sa pensée à des explications si élémentaires. Mais en vérité l'abnégation du génie est-elle moins admirable que le génie ? Jean ne se pose pas cette question. Disputer une âme au vice, la rendre à la vérité et à Dieu, est à ses yeux la plus belle palme et la seule qu'il aime à poursuivre. A ce point de vue, rien n'est petit ; et d'ailleurs, n'excelle-t-il pas à relever les détails pratiques en les rattachant à ces grands principes de la morale chrétienne, que personne n'a plus magnifiquement exposés que lui ? On voit qu'il puise aux sources les plus riches de la doctrine.

Citons encore, sur le même sujet : « Jésus-Christ, pour nous racheter, a versé son sang, et en retour il n'a exigé de nous ni cautions ni signatures : il s'est contenté d'un seul mot, et pourvu que tu dises du fond du cœur : *Je renonce à toi, à Satan, et à tes pompes*, Jésus-Christ te reçoit au nombre des siens. Prononçons-le, ce mot, et gardons-en la vérité, comme un dépôt dont nous aurons à rendre compte un jour. Or, les pompes de Satan, ce sont les théâtres, le cirque, le péché, l'observance des jours, les sortiléges, les augures. Et quels augures ! Un homme sortant de sa maison en rencontre un autre qui est boiteux, qui n'a qu'un œil, et il en tire un présage : voilà la pompe de Satan ; car ce n'est pas la rencontre d'un homme qui fait le jour mauvais, mais de vivre dans le mal. Quand tu sors de chez toi, prends garde à une seule chose : le péché. Lui seul peut te nuire, en dehors de lui le démon même ne peut rien sur toi. Comment ! la vue d'un homme est un présage menaçant à tes yeux, et tu n'aperçois pas le piége du tentateur qui te remplit de haine contre un de tes frères duquel tu n'as reçu aucune offense ! Dieu nous ordonne d'aimer même nos ennemis, et tu vas regarder de mauvais œil, détester le plus inoffensif de tes semblables ! Que c'est ridicule ! Que c'est déplorable et funeste ! Signalerai-je une autre absurdité non moins énorme ? J'en ai honte, j'en rougis, mais l'intérêt de votre salut m'oblige à parler. Si je rencontre une vierge, dit-on, le jour sera stérile ; si je rencontre une courtisane, il m'apportera grand bénéfice... » — Les auditeurs, à ces mots, courbent la tête et cachent leurs fronts dans leurs mains ; l'orateur indigné poursuit : — « Vous courbez la tête, vous vous frappez le front, vous voudriez vous dérober à mon regard ; mais ce n'est pas à présent, quand je vous parle, qu'il faut rougir, c'est quand vous agissez d'après ces malheureuses croyances. Voyez comme le diable est habile ; il nous porte à détester la femme chaste, à regarder avec plaisir, à aimer l'impudique. Car il a entendu cette parole du Sauveur : *Celui qui regarde une femme avec un désir criminel, a commis le crime dans son cœur*[1], et sachant que plusieurs d'entre nous ont vaincu les passions mauvaises, il cherche à les ramener au mal par une autre voie, en leur faisant attacher un présage heureux à la rencontre d'une femme perdue. Que voulez-vous qu'on dise de gens qui emploient les charmes et les ligatures, qui portent, attachées à leur cou ou à leurs pieds, des médailles d'or d'Alexandre le Macédonien ? Dis-moi, sont-ce là nos attentes, après le Calvaire, après la mort du Seigneur, de mettre l'espoir de notre salut dans l'image d'un roi païen ? Ignores-tu les œuvres de la Croix ? Elle a vaincu la mort, éteint le péché, rendu l'enfer inutile, brisé la puissance du diable, et tu n'as pas foi en elle quand il s'agit de la santé de ton corps ! Elle a ressuscité le monde, et tu doutes de sa vertu ! Quels châtiments tu mérites ! Tu recours aux ligatures, aux enchantements, tu fais venir chez toi de vieilles sorcières chancelantes sous le poids du vin, et tu n'as pas honte, tu ne rougis pas, toi élevé dans cette grande discipline du Christianisme, de descendre à de pareilles inepties ! Ce qui est pire encore, c'est que tu crois t'excuser, répondre à nos reproches, en disant que ces femmes sont chrétiennes, et ne prononcent d'autre nom que celui de Dieu. Eh bien ! c'est pour cela même que je les déteste davantage ; car elles font servir à outrager le Seigneur son propre nom, et en se disant chrétiennes elles font les œuvres des païens. Les démons aussi proféraient le nom du Très-Haut,

[1] Luc, c. 4, v. 34.

[1] Matth., c. 5, v. 28.

et ils n'en étaient pas moins démons... Je vous en supplie donc, repoussez ces tromperies... Et de même que vous ne descendriez pas sur la place publique sans chaussures et sans vêtements, ainsi ne mettez pas le pied hors de chez vous sans avoir prononcé ces mots : *Je renonce à toi, Satan, et à ta pompe, et à ton culte, et je m'unis à vous, Jésus-Christ !* Non, mon frère, ne sors pas sans cette parole, qui sera ton bâton, ton armure, ton boulevard ; ne sors pas non plus sans imprimer sur ton front le signe de la croix, et, sois-en sûr, il n'y aura dès lors ni homme ni démon qui puisse te nuire[1] ! »

Un grave abus déshonorait la célébration du mariage. Pour rendre à cette grande institution sa puissance et sa sainteté, le Christianisme en avait fait un sacrement ; mais ici encore les souvenirs païens troublaient l'action de l'Evangile. Non-seulement le bonheur des unions conjugales était sacrifié, comme toujours, aux vues grossières de la cupidité; mais la fête des noces, même dans les familles chrétiennes, avait un caractère licencieux et, au dire de Chrysostome, diabolique. Le soir, quand la nuit enveloppait la cité, la fiancée, couverte de bijoux, le visage fardé, montait sur un char qu'escortaient des femmes, de jeunes filles, de jeunes hommes, des pantomimes, des danseuses, des joueurs de flûte. La troupe bruyante et avinée parcourait les rues, à la lueur des torches, en chantant des hymnes à Vénus, au milieu des éclats de rire et des plaisanteries impudiques de la foule accourue de toutes parts pour voir passer le folâtre cortége. On arrivait ainsi à la maison de l'époux, qui, debout sur sa porte, une couronne sur la tête, recevait sa jeune épouse des mains de sa mère, et, soulevant son voile, disparaissait avec elle, tandis qu'au dehors la fête continuait, toute la nuit et le lendemain, par des jeux, des danses, des chants obscènes[2].

« De quel droit, s'écrie Jean, exiges-tu la chasteté de ta femme, lorsque toi-même, dès le premier jour de votre union, tu lui donnes de telles leçons d'impudeur, tu prends soin qu'on dise, qu'on fasse en sa présence des choses qu'une esclave honnête ne voudrait pas entendre ? Pendant si longtemps son père a pris tant de précautions pour que jeune fille, sous l'œil de sa mère, elle ne dît ni entendît un mot imprudent ; il l'a tenue dans sa chambre, au fond du gynécée, avec des portes, des verroux, des servantes commises à sa garde, lui défendant les promenades du soir et de se montrer à personne, même à ses parents ; et toi, en un seul jour, tu as détruit l'œuvre paternelle, et versé, par cette pompe déshonnête, la dépravation dans l'âme de ta fiancée ! N'est-ce pas de là que viendront plus tard la jalousie, l'adultère, tous les malheurs ? S'il y a tant d'unions stériles, tant de viduités précoces, tant d'orphelins, la cause n'en est-elle pas là ? Quand par ces chants lubriques tu as invité les démons à ton mariage, quand tu as repu leur obscénité de paroles impures, quand tu as introduit chez toi des mimes, des efféminés, tout le théâtre, rempli ta maison de courtisanes, et disposé ta demeure pour que le chœur tout entier des puissances infernales y prenne ses ébats, que peux-tu désormais attendre de bon ? Et pourquoi, je t'en prie, appeler des prêtres la veille, si le lendemain tu dois te livrer à de tels désordres ? Tu veux te montrer magnifique ? Appelle donc les pauvres. — Quoi ! tu rougis, je blesse ton orgueil ? — Quelle absurdité ! Tu ne crois pas faire une chose honteuse en attirant le diable chez toi, et tu regarderais comme un déshonneur d'ouvrir ta porte à Jésus-Christ ! Car Jésus-Christ vient avec les pauvres, comme le diable avec les comédiens et les danseuses... — Mais personne dans la ville n'agit ainsi. — Commence, et tu seras l'auteur de cette heureuse innovation, et la postérité t'en rapportera l'honneur... Quand même il n'y aurait contre ceux qui pratiquent ces infamies ni peine ni supplice dans l'avenir, n'est-ce pas déjà un grand supplice que d'être l'objet des plus sales quolibets, de la part d'hommes ivres et perdus, en présence de tout un peuple qui les entend ? Les pauvres, du moins, quand ils reçoivent de nous quelque chose, nous bénissent, nous souhaitent toutes sortes de biens ; vos conviés, une fois repus, jettent à la tête des nouveaux époux les plus dégoûtantes injures, et c'est entre eux une émulation diabolique à qui dira les choses les plus obscènes, et fera monter le rouge au front de la femme et du mari. Faut-il d'autres preuves que tout ici, actes et paroles, est inspiré par l'enfer ? Qui pourrait en douter encore ? Personne, à coup sûr ; car ce sont bien là les rémunérations du diable : sales plaisanteries, ivresse, délire de l'âme. Que s'il est des gens qui s'imaginent que l'admission des pauvres à leurs noces soit un présage funeste, une menace de malheur,

[1] Chrys., à ceux qui se préparent au bapt., catéch. 2, n. 5. — [2] Chrys., *Hom.* sur ces paroles de saint Paul : *A cause de la Fornication*, n. 2 et *Hom.* 12 sur la 1re aux Corinth., n. 6 et 7.

qu'ils sachent qu'il n'y a pas de plus sûr indice, de plus certain présage de chagrins et de calamités, que de négliger les pauvres et les veuves pour nourrir des hommes infâmes et des femmes perdues. Souvent, en effet, on a vu dès le premier jour la prostituée séduire et enchaîner l'époux, éteindre son amour pour l'épouse, et jeter dans son cœur les semences de l'adultère. De pareilles conséquences, alors même qu'elles seraient les seules, devraient être redoutées des chefs de famille, et faire exclure des noces de leurs enfants les danseuses et les comédiens ; car le mariage a été institué pour favoriser, non la débauche et la prostitution, mais la chasteté[1] ».

A propos de mariage, Chrysostome avait à combattre non-seulement la licence païenne qui en accompagnait la célébration, mais surtout les vieilles et fausses idées qui en altéraient l'essence, et malheureusement avaient pour elles la double sanction des mœurs et des lois. Il avait à établir, à inculquer dans les âmes, à faire prévaloir le grand principe chrétien de l'unité, de l'indissolubilité du mariage : de là ses fréquentes sorties contre l'adultère, qu'il définit autrement que le droit romain.

« Je n'ignore pas, dit-il, que plusieurs ne voient l'adultère que dans la faute commise avec une femme mariée. Moi, je vous dis qu'il y a adultère toutes les fois que vous, homme marié, vous péchez avec une femme : qu'elle soit courtisane, esclave, libre, peu importe ; le crime se mesure, non par la condition seule de la personne séduite, mais par celle aussi du séducteur. Ne m'objectez pas les lois civiles, qui traînent en justice et frappent d'une peine les femmes coupables d'adultère, tandis qu'elles laissent l'homme impuni quand sa licence n'a que des esclaves pour victimes[2]. A de pareilles lois j'oppose la loi de Dieu, qui ne traite pas autrement l'homme que la femme. En effet, après avoir dit : *Que chaque femme vive avec son mari*, l'Apôtre ajoute : *et que le mari rende à sa femme ce qu'il lui doit*[3]. Qu'entend-il par là ? Que l'époux doit veiller sur les revenus de l'épouse ? Lui conserver sa dot intacte ? Pourvoir à sa table, à sa toilette, à son service ? Que dis-tu, Paul ? Tout cela sans doute, le mari le doit à sa femme. — Ce n'est pourtant pas de cela que je parle, répond-il, mais de la chasteté, de la fidélité conjugale. Le corps de l'époux n'est plus à lui, mais à son épouse. Qu'il lui en conserve donc la possession intacte, sans l'altérer, sans la souiller, comme un serviteur fidèle conserve à son maître, sans en rien détourner, les sommes qu'il en a reçues. Et l'Apôtre nous explique sa pensée, quand il ajoute : *Le corps de la femme n'est plus en sa puissance, mais en celle de son mari ; et de même le corps du mari n'est plus en sa puissance, mais en celle de sa femme*[1]. Quand donc tu verras la courtisane s'approcher, t'entourer de ses piéges, te parler d'amour, dis-lui : Mon corps n'est plus à moi, il est à ma femme ; et je n'ai pas le droit d'en disposer, ni de livrer ce qui lui appartient à une autre qu'elle... Car, enfin, si elle a quitté le toit paternel, et son père, et sa mère, si elle est venue à toi, ce n'est pas pour être accablée d'outrages, pour se voir préférer une vile servante, pour être querellée sans cesse par celui qui doit être son protecteur, mais pour être la compagne de ta vie, pour être traitée par toi comme une femme libre et d'un rang égal au tien. Quoi ! s'il s'agissait de sa dot, tu te reprocherais de ne pas la gérer avec soin, de l'amoindrir le moins du monde ; et ce qui est plus précieux que toutes les dots, ton affection, ta fidélité, ton corps qui lui appartient, tu serais le maître de les profaner, de les souiller ? N'est-ce pas absurde ? Si tu touches à la dot de ta femme, son père t'en demandera compte ; si tu manques de fidélité, c'est Dieu qui te punira, Dieu qui a institué le mariage et t'a donné ton épouse !... Ne négligeons pas notre salut : n'allons point par un crime détestable livrer notre âme au démon. C'est de là, en effet, que viennent tant de procès, la ruine de tant de familles ; par là que toute affection est détruite, la charité anéantie. Car, de même qu'il ne peut se faire qu'un homme chaste néglige et méprise sa femme ; ainsi n'est-il pas possible qu'un homme débauché aime la sienne, fût-elle la plus belle des créatures. Car l'amour naît de la chasteté, et de l'amour naissent toutes sortes de biens... Pense quelle vie mène celui qui suspecte la fidélité de sa femme : le boire, le manger lui déplaisent ; il lui semble que tout est empoisonné sur sa table ; il ne voit que piéges dans sa mai-

[1] Chrys., *Hom.* sur ces paroles : *à cause de la Fornication.*

[2] Saint Jérôme opposait de même la loi de Jésus-Christ à celle des princes, les apôtres aux jurisconsultes : « *Aliæ sunt leges Cæsarum, aliæ Christi. Aliud Papinianus, aliud Paulus noster præcipit. Apud illos, viris impudicitiæ frena laxantur, et solo stupro atque adulterio condemnato, passim per lupanaria et* ancillas *libido permittitur ; quasi culpam faciat dignitas, non voluntas.* » *Ep.* 84, *ad Ocean. de mort. Fabiol.*, t. 4, part. 2, p. 658.

[3] I. *ad Corinth.*, 7, 3.

[1] I. *ad Corinth.*, 7, 4.

son, et il la fuit comme on fuit la mort. Pour lui, plus de sommeil, plus de nuit paisible, il redoute la rencontre de ses meilleurs amis; les rayons même du soleil le fatiguent, la lumière blesse son regard ; et pour le rendre ainsi malheureux, il n'est pas nécessaire qu'il ait vu le crime, il ne faut qu'un soupçon ! Or, le supplice de la femme est le même, si elle apprend de qui que ce soit, si elle se doute le moins du monde que son mari l'abandonne pour une prostituée... Songe à cela, évite le mal, évites-en même l'apparence. Que si ta femme te suspecte à tort, calme-la par tes paroles, amène-la à d'autres pensées ; car ce n'est ni l'orgueil ni la haine qui la poussent, mais une trop grande tendresse, trop de sollicitude pour ce qui lui appartient, pour cette affection qui est son droit et qu'elle estime au-dessus de tout. Garde-toi donc de la blesser dans une chose si délicate, ne lui porte pas ce coup mortel. Si tu la dédaignes, elle, crains du moins le Dieu vengeur qui menace le crime d'un supplice éternel ! De ceux qui osent le commettre, il a été dit : *Leur ver ne mourra point, leur feu ne s'éteindra jamais*[1] ! Si l'avenir ne peut t'effrayer, prends en considération le présent. Que d'hommes ont misérablement péri victimes d'infâmes courtisanes !.. Redoute, mon ami, redoute leurs enchantements ! Car, une fois que la luxure aura éteint dans ton esprit la lumière céleste, qu'elle t'aura dépouillé de la grâce de Dieu, une vile créature s'emparera audacieusement de toi ; et, appelant ses démons en aide par les sortiléges et les amulettes, elle t'enlacera de ses piéges, et te livrera comme un objet de risée à la ville entière... Je passe sous silence les pertes d'argent, les soupçons continuels, cette tyrannie, ces insolences, ces affronts qu'il te faut dévorer. Toi, qui le plus souvent ne supportes pas un mot un peu vif de ta femme, tu adores la prostituée qui te soufflette ! Et tu n'as pas honte ? Et tu ne demandes pas à la terre de t'engloutir ? Et tu peux venir à l'église élever tes mains vers le ciel ? Quoi ! tu oses invoquer Dieu, de la même bouche qui tout à l'heure baisait la courtisane ? Et tu ne crains pas que la foudre du ciel écrase cette tête qui porte si loin l'impudence ?... Les lèvres de la femme impure distillent le miel, mais ce miel se change vite en une affreuse amertume; ses baisers sont empoisonnés. Pourquoi donc rechercher une volupté criminelle qui n'engendre que des maux irrémédiables, quand tu pourrais être heureux, sans dommage aucun, et goûter, près d'une épouse honnête et digne, le plaisir avec la sécurité, avec l'honneur, avec la paix d'une bonne conscience[1] ? »

[1] Marc, 9, 45.

Jean revient à plusieurs reprises sur ce sujet, auquel il consacre une série de discours[2]. C'est qu'en effet la sainteté du mariage n'était pas seulement en butte aux mauvaises passions, intéressées de tout temps à la combattre, mais aussi à l'influence des lois païennes, maintenues en grande partie par les empereurs chrétiens. Combien de fidèles, sans prétendre renier l'Evangile, usaient du droit romain en matière de divorce ! « Mes enfants, s'écriait le saint orateur, *n'agissez pas ainsi. J'entends dire de vous des choses affligeantes* ! Ce n'est point à tous que ces paroles s'adressent : je sais à qui ! Où se montre la blessure est appliqué le remède ! Pourquoi violes-tu le mariage ? Pourquoi outrages-tu le lit conjugal ? Pourquoi infliges-tu cette tache à ton nom[3] ? » — Et toutes les fois qu'il en a l'occasion, Chrysostome insiste pour établir, à l'encontre de toutes les objections, l'indissolubilité absolue du mariage, instituée à l'origine du genre humain par Dieu lui-même, promulguée de nouveau sans exception par Jésus-Christ, et restée à jamais le principal pivot du bonheur des familles et d'une société bien ordonnée. N'est-ce pas à cette occasion qu'il dit cette belle parole : *L'adultère n'est la femme de personne*[4] ?

Du reste, ces discours produisaient une salutaire impression. « Il y a quelques jours, disait le prédicateur satisfait, je vous parlai longuement du mariage, et vous enseignai que c'est un véritable adultère de répudier son épouse, ou d'épouser, son mari vivant, une femme répudiée ; je vous citai la loi de Jésus-Christ si formelle sur ce point. J'ai vu alors plusieurs de vous baisser la tête et se frapper le visage, et à cette vue, levant les yeux au ciel, j'ai dit : Béni soit le Seigneur ! Il fait que je ne crie pas à des oreilles mortes, et que mes paroles touchent les cœurs de ceux qui m'écoutent ! — Certes, il serait mieux de s'abstenir du péché; mais c'est encore un bonheur que de condamner le mal dès qu'on le connaît, et de réformer avec soin sa conscience[5] ».

A côté de ces graves enseignements, Chrysostome a des conseils pleins de charme. L'orateur

[1] Chrys., t. 3, p. 198, 202. — [2] *Id., ibid.*, p. 193, 203, 211, et *in ps.* 43, etc. — [3] Chrys., sur le ps. 43. — [4] *Id.*, *Hom.* sur ces par. : *La femme est liée*, n. 3. — [5] *Id.* Elog. de Maxime, n. 1.

est descendu de l'ambon, le prêtre a quitté l'autel pour venir s'asseoir au foyer de ses frères; et là, comme l'ange chez Tobie, entouré d'une tendre vénération, il traite des intérêts les plus intimes de la famille, avec un abandon délicat et une grâce incomparable. Il faut lire en entier cette ravissante homélie dont nous ne pouvons traduire ici que quelques passages.

« Que le mari ne croie pas inconsidérément et à la légère ce qu'on lui dit contre sa femme; que celle-ci ne scrute pas avec curiosité les allées et venues de son mari, qui de son côté ne doit donner matière à aucun soupçon. Dis-moi, crois-tu qu'en te livrant tout le jour à tes amis, et ne paraissant que le soir auprès de ta femme, tu pourras contenter son affection, écarter de son esprit les pensées qui la troublent? Si elle se plaint, ne t'en fâche pas; car ses plaintes prouvent sa tendresse, non son exigence: ce sont les cris d'un amour ardent qui craint qu'une autre ne lui ravisse son bonheur... Que l'un des époux, s'il est plus riche, ne reproche pas à l'autre sa pauvreté. L'amour de l'argent perd tout. Que la femme ne dise pas à son mari: Homme timide et lâche, esprit paresseux et somnolent, tel autre à côté de toi, malgré la bassesse de sa naissance et de sa position, à force de périls bravés et de voyages entrepris, est parvenu à ramasser de grandes richesses: sa femme couverte d'or parcourt la ville dans un beau char attelé de mules blanches, traînant après elle une troupe d'esclaves et d'eunuques; et toi, tu n'es qu'un poltron, et ta vie est complétement inutile! — Non que la femme ne tienne pas ce langage..... — Mais, d'autre part, que le mari vexé de ses reproches ne se livre pas à l'emportement: qu'il l'exhorte, qu'il l'avertisse, qu'il ménage sa faiblesse, qu'il se souvienne qu'elle est douée d'une raison moins forte, et que doucement il l'éclaire et l'apaise. Qu'il lui apprenne non-seulement par ses paroles, mais par sa conduite, à mépriser la vaine gloire, et la femme ne dira, ne désirera rien de semblable. Que, l'entourant d'un pieux respect dès le premier soir qu'elle a mis le pied chez lui, il lui enseigne la tempérance, la modestie, la douceur, à mener toujours une vie honnête, à ne pas aimer l'argent, à pratiquer la philosophie chrétienne, à ne pas charger d'or ses oreilles, son visage, son cou, à ne pas thésauriser en secret, à préférer une simplicité élégante aux vêtements somptueux et dorés, au luxe insolent. Loin de toi cet étalage théâtral! Orne ta maison avec décence et bon goût, et qu'on y respire, en entrant, au lieu de parfums, la modération et la sagesse... Profite des premiers temps de votre union, quand ta jeune épouse éprouve encore vis-à-vis de toi une crainte pudique et respectueuse, pour lui tracer les règles qu'elle doit suivre, pour former son âme et sa vie. Montre-toi aussi réservé qu'elle, lui expliquant ta pensée en peu de mots, mais pleins de sens et de portée. Dis-lui avec la grâce la plus parfaite: Chère petite fille, je t'ai choisie pour la compagne de ma vie, j'ai associé mon existence à la tienne, dans les choses les plus importantes et les plus nécessaires d'ici-bas: l'éducation des enfants et le gouvernement de la famille... Je pouvais épouser une femme plus riche, d'une naissance plus illustre, je ne l'ai pas voulu; j'ai aimé ta douceur, ta modestie, ta vertu... La fortune ne m'a pas attiré; je savais qu'elle n'est pas un bien, mais une chose méprisable, et qui échoit souvent aux voleurs, aux courtisanes, aux profanateurs des tombeaux. Aussi ai-je tout dédaigné pour ne voir que les qualités de ton âme, que j'estime au-dessus de tous les trésors; car une fille sage, de sentiments élevés, et pieuse, vaut le monde entier. Voilà pourquoi je me suis attaché à toi; voilà pourquoi je t'aime et te préfère à ma propre vie, car la vie présente n'est rien; mais je t'adresse mes prières, mes recommandations, et je fais tout pour qu'il nous soit donné, après avoir passé la vie actuelle dans un mutuel amour, d'être encore réunis et heureux à jamais dans la vie future. Tout ce qui est d'ici-bas est court et fragile: mais si nous avons su nous rendre dignes de la bonté de Dieu, au sortir de ce monde, nous serons éternellement avec Jésus-Christ, éternellement l'un avec l'autre, au sein d'une félicité parfaite. Ton affection me plaît par-dessus tout, et rien ne me serait aussi pénible que d'avoir en quoi que ce soit une autre pensée que la tienne. Quand il me faudrait tout perdre, devenir plus pauvre qu'Irus, encourir les plus extrêmes périls, tout souffrir, rien ne me coûtera, rien ne m'effraie pourvu que je possède ton amour, et c'est toi encore que j'aimerai dans nos enfants[1]..... »

« Ne crains pas, mon ami, que ce langage donne à ta femme trop de prétention; avoue-lui que tu l'aimes. Une courtisane abuse des sentiments qu'on lui exprime pour devenir inso-

[1] Chrys., *Hom.* 20, sur l'épit. aux Eph.

lente; une personne bien née n'en est que plus soumise....

« Qu'aucun de vous, bien-aimés, n'ambitionne de se marier avec une femme plus riche que lui; mieux vaudrait la choisir plus pauvre. Une femme riche vous apportera moins de jouissance par la fortune que d'ennui par ses exigences, ses prétentions, ses grandes dépenses, ses paroles hautaines et méprisantes. Elle dira peut-être: Je n'use rien qui soit à toi, je m'habille à mes dépens et sur les revenus qui me viennent de ma famille. Que dis-tu là? Ton corps ne t'appartient plus, et tu t'appropries tes biens! Une fois mariés, l'homme et la femme ne font plus qu'un; et vous auriez non pas une fortune commune, mais deux fortunes distinctes! O fatal amour de l'argent! Vous n'êtes qu'un même être, une même vie, et vous parlez encore du *tien* et du *mien!* Parole exécrable et criminelle, inventée par l'enfer! Dieu nous a rendu communes des choses plus nécessaires que les richesses; il n'est pas permis de dire: La lumière est à moi, le soleil est à moi, l'eau est à moi, les biens les plus importants nous sont communs; l'argent seul ne le serait pas entre deux époux! Périsse mille fois l'argent, ou plutôt non, mais périsse cet attachement à l'argent, qui ne sait pas en user et qui l'estime au-dessus de tout!

« Apprends ces choses-là à ta femme, mais avec une grande bonté. L'exhortation à la vertu a par elle-même quelque chose de trop sévère, surtout si elle s'adresse à une jeune personne délicate et timide. Quand donc tu t'entretiendras avec elle de notre philosophie, mets-y beaucoup de grâce, et cherche principalement à arracher de son âme le *tien* et le *mien*. Si elle dit: Ceci est à moi, réponds aussitôt: Que réclames-tu comme étant à toi? Je l'ignore; car, pour moi je n'ai rien en propre; et ce n'est pas telle ou telle chose, c'est tout qui t'appartient. Passe-lui donc cette parole. Ne vois-tu pas comme on fait avec les petits enfants? Quand l'un d'eux nous a pris un objet de la main et veut en avoir encore un autre, nous les lui abandonnons tous les deux, et nous disons: Oui, cela est à toi, et cela aussi: faisons de même pour la femme, car c'est une âme d'enfant. Si elle dit: Ceci est à moi, dis-lui: Oui, tout est à toi, et moi aussi, tout le premier, je suis à toi. Et ce ne sera pas flatterie, mais sagesse. Ainsi, tu pourras tour à tour apaiser sa fougue et guérir son abattement.... Et tu l'enchaîneras à toi par ce langage, bien plus que l'esclave acheté deniers comptant[1]... »

Avec les devoirs des époux, l'éducation des enfants: autre thème sur lequel Chrysostome revient avec une insistance qui prouve tout le prix qu'il y attache. On sent dans tout ce qu'il en dit comme un retentissement des leçons et de la tendresse de sa mère; et sans doute l'image vénérée de cette noble femme était présente à son regard, l'écho de cette voix grave et douce vibrait dans son cœur, quand il célèbre, dans un style si ému, le martyre et l'héroïsme de la mère des Machabées[2], la sage prévoyance, le pieux dévouement de celle de Samuel, cette femme *qui fut*, dit-il, *père et mère à la fois*[3], *et dont je ne peux m'ôter le souvenir; tant j'admire la forme et la beauté de son âme! tant j'aime ces yeux qui mêlaient quelquefois des larmes à la prière, ces lèvres, ce visage que le fard ne toucha jamais, et dont l'unique parure fut la reconnaissance envers Dieu*[4] *!* Le souvenir d'Anthusa lui inspire aussi ces belles paroles: « Ce n'est pas l'enfantement qui fait la mère, mais l'éducation; car l'enfantement est l'œuvre de la nature, l'éducation est l'œuvre de la volonté[5] ».

Devoir commun du père et de la mère, l'éducation appartient surtout à celle-ci; à elle, sous ce rapport, la plus grande part du mérite, comme la plus grande part du labeur; et Chrysostome rappelle à tout instant, sous toutes les formes, que le salut de la femme est attaché, d'après saint Paul, à la bonne éducation de ses enfants. Comparant la maternité au sacerdoce[6], il veut que chaque mère professe pour le fruit de son sein un respect pieux, à l'exemple de la mère de Samuel, pour qui son jeune fils était comme ces vases d'or consacrés au Seigneur, auxquels on ne peut toucher à la légère[7]. « Mères, s'écrie-t-il, imitez cette mère; hommes, rivalisez avec cette femme; ayons pour nos enfants la même sollicitude, élevons-les avec la même vigilance dans la pratique des vertus et surtout de la chasteté. Les mœurs voilà ce qui doit nous préoccuper le plus quand il s'agit du jeune âge; car de ce côté-là sont les plus grands périls, c'est le côté le plus vulnérable. Certes, quand nous voyons l'une de nos servantes aller et venir, une lampe à la main, nous lui recommandons d'éviter les lieux où

[1] Chrys., *Hom.* 20, sur l'épit. aux Eph. — [2] Chrys., *de Machab.*, *Hom.* 1. — [3] *Id.*, *de Ann.*, serm. 2. — [4] *Id.*, *de Ann.*, serm. 1. — [5] *Id.*, *de Machab.*, serm. 1, n. 3. — [6] Chrys., sur Ann., dis. 3, — [7] *Id.*, sur Ann., serm. 3.

serait du foin, de la paille, toute autre chose semblable, le moindre souffle pouvant, à son insu, incendier la maison. Ne soyons pas moins précautionneux pour nos fils ; gardons-nous de les conduire au milieu de filles coquettes, effrontées, impudiques ; et s'il y a chez nous ou dans notre voisinage quelque créature de ce genre, défendons-lui de se présenter à eux, de leur adresser la parole, de peur qu'une malheureuse étincelle, tombant dans ces âmes sans défiance, n'y cause un embrasement général et une perte irréparable. Détournons-les non-seulement des spectacles, mais des chants efféminés et lascifs, propres à les énerver ; ne les conduisons ni aux théâtres ni dans les orgies, et gardons-les avec le même soin que de jeunes filles qui ne quittent pas leur chambre. Le plus bel ornement de la jeunesse, c'est la couronne de la chasteté [1]..... »

Du reste, tous les avis de Chrysostome sur cette matière importante et délicate se réduisent à un seul : que l'éducation soit chrétienne. De là, ses recommandations répétées d'éloigner des mains de l'enfance les livres païens.

« Je vous en prie, dit-il, n'habituez pas vos enfants aux fables des Grecs ; mais apprenez-leur, dès l'âge le plus tendre, la crainte de Dieu [2] ».

Et ailleurs : « Veux-tu que ton fils soit obéissant ? *Elève-le dans la discipline et la correction du Seigneur.* Garde-toi de regarder comme superflue pour lui l'étude des lettres divines, car c'est là qu'il apprendra tout d'abord à honorer son père et sa mère. Une telle éducation est aussi dans ton intérêt. Ne dis pas : C'est bon pour des moines ; est-ce que je veux de mon fils faire un moine ? Non, certes, il n'est pas nécessaire qu'il soit moine : fais-le chrétien. Ce sont les gens du monde qui ont le plus besoin des enseignements sacrés, les enfants plus que personne. A cet âge il y a un grand manque de sens ; or, ce manque de sens s'accroît par l'usage des livres païens où l'on apprend à admirer ceux qu'on y appelle des héros, alors qu'ils sont esclaves des passions et lâches devant la mort, Achille ; par exemple, qui se livre à son ressentiment et meurt pour une concubine, ou tout autre qui s'abandonne au vin et à l'orgie. Il faut aux enfants le contre-poison de nos livres. Quoi ! n'est-il pas absurde de les envoyer aux écoles de belles-lettres, tandis qu'on leur laisse ignorer les choses de Dieu ? Aussi sommes-nous les premiers à recueillir les fruits de cette éducation, et nous avons des fils présomptueux, intempérants, indociles, grossiers. Croyez-moi, procédons autrement, et, suivant l'avis de l'Apôtre, instruisons-les dans la science du Seigneur. Donnons-leur l'exemple, et que, dès l'âge le plus tendre, ils lisent, ils étudient nos divines Ecritures. Hélas ! à force de vous répéter cela, je vous parais radoter. N'importe, je ne cesserai d'accomplir mon œuvre [1] ».

Et il continue en effet ; les recommandations suivent les recommandations. Plusieurs portent sur le choix du précepteur. « On dirait que nous faisons moins de cas de nos enfants, s'écrie-t-il, que de nos esclaves ; — que dis-je ? de nos esclaves, — de nos ânes et de nos chevaux. Car, qu'il s'agisse d'avoir pour ceux-ci un palefrenier, nous le voulons aussi bon que possible, nous voulons un homme honnête, qui ne soit ni voleur ni ivrogne, et qui sache son métier. Mais s'il faut donner un précepteur à nos fils, nous prenons au hasard, et sans choix, le premier venu. Et cependant, il n'est pas de fonction dans le monde qui ait l'importance de celle-là. Qu'y a-t-il, en effet, de comparable à cet art de former et de régler l'esprit et le cœur d'un jeune homme ? A celui qui l'exerce, il faut plus d'habileté et d'application qu'au statuaire et au peintre. Mais nous n'y songeons pas, et la seule chose à la quelle nous tenions dans l'éducation de nos enfants, c'est qu'ils apprennent à bien parler ; encore n'y tenons-nous que dans les vues grossières de fortune et d'argent [2] ».

Chrysostome est d'avis que les jeunes gens soient mariés de bonne heure, « quand ils sont purs encore de toute souillure, que la débauche n'a pas flétri leur cœur, et qu'ils peuvent apporter à leur femme un corps sans tache. Alors l'amour est plus ardent, la confiance plus parfaite. L'épouse a plus d'attraits pour l'époux. Si le jeune homme fut chaste avant son mariage, il le sera plus facilement après ; s'il a vécu dans la débauche, il y retombera. D'ailleurs, pourquoi placer la couronne sur la tête du nouveau marié [3], si ce n'est comme symbole de la victoire remportée sur ses passions ? Mais s'il a cédé aux entraînements du vice, s'il s'est livré aux courtisanes, la couronne n'a plus de sens : c'est un mensonge [4]. »

[1] Chrys , sur *Ann.*, serm. 1. — [2] Chrys., *Hom.* 2 sur la 1re ép. aux Thessal.

[1] Chrys., *Hom.* 21. sur l'ép. aux Eph.; *voir* aussi *Hom.* 9, sur la 1re aux Thessal. — [2] Chrys., *Hom.* 60, sur S. Matth.

[3] Usage des Eglises grecques maintenu jusqu'à présent.

[4] Chrys , serm 4 sur *Ann.*, t.4, p.710 ; et *Hom.* 9, sur la 1re à Timoth.

C'est ainsi, avec cette familiarité paternelle, et sans que l'abandon de la parole affaiblît jamais la gravité de l'enseignement, que Chrysostome instruisait et dirigeait ce peuple d'Antioche, groupé par la confiance et l'amour autour de sa chaire. Ce n'est point un orateur, c'est un ami qui répand son âme dans le sein de ses amis, c'est le bon pasteur au milieu du troupeau qu'il aime, auquel il a voué sa vie, et dont le bonheur est son unique ambition ; mais l'ami, le pasteur, puise dans sa tendresse une éloquence à part, aimable, affectueuse, d'un abandon délicieux, qui charme et ravit ceux qu'elle corrige. Si nous ne savions que le lecteur a dans ses mains une traduction française de toutes les œuvres du Saint, nous ne résisterions pas au plaisir de lui présenter ici, dans l'homélie *sur le choix d'une épouse*, un autre spécimen charmant de cette prédication originale, saisissante, inimitable, qui unit ce que la parole oratoire a de plus élevé et de plus puissant au laisser-aller d'une conversation pleine de mouvement, d'imprévu, de grâce, où tout plaît et captive, les récits, les allusions, les tableaux et jusqu'à la négligence elle-même. Qu'on nous permette du moins quelques extraits :

« Décidé à te marier, dit-il, tu cours chez les hommes de loi : tu veux savoir ce qui adviendra si ta femme vient à mourir sans enfants, si elle n'en laisse qu'un, si elle en laisse deux ou trois ; ou encore comment elle jouira de ses biens pendant la vie et après la mort de son père..... Tu poses avec sollicitude mille questions de ce genre, t'assurant par tous les moyens que rien de ce qui fut à ta femme ne fasse retour à ses parents ; et quoiqu'il ne s'agisse en tout cela, si tes prévisions sont en défaut, que d'une perte pécuniaire, tu ne négliges aucune espèce de précaution. N'est-il pas absurde d'attacher tant de prix à l'argent, et de dédaigner le sort de notre âme, quand c'est elle surtout qui doit être l'objet de tous nos soucis ? Pour moi, je conseille à ceux qui veulent se marier de consulter d'abord saint Paul, de lire attentivement ce qu'il a écrit du mariage, et de ne pas aller en avant sans savoir de lui ce qu'on peut faire si on a le malheur d'être uni à une femme méchante, sujette au vin, mal embouchée, dépourvue de sens. S'il permet de la renvoyer pour l'un de ces vices et d'en prendre une autre ; courage, tu ne cours pas grand péril. Mais s'il ne le permet pas, s'il ordonne, au contraire, de l'aimer, quels que soient ses défauts, l'impudicité exceptée, arme-toi de forces, sois prêt à supporter à jamais sa méchanceté. Cela te paraît difficile, impossible ? Applique-toi donc à te choisir une épouse douce, complaisante, d'un caractère égal, certain que si tu la prends méchante, tu seras réduit à cette alternative, ou d'en subir la charge toute ta vie, ou, en la renvoyant, de te rendre coupable d'adultère.... »

« J'entends dire : Un tel qui n'avait rien est devenu riche depuis son mariage, et grâce à sa femme il vit dans l'opulence et les délices. Que dis-tu là, brave homme ? Tu veux bénéficier sur ta femme ! Et tu ne rougis pas ! Et tu ne vas pas de honte te cacher sous terre pour avoir pensé à de pareils lucres ! Est-ce là le langage d'un homme ?..... Notre vie ayant deux parts bien distinctes, les affaires publiques et les affaires privées, Dieu a assigné à chaque sexe son rôle : à la femme les soins de l'intérieur ; à l'homme les intérêts publics, le forum, les tribunaux, le sénat, l'armée. La femme ne peut manier la lance ni darder le javelot ; mais elle peut prendre la quenouille, faire de la toile, et s'occuper avec zèle de tout ce qui intéresse la maison. Elle ne peut opiner dans le sénat ; mais elle peut donner son avis sur les choses de la famille, et souvent avec plus de sagesse que le mari. Elle ne peut convenablement administrer la cité ; mais elle peut élever parfaitement ses enfants, corriger ses servantes, maintenir autour d'elle tout dans le devoir, procurer à son mari une liberté douce, en lui épargnant les sollicitudes du ménage, et une foule de détails auxquels l'homme ne peut s'appliquer ni facilement ni convenablement. La Providence a voulu que l'être qui a l'aptitude des grandes choses eût moins celle des petites, afin que l'aide de la femme lui fût nécessaire ; et, en effet, si l'homme excellait en tout, il se laisserait aller au dédain de la femme, et si la femme avait une part principale aux grandes affaires, elle en prendrait trop d'orgueil. C'est pourquoi Dieu a partagé entre les deux sexes les devoirs et les attributions, non d'une manière égale, afin d'éviter des contestations de prééminence, mais de telle sorte que l'homme ayant la part la plus importante et la plus utile, et la femme la moindre et l'inférieure, le mari fût plus honorable aux yeux de sa femme, et la femme plus soumise à son mari. Donc, puisque nous savons cela, cherchons, avec la vertu, un caractère heureux, afin de goûter les charmes d'une aimable concorde et

d'une affection inaltérable... C'est la paix, c'est le bonheur, non l'argent, qu'il faut chercher dans le mariage. Il a été institué, non pour remplir la maison de disputes, non pour enfanter les procès, mais pour nous faire jouir d'un secours précieux, pour nous assurer un refuge dans les tempêtes, pour nous rendre plus léger le fardeau des peines, pour que nous puissions être récréés par les doux entretiens de l'épouse..... La beauté corporelle, si elle n'est jointe à la vertu, peut captiver vingt, trente jours; mais bientôt le vice apparaît, et l'attrait s'évanouit. Mais quand une femme possède la beauté de l'âme, elle embrase le cœur de son mari d'une flamme d'autant plus vive que le temps a mis ses mérites plus en lumière; et une fois qu'un attachement de ce genre, ardent et sincère, existe, plus d'infidélité à redouter. La pensée même d'un plaisir illégitime ne vient pas à l'homme qui aime ainsi sa femme: il se complaît dans son amour, et sa vie irréprochable lui attire la faveur de Dieu, sous les auspices duquel les époux jouissent d'une félicité aussi pure que constante. C'est ainsi qu'ils procédaient dans le choix de leurs épouses, ces hommes vénérables des temps antiques, qui demandaient à la compagne de leur vie, non l'argent, mais la richesse de l'âme [1] ».

Pour être mieux compris, pour saisir plus puissamment l'attention de son auditoire, l'orateur cite un exemple : le mariage du fils d'Abraham. Il met en scène le vieux patriarche, et, s'affranchissant des formes sévères du discours, il raconte avec une verve naïve et piquante la mission donnée à Eliézer, le voyage du fidèle serviteur, son arrivée dans la ville de Nachor, sa prière à Dieu. « Voyez-vous, s'écrie-t-il, la sagesse de cet homme? Il ne dit pas : La jeune fille que je verrai sur un char ou dans une litière, entourée d'eunuques et d'esclaves, resplendissante de beauté, voilà, Seigneur, l'épouse que vous destinez à mon maître. Mais quoi? *Celle à qui j'aurai dit: Donne-moi ta cruche afin que je boive* [2]. — Excellent homme, que fais-tu ? Ce que tu veux pour Isaac, c'est donc une femme d'assez basse condition, pour être employée à porter de l'eau et converser avec toi ? — Oui, répond-il, car j'ai reçu la mission de lui trouver, non pas une épouse riche ou illustre, mais d'une belle âme. Bien souvent de jeunes filles occupées aux plus humbles travaux possèdent des vertus solides, tandis que d'autres, dans la splendeur des palais, se montrent lâches et méchantes. — Et comment sauras-tu que celle-ci est douée de ces précieuses qualités que tu cherches? — Au moyen d'un signe, réplique-t-il, certain et infaillible, celui que j'indiquais tout à l'heure; car il annonce une âme qui aime et pratique l'hospitalité... Mais, poursuit la Sainte Ecriture, il avait à peine fini de parler, que Rébecca sortait de la ville... Toi aussi, quand tu voudras te marier, ne t'adresse point aux hommes, encore moins à ces misérables femmes qui exploitent les infortunes d'autrui et ne songent qu'à obtenir le prix de leur courtage; mais recours à Dieu, qui ne dédaignera pas d'être l'entremetteur de ton mariage; tu connais sa promesse : *Cherchez le royaume des cieux, et tout le reste vous sera donné par surcroît.* Ne dis pas : Comment puis-je voir Dieu, m'entretenir avec lui, l'interroger? C'est le langage d'une âme que n'éclaire pas la foi; car Dieu peut faire en un instant et sans paroles tout ce qu'il veut, et nous le voyons bien ici. Eliézer, en effet, n'entendit rien, n'aperçut rien; mais debout sur le bord de la fontaine, il pria et fut exaucé. *Il n'avait pas cessé de parler,* disent les saints Livres, *que s'avança, portant sur ses épaules un vase d'eau, Rébecca, fille de Bathuel, fils de Melcha, vierge parfaitement belle et à tout homme inconnue.* — Mais pourquoi célébrer la beauté de son corps? — Afin que tu remarques davantage la beauté de son âme et sa chasteté; car la chasteté est une chose admirable, surtout si elle est jointe à la beauté. C'est pourquoi l'écrivain sacré, ayant à nous entretenir de Joseph et de sa vertu, parle d'abord de sa beauté avant de parler de sa continence; car la beauté n'est pas toujours une cause de chute, pas plus que la laideur une cause de chasteté. Que de femmes célèbres par la beauté l'ont été plus encore par la vertu ! Que d'autres d'une figure hideuse ont souillé de toute sorte d'impuretés une âme plus hideuse encore [1] ! »

Ici, l'orateur s'étend, avec complaisance, sur la modestie et les mérites de Rébecca, sur l'accueil plein de grâce qu'elle fait à l'envoyé d'Abraham, sur le prix que Dieu lui-même attache à l'hospitalité bien exercée, et il continue :

« Maintenant qu'Eliézer a reçu la fiancée, voyons comment il dispose la fête des noces. Appelle-t-il les cymbales, les flûtes, les danses et tout ce bruyant appareil? Non, certes, il prend

[1] Chrys., *Hom* sur le choix d'une ép., n. 4 et 5. — [2] Genès., 24, 13

[1] Chrys., *ibid.*, n. 6.

la jeune fille seule, et part sous l'escorte de l'ange que Dieu, sur la demande d'Abraham, avait attaché à ses pas. Ainsi, la nouvelle épouse marchait, sans être accompagnée ni de chants ni d'instruments de musique, la tête ornée de divines bénédictions, couronne plus précieuse qu'aucun diadème; elle marchait vêtue, non de robes dorées, mais de modestie, de piété, d'hospitalité, de toutes les vertus; elle marchait, non dans un char fermé, mais sans aucun appareil, assise sur un chameau. Car, autrefois, avec les grandes qualités de l'âme, les jeunes filles possédaient la meilleure santé du corps: leurs mères ne les avaient pas élevées, comme aujourd'hui, au milieu des bains, des parfums, du fard, des vêtements douillets, et de ces mille délicatesses qui les énervent et les amollissent; mais leur éducation était sévère et dure. C'est pourquoi, sans recourir à aucun artifice, leur beauté resplendissait de son éclat naturel, et leur santé égalait leur beauté, affranchies qu'elles étaient de toutes ces indispositions qui sont le fruit de la mollesse. Les travaux mêmes auxquels elles se livraient étaient un excellent moyen d'écarter les maladies, de les rendre bien portantes et vigoureuses, et d'autant plus agréables et aimables à leurs maris : l'âme y gagnait autant que le corps. Donc, lorsque, portée par son chameau, Rébecca fut arrivée au pays qui devait être sa demeure, elle leva les yeux, aperçut Isaac et sauta à terre. Voyez-vous sa vigueur, sa belle santé? Elle saute à bas de son chameau : tant elle unit la force à la modestie! Et, s'adressant au serviteur qui l'accompagnait: *Quel est cet homme*, dit-elle, *qui vient dans la campagne à notre rencontre? — C'est mon maître*, répondit le serviteur; *et alors elle prit son voile, et se couvrit*[1]. Remarquez combien elle est prudente et pudique! tout atteste la pureté de son âme. *Et Isaac la prit pour épouse, et l'affection qu'il eut pour elle fut si grande, qu'elle tempéra la douleur que la mort de Sara, sa mère lui avait causée*[2]. Or, ce n'est point sans motif qu'il est dit que son mari l'aima, et que son amour le consola de son deuil, mais afin que vous appreniez par quels moyens, par quels charmes elle avait réussi à se faire aimer. Et qui n'aimerait une telle femme, si modeste, si sage, si hospitalière, si charitable, si douce, d'une âme si virile dans un corps si sain[1]?»

A ces mots, un tonnerre d'applaudissements interrompit l'orateur. Dès que sa voix put dominer les acclamations, il termina ainsi son discours :

«J'ai dit ces choses, non pour le plaisir d'être écouté ou applaudi, mais afin qu'elles soient pour vous un objet d'émulation. Pères, imitez la sagesse de ce patriarche dans le choix qu'il fait pour son fils, et ne vous attachez ni à la fortune, ni au rang, ni à la beauté, mais seulement aux richesses de l'âme : mères, appliquez-vous à élever vos filles sur ce modèle. Que les jeunes hommes qui doivent être leurs maris les épousent avec la même décence, et qu'ils écartent de la célébration de leurs noces les danses, les rires bruyants, les propos obscènes, les flûtes, les cymbales et tout cet appareil diabolique; que la prière remplace la dissipation et obtienne de la bonté de Dieu qu'il soit le médiateur de toute leur vie. Si nous procédons ainsi, plus de divorce, plus de soupçons d'adultère, plus de jalousie, plus de disputes, mais une paix profonde, une parfaite union et avec elle toutes les vertus. De même, en effet, que le mari et la femme ne s'entendant pas, rien n'est bien, même dans la maison la plus prospère; ainsi, l'union et la paix régnant entre eux, rien ne leur sera pénible, même quand ils auraient mille épreuves à traverser. Que les mariages soient ce que nous souhaitons, et il n'y aura rien d'aisé comme de bien élever les enfants. Car, une femme douée de cette sagesse, de cette parfaite décence, dévouée à tous ses devoirs, captivera son mari, s'en fera un aide plein d'ardeur pour l'œuvre commune, et en même temps elle attirera le regard et la faveur de Dieu sur sa famille, en sorte que tout y sera dans l'ordre, tout parfaitement heureux; et chacun avec sa femme, ses enfants, ses serviteurs, passera dans le calme et la sécurité la vie d'ici-bas, en méritant la vie immortelle des cieux[2]!»

[1] Genès., 24, 65. — [2] Genès., 67.

[1] Chrys., *Hom.* sur le choix d'une ép., n. 9. — [2] Chrys., *ibid.* n. 9.

CHAPITRE QUINZIÈME

Prédication de Chrysostome plus morale que dogmatique. — Caractère militant de son éloquence. — Grandeur de l'homme. — Sa dégradation par le péché. — Vices attaqués par l'orateur. — Orgies. — Avarice. — Portrait de l'avare. — Usure. — Immoralité du théâtre. — Luxe des femmes. — Toilette des jeunes gens. — Mendicité. — Dons à l'église. — Corruption générale. — Douleur de Chrysostome. — Il croit à la fin prochaine du monde.

Les œuvres de Chrysostome ne sont pas de celles qu'on analyse ou qu'on résume en quelques mots; aucune vue philosophique ne les coordonne, aucune synthèse n'y préside. Sage commentateur, moraliste éminent, catéchiste sublime, grand et puissant orateur, apôtre avant tout, n'attendez de lui ni les controverses savantes, ni les discussions approfondies, ni les hautes spéculations, ni la gravité imposante et sévère de la parole théologique. Vous ne le verrez guère planer avec Grégoire ou Basile dans les régions transcendantes de l'ontologie divine; il n'a ni le génie précis et vigoureux d'Athanase, ni le regard d'aigle d'Augustin : son œil redoute les éblouissements du mystère. Quand il expose le dogme, c'est moins pour le venger de l'erreur qui l'insulte, moins pour en montrer la divine économie, que pour le faire aimer et goûter dans les vertus qui en découlent; généralement, son éloquence est morale plus que dogmatique.

Deux choses avaient contribué à imprimer aux travaux de Jean cette direction : d'abord le caractère positif et pratique de son esprit, ensuite une science profonde et compatissante de la société et des maux au milieu desquels il vivait. Jeune, il avait connu au désert les joies sublimes et les extases de la contemplation, et, six ans durant, il s'était abreuvé avec délices, par la prière et l'étude, aux sources les plus pures de la vérité. Mais, soit impuissance de sa nature à se maintenir longtemps à ces hauteurs surhumaines où le vertige saisit si vite, soit ce généreux besoin d'une âme que la foi consume de ses ardeurs et qui ne peut se résoudre à garder pour son seul usage les trésors dont elle jouit, il s'arracha de bonne heure à la solitude et vint se mêler aux hommes pour les instruire, les consoler et leur apporter, avec un sentiment plus parfait de l'Evangile, une plus grande part des biens qu'il promet à ses sectateurs. Aux yeux de Jean, toute science est vaine qui ne tend pas au bonheur de l'humanité; de là, son mépris hautement professé pour les superbes inutilités de la philosophie. « Quel profit, s'écrie-t-il, le monde a-t-il retiré de cette prétendue sagesse? Diogène n'est pas plus admirable que ces charlatans qui avalent des clous et mangent des souliers; car tout travail qui ne produit aucun fruit, n'a droit à aucune louange. C'est le devoir de l'homme de bien, de régler toutes ses actions sur l'utilité publique et de travailler à l'amélioration de ses semblables[1] ». Ce but, Chrysostome, revenu du désert, ne le perd plus de vue; c'est sa passion; il y consacre toute son existence; les livres, les études, les méditations, tout lui devient indifférent hors ce peuple pressé autour de sa tribune et palpitant sous sa parole; et plus il s'approche de lui par sa vie, plus il s'aperçoit de ses misères et de ses besoins, plus il se dévoue à l'éclairer et à l'affranchir. C'est pourquoi son auditoire l'absorbe, le prend tout entier. Il ne lui vient pas à l'idée que ses discours puissent avoir un retentissement lointain, que la postérité puisse l'écouter, elle aussi; il ne voit que son auditoire, que ce peuple qui l'appelle son pasteur, dont il a sondé les plaies, dont il veut briser les chaînes.

Or, ce peuple incapable de suivre avec profit un exposé purement dogmatique, ne permettait pas à Jean d'être philosophe ou théologien à son gré. Son génie l'eût-il emporté vers les hautes régions de la pensée, que la charité l'eût ramené bien vite à terre et plié aux exigences de l'auditoire. Rester à la portée de ces âmes qu'il aimait, qu'il voulait guider et sauver; ne s'en séparer jamais, ni dans le choix des sujets, ni dans la manière de les traiter, ce fut la loi qu'il s'imposa et qu'il garda fidèlement. Homme d'action même à la tribune, il se porte comme dans un incendie, comme dans

[1] Chrys., liv. de S. Bab., cont. Jul. n. 8.

une bataille, où le péril est plus pressant; et tout ce que le ciel lui donna de talent, de courage, de fermeté, il l'emploie à combattre ces préjugés, ces superstitions, ces ignorances, ces bassesses, ces vices dont il a sous les yeux le désolant spectacle. Que d'autres s'occupent d'explorer les trésors de doctrine cachés dans chaque parole de Jésus-Christ; lui, ce qu'il veut avant tout, c'est de pénétrer, de l'esprit de l'Evangile, ces masses frivoles, désœuvrées, voluptueuses, accroupies dans une servitude indolente, et toutes pleines encore de souvenirs païens; c'est de saisir ce pauvre peuple qu'un pouvoir ombrageux s'applique à tenir loin de toute préoccupation sérieuse, dans une enfance éternelle, de l'arracher à ce grabat pourri où il gît dans l'abandon, comme le paralytique de la piscine, de lui rendre le mouvement et la vie, de lui donner une autre pensée, un autre cœur, une autre existence. C'était là, sans doute, la mission de tous les pontifes, de tous les apôtres de Jésus-Christ, à cette grande époque de rénovation sociale; ce fut plus particulièrement celle de Chrysostome; et certes, elle ouvrait à sa parole, à son talent, une assez vaste carrière. Ne regrettons pas qu'il s'y soit enfermé.

A ne prendre que le point de vue littéraire, nous dirons avec un critique plusieurs fois cité : « Il fallait à cette éloquence un grand théâtre et la liberté; le Christianisme donna l'un et l'autre à l'orateur. Mais comme la cité politique n'existait plus, comme les orages des assemblées publiques étaient tombés devant la morne tranquillité du despotisme, comme le Christianisme ne connaît d'autres combats que ceux de l'homme contre lui-même, d'autres tempêtes que celles des passions, Chrysostome fut l'orateur de ces luttes nouvelles dont chaque homme est le théâtre et l'acteur. Comme à Démosthène, aux Gracques, à Cicéron, il lui fallait des amis à défendre, des ennemis à attaquer : il en trouva. Ces ennemis, ce furent les vices, les erreurs, les préjugés, les misères du corps et celles de l'esprit; tout ce qui, dans cette triste société, pouvait attrister le cœur ou révolter la conscience. Il était né, non pour la controverse, mais pour la guerre. Ardent et opiniâtre, il ne quittait point son adversaire dès qu'il l'avait saisi. Cet adversaire, en d'autres temps, eût été Philippe, Antoine, le Patriciat; ce fut Satan, le péché, souvent le pécheur. Guerre acharnée, mais interminable; qui pourrait énumérer les formes que revêt l'ennemi? Avarice, orgueil, luxure, envie, colère et tant d'autres fléaux de l'âme; superstitions, préjugés et tant d'autres fléaux de l'esprit; tous les maux qui dégradent la nature humaine. Voilà les adversaires qui appellent les coups de l'orateur chrétien [1] ».

Dans ce grand combat de tous les jours, de tous les instants, où l'ennemi cent fois terrassé se relève cent fois pour défier son vainqueur, Chrysostome déploya non-seulement le talent, l'éloquence, le courage d'un grand orateur populaire, mais aussi et surtout les grandes vues d'un moraliste profond, l'âme d'un bienfaiteur de l'humanité, le dévouement sublime d'un apôtre, le désintéressement, la constance, la charité héroïque d'un saint. Qu'importent la vivacité de quelques saillies, l'âpreté de certaines images, les audaces parfois étranges de sa parole? Qu'importe qu'un noble courroux l'entraîne par moments au-delà de ce que nous appelons le bon goût, les convenances sociales, ou que des amours-propres froissés, des vices bafoués se révoltent contre tel ou tel mot tombé de ses lèvres? Lui, il est aux prises avec un ennemi opiniâtre, perfide, insolent, fatal à ceux qu'il aime, et il s'inquiète peu de le poursuivre avec le glaive ou avec la boue; ce qu'il veut, c'est de lui arracher ses victimes, et, s'il le peut, de le déshonorer en le brisant. Ses apparentes violences ne sont que les élans de sa charité; et qu'il gronde, qu'il menace, qu'il caresse, qu'il lance la foudre ou le sarcasme, qu'il fasse rire ou pleurer, qu'il passe d'un portrait satirique à une effusion de tendresse, de l'éclat et de la majesté des prophètes à l'abandon d'un entretien familier, d'un mot sublime à une image grossière, c'est toujours son grand cœur qui parle, toujours la haine du mal, la passion du bien, l'ardent amour des âmes, l'invincible désir d'éclairer, de convertir, de sauver. Ses défauts comme orateur lui sont imposés par son auditoire; ils peuvent choquer aujourd'hui les esprits délicats, ils charmaient autrefois le peuple qui l'entendait; heureux défauts, tribut payé par la charité aux besoins des âmes, ils étaient, eux aussi, un élément d'apostolat.

Ecoutons-le parler. Après quelques mots à la façon de Bossuet sur le néant des richesses, sur la vraie grandeur de l'homme : « Laisse-là, s'écrie-t-il, l'ombre, la fumée, la paille, la toile

[1] [illegible], p. [illegible]10.

d'araignée ; car je ne trouve pas de mot pour exprimer, comme il faudrait, la vileté des choses que tu estimes le plus. Viens, sois homme, et que cette dénomination de ta nature ne soit pas un mensonge. Comprenez-vous ce que j'ai dit ? — Je suis homme, dit celui-ci. — Souvent on est homme de nom, on ne l'est pas de sentiments ; car, quand je te vois vivre en dehors des lois de la raison, pourquoi t'appellerai-je homme, et non bœuf ? Quand je te vois livré à la rapine, pourquoi t'appellerai-je homme, et non loup ? Quand je te vois abandonné à la fornication, pourquoi t'appellerai-je homme, et non pourceau ? Quand je te vois recourir à l'astuce, pourquoi t'appellerai-je homme, et non serpent ? Quand je te vois plein de venin, pourquoi t'appellerai-je homme, et non aspic ? Quand je te vois faisant tant de sottises, pourquoi t'appellerai-je homme, et non pas âne ? Quand je te vois corrupteur de femmes, adultère, pourquoi t'appellerai-je homme, et non étalon ? Quand je te vois désobéissant et stupide, pourquoi t'appellerai-je homme, et non pierre ? Tu as reçu de Dieu une nature noble, et tu ne sais que la dégrader ! Il est des hommes qui s'ingénient à faire participer les animaux, autant que possible, à la dignité de l'homme : ils font parler les perroquets, ils apprivoisent les lions. Quoi ! tu peux adoucir la férocité du lion, et tu deviens toi-même plus féroce qu'un loup ! Ce qui est pis encore, ces brutes n'ont chacune qu'un vice : le serpent est rusé, l'aspic venimeux, le loup rapace ; l'homme méchant a souvent tous les vices à la fois. Comment pourrai-je t'appeler homme, toi qui as dépouillé les insignes de la royauté, le diadème et la pourpre ? *Faisons l'homme à notre ressemblance*, a dit le Seigneur ; souviens-toi, homme, de cette parole et de qui tu es l'image, et ne descends pas à la condition des brutes !... Comment deviendrai-je un homme, me diras-tu — En subjuguant ces pensées charnelles, absurdes, en t'arrachant à la fornication, à l'avarice, cette tyrannie détestable. Viens ici, nous fabriquons des hommes..... Loup ou serpent, je ferai de toi un homme ; je changerai non ta nature, mes tes sentiments[1] ».

A côté de cette sortie, dont la rudesse qui nous choque devait saisir puissamment l'auditoire, une autre homélie, sur le même psaume, célèbre en termes magnifiques la dignité de la nature humaine. « Inférieur par les forces physiques à la plupart des animaux, l'homme les surpasse tous par l'intelligence qui le rapproche de Dieu, et lui donne avec l'auteur de son être une sorte de parenté : c'est là le titre principal de sa grandeur. Par là, en effet, il a fondé les villes, sillonné les mers, cultivé la terre, inventé les arts, dompté les bêtes féroces, et, ce qui est préférable et plus beau, il a pu connaître celui qui l'a créé, s'élever à la vertu, savoir ce qui est bien, ce qui est mal. Seul entre tous les êtres que nous voyons, il prie Dieu ; seul aussi il en reçoit des révélations ; il a appris une foule de choses secrètes, ineffables, les choses même du ciel. Pour lui, la terre et le firmament ; pour lui, le soleil et les astres, les phases de la lune et l'harmonie des saisons ; pour lui, les fruits, les arbres et mille espèces d'animaux, et la nuit et le jour. Pour lui ont été suscités les apôtres et les prophètes ; pour lui les anges sont descendus souvent ici-bas. Pour lui, le Fils unique de Dieu s'est fait homme, il a été crucifié, enseveli, il a opéré ces grands prodiges qui ont suivi sa résurrection. Pour lui, la loi ; pour lui, le paradis ; pour lui, le déluge ; car c'est aussi un grand honneur pour le genre humain que Dieu ait employé pour le rendre meilleur et les châtiments et les bienfaits. Qu'il doive paraître un jour au tribunal de Dieu, c'est encore une preuve de la dignité de sa nature. Pour lui, le Seigneur reviendra avec une multitude de biens. Certes, il a daigné nous en conférer beaucoup par le baptême, par les sacrements, par cette autre initiation mystique de l'Eucharistie, par les miracles dont il a rempli la terre, et cependant il nous en a promis beaucoup plus encore ; il nous a promis le royaume des cieux, la vie éternelle, de nous traiter comme ses héritiers, de nous faire régner avec lui[1] !... »

Dans une autre circonstance, expliquant l'Evangile de saint Mathieu, après avoir rappelé le meurtre de Jean-Baptiste, l'orateur indigné s'écrie : « Il y a encore aujourd'hui des festins semblables à celui-là. On n'y égorge pas Jean, mais les membres mêmes de Jésus-Christ, et bien plus cruellement. Ce n'est pas une tête sur un plat que demandent ceux qui dansent à ces fêtes : ce sont les âmes des conviés. Quand ils les ont enchaînés à eux, quand ils les ont poussés à des amours coupables, quand ils introduisent les courtisanes, ce n'est pas leurs têtes qu'ils leur enlèvent, mais leurs âmes qu'ils

[1] Chrys. sur le ps. 48.

[1] Chrys., sur le ps. 48, n. 1.

égorgent ; car ils en font des débauchés, des adultères, des infâmes. Et ne viens pas me dire qu'une fois pris de vin, appesanti par l'ivresse, tu vois une courtisane mêler à la danse des propos obscènes, sans rien éprouver pour elle, sans être vaincu par la séduction et poussé à la débauche. Tu éprouves du moins ceci, qui est horrible : c'est que les membres de Jésus-Christ deviennent les membres d'une prostituée. La fille d'Hérodiade n'est pas là ; mais le diable qui dansa dans sa personne, danse aussi dans la personne de ces misérables ; il prend les âmes des convives, il les prend et les emporte avec lui. Mais supposons que vous évitiez l'ivresse : évitez-vous un autre péché bien plus grand ? Ces festins sont le fruit d'une foule de rapines. Regardez, non les viandes, non les gâteaux qui sont sur la table, mais d'où viennent toutes ces choses. Elles viennent de l'avarice, du vol, de la violence. — Non, dites-vous ; telle n'est pas leur origine ; à Dieu ne plaise ! — Soit : je ne demande pas mieux. Mais si, de ce côté, ces grands repas sont irréprochables, le luxe que vous y déployez l'est-il aussi ? Entendez en quels termes le Prophète condamne ce luxe, même quand la source n'en est pas impure : *Malheur à vous qui buvez des vins recherchés et qui vous parfumez des premiers parfums* [1] ! Voyez-vous comme il s'élève contre ces délices ! Ce qu'il attaque, ce n'est point l'avarice, mais la sensualité. Quoi ! tu manges outre mesure quand le Christ n'a pas même le nécessaire ! On te sert à profusion les pâtisseries, lui n'a pas même un morceau de pain ! Tu bois le vin de Thasos, et tu ne lui as pas offert même un verre d'eau froide quand il avait soif ! Tu t'étends sur un lit moelleux, richement paré, et lui grelotte à l'air froid de la nuit ! Admettons que ta fortune ne soit pas le fruit du crime, tout cela n'en est pas moins inutile ; et à Jésus-Christ tu refuses le nécessaire, à lui qui te donne de quoi vivre dans l'abondance. Si, tuteur d'un enfant, administrant son patrimoine, tu le laissais dans la misère, mille voix s'élèveraient pour t'accuser, les lois même te puniraient. Et tu as pris les biens du Christ, tu les prodigues en folles dépenses, et tu crois n'avoir pas de compte à rendre ! Je parle ainsi, non pour ceux qui introduisent des prostituées dans leurs fêtes : à de telles gens je n'adresse pas la parole, pas plus qu'à des chiens, ni à ceux qui dépouillent les uns pour remplir le ventre des autres, je n'ai rien de commun avec eux pas plus qu'avec des porcs et des loups. Il s'agit de ceux qui jouissent de leurs richesses sans en faire part aux pauvres, de ceux qui dissipent follement l'héritage paternel. Non, ceux-là non plus ne sont pas innocents. Et comment pourrais-tu échapper aux accusations, être sans reproches, quand un parasite se gorge à ta table, comme le chien qui est là, et que Jésus-Christ te paraît indigne de s'y asseoir ; quand ce misérable qui te fait rire est comblé de tes dons, et que celui qui te promet le royaume des cieux n'en reçoit pas la moindre parcelle ; quand l'un n'a qu'à dire un bon mot pour s'en aller repu, et que l'autre, qui nous enseigne des choses sans lesquelles nous ne différerions en rien des animaux, ne mérite pas à tes yeux le même bienfait ! Vous frémissez de ce que je dis, frémissez donc de ce que vous faites [1] ».

Le vice le plus scandaleux alors, le plus incurable, celui qui défiait avec plus d'audace l'apostolat chrétien, c'était la cupidité, l'avarice, l'idolâtrie de l'argent, traînant à sa suite la rapine, l'usure, l'exaction, tous les crimes, tous les maux qui désolaient la société. C'est aussi, entre tous les ennemis de l'Evangile, le plus odieux à Chrysostome, celui qu'il poursuit à outrance, à qui il ne laisse ni trêve ni merci, contre qui tout lui est bon, l'anathème, le sarcasme, l'injure. C'est ici qu'on peut le trouver parfois vulgaire, trivial, emporté même et violent. Mais ces images qui choquent, ces plaisanteries qui étonnent sont aussi le cri de la charité indignée ; ces trivialités, qui fustigent l'égoïsme insolent et cruel, ont un côté sublime ; ces colères sont d'un prophète, non d'un tribun, et cette ironie, parfois si amère, fait penser à la terrible ironie qui attend les pécheurs au tribunal de Dieu.

« L'avarice, s'écrie le saint orateur, est une idolâtrie ; elle veut des sacrifices, elle égorge les âmes par la faim, par le désespoir ; ses autels sont abominables. Approchez de ceux des idoles, vous les trouverez imprégnés du sang des chevreaux et des bœufs ; venez à l'autel de l'avarice, vous sentirez une forte odeur de sang humain. On n'y brûle pas des ailes d'oiseaux, il n'en sort ni vapeur ni fumée ; ce sont des êtres humains qui y périssent. Les uns, en effet, se précipitent dans des gouffres ; d'autres se pendent, d'autres se coupent la gorge.... C'est peu encore : il faut à l'autel de l'avarice, outre

[1] Amos. 6.

[1] Chrys., *Hom.* 48, sur S. Math., n. 5 et 6.

le corps, l'âme de l'homme ; il lui faut l'âme du sacrificateur avec celle de la victime[1].... »

« Avec raison, poursuit-il, le Sage a dit qu'*il n'y a rien de plus détestable que l'avare*[2]. Un avare vendrait son âme, il est l'ennemi commun de tous les hommes. Il voit avec peine que la terre ne produit pas de l'or au lieu d'épis, que les fleuves ne roulent pas de l'or au lieu d'eau, que les montagnes ne sont pas couvertes d'or au lieu de pierres. Il s'afflige de l'abondance des récoltes ; la prospérité publique le rend malheureux. Prêt à tout pour gagner deux oboles, il se refuse à tout quand il n'a rien à gagner. Il hait tous les hommes, pauvres et riches : les pauvres, de peur qu'ils ne viennent l'importuner de leurs demandes ; les riches, parce qu'il n'a pas les biens qui leur appartiennent ; il en veut à tous, comme si tous l'avaient volé ; jamais il n'est content, jamais il ne dit : C'est assez. Il est le plus malheureux des mortels, comme celui qui ne connaît pas cette cruelle passion est le plus fortuné des sages[3] ».

« Quoi de plus misérable, dit ailleurs Chrysostome, que l'homme méchant et cupide ! Il a beau se vanter avec insolence, affecter la joie,... il est toujours troublé, soit par les maux qui arrivent, soit par ceux qu'il appréhende. Jamais de calme, jamais de sécurité : son âme est plus tourmentée que la mer la plus orageuse ; la nuit ne lui apporte pas plus de repos que le jour.... Ce qu'il possède ne lui donne aucune jouissance, et le désir de ce qu'il n'a pas le consume et le dévore. Il épie les affaires des autres ; il s'enquiert avec curiosité de la fortune de chacun ; il pense comment il gagnera celui-ci par la crainte, un autre par la flatterie, un autre par la violence ; il ne roule dans sa tête que chicanes, ventes, achats, testaments, intérêts, capitaux, et c'est lorsque tout lui vient en abondance qu'il est le plus inquiet[4].... Notre ville fut affligée, il y a quelque temps, par une grande sécheresse. Les habitants consternés adressaient à Dieu les plus vives prières. Comme au temps de Moïse, le ciel était d'airain, et l'on n'avait en perspective qu'une affreuse mort. Dieu se laissa toucher : une abondante pluie tomba du ciel. Toute la ville se livrait à l'allégresse, on se réjouissait comme si l'on fût revenu des portes du tombeau. Mais, dans ce bonheur universel, un seul homme, un riche, était triste ; il marchait sombre, pâle comme un mort dans les rues. On lui demanda la cause de son chagrin au milieu de la joie commune, et il ne put cacher au fond de son cœur le motif de ce honteux désespoir : J'ai, dit-il, une grande quantité de mesures de froment, dont je ne sais plus que faire. Je vous le demande, cet homme était-il heureux ? Ne méritait-il pas d'être lapidé comme une bête féroce, comme l'ennemi commun de l'espèce humaine ?.... Esclave de l'argent, le bonheur public t'attriste, la bonté divine t'indigne ! N'eût-il pas mieux valu arracher ta langue, briser ton cœur, que de prononcer de telles paroles[1] ? »

Pour mieux exprimer l'horreur que ce vice odieux lui inspire, l'orateur appelle à son secours la peinture. « Tâchons, dit-il, de nous représenter l'avare tel qu'il est. Otons à cette bête féroce ses chaînes, et voyons jusqu'où ira sa fureur.... Figurez-vous donc un homme noir ; des flammes lui sortent des yeux ; des dragons en guise de bras pendent de ses épaules ; sa bouche au lieu de dents est garnie d'épées ; une source de venin coule de son gosier ; son ventre plus dévorant qu'une fournaise absorbe en un instant tout ce qu'on y jette ; ses pieds ont des ailes ; son visage tient du chien et du loup ; sa voix n'est pas une voix d'homme, mais une espèce de hurlement à faire peur ; ses mains sont armées de torches brûlantes..... Il égorge, il déchire, il dévore tout ce qu'il rencontre. Tel et pire encore est l'avare. Comme l'enfer, il engloutit tout : c'est l'ennemi déclaré de l'humanité. Il voudrait qu'il ne restât pas un homme ici-bas, afin de posséder tout lui seul. Sa passion ne s'arrête pas là : après avoir détruit le genre humain dans sa pensée, il voudrait détruire aussi la substance de la terre et la changer en or... Supposez qu'il ne craigne ni loi ni tribunaux, et vous le verrez, l'épée à la main, égorger tout ce qui se présente, amis, parents, frères, son père lui-même. Ou plutôt laissons les suppositions, demandez à cet homme si son esprit ne roule pas tous les jours de semblables idées, s'il ne forme pas sans cesse des souhaits de mort contre ses proches, contre ceux dont il tient la vie. Qu'est-il besoin de l'interroger ? Personne n'ignore que ceux qui sont attaqués de ce mal horrible voient à regret se prolonger la vieillesse de leur père, et regardent l'avantage d'avoir des enfants, avantage si doux

[1] Chrys. aux Eph., *Hom.* 18, n. 3. — [2] Eccles. 10, 9. — [3] Chrys., sur S. Math., *Hom.* 80, n. 4. — [4] Chrys., sur le ps. 142, n. 4.

[1] Chrys., sur la 1re aux Corinth., *Hom.* 39, n. 8.

et si cher aux autres, comme une charge odieuse. Aussi plusieurs ont préféré ne pas en avoir ; et, frustrant les vœux de la nature, ils ont empêché les enfants de naître, s'ils ne les ont pas étouffés après leur naissance[1]... »

Comme si ce tableau n'était pas assez chargé, Chrysostome le reprend en sous-œuvre dans un autre discours. « Rien, s'écrie-t-il, n'est stupide, dénué de sens, fou, violent, comme le péché. Partout où il se jette, il brouille tout, il renverse tout, il perd tout, hideux à voir, détestable..... Mais pourquoi des tableaux du péché, quand je puis traduire en public le pécheur ? Qui donc voulez-vous que je vous représente ? L'avare, le ravisseur ? Quoi de plus impudent que ses yeux, de plus effronté, de plus cynique ? Le chien lui-même ne l'est pas autant que lui. Quoi de plus scélérat que ses mains ? Quoi de plus insolent que sa bouche qui dévore tout et n'est jamais rassasiée ? Vous voyez ses yeux, son visage : il a l'air d'un homme ; mais un homme n'a pas ce regard. Lui, il ne voit pas les hommes comme des hommes, le ciel comme le ciel, il n'y contemple pas le Maître de tous ; il lui semble qu'il n'y a rien dans le monde si ce n'est l'argent. Les yeux des hommes, en voyant la détresse du pauvre, en sont touchés ; les siens, dès qu'ils voient le pauvre, deviennent féroces.... Ils sont moins ceux d'un homme que d'une bête fauve. Les yeux des hommes ne supportent pas de voir nu leur propre corps ; lui, s'il n'a pas dépouillé les autres, emporté dans sa demeure leurs biens, il n'est pas satisfait. Les ours, les loups, une fois leur faim assouvie, lâchent la proie et s'en vont ; l'avare jamais n'est rassasié. Dieu nous a donné des mains non pour accabler nos frères, mais pour les aider : si elles ne devaient servir qu'à nuire, mieux vaudrait les arracher. Quoi ! si tu voyais un loup déchirer une brebis, ce spectacle te ferait horreur ; et quand tu en fais autant à ton semblable, tu crois n'être pas cruel ! Es-tu donc un homme ? Nous ne voyons l'homme que là où nous trouvons la pitié et l'humanité. Ce qui est cruel, nous l'appelons inhumain.... Parcourez en détail toute la personne de l'avare, vous verrez comment sa dureté, d'un être humain a fait un animal carnassier ! Mais si vous pénétrez au fond de son âme, ce n'est plus avec les animaux, mais avec les démons qu'il faut le comparer. Comme eux, il est sans pitié, il n'éprouve à l'égard des hommes qu'une haine implacable. Point de désir du ciel, point de crainte de l'enfer, aucun respect de ses semblables, aucune sensibilité, aucune compassion... Démon au dedans, bête féroce au dehors, quel rang lui donnerons-nous[1] ?

« Quelqu'un va me dire peut-être : Tu parles tous les jours de l'avarice. Et plût à Dieu que je pusse en parler aussi toutes les nuits ! Plût à Dieu que je pusse vous suivre pour vous en parler encore sur la place publique, chez vous, à votre table ! Plût à Dieu que vos femmes, vos enfants, vos serviteurs, vos amis, vos voisins, que le pavé même et les murailles de votre maison pussent vous tenir le même langage ! Cette fatale maladie a envahi le monde entier : la terrible tyrannie de l'argent opprime toutes les âmes.... Personne ne regarde au ciel, personne ne songe à l'avenir[2].....

« Je sais, poursuit l'orateur, que mes discours blessent certaines personnes et me font haïr d'elles ; moi, je ne les hais point, je les plains, je pleure sur leur sort. Si elles veulent me frapper, je m'offre à leurs coups avec plaisir, pourvu qu'elles veuillent se corriger[3] ».

Mais, hélas ! on préférait se plaindre, et l'on ne se corrigeait pas. En dépit de l'Evangile, des enseignements et des prodiges de la charité, l'usure exerçait en plein christianisme ses hideux ravages. Certes, le mal datait de loin ; transmis par la République à l'empire, il avait infecté le monde. Fatigués d'inutiles efforts, la loi, vaincue, impuissante, s'était résignée, nous l'avons déjà dit, à régulariser ce qu'il lui fallait tolérer, et avait fixé à douze pour cent l'intérêt qu'on ne devait pas dépasser et qu'on dépassait toujours. La plupart de ces illustres Romains, vantés comme de grands hommes, étaient surtout de grands usuriers. L'Evangile avait abattu les dieux, subjugué les empereurs, refait l'esprit humain, couvert le monde de sublimes vertus ; mais l'usure lui résistait avec une insolente ténacité. Saint Basile, saint Ambroise, saint Augustin[4] nous font de ses excès et du malheur de ses victimes des peintures épouvantables. Jean signale, parmi les chrétiens, des misérables qui prennent pour intérêt la moitié du capital[5]. Ce n'était pas la faute de l'Eglise si de telles horreurs attristaient son regard et souillaient l'humanité. Elle n'avait cessé d'attaquer,

[1] Chrys., sur S. Math., n. 5.

[1] Chrys., sur la 1re aux Corinth., *Hom.* 9, n. 4. — [2] Chrys., sur S. Jean, *Hom.* 76, n. 3.— [3] Chrys., sur la 1re aux Corinth., *Hom.* 9, n. 4. — [4] S. Ambr., *de Tobia*, [illegible] 11, [illegible] 23 et 24, Greg. Nyss., [illegible], S. Bas., serm. 5, *de divit. et paupert.*, S. Aug., *in ps.* 54, § 11 ; *in ps.* 128, § 6. — [5] Chrys., sur S. Matth., *Hom.* 61.

de poursuivre de toute l'autorité de ses enseignements, avec tout le zèle de ses ministres, le monstre odieux qui vit de la substance du pauvre. L'offrande de l'usurier était repoussée de l'autel[1], l'usure condamnée sous ses formes les plus adoucies, tout profit du prêt en vertu du prêt absolument interdit. Laissons parler Chrysostome : tous les Pères, du reste, ont parlé comme lui[2].

« Ne trafiquons pas du malheur de nos frères, ne changeons pas en lucre la charité. Peut-être ne m'entendrez-vous qu'avec peine sur ce sujet ; mais de quel avantage serait mon silence? Vous sauverait-il du supplice éternel? ..... Au contraire il aggraverait vos périls; et, vous et moi, nous en serions également victimes.... Un mal, un terrible mal et qui a besoin d'un puissant remède, a envahi l'Eglise. Des hommes auxquels il est défendu d'accumuler les profits même légitimes de leurs travaux, à qui il est ordonné de faire part aux indigents de leur bien-être, cherchent à s'enrichir de la pauvreté de leurs frères ; ils ont inventé un vol déguisé, une manière de colorer l'avarice. Ne m'objectez pas les lois civiles. Le publicain s'y conforme, et n'en est pas moins condamné. Nous aussi nous le serons, si nous ne cessons d'écraser le pauvre, et, à l'occasion de sa détresse et de ses besoins, d'exercer une impudente usure. Ton argent, tu l'as pour alléger le fardeau du malheur, non pour l'aggraver ; et voilà qu'en ayant l'air de lui porter secours, tu ne lui apportes, en réalité, qu'un surcroît de peine ; tu lui vends ta libéralité.... Ne me dis pas que celui à qui tu prêtes ton argent, le reçoit avec plaisir et t'en sait gré ! S'il en est ainsi, c'est ta dureté qui en est cause... Tu refuses de l'obliger gratuitement, et voilà comment il est réduit à te remercier de ta cruauté. Je puis donc croire que si tu sauvais la vie à un de tes semblables, tu lui demanderais le salaire de ce service. — A Dieu ne plaise ! diras-tu. — Quoi ! tu rougirais d'être payé pour tirer un homme d'un grand péril, et tu te montres si exigeant quand il s'agit d'un moindre service ! Ne sais-tu pas quel châtiment Dieu réserve à l'usure, et combien elle était prohibée, même dans l'Ancien Testament? Mais quelle est l'excuse de la plupart des usuriers ? — Avec les intérêts que je reçois, disent-ils, je donne aux pauvres. — Tu parles bien, brave homme, mais Dieu rejette de pareilles charités. Ne cherche pas à éluder la loi par tes finesses : il vaut mieux ne rien donner aux pauvres que de puiser à cette source pour leur donner. D'un argent fruit de travaux honnêtes, tu fais souvent un argent criminel par des bénéfices illégitimes, comme si tu forçais tes entrailles saines et pures à enfanter des scorpions....

« Quoi de plus absurde que de vouloir moissonner sans terre, sans pluie, sans charrue ? C'est pour cela que les partisans de cette culture coupable ne recueillent que l'ivraie, qui doit être livrée au feu. Et n'est-il pas mille moyens légitimes d'augmenter votre avoir : les champs, les troupeaux, les bœufs, le travail, la sage administration de vos revenus? Pourquoi te fatiguer follement à cultiver des épines? — Tu diras que les fruits de la terre sont sujets à trop d'accidents ; à la grêle, aux brouillards, aux pluies torrentielles ; — oui, et cependant à beaucoup moins de risques que l'usure. D'un côté, quelque dommage que l'on éprouve, on ne perd que la récolte, le champ demeure ; de l'autre, on perd souvent le capital lui-même ; et avant cette perte, que de sollicitudes pour l'usurier ! Il ne jouit point de ce qu'il possède, n'est jamais content de ce qu'il a. Quand on lui apporte ses intérêts, il s'applaudit moins des produits de son argent qu'il ne s'afflige de n'en avoir pas doublé la somme. Et en attendant que cette production de l'iniquité soit parfaite, il tire intérêt de l'intérêt, et contraint la funeste vipère à lui donner des fruits avant terme. J'appelle l'usure vipère, parce qu'elle fait plus de mal que le venimeux reptile. Vos contrats sont injustes, vos conventions iniques. Je donne, dit l'usurier, non afin que tu reçoives de moi, mais afin que tu me rendes plus que je ne donne. Or, Dieu ne veut pas que vous redemandiez même ce que vous avez donné ; *Donnez* dit-il, *à ceux dont vous n'espérez rien recevoir*[1]; et toi, ce que tu n'as pas donné, tu le réclames comme une dette, et tu penses augmenter ainsi ta fortune ! Tu ne fais qu'allumer l'inextinguible feu de ton supplice[2] ».

Ces accusations éloquentes, ces vives sorties blessaient, écartaient quelques auditeurs. Mais le mal était grand, et l'apôtre, défié dans son zèle, se sentait poussé à frapper de plus rudes coups. La charité qui lui commandait la véhémence lui interdisait les ménagements. Sans doute, et l'on ne saurait assez le redire, au sein même de cette décomposition sociale, pêle-mêle

[1] Constit. apost., 4, 6. — [2] S. Bas., *ad Amphil.*, c. 14; S. Greg. Naz., *orat.* 15 ; S. Aug., *ep.* 153 ; S. Hier., in c. 18 *Ezechiel.*

[1] S. Luc, 6. 30. — [2] Chrys., sur S. Matth., *Hom.* 56, n. 5 et 6.

infect de tant de débris et d'éléments divers, d'admirables vertus écloses au soleil de l'Evangile attestaient la sainteté du principe qu'il révèle à la terre et sa divine puissance sur les âmes. Mais ces beaux résultats de l'esprit chrétien rendaient d'autant plus hideux, par le contraste, le désordre et la corruption des masses. On eût dit que ce vieux monde imprégné de quarante siècles d'erreurs ne consentait à subir la vérité qu'à condition de sauvegarder contre elle tous ses vices. C'était pour les pontifes de Jésus-Christ, pour les âmes saintement impatientes de voir son règne s'établir ici-bas, le sujet d'une vive douleur. Chrysostome ne cache pas la sienne à sa chère Antioche, si croyante et si frivole, et toujours entraînée aux plaisirs bruyants qui la détournent de Jésus-Christ. L'amphithéâtre, le cirque, le théâtre, entretenaient au milieu des chrétiens dégénérés la corruption et presque la férocité des mœurs païennes. Le théâtre, surtout depuis que la pantomime l'avait envahi, était la plus affreuse école d'immoralité. Des femmes nues se disputaient sur la scène le prix de l'obscénité[1], et ce prix fut une fois l'empire du monde[2]. C'était là, sans aucun doute, un ancien legs du paganisme. Aussi, nous l'avons déjà dit, tandis que les Pères interdisent aux disciples de l'Evangile la fréquentation du théâtre comme une apostasie et un retour aux idoles[3], des sophistes païens exaltent la mimique comme un art supérieur qui se rattache au culte des dieux et qu'il faut conserver pour le charme de l'esprit et le délassement des honnêtes gens, « qui sait même, pour le bien de la morale, en donnant à ces juges des beautés que la danse met à nu, l'occasion de s'élever au-dessus des passions[4] ». Malheureusement beaucoup de chrétiens pensaient comme ces sophistes. Le public des théâtres ne se composait guère que de chrétiens[5]. On sacrifiait tout à ces plaisirs dépravés. Ni la voix des pasteurs, ni le cri du devoir, ni les malheurs de l'invasion, ni la détresse générale, rien ne pouvait tempérer cette soif fiévreuse et impie[1]. Jean réfute avec une douleur indignée les sophismes mis en avant pour justifier des divertissements coupables qui détournent des saintes joies de la famille[2], outragent la femme et la nature[3], où tout, d'ailleurs, est combiné avec un art infernal pour enivrer les sens et pervertir les cœurs. Comme saint Augustin, comme saint Ambroise[4], à ces spectacles corrupteurs il en oppose d'autres : les chants sacrés, les fêtes des martyrs, les scènes sublimes de nos mystères, les grandes beautés de la nature, la vue si touchante des misères du pauvre soulagées par la charité[5].

Citons encore :

« Je pense, disait-il en commençant une de ses homélies à la Palée, je pense que beaucoup parmi ceux qui nous avaient abandonné l'autre jour pour courir aux spectacles de l'iniquité, sont présents aujourd'hui. Je voudrais bien les connaître afin de les exclure de l'enceinte sacrée, non pour les laisser dehors à jamais, mais pour qu'ils y rentrent plus tard corrigés. Souvent les désordres d'un fils obligent son père à l'écarter de sa table, de sa demeure, pour quelque temps du moins, et jusqu'à ce que, rendu meilleur par cette correction, il puisse reprendre honorablement sa place dans la famille. Ainsi encore font les bergers quand ils séparent des brebis saines les brebis galeuses, de peur que la maladie de quelques-unes n'infecte toutes les autres. C'est pourquoi j'eusse désiré connaître les transgresseurs ; mais si mes yeux ne peuvent les discerner, ma parole peut les atteindre, saisir leur conscience, et leur persuader de sortir volontairement d'un lieu où ceux-là seuls doivent rester qui y portent un esprit digne des saints exercices auxquels nous nous livrons.... Mais, dira-t-on, quel si grand crime ont-ils commis pour leur interdire l'Eglise ? Et moi je dis : Quel crime plus grand que le leur, lorsque, souillés comme ils le sont d'adultère, ils osent se précipiter sans pudeur, et comme des chiens enragés, vers cette table sainte ! Si vous voulez savoir quel est ce genre d'adultère que je leur reproche, écoutez des paroles qui ne sont pas de moi, mais de celui qui jugera la vie entière de l'homme : *Quiconque*, dit Jésus-Christ, *regarde une femme avec un mauvais désir a déjà commis l'adul-*

[1] Chrys., sur S. Math., *Hom.* 6, n. 8 ; *Hom.* 7, n. 6.

[2] Theodora, courtisane et comédienne, surpassa toutes ses émules en impudicité, et devint la femme de l'empereur Justinien. (*Procopii anecdot.*)

[3] « Etenim illa dæmonia delectantur canticis vanitatis, delectantur nugatorio spectaculo, et turpitudinibus variis theatrorum, insaniâ circi, crudelitate amphitheatri, certaminibus animosis eorum qui, pro pestilentibus hominibus, lites et contentiones usque ad inimicitias suscipiunt, pro mimo, pro histrione, pro pantomimo, pro aurigâ, pro venatore. Ista facientes, quasi thura ponunt dæmoniis de cordibus suis ». (S. Aug., serm. 198, t. 5, p. 908.)

[4] Wallon., Hist. de l'escl., t. 3, p. 372. — [5] S. Aug., serm. 88, p. 17.

[1] S. Aug., *in ps.* 80, n. 2; Chrys., *passim* ; Salv., l. 6, n. 7 et 12. — [2] Chrys., *passim.* — [3] Chrys., sur S. Math., *passim.* — [4] S. Aug., *tract.* 7 *in Joan.*, n. 6. — [5] Chrys., sur S. Jean, *Hom.* 60.

tère dans son cœur[1]. Mais si une femme rencontrée par hasard et mise sans prétention a souvent, par sa seule vue, allumé la passion dans l'âme d'un homme qui la regarde indiscrètement, des hommes qui assistent aux spectacles, non par hasard, mais avec empressement et tant d'empressement qu'ils quittent l'église pour y courir là, qui y passent des journées entières, les yeux attachés sur des femmes méprisables, de quel front pourront-ils dire qu'ils les ont regardées sans un mauvais désir? Comment le dire, quand tout, dans ces assemblées, provoque les mauvais désirs : les voix langoureuses, les chants obscènes, les paroles lascives, les couleurs empruntées pour relever l'éclat des yeux et du visage, la forme et la recherche des vêtements, le prestige des poses et des attitudes, et mille manœuvres mises en jeu pour séduire les spectateurs? Ajoutez la confusion et la mauvaise tenue de ceux-ci, le lieu même qui invite à la volupté, tout ce qu'on entend avant que ces femmes paraissent et après qu'elles ont paru ; ajoutez le son des instruments de diverses espèces, le charme d'une musique qui amollit l'âme et la dispose à se laisser prendre plus facilement aux piéges des courtisanes. Ici même, où l'on n'entend que des psaumes, des prières, des oracles divins, ou règne avec la crainte de Dieu une piété sincère, il arrive souvent au désir coupable de se glisser comme un voleur subtil. Se peut-il qu'au théâtre, des hommes qui ne voient, qui n'entendent rien de bon, qu'entourent toutes sortes de turpitudes et de crimes, qui sont assiégés de tous côtés par les yeux et par les oreilles, triomphent des mauvais désirs? Et s'ils n'en triomphent pas, comment sont-ils exempts d'adultère? Et s'ils n'en sont pas exempts, comment pourraient-ils, sans avoir fait pénitence, franchir ce seuil sacré, participer à nos saintes réunions[2]? Là où le Saint-Esprit a versé ses parfums, nous apporterions les pompes diaboliques, les fables de Satan, les chants de l'impudicité ! Tu ne trembles pas, homme, de regarder des mêmes yeux ce lit impur où l'on reproduit sur la scène les plus abominables actions, et cette table sainte où s'accomplissent de si redoutables mystères; d'écouter des mêmes oreilles les infamies qui sortent des lèvres de la prostituée, et la voix du prophète et de l'apôtre t'initiant aux secrets de nos livres ; de recevoir dans le même cœur les mortels poisons du vice, et cette hostie auguste qui commande un si profond respect! N'est-ce pas de là que viennent le renversement de la vie, les profanations du mariage, les dissensions domestiques? Quand tu sors de ces lieux, affaibli, amolli, les sens émus, devenu l'ennemi de toute pudeur, et que tu rentres chez toi, ta femme, quelle qu'elle soit, te paraîtra sans agrément. Brûlant de cette flamme allumée au théâtre, épris des charmes étrangers qui t'ont tourné la tête, tu dédaigneras la chaste et modeste compagne de ta vie, tu l'accableras d'injures, non qu'elle mérite le moindre reproche, mais parce que, n'osant avouer le mal intime qui te ronge, la blessure reçue ailleurs, tu cherches toutes les occasions, tous les prétextes de quereller tout ce qui t'entoure. En proie à cette passion dévorante, le cœur plein de cette voix, de ce regard, de ces traits, de cette pose, de toutes ces images enivrantes, tu ne trouveras rien dans ta maison qui ne te déplaise. Que sera-ce de l'église, où tu n'entends parler que de modestie et de vertu? Tout ce qu'on dit là sonne à tes oreilles, non comme un enseignement, mais comme une accusation, te fatigue, te pousse au désespoir, et tu finiras par rompre avec cette grande discipline instituée pour le bonheur de tous[1]....

« Quel est donc tout ce bruit? Quels sont ces cris et ces attitudes sataniques? Là, un jeune homme, les cheveux rejetés en arrière, efféminé sa virilité par les vêtements, la tenue, la démarche, et se donne les airs et l'apparence d'une jeune fille; là, un vieillard, les reins ceints, la tête rasée, l'âme dépouillée de tout sentiment honnête, plus que le crâne de cheveux, se tient debout pour recevoir des soufflets, prêt à tout dire, à tout faire; là des femmes, le visage découvert, toute pudeur mise sous les pieds, parlent au peuple et n'ont en vue que de verser dans le cœur des autres leur propre corruption....; là, les propos obscènes, les gestes ridicules, les costumes, les pas, la mollesse des poses, les regards, la voix, la musique, le sujet mis en scène, tout respire l'impudicité. De quel côté te tourneras-tu, sans rencontrer la main de l'ennemi qui présente à tes lèvres la coupe des voluptés criminelles? Car il n'est question là que de fornications, d'adultères, de femmes prostituées, de jeunes gens efféminés, de débauches contre nature, d'infamies indicibles, d'iniquités monstrueuses : toutes choses qui devraient faire, non rire, mais

[1] Math. 5, 28. — [2] Chrys., sur David et Saül, *Hom.* 3.

[1] Chrys., *ibid.*

gémir et pleurer. — Quoi ! me direz-vous, faut-il fermer les théâtres et, par ton ordre, renverser tout ? — Certes, tout est renversé maintenant ; mais ceux qui déshonorent la couche de leurs frères, ceux qui rendent leurs épouses malheureuses, d'où viennent-ils, si ce n'est du théâtre ? S'il y a tant de femmes dédaignées par leurs maris, tant de maris infidèles, d'où cela vient-il, si ce n'est du théâtre ?... Les émeutes, les séditions, les troubles funestes aux cités ont leur foyer au théâtre. Ceux qu'il nourrit, ceux qui vendent leurs voix pour manger, qui n'ont d'autre tâche que de crier et de faire les choses les plus absurdes, voilà ceux qui provoquent parmi nous tous les désordres. C'est au théâtre qu'une jeunesse désœuvrée contracte des habitudes tumultueuses qui la rendent plus difficile à conduire qu'une bête fauve ; là, que de misérables charlatans exploitent la paresse du peuple, s'enrichissent à ses dépens, et que de viles courtisanes font négliger les femmes honnêtes ; de là que découlent, avec l'impudicité, tous les maux qu'elle engendre. Ne le vois-tu pas ? La passion du théâtre est la cause de tous nos maux : cette cause, je pense qu'il faut la détruire. — Détruire le théâtre ! répliques-tu. — Et plût à Dieu que je le pusse ! Cependant je ne vais pas si loin : qu'il subsiste, pourvu que vous n'y alliez pas ; ce sera plus beau que de le détruire. Imitez, sinon de plus nobles exemples, au moins les barbares, à qui la turpitude de ces spectacles est inconnue. Quelle excuse apporter, nous, les citoyens des cieux, les collègues des anges, affiliés au chœur des chérubins, si nous nous montrons en cela inférieurs à des barbares, quand d'ailleurs il nous est facile de nous procurer mille jouissances plus grandes que celles-là ? Si tu ne cherches que le délassement de l'esprit, n'as-tu pas la campagne, et le fleuve, et les lacs ? Contemple la beauté des jardins, écoute le chant des cigales, visite les tombeaux des martyrs, où tu puiseras les biens de l'âme avec la santé du corps. De tels spectacles ne laissent après eux ni dommage ni repentir. Tu as ta femme et tes enfants; quel plaisir est comparable à celui-là ? Tu as ta maison et tes amis : voilà d'agréables choses et qui portent avec elles de grands avantages. Pour l'homme qui veut être chaste, quoi de plus doux que ses enfants, de plus aimable que sa femme ? On attribue à un barbare un mot plein de sens. Entendant parler de ces impurs théâtres et de leurs funestes plaisirs : « Les Romains, s'écria-t-il, n'ont donc ni femmes ni enfants, pour avoir inventé de pareils divertissements [1] ! »

Une autre fois, expliquant le second chapitre de saint Mathieu, après avoir développé, avec le charme ordinaire de son langage, le merveilleux et touchant récit de l'arrivée des mages à Bethléem, Jean s'écrie : « Qui donc parmi vous, vous qui avez reçu tant de bienfaits de Jésus-Christ, a entrepris pour lui un si long voyage ? ... Et que parlé-je de voyage ? Il y a chez nous des femmes tellement délicates, qu'elles ne traverseraient pas la rue pour aller voir le Sauveur dans sa crèche, si elles n'étaient traînées par des mules. Que d'hommes ayant bien la force de se promener préfèrent les embarras des affaires et les théâtres à nos saintes réunions ! Des barbares, avant de voir Jésus-Christ, firent un long chemin ; toi, même après l'avoir vu, tu ne les imites pas ; tu l'as vu, et tu l'abandonnes pour courir à un mime ! ..... Si quelqu'un te promettait de t'introduire dans le palais impérial et de te montrer l'empereur sur son trône, je te le demande, préférerais-tu le théâtre à ce spectacle, en supposant même que tu n'eusses aucun avantage à en espérer ? Eh bien ! voilà aux pieds de cette table sacrée, une source jaillissante de feu spirituel ; et tu la dédaignes, et tu cours au théâtre voir des femmes nager, tandis que Jésus-Christ demeure abandonné près de la source. Il est là, en effet, parlant, non plus à la Samaritaine, mais à la cité tout entière : que dis-je ? maintenant aussi il ne parle guère qu'à la Samaritaine. A peine quelques-uns l'entourent ; encore leur corps seul est ici, les autres ne sont pas même présents de corps. Lui, cependant, ne s'en va pas : il demeure, nous demendant à boire, non pas l'eau, mais la sainteté ; car aux saints il donne les choses saintes, et ce n'est pas l'eau qu'il nous offre ici, mais son sang vivant, symbole de mort et principe de vie. Et toi, tu laisses la fontaine de sang, le calice adorable, et tu vas à la fontaine diabolique, pour voir une prostituée qui nage et perdre ton âme ! Car cette eau est un océan de débauche, non pour submerger les corps, mais pour le naufrage des âmes. Tandis que la courtisane nage toute nue, toi qui la regardes, tu sombres dans l'abîme du vice [2].... Au sortir de là, les désirs sont en feu ; on se sent percé de mille blessures ; on res-

[1] Chrys., *Hom.* 37, sur S. Math., n. 6 et 7. — [2] Chrys., sur S. Math., *Hom.* 7, n. 5, 6 et 7.

semble à une mer agitée ; ce regard, ces paroles, cette démarche, cette tenue, tous ces souvenirs obsèdent l'esprit. Celui qui vient de visiter les prisonniers n'éprouve rien de semblable : il jouit d'une paix profonde. Ce spectacle douloureux le pénètre d'une componction salutaire qui éteint dans son cœur la flamme des mauvais désirs..... C'est pourquoi le Sage disait, lui qui avait connu toutes les joies d'ici-bas : *Il vaut mieux aller dans la maison du deuil que dans celle du rire* [1].... »

Ces derniers mots révèlent la pensée dominante de Chrysostome, celle qui remplit ses discours et sa vie : la charité. Sans doute son zèle est grand contre le théâtre, cette vieille passion d'un peuple trop semblable à ces Romains dégénérés, qui ne désiraient que deux choses ici-bas : du pain et des jeux au cirque. Mais plus véhémentes encore sont ses attaques contre les vices des grands, contre leurs rapines, leurs scandales, leurs orgies, leur luxe effréné et insensé. Pour une âme, en effet, comme la sienne, embrasée de ce feu que le Dieu fait homme était venu porter ici-bas, quel spectacle triste à contempler que cette société qui se dissout hideusement sous le souffle même qui devait la vivifier, où quelques parvenus de la délation et de l'usure, gorgés d'or, gonflés d'orgueil, accapareurs de toutes les terres et maîtres de toutes les situations, semblent ne posséder la richesse que pour insulter l'Evangile et désespérer la pauvreté ! Sa douleur, difficile à maîtriser, s'exhale dans presque tous ses discours. Quel noble et saint courroux contre cet abus de la fortune, contre cet odieux sybaritisme, poussé jusqu'à la folie chez quelques-uns, jusqu'à la cruauté chez beaucoup ! Les arguments que le luxe produit en sa faveur, tirés de l'impulsion qu'il donne au commerce, à l'industrie, aux beaux-arts, à l'activité de l'esprit humain, de l'aisance que, par le travail largement alimenté, il fait refluer sur la classe ouvrière : arguments vrais dans une certaine mesure, et à condition qu'il ne sera pas ce qu'il est trop souvent, exagéré, ruineux, égoïste, corrupteur, insolent, mais qu'alliant la décence et la modestie avec l'utilité et la charité, en même temps qu'il entourera d'éclat certaines positions, il répandra le bien-être sur toutes les autres ; ces arguments ne viennent pas et ne peuvent venir à la pensée de Jean ; car il n'a devant lui qu'un luxe ridicule, pernicieux, immoral, détestable, nourri de rapines et de vices, sans entrailles comme sans goût, n'ayant d'autre objet que l'orgueil et la sensualité, propre seulement à perpétuer l'esclavage que le christianisme venait abolir. Aussi le poursuit-il à outrance, tantôt par l'ironie, tantôt par l'anathème, toujours avec une éloquente indignation.

Citons de nouveau. Il vient de rappeler et de commenter le récit évangélique de la résurrection du Sauveur ; et, à cette occasion, il a signalé le pieux courage qui valut à quelques femmes dévouées l'insigne honneur d'être les premiers témoins du plus grand des prodiges. Tout à coup il s'interrompt, et s'écrie : « Vous, femmes couvertes d'or, qui venez de voir le voyage de ces bienheureuses servantes de Jésus-Christ, renoncez enfin à cette passion des parures, vendez ces vains ornements pour vous parer de vos aumônes. Quelle utilité vous revient-il de ces pierres précieuses, de ces étoffes brodées d'or ? — Mon âme se plaît à ces magnificences. — Quoi ! je vous demande le bien que vous en retirez, et vous me répondez par le dommage qu'elles vous causent ; car rien n'est pire que de s'y plaire et de s'y attacher ! La plus fâcheuse servitude est celle dont on s'applaudit. Une femme qui met sa joie à se charger de chaînes d'or pourra-t-elle s'occuper d'exercices spirituels, dédaigner, comme il le faut, les choses d'ici-bas ? Celui qui aime sa prison ne cherche pas à en sortir : ainsi, l'esclave de ces vanités, loin de pratiquer les œuvres de la foi, ne pourra pas même entendre avec l'attention convenable nos saintes exhortations. Quelle utilité donc dans ces ajustements, dans cette mollesse ? — Mon plaisir, dites-vous encore. — C'est m'affirmer de nouveau le préjudice que vous en recevez. — Cela me fait admirer de ceux qui me voient. — Mais n'est-ce pas la preuve d'un cœur corrompu que cet orgueilleux désir d'être remarquée ? Eh bien ! puisque vous ne pouvez me citer les avantages de votre luxe, je vais vous en exposer les inconvénients. D'abord, vous y trouverez plus de sollicitude que de plaisir..... J'ajoute qu'il tient l'esprit dans l'abjection et vous expose de toutes parts aux traits de l'envie.... On consume son temps en frivolités ; on perd tout souci des choses d'en haut. Une femme de ce genre est pleine de vanité, d'orgueil, d'arrogance, tout attachée à la terre ; elle a perdu ses ailes ; d'aigle elle est devenue chien et pour-

[1] *Eccl.* 7 ; Chrys. sur S. Jean, *Hom.* 60, n. 5.

ceau[1]. Car, au lieu de porter vos regards, de prendre votre essor vers le ciel, vous ne savez plus, comme l'animal immonde, que regarder en bas, fouiller dans la terre pour y trouver le métal aimé et avilir votre âme. — Mais, dès que je parais sur la place publique, tous les yeux se tournent vers moi. — Et précisément, c'est pour cela que vous devriez dépouiller cet or, afin de n'être pas donnée en spectacle, de ne pas armer la médisance. Car, ne vous faites pas illusion, nul de ceux qui vous regardent ne vous admire ; on se rit de vous comme d'une femme coquette, hautaine, toute charnelle. Venez-vous à l'église, vous n'en sortirez qu'accablée de quolibets et de malédictions, non-seulement de la part de ceux qui vous voient, mais de la part du Prophète. Dès qu'il va vous apercevoir, le véhément Isaïe vous criera : *Voici ce que dit le Seigneur aux superbes filles de Sion : parce qu'elles ont marché la tête haute, avec des regards et des pas affectés, traînant leurs longues robes, le Seigneur les dépouillera de leurs vains ornements ; une vile poussière succèdera aux parfums, une corde grossière aux ceintures d'or*[2]. Après Isaïe, Paul vous accuse à son tour, quand il rappelle à Timothée que vous ne devez vous *parer ni avec des cheveux frisés, ni avec des ornements d'or, ni avec des perles, ni avec des vêtements somptueux*. Cette recherche, ces vanités sont déplorables en tout lieu, mais surtout lorsque vous entrez dans le temple de Dieu, à travers la foule des indigents ; car si vous aviez dessein de les soulever contre vous, pourriez-vous faire mieux que de prendre ce masque d'inhumanité ? Songez combien de ventres affamés, combien de corps nus vous voient passer avec cette pompe satanique ! Qu'il serait mieux de nourrir ceux qui manquent de pain que de percer le bout de votre oreille et d'y suspendre la nourriture de mille pauvres[3] !.. Quand votre fortune serait le prix légitime de vos travaux, vous seriez très-coupable de la prodiguer ; mais si elle est le fruit de l'injustice, quel crime n'est-ce pas d'en user ainsi ? Aimez-vous les louanges ? Dépouillez ce luxe ridicule ; alors tout le monde vous admirera et vous jouirez d'une volupté pure..... Et comment pourriez-vous, ainsi parée, embrasser et baiser les pieds de Jésus-Christ ? Il déteste de pareils ajustements ; c'est pourquoi il voulut naître dans la maison d'un artisan, ou plutôt dans une étable, dans une crèche. Oserez-vous vous présenter à lui, n'ayant rien de ce qui lui plaît, avec une parure qui lui est odieuse ? Quiconque approche de ce divin Sauveur doit être orné, non de magnifiques vêtements, mais de vertus. C'est l'attache à ces frivolités qui cause votre négligence et celle de vos maris à faire l'aumône : quelle femme consentirait à détacher une parcelle de cet or pour apaiser la faim d'un malheureux ? Et comment les employer au soulagement des autres, quand vous-même, plutôt que de vous en priver, vous vous résignez à vivre dans la plus grande gêne ? Il en est qui chérissent ces vains ornements, comme s'ils avaient une âme, et non moins que leurs propres enfants. — Fi donc ! criez-vous. — Eh bien ! témoignez par vos œuvres que cela n'est pas. Or, je vois précisément le contraire. Est-il une des femmes en proie à cette passion qui ait sacrifié ses parures pour arracher son fils à la mort ? Que dis-je ? en est-il une qui veuille acheter à ce prix le salut de son âme ? Hélas ! on en voit beaucoup qui vendent leur âme pour ces vains ajustements[1]... On ne se rit pas de Dieu. Ce luxe théâtral n'est fait que pour les comédiennes et les danseuses ; il ne convient pas à une femme honnête, dont la plus belle parure doit être la modestie. Pourquoi imiter de malheureuses créatures qui ne songent qu'à attirer les hommes dans leurs filets ?.... L'Apôtre qui rejette l'or et les perles, repousse plus encore l'art détestable de se peindre les joues et les yeux, et d'affecter cette démarche si molle, ces sons de voix si langoureux, ces regards si lascifs[2].... »

Plus vivement encore, le saint orateur poursuit de ses invectives les toilettes ridicules des hommes. « Je crains, s'écrie-t-il, que peu à peu nos jeunes gens n'adoptent la chaussure des femmes, et cela sans rougir !... Les pères sont témoins des folies de leurs fils, et au lieu d'en être indignés, ils voient tout cela d'un œil indifférent. Voulez-vous quelque chose de plus grave ? Ces vanités, on les déploie au moment même où une foule de gens sont écrasés par la misère. Faut-il produire ici le Christ affamé, nu, chargé de fers ? Quels anathèmes ne méritez-vous pas, le laissant manquer de pain, quand vous ornez avec tant de soin un morceau de cuir ?... Quoi de plus absurde !... C'est bien la

[1] Ἀντὶ ἀετοῦ γενέσθαι κύνα καὶ χοῖρον.
[2] Isaïe, c. 3, v, 4.
[3] Μυρίων πενήτων τροφάς.

[1] Chrys., sur S. Math., *Hom.* 89, n. 3 et 4. — [2] Chrys., sur la 1re à Timoth., *Hom.* 8, n. 1 et 2.

Dieu réserve la géhenne, le feu inextinguible, le supplice avec les démons. Garde-toi donc, décorant la maison du Seigneur, d'oublier ton frère dans l'infortune ; car le temple vivant est plus précieux que le temple de pierres. Des rois infidèles, des tyrans, des voleurs peuvent dépouiller ce dernier ; mais ce qu'on fait avec charité pour son frère nu, sans pain, sans asile, le démon lui-même ne saurait le ravir[1] ».

Ainsi, toute contradiction à la charité, quel qu'en fût le motif ou le prétexte, était pour Jean une douleur. Mais qu'il devait souffrir, en voyant tant d'obstacles debout sur la route de l'Evangile et tous les désordres contre lesquels son âme et sa voix se brisaient tous les jours! Lui qui a de si beaux accents pour célébrer les triomphes de la foi, tombe par moments dans de profondes tristesses et pousse des cris d'épouvante : Jérémie n'a pas de plus sombres lamentations.

« Si quelqu'un, dit-il, embrassait du regard, comme du plus haut gradin du théâtre, la scène entière du monde, — que dis-je? ne considérons, s'il vous plaît, que la ville ; — si donc un homme voyait d'un poste élevé ce qui se passe au milieu de nous, quelles sottises il découvrirait! quelles larmes il verserait! Comme il éclaterait de rire! quelle haine s'allumerait dans son cœur! Et que faisons-nous, en effet, sinon des choses dignes de larmes, de moquerie, de colère, de haine? Celui-ci élève des chiens pour aller à la chasse des bêtes fauves, et il est arrivé lui-même à l'état de bête fauve. Celui-là nourrit des ânes et des taureaux pour charrier des pierres, et il ne s'inquiète pas que des hommes meurent de faim. Il dépense un argent fou pour donner au marbre les traits de l'homme, et les vrais hommes il les dédaigne. L'un couvre de lames d'or les murailles de sa maison, et il voit la nudité des pauvres sans en être touché. L'autre imagine de nouveaux vêtements pour les ajouter à ses vêtements, tandis qu'à ses côtés son semblable n'a pas de quoi couvrir son corps nu. Au barreau on se mange les uns les autres. Celui-ci dissipe son bien en courtisanes et en parasites, celui-là en mimes et en danseurs ; un troisième ne songe qu'à bâtir de splendides édifices ; un quatrième qu'à acheter des terres et des maisons. Tel s'occupe à supputer les intérêts de son argent et les intérêts des intérêts ; tel note sur ses tablettes des projets de meurtre, et la nuit même il veille pour le mal. Dès l'aube, chacun reprend son œuvre, qui ses rapines, qui ses débauches, qui ses concussions. Des choses inutiles ou défendues, grand souci ; de celles qui sont nécessaires, point de cas. Les juges ne le sont que de nom ; en réalité, ce sont des voleurs et des assassins. Procès et testaments, tout cela n'est que fraude, trahison, brigandage. La vie des hommes est toute là ; des choses spirituelles qui s'en occupe[1] ? »

On dirait l'acte d'accusation de la société. Cette parole vengeresse n'épargne ni le pouvoir ni le sacerdoce. « Voyez l'étrange renversement. Ceux à qui une vie pure pourrait donner plus de confiance, ont gagné le sommet des montagnes ; ils se sont éloignés de la ville comme d'un pays ennemi, ils se sont arrachés à leur propre corps comme s'il leur était étranger. Au contraire, des hommes pervers, souillés de tous les vices, se sont jetés sur les églises : les dignités sont devenues vénales. De là, des maux infinis. Personne ne réprime les abus, personne ne punit les coupables, mais on a mis un certain ordre dans le désordre. Quelqu'un a-t-il péché, est-il accusé, il ne cherche pas à établir son innocence, mais à trouver des complices de son crime. Et pourtant il y a un enfer! Croyez-moi, si Dieu n'avait réservé ses vengeances à la vie future, vous verriez tous les jours au milieu de nous des châtiments plus tragiques que toutes les calamités qui ont écrasé la nation juive. Que personne ne se fâche, je ne désigne personne. Si quelqu'un avait reçu le don de lire clairement dans la vie des autres, et qu'entré dans l'église il eût à se prononcer sur ceux qui la remplissent en ce moment avec vous, — que dis-je? en ce moment, — sur tous ceux qui, le jour de Pâques, reçoivent le baptême, il y trouverait des crimes plus grands que ceux des juifs, des gens qui croient aux augures, aux charmes, aux sortiléges, qui emploient les maléfices, des fornicateurs, des adultères, des médisants, des ivrognes. Je passe sous silence les avares et ceux qui retiennent le bien des autres, de peur de blesser quelqu'un ici. Si l'homme dont je parle scrutait les cœurs de tous ceux qui approchent de nos autels dans le monde entier, quelles horreurs ne verrait-il pas? Et pour ne parler que de ceux qui sont à la tête, il les trouverait avides de gain, trafiquant des charges publiques, jaloux, vaniteux, fourbes, mangeurs, esclaves de l'argent. L'in-

[1] Chrys., sur S. Math., *Hom.* 50, n. 4.

[1] Chrys., sur S. Jean, *Hom.* 82, n. 3 et 4.

piété étant si grande, quels châtiments n'avons-nous pas à redouter ?... Ne voyez-vous pas la guerre multiplier ses ravages ? N'entendez-vous pas le cri des malheurs publics ? N'est-ce pas assez pour vous instruire ? Des cités, des nations entières disparaissent du monde ; des milliers d'hommes libres sont esclaves chez les barbares. Si la crainte de l'enfer ne nous corrige pas, que ces cruels fléaux du moins nous avertissent et nous corrigent. Sont-ce de pures menaces ? Ne sont-ce pas des faits réels ? D'autres ont été gravement punis ; nous le serons plus qu'eux, nous à qui leurs malheurs n'ont pas servi de leçon [1] ».

C'était un terrible moment, en effet, une terrible crise de l'humanité. Les champs d'Andrinople fumaient encore ; Valentinien II venait d'être assassiné ; la guerre civile ajoutait ses horreurs à l'invasion étrangère ; Eugène disputait la pourpre à Théodose sur des monceaux de cadavres ; les Huns se montraient aux frontières ; de nouveaux ennemis s'abattant chaque jour sur l'empire, l'étreignaient d'un cercle de feu : vagues déferlant sur des vagues, emportant tout dans leur écume sanglante ; l'air était plein de choses sinistres ; les villes s'écroulaient ; le monde branlait sur ses vieux fondements. Ainsi, les cris des barbares, l'incendie des cités, les populations égorgées ou menées en esclavage comme des troupeaux de moutons, les oscillations du sol, le choc des armées, les tempêtes d'hommes et d'éléments mêlaient leur bruit formidable et lugubre aux accents du saint prêtre [2] et leur donnaient la solennité sombre des terribles *Vœ* du Prophète. Le sentiment des maux publics, plus profond dans une grande âme, assiégeait de funèbres images la pensée de Chrysostome. Il voyait l'empire condamné s'affaisser dans la honte ; son agonie insultée par des bandes d'hommes inconnus dont la renommée disait des choses étranges : exécuteurs des hautes justices de Dieu qui les amenait on ne sait d'où ; le Christianisme lui-même, qui venait porter à la terre la paix et une vie nouvelle frustrée de son but par la criminelle apathie des siens, souillé des vices qu'il reprochait au paganisme, et attirant, lui aussi, les colères du Ciel qu'il devait apaiser par l'oblation pure de toutes les vertus. Alors son cœur se serrait et, comme si la dernière heure du monde sonnait à son oreille, il s'écriait :

« Le Seigneur est à nos portes. Nous touchons à la consommation, le monde penche à sa fin. Tout l'annonce, et ces guerres, et ces calamités, et ces tremblements de terre, et la charité qui s'éteint. De même que, pour chacun de nous, il est des signes avant-coureurs du trépas, et que les toits, les murs d'une maison qui va s'écrouler menacent ruine, ainsi de l'univers. La catastrophe approche, et c'est pourquoi tant de maux s'abattent sur lui..... Si nous disons que l'an 400 doit être sa dernière année, nous tromperons-nous [1] ? »

Sans doute, il se trompait, mais avec un grand nombre d'esprits recueillis et sérieux de cette époque agitée et toute pleine de sinistres pressentiments. Comme eux, il sentait le sol trembler sous ses pas, il voyait le flot monter en grondant, des cataractes de sang prêtes à tout noyer, et, derrière les grands nuages qui enveloppaient l'horizon, la main de Dieu excitée à la destruction par les crimes du genre humain. Dans la pensée de ces hommes, l'empire et le monde ne faisaient qu'un. Le Samson romain entraînait l'univers dans sa chute ; mais il tombait sans honneur, il tombait dans une orgie. Car aucun avertissement du Ciel ne profitait à ce peuple frivole et dégradé, auquel l'Evangile lui-même ne pouvait rendre un peu d'énergie, et qui, loin de conjurer le péril par la noblesse de son attitude, n'était occupé que de spectacles et de plaisirs, et attendait la mort en chantant des obscénités [2].

[1] Chrys., *Hom.* 6, sur l'épît. aux Ephès., n. 4. — [2] Chrys., t. 2, p. 304.

[1] Chrys., *Hom.* 34, sur S. Jean, n. 3; voir aussi *Hom.* 21, sur l'épît. aux Hébr., n. 3. — [2] Salv., *de Gubern. Dei*, l. 6 et l. 7, *passim*.

Dieu réserve la géhenne, le feu inextinguible, le supplice avec les démons. Garde-toi donc, décorant la maison du Seigneur, d'oublier ton frère dans l'infortune ; car le temple vivant est plus précieux que le temple de pierres. Des rois infidèles, des tyrans, des voleurs peuvent dépouiller ce dernier ; mais ce qu'on fait avec charité pour son frère nu, sans pain, sans asile, le démon lui-même ne saurait le ravir[1] ».

Ainsi, toute contradiction à la charité, quel qu'en fût le motif ou le prétexte, était pour Jean une douleur. Mais qu'il devait souffrir, en voyant tant d'obstacles debout sur la route de l'Evangile et tous les désordres contre lesquels son âme et sa voix se brisaient tous les jours ! Lui qui a de si beaux accents pour célébrer les triomphes de la foi, tombe par moments dans de profondes tristesses et pousse des cris d'épouvante : Jérémie n'a pas de plus sombres lamentations.

« Si quelqu'un, dit-il, embrassait du regard, comme du plus haut gradin du théâtre, la scène entière du monde, — que dis-je ? ne considérons, s'il vous plaît, que la ville ; — si donc un homme voyait d'un poste élevé ce qui se passe au milieu de nous, quelles sottises il découvrirait ! quelles larmes il verserait ! Comme il éclaterait de rire ! quelle haine s'allumerait dans son cœur ! Et que faisons-nous, en effet, sinon des choses dignes de larmes, de moquerie, de colère, de haine ? Celui-ci élève des chiens pour aller à la chasse des bêtes fauves, et il est arrivé lui-même à l'état de bête fauve. Celui-là nourrit des ânes et des taureaux pour charrier des pierres, et il ne s'inquiète pas que des hommes meurent de faim. Il dépense un argent fou pour donner au marbre les traits de l'homme, et les vrais hommes il les dédaigne. L'un couvre de lames d'or les murailles de sa maison, et il voit la nudité des pauvres sans en être touché. L'autre imagine de nouveaux vêtements pour les ajouter à ses vêtements, tandis qu'à ses côtés son semblable n'a pas de quoi couvrir son corps nu. Au barreau on se mange les uns les autres. Celui-ci dissipe son bien en courtisanes et en parasites, celui-là en mimes et en danseurs ; un troisième ne songe qu'à bâtir de splendides édifices ; un quatrième qu'à acheter des terres et des maisons. Tel s'occupe à supputer les intérêts de son argent et les intérêts des intérêts ; tel note sur ses tablettes des projets de meurtre, et la nuit même il veille pour le mal. Dès l'aube, chacun reprend son œuvre, qui ses rapines, qui ses débauches, qui ses concussions. Des choses inutiles ou défendues, grand souci ; de celles qui sont nécessaires, point de cas. Les juges ne le sont que de nom ; en réalité, ce sont des voleurs et des assassins. Procès et testaments, tout cela n'est que fraude, trahison, brigandage. La vie des hommes est toute là ; des choses spirituelles qui s'en occupe[1] ? »

[1] Chrys., sur S. Math., *Hom.* 50, n. 4.

On dirait l'acte d'accusation de la société. Cette parole vengeresse n'épargne ni le pouvoir ni le sacerdoce. « Voyez l'étrange renversement. Ceux à qui une vie pure pourrait donner plus de confiance, ont gagné le sommet des montagnes ; ils se sont éloignés de la ville comme d'un pays ennemi, ils se sont arrachés à leur propre corps comme s'il leur était étranger. Au contraire, des hommes pervers, souillés de tous les vices, se sont jetés sur les églises : les dignités sont devenues vénales. De là, des maux infinis. Personne ne réprime les abus, personne ne punit les coupables, mais on a mis un certain ordre dans le désordre. Quelqu'un a-t-il péché, est-il accusé, il ne cherche pas à établir son innocence, mais à trouver des complices de son crime. Et pourtant il y a un enfer ! Croyez-moi, si Dieu n'avait réservé ses vengeances à la vie future, vous verriez tous les jours au milieu de nous des châtiments plus tragiques que toutes les calamités qui ont écrasé la nation juive. Que personne ne se fâche, je ne désigne personne. Si quelqu'un avait reçu le don de lire clairement dans la vie des autres, et qu'entré dans l'église il eût à se prononcer sur ceux qui la remplissent en ce moment avec vous, — que dis-je ? en ce moment, — sur tous ceux qui, le jour de Pâques, reçoivent le baptême, il y trouverait des crimes plus grands que ceux des juifs, des gens qui croient aux augures, aux charmes, aux sortiléges, qui emploient les maléfices, des fornicateurs, des adultères, des médisants, des ivrognes. Je passe sous silence les avares et ceux qui retiennent le bien des autres, de peur de blesser quelqu'un ici. Si l'homme dont je parle scrutait les cœurs de tous ceux qui approchent de nos autels dans le monde entier, quelles horreurs ne verrait-il pas ? Et pour ne parler que de ceux qui sont à la tête, il les trouverait avides de gain, trafiquant des charges publiques, jaloux, vaniteux, fourbes, mangeurs, esclaves de l'argent. L'im-

[1] Chrys., sur S. Jean, *Hom.* 82, n. 3 et 4.

piété étant si grande, quels châtiments n'avons-nous pas à redouter ?... Ne voyez-vous pas la guerre multiplier ses ravages ? N'entendez-vous pas le cri des malheurs publics ? N'est-ce pas assez pour vous instruire ? Des cités, des nations entières disparaissent du monde ; des milliers d'hommes libres sont esclaves chez les barbares. Si la crainte de l'enfer ne nous corrige pas, que ces cruels fléaux du moins nous avertissent et nous corrigent. Sont-ce de pures menaces ? Ne sont-ce pas des faits réels ? D'autres ont été gravement punis ; nous le serons plus qu'eux, nous à qui leurs malheurs n'ont pas servi de leçon [1] ».

C'était un terrible moment, en effet, une terrible crise de l'humanité. Les champs d'Andrinople fumaient encore ; Valentinien II venait d'être assassiné ; la guerre civile ajoutait ses horreurs à l'invasion étrangère ; Eugène disputait la pourpre à Théodose sur des monceaux de cadavres ; les Huns se montraient aux frontières ; de nouveaux ennemis s'abattant chaque jour sur l'empire, l'étreignaient d'un cercle de feu : vagues déferlant sur des vagues, emportant tout dans leur écume sanglante ; l'air était plein de choses sinistres ; les villes s'écroulaient ; le monde branlait sur ses vieux fondements. Ainsi, les cris des barbares, l'incendie des cités, les populations égorgées ou menées en esclavage comme des troupeaux de moutons, les oscillations du sol, le choc des armées, les tempêtes d'hommes et d'éléments mêlaient leur bruit formidable et lugubre aux accents du saint prêtre [2] et leur donnaient la solennité sombre des terribles *Væ* du Prophète. Le sentiment des maux publics, plus profond dans une grande âme, assiégeait de funèbres images la pensée de Chrysostome. Il voyait l'empire condamné s'affaisser dans la honte ; son agonie insultée par des bandes d'hommes inconnus dont la renommée disait des choses étranges : exécuteurs des hautes justices de Dieu qui les amenait on ne sait d'où ; le Christianisme lui-même, qui venait porter à la terre la paix et une vie nouvelle frustrée de son but par la criminelle apathie des siens, souillé des vices qu'il reprochait au paganisme, et attirant, lui aussi, les colères du Ciel qu'il devait apaiser par l'oblation pure de toutes les vertus. Alors son cœur se serrait et, comme si la dernière heure du monde sonnait à son oreille, il s'écriait :

« Le Seigneur est à nos portes. Nous touchons à la consommation, le monde penche à sa fin. Tout l'annonce, et ces guerres, et ces calamités, et ces tremblements de terre, et la charité qui s'éteint. De même que, pour chacun de nous, il est des signes avant-coureurs du trépas, et que les toits, les murs d'une maison qui va s'écrouler menacent ruine, ainsi de l'univers. La catastrophe approche, et c'est pourquoi tant de maux s'abattent sur lui..... Si nous disons que l'an 400 doit être sa dernière année, nous tromperons-nous [1] ? »

Sans doute, il se trompait, mais avec un grand nombre d'esprits recueillis et sérieux de cette époque agitée et toute pleine de sinistres pressentiments. Comme eux, il sentait le sol trembler sous ses pas, il voyait le flot monter en grondant, des cataractes de sang prêtes à tout noyer, et, derrière les grands nuages qui enveloppaient l'horizon, la main de Dieu excitée à la destruction par les crimes du genre humain. Dans la pensée de ces hommes, l'empire et le monde ne faisaient qu'un. Le Samson romain entraînait l'univers dans sa chute ; mais il tombait sans honneur, il tombait dans une orgie. Car aucun avertissement du Ciel ne profitait à ce peuple frivole et dégradé, auquel l'Evangile lui-même ne pouvait rendre un peu d'énergie, et qui, loin de conjurer le péril par la noblesse de son attitude, n'était occupé que de spectacles et de plaisirs, et attendait la mort en chantant des obscénités [2].

[1] Chrys., *Hom.* 6, sur l'épît. aux Ephés., n. 4. — [2] Chrys., t. 2, p. 304.

[1] Chrys., *Hom.* 31, sur S. Jean, n. 3; voir aussi *Hom.* 21, sur l'épît. aux Hébr., n. 3. — [2] Salv., *de Gubern. Dei*, l. 6 et l. 7, *passim*.

CHAPITRE SEIZIÈME.

Précepte chrétien de la charité. — Mission de Chrysostome. — Esclavage. — Enseignement du Christianisme. — Unité des races humaines. — Fraternité de tous les hommes en Jésus-Christ. — Du véritable esclavage et de la vraie liberté. — Doctrine de Chrysostome et des Pères sur l'origine de l'esclavage. — L'esclavage égal de son maître dans l'Eglise. — Le maître compagnon d'esclavage de son serviteur. — Effort pour adoucir le sort des esclaves, — pour en diminuer le nombre, — pour en supprimer l'usage. — Chrysostome docteur de la charité. — Mot d'un ancien hagiographe. — Rôle de la charité dans le monde. — Exorde d'un discours de Chrysostome. — Excellence de l'aumône. — Donner au pauvre, c'est prêter à Dieu. — Aumône plus utile au riche qu'au pauvre. — Jésus-Christ dans la personne du pauvre. — Célèbre prosopopée. — Applaudissement de l'auditoire. — Pauvreté et richesse. — Doctrine de Chrysostome et des Pères sur la charité. — Bourdaloue. — Paroles hardies de Chrysostome, et explication de ces paroles. — Le riche est l'économe de la Providence. — Droit de propriété. — Affreuse misère au IVe siècle. — Source impure d'un grand nombre de fortunes à cette époque. — Lutte des Pères de l'Eglise en faveur de l'humanité. — Succès de Chrysostome. — Progrès de l'esprit chrétien.

Le lecteur en a déjà fait la remarque : tous les textes, tous les sujets, toutes les circonstances ramènent Chrysostome à son thème de prédilection, la charité. C'est la gravitation de son âme. On ferait un livre remarquable en recueillant ensemble ce qu'il a dit de mieux sur ce sujet, et ce livre serait le plus beau commentaire de ces divines paroles du Sauveur : *Je vous laisse un commandement nouveau : Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés*[1].

Oui, c'était une loi nouvelle que cette loi d'amour. Nul doute, cependant, qu'en créant l'homme à son image, Dieu ne lui eût mis au cœur la compassion, la bienfaisance, une heureuse disposition à s'intéresser, à venir en aide à ses semblables. Le précepte de l'aumône est une loi sociale aussi ancienne que l'humanité. Mais tant de siècles d'erreur et de paganisme étaient passés là-dessus, ils avaient tant piétiné, ravagé ce noble visage de l'homme, qu'à peine gardait-il quelques traits mutilés et souillés de la ressemblance divine. L'égoïsme et la haine régnaient sur le monde. On traitait la pitié de faiblesse ; le pauvre n'inspirait que l'horreur ; l'homme tuait l'homme par forme d'amusement ; une moitié de l'univers était esclave de l'autre ; le cœur humain avait contracté quelque chose d'impitoyable et de farouche : il se délectait à l'odeur du sang. Il est vrai que les mots d'humanité et de charité se trouvent dans les langues des anciens ; mais les vertus exprimées par ces mots n'existent guère dans leurs mœurs, et c'est beaucoup si, en cherchant avec attention, on en découvre une ou deux étincelles dans leurs livres. Dans tous les cas, il y a, de la bienfaisance antique à la charité chrétienne, la distance de la terre au ciel. Il a fallu que le Fils de Dieu se fît homme, qu'il mourût sur le gibet, pour que l'homme comprît enfin ce que vaut l'homme et commençât à l'aimer. La charité est venue du ciel par le Calvaire ; aussi ne fut-elle pas mieux accueillie que la croix. Elle trouva les cœurs fermés, les volontés rebelles : son nom même était un scandale. On la couvrit de risée ; et si, après bien des efforts et des luttes, elle s'établit sur la terre, ce fut, non par un élan, non par une conquête de la nature humaine, mais par une transformation qui tenait du miracle, ou, pour parler plus exactement, qui était une série de miracles.

Vous voyez dans Chrysostome l'un des instruments privilégiés de cette œuvre divine. Nul entre les docteurs du Christianisme n'a reçu aussi visiblement la mission et la puissance de populariser la charité, de la faire entrer dans les esprits et dans les mœurs, d'abattre devant elle les haineuses résistances de l'orgueil et de l'égoïsme, ses éternels adversaires. Nul, du moins, n'a poursuivi ce résultat avec plus d'ardeur, de talent, d'intrépidité. Sous ce rapport, il a droit, de notre part, à une étude spéciale.

On l'a dit avec raison : Il y a dans les doctrines chrétiennes un souffle de liberté[1]. Ce n'est pas assez dire ; le principe même du christianisme est incompatible avec le principe de l'esclavage. Comment concilier, en effet, la foi

[1] Joan., c. 13, v. 34.

[1] Wall. Hist. de l'esclav., introd., p. LXXI.

en Jésus-Christ, Dieu-Homme, avec l'étrange prétention de posséder comme une chose, de traiter comme une brute l'homme que Jésus-Christ a racheté de son sang, qu'il a marqué du sceau des élus, qu'il appelle à partager le ciel avec lui ? Le seul nom d'esclave est un blasphème contre la croix. Quels plus audacieux contempteurs de Jésus-Christ que ces marchands de chair humaine, continuant, sous la loi d'amour et de *liberté parfaite* [1], cet infâme commerce qui consiste à vendre l'âme de l'homme et le sang de Dieu ! Saint Paul a résumé l'Evangile quand il a dit : « Plus de Juif ni de Grec, plus d'homme ni de femme, plus d'esclave ni de libre; vous êtes tous une même chose en Jésus-Christ [2] ». Ne sont-elles pas aussi une déduction rigoureuse du dogme de la rédemption, ces autres paroles du grand Apôtre : « Nous avons été baptisés dans le même esprit, pour n'être tous qu'un même corps [3] ». Et celles-ci encore : « Où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté [4] ». Proclamer ces principes ou abolir l'esclavage, c'était tout un. Les féroces théories des anciens, fondées sur le mépris de l'homme, devaient à jamais disparaître, le jour où le sceau d'une auguste fraternité avec le Fils de Dieu rayonnait sur le front de chaque homme.

Toutefois, avant que de pareilles idées pussent régner dans les lois, il fallait qu'elles fussent entrées dans les mœurs. Renverser brusquement l'ordre social établi, n'était ni au pouvoir ni dans l'esprit du christianisme. Ses efforts furent dirigés vers un seul but : persuader aux hommes que Jésus-Christ avait effacé dans son sang toutes les distinctions d'origine et de condition, que régénérés tous en lui, ils étaient tous ses frères, les membres mêmes de son corps [5], et qu'étant tous en tous [6], s'il pouvait avoir une préférence, ce serait plutôt pour les pauvres, pour les ouvriers, pour les esclaves ; car il avait voulu naître dans la demeure du pauvre, travailler dans l'atelier de l'artisan, mourir sur le gibet de l'esclave. Aux serviteurs, l'Eglise disait : « Obéissez à vos maîtres selon la chair, avec crainte et respect, dans la simplicité de votre cœur, comme à Jésus-Christ même. Ne les servez pas seulement sous leur regard comme si vous ne pensiez à plaire qu'aux hommes, mais comme étant les serviteurs de Jésus-Christ, faisant de bon cœur la volonté de Dieu [1].... » De leur côté, les maîtres étaient avertis de témoigner de même de l'affection à leurs serviteurs et de leur épargner les menaces : « Car, sachez, leur disait-on, que vous aussi, vous avez un maître au ciel, et que devant lui il n'y a point acception de personnes [2] ».

Ainsi, ne pouvant briser les chaînes, l'Evangile les allégeait. Il faisait plus, il recommandait et parfois opérait la libération des esclaves. Saint Paul avait donné l'exemple, quand, après avoir accueilli et engendré à la fois le fugitif Onésime, il le rendait à son maître, non plus, disait-il, comme un esclave, mais comme un frère bien-aimé [3]. Emules de l'Apôtre , une foule de maîtres chrétiens affranchissaient leurs serviteurs et consacraient à les doter une partie de leurs biens. Ainsi, entre autres, avaient fait saint Hermès sous Trajan, saint Chromace sous Dioclétien ; ainsi, les illustres martyrs Cantius et Cantinianus de la famille Anicia, et plus tard, sainte Mélanie, sainte Paule et beaucoup d'autres. Des femmes d'une haute fortune l'employaient sans réserve à acheter sur les marchés d'esclaves tout ce qu'on y trouvait de jeunes garçons ou de jeunes filles pour les instruire, les préparer au baptême et les émanciper, en les dotant, dès qu'ils étaient instruits et baptisés. « Telles furent, dit admirablement un savant historien, les dogmes de l'Eglise naissante et sa règle de conduite. Elle pose le principe de l'égalité, de la liberté, sur les bases mêmes de la foi ; elle l'environne de toutes les influences qui peuvent le féconder, et attend qu'avec leur concours, la foi elle-même en développe la bienfaisante action dans les âmes. Mais son attente n'est point passive. Comme le Christ, avant sa résurrection, descendait vers les limbes pour consoler les âmes saintes et captives qu'il allait introduire avec lui dans le ciel, l'Eglise descendit vers l'esclavage pour soulager ses misères jusqu'à l'heure de la délivrance. Elle relevait les espérances et soutenait les courages ; elle effaçait la trace des flétrissures, elle ôtait leur amertume aux humiliations. Dans cette tête demi-rasée du laboureur enchaîné au travail [4], elle voyait le Christ et la trouvait assez belle ainsi marquée du sceau divin [5] ».

Cependant, bien que le signe de l'esclavage fût placé comme un signe d'honneur sur l'é-

[1] *Ep. S. Jac.*, c. 1, v. 25. — [2] *Ad Gal.*, c. 3, v. 28. — [3] I. *ad Corinth.*, c. 12, v. 13. — [4] II. *ad Corinth.*, c. 3, v. 17. — [5] I. *ad Corinth.*, c. 6, v. 15 ; c. 12, v. 27 ; *ad Eph.*, c. 5, v. 30. — [6] *Ad Coloss.*, c. 3, v. 11.

[1] *Ad Eph.*, c. 6, v. 5. — [2] *Id.*, c. 6, v. 9. — [3] *Ad Philem.*, v. 16. — [4] S. Cyprian., *epist.* 77. — [5] Wallon, Hist. de l'escl., t. 3, p. 11.

tendard des rois[1], bien que les idées chrétiennes eussent déjà fait du chemin et qu'on en trouvât l'influence dans la philosophie et dans la jurisprudence de l'empire, le jour de l'affranchissement n'était pas venu. L'esclavage, sapé dans son principe, modifié dans ses formes, subsistait toujours, et même dans quelques maisons opulentes le nombre des esclaves était encore très-grand[2]. Leur condition, sans doute, n'était plus la même que sous le paganisme. Mais quelques réformes qu'elle eût subies, l'institution mauvaise continuait à produire de mauvais fruits. A côté d'un maître doux, humain, plein de bonté pour ses serviteurs, d'autres traitaient leurs esclaves comme des bêtes de somme. Des femmes hautaines ou jalouses se portaient vis-à-vis de leurs servantes aux plus horribles excès. Plusieurs se montraient en public, environnées de jeunes et beaux esclaves[3] ou tout au moins d'une foule d'eunuques[4]. On eût cru déroger si, dans l'apparat d'un festin, on ne produisait pas autour de soi un essaim de serviteurs richement parés[5]. Sortir sans traîner à sa suite un interminable cortége, c'était mauvais ton. On avait des esclaves pour tous les genres d'offices[6]. Les palais, les villas en fourmillaient. Saint Jérôme se moque des solitaires, des vierges consacrées à Dieu, qui, cherchant les douceurs d'une vie mondaine sous le manteau de la piété, remplissaient leur prétendue solitude d'un peuple de valets[7].

Mille fois, dans ses homélies, Chrysostome relève ces abus, et en prend occasion d'exposer nettement la doctrine chrétienne sur l'esclavage. D'abord, le nombre des esclaves l'indigne. « Pourquoi tant de serviteurs, s'écrie-t-il. De même que pour les vêtements et la table, on doit, en fait de serviteurs, se régler sur le besoin. Or, où est ici le besoin? Je ne le vois pas. Un seul serviteur suffit parfaitement à un maître, et même deux ou trois maîtres peuvent se contenter d'un seul serviteur. Si cela te paraît dur, songe à ceux qui n'en ont pas, et qui n'en sont que plus agréablement et plus promptement servis; car Dieu nous a faits tels que nous pouvons nous suffire à nous-mêmes et venir en aide à notre prochain. Si tu ne me crois pas, écoute saint Paul : *Mes mains*, dit-il, *m'ont servi moi et ceux qui sont avec moi*[1]. Ainsi, le docteur de l'univers, cet homme digne des cieux, ne rougissait pas de servir d'autres hommes ; et toi, tu te crois déshonoré si tu ne traînes à ta suite un troupeau d'esclaves, ignorant que c'est là ce qui te déshonore; car Dieu nous a donné des pieds et des mains pour nous affranchir des services étrangers. Ce n'est donc pas le besoin qui a introduit dans le monde la race des esclaves : sans cela, en créant Adam, Dieu n'eût pas manqué de lui créer un serviteur. L'esclavage est la peine du péché, le châtiment de la désobéissance; donc Jésus-Christ par sa venue a détruit aussi l'esclavage. Que signifient ces essaims d'esclaves? On les voit, ces riches, tels que des vendeurs de brebis ou des trafiquants de chair humaine, se promener dans les thermes et sur les places. Mais je ne veux pas m'en tenir au droit strict. Donne-toi un ou deux serviteurs : quand tu en réunis davantage, ce n'est plus que pour ton plaisir. Si un sentiment d'humanité t'animait, tu apprendrais à tes esclaves des métiers avec lesquels ils pussent se suffire à eux-mêmes, et tu les renverrais libres. Mais tu les frappes de verges, tu les jettes dans les fers, et tu parles de philantropie ! Je sais bien que je déplais à mes auditeurs; mais que faire ? Je remplis ma mission, et ne cesserai de la remplir. Qu'est-ce donc que cette façon orgueilleuse de paraître en public? Marches-tu au milieu de bêtes fauves, qu'il faille leur donner la chasse à ton approche? Sois sans crainte : ils ne te mordront pas, ces hommes qui passent à tes côtés..... Celui-là est au-dessous de tout esclave qui étale un tel faste, il ne verra pas la vraie liberté. Si tu veux chasser quelqu'un devant toi, chasse non ceux que tu rencontres sur tes pas, mais ton orgueil : chasse-le, non par ton esclave, mais par toi-même.... Descends de ton cheval, marche à pieds avec modestie ; alors l'humilité te servira de char, et celui-là te portera aux cieux, car il a des chevaux ailés[2] ».

Evidemment, l'objet des vœux de Chrysostome, c'est l'abolition radicale de l'esclavage. Ce qu'il a sous les yeux n'est qu'un état provisoire que le Christianisme accepte comme tel, avec l'obligation et la certitude d'y mettre un terme. Dans l'attente de ce jour désiré de l'émancipation générale, l'Eglise poussera de

[1] Wallon., Hist. de l'escl., t. 3, p. 11. — [2] Chrys., sur le ps. 48, sur S. Jean, *Hom.* 28, sur l'épit. aux Coloss., *Hom.* 1, sur S. Math., *Hom.* 63. — [3] S. Hier., *ep.* 85, *ad Salv.*, t, 4, *alter. part.* p. 667, etc. — [4] Chrys. sur ces par. : *Salucz Prisc* ; S. Hier., *ep.* 47, t. 4, *alter. part.*, d. 559 ; et *ep.* 57, *ibid.*, p. 595 ; Claud. *in Eutrop.* 1, v. 105. — [5] Chrys., sur le ps. 48, et sur l'ép. aux Coloss., *Hom.* 1 ; Müller, *Dissert. historic.*, 1, 5 — [6] S. Basil., *Hom. in divit.*, § 2, t. 2, p. 53. — [7] S. Hier., 1, *ep.* 95, *ad Rust. monach.*, t. 4 ; *alter part.*, p. 775 ; *ep.* 89 ; *ibid.*, p. 732, etc.

[1] Act. 20, 21, — [2] Chrys., sur la 1re aux Corinth, *Hom.* 40.

toutes ses forces aux émancipations particulières, et tous ses ministres, comme sur un mot d'ordre, attaqueront à la fois et l'institution de l'esclavage en elle-même, et les abus, les périls, les maux de toutes espèces qu'elle entraîne. De là, les vives sorties de Jean contre la multiplicité des serviteurs et contre la dureté des maîtres ; car si généralement la situation de l'esclave était moins intolérable qu'aux temps païens, si même dans certaines maisons il était traité plutôt comme un domestique dévoué et cher à la famille que comme un esclave; dans d'autres, et trop nombreuses encore, on retrouvait, comme en plein paganisme, la brutalité du commandement, l'oubli de toute pitié, tous les caprices du despotisme, les coups pour la moindre faute, la torture et le fouet appliqués à chaque instants, et souvent pour le bon plaisir d'une femme ridicule ou jalouse. A la pensée de ces humiliations infligées à la nature humaine sous les yeux et par la main des disciples de Jésus-Christ, l'âme de Chrysostome se révolte et s'indigne, son accent s'empreint d'une indicible amertume ; on dirait qu'il veut rendre affront pour affront, outrage pour outrage à ces impies contempteurs de l'humanité, et flageller à son tour les maîtresses cruelles qui osent flageller leurs servantes.

« Quoi donc! s'écrie-t-il, la pensée de l'enfer ne te vient pas à l'esprit pendant ce temps-là? Tu mets à nu cette jeune enfant, tu la livres dans cet état aux regards de ton mari, et tu ne crains pas qu'il te condamne? Au contraire, tu te plais à l'irriter en menaçant d'enchaîner la pauvre malheureuse, en l'accablant de mille injures, en l'appelant sorcière [1], fugitive, prostituée, car la colère ne te permet pas de respecter ta propre bouche, et tu ne songes qu'à te venger, même en te déshonorant ; puis, comme un tyran, tu présides au supplice entourée de tous tes esclaves, et ton stupide mari, debout à tes côtés, remplit les fonctions de licteur. De telles scènes devraient-elles se passer dans la maison des chrétiens ? — Mais, dis-tu, c'est une mauvaise race, insolente, effrontée, incorrigible. — Je le sais ; néanmoins on peut la réformer et la corriger par des moyens plus efficaces et moins honteux. En disant de sales mots, toi, femme libre, tu flétris moins ta servante que toi même. — Mais répliques-tu, ces gens-là sont intolérables dès qu'on est indulgent. — Je le sais aussi : emploie donc pour les changer, non la crainte et les coups, mais la douceur et les bienfaits. Cette jeune fille est ta sœur, si elle est chrétienne. — Mais elle se conduit mal. — Marie-la, ôte-lui les occasions de pécher. — Mais elle vole. — Garde-la, surveille-la. — O exagération ! Je serais la gardienne de mon esclave ! — O folie, pourquoi ne le serais-tu pas ? N'a-t-elle pas la même âme que toi ? N'a-t-elle pas reçu de Dieu les mêmes grâces ? N'est-elle pas admise à la même table ? N'a-t-elle pas la même noblesse d'origine ? — Mais elle est médisante, querelleuse, bavarde, ivrogne. — Que de femmes libres le sont aussi ! Dieu ordonne à leurs maris de les supporter avec leurs vices et leurs fautes ; pourvu que ta femme ne soit pas adultère, a-t-il dit, résigne-toi. Serait-elle ivrogne, médisante, bavarde, jalouse, orgueilleuse, prodigue, c'est la compagne de ta vie.... Voilà la vraie sagesse. Et maintenant, des femmes en viennent à ce degré de cruauté et de folie, qu'elles découvrent la tête de leurs servantes et les traînent par les cheveux ». Il y eut, à ces mots, un frémissement dans l'auditoire. Toutes les femmes courbaient la tête. « Pourquoi rougissez-vous ? s'écria l'orateur. Ceci ne s'adresse qu'à quelques-unes, à celles qui se portent à de telles horreurs [1] ». Et il continua avec plus de force.

Ailleurs, commentant les paroles de l'Apôtre : *Laissons les menaces, et sachant que votre Maître et le leur est au Ciel,* Chrysostome s'écrie : Oh ! quelle grande chose, et qu'elle est effrayante ! Cela veut dire qu'il nous appliquera la mesure dont nous aurons usé pour les autres. N'entendez-vous pas : *Méchant serviteur, je t'avais remis toute la dette,....* — et ailleurs : *Il n'y a point d'acception de personnes devant lui ?* Ne croyez pas que ce qu'on fait contre les esclaves sera pardonné comme fait contre esclaves. Les lois du monde connaissent la différence des deux races, la loi de Dieu l'ignore ; car Dieu, bienfaiteur de tous, ouvre le ciel à tous [2] ».

Hélas ! ces hautes censures ne faisaient pas plus que les avis paternels. En vain le saint orateur disait-il aux maîtres : « Si vous voulez nous écouter, nous vous dirons de vos esclaves ce que nous avons dit de vos fils : Apprenez-leur à être pieux, et tout le reste suivra. Mais aujourd'hui, qu'on aille au théâtre ou au bain, on traîne après soi tous ses serviteurs ; pour

[1] Θεσσαλίς, *Thessalienne*, synonyme de *sorcière*, *magicienne*.

[1] Chrys., sur l'ép. aux Eph., *Hom.* 15. — [2] Chrys., sur l'ép. aux Eph. *Hom.*, 22.

l'église, il n'en est pas de même. On ne fait rien pour qu'ils viennent écouter la parole. Et comment l'esclave écouterait-il, quand toi, le maître, tu as ton esprit ailleurs [1] ? » Mais les maîtres n'aimaient pas à pousser les esclaves bien avant dans la religion ; car elle avait sans cesse à la bouche la fraternité d'origine de tous les hommes et leur commun affranchissement en Jésus-Christ. C'étaient là des dogmes malsonnants à l'oreille des riches, et plutôt que d'y appliquer celle des esclaves, ils les laissaient aux champs sans oratoires, à la ville sans instructions, au risque de trouver chez eux tous les vices de l'esclavage : le mensonge, le vol, la paresse, l'insolence, l'insubordination. Les maîtres s'en prenaient à la race ; Chrysostome s'en prend aux maîtres, et n'hésite pas à signaler publiquement leur influence corruptrice. « C'est une chose généralement admise, dit-il, que la race des esclaves est effrontée, peu maniable, peu propre à recevoir les enseignements de la vertu, non par un vice de nature, à Dieu ne plaise ! mais par la négligence et par la conduite des maîtres. Comme les maîtres ne leur demandent que des services, et qu'à part l'intérêt personnel qu'ils peuvent quelquefois y avoir, ils ne s'inquiètent pas que leurs esclaves se livrent à la débauche, au vol, à l'ivrognerie, il arrive que ces infortunés, sur lesquels personne ne veille, s'enfoncent dans l'abîme du vice. Si, en effet, malgré l'active surveillance d'un père, d'une mère, d'un précepteur, malgré l'heureuse influence de nos égaux et du sentiment même de la liberté, nous évitons difficilement la contagion des méchants, que sera-ce de ceux qui, privés de tous ces secours, vivent dans la plus mauvaise compagnie, personne ne s'occupant de leurs relations ? Aussi est-il mal aisé aux esclaves d'être bons ; car ils ne reçoivent d'instruction ni chez nous ni ailleurs, et n'ont point de rapport avec les hommes libres et bien élevés qui attachent du prix à la considération publique [2] ».

Il y avait, sans doute, des exceptions, et le saint orateur parle de maisons, en grand nombre, où l'exemple d'esclaves vertueux avait exercé sur les maîtres une salutaire influence [3]. Les noms des Blandine, des Potamiène, des Félicité, d'une foule d'autres, n'étaient-ils pas inscrits aux fastes des Saints, parmi les plus illustres noms des martyrs ? Mais, somme toute, ce que Jean dit ici et ailleurs de la corruption générale des esclaves n'était que trop vrai. Un siècle plus tard, Salvien nous les peint sous les mêmes traits, menteurs, dissimulés, gourmands, voleurs, impudiques [1] ; et comme l'orateur d'Antioche, il voit la principale cause de ces désordres dans la dureté, l'irréligion, l'avarice, la vie scandaleuse des maîtres, et même, en fait d'impudicité, dans leurs influences directes et le plus infâme abus du pouvoir [2]. D'autre part, les vices des classes serviles passent, à leur tour, aux classes libres, et l'esclavage devient pour les familles un hideux foyer de corruption. Il pervertit l'enfance confiée trop imprudemment à ses mains [3], fournit à la luxure un quotidien et facile aliment [4], trouble par la jalousie, la paix des mariages, pousse à l'orgueil, à la barbarie, au mépris de l'humanité ; et ainsi, la dépravation des maîtres engendre celle des esclaves, la dépravation des esclaves augmente celle des maîtres, et le sens chrétien, le sens moral lui-même s'affaiblissent également chez les uns et les autres.

Voilà ce que Jean signale et déplore mille fois. Rien n'était plus évident que l'immoralité et l'iniquité de l'esclavage, et cependant rien n'était moins facile à extirper. Ce crime, universellement réprouvé aujourd'hui, qui exproprie l'homme de sa famille, de son nom, de son cœur ; qui le réduit à l'état d'animal domestique, de chose que l'on vend, que l'on troque, que l'on profane à plaisir ; qui arrache la fille à sa mère, la femme à son mari, le père à ses enfants, et trafique, à la face du ciel, des larmes, des déchirements, des plus saintes choses de l'âme humaine, ce crime, plus affreux que l'homicide, blasphème impie contre le Créateur, contre la Providence, contre Jésus-Christ, ne réveillait pas un remords dans la conscience de l'humanité. L'Eglise dut revenir tous les jours, pendant des siècles, sur les idées les plus élémentaires à cet égard, sur des idées qui nous semblent innées, instinctives, et qui n'entraient que lentement et péniblement dans les âmes, qui ne sont entrées dans la circulation du monde moral que par le travail le plus opiniâtre des docteurs du christianisme. Or, entre ces docteurs, nul après saint Paul, dit Mœlher, n'a recueilli dans la question de l'es-

[1] Chrys., sur l'ép. aux Eph., *Hom.* 22. — [2] Chrys., sur l'ép. à Tit., *Hom.* 4. — [3] Chrys., sur l'ép. aux Thessal., *Hom.* 5, n. 5.

[1] Salv., *de Gubern. Dei*, IV, 3, 5, p. 67, etc. — [2] Salv., *ibid.*, VII, 3, et IV, 6. — [3] S. Hier., *ep.* 98, t. 4, *alt. p.*, p. 798, et *ep.* 47, *ib.*, p. 595. — [4] Chrys., sur ces par. : *à cause de la fornic.*

clavage une plus riche moisson de mérites que Chrysostome [1].

Disons-le d'abord : dans ce long plaidoyer en faveur d'une vérité méconnue et de l'humanité outragée, pas un mot n'échappe au grand avocat des pauvres et des opprimés, qui puisse augmenter dans le cœur de l'esclave l'amertume de sa situation ou l'impatience de son joug. Avec le même zèle qu'il prêche aux maîtres la modestie et la charité, il recommande aux serviteurs l'obéissance, cette soumission spontanée et digne qui fait que l'esclave vertueux est plus libre dans les chaînes que le maître orgueilleux au milieu des plaisirs et des vices [2]. «Il serait digne de reproches, dit-il, celui qui, sous prétexte de continence, détournerait les femmes de leurs maris, ou enlèverait les serviteurs à leurs maîtres.... Que les esclaves obéissent donc, sans résister, sans tromper, et que, montrant en tout leur bonne foi, ils honorent par leur conduite la doctrine du Dieu sauveur.... Si cette doctrine, en effet, ne réprime ni notre langue ni notre main, comment voulez-vous que les païens l'admirent? Mais, au contraire, s'ils vous voient, pleins de la philosophie du Christ, pratiquer la tempérance plus que leurs philosophes, obéir de bonne volonté, avec une modestie parfaite, ils rendront hommage à la puissance de la prédication; car ce n'est pas sur leur énoncé qu'ils jugent nos dogmes, mais sur les résultats et par notre vie [3]».

Mais en rappelant à la classe asservie ses devoirs, Jean n'en poursuit pas avec moins d'ardeur l'abolition de la servitude. Ses idées, à cet égard, tiennent une grande place dans ses écrits et forment à elles seules un corps de doctrine : essayons de les résumer.

L'unité et la dignité des races humaines sont écrites aux premières pages de la Genèse. Adam est le père de tous les hommes; et parce que Dieu l'a créé à son image et placé au-dessus de toute la création, tout ce qui est issu de lui participe de cette ressemblance divine et de cette royauté. Nous avons tous la même nature, la même raison nous éclaire, la même loi morale nous gouverne, nous aspirons au même ciel; aucun de nous n'a été fait pour être l'esclave de l'autre [4]. Dieu, qui dit à l'homme : Tu domineras sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et les animaux de la terre [1], n'a pas voulu qu'il dominât sur les hommes. Adam et Eve sont également libres; nul esclave n'est destiné à leur service, pas plus qu'à celui d'Abel, de Seth, de Noë [2]. Chacun se sert soi même : entre eux point de subordination, tous jouissent d'une égale liberté. Mais le péché du premier homme, transmis à ses descendants, a frappé de déchéance la nature humaine, et nous a réduits à l'incapacité de nous gouverner nous-mêmes. De là, trois espèces de servitude : la première est celle de la femme dans le mariage; la seconde, celle de l'esclave sous le joug du maître ; la troisième, celle des sujets dans l'Etat. Mais la femme a trouvé dans l'amour un refuge contre le despotisme [3].... la domination du souverain est la plus redoutable de toutes, car elle entraîne l'emploi du glaive, du bourreau, des supplices, de la peine de mort. Mais notre perversité la rendait nécessaire. Il faut aux maladies des remèdes, et aux crimes des châtiments [4]».

Quant à la seconde espèce de servitude, il n'en est pas question dans les saints livres, avant que le patriarche Noë n'eût flétri du titre d'esclave son coupable fils. Cham manque de respect à son père, et, frappé de malédiction, il cesse d'être l'égal de ses frères pour devenir leur serviteur. Son crime le dégrade de sa dignité, le dépouille de sa liberté, et c'est ainsi que l'esclavage est entré dans le monde : il est la conséquence et la peine du péché. L'homme, en péchant, a abdiqué sa noblesse originelle, il s'est infligé à lui-même un cruel affront; puis sont venues les guerres et les batailles, et l'on a fait des prisonniers. La guerre est une autre source de l'esclavage; mais Jean, comme saint Augustin, la rattache à la source commune du péché [5]. Si l'on demande pourquoi la race de Cham a porté la faute de son père et le genre humain celle d'Adam, pourquoi tant d'esclaves qui ne méritèrent jamais l'anathème paternel, il répond que l'esclavage dérive de la culpabilité qui s'étend à tous les hommes, et non de tel ou tel fait en particulier, et que le péché est une servitude qui les engendre toutes [6].

Mais cette explication était plus propre à rassurer qu'à inquiéter les possesseurs d'esclaves.

[1] Mœlh., De l'escl., c. 5. — [2] Chrys., sur Lazar., serm. VI; S. Ambroise, *epist.* 37, l. 1; S. Aug., *de Civit. Dei*, XIX, 15. — [3] Chrys., sur l'ép. à Tit., *Hom.* 4. — [4] Chrys., sur le ps. 48.

[1] Genès, I. 26.— [2] Chrys., *Hom.* 22, sur l'ép. aux Eph.— [3] Chrys., sur la Gen., *Hom.* 4; il dit ailleurs que, malgré la sujétion à l'homme, la femme est un roi dans sa maison. Choisissez bien le roi, ajoute-t-il, et tout ira bien. (*Hom.* 22, sur l'ép. aux Eph.) — [4] Chrys., *Hom.* 4, sur la Gen. — [5] Aug., *de Civit. Dei*, l. 19, c. 15; Chrys., sur l'épître aux Eph., *Hom.* 22. — [6] Chrys., sur la Gen., serm. 5.

Car, disaient-ils, si d'une part l'esclavage est la punition du péché, et si de l'autre le péché des pères passe aux enfants, ne sommes-nous pas dans l'ordre de la justice divine en continuant sur les fils la servitude qui frappa les pères? Et n'est-ce pas la Providence elle-même qui nous livre des races coupables et maudites à châtier? Non, s'écrie le saint docteur; car Dieu, qui tire le bien du mal, a voulu que le péché trouvât un châtiment dans l'esclavage, mais il n'est pas plus l'auteur de l'un que de l'autre. « Et si vous me demandez, poursuit-il, comment la servitude s'est établie dans le monde, — car je sais qu'un bon nombre ici questionnent volontiers et désirent être éclairés là-dessus, — je dirai que c'est l'avarice, la jalousie, l'insatiable cupidité qui l'ont engendrée[1] ». Mais la grande réponse : c'est la rédemption par Jésus-Christ. Si l'homme, en effet, a été condamné à l'esclavage pour son péché, le Fils de Dieu fait homme pour détruire le péché a détruit aussi cette conséquence du péché. Par lui, et au prix de son sang, tous les hommes ont été rachetés; et désormais, libres ou esclaves, tous sont ses obligés, ses serviteurs, ses affranchis, ses cohéritiers, ses frères, les frères du Fils de Dieu; ils reviennent tous à la primitive égalité. « Adam et Cham, dit Chrysostome, ont introduit par leurs transgressions, l'un la mort et les maux qui la précèdent, l'autre l'esclavage. Mais, venu après eux, le Christ, notre Seigneur, a réduit tout cela à ne plus exister que de nom. La mort a perdu ses terreurs : elle n'est plus la mort, elle est un sommeil.... De même que l'esclavage.... La preuve que Jésus-Christ en a brisé le joug, qu'il ne lui permet plus d'être autre chose qu'un nom, et que ce nom même il l'a aboli, c'est le mot de saint Paul : *Que ceux qui ont des maîtres fidèles ne les méprisent pas, car ils sont leurs frères*[2]. Ainsi, du moment qu'on n'est plus soumis au péché, on n'est plus esclave, on entre dans la fraternité commune[3]... L'Eglise ne met pas de différence entre le maître et le serviteur : elle ne les distingue l'un de l'autre qu'à leurs bonnes ou mauvaises actions[4]... Ces noms : *esclave*, *libre*, ne sont que des noms sans réalité. Ce qui fait la servitude, c'est le vice; ce qui fait la liberté, c'est la vertu[5]. Celui-là seul est libre qui a la liberté dans son âme, comme celui-là seul est esclave qui s'abandonne à ses folles passions[1]... Ne me dis pas, poursuit l'orateur, que ton père a été consul. Que m'importe? C'est d'après la noblesse du caractère que je donne à l'esclave le nom de patricien, au patricien celui d'esclave..... Qu'est-ce qui est esclave, si ce n'est le pécheur? L'esclavage du péché tient à l'intérieur de l'homme, d'où toute servitude est venue; l'autre est extérieur et accidentel[2].... Onésime était un esclave méprisé, fugitif : il recourt à saint Paul, reçoit le baptême avec le pardon de ses fautes, et voilà que l'Apôtre s'écrie : *Accueille, comme moi-même, Onésime, qui te fut inutile autrefois, qui maintenant nous est utile à tous deux.— Je l'ai engendré dans mes liens*[3]. Voyez-vous par quelle vie on mérite la dignité d'homme libre?.... Qu'est-ce qu'un esclave? Un simple nom. Que de maîtres ivres gisent sur leur lit, pendant que des esclaves tempérants sont debout et pleins de vigueur! Lequel des deux appellerai-je esclave : celui qui est ivre ou celui qui ne l'est pas? L'un est lié à l'intérieur, l'autre ne l'est qu'à l'extérieur. Je dis cela et ne cesserai de le dire, afin que vous appreniez à juger des choses sur leur véritable valeur, non par la fausse opinion du vulgaire, et que vous sachiez, avec précision, ce que c'est qu'esclavage, pauvreté, bassesse, bonheur[4]....»

Ailleurs, commentant ces paroles de saint Paul : *Celui qui, étant esclave, est appelé au service du Seigneur, devient affranchi du Seigneur; et, de même, celui qui est appelé, étant libre, devient esclave de Jésus-Christ*[5], Jean s'écrie : « Oui, dans les choses du Christ, vous êtes tous les deux égaux. Ton maître et toi vous êtes, au même titre, serviteurs du même Dieu. Comment donc, restant esclave, es-tu devenu affranchi? Parce que le Sauveur qui t'a délivré du péché, t'a délivré aussi de la servitude extérieure, bien que tu en portes encore le joug; car il ne permet pas que le serviteur soit esclave, même quand il ne cesse pas d'être serviteur.... *Vous avez été achetés d'un grand prix, ne vous rendez pas esclaves des hommes!*..... Tel est le Christianisme : au sein de l'esclavage, il fait jouir de la liberté[6] ».

N'est-il pas évident que s'exprimer ainsi c'est établir qu'au point de vue le plus élevé et le plus vrai, qui est précisément le point de vue chrétien, toute inégalité radicale de la nature hu-

[1] Chrys., *Hom.* 22, sur l'ép. aux Eph.— [2] I *ad Timoth.*, c. 6, v. 2. —[3] Chrys., sur l'ép. à Philém., *Hom.* 1.— [4] Chrys., *Hom.* pron. dans l'égl. de S. Anast., n. 4.— [5] Chrys., sur la 1e à Timoth., *Hom.* 18.

[1] *Hom.* sur la 1re aux Corinth., *Hom.* 19.— [2] Chrys., sur Lazar., serm. 6. — [3] *Ad Philem.*, vers. 10 et 11. — [4] Chrys., sur Lazar., serm. 6. — [5] I *ad Corinth.* c. 7, v. 22. — Chrys., sur la 1re aux Corinth., *Hom.* 19.

maine disparaît ? Ce n'est point assez : ces définitions abstraites en font naître de plus positives, et Chrysostome est emmené, par le développement logique de ses pensées, à inculquer dans ses discours que le maître et l'esclave se doivent des services réciproques, une mutuelle soumission, même dans leurs rapports extérieurs. N'est-ce pas abolir l'esclavage ? Laissons parler le saint docteur.

« Qu'il y ait, dit-il, un échange mutuel de servitude et de soumission, et il n'y aura plus d'esclavage ; que l'un ne prenne pas rang parmi les libres, et l'autre parmi les esclaves ; il vaut mieux que maîtres et esclaves se servent les uns les autres. Une telle servitude est préférable à une autre liberté : je vais vous le faire comprendre. Supposons un propriétaire de cent esclaves dont aucun ne le serve, puis cent amis se servant mutuellement ; où sera la vie la plus agréable, le contentement, le bonheur ? Ici, point de colère ni d'emportement ; là, l'inquiétude et la crainte ; d'un côté c'est par force, de l'autre par affection et reconnaissance que se fait le service. Tel est l'ordre du Seigneur, et *c'est pour cela qu'il a lavé les pieds à ses disciples*. Si l'on veut y faire attention, la servitude, telle qu'elle existe, nous présente des choses analogues...... L'esclave est obligé de servir son maître, mais en revanche celui-ci contracte des obligations à l'égard de son esclave : il doit le nourrir, l'habiller, le chausser ; s'il lui refuse ces services, il n'y a plus de loi qui force l'esclave à être esclave : il est libre[1] ».

Ainsi, pour Chrysostome, la position relative des maîtres et des esclaves doit être une alliance de famille entre des amis et des frères sous le même toit. Cette alliance, il la montre réalisée admirablement dans la maison de Philémon, devenue, sous l'inspiration de saint Paul, une communauté pieuse d'où toute inégalité a disparu, où règne sans restriction cette parole de l'Apôtre : *En Jésus-Christ il n'y a plus ni libre ni esclave*[2]. Il dit ailleurs que si Abraham, cet homme d'une piété si pure, eut des esclaves, il ne les traita jamais comme tels[3], et qu'en tout cas, saint Luc, parlant de cette primitive Eglise de Jérusalem, où tout était commun entre les fidèles, ne mentionne pas les esclaves, soit qu'il n'y en eût point parmi les chrétiens, soit qu'on les eût rendus à la liberté[4]. Passant de ces souvenirs et de ces enseignements aux conclusions pratiques, Jean censure sévèrement, nous l'avons déjà vu, l'orgueil des maîtres qui gardent à leur service une foule d'esclaves, et les presse d'instruire ces malheureux dans les arts pour leur donner la liberté dès qu'ils auront le moyen de gagner leur vie[1].

Pouvait-il s'avancer davantage ? « Après de tels discours, dit encore Mœlher[2], il ne lui restait plus qu'à ordonner l'affranchissement. Une telle initiative eût dépassé les limites de ses pouvoirs ».

Sans doute, Chrysostome, dans cette question, ne fait que reproduire l'enseignement unanime des Pères ; sa voix est l'écho de leurs voix, auxquelles, il faut le reconnaître, la philosophie mêla plusieurs fois la sienne. La gloire propre du saint docteur, c'est d'avoir prêté à cet enseignement la puissance de sa parole, d'avoir contribué, plus que personne peut-être, à le propager, à l'établir profondément et solidement dans les âmes. Mais alléger, briser le joug des esclaves, était-ce tout pour la charité ? Elle avait sous les yeux trop et de trop grandes misères pour n'en être pas émue. Pouvait-elle oublier qu'elle est *le précepte du Seigneur*, le premier devoir de la loi nouvelle, le signe caractéristique des disciples de Jésus-Christ ? Cette parole du Maître : *Il y aura toujours des pauvres au milieu de vous*, loin de décourager, stimulait ses ardeurs, et, convaincue qu'il n'y avait pas à changer les conditions de l'humanité ici-bas, elle s'appliquait d'autant plus à les modifier, à les rendre moins dures pour les uns, moins corruptrices pour les autres, à créer aux pauvres dans le cœur des riches un refuge contre le désespoir. Qui pouvait briser les fers des esclaves, si ce n'est elle ? Qui pouvait tarir l'une des sources les plus fécondes de l'esclavage, si ce n'est elle ? En dehors d'elle, y a-t-il un remède sérieux contre l'indigence ? Quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, la charité est le contre-poids nécessaire de l'égoïsme, un appoint précieux de l'équilibre du monde ; c'est la force cachée qui ressoude la chaîne à chaque instant brisée entre le riche et le pauvre, le fort et le faible ; c'est l'huile mystérieuse qui empêche les frottements trop rudes entre les engrenages sociaux. Ce que l'attraction est aux astres, l'affinité aux éléments, la charité l'est aux hommes. Elle ne menace pas la propriété, n'absorbe pas

[1] Chrys., sur l'ép. aux Eph., *Hom.* 19. — [2] Chrys., sur l'ép. à Philém., *Hom.*, 1. — [3] Chrys., sur l'ép. aux Eph., *Hom.* 22. — [4] Chrys., sur les Act., *Hom.*, 11.

[1] Chrys., sur la 1re aux Corinth., *Hom.* 40. — [2] Mœlh., Hist. de l'esclav., c. 5.

l'individualité, n'éteint pas l'activité ; elle n'est ni la spoliation, ni la contrainte, ni la dégradation, mais l'amour ; elle ne nivelle pas les têtes, elle rapproche les cœurs. Elle n'a qu'une loi formulée en deux mots : *Aime ton prochain comme toi-même pour l'amour de Dieu.*

Chrysostome est vraiment le docteur de la charité. Nous ne dirons pas, avec un ancien hagiographe, que faute d'un homme comme lui dans le monde, il eût fallu que le Fils de Dieu rachetât le monde une seconde fois[1] ; mais nous affirmerons sans crainte d'être démenti, qu'après saint Paul et saint Jean, le précepte divin de la charité n'a pas eu de plus éloquent interprète que Chrysostome. Cet exorde d'un de ses discours pourrait être regardé comme le programme même de son ministère.

« Je viens remplir près de vous aujourd'hui une mission juste, honorable : je ne l'ai reçue d'aucun autre que des pauvres de cette ville. Ce ne sont ni des décrets, ni la délibération d'un sénat qui m'envoient ; mais le plus triste, le plus cruel spectacle. Traversant tout à l'heure pour venir ici, la place publique et le carrefour, j'ai vu couchés par terre une foule de malheureux, les uns sans mains, les autres sans yeux, les autres couverts de plaies et d'ulcères incurables, et montrant à tous précisément cette pourriture qu'il faudrait le plus cacher. J'ai donc pensé qu'il y aurait inhumanité extrême à ne pas vous parler de ces misères, quand d'ailleurs, outre ce qui a été dit, la saison où nous sommes m'y pousse plus vivement. Sans doute, il convient toujours de recommander l'aumône, puisque nous avons toujours besoin de la miséricorde du Seigneur qui nous a créé ; mais il la faut surtout à cette époque de l'année, quand le froid est si rigoureux. En été, le beau temps apporte aux pauvres un grand soulagement ; ils peuvent sortir presque nus, les rayons du soleil leur tenant lieu de vêtement, dormir sur le pavé et passer les nuits en plein air ; ils n'ont besoin ni de chaussures, ni de vin, ni d'une nourriture aussi abondante ; ils ont assez de l'eau des fontaines ; quelques herbages communs et des légumes secs leur suffisent, la nature elle-même dressant pour eux une table facile. Un autre avantage non moins grand, la possibilité de travailler, existe alors pour eux. Ceux qui bâtissent des maisons, ceux qui fouillent la terre, ceux qui naviguent sur mer ont besoin surtout des bras des pauvres. Ce que sont aux riches leurs champs et leurs autres propriétés, le corps du pauvre l'est pour lui : c'est son revenu, il n'en tire pas d'ailleurs. C'est pourquoi, si l'été procure quelque allégement à l'indigence, l'hiver lui fait, à tous les points de vue, une rude guerre ; il l'assiége de deux côtés : il l'attaque au dedans par la faim qui dévore les entrailles, au dehors par le froid qui gèle la chair et la rend comme morte. Alors il faut aux pauvres une nourriture plus substantielle, un vêtement plus chaud, un toit, un lit, des chaussures, et tout le reste ; et cependant, chose déplorable, ils n'ont pas même la ressource du travail : la saison s'y oppose. Donc, puisque c'est alors qu'ils ont plus de besoins, qu'ils manquent de plus de choses nécessaires, et que personne ne leur donne d'ouvrage, personne ne leur fait rien gagner, allons, tendons-leur la main de la commisération, mettons-nous à la place des entrepreneurs, et prenons pour collègue dans cet emploi Paul, le vrai tuteur et protecteur des pauvres[1] ».

Les pauvres ! L'aumône ! Jean n'a que ces deux mots à la bouche. On dirait que ces deux mots sont pour lui tout l'Evangile. « Nul moraliste, dit M. Villemain, nul orateur de la chaire moderne n'a jamais égalé la vivacité persuasive et l'inépuisable abondance que Chrysostome portait dans cette exhortation. Jamais on n'a su mieux recommander à l'homme les misères de l'homme ni émouvoir le cœur, pour exciter à la bienfaisance et à la vertu[2] ». Toutefois, ce n'est pas un simple sentiment de pitié naturelle, un élan plus ou moins généreux de bonté qu'il cherche à produire dans l'âme du riche ; il veut y établir, y développer cette grande conviction que la charité est le devoir fondamental du chrétien, la condition indispensable de son salut, en sorte que l'aumône lui est demandée bien plus dans son intérêt que dans celui du pauvre, et qu'en dédaigner l'heureuse obligation, c'est une dureté impie envers Jésus-Christ, c'est s'exclure soi-même du bienfait divin de la Rédemption.

Le lecteur réclame ici la parole de Chrysostome ; il a raison. Quant à nous, l'embarras n'est pas de citer, mais d'avoir trop à citer, même en nous bornant aux passages les plus frappants. Nous voudrions du moins que nos citations fussent assez bien choisies et groupées pour représenter, dans sa portée et sa force,

[1] Joann., *episc. Euchaït.*

[1] Chrys., serm. sur l'aum. — [2] Villem., Tabl. de l'éloq. chrét., art. *Chrys.*

l'enseignement du grand docteur sur le sujet capital de la charité.

D'abord il célèbre, il exalte l'excellence de l'aumône. Les images affluent sur ses lèvres; sa verve est intarissable; ce n'est plus seulement un orateur, c'est un poëte et un grand poëte. « L'aumône, dit-il, rend les hommes semblables à Dieu. Rien n'égale sa puissance. C'est la plus grande des vertus. A ceux qui l'aiment, elle donne la place la plus rapprochée à côté du roi, et certes avec raison, car la virginité, le jeûne, la pénitence ne servent qu'à celui qui les pratique; mais l'aumône se répand sur tous les membres de Jésus-Christ... Elle est la mère de la charité, de la charité, qui est le plus bel ornement des Chrétiens, le signe auquel on reconnaît les vrais disciples de l'Evangile; elle est le grand remède de nos péchés, l'échelle dressée entre la terre et le ciel, le lien qui réunit ensemble les diverses parties du corps du Seigneur [1]... C'est une grande chose et d'un très-grand prix qu'un homme appliqué à faire l'aumône. Cette grâce vaut plus que celle de ressusciter les morts. Nourrir Jésus-Christ quand il a faim, n'est-ce pas plus parfait que de tirer un homme de la tombe au nom de Jésus-Christ? Dans le premier cas, tu donnes à Dieu; dans le second, tu reçois de lui. Or, la recompense est promise, non pas à ceux qui reçoivent, mais à ceux qui donnent [2]... Donne aux pauvres, dit-il ailleurs, et voilà ton juge apaisé. La pénitence sans l'aumône est morte, ou du moins elle n'a point d'ailes, elle ne peut voler en haut [3]... Faire l'aumône, c'est exercer le meilleur des commerces : on achète à bas prix pour revendre très-cher; car qu'y a-t-il de meilleur marché qu'un peu de pain, quelques vêtements communs? En les donnant à ton semblable, tu les vends à Dieu [4]... Celui qui prête veut un gage, une hypothèque, une caution. Mais où serait l'hypothèque du pauvre? il ne possède rien. Son gage? le pauvre est nu. Sa caution? il est sans crédit. Or, Dieu voyant le pauvre en péril à cause de son indigence, le riche à cause de sa dureté, se place entre les deux : au pauvre il s'offre comme garant, au riche comme gage. Tu ne veux pas prêter à cet homme, dit-il, à cause de sa misère, eh bien! prête-moi à cause de mon opulence [5]... Ne crains rien, ton argent est entre mes mains... Que gagnerais-tu à le livrer à d'autres? Douze pour cent, si tu restes dans les limites de la loi. Moi, au contraire, je vais audevant de ton avarice, je veux assouvir ta cupidité, je veux que mes largesses dépassent tes désirs. Au lieu de douze pour cent, je te donne cent pour un [1]. Et veux-tu savoir le jour où le débiteur divin s'acquittera vis-à-vis de toi, écoute : *Lorsque le Fils de l'homme sera assis sur son trône de gloire, il mettra les brebis à sa droite, les boucs à sa gauche, et il dira à ceux qui seront à droite : Venez les bénis de mon Père, j'avais faim et vous m'avez donné à manger; j'avais soif et vous m'avez donné à boire; j'étais nu et vous m'avez vêtu...* Chose admirable! Le juge terrible ne parlera ni des autres vertus, ni des autres crimes; il ne mentionnera ni la virginité des uns, ni l'impudicité des autres, ni la vie évangélique de ceux-ci, ni les parjures de ceux-là; il pèsera surtout la charité omise ou accomplie, parce que toute vertu est moins grande que la charité, et tout crime moindre que la dureté de cœur et l'inhumanité... Que vos promesses sont belles, ô mon Dieu! Que votre royaume est magnifique! Mais qu'elle est redoutable cette géhenne dont vous nous menacez!.. Donc, prêtons au Seigneur notre aumône : prêtons pour avoir en lui un débiteur au lieu d'un juge [2]... Tu n'as qu'une obole? Donne-la, tu achèteras le ciel. Ce n'est pas que le ciel se vende pour si peu, mais c'est que notre Maître est clément et qu'il aime les hommes [3]. Tu n'as pas une obole? Donne un verre d'eau, donne un morceau de pain; donne aux pauvres, et quand tu te tairais devant Dieu, des milliers de bouches parleront pour toi, ton aumône étant là, debout à tes côtés et te couvrant de son patronage, car l'aumône est la rançon de l'âme [4]... L'aumône est le plus beau, le plus utile des arts; sans effort et par un seul acte, elle nous bâtit au ciel, si nous le voulons, une demeure splendide et permanente [5]. Elle est un sacrifice pur et l'un des plus parfaits que l'homme puisse offrir à Dieu : le pauvre en est l'autel, le riche en est le pontife [6]. Faire l'aumône vaut mieux que d'être roi et de porter le diadème [7]... Plus secourable à celui qui l'exerce que l'amitié la plus dévouée, l'aumône lui procure une joie

[1] Chrys., sur l'ép. à Tit., *Hom.* 6. — [2] Chrys., sur la 2e aux Corinth., *Hom.* 16. — [3] Chrys., sur la pénit., *Hom.* 7. — [4] *Ibid.* — [5] *Ibid.*

[1] Chrys., *de Pœnit.*, *Hom.* 7. — [2] Chrys., *ibid.*

[3] *Οὐχ ὅτι εὔωνος ὁ οὐρανός, ἀλλ' ὅτι φιλάνθρωπος ὁ δεσπότης.* Chrys., *Hom.* 3, sur la penit., n. 2.

[4] *Λύτρον ψυχῆς ἐστιν ἐλεημοσύνη* Chrys., *ibid.*

[5] Chrys., sur la 1re aux Hebr., *Hom.* 32 et *Hom.* 52, sur S. Math

[6] Chrys., sur la 2e aux Corinth., *Hom.* 20, t. 10, p. 58. — [7] Chrys., *Hom.* 52, sur S. Math.

douce et sainte. Sa puissance est telle, même quand il s'agit des pécheurs, qu'elle brise leurs liens, écarte d'eux les ténèbres, éteint le feu sous leurs pas, tue le ver qui devait les ronger; les portes du ciel s'ouvrent devant elle. Quand une reine entre dans son palais, nul garde ne lui demande qui elle est ni d'où elle vient, mais tous les fronts s'inclinent sur son passage : ainsi l'aumône, car elle est véritablement reine. Colombe aux yeux calmes et doux, plus belle qu'aucun oiseau du ciel, elle regarde toujours en haut; son vol plaît aux anges; une gloire pure l'environne. Vierge modeste, candide, dont tous les traits respirent la mansuétude, qui a des ailes d'or, elle est toujours près du trône de Dieu, et quand nous comparaissons pour être jugés, elle nous couvre de ses ailes et nous arrache au supplice... Il n'y a rien qui caractérise le chrétien autant que l'aumône, rien que les infidèles admirent en nous autant que la charité [1].

Le saint orateur ne se borne pas à célébrer l'excellence de l'aumône : il en établit le devoir qu'il rattache à la fois au précepte de la charité, qui résume tous les préceptes, à l'intérêt personnel du riche, qui n'a pas de plus sûr moyen d'expier ses fautes et de fléchir Dieu, à l'amour que le chrétien doit à Jésus-Christ, qui s'est fait pauvre, qui se plaît toujours dans les pauvres, qui se regarde comme secouru ou délaissé dans la personne des pauvres, enfin à la loi providentielle et constitutive de la société. En vain, répète-t-il avec tous les Pères, vous observerez les commandements et vous pratiquerez les plus hautes vertus : sans la charité tout est vide. En vain vous implorerez le ciel avec ferveur, ajoutant les supplications aux supplications : la prière ne monte au ciel qu'en compagnie de l'aumône : les pauvres, dit-il fréquemment, ont moins besoin du riche que le riche n'a besoin d'eux : ils sont les médecins des âmes. Par eux, la fortune devient un instrument de sainteté, l'or ouvre les portes du ciel, nous thésaurisons en paraissant nous appauvrir. Ils sont d'excellents médiateurs entre Jésus-Christ et nous. Que de fois, avec quelle verve, Chrysostome développe ces idées et commente ces paroles de l'Evangile : *Faites-vous des amis avec les richesses du monde;* ou celles-ci de saint Paul : *N'oubliez pas la charité, car c'est par de telles hosties qu'on mérite Dieu!* Qu'il est éloquent, qu'il est admirable, quand il montre le Sauveur lui-même tendant la main dans la personne des pauvres!

« Ni Jésus-Christ, s'écrie-t-il, ni ce qui est de Jésus-Christ, ne nous détourne des choses du siècle; mais comme des serpents, des vipères, des pourceaux, nous nous vautrons dans la boue. En quoi sommes-nous meilleurs que ces bêtes, nous, qui ayant sous les yeux tant et de si grands exemples, restons toujours courbés vers la terre sans avoir un regard pour le ciel? Dieu a livré son Fils, et tu ne donnes pas un morceau de pain à ce Fils qui a été livré, immolé pour toi! Le Père l'a frappé sans ménagement à cause de toi, bien qu'il fût vraiment son Fils, et toi tu le laisses mourir de faim, quand, d'ailleurs, ce que tu lui donnerais vient de lui, et que tu le donnerais dans ton intérêt! Y a-t-il une iniquité plus criante? Il a été crucifié pour toi, il est mort pour toi, il souffre la faim à cause de toi, tu ne lui donnerais que ce qui est à lui et pour en tirer profit toi-même, et tu refuses de le donner! Ne sont-ils pas plus durs que la pierre, ceux qui, poussés par tant de motifs à être bons, persévèrent dans cette diabolique inhumanité? Ce n'est pas assez pour Jésus-Christ d'avoir expiré sur le gibet : il veut être pauvre, nu, vagabond; il veut être prisonnier et malade, afin de te gagner au moins par là. Si tu n'as point de retour pour ma tendresse, dit-il, prends pitié de ma pauvreté! Si tu es insensible à ma pauvreté, ne le sois pas à mes maladies, à ma prison. Si les maux que je souffre ne peuvent amollir ton cœur, considère le peu que je sollicite et ne refuse pas. Je ne te demande aucune libéralité somptueuse, mais du pain, un abri, la consolation de quelques paroles. Si tu es encore impitoyable, deviens plus humain en songeant au royaume des cieux, aux récompenses que j'ai promises. Si tout cela ne te fait rien, laisse-toi toucher en me voyant nu, en te rappelant ma nudité sur la croix. J'étais nu, je le suis encore; j'étais prisonnier, je le suis encore. Que l'un ou l'autre de ces états fasse impression sur ton âme. Pour toi, j'ai souffert la faim, et je la souffre encore. J'ai eu soif au Calvaire, et j'ai soif dans la personne des pauvres, afin que mes maux passés et mes maux actuels t'attirent à moi et te rendent miséricordieux dans l'intérêt de ton salut. Quoique tu me sois redevable de mille bienfaits, ce n'est pas une dette que je réclame, c'est une couronne que je t'offre : je te promets le ciel pour une modique aumône. Je ne te dis pas :

[1] Chrys., sur l'ép. aux Hébr., *Hom.* 32.

délivre-moi de la pauvreté, livre-moi tes richesses, bien que je sois pauvre à cause de toi ; je ne te demande qu'un peu de pain, un vêtement, un secours dans ma détresse. Captif, je ne te demande pas de rompre mes fers, mais de faire une visite à celui qui fut enchaîné pour toi : je me contente de cette grâce pour laquelle je t'assure le ciel. J'ai brisé tes chaînes, les plus lourdes des chaînes ; en échange, il me suffit que tu viennes me voir en prison. Je pourrais sans tout cela te couronner, mais je veux être ton débiteur, afin qu'en recevant la couronne, tu aies la satisfaction de l'avoir méritée. C'est pour cela que, pouvant me nourrir moi-même, je mendie ma nourriture. Me voilà, debout à ta porte, tendant la main et te priant de m'assister parce que je t'aime. J'aime la table comme c'est l'usage entre amis ; je mets ma gloire à recevoir de toi mon pain, je dirai devant toute la terre, j'annoncerai à tous les hommes que c'est toi qui as soulagé ma faim. Nous rougissons, nous, de vivre aux dépens d'un autre ; nous cachons un pareil bienfait, si nous l'avons reçu. Jésus-Christ, au contraire, nous aime de telle sorte, qu'alors même que nous tenons secrète notre aumône, il la publie partout avec de grandes louanges et ne rougit pas de dire qu'il était nu et que nous l'avons vêtu, qu'il avait faim et que nous lui avons donné à manger [1] ».

L'auditoire, à ces mots, éclate en transports, en applaudissements prolongés. Jean parvient avec peine à rétablir le silence. « A quoi me servent, dit-il, ces cris et tout ce bruit ? Je ne vous demande qu'une chose, l'exemple des bonnes œuvres, votre docilité prouvée par des faits. Voilà ma louange et votre avantage. Voilà qui vaut mieux pour moi que le plus beau diadème. Ce diadème, vous et moi, efforçons-nous de le recevoir de la main des pauvres [2] ».

Certes, il est difficile de mettre plus d'éloquence au service de la charité ; mais Chrysostome va plus loin. L'aumône, à ses yeux, n'est pas seulement un précepte de l'Evangile : c'est une loi sociale. Avec saint Ambroise, avec saint Basile, avec saint Cyprien, avec saint Jérôme, avec tous les Pères, il enseigne que le riche est plutôt le dispensateur que le maître de sa fortune, et que la consacrer exclusivement à son usage personnel, sans soucis de ses semblables dans l'indigence, c'est de sa part un détournement coupable et un vol [1]. Gardons-nous de donner à cet enseignement une portée qu'il n'a pas, qu'il ne peut avoir. La charité édifie, elle ne détruit point. Sans doute, dans la pensée de Jean et de tous les docteurs du Christianisme, le genre humain est une famille dont Dieu est le père commun et la terre le commun patrimoine. D'une part, il y a entre les hommes, comme entre les membres d'une famille, réciprocité de besoins et de services, de sorte qu'aucun ne peut s'affranchir de l'aide des autres, et que le sort des autres ne peut être étranger à aucun. D'autre part, si le Père de tous a voulu que l'héritage de tous fût inégalement réparti entre quelques-uns, c'est pour donner aux plus favorisés les moyens de s'associer [2] à sa providence et de porter ses bienfaits où le besoin s'en fait sentir. Ainsi la division de l'humanité en races, le partage de la terre en propriétés, ont pour correctif et pour condition la charité, la charité qui, en présence de toutes ces distinctions d'origine, de toutes ces inégalités de fortune, doit ramener sans cesse à l'unité. L'Evangile vint remettre en lumière cette loi méconnue ; il vint l'inscrire dans la conscience humaine avec le sang de Jésus-Christ ; et non-seulement il la plaça en tête de son code divin, mais il voulut que tout dans ses enseignements et dans ses symboles, la rappelât puissamment aux fidèles. *Mon Père*, disait le Dieu fait homme avant de quitter le séjour des hommes, *je vous demande qu'ils soient un comme nous sommes un* [3]. L'unité non-seulement d'origine, mais d'esprit et de cœur, l'unité par la charité, l'unité en Jésus-Christ qui est charité [4], voilà la fin. L'assujétissement de tous au bien de chacun par l'aumône, qui est une forme importante de la charité, voilà le moyen. La charité, communion des âmes, est aussi la communion sociale ; tous versent dans ce grand trésor et tous y puisent, le riche comme le pauvre, le pauvre comme le riche ; tous en vivent, et celui que son égoïsme exclut de cette grande communion, est également l'ennemi de Dieu, de lui-même et de la société.

Mais la charité qui impose des devoirs à tous

[1] Chrys., sur l'ép. aux Rom., *Hom.* 15. — [2] Chrys., *ibid.*

[1] S. Cyprian., *de oper et eleemos.*, p. 237. etc. ; S. Basil. *Hom. in divit.*, t. 1, p. 337, etc., et *Hom. in avar. ibid.*, p. 328 (édit. de Paris, 1638) ; S. Aug., *in ps.* 147, n. 12, t. 4, p. 1658 ; S. Greg. Naz., *or.* 14, t. 1, p. 285 ; S. Aster., *Hom. de Larar.* ; S. Hier., ep. 54, et *ep.* 49, t. 4, *alter. part.*, p. 585-566 ; S. Greg. Nyssen., de *pauper. et beneficent. orat.* 1 ; Chrys., *Conc.* 1 et 2. *in Lazar.*, t. 1, p. 725, 730, 733, éd. B. B. — [2] S. Basil., *Hom. in Avar.*, t. 1, p. 328. — [3] Joan., c. 17, v. 11, v. 22. — [4] Wall., Hist. de l'esclav., t. 3, p. 305.

ne crée des droits à personne. Le salut du riche est dans le bon emploi de la richesse, celui du pauvre dans le bon emploi de la pauvreté ; et comme l'un doit sanctifier la fortune par l'aumône, l'autre doit sanctifier l'indigence par la résignation. Apprendre aux malheureux dénués des biens d'ici-bas à aimer leur dénûment [1], paraît aussi capital à Chrysostome que d'apprendre aux privilégiés de la terre le détachement et la charité. Mais, témoin désolé et souvent indigné des misères et des scandales du siècle, il élève la voix et fait entendre de sévères avertissements. Ce qu'il n'obtient pas de la pitié, il le réclame de la conscience ; car, et il ne cesse de le rappeler, la richesse dans les mains du riche n'est qu'un dépôt, un fidéicommis reçu à la charge d'en rendre compte et d'en user chrétiennement [2]. Non, certes, que la propriété ne soit pas à ses yeux un droit certain, irrévocable, perpétuel, ou qu'il y ait dans son esprit une objection quelconque contre une loi fondamentale de tout ordre social. A coup sûr, il ne tient pas la propriété pour illégitime, lui qui ordonne à l'esclave la plus parfaite soumission à son maître [3], lui qui interdira l'entrée du saint lieu à l'impératrice Eudoxie pour avoir usurpé la vigne d'une veuve opulente. Il veut seulement établir dans l'esprit du riche cette conviction, que sa fortune, si honorable qu'en soit la source, si assurée qu'en soit la possession, si incontestable qu'en soit le droit, n'en est pas moins grevée d'une servitude en faveur du pauvre, servitude qui est la clause tacite apposée par la Providence elle-même au titre primordial de la propriété ; en sorte que le mépris de cette clause, sans rendre la propriété moins légitime, sans lui rien ôter de son inviolabilité, la charge d'un crime devant Dieu, et fait qu'au tribunal du grand monarque des âmes, le possesseur sans entrailles est traité comme le voleur. Cette servitude générale de la propriété, c'est l'aumône. Mais si elle crée un devoir au riche, elle ne donne aucun droit au pauvre, et le suprême propriétaire, le Maître du ciel, s'est réservé à lui seul d'en exiger la fidèle exécution. Il semble qu'on traduirait la pensée de Chrysostome en disant que la propriété est une espèce d'usufruit transmissible et irrévocable, un fief mouvant de Dieu, qui le garantit, de génération en génération, à celui qui l'a légitimement acquis, mais à certaines clauses de vasselage, à certaines charges en faveur des membres souffrants de la société ; en sorte que l'aumône est la taxe de la suzeraineté divine, et qu'en négliger le devoir, ce n'est pas seulement une dureté de frère à frère, mais une félonie à l'égard de Dieu, un attentat contre la Providence dont les vues sont méconnues, un attentat contre la propriété elle-même, dont la condition morale et le titre primordial sont faussés ; mais un attentat que personne, ni individu, ni communauté, ni état, ni genre humain, n'a le droit de poursuivre, parce qu'il ressortit au seul tribunal de Dieu. C'est la pensée que Bourdaloue exprimait en ces termes : « Ces richesses que vous possédez ne sont pas proprement à vous;... vous n'en n'êtes, par rapport à Dieu, que les dépositaires et les dispensateurs ;... vous devez lui en rendre compte un jour ;... en vertu de l'obligation indispensable de l'aumône, vous en êtes redevables aux pauvres [1]... » Et ailleurs : « Dieu est le souverain maître de vos biens, il en est le seigneur, il en est même absolument le vrai propriétaire, et, par comparaison de vous à lui, vous n'en êtes, à le bien prendre, que les économes et les dispensateurs : c'est ce que la raison et la foi vous démontrent. Or, puisque vos biens sont à Dieu par droit de souveraineté, vous lui en devez le tribut, l'hommage ;... et puisqu'il en a la propriété, il doit en avoir les fruits. Que fait Dieu ? Il affecte ce tribut et ces fruits à la subsistance des pauvres ; c'est-à-dire qu'au lieu d'exiger ce tribut par lui-même et pour lui-même, ce qui ne convient pas à sa grandeur, il l'exige par les mains des pauvres... Tellement que l'aumône qui, par rapport au pauvre, est un devoir de charité et de miséricorde, est, par rapport à Dieu, un devoir de dépendance et de sujétion... Un riche qui refuse au pauvre l'aumône, est un sujet rebelle qui refuse le tribut à son souverain, un vassal orgueilleux qui, par un esprit d'indépendance, ne veut pas reconnaître son seigneur [2] ».

Mais laissons parler Chrysostome :

« Oui, s'écrie-t-il, ne pas faire l'aumône, c'est un vol. Ce que je dis vous semble étonnant. Que votre étonnement cesse : je vais produire un témoignage tiré des divines Ecritures, où vous verrez que, non-seulement prendre le bien d'autrui, mais ne pas communiquer aux

[1] Chrys., sur l'ép. aux Philipp., *Hom.* 2. — [2] Chrys., disc. 1 et 2 sur Lazar. — [3] Chrys., sur la 1re aux Corinth., *Hom.* 19 ; sur l'épit. aux Eph., *Hom.* 22; sur l'épit. à Tit., *Hom.* 4. Il va jusqu'a recommander à l'esclave de ne point rechercher le bienfait de l'affranchissement.

[1] Bourdal., serm. pour le jeudi de la 2e semaine de carême, 2e part.
[2] Bourdal., serm. pour le 1er vendredi du carême, 1re part.

autres votre propre bien, c'est rapine, fraude, spoliation. Quel est ce témoignage ? Le Seigneur, accusant les juifs par la bouche du Prophète, dit : *La terre a donné ses produits, et vous n'avez pas apporté vos dîmes ; mais la dépouille du pauvre est dans votre demeure* [1]. Parce que, dit-il, vous n'avez pas fait les offrandes ordinaires, vous avez volé ce qui est aux pauvres. Et, en parlant ainsi, il déclare aux riches qu'ils possèdent le bien des pauvres, quelle que soit d'ailleurs l'origine de leur fortune, qu'ils la tiennent par succession de leur famille ou qu'ils l'aient acquise de toute autre manière. L'Ecriture dit encore : *Ne vole pas la vie du pauvre* [2]. Qui vole, vole autrui : il y a vol quand on retient le bien d'autrui. En conséquence, sachons bien que chaque fois que nous aurons refusé de faire l'aumône, nous serons punis comme des voleurs. Nos richesses, en effet, d'où qu'elles viennent, sont à notre maître qui est Dieu... Or, Dieu t'a permis de posséder plus, non pour le dépenser en festins, en orgies, en débauches, en vêtements somptueux,... mais pour le distribuer aux indigents. De même qu'un percepteur des deniers royaux, qui, au lieu d'en faire l'emploi prescrit, les applique à ses propres plaisirs, est puni et mis à mort ; ainsi le riche est une espèce de receveur des sommes destinées aux pauvres. Et puisqu'il lui est ordonné de distribuer ses richesses à ses frères dans le malheur, s'il dépense pour lui au-delà du nécessaire, il sera puni très-sévèrement ; car ce qu'il possède n'est pas à lui, mais à ses frères. Donc, administrons nos biens avec économie, comme s'ils n'étaient pas nos propres biens, afin qu'ils le deviennent. Comment cela ? En les partageant avec les pauvres, au lieu de les dépenser en superfluités et pour notre usage exclusivement personnel. Quelle que soit ton opulence, si tu absorbes pour toi plus qu'il ne faut, tu rendras compte des sommes qui te furent confiées. Ainsi fait-on dans la maison des grands. Beaucoup se déchargent sur leurs serviteurs de l'administration de leurs revenus, et ceux-ci, loin d'abuser de la confiance dont ils sont l'objet, gardent fidèlement ce qui leur a été livré et le distribuent suivant les ordres du maître. Fais cela, toi aussi, car tu as reçu plus que les autres, non pour consumer tout seul ce que tu as reçu, mais pour en être, vis-à-vis des autres, un sage dispensateur [3] ».

[1] Malach. 3, v. 9 et 10 ; Isaïe, 3, v. 14. — [2] Eccl. 4, v. 1.
[3] Chrys., serm. 2, sur Lazar.

« Lazare et le Riche, dit ailleurs Chrysostome, meurent en même temps. Mais la mort du riche est vraiment la mort, celle du pauvre est le passage d'un état de souffrance à un état de bonheur, des agitations de la mer au calme du port, des périls de la bataille aux joies du triomphe. Tous les deux sont entrés dans ce séjour où il n'y a plus que la vérité. La pièce est finie, les masques sont tombés. Voyez le théâtre à midi, il est tout couvert de tentures ; les acteurs paraissent, le masque sur le visage, et représentent une vieille fable, un événement quelconque. L'un joue le philosophe sans être philosophe ; l'autre porte le diadème et parle en roi sans être roi ; celui-ci fait le médecin, et il ne saurait pas traiter un morceau de bois, mais il a le costume de médecin ; celui-là remplit le rôle d'esclave quoiqu'il soit homme libre, ou pose en docteur quoiqu'il connaisse à peine les lettres. Aucun ne paraît sous ses traits véritables, ils ont tous un visage emprunté... Tant que la pièce dure, et que les spectateurs joyeux garnissent les gradins, les masques restent ; mais le soir venu, quand le spectacle est fini et que tout le monde s'en va, chacun jette son masque ; ce roi de tout à l'heure n'est plus qu'un forgeron, cet homme libre n'est plus qu'un esclave : l'illusion a fait place à la vérité. Ainsi de la vie humaine et de la fin de la vie. Les choses présentes sont une pièce de théâtre ; la richesse et la pauvreté, le prince et le sujet, sont les acteurs d'une comédie. Quand le jour sera écoulé, et que viendra cette terrible nuit, ou plutôt ce ce jour qui sera la nuit pour les pécheurs, le jour pour les justes, quand la représentation sera terminée, quand les masques seront jetés, chacun sera appelé avec ses œuvres au grand examen, non pas chacun avec ses richessses, non pas chacun avec ses titres, non pas chacun avec ses dignités, non pas chacun avec sa puissance, mais chacun avec ses œuvres, prince et empereur, homme et femme, et Dieu s'enquerra, non du faste, non de la pauvreté, non de l'élévation, mais de l'honnêteté de notre vie et de nos bonnes œuvres. Esclave, montre-moi des œuvres meilleures que ton maître ; femme, montre-moi des œuvres plus courageuses que ton mari. Plus de masques, on sait maintenant qui est le riche et qui est le pauvre ; et de même qu'au sortir du théâtre, quelqu'un qui verrait passer les acteurs s'écrierait : Tiens, n'est-ce

pas lui qui était le philosophe? C'est un forgeron. — N'est-ce pas lui qui était le roi? C'est un homme de rien. — N'est-ce pas lui qui était le riche? C'est un misérable. De même au dernier jour... Qu'importe à l'homme d'avoir ce qui appartient aux autres, s'il n'a pas ce qui lui appartient? Qu'importe qu'il possède des trésors, s'il ne possède pas la vertu? Pourquoi prends-tu le bien d'autrui, quand tu laisses perdre ton propre bien? J'ai une campagne fertile, dis-tu; qu'est-ce que cela? Ton âme est d'une affreuse stérilité. J'ai de nombreux esclaves, mais tu n'as pas une vertu; j'ai de somptueux vêtements, mais tu n'as pas la moindre piété. Ce qui est à autrui, tu l'as; ce qui est à toi, tu ne l'as point. Si quelqu'un te confiait un dépôt, pourrais-je te croire riche? Nullement; car tu ne posséderais dans ton dépôt que le bien d'un autre. Or, les richesses sont un dépôt, et plût à Dieu qu'elles fussent seulement un dépôt, et non une source de damnation pour toi [1] ».

Au fond, et sous l'abondante diversité des développements oratoires, c'est toujours la même pensée. La terre appartient à Dieu, il en est le suprême propriétaire. S'il agrée le partage que les hommes s'en font entre eux, et s'il a reconnu sur le Sinaï le droit de propriété, quand il a dit: *Tu ne déroberas point*, il n'est pas moins vrai qu'à ses yeux le possesseur légitime d'une portion quelconque de la terre n'est qu'un dépositaire, un usufruitier. La condition de ce dépôt, la charge de cet usufruit, c'est le soulagement des pauvres. Le souverain Maître de tous et de tout affecte au soulagement des pauvres une partie des biens du riche; et, sans créer un droit à ceux-là, il impose une dette à celui-ci. Exercer la charité, c'est acquitter cette dette; s'affranchir des devoirs de la charité, c'est se conduire en débiteur de mauvaise foi, en dépositaire infidèle; non que le pauvre ait à revendiquer une obole dans la fortune du riche, ni que l'aumône soit jamais autre chose que l'aumône, c'est-à-dire l'offrande spontanée de la piété, mais parce que le riche doit à Dieu ce qu'il donne au pauvre, et qu'en repoussant le pauvre il lèse les droits de Dieu. Sous une forme ou une autre, Jean ne dit pas autre chose. Y a-t-il tant de mal à rappeler au riche qu'il a reçu du Ciel la noble mission d'être le bienfaiteur de ses frères, de représenter, de suppléer la Providence ici-bas? Est-ce lui faire injure que de l'appeler économe de Dieu, dispensateur de ses bontés? Et puisque nous passons si vite sur la terre, et que nous n'emportons de ce monde, en le quittant, qu'une absolue nudité, qu'est-ce en vérité que la propriété la mieux assurée, sinon un rapide usufruit? Dieu, qui la donne comme un précieux moyen de nous associer à sa miséricorde, en punira l'emploi égoïste comme une opposition à ses desseins et un coupable détournement.

Il est vrai que les termes employés par l'orateur sont quelquefois très-vifs, et certainement outrent sa pensée.

« Dis-moi, s'écrie-t-il, quelle est la source de ta richesse? De qui la tiens-tu?... — De mon aïeul, de mon père. — Remonte la série de tes ancêtres, et montre-moi que cette possession est légitime; tu ne le pourras jamais. Inévitablement, le principe et la racine de ses biens, c'est l'injustice. Pourquoi? Parce que Dieu dans l'origine n'a pas créé celui-ci riche et celui-là pauvre; il n'a pas prodigué des trésors à l'un, tandis qu'il les refusait à l'autre, mais il leur a donné à tous la même terre, qui est commune à tous. Pourquoi donc possèdes-tu tant d'arpents, quand ton voisin n'a pas même une motte? — C'est mon père, dis-tu, qui me les a légués. — Et lui, de qui les avait-il reçus? — De ses ancêtres. — Il faut toujours remonter au principe. Jacob fut riche, mais sa richesse était la juste rémunération de ses travaux. Cependant je ne veux pas scruter cela trop sévèrement. J'admets que ta fortune est légitime et pure de toute justice. Après tout, si ton père a ravi le bien des autres, la faute n'en est pas à toi. Tu possèdes le fruit du vol, mais tu n'as pas volé. Accordons même que ton père n'ait pas mérité le reproche de ravisseur et qu'il n'ait eu qu'à recueillir l'or qui s'épanchait du sein de la terre, s'ensuit-il que les richesses sont quelque chose de bon? Nullement. — Mais, diras-tu, elles ne sont non plus rien de mauvais. — Sans doute, pourvu qu'elles n'aient pas pour origine la rapine et l'avarice, et que, d'ailleurs, on y fasse participer les indigents. Sans la charité, elles sont mauvaises et funestes. — Celui qui ne fait pas le mal, répliques-tu, n'est pas mauvais, quoiqu'il ne fasse pas le bien. — A merveille. Mais n'est-ce pas un mal de garder exclusivement pour soi les biens du Seigneur, de jouir seul des biens communs? *La terre et tout ce qu'elle contient est au Seigneur* [1]. Si donc les biens que nous possédons

[1] Chrys., serm., 6, sur Lazar.

[1] Ps. 23, v. 1.

appartiennent à Dieu, le Maître commun de tous, ils appartiennent aussi à nos frères, qui sont autant que nous les serviteurs de ce Maître... C'est parce que quelques-uns essaient de s'approprier ce qui est à tous, que les querelles et les guerres éclatent, comme si la nature s'indignait de ce que l'homme, au moyen de cette froide parole : *le tien, le mien*, mette la division où Dieu avait mis l'unité. Voilà le principe des discordes; voilà la source de mille ennuis. Là où rien de semblable n'existe, il n'y a que la paix. Ainsi, la communauté, plus que la propriété, fut notre lot, elle est selon la nature[1] ».

Mais ce langage, faut-il le prendre au pied de la lettre? Pas plus que celui de saint Ambroise quand il dit : « La terre a été donnée en commun à tous les hommes. Pourquoi quelques-uns ont-ils la prétention de se l'approprier exclusivement? » Non, ni le grand évêque de Milan, ni le grand orateur d'Antioche ne contestent aux riches la légitime possession de leurs biens : ils ne condamnent pas le principe de la propriété. De tels hommes ne peuvent être pris pour des utopistes. Ils ne prêchent d'autre doctrine que celle de l'Eglise, et l'Eglise avait déjà frappé de ses anathèmes et les *Apotactites* et le moine Eusthate, qui faisaient du renoncement aux richesses un devoir strict, qui ôtaient tout espoir de salut à quiconque possédait quelque chose ici-bas. Jamais le décevant mirage de la popularité ne fascina l'âme de Jean ; jamais l'intrépide avocat des pauvres ne leur sacrifia un *iota* de l'Evangile. La charité était un trésor dans son cœur, elle ne fut jamais une arme dans sa main. Mais il avait sous les yeux, et le monde offrait alors un douloureux spectacle. L'usure, le pillage des provinces, l'infâme délation avaient créé la plupart des fortunes, et leur emploi était aussi scandaleux que leur origine malsaine. L'agriculture, le commerce, le travail libre étaient désespérés ; les paysans, les colons, les ouvriers mouraient de faim ; la mendicité avait pris de lugubres et effrayantes proportions ; l'invasion ajoutait ses sanglants ravages à ceux de la famine et de la misère; et, en présence de la détresse universelle, quelques individus, possesseurs tarés et insolents de presque tout le sol de l'empire, dépensaient des sommes immenses en orgies, en débauches, en courtisanes ; déployaient un luxe sans grandeur, sans utilité, aussi stupide que ruineux et immoral ; prodiguaient l'or aux harnais de leurs chevaux, aux toits de leurs maisons, aux plus vils usages, et n'avaient pour leurs fermiers, pour leurs débiteurs, pour les pauvres, qu'une impitoyable dureté. Saint Jérôme et saint Ambroise s'expriment à cet égard comme saint Basile, saint Astère et saint Chrysostome. Est-il donc étonnant qu'à la vue de tant de hontes et d'injustices, ces grands cœurs si généreux, si profondément chrétiens, laissent échapper un cri de douleur, fassent entendre une protestation, un anathème contre les cruels excès de l'orgueil, de l'égoïsme, de la rapacité ? S'arrachant aux réalités qui blessent leur regard, ils aiment à se réfugier dans l'idéal, à aspirer comme un lointain parfum de l'Eden où tout fut innocence et bonheur ; à se retracer en touchantes images les beaux jours de l'Eglise naissante, alors que les fidèles n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme à opposer aux tristes choses dont ils sont les témoins, le consolant tableau de la paix, de l'union, des joies pures qui règnent dans les monastères, là où nul n'est pauvre parce que nul n'est riche et que le *tien* et le *mien* en sont exclus. Le rêve de cette égalité sainte à établir partout ici-bas traverse un instant ces nobles cœurs, et il leur semble que la charité, qui peut tout sur eux, peut aussi changer la face du monde, ramener sur la terre le paradis, et, en rendant tous les hommes bons, les rendre tous heureux. Mais de ces pieuses aspirations à des théories insensées, il y a l'infini. Vienne un novateur faire un devoir de la pauvreté, mettre en question la propriété, ces intrépides apôtres du dépouillement seront les plus énergiques défenseurs de l'ordre social, les plus ardents ennemis de ces funestes et criminelles témérités.

Qui donc s'est élevé avec plus de force que Chrysostome contre l'usurpation du bien des autres, de quelque nom, de quelque prétexte qu'elle voulût se couvrir? « Rien, dit-il, n'est plus honteux que le vol[1], les lois divines le condamnent autant que les lois humaines[2]; on ne le répare pas avec des aumônes[3]; les offrandes qui viennent de cette source impure sont indignes d'être agréées à l'autel[4] ». Ailleurs, il s'écrie : « Vous vous scandalisez de voir sur la terre des riches et des pauvres, et vous en prenez occasion d'accuser Dieu d'injustice.

[1] Chrys., sur la 1re à Timoth., *Hom.* 13.

[1] Chrys., sur S. Jean, *Hom.* 52, n. 3. — [2] *Id.*, sur S. Matth., *Hom.* 51, n. 6. — [3] *Id.*, *ibid.*, *Hom.* 52, n. 1. — [4] *Id.*, *ibid.*, *Hom.* 50, n. 3.

Je dis, au contraire, que l'inégalité des conditions parmi nous est une preuve de plus de sa Providence. Qu'il n'y ait pas de pauvres, et vous n'aurez ni matelots, ni pilotes, ni laboureurs, ni forgerons, ni boulangers. Qui voudra exercer un art mécanique quelconque? Tout sera confusion et désordre. La pauvreté est une grande institutrice des hommes : elle les pousse et les contraint au travail et à la pratique des arts. Si nous étions tous riches, nous nous endormirions tous dans la paresse : l'économie du monde serait troublée, la société ne pourrait subsister [1] ».

Que de fois le saint orateur se plaît à redire qu'il condamne, non la possession, mais l'abus de la fortune; et qu'au surplus Abraham et Job ont prouvé par leur vie que l'opulence et la sainteté étaient loin d'être ennemies l'une de l'autre. « On m'accuse, disait-il, de tomber toujours sur les riches; mais eux, ne sont-ils pas toujours sur les pauvres? Non, je n'attaque pas les riches, mais ceux qui usent mal de leurs richesses. Je ne cesse de le répéter : je blâme, non le riche, mais le spoliateur. Or, autre chose le riche, autre chose le spoliateur; autre chose l'opulence, autre chose l'avarice. Distinguez donc ce qui ne saurait être confondu. Es-tu riche? Je n'y mets pas obstacle. Es-tu spoliateur? Je t'en fais un crime. Ce que tu possèdes t'appartient-il? Tant mieux, tu as le droit d'en jouir. Mais t'es tu approprié le bien d'autrui? Je ne puis garder le silence. Tu veux me lapider? Je suis prêt à donner mon sang, pourvu que je t'empêche d'être coupable. Que m'importent les haines et les attaques? Une seule chose me préoccupe : le progrès de mes auditeurs. Si tu es l'ennemi du pauvre, je t'accuse; mais comprends bien que la dureté du riche est plus funeste à lui-même qu'au pauvre [2] ».

Du reste, la voix éloquente qui rappelait aux riches leurs devoirs, n'excitait dans le cœur des pauvres d'autres sentiments que la résignation, un humble et pieux abandon aux desseins de la Providence. Dans les discours du protecteur bien-aimé qui plaidait leur cause avec un dévouement si pur, ils apprennent, non à jalouser, non à maudire les heureux du siècle, mais à supporter, à bénir, à sanctifier la pauvreté. Le pauvre, répétait-il sans cesse, est plus heureux que le riche. Il a moins de soucis, il court moins de périls, il dort d'un sommeil plus doux. Plus apte à comprendre l'Evangile, il a plus de facilités pour pratiquer la vertu et faire son salut. Préférable à l'opulence, la pauvreté sert à mater le corps, à corriger l'âme; elle engendre la sécurité et la liberté; elle est la mère de la sagesse. Elie, Elisée, Jean-Baptiste, tous les apôtres l'ont pratiquée, Jésus-Christ l'a ennoblie et consacrée, et, loin d'humilier le chrétien, elle est pour lui un titre de gloire. Elle mérite d'être acceptée avec reconnaissance et même d'être désirée.

L'auditoire ne se méprenait pas sur la portée de ces enseignements. Les riches, tout en se plaignant de l'insistance de l'orateur, n'adressaient aucun reproche à sa doctrine et ne se défendaient que par de vulgaires et misérables excuses. Leur objection favorite, c'était l'indigne conduite des pauvres; et il faut convenir que chez un grand nombre de ceux-ci les misères morales l'emportaient de beaucoup sur les misères physiques. Cette pauvreté épousée par Jésus-Christ, ils la déshonoraient par la paresse, la fourberie, la gourmandise, le vagabondage, le mépris de Dieu et des lois, les vices les plus crapuleux. On les voyait, couchés à la porte des églises, sur les places, dans les galeries publiques, feindre des souffrances qu'ils ne sentaient pas, étaler des plaies qu'ils s'étaient faites volontairement, se livrer à de honteuses jongleries et parfois même mutiler, aveugler leurs propres enfants pour exciter et exploiter la pitié. Ces désordres affligeaient le saint prêtre. Il les attaque avec force, mais il ne veut pas que la bassesse des uns serve de prétexte à la dureté des autres, et il s'élève éloquemment contre cette hypocrisie de l'égoïsme qui se fait de la vertu elle-même une arme contre la charité. Comme ceux de son divin Maître, ses bras sont ouverts à toutes les infortunes.

« Le pauvre, s'écrie-t-il, n'a pas à vous rendre compte de sa vie, mais vous avez à pourvoir à son indigence, à lui venir en aide dans sa nécessité. Il n'a qu'un titre à faire valoir, son indigence même et sa nécessité; ne lui demandez pas autre chose. Serait-il le plus pervers des hommes, que, s'il n'a rien à manger, nous devons apaiser sa faim. Ainsi l'a ordonné Jésus-Christ quand il a dit : *Soyez semblables à votre Père céleste qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et qui fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes* [1]. L'homme

[1] Chrys., serm. 5, sur *Ann.*, n. 3. — [2] Chrys., *Hom.* sur la prise d'Eutrope, n. 3.

[1] Matth., 5, v. 45.

charitable est le port de l'infortune. Or, le port est ouvert à tous les naufragés : bons ou mauvais, tous, dans le péril, y trouvent asile. Toi donc, si tu vois un homme qui a subi le naufrage de la pauvreté, ne recherche pas sa vie, ne le juge pas ; mais occupe-toi de soulager sa misère. Pourquoi te donner tant de peine? Dieu t'a épargné cette sollicitude, il t'a déchargé de cette surveillance. Que de paroles on dirait, que de difficultés on élèverait, si Dieu avait prescrit d'examiner d'abord exactement la vie et les actions de chacun, et après cela seulement d'exercer la charité! Nous sommes affranchis de cette enquête. Pourquoi donc se donner un souci superflu? Autre chose est un juge, autre chose un homme qui fait l'aumône. L'aumône ne s'appelle ainsi, que parce que les indignes eux-mêmes en sont l'objet. De là, cette exhortation de saint Paul : *Ne nous lassons pas de faire du bien à tous, principalement à nos frères dans la foi*[1]. Si nous recherchions avec tant de sévérité quels sont ceux qui doivent être exclus de nos secours, ceux-là mêmes qui les méritent nous tomberaient difficilement sous la main ; au contraire, en n'excluant personne, nous verrons venir à nous des hommes dignes, dont la vertu compense l'indignité des autres. Ainsi arriva-t-il au bienheureux Abraham, qui, ne s'enquérant pas trop sévèrement de ceux qui lui demandaient l'hospitalité, eut le bonheur de recevoir des anges chez lui. Imitons-le, imitons Job son petit-fils. *Ma porte*, disait ce généreux émule de la magnanimité de son aïeul, *est toujours ouverte au voyageur*[2]. Et il ne l'ouvrait pas à l'un pour la fermer à l'autre : il ne repoussait personne. Conformons-nous à ces exemples; ne poussons pas nos investigations au-delà de ce qu'il faut. Pour que le pauvre ait droit à l'aumône, c'est assez de sa pauvreté. Si quelqu'un vient à nous avec cette recommandation, ne demandons pas autre chose. Nous assistons l'homme, nous ne récompensons pas ses actions; nous sommes touchés, non de ses vertus, mais de ses malheurs, et nous cherchons à attirer sur nous, quoique fort indignes aussi, les infinies miséricordes de Dieu. Car, si nous voulons discuter les mérites et la vie de ceux pour lesquels nous ne sommes, après tout, que des compagnons de servitude, Dieu agira de même à notre égard ; et tandis que nous leur ferons rendre compte de leur conduite, nous serons repoussés nous-mêmes par la justice divine ; car l'Evangile a dit : *Vous serez jugés comme vous aurez jugé*[1].

Cette objection de l'immoralité, de l'indignité des pauvres, était souvent reproduite, et nous ne pouvons que le constater de nouveau : pour plusieurs d'entre eux, l'indigence n'était qu'un hideux métier. Chrysostome ne dissimule pas ce que de tels désordres lui inspirent de dégoût, mais il s'en prend aux riches de la dégradation des pauvres. Il s'écrie :

« Ce misérable, dis-tu, simule le froid et la maladie. — Et tu ne crains pas que la foudre t'écrase à l'instant où tu prononces ce mot? L'indignation m'emporte. Pardonnez-moi...— Toi, qui donnes à ton ventre tout ce qu'il veut, toi gros et gras, qui prolonges jusque dans la nuit tes orgies, étendu sur de moelleux tapis, penses-tu que Dieu laissera impuni cet indigne abus de ses dons? Le vin ne nous est pas donné pour nous enivrer, ni les aliments pour assouvir notre gloutonnerie. Ce pauvre, cet infortuné, dont la condition n'est pas meilleure que celle d'un mort, tu lui demandes un compte sévère de sa conduite, et tu ne crains pas pour toi ce formidable tribunal de Jésus-Christ. Car, si ce pauvre use de feinte, il y est contraint, par l'horreur de sa situation, par ta dureté qui la rend nécessaire, par ta barbarie que rien ne peut fléchir. Quel homme, en effet, sans y être forcé par le besoin, se dégraderait ainsi pour un peu de pain? Sa dissimulation accuse ton inhumanité. C'est peut-être parce qu'il a vu ses prières, ses supplications, ses larmes, ses cris impuissants, et qu'il a erré tout le jour, de porte en porte, sans obtenir les quelques aliments dont il a besoin pour ne pas mourir, qu'il a imaginé ces expédients qui sont une humiliation, un déshonneur pour toi plus encore que pour lui. Plaignons-le d'en être réduit à une telle nécessité ; mais nous qui l'y avons réduit, nous sommes dignes de mille supplices. Si nous étions plus accessibles à la pitié, descendrait-il à de pareilles bassesses? Que parlé-je de froid et de nudité? Chose cent fois plus horrible! des pères ont été poussés à cette extrémité de crever les yeux à leurs enfants, afin de nous toucher au moins par l'aspect d'une si profonde infortune. A tant d'autres maux, ils ont ajouté celui-là, le plus lamentable de tous, pour nous arracher un morceau de pain, regardant comme un moindre mal la privation de la lumière, de ce rayon du ciel dont tous les hommes jouissent, que la

[1] *Ad Galat.*, c. 6, v. 9 et 10. — [2] Job, c. 31, v. 32.

[1] Chrys., disc. 2, sur Lazar.

lutte perpétuelle avec la faim, avec la plus affreuse des morts. Parce que vous ne savez pas avoir pitié de l'indigence, et que ces maux font vos délices, ils cherchent à satisfaire vos insatiables désirs, et ainsi ils allument pour vous, comme pour eux, une flamme plus terrible que la géhenne. Que ces choses arrivent par votre faute, en voici une preuve que personne ne contredira. D'autres indigents, plus vains, plus orgueilleux, préfèrent tout endurer plutôt que la faim, et, convaincus par expérience que leurs supplications sont inutiles, se livrent à la pire espèce de jonglerie : on les voit ronger le cuir des vieilles chaussures, s'enfoncer des clous dans la tête, se plonger nus dans l'eau glacée, et se livrer à mille autres pratiques plus absurdes et plus atroces, pour attirer sur eux les regards. Et tu ris, tu applaudis à ces farces ignobles, et la dégradation de la nature humaine est un spectacle, un jeu pour toi! Que ferait de plus un cruel démon? Pour encourager ces infamies, tu donnes volontiers de l'argent. Le pauvre qui t'aborde avec modestie, qui t'implore au nom de Dieu, tu ne daignes pas lui répondre, tu ne le regardes pas, tu le repousses avec des paroles injurieuses. — Un tel homme, dis-tu, n'est pas digne de vivre; est-il permis à de pareilles créatures de respirer l'air, de voir le soleil? — Et ta main fermée à la pitié s'ouvre pour récompenser la bassesse! On te dirait le rémunérateur et l'*agonothète* de ces jeux sataniques, où le ridicule le dispute à la honte. En vérité, c'est de toi et de tous ceux qui encouragent ces turpitudes, qui ne savent rien donner s'ils ne voient faire le mal, qu'il faudrait dire : Méritent-ils de vivre, de jouir de la clarté des cieux, des hommes qui outragent à la fois et la nature et le Créateur? Quand Dieu dit : Fais l'aumône, et je te donne mon royaume, tu restes sourd; quand le diable te présente une tête percée de clous, tu deviens à l'instant généreux. Une farce de l'ennemi de ton âme te touche beaucoup plus que les promesses et les bontés de ton Dieu... Et, après cela, demande-moi pourquoi il y a un enfer; demande plutôt pourquoi il n'y a qu'un enfer [1] ! »

Chrysostome reprend ailleurs la même objection, et la repousse avec plus d'énergie encore. « Ce pauvre, dit-il, est homme comme toi : il a une âme comme la tienne, et tous les deux vous avez le même Maître, vous participez aux mêmes mystères, vous êtes appelés au même ciel. Il a, d'ailleurs, pour se présenter à toi un grand titre : sa pauvreté, le manque du nécessaire. Quoi! tu ne regrettes pas ton argent pour payer de misérables bateleurs couverts de suie, qui n'ont à la bouche que des impertinences; tu n'hésites pas à encourager leur déplorable industrie; et, quand un pauvre te demande le pain dont il a besoin, tu l'accables d'outrages, tu lui reproches son oisiveté, sans penser que, toi aussi, tu es oisif, et que pourtant Dieu ne te refuse pas ses bienfaits. Ne me dis pas que tu t'occupes : montre-moi que tu t'occupes à quelque chose d'utile. Soigner ta fortune, faire valoir ton argent, exercer ton négoce, ce n'est pas là ce que Dieu te demande; il veut l'aumône, la prière, la défense des opprimés, autant de choses dans l'oubli desquelles nous passons toute notre vie. Cependant il ne nous dit pas : Puisque tu vis dans l'oisiveté, je n'allumerai pas pour toi le soleil; puisque tu ne fais rien de ce qui est indispensable, j'éteindrai la lune, je rendrai la terre stérile, je tarirai les sources, j'empêcherai la pluie. Non, il prodigue ses trésors même aux paresseux, même aux méchants. Souvent, à l'aspect du pauvre, tu te mets à dire : Je suffoque de voir cet homme jeune, vigoureux, qui veut qu'on le nourrisse sans travailler, c'est peut-être un esclave fugitif. Ce sont là des reproches qu'il faut t'adresser à toi-même. Que dis-je? Permets à celui que tu condamnes si lestement de te parler avec liberté, et il te dira : Je suffoque, moi aussi, de te voir, plein de santé, passer tes jours dans la paresse, dans le dédain des ordres de Dieu, et, déserteur d'un Maître si parfait, vagabonder dans le vice, te vautrer dans la crapule, ne t'occuper qu'à tendre des piéges à tes frères, à les voler, à ruiner leur bonheur! Tu m'accuses de mon inaction; moi, je t'accuse de tes œuvres perverses, de tes mensonges, de tes parjures, de tes trahisons, de tes rapines. — En parlant ainsi, poursuit l'orateur, je n'entends pas favoriser la paresse; car elle est l'école de tous les vices. Je désire que tout le monde travaille; mais je désire aussi que vous ne soyez ni durs ni inhumains... Si vous ne voulez pas aider le malheureux, du moins ne l'insultez pas, n'écrasez pas une âme déjà si humiliée; si vous ne savez pas être secourables, du moins ne soyez pas cruels [1] ».

Ce langage de Chrysostome, si ferme, si pressant, quelquefois si hardi, toujours si vrai, si évangélique, faisait d'autant plus d'impression

[1] Chrys., sur la 1re aux Corinth., *Hom.* 21, n. 5 et 6.

[1] Chrys., sur S. Matth., *Hom.* 35, n. 3 et 4.

qu'il était appuyé d'une vie plus sainte. Le cri du mauvais riche implorant, du sein des flammes vengeresses, l'assistance du pauvre Lazare couronné dans le ciel, retentissait avec la voix du saint docteur au fond des consciences et troublait leur fausse sécurité. Une salutaire terreur faisait de l'égoïsme lui-même un instrument de miséricorde. Le peuple d'Antioche, aux mœurs frivoles mais douces, s'abandonnait de plus en plus aux inspirations d'une sainte pitié. On entendait bien çà et là quelques murmures contre l'infatigable apôtre de l'aumône ; mais, en dépit de ces murmures, la pensée chrétienne faisait son chemin, le règne de la charité s'étendait. Du reste, ce que la parole de Jean obtenait dans la métropole de la Syrie, d'autres voix, moins éloquentes mais non moins puissantes, l'obtenaient ailleurs. Le monde se sentait mourir et renaître. Partout les ruines et la dissolution ; mais partout aussi, au souffle de l'Evangile, au contact de la Croix, d'admirables phénomènes de résurrection et de vie. Comme le divin Sauveur autrefois, le sacerdoce catholique pouvait dire avec une légitime assurance : *Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Evangile est annoncé aux pauvres* [1]. Seul debout dans l'affaissement général, il protégeait les petits, contenait les forts, enseignait les devoirs, proclamait les droits, versait sur la terre désolée des trésors de consolation, d'espérance et d'amour. Seul, dans le silence de toutes les voix, il parlait, aux hommes opprimés et découragés, de dignité humaine ; et par-dessus les débris amoncelés et sanglants de la société ancienne, au-delà de l'immense tempête qui enveloppait l'horizon, il voyait l'étoile divine, qui se cache aux Pharisiens et aux Hérode, resplendir d'un éclat sans tache sur le berceau d'une nouvelle humanité : les yeux fixés sur elle, il traçait au monde la route de l'avenir et du progrès.

[1] Math., c. 11, v. 5.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

Doctrine de Chrysostome. — Témoignages sur l'Eucharistie, — sur la prière pour les morts. — Dogme du péché originel. — L'orthodoxie de Jean défendue par saint Augustin, — par Bossuet. — Explication de divers passages — Massaliens et Manichéens. — Dogme de la grâce. — Chrysostome vengé du reproche de Pélagianisme. — Prière pour les catéchumènes. — Témoignages sur la confession. — Jean a-t-il enseigné que la félicité des élus serait différée jusqu'à la fin des temps ? — Justification de son enseignement. — Mitigation de la peine des damnés.

Les nombreux extraits qui remplissent les chapitres précédents peuvent donner, nous aimons à le croire, une idée assez juste du caractère et de la portée des travaux apostoliques de Chrysostome. Hâtons-nous de dire qu'en présentant sa prédication comme toute morale, nous sommes loin d'en nier la valeur dogmatique. Quelle eût été la force de sa parole, sans l'appui essentiel et la divine autorité du dogme ? Ce combat de tous les jours contre les ignorances, les superstitions, les vices qui l'entourent, combat où il déploie autant de courage que de talent, eût été trop inégal, si aux armes de la raison et de l'éloquence il n'avait ajouté les armes surnaturelles des vérités évangéliques. Le dogme est à la morale ce que le fondement est à l'édifice, ce que la sanction est à la loi. L'apôtre de Jésus-Christ ne saurait les séparer l'un de l'autre. D'ailleurs, commentant habituellement les saints livres, et suivant pas à pas le texte sacré, Jean se trouve sans cesse en présence des grands enseignements catholiques ; il les expose avec précision ; il en démontre par l'Ecriture la vérité, l'harmonie, la beauté ; il les venge des attaques de l'hérésie ; et ce n'est qu'après les avoir fortement inculqués à ses auditeurs qu'il arrive aux conclusions pratiques. A ses yeux, les vices sont des blasphèmes, les vertus des actes de foi. Or, de même qu'il résume les devoirs dans la charité, il se plaît à résumer les dogmes dans l'Eucharistie, et l'adorable mystère prend une large place dans ses discours. On comprend, en effet, quel attrait spécial devait avoir pour le docteur de la charité ce perpétuel et immense miracle de l'amour, qui fait de Dieu lui-même l'aliment

de sa créature, cette réalisation ineffable et à jamais présente d'un dévouement infini qui réveille chaque jour dans le cœur de l'homme, qui incorpore chaque jour à chaque homme l'esprit d'abnégation et de sacrifice. Ici encore des citations sont indispensables.

« Voici le moment, s'écrie le saint orateur, d'approcher de cet autel redoutable... Arrière les Judas, les méchants, ceux dont l'âme est pleine de venin, ceux qui ont sur les lèvres une chose, et une autre dans le cœur ! Jésus-Christ est ici, et lui qui institua ce banquet y préside encore. Non, ce n'est point un homme qui fait que les choses offertes deviennent le corps et le sang de Jésus-Christ, mais Jésus-Christ lui-même qui, pour nous, fut attaché à la croix. Le prêtre le représente à l'autel et prononce les saintes paroles, mais l'efficacité et la grâce viennent de Dieu. *Ceci est mon corps,* dit-il, et ce mot transforme ce qui est offert. De même que cette parole : *Croissez et multipliez et remplissez la terre*[1], proférée une seule fois, entretient à jamais la fécondité de la nature humaine ; ainsi cette autre : *Ceci est mon corps*, sortie une seule fois de la bouche de Jésus-Christ, du jour où il l'a prononcée jusqu'à nous et jusqu'à son dernier avénement, opère dans les églises, sur chaque autel, un sacrifice parfait. Donc point d'hypocrites ici, ni de voleurs, ni d'avares, ni de jaloux, ni d'hommes souillés ou haineux ; qu'ils ne viennent pas au-devant de leur condamnation. Judas sortait de la cène mystique quand il livra son Maître, et c'est ainsi que le démon se jette sur ceux qui participent indignement aux saints mystères. Je dis cela, non pour vous effrayer, mais pour vous rendre plus prudents. Un aliment corporel, introduit dans un estomac malade, aggrave la maladie ; de même cette nourriture spirituelle, reçue par une âme indigne, attire sur elle un plus terrible châtiment. Ecartez, je vous en supplie, les pensées mauvaises ; purifiez votre cœur. Nous sommes les temples de Dieu, rendons chaste notre âme. Un jour suffit pour cela, et voici comment : Si tu en veux à un ennemi, renonce à ta haine, mets fin à cette inimitié, et reçois à la table sainte le remède qui donne le pardon. Tu assistes ici à un sacrifice auguste et vénérable. Jésus-Christ lui-même gît immolé sur l'autel. Pense à la cause de son immolation. Oh ! de quels mystères es-tu privé, Judas ! Jésus-Christ a souffert pour détruire le mur fatal qui séparait le ciel de la terre ; il t'a associé, toi son ennemi, au destin des anges ; pour toi, il s'est livré à la mort, et tu viens, le cœur plein de haine pour tes frères, t'asseoir au banquet de la paix ! La charité est la racine, la source, la mère de tous les biens... Puisque nous participons tous au même corps, soyons tous ensemble un seul corps ; que du moins le lien de la charité unisse entre elles nos âmes ; c'est alors que nous pourrons aborder avec confiance cette table sainte, et recevoir de Jésus-Christ vainqueur le gage de la paix [1] ».

« Ce n'est pas assez pour le Fils de Dieu, dit ailleurs Chrysostome, de s'être fait homme, d'avoir été outragé et crucifié, il veut s'unir à nous, faire de nous son propre corps, *non par la foi seulement, mais en réalité* [2]... Ne faut-il pas qu'elle soit plus pure que les rayons du soleil, la main qui coupe cette chair sacrée, la bouche que remplit un feu spirituel, la langue teinte d'un sang adorable? Pense à l'honneur que tu reçois, pense à cette table auguste. Celui que les anges ne regardent qu'avec frayeur devient notre aliment, il s'incorpore à nous, et nous devenons une même chair avec lui. *Qui racontera les puissances du Seigneur ? Qui dira toutes ses louanges* [3] ? Quel est donc le pasteur qui nourrit ses brebis de son propre corps? Que parlé-je de pasteurs ? il y a des mères qui n'allaitent pas elles-mêmes leurs enfants. Ainsi ne fait pas Jésus-Christ, mais il nous unit à lui en toute manière [4].... Nous donc, comme de petits nourrissons qui s'attachent au sein de leur mère, attachons-nous avec ardeur à cette table sacrée, à la mamelle [5] de cette coupe spirituelle, et que notre unique douleur soit d'être privé du céleste aliment. Ce ne sont pas les œuvres de l'homme que vous voyez ici. Celui qui opéra le prodige de la cène le renouvelle tous les jours. A nous le simple rôle de ministres ; Jésus-Christ seul sanctifie et transforme. Notre autel n'a rien de moins que la table du Sauveur autrefois. Ici est le cénacle où les disciples entouraient le maître. Ils en sortirent pour aller à la montagne des Oliviers ; n'en sortons, nous, que pour aller visiter les pauvres [6]......

« Apprenons quel est le miracle des saints

[1] Genès., 1, 28.

[1] Chrys., *Hom.* 1 et 2 sur Judas.
[2] Καὶ οὐ τῇ πίστει μόνον, ἀλλὰ καὶ αὐτω τῷ πράγματι.
[3] Ps. 105.
[4] Καὶ διὰ πάντων ἡμᾶς ἑαυτῷ συμπλέκει.
[5] Καὶ τῇ θηλῇ τοῦ ποτηρίου τοῦ πνευματικοῦ.
[6] Chrys., sur S. Matth., *Hom.* 82.

mystères, et pourquoi ils ont été institués. *Nous sommes un seul corps avec Jésus Christ,* dit l'Apôtre ; *nous sommes les membres de Jésus-Christ formés de sa chair et de ses os.* Que les initiés prêtent l'oreille : ce n'est pas seulement par la dilection, mais en réalité que le Verbe incarné s'unit à nous, et cela se fait par l'aliment qu'il nous a donné. Il brûle pour nous d'un tel amour, qu'il a voulu se mêler à notre substance, au point de ne faire de lui et de nous qu'une seule chose. Pour lui prouver leur attachement, les serviteurs de Job s'écriaient autrefois : *Qui nous donnera de nous rassasier de sa chair* [1]*?* Ce qu'ils souhaitaient de la part de leur maître, Jésus-Christ l'a fait pour nous, et non seulement il nous est donné de le voir, mais de le toucher, de le manger, de le broyer sous nos dents, de nous l'incorporer tout entier, et son amour rassasie nos désirs. Donc, sortons de cette table comme des lions dont la bouche lance des flammes, et soyons redoutables aux démons. Pensons à celui qui vit en nous, qui est notre tête, à l'amour qu'il nous a témoigné. Que de parents, peut-il nous dire, qui confient leurs enfants à des mains étrangères ! Moi, j'ai voulu vous nourrir moi-même et de ma propre substance, devenir moi-même votre aliment; j'ai voulu, pour vous ennoblir, vous élever tous jusqu'à moi, vous donner à tous le même gage d'espérance..... J'ai commencé par être votre frère et j'ai pris votre chair et votre sang, et maintenant je vous livre ma chair et mon sang pour n'avoir qu'une même vie avec vous? Et le voilà, bien-aimés, ce sang qui fait resplendir en nous l'image divine, qui communique à notre âme une beauté incroyable et qui ne vieillit pas, ce sang qui nous lave, qui nous sanctifie, qui nous embrase [2] ! »

Dans son beau commentaire sur la première épître de saint Paul aux Corinthiens, Jean s'exprime plus explicitement encore, si c'est possible.

Expliquant ces paroles de l'Apôtre : *Le calice de bénédiction que nous bénissons, n'est-il pas la communion du sang de Jésus-Christ* [3], il s'écrie : « Ce qui est dans le calice, c'est cela même qui coula du côté du divin Sauveur sur la croix [4], et de cela nous sommes participants... » Mais le remarquable discours auquel ces mots sont empruntés, mérite d'être lu d'un bout à l'autre. Arrêtez un instant votre attention sur le passage que nous allons traduire ici, et pesez-en tous les mots. Pour la foi quel repos, quelle haute et douce satisfaction de s'appuyer sur de pareils témoignages, d'être l'écho vivant des plus grands siècles et des plus grands cœurs du Christianisme ! *Où est le corps,* dit l'Evangile, *seront les aigles* [1]. Ce corps, c'est celui du Sauveur frappé de mort à cause de nous ; car, s'il n'avait subi la mort, nous n'aurions pas retrouvé la vie. Quant à nous, il nous appelle des aigles, pour nous apprendre que celui qui approche de ce divin corps doit avoir une âme sublime, et, au lieu de ramper sur la terre, voler toujours très-haut, les yeux fixés sur le soleil de justice. C'est ici la table des aigles, non des geais. Ceux-là iront au-devant de Jésus-Christ descendant du ciel, qui le reçoivent dignement aujourd'hui : ceux qui le reçoivent indignement seront livrés aux derniers supplices [2]... Ne soyons pas homicides de nous-mêmes. N'abordons ces augustes mystères qu'avec un respect profond et une conscience pure. Au moment où ils s'accomplissent sur l'autel, disons-nous intérieurement : Le voilà ce corps, grâce auquel je ne suis plus cendre et poussière, je ne suis plus esclave, mais libre. Par lui, j'espère le ciel et les biens du ciel, la vie immortelle, le sort des anges, la société intime avec Jésus-Christ. C'est ce corps transpercé de clous, déchiré de verges, que la mort n'a pu détruire. Le soleil le vit attaché au gibet et détourna ses regards. Au dernier soupir de sa bouche, le voile du temple fut déchiré, les rochers se fendirent, la terre trembla. C'est ce corps qui fut ouvert sur la croix par un coup de lance, d'où jaillirent deux sources de salut pour le monde, l'une de sang et l'autre d'eau. Voulez-vous savoir d'ailleurs sa puissance? Interrogez l'hémorroïsse qui fut guérie pour avoir touché non ce corps, mais la seule frange du vêtement de ce corps. Interrogez la mer qui le vit marcher sur ses flots. Interrogez le démon, dites-lui : Qui t'a porté ce coup dont tu ne peux te relever? Qui t'a vaincu? Qui t'a enchaîné ? Et il vous répondra : C'est ce corps crucifié.... Interrogez la mort, dites-lui : Qui a brisé ton dard? Qui t'a rendue risible à de jeunes enfants, à de jeunes filles, toi jusqu'alors également redoutée des tyrans et

[1] Job, c. 31, v. 31. Expressions de tendresse conformes au génie et aux langues des Orientaux. *Voir* Drach, *Notes de la bible de Vence* ; Job, c. 31, v. 31, t. 9, p. 312. — [2] Chrys., *in Joan.* ; *Hom.* 46, n. 2 et 3. — [3] *Ad Corinth.*, I, c. 10, v. 16.

[4] Ὅτι τοῦτο τὸ ἐν ποτηρίῳ ὄν, ἐκεῖνό ἐστι τὸ ἀπὸ τῆς πλευρᾶς ῥεῦσαν. *Hom.* 24, sur la 1re aux Corinth., n. 1.

[1] Matth., 24, 28. — [2] Chrys., *ibid.* n. 3.

des justes? À ce corps crucifié elle attribuera, elle aussi, sa défaite.... C'est ce corps victorieux du trépas, sorti du tombeau plein de gloire et lançant des rayons jusqu'au plus haut des cieux, que Jésus-Christ nous a donné à tenir dans nos mains et à manger..... C'est encore ce corps que les Mages ont adoré dans la crèche. Des infidèles, des barbares ont tout quitté, patrie et maison, ils ont fait une longue route pour venir se prosterner devant lui dans le respect et la crainte. Ne restons pas au-dessous des barbares, nous qui sommes les citoyens des cieux... Celui qu'ils ont vu dans la crèche, tu le vois sur l'autel ; tu vois non une femme qui le tient dans ses bras, mais le prêtre debout et l'esprit qui se répand avec abondance sur l'oblation ; et non-seulement tu le vois, mais tu connais la vertu et l'économie du mystère, puisque tu es initié. Excitons donc en nous une crainte salutaire.... de peur qu'une témérité coupable n'attire sur nos têtes le feu du ciel. Si je parle ainsi, ce n'est pas pour vous éloigner, mais pour vous rendre plus respectueux. Car, si approcher sans préparation est un péril, se priver de ces repas mystiques, c'est se condamner à la faim, à la mort. Cette table est la force de l'âme, le lien des esprits, le gage de l'espérance, le salut, la lumière, la vie. Si nous sortons du monde avec cette divine hostie dans le cœur, nous arriverons avec confiance au vestibule du ciel, munis que nous serons et tout couverts d'une armure d'or. Et pourquoi parler d'avenir ? Ici même, la terre devient le ciel, grâce à ce mystère... Ouvre donc les portes du ciel, et regarde : ce qu'il y a de plus auguste là-haut, je te le montrerai présent ici-bas. De même, en effet, que dans une demeure royale, c'est la personne du monarque qui attire les regards, bien plus que les murs et les toits dorés ; ainsi, dans le palais du ciel, la personne du roi des rois. Et tu le vois sur la terre ! Tu vois, non pas un ange ni un archange, mais le souverain maître de tous. Tu le vois, tu le touches, tu le manges, et tu ne rentres chez toi qu'après l'avoir reçu dans ton cœur[1] ! »

Quel magnifique langage ! La foi catholique ne parla jamais avec plus d'assurance. On dirait que pour l'œil de Jean le voile du mystère n'existe plus. Il voit Jésus-Christ sur l'autel, comme saint Pierre le vit sur le Thabor, et la splendeur du visage divin se reflète de son âme dans son discours. Avec les passages de ses œuvres qui ont trait à l'Eucharistie, on a composé un petit livre sous ce titre : *Marteau des calvinistes*[1]. C'est du moins une excellente réponse à ceux qui accusent l'Eglise Romaine d'avoir innové sur un point qui est le centre même du Catholicisme. D'autant plus que le saint orateur n'était dans son enseignement que le fidèle écho des grands pontifes qui, depuis le prince des Apôtres, avaient gouverné l'antique Eglise d'Antioche, et en particulier du magnanime martyr qui repoussait avec indignation, comme hérétiques et impies, ceux qui, *niant le don de Dieu, ne professent pas que l'Eucharistie soit la chair de notre Sauveur Jésus-Christ, la même qu'il a livrée sur la croix, et que le Père a ressuscitée dans sa bonté*[2]. Chrysostome, d'ailleurs, s'appuie sur le texte de l'Evangile autant que sur la tradition ; et, dit le célèbre auteur de la *Perpétuité de la foi*, « il a établi la grandeur et la vérité de ce mystère sur des fondements inébranlables, et par des raisonnements si solides et si convaincants, qu'il peut être nommé le docteur de l'Eucharistie, comme saint Augustin celui de la grâce : ces deux Pères ayant été particulièrement destinés de Dieu pour éclaircir, confirmer et illustrer la foi de l'Eglise, touchant deux de ses dogmes les plus grands et les plus divins[3] ».

Remarquons, toutefois, que s'il est d'autres points de la doctrine catholique qu'il développe avec moins d'étendue ou moins d'éloquence, il n'en est aucun sur lequel il ne soit clair et formel. Quoi de plus explicite, par exemple, que ces quelques mots sur la *communion des saints* et la *prière pour les morts?* « Au lieu de pleurer ceux que vous avez perdus, secourez-les par les prières, par les aumônes, par les saintes oblations. On n'a point imaginé au hasard les devoirs que nous rendons aux morts. Non, ce n'est pas en vain que nous nous souvenons d'eux dans les divins mystères ; ce n'est pas en vain que nous approchons, en priant pour eux, de la table sacrée où repose l'agneau qui porta le péché du monde. Nous avons la confiance qu'ils reçoivent de là quelque soulagement. Non ce n'est pas sans motif que celui qui est debout à l'autel, au moment où s'accomplissent les redoutables mystères, élève la voix

[1] Chrys., sur la 1re aux Corinth., *Hom.* 24, n. 4 et 5.

[1] Imprimé dans le 6e tome des œuvres de saint Jean Chrysostome; édit. de Lyon, 1687.

[2] *S. Ignatii, martyr., ep. ad Smyrnæos*, n. 7.

[3] Arnaud., Œuvres compl., t. 12, p. 21. Nous parlerons ailleurs de la lettre à Césarius.

et dit : *Pour tous ceux qui se sont endormis en Jésus-Christ, et pour ceux aussi qui célèbrent leur mémoire* ; si cela n'avait pas d'objet, à quoi bon ce langage ? Nos cérémonies ne sont pas des fictions de théâtre, l'Esprit-Saint lui-même y a tout réglé. Donc, portons aide aux morts, faisons mémoire d'eux. Si le sacrifice de Job purifiait ses enfants, doutez-vous que notre sacrifice, offert pour les morts, ne leur soit profitable?...... Empressons-nous de leur être utiles par nos prières, par le sacrifice auguste qui est la propitiation universelle du monde, où leur nom est prononcé avec ceux des martyrs, des confesseurs de la foi, des pontifes. Car, quelque différence de splendeur qu'il y ait des uns aux autres, nous ne formons tous ensemble qu'un seul et même corps ; et par conséquent nous pouvons obtenir à ceux qui ont quitté cette vie avant nous, la rémission complète de leurs fautes au moyen de nos supplications, de nos oblations en leur faveur et des saints nommés avec eux. Pourquoi vous lamenter sans fin, quand il vous est donné de rendre tant de services encore à celui que vous pleurez [1] ?.... Ce sont les Apôtres, ajoute Chrysostome, qui ont prescrit de faire mémoire des morts pendant le sacrifice divin. Ils savaient, ces pieux législateurs, qu'il en revient, à ceux qui ne sont plus parmi nous, de grands avantages... Dieu veut que nous nous aidions les uns les autres. N'est-ce pas pour cela que nous prions pour la paix, pour la prospérité du monde, pour tous les hommes ? Or, sur la masse des hommes, il y a des voleurs, des profanateurs de tombeaux, des misérables souillés de mille crimes. Cependant nous prions pour eux : peut-être quelques-uns se convertiront ; nous prions pour des êtres qui, tout vivants qu'ils sont, ne diffèrent pas des morts ; prions donc pour les morts [2] ? »

Sur la grâce et sur la déchéance, Chrysostome est moins explicite. Il parlait dans un pays que Marcion, Valentin, Manès avaient infecté de leurs erreurs [3]. Antioche comptait dans son sein beaucoup de Marcionites, et tout récemment encore il avait fallu sévir contre les Massaliens. Le sentiment des malheurs publics aggravait l'influence des mauvaises doctrines sur les âmes faibles, faciles à troubler, et toujours disposées à s'abdiquer elles-mêmes, à s'affaisser dans toutes les croyances qui favorisent leur lâcheté. L'infatigable apôtre avait à protester contre ces enseignements et ces défaillances, à rendre quelque énergie à ces hommes abattus, à réveiller dans leur cœur la foi en Dieu, la conscience de leur responsabilité et de leur dignité, des droits et du devoir du libre arbitre. Attentif au mal qui a envahi son peuple, tout entier à en conjurer le péril, il parle moins souvent, avec moins d'insistance, des vérités qu'il est moins urgent de rappeler et d'expliquer. Les a-t-il altérées ou affaiblies? Y a-t-il dans ses œuvres un mot dont l'hérésie puisse se faire une arme ? Nous allons l'examiner.

Pour prouver que le grand docteur n'avait pas d'autre pensée que la leur dans la question du péché originel, les Pélagiens citaient le passage suivant d'une homélie attribuée à Chrysostome et traduite par eux en latin : « Voyez-vous quels sont les bienfaits du baptême ? Quelques-uns ont prétendu que la grâce céleste consiste uniquement dans la rémission des péchés. Pour nous, nous avons compté jusqu'à dix prérogatives qui relèvent éminemment ceux qui sont baptisés. Et c'est pour cela que nous baptisons aussi *les enfants*, *qui ne sont pas souillés par le péché*, afin qu'ils reçoivent la sainteté, la justice, l'adoption, l'hérédité, la fraternité de Jésus-Christ, et qu'ils deviennent les membres de Jésus-Christ [1] ».

Dans son livre contre Julien d'Eclane, saint Augustin a répondu à cette objection et magnifiquement vengé la mémoire et la doctrine de Chrysostome. Il eût pu contester l'authenticité, plus que douteuse [2], de la pièce alléguée par ses adversaires ; il se borne à montrer que la traduction est fautive, et que le texte grec porte, non que les enfants *ne sont pas souillés par le péché*, mais qu'*ils n'ont pas de péchés* [3], c'est-à-dire, comme l'indique la suite du discours, de péchés propres et personnels. Laissons parler l'évêque d'Hippone :

« Oses-tu, dit-il au docteur pélagien, oses-tu opposer ces paroles du saint évêque Jean au témoignage de ses nombreux et illustres collègues, et le séparer de leur société, où règne une si parfaite concorde, comme s'il était leur adversaire? A Dieu ne plaise qu'on pense ou

[1] Chrys., *Hom.* 41, sur la 1re aux Corinth., n. 4 et 5. — [2] Chrys., *Hom.* 3, sur l'ep. aux Philipp., n. 4.

[3] Les pratiques les plus infâmes des Manichéens avaient des imitateurs parmi les chrétiens d'Antioche. Ὡς γὰρ ἐχθρὸν καὶ ἐπίβουλον ἀποκόπτουσι τὸ σῶμα (Chrys., *in cap.* 5, *ep. ad Gal.*, t. 10, p. 717).

[1] S. Aug. *contr. Jul.*, l. 1, n. 21, t. 10, *op.* p. 510.

[2] Voir aux *Pièces justificatives.*

[3] Διὰ τοῦτο καὶ τὰ παιδία βαπτίζομεν, καὶ τοι ἁμαρτήματα οὐκ ἔχοντα (S. Aug., *ibid.*, p. 510.)

qu'on dise pareille chose d'un si grand homme! A Dieu ne plaise que Jean de Constantinople ait sur le baptême des enfants, sur leur libération de la dette paternelle par Jésus-Christ, une opinion contraire à celle de tant et de si grands évêques : Innocent de Rome, Cyprien de Carthage, Basile de Cappadoce, Grégoire de Nazianze, Hilaire des Gaules, Ambroise de Milan! Il y a d'autres points sur lesquels les plus savants et les plus dévoués défenseurs de l'enseignement catholique peuvent, sans s'écarter de la foi, n'être pas d'accord entre eux, en sorte que l'un parle sur telle ou telle matière mieux et avec plus de vérité qu'un autre. Mais le dogme dont il s'agit ici touche aux fondements mêmes de la doctrine. Quiconque entreprend d'affaiblir la force de ces paroles de l'Ecriture : *Tous meurent en Adam, tous revivront en Jésus-Christ*, ébranle par cela même tout l'édifice chrétien. D'une manière absolue, Jésus-Christ est le sauveur des petits enfants; d'une manière absolue, les petits enfants périront, s'ils ne sont pas rachetés par lui. Voilà ce que Jean a pensé, ce qu'il a cru, ce qu'il a appris et enseigné. Et toi, tu tortures ses paroles pour y trouver tes erreurs! Il a dit que les petits enfants n'avaient pas de *péchés qui leur soient propres*, et c'est pour cela qu'avec raison nous les appelons *innocents*, selon cette parole de l'Apôtre : *Que n'étant pas encore nés, ils n'ont fait ni bien ni mal*, non selon ce qu'il dit dans un autre endroit : *Que par le péché d'un seul tous les hommes sont devenus pécheurs*. Jean, comparant les enfants aux personnes plus âgées, auxquelles leurs propres péchés sont remis dans le baptême, dit qu'ils n'ont pas de péchés, et non, comme tu lui fais dire, qu'ils ne sont pas souillés par le péché du premier homme; mais c'est au traducteur plutôt qu'à toi que ce reproche s'adresse ».

Ici, saint Augustin cite le texte grec mal rendu dans la traduction latine, et il continue : « Tu vois bien que ce qu'il dit, ce n'est pas que les enfants *ne sont point souillés par le péché ou par les péchés*, mais qu'*ils n'ont point de péchés*, c'est-à-dire de péchés propres, en quoi nous sommes tous d'accord. Mais, diras-tu : Pourquoi lui-même n'a-t-il pas ajouté ce mot, *péchés propres?* Parce que, ce nous semble, parlant dans l'Eglise catholique, il ne croyait pas qu'on pût donner à ses paroles un autre sens; parce que nul alors n'avait remué ces questions, et que vous-mêmes n'attaquant pas encore la doctrine, il s'exprimait avec plus de sécurité.

« Veux-tu savoir, en effet, comment il parle sur ce sujet dans un autre endroit et d'une manière fort claire? Oui, je l'ajoute au nombre des saints que je nommais tout à l'heure; oui, je le compte parmi mes témoins, ou plutôt je prends pour juge celui dont tu te fais un patron. Vas-tu dire qu'il fut Manichéen, lui aussi? Entre donc, bienheureux Jean, entre et prends place au milieu de tes frères, dont aucun motif, aucune épreuve ne t'a séparé. Il nous faut aussi et surtout ton avis, puisqu'il plaît à ce jeune homme de prétendre qu'il a trouvé dans tes écrits de quoi réfuter et mettre à néant la doctrine de tant d'illustres évêques, tes collègues. Si ce qu'il assure était vrai, je le dis, sans blesser le respect dû à ta mémoire, jamais ta seule opinion ne prévaudrait sur celle de tant et de si grands docteurs, dans une chose où la foi chrétienne et l'église catholique n'ont pas varié. Mais à Dieu ne plaise que toi, d'une autorité si éminente dans l'Eglise, tu aies pensé autrement qu'elle! Parle donc, confonds ce jeune homme qui veut me trouver en faute, et veuille bien me pardonner si je te mets en cause, car une fois qu'il aura connu ta vraie pensée, c'est à toi qu'il s'attaquera[1] ».

Augustin continue en citant plusieurs passages de Chrysostome, où la doctrine sur la déchéance est parfaitement exprimée, celui-ci entre autres d'une lettre à Olympiade : « Après qu'Adam eut commis ce grand péché, qui entraîna la damnation commune de tout le genre humain, il fut puni par les afflictions qu'il eut à souffrir ». Et le docteur de la grâce argumente avec force de ces paroles pour en faire ressortir, avec la pensée de Jean, la vérité catholique. Puis, opposant aux Pélagiens le discours même qu'ils alléguaient, il ajoute : « Dis maintenant, Julien, pourquoi hésites tu à le dire, dis qu'il fut Manichéen aussi, puisqu'il croit à l'abaissement, à la condamnation de la nature humaine dont toi et les tiens vous défendez l'innocence. Ou plutôt, change d'avis, et comprends dans quel sens il a pu dire que les petits enfants n'ont pas de péchés, non qu'ils ne soient pas liés par le péché de nos premiers parents, mais parce qu'ils n'ont commis personnellement aucun péché. Et cela, tu l'aurais pu trouver dans l'homélie même que tu objectes, si tu l'avais lue tout entière. Qu'y a-t-il de plus clair, en

[1] S. Aug., l. 1, *cont. Jul.*, n. 22, 23, t. 10, p. 510, 511.

effet, que ces mots qu'elle renferme : *Jésus-Christ est venu au monde, et nous a trouvés liés par une cédule paternelle écrite de la main d'Adam. L'origine de la dette remonte à celui-ci, mais nous l'avons accrue par nos propres péchés.* — Tu le vois, Julien, cet homme, qui connaît et qui enseigne la foi catholique, distingue avec soin la dette de la cédule paternelle, qui devient notre dette héréditaire, de ces autres dettes qui se sont accrues par nos péchés. Comprends-tu maintenant ce que le baptême remet aux petits enfants qui n'ont pas contracté de dette personnelle, mais qui sont liés par la dette paternelle? Le grec porte textuellement [1] : *Notre dette paternelle.* Or, pourquoi ce mot : *notre?* Pourquoi ne pas se contenter de dire : *la dette paternelle?* N'est ce pas pour marquer qu'avant d'être aggravée par nos péchés, la dette primitive nous obligeait par la cédule de notre père [2]? »

Le docteur de la grâce extrait des livres de Chrysostome d'autres témoignages qui lui semblent *plus clairs que le jour* [3] pour établir l'orthodoxie de son illustre collègue, et conclut en ces termes : « Peux-tu douter, après cela, que le saint évêque Jean ne soit aussi éloigné de tes sentiments qu'il est attaché à la foi de l'Église? Dans tout ce qu'il dit pour expliquer cette parole de l'Apôtre : *Le péché est entré dans le monde par un seul homme*, peut-on trouver un mot qui favorise ta doctrine? N'enseigne-t-il pas que le péché d'Adam n'a pas été seulement funeste par l'exemple donné, mais parce qu'il a infecté la nature humaine, et que nous en sommes tous souillés par le fait même de notre naissance [4] ?.. Et c'est à un homme comme celui-là, à un si grand défenseur de la foi chrétienne et du dogme catholique, que tu oses imputer les erreurs de ton maître [5] ! »

A ce beau plaidoyer il n'y a pas de réplique possible. Qui aurait le droit d'être plus exigeant que saint Augustin, en matière d'enseignement? Bossuet aussi s'est fait l'avocat de Jean. Après avoir cité un passage de Nestorius, où il est dit que *quiconque n'a pas reçu le baptême demeure lié par la cédule d'Adam*, il fait remarquer avec raison que ces paroles viennent comme *une phrase héréditaire de Chrysostome*, dans la chaire duquel Nestorius les prêchait; et il ajoute qu'*on vit toujours* dans l'église de Constantinople la tradition du péché originel venue de Sisinnius, d'Atticus, et enfin très-expressément de saint Chrysostome; et voilà pourquoi, ajoute-t-il, le pape saint Célestin *n'hésite pas à le proposer comme étant une source de cette tradition, loin qu'on le soupçonnât d'y être contraire ou de l'avoir obscurcie.* « Je trouve encore, poursuit le grand évêque de Meaux, dans la lettre du pape saint Zozime à tous les évêques contre les Pélagiens, *une expresse et honorable mention du même Père.* On ne l'eût pas été chercher pour le nommer en cette occasion, si son témoignage contre l'erreur n'eût pas été célèbre. Son autorité était si grande en Orient, qu'elle y eût partagé les esprits. On voit cependant que rien ne résiste [1] ».

Et maintenant n'est-il pas téméraire et ridicule de chercher dans Chrysostome un précurseur des Pélagiens? Non, il n'a pas erré sur un dogme aussi fondamental que celui de la déchéance, le grand docteur qui s'exprime ainsi : « Un bon médecin explore la racine des maladies, il remonte toujours à la source du mal : ainsi fait saint Paul. Après avoir dit que nous avons été justifiés,... il s'enquiert de l'origine de la mort, du principe de son empire. Comment donc la mort est-elle entrée dans le monde? Comment y a-t-elle régné? Par le péché d'un seul homme. Que veut-il dire par cette parole : *en qui tous ont péché* [2] *?* Le premier homme tombé, ceux-là mêmes qui n'avaient pas touché à l'arbre interdit sont devenus mortels par son péché.... Ce n'est pas le péché qui consiste dans la trangression de la loi, c'est le péché de la désobéissance d'Adam qui a tout perdu. Où en est la preuve? Dans la mort de tous les hommes qui ont vécu avant la loi. *Car la mort a régné depuis Adam jusqu'à Moïse, même à l'égard de ceux qui n'ont pas péché* [3]. *Comment a-t-elle régné?* Elle a régné sur les hommes qui *n'ont pas péché par une transgression semblable à celle d'Adam, qui est la figure du futur* [4]. C'est pour cela qu'Adam est le type de Jésus-Christ. Comment le type? Parce que, de même qu'Adam est devenu par sa désobéissance la cause de la mort pour tous ses descendants qui n'ont pas mangé du fruit défendu, Jésus-Christ a été pour ceux qui ne menaient pas une vie juste la cause de la justice dont il nous a gratifiés par sa croix;

[1] S. Aug., l. 1, *cont. Jul.*, n. [illegible], p. 512.
[2] Ἔρχεται ἅπαξ ὁ Χριστός, εὗρε ἡμῶν χειρόγραφον πατρῷον, ὅτι ἔγραψεν ὁ Ἀδάμ. (S. Aug. *loc. cit.* p. 513.)
[3] S. Aug., *ib.*, p. 113. — [4] S. Aug., *ib.*, p. 114. — [5] S. Aug. *ib.*, p. 215.

[1] Bossuet, Défens. de la Tradit., etc., l. 8, c. 10. — [2] *Ad Rom.*, c. 5, v. 12. — [3] *Ad Rom.*, c. 5, v. 14. — [4] *Ad Rom.*, c. 5, v. 14.

aussi l'Apôtre ne parle-t-il jamais que d'un seul homme. *Comme le péché est entré dans le monde par un seul homme. — Si nous sommes tous morts par un seul homme. — Comme la mort a régné par un seul. — Si le crime d'un seul* a provoqué la *condamnation de tous.* — Et encore : *Comme la désobéissance d'un seul nous a rendus tous pécheurs.* — Il répète ce mot *seul*, afin qu'au Juif qui vous dira : Comment l'univers peut-il être sauvé par la mort du seul Jésus-Christ? vous disiez à votre tour : Comment la désobéissance du seul Adam a-t-elle perdu tout le genre humain ? Et cependant il n'y a pas de parité à établir entre le péché et la grâce, entre la mort et la vie, entre Satan et Dieu !..... Si vous voyez tant de puissance dans le péché d'un seul homme, la grâce, et la grâce de Dieu, non du Père seul, mais du Fils, ne sera-t-elle pas plus abondante? Ceci est plus conforme à la raison. On trouve peu d'équité à voir un homme puni pour un autre; mais croire qu'un homme peut être sauvé à cause d'un autre, c'est plus convenable et plus rationnel. Si un seul homme a perdu tous les hommes, à plus juste titre un seul les a sauvés tous. *Et il n'en est pas du don de Dieu comme du crime de l'homme;* car nous avons été *condamnés par la Sagesse divine pour un seul péché, au lieu que nous sommes justifiés par la grâce après plusieurs péchés* [1]. Que veut dire saint Paul? Que le péché a pu produire la mort et la damnation, et que la grâce a détruit non-seulement ce péché (primitif), mais tous ceux qui ont été commis après celui-là [2].... »

Il est vrai qu'après avoir parlé clairement de la souillure originelle, Chrysostome paraît s'embarrasser en d'autres endroits. On a cité, par exemple, ces mots de sa dixième homélie sur l'épître aux Romains : « Que le premier homme ait péché, qu'il soit mort, et que par suite ses descendants soient tous mortels, il n'y a là rien d'absurde. Mais que la désobéissance d'un homme rende les autres pécheurs, cela est-il raisonnable?... Il me semble que ce mot *pécheurs*, dans la bouche de l'Apôtre, ne signifie autre chose que des hommes soumis à la justice divine, condamnés à mort [3] ».

Isolées du contexte, ces paroles ont, en effet, quelque chose de choquant; lues à leur place, elles sont parfaitement orthodoxes. Jean formule ici, non sa propre pensée, mais une objection des Juifs. Se peut-il, disaient ceux-ci, que le dévouement d'un seul soit le salut de tous? Il leur répond avec saint Paul : Si le péché d'un seul nous a tous perdus, pourquoi le mérite d'un seul ne pourrait-il nous sauver tous? Les Juifs répliquaient : La mort d'Adam a causé la mort de tous les hommes, nous l'accordons; mais prétendre que par la prévarication d'Adam tous les hommes sont devenus pécheurs, n'est-ce pas absurde? Sur quoi, l'éloquent exégète fait observer qu'en violant les ordres de Dieu, le premier homme n'a pas entraîné ses descendants à violer à leur tour la loi de Dieu, à devenir eux-mêmes pécheurs dans le sens ordinaire du mot, par un acte peccamineux, volontaire et personnel. Mais il n'est pas moins certain que, puisque tout le genre humain est frappé depuis Adam, c'est qu'il porte la peine du péché d'Adam, c'est qu'il est disgracié et condamné pour le péché d'Adam. La grâce de Jésus-Christ doit donc détruire d'abord cet antique péché, ce péché d'origine, avant de détruire les autres. Qu'on rapproche le passage allégué de ce qui le précède et le suit dans le même discours, et l'on restera convaincu que non-seulement Chrysostome n'est pas contraire au dogme de la chute, mais qu'il l'enseigne et l'expose de la manière la plus formelle, la plus catholique [1].

On lui reproche d'autres paroles. En effet, expliquant, dans la trente-neuvième homélie sur la première épître aux Corinthiens, ce mot de l'Apôtre : *De même que tous meurent en Adam, ainsi tous revivront en Jésus-Christ* [2], Jean s'écrie : « Je vous le demande : Est-ce que tous les hommes sont morts en Adam de la mort du péché? Noé ne fut-il pas juste? Et Abraham, et Job, et tant d'autres? Mais, quoi ! tous les hommes revivront-ils en Jésus Christ? Où sont donc ceux qui vont à la géhenne? S'il est question du corps, je comprends. S'il s'agit de la justice et du péché, c'est autre chose [3] ».

Pour saisir la vraie signification de ce passage, il faut se rappeler que le saint orateur était en présence des Manichéens et des Massaliens. Selon ces derniers, l'homme a deux âmes : l'une *commune*, l'autre *céleste;* dès qu'il pèche, il perd l'âme céleste, et le démon s'unit à lui *substantiellement* [4]; le baptême ne peut rompre cette fatale union, ni lui rendre

[1] *Ad Rom.*, v. 15. — [2] Chrys., *Hom.* 10, sur l'ép. aux Rom., n. 1. — [3] Chrys., *Hom.* 10, sur l'ép. aux Rom., n. 3.

[1] Chrys., *Hom.* 10, sur l'ép. aux Rom. — [2] I *ad Corinth.*, c. 15, v. 22. — [3] Chrys., *Hom.* 39, sur la 1re aux Corinth., n. 3.

[4] Οὐσιωδῶς.

la vie une fois qu'il l'a perdue en perdant l'âme céleste. D'autre part, les Manichéens niaient à la fois le libre arbitre de l'homme et le retour des morts à la vie, et prétendaient qu'aucun péché ne vient de notre propre choix. Or, lisons en entier l'homélie dont nous n'avons cité que trois lignes, nous y verrons que le but de l'orateur est d'établir contre les disciples de Manès le dogme de la future résurrection, au moyen des passages célèbres de saint Paul, passages dont ils ne contestaient pas l'autorité, mais qu'ils expliquaient dans un sens purement moral. C'est contre cette interprétation arbitraire et inadmissible que Chrysostome argumente, et il prouve que le langage de l'Apôtre doit être entendu de la résurrection des corps ou qu'il n'a pas de sens. Il veut, comme il l'indique plus bas [1], pousser à l'absurde ses adversaires. Pensant aux Massaliens, il demande si tous les hommes sont morts en Adam dans le sens que le veulent ces hérétiques, c'est-à-dire s'ils ont tous perdu leur âme céleste, et si, par conséquent, voués au mal par leur nature mauvaise, ils sont tombés dans le péché sans pouvoir s'en défendre. S'il en était ainsi, dit-il, pourquoi Noé, Job et tant d'autres sont-ils appelés justes? Si, privés de l'*âme céleste,* unis *substantiellement* au démon, ils ont mené forcément une vie souillée, l'Ecriture ment. Si, au contraire, ils ont pratiqué la justice, ils n'étaient pas morts, au sens des Massaliens; et alors, supposez que l'Apôtre ne parle que d'une résurrection morale, comment peuvent-ils ressusciter? D'autre part, si la résurrection consiste seulement à reprendre l'âme céleste perdue par le péché, pourquoi saint Paul dit-il que tous les hommes seront ressuscités? Tous les hommes reprendraient donc un jour leur âme céleste, et il n'y aurait plus de géhenne. Tel est le raisonnement de Chrysostome, pour établir, contre les sophismes de l'hérésie, le vrai sens des paroles de l'Apôtre sur la résurrection des morts; et l'on voit qu'il n'est pas question ici de la chute originelle [2].

Ainsi, en se plaçant au point de vue du grand docteur, toute ombre s'évanouit, et il demeure certain, non-seulement que son enseignement, irréprochable de tout point, ne renferme rien dont on puisse abuser contre la vérité, mais qu'il présente, au contraire, sur tous les dogmes de la foi, les témoignages les plus précis, les plus éclatants! Du reste, les paroles suivantes de Bossuet répondent à toutes les difficultés : « Si l'on demande à quoi servait à Chrysostome de distinguer le péché actuel de l'originel ; cela lui servait à montrer qu'il y avait un libre arbitre, et par conséquent un péché de propre détermination, de propre volonté, de propre choix ; ce que niaient les Gnostiques et les Manichéens, qui attribuaient le péché à une nature mauvaise : les uns, qui étaient les Gnostiques, en disant qu'il y avait des hommes de différente nature, dont quelques-uns étaient essentiellement mauvais ; et les autres, qui étaient les Manichéens, en attribuant le péché à ce principe mauvais qu'ils reconnaissaient indépendant de Dieu même, sans que ni les uns ni les autres voulussent avouer un libre arbitre, ni par conséquent aucun péché qui vînt d'un propre choix. Il lui était donc important de montrer aux uns et aux autres, non-seulement qu'il y avait des péchés de propre choix, mais encore que le péché venait de là naturellement, puisque même le péché d'Adam, qui passait en nous avec la naissance, était dans la source et dans Adam même un péché de propre volonté, qui, dans cette précision et ce sens, ne venait point jusqu'à nous. C'est donc ce qui lui fait dire en un certain sens qu'on n'a point péché en Adam. De cette manière singulière de pécher qui consiste dans l'acte même et dans le propre choix, cela est vrai : en excluant toute tache de péché généralement, on a vu tout le contraire dans saint Chrysostome.

« Et afin de tout expliquer par un seul principe, il faut entendre qu'y ayant deux choses dans le péché, l'acte qui passe et la tache qui demeure, par laquelle aussi celui qui cesse de faire l'acte, demeure coupable et criminel, l'intention de saint Chrysostome est d'exclure des enfants d'Adam ce qu'il y a d'actuel dans son péché. c'est-à-dire la manducation actuelle du fruit défendu, et non pas ce qu'il y a d'habituel et de permanent, c'est-à-dire la tache même du péché, qui fait qu'après avoir cessé de le commettre, on ne laisse pas d'en demeurer toujours coupable. Pour ce qui est donc de l'acte du péché d'Adam, il n'a garde de passer à ses enfants ou d'y demeurer, puisqu'il ne demeure pas en Adam même, et c'est tout ce que veut dire saint Chrysostome ; mais, quant à ce qu'il y a d'habituel et de permanent dans le péché, ce saint docteur l'exclut si peu, qu'au con-

[1] Chrys., *Hom.* 39, sur la Ire aux Corinth., n. 4. — [2] Perone, *De homin.*, c. 4, object. 1, inst. 3.

traire il le présuppose comme le fondement des peines et de la mort infligées à l'humanité [1] ».

Sur le dogme divin de la grâce, Chrysostome n'a pas pas plus erré que sur celui de la chute. Toujours en présence des adversaires du libre arbitre, Valentiniens, Marcionites, fatalistes et autres, il aime à rappeler que, maîtres de nous-mêmes, nous agissons librement dans le bien comme dans le mal; et généralement il fait plus d'attention aux endroits des Saints Livres qui traitent de la liberté morale de l'homme, qu'à ceux où il est parlé de notre impuissance à nous retourner vers Dieu, à gagner le ciel par nos propres forces, sans un auxiliaire divin. Mais, quelle que soit son application à mettre en lumière la doctrine du libre arbitre, il ne laisse pas de proclamer fréquemment et dans les termes les plus clairs, les plus énergiques, l'absolue nécessité de la grâce pour commencer aussi bien que pour finir l'œuvre du salut. A tout instant vous trouverez dans ses homélies des paroles comme celles-ci : « Il nous est impossible de faire parfaitement aucun bien, si nous ne recevons d'en-haut le secours de la grâce [2]... Une grâce spirituelle nous est indispensable pour nous élever aux choses célestes [3]... Non seulement dans les difficultés et les périls, mais dans ce qui est le plus aisé, la grâce coopère avec nous et partout nous porte son aide [4]. La volonté n'agit pas sans elle [5].... Nos bonnes actions ne sont pas de nous, elles proviennent de la grâce [6], qui nous est nécessaire pour arriver à la foi par laquelle nous croyons [7]; et même pour prier Dieu, nous avons besoin qu'il nous l'enseigne et nous l'inspire, tant l'homme est faible, tant de lui-même il n'est rien [8] !

Sans doute, Chrysostome ne parle pas toujours avec la même précision. Voici, entre autres, un passage qui semble le mettre en contradiction avec lui-même : « Il nous faut d'abord choisir le bien, et alors Dieu nous apporte ce qui est à lui. Il ne prévient pas nos volontés afin de ne pas ruiner notre libre arbitre... Elire et vouloir, c'est notre affaire : celle de Dieu est d'achever et de conduire au but [9] ».

[1] Bossuet, Défens. de la Tradit. et des SS. Pères, l. 9, c. 7. — [2] Chrys., *Hom.* 25, sur la Genès., n. 7, et *Hom.* 5, sur la Genès., n. 5. — [3] *Id.*, *Hom.* 2, sur S. Matth., n. 5. — [4] *Id.*, sur l'ép. aux Rom., *Hom.* 14, n. 7. — [5] *Id.*, *Hom.* 87, sur S. Matth., n. 4. — [6] *Id.*, sur la 1re aux Corinth., *Hom.* 12, n. 2. — [7] *Id.* sur le ps. 115, n. 2. — [8] *Id.*, sur l'ép. aux Rom., *Hom.* 14, n. 7. — [9] *Id.*, *Hom.* 12, sur l'ép. aux Hébr.

Lisez le contexte, et la difficulté disparaît. Evidemment le saint docteur a voulu dire que la grâce ne sauve l'homme qu'avec le concours libre de l'homme. Sa pensée est celle-ci : Il est indispensable que vous vouliez vous-même votre salut, pour que Dieu vous mette en possession de votre salut, car il n'entend pas contraindre votre libre arbitre ni passer par-dessus votre volonté. Votre salut est son œuvre, mais il est la vôtre aussi. Le Créateur y a par sa grâce la part la plus grande, mais il exige que la créature y ait la sienne par une vraie coopération.

Jean s'en explique clairement ailleurs : « Tout ici, dit-il, vient de celui qui appelle : rien, en quelque sorte de celui qui est appelé, si ce n'est qu'il obéit... De nous-mêmes nous n'avons rien fait de beau, mais par la volonté de Dieu nous avons trouvé le salut, et nous avons été appelés parce qu'il lui a plu, non parce que nous étions dignes... Obtenir le salut par la foi n'est pas une chose de l'homme, car ce n'est pas vous qui, les premiers, vous êtes approchés, mais vous avez été appelés... C'est pourquoi saint Paul écrivait aux Ephésiens : *Vous avez été sauvés par la grâce au moyen de la foi.* Et cela ne vient pas de vous ; la foi ne vient pas tout entière de vous. Vous n'avez pas prévenu en croyant, mais appelés vous avez obéi [1] ».

Voici quelque chose de plus formel peut-être. Dans son commentaire sur la deuxième épître aux Corinthiens, Chrysostome nous fait connaître l'une des prières dont se composait alors le service divin. Après avoir dit que le diacre debout, tourné vers le peuple, prononçait ces mots : *Prions pour les catéchumènes*, il rapporte textuellement l'oraison par laquelle l'Eglise répondait à l'appel du diacre. Nous la transcrivons ici : « *Que le Dieu bon et très-miséricordieux exauce leurs demandes, qu'il leur ouvre les oreilles du cœur, et qu'ils entendent ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme ; qu'il fasse pénétrer dans leur âme la parole de vérité, qu'il y sème sa crainte et confirme sa foi ; qu'il leur révèle l'Evangile de la justice ; qu'il leur donne un esprit tout divin, de chastes pensées, une vie pure, et de s'occuper de lui sans cesse, de méditer sa loi nuit et jour* [2] ».

Sur quoi, le saint exégète fait les réflexions

[1] Chrys., sur la 1re aux Corinth., *Hom.* 1, n. 1. — [2] *Id.*, *Hom.* 2, sur la 2e aux Corinth.

suivantes : « Ce ne serait pas assez que Dieu semât seulement, si cette semence était de celles qu'on jette sur les chemins ou sur des rochers où elle ne prend pas : ce n'est pas aussi cela que nous demandons pour les catéchumènes ; mais qu'il fasse en eux des sillons par lesquels cette semence céleste entre bien avant ; en sorte que, renouvelés dans le fond de l'âme, non-seulement ils la reçoivent, mais encore qu'ils la retiennent avec soin : voilà ce que nous demandons.... On voit dans cette prière deux voiles sur l'Evangile, l'un si nous fermons les yeux, l'autre si on ne nous le montre pas... Car, alors même que nous serions disposés à le recevoir, il nous sera inutile si Dieu ne nous le découvre ; et quand Dieu nous le découvrirait, il ne nous apporterait aucun fruit si nous le rejetons ; nous demandons donc l'un et l'autre [1] ».

Ailleurs, Jean cite ces paroles de l'Apôtre : *C'est Dieu qui opère en nous le vouloir et le faire*, et il introduit dans le discours un interlocuteur qui fait à saint Paul cette objection : « Si c'est Dieu qui produit en nous notre volonté, pourquoi nous exhorter ? Pourquoi nous dire que nous avons obéi ? Pourquoi nous parler de *crainte* et de *tremblement ?* Tout, en effet, vient de Dieu ». La réponse que l'orateur met dans la bouche de l'écrivain inspiré est digne de remarque. « Ce n'est point dans cette vue que j'ai prononcé ces paroles : *Dieu opère en nous le vouloir et le faire*, mais afin de calmer votre anxiété. Si tu veux, Dieu opérera ton vouloir : que cette crainte ne te tourmente pas. C'est lui qui donne la bonne volonté et l'action. Lorsque nous aurons voulu, il augmentera encore cette bonne volonté. Ainsi, par exemple, je veux faire quelque bien, c'est lui qui opère ce bien, et par ce bien il opère aussi la volonté. — La piété de saint Paul, poursuit Chrysostome, l'a porté à nous parler ainsi, comme il fait ailleurs quand il dit que nos bonnes œuvres sont des dons de Dieu : par quoi il n'entend pas nier notre libre arbitre, mais sous l'action de la grâce il admet la libre possession de nous-mêmes. Ainsi encore, quand il dit ici que Dieu opère en nous le vouloir, il ne nous prive pas pour cela de notre liberté, mais il nous montre qu'en faisant le bien nous acquérons une volonté plus ferme pour le faire encore [2]... Pour nous donner confiance, saint Paul nous rappelle que Dieu fait tout ; car Dieu veut que nous vivions selon sa volonté. Voulant cela de nous, il agit en nous et nous porte à agir avec lui [1]... Vous voyez que l'Apôtre ne vous enlève nullement votre libre arbitre ».

Nous pourrions multiplier ces témoignages [2]. Ceux-ci nous paraissent suffire pour indiquer la vraie pensée de Chrysostome et justifier son enseignement. Les théologiens qui l'ont accusé d'inexactitude, avaient-ils plus de clairvoyance en matière de foi que le docteur de la grâce, qui a donné tant d'éloges à la doctrine de son illustre collègue, ou plus de sollicitude pour le dépôt sacré de la Tradition que le pape saint Célestin, qui recommande à toute l'Eglise la science et l'autorité de l'évêque Jean, *de sainte mémoire* [3] ?

Du reste, il exprime suffisamment sa haine du Pélagianisme, dans ces quelques mots qui terminent sa quatrième lettre à Olympiade : « Ce que j'apprends du moine Pélage me cause une grande douleur. Quelles couronnes méritent donc ceux qui sont restés vaillamment debout sur le champ de bataille, quand des hommes qui avaient vécu dans la piété sont ainsi entraînés [4] ? »

Il est toutefois un autre point sur lequel le langage de Chrysostome a besoin d'être expliqué.

Evidemment, le libre arbitre et la pénitence sont les deux grands pivots de sa prédication. D'une part, une foule d'esprits plus ou moins atteints par les doctrines gnostiques, ou imbus des vieux préjugés de la fortune et du destin, se croyaient fatalement esclaves du péché et s'arrangeaient de cette servitude. Jean s'applique à leur démontrer qu'ils sont libres, maîtres d'eux-mêmes, et que Satan n'a sur eux d'autre puissance que celle qu'ils veulent bien lui donner. Raisonnements et exemples, l'orateur emploie tout pour les convaincre ; et ce point, sur lequel repose l'œuvre entière de son apostolat, lui semble tellement important, qu'il y revient presque à chaque discours sans se lasser jamais, sans craindre de lasser les autres. Mais en rappelant au chrétien la dignité de sa nature, en le forçant à s'estimer lui-même, il laisse dans la

[1] Chrys., n. 6 ; traduction de Bossuet dans la Défense de la Tradition des SS. Pères, l. 10, c. 13. — [2] Chrys., *Hom.* 8, sur l'ép. aux Philipp., n. 1.

[1] Chrys., *Hom.* 2, sur l'ép. aux Philipp. n. 2. — [2] Voir l'*Hom.* 46, sur S. Joann. (*alias* 15, n. 1.

[3] *Concil.*, t. 3, col. 365 ; nous examinerons ailleurs le reproche fait à Chrysostome d'avoir été le précurseur de Nestorius.

[4] Chrys., *ep.* 4, *ad Olym.*, *in fin.* ; nul doute qu'il ne s'agisse ici de l'hérésiarque de ce nom. Cette lettre est écrite en 407, peu avant la mort de Jean, et déjà Pélage avait commencé de répandre ses erreurs

pénombre la grâce dont il a proclamé la nécessité. D'autre part, bon nombre de ses auditeurs sans être fatalistes, alléguaient les fautes mêmes où ils étaient tombés pour se dispenser d'en sortir; ils avaient trop offensé Dieu, pensaient-ils, pour en espérer le pardon. Les doctrines de Montan, de Novatien, n'étaient pas étrangères à cette malheureuse disposition. La lâcheté s'étayait sur le rigorisme et préférait s'abandonner au courant que d'essayer de le remonter. A de tels hommes, Jean prêche la pénitence, son efficacité, ses consolantes merveilles, les trésors d'espérance qu'elle ouvre au pécheur. Mais parce qu'il veut aplanir les voies de retour, ôter au découragement tout prétexte, il célèbre les facilités de la réconciliation et cette infinie miséricorde qui se contente d'un regret, d'une larme, d'un élan du cœur, et il laisse dans un demi-silence la confession sacramentelle. De là des paroles dont le protestantisme s'est fait une arme. Nous ne devons pas les cacher au lecteur.

« Je vous exhorte, dit-il, avec insistance, avec prières, de vous confesser souvent à Dieu. Je ne te livre point en spectacle à tes compagnons de servitude, je ne te force point à révéler tes péchés aux hommes. Dévoile ta conscience au Seigneur, montre-lui tes blessures, implore de lui les remèdes. Découvre-toi à celui qui guérit, non à celui qui reproche; tu te tairais, qu'il sait tout. Parle-lui donc dans ton intérêt, afin qu'ayant déposé ici tes aveux, tu t'en ailles purifié, pardonné et affranchi de cette intolérable divulgation publique [1]...

« Rien n'est funeste au péché comme de l'accuser, de le condamner avec un repentir mêlé de larmes. As-tu condamné tes fautes, tu en as déposé le fardeau. Qui enseigne cela ? Dieu lui-même : *Dis tes péchés le premier pour être justifié.* Pourquoi donc rougir, pourquoi avoir honte de confesser tes fautes? Est-ce que tu les dis à l'homme pour qu'il t'en fasse des reproches? Est-ce que tu les avoues à ton compagnon de servitude pour qu'il aille les divulguer? C'est à celui qui est le maître, qui prend soin de toi, à l'ami des hommes, au médecin, que tu montres tes blessures... Je ne te contrains pas, dit le Seigneur, à paraître en public, sur un théâtre, à t'entourer de nombreux témoins. Dis à moi seul, en particulier, ton péché, pour que je guérisse la plaie qui te ronge et que je te délivre de la souffrance [2]...

« Comment veux-tu obtenir grâce pour tes crimes, si tu t'obstines à ne pas les confesser? Sans doute il a besoin de pitié et de miséricorde, celui qui est coupable. Mais toi, qui ne conviens pas encore de tes torts, comment prétends-tu avoir droit au pardon, quand tu n'as aucune honte d'avoir péché ? Persuadons-nous nous-mêmes que nous avons offensé Dieu ; disons-le non-seulement de bouche, mais dans la conscience; ne nous bornons pas à nous avouer pécheurs, mais passons en revue nos fautes, énumérons-les une à une. Je ne t'ordonne pas d'en faire publiquement l'étalage, ni de t'accuser devant tes semblables, mais d'obéir au prophète qui dit : *Révèle au Seigneur ta voie* [1]. A lui fais l'aveu de tes péchés, confesse-les à ton juge, de manière à ce qu'il ait compassion de toi. Si tu les as toujours présents à ton esprit, tu ne haïras pas ton prochain, tu ne garderas pas souvenir de l'injure qu'il t'a faite. Il ne suffit pas de reconnaître que tu es coupable : ce qui te rendra plus humble, c'est de t'examiner avec soin et en particulier sur chacune de tes actions [2] ».

Qu'induire de ces paroles? A l'homme qui veut s'affranchir du joug du péché, Chrysostome recommande de rentrer en lui-même, d'interroger sérieusement sa conscience, de se mettre sous les yeux ses erreurs, d'en faire l'humble aveu devant son juge et son maître avec des prières et des larmes. C'est le premier symptôme du repentir, la première condition du pardon. Mais pour rendre plus facile le retour, le charitable pasteur écarte la confession publique propre à épouvanter bien des âmes. S'il se tait sur la confession sacramentelle, s'ensuit-il qu'il la repousse aussi, ou qu'elle ne fût point exigée? Rien dans les passages allégués n'autorise cette conclusion. On pourrait même, à la rigueur, y signaler dans tel ou tel mot, une allusion à la confession secrète. En tous cas, Chrysostome s'en explique ailleurs de la manière la plus expresse : par exemple, quand il dit : *Découvre ta blessure au prêtre* [3] ; ou encore quand, à propos de l'aveu du bon larron sur la croix il s'écrie : « Il n'a pas osé dire : *Souvenez-vous de moi, Seigneur, dans votre royaume*, avant d'avoir déposé par la confession le fardeau de ses fautes. Vois-tu quelle chose c'est que la confession ? Il s'est confessé et il a obtenu le ciel ; il s'est confessé et il a eu la con-

[1] Chrys., *Hom.* 5, sur la Nat. en comp. de Dieu. — [2] Chrys., *Hom* 4, sur Lazar., n. 4.

[1] Ps. 36, v. 5. — [2] Chrys., *Hom.* 31, aux Hébr., n. 3. — [3] Τῷ ἱερεῖ δεῖξον τὸ ἕλκος. (*Hom.* 3 au peuple d'Antioche.)

fiance, lui qui avait vécu dans le brigandage, de demander le royaume de Dieu [1] ! » Mais quoi de plus connu et de plus formel que ce passage du livre *du Sacerdoce,* sur le pouvoir spirituel du prêtre et la direction des consciences ? « A des hommes qui habitent la terre a été confiée la dispensation des choses du ciel. Ils ont reçu un pouvoir que Dieu n'a accordé ni aux anges ni aux archanges. En effet, ce n'est point à ceux-ci qu'il a été dit : *Tout ce que vous déliez sur la terre sera délié dans le ciel.* Les princes de la terre ont le droit de délier, mais le corps seulement. Les prêtres seuls peuvent lier et délier même l'âme, et leur pouvoir atteint les cieux : ainsi, tout ce que les prêtres font ici-bas, Dieu l'approuve là-haut, et le maître confirme la sentence portée par ses serviteurs. N'est-ce pas une puissance sans bornes qu'il leur a donnée dans les cieux mêmes ? *Les péchés*, a-t-il dit, *seront remis à qui vous les aurez remis*, *ils seront retenus à qui vous les aurez retenus.* Le Père a donné au Fils *tout jugement ;* et je vois le Fils transmettre ce droit tout entier aux prêtres. On dirait que, déjà transportés dans la vie future, ils sont affranchis des passions humaines, et qu'à ce titre, ils ont été revêtus d'une autorité suprême... Les prêtres de l'ancienne loi guérissaient les corps de la lèpre, ou plutôt ils constataient seulement la guérison ; maintenant, au lieu de la lèpre du corps, c'est de la lèpre de l'âme que nos prêtres ont reçu le pouvoir, non de vérifier, mais d'opérer l'entière guérison [2] ».

Or, on l'a dit bien des fois et rien n'est plus incontestable, le pouvoir donné par Jésus-Christ à ses représentants de délier, de guérir les âmes, de remettre les péchés, serait une pure chimère, sans l'obligation pour les fidèles d'ouvrir leur conscience au juge, d'exposer leurs maux au médecin. Ainsi, évidemment, l'entend Chrysostome : de là ses admirables conseils aux hommes chargés des devoirs délicats et difficiles de faire descendre le pardon, la grâce et la vie sur les cœurs troublés ou brisés par le mal. « L'observation du traitement propre à guérir dépend, non de celui qui prescrit le remède, mais du malade lui-même. Nous n'avons point, de par les lois, le droit de contraindre les pécheurs, et nous l'aurions, qu'il ne faudrait pas l'exercer ; car Dieu ne couronne que ceux qui renoncent au vice volontairement et non par force. Aussi est-il besoin d'une grande habileté pour persuader aux malades de se soumettre aux remèdes des prêtres, et surtout pour qu'ils leur sachent gré des soins qu'ils en reçoivent. En effet, si le malade qu'on lie résiste, et il en a le droit, il aggrave son mal ; s'il repousse la divine parole qui a le tranchant du fer, une nouvelle blessure est la conséquence du mépris de cette parole... Il ne faut pas régler imprudemment la peine sur la grandeur du délit, mais étudier avec soin les dispositions des pécheurs, de crainte qu'en voulant réparer ce qui est déchiré, vous ne fassiez une rupture pire, et qu'en vous hâtant de relever ce qui est tombé, vous ne le précipitiez plus bas. Ceux qui sont faibles, lâches, plus engagés dans les plaisirs du monde, ceux qui s'enorgueillissent de leur naissance, de leur autorité, ramenés peu à peu et par la douceur, pourront, en partie du moins, sortir des liens du péché. Leur appliquer brusquement la correction, ce serait faire échouer leurs bonnes résolutions. Il est donc indispensable qu'un pasteur possède une grande prudence et des milliers d'yeux pour bien apprécier sous tous les rapports l'état de l'âme coupable... Il ne doit rien laisser passer sans examen ; mais, après avoir tout pesé, il doit appliquer avec le plus grand soin les remèdes qu'il croit les plus efficaces, afin de ne pas employer en vain sa sollicitude [1] ».

« On le voit, dit un illustre écrivain, on ne pourrait se montrer plus pénétré de la nécessité et de l'importance de la confession auriculaire, ni parler avec plus de clarté et de précision de cet aveu qu'on doit faire à l'homme. C'est ainsi que saint Chrysostome lui-même a interprété les quelques mots par lesquels l'hérésie a prétendu lui faire dire qu'il n'admet d'autre confession que celle que l'on fait à Dieu [2] ».

Examinons l'enseignement du saint docteur sur un point où quelques théologiens ont cru le trouver en défaut. A-t-il prétendu, comme ils le disent, que les âmes des justes, quelle que soit d'ailleurs leur sainteté, n'entreront en possession de la béatitude éternelle qu'à la fin des temps, après la résurrection générale ? Dans la trente-neuvième homélie sur la première épître aux Corinthiens, l'orateur cite ces paroles de l'Apôtre : *Si nous n'espérons en Jésus-Christ que pour cette vie, nous sommes les plus*

[1] Chrys., *Hom.* 1, sur la croix et le larron. — [2] Chrys., sur le Sacerd., l. 3, c. 4 et 5.

[1] Voir aux *Pièces justificatives.*

[2] P. Ventura. La raison philosophique, etc., t. 3, p. 261.

misérables des hommes [1], et il s'écrie : « O Paul, que dis-tu ? Si les corps ne ressuscitent pas, s'ensuit-il que nous n'avons d'espérance que pour la vie présente, lorsque, d'ailleurs, nous sommes assurés que notre âme survit et qu'elle est immortelle ? Bien que notre âme survive, qu'elle soit mille fois immortelle, elle ne sera, sans la chair, ni mise en possession des biens ineffables du ciel, ni punie... Si le corps ne ressuscite point, l'âme demeure, sans être couronnée, en dehors de la félicité céleste. S'il en est ainsi, nous n'avons rien à espérer. Les rémunérations de la vertu ne sont pas au-delà de la vie actuelle. Qu'y a-t-il de plus malheureux que nous [2] ? »

Au premier coup d'œil et pris isolément, ces quelques mots semblent contredire l'enseignement catholique défini par le concile général de Florence et par le pape Benoît XII, à propos d'une controverse célèbre ; lisez ce qui suit et vous serez détrompé. Sans doute, Vigilance, au v[e] siècle, et plus tard Photius, ont enseigné que le bonheur promis aux Saints ne leur serait accordé qu'après le jugement dernier, en sorte que jusqu'alors leurs âmes demeurent dans une espèce de sommeil paisible ou plutôt de profonde léthargie ; Luther et Calvin ont adhéré à cette opinion, que des hérétiques modernes ont exagérée, en renouvelant une vieille erreur [3], jusqu'à dire que l'âme périt avec le corps pour ressusciter avec lui [4].

La pensée de Chrysostome est à cent lieues de ce monde-là. Expliquant un célèbre et admirable passage de saint Paul sur la résurrection des morts, il s'y arrête volontiers, et insiste d'autant plus sur les arguments de l'Apôtre, que ce dogme fondamental comptait encore à Antioche, dans la personne des Valentiniens et des Manichéens, de nombreux et acharnés adversaires. Son but est de faire bien comprendre à son auditoire que la résurrection des morts se rattache par une relation nécessaire, d'une part, à la résurrection de Jésus-Christ, et, de l'autre, à l'immortalité de l'âme. — A la résurrection de Jésus-Christ : car, si les morts ne ressuscitent pas, pourquoi Jésus-Christ serait-il ressuscité ? Pourquoi même se serait-il fait homme, aurait-il pris notre chair ? Que devient alors l'économie de la divine incarnation ? Le péché n'est pas aboli, l'anathème n'est pas effacé, la foi chrétienne n'a pas d'objet, ses apôtres sont de faux témoins, ses disciples de misérables victimes [1]. — A l'immortalité de l'âme : car la nature humaine n'est pas toute dans l'âme, pas plus qu'elle n'est toute dans le corps ; elle est composée de l'un et de l'autre ; ou, en d'autres termes, l'homme n'est ni un simple animal, ni un pur esprit : il est homme. Avant de créer l'âme humaine, Dieu lui avait préparé un corps ; il l'avait si bien assorti à l'âme, que *leur union eût été inviolable et éternelle, si le péché, venant entre deux, n'eût troublé cette céleste harmonie* [2] ; c'est-à-dire que, dans l'homme, le corps est tellement fait pour l'âme et l'âme tellement faite pour le corps, que l'immortalité de l'âme entraîne comme conséquence la résurrection future du corps. C'est la même pensée qu'exprime saint Thomas, quand il dit que l'âme n'est pas seulement au corps ce que l'agent qui opère est à l'instrument dont il se sert, mais elle se rapporte à lui et lui est unie comme la forme à la matière, en sorte que l'acte humain appartient non pas seulement à l'âme, mais à l'être composé qui est l'homme ; et puisque la récompense de l'œuvre est due à celui qui l'opère, il faut que l'homme lui-même, c'est-à-dire l'être composé d'âme et de corps, reçoive la récompense de ses actions [3]. Si donc l'homme n'est pas heureux dans cette vie, s'il n'y trouve pas la rémunération de ses vertus, si cependant la justice et la bonté de Dieu doivent quelque chose à la créature dont elle exige l'obéissance et le dévouement, il est nécessaire d'admettre la résurrection. L'âme n'a d'autres droits à la félicité que ceux de l'homme : si l'homme ne peut espérer la résurrection, l'âme ne peut compter sur l'immortalité.

Voilà dans quel sens Chrysostome a pu dire que tout dépend de la résurrection, et le passage allégué ne signifie pas autre chose. La foi de la résurrection admise et posée comme une condition essentielle du dogme de l'immortalité de l'âme, il se plaît à reconnaître et à proclamer que les âmes justes, au sortir même de cette vie, et sans attendre d'être réunies un jour à leurs corps, entrent en possession d'un bonheur ineffable dans le sein de Dieu. C'est ainsi que

[1] I *ad Corinth.*, c. 15, v. 19. — [2] Chrys., *Hom.* 39, sur la 1re aux Corinth., n. 3. — [3] Cette erreur fut combattue par Origène ; voir Eusèbe, Hist. eccl., l. 6, c. 37.

[4] A l'appui de cette prétention, on a cité Tertullien (*de anima cap. ultim. et advers. Marcion.*, l. 4), Origène (*in Levit.*, *Hom.* 7), S. Ambroise (*de Caïn.*, l. 2, c. 2), S. Augustin (*Enarrat. in ps.* 36, *et de Genes. ad litter.*, l. 12), et les paroles de S. Chrysostome insérées dans le texte. Le vrai sens de ces divers passages est facile à établir.

[1] Chrys., *Hom.* 39, sur la 1er aux Corintn. — [2] Bossuet, Serm. sur la résurr., et médit. 41e. — [3] *Summ.*, S. Thomas, 3e part., *suppl. quæst.* 75, art. 1.

dans le panégyrique de saint Philogone, il nous peint avec toute la richesse de sa parole les merveilles de la cité céleste. « Là, dit-il, avec des myriades d'anges et d'archanges, sont les apôtres, les prophètes, les martyrs, les justes, tous ceux qui ont plu à Dieu par leurs vertus, et au milieu de cette foule heureuse, le Roi des rois. Ici, personne ne l'a vu ; là, tous le voient, autant du moins qu'il est permis de le voir, et non-seulement ils le voient, mais sa gloire se répand sur eux et embellit de sa splendeur toute l'assemblée. Ici, nos solennités finissent d'ordinaire à midi ; là, le bonheur ne se mesure ni par jours, ni par mois, ni par années ; il n'a ni bornes ni fin, il ne vieillit pas, il ne s'altère pas, il est immortel. Là, plus de trouble, plus d'agitation, un ordre parfait, un concert plus doux que la musique la plus suave ; tandis que l'âme, comme dans un sanctuaire, au milieu des mystères sacrés, célèbre les secrets ineffables de Dieu, et rend gloire au maître de l'une et l'autre création. C'est là, dans cette vie heureuse et sans vieillesse, que Philogone est entré [1] ? »

Dans une autre circonstance, écrivant à une jeune veuve, pour la consoler, Jean s'exprime ainsi : « Si votre mari eût prolongé son séjour près de vous sur la terre, il n'eût vu que plus tard le ciel et les choses du ciel [2] ». Et ailleurs, célébrant les triomphes des saints martyrs, il s'écrie : « Quand les athlètes de la foi arrivent dans le séjour de Dieu, les anges, les vertus célestes accourent à leur rencontre, contemplent leurs blessures, et comme des vainqueurs qui reviennent de la bataille chargés de palmes et de trophées, ils les accueillent avec bonheur, les embrassent, les mènent, en leur faisant escorte, au Roi des cieux, devant ce trône qui rayonne de tant de gloire et qu'entourent les chérubins et les séraphins. Parvenus là, les martyrs adorent Celui qui est assis sur le trône.. Plus ils lui ont témoigné d'amour, plus il les reçoit avec magnificence [3] »...

Chrysostome a-t-il nié la *vision intuitive ?* Nous avons démontré le contraire dans un chapitre précédent [4]. A-t-il cru à la mitigation de la peine des damnés ? Sans doute il a exprimé quelquefois ce pieux sentiment, que saint Augustin n'a voulu ni rejeter ni adopter [5], savoir : que la miséricorde de Dieu s'exerce à l'égard même des réprouvés, non en les exemptant pour toujours du supplice, non en mettant un terme à leurs souffrances, mais en leur infligeant des peines beaucoup moins grandes qu'ils ne l'ont mérité par leurs fautes [1]. Chrysostome ne va-t-il pas plus loin ? Ecoutons M. Emery : « Ce saint et sublime orateur, dit-il dans une dissertation célèbre [2], est un des Pères de l'Eglise qui ont prouvé plus fortement et inculqué plus fréquemment que les supplices des hommes condamnés seront éternels [3] : et, par conséquent, il est un des Pères les plus éloignés de flatter l'erreur d'Origène. Cependant il a enseigné que les aumônes, les prières des fidèles, les sacrifices qu'on a coutume d'offrir dans l'Eglise pour les morts, apportaient quelque soulagement à ces mêmes damnés ».

Voici, en effet, comment il s'exprime dans sa troisième homélie sur l'épître aux Philippiens : « Ne pleurons pas tous les morts, mais seulement ceux qui sont morts dans leurs péchés, car ils sont dignes de gémissements, de lamentations, de larmes. Quel espoir peut-il leur rester lorsque, partis d'ici avec leurs fautes, ils vont dans un lieu où il n'est pas possible de s'en dépouiller ? Tant qu'ils ont vécu sur la terre, il était permis d'espérer qu'ils se convertiraient, qu'ils deviendraient meilleurs ; mais s'ils sont dans l'enfer, où il n'y a plus aucun avantage à se repentir, comment ne pas déplorer leur sort ? Pleurons donc ceux qui meurent ainsi, mais pleurons-les sans indécence, sans nous arracher les cheveux, sans nous déchirer le visage, en versant au fond de notre âme des larmes amères... Pleurons les infidèles, pleurons ceux qui ont quitté cette vie sans avoir reçu le baptême et qui ne diffèrent en rien des infidèles. Ceux-là sont vraiment dignes de regrets et de pleurs. Les portes du séjour royal leur sont fermées : ils sont dehors avec les malheureux voués au supplice, avec les démons... Pleurons les riches qui sont morts sans s'être ménagé, au moyen de leurs richesses, quelques ressources pour l'autre vie ; pleurons ceux qui avaient dans ce monde la facilité d'expier leurs fautes et qui ne l'ont pas voulu : voilà ceux que nous devons pleurer et en public et en particulier ; non pas un jour ou deux, mais

[1] Chrys., disc. sur S. Phil. — [2] Chrys., à une jeune veuve.
[3] Voir aux *Pièces justificatives.*
[4] Chap. 10. — [5] S. Aug., *de Civit. Dei*, l. 21, c. 24.

[1] Chrys., *Hom.* 37, sur la Genès., n. 3, t. 4 ; cf. S. Thom., 1re part., quæst. 21, art. 4 ; S. François de Sales, Traité de l'amour de Dieu, l. 9, c. 1.
[2] Emery, Dissertation sur la mitigation de la peine des damnés, § [illegible].
[3] Chrys., *Hom.* [illegible], sur la 1re aux Corinth. ; [illegible] et *alibi passim.*

toute la vie... Pleurons-les donc, *aidons-les suivant nos forces, procurons-leur quelque secours, qui sera petit, il est vrai, mais qui néanmoins leur sera profitable.* Ce secours, c'est de prier et de faire prier pour eux, c'est de distribuer pour eux aux pauvres de fréquentes et abondantes aumônes[1] ».

Un peu plus bas, Chrysostome ajoute : « Je ne parle ici que de ceux qui sont morts dans la foi. Quant aux catéchumènes[2], on ne les juge pas dignes de cette consolation ; tout secours leur est refusé, un seul excepté. Et quel est-il ? Il est permis de faire l'aumône à leur intention, et cela leur procure du soulagement[3] ».

Si ces paroles sont vraiment du saint docteur, et jusqu'à présent il n'y a pas lieu d'en douter, on doit reconnaître qu'il a cru à la mitigation des peines. Mais saint Augustin, qui écarte cette opinion comme trop hardie[4], est loin de la condamner. Parlant de ceux qui, par une pitié peu éclairée, refusaient de croire que les peines des damnés pussent être éternelles, et s'autorisaient de ces mots du Psalmiste : *Dieu oubliera-t-il d'avoir pitié, ou sa colère suspendra-t-elle le cours de ses miséricordes ?* le grand évêque d'Hippone s'exprime ainsi : « S'ils pensent que ce témoignage regarde tous les damnés, ce n'est pas pour eux une nécessité d'admettre qu'il y aura une fin à la damnation de ceux dont il a été dit : *Ils iront au supplice éternel ;* car par là on serait fondé à prétendre qu'il y a un terme aussi à la félicité de ceux dont il est dit : *Les justes possèderont la vie éternelle.* Mais qu'ils pensent, si cela leur plaît, que les peines des damnés sont, de temps à autre, mitigées jusqu'à un certain point ; de cette sorte, en effet, on peut comprendre que *la colère de Dieu,* c'est-à-dire *la damnation,* demeure sur eux, en telle façon que Dieu, dans sa colère même, c'est-à-dire, sa colère ne cessant point, n'arrête pas cependant le cours de ses miséricordes, non en donnant une fin à ce qui doit être éternel, mais en accordant quelque soulagement ou quelque interruption dans les tourments[1] ».

On sait, du reste, que les Grecs en général ont partagé la pensée de Chrysostome sur la mitigation des peines, et que, parmi les Latins, elle a été soutenue autrefois par de célèbres docteurs. Le Père Pétau parle fort sagement quand il dit : « L'Eglise n'a rien encore déterminé de certain sur le soulagement de ceux qui sont condamnés à la peine éternelle, du moins à l'égard des hommes ; en sorte qu'il y aurait de la témérité à rejeter comme absurde l'opinion favorable à ce soulagement, qu'ont professée de très-saints Pères de l'Eglise, quoiqu'elle soit contraire, dans le temps où nous vivons, au sentiment commun des catholiques[2] ».

[1] Chrys., *Hom.* 3, sur l'ép. aux Philipp., n. 4.
[2] Voir aux *Pièces justificatives.*
[3] Chrys., *Hom.* 3, sur l'ép. aux Philipp., n. 4. — [4] S. Aug., *Enarrat. in ps.* 105, t. 4. p. 1192.

[1] S. Aug , *Enchirid.*, n. 29, c. 112, t. 6, p. 238. — [2] Pétau, *Theolog. dogmat. de angelis*, l. 3, c. 8, p. 83.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

Enthousiasme, principal caractère de l'éloquence de Chrysostome. — Chaînes de saint Paul. — Aspiration au martyre. — Ardent amour de Jean pour le grand Apôtre. — Pourquoi il voudrait faire le voyage de Rome. — Promulgation et merveilleux établissement de l'Evangile. — Tendresse réciproque de Chrysostome et de ses compatriotes. — Chrysostome était la joie et la vie d'Antioche. — Tristesse universelle quand il était absent. — Allégresse que causait son retour. — On met son zèle à l'épreuve. — Il est l'oracle, le guide, le véritable chef du peuple. — Oppositions mêlées à cette unanimité de la faveur populaire. — Belles paroles de Chrysostome à ses adversaires. — L'orateur se plaint du peu de fruit de ses discours. — Découragé par moments, il reprend son œuvre avec plus d'ardeur. — Aimable familiarité entre le prédicateur et l'auditoire. — Vives sorties contre les grands et les riches. — Accusé de parler trop souvent pour les pauvres, Jean répond à cette accusation. — On reproche à l'Eglise ses richesses. — Désintéressement de Chrysostome. — Zèle intrépide. — Fidélité inflexible au devoir. — Amour et prix des âmes. — Tendre indulgence pour les pécheurs. — La pénitence et la miséricorde divine. — Ne jamais désespérer. — Schisme d'Antioche. — Chrysostome travaille à l'éteindre. — Son dévouement à l'Eglise.

Les quatre chapitres qui précèdent, consacrés à la prédication de Chrysostome, ont pourtant laissé dans l'ombre le caractère le plus saillant peut-être de son éloquence : l'enthousiasme. Ce qui captivait plus puissamment son auditoire et le ramenait toujours empressé et

ravi au pied de cette chaire dont l'enseignement ne pouvait être très-varié, c'était moins la splendeur et la beauté de la parole, que je ne sais quoi d'imprévu et de saisissant qui s'y mêlait presque toujours. Sans doute, toutes les homélies de Jean n'offrent pas, à beaucoup près, cette élévation soutenue de style, cette vigueur de logique, cette profondeur de vues, ce pathétique vrai qu'on admire dans plusieurs; mais jusque dans les plus faibles, vous rencontrez des pages brûlantes où palpite encore le souffle de l'inspiration qui soulevait la grande âme de l'orateur et qui s'empare de la vôtre. Même à travers les siècles, même aujourd'hui, dans ce milieu sans sonorité pour les choses de la foi, cette parole morte et couchée dans un livre comme dans un tombeau, l'ombre de la parole de Chrysostome vous remue profondément. Que serait-ce si vous l'entendiez lui-même, si la voix, le geste, l'accent, le regard ajoutaient à la parole vivante leur prestige souverain, si l'action qui complète et peint la pensée et qui devait être si puissante chez un tel homme, exprimait à vos yeux tous les mouvements d'une âme si tendre, si généreuse, si noblement passionnée? On comprend ces acclamations, ces applaudissements répétés, ces sanglots qui éclatent tout à coup, ces protestations solennelles de repentir, ces appels au prédicateur dont l'émotion et l'éloquence redoublent avec le trouble et l'émotion de l'auditoire.

Chrysostome avait reçu du Ciel, outre les dons éminents d'une nature privilégiée, la grâce d'une foi ardente et profonde, de cette foi qui soulève les montagnes et change les mystères en évidence, et elle était dans son cœur une source intarissable d'enthousiasme. On l'écoute discuter un texte, résoudre une objection, et tout à coup un cri d'amour s'échappe de sa poitrine, des torrents de poésie débordent de son cœur, le discours empreint d'un éclat surnaturel coule de ses lèvres comme une lave enflammée. L'inspiration, de son aile puissante, emporte l'orateur haletant, éperdu, au-delà de tous les horizons terrestres, au-delà des limites de la pensée humaine, dans ce sanctuaire élevé où Dieu habite une lumière inaccessible; et comme si déjà tous les voiles étaient tombés, comme si le temps et l'espace n'existaient plus pour lui, comme si son œil libre et fier pouvait fixer le soleil de justice et plonger à plaisir dans les profondeurs de l'essence infinie, comme si son âme transfigurée s'abreuvait aux sources suprêmes de la vérité et des béatitudes éternelles, il adore, il aime, il chante, il s'abandonne avec délices à l'extase de sa pensée qui se traduit en effusions splendides d'éloquence et de lyrisme : l'hymne des séraphins n'a pas de plus beaux accents. Sa parole tombe comme une pluie de feu sur l'auditoire émerveillé, ébloui, extasié devant l'apparition radieuse d'un monde supérieur.

Entre les sujets que Jean traitait avec plus de bonheur, quelques-uns avaient plus spécialement le privilége d'allumer ces vives flammes de sa pensée. Le nom de saint Paul, par exemple, produisait sur lui l'effet d'une commotion électrique. A peine avait-il effleuré ses lèvres, que l'ange de l'enthousiasme, le saisissant de sa main de feu, l'enlevait à la suite de l'Apôtre, dans un ravissement ineffable, jusqu'au troisième ciel. Un jour, expliquant l'épître aux Ephésiens, il en était à ces paroles : *Moi, prisonnier dans le Seigneur*, et voilà que tout à coup, comme s'il eût perdu le sentiment de son existence terrestre, comme s'il conversait, non point avec des hommes sur la terre, mais avec les martyrs glorifiés dans le sein de Dieu, et que l'auréole de leur front resplendît déjà sur le sien, il s'écrie : « Rien n'est beau comme les chaînes portées pour Jésus-Christ, les chaînes qui ont étreint des mains si saintes. Être enchaîné pour Jésus-Christ, c'est plus glorieux que d'être apôtre, que d'être docteur, que d'être évangéliste. Qui aime Jésus-Christ me comprend. Oui, il sait le prix des chaînes, celui qui brûle, qui est fou de l'amour du Seigneur, et il aimerait mieux être enchaîné pour Jésus-Christ que d'habiter les cieux. Plus resplendissantes que l'or, plus qu'aucun diadème, étaient les mains de Paul : ce bandeau couvert de pierreries qui ceint la tête des rois, ne leur donne pas tant de majesté que cette chaîne de fer subie pour Jésus-Christ. La prison de l'Apôtre l'emportait en magnificence sur la demeure impériale, que dis-je? sur le ciel lui-même, car elle possédait en ce moment le prisonnier de Jésus-Christ. Et, si vous aimez Jésus-Christ, vous comprenez cette dignité, vous comprenez cette vertu, vous comprenez cette grâce accordée à la nature humaine de porter des chaînes pour Jésus-Christ. C'est peut-être plus glorieux que d'être assis à sa droite, plus auguste que d'avoir un des douze trônes qui entourent le sien. Et que dirai-je des choses humaines? Je rougirais de comparer à l'éclat de ces chaînes

les plus riches parures d'or. Quand on n'aurait d'ailleurs aucune rémunération à attendre, n'est-ce pas une récompense suffisante et très-grande de souffrir beaucoup pour celui qu'on aime? Ils me comprennent sans effort, ceux dont le cœur est plein d'une affection profonde, sinon pour Dieu, au moins pour la créature. Ne leur est-il pas plus doux de s'immoler pour l'objet aimé que d'en recevoir les hommages? Mais il faut appartenir au chœur des apôtres pour avoir l'intelligence de cela. Entendez ce que raconte saint Luc : *Ils sortaient du sanhédrin pleins de joie, parce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir un affront pour le nom de Jésus-Christ*[1]. Que d'autres nous regardent comme ridicules, quand nous disons que c'est une gloire d'être outragé, une joie d'être couvert d'opprobre; ceux qui soupirent après Jésus-Christ regardent cela comme très-heureux. Si l'on me donnait à opter entre le ciel tout entier et la chaîne de saint Paul, je préférerais cette chaîne. J'aimerais mieux être en prison avec saint Paul, que d'être au ciel avec les anges. Si j'avais à me déterminer entre l'honneur de vivre au milieu des trônes et des puissances célestes, et celui d'être enchaîné avec saint Paul, je demanderais à être enchaîné, et j'aurais raison. Nul bonheur, en effet, ne vaut une telle captivité. Je voudrais être dans ces lieux où l'on garde ces fers qui ont pressé les mains de l'Apôtre; je voudrais voir ces chaînes que les démons redoutent, que les anges révèrent. Rien n'est doux comme de souffrir pour Jésus-Christ. Ce que j'envie, ce que j'admire dans saint Paul, c'est moins son ravissement au paradis que son cachot, moins les mystères qui lui furent révélés, que ses chaînes et ses souffrances. Et lui-même il pensait ainsi, car il ne dit pas : Je vous prie, moi, à qui Dieu *a fait entendre des paroles que l'homme ne saurait redire*, *mais moi qui suis dans les chaînes pour le Seigneur*... Oui, j'aime mieux souffrir pour Jésus-Christ que d'être glorifié par Jésus-Christ. Souffrir pour Jésus-Christ, c'est un honneur immense, c'est une gloire qui surpasse tout...O heureuses chaînes! Heureuses mains que ces chaînes ont décorées! Les mains de saint Paul, quand elles guérissaient en le touchant le perclus de Lystres, étaient moins dignes de vénération que serrées et meurtries de fers. Si j'avais vécu au temps de l'Apôtre, j'aurais aimé de les embrasser, de les approcher de mes yeux, de les couvrir de baisers, ces mains jugées dignes d'être enchaînées pour le Seigneur. Vous vous étonnez qu'une vipère attachée à la main de saint Paul ne lui fît aucun mal? La bête venimeuse respectait les chaînes qui enveloppaient cette main; la mer aussi les révérait.... Le pouvoir de ressusciter les morts me serait-il donné, je l'estimerais moins que celui de porter ces fers. Et maintenant, si j'étais affranchi des sollicitudes du saint ministère, si j'avais une santé plus valide, rien ne m'empêcherait d'entreprendre un long voyage pour voir les chaînes de saint Paul, pour visiter la prison où il fut captif. Bien qu'en plusieurs endroits il y ait des monuments de ses grandes actions, je ne trouve rien de si aimable que les stigmates de ses souffrances; et, dans les Saintes Ecritures, il me plaît moins quand il opère des miracles que quand il est maltraité, battu de verges, emprisonné.... Voulez-vous savoir ce que c'est que de porter des fers pour Jésus-Christ? Ecoutez le Sauveur lui-même : *Vous êtes heureux*, dit-il; et en quoi, Seigneur, sommes-nous heureux? Serait-ce de rappeler les morts à la vie? Non. Serait-ce de rendre la vue aux aveugles? Non. En quoi donc sommes-nous heureux? *Quand les hommes vous persécutent*, *qu'ils vous chargent d'outrages*, *qu'ils vous calomnient à cause de moi*.... Ainsi, c'est une grâce que de souffrir pour Jésus-Christ, une grâce plus haute que d'arrêter le soleil et la lune, de remuer le monde. Je la préfère au pouvoir de vaincre et de chasser les démons. Ceux-ci sont moins vexés quand ils sont contraints de nous obéir, qu'en nous voyant enchaînés pour Jésus-Christ. Ce qui fait le bonheur d'être enchaîné pour Jésus-Christ, c'est moins l'espérance de régner un jour avec lui que la pensée de souffrir pour lui. Je proclame les chaînes heureuses, non parce qu'elles ouvrent le ciel, mais parce qu'elles sont portées pour le maître du ciel. Quel plaisir, quel honneur, quelle gloire de se dire qu'on est prisonnier pour Jésus-Christ! Ce sont là des choses dont je voudrais sans cesse parler. Je voudrais tenir cette chaîne, y être attaché, et, privé en réalité de cet avantage, je veux que du moins, par la pensée, par le désir, mon âme en soit enlacée[1].... Pardonnez-moi cette digression; les souffrances de Paul sont mes délices, le banquet de mon cœur. Permettez que je m'y arrête un peu plus. J'ai saisi la chaîne, personne

[1] Act., c. 5, v. 41.

[1] Chrys., *Hom.* 8, sur l'ép. aux Ephés.

re me l'arrachera ; car cette chaîne, c'est l'amour de Jésus-Christ, et je le dis avec l'Apôtre : *Ni les anges ni les principautés, ni les choses présentes ni les choses futures, ni la hauteur ni la profondeur, rien ne pourra nous séparer de l'amour de Jésus-Christ*[1] ».

Quelle foi, quel cœur ! Comme il est altéré de martyre ! L'ivresse de la croix fut-elle jamais plus sublime ? L'amour divin eut-il jamais de plus belles flammes ? Mon Dieu, suscitez à votre Église quelques fous de cette grande folie, et le monde sera sauvé ! Cette image de saint Paul chargé de chaînes, se félicitant au fond d'un cachot du bonheur de souffrir pour son maître, apparaît souvent à la pensée émue de Chrysostome comme un brillant mirage qu'il poursuit de ses ardentes aspirations, comme un idéal dont son œil ne se peut détacher et qu'il brûle de réaliser dans sa vie. Avait-il la révélation intime des grandes épreuves que le Ciel lui tenait en réserve ? Pressentait-il que lui aussi, proscrit, immolé, il tomberait comme l'Apôtre au champ d'honneur pour la cause de Jésus-Christ ? Toutes les fois que le souvenir héroïque du grand docteur de l'univers se lève, tel qu'un astre, devant son regard, son âme est tout à coup inondée de lumière, chaque fibre de son cœur résonne comme la harpe du Prophète : ce sont des cris d'admiration, des élans de poésie et d'amour que la langue des hommes ne connaît pas.

« J'aime Rome, s'écrie-t-il, et je pourrais célébrer sa grandeur, son antiquité, sa puissance, sa beauté, ses richesses, ses hauts faits d'armes ; mais tout cela me touche peu. Je la proclame heureuse, parce que Paul, quand il vivait, a écrit aux Romains, qu'il les a aimés et visités et qu'il est mort au milieu d'eux. Voilà ce qui fait sa gloire, bien plus que tout le reste. C'est un grand corps qui a deux yeux d'un incomparable éclat, la double relique de Pierre et de Paul. La voûte céleste a moins de splendeur quand le soleil la remplit de ses feux, que la ville des Romains avec ces deux flambeaux qui éclairent tout l'univers. C'est de là que seront enlevés au ciel ces deux hommes. Représentez-vous en frémissant le spectacle que verra Rome, Paul se levant du cercueil avec Pierre pour aller dans les airs au-devant du Seigneur ! Qu'elle est belle la rose qu'elle offre au Christ ! Qu'elles sont magnifiques les couronnes dont elle se pare ! De quelles chaînes d'or elle est ceinte ! Quelles sources jaillissent de son sein ! Non, ce n'est ni pour ses trésors, ni pour son faste, ni pour ses monuments que je l'admire, mais pour ces deux colonnes de l'Eglise qu'elle possède !

« Et maintenant, qui me donnera d'embrasser les restes sacrés de Paul, de m'attacher à son sépulcre, de voir la poussière de ce corps qui compléta l'œuvre du Christ, qui portait ses stigmates, qui répandait partout sa doctrine ? Oui, la poussière de ce corps par qui le Christ a parlé, d'où jaillissait une lumière plus vive que l'éclair, une voix plus terrible que la foudre, qui a fait entendre cette belle parole : *Je désire d'être anathème pour mes frères*[1], qui prêchait aux rois sans éprouver aucune crainte, de qui nous avons appris Paul et le Maître de Paul. Le tonnerre est moins redoutable pour nous que sa voix ne le fut pour les démons. Ils ne tenaient pas devant lui ; ils avaient peur de ses vêtements et encore plus de sa parole. C'est elle qui les a enchaînés, qui a purifié l'univers, qui a chassé le vice, ramené la vérité ; ce que sont les chérubins au trône de Dieu, elle l'était à Jésus-Christ ; elle le portait ; avec lui elle a pénétré partout.... Oh ! que je voudrais voir la poussière de cette bouche par laquelle Jésus-Christ a dit tant de grandes et mystérieuses choses, plus grandes que par sa propre bouche, par laquelle l'Esprit a fait entendre de si magnifiques oracles !.. Que n'a pas opéré cette bouche si belle ! Elle a brisé le joug du péché, elle a imposé silence aux tyrans et aux philosophes, elle a enseigné aux barbares la vraie sagesse, elle a rendu le monde à Dieu et rétabli la paix entre la terre et le ciel !... Et non-seulement je voudrais voir la poussière de cette bouche, mais aussi celle de ce cœur qu'on pourrait appeler le cœur de tout l'univers, la source d'innombrables biens, le principe et l'élément de notre vie, d'où l'esprit qui les anime se répandait sur tous les membres de Jésus-Christ.... Cœur fait hostie, cœur plus élevé que le ciel, plus vaste que la terre, plus lumineux que le jour, plus brûlant que le feu, plus fort que le diamant, d'où s'épanchaient des fleuves... Cœur qui a aimé Jésus-Christ comme personne ne l'a aimé ; qui vivait, non de sa vie, mais de la vie de Jésus-Christ ; qui pouvait dire : *Je vis moi, non plus moi, Jésus-Christ vit en moi !* Oui, le cœur de Paul était le cœur de Jésus-Christ, l'autel de l'Esprit-Saint, le livre de la

[1] Chrys., *Hom.* 8, sur l'ép. aux Ephés.

[1] *Ad Rom.* 9, 3.

grâce !... Je voudrais voir la poussière de ces mains qu'ont étreintes les chaînes, qui ont écrit les admirables lettres que nous avons.... la poussière de ces yeux, aveuglés d'abord, ouverts ensuite pour le salut du genre humain, qui ont contemplé le Seigneur dans sa chair et pénétré de leur regard les choses invisibles.... la poussière de ces pieds qui ont parcouru l'univers sans fatigue, et que les entraves n'ont pu retenir dans la prison ébranlée sous leurs pas !... Je voudrais voir ce sépulcre où gisent les armes de la justice, les armes de la lumière, ces membres aujourd'hui vivants, autrefois morts, revêtus de Jésus-Christ, marqués de ses stigmates, remplis de son esprit, pénétrés de sa vie !.... Je voudrais voir ce lion spirituel dont le corps est le rempart le plus assuré, l'imprenable boulevard de Rome !.... Imitons-le, mes frères, car Paul fut homme aussi et de la même nature que nous. Mais parce qu'il a montré pour Jésus un grand amour, il a franchi l'enceinte des cieux et il a place parmi les anges. C'est pourquoi, si nous voulons faire un effort et allumer en nous la même flamme, nous pourrons rivaliser avec ce grand Saint ; et, en effet, si la chose était impossible, il n'eût pas dit : *Soyez* [1] *mes imitateurs comme je le suis du Christ* [2] ».

Dans une grande âme comme celle de Jean, où les plus riches trésors de l'imagination et de la sensibilité sont au service d'une foi intrépide et d'une haute vertu, toutes les convictions sont des flammes, ces flammes dont parle Jérémie, qui, tombées du ciel dans un cœur d'homme, en font un brûlant foyer de lumière et d'amour, illuminent, embrasent tout son être, et, ne pouvant être enfermées au dedans de lui-même, donnent à ses actions un caractère héroïque, à ses paroles une chaleur, un mouvement, un éclat incomparables. Par moments, sans doute, Chrysostome se traîne sous le poids des redites et des longueurs ; mais, au moindre souffle qui réveille l'étincelle sacrée, le discours s'allume, se précipite, vous entraîne ; l'âme de l'orateur est passée dans votre âme et vous enlève à des hauteurs surhumaines ; son éloquence, animée et transfigurée par les feux de l'inspiration, a le lyrisme de David, la solennité d'Isaïe, la splendeur du Thabor. Qu'il célèbre les merveilles de la Création, les bienfaits de la Providence, la modeste homélie qui marchait terre à terre s'élève tout à coup à la hauteur du dithyrambe, et vous croyez entendre avec Job le grand concert des astres du matin, quand, tous ensemble et pour la première fois, ils saluent leur divin Auteur. S'il peint les chastes et délicats attraits d'une amitié chrétienne, ce sont les effusions ravissantes d'une céleste tendresse, et, sous la gravité de la parole sainte, vous sentez palpiter le plus noble et le plus aimant des cœurs. Si c'est de l'amour divin qu'il retrace le caractère et les ardeurs sublimes, on se demande comment de tels accents ont pu sortir de la poitrine d'un homme, et si ce n'est pas une vague de ce torrent des voluptés divines, où s'abreuvent les élus, qui s'est épanchée du ciel sur la terre : les anges ne chantent pas autrement devant le trône du Très-Haut.

Habituellement Chrysostome se plaît à repaître sa pensée des souvenirs héroïques du Christianisme naissant, alors que chaque famille était un cénacle et chaque fidèle un martyr. Personne n'a raconté plus souvent et d'une manière plus saisissante la révolution opérée dans le monde par la prédication évangélique. A sa voix, ces grandes scènes revivent devant vous avec leurs prodiges et leurs émotions : vous vous croyez devant le tribunal du proconsul, vous entendez le confesseur de la foi ; il semble que ses fières réponses s'échappent de votre bouche, que l'hymne de son sang jaillit de vos veines ; et vous aussi, vous éprouvez l'enthousiasme des nobles morts. N'est-ce pas le cœur d'un martyr qui bat dans la poitrine de l'orateur ?

« Quand l'enseignement humain eut été promulgué par les apôtres, pendant qu'ils parcouraient toute la terre, semant les paroles de la vérité, arrachant les racines de l'erreur, détruisant les vieilles lois du paganisme, donnant la chasse à toute iniquité, purifiant le sol, ordonnant aux hommes de s'éloigner des idoles, de leurs temples, de leurs cérémonies, de leurs fêtes, et de s'attacher à la connaissance d'un seul Dieu, maître de tout, et à l'espérance des biens futurs, parlant à tous du Père, du Fils et du Saint-Esprit, prêchant la résurrection et le royaume des cieux, une guerre terrible s'alluma, la plus violente de toutes les guerres. Tout fut en proie au trouble, au tumulte, aux dissensions ; les villes, les peuples, les familles, la terre habitée ou déserte. C'est que les anciennes coutumes étaient bouleversées ; les préjugés, si longtemps dominateurs, étaient

[1] I *ad Corinth.* 4. — [2] Chrys., *Hom.* 32, sur l'ép. aux Rom.

détrônés ; des dogmes nouveaux, inouïs jusqu'alors, entraient dans le monde, et contre eux les rois sévissaient, les magistrats se déchaînaient, les particuliers s'indignaient, la place publique s'emportait, les tribunaux se passionnaient, les glaives étaient tirés, les armes toutes prêtes, et les lois déployaient toute leur rigueur : de là, des châtiments, des supplices, des menaces, et tout ce que les hommes regardent comme effrayant. La mer furieuse, enfantant d'horribles naufrages, est moins agitée que le monde en ce moment. Pour la religion, le père déshéritait son fils, la bru renonçait à sa belle-mère, les frères se divisaient, les maîtres maltraitaient leurs serviteurs, la nature était en discorde avec elle-même, la guerre, non-seulement civile mais domestique, régnait dans toutes les maisons. Le Verbe, en effet, tel qu'un glaive, pénétrait partout, et, retranchant ce qui était malade de ce qui était sain, excitait la division et les luttes, et soulevait de toutes parts contre les fidèles des haines et des colères. Les uns étaient jetés en prison, les autres traînés devant les juges et sur la route qui menait à la mort. A ceux-ci, on confisquait leurs biens, ceux-là étaient chassés de leur pays, et souvent même condamnés à perdre la vie ; et les malheurs pleuvaient de tous côtés plus serrés que la neige. Au dedans combats, au dehors périls, et par les étrangers, et par les amis, et par ceux mêmes que les liens du sang avaient rapprochés. A cette vue, le bienheureux Paul, le précepteur de l'univers, le docteur des dogmes célestes, sentant que les tribulations étaient sous les yeux et sous les mains des fidèles, tandis que les prospérités n'existaient pour eux qu'en espérance et en promesse : ici, le royaume des cieux, la résurrection, des biens à obtenir qui dépassent toute pensée et toute parole ; là, les fournaises, les réchauds, les épées, les supplices, tous les genres de mort, non en perspective, mais actuellement et réellement ; considérant d'ailleurs que ceux qui devaient lutter contre de tels ennemis venaient de quitter à peine les autels des idoles, les plaisirs, les délices, une vie d'enivrement pour embrasser la foi, et qu'ils n'étaient point habitués aux sublimes méditations de la vie éternelle, mais encore enchaînés aux choses présentes, et que vraisemblablement plusieurs d'entre eux faibliraient et succomberaient sous des attaques sans cesse renouvelées : — Vois ce qu'il fait, ce confident des secrets célestes, et admire sa sagesse. — Paul, dis-je, entretient continuellement les Chrétiens de la vie à venir, il place devant leurs yeux les récompenses, il leur montre les couronnes, il les encourage et les console par l'espérance des biens éternels. Que leur dit-il ? « *C'est notre conviction que les souffrances du temps sont sans proportion avec la gloire future qui sera révélée en nous*[1]. Que me parlez-vous de blessures, de bourreaux, de supplices, de faim, de proscription, de pauvreté, de chaînes ? Employez contre moi tout ce que vous voudrez, les choses qui semblent le plus formidables aux hommes ; tout cela n'est rien au prix de ces récompenses, de ces couronnes, de ces divines rémunérations : l'un finit avec la vie, l'autre n'a pas de fin. Les misères sont de courte durée, elles passent ; les félicités ne vieillissent jamais, elles sont immortelles[2]... » Avec ces pensées, la prison, les tortures, les outrages, les condamnations, les maux les plus affreux cessent d'être des maux... On les désire, on s'y complaît, on y met sa gloire comme Paul lui-même quand il s'écrie : *Je me réjouis dans mes souffrances, et je complète dans ma chair ce qui manque à souffrir au Christ*[3]... Une fille jeune, faible, du corps le plus délicat, était étendue sur le chevalet, cruellement déchirée, toute couverte de son propre sang, et, comme une fiancée qui reçoit des hommages, elle souriait aux souffrances à cause du royaume des cieux dont les couronnes lui apparaissaient au milieu même du combat. Quel spectacle c'était de voir un tyran entouré de soldats, de glaives étincelants, d'armes de toute espèce, vaincu par une jeune enfant[4] ! »

Mais ces sublimes élans, ces ardentes extases n'empêchaient pas Chrysostome de veiller avec une sollicitude constante et tendre sur ce peuple d'Antioche dont il était le guide, le pasteur, l'oracle, que dis-je ? l'orgueil, l'âme et la vie. Le cœur du peuple battait dans le cœur du prêtre, et le prêtre ne semblait exister que pour le peuple : c'était de l'un à l'autre une confiance affectueuse, une amitié vive, dont aucune parole ne peut dire l'abandon délicat et l'aimable intimité. Chrysostome, succombant à la fatigue, était-il obligé de s'imposer quelques jours de silence, de prendre un peu de repos à la campagne, on eût dit, à voir la cité triste et morne, qu'un grand malheur l'avait frappée. Revenait-il, faible, languissant, reprendre posses-

[1] *Ad Rom.*, 8. — [2] Chrys., *Hom.* sur la gloire dans la trib., t. 3, p. 1[illegible]. — [3] *Ad Coloss.*, c. 1, v. 24. — [4] Chrys., *ibid.*, n. 4.

sion de sa tribune, c'étaient des transports de joie, des acclamations de bonheur, toute la ville était en fête. Mais aussi, de la part de l'orateur bien-aimé, quelles saintes et délicieuses effusions de tendresse !

« Je ne me suis absenté qu'un jour, disait-il après un rapide voyage, et il me semble que je suis resté tout un an loin de vous, tant j'étais triste et ennuyé ! Par la peine que vous avez vous-mêmes éprouvée, vous pouvez juger de la mienne. Lorsqu'un petit enfant est arraché du sein de sa mère, ou qu'on le porte, il se tourne et se retourne pour la chercher ; ainsi, moi, arraché du milieu de vous, comme du sein maternel, toutes mes pensées me ramenaient vers cette sainte assemblée [1] ». Une autre fois, après une indisposition qui l'avait retenu chez lui plusieurs jours : « J'éprouve aujourd'hui, s'écria-t-il, en me retrouvant avec vous, le même sentiment que si je revenais d'un long voyage. Quand deux amis ne peuvent se voir, qu'importe qu'ils vivent dans la même cité ? Sans avoir quitté ma maison, j'étais aussi privé que si une grande distance m'eût séparé de vous, car je ne pouvais vous entretenir. Mais pardonnez-moi mon silence, c'était l'effet de la maladie, non de la paresse. Félicitez-moi de ma guérison ; moi, bien-aimés, je me réjouis de vous avoir recouvrés. Dans mes souffrances, ce que je supportais avec plus de peine, c'était de ne pouvoir prendre part à cette chère assemblée ; et maintenant que me voilà rétabli, je préfère à la santé le plaisir de jouir librement de votre affection. La soif de la fièvre n'est pas plus vive que le désir de revoir nos amis quand nous en sommes privés. Comme le fiévreux soupire après l'eau fraîche, l'ami absent soupire après ses amis. Mais puisqu'il m'est donné de reparaître ici, rassasions-nous, s'il se peut, les uns des autres, nous n'en éprouverons aucune satiété [2] ». Dans une autre circonstance, brisé par l'excès des travaux, il était allé respirer l'air pur des montagnes et se retremper dans la solitude et la liberté. Mais des lettres et des messages réitérés vinrent l'arracher bien vite aux douceurs d'un délassement nécessaire. Il dut revenir, à peine convalescent, reprendre un joug qu'il aimait, mais dont il était parfois écrasé. « Est-ce bien vrai, dit-il en remontant sur l'ambon, est-ce bien vrai que vous vous êtes souvenus de moi durant mon absence ? Quant à moi, je n'ai pu vous oublier un instant ; en quittant la ville j'ai gardé votre souvenir. Ceux qui sont épris de la beauté physique, portent dans leur pensée, partout où ils vont, le visage qu'ils aiment ; ainsi, nous, touchés de la beauté de vos âmes, nous en portons toujours l'image dans notre cœur ; et comme les peintres par le mélange des couleurs reproduisent la forme des objets, de même, nous, en nous représentant votre zèle pour nos synaxes, votre empressement pour la prédication, votre bienveillance pour le prédicateur, et tout le bien qui vous distingue, nous faisions avec des vertus, en guise de couleurs, le portrait de vos âmes ; le contempler adoucissait pour nous l'ennui de l'absence. Assis ou debout, en repos ou en mouvement, dedans ou dehors, ces pensées nous suivaient toujours ; nos songes mêmes nous entretenaient de votre affection, et la nuit aussi bien que le jour nous nous nourrissions avec délices de ces souvenirs, nous rappelant cette parole de Salomon : *Je dors, et mon cœur veille*[1]... Sans doute, le délabrement de mes forces eût exigé un plus long séjour aux champs, dont l'air m'était salutaire ; mais la violence de votre affection ne l'a point permis ; elle se récriait, et me réclamait si fort, que j'ai dû partir avant l'époque fixée, et venir chercher ici dans cette réunion la santé, le plaisir, tous les biens. J'ai cédé à vos instances, j'ai préféré rentrer sans être guéri que d'attendre ma guérison en contrariant votre charité ; car de là-bas j'entendais vos reproches, des lettres me les apportaient tous les jours... reproches d'amis qui prouvent combien vous savez aimer. C'est pourquoi je me suis levé, j'ai accouru vers vous [2] ».

Quel homme ! quel prêtre ! Faut-il s'étonner qu'un peuple d'une fibre délicate, d'une organisation poétique, bon et affectueux quoique mobile, éprouvât pour lui une vraie passion ? On eût voulu l'entendre toujours. Enroué, malade, n'en pouvant plus, il se traînait à l'ambon, et par quelques mots du moins apaisait la soif des âmes. Au moindre événement qui émût la cité, elle se précipitait vers lui comme vers son consolateur et sa providence visible ; elle ne pensait que par lui. Survenait-il un tremblement de terre, et ils étaient alors très-fréquents à Antioche, il fallait que Chrysostome rassurât la foule épouvantée. Un jour, au milieu de sa terreur, elle l'implora vainement ; malade, il était retenu à la campagne et contraint de gar-

[1] Chrys., *Hom.* sur ces paroles : *Je lui résistai en face...*, n. 1. — [2] Chrys., sur la parab. des tal. n. 1.

[1] Cant. 5, 2. — [2] Chrys., *Hom.* de la pénit., n. 1.

der le lit. On court le chercher à une grande distance, on le supplie de parler, et lui, faible, anéanti par le mal, se ranime, les remercie d'être venus, les suit dans une église champêtre, et, dût il y perdre la vie, s'efforce de calmer par de bonnes et saintes paroles les frayeurs dont il est témoin.

« Je vous vois, dit-il, tout couverts de sueur; mais comme la prédication m'a guéri, le chant des psaumes vous a délassés. Ni la maladie ne retient ma langue captive, ni la fatigue ne vous empêche de m'écouter, ou plutôt, dès que la parole s'est fait entendre, toute lassitude a disparu... Quant à moi, en dépit de la souffrance et de tous les obstacles, je n'ai cessé de penser à votre affection, et j'ai voulu me trouver au milieu de vous aujourd'hui dans cette belle solennité. Jusqu'à présent j'étais forcé de garder le lit, mais Dieu a pris ma faim en pitié, car j'étais affamé de vous parler autant que vous de m'entendre. Une mère malade aime mieux sentir sa mamelle tiraillée par son enfant que de le voir desséché par la faim. Que mon corps soit donc tiraillé, je le veux, car avec plaisir on donnerait son sang pour des hommes qu'anime une piété si parfaite, un si grand désir d'instruction [1] ».

« Je crains bien, disait-il une autre fois, de ne pouvoir répondre suffisamment à vos désirs. Telle une tendre mère se désole, lorsqu'ayant un petit enfant à allaiter, elle ne peut lui offrir abondamment la source du lait. Cependant elle lui donne sa mamelle bien que tarie; et lui, la prend, la tire, la réchauffe toute glacée entre ses lèvres, et y puise plus de nourriture qu'elle n'en contient. La mère souffre cruellement tandis que son sein est ainsi tiraillé; mais elle ne repousse pas son cher nourrisson, car elle est mère, et tout souffrir lui semble plus doux que d'affliger ce qu'elle a mis au monde [2] ».

Mais si Jean subissait volontiers cet affectueux despotisme d'une popularité pure et sainte, il n'en accueillait qu'avec peine les témoignages bruyants. « Je ne veux, disait-il sans cesse, ni de vos applaudissements ni de ce tumulte. Tout mon désir est, qu'après avoir écouté en silence ce que je dis, vous le mettiez en pratique. Voilà les louanges que j'ambitionne..... Vous n'êtes point au théâtre ni devant des acteurs; c'est ici une école spirituelle, et tout ce que vous avez à faire est de prouver votre docilité par vos œuvres. Alors seulement je me croirai récompensé de mes peines; mais jusqu'à présent vous me forcez à désespérer. Je n'ai cessé, soit en public, soit en particulier quand vous venez me voir, de vous détourner d'une malheureuse habitude. Mes avertissements, mes prières demeurent sans fruit... Cela m'afflige et me désole. Si vous refusez de vous corriger, je vous interdirai l'entrée du saint lieu et la participation des mystères immortels, comme aux fornicateurs et aux meurtriers [1] ».

Toutefois, ces acclamations obstinées, cet unanime élan de sympathies populaires, n'empêchaient pas certaines oppositions de se faire jour. Des murmures se glissaient entre les louanges, et montaient aussi à l'oreille de Chrysostome. Une si haute vertu pouvait-elle exister sans contradicteurs? A la splendeur du talent et de la popularité se joignaient, pour lui faire des jaloux et des ennemis, l'intrépidité de son zèle et les saintes audaces de sa parole; d'ailleurs, l'envie et la haine naissent inévitablement sous les pas de toute supériorité, et s'y attachent comme ces insulteurs à gage attachés au char des triomphateurs sur la route du Capitole. La Providence, qui soumettait à cette épreuve la grande âme de Jean, ne voulait que rehausser d'un plus vif éclat les dons illustres dont elle l'avait couronnée. Ecoutez-le parler: « Ici, du moins, dans la maison du Seigneur, recevez-moi avec charité, et quand je dis: *Paix à vous*, répondez: *Et à ton esprit;* répondez, non de bouche mais de cœur; car, mon frère, si dans cette enceinte tu me dis: Paix, et qu'ailleurs tu m'attaques, tu me poursuives de tes outrages, qu'est-ce que cette paix? Pour moi, tu as beau me haïr, je te bénis du fond de mon âme, avec une affection sincère, et je ne puis dire aucun mal de toi, car j'ai des entrailles de père. Si par moments je te blâme, c'est ma sollicitude pour ton salut qui m'inspire mes reproches; et toi, tu me mords en secret!..... Ce qui m'afflige, ce n'est pas d'être insulté ou repoussé, c'est qu'en me refusant la paix tu provoques contre toi-même la justice de Dieu... Mais vous aurez beau redoubler d'injures à mon égard, je ne cesserai jamais de vous souhaiter la paix, jamais je ne secouerai sur vous la poussière de mes pieds, non que je veuille désobéir au Seigneur, mais parce que je vous aime d'un ardent amour. Il est vrai, je n'ai rien fait pour vous de bien difficile; je ne viens pas de loin,

[1] Chrys., *Hom.*, après le tremblement de terre, n. 1. — [2] Chrys. *Hom.* 2, sur ces paroles: *J'ai vu le Seigneur*, n. 1.

[1] Chrys., *in Matth.*, *Hom.* 17, *in fin.*

je n'ai ni la pauvreté ni le vêtement d'un apôtre, je ne vais pas pieds nus, avec une seule tunique. Je suis le premier à m'accuser; mais ma faute n'est pas l'excuse des vôtres..... Accueillez-moi, comme l'ordonne saint Paul, avec bienveillance et charité. Du moins, aimez-vous les uns les autres, et corrigez-vous. Ce sera pour moi une suffisante consolation de vous voir pratiquer le bien et devenir meilleurs; et je vous montrerai une plus vive charité, si je vous aime davantage à mesure que vous m'aimez moins [1] ».

Mais ce n'étaient point ces rares contradictions, à peine visibles dans l'unanimité de la faveur populaire, qui contristaient l'âme généreuse de Chrysostome. Ce peuple, si fier de son pasteur, si prompt à l'applaudir, l'affligeait surtout par sa malheureuse mobilité. Mêlant l'imagination à la foi, il aimait les solennités religieuses et remplissait l'église certains jours; mais assez souvent il la laissait vide. On eût dit qu'à ses yeux l'éloquence du grand orateur perdait la moitié de son attrait, quand elle n'était pas rehaussée du prestige des pompes sacrées. Parfois l'hippodrome faisait déserter l'autel. Le vent de la frivolité, emportant au loin ces âmes légères, effaçait en un clin d'œil les traces d'un travail ardent et prolongé. L'homme de Dieu, qui semblait tenir dans ses mains le cœur de la multitude, tombe alors dans le découragement. Comme Jésus à Gethsémani, il fait, pour réveiller ses disciples, d'impuissants efforts. Triste comme son âme, sa parole déplore ses espérances déçues.

« Est-ce en vain, s'écrie-t-il, que je cours, que je travaille? N'ai-je semé que sur la pierre, parmi les ronces? Je crains que mes efforts n'aboutissent à rien... Dieu sans doute me tiendra compte de ma bonne volonté : j'en ai la ferme assurance... Mais, quand je vous vois ainsi ne pas faire un pas dans la vertu, je gémis, je me désole comme le laboureur dont les fatigues et les sueurs sont perdues [2] ».

« Autrefois, s'écriait-il encore, les maisons étaient des églises; aujourd'hui l'église est une maison. Alors on ne disait rien de mondain dans les maisons; maintenant on ne dit rien de spirituel dans l'église. Vous y portez les affaires et les discussions de la place publique, et même quand Dieu parle, loin de faire silence pour l'écouter, vous vous entretenez des choses les plus opposées au but de nos réunions [1]..... Oserai-je le dire? L'église est devenue un théâtre. Les femmes y viennent parées avec plus d'inconvenance et d'impudeur que des courtisanes. Elles y traînent à leur suite les débauchés. Si quelqu'un veut corrompre une femme, nul lieu, je crois, ne lui paraît plus convenable pour cela que l'église. Si l'on veut vendre ou acheter, on trouve l'église plus propre au négoce que le marché. On y médit, on y entend médire plus qu'ailleurs; et si vous êtes curieux de nouvelles, vous en apprendrez plus ici qu'au tribunal ou chez le pharmacien. Est-ce tolérable? Pouvons-nous le supporter? Tous les jours je me fatigue, je me déchire pour que vous emportiez d'ici un enseignement utile. Vous sortez avec plus de dommage que de profit [2]... Les choses en sont venues à ce point que tout est perdu, tout est corrompu. L'église ne diffère pas d'une étable de bœufs, d'ânes ou de chameaux; je cherche une brebis, je n'en vois pas une seule; car tous regimbent à l'instar de chevaux et d'ânes sauvages, et remplissent le saint lieu d'ordures : c'est le nom qu'il faut donner à leur entretien [3] ».

« Je voudrais, disait-il une autre fois, reprendre la suite de mes travaux; je n'en ai pas le courage. Un nuage de tristesse s'est abattu sur ma pensée, que dis-je? non-seulement de tristesse, mais d'indignation. Je ne sais que faire, j'hésite. Quand je songe, en effet, qu'au premier souffle du démon vous avez oublié mes enseignements de chaque jour pour vous précipiter tous à ces jeux sataniques, puis-je avoir la moindre ardeur à recommencer un ministère qui obtient si peu de fruit?... J'ai honte, croyez-le, je rougis de travailler en vain, de répandre sur des pierres la semence évangélique... Qui ne déplorerait votre conduite et ne me trouverait malheureux?... N'est-ce donc que pour charmer vos oreilles ou capter vos louanges que je parais à cette tribune? Si de mes paroles vous ne tirez aucun bénéfice, il vaut mieux que je garde le silence; car je ne voudrais pas être pour vous la cause d'une plus sévère condamnation [4] ».

Et aussitôt, craignant d'avoir frappé trop fort, il ajoute avec une bonté délicate : « Je sens que j'ai usé de reproches trop vifs. Pardonnez-le-moi. La douleur d'ordinaire ne garde pas de

[1] Chrys., *Hom.* 32, sur S. Matth. — [2] Chrys., sur S. Jean, *Hom.* 13.

[1] Chrys., *Hom.* 3[illegible], sur S. Matth., n. 7. — [2] Chrys., *Hom.*, 36, sur la 1re aux Corinth., n. 7. — [3] Chrys., *Hom.* 88, sur S. Matth. n. 4. — [4] Chrys., *Hom.* 6, sur la Genès., n. 1.

mesure. Mais ce n'est pas d'une poitrine ennemie que sortent mes paroles ; elles viennent d'un cœur plein de sollicitude et de tendresse pour vous : Je me relâche donc de ma sévérité. Il me suffit d'avoir arrêté le progrès du mal ; je veux animer encore votre charité d'une douce espérance et vous préserver du découragement où je suis [1] ».

Ce découragement, il est vrai, va parfois jusqu'à la défaillance. A la vue de cette incorrigible mobilité, de ces protestations de repentir si souvent renouvelées et toujours démenties, de ces vices, de ces préjugés, de ces misères de l'âme et du corps qui défient son éloquence et sa charité, Chrysostome, abattu, désolé, désespère de son ministère ; la pensée de la retraite lui vient à l'esprit. Mais aussitôt, tel que Pierre fugitif, une voix puissante lui fait honte de sa faiblesse et le ramène au combat. « Non, s'écrie-t-il, je ne puis abandonner mon œuvre, j'y suis attaché jusqu'à la fin de mes jours [2].... Si vous persévérez dans le mal, après mes avis répétés, je ne cesserai pas pour cela de les répéter encore. La source jaillit et le fleuve coule, bien que personne n'y vienne puiser ou boire : ainsi le prédicateur ; il doit parler, même quand nul n'écoute...... Jérémie, voyant que les Juifs se moquaient de ses menaces et des maux qu'il leur prédisait, en proie tous les jours à leurs railleries, eut la pensée d'abandonner sa mission de prophète ; la faiblesse humaine atteignant un moment son cœur, et ne pouvant plus supporter ces outrages et ces sarcasmes, il disait : *Je ne parlerai plus, je n'annoncerai plus le nom du Seigneur*... Mais aussitôt il ajoute : *Un feu dévorant s'est allumé dans mes os, et voilà que tout mon corps est dissous*.. [3] ! — Or, si lui, raillé, insulté chaque jour, subit un tel châtiment pour avoir voulu se taire, serions-nous dignes de pardon, nous qui n'avons éprouvé encore rien de pareil, si, pour la négligence de quelques-uns, nous allions perdre tout courage et renoncer à l'enseignement de la doctrine, surtout quand nous avons sous les yeux tant de fidèles attentifs [4] ? »

La voix de l'indulgence parle aussi haut dans le cœur de Chrysostome que celle du devoir, et cette affectueuse indulgence ne l'abandonne jamais. Elle double l'attrait de son talent, et c'est elle, peut-être plus que son éloquence, qui touche, captive ces natures mobiles, et les ramène toujours, malgré de fréquentes infidélités, à leur éloquent ami. Ces assemblées, qu'il préside et qu'il charme, si nombreuses qu'elles soient d'ordinaire, ne sont que des réunions de famille où, comme un père au milieu de ses enfants, il discute avec un délicieux abandon les intérêts éternels, souvent aussi les intérêts temporels de ses auditeurs. Quelle verve piquante et quelle aimable complaisance ! Quels coups de tonnerre et quel accent de bonté ! Grand et sublime, il est parfois d'une ravissante naïveté. Comme il connaît ce peuple ; et, tout en le grondant, quelle paternelle pitié pour ses entraînements, quels délicats ménagements pour sa faiblesse ! Il veut que toutes les précautions soient prises pour qu'il se trouve bien à l'église pendant la prière publique. Mais lorsque, dédaigneux de ces attentions multipliées du pasteur, ils allèguent, pour motiver leur absence, la saison brûlante et le poids du jour, que pourtant ils savent braver au cirque et sur la place publique, il se moque de leur mollesse.

« Ne voyez-vous pas, leur dit-il, les athlètes des jeux olympiques debout, en plein midi, au milieu de l'arène, comme dans une fournaise, recevant sur leurs membres nus, tel que des statues d'airain, les plus vifs rayons du soleil, et luttant contre la poussière et la chaleur, afin d'attacher une feuille de laurier à leur tête assaillie par tant de souffrances ? Pour vous, ce n'est pas une couronne de laurier, mais la couronne de justice qui doit récompenser votre attention, et nous nous gardons bien de vous retenir jusqu'au milieu du jour ; mais, dès le matin, nous vous renvoyons par ménagement pour votre faiblesse, tandis que l'air est encore frais et que la réverbération de la lumière ne l'a pas échauffé. Ici, d'ailleurs, le soleil ne darde pas ses feux sur vos têtes nues ; nous vous recevons sous un plafond admirable, et, outre l'avantage de cet abri, nous avons tout disposé dans cette enceinte pour que vous y soyez commodément, et qu'une plus longue assistance à nos discours ne vous cause aucune fatigue [1]. Ne soyez donc pas plus lâches que vos petits enfants qui vont à l'école : ils n'oseraient rentrer à la maison avant midi. Sevrés depuis peu, ayant à peine cinq ans, ils supportent, dans un corps jeune et délicat, la chaleur, la soif et tous les ennuis, et travaillent courageusement jusqu'au milieu du jour assis sur les bancs de la

[1] Chrys., *Hom.* 6, sur la Genes. n. 2. — [2] Chrys., sur S. Matth., *Hom.* 32, n. 7. — [3] Jerem., 20, 8.— [4] Chrys., *de Lazaro*, dis. 1. n. 1.

[1] Voir aussi *Hom.* 48, sur S. Jean, n. 4.

classe. Imitons au moins ces enfants, nous, hommes, arrivés à la plénitude de la vie ; car, si nous n'avons pas la force d'écouter des exhortations à la vertu, comment espérer que nous saurons souffrir et mourir pour elle[1] ? »

Au fond, et malgré ses plaintes réitérées, Chrysostome était sûr de ce peuple ; il le gouvernait à son gré par la parole et par l'amour ; car il l'aimait et il en était aimé, et c'était entre l'un et l'autre, comme entre deux amis, un continuel échange de confiance, de dévouement, de tendresse. Sérieuse et profonde autant que sainte, l'affection de Jean pour son troupeau ne ressemblait en rien à ces menteuses adulations des ambitieux et des tribuns qui enivrent la multitude pour l'asservir. C'est du fond même de ses entrailles que sortaient des paroles comme celles-ci : « Je vous porte tous dans mon cœur, vous occupez toute ma pensée. Le peuple est immense, mais la charité est immense aussi, et vous n'êtes pas à l'étroit dans mon âme. Je n'ai d'autre vie que vous et le souci de votre salut[2] ». Les actes répondaient aux déclarations. L'existence de Chrysostome n'était, en effet, qu'une longue immolation au bonheur du peuple. L'éclairer, le consoler, le rendre meilleur, le pénétrer du sentiment de sa valeur en Jésus-Christ, le mettre en possession de tous les biens de la vertu, c'est à quoi tendaient tous ses efforts : il y usait sa vie. Le peuple, de son côté, s'abandonnait sans réserve à Chrysostome, heureux de trouver en lui, non-seulement un protecteur et un guide, mais un chef, le chef le plus désintéressé, le plus dévoué, le plus intrépide. Cette étroite union, cette espèce de solidarité entre le pasteur et le troupeau, cette dictature spirituelle, si aimée et si obéie, ne laissait pas que de porter ombrage à quelques esprits rétifs et jaloux, à quelques riches blessés des véhémentes objurgations de l'orateur ; lui, il y puisait un sentiment plus profond de ses devoirs, un plus ardent courage à tout braver pour les remplir. De là, des paroles qui semblent audacieuses et provocatrices, qui n'étaient que le cri d'une conscience émue : « Que tel riche, tel grand se fâche et prenne de hauts airs vis-à-vis de moi : cela m'inquiète à peu près comme une fable, une ombre, un songe. Est-ce qu'au tribunal de Dieu ces princes de la cité me seront de quelque secours ? Est-ce qu'ils me couvriront de leur patronage, quand je serai accusé devant le grand juge, quand il me demandera compte de ma mission, et qu'il me reprochera de n'avoir que faiblement défendu la sainteté de ses lois[1] ?»

« On me reproche, disait-il dans une autre circonstance, de parler trop souvent en faveur des pauvres. — Ne fatigue pas tes auditeurs, ne sois pas indiscret. Permets à chacun de suivre l'inspiration de son cœur. Tu nous humilies, tu nous fais rougir. — Je n'accepte pas cette observation. Paul hésitait-il à se rendre importun en faveur des malheureux, à demander l'aumône? Si je vous disais : Donnez-moi, portez chez moi, ce serait chose honteuse; et encore, que sais-je ? car qui sert l'autel doit vivre de l'autel. Mais, enfin, vous seriez admis à objecter que je plaide mon propre intérêt. Or, vous le savez, c'est pour les indigents, ou plutôt pour vous-mêmes que je supplie, et voilà pourquoi je m'exprime en toute liberté. Qu'y a-t-il donc de si honteux à dire : Donnez au Seigneur qui a faim, vêtissez-le, car il est nu ? Lui-même, le maître de l'univers, lui dont toute créature a besoin, qui n'a besoin d'aucune, n'a-t-il pas dit : *J'avais faim, vous ne m'avez pas donné à manger ?* Et s'il a tenu ce langage, pourquoi rougirais-je de le tenir ? A Dieu ne plaise ! Non, je ne rougirai pas, mais je crierai : Donnez aux pauvres, et je crierai plus fort que les pauvres eux-mêmes. Si quelqu'un pouvait prouver qu'en faisant ainsi nous voulons attirer à nous, et sous le prétexte de charité, nous enrichir, nous mériterions le mépris des hommes et les foudres du Ciel, nous serions indignes de vivre. Mais, par la grâce de Dieu, il ne s'agit nullement de nous ; c'est à nos frais, sans aucune charge pour personne, que nous annonçons l'Evangile : non que je travaille de mes mains comme l'Apôtre, mais parce que mes propres revenus me suffisent. Aussi, je le dis avec toute assurance, je ne cesserai de le redire : Donnez aux pauvres, et je serai l'inexorable accusateur de ceux qui ne donnent pas[2] ».

L'engagement qu'il prenait par ces derniers mots, l'intrépide orateur le tient largement. Après un tremblement de terre qui avait ramené la piété dans la ville à la suite de la terreur, il félicite le peuple de son retour à Dieu, mais il ajoute : « Où sont maintenant les chefs, les grands, tous ces hauts protecteurs de la cité ? C'est vous qui en êtes les tours, le rempart, la

[1] Chrys., *Hom.* 2, sur le chang. de nom, n. 1. — [2] Chrys., *Hom.* 9, au peuple d'Antioche.

[1] Chrys., *Hom.* 17, sur S. Matth., n. 7. — [2] Chrys., *Hom.* 43, sur la 1re aux Corinth., n. 1 et 2.

solidité. Eux, par leur méchanceté, ils l'ont mise à deux doigts de sa perte ; vous, par vos vertus, vous l'avez sauvée. Qu'on demande pourquoi la ville a tremblé sur ses fondements, la réponse est dans l'esprit de tous : c'est l'œuvre de l'avarice, de l'injustice, de l'orgueil, de la mauvaise foi. De qui ? des riches. Qu'on demande, au contraire, comment elle a échappé au péril, on répondra : Par les prières, par les veilles pieuses, par les chants sacrés. De qui ? des pauvres. Ce qui a failli perdre Antioche vient d'eux ; ce qui l'a délivré vient de vous [1] ! »

Ces vives sorties, si blessantes pour ceux qui en étaient l'objet, si étranges sur les lèvres d'un apôtre de la charité, étaient pourtant trop justifiées par l'incroyable attitude d'un grand nombre de maisons opulentes de cette époque. Là, un faste insolent, de perpétuelles orgies, des nuées d'esclaves pour servir les caprices d'un parvenu, les pratiques les plus infâmes de l'usure avec les prodigalités les plus dégoûtantes, des masses d'or enfouies par l'avarice à côté d'ouvriers sans travail, de colons désespérés, d'une foule de malheureux que leurs créanciers faisaient vendre sur la place publique, ou qui vendaient eux-mêmes leurs propres enfants pour payer l'impôt. Cette vue a déchiré l'âme de Chrysostome, et lui arrache des cris terribles d'indignation : ce sont les cris de l'humanité opprimée, du sang rédempteur foulé aux pieds de l'orgueil, du sybaritisme, de l'injustice. Dans cette métropole brillante de la Syrie, où l'on comptait tant de fortunes colossales, aux portes de ces splendides demeures où de fières matrones, étendues sur des lits d'ivoire, passaient leur vie à s'adorer elles-mêmes, dans ces rues encombrées de somptueuses litières, de chevaux aux freins d'or, de chars aux roues d'argent, étincelants de pierreries, une misère immense étalait au grand jour les plus hideuses dégradations. Et l'apôtre du Christ aurait pu étouffer dans son cœur sa colère sainte ! Il aurait pu sourire aux oppresseurs en consolant les opprimés !

Du reste, ces faux Chrétiens sur lesquels il tenait suspendu le glaive de sa parole, se vengeaient des accusations de l'Eglise en l'accusant à leur tour. N'est-elle pas riche, disaient-ils ? Que fait-elle de ses trésors ? Et ils lui renvoyaient en foule les malheureux qu'ils refusaient de secourir. Jean répond, avec l'éloquence des faits, à ces perfides insinuations : « Qu'est-ce à dire ? Parce que l'Eglise fait l'aumône, tes péchés sont-ils rachetés ? Parce qu'elle donne, es-tu dispensé de donner ? Alors, parce qu'elle prie, tu n'as jamais à prier ? Parce que d'autres jeûnent, tu vivras dans l'orgie ? Ne sais-tu pas que si le Seigneur a porté la loi de l'aumône, c'est plutôt en faveur du riche qu'en faveur du pauvre ? Le prêtre t'est-il suspect ? Pratique par toi-même la charité, tu n'en auras que plus de mérite... Au temps des apôtres, quand on vivait de la vie des anges, quand tout était commun entre les fidèles, on murmurait déjà contre les dispensateurs de l'aumône. Mais croyez-vous avoir justifié votre égoïsme en disant que l'Eglise est riche ? Si l'Eglise a de grandes ressources, elle a aussi de grandes charges. Comptez les pauvres inscrits sur ses listes, comptez les infirmes qu'elle secourt. Examinez, scrutez, nous sommes prêts à vous rendre compte. Mais quand vous aurez acquis la preuve que les dépenses ne sont pas au-dessous des recettes, et que plus d'une fois elles leur sont supérieures, je vous demanderai, à mon tour, ce que vous répondrez à Jésus-Christ le jour où vous paraîtrez à son tribunal et qu'il vous dira : *J'étais nu, j'avais faim, et vous ne m'avez pas nourri, vous ne m'avez pas vêtu ?* Quelle sera votre défense ? Citerez-vous tel ou tel qui n'a pas fait mieux que vous ? Nommerez-vous des prêtres coupables ? — Que t'importe ? dit le Seigneur. Je t'accuse de tes péchés. Il s'agit de prouver, non que d'autres sont aussi coupables que toi, mais que tu n'es pas coupable toi-même. — Du reste, si l'Eglise possède quelques biens, c'est vous qui l'y contraignez. Donnez, suivant les lois apostoliques, et votre charité sera notre revenu, et nous aurons dans votre cœur un trésor inépuisable. Mais parce que vous ne songez qu'à thésauriser et que vous enterrez votre argent, l'Eglise est chargée de dépenses auxquelles il faut bien qu'elle pourvoie. A qui incombe le soin de tant de veuves, de tant de vierges, de tant de malheureux sans asile, et des captifs, et des malades, et des estropiés, et d'une foule de nécessiteux ? Faut-il repousser ces misères ? Faut-il fermer le port à tous ces naufragés ? Et qui donc répondra à ces cris de douleur ? Qui essuiera toutes ces larmes ? Ne dites plus au hasard ce qui vous passe par la tête. Sachez-le de nouveau, nous sommes prêts à vous rendre compte [1] ».

[1] Chrys., *Hom.* après le tremblement de terre.

[1] Chrys., *Hom.* 21, sur la 1er aux Corinth., *in fin.*

Même dans les plus vifs emportements de l'orateur, on ne sent jamais que le frémissement de la charité. Sa vie était si pure, son désintéressement si parfait, il montrait dans toute sa conduite des intentions si droites, une âme si grande et tant de dévouement, et, à travers les foudres contre le pécheur superbe, tant d'indulgence et de compassion pour la faiblesse et le repentir, qu'on eût dit moins un prêtre qu'un prophète. Antioche courait au fils d'Anthusa, comme Jérusalem au fils de Zacharie sur les bords du Jourdain. Les murmurateurs, ceux qui détestaient un zèle prompt à flageller leurs vices, s'inclinaient respectueusement devant une vertu surhumaine. Chacun comprenait que, douce ou menaçante, sévère ou paternelle, sa voix était celle du devoir ; les uns la redoutaient comme le remords, les autres l'aimaient comme l'espérance, tous l'écoutaient comme l'écho de la voix de Dieu. Pour ses coopérateurs eux-mêmes, elle avait l'autorité de la loi. «Loin de cette table sainte, leur disait-il, tout homme inhumain, tout homme cruel et sans miséricorde, tout homme impur ! Je m'adresse à vous qui communiez, et à vous aussi, ministres de la communion ; car il est nécessaire de vous rappeler que cette distribution des dons sacrés doit être faite avec une grande attention. Vous n'encourriez pas un léger châtiment, si, convaincus qu'un homme est plongé dans le vice, vous l'admettiez au banquet divin..... Qu'il soit général, qu'il soit préfet, qu'il porte le diadème, s'il est indigne, arrête-le ; ton pouvoir est au-dessus du sien. Si on avait confié à ta garde une source d'eau pure pour abreuver le troupeau, souffrirais-tu qu'une brebis couverte de boue vînt la troubler en y plongeant sa tête souillée ? Or, ici tu as à veiller, non sur une source d'eau, mais sur la source du sang de Jésus-Christ et de l'esprit sanctificateur ; et tu laisserais approcher des hommes que le péché rend plus sales que la boue ! Tu ne mériterais aucune grâce. Dieu vous a conféré le sacerdoce pour faire ce discernement ; c'est là votre dignité, votre sécurité, votre couronne, non de vous promener dans le temple avec une tunique éclatante de blancheur... Chassez donc tout ce qui est indigne, et ne craignez rien, ou plutôt, mon frère, crains Dieu et non pas l'homme. Si tu crains l'homme, il se moquera de toi ; si tu crains Dieu, les hommes mêmes te respecteront. Si tu n'oses arrêter toi-même le pécheur, conduis-le-moi ; je saurai contenir son audace. Je perdrai plutôt la vie, que de donner à un indigne le sang du Seigneur[1] ».

L'œil sur son devoir, Chrysostome eût tout bravé ; la crainte n'approcha jamais de son cœur. Mais pour lui, le premier des devoirs était le salut des âmes. Il en savait le prix, il en avait la sainte passion, et il lui semblait que le naufrage d'une seule devait l'accuser et le perdre lui-même au tribunal de Dieu. La tendre charité qui l'animait pour les pauvres, il l'éprouvait plus vive encore pour les pécheurs, ces indigents de l'âme, aveugles, malades, d'autant plus à plaindre qu'ils sentent moins leurs misères. Aux mécomptes fréquents que lui ménageait l'inconsistance de son auditoire, il ne fallait rien moins que cet immense amour des âmes pour préserver ses travaux d'un découragement trop justifié.

«A quoi bon prendre tant de peine, me dira-t-on ? Que gagnes-tu à tes discours ? — J'y gagne, si quelqu'un m'entend, que je remplis ma tâche. Le semeur sème, des grains tombent sur les pierres, d'autres le long du chemin, d'autres au milieu des épines, d'autres dans la bonne terre. Trois parts de la semence ont péri, une seule est sauvée : c'est assez au cultivateur pour ne pas abandonner sa culture. Or, ici la divine semence est jetée dans une multitude si grande, qu'il est impossible qu'elle ne donne pas quelques épis. Si tous ne m'écoutent pas, la moitié m'écoutera ; si ce n'est pas la moitié, ce sera le tiers ; si ce n'est pas le tiers, ce sera le dixième ; et quand ce ne serait pas le dixième, pourvu qu'un seul m'écoute, dois-je me taire ? Ce n'est pas une petite chose qu'une brebis sauvée, fût-elle seule. Le bon pasteur n'en laissa-t-il pas quatre-vingt-dix pour courir à une seule qui se perdait ? Je ne fais pas l'homme mépris de tous les êtres vivants, c'est le plus cher à Dieu. N'y eût-il qu'un homme devant moi, et fût-il esclave, je me garderais de le dédaigner. Je cherche, non le rang, mais la vertu ; non l'autorité ou la servitude, mais l'âme. Qu'importe qu'il soit seul ? Ce n'est pas moins l'homme pour qui le ciel a été déployé, pour qui le soleil brille, pour qui la lune parcourt ses phases, pour qui les sources jaillissent, pour qui l'air et l'océan enveloppent la terre, pour qui les prophètes ont été suscités et la loi promulguée. Qu'est-il besoin de tout énumérer ? C'est pour lui que le Fils unique de Dieu s'est fait homme : mon Maître a été immolé, il a

[1] Chrys., *Hom.* 82, *in Matth.*, t. 7, p. 789.

versé son sang pour l'homme, et l'homme serait peu de chose à mes yeux [1] ! »

Cette haute estime des âmes, Chrysostome veut la communiquer à tous ceux qui l'entourent ; il veut que, pénétré du zèle qui l'anime lui-même, chacun soit un apôtre pour ses frères. « Entre eux et nous, quand ils sont absents, dit-il, votre charité doit servir de pont ; faites en sorte que nos enseignements arrivent à leurs oreilles par votre bouche [2]... Lorsqu'une synaxe doit avoir lieu, dirige-toi vers la maison de ton frère, attends-le à sa porte, saisis-le au moment où il sort ; quelque pressé qu'il soit, ne permets pas qu'il entame aucune affaire avant que tu l'aies amené à l'église et qu'à ton instigation il ne soit resté jusqu'à la fin de l'assemblée. S'il résiste, s'il allègue des prétextes, ne le crois pas, ne cède pas, persuade-lui bien qu'il traitera de ses intérêts avec plus de facilité et de succès, après avoir pris part à la prière commune et reçu la bénédiction des Pères ; décide-le à venir avec toi à la table sacrée, et tu recevras une double récompense [3]... Je vous l'ai souvent demandé, je le demande encore, amenez-nous vos frères, exhortez, conseillez, non par la parole seulement, mais par l'exemple. L'enseignement par les œuvres est préférable à celui des discours. Quand vous garderiez le silence, si votre maintien, votre regard, votre démarche, votre modestie attestent à ceux qui n'ont pas fait partie de notre réunion le fruit que vous en avez tiré, cela équivaut à des exhortations et des conseils. Nous devons sortir de cette enceinte comme d'un sanctuaire, comme si nous descendions du ciel, modestes, recueillis, nous entretenant de choses saintes, réglés dans nos actions et nos paroles. Que la femme qui voit son mari, que le fils qui voit son père, que le père qui voit son fils, que l'esclave qui voit son maître, que l'ami qui voit son ami, que l'ennemi qui voit son ennemi revenant de notre assemblée, que tous, à cette vue, aient la preuve des biens qu'on emporte d'ici ; et ils l'auront, s'ils remarquent que vous êtes devenus plus doux, plus patients, plus religieux [4] ».

A la haine implacable du péché, Chrysostome alliait une grande indulgence pour le pécheur. Sévère, terrible à l'orgueil endurci, il est plein de pitié pour la faiblesse humaine que séduisent tant de mirages, qu'entourent tant de piéges ; et si parfois il fait briller devant la conscience coupable le glaive de la justice éternelle, plus souvent il déploie devant l'âme découragée les trésors de la miséricorde infinie. Prédicateur du libre arbitre, il l'est aussi de la pénitence, c'est-à-dire du pardon. Personne n'a commenté avec plus d'éloquence et d'onction ces paroles du Rédempteur : *Le fils de l'homme est venu, non pour perdre les âmes, mais pour les sauver* [1]. Après avoir mille fois rappelé à des hommes énervés par de funestes doctrines que leur destinée ne dépend ni des astres, ni de la fortune, ni du démon, mais d'eux-mêmes, il combat avec non moins d'ardeur, ce sophisme de la lâcheté qui se fait de la sainteté de la loi un motif de s'en affranchir, et, se prétendant trop coupable pour désarmer la justice de Dieu, se dispense de tout effort pour sortir du vice. Il défend aux uns de croire au fatalisme, aux autres de renoncer à l'espérance ; à tous il redit sans cesse qu'ils n'ont qu'à vouloir pour briser le joug de Satan et être sauvés, que du fond de l'abîme un généreux repentir peut les faire remonter d'un bond jusqu'au ciel, qu'il suffit d'une larme du cœur pour rendre à l'âme souillée sa beauté première, à l'esclave du péché la liberté et les droits des enfants de Dieu, que toute pécheresse est admise à devenir une Madeleine, tout publicain un saint Matthieu, tout renégat un saint Pierre, que le Seigneur, qui déteste l'hypocrisie, accueille la pénitence, que ses bras sont ouverts à tous les prodigues, et qu'il serait plus facile d'épuiser l'océan que sa longanimité. Aux touchantes paroles, aux exemples de l'Ecriture, Chrysostome ajoute des faits contemporains propres à impressionner vivement son auditoire. « N'avez-vous pas entendu parler, dit-il, de cette courtisane qui l'emportait sur toutes les femmes perdues, et qui, plus tard, a surpassé en piété les plus saintes ? Je parle, non de celle de l'Evangile, mais de celle qui était si fameuse vers le temps de ma naissance. Issue de la ville la plus corrompue de la Phénicie, elle occupait le premier rang au théâtre, et sa réputation s'étendait jusqu'en Cilicie et en Cappadoce. De combien de riches elle a dévoré la fortune ! Combien de jeunes gens elle a séduits ! On l'accusait de maléfices, comme si sa seule beauté, sans les philtres et les enchantements, ne suffisait pas à son désir de faire des victimes ! Elle prit dans ses rets le

[1] Chrys., sur le tremblement de terre et Lazare, n. 2. — [2] Chrys., *Hom. sur l'inscript. d'un autel*, n. 2. — [3] Chrys., *Hom.* 1, sur le changement de noms, *Hom.* 1, n. 2. — [4] Chrys., *Hom.* sur ces par. : *S'il a faim*, n. 1.

[1] Luc, c. 9, v. 56.

frère même de l'impératrice. On ne résistait pas à sa puissance. Mais, tout à coup, je ne sais comment, ou plutôt je le sais, par un changement de sa volonté, ayant obtenu la grâce de Dieu, elle s'arracha aux charmes diaboliques qui la captivaient, et prit sa course vers le ciel. Elle, dont rien n'égalait l'impudeur sur la scène, est devenue un modèle de chasteté, et, vêtue d'un cilice, a passé le reste de ses jours dans la pénitence. En vain le préfet, poussé par quelques personnes, voulait la contraindre à reparaître sur le théâtre, les soldats envoyés pour l'y entraîner de force ne purent l'enlever de l'asile des vierges qui l'avaient accueillie. Admise aux saints mystères, purifiée par la grâce, elle s'éleva à une haute vertu, ne revit jamais ses adorateurs, et s'enferma elle-même dans une espèce de prison, où elle passa plusieurs années. Ainsi, *les premiers seront les derniers, et les derniers les premiers.* Ayons donc confiance, rien n'empêche que nous ne devenions, nous aussi, grands et admirables[1] ».

Les paroles suivantes de Chrysostome sont restées célèbres : « Vous êtes pécheurs ? Ne vous désespérez pas : voilà le baume que je ne cesse d'appliquer à vos maux ; car je sais quelle arme c'est contre le démon de ne pas désespérer. Oui, quels que soient vos péchés, gardez-vous du désespoir. Je le répèterai mille fois : Si vous péchez tous les jours, faites pénitence tous les jours.... Vous allez me dire : J'ai passé toute ma vie dans le mal, serai-je sauvé par la pénitence ? Oui tu le seras. Pourquoi ? Parce que le Seigneur a pour les hommes une grande bonté. Est-ce que mon espoir est fondé sur ta pénitence ? Est-ce que ta pénitence peut effacer tant de crimes ? S'il n'y avait qu'elle, tu aurais sujet de trembler. Mais à ta pénitence est jointe la clémence de Dieu, cette clémence qui n'a pas de mesure, qu'aucune parole ne peut expliquer. La malice, quelle qu'elle soit, est la malice d'un homme, elle est bornée ; la clémence qui pardonne est celle de Dieu, elle n'a pas de bornes, elle est infinie. Représente-toi une étincelle tombant dans l'Océan : peut-elle y subsister, y être visible ? La malice de l'homme est à la bonté de Dieu ce que l'étincelle est à l'océan, moins encore, car l'océan a des rives, la bonté de Dieu n'en a pas[2] ».

Cette divine miséricorde dont il célèbre les prodiges, Chrysostome en portait dans son cœur un vivant rayon. Cet homme, à qui l'horreur du péché inspirait de si éloquentes colères, dont le seul regard commandait le respect, accueillait avec la même bonté paternelle, la même compassion affectueuse, les pécheurs et les pauvres. Il avait, comme saint Ambroise, le don de s'insinuer dans les âmes, d'y exciter les larmes du regret, d'y enflammer l'amour de la vertu, et nul ne le quittait sans le bénir, sans se sentir meilleur et comme retrempé, revivifié par sa conversation.

Nous avons raconté l'origine et les développements du schisme fatal qui divisait l'Eglise d'Antioche en deux communions ennemies, quoique orthodoxes l'une et l'autre. Vicaire et ami de Flavien, Chrysostome appartenait à sa communion. Mais il ne pouvait comprendre, il déplorait hautement une pareille dissension entre des hommes qu'animait la même foi, qui poursuivaient le même but, dont la lutte faisait la risée de leurs communs adversaires, hérétiques et idolâtres. C'était là, pour une âme comme la sienne, un sujet de tristesse d'autant plus grand, que, funeste à la discipline, mortelle à la charité, cette malheureuse querelle avait son principal aliment dans les ambitions rivales d'une partie du clergé. L'insuccès de ses efforts pour opérer un rapprochement lui arrache des plaintes touchantes où respirent, avec le plus ardent amour de l'unité, le désintéressement, la noblesse, l'humilité de ce cœur si profondément sacerdotal.

« Rien ne divise l'Eglise comme l'amour de la domination ; rien n'irrite Dieu comme la division de l'Eglise. Aurions-nous pratiqué les œuvres les plus parfaites, si nous déchirons l'unité nous serons punis comme si nous avions déchiré le corps du Seigneur... Je parle, non-seulement à ceux qui sont constitués en dignité, mais à ceux qui sont placés sous leur direction. Un saint homme a dit un mot qui semble très-hardi, savoir : que le martyre même n'efface pas un tel péché. Car enfin, pourquoi souffres-tu le martyre ? N'est-ce pas pour la gloire de Jésus-Christ ? Tu livres ta vie pour Jésus-Christ et tu ravages l'Eglise pour laquelle Jésus-Christ est mort !..... Les attaques de nos ennemis nous font moins de mal que nos propres divisions : les unes ajoutent à la gloire de l'Evangile, les autres l'exposent aux moqueries du monde. — S'ils ont les mêmes dogmes, s'ils croient les mêmes mystères, disent les païens, pourquoi un pasteur envahit-il l'église de l'au-

[1] Chrys., *Hom.* 67, sur saint Math., n. 3. — [2] Chrys., *Hom.* 8, sur la Pénit., n. 1.

tre? Tout est donc vaine gloire dans le Christianisme ; on y trouve partout l'ambition, la fraude, l'astuce. Otez aux Chrétiens leur nombre, qui est la cause de la corruption, et ils ne sont plus rien. — O douleur ! O ignominie ! Mais voici qui est plus honteux. Quelqu'un, par une faute grave, a-t-il mérité d'être puni, aussitôt grande rumeur.— Prenez garde, il va vous quitter et passer à vos rivaux.— Et qu'il y passe, qu'il se donne à eux. Fût-il sans reproches, dès qu'il médite la défection, qu'il l'exécute; sans doute, je le regrette, je le déplore, j'en souffre comme si l'on m'arrachait un de mes membres; mais cette douleur ne va pas jusqu'à m'inspirer, pour la fuir, des choses indignes. Nous ne dominons pas sur votre foi, mes bien-aimés ; nous ne commandons pas en maîtres. Chargés de la mission de vous instruire, nous ne pesons pas sur vous avec l'autorité des magistrats. Nous donnons des conseils, nous ne contraignons personne, et chacun reste libre de faire ou de ne pas faire ce qu'on lui dit. Nous ne serions coupables qu'en taisant ce qu'il nous est ordonné d'enseigner. Or, je ne veux pas qu'au jour du jugement vous m'accusiez de vous avoir laissé dans l'ignorance de vos devoirs. Je dis donc, et je répète, que faire schisme dans l'Eglise, c'est un aussi grand péché que d'embrasser l'hérésie... Apprenez cela, vous toutes qui êtes présentes, et rapportez-le à celles qui ne sont pas ici, car le mal vient en grande partie des femmes. Si quelqu'un de ces deserteurs croit se venger en agissant ainsi, il se trompe beaucoup. Si tu veux assouvir ta vengeance, voici un moyen moins dommageable pour toi : donne-moi des soufflets, crache-moi au visage devant tout le monde, accable-moi de coups. Quoi ! tu frémis à ces mots, et tu déchires le Seigneur sans frémir ! Tu mets en pièces le corps de ton maître, et tu n'es pas saisi d'horreur ! L'Eglise est notre maison paternelle ; nous n'y sommes qu'un corps et qu'une âme. Si c'est à moi que tu en veux, que ta colère s'arrête à moi. Pourquoi t'en prendre à Jésus-Christ ?... Je ne parle ni à la légère ni par ironie ; j'exprime ce que je sens. Je voudrais que tous ceux qui ont contre moi de la rancune, et qui, par ressentiment, se font tort à eux-mêmes et passent dans l'autre camp, je voudrais qu'ils me frappent au visage et, qu'après m'avoir mis à nu, ils me déchirent à coups de fouet... Qu'importe qu'un homme de rien subisse quelques outrages ? Sous le poids de l'humiliation, je prierai Dieu pour vous, et il vous ferait grâce. Non que j'aie confiance en moi, mais parce que je suis persuadé que Dieu accueille favorablement celui qui, étant offensé, prie pour ceux qui l'ont offensé. Si mes prières étaient trop faibles, je m'adresserais à d'autres Saints, et ils fléchiraient le Seigneur. Mais quand c'est à Dieu lui-même que remonte votre affront, à qui aurons-nous recours ?... De deux choses l'une : ou c'est le ministère des autres, ou c'est le nôtre qui est entaché d'illégalité. Si vous pensez que le tort est de notre côté, nous sommes prêts à céder le pouvoir à qui vous voudrez, pourvu que l'unité de l'Eglise soit assurée. Si nous avons été légitimement institués, persuadez de quitter leurs siéges à ceux qui les ont occupés contrairement à la loi. Je parle ainsi, non pour imposer un commandement, mais pour vous prémunir par de bons avis. Chacun de vous a l'âge de raison, et sera jugé sur ses œuvres. Ne pensez pas qu'il vous suffise de rejeter sur nous le fardeau, pour être déchargés vous-mêmes de toute responsabilité : ce serait vous tromper cruellement. Sans doute nous avons à rendre compte pour vos âmes, mais tout autant que nous aurons négligé d'avertir, de supplier, de protester. Ce devoir accompli, souffrez que je le dise, moi aussi : Je suis innocent de votre perte, Dieu me délivrera. Dites ce que vous voudrez, dites le vrai motif pour lequel vous rompez avec nous, et je vous répondrai. Mais vous ne le direz pas. Vous donc qui êtes fidèles, je vous en conjure, insistez, faites tous vos efforts pour ramener ceux qui se sont éloignés, afin que, réunis et unanimes, nous rendions grâces à Dieu [1] ».

[1] Chrys., *Hom.* 11, sur l'ép. aux Eph., n. 4, 5 et 6.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

—

Chrysostome exégète. — Récapitulation de ses travaux depuis l'amnistie d'Antioche. — Commentaire sur la Genèse, — sur saint Jean, — sur saint Mathieu, — sur l'épître aux Romains. — Explication de ces paroles de l'Apôtre : *Toute puissance vient de Dieu*, — et de celles-ci : *Toutes les créatures gémissent et attendent*. — Commentaire sur les deux épîtres aux Corinthiens, — sur l'épître aux Galates, — sur l'épître aux Ephésiens. — Images dans les églises. — Commentaire sur l'épître aux Philippiens, — sur les épîtres à Timothée, à Titus, à Philémon. — Commentaire sur les psaumes, — sur les premiers chapitres d'Isaïe. — Discours sur divers sujets. — Pèlerinages au tombeau des martyrs. — Panégyrique de saint Barlaam, — de sainte Pélagie, — de sainte Domnine. — Homélies sur la Pénitence. — Conclusion.

Dix ans s'étaient écoulés depuis la sédition et l'amnistie d'Antioche. Flavien, plus qu'octogénaire, se survivait à lui-même; mais, ses forces trahissant son zèle, il avait besoin de compter sur Chrysostome; et c'est bien celui-ci, en effet, qui gouvernait par sa parole et par ses vertus les cent mille chrétiens d'Antioche. Quoique déjà la division en paroisses existât dans les grandes villes, nous ne trouvons aucune trace d'une semblable organisation dans la métropole de la Syrie. Les préférences de Jean pour l'église de la *Palée*, où il se faisait plus souvent entendre, ne prouvent pas qu'il fût attaché comme pasteur secondaire à telle ou telle portion du troupeau de Flavien; mais il était le vicaire du pontife, et il instruisait, il dirigeait en son nom toute la cité catholique. Quels furent les actes de son administration? A quels synodes, à quels œuvres a-t-il été mêlé? Quelles créations lui dut sa patrie? Nous n'en savons rien. L'histoire de ces dix ans ne présente aucun incident remarquable : c'est l'histoire de l'apostolat, lue de Dieu seul, enregistrant pour Dieu seul les obscures et sublimes conquêtes de la vérité et de l'amour sur l'erreur, sur le vice, sur l'ignorance, sur la superstition, sur la haine, sur tous les fléaux qui asservissent et dégradent l'humanité. Sous ce rapport, l'histoire de Chrysostome est tout entière dans ses discours; ils nous mettent sous les yeux, jour par jour, heure par heure, comme un journal intime, toutes les pensées, toutes les émotions de cette âme généreuse qui alliait dans une admirable proportion la modestie à la grandeur, la bonté au courage.

La santé de l'orateur, à jamais altérée par les pieux excès de sa jeunesse, les fréquentes extinctions de voix qu'il contractait en chaire, l'arrêtaient par moments; mais, à part les quelques jours accordés à regret à un repos nécessaire, il occupait toute l'année la tribune sainte qu'entourait presque toujours la même affluence. On peut juger de ses travaux apostoliques par ce qui nous reste de ses homélies, dont un certain nombre n'est pas venu jusqu'à nous. D'après Suidas [1], il avait expliqué toutes les parties du texte divin, et ses travaux sur saint Marc et saint Luc méritaient les mêmes éloges que les sublimes commentaires sur saint Jean et saint Mathieu. L'assertion de Suidas a trouvé ses contradicteurs [2]; elle ne peut plus en avoir depuis que Galland, Becher, le cardinal Maï, Cramer et la patrologie gréco-latine ont publié de précieux fragments sur *Job*, sur les *Proverbes de Salomon*, sur le prophète *Jérémie*, sur les *livres des Rois*, sur *l'épître de saint Jacques*, sur *la première et la deuxième de saint Pierre*, sur la *première de saint Jean*, et diverses homélies inédites auxquelles d'autres vont être prochainement ajoutées, par Dom Pitra [3]. L'heureuse obstination de la science, ses infatigables recherches rendront-elles enfin à la couronne du grand orateur tous les joyaux qui l'enrichirent d'abord? Nous voudrions l'espérer. Quoi qu'il en soit, nous avons à regretter des pertes considérables, et le regret est d'autant plus grand, qu'une masse de pièces apocryphes et sans valeur ont échappé au naufrage qui nous a ravi des chefs-d'œuvre. Tel était le prestige du nom de Chrysostome, qu'il suffisait de le placer à la tête d'un livre pour donner à la plus chétive production un crédit inattendu, et c'est pour-

[1] Suidas *in verbo : Joan.* — [2] Stilting., p. 483, n. 400, p. 485. n. 412, pag. 486, n. 417; Op. Chrys., *édit. Gaume*, t. 13, 2e part., épil. p. x, note. — [3] Gall. *Veter. Patr. Biblioth.*, t. 8 ; Aug. Mai *Spicil. Rom.*, t. 4, et *Patr. Bibl. nova*, t. 2 et t. 6 ; Migne, *Patr. Græc.-Lat.*, t. 64 ; D. Cellier, *nouv. édit. suppl.* au t. 7, p. 751 et suivantes.

quoi auteurs et libraires grecs des siècles suivants ne se faisaient faute d'en décorer impudemment une foule de harangues ampoulées et vides dont ce mensonge est le seul mérite.

Orateur, apôtre, Chrysostome est aussi exégète, et grand exégète. Ses commentaires, par leur étendue, par la solidité et la beauté des explications, par le talent et la piété qui y président, lui assurent une place éminente parmi les interprètes les plus célèbres des livres saints. Disciple de Diodore, de Cartérius, de Mélèce, il appartient à l'école chrétienne d'Antioche, fondée par saint Théophile, illustrée par Sérapion, Asclépiade, Eusthate, Malchion, Dorothée. Rivale de la grande école d'Alexandrie, où Origène avait mis en honneur l'interprétation allégorique, sa gloire et son écueil, celle d'Antioche, par opposition à son illustre aînée, s'attacha exclusivement à l'explication littérale, et toutes les deux se laissèrent entraîner trop loin dans la voie qu'elles s'étaient ouverte. Sa position, dans un foyer de Manichéisme, porta l'école d'Antioche à faire principalement ressortir des Ecritures la doctrine du libre arbitre, dont le Pélagianisme, en l'exagérant, n'avait pas encore révélé le péril. Laissant dans l'ombre la grâce et l'ordre surnaturel, demandant peu à la tradition, elle inclina, sans y songer, vers le rationalisme, et fut la tige commune d'où sortirent Paul de Samosate, Lucien, précurseur d'Arius, Théodore de Mopsueste, Apollinaire, Pélage, Nestorius. Admirateur passionné de saint Paul, tout plein de sa doctrine, Chrysostome échappe au naturalisme de l'école d'Antioche. Avocat du libre arbitre contre Marcion et Manès, il n'en saisit pas moins toutes les occasions de professer la nécessité de la grâce. Si la méthode d'Origène eût ouvert à son génie de plus grands horizons, sa piété profonde, sa foi enthousiaste, sa riche imagination l'ont préservé de la sécheresse et des inconvénients attachés à la méthode de Diodore. Il connaissait d'ailleurs les travaux des docteurs Alexandrins, et avait étudié le plus illustre d'entre eux, auquel, sans être Origéniste, il fait plus d'un emprunt [1]. Suivre pas à pas le texte inspiré, en exposer avec simplicité le sens naturel, en déduire d'abord le dogme, puis les vertus qui sont le dogme en action, tel est le commentaire de Chrysostome, sobre, lumineux, solide, souvent éloquent. Rien n'est donné à la pure spéculation, rien à l'amour-propre de l'érudit; point de vaines subtilités ni de recherches curieuses. Tout parle au cœur, tout conclut à la sanctification de la vie. Il n'écrit pas dans le cabinet pour les savants, il s'adresse au peuple du haut de l'ambon; de là, moins d'élévation et de profondeur, mais aussi plus de variété, de chaleur et de vie. Nous n'oserions dire, avec un auteur moderne [1], qu'il faut regarder Chrysostome comme le premier exégète de son siècle. Mais qui oserait le placer au second rang? Du reste, nous en avons déjà fait la remarque, l'Eglise a glorifié *sa manière d'interpréter les livres sacrés* [2], et l'on peut affirmer que, sous ce rapport, il sera toujours un maître et un modèle. De célèbres critiques n'ont-ils pas prétendu qu'il avait quelquefois pénétré plus avant et vu plus clair que saint Jérôme dans l'intelligence des Ecritures [3]?

C'est par la Genèse qu'il commença avec le carême de 388 [4] ses admirables travaux d'herméneutique sacrée. Soixante-sept homélies composent ce grand commentaire où l'on trouve l'abondance et l'éclat du puissant orateur, avec moins de correction et plus de diffusion. De longues phrases incidentes surchargent et parfois étouffent la pensée. On voit que ces discours, tous improvisés, furent publiés sur les notes des sténographes, sans révision de l'auteur. Les exordes, par leur étendue, accusent la première manière de Chrysostome, qu'il essaya de justifier contre les reproches de ses amis, mais qu'il ne tarda pas à abandonner. Il ne sait pas l'hébreu ou il le sait mal, et quand il le cite, c'est d'après les autres [5]. Ses dates et ses étymologies ne sont pas toujours heureuses : mais un jugement sûr, un sens exquis donnent à ses interprétations une grande autorité. Les hardiesses lui déplaisent; il n'attache de prix qu'à la vérité [6]. Pas un mot des saints livres qu'il ne pèse avec attention. *Dans une syllabe*, *dans un accent*, *il trouve un trésor de doctrines* [7]. Ce qu'il dit de la création, des merveilles de la nature, du règne de la Providence, de l'homme, de sa dignité native, de son libre arbitre, de la grandeur de ses destinées, de l'image de Dieu dans notre âme, a été souvent imité, jamais surpassé. Saint

[1] Bossuet., Def. de la Tradit. et des Saints Peres, l. 11, c. 23.

[1] Matter, Hist. de l'Eglise chrét., t. 1, p. 459. — [2] *Brev. rom.*, 27 janv.

[3] Voir aux *Pièces justificatives*.

[4] *Grot. annot. in Vet. Testam.*

[5] Tillem., t. 11, p. 11. Mais à Antioche il était entouré de Juifs, et il a pu profiter de leurs lumières. D'ailleurs, on parlait le syriaque autour de lui; c'était la langue du peuple dans les campagnes de Syrie, et il cite quelquefois la version syriaque.

[6] Voir aux *Pièces justificatives*.

[7] Chrys., *Hom.* 21, n. 1, sur le Gen.

Augustin a vu le dogme de la déchéance dans ce passage qu'il oppose aux Pélagiens : « Au commencement, les animaux tremblaient devant l'homme, et le révéraient comme un maître. Mais lorsque, par la désobéissance, nous perdîmes notre crédit près de Dieu, notre souveraineté fut aussi mutilée. En effet, que tous les êtres vivants aient été d'abord soumis à l'homme, l'Ecriture nous l'enseigne, quand elle dit : *Dieu conduisit à Adam tous les animaux, afin qu'il donnât à chacun son nom;* et Adam les vit à ses pieds, sans trembler, et, comme un maître fait à ses esclaves, il donna à chacun son nom. C'était bien là un signe incontestable de suzeraineté..... Mais dès que le péché est entré dans le monde, dignité et puissance, nous avons tout perdu[1] ». Le peuple portait à ces explications un vif intérêt prouvé par son affluence, par ses applaudissements, par les fruits qu'il en retirait. Le grand talent de Chrysostome était de rester digne de lui-même en se mettant à la portée de tous.

Son commentaire de saint Jean suivit d'assez près les homélies sur la Genèse : c'est le plus théologique de ses ouvrages, le seul où il aborde la métaphysique du dogme. Le début a quelque chose d'imposant et d'une haute solennité. Bossuet en avait une réminiscence quand il écrivit son admirable élévation sur la théologie de saint Jean. Les anges eux-mêmes, selon Chrysostome, ont appris de l'Evangéliste le mystère de l'Incarnation[2]. « Ecoutez-le, s'écrie-t-il : Sa voix a saisi, ému, rempli l'univers, plus puissante que le tonnerre, plus douce que la plus douce mélodie, sainte comme les biens qu'elle nous révèle, pleine de mystères divins. Il vous convoque ici, lui, fils du tonnerre, bien-aimé du Seigneur, colonne de toutes les églises, qui a reçu les clefs du ciel, a bu au calice de Jésus-Christ, a été baptisé de son baptême, s'est appuyé sur son sein : c'est lui qui va paraître devant vous et parler. Pour ce grand acteur, l'avant-scène c'est le ciel, le théâtre c'est le monde, les auditeurs ce sont tous les anges, et parmi les hommes ceux qui sont anges ou qui veulent le devenir. Seuls, en effet, ceux-ci peuvent sentir l'harmonie de cette parole, seuls ils sont dignes de l'écouter. Les autres ressemblent à des enfants qui entendent sans comprendre et ne songent qu'aux gâteaux et aux jeux. Les plaisirs, l'argent, l'ambition, le ventre les absorbent. Ne maniant que l'argile et la boue, rien de grand ne peut se trouver dans leurs œuvres. Mais autour de l'Apôtre sont les vertus supérieures, pleines d'admiration pour la beauté de son âme, de cette âme qui captiva Jésus-Christ lui-même, et qu'il a disposée comme une lyre aux cordes d'or pour faire entendre des sons sublimes. Ecoutez, non le pêcheur, non le fils de Zébédée, mais l'esprit qui connaît les profondeurs de Dieu, et qui anime cette lyre. Ce n'est point le langage de l'homme que vous allez entendre; ce qu'il vous dira, il l'a puisé dans les abîmes spirituels, dans ces ineffables secrets que les intelligences célestes n'ont point connus avant qu'ils ne fussent accomplis; car c'est par la voix de Jean et par nous que les anges ont appris ce que nous savons[1] ».

Chrysostome, dans ce grand et beau commentaire, s'attache principalement à prouver contre les Anoméens la consubstantialité du Verbe divin. Déjà, nous l'avons vu, il avait consacré plusieurs discours à la réfutation de ces derniers et acharnés représentants de l'Arianisme. Mais leur nombre, leur manie de controverse à tout propos, leur argumentation captieuse et subtile appuyée sur des passages des saints livres dont ils altéraient la ponctuation et torturaient le sens, les rendaient plus spécialement dangereux aux fidèles, et c'est pourquoi le saint docteur revient à la charge et tourne contre eux cet évangile de saint Jean, où ils affectaient de puiser leurs principales objections. Ruiner cet échafaudage d'arguties et de mensonges, restituer aux textes évangéliques leur sens et leur portée, exposer dans toute sa grandeur la théologie de l'Apôtre et le dogme de la consubstantialité qui en est le couronnement, c'est le but poursuivi par l'éloquent exégète dans ses quatre-vingt-huit homélies[2], où l'on trouve peut-être moins d'ampleur, de richesse et de verve que dans beaucoup d'autres, mais plus de science et de profondeur. Il les prêchait le matin de très-bonne heure[3], devant un auditoire d'élite, quoique nombreux[4], qui portait à cette polémique un vif intérêt, et venait y chercher des armes contre les adversaires arrogants de sa foi. Les anciens en faisaient le plus grand cas,

[1] Chrys., *Hom.* 9, n. 4, sur le Gen.
[2] Il emprunte cette opinion à Origène.

[1] Chrys., *Hom.* 1, sur S. Jean, n. 1 et 2.
[2] Quatre-vingt-sept, dans les éditions qui regardent la première comme une préface.
[3] Chrys., *Hom.* 31, sur S. Jean, n. 5. — [4] Montfaucon, *in monit.*, t. 8, § 2; Chrys., *Hom.* 3, sur S. Jean, n. 1.

le concile de Chalcédoine en invoque l'autorité, et Chrysostome lui-même en recommande la lecture à ses auditeurs [1]. Elles renferment sur la passion du Sauveur de très-belles réflexions; Bossuet y a puisé à pleines mains. On y remarque cette opinion partagée par Origène, saint Epiphane, saint Basile, saint Augustin, savoir: qu'Adam était mort et avait été enseveli sur le Calvaire, d'où le nom de cette petite montagne prédestinée au plus grand des événements [2].

Après l'évangile de saint Jean, Chrysostome expliqua celui de saint Mathieu, auquel il consacra quatre-vingt-dix ou quatre-vingt-onze homélies [3]. Le P. Stilting veut qu'elles aient été prononcées de 389 à 390. Tillemont et le P. Montfaucon sont d'un autre avis. En tous cas, elles le furent à Antioche [4]. Bossuet les regarde comme le chef-d'œuvre de notre Saint [5], et saint Thomas, qui n'en possédait qu'une traduction latine, disait volontiers qu'il ne la cèderait pas pour toute la ville de Paris. Cet admirable commentaire est la plus complète et la plus belle exposition de la morale chrétienne, le livre le plus propre à la faire aimer et pratiquer. Nulle autre part le grand orateur n'a déployé plus d'éloquence et de talent. Il éclaircit les difficultés du texte, compare les diverses interprétations, établit l'harmonie des évangélistes, réfute en passant les vieilles erreurs des Docètes, des Encratites, des Manichéens, et une foule d'autres qui projetaient encore un peu d'ombre sur l'esprit du peuple, et, après avoir démontré le sens littéral de chaque passage, poursuit son grand but, la guerre aux vices et la sanctification des âmes, avec une véhémence, un éclat que personne n'a jamais surpassé. C'est dans ses homélies sur sain tMathieu qu'on trouve les détails de mœurs les plus variés et les plus curieux. Le IVe siècle est là tout entier, photographié par la parole, ou plutôt vivant, agissant dans ces inimitables discours, où l'on voit resplendir la pensée, où l'on sent palpiter l'âme du Christianisme remuant ces ruines de sa puissante main, et tirant de ce chaos de sang et de boue de sublimes vertus et tout un monde nouveau.

Chrysostome aimait trop saint Paul: il l'avait trop étudié, pour ne pas aborder avec bonheur le commentaire de ses épîtres. Ce fut par celle aux Romains, et vers 391, qu'il commença ce grand travail [1]. Les trente-deux homélies qu'il y a consacrées comptent à bon droit parmi les plus belles qu'il ait prononcées. L'éloquent exégète s'y est surpassé lui-même. « Je pense, dit saint Isidore de Peluse, que si le divin Paul eût voulu se commenter lui-même dans l'idiome le plus harmonieux de la Grèce, il ne l'eût pas fait autrement [2] ». Le génie de Chrysostome s'élève presque à la hauteur du texte inspiré.

Son interprétation du passage de l'Apôtre : *Toute puissance vient de Dieu*, a été justement remarquée: « Quoi donc! s'écrie-t-il, est-ce que tout prince est établi de Dieu? Je ne dis pas cela; car il n'est pas question ici de tel ou tel prince, mais de la chose en elle-même. Qu'il y ait, en effet, des gouvernements; que les uns commandent et que les autres obéissent; que la vie des peuples ne soit pas livrée au hasard et comme au caprice des flots: voilà ce que je dis être le fait de la Sagesse divine. Aussi l'Apôtre ne dit-il pas: Il n'y a point de prince qui ne vienne de Dieu, mais qu'il n'y a pas de pouvoir qui ne vienne de Dieu, et il ne parle que du pouvoir en lui-même [3] ».

Ces paroles de saint Paul : *Toutes les créatures attendent avec grand désir la manifestation des enfants de Dieu*, inspirent au saint orateur les réflexions suivantes empreintes d'un spiritualisme délicat et profond : « Nous avons entraîné toute la création dans notre disgrâce. L'arrêt qui nous a frappés de mort a frappé la terre de malédiction. Mais, faite pour nous et déchue avec nous, la terre retrouvera par nous sa beauté première. Quand tu seras délivré de l'asservissement à la corruption, homme, les êtres placés au-dessous de toi, ceux qui ne possèdent ni la raison, ni le sentiment, auront leur part des biens qui te sont assurés. Ils seront délivrés, eux aussi, de l'anathème sous lequel vous gémissez ensemble, et le reflet de ta splendeur s'étendra sur eux ; ils seront transformés avec toi, et associés à la liberté, à la gloire des enfants de Dieu. Ainsi que la nourrice d'un royal enfant, quand celui-ci arrive au trône de son père, participe aux avantages de son élévation, ainsi sera-ce de la terre, cette vieille nourrice de l'homme. Vois-tu comme celui-ci tient

[1] Chrys., *Hom.* sur la 1re aux Corinth., 7, n. 2. — [2] Chrys., *Hom.* 84, n. 1, sur S. Jean.

[3] Suivant qu'on reunit la 19e à la 20e, comme Montfaucon, ou qu'on divise en deux la 19e, comme d'autres editeurs.

[4] Voir aux *Pièces justificatives*.

[5] Bossuet, Defense de la Tradit. et des SS. Pères, l, 4, c. 13.

[1] Voir aux *Pièces justificatives*.

[2] S. Isid. Pelus., l. 5, *ep.* 32. — [3] Chrys., *Hom.* 23, sur l'ép. aux Rom., n. 1.

partout le premier rang, comme tout est fait pour lui? Vois-tu comme l'Apôtre le console dans ses épreuves et lui montre les ineffables richesses de l'amour divin? Pourquoi te plaindre? lui dit-il. Tu souffres à cause de tes péchés ; les créatures souffrent à cause de toi. Mais, si elles, qui sont faites pour toi, espèrent une heureuse transformation, ne dois-tu pas l'espérer, toi par qui seul elles peuvent entrer dans la possession de leurs espérances? Quand un père veut produire son fils avec éclat, il a soin de renouveler la livrée de ses serviteurs ; ainsi Dieu revêtira les créatures d'immortalité pour honorer ses enfants parvenus à la liberté et à la gloire..... Homme, rougis d'aspirer moins haut que des êtres sans raison, et ne mets pas ton cœur dans les choses présentes [1] ».

Ce commentaire, aussi remarquable par le style que par la doctrine, où la sagacité de l'exégète égale l'éloquence et l'onction de l'orateur, fut suivi de près par un travail du même genre sur la première épître de saint Paul aux Corinthiens[2], travail que Chrysostome semble avoir soigné et fini plus qu'aucun autre. Il y était encouragé par les témoignages d'approbation qu'il recevait à chaque instant de son auditoire. Le grand apôtre inspire visiblement le grand orateur, et l'on dirait que chaque mot tombé de la plume de l'un est devenu une flamme dans le cœur de l'autre ; mais, comme les précédentes, cette œuvre échappe à toute analyse. Outre les grandes vues du profond moraliste, on y trouve à chaque page les plus magnifiques expositions du dogme catholique, et la preuve surabondante, mais toujours précieuse à recueillir, de l'apostolicité, de l'immutabilité de l'enseignement de l'Eglise. Ce qu'il dit de l'Eucharistie semble écrit d'hier avec la plume de saint Thomas. C'est pour cela sans doute que Luther affectait de ne parler qu'avec dédain de Chrysostome ; on a dit qu'il l'avait peu lu : nous pourrions dire qu'il l'avait trop lu.

Le saint docteur a travaillé avec moins de soin ses homélies sur la seconde épître aux Corinthiens. Elles n'ont ni la même élévation ni le même feu, bien qu'on y remarque des passages d'une haute éloquence. Du reste, il finissait à peine ce commentaire qu'il entreprit celui de l'épître aux Galates, auquel succédèrent bientôt des travaux importants sur les lettres de l'Apôtre aux Ephésiens, aux Philippiens, à Timothée, à Titus, à Philémon, et sur une bonne partie des psaumes : travaux qui lui prirent plusieurs années, probablement les cinq dernières qu'il passa dans sa chère Antioche.

L'épître aux Galates avait occupé de célèbres exégètes, Eusèbe d'Emèse, Théodore d'Héraclée, Dydime l'aveugle, que saint Jérôme appelait *son voyant* [1], et surtout Origène. Leurs travaux ne pouvaient être inconnus de Chrysostome, qui les met à profit sans le dire. Son exégèse sur cette œuvre inspirée est approfondie et très-remarquable, et contre son ordinaire il se montre plus théologien qu'orateur. Il n'a point adopté pour ce commentaire la même forme que pour les autres, c'est-à-dire qu'il ne l'a point divisé en homélies, et que l'exhortation morale ne s'y mêle pas à la discussion du texte, d'où l'on peut induire que s'il l'a prêché, ce qui est probable, il l'a ramené, en le publiant, à une forme plus concise et plus sévère. On y trouve cependant de fréquentes et vives sorties contre l'orgueilleuse et remuante secte d'Eunomius, contre les restes obstinés de Manès et de Marcion, dont il signale les pratiques révoltantes [2], et contre ces faibles Chrétiens que l'obsession des Juifs et les souvenirs de l'idolâtrie entraînaient à de vaines et honteuses observances. « Paul a tout fait, disait-il, pour abolir les cérémonies judaïques qu'il trouvait intempestives sous la loi de Jésus-Christ, et tous nos efforts ne peuvent extirper de vos mœurs les habitudes païennes [3] ! »

Comme œuvre oratoire, les homélies sur l'épître aux Ephésiens sont préférées au commentaire de l'épître aux Galates. On y retrouve l'éclat, la verve, la chaleur, l'onction, l'éloquence de Chrysostome. De nombreuses incorrections attestent que nous les avons telles qu'elles jaillirent improvisées de ses lèvres, sans révision aucune, mais n'affaiblissent point l'impression générale de l'ouvrage unanimement admiré. Exégète, moraliste, pasteur, orateur, apôtre, il prend tour à tour tous les tons : mordant quand il veut flageller la femme sans cœur qui maltraite ses esclaves ; terrible quand il tonne contre ces parvenus de l'usure et de la délation, gorgés, sans être rassasiés, d'or et de

[1] Chrys., *Hom.* 14, sur l'ép. aux Rom., n. 5 ; voir Origène, *in ep. ad Rom.*, t. 7, c. 4 et 5 Le poète Novalis s'inspirait de cette pensée quand il a dit : L'homme a une mission d'expiation et de clémence à remplir envers la nature ; il doit en être comme le Messie.

[2] Voir aux *Pièces justificatives.*

[1] S. Hier., *prolog. in ep. ad Galat.* — [2] Chrys., sur le ch. 5, de l'ép. aux Gal., n. 3.

[3] Voir aux *Pièces justificatives.*

crimes; d'une grâce affectueuse quand il trace les règles d'une bonne éducation, ou qu'il donne aux époux chrétiens de sages avis; sublime quand il laisse parler son cœur et sa noble soif de souffrir pour la cause de Dieu. D'une page pleine d'abandon et de pieuse familiarité vous passez à une autre brûlante de lyrisme et d'enthousiasme. Vous assistiez à une conversation de famille, et tout à coup vous entendez les accents d'un prophète, ou sur des ailes de flamme vous vous sentez enlever au troisième ciel.

Nul doute que l'épître aux Ephésiens n'ait été commentée à Antioche. Nous ne pouvons en dire autant de l'épître aux Philippiens. Les homélies consacrées à l'expliquer portent de telles traces de précipitation, que Tillemont incline à penser qu'elles ont été prononcées à Constantinople, alors que les sollicitudes d'une grande administration ne permettaient pas au pontife éloquent de soigner suffisamment ses discours[1]. Cette manière de voir est corroborée aux yeux de Montfaucon par un passage où le saint docteur prend vis-à-vis du peuple le titre de père[2]: titre, dit le savant Bénédictin, qui n'était bien placé que dans la bouche d'un évêque. Mais n'avons-nous pas vu déjà l'illustre vicaire de Flavien, dans plusieurs circonstances, parler soit au clergé, soit aux fidèles, avec une autorité suprême? Et, de fait, n'était-il pas le pasteur et le père d'une population qu'il gouvernait par sa parole, et qui semblait ne penser et ne vouloir que par lui? L'auteur de ce commentaire fort remarquable, malgré les taches qui le déparent, en assigne lui-même la date quand il dit, en parlant du prince régnant, que depuis son élévation au trône il a toujours vécu au milieu des travaux, des périls, des trahisons : ce qui ne peut convenir qu'à Théodose[3]. Aussi nous rangeons-nous à l'avis du P. Stilting, qui conclut de ces quelques mots que les homélies sur l'épître aux Philippiens ont été prononcées avant le règne d'Arcadius, et par conséquent dans la métropole de la Syrie. Les imperfections reprochées à cette œuvre ne prouvent qu'une chose : c'est qu'elle a été publiée à l'insu de Chrysostome, peut-être après sa mort, et sur les notes des tachygraphes. Du reste, à travers de regrettables négligences, on y rencontre çà et là des beautés de premier ordre. La partie exégétique et la controverse avec les adversaires de la foi sont dignes du grand orateur. L'exhortation morale n'y manque ni d'élégance ni de force, et l'on y trouve, sur le luxe exagéré de cette époque, des détails très-curieux. Aux idolâtries, aux ivresses de la fortune, Jean se plaît à opposer les soudaines catastrophes, les mystères de douleur et d'horreur qui remplissent la cour et la vie des rois. « Moins belle est la couronne qui ceint leur front que rudes les sollicitudes qui étreignent leur âme; moins nombreux sont les gardes qui les entourent que les soucis qui les assiègent. Jamais la demeure d'un particulier ne fut en proie à tant de peines que le palais des monarques. La mort est suspendue sur leur tête; ils redoutent leur propre famille; leurs yeux voient du sang partout : dans les mets qu'on leur sert, dans la coupe qu'ils approchent des lèvres. Que de fois, dans le calme des nuits, de funèbres visions les font tressaillir et se lever en sursaut! Malheureux quand tout est en paix, quel surcroît d'ennuis, quelle vie plus misérable que la leur dès que la guerre survient! Que n'ont-ils pas à souffrir de ceux qui les entourent, de leurs propres sujets! Le pavé de leur royale habitation ruisselle du sang de leurs proches. Si vous voulez, je vous raconterai des choses anciennes qui cependant ne sont pas encore oubliées, et quelques-unes qui ont eu lieu de nos jours. On rapporte que, soupçonnant la fidélité de son épouse, un prince la fit exposer toute nue, pieds et mains liés, sur une montagne, la livrant en pâture aux bêtes féroces, elle, qu'il avait rendue mère plusieurs fois. Le même fit périr son propre fils. Le frère de celui-ci mit à mort son oncle et toute la famille de cet oncle.... Un autre a tué son cousin après l'avoir associé à l'empire. Un autre a vu sa femme empoisonnée par les médicaments qui devaient lui donner la fécondité.... Un autre trouva la mort dans le breuvage où il cherchait la vie; et son fils, jeune prince sans reproche, mais victime des craintes qu'il inspirait, fut condamné à perdre la vue. Un autre a péri d'une façon si misérable qu'il serait inconvenant de le dire ici.... De ses successeurs, l'un a été brûlé vif avec ses chevaux, sa suite et la chaumière où il s'était réfugié; l'autre qui règne aujourd'hui, depuis qu'il porte le diadème, vit dans les fatigues, dans les périls, dans les soucis, au milieu des trahisons.... Les rois ont fourni le sujet de la plupart des tragédies représentées sur la scène. On connaît les

[1] Tillem., t. 11, p. 376. — [2] Chrys., sur l'ép. aux Philipp., *Hom.* 9, n. 5. — [3] Chrys., *Hom.* 15, n. 5.

festins de Thyeste, et par combien de malheurs toute cette maison fut détruite[1] ».

Les deux épîtres à Timothée furent aussi expliquées à Antioche. On l'induit, avec raison, de ce que l'orateur y dit des pieux solitaires qui peuplaient les montagnes de la Syrie. Il fait de leur vie immolée et si heureuse une description pleine de fraîcheur et de charme. On y respire l'air vital et la paix de cette solitude bénie, voisine du ciel où tout était pureté, repos, douce et sainte harmonie. Evidemment, l'auteur a vécu là, il en est parti à regret, et la fleur du désert a laissé son parfum dans sa belle âme à jamais.

Les six homélies sur l'épître à Titus sont incontestablement de la même époque. L'orateur, en effet, y signale une espèce de superstition connue seulement aux bords de l'Oronte : les pèlerinages *au bois de Daphné* et à la *grotte de la Dame*[2]. Ce beau commentaire est un de ceux que Chrysostome a le plus travaillés. On ne peut en dire autant des trois discours sur l'épître à Philémon. Comme forme, du moins, ils laissent à désirer ; mais ils sont pleins de sentiment. Sous la diffusion et la négligence du style, on y trouve la charité délicate, l'amour profond et tendre de l'humanité qui dictèrent au grand apôtre cette admirable lettre où, esclave du Christ et esclave enchaîné, *vinctus Christi*, il plaide si éloquemment et si puissamment la cause des esclaves[3].

Faut-il les classer parmi les travaux antérieurs à l'épiscopat du Saint? Il y a lieu de le croire. Ceci toutefois est beaucoup plus certain de l'interprétation des psaumes. C'est bien à Antioche que Jean les expliqua, en bonne partie du moins. Tout est remarquable dans ce grand travail, la forme comme le fond. L'éloquent exégète n'a rien produit de plus beau. Il est vrai qu'aucun des livres inspirés ne convenait mieux à la nature lyrique de son talent, à sa foi passionnée et enthousiaste. Il vaudrait mieux, disait-il, voir le soleil s'éteindre que les chants de David livrés à l'oubli[4]. D'ailleurs, sa vie n'était qu'un hymne, et le Prophète trouvait en lui un écho de son âme plutôt qu'un interprète de sa parole. Malheureusement, la moitié de cette œuvre admirable est perdue ; car, s'il est vraisemblable que le saint docteur expliqua tout le psautier, il est certain qu'il ne nous reste de cette explication qu'une soixantaine de discours, parmi lesquels plusieurs ont été composés à Constantinople.

La méthode d'exposition de Chrysostome, toujours la même, a cela de particulier ici, qu'il cite quelquefois l'hébreu, mais en caractères grecs, comme Origène dans ses *Hexaples*, et qu'à la version des Septante, lue dans son église, il compare assez souvent celles de Symmaque, d'Aquila, de Théodotion. Nul doute que l'explication des psaumes n'ait été adressée au peuple du haut de l'ambon ; du moins, dans la plupart de ces expositions, bien que sérieusement étudiées et approfondies, le langage habituel de Jean est celui de l'orateur : un colloque avec l'auditoire. Montfaucon, partant de cette idée que le travail sur les psaumes est trop soigné, trop complet pour que l'auteur en ait trouvé le temps au milieu des sollicitudes et des préoccupations du ministère sacerdotal, insinue qu'il a dû l'écrire dans le recueillement et les féconds loisirs de son diaconat. Cette conjecture nous semble peu fondée ; il est plus probable que cette œuvre capitale doit être rapportée aux dernières années de l'apostolat de notre Saint dans l'église d'Antioche. Il y parle, en effet, des barbares comme remplissant le monde de trahisons et de crimes[1] ; chose peu vraie alors que tout pliait sous l'épée victorieuse de Théodose, mais d'une vérité flagrante sous le faible Arcadius, au moins en 396, quand les hordes d'Alaric ravageaient la Grèce, la Macédoine, la Thessalie.

Un autre ouvrage d'un grand mérite, mais inachevé, le *Commentaire sur Isaïe*, complète les travaux exégétiques de Chrysostome avant sa promotion à l'épiscopat. Il semble même au P. Stilting, et il appuie son avis de raisons plausibles[2], que ce fut son brusque départ de la Syrie qui interrompit les savantes recherches du grand orateur sur le plus sublime des prophètes. Elles n'ont point été poussées au-delà du huitième chapitre, et l'on dirait qu'elles furent destinées, bien moins au peuple qui se pressait autour de la chaire de la Palée, qu'à un petit nombre de lecteurs d'élite. Mais qu'il écrivît ou qu'il parlât, le procédé de Jean était toujours le même : il consistait à méditer continuellement les divins oracles avec un cœur

[1] Chrys., *Hom.* 15, sur l'ép. aux Philipp., n. 5.— [2] Chrys., *Hom.* 3, n. 2, sur l'ép. à Tit. — [3] D. Cellier, t. 7, p. 335, nouv. edit. — [4] Chrys., *Hom.* 2, sur la pénit., n. 2.

[1] Chrys., *Hom. in ps.* 119.

[2] Stilting, n. 481, 490, 493. Il démontre assez bien que ce que dit le saint docteur de la paix qui régnait alors dans l'empire romain, ne peut s'appliquer qu'à l'année 397. D. Cellier, t. 7, p. 194, note de l'éditeur.

pur, une foi humble, un esprit éloigné de toute vaine curiosité, un sincère et ardent désir de sa propre sanctification et du salut de ses frères. C'est par là qu'il découvre dans un mot, dans une circonstance qui échappe à la perspicacité des autres, des trésors de doctrine et de grâce. Son grand avantage est de s'être porté à ces études, non-seulement avec la sagacité et le goût d'un habile et profond exégète, mais surtout avec l'âme d'un Saint. Jamais d'enflure dans la science, jamais de sécheresse dans la discussion, mais partout une chaleur pénétrante et douce et comme le rayonnement de l'esprit qui inspirait et embrasait les apôtres et les prophètes.

Du reste, sa prédication, à la fois savante et populaire, ne suffisait pas aux exigences de sa mission sacerdotale. Quelque suite qu'il voulût donner à ses expositions bibliques, il était contraint de les interrompre pour d'autres discours impérieusement réclamés de son zèle par les événements heureux ou malheureux du jour, par les besoins moraux d'un peuple ardent et mobile dont toutes les émotions retentissaient en douleur ou en joie au cœur de son apôtre. Ces discours sur des sujets divers forment, malgré les pertes regrettables, une masse assez imposante, et nous ne pouvons céder au désir de les faire tous connaître, même par la plus succincte analyse.

Fondée par le chef des apôtres et berceau du nom chrétien, l'Eglise d'Antioche s'était montrée digne de son illustre origine en fournissant à l'armée conquérante de l'Evangile un nombreux contingent de héros. Peu, entre les villes qui avaient arboré le divin drapeau de la Croix, pouvaient se glorifier d'une aussi belle lignée de martyrs. Furtivement ensevelis par ceux des frères qu'épargnait la persécution, les restes de ces grands soldats de la vérité étaient devenus dans leur tombe l'objet d'un culte pieux; et quand de meilleurs jours se levèrent pour les disciples du Christ, la vénération publique convertit les modestes ossuaires en oratoires. Autour d'Antioche, la campagne était couverte de ces petites églises appelées *martyria*, et disposées autour de la cité chrétienne comme les images des ancêtres dans une maison patricienne. Ils l'enceignaient suivant Chrysostome, d'une ceinture de fortifications plus inexpugnable que ses remparts. Les visiteurs y affluaient, heureux de toucher de leurs mains ces cercueils qui renfermaient des trésors, d'humecter leur front ou leurs lèvres de l'huile des lampes suspendues aux voûtes de ces sépulcres triomphaux, de déposer leurs prières sur des autels consacrés par un sang généreux, d'où la pensée de l'homme monte plus confiante vers le trône de Dieu. Flavien, malgré son grand âge, se donnait souvent le plaisir d'y conduire son troupeau. Par une belle matinée de printemps ou d'automne, quand le soleil se levait radieux sur un ciel sans nuages, au souffle d'une brise embaumée, au chant des psaumes, le vieux pontife sortait de l'église d'or, à la tête d'une foule et d'un clergé nombreux, traversait l'Oronte, franchissait les portes de la cité, et se dirigeait vers les chapelles lointaines de saint Barlaam ou de sainte Droside. L'air des champs dilatait les âmes; on se croyait plus près de Dieu ; on respirait sa grâce avec le parfum des fleurs et les premiers rayons du jour ; une impression suave de paix et de rafraîchissement se mêlait à la piété. Le soir venu, on rentrait chez soi le cœur allégé. Mais la parole de Chrysostome était l'hymne obligé de ces fêtes.

Nous avons plusieurs des discours qu'il prononça dans ces circonstances : ce sont moins des panégyriques que les cris de victoire de la foi sur la tombe illustre des soldats morts pour elle. Quelques-uns sont consacrés à défendre contre les sarcasmes impies d'Eunomius, suivi plus tard par Vigilance, ce culte des martyrs et de leurs saintes reliques, lequel, indépendamment des motifs religieux qui l'inspirent, élève si haut la conscience et la dignité humaines et, suivant l'expression de saint Astère, entretient l'émulation des morts glorieuses. D'autres offrent un intérêt historique et de précieux détails. Telles sont les homélies sur saint Barlaam, saint Julien, saint Ignace, sainte Pélagie, sainte Domnine.

Barlaam était un paysan des environs d'Antioche que la persécution vint prendre à la charrue pour en faire un héros. Conduit au tribunal du proconsul, il fit rire par son accent; il étonna par son courage. On le condamna à être mis sur le chevalet; puis, meurtri, brisé, on le traîna devant un autel où pétillait le feu sacré. Le bourreau prit la main du laboureur, et, l'ayant chargée d'encens, l'étendit sur le brasier. Au moindre soubresaut de la douleur, l'encens devait tomber dans les flammes et le martyr avait l'air d'une apostasie. La fermeté de Barlaam déjoua ce calcul inepte et cruel. La main brûlée ne bougea pas plus qu'une main

de marbre, et la dérision fit place à l'admiration. « Prenez garde, s'écria l'orateur après ce récit, nous ne sommes plus au temps des persécuteurs, mais nous sommes toujours au temps des martyrs. S'il ne s'agit plus de luttes sanglantes, il s'agit toujours d'immortelles couronnes. D'autres ont bravé les flammes, vous avez à braver les passions, et il n'est pas de feu plus dévorant. Soyez intrépides, soyez vainqueurs, et vous serez martyrs [1] ».

Pélagie était d'Antioche, et n'avait que quinze ans lorsque ses croyances et sa beauté la désignèrent aux fureurs des ennemis de l'Evangile. Vivant dans la perpétuelle attente de la mort, les Chrétiens avaient pris l'habitude de la dédaigner. Mais, jeune et belle, Pélagie avait à redouter plus que le supplice. Les satellites du proconsul vinrent pour la saisir au moment où, sa mère absente, elle était seule au gynécée. L'héroïque enfant demande une minute pour prendre d'autres vêtements, et, passant dans sa chambre, monte sur la plate-forme de la maison, d'où elle se précipite dans la rue. Jésus, qu'elle portait dans son cœur, l'inspira et la sauva [2]. « Comme une biche, dit Chrysostome, tombée aux mains des chasseurs, si elle peut leur échapper, s'élance d'un bond au point le plus inaccessible de la montagne, et, une fois hors de toute atteinte, s'arrête et regarde ceux qui voulaient la prendre ; ainsi, la vierge du Christ, prise dans sa propre maison comme dans un piége, s'est enfuie, non pas au sommet de la montagne, mais au faîte du ciel, d'où elle a vu les persécuteurs s'en retourner les mains vides, et elle s'est réjouie de leur confusion.... La mort des martyrs, c'est leur triomphe [3] ».

« Cette époque, ajoute le panégyriste, était pleine de ces drames-là [4] » ; et, en parlant ainsi, il pensait à sainte Domnine et à ses filles, auxquelles il consacre un autre discours. S'il faut en croire saint Ambroise, c'étaient la mère [5] et les sœurs de Pélagie ; mais Chrysostome, leur compatriote, se tait sur cette circonstance qu'il ne pouvait pas ignorer. Il raconte seulement que Domnine, femme chrétienne d'une haute naissance, voyant la haine de l'Evangile portée si loin, que des pères livraient leurs fils, des maris leurs femmes, prit le parti de s'enfuir d'Antioche avec ses deux filles, et se retira à Edesse, où les disciples de Jésus-Christ, plus nombreux, couraient moins de périls. Mais le fanatisme farouche de sa famille vint l'arracher à sa retraite. La mère et les enfants furent contraints de reprendre, escortés de soldats, le chemin de la Syrie. Leurs gardes ayant fait halte en route pour prendre leur repas, se gorgèrent de vin et s'endormirent sur la chaussée, au pied de laquelle coulait un fleuve rapide et profond. La mère regarda ses filles d'un regard ineffable et leur dit : Voilà le baptême après lequel on ne pêche plus ; qu'une même mort nous réunisse dans un même tombeau ! Et, disant ces mots, elle les pressait sur son cœur, les couvrait de larmes. Puis, les prenant chacune par une main, elle s'élança dans le fleuve. O Christ ! murmura-t-elle en mourant, se sont là des hosties de mon cœur, mes guides pour venir à toi. Je te donne plus que moi-même [1]. « Noble femme, trois fois martyre ! s'écrie le saint orateur, je vous en prends à témoin, vous qui fûtes mères, vous qui avez connu les douleurs de l'enfantement et élevé des filles. Ce que dans un instant elle éprouva de tortures, les combats, les déchirements de ce cœur maternel, vous seules pouvez les comprendre [2] ». La main glacée de la mère n'abandonna pas la main de ses filles. Le flot ne dérangea pas leurs tuniques, ne rompit pas leur étreinte, et quand il déposa les trois corps sur la rive, Domnine pressait encore ses deux enfants sur son cœur [3] ».

Les homélies sur *la pénitence* appartiennent à cette grande époque de la carrière apostolique de Chrysostome, et forment l'un des plus beaux monuments de son éloquence. Qu'elles aient été prêchées à Antioche, nul doute ; du moins, la chose est évidente pour les cinq premières, et ce sont les mêmes circonstances qui les ont toutes inspirées. Elles sont au nombre de neuf ; mais il n'en est que six dont l'authenticité soit parfaitement incontestable.

Théodose venait de mourir. Avec lui s'évanouissait le dernier prestige du nom romain. Sa grande épée redoutée des barbares avait donné quelques jours de répit, même de gloire à l'empire, et Chrysostome avait pu dire un instant : « Si nous entendons un bruit d'armes, ce n'est pas de loin. La guerre n'est plus à nos portes comme autrefois. Du Tigre aux Iles-Britanniques, tout ce que le soleil éclaire jouit du

[1] Chrys., *Hom.* sur S. Bas. — [2] *Id.*, *Hom.* 1, sur S. Pél.
[3] Chrys., *ibid.* S. Ambroise célèbre aussi l'héroïne d'Antioche. « On assure, dit-il, qu'elle orna sa tête et se revêtit de la robe destinée à ses noces, comme si elle allait, non pas à la mort, mais à son époux » (S. Ambr., *de virginib.*, l. 3, c. 7, n. 33 ; et *ep.* 36, n. 38.)
[4] Chrys., *Hom.* 1, sur S. Pél., n. 2. — S. Ambr., *de virginib.*, l. 3, c. 7, n. 34.

[1] S. Amb., *de virginib.*, l. 3, c. 7, n. 35. — [2] Chrys., *Hom.* 5 sur S. Domn., n. 7. — [3] S. Ambr., *de virginib.*, l. 3, c. 7, n. 36.

bienfait de la paix[1] ». Mais le terrible flot des barbares, dès que la main du héros cessa de le contenir, devint un déluge. Les Goths ravagèrent la Thrace et la Grèce ; les Huns tombèrent comme une avalanche de feu sur l'Asie-Mineure. Derniers venus au rendez-vous de la Providence, les Huns s'étaient heurtés aux Goths qui faisaient halte aux portes de l'empire, les avaient ébranlés et poussés en avant ; le monde ploya sous le choc. Les éléments déchaînés conspiraient avec les ennemis de la civilisation pour ajouter à la terreur publique. Un tremblement de terre, qui jeta à bas une foule de villes de Byzance à Cadix, avait coïncidé avec l'apparition d'une race inconnue, horrible à voir, sur laquelle couraient d'épouvantables récits. On disait que, nés au désert d'un monstrueux accouplement entre des sorcières et des démons, les Huns avaient à peine les traits de l'homme et l'instinct de la brute. On les avait vus arracher la tête à leurs ennemis abattus, se coucher sur le cadavre tout chaud pour en sucer le sang, ou le dépouiller de la peau dont ils faisaient des vêtements pour eux-mêmes, des harnais pour leurs chevaux. Ils ne savaient que brûler, polluer, massacrer. L'avarice seule tempérait chez eux la férocité ; ils ne tuaient pas ce qu'ils pouvaient vendre. Les marchés des villes conquises étaient encombrés de jeunes filles, de jeunes hommes mis aux enchères sous les yeux de leurs parents consternés. La charité rachetait au poids de l'or les victimes que nul n'osait disputer aux ravisseurs. Antioche et Jérusalem étaient menacées : l'Oronte, le Cydnus, l'Euphrate roulaient des flots de sang ; la Phénicie, la Palestine, l'Egypte, l'Arabie se croyaient déjà captives et perdues[2].

Aux malheurs de l'invasion, la grêle, la famine, la peste ajoutaient leurs fléaux, et comme il arrive toujours sous le coup des événements qui déconcertent les prévisions humaines, le peuple accablé du sentiment de son impuissance se retournait vers Dieu. Antioche assiégeait les autels de supplications, on eût dit une ville de Saints ; mais Jean connaissait de trop longue main ses versatiles compatriotes pour croire à des protestations de repentir inspirées par le péril et près de s'évanouir avec lui. En effet, des jours moins sombres s'étant levés pour la cité frivole, elle reprit avec plus d'entrain que jamais ses plaisirs et ses vices, et, comme s'il eût fallu expier la pénitence après avoir expié le péché, elle s'abandonna à un redoublement de folies. Ces malheureux entraînements, cette multiplicité de rechutes étaient pour ces pusillanimes Chrétiens un motif de croupir dans leurs habitudes, sous prétexte de ne pouvoir s'y arracher. De là, les homélies sur *la pénitence.* Jean déploie tout ce qu'il a d'éloquence et d'onction pour combattre ce faux désespoir qui sert de masque à la lâcheté, pour rendre à ces âmes molles et défaillantes le sentiment de leur valeur et de leur destinée, un peu d'énergie et la foi en Dieu, pour leur montrer combien il est facile à une volonté ferme aidée de la grâce divine de briser des chaînes qui ne sont pesantes que parce qu'on s'applique à les river. Aussi compatissant à la faiblesse que sévère au vice, il prodigue les encouragements, ne parle que de miséricorde et se plaît à ouvrir devant le pécheur ces trésors de pardon et ces portes du ciel que l'infortuné voudrait se fermer à lui-même. Quels que soient les reproches de sa conscience, que le coupable condamne ses erreurs, qu'il en rougisse, qu'il les confesse, et voilà le commencement du salut. Qu'importe qu'il soit tombé mille fois ou qu'il tremble de tomber encore, les bontés du ciel sont plus nombreuses que ses chutes. Il n'y a que l'orgueil endurci qui trouve le Seigneur impitoyable ; l'humble aveu de la créature suffit à désarmer le créateur ; devant celui-ci, le plus grand péché est de ne pas avouer qu'on a péché. Et le saint orateur rappelle la terrible histoire de Caïn, le sang d'Abel versé par son frère, le meurtrier interrogé par Dieu et niant son crime, et la vengeance éternelle s'acharnant à lui, autant pour l'impudence de son mensonge et son désespoir endurci que pour l'horreur de son forfait. « *Mon péché est trop grand pour mériter le pardon*, disait-il..... et il s'en allait par le monde, loi vivante, colonne en mouvement, qui tout en gardant le silence rendait un son plus éclatant que la trompette..... L'aveu eût touché le Seigneur, mais il se tut et il fut maudit[1] ».

A ce lugubre exemple, Chrysostome en oppose de consolants : celui de David, le roi criminel et repentant, dont les larmes firent un saint ; celui d'Achab, qui dut aussi à ses pleurs cette grâce insigne que Dieu lui-même prit sa défense contre le prophète irrité. Du reste, les homélies sur *la pénitence*, toutes

[1] Chrys., sur le ch. 2 [illegible], n. 5. — [illegible], *ep.* 81 et *ep.* 35, l. 1, [illegible], p. 661 et 271 ; Socr., l. 6, c. 1 ; Sozom., l. 8, c. 1.

[1] Chrys., *Hom.* 2, sur la Pén. n. 1.

pleine de beautés oratoires de premier ordre, sont à peu près un recueil de traits historiques empruntés aux saints livres, mais si bien choisis et développés avec tant d'onction, quelquefois avec tant de force et d'éclat, que nul argument ne pouvait produire, sur un auditoire croyant, une plus vive et plus heureuse impression. Par ces exemples, d'ailleurs, il démontre d'une manière saisissante non-seulement la nécessité du repentir, mais les caractères qui le rendent efficace ; l'humilité, la prière, le jeûne, l'aumône surtout, et en particulier celle qui avait pour but le rachat des esclaves dont l'irruption des Huns venait d'augmenter le nombre dans une effrayante proportion. Les autres formes de la pénitence ne sont utiles qu'au pécheur ; par l'aumône, le pécheur fait participer ses frères à la grâce qu'il reçoit lui-même. Ainsi le repentir du riche est un bienfait pour le pauvre, et l'homme apprend qu'exercer la miséricorde envers les hommes est le plus beau titre à la miséricorde de Dieu.

« La pénitence sans la charité, dit-il, est inefficace, elle est morte....... Mais voici devant vous des pauvres, des captifs, des malheureux qui errent sans asile ; ils gémissent, ils pleurent, ils se désespèrent..... Quel plus facile moyen d'acheter votre pardon : un morceau de pain, de grossiers vêtements, un verre d'eau froide ? Puisque avec si peu nous pouvons tant obtenir, ne manquons pas une si belle occasion ; achetons, ravissons le ciel. Vêtir le pauvre, c'est vêtir Jésus-Christ. — Je le sais, me réplique-t-on ; on me l'a dit avant toi, tu ne prêche rien de nouveau.— Et précisément, c'est parce que ces choses vous sont plus connues que vous devriez les pratiquer davantage[1] ! N'objectez pas votre pauvreté, mais donnez comme vous pouvez. Autant vous aurez répandu d'aumônes, autant d'avocats vous aurez près de Dieu quand vous paraîtrez à son tribunal. Le Christ lui-même s'écriera en vous montrant à ses anges : Voilà cet homme qui sur la terre m'a comblé de bienfaits ! »

Tels furent, du moins en grande partie, les travaux de Chrysostome pendant les douze années de son ministère sacerdotal dans la métropole de la Syrie. Ici, l'histoire littéraire de l'orateur se confond avec l'histoire personnelle de l'homme. Ses discours sont des actions, et l'on doit moins y chercher les chefs-d'œuvre d'éloquence que de pieux monuments de la lutte ardente et sublime d'un magnanime soldat de la vérité contre l'erreur et le vice, pour l'affranchissement et la régénération de l'humanité. Jean ne fut pas seulement l'oracle du peuple, mais son consolateur, son guide, son chef. La source de sa puissance était dans sa sainteté, dans ce dévouement sans réserve qui faisait de sa vie entière un noble holocauste aux intérêts du peuple. Il n'y avait pas dans la vaste enceinte d'Antioche une seule misère de l'âme ou du corps qui ne retentît douloureusement au cœur de son apôtre bien-aimé, et ne trouvât près de lui secours et remède. On eût pu inscrire sur la porte de sa demeure ces mots de saint Paul : *Qui souffre sans que je souffre? Qui est scandalisé, sans que je brûle*[1] ? Les riches, les grands, tout en murmurant contre lui, se courbaient sous l'autorité de sa parole, parce qu'elle raisonnait dans leur conscience comme le cri d'un grand cœur, le cri d'un prophète indigné ; ils sentaient tous que si cet homme plaidait si haut la cause de la charité, c'est que toute son existence n'était qu'un acte de charité. Un ancien avait dit : *L'orateur est un homme de bien habile à parler ;* mais Chrysostome était plus qu'un homme de bien : c'était un saint, un grand saint; aux dons brillants de la parole il unissait les ardeurs brûlantes d'une conviction généreuse, d'un amour sans bornes pour les hommes, la passion des âmes. Les richesses de son éloquence sortaient des trésors de sa charité !

Tout entier à ses chers compatriotes, il n'avait jamais songé qu'à les instruire, à les protéger contre leurs propres égarements, à leur découvrir dans la foi en Jésus-Christ la source des vrais biens. A cette grande ambition il en ajoutait une autre : celle de mourir au milieu d'eux après avoir vécu pour eux. Quelquefois, il est vrai, dans ses moments de lassitude, il tournait ses regards vers ces belles montagnes, théâtre béni des extases de sa jeunesse, et toujours peuplées, suivant son expression, d'anges terrestres, d'hommes célestes. Il y venait tous les ans rafraîchir son cœur dans la solitude, s'y retremper dans la liberté, et il aimait à espérer qu'après les orages d'une vie de lutte et d'immolation il pourrait y trouver le sanctuaire de la vieillesse et l'avant-port du ciel. Mais cette espérance elle-même était sacrifiée sans regret au bonheur du peuple ;

[1] Chrys., sur la Pénit., *Hom.* 3, n. 3, et *Hom.* 7, n. 6.

[1] II. *ad Corinth.*, c. 11, v. 29.

« Je vois bien, lui disait-il, que je ne puis abandonner cette demeure, et qu'il me faut rester ici jusqu'à la fin de mes jours[1] ».

La providence ne pensait pas comme lui. Elle avait résolu d'élever un grand phare sur l'écueil même où devait avoir lieu un fatal naufrage, de placer sur le siége pontifical de Byzance, tristement prédestiné à être la chaire du schisme, un illustre témoin de l'unité de l'Eglise et de la suprématie de Rome, une immortelle protestation contre ce *séparatisme* plus lâche que fier qui aboutit par la révolte à la servitude, par Photius à Mahomet, et, pour ne pas s'incliner sous la bénédiction du pasteur des pasteurs, se prosterne, la main tendue, devant toutes les autocraties qui daignent l'aumôner de leur pitié. Chrysostome était appelé d'en-haut à devenir ce grand témoin, cette immortelle protestation : sa tombe elle-même devait être un phare éclatant ; on a pu en détourner les yeux et sombrer, on n'a pu l'éteindre.

[1] Chrys., *Hom.* 32, sur S. Math., n. 7.

CHAPITRE VINGTIÈME.

Mort de Théodose. — Décadence de l'empire. — Situation de l'Eglise. — Mort de saint Ambroise à Milan, de Nectaire à Constantinople. — Intrigues électorales. — Election de Chrysostome. — Il est enlevé d'Antioche. — Opposition de Théophile. — Isidore d'Alexandrie. — Consécration de Chrysostome. — Ses paroles au peuple de Constantinople. — Coup-d'œil sur la ville de Constantin. — Résumé de son histoire religieuse. — Saint Alexandre. — Saint Paul. — Macédonius. — Eudoxe. — Saint Grégoire de Nazianze. — Nectaire. — Chrysostome. — Arcadius. — Stilicon et Rufin. — Trahison et mort de Rufin. — Eutrope. — Mariage d'Arcadius. — Eudoxie. — Luxe ridicule et profonde incapacité de l'empereur. — Souffrances générales dans l'empire. — Synesius. — Immoralité, rapines, horrible tyrannie de la cour. — Relâchement et servilisme d'une partie du clergé. — — Parodie du monachisme. — Evêques mondains et indignes. — Influence funeste de la cour de Byzance. — Paroles de saint Grégoire. — Début de Chrysostome.

Théodose était mort le 17 janvier 395 ; en lui venait de s'éteindre le dernier reflet des gloires de l'empire, son dernier rayon d'espérance. Au coucher d'un brillant soleil succédait un sombre crépuscule, précurseur d'une affreuse nuit. Vaillant soldat, habile et heureux capitaine, sage législateur, homme loyal, monarque éclairé, administrateur intègre et actif, grande âme ouverte à toutes les inspirations généreuses, le Trajan chrétien rachetait les redoutables emportements de sa fougueuse nature par un rare assemblage de qualités éminentes, et surtout par un dévouement sincère à la chose publique et au bonheur du peuple. Si le pouvoir absolu pouvait jamais être un bien, c'eût été dans les nobles mains de Théodose. Mais les supplices d'Antioche et le supplice de Thessalonique prouvaient surabondamment qu'il n'y a pas d'exception à cette parole, déjà citée, de Chrysostome : *Le pouvoir absolu est un grand mal*[1]. Le vainqueur de Maxime, d'Eugène, d'Arbogaste, n'avait plus de rival à redouter ; le trône était affermi dans sa famille, le monde était à ses pieds. Au dehors, les barbares subjugués ou séduits sollicitaient l'honneur de servir dans l'armée romaine ; au dedans, l'hérésie se taisait, le paganisme aux abois disputait faiblement un reste de vie ; l'Eglise, encouragée et déjà remise des secousses du règne de Valens, n'avait que des bénédictions pour un prince sincèrement pieux, dont la toute-puissance était au service de la vérité. On eût dit que l'empire rajeuni avait puisé dans le cœur du grand homme une vie nouvelle et de longs jours de durée. Mais l'illusion devait être courte : l'œuvre d'Auguste s'écroula dans la tombe de Théodose. A l'héroïsme, au génie succédèrent des prodiges d'imbécillité et de lâcheté. La pourpre si fièrement portée par le père ne fut plus qu'un chiffon conspué du monde sur les épaules des enfants. L'illustre ami de saint Ambroise venait de rendre le dernier soupir, quand les barbares se jetèrent sur Rome ; de son cercueil il put entendre le bruit des flammes qui dévoraient la cité-reine, les houras sauvages qui l'insultaient. On touchait au moment suprême où le colosse à la tête d'or, aux bras d'argent, aux pieds d'airain et d'argile, atteint par la petite pierre détachée de la montagne, allait se briser en mille morceaux comme la menue paille que le vent emporte hors de l'aire pendant l'été.

[1] Chrys., sur l'ep. aux Coloss., *Hom.* 7, n. 3.

Mais tandis que l'astre des Césars s'affaissait dans la honte, celui du Christ montait rapide et vainqueur, inondant l'horizon de ses feux. Le grand colosse tombait en poudre, la petite pierre devenait une grande montagne. L'Eglise, qui avait déjà vu, qui devait voir tant d'autocrates passer, tant de dynasties s'éteindre, poursuivait sa sainte mission sans s'émouvoir du fracas qui se faisait autour d'elle, et au milieu des épaves de la tempête, au milieu des ruines amoncelées, jetait d'une main divine les fondements impérissables de l'avenir. Sans doute, la mort avait frappé de terribles coups dans les rangs les plus illustres de ses soldats : Lactance, Arnode, Athanase, Basile, Ephrem, Grégoire de Nazianze, Hilaire de Poitiers, Cyrille de Jérusalem, Jacques de Nisibe, Sylvestre, Jules, Damase n'étaient plus, et bientôt saint Martin et saint Ambroise allaient les joindre dans un monde plus digne d'eux. Mais saint Porphyre évangélisait la Phénicie, saint Victrice la Flandre, saint Alexandre et saint Martyrius fécondaient de leur généreux sang des contrées où la grâce du Ciel n'avait pas encore germé ; saint Delphin gouvernait l'église de Bordeaux, saint Gaudence celle de Brescia, saint Vénérius celle de Milan, saint Chromace celle d'Aquilée, saint Marcel celle de Paris, saint Honorat celle de Verceil ; saint Jérôme atteignit l'apogée de son génie ; saint Epiphane, le saint Martin de l'Orient, remplissait tout de l'éclat de ses prodiges et de ses vertus ; saint Arsène, saint Nil, saint Isidore, fleurissaient au désert ; saint Sirice et saint Anastase illustraient la chaire de Rome ; saint Pammaque et saint Paulin quittaient tout, grandeur et fortune, pour se consacrer à Dieu et aux pauvres ; sainte Paule, sainte Fabiola, sainte Mélanie, sainte Olympiade étonnaient et consolaient l'univers par leur charité ; une reine de Marcomans amenait à Jésus-Christ en un jour tout son peuple ; saint Augustin, devenu évêque d'Hippone, commençait à faire entendre ces grands oracles écoutés de tous les siècles, et la Papauté, dont les rapports avec les rois et les peuples prenaient chaque jour plus d'extension, entourée déjà d'un éclat souverain [1], voyait s'élever et s'affermir ce pouvoir temporel dont l'indépendance est plus nécessaire au monde qu'à elle-même.

Revenons à notre récit. Saint Ambroise survécut deux ans au grand empereur qu'il avait tant aimé. Le 4 avril 397, Milan perdait le plus illustre de ses pontifes, l'Eglise l'une de ses gloires les plus pures, l'empire son dernier boulevart. La mort de cet homme, disait Stilicon, menace l'Italie de sa ruine prochaine. Ces pressentiments n'étaient que trop vrais. Ambroise allait manquer non-seulement à l'Italie, mais au monde. Cette même année, au mois de septembre, mourut à Constantinople le patriarche Nectaire. La perte d'un pasteur aussi dépourvu de talent que d'énergie et de sens sacerdotal laissa peu de regrets, mais elle fut l'occasion d'un grand scandale. Il s'agissait de lui donner un successeur par la voie ordinaire de l'élection. On vit alors surgir de toutes parts des prétendants à cette dignité sainte, redoutée du mérite, briguée par l'incapacité. Des hommes auxquels nul ne pouvait penser, indignes du nom d'hommes, dit Pallade [1], et qui ne portaient le titre de prêtre que pour le déshonorer, posèrent effrontément leur propre candidature. Les uns fatiguaient la cour de leurs sollicitations, les autres prodiguaient l'argent et les promesses, plusieurs imploraient à genoux la faveur du peuple. Celui-ci, révolté de tant de bassesse, supplia l'empereur de nommer lui-même l'évêque de la seconde Rome. Il est probable que la cour ne fut pas étrangère à cette manifestation et qu'elle exploita habilement le dégoût populaire. Elle épiait et saisissait toutes les occasions d'intervenir dans l'Eglise, et de la dominer sous prétexte de la protéger.

Eutrope, ministre alors tout-puissant du faible Arcadius, connaissait Chrysostome pour l'avoir vu dans un récent voyage en Syrie ; il prononça son nom qui fixa tous les suffrages. Si applaudi que fût ce choix, il y avait difficulté à le faire aboutir, car on se trouvait en présence de deux obstacles : l'humilité peu traitable du saint prêtre et l'ardente affection que lui portait le peuple d'Antioche, peuple orageux chez qui le mécontentement tournait vite à la sédition. On usa de stratagème. Le comte d'Orient invita Chrysostome à une entrevue importante et secrète dans un église extra-muros, près de la porte romaine. Là, l'ayant fait monter avec lui dans sa voiture, sous prétexte d'une causerie plus longue et plus libre, il le conduisit jusqu'au premier relai où il le livra, tout étonné et malgré ses protestations, aux officiers de l'empereur qui l'attendaient et le menèrent en

[1] Amm. Marc., liv. 27 ; S. Hier., *ep.* 38, tom. 4, *alter. part.*, p. 310.

[1] Pallad., dial., c. 5.

toute hâte à Constantinople. On le traînait au trône pontifical [1].

La cour, pour donner plus d'éclat à la consécration de son élu, avait convoqué un concile où se trouvait, entre autres personnages considérables, le patriarche égyptien, Théophile. Il y était venu bien moins pour répondre à l'invitation impériale, que pour entraver de son mieux l'élection de Jean. Ambitieux d'influence, avide d'intrigues, il se flattait qu'un homme dont il aurait fait la fortune serait, même sur le siége de Constantinople, l'instrument docile de ses desseins, et il avait jeté les yeux sur Isidore, qui gouvernait alors le grand hôpital d'Alexandrie, vieillard pieux et doux, que son âge avancé et une longue habitude de subordination lui faisaient espérer de manier à son gré. Ce choix, d'ailleurs, ne pouvait soulever aucune objection, car Isidore était un prêtre infiniment vénérable que saint Athanase lui-même avait particulièrement estimé et affectionné. Le cauteleux patriarche errait donc dans son calcul. Mais d'autres considérations combattaient dans son esprit la candidature de Jean. D'abord il l'avait vu, et en homme habile à juger les hommes, il avait compris tout ce qu'il y avait d'énergie et de sainte fierté dans cet austère chrétien, consumé de travaux, plus généreux encore qu'éloquent, si désintéressé qu'il avait abandonné tous ses biens aux pauvres, si grand que sa seule renommée lui interdisait un rôle secondaire. De plus, Jean appartenait à l'école d'Antioche, Théophile se regardait comme la plus haute personnification de celle d'Alexandrie; et cette rivalité des deux écoles pouvait bien ne pas être étrangère au sentiment qui s'insurgeait dans l'âme de l'évêque d'Alexandrie contre l'élévation du prêtre d'Antioche. Il est probable aussi qu'avec son esprit si sagace, Théophile voyait monter d'une manière effrayante les prétentions des prélats de Byzance à subalterniser les églises d'Orient : prétention trop encouragée par le second concile général qui leur donnait le premier rang après les évêques de Rome, et surtout par une cour qui, les tenant sous sa main et toujours prête à payer des complaisances par des faveurs, comptait que toute suprématie usurpée par eux le serait à son propre profit. Un instinct catholique avertissait Théophile de ce péril, d'autant plus grand à ses yeux que la valeur personnelle du sujet proposé semblait autoriser en lui plus d'ambition. Quoi qu'il en soit des motifs qui l'inspiraient, son opposition fut tenace, inconvenante peut-être. On a prétendu que, pour en finir, Eutrope l'avait menacé de rendre publics de fâcheux mémoires reçus contre lui. C'est peu croyable, car on n'avait pas besoin de ces grands moyens pour vaincre les résistances d'un homme dont la souplesse était fort connue, dont les intrigues devaient échouer d'elles-mêmes devant la popularité déjà si grande du nom de Chrysostome, aussi bien que devant la ferme volonté du gouvernement qui, investi par les électeurs du soin de les suppléer, agissait, cette fois du moins, dans la plénitude de son droit. Théophile, obligé d'abandonner Isidore, accepta vis-à-vis de Jean la mission d'évêque consécrateur, mission qui revenait à l'évêque d'Héraclée, l'ancien métropolitain de la Thrace [1]. La consécration eut lieu le 26 février 398 [2]. Assis sur la chaire de saint Pierre depuis la mort de Damase, Sirice gouvernait alors, avec autant de sagesse que de fermeté, l'église de Dieu, et saint Augustin publiait, cette année même, le plus beau peut-être de ses ouvrages, *les Confessions*. Théophile put étudier à loisir, pendant la cérémonie de l'ordination, le noble visage qu'il avait devant lui, où respiraient la force et la grandeur d'une âme invincible, et jugea quel homme sa tortueuse ambition allait trouver sur sa route. Pour le nouvel élu, absorbé dans la méditation de ses devoirs, il ne songeait guère qu'il venait de se créer un implacable ennemi. Il embrassa avec effusion le pontife qui lui avait imposé les mains, tandis qu'au pied des autels, dans son baiser de Judas, celui qu'il appelait son père [3] lui vouait une haine que la mort devait à peine assouvir.

La pompe inaccoutumée dont la cour entoura la consécration de Jean, était un calcul peut-être autant qu'un hommage : elle espérait s'assurer une créature illustre. Mais la joie du peuple était sincère. Le peuple qui aime instinctivement ce qui est fort, et qui n'apercevait autour de lui que faiblesse et lâcheté, qui voyait ses campagnes ravagées par les barbares, l'empire avili par les empereurs, le monde livré aux eunuques, en proie d'ailleurs aux agents du fisc, accablé d'impôts et de vexations, aigri par l'excès de ses misères contre un pouvoir

[1] Pallad., Dial., c. 5; Sozom., l. 8, c. 2.

[1] Thomass., Disciplin., t. 1, p. 81 et 310.
[2] Voir aux *Pièces Justificatives*.
[3] Pallad., Dial., c. 7.

qui ne savait que les aggraver et le pressurer, tournait volontiers ses regards vers un homme qui lui venait, avec l'éclat du talent et l'autorité de la vertu, comme une protection visible du ciel dans ce honteux abandon des puissances de la terre, comme un consolateur du moins et un noble ami dans ses souffrances. Dès les premiers discours, Jean versa son âme dans celle du peuple[1]. « Je ne vous ai parlé qu'une fois, dit-il, et déjà je vous aime comme si dès l'enfance j'avais été élevé au milieu de vous, déjà je vous suis uni par un sentiment aussi vif que si je jouissais depuis longtemps du charme de votre intimité ; non que j'aie un cœur trop prompt aux affections, mais c'est que vous êtes aimables au-dessus de tout. Car qui n'admirerait votre zèle de feu, votre charité sans feinte, votre attachement pour vos maîtres dans la doctrine, l'union qui règne entre vous, choses qui suffiraient pour vous concilier une âme de pierre ? C'est pourquoi nous ne vous aimons pas moins que cette église où nous sommes nés, ou nous avons été élevés et instruits. Celle-ci est la sœur de celle-là, et la preuve de leur parenté est évidente dans vos œuvres. Si l'une est plus ancienne, l'autre est plus fervente ; d'un côté, c'est une assemblée plus nombreuse, un théâtre plus célèbre ; de l'autre, tout annonce plus de constance et de force d'âme. Je vois ici les loups rôder autour des brebis, mais le bercail ne diminue pas. Des vents violents, d'horribles tempêtes battent sans cesse la nef sacrée, et cependant aucun de ceux qu'elle porte n'est victime des flots. De toutes parts nous envahissent les flammes de l'hérésie, et au milieu même de la fournaise on jouit d'une rosée spirituelle[2] ». Ces derniers mots font allusion aux dissidences religieuses de Constantinople où l'Arianisme, grâce à Constance et à Valens, avait poussé de profondes racines. On y comptait aussi des Manichéens, des Marcionites, des Juifs et beaucoup de païens.

Il y avait soixante ans à peu près que Byzance, appelée par son incomparable situation à devenir, en des mains puissantes, la capitale de l'univers, avait reçu de Constantin son nouveau nom et la suprématie de l'empire. Le fondateur de la seconde Rome ne voulut pas qu'elle cédât en rien à la première. Il en traça lui-même l'enceinte, de manière à y enfermer scrupuleusement sept collines, afin qu'elle prît, elle aussi, comme la ville de Romulus, l'épithète de *Septicollis*[1]. Pour l'embellir, dit saint Jérôme, il dépouilla le monde [2]. Tout ce qui restait de statues, de colonnes, de chefs-d'œuvre de bronze ou de marbre dans les antiques cités de la Grèce, de l'Ionie, de l'Egypte, vint à grands frais se dresser sur les places, devant les palais, dans les thermes, dans l'hippodrome de la ville de Constantin. On eût dit qu'il lui avait suffi de frapper la terre du pied pour en faire jaillir d'un seul jet une ville féerique de granit, de porphyre, d'albâtre, se mirant avec orgueil dans les brillantes eaux de la Propontide et du Bosphore, étonnée elle-même des splendeurs et des merveilles qui couronnaient son jeune front, étincelant d'or et de soleil, et chargé de plus de joyaux que dix siècles et mille victoires n'avaient pu en placer sur la tête de sa rivale. Athènes, Memphis, Héliopolis, Antioche, Palmyre, Delphes, Rome elle-même, tous les temples des dieux, tous les palais des rois avaient été mis à contribution pour composer l'écrin sans prix de cette souveraine capricieuse qui portait la fortune et la gloire de cent villes dans sa parure de chaque jour. D'imposants aquéducs, des galeries à perte de vue pour la promenade du peuple, de vastes théâtres, trois immenses places publiques, ornées de portiques et bordées d'édifices gigantesques ; huit thermes d'une royale magnificence, un cirque dont l'étendue et la beauté faisaient oublier tout ce que les anciens avaient eu de plus remarquable en ce genre, quatorze églises aux hardies coupoles, aux riches mosaïques, quatorze palais aux toits dorés entourant comme un cortége d'honneur le grand palais qui les écrasait tous de ses proportions et de sa splendeur ; des portes triomphales, des obélisques, des groupes antiques d'un admirable travail, une profusion de statues, de bas-reliefs, de vases de bronze et d'or ; quatre mille maisons aussi somptueuses que des demeures princières, et, sur une colonne de porphyre de cent vingt pieds de haut, l'image colossale du vainqueur de Maxence et de Licinius, le sceptre d'une main, le globe du monde de l'autre, n'étaient qu'une partie des prodigieuses richesses accumulées en six ans, d'autres disent en quelques mois, à la voix d'un homme, sur une langue de terre que Sévère avait couverte de ruines, que Dioclétien avait dédaignée, et

[1] Nous n'avons pas le premier discours.
[2] Chrys., *Hom.* 11, contre les *Anom.*, n. 1.

[1] Ducang., l. 1, c. 8. — [2] *Constantinopolis dedicatur pene omnium urbium nuditate.* (Hieron. chron.)

qui semble jetée là, entre l'Orient et l'Occident, pour être à jamais l'admiration et l'ambition de l'un et de l'autre.

Une œuvre de cette nature, grandiose improvisation d'une capitale du monde, devait offrir, et offrait en effet, dans sa splendeur même, avec les traces de la précipitation qui y avait présidé et de la décadence générale du goût, un singulier mélange de styles et de génies divers, de caducité et de jeunesse, des défroques d'une pensée morte et des élans d'une pensée nouvelle, victorieuse du passé et déjà sûre de l'avenir. La Cybèle du mont Dindyme, la Fortune de Rome, les statues des Muses, celles de Castor et de Pollux, l'Apollon Pythien s'y trouvaient à côté des figures en bronze doré qui représentaient, sur les fontaines des places publiques, l'histoire de Daniel ou la parabole du bon Pasteur, et vis-à-vis de la croix qui éclatait partout dans la cité chrétienne dédiée à Marie, au faîte du Capitole qu'elle couronnait, au Forum miliarium, dans les mains de sainte Hélène, au palais, dans la grande salle où elle était dessinée en pierreries sur le plafond. Ici, le trépied célèbre de Delphes; là, le labarum sculpté en or; au bas de la colonne de Constantin, le palladium apporté de Troie par Enée, vieux talisman de la puissance romaine; et, sur le chapiteau, au pied de la statue impériale, naguère statue du soleil, une sainte relique de la vraie Croix. Et tout cela, malgré cette étrange confusion d'idées et de choses, formait un ensemble éblouissant, fantastique, ineffable, rêve merveilleux de la puissance et du génie changé tout à coup par un *fiat* de la Providence en une réalité plus merveilleuse encore [1].

Byzance, devenue Constantinople, voulut mettre ses origines religieuses au niveau de ses grandeurs politiques. Son Eglise se posa comme apostolique, et prétendit avoir pour fondateur le frère même du prince des apôtres. Si cette prétention ne pouvait être pleinement justifiée, elle n'avait rien d'absurde : Nicéphore a donné une longue liste des évêques qui durent la gouverner depuis saint André jusqu'à Alexandre, « homme en dons apostoliques fort excellent [2] ». Il est vrai, des écrivains, d'une critique réputée plus sûre, prétendent que le premier évêque de Byzance dont on puisse prononcer le nom avec quelque certitude est Philadelphe, sous Sévère et Caracalla, au commencement du IIIe siècle. Et, toutefois, peut-on croire, est-il possible que des contrées aussi importantes, aussi connues que les provinces Thraciennes, soient restées deux cents ans en dehors de la lumière de l'Evangile, dont l'explosion fut telle que, du vivant de saint Paul, il fut prêché à tout l'univers ?

« La nature n'a pas deux soleils, disait saint Grégoire de Nazianze ; mais elle a deux Romes, flambeaux de cet univers, l'une ancienne, l'autre nouvelle, différant en ceci que la première brille où le soleil se couche, et la seconde où il se lève ; mais la beauté de celle-ci égale la beauté de celle-là. Quant à la foi, l'ancienne marcha toujours et ne cesse point de marcher dans la vérité, enchaînant par la doctrine du salut l'Occident tout entier, comme il convient à une Eglise placée au-dessus de toutes les autres, qui adore d'un culte parfait l'essence divine. La nouvelle, j'allais dire la mienne, quand elle n'est plus la mienne, fut longtemps ferme dans l'orthodoxie, mais elle gisait dans le bourbier de l'erreur, depuis que la ville légère qui renferme tout mal, Alexandrie, aux bouleversements insensés, a produit Arius, l'abomination de la désolation [1] ».

L'Arianisme, en effet, pénétra de bonne heure à Byzance, et à la faveur de l'intrigue et de la cour y prit une grande extension. Mais la ville choisie par l'hérésiarque pour être le théâtre de son triomphe devint le témoin de sa hideuse catastrophe. Alexandre y gouvernait alors le pieux troupeau du Sauveur. Vieillard d'une foi pure, d'une vie sainte, d'une angélique douceur, il avait siégé à Nicée, et avait vu, sous son long pontificat, sa modeste église transformée en une métropole importante : ses talents semblaient au-dessous de sa position. Les Ariens crurent facile de le tromper, et le prièrent, au nom de la charité, de rendre la communion à leur chef, un instant égaré, disaient-ils, aujourd'hui pénitent. Alexandre répondit qu'un seul n'avait pas le droit de défaire ce que tous avaient fait; il refusa. On insista, on menaça, on parla de déposition et d'exil : ce fut en vain. L'empereur manda le saint homme, et lui intima l'ordre d'admettre Arius à la communion dès le lendemain. Alexandre voulut répliquer et fut mis à la porte. Troublé, le visage baigné de pleurs, il alla se prosterner devant l'autel, dans une église voisine. On l'entendait s'écrier :

[1] Euseb. *Vit. Constant.*, l. 3, c. 48 ; Zosim., l. 3 ; Sozom., l. 2 ; Ducang., *Constant.*, l. 2 et 1 ; Tillem., *Const.*, note 59. — [2] Niceph., Callix., l. 8, c. 6.

[1] S. Grég. Nazianz., t. 2, p. 705.

« O Dieu ! si l'impie doit entrer demain dans votre sanctuaire, retirez votre serviteur à vous; mais si vous avez pitié de votre Eglise, ne permettez pas qu'elle tombe dans le mépris; arrêtez Arius, pour qu'avec lui l'erreur ne fasse pas son entrée dans votre saint temple ! » On sait le reste.

Le noble vieillard survécut peu au misérable dont l'insolence et les prétentions avaient désolé ses derniers moments. Après lui, Paul, qu'avant de mourir il avait désigné aux suffrages des électeurs, monta sur la chaire de Constantinople et y fit monter avec lui la foi invincible et les vertus de saint Athanase. Jeune, éloquent, intrépide, aussi dédaigneux des fureurs que des intrigues de la secte, jouissant d'une grande popularité, il se vit calomnié par Macédonius, exilé par Constantin, remplacé par Eusèbe de Nicomédie, reprit son siége à la mort du dernier, reçut l'ordre de le quitter encore et y fut retenu par le peuple qui l'aimait et qui, s'étant jeté sur l'officier impérial chargé d'enlever son évêque à main armée, le tua, le traîna par les rues après avoir brûlé sa maison. Paul, attristé de ces sanglants excès qui souillaient la plus noble cause, quitta la ville coupable, se rendit à Rome près du pape Jules qui le rétablit dans sa chaire, revint à Constantinople d'où l'hérésie triomphante le chassa de nouveau, y entra une dernière fois et fut déporté à Cucuse en Arménie, où il périt étranglé par les Ariens[1]. Sur ces entrefaites, Macédonius avait jeté le masque et montait au trône pontifical sur des monceaux de cadavres. Promoteur acharné des fureurs impériales, il fit revivre contre l'Eglise les mauvais jours de Galérius et de Maximin. Quiconque refusait sa communion était ou banni, ou emprisonné, ou battu de verges, ou marqué au front d'un fer chaud. Le paganisme n'avait pas été plus cruel. L'évêque-bourreau inventa des supplices dont le génie de Néron se fût honoré. On le vit, s'acharnant aux femmes, leur faire brûler, scier, arracher les seins[2]. Révoltés de tant d'horreurs, ses propres partisans le déposèrent. Un autre Arien, Eudoxe, prit sa place. Evêque de Germanicie, à la suite de l'empereur, il avait tant fait « par le pourchas et brigue des eunuques, valets de chambre[3] », qu'il avait obtenu le siége d'Antioche; mais son ambition peu satisfaite le quitta bientôt pour celui de Constantinople. Sans conviction, sans dignité, bouffon sacrilége, il déshonora la dédicace de sainte Sophie, qu'il présidait, par ce blasphème prononcé en chaire, devant un peuple indigné et frémissant : le Père est impie, le Fils est pieux; car, ajoutait-il, en se moquant de l'auditoire : « Le Père ne rend honneur à personne, tandis que le Fils rend hommage au Père[1] ». Vingt ans durant, ce bateleur mitré fut la honte de Constantinople et le fléau des orthodoxes. Enfin, sa mort permit à ceux-ci de respirer un moment. Ils se donnèrent un évêque. Mais leur tentative avortée n'aboutit pour eux qu'à un redoublement d'oppression. A bout de patience, ils se plaignirent à Valens, le principal auteur de leurs maux. On connaît la réponse impériale. Leurs députés, au nombre de quatre-vingts, furent entassés sur un brûlot lancé en pleine mer et périrent au milieu des flots et des flammes[2]. La capitale de l'Orient n'était plus que le foyer de l'hérésie. Avec l'Arianisme, mille autres erreurs s'y montraient à découvert, et le petit nombre de vrais Chrétiens qu'elle renfermait, sans pasteurs, sans églises, humiliés, écrasés, à défaut de catacombes, se cachaient dans les quartiers reculés de la ville, n'ayant pour tenir leurs assemblées qu'une maison bourgeoise et ne pouvant opposer que la prière et des larmes aux fureurs de leurs ennemis.

Ce fut alors qu'on vit sortir de sa retraite, aux cris de détresse de l'orthodoxie, aux sollicitations réitérées de nombreux pontifes, un apôtre, un saint, un esprit supérieur, Grégoire de Nazianze. Il vint prendre la direction « du petit troupeau désolé par les loups et dispersé dans les ténèbres d'une profonde nuit[3] ». A l'aspect de cet homme exténué par la pénitence, au visage pâle, au regard de feu, aux vêtements grossiers, la ville s'émeut, l'hérésie frémit, les catholiques lèvent la tête. Bientôt l'obscure maison de Nicobule, qui suffisait naguère aux synaxes, se change en une église célèbre que l'on nomme *Anastasie* ou *Résurrection*, parce que c'est là, en effet, que l'illustre ami de saint Basile ressuscite la foi catholique dans la ville de Constantin. Rien ne surpasse son éloquence si ce n'est sa vertu; rien n'égale sa sainteté si ce n'est sa science des choses divines, qui lui mérite le surnom

[1] Socr., l. 2, c. 2, 6, 7, 12, 22; Théod., l. 2, c. 25. — [2] Socr., l. 2, c. 12, 22, 38; Sozom., l. 4. — [3] Niséph., Callix., l. 11, c. 36; Socr., l. 23, c. 42.

[1] Socr., l. 2, c. 43. — [2] *Id.*, l. 4, c. 14, 15, 16. — [3] S. Grég. Nazianz., *orat.* 42.

triomphal de *Théologien*. Il lutte par la doctrine et par la charité, bienveillant aux personnes, implacable à l'erreur. Ses discours excitent une admiration générale : tout le monde veut les entendre. Les dissidents eux-mêmes se pressent aux portes d'Anastasie. On applaudit, on bat des mains, d'habiles sténographes reproduisent jusqu'à ses moindres paroles. La persuasion coule de ses lèvres, et plusieurs, parmi ceux que la curiosité seule attire autour de la chaire, s'en retournent sincèrement convertis. A la demande du peuple et de l'empereur, le concile de cent cinquante prélats qui siége à Constantinople l'établit solennellement, malgré ses cris et ses larmes, évêque de la nouvelle Rome. Grégoire, après une vive résistance, a fini par se résigner ; mais bientôt les calomnies des sectaires incorrigibles, les difficultés élevées après coup contre son élection par des collègues jaloux, la position prise par l'assemblée vis-à-vis de Rome et de l'Occident, dans l'affaire de Flavien, remplissent son âme d'amertume et de dégoût ; il abdique une dignité trop lourde à sa modestie. « Adieu, s'écria-t-il, ô empereurs ! palais des empereurs, valets et courtisans des empereurs, fidèles à votre maître je n'en doute point, mais pour la plupart infidèles à Dieu ! Battez des mains, poussez des cris, élevez jusqu'au ciel votre nouvel orateur ; elle s'est tue la voix importune qui vous déplaisait, et cependant elle ne se taira pas tout à fait : elle combattra par la main, par la plume ; mais, pour le moment, nous sommes condamnés au silence. Adieu, ô grande cité, amie du Christ ! (car je dois dire ce qui est vrai, bien que son zèle ne soit pas selon la science ; la séparation nous a rendu plus indulgent). Approchez-vous de la vérité ; revenez à de meilleurs sentiments. Honorez Dieu plus que vous n'êtes habitués à le faire. Se convertir n'est pas honteux, mais persévérer dans le mal est funeste. Adieu, Orient et Occident, pour qui nous avons combattu et par qui nous sommes accablé. J'en prends à témoin celui qui vous rendra la paix, si quelques prélats imitent ma retraite ; car ils ne perdront pas Dieu ceux qui descendront de leurs trônes, mais ils auront une chaire au ciel plus auguste et moins périlleuse. Au-dessus de tout, avant tout, je crierai : Adieu, anges gardiens de cette église, vous qui protégiez ma présence et qui protégerez mon départ !... Salut, ô Trinité, ma méditation et ma gloire ! Puisses-tu être conservée par eux et les sauver ! Sauve mon peuple, et que j'apprenne que vous vous élevez chaque jour en doctrine et sagesse ! Enfants, *gardez le dépôt et souvenez-vous de mes lapidations*[1] ! » Puis, le grand pontife a regagné sa solitude chérie d'Arianze ; et là, loin des hommes et de leurs intrigues, il achève sa noble et sainte vie. Cygne du ciel, en prenant son dernier essor, il chantait ses tristesses et ses espérances en vers d'une émotion et d'un charme infinis, où pour la première fois se révèle le génie contemplatif et mélancolique de la poésie chrétienne. Son sacrifice pourtant ne fut pas sans douleur. « Je te regrette, disait-il, pourquoi ne pas l'avouer ? peuple bien-aimé de mon Anastasie, fruit de ma parole et de ma tendresse ! Que fais-tu maintenant ? Qui jouit de ta beauté ? Puis-je vivre loin de mes enfants, quand mes enfants vivent encore[2] ? »

Ces regrets étaient plus spécialement motivés par le choix de son successeur. En effet, la retraite de Grégoire étonna moins que l'élection de Nectaire. Homme du monde, spirituel, aimable, d'une figure imposante, bienveillant et doux, mais faible, plus fait pour charmer un salon que pour gouverner une église, il était encore catéchumène et parfaitement étranger à la science des choses saintes. Deux évêques furent chargés de bâcler en quelques jours son éducation épiscopale ; et, baptisé de la veille, il s'assit, sans hésiter, sur cette chaire illustre et périlleuse d'où descendait à peine l'un des plus beaux génies et des plus grands saints du Christianisme. Son élection fut-elle l'œuvre du concile, du peuple ou de l'empereur ? le fruit d'une intrigue ou d'une illusion ? Théodose, qui aimait Nectaire et l'avait fait prêteur de Constantinople, voulait-il opposer la froide et conciliante sagesse d'un vieillard à la vive ardeur des disputes religieuses qui fatiguaient son gouvernement ? S'était-il flatté de donner à l'Église un second Ambroise ? S'il eut un moment cet espoir, son amitié le trompait bien. Le nouveau pasteur était, sous tous les rapports, l'antipode du grand évêque de Milan. Sans énergie, sans doctrine, sans aucune étincelle du feu sacré qui fait les pontifes et les apôtres, il n'avait, pour entrer dans les vues du chef de l'État, que sa nullité absolue. Un seul acte de son administration l'a rendu célèbre : l'abolition de la

[1] *Ad Timoth.*, I, c. 6 ; *ad Coloss*, c. 4, v. 18 ; S. Grég. Nazianz., 42, n. 26, 27, t. 1, p. 767. — [2] S. Grég. Nazianz, t. 2, p. 609 ; il revoyait en songe sa chère Anastasie. *Ibid.*, p. 813.

pénitence publique [1]. D'un âge fort avancé quand il monta sur le trône pontifical, il gouverna seize ans, avec plus d'apathie et d'impuissance que de sagesse, une église dont le dernier concile venait d'élever la dignité et d'agrandir la juridiction, et qui, toute meurtrie encore d'une longue et terrible épreuve, avait besoin, non d'un chef seulement, mais d'un sauveur.

Le Ciel le tenait en réserve au sein d'Antioche. Appelé au gouvernail spirituel de Constantinople, Jean le saisit d'une main ferme ; et, dès le premier jour, il montra à tous, au clergé comme au peuple, ce que c'est qu'un évêque selon le cœur de Jésus-Christ. Il avait trop redouté l'épiscopat, il en comprenait trop la grandeur et les devoirs pour croire que son élévation le liât au bon plaisir de la cour par une fausse reconnaissance. La cour, de son côté, s'aperçut vite qu'au lieu d'un complaisant, elle s'était donné un pontife. Et, en effet, le fils de Théodose venait de trouver un Ambroise.

Mais Ambroise pouvait se survivre dans un autre lui-même ; Théodose était mort tout entier. Arcadius n'avait pas dans son cœur une seule fibre du cœur de son père. Nature indigente, chétive, sans ressort, sans lumières, écrasé sous sa fortune, incapable d'être autre chose sur le trône que le jouet de l'adulation et de l'intrigue, il n'avait de remarquable, après sa stupidité, que son entêtement. Décoré de la pourpre à sept ans, il en avait dix-huit quand la mort prématurée de Théodose le mit en possession de Constantinople et de l'Orient. Rome et l'Occident échurent à son jeune frère Honorius. Mais le grand soldat qui disposait du monde par testament, ne léguait à personne son épée.

Du reste, la situation était aussi tendue que possible. L'empire vermoulu, dont l'héroïsme et le génie pouvaient à peine retarder la chute, se trouvait abandonné aux débiles mains de deux enfants destinés à n'être toute leur vie que des enfants. Jamais tant d'impuissance, quand il eût fallu tant de force.

La tendresse paternelle de Théodose ne l'avait point aveuglé sur la valeur personnelle de ses enfants. Il crut quelques précautions indispensables pour assurer sur ces faibles têtes un diadème trop lourd ; et, dans ce but, il plaça près d'eux, en qualité de conseillers, ou plutôt de tuteurs, des hommes éprouvés sur les champs de bataille et qu'il croyait dévoués, Stilicon et Rufin, l'un vandale, l'autre gascon. C'était confier à la loyauté douteuse de deux barbares l'avenir de sa dynastie et le sort de l'empire; mais déjà les barbares remplissaient le palais et les camps, les plus hautes positions leur appartenaient. Les Romains dégénérés, aussi incapables qu'indignes de se défendre eux-mêmes, s'effaçaient avec bonheur devant ces farouches étrangers, vaillamment combattus par les pères, lâchement invoqués par les enfants. Bauton, qui fut consul et dont la fille partagea le trône d'Arcadius, était franc; Gaïnas, qui commandait un corps d'armée, était goth; un autre goth, Favritte, avait la flotte sous ses ordres; Alaric était comte romain. Le gros des forces impériales se composait de Suèves, d'Hérules, de Goths, d'Alains, de Lombards. Le vieux édifice, près de crouler, n'avait pour étais que des bras ennemis.

Stilicon et Rufin, maîtres, celui-ci d'Arcadius et de l'Orient, celui-là d'Honorius et de l'Occident, après avoir employé leur toute-puissance à satisfaire, à l'envi l'un de l'autre, leur insatiable rapacité, songèrent à placer sur leurs propres épaules la pourpre qu'ils avaient laissée jusque-là sur celles de leurs pupilles, et s'entendirent secrètement pour ouvrir aux barbares, dont le concours était nécessaire à leurs trahisons, les portes de la patrie. L'ambition de Rufin fut la plus pressée. Grand, beau, intrépide, éloquent, il avait ce qui fascine les soldats et le peuple ; le front ouvert, l'œil de feu, le sourire confiant, le geste martial, la résolution prompte, la parole souveraine, et dans le combat la bravoure brillante et communicative d'un héros. La fortune, qui l'avait rapidement élevé du rôle d'aventurier au titre de consul, de grand-maître du palais, de préfet du prétoire, semblait l'inviter à s'asseoir sur un trône qu'elle approchait toujours plus de lui. Longtemps il n'avait aspiré qu'à la faveur d'un maître ; et ses services, son courage, sa religion même dont il faisait parade, lui avaient valu l'amitié de Théodose, l'estime de saint Ambroise [1], et, ce qu'il préférait certainement, d'énormes richesses incessamment accrues par l'avarice et les concussions. La mort du grand homme dont il avait capté la confiance, et la nullité d'Arcadius, lui livrèrent sans réserve le gouvernement de l'Orient. De là, au rang suprême, il n'y avait qu'un pas ; il voulut le faire, mais sans péril. Attachant son masque avec plus de soin que jamais, il redoubla d'obséquio-

[1] Socr., l. 5, c. 19 ; Sozom., l. 7, c. 16 ; Rohrbacker, t. 7, p. 294.

[1] S. Amb., *ep.* 50.

sités, et ne laissa percer qu'une seule ambition, encore fort timidement, celle de marier sa fille à son jeune souverain.

Ce dessein échoua par les intrigues d'un ennemi parti de si bas et tellement caché dans la honte de son origine, qu'on ne songeait guère à compter avec lui. Eutrope, l'eunuque devenu plus tard si puissant, mais qui n'avait alors qu'un rôle subalterne, sut allumer dans le cœur d'Arcadius une passion irrésistible pour une jeune gauloise d'une rare beauté, fille du consul Bauton. L'empereur épousa Eudoxie. La pompe de ce mariage sembla jeter le défi à l'orgueil mystifié de Rufin. Il jura de se venger.

Se hâter était nécessaire, car Stilicon, neveu par alliance de Théodose, prétendait, en tant que membre de la famille impériale, à la tutelle des deux empereurs, et il s'apprêtait à réclamer, les armes à la main, celle d'Arcadius. Rufin déchaîna les Barbares. Les Huns se précipitent sur l'Asie, assiégent Antioche, s'avancent jusqu'au cœur de la Palestine, laissant partout une large trace de sang et de feu. Aux Goths, le perfide ministre a livré l'Europe : Alaric s'est chargé des vengeances de Rufin. Deux traîtres lui ont ouvert les portes de la Grèce, et dans quelques jours, ses hordes débordées couvrent tout le pays de l'Adriatique au Pont-Euxin, et viennent marauder aux portes de Constantinople, d'où Rufin, spectateur satisfait d'un incendie qu'il a lui-même allumé, sort vêtu à la façon des barbares, pour parlementer avec eux.

De son côté, Stilicon, sous prétexte de secourir l'Orient, s'avance avec l'armée qui avait battu, sous le commandement de Théodose, Arbogaste et Eugène. Alaric repasse les Thermopyles. Les sauveurs de la Grèce consomment sa ruine. Mais tout à coup Arcadius exige que l'armée de son père lui soit rendue, et défend à Stilicon de passer outre de sa personne. Le rusé vandale obéit sans réplique et remet le commandement à Gaïnas, qu'il charge de tuer Rufin : Eutrope, associé au projet, doit en assurer le succès.

Le lieutenant de Stilicon arrive, à marches forcées, sous les murs de Byzance, le 27 novembre. On venait de rendre les derniers honneurs aux restes mortels de Théodose, apportés de Milan pour être ensevelis dans l'église des Apôtres. Arcadius se présente à l'armée pour en recevoir l'hommage. Rufin, qui l'accompagnait, avait travaillé l'esprit des troupes, et ne doutait pas que le moment ne fût venu où, bon gré mal gré, aux acclamations unanimes des cohortes, son timide maître allait lui décerner la pourpre et l'empire. Il marchait la tête haute, le front rayonnant. Mais le traître avait compté sans la trahison. Sur un signe de Gaïnas mille glaives se lèvent sur lui, et il tombe tout sanglant aux pieds de son maître. On s'acharne au cadavre. Le cœur, arraché de la poitrine, est piétiné par la populace. Les soldats, qui lui avaient promis un trône, coupent sa tête et l'une de ses mains et promènent de porte en porte, dans toutes les rues de Constantinople, ce hideux trophée[1]. Un caillou, placé entre les dents, tenait la bouche entr'ouverte, et les lèvres étaient censées demander ce que la main attendait. — Donnez, disaient les égorgeurs, à celui qui n'eut jamais assez ; et l'on jetait une obole aux bourreaux de Rufin, proclamés sauveurs de l'empire. Le peuple et le monarque riaient également de ces opprobres infligés, non à la mémoire d'un homme, mais au pouvoir réduit à se défendre de la trahison par l'assassinat. L'un se croyait affranchi d'une tutelle détestée, l'autre d'une exaction intolérable. Ils se trompaient tous les deux ; car Eutrope succédait à Rufin, la lâcheté à la perfidie, et le trône s'enfonçait un peu plus dans la boue.

Eutrope était, sans contredit, le plus insolent caprice de la fortune. Jamais parvenu du hasard ou du crime ne partit de si bas pour arriver si haut. Né dans l'esclavage, on le fit eunuque pour le vendre plus cher. Revendu cent fois, il finit par appartenir au palefrenier du général Arinthée. Vieux et congédié par un maître qui ne pouvait plus le nourrir, il se glissa à la cour entre les derniers valets. Ce fut là que la fortune le prit pour le placer sans autre mérite que sa bassesse, à côté du chef de l'empire, non pour servir, mais pour dominer. Exploitant habilement la trahison et la mort de Rufin, et le trouble où elle avait jeté le pauvre Arcadius, Eutrope s'empara de l'esprit du prince, le conduisit et le mania comme une bête de somme. La jeune impératrice, aussi fière que belle, mais plus astucieuse encore que fière, courba d'abord la tête et laissa faire l'eunuque, l'adula même, en attendant de le perdre. Lui, ses succès le rendaient fou. C'était un petit homme jaune, sec, ridé, au regard fauve, au sourire rampant, d'une hideuse laideur et qui portait dans toute sa personne l'empreinte ineffaçable des affronts que sa jeunesse avait subis. Métamorphosé tout à coup en ministre ou plutôt en maître du

[1] S. Hier., t. 4, *alter. part.* p. 274.

maître du monde, gorgé des dépouilles de Rufin, entouré de flatteurs, il décorait sa turpitude des titres de consul et de général, débitait d'une voix fêlée, au milieu d'un sénat indigné et muet, de plates harangues, et montant à cheval, travesti en héros, courait à la poursuite des barbares partout où ils n'étaient pas. Auprès de la sienne, l'avarice de son prédécesseur était désintéressement. Nul homme ayant quelque fortune n'avait la tête assurée sur ses épaules; car, pour avoir l'argent, Eutrope prenait la vie. Un tas de délateurs à ses gages lui signalaient ce qu'il pouvait frapper avec bénéfice; et vite une accusation de lèse-majesté. Le bourreau versait chaque matin des sommes énormes dans le coffre-fort de l'Eunuque. Son bienfaiteur fut sa première victime. Coupable d'avoir patroné à la cour ce monstre de bassesse, le général Abundantius fut exilé à Pytiunte, où il mourut dans l'indigence, pendant qu'Eutrope se pavanait dans les villas du proscrit et jouissait de ses biens. Comme si la confiscation sur la plus large échelle l'eût enrichi trop lentement, il vendait charges, dignités, signatures. Son seul talent, mais il le portait très-haut, était de rendre l'infamie lucrative. Il vivait d'ailleurs dans une perpétuelle orgie au milieu de cette cohue d'histrions, de parasites, de courtisanes, qui se jette à la curée de tous les parvenus. Avec cela, il affectait un zèle bruyant pour l'orthodoxie, faisait brûler sur la place publique les livres d'Eunomius, et poursuivait avec acharnement la destruction des temples païens. Au fond, il trahissait également l'Eglise et l'Etat : c'était le plus impie comme le plus vil des hommes. Il porta l'audace du scandale jusqu'à se marier, tout eunuque qu'il était, comme pour bafouer du même coup la nature, l'honneur et la religion.

Arcadius s'abandonnait à son hideux favori, décrétait des confiscations, livrait des têtes. Et cependant, le malheureux prince n'avait rien de féroce dans sa nature; il était plutôt doux et bon jusqu'à la faiblesse. Elevé sur les genoux d'une sainte mère et sincèrement pieux, sa piété eut les défauts de son esprit étroit, faux, obstiné. Le fils de Flacilla devint le persécuteur de Chrysostome. Mobile, timide, paresseux, avec des caprices d'enfant et des vanités de femme, il ne s'occupait sérieusement que de sa toilette. Personne n'était plus étranger aux affaires de son empire. Lois ou rescrits, il signait tout sans demander ce qu'il signait. Du reste, il n'avait pas la moindre instruction, quoique, jeune encore quand son père fut revêtu de la pourpre, il eût été élevé en prévision de sa future grandeur. Un homme éminent, le diacre Arsène, envoyé par le pape Damase à l'empereur Théodose, fut placé près de ses enfants pour leur apprendre les lettres et leur former l'esprit et le cœur. Mais, dans ces natures rabougries, la sève manquait pour une greffe puissante. Le zèle et la science d'Arsène échouèrent contre l'incapacité vaniteuse d'Arcadius. Découragé, le saint instituteur abandonna la cour pour aller s'enfouir au désert de Scétis. Son royal élève n'avait appris et ne sut jamais qu'une chose : tenir proprement une plume et tracer de beaux caractères sur le vélin. C'était le premier calligraphe de son empire. Il est juste d'observer qu'il garda toujours un souvenir reconnaissant d'Arsène, et que, devenu maître de la moitié du monde, il mit les tributs de l'Egypte à la disposition de l'humble ascète; à quoi celui-ci répondit : Comment pourrais-je manier de l'argent ? Je suis déjà mort.

La nature, si prodigue pour Théodose, avait été avare et cruelle pour son fils. Chétif d'esprit et de corps, grêle, petit, laid, sans contenance, il avait le visage sec et basané, le sourire terne, la parole traînante, la démarche embarrassée. Son œil dormait sous sa lourde paupière. Sur son frond étroit et bas, jamais un éclair de la pensée, jamais un reflet de l'âme. Organisation misérable, fourvoyé sur le trône, il était plus fait pour servir que pour régner ; et cependant il s'adorait lui-même sous la pompe ridicule de son costume impérial. Assis sur un fauteuil d'or massif, il portait une couronne du même métal chargée de diamants. De riches broderies représentant des dragons couvraient sa tunique de soie pourpre. Ses gardes avaient leurs lances, leurs cuirasses, les harnais de leurs chevaux tout dorés ; au centre de leurs boucliers, une plaque d'or figurait un œil. L'empereur ne sortait que sur un grand char incrusté de riches pierreries, attelé de mules blanches sans défaut, orné de tapis et de rideaux d'une somptuosité sans égale. Il avait à ses mains des bracelets, à ses oreilles des boucles où étincelaient des rubis; sa chaussure était couverte de perles. Les salles, les cours, les escaliers du palais étaient sablés de poudre d'or. Là venaient chaque jour les grands de l'empire s'agenouiller et se rouler aux pieds de l'eunuque favori.

Tandis que l'imbécile Arcadius, tout entier à son stupide rôle de roi de théâtre, inventait des costumes, ordonnait des fêtes, l'infâme Eutrope déshonorait son maître et l'empire; les barbares, redoutés et caressés, devenaient de plus en plus menaçants; les incendies, la grêle, la sécheresse, les sauterelles désolaient les campagnes; les tremblements de terre répétés consternaient les imaginations; les provinces ruinées par une série de désastres, et plus encore par l'impôt, en proie à la famine et à la peur, poussaient des cris de détresse. La cour, plongée dans les plaisirs et les intrigues, n'entendait rien, ne voyait rien. L'anarchie, le brigandage, le désespoir étaient partout. Synésius, le poète philosophe, plus tard évêque de Ptolémaïs, fut député à Constantinople pour aller solliciter la munificence ou tout au moins la pitié de l'empereur en faveur de sa ville natale, Cyrène, que les oscillations du sol et l'ennemi avaient horriblement maltraitée. On le laissa trois ans gémir et se morfondre sans l'écouter. La nuit, il restait couché sur le seuil du palais impérial pour être reçu le matin, et il n'était pas reçu; le jour, il s'adressait à toutes les puissances du moment, suppliait, pleurait, faisait des cadeaux et n'obtenait rien. Le monarque était à ses puérilités, l'impératrice à ses rapines, le ministre à ses infamies. Une fois cependant l'obstiné solliciteur put pénétrer auprès de l'indolent autocrate, et fit entendre de fières et belles paroles. « Ce qui distingue le roi du tyran, disait-il, ce n'est pas la multitude des sujets, mais le soin qu'il en prend. Le roi est au peuple ce que le pasteur est aux brebis. Qui s'engraisse du troupeau au lieu de l'engraisser, est un boucher, un tyran. La maladie de la royauté, c'est la tyrannie. Un roi fait de la loi ses mœurs, un tyran de ses mœurs la loi. Pour être roi des autres, il faut être roi de soi-même, établir la monarchie dans son âme. La chose capitale pour un roi, c'est de se gouverner lui-même. Quelle honte pour un empereur, quand il n'est connu des défenseurs de l'empire que par ses portraits! Rien n'a été si funeste à la patrie que le luxe théâtral des princes, entourés de nains et de bouffons, enfermés dans leurs palais, couverts d'or et de soie, avec des perles dans leurs cheveux, des perles à leurs souliers, des perles à leur ceinture, des perles en pendeloque, des perles en agrafe,... et, par la variété des couleurs, plus semblables à des paons qu'à des hommes[1] !.... »

Avec la loyauté et la sainte fierté de son âme, avec ses convictions ardentes et généreuses, sa passion du bien, son profond sentiment de l'Evangile et de la dignité humaine, Chrysostome était loin de soupçonner ce que pouvaient être un gouvernement et un empereur byzantins. Il se trouva transporté tout d'un coup aux antipodes de ses pensées, au milieu d'une cour vénale, corrompue, servile, peuplée d'eunuques, d'espions et de voleurs; en présence d'un prince niais, jouet de son ministre, esclave de sa femme, s'abandonnant, avec l'instinct du despotisme et l'obstination de la bêtise, à une malheureuse politique lâche vis-à-vis de l'étranger, insultante et cruelle vis-à-vis du peuple, hypocrite et envahissante vis-à-vis de l'Eglise; en présence surtout d'une impératrice timide encore devant l'eunuque qui avait fait son élévation et qu'elle s'apprêtait à briser, mais jalouse, fausse, sans entrailles, sans mœurs, cachant sous un sourire charmant une âme implacable, avide de plaisirs, de fêtes, d'adorations, de pouvoir et plus encore d'argent. Entourée de favoris et de femmes perdues, Eudoxie les gorgeait d'or, et à leur tour ils ne reculaient devant aucune infamie pour grossir le trésor de leur maîtresse. Avec elle, le brigandage s'était assis sur le trône de Théodose; sa hideuse rapacité n'avait ni bornes ni pudeur. Un homme riche venait-il à mourir, vite des lettres impériales le déclaraient sans héritiers, et adjugeaient à l'Etat sa succession. L'Etat, c'était l'impératrice et ses amis. Des valets décorés du titre de sénateurs accouraient au domicile du défunt, avant même qu'il l'eût vidé, et, en dépit des protestations et des larmes de ses enfants, prenaient possession des meubles, de l'argent, des terres, au nom de l'impératrice, qui, après s'être fait la part du lion, jetait le reste aux insatiables suppôts de ses crimes. Saint Nil nous représente les victimes de ces horribles spoliations, errant de ville en ville, de porte en porte, sans pouvoir obtenir plus de pitié que de justice. La charité elle-même était suspecte. Il n'y avait de faveurs et d'honneurs que pour les sycophantes. « Les gens de bien, dit Zosime, s'ennuyaient de vivre et désiraient mourir[2] ».

Et cette cour, descendue si bas, avait la prétention de dominer l'Eglise! Malheureusement,

[1] *Synes. de regno.*

[2] Nil., *Peruler.*, c. 9; Zosim., l. 5, c. 24; Tillem., *Arcad.*, art. 27.

elle s'était acheté de criminelles complicités dans le sanctuaire. La vanité, l'ambition, la cupidité, la faiblesse lui avaient suscité des complaisants et des instruments parmi ceux-là même qui devaient protester avec plus d'énergie contre ses excès! Pour une âme aussi profondément chrétienne et sacerdotale que celle de Jean, quel sujet d'affliction! Dès sa première visite au palais, il fit entendre la vérité, implora des réformes, signala des injustices, parla de malheurs à soulager, donna librement et saintement de sages avis[1]. Aux étonnements de la cour, il pouvait répondre comme saint Basile à l'officier de Valens : C'est donc la première fois que vous rencontrez un évêque!

Mais la plus grande douleur du nouveau pontife, le plus grand obstacle à ses généreux desseins, lui devaient venir du clergé lui-même. Cet homme au cœur magnanime, à l'incorruptible vertu, qui s'était dépouillé de son patrimoine en faveur des pauvres, qui vivait depuis l'âge de vingt ans de la vie austère des plus austères ascètes, et n'avait jamais eu d'autre pensée que le progrès de l'Evangile, le salut des âmes, l'amélioration et le bonheur du peuple, habitué d'ailleurs à braver le courroux des grands et des riches pour ne prendre conseil que de sa conscience et de la charité, dut se croire horriblement dépaysé au milieu d'un clergé servile, ignorant, cupide, mondain, qui avait perdu, avec le sentiment de sa dignité, toute sa considération. D'une part, l'influence de l'Arianisme avait été désastreuse à Constantinople ; de l'autre, la somnolence de Nectaire gagnant ses administrés, on avait vu l'ardeur des disputes religieuses s'éteindre, mais les âmes s'endormir et les abus pulluler. Avides des faveurs de la cour, séduits par ses caresses, une foule de prêtres s'aplatissaient devant elle, et sans pudeur servaient ses intrigues, encourageaient ses empiétements. Le peuple scandalisé s'éloignait de pasteurs qui ne savaient que fréquenter la table des grands, courtiser leurs vices, applaudir aux violences et aux dédains dont il était l'objet. Certes, le clergé romain, dont le grand solitaire de Chalcis flagellait si rudement les faiblesses et les travers[2], était exemplaire à côté de celui de Byzance. Ce n'est pas que les grands enseignements ni que les grands exemples eussent jamais manqué à l'église d'Orient : Athanase, Basile, Antoine, les deux Grégoire, y faisaient resplendir naguère d'incomparables vertus, et dans ce moment même elle possédait Epiphane, Porphyre, Astère, Chrysostome. Mais, soit défaillance naturelle des âmes sous un climat amollissant, soit contagion d'un voisinage trop intime avec une cour corrompue et corruptrice, soit qu'une trop grande distance de Rome le dérobât à l'action immédiate de la papauté, cette infaillible et vigilante gardienne de la règle des mœurs aussi bien que de la doctrine de la foi, le sacerdoce chrétien avait subi en Orient, dans la métropole surtout, une rapide et fatale décadence. Sous prétexte de protéger des vierges sans défense, des hommes consacrés à Dieu vivaient avec elles sous le même toit, géraient leur fortune, exploitaient leur affection, captaient leur héritage, et attiraient sur eux et sur le corps clérical tout entier les soupçons et les propos les plus fâcheux[1]. Bien différents de ces grands ascètes d'Antioche tant admirés de Chrysostome, qui comparait leur vie à celle des anges, une foule de moines, honteuse parodie de leur sainte profession, encombraient les rues de Constantinople. La plupart s'étaient jetés dans les monastères pour se dérober aux charges curiales si lourdes alors et si redoutées, et ils portaient dans la solitude la turbulence et les passions du monde. Ainsi la quittaient-ils volontiers pour aller chercher au loin les distractions de la ville. Sans tenue, sans mœurs, universellement méprisés, ils étaient par leur mendicité arrogante le fléau des pays qu'ils traversaient[2]. Saint Nil nous les représente comme de vils parasites attachés aux pas des riches, et courant à leurs côtés dans les rues, entre leurs eunuques et leurs bouffons[3].

Du reste, le mal venait de plus haut. Les prélats eux-mêmes ne donnaient que trop l'exemple de cette vie sensuelle et mondaine[4]. Depuis quelque temps, en effet, du moins en Orient, l'épiscopat se recrutait d'une façon déplorable. « Des hommes pervers, pleins de vices et d'infamies, disait Chrysostome, se sont emparés des églises avec violence, les dignités saintes sont devenues des charges vénales[5] ». Nous le verrons bientôt contraint de déposer six évêques simoniaques dans une province,

[1] Théodor., l. 5, c. 28. — [2] S. Hier., t. 4, *alter. part.* p. 34, 260, 261.

[1] S. Hier., t. 4, *alt. part.*, p. 261 ; Pallad., dial., c. 5. — [2] Nil., *Ascétique*, c. 7 ; Chrys., *Hom.* 11, sur l'ép. aux Hébreux ; Sozom., l. 8. c. 9. — [3] Nil., *loc. cit.* — [4] Pallad., c. 13. — [5] Chrys., *Hom.* 6, sur l'ép. aux Eph. Voir aussi : *ibid.*, *Hom.* 10, et du Sacerd., l. 3, c. 12, et S. Grég. Nazianz., t. 2, p. 799 et suiv.

sept dans une autre [1]. « Les choses divines, s'écriait Grégoire de Nazianze, sont livrées au hasard [2] ». En face des plus grandes lumières, des plus hautes vertus du Christianisme, le trône épiscopal était occupé par les Géronce, les Antonin, par des êtres vils, dégradés, d'une bassesse dégoûtante, païens ou hérétiques d'esprit et de cœur, avides d'argent, trafiquant de tout [3]. C'était le petit nombre, sans doute, et ces éclaboussures de boue, sur le royal manteau de l'Eglise, faisaient mieux ressortir sa divine splendeur. Mais, sans être descendus si bas, combien de pontifes au-dessous de leur mission! La manie des constructions fastueuses s'était emparée de plusieurs. Ils dotaient leurs villes épiscopales de thermes, de galeries, de belles églises; et malheureusement ils ne pouvaient satisfaire à ces goûts princiers qu'aux dépens des pauvres, en détournant de leur fin essentielle les trésors de la charité [4]. D'autres quittaient leurs diocèses et venaient résider dans la capitale, pour se faire un nom et ramasser de l'argent au moyen de la prédication [5]. Flatteurs assidus de la cour, gorgés de ses faveurs, admis à ses fêtes, complices de ses injustices et de son despotisme, ils se mêlaient avec passion aux intrigues du clergé, caressant les mécontentements, fomentant les divisions, s'efforçant de multiplier les embarras et de ruiner l'autorité de leurs collègues [6]. « D'ailleurs, incertains dans leur foi, serviteurs des événements bien plus que de Dieu, humbles devant les grands, fiers devant les petits, passant leur vie à user le seuil des riches, à entourer d'hommages hypocrites les femmes dont ils convoitaient la fortune [7] », la plupart étalaient un faste aussi ridicule qu'insolent, et leur mondanité, leur servilisme paraissaient plus hideux par le contraste avec l'incorruptible austérité de ces vénérables pontifes qu'on voyait pauvrement vêtus, aller à pied, sans serviteurs, et livrés sans réserve aux nobles inspirations de la charité. Le peuple courait à ceux-ci, tandis que la cour et les jaloux du sacerdoce les traitaient de brouillons et d'orgueilleux, leur reprochaient comme un crime la modestie de leur table et la simplicité de leur tenue. « J'ignorais, s'écriait du haut de la chaire d'Anastasie le grand pontife déjà cité, j'ignorais que j'eusse à rivaliser avec les consuls, les préfets, les généraux qui ne savent que faire de leur argent, ni qu'il fallût dépenser en luxe et en festins le nécessaire des indigents, et souiller l'autel de nos orgies. J'ignorais que je dusse caracoler sur de superbes chevaux, parader dans de magnifiques chars, ne marcher qu'avec une pompeuse escorte, entouré de flatteurs, et, comme une bête fauve, faisant trembler tout le monde à mon approche.... Pardonnez-moi cette faute, choisissez un évêque selon vos goûts et laissez-moi à ma solitude, à ma vie sauvage, à Dieu seul [1] ». Nous entendrons plus tard Chrysostome lui-même s'écrier à son tour : « Vous savez pourquoi ils me déposent? Parce que je n'ai pas de riches tapis, que je ne suis pas tout couvert de soie, que je n'ai pas satisfait leur gloutonnerie [2] ».

Tels étaient les éléments en présence desquels le saint orateur d'Antioche allait se trouver dès son arrivée à Byzance : un prince incapable, une cour dissolue, un despotisme effréné, des misères sans bornes, une multitude d'intrigues; un peuple généreux, mais amolli par une longue servitude, troublé par la peur des barbares et par une série de désastres; des prêtres indisciplinés, oublieux de leur vocation; des collègues jaloux, corrompus, vendus au pouvoir. De quel œil de tels personnages pouvaient-ils voir cet homme simple et grand, qui ne courtisait que les pauvres, d'une vertu si pure, d'une parole si puissante, d'un désintéressement égal à son éloquence, incapable de transiger avec le devoir? Sa seule présence était la condamnation de leur vie. Du jour où ils le virent, sa perte fut jurée. Quant à lui, il mesura d'un regard ferme l'étendue de sa tâche et se dévoua. Sa position faisait de Chrysostome un réformateur, son courage allait en faire un martyr.

[1] Pallad., dial., c. 14. Le nombre de six dont il parle ne regarde que la province d'Asie; Sozomene nous dit que Jean déposa treize pasteurs coupables de simonie, tant en Asie qu'en Lycie et en Phrygie. (Sozom., l. 8, c. 6.)

[2] S. Greg. Nazianz., t. 2. p. 799. — [3] Pallad., dial. c. 14, p. 55, etc.; Sozom., l. 8, c. 6. — [4] Isid. Pélus., l. 37 et 152; Pallad. dial., c. 13; Sozom., liv. 8, c. 12. — [5] Socr., l. 6, c. 11; Sozom., l. 8, c. 10. — [6] Pallad., dial., c. 13; Sozom., liv. 8, c. 10. — [7] S. Grég. Nazianz., t. 2, p. 797; Pallad., dial., c. 12, p. 46, et c. 16, p. 60. Il les appelle γυναικοτρέφαι (p. 46).

[1] S. Gr. Nazianz., t. 1, p. 765, *orat.* 42, n. 24. — [2] Chrys., disc. avant son exil.

CHAPITRE VINGT-UNIÈME.

Jean fait porter au pape le décret de son élection. — Il sollicite et obtient la réconciliation de l'Eglise d'Antioche avec l'Eglise romaine. — Il se met à son œuvre de réformateur avec un courage digne de lui. — Opposition des grands et du clergé. — Sympathies du peuple. — Double mission imposée alors à l'évêque. — Dévouement et immolations de Chrysostome. — Confiance et affection témoignées à son troupeau. — Humilité profonde du saint pasteur. — Affluence autour de sa chaire. — Applaudissements de l'auditoire. — Efforts de l'orateur pour supprimer cet abus. — Eloquence et popularité de Chrysostome. — Terreurs que lui inspire l'épiscopat. — Devoirs et périls de l'évêque. — Peu d'évêques seront sauvés. — Amour de Jean pour les âmes. — Espérances et découragements. — Interrogations à ses auditeurs. — Le pontife doit enseigner par les œuvres plus que par la parole. — Il doit être l'hostie et le modèle du peuple. — Charité et austérité de Chrysostome. — Sa santé. — Sa manière de vivre. — Il mange seul. — Sévère simplicité de sa maison. — Réductions imposées à l'économie du clergé. — Désintéressement de Chrysostome. — Olympiade pourvoit à son existence. — Oubli de lui-même. — Amour pour saint Paul. — Société intime de Jean. — Reproches de ses ennemis. — Tableau de l'amour divin. — Belles paroles sur l'amitié. — Sérapion. — Lettre à Castus.

Avant de se séparer de Théophile et des prélats qui avaient concouru à sa consécration, Jean voulut donner à Flavien une nouvelle preuve de dévouement et de reconnaissance en le réconciliant avec l'église-mère et maîtresse, dans laquelle, *à cause de sa principauté principale*[1], *doivent nécessairement être unies toutes les églises de l'univers*. Le nouveau pontife avait à communiquer à l'évêque de Rome le décret de son élection[2]. Il crut le moment propice pour faire rentrer enfin les chefs des églises de Syrie dans la communion de ceux d'Egypte et d'Occident dont ils étaient séparés au sujet de Mélèce et de Paulin. Nous avons exposé ailleurs l'origine et le caractère de ce schisme fatal. La mort de Mélèce d'abord, plus tard celle de Paulin, auraient dû y mettre un terme et ne firent que l'aggraver. Flavien, cédant à la plus malheureuse inspiration, avait accepté la succession de Mélèce, quand son devoir était de tout sacrifier à la charité; et Paulin, oubliant les canons, s'était permis, avant de mourir, de se donner pour successeur le prêtre Evagre, et de le consacrer sans l'assistance d'aucun évêque de la province. De nouveaux efforts tentés dans l'intérêt de la paix par le concile de Capoue, dont saint Ambroise était l'âme, demeurèrent sans résultat, et, il faut le dire, par l'entêtement de Flavien. Mandé, en effet, devant le concile en même temps que son rival, il refusa de se présenter, alléguant son grand âge et l'hiver. La vénérable assemblée, dont le bon vouloir était ainsi paralysé, offrit la communion à tous les évêques de l'Orient qui professaient la foi catholique, sans excepter ni Diodore de Tharse, ni Acace de Bérée, les principaux auteurs de l'élection de Flavien; et quant au différend entre celui-ci et Evagre, elle en commit l'examen et la décision à Théophile d'Alexandrie, comme au plus propre à porter un jugement impartial dans cette cause; car, depuis la mort de Paulin, il avait gardé entre les deux partis une stricte neutralité[1].

Mais le vieux patriarche, qui, sous prétexte de la mauvaise saison, avait décliné l'autorité des Pères réunis à Capoue, récusa les juges qu'on lui donnait. Il voulait obliger les occidentaux à se transporter en Orient pour y tenir un nouveau concile. Cette prétention affligea profondément saint Ambroise. « Evagre, écrivait-il à Théophile, n'a pas sujet de se presser, et Flavien a sujet de craindre... Qu'ils pardonnent l'un et l'autre à ma juste douleur; à cause d'eux, le monde entier est en proie au trouble, et ils sont sans pitié pour notre affliction.... Il faudra donc que des vieillards quittent leurs autels, s'exposent à mille fatigues, traversent les mers! Des hommes, à qui leur pauvreté n'est pas à charge, seront réduits à implorer le secours des autres ou à voyager aux dépens des pauvres. Cependant Flavien seul se met au-dessus des lois, il ne vient pas quand nous venons tous; ni les ordres de l'empereur, ni l'assemblée des évêques ne le décident à comparaître.... Nous ne donnons pas pour cela gain de cause à Evagre, et nous voyons avec peine que chacun des deux compé-

[1] S. Iren., *adv. hær.*, l. 3, c. 3. — [2] Pallad., *dial.*, c. 4, p. 16.

[1] S. Ambr., *ep.* 56, t. 2, p. 1006 et 1007.

titeurs s'appuie plutôt sur les défauts de l'ordination de son adversaire que sur la légitimité de la sienne. Presse donc encore Flavien, et que son refus, s'il y persiste, ne t'empêche pas de pourvoir au rétablissement de la paix... Au reste, nous pensons qu'il faut en référer à notre saint frère l'évêque de Rome, et je présume que ton jugement sera tel qu'il ne puisse lui déplaire. C'est le moyen d'établir une paix solide, si nous nous accordons tous dans ce que vous aurez décidé, et si la série de vos actes nous prouve que vous avez agi de manière à mériter l'approbation de l'Eglise romaine [1] ».

De son côté, saint Sirice suppliait Théodose de lui envoyer l'évêque d'Antioche, qui s'obstinait à repousser l'arbitrage de ses collègues. « Tu abats, lui écrivait-il, quiconque tente de te disputer la puissance temporelle dans ton empire, et tu laisses usurper la puissance spirituelle dans l'empire de Jésus-Christ ! » Sur ses vives instances, l'empereur enjoignit à Flavien de se rendre auprès du Pape, et reçut cette réponse : « Si l'on m'accuse d'avoir des sentiments contraires à l'orthodoxie ou de mener une vie indigne du sacerdoce, je consens à n'avoir d'autres juges que mes accusateurs. S'il ne s'agit que de mon siége, je ne conteste pas, je suis prêt à le céder à qui tu voudras [2] ». Une funeste illusion aveuglait l'âme généreuse du saint vieillard. N'était-il pas évident qu'au lieu d'offrir sa démission au chef de l'état, qui n'avait pas à la recevoir et ne pouvait que la refuser, il devait la porter à Rome aux pieds du chef de l'Eglise ? Au moins se devait-il à lui-même d'accepter la sage médiation proposée par le concile de Capoue. Il ne fit ni l'un ni l'autre, et garda la chaire d'Antioche. Le schisme s'envenima. Les choses en étaient là, lorsque Jean, par le désir de mettre un terme à une situation déplorable et dont mieux que personne il avait pu apprécier les inconvénients, pria Théophile de s'unir à lui dans une démarche commune en faveur de Flavien. Les deux prélats choisirent, pour les représenter auprès du Saint-Siége, Acace, évêque de Bérée, et le vénérable Isidore d'Alexandrie. Quelques membres du clergé d'Antioche se joignirent à la députation qui devait porter au souverain pontife le décret de l'élection de Chrysostome et négocier une réconciliation désirée de tous. Avant de descendre au tombeau, Sirice eut la double consolation de bénir de loin le grand évêque qui allait vaillamment déployer, sur le dôme même de Sainte-Sophie, le drapeau de la primauté romaine, et de faire rentrer enfin dans le giron de l'unité, sous le joug paternel de l'obéissance, cette vieille église d'Antioche, la fille aînée de saint Pierre. Parfaitement accueillis par le vicaire de Jésus-Christ, les députés obtinrent ce qu'ils demandaient, et, de retour en Syrie, Acace put remettre à son métropolitain les lettres de communion de l'Egypte et de l'Occident, surtout de l'Eglise-mère et de l'évêque des évêques [1]. Il est vrai que les dernières traces du schisme ne disparurent que plus tard ; mais déjà l'intervention de Chrysostome avait pour résultat d'amoindrir les tristes divisions de sa ville natale, et en calmant l'irritation des esprits, en attirant une foule de dissidents sous la houlette d'un seul pasteur, de préparer la grande réconciliation qui pouvait se faire attendre, mais qui ne pouvait plus ne pas avoir lieu.

Cependant le successeur de Nectaire s'était mis à l'œuvre avec l'ardeur intrépide de sa foi et la noble simplicité d'une âme qui n'a d'autre ambition que de remplir son devoir et de plaire à Dieu. Il avait à peine touché du doigt les plaies d'une aristocratie gangrénée, d'un clergé mondain et vénal, qu'à la froide réserve qui l'avait accueilli succéda la plus vive hostilité. Mais ce qui fâchait les uns était la consolation des autres. En voyant le généreux pasteur attaquer les injustices et les violences *avec la même indignation*, dit Sozomène, *que s'il en eût souffert lui-même* [2], les faibles et les petits n'en furent que plus disposés à l'aimer, et ils se serrèrent d'autant plus étroitement autour de lui que le nombre et la colère des mécontents paraissaient s'accroître. La population de Constantinople, plus mêlée, moins polie, plus corrompue peut-être que celle d'Antioche, n'était pas plus insensible à l'attrait d'une parole éloquente et surtout d'une vertu supérieure que rehaussaient à ses yeux les bassesses et les inimitiés qui l'entouraient. Dès le début de son ministère, Jean reçut d'elle les témoignages les plus éclatants de sympathie, auxquels il répondait par les nobles effusions d'un cœur dont les sentiments s'allument aux plus hautes sources de la charité. Dans une situation si délicate, entre la haine des grands et la faveur de la multitude, il ne

[1] S. Ambr., ep. 56, t. 2, p. 1006 et 1007. — [2] Théod., l. 5, c. 23.

[1] Socr., l. 6, c. 15 ; Sozom., l. 8, c. 3 ; Théod., l. 5, c. 23.
[2] Sozom., l. 8, c. 2.

s'écarta jamais de la ligne de conduite tracée dans l'Evangile par le divin Modèle de tous les pasteurs, lorsque frappant à coups redoublés sur l'orgueil et l'hypocrisie des pharisiens, appelant à lui pour les consoler et les bénir les ignorants et les pauvres, il s'immolait avec le même amour au salut de tous. En s'élevant avec force contre les vices de la cour et des prêtres, Chrysostome ne fut jamais leur ennemi, et de même, en s'occupant sans cesse du peuple avec le plus tendre intérêt, il n'en fut jamais le flatteur.

Il y avait alors pour un évêque, à Constantinople surtout, une double mission à remplir. L'une, qui est l'essence même de l'épiscopat, consistait à veiller sur le dépôt sacré de l'enseignement, à maintenir à sa hauteur le niveau de la discipline, à guider le clergé par la parole et l'exemple dans sa voie difficile et semée de périls, à combattre avec un zèle éclairé et infatigable les misères physiques et morales du peuple, à répandre, en même temps que les bénédictions du Ciel, les dons et les consolations de la charité, à continuer l'œuvre divine de Jésus-Christ, l'œuvre de la rédemption, de la sanctification, de la glorification des âmes. L'autre, moins spirituelle, plus politique, était toute aussi délicate. L'esclavage, en effet, et le Césarisme occupaient toujours les deux pôles de la société ; et, bien que l'Evangile eût profondément modifié cet état de choses, qu'il eût adouci le sort des esclaves, brisé bien des chaînes, pénétré les lois d'un esprit nouveau, forcé le despotisme à se redouter lui-même, que d'abus encore et d'arbitraire d'une part, que d'oppression et de souffrances de l'autre ! Pendant que le prince, ne connaissant d'autre règle que sa volonté, se posait comme le maître de la fortune et de la vie de ses administrés, des valets décorés de noms pompeux, et toujours insatiables d'or, quoiqu'ils en fussent gorgés, s'acharnaient sur le peuple pour lui tirer son dernier sou, et le peuple rongé par l'usure, accablé d'impôts, assailli par les barbares, livré comme une vile proie à une multitude de tyrans subalternes, sans travail, sans pain, traînait dans la misère et l'abaissement une vie désespérée. Mais il avait entendu, il voyait à l'œuvre les pontifes de l'Evangile, et ses regards se tournaient vers eux. Les ministres d'un Dieu fait homme, d'un Dieu né dans une étable, mort sur une croix, n'étaient-ils pas les défenseurs nés, les protecteurs naturels des faibles, des malheureux, des opprimés, de tous les déshérités d'ici-bas ? Seuls ils s'approchaient du pauvre dans sa détresse : seuls ils parlaient aux petits de justice, d'espérance et de liberté. Quelques-uns parmi eux faillirent peut-être à leur tâche ; mais presque tous se dévouèrent sans réserve à la grande cause du peuple, inséparable dans leur cœur de la cause de Jésus-Christ. On les vit se placer entre le maître et les esclaves, entre le pouvoir et les sujets, réconforter les uns, désarmer les autres, plaider les intérêts de ceux-ci, combattre les prétentions de ceux-là, arracher ses victimes au despotisme, le contraindre à reculer devant leurs saintes menaces, à courber la tête sous une autorité plus haute que toutes celles d'ici-bas. Par eux, César qui, au dire d'un apologiste, ne pouvait être chrétien [1], était devenu Théodose.

Chrysostome était de cette noble famille des saint Ambroise, des saint Basile, des saint Martin. Il savait quel rôle périlleux et sublime lui imposait ce titre d'évêque tant redouté de sa modestie, et il apportait à l'accomplissement de sa double mission une âme grande et forte, un courage invincible, la plus complète abnégation de lui-même, une charité aussi ardente que sa foi, une pitié secourable et tendre qu'on sentait vibrer dans chaque mot sorti de sa bouche, un dévouement prêt à tout donner, même la vie. Pontife de Dieu, ou hostie du peuple, à ses yeux c'était tout un. Du jour de sa consécration, il se regarda comme la chose des autres ; dérober une pensée, un instant à son peuple, lui eût paru une grave infidélité. Comme l'illustre évêque de Milan [2], il tenait sa porte toujours ouverte, et tous, à toute heure, pouvaient l'aborder sans être annoncés, l'entretenir de leurs peines, réclamer ses conseils, l'interroger même et sur ses actes et sur ses discours [3]. L'évêque n'a pas de plus haut privilége, selon lui, que d'être le serviteur de tout son troupeau [4]. Ainsi l'avait-il prêché à Antioche, ainsi l'avait-il écrit dans un livre immortel. Cet idéal du sacerdoce chrétien, dont, à une autre époque, il essayait de retracer d'une main émue et tremblante la grandeur et la beauté, il s'efforce maintenant de l'atteindre par ses vertus, de le réaliser dans sa vie. Il ne voit dans sa dignité pontificale qu'un esclavage aimé, et, comme un esclave à son

[1] Tertull., Apol. — [2] S. Aug., confess, l. 6, c. 3. — [3] Chrys. *Hom.* 4, sur la 2 aux Thessal. — [4] *Id*, *Hom.* sur l'aneth.

maître, il rend compte au peuple de ses desseins, de ses travaux, de l'emploi d'une existence qu'il lui a consacrée [1]. Une sincère humilité, une charité ravissante respirent dans son langage, quand il demande à ses auditeurs l'appui de leurs prières et la grâce qu'on ne lui laisse passer aucune faute sans l'avertir.

« Combien n'est-ce pas au-dessus de ma bassesse, s'écrie-t-il, de prier pour une population si nombreuse? J'ose à peine intercéder pour moi, comment le faire pour vous? Ceux dont la vie est sans reproches peuvent obtenir de Dieu qu'il soit propice à leurs frères.... Mais quand, soi-même, on offense le Seigneur, peut-on l'implorer pour les autres? Cependant, parce que j'ai pour vous des entrailles de père et que la charité ose tout, j'aime, soit à l'église, soit chez moi, à répandre des prières pour le salut de vos âmes et de vos corps. Rien ne convient mieux à un pontife que de supplier en faveur de son peuple.

« Mais pourquoi parlé-je ainsi? Par la raison que, si nous prions pour vous, nous si fort au-dessous de la grandeur de notre ministère, il est bien juste qu'à votre tour vous intercédiez pour nous. Qu'un seul prie pour tous, ce n'est pas peu présomptueux; mais que tous prient pour un seul, rien de plus simple. Dans la prière commune, en effet, chacun compte, non sur sa propre vertu, mais sur le nombre et l'unanimité que Dieu considère beaucoup. *Là* dit le Seigneur, *où deux ou trois seront réunis en mon nom, je serai au milieu d'eux* [2]. Et s'il daigne se trouver dans une réunion de deux ou trois, peut-il refuser de se trouver avec nous? Donc, soutenons-nous l'un l'autre; par la charité, formons un faisceau; que personne ne nous divise. Si quelqu'un de vous se croit offensé, s'il croit avoir à se plaindre de son prochain ou de moi, qu'il ne garde pas ses griefs au fond de son cœur. Je vous demande cette grâce de venir à moi, de m'interroger, d'écouter mes explications.... De deux choses l'une : ou je me justifierai à vos yeux, ou, convaincu d'avoir tort, je vous demanderai pardon, bien décidé d'ailleurs à ne pas retomber dans la même faute. Dans cette manière d'agir, il y a avantage autant pour vous que pour moi. Car peut-être m'accusez-vous sans motifs, et il vous suffira de connaître la vérité pour changer d'avis; de mon côté, ayant péché sans le savoir, je me corrigerai... Il est impossible qu'un homme chargé de tant de sollicitudes ne soit en défaut sur beaucoup de choses, ne fût-ce que parce qu'il en ignore beaucoup; car, si vous qui n'avez à vous occuper que de votre femme, de vos enfants, de vos serviteurs plus ou moins nombreux, vous faites mal, sans le vouloir, en une foule de points, que doit-ce être de nous à la tête d'un peuple si nombreux? Et cependant qu'il vous rende plus nombreux encore, qu'il vous bénisse grands et petits, et quoiqu'une plus forte multitude soit un plus fort souci, nous ne cessons de demander au Seigneur qu'il augmente notre souci, et que cette multitude s'accroisse et devienne immense. Un père, bien qu'une famille considérable soit pour lui un fardeau, ne veut perdre aucun de ses enfants. Tout est égal entre vous et moi; nous puisons aux mêmes sources les mêmes biens. Je n'ai pas au banquet sacré une part plus grande, vous ne l'avez pas plus petite. Si la première place m'y est donnée, qu'importe? A la table du père de famille, l'aîné des fils est servi avant les autres, sans avoir pour cela aucun avantage sur eux.... Brebis d'un seul et même pasteur, nous avons reçu le même baptême et le même esprit, nous aspirons au même royaume, nous sommes au même titre frères de Jésus-Christ. Tout nous est commun; si je l'emporte sur vous en quelque chose, c'est par les soucis, par les travaux, par les sollicitudes, par les douleurs que j'éprouve à cause de vous; mais rien n'est doux comme ces douleurs. Une mère, s'il s'agit de son fils, quelque peine qu'il lui donne, aime cette peine; ses sollicitudes sont pour elle un plaisir, car les sollicitudes, amères en elles-mêmes, ont un grand charme quand c'est un fils qui en l'objet. J'ai engendré un grand nombre de vous; mais, si dans l'ordre de la nature la douleur cesse avec l'enfantement, ici elle continue et doit durer jusqu'au dernier soupir, de peur que, même après l'enfantement, il n'y ait encore avortement, et je me plais à cette douleur. Ceux-là même qu'un autre a engendrés, me causent le même souci, les mêmes souffrances; car la source de notre paternité n'est pas en nous, elle est toute dans la grâce de Dieu; c'est pourquoi, engendrés par moi ou non, on ne se trompe pas en vous appelant mes enfants. Pensez à cela, et tendez-moi la main, afin que vous soyez ma gloire et que je sois la vôtre au jour de notre Seigneur Jésus-Christ [1]. »

[1] Chrys., *Hom.* à son retour d'Asie, n. 1. — [2] Matth., 18.

[1] Chrys., *Hom.* 4, sur la 2e aux Thessal.

Ces nobles paroles, empreintes de tant de modestie et de bonté, ne pouvaient être accueillies avec indifférence. L'orateur avait beau revenir fréquemment sur les mêmes sujets, l'auditoire se montrait plus empressé et plus attentif à chaque discours. Les hérétiques, les païens eux-mêmes accouraient l'entendre. « Il y avait chaque jour autour de lui, dit Sozomène, un merveilleux concours de personnes de toute condition, dont les uns souhaitaient de bonne foi de s'instruire, et les autres ne cherchaient qu'à le tenter. Il les gagnait tous par le charme de ses paroles, et leur persuadait tout ce qu'il voulait [1] ». Bientôt la foule devint si pressée autour de l'ambon, quand il devait parler, que, pour éviter des accidents, il dut transporter sa tribune dans le jubé des lecteurs, au milieu de l'église, d'où sa voix arrivait facilement dans toutes les parties de l'enceinte. A Constantinople, comme à Antioche, les applaudissements interrompaient souvent l'orateur. Il fait de vains efforts pour empêcher ces marques bruyantes d'approbation, dont il est touché quelquefois, mais qu'il ne cesse de regretter et de condamner.

« Croyez-moi, dit-il, au moment où vous applaudissez, je sens trop que je suis homme; pourquoi ne le dirais-je pas? Je me réjouis, je suis heureux; mais, lorsque rentré chez moi, je songe que le peu de bien attaché à ma parole a fait naufrage dans ce tumulte, je gémis, je me désole, je verse des larmes; il me semble que tous mes efforts ont été perdus, et je me dis : A quoi bon mes sueurs, puisque mon auditoire ne veut tirer aucun profit de mes discours? J'ai pensé souvent à porter une loi pour empêcher les applaudissements et vous imposer pendant la prédication un silence religieux. Ecoutez-moi tranquillement, je vous en conjure; et, s'il vous plaît, réglons dès aujourd'hui que nul dans l'auditoire ne se permettra plus d'interrompre l'orateur. Admirez en silence si vous voulez admirer, personne ne s'y oppose; mais appliquez-vous à retenir ce que vous aurez entendu. — Vous applaudissez de nouveau! Et pourquoi? Je propose un réglement contre cet abus, et vous ne savez pas être attentifs jusqu'au bout! — Faites ce que je demande, et vous trouverez ici une source de biens, une école de sagesse. Les philosophes du paganisme dissertaient devant leurs disciples qui écoutaient sans applaudir. Les apôtres prêchaient, et nous ne lisons nulle part qu'on les interrompît par de tumultueuses approbations. Il y aura avantage pour tous à sanctionner entre nous la résolution de ne plus écouter, de ne plus parler que dans un profond silence. Quand même vous garderiez en sortant d'ici, après ce bruit, le souvenir de ce que nous avons dit, cette manière de nous louer serait toujours plus funeste qu'utile. Je n'insiste pas plus longtemps, de peur qu'on ne m'accuse de rusticité. Mais puisqu'il n'y a en tout cela qu'inconvénients, faisons-les disparaître, supprimons ces transports d'une joie indécente. Jésus-Christ parla au peuple sur la montagne, et nulle acclamation ne fut entendue pendant qu'il parlait. Je ne fais aucun tort à ceux qui voudraient applaudir, je leur fournis l'occasion d'admirer davantage. N'est-ce pas mieux, après avoir imprimé le discours dans sa mémoire, d'y applaudir sans cesse, et dans sa maison et sur la place publique, que de rentrer chez soi, après avoir tout oublié, sans savoir pourquoi l'on a applaudi? L'auditeur, dans ce dernier cas, ne se rend-il pas ridicule? Peut-on le prendre pour autre chose qu'un adulateur ou un moqueur? Il déclare que l'orateur a bien parlé, et il ne peut redire une pensée de l'orateur! N'est-ce pas pure flatterie? Qu'après avoir entendu des joueurs de luth ou des acteurs tragiques, on soit incapable de répéter leurs chants ou leurs rôles, cela se comprend; mais quand il s'agit, non de musique et de déclamation, mais d'idées et de sentiments dont il est facile de rendre compte, comment ne serait-il pas blâmable celui qui ne peut expliquer le motif qui l'a porté à applaudir? Rien ne sied mieux à l'église que le silence et la modestie. Le bruit et les acclamations sont dignes du théâtre, des bains, de la place publique, des cérémonies profanes. L'exposition de nos dogmes demande le calme, le recueillement, un port paisible à l'abri des flots. Songez à cela, je vous en prie, je vous en supplie. J'essaie de tous les moyens pour procurer le bien de vos âmes. Or, celui que je vous propose est d'autant moins à dédaigner, que nous y trouverons, vous et moi, un égal profit. Moi, je serai préservé de rabaisser mon ministère, de courir après la vaine gloire; au lieu de choses agréables je dirai des choses utiles; au lieu de m'arrêter à l'harmonie et à l'élégance des mots, je ne songerai qu'à la force des pensées. Entrez dans l'atelier d'un peintre, et remarquez quel silence y règne.

[1] Sozom. l. 8, c. 5.

Qu'il en soit de même ici. Et nous aussi, nous sommes peintres, nous retraçons d'augustes images avec des couleurs qui ne sont pas faites pour des portraits ordinaires. — Eh quoi! vous applaudissez! Est-ce donc bien difficile de ne pas faire une chose qui ne vient pas de la nature, mais de l'habitude seulement? — Notre pinceau, c'est la langue; l'artiste qui dirige l'ouvrage, c'est l'Esprit-Saint. Dites : Ce tumulte a-t-il lieu pendant la célébration des mystères? Quand nous donnons le baptême, quand nous accomplissons une fonction sacrée, est-ce que tout n'est pas calme et silence autour de nous? Le silence est une des beautés du Ciel! Avec une tenue comme la nôtre, faut-il s'étonner que les Gentils nous reprochent de faire tout par ostentation? Que l'abus des applaudissements cesse, et l'on verra s'éteindre l'ambition des premières places. Quant à celui qui aime les louanges, il les recueillera après son discours par les résultats qu'il aura produits. Je vous en prie de nouveau, établissons cette règle, et ne faisons plus rien que pour la gloire de Dieu[1] ».

Cette ambition d'éclat et de puissance que Jean signale avec amertume, et qui déjà sous les yeux mêmes des Athanase, des Martin, des Jérôme, faisant tant de mal à l'Eglise, n'approcha jamais de son cœur. Aimé, adoré du peuple, il eut pour lui la charité la plus tendre, jamais de complaisance ni de faiblesse. Sa popularité, qui lui resta fidèle jusqu'à la mort, était la conséquence légitime de son dévouement sincère et pur à la cause des faibles et des petits, non le résultat d'un calcul ni le prix d'un sacrifice. La courtiser, même par une parole d'adulation, lui eût paru indigne et vil. Amant jaloux et passionné de la vérité, il repoussait tout artifice de langage comme une profanation de son amour. L'abandon de son talent en rehaussait la beauté. Il ne préparait ses discours que par un pieux respect pour la parole divine, pour se précautionner contre l'essor de sa pensée, pour garder invariablement le niveau de son auditoire. Mais la magnificence de sa nature trompait quelquefois l'humilité de ses intentions. D'ailleurs, tout s'ennoblissait sur ses lèvres, l'écho de son cœur donnait aux plus simples paroles sorties de sa bouche une haute sonorité. Il avait beau se voiler la face, comme Moïse, son génie contenu éclatait malgré lui. Une atmosphère lumineuse entourait sa tribune; on aimait à s'y plonger, on en sortait à regret. L'éloquence était à cet homme ce que sont au soleil ses rayons; mais, comme l'astre qui vivifie en éclairant, elle répandait plus de chaleur et de fécondité que de splendeur.

Du reste, le pasteur était plus admirable que l'orateur. L'homme qui, jeune encore, avait montré, dans son beau Dialogue *sur le Sacerdoce*, un sentiment si profond de la dignité et des devoirs de l'évêque, devait comprendre mieux que personne tout ce qu'il y avait à déployer de sagesse, à dépenser d'amour, à s'imposer d'holocaustes, dans ce gouvernement spirituel, le plus délicat de tous, où il s'agit, non de protéger ou d'équilibrer des droits et des intérêts, mais d'éclairer, de nourrir, de guider, de sauver des âmes, de les disputer à l'erreur et au vice, à ce double abîme d'orgueil et de volupté où les pousse un fatal vertige, pour les élever, à force de victoires remportées sur elles-mêmes, à la hauteur de leur destinée immortelle; gouvernement modeste, inaperçu, sans prestige, qui suppose dans celui qui en est investi, non le génie ni la force, mais la sainteté, et avec une grande habileté à connaître et à manier les esprits, une charité prête, comme celle de Jésus-Christ, à tout souffrir et à tout donner. Chrysostome n'avait cessé d'approfondir ces idées, et déjà il les exprimait énergiquement sur la chaire d'Antioche, en retraçant les ennuis et les périls de l'épiscopat qu'il croyait avoir conjurés pour toujours[1].

De quel trouble il fut saisi, lorsque, enlevé d'Antioche, traîné comme un captif à Byzance, il vit tous les yeux se tourner vers lui et l'estime universelle le menacer de cette dignité qu'il trouvait si redoutable et si haute! D'autres s'y étaient dérobés en fuyant au désert, en se calomniant eux-mêmes; lui qu'un pieux stratagème avait autrefois sauvé, il était contraint maintenant d'incliner la tête sous le fardeau. Rien ne pouvait masquer à ses yeux les difficultés et les écueils de sa nouvelle position, de cette route étroite et glissante qu'il avait à gravir en présence d'un pouvoir sans conscience et sans frein, au milieu d'un clergé hostile et mauvais, au terme de laquelle il entrevoyait déjà l'exil, et peut-être le martyre. Quelle amère et triste conviction dans ces paroles :

[1] Chrys., *Hom.* 30, sur les Act., n. 4.

[1] Lisez dans les œuvres du Saint la 1re homélie sur l'épître à Titus.

« Je ne m'adresse pas à tout le monde, mais seulement à ceux qui briguent l'épiscopat. Si tu crois que c'est Dieu qui a présidé à l'élection, ne t'emporte pas contre le résultat qu'elle donne, car ce serait t'emporter contre Dieu même. C'est lui qui a élu; te fâcher de ce qu'il a fait, c'est imiter Caïn, qui, au lieu de se soumettre avec componction au jugement du Ciel, ne vit qu'avec douleur la préférence accordée à l'offrande de son frère. Mais il ne s'agit point de cela; ce que je veux dire, c'est que Dieu conduit les élections de la manière la plus utile. Il se peut que tes mœurs soient plus modestes que celles d'un autre, sans que pour cela tu sois plus propre à l'épiscopat. Je suppose ta vie sans reproche, parfaitement digne, il faut quelque chose de plus dans l'Eglise..... Si cela cause parmi nous de tristes dissidences, je vous en dirai la raison : c'est parce qu'on voit dans l'épiscopat, non la charge de guider et de protéger ses frères, mais la source du repos et de la considération. L'évêque appartient à tous ; il porte les fardeaux de tous. Aux autres, on pardonne leur emportement; à lui, rien. On excuse les péchés des autres; pour lui, on est sans pitié. Si tu songeais à cela, aurais-tu pour cette dignité tant d'empressement ? L'évêque est exposé aux langues de tous, aux jugements de tous, sages et insensés. De continuels soucis le dévorent jour et nuit. Il est en proie à la haine et à l'envie. Ne me parlez pas de ces prélats dont la seule affaire est de plaire au monde, qui désirent dormir à leur aise, comme s'ils n'avaient pris l'épiscopat que pour se reposer. Il n'est pas question de ceux-là, mais de ceux qui veillent pour vos âmes et qui préfèrent à tout le salut des peuples qui leur sont confiés. Dites : si le père d'une famille de dix enfants, qui habitent avec lui sous le même toit, est condamné à vivre dans une continuelle sollicitude, que doit-ce être d'un évêque qui compte tant de personnes dépendantes de son autorité, sans être sous sa main ni partager sa demeure ? — Mais, diras-tu, il est honoré ! — Honneurs, en effet, bien dignes d'envie ! Le dernier des hommes l'insulte sur la place publique ! — Pourquoi ne lui ferme-t-il pas la bouche ? — Beau procédé, à coup sûr; mais ce n'est pas l'affaire d'un évêque ! D'autre part, s'il ne répand ses aumônes sur tous, travailleurs ou oisifs, mille accusations fondent sur lui, nul n'hésite à le blâmer, à le calomnier. Quand il s'agit d'un magistrat, on est retenu par la peur; quand il s'agit d'un évêque, rien n'arrête, car la crainte de Dieu est impuissante sur de telles gens. Qui pourrait dire, d'ailleurs, le souci que donnent la prédication et les ordinations ? Ou je suis un homme sans intelligence, sans valeur aucune, ou les choses se passent comme je dis. L'âme d'un évêque est comme un navire battu des flots. Il est assailli de toutes parts, par ses amis, par ses ennemis, par ses proches, par les étrangers. Certes, l'empereur a l'univers à gouverner, l'évêque une seule ville; et cependant, entre les sollicitudes de celui-ci et les soucis de celui-là, il y a même différence qu'entre les tempêtes d'une mer furieuse et l'eau paisible d'un fleuve. L'empereur est aidé par une foule de ministres, et tout est réglé par les lois ; l'évêque ne peut rien commander d'une manière absolue. S'il est ferme, on le trouve dur; s'il est bon, on l'accuse de faiblesse. Il faut qu'il fasse marcher de pair la force et la douceur, afin de n'encourir ni la haine ni le mépris. Mais les affaires le surprennent. Que de personnes il est obligé d'offenser, bon gré, mal gré ! Que de reproches à adresser, quoi qu'il lui en coûte ! Je ne parle que conformément à ma conviction : je ne crois pas qu'il y ait beaucoup d'évêques sauvés; je pense, au contraire, que le plus grand nombre se perd. La raison en est que l'épiscopat exige une grande âme. Arraché souvent et par l'exigence même de ses devoirs à ses habitudes, l'évêque a besoin d'une infinité d'yeux toujours ouverts. Ne vois-tu pas quelles qualités éminentes lui sont nécessaires ? Il faut qu'il excelle dans la doctrine, qu'il pratique la patience, qu'il garde inaltérable le dépôt de la foi ; et combien tout cela est malaisé ! Les péchés des autres lui sont imputés. Qu'ai-je besoin d'ajouter autre chose ? Qu'un seul parmi ceux qu'il gouverne meure sans être baptisé, c'est assez pour compromettre le salut du prélat; car la perte d'une seule âme est un malheur au-dessus de toute expression.... Et ne me dites pas que c'est la faute d'un prêtre ou d'un diacre, car leur faute retombe sur celui qui les a ordonnés... Si l'on considérait, dans la plénitude du sacerdoce, la charge et les soucis qu'elle impose, on l'ambitionnerait bien moins. Mais aujourd'hui on la regarde, on la brigue comme une magistrature séculière. Pour briller devant les hommes, nous nous perdons devant Dieu [1].

[1] Chrys., *Hom.* 3, sur les Act., n. 4 et 5.

Ce langage, qui revient souvent dans la bouche de Chrysostome, prouve du moins avec quelle appréhension il envisageait l'épiscopat. Nul, certes, n'en était plus digne que lui. Entre les pontifes de Jésus-Christ, d'autres l'ont surpassé par la science, par le génie, par l'habileté ; aucun n'a montré une vie plus pure, un courage plus ferme, une charité plus féconde, un dévouement plus complet à l'Eglise et au peuple, aucun n'a possédé dans un plus haut dégré les grandes qualités qui font les apôtres et les évêques. Et cependant, il tremble sans cesse devant le fardeau sacré qu'il porte si noblement, il implore sans cesse les prières de ses auditeurs pour lesquels il se croit indigne d'en offrir. « Ayez pitié de notre faiblesse, leur dit-il, soutenez nos mains, ouvrez notre bouche, ne nous privez pas de votre aide par une modestie exagérée. Nous avons besoin de votre intercession si puissante quand elle est unanime, et nous en sommes sûrs, si vous l'accordez à notre faiblesse, tout ira bien pour nous. Combien, en effet, parmi ceux que nous avons la charge de gouverner, sont plus agréables à Dieu que celui qui les gouverne[1] ? » De là, ce zèle infatigable que ne découragent ni l'insuccès, ni l'ingratitude, ni l'injustice, et qui a toujours peur de rester au-dessous de sa tâche.

Chrysostome portait dans son cœur, en faveur des âmes confiées à ses soins, d'inépuisables trésors d'affection. Son éloquence, en grande partie, venait de là. Il n'eut pas reçu du Ciel le génie de la parole, que la sienne n'eût pas été moins puissante. La richesse même de son langage tenait à l'abandon de sa charité autant qu'à la splendeur de son talent. Il était éloquent parce qu'il était saint et qu'il aimait comme savent aimer les saints. Du reste, il prêchait pour une poignée d'auditeurs comme pour une assemblée imposante, et sans autre but que de consoler, d'améliorer, d'instruire, de fortifier dans les cœurs le sentiment de l'Evangile. Souvent après avoir parlé du haut de la chaire, il descendait au milieu des fidèles et parcourait leurs rangs, continuant la prédication sous une autre forme et s'assurant par des questions individuelles qu'il avait été écouté et compris. Quelquefois, pour rendre l'auditoire plus attentif, il le menace de ses interrogations. « Je vous prendrai à l'improviste, leur dit-il ; quand j'apercevrai que quelques-uns d'entre vous sont distraits, j'irai à eux et les interrogerai. Vous êtes avertis de ce que je veux faire : quand le ferai-je ? Je ne dois pas vous le dire : aujourdhui, peut-être demain, peut-être dans vingt ou trente jours. De même que Dieu nous laisse dans une complète ignorance du moment de notre mort, pour que cette attente incertaine nous tienne dans une perpétuelle vigilance, ainsi l'incertitude du jour où vous serez interrogés vous rendra continuellement attentifs[1] ».

Comme il le disait quelquefois, son troupeau était sa famille ; il lui tenait lieu de tout ici-bas, et jamais père ne fut absorbé par l'intérêt et l'affection de ses enfants, autant qu'il l'était par l'intérêt et le salut de ces âmes aimées et bénies qu'il avait à gouverner dans les voies de Dieu. Sa pensée, ses sollicitudes, son cœur, tout était là. Constatait-il un progrès moral, la défaite d'un vice et d'un préjugé, avait-il réussi à ramener une âme, une seule, au devoir et à Dieu, sa joie s'épanchait publiquement en douces effusions dans le sein de son auditoire, il était heureux. « L'empereur, disait-il, est moins satisfait de sa puissance que moi de vos vertus. Il reviendrait de l'armée vainqueur de ses ennemis, portant au-dessus de son diadème les couronnes symboliques de la victoire, il aurait moins de joie de ses triomphes que j'en ai de vos progrès[2] ». Mais rien n'égalait la tristesse du pasteur quand il apprenait la chute d'une brebis. Il croyait son salut attaché à celui des autres, et se reprochait leurs égarements comme son propre crime, comme s'il eût été coupable des fautes de tous. « Je voudrais qu'il me fût possible, disait-il, de vous mettre mon cœur sous les yeux... Rien ne m'est plus cher que vous, pas même la lumière ; car je voudrais devenir aveugle si je pouvais, à ce prix, convertir vos âmes. Oui votre salut m'est plus précieux que la vue du jour. A quoi me servent, en effet, les rayons solaires, si la douleur que vous me causez couvre mes yeux de ténèbres? La lumière plaît quand elle vient en compagnie de la joie : à l'âme affligée elle est importune. Puissiez-vous ne l'apprendre jamais par expérience ! Or, si quelqu'un de vous vient à pécher, c'est une douleur qui me poursuit même dans le sommeil ; je ressemble à un homme frappé de paralysie ou de folie, je pourrais dire avec le Prophète : *La lumière de mes yeux n'est plus avec moi.* Quelle es-

[1] Chrys., *Hom.* 3, sur la 2e aux Thessal., *Hom.* 4, n. 3.

[1] Chrys., sur l'ép. aux Hébr., *Hom.* 4, n. 1. — [2] Chrys., *ibid.*

pérance puis-je nourrir en vous voyant ne pas faire un pas dans la vertu? Quel chagrin pourrais-je éprouver si vous vous conduisiez dignement? Je me sens soulevé comme sur des ailes quand on me dit quelque bien de vous. Comblez ma joie. Je n'ai qu'un désir, votre avancement. Ce en quoi je l'emporte sur tout le monde, c'est que je vous aime et vous tiens tous embrassés dans mon cœur. Vous êtes tout pour moi : père, mère, frères, enfants. Ne croyez pas que les paroles sévères que je vous adresse quelquefois partent d'un sentiment de courroux, je ne vous gronde que pour vous rendre meilleurs ; et le sage l'a dit : *Le frère qui est aidé par son frère est comme une ville fortifiée*[1]. Ainsi, ne m'en veuillez jamais. Quant à moi, je ne dédaigne aucune de vos observations. Je voudrais être corrigé, instruit par vous ; car nous sommes tous frères, et nous avons un seul et même Maître. Or, entre frères, il convient que l'un donne des ordres et que les autres les exécutent. Ne vous fâchez donc pas, mais faisons tout pour la gloire de Dieu[2] ».

« Donnez-moi, leur disait-il dans une autre circonstance, donnez-moi bien-aimés, de parler avec confiance devant les Gentils et les Juifs, et surtout devant Dieu. Je vous le demande, au nom de l'amour que je vous porte et des douleurs de l'enfantement que vous m'avez fait éprouver. *Mes chers petits enfants*, — je n'ajouterai pas avec l'Apôtre : *que j'engendre de nouveau jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous*[3] ; non, car j'aime à le croire, le Christ est déjà formé dans vos âmes, — chers enfants, *ma couronne et ma joie*[4], croyez-le, rien ne peut me rendre heureux comme de vous voir avancer dans la vertu[5] ».

« J'avertis, je gronde, ajoutait-il parfois, souvent même je gémis et je pleure, non en public, mais au fond de mon cœur. Les larmes qui coulent des yeux soulagent l'affliction, celles qui tombent dans l'âme l'aggravent. L'infortuné qui refoule son chagrin au dedans de lui-même, souffre beaucoup plus que s'il pouvait l'épancher. Si je ne craignais de passer pour un homme de vaine gloire, vous me verriez tous les jours verser des torrents de larmes. Mais elles n'ont d'autres témoins que ma solitude et mon cabinet. Croyez-moi, en effet, j'ai désespéré de mon salut ; en pleurant votre perte, je pleure la mienne.... Je vous dis comme saint Paul aux Corinthiens : *Donnez-moi place dans votre cœur, car vous n'êtes pas à l'étroit dans le mien*[1]. Mais, je le sais, vous m'aimez. Et cependant que nous revient-il de votre affection pour moi ou de la mienne pour vous, puisque les choses de Dieu ne prospèrent pas plus pour cela? Voilà ce qui rend ma douleur et ma crainte si grandes. *Je suis sûr que si vous le pouviez, vous vous arracheriez les yeux pous me les donner*[2]. A mon tour, je voudrais vous donner, non l'Evangile seulement, mais ma vie. Je vous aime et je suis aimé. Mais ce n'est pas cela que je vous demande. Aimons Jésus-Christ d'abord, c'est le premier commandement ; et puisque vous remplissez si bien le second, appliquez-vous au premier. Aimons Jésus-Christ, aimons-le de toute l'ardeur de nos sentiments[3] ».

Jamais l'amour des âmes ne s'est plus tendrement révélé ; jamais la charité n'a tenu plus noble langage.

Nous l'avons dit, le premier soin de Chrysostome, en montant sur la chaire pontificale, avait été de rechercher et d'étudier les besoins de son peuple. Une fois ses idées arrêtées, il se mit à l'œuvre avec ce dévouement intrépide qu'aucun obstacle ne fait hésiter. Ce qu'il avait si bien exprimé dans ses livres du sacerdoce que la vie des fidèles reflète celle du prêtre, il ne pouvait l'oublier. Aussi ne voyait-il dans sa dignité d'évêque qu'un engagement plus étroit d'être saint. Il pensait avec raison que le talent le plus nécessaire au gouvernement des âmes est la sainteté ; que l'être privilégié qui a reçu d'en haut la sublime mission de conduire ses frères au bonheur éternel, doit expliquer l'Evangile par ses œuvres, bien plus que par sa parole, en offrir dans sa personne le vivant résumé, en reproduire si bien l'esprit, que sa seule apparition au milieu des hommes soit une révélation aux yeux et aux cœurs de la présence intime et indéfectible de de Jésus-Christ dans son Eglise.

De là, pour Jean, une lutte sublime avec l'idéal divin qu'il s'efforçait de réaliser. Pouvoir dire, lui aussi : *Je vis moi, non plus moi, mais Jésus-Christ vit en moi*, était sa grande ambition. C'est pourquoi, à l'exemple de l'Apôtre, il aimait *à porter dans son corps la*

[1] Proverb. 18, 19. — [2] Chrys., *Hom.* 3, sur les Act., *in fin.* — [3] *Ad Galat.*, c. 4. — [4] I *ad Thessal.*, c. 2. — [5] Chrys., sur les Act., *Hom.* 77, n. 4.

[1] II *ad Corinth.*, c. 6 et 7. — [2] *Ad Galat.*, 4, 15. — [3] Chrys., *Hom.* 41, sur les Act., n. 4.

mortification de Jésus, afin que la vie de Jésus se manifestât aussi dans son corps[1]. Certes, il n'avait pas attendu l'heure solennelle de l'holocauste sacerdotal pour subjuguer ses sens et les plier à la loi de l'esprit, celui qui, jeune encore, à cet âge où la vie coule comme une flamme dans les veines de l'adolescent, s'était retiré loin du monde, au sommet des montagnes, pour y pratiquer la vie ou plutôt la mort des ascètes, et avait passé deux ans sans permettre à son corps brisé de fatigues de s'étendre une seule fois sur une natte ou sur le sol nu pour prendre un repos nécessaire. Mais quand il fut revêtu de la plénitude du sacerdoce, et qu'il se vit chargé des intérêts éternels d'un peuple ; quand il lui fallut, non plus se prémunir contre les entraînements de la jeunesse, mais arracher les hérétiques à l'erreur, les pécheurs au vice, les infortunés au désespoir, et faire régner la vérité sur des cœurs abandonnés jusque-là au règne des sens, il sentit qu'il ne devait plus être qu'une hostie d'expiation et d'impétration immolée sur l'autel de l'amour divin au bonheur de ses frères. Alors il s'arma contre sa chair d'une nouvelle sévérité et osa lui demander de vivre de la vie des esprits. L'amour des âmes le consumait de telles ardeurs, que, semblable à la flamme tombée du ciel sur un holocauste cher au Seigneur, il ne laissa rien subsister en lui de l'homme, si ce n'est une parole pour éclairer, un cœur pour bénir. Aussi le trouvait-on partout à la fois, aux pieds de l'autel avec les vœux de son peuple, à la tribune sainte avec son éloquence entraînante, dans les prisons avec le pain et l'espérance qu'il portait aux captifs, au milieu des pauvres qu'il se plaisait à assister souvent par lui-même et sans intermédiaire, dans la demeure des grands et des riches pour plaider la cause des esclaves, des débiteurs, des infortunés. Constantinople n'enfermait aucune misère de l'âme ou du corps qu'il n'atteignît par sa bonté. Quiconque souffrait venait à lui, certain de n'être jamais refusé. Sur ce visage austère et pâle le sourire de la charité était ravissant. Toujours prêt à donner et à se donner, aucun dévouement n'épuisait l'abondance de son amour : on disait de lui qu'il portait dans son cœur *la source même de la charité*[2].

Et ce perpétuel épanchement de son être, loin de l'appauvrir, le renouvelait; car, son amour pour les hommes procédant de son amour pour Dieu, il puisait d'autant plus en Dieu qu'il donnait davantage aux hommes. Comme Jésus, pontife par excellence, sans quitter les cieux s'immole sur l'autel, il s'abandonnait, lui aussi, aux entraînements d'une bonté qui le multipliait et sous toutes les formes, sans sortir pour cela du sanctuaire intime de sa pensée. Quand la charité avait pris le jour, les livres saints prenaient la nuit. Le texte sacré ne contenait pas un mot qu'il n'eût médité. Il aimait surtout à lire saint Paul. Il exprimait si souvent et si haut son admiration pour lui, il l'expliquait avec tant de supériorité, il s'était tellement pénétré de son génie et de son âme, qu'ainsi que nous l'avons dit, l'opinion s'était accréditée dans le peuple que Paul visitait souvent sous une forme visible son éloquent commentateur et lui découvrait lui-même le sens caché de ses écrits. Proclus, qui fut le secrétaire de Jean et plus tard son successeur, prétendait avoir vu l'apôtre dans le cabinet du pontife travaillant avec lui de longues heures, l'un dictant, l'autre écrivant. Lorsqu'au milieu d'une improvisation, le nom de Paul venait à se poser sur les lèvres de l'orateur, il lui faisait tout oublier; inspiré, transfiguré, l'admiration l'emportait sur ses ailes au plus haut des cieux. Il remarque lui-même qu'il avait besoin de se tenir en garde contre ce sublime enivrement. « On vient de lire, disait-il, les stigmates de Paul, ses souffrances, ses emprisonnements, ses naufrages; il faut que je m'arrache à ce souvenir, de peur que l'apôtre ne s'empare encore de moi et ne me détourne de mon sujet ; car, vous le savez, il lui arrive souvent de me saisir au milieu de mon discours et de me conduire ailleurs. Je me fais violence aujourd'hui pour ne pas le suivre[1] ».

Ces travaux, cette vie si dévouée et si pleine, ces quotidiennes immolations de la pénitence et de la charité semblaient demander une certaine mesure de forces physiques. La santé de Jean, consumée dans l'ascétisme et l'enthousiasme de ses premières années, était plus que jamais chancelante et faible. Il souffrait habituellement de la tête. Son estomac malade supportait à grand'peine le moindre aliment. Il passait peu de semaines sans avoir la fièvre. Son extrême délicatesse lui rendait l'impression du froid insupportable. Une surexcitation nerveuse, aggravée par la contention non inter-

[1] II *ad Corinth.*, c. 4, v. 10. — [2] Joann. Euchaït, cité par Stilting.

[1] Chrys., sur ces paroles : *Moi, le Seigneur*, n. 3.

rompue de l'esprit, l'empêchait de prendre aucun repos. Quand l'exercice au grand air lui eût été indispensable, ses études et ses devoirs le ramenaient sans cesse à l'immobilité dévorante du cabinet, ou à l'activité plus dévorante encore de la tribune sacrée. Il était si maigre, dit Pallade[1], qu'il semblait n'avoir pas de corps.

Cet état maladif permanent ne lui inspirait pas plus d'indulgence pour lui-même. A part les bains dont il usait volontiers, il se refusait toute espèce de soulagement. Son sommeil était court, de trois ou quatre heures chaque nuit. Il ne mangeait qu'une fois par jour, vers le soir; encore regrettait-il les quelques minutes accordées à cet unique repas, qu'il oubliait parfois de prendre. Tout mets un peu soigné était proscrit de sa table. Il ne buvait que de l'eau, à laquelle, pendant les grandes chaleurs, il ajoutait quelques gouttes d'un vin médicinal où l'on avait macéré des roses[2]. On eût dit que le besoin de manger l'humiliait; il eût voulu s'y soustraire, comme si l'invisible aliment de la contemplation eût suffi à nourrir son corps aussi bien que son âme. Il n'avait faim que de la vérité.

Cette aversion de la table l'avait déterminé à manger toujours seul. Il n'acceptait aucune invitation, et n'en faisait aucune, ce qui choquait beaucoup les pharisiens de Byzance, et lui valut, de leur part, de stupides calomnies. On l'accusa de s'isoler pour cacher sa gloutonnerie *et vivre à la façon des cyclopes*[3]. *Il vivait*, dit un historien, *d'une manière divine*[4] ! Le reproche de méconnaître les devoirs de l'hospitalité imposés aux évêques par les canons n'avait pas plus de fondement; car, s'il ne voulait associer personne à ses privations, il recevait ses collègues et ses visiteurs dans une maison contiguë à la sienne et bien mieux tenue, où les plus aimables attentions et les soins les plus délicats leur étaient prodigués. Peu de personnes se fussent résignées à la table de Chrysostome. Il laissa donc murmurer les mécontents, et garda invariablement cette austère solitude que plusieurs considérations lui rendaient précieuse: d'abord une sainte avarice du temps qu'il redoutait de perdre dans les interminables longueurs et les vaines causeries d'un dîner, ensuite la crainte assez légitime d'ôter quelque chose à la sérénité de son recueillement par des relations plus nombreuses avec le monde, enfin, et principalement, la pensée qu'on dérobe à la charité ce que l'on donne sous ce rapport aux bienséances, et que, chez un évêque, ce vol fait aux indigents pour honorer les riches a quelque chose de sacrilége. Le prêtre, selon lui, est une pensée plutôt qu'un homme, et cette pensée nourrie de Dieu dans l'ombre du sanctuaire, quand elle se produit au milieu des hommes, doit passer sous leurs yeux comme une apparition de la grâce divine, comme une sainte vision.

De tels motifs ne pouvaient être appréciés par un clergé mondain, habitué au faste de Nectaire. Mais Jean, qui aspirait à faire revivre autour de lui la sainteté des temps primitifs, voulait qu'elle resplendît d'abord dans sa personne, et que son exemple devînt la première règle de ses coopérateurs. Il introduisit la pauvreté apostolique, non dans la table seulement, mais dans toute la maison du pontife. Les riches soieries, les tapis somptueux, tout ce luxe sénatorial et princier, dont il avait plu à son prédécesseur de parer l'épiscopat, furent sévèrement retranchés. Il n'eut dans son cabinet qu'un seul tableau, le portrait de saint Paul devant lequel il travaillait. Les marbres précieux réunis par Nectaire pour la décoration de sa demeure furent vendus au profit des pauvres. On assure, mais ceci est moins prouvé, qu'il en fit autant de plusieurs vases sacrés qu'il trouvait trop riches, convaincu qu'employer leur valeur à soulager l'indigence c'était mieux entrer dans la pensée de Jésus-Christ, auquel l'éclat d'un autel chargé d'or plaît bien moins que les soins donnés par la miséricorde aux vivants autels qu'il a consacrés de son sang. Plus tard, cet acte de charité lui fut imputé à crime. On l'accusa de concussion, et peut-être en fut-il coupable à la façon des Ambroise, des Exupère, des Augustin, des Cyrille de Jérusalem, des Acace d'Amide, des Césaire d'Arles, et d'une foule d'autres. Je ne chercherai pas à l'absoudre d'un forfait qui fut celui des plus grands Saints.

L'esprit élevé de Chrysostome, son cœur aux nobles dévouements répugnaient aux détails matériels de l'administration. Bien des fois, à Antioche, il avait parlé avec force contre cet asservissement du prêtre aux intérêts grossiers qui le détournent des intérêts éternels, et, de celui qui devrait n'être occupé qu'à guider ses frères sur les traces de Jésus-Christ, font une espèce de fermier, de percepteur, de publicain, qui ne sait plus parler que vendanges et mois-

[1] Tillem., t. 11, p. 12. — [2] Pallad., c. 12 et c. 17. — [3] Phot., col. 59. — [4] Tillem., t. 11, p. 18.

sons, ventes et procès[1]. D'ailleurs, le constant désir de l'Eglise exprimé dans tous les Conciles avait été que l'évêque restât libre des sollicitudes étrangères au sacerdoce, pour donner tout son temps et toutes ses forces aux choses de Dieu et des âmes. Mais il y avait à cet égard tant et de si grands abus, que Chrysostome s'écriait : C'est aux évêques qu'il faudrait adresser maintenant cette parole de l'Evangile : *Va et vends tes biens, et après les avoir donnés aux pauvres, suis-moi!* Ce fut là certainement ce qui motiva l'institution des économes épiscopaux.

Chaque diocèse dut avoir le sien, prêtre ou diacre, lequel, nommé le plus souvent par l'évêque seul, quelquefois par l'évêque avec le concours du clergé, était chargé de la recette et de la dépense, de la comptabilité et du contentieux, de la culture des terres et de l'entretien des édifices, faisait entre les ayants droit la répartition des revenus et généralement administrait, sous la direction et la surveillance du prélat diocésain, tout le temporel du clergé, sans avoir de compte à rendre qu'à l'évêque, lequel, sauf le cas d'une accusation devant le synode de la province, n'en devait qu'à Dieu[2]. Avant que le concile de Chalcédoine eût fait de l'établissement des économes une mesure obligatoire et générale, ils existaient déjà dans plusieurs églises. « Le gouvernement des biens d'ici-bas, qu'on nous reproche parfois d'aimer, disait saint Augustin, le Ciel m'est témoin que je le supporte à cause de ce que je dois à la crainte de Dieu et à l'amour de mes frères. Je le souffre, mais je ne l'aime pas. Si je le pouvais, sans manquer à mon devoir, je ne demanderais qu'à en être dépouillé[3] ». Et il finit par s'en décharger sur un prêtre habile et intègre[4]. Ce qui fut nécessaire à Hippone, l'était encore plus à Constantinople, dont la riche église possédait un grand nombre de vases sacrés et d'énormes revenus. Ses pontifes ne pouvaient guère, sans nuire à la haute mission qui leur incombait, s'occuper en personne d'une multitude d'affaires fatigantes et absorbantes, et ils confièrent à un membre de leur clergé cette portion de leurs sollicitudes épiscopales. Chrysostome continua la tradition de ses prédécesseurs et s'en remit à l'économe du temporel de son diocèse ; mais il s'imposa le devoir d'en réviser soigneusement les comptes, jusque-là tenus avec la plus déplorable insouciance. Le désordre en était venu à ce point, que Grégoire de Nazianze effrayé n'avait osé toucher à une plaie qui réclamait un violent remède[1]. Jean n'hésita pas : il porta la lumière dans le chaos, et fit succéder l'ordre le plus sévère et l'économie à la prodigalité et au gaspillage. De nombreuses réductions dans les dépenses, dans celles surtout qui avaient trait à l'évêque profitèrent à la caisse des pauvres, dans laquelle d'ailleurs il fit verser tous les revenus assignés à sa position, ne voulant pas, même pour une obole, être à charge à l'Eglise. Tout entier aux besoins de l'indigence, le généreux prélat oubliait les siens ; et tel était son dépouillement que, pour subvenir à sa propre subsistance, il n'avait, comme saint Basile, que les libéralités de ses amis. Une illustre et sainte femme s'était donné la mission de suppléer à la noble insouciance de ce pauvre, père des pauvres : elle remplaçait sa mère, qui ne vivait plus, dans cette sollicitude de tous les jours dont il se sentait absolument incapable. Olympiade était auprès de Jean ce qu'était Madeleine auprès de Jésus.

La paix du désert l'avait suivi au milieu des hommes; il vivait pour eux sans vivre avec eux. Les visites, les entretiens du monde lui déplaisaient; il fuyait surtout les gens de la cour, et il faut convenir que ceux-ci lui rendaient éloignement pour éloignement; car il n'était à leurs yeux que le spectre de la pénitence, le remords vivant de leur orgueil. Son regard triste et profond, mais affectueux, avait la flamme de son cœur. Sa voix était sympathique, sa parole pénétrante; mais il parlait peu et ne participait aux conversations que dans la mesure du devoir et de la charité[2]. Néanmoins, il avait autour de lui une société intime d'un choix exquis. C'est là qu'il aimait à se reposer après de longues heures de travail, et que, dans une causerie aimable, pleine d'épanchement et de douce gaîté, il trouvait du rafraîchissement pour sa tête brûlante. En dehors de ce sanctuaire de l'amitié, il était toujours grave et réservé, ce qui intimidait quelques personnes et faisait dire à d'autres qu'il était fier et peu abordable[3]. Les pauvres et les petits savaient le contraire. Personne n'avait plus d'indulgence et de bonté, personne n'accueillait avec un plus sincère désir d'être utile. S'il

[1] Chrys., sur S. Matth., *Hom.* 86. — [2] Thomass., discipl., t. 3, p. [illegible] et suiv. — [3] S. Aug., *ep.* 225. — [4] Possidon, *in vit. S. Aug.*, 24 ; S. Aug., *ep.* 219.

[1] S. Grég. Nazianz., *Carm. de vit. sua.* — [2] Pallad., *ibid.*, c. 19. — [3] Socr., l. 6, c. 3, Sozom., l. 8, c. 9.

avait une observation à faire, un blâme à donner, c'était avec tant de ménagement que l'amour-propre le plus susceptible ne pouvait être blessé, procédant d'ordinaire par contre-vérités, et reprochant avec une douce ironie la vertu que l'on n'avait pas pour signaler le vice opposé que l'on avait. Le reproche direct lui semblait trop amer pour être infligé sans une absolue nécessité[1]. Il est vrai qu'il y avait dans son regard, sur son front, dans toute sa personne, quelque chose d'austère et d'auguste qui imposait le respect; mais ce que la prévention signalait quelquefois comme une preuve de misanthropie et d'orgueil n'était que le rayonnement d'une âme plongée en Dieu, à demi transfigurée dans la contemplation des choses célestes, dont les traits respirent déjà le calme et la majesté des élus au ciel, mais dont la charité s'épanche sur la terre avec d'autant plus d'abondance qu'elle a sa source dans de plus hautes régions.

Sa vie, quoique très-occupée, était une extase. Il s'est peint lui-même dans ce tableau de l'amour divin. « Celui, dit-il, qu'embrase un amour profane n'attache de prix ou de gloire à rien, si ce n'est à sa passion. Pour lui, le monde entier c'est l'objet aimé. A plus forte raison, celui qui brûle d'un amour céleste considère comme néant ce que la terre a de plus beau. Si nous ne comprenons pas ce langage, qu'y a-t-il d'étonnant? Nous sommes si étrangers à cette sublime philosophie! Mais l'homme que dévore le feu du Christ est dans la même disposition d'esprit que s'il était seul ici-bas. Gloire ou ignominie, que lui importe? Supposez qu'un seul être habite l'univers, il ne s'occupera de personne. Ainsi le cœur qui vit pour Dieu seul, toutes les choses terrestres lui sont indifférentes. Les épreuves, les fouets, les cachots ne l'inquiètent pas plus que s'il avait à les souffrir dans un autre corps que le sien, ou que son corps fût de diamant. Il se rit des charmes de la vie, et ils ont moins d'attrait à ses yeux qu'un cadavre aux nôtres.... Autant l'or qui sort du creuset est pur de toute souillure, autant l'homme qui aime Dieu est affranchi de l'esclavage des passions; et de même que les mouches ne se jettent pas au milieu des flammes, ainsi les passions n'approchent pas de son cœur. Je voudrais trouver des exemples au milieu de nous; mais puisque nous sommes d'une indigence si profonde, tournons vers saint Paul nos regards. Entendez comme il s'écrie : *Le monde est crucifié pour moi, et je suis crucifié pour le monde*, *c'est-à-dire nous sommes morts l'un pour l'autre;* et ailleurs : *Je vis moi*, *non plus moi*, *mais le Christ vit en moi*[1] »...... « Oui, disait Chrysostome une autre fois, l'homme bien pénétré de l'amour divin ne voit plus ni les adversités ni les prospérités de la vie présente; pressé d'arriver à son but, il passe près de tout cela sans y prendre garde.... Il ne redoute ni le fer, ni le feu, ni les précipices, ni les dents des bêtes féroces, ni les plus horribles tourments, ni les fureurs des plus cruels bourreaux...... Il court sur les charbons ardents, comme s'il foulait aux pieds des roses; la vue des supplices ne ralentit point sa marche, ne le détourne pas de son chemin. Le désir des biens futurs le transporte et lui fait oublier qu'il a un corps; la grâce d'en haut, dont il est prévenu, suspend les impressions naturelles des sens et amortit toutes les douleurs. Allumez donc en vous cette flamme puissante[2] ».

Cette flamme était bien la vie de Chrysostome; de son cœur, comme d'un profond foyer, elle se répandait sur tout en lui et autour de lui; sa vertu, son éloquence, son génie n'en étaient que le reflet; elle se mêlait à toutes ses pensées, à tous ses sentiments, elle était l'âme de ses amitiés. Personne n'aima ses amis avec plus de tendresse, et n'en fut plus aimé; personne n'a parlé de l'amitié comme lui. Qu'on en juge par le passage que nous allons citer. De telles affections, si elles pouvaient exister ici-bas, feraient de la terre un paradis. Il est certain que, si la source en est quelque part, c'est dans le cœur de Jésus-Christ où Chrysostome abreuvait le sien. Son langage ressemble à celui des élus dans l'éternité, se disant l'un à l'autre leurs saintes tendresses, au bord du fleuve céleste, où ils puisent le bonheur avec l'immortalité.

« Un ami fidèle est le charme de la vie; c'est le meilleur appui contre les maux d'ici-bas. Que ne ferait pas pour nous un ami sincère? Quelle satisfaction, quels avantages, quelle sécurité ne donne-t-il pas! Les plus riches trésors ne valent pas un ami...... Disons d'abord le plaisir qu'on goûte dans l'amitié. A la vue de son ami, on est heureux, le cœur se dilate, on est attiré vers lui, on sent qu'on

[1] Pallad., c. 19.

[1] Chrys., *Hom.* 52, sur les Act., n. 4. — [2] Chrys., sur la Gen., *Hom.* 28, n. 6.

lui est uni par un lien d'une douceur ineffable, son souvenir seul donne du courage. Je parle d'amis véritables, qui n'ont en toutes choses qu'une même pensée, qui s'aiment ardemment et sont prêts à mourir l'un pour l'autre. Ne m'objectez pas ceux dont les affections sont légères, camarades de table, amis de nom seulement. Si quelqu'un possède un ami tel que je le dépeins, il doit comprendre combien je dis vrai. Il le verrait tous les jours qu'il n'en serait jamais rassasié. Il ne désire, il ne veut pour lui-même que ce qu'il désire et veut pour son ami. J'ai connu quelqu'un qui recommandait aux prières des Saints son ami plutôt que lui-même. C'est une si grande chose qu'un excellent ami que les époques et les lieux nous deviennent chers à cause de lui. De même que les corps lumineux font rejaillir leur splendeur sur les objets qui les entourent, ainsi nos amis communiquent aux lieux qu'ils ont habités le charme qui leur est propre; et souvent, quand nous les revoyons sans eux, nous gémissons, nous pleurons en nous rappelant les jours que nous y passions ensemble. Aucune parole ne saurait exprimer la joie, le plaisir que donne la présence d'un ami; ceux-là seuls peuvent le savoir qui l'ont éprouvé....

« Un ami, un véritable et sincère ami est plus précieux, plus aimable que la lumière. Ne soyez pas étonnés de mon assertion, car il vaut mieux que l'astre du jour s'éteigne pour nous que d'être privés de nos amis : il vaudrait mieux vivre dans les ténèbres que de vivre sans eux. Je m'explique : combien d'hommes sont plongés dans la nuit du malheur, tout en voyant le soleil! Mais, avec des amis, on n'est jamais dans l'affliction.... C'est une grande chose que l'amitié, si grande qu'aucun discours ne peut l'apprendre ni l'expliquer..... Celui qui aime ne veut ni commander ni dominer, il est plus heureux d'obéir. Donner lui est plus agréable que recevoir, car il aime et il ne rassasie jamais le désir qu'il a de donner. Il jouit avec moins de plaisir du bien qu'on lui fait que de celui qu'il fait lui-même. Plus jaloux d'être le créancier de son ami que son débiteur, il veut néanmoins être son débiteur par cela même qu'il est son créancier, rendre service sans paraître le faire et se constituer l'obligé de celui qu'il oblige... L'homme sans amitié reproche ses bienfaits, exagère ses moindres faveurs. L'ami cache les services rendus, en dissimule l'importance, et semble tout devoir quand tout lui est dû. Vous ne me comprenez pas; hélas! je parle d'une chose qui ne se trouve maintenant qu'au ciel; et de même que si je vous entretenais d'une plante des Indes que personne n'aurait vue, il me serait difficile, avec beaucoup de paroles, de vous en donner une idée exacte; ainsi mes discours sur l'amitié demeurent inintelligibles pour vous : car c'est une plante du ciel, dont les rameaux sont chargés de fruits plus beaux que les diamants, des fruits inestimables de la vertu et de la vie. Non, la terre n'a pas de jouissance comparable à l'amitié. On se fatigue de tout; on ne se fatigue jamais de ce noble plaisir. Ailleurs, la longue jouissance engendre la satiété ; ici, elle augmente l'affection, et l'on s'attache toujours plus à son ami, à mesure qu'on le connaît davantage; il nous est plus cher que la vie. Et combien, en effet, qui privés de leurs amis par la mort, ont désiré ne pas leur survivre? Avec un ami, l'exil serait supportable; sans amis, la patrie elle-même n'a plus d'attraits. Avec un ami, on se résigne à la pauvreté; sans amis, l'opulence et la santé seraient odieuses. Dans un ami on possède un autre soi-même. Je souffre de ne pouvoir m'expliquer par un exemple: vous auriez vu que je reste au-dessous de la vérité[1] ».

Il y a pourtant une chose qui n'est pas vraie dans ces belles paroles. Non, ces généreuses affections dont Chrysostome parle si bien, n'étaient pas proscrites de cette terre alors qu'il y vivait, ou il faut dire qu'il avait eu le bonheur de les y ramener. On en respirait la fleur, on en goûtait les délices près de lui. De nombreux disciples pleins d'admiration et de filiale tendresse pour leur maître, des amis d'un dévouement et d'une constance à toute épreuve, s'estimaient heureux d'embellir de leurs vertus son épiscopat et d'alléger, en les partageant, les peines qui commençaient à l'assaillir. Plusieurs furent persécutés à cause de lui et devinrent les martyrs de l'amitié autant que du devoir. Parmi ces hommes privilégiés qui eurent une plus haute place dans ce noble cœur, on compte Héraclide, qui fut évêque d'Ephèse ; saint Proclus, qui monta sur le siége de Constantinople ; Philippe de Side, auteur d'une *histoire chrétienne* dont nous n'avons plus qu'un fragment; Hellade, aumônier du palais impérial ; l'ascète Philippe, chargé de la surveillance et de la direction des écoles ; Germain et Cassien, qui,

[1] Chrys., sur la 1re aux Thessal., *Hom.* 2, n. 3 et 4.

tous les deux, accourus de l'Occident pour étudier la vie monastique à sa source même, dans la Palestine et l'Egypte, n'avaient pas tardé à se rendre à Byzance pour admirer ce grand pontife à la bouche d'or, et se ranger sous sa discipline; Pallade, qui nous a laissé de précieux détails sur son illustre ami; Eutrope, qui mourut pour son maître[1]; Anthémius, ancien ami du solitaire Aphraate, consul, préfet d'Orient, gouverneur du jeune Théodose, qui sut donner à l'empire, entre deux règnes impuissants et malheureux, quelques jours de paix et de grandeur; Sérapion, Tigrius, Marc, solitaire illustre, et plusieurs autres. L'historien Socrate reproche à Chrysostome l'amitié de Sérapion comme une faiblesse funeste qui déchaîna contre lui les haines cléricales. Selon ce narrateur, Sérapion, que Jean avait fait archidiacre de son église et qu'il honorait d'une confiance absolue, était un homme dur, orgueilleux, insolent, qui poussait son évêque aux mesures les plus acerbes et se serait emporté une fois jusqu'à lui dire, en présence du clergé réuni : *Jamais tu ne pourras gouverner de tels hommes, si tu ne les mènes le fouet à la main*[2]. Mais Socrate, qui se complaît à ses accusations, est justement suspect à l'endroit de notre Saint et de ses amis. Jamais Chrysostome, qui porta si loin le respect du sacerdoce et la charité, n'eût souffert qu'un tel propos fût tenu en sa présence. Il se peut que l'archidiacre, aux vertus austères, au caractère élevé mais inflexible, qui entrait avec ardeur dans les pensées de son chef et mettait sa gloire à l'aider de son mieux dans l'œuvre ingrate et difficile de réformer le clergé; il se peut, dis-je, que cet homme ne sût pas tempérer par la grâce du langage la sévérité du devoir, et qu'il fût plus doué de franchise et de probité que de douceur. Mais l'estime constante de Jean le couvre suffisamment contre les allégations sans preuves de quelques écrivains passionnés ou mal instruits, qu'il a d'ailleurs noblement et glorieusement réfutés par sa fidélité invincible à la vérité et au malheur. Le seul crime de Sérapion, c'était la faveur d'une grande amitié, et l'envie se chargea de le lui faire expier. La calomnie, timide d'abord, s'essaya sur le disciple avant de monter jusqu'au maître; mais elle n'aboutit qu'à placer dans une plus vive lumière les vertus de l'un et de l'autre. L'archidiacre de Constantinople, élevé au siége d'Héraclée, glorifia courageusement dans l'exil et dans les tortures le nom de son auguste ami, dont la cause et celle de Dieu ne faisaient qu'un dans son cœur.

Du reste le pieux dévouement de ses amis, Chrysostome le payait largement de retour. Il les aimait de cette noble et céleste affection qu'il a si bien décrite. Plus tard, leur pensée charmera son exil. Jeté par la tempête aux confins du monde, tout meurtri de ses coups, on le verra s'oubliant lui-même, uniquement sensible à leurs maux, les consoler par des lettres d'une éloquente tendresse, inépuisable effusion d'un cœur aussi aimant que délicat. « En quelque lieu que l'on me traîne, leur dira-t-il, je vous porte avec moi, je vous contemple sans cesse; grâce à vous, le désert n'est plus le désert. Ni les distances, ni les années, ni les chagrins n'ont refroidi mes sentiments pour vous, telle est mon amitié que rien ne saurait la vaincre, et que, semblable à la flamme dont elle a les ardeurs, elle domine tout et s'élève toujours plus haut ».

[1] Pallad., dial., c. 20; Sozom., l. 8, c. 21. — [2] Socr., l. 6, c. 4.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

Chrysostome augmente par de sages réformes les ressources des pauvres. — Il dote Constantinople de nouveaux établissements de bienfaisance. — Il ne cesse d'exciter la charité individuelle. — Il voudrait que chaque fidèle eût un hospice dans sa maison. — Il songe à détruire l'indigence dans sa ville épiscopale. — Ses paroles sur ce sujet.

Les sages et nécessaires réformes introduites par Chrysostome dans l'administration du temporel de son église, eurent pour premier résultat de faire cesser des abus regrettables à tous les points de vue, et en particulier pour la déconsidération qu'ils jetaient sur le clergé. De plus, elles créèrent au pontife, dans l'intérêt des pauvres, de précieuses ressources, qu'il

accrut notablement par l'ordre sévère de sa maison et l'austère simplicité de sa vie.

Aux termes des constitutions apostoliques, les évêques disposaient des revenus de leurs églises avec une autorité souveraine, sans être liés par aucune autre loi que celles de la justice et de la charité. C'était là, suivant saint Ambroise, une des grandes difficultés de l'épiscopat obligé de pourvoir dans une parfaite mesure aux nécessités du culte sans négliger celles des pauvres, et à la substance des pauvres sans oublier l'entretien des clercs [1]. Plus tard, dans le cours du v[e] siècle, les canons prescrivirent la répartition en quatre parts égales, dont la première pour l'évêque à qui incombaient plus spécialement les devoirs et les charges de l'hospitalité ; la seconde à partager entre les divers membres du clergé suivant la position hiérarchique et les services de chacun ; la troisième consacrée aux œuvres de bienfaisance, et la quatrième à la construction, aux réparations, à l'embellissement des édifices religieux, quelquefois même des édifices civils. C'est sur la première et sur la dernière que saint Basile avait pris pour doter sa ville épiscopale de deux hôpitaux, d'un grand monastère et d'une église magnifique [2]. « Vous savez, écrivait Théodoret au patrice Anatole, que nous avons employé les revenus ecclésiastiques à faire des galeries, des lavoirs, des ponts, des aqueducs, des monuments utiles au public. De là vient la pauvreté de nos églises de Phénicie [3] ». L'évêque de Cyr pouvait ajouter que, plus pauvre que ces églises, il avait distribué aux indigents ses biens patrimoniaux, sans garder pour lui ni un champ, ni une maison, ni une pièce d'argent, ni même un tombeau, rien si ce n'est le grossier vêtement qu'il portait [4].

Chrysostome exerçait un droit et remplissait un devoir en soumettant à une active surveillance, à de sévères réformes la comptabilité et l'emploi des revenus de son clergé. Mais les sommes disputées au luxe et au gaspillage, ou prélevées sur lui-même par la pénitence, permirent au généreux réformateur de réaliser quelques-unes de ses pensées les plus chères. Et, d'abord, il enrichit la ville impériale de plusieurs établissements qui lui manquaient. Avec des magnificences de toute espèce, Constantinople n'avait consacré que trois édifices à la pitié publique : le *nosocomium* pour les malades, le *xenodochium* pour les pauvres passants, et l'*orphanotrophium* pour les orphelins. Ce dernier, fondé par saint Zotique, doté par Constantin, jouissait de grands revenus. Mais si appropriés qu'ils fussent à leur sainte destination, ces trois hôpitaux n'avaient pas un complet rapport avec les besoins et les souffrances d'une vaste capitale où l'on comptait au moins cinquante mille indigents. Chrysostome entreprit de combler cette lacune, et multiplia les asiles du malheur. Les nouvelles créations se firent remarquer entre les autres du même genre par une organisation plus parfaite et une charité plus délicate. Aux prêtres chargés de les diriger, le fondateur adjoignit d'habiles médecins et un choix de personnes dévouées qui trouvaient, dans un célibat volontaire, la liberté de s'immoler sans réserve au service des malheureux[1].

Tout le monde le sait : autour du temple de Jésus-Christ, comme les planètes autour du soleil qui les vivifie, se groupaient autrefois les divers établissements de bienfaisance inspirés par l'Evangile : le *brephotrophium* pour les enfants trouvés ; le *nosocomium* pour les malades ; le *xenodochium* pour les étrangers sans asile, le *gerontocomium* pour les vieillards, l'*orphanotrophium* pour les orphelins, l'*argirocomium* pour les incurables, le *ptocheium* refuge universel des infirmes et des mendiants. Un prêtre, d'une sagesse éprouvée, était placé à la tête de chacune de ces maisons, et, en cas d'insuffisance des revenus, y suppléait par des appels toujours efficaces à la charité des fidèles. Souvent de riches particuliers, après avoir dépensé leur fortune à bâtir des hôpitaux, s'enfouissaient eux-mêmes dans la demeure des pauvres et passaient leur vie entière à les servir.

La charité hospitalière est l'honneur du Christianisme [2]. Cependant l'Eglise avait vécu trois siècles sans ouvrir aux indigents aucun de ces asiles publics si multipliés depuis, soit que sa position précaire au milieu d'un monde ennemi rendît la chose impossible, soit peut-être par un sentiment plus délicat de cette fraternité touchante qu'elle révélait à la terre. Tant que dura la persécution, tant que le Dieu sauveur n'eut d'autels que dans les catacombes, l'aumône se cacha comme la prière. On visitait à domicile les pauvres et les malades. Dans les

[1] S. Ambr., *de offic. ministr.*, l. 2, c. 21. — [2] S. Basil., *ep.* 372, *Eliæ præfect.* — [3] Theodor., *ep.* 79. — [4] *Id.*, *ep.* 113, 138, 81.

[1] Pall. dial., c. 5. — [2] Wall. Hist. de l'eccl., t. 3, p. 398.

petites villes, l'évêque remplissait lui-même ce pieux office, et quelquefois recueillait et soignait sous son propre toit, nourrissait à sa propre table, les malheureux sans famille et sans abri; dans les centres de population plus considérables où les travaux du saint ministère absorbaient davantage sa vie, il partageait avec les diacres l'administration de la bienfaisance. Suivant les constitutions apostoliques, le diacre était l'*œil*, l'*oreille*, la *bouche*, le *cœur*, l'*âme de l'évêque ;* il recevait de celui-ci, à la charge de rendre compte, les sommes provenant des collectes et des offrandes, dressait la liste des nécessiteux avec mention de l'âge, de la profession, de la situation de chacun, s'occupait des prisonniers, des malades, des étrangers, pourvoyait à tous leurs besoins, et ne devait laisser aucune plaie, aucune larme sans la panser ou l'essuyer. L'Eglise, qui ne reculait devant aucun sacrifice pour aller au secours de la misère, ne souffrait pas que l'aumône égarée dégénérât en encouragement à la paresse et au vice. « Celui qui donne à un affligé, à un infirme, dit un saint Père, donne à Dieu, mais celui qui donne à des vagabonds et à des débauchés jette son argent aux chiens [1].... Il se rencontre des malheureux, dit un autre, qui se dérobant à la pitié, préfèrent le dénûment à l'humiliation d'une demande publique; voilà ceux qu'il faut deviner et sauver de leur désespoir ignoré [2].... Celui, ajoute un troisième, que le mal tient captif dans une chétive et sombre demeure, ou sur la paille de quelque étable, attend au milieu des angoisses le bienfaiteur inconnu que Dieu lui destine, comme Daniel attendait le prophète Habacuc dans la fosse aux lions. Révélez-vous par l'aumône à cet autre Daniel [3] ». Ainsi, la charité n'entendait suppléer qu'aux impuissances du travail, mais elle y suppléait avec une tendre sollicitude de mère. Ingénieuse et féconde, elle allait au-devant des souffrances, aimant mieux les détruire dans leurs causes que les combattre dans leurs effets, et s'appliquant surtout à être délicate. Assister l'indigence n'était à ses yeux qu'une partie de ses devoirs; elle voulait relever le pauvre de sa déchéance, guérir le riche de son égoïsme, les rapprocher dans une fraternité sainte, réaliser la divine pensée du Rédempteur : l'unité par la charité.

Quand la hache des persécuteurs fut tombée de leurs mains, et que la croix victorieuse vit les Césars à ses pieds, les foules se précipitèrent dans le sein du Christianisme, et le nombre des misérables à secourir s'accrut d'une manière notable, en même temps que la primitive ferveur se refroidit. La charité *aumônière*, qui d'abord suffisait à tout, se sentit écrasée et débordée. On créa les hôpitaux. Une petite-fille de Fabius dota du premier établissement de ce genre la vieille capitale de l'univers. Fabiola, devenue veuve, vendit son opulent patrimoine, et du produit de cette vente bâtit sur les bords du Tibre un vaste hôtel, la *villa des convalescents*, nous dit saint Jérôme, où elle rassembla sa nombreuse clientèle d'infirmes et d'incurables dont elle lavait les plaies et préparait les aliments de sa propre main. Pammaque, de race consulaire, illustre rejeton des Camille, en fit autant à Ostie, et Jérôme, dans la crainte de voir les pieux visiteurs, qui affluaient aux saints lieux, condamnés, comme autrefois Marie et Joseph, à n'avoir d'autre hôtellerie qu'une étable, construisit pour eux près du berceau sacré du Sauveur un grand hospice qu'il ne put achever qu'en se dépouillant de tout ce qu'il possédait encore ici-bas [1]. A la même époque à peu près, saint Basile élevait aux portes de Césarée sa célèbre *Basiliade*, où non-seulement les voyageurs recevaient l'hospitalité, les malades des soins et des remèdes, mais où les ouvriers sans travail trouvaient des ateliers de tout genre et un emploi lucratif de leur temps [2]. « Non, disait saint Grégoire, je ne sais rien d'égal à ce lieu de miséricorde, ni la fameuse Thèbes aux cent portes, ni les murailles de Babylone, ni les pyramides d'Egypte. Pour moi rien n'est admirable comme cette voie raccourcie du salut, cette rampe douce par où l'on monte au ciel [3] ». Le même sentiment excité par les mêmes nécessités se manifesta partout de la même manière, et bientôt, sous le nom d'*hospices*, s'élevèrent de toutes parts ces merveilleux palais de la charité où elle convie à sa table les plus déshérités d'ici-bas, et leur assure une couche, du pain, des trésors de consolation et des légions d'anges pour les servir.

En dépit des bienfaits et des pieux monuments dont elle a couvert le monde, la charité hospitalière a trouvé des contradicteurs.

[1] S. Basil., *ep.* 131, *ad Amphil.*. — [2] S. Leo, *serm. de collect.* — [3] S. Grég. Nyssen., *orat. de pauper. amand.*

[1] S. Hieron., *ep. ad Abigaum*, t. 4, *alt. part.*, p. 588. — [2] S. Bas., *ep. Heliæ præfect.*; Sozom., l. 6, c. 34. — [3] S. Gregor. Naz., *orat. in laud. Basilii*, t. 1, p. 818.

On lui a reproché d'encourager l'imprévoyance, d'affaiblir l'esprit de famille, d'ôter à la miséricorde par la publicité une partie de sa délicatesse et de son prix. Reproches plus spécieux que fondés; car, si elle n'est pas sans quelques inconvénients, en revanche, que d'abus elle prévient, que d'oublis elle empêche, que de ressources elle utilise! Que d'infortunes elle presse sur son cœur, sans elle vouées au plus affreux désespoir! Que d'immolations touchantes et sublimes elle a inspirées! Sur cette terre d'égoïsme et de douleur, que de prodiges dignes du ciel elle a fait éclore! N'eût-elle produit que Vincent de Paul et ses Sœurs grises, quelle admirable réponse aux novateurs qui la dénigrent! Quoi qu'il en soit, elle avait pris dès la première moitié du IVe siècle un essor considérable; mais, par l'effet des dissensions religieuses et sous la compression fatale de l'Arianisme, la ville de Constantin était restée sous ce rapport en arrière de bien des cités moins importantes. Chrysostome la releva de cette infériorité, et, par de nouveaux établissements, compléta les riches joyaux de son brillant diadème. Comme le grand évêque de Césarée, comme le pape Anastase, il puisait dans sa pauvreté ses principales ressources. Son éloquence et la piété des fidèles faisaient le reste. A Constantinople, en effet, ainsi qu'à Antioche, il commente habituellement ces paroles de l'Evangile : « Faites-vous des amis au moyen des richesses du monde ». Et le fond de son enseignement est toujours cette grande doctrine, l'essence du Christianisme, en vertu de laquelle l'homme doit voir dans l'homme un autre lui-même, dans le malheureux un autre Jésus-Christ, dans l'aumône une partie du culte qu'il doit à Dieu, la plus sûre expiation de ses fautes, la condition indispensable de son salut. En présence d'une cour sans entrailles qui fait de la servilité le premier talent et de la fortune la plus haute vertu, il éprouve le besoin de répéter et il répète avec plus de force : que c'est Jésus-Christ qui, dans le pauvre, souffre la faim, la soif, la nudité, les privations de toutes sortes, tend la main au riche pour lui ménager le mérite de venir à son aide et de se faire son consolateur; que dédaigner, repousser l'indigent, c'est dédaigner Jésus-Christ lui-même, repousser le pardon et la grâce, se fermer la porte du ciel; que Dieu mesure sa miséricorde à la nôtre; que prodiguer au gré de la charité, c'est thésauriser pour l'éternité; que la Providence, en nous donnant la fortune, a voulu que nous en fussions les dispensateurs et les économes bien plus que les maîtres, de sorte que l'absorber tout entière pour notre usage personnel, c'est forfaire à notre mission, c'est agir en comptable infidèle, c'est fouler aux pieds les droits de Dieu et les intérêts de notre âme, les préceptes les plus sacrés de la religion aussi bien que les lois les plus fondamentales de la société.

Toutefois, et c'est une chose digne de remarque, l'évêque de Constantinople se montre plus préoccupé que l'orateur d'Antioche de la charité hospitalière. Il voudrait qu'indépendamment des établissements publics qui lui sont consacrés, il y eût dans chaque maison riche un petit hospice, c'est-à-dire une chambre consacrée aux malheureux, asile voilé de la pitié fraternelle, où l'indigence timide pût s'abriter, être secourue sans avoir à déclarer ses abaissements et son désespoir devant la cité tout entière. Après avoir rappelé ce passage des Actes : *Quelques-uns des chrétiens de Césarée vinrent aussi avec nous, emmenant un ancien disciple, nommé Mnason, originaire de Chypre, chez qui nous devions loger*[1], Chrysostome continue ainsi : « Que saint Paul nous demande l'hospitalité, allez-vous me dire, et nous l'accueillerons avec bonheur. Et moi, je vous dis : En repoussant de votre porte le pauvre, c'est le Maître de Paul que vous repoussez, car c'est lui-même qui a prononcé cette parole : *Celui qui reçoit l'un de ces plus petits me reçoit moi-même*[2]. Oui, plus notre frère est petit, plus il est vrai que Jésus-Christ vient à nous avec lui. Dans l'accueil que nous faisons à des personnages considérables, nous n'avons souvent pour mobile que la vanité; accueillir ceux que le monde dédaigne, c'est agir pour Jésus-Christ seul! Il ne tient qu'à toi de recevoir le Père même de Jésus-Christ, et tu le refuses!..... Bien que celui qui implore ton hospitalité ne soit pas saint Paul, c'est un fidèle, c'est un frère, et, fût-il le dernier des hommes, il t'emmène avec lui ton Sauveur; ouvre donc ta porte.... A ceux qui repoussent les pauvres le Seigneur a préparé des châtiments; à ceux qui les accueillent, des honneurs : ce qu'il n'eût pas fait si, dans la personne des pauvres, il ne se sentait outragé ou honoré lui-même. Tu m'as reçu dans ta maison, nous dit-il, je te recevrai dans le palais

[1] Act., c. 21, v. 16. — [2] Matth., 48, 5.

de mon Père ; tu m'as sauvé des tourments de la faim, je te sauverai de tes péchés..... Tu m'as donné du pain, je te donnerai un empire et il sera ton héritage et ta possession..... Tu m'as soigné en secret, moi, je te louerai devant tout le monde ; ce que tu as fait pour moi je le regarde comme une faveur, ce que je fais pour toi est l'acquit d'une dette.... O bénies les mains qui s'emploient à servir les pauvres, à servir Jésus-Christ lui-même ! Les pieds qui se transportent dans les cachots pour l'amour de Jésus-Christ mépriseront les tortures de la géhenne ; les mains qui ont allégé les chaînes de Jésus-Christ ne seront jamais enchaînées. Tu lui as donné un vêtement pour se couvrir, il te revêtira de grâce et de gloire ; tu es descendu dans sa prison, tu monteras près de son trône... Le patriarche ne savait pas que ses hôtes étaient des anges, et cependant il n'hésita pas à les recevoir sous son toit. Assis à sa porte à l'heure de midi, il ne possédait pas un pouce de terre, mais voyageur lui-même, il accueillait les voyageurs, car il était déjà citoyen des cieux.... Imitons ce saint homme... Cherchez avec soin ceux qui ont besoin de votre aide ; assis à votre porte, accueillez ceux qui viennent à vous, et, s'il vous est impossible de leur donner asile sous votre toit, fournissez-leur autrement les choses nécessaires. — Quoi ! l'Eglise ne peut-elle subvenir à ces nécessités ? — Sans doute, mais que t'importe ? Si l'Eglise se charge de nourrir tous les pauvres, quel avantage y auras-tu ?.... — Mais je donne à celui qui ne peut s'adresser à l'Eglise. — Eh bien ! soit, donne à celui-là du moins. Ce que nous voulons, c'est que tu donnes.... Saint Paul disait : *Fournissez aux veuves vraiment veuves ce qui leur est nécessaire pour vivre, afin que l'Eglise ne soit pas surchargée* [1]. Fais comme tu voudras, mais fais quelque chose, et je ne dis pas, *afin que l'Eglise ne soit pas surchargée*, mais afin que tu ne sois pas écrasé toi-même. Si tu laisses tout faire aux ministres du Christ, que te restera-t-il à faire ?.... — Mais, poursuis-tu, l'Eglise a des ressources : elle a de l'argent et des revenus. N'a-t-elle pas aussi des charges ? N'a-t-elle pas à dépenser chaque jour ? Pourquoi ne pas venir en aide à sa médiocrité ? Je rougis d'avoir à tenir ce langage. Du reste, je ne vous contrains à rien. Mais si tu penses qu'il y a dans cet enseignement quelque utilité, établis chez toi un hospice : places-y un lit, une table, une lampe. N'est-ce pas étrange d'avoir un logement pour les soldats qui passent, de prendre d'eux le plus grand soin, de leur donner tout ce qu'ils réclament, et cela parce qu'ils écartent de nous le fléau de la guerre, et de refuser un abri à nos frères malheureux ? Sois plus charitable que l'Eglise. Veux-tu nous couvrir de honte ? surpasse-nous en libéralité. Réserve un coin de ta maison pour Jésus-Christ, et puisses-tu dire : Voici la cellule du Seigneur ; si chétive qu'elle soit, il veut bien ne pas la dédaigner. Le Christ nu, sans asile, erre çà et là : il implore un toit pour la nuit. A lui du moins accorde cette grâce. Ne sois pas inhumain, ne sois pas cruel ; et avec tant d'ardeur pour les choses du siècle, ne reste pas de glace pour celles de l'éternité. Donne au plus fidèle de tes serviteurs la mission de rechercher les estropiés, les mendiants, ceux qui n'ont ni feu ni lieu, pour les recueillir. Je ne te dis pas de les loger en haut, dans les beaux appartements : il le faudrait ; mais si tu ne le veux pas, loge le Christ en bas avec tes esclaves, avec tes mulets. Tu frémis peut-être en m'entendant ainsi parler, et cependant cette triste faveur, le Christ ne l'obtient pas de toi ! Je vous y exhorte, je vous le recommande, songez sérieusement à cela. Si ma proposition vous déplaît, procédez autrement. Il y a dans la ville bien des pauvres de l'un et de l'autre sexe. Choisissez-en un et faites-le rester chez vous. Que le pauvre soit du moins le gardien de votre maison. Qu'il en soit le bouclier, la lance, le rempart. Où réside la charité, le démon n'ose venir, le mal n'ose approcher. Ne méprisez pas un tel avantage. Quoi ! vous avez sous votre toit des places assignées à vos chars, à vos basternes, et il n'y en a aucune pour Jésus-Christ pauvre et errant !...... Je ne vous prescris pas de tuer le veau gras ; donnez du pain à celui qui a faim, des vêtements à celui qui est nu, un asile à celui qui n'en a pas [1]...

Mais Chrysostome aspirait à plus que cela. Il se flattait de refaire à Constantinople ce que les Apôtres avaient fait à Jérusalem. Ce noble cœur, plein d'une foi sans bornes à l'Evangile, brûlant de la passion du bien, se réfugiait volontiers dans ces grands souvenirs de l'Eglise naissante, comme pour s'y consoler du spectacle abject et triste qu'il avait sous les yeux. De là, des moments de pieux éblouissement pendant lesquels il croit voir renaître et fleurir, à sa

[1] I *ad Timoth.*, 5.

[1] Chrys., *Hom.* 45, sur les Act. n. 2 et 3.

voix, les touchantes merveilles d'union et de charité qui apparurent un instant, comme une belle et fugitive vision, aux pieds du Calvaire encore tout fumant du sang rédempteur, alors que *la multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme, et que, nul ne considérant comme étant à lui ce qu'il possédait, tout leur étant commun, il n'y avait plus d'indigent parmi eux*[1]. C'était là l'idéal, ou, si l'on veut, le rêve de sa charité! Et, toutefois, gardons-nous de voir dans cet esprit supérieur une espèce d'utopiste sentimental à la poursuite de chimères ridicules ou menaçantes. Chrysostome est un Saint, c'est-à-dire un de ces hommes de foi et d'amour qui portent si loin la confiance en Dieu et le dévouement à leurs frères, qu'ils osent tout tenter, tout espérer, même les prodiges, et desquels le Seigneur a dit par la bouche du Prophète : « J'enivrerai l'âme de mes prêtres, et mon peuple sera comblé de mes biens[2] ». Jean fut favorisé de cette divine ivresse, et il y puisait ses grandes pensées, ses saintes audaces, ses illusions même, sublimes illusions que rien ne pouvait étonner ni décourager.

La pauvreté affligera toujours la terre, parce que le péché la souillera toujours. Ces fallacieuses théories qui nous la montrent vaincue, anéantie, faisant place à la parfaite égalité et au bien-être universel, sont fondées sur la négation de la chute originelle, c'est-à-dire d'un fait qu'on ne peut nier sans nier du même coup le Christianisme, l'histoire, les lois les plus évidentes de l'humanité. Et quelle est donc la puissance ici-bas capable de lutter avec succès contre cet arrêt de déchéance sous lequel gémit la nature humaine? En détruisant, quant à ses conséquences éternelles, l'anathème qui frappait la race d'Adam, le Dieu fait homme en a laissé subsister les conséquences temporelles. La grâce descend du Calvaire, relève l'homme tombé, lui ouvre, avec des trésors de pardon, les perspectives d'une nouvelle vie, d'une ère glorieuse où il trouvera le bonheur avec l'immortalité; mais jusqu'au jour où il sera entré en possession de la plénitude des promesses, et selon l'expression de saint Paul, *de la liberté et de l'adoption des enfants de Dieu*[3], il doit traîner le poids des misères, des souffrances, de la distribution inégale des biens et des maux, et payer à la tombe son tribut. La rédemption proclamée sur la croix, assurée par elle, ne sera consommée qu'au ciel. Comme la

[1] Act., c. 4. — [2] Jérém., 31, v. 14. — [3] Ad Rom., c. 8, v. 21 et 23.

douleur, comme la mort, ce terrible *ennemi qui sera détruit le dernier*[1], l'indigence ne disparaîtra du milieu des hommes que lorsque l'œuvre divine de la réparation sera complète, et que *le Christ, notre vie, apparaissant dans sa puissance, nous apparaîtrons avec lui dans sa gloire*[2]. Jusque-là, et en attendant d'être affranchie *de la servitude de la corruption, toute créature est affligée et en proie aux douleurs de l'enfantement*[3]. C'est pourquoi le Sauveur disait à ses Apôtres la veille de sa passion : *Moi, vous ne m'aurez pas toujours; mais des pauvres, vous en aurez toujours avec vous*[4].

Certes, on ne peut prêter à Chrysostome l'absurde pensée de donner un démenti à son maître. Convaincu que le mal doit subsister jusqu'à la fin des temps, il sait aussi que l'Evangile a mis à côté du mal le remède, et que le seul remède efficace de l'indigence est la charité. L'antique Eden à jamais perdu, l'égalité primitive à jamais impossible, il veut que du moins la charité en soit parmi les exilés du Paradis comme un pieux reflet, comme une ombre bienfaisante; il veut ôter à la misère son désespoir, à la fortune son égoïsme, combler en partie, à force de dévouement et d'amour, l'intervalle qui sépare le riche du pauvre, tempérer, mais sans violence, sans blesser aucun droit, cette distribution des biens terrestres qui sera toujours et nécessairement inégale, trouver enfin une solution, non générale et absolue, mais partielle et locale au douloureux problème du paupérisme toujours posé, toujours ajourné, toujours menaçant. Cette solution, objet de ses vœux et de ses pensées, il croyait l'avoir donnée à Antioche, quand il proposait aux riches de la cité de se partager entre eux, d'un commun accord, la tutelle et l'assistance des indigents. « Quoi! s'écriait-il, se livrant à des calculs dont la charité lui fournit les éléments plus que la statistique, les pauvres, vraiment pauvres, forment parmi nous, le dixième à peu près, de la population; le reste vit dans l'opulence ou tout au moins dans une honnête aisance. Eh bien! que tous ceux qui jouissent d'une certaine fortune, grande ou moyenne, se distribuent les malheureux qui manquent de pain et de vêtements; combien serez-vous pour suffire aux besoins d'un seul? Voyez l'église : avec des ressources incontestablement très-restreintes, que

[1] I ad Corinth., c. 15, v. 26. — [2] Ad Coloss., c. 3, v. 4. — [3] Ad Rom., c. 8, v. 21 et 22. — [4] Matth., 26, 11.

de veuves et de vierges elle nourrit tous les jours ! Le nombre inscrit dans nos registres s'élève à trois mille, sans compter les estropiés, les malades, les prisonniers, les serviteurs de l'autel, et tant d'autres qu'elle accueille, qu'elle vêtit, qu'elle fait manger. Si dix d'entre vous voulaient donner ce qu'elle donne, il n'y aurait plus un seul indigent délaissé dans notre ville...., et même, par la grâce de Dieu, nous pourrions secourir les pauvres de dix villes[1] ».

A Constantinople, où malgré l'assistance de l'Etat, les ravages de la misère sont bien plus grands, l'orateur pontife s'avance un peu plus. Expliquant le célèbre passage du livre des Actes : *Ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme et tout était commun entre eux*, il s'exprime ainsi :

« Aujourd'hui encore, si cela se faisait, nous vivrions plus contents, riches et pauvres, et les pauvres n'en auraient pas plus de bonheur que les riches. Traçons le tableau, si vous le voulez, de cet heureux état, et jouissons-en par la parole, puisque vous ne voulez pas en jouir en réalité. Ce qui se passa du temps des Apôtres prouve clairement que ceux qui vendaient leurs biens ne tombaient pas pour cela dans le dénûment ; ils transformaient les pauvres en riches sans devenir pauvres eux-mêmes. Du reste, décrivons cet ordre de choses. Que tous vendent tout, et que l'argent de ces ventes soit mis en commun. Je ne fais qu'une supposition oratoire ; que nul ne s'alarme. A votre avis, combien d'or réunirait-on de la sorte ? Pour moi, je présume, car il ne peut y avoir là-dessus aucune certitude, que si chacun apportait ici ses capitaux, s'il faisait l'abandon de ses champs, de ses maisons, de tout ce qu'il possède — je ne parle pas des esclaves, il n'y en avait point alors parmi les disciples ou ils avaient été affranchis, — on arriverait à un million de livres d'or, peut-être à deux ou trois. Car, dites-moi, quelle est la population de cette ville ? Combien supposez-vous qu'elle renferme de Chrétiens ? Cent mille ! Combien de Juifs ? Combien de Gentils ? Quelle masse d'or on obtiendrait ! Mais quel est le nombre des indigents ? Je ne pense pas qu'il aille au-delà de cinquante mille. Qu'il serait aisé de pourvoir à leurs besoins de chaque jour ! Il en coûterait moins de les nourrir en commun des mêmes aliments. — Mais, répliquez-vous, qu'allons-nous devenir quand la somme de ces biens sera épuisée ? — Et pensez-vous qu'elle le soit jamais ? La grâce de Dieu ne se répandrait-elle pas mille fois plus abondante ? Quoi donc ! de la terre ne ferions-nous pas le ciel ? Si trois mille, cinq mille disciples ont opéré ce prodige autrefois sans qu'aucun d'eux se soit plaint de l'indigence, n'en serait-il pas de même, à plus forte raison, dans une multitude si considérable ? Les étrangers eux-mêmes voudraient contribuer à cette belle œuvre. La division des ressources est une cause de pauvreté... On vit dans les monastères comme vivaient autrefois les fidèles. Personne y est-il mort de faim ? N'y a-t-on pas tout à profusion ? Et cependant on a plus peur aujourd'hui d'une pareille idée que du plus épouvantable naufrage ! Si nous savions les avantages qui s'y attachent, nous nous déciderions hardiment à la réaliser. Quel bien ce serait ! Car, si, au temps des Apôtres, un petit nombre de croyants, destitués de secours, environnés d'ennemis, ont pu réussir, n'est-ce pas plus aisé, maintenant que, par la grâce de Dieu, il y a des Chrétiens partout sur la terre ? Qui voudrait rester idolâtre ? Personne assurément, tant nous attirerions tout le monde ! Du reste, si nous entrons dans cette voie, j'espère, Dieu aidant, atteindre le but. Obéissez-moi, et tout s'accomplira heureusement et avec ordre, et si le Ciel me donne vie, je n'en doute pas, nous verrons ici ce qu'on vit autrefois à Jérusalem[1] ».

L'espoir de Chrysostome fut trompé. Le vent de l'exil emporta dans la même rafale ses pensées et sa vie. La Providence lui refusa le temps d'un effort sérieux en faveur d'un projet au succès duquel il attachait tant d'importance, mais où nous ne pouvons guère voir que l'aspiration généreuse d'un cœur aimant trompé par la beauté de ses intentions et la grandeur même de sa charité. A nous en tenir aux paroles citées tout à l'heure, il est difficile de saisir le vrai dessein du pieux orateur. Evidemment, il ne compte pas faire de la seconde Rome, si fière de ses palais, de ses thermes, de ses théâtres, de sa corne dorée, un monastère. Espère-t-il du moins que, parmi les Chrétiens amollis de Byzance, il en trouvera quelques milliers prêts à renouveler les merveilles de renoncement et de sainte fraternité qui illustrèrent le berceau de l'Evangile ? On pourrait supposer avec plus de probabilité que sa pensée n'était autre que de fonder, au moyen d'obla-

[1] Chrys., *Hom.* 66, sur S. Matth., n. 3 et 4.

[1] Chrys., *in Act.*, *Hom.* 11.

tions volontaires et annuelles, une grande caisse de prévoyance, laquelle, aussi sagement administrée que richement dotée, eût suffi non-seulement à réparer les ravages de l'indigence, mais à en détruire la plupart des causes en allant au-devant des circonstances malheureuses qui la produisent, l'âge, la maladie, le manque de travail, en sorte qu'en aucun cas, aucune famille, aucun individu n'eût été abandonné au désespoir de la faim ni à l'avilissement de la misère.

Toutefois, si cette idée fut la sienne, il faut en convenir, elle ressort peu clairement de son langage. Peut-être qu'en évoquant devant son auditoire ce touchant souvenir de l'âge d'or de la foi, il ne voulait que montrer par un grand exemple ce que peut une grande charité. Ses vrais projets, s'il en eût de bien arrêtés sur l'extinction de l'indigence, nous sont restés inconnus, et il serait aussi injuste que téméraire de les juger par les quelques mots qui lui échappent ici dans un discours improvisé et tout d'entraînement. En tout cas, même dans ces quelques mots, rien ne rapproche Chrysostome de ces malheureuses théories, déjà signalées à cette époque par Clément d'Alexandrie[1], dont l'application, sous une forme ou une autre, serait l'absorption de toute liberté, de toute dignité personnelle, de toute individualité par une dictature monstrueuse substituée à la famille, à l'homme, à la Providence. Tout dans les projets de l'évêque de Constantinople roule sur l'idée d'association libre et fondée sur l'esprit de pauvreté, l'abnégation de soi-même, le dévouement à ses semblables, l'amour de Jésus-Christ et des hommes dans le cœur de Jésus-Christ. L'idéal qu'il poursuit de ses vœux les plus ardents, sans espérer l'atteindre, c'est la merveilleuse fraternité de Jérusalem, où l'élan de la charité porté si loin n'alla jamais jusqu'à l'anéantissement des droits et des rapports de la propriété. En supposant au saint docteur le temps de mûrir et de mettre à exécution ses pensées, eût-il réussi? Nous pouvons en douter; mais certes c'eût été une chose digne de l'intérêt de la postérité et une grande leçon pour elle que cette lutte d'un homme supérieur, plein de l'esprit de l'Evangile, contre les terribles difficultés de ce problème du paupérisme suspendu comme un glaive sur la tête de la société moderne, sans qu'elle puisse avancer ni reculer : gouffre béant qui donne le vertige aux plus fermes intelligences, sphinx menaçant qui dévorera des peuples avant de dire son dernier mot, cap des tempêtes placé sur le chemin de l'humanité qui semble ne le pouvoir doubler qu'avec des périls immenses et des naufrages dans le sang. Sera-t-il jamais résolu ? S'il a une solution, elle est et ne peut être que dans l'Evangile. Malheur à qui la chercherait ailleurs ! Quoi qu'il en soit, n'hésitons pas à le dire, les germes de toutes les bonnes et grandes choses d'ici-bas ont passé par les mains des grands ouvriers de la foi. Leur regard, éclairé par la charité, a sondé tous les horizons du monde moral, et partout ils ont répandu à flots la lumière. Leur doigt a indiqué de loin, à travers les âpres sommets et les sombres précipices, la véritable route du progrès ; et toutes les aspirations généreuses, tous les vœux nobles et féconds pour le bonheur de l'espèce humaine sur la terre, sont partis de ces cœurs qui semblaient n'appeler et n'apprécier que le bonheur transcendant des cieux.

[1] Stromat., l. 3, *init.*

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

Obstacles rencontrés par Chrysostome. — Superstitions. — Hérésies. — Novatiens — Sisinnius. — Efficacité de la pénitence. — Souvenirs païens dans les funérailles chrétiennes. — Avarice et corruption de la cour — Luxe effréné. — Chrysostome attaque vivement les vices des grands et des riches. — Petit nombre des élus. — Mort tragique à l'hippodrome. — Affection du peuple pour son évêque.

Subvenir aux besoins des pauvres, étendre, affermir, organiser les bienfaits de la charité, n'était pas la seule ni la plus difficile tâche du pontife. Les misères morales demandaient pour être combattues des efforts plus constants et plus ingrats. Dans une ville qui comptait

parmi ses habitants beaucoup de païens et de juifs, où, chez les Chrétiens eux-mêmes, de nombreux souvenirs du paganisme, lie impure déposée par les siècles, infectaient encore les âmes et les mœurs, en présence d'une cour vénale, corrompue, concussionnaire, au milieu d'un clergé mondain, intrigant, servile, le zèle de Chrysostome rencontrait à chaque pas des abus à signaler, des réformes à opérer, des obstacles à vaincre. D'ailleurs, l'indépendance évangélique de son langage et l'austérité de sa vie, qui parlait plus haut que ses discours, ne tardèrent pas à exciter autour de lui de sourdes rumeurs de mécontentement qui devaient éclater bientôt en coups de tonnerre. Mais qu'importaient à l'intrépide orateur ces menaces lointaines de la tempête ? N'avait-il pas au fond de sa conscience, dans le sentiment de sa mission, un invincible appui ? De plus, il voulait ardemment la sanctification et le bonheur des âmes confiées à ses soins, et, dans la poursuite de ce noble but, il était prêt à tout faire, à tout souffrir. Le peuple encourageait de son affection le dévouement d'un pasteur en qui il se plaisait à voir, non pas seulement un guide spirituel, mais un protecteur illustre et puissant, l'ange tutélaire de la cité. Sans trop compter sur un élément aussi fugitif que la faveur populaire, Jean s'abandonnait à son souffle, qui, pour lui, se confondait avec l'inspiration du devoir. Jamais elle ne fut le prix d'une aveugle complaisance ou d'une faiblesse. *Il rendait témoignage à Dieu devant les rois et devant les peuples* [1], disant à tous la vérité avec la même énergie et travaillant, sans ménagement comme sans relâche, à arracher des âmes ces préjugés, ces erreurs, ces habitudes qui, venues du paganisme, étaient dans le sein même de l'Evangile une cause permanente d'abaissement, de dégradation, de souffrance même et de pauvreté.

A Constantinople, en effet, aussi bien qu'à Antioche, une multitude d'usages d'origine idolâtrique survivaient à l'idolâtrie. Les rives du Bosphore comme celles de l'Oronte foisonnaient en mauvais Chrétiens obstinés à croire aux augures, aux sortiléges, à l'astrologie ; observant les conjonctions des astres à la naissance de leurs enfants, portant de ridicules amulettes, se couvrant de signes cabalistiques, recourant aux sorcières, aux devins, à la magie. Chrysostome rougissait pour eux de tant d'ignorance et de superstition. De toutes ses forces, il s'applique à inculquer dans les esprits cette grande vérité, fondement de tout ordre moral et civil, que la Providence, en gouvernant l'humanité, laisse à chaque homme son libre arbitre et l'entière responsabilité de sa vie ; et c'est pourquoi, toutes les fois qu'il en trouve l'occasion, il frappe à coups redoublés sur les doctrines de Marcion, de Manès, de Valentin, sur toutes celles qui portent atteinte directement ou indirectement à la dignité, à la liberté de l'homme, à l'autorité de la conscience. Avec le même zèle infatigable, il attaque dans leurs enseignements Sabellius, Photin, Marcel d'Ancyre, Paul de Samosate, Macédonius, Eunomius et cette foule d'hérésiarques dont les sophismes n'étaient pas sans danger pour un peuple d'une imagination mobile, d'un esprit paradoxal, se plaisant aux chicanes de l'argumentation, au milieu duquel l'Arianisme avait si longtemps et si tristement prévalu. D'ailleurs, les discussions théologiques, loin d'être renfermées dans le sanctuaire, intéressaient et souvent passionnaient les foules elles-mêmes, à une époque où les livres saints, lus et expliqués à l'église, lus et médités dans les familles, étaient connus de tout le monde, à ce point qu'il n'était pas rare de trouver des laïques qui les savaient par cœur. L'église qui couvrait d'un voile impénétrable aux profanes les mystères sacrés de la liturgie, ouvrait ses portes à tout le monde pendant la prédication. Juifs, dissidents, païens, attirés par la réputation d'un orateur ou par l'amour de la controverse, venaient s'asseoir à côté des fidèles rangés par ordre dans la vaste nef, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, les personnes plus âgées au premier rang, tandis que les diacres allaient et venaient pour maintenir le silence et recommander l'attention [1]. La méthode de Chrysostome est toujours la même : il explique le texte sacré verset par verset à mesure qu'il est lu au peuple du haut de l'ambon, s'attachant de préférence au sens littéral, et terminant chaque discours par une exhortation morale proportionnée aux besoins de son auditoire qu'il connaît parfaitement. Absorbé par les travaux d'une grande administration, surtout par les sollicitudes de la charité dans une ville où la misère fait tant de victimes et réclame tant de dévouement, il a, bien moins qu'à Antioche, le temps de se recueillir

[1] Act., c. 9, v. 15.

[1] Chrys., sur les Act., *Hom.* 19, n. 5.

et de méditer avant d'aborder la sainte tribune; mais ce défaut de préparation, sensible pour ceux qui lisent aujourd'hui ses discours, ne l'était pas pour ses auditeurs captivés et charmés par cette parole toujours affectueuse et souvent éloquente dans sa négligence. Sans étalage d'érudition, sans acrimonie ni sécheresse, avec une admirable simplicité, où la sérénité d'une haute raison s'unit à l'onction d'une charité sincère et tendre, il poursuit l'erreur, la démasque, la renverse du piédestal qu'elle se faisait avec des passages torturés des saints livres, et présente la vérité d'une manière si lumineuse, si saisissante, que l'hérétique lui-même, irrésistiblement entraîné, mêle ses applaudissements à ceux du fidèle. Quelquefois ce sont des larmes, des gémissements qui interrompent l'orateur; il a parlé du jugement de Dieu, et les sanglots éclatent, de vives protestations de repentir remplissent l'enceinte sacrée [1], les pécheurs émus se frappent le visage et demandent grâce; mais, ce qui est mieux encore, de sérieuses conversions encouragent de jour en jour le zèle du saint pasteur.

Le génie oriental, ardent et capricieux, était si avide de paradoxes et de nouveautés, qu'il suffisait d'émettre une opinion bizarre pour qu'elle eût aussitôt des partisans. Les hérésies chrétiennes, passionnées et bruyantes, n'absorbaient pas tellement les esprits qu'il n'y restât place à une foule d'erreurs d'un autre caractère et d'une autre origine. La Gnose de Marcion avait laissé des traces à Constantinople, où le Manichéisme comptait aussi des adeptes. D'Athènes, de Rome, d'Antioche, les philosophes étaient accourus à la nouvelle et brillante métropole de l'univers, et, le bâton à la main, un sale manteau sur les épaules, on les voyait se promener tout le jour dans les galeries publiques, débitant avec emphase leurs billevesées savantes ou impies, et groupant les oisifs autour d'eux par l'étrangeté du costume autant que par la hardiesse du discours. Tandis que les disciples de tel ou tel hérésiarque niaient la résurrection des morts, la réalité de l'Incarnation, la consubstantialité du Verbe, la Trinité divine, tel ou tel dissertateur au nom de la philosophie blasphémait la Providence, enseignait le fatalisme, soutenait la métempsycose, célébrait les merveilles de la théurgie; et ces mille assertions contradictoires, bourdonnant sans cesse dans la tête du peuple, la remplissaient d'une telle confusion, que les docteurs du Christianisme avaient la plus grande peine à faire pénétrer la lumière dans ce chaos. De là, pour l'orthodoxie des masses, un grave péril, et pour les pasteurs, l'obligation de multiplier leurs efforts pour maintenir au milieu de ce pêle-mêle de sophismes et de doctrines la pureté du dogme chrétien, exposée dans bien des esprits aux plus déplorables altérations.

Une secte, entre les autres, inquiétait plus particulièrement Chrysostome: c'était celle des Novatiens. Originaire de Rome, elle avait gagné l'Orient, où ses adeptes avaient pris le nom de *purs*, usurpé déjà par les Montanistes, dont ils faisaient revivre l'orgueil et quelques erreurs. La prétention de ces durs sectaires était de rappeler à la sainte austérité de son institution le Christianisme corrompu, disaient-ils, et perdu par la molle indulgence de l'Eglise. Ils excluaient à jamais de la communion les pécheurs publics, déclaraient toute faute grave irrémissible, et enseignaient que le sacerdoce n'a pas reçu le pouvoir d'absoudre qu'il s'arroge et qui, dans ses mains, n'a servi qu'à déshonorer et pervertir les mœurs chrétiennes. Impitoyables à la faiblesse humaine, ils condamnaient les secondes noces, et professaient un tel mépris pour les catholiques, que, si l'un d'eux venait à se faire Novatien, ils l'obligeaient à recevoir une seconde fois le baptême. Cette sombre doctrine, si opposée à la mansuétude évangélique, attirait par sa rigidité même les esprits outrés que l'exagération séduit, toujours disposés à prendre le pharisaïsme et la dureté pour la sainteté. Les Purs avaient alors pour évêque Sisinnius.

Socrate se plaît à le peindre comme une perfection d'homme et de pontife, qui unissait au savoir et à la vertu les dons de la nature les plus riches et les plus aimables: la taille, la démarche, la physionomie, la beauté des traits, la distinction des manières, la finesse de l'esprit, le charme de la parole, les talents de l'écrivain et de l'orateur. Selon lui, aimé et vénéré de la secte, respecté et redouté des prélats catholiques, il jouissait dans la ville et à la cour d'une autorité considérable. L'historien complaisant qui rapporte avec une admiration niaise les bons mots, plus ou moins heureux, de son héros, lui reconnaît pourtant une faiblesse: c'est qu'il aimait le luxe et la bonne chère. « Ceux qui ne le connaissaient pas, dit Sozo-

[1] Chrys., *Hom.* 5, n. 1, parmi les dernières édit. par Montfaucon.

mène, se persuadaient difficilement qu'il pût au milieu des délices conserver la tempérance ». Toujours vêtu de blanc et avec recherche, il allait au bain matin et soir, et, quand on lui demandait pourquoi, étant évêque, il se baignait deux fois par jour : C'est, disait-il, que je ne peux me baigner trois fois. Son esprit satirique lançait volontiers l'épigramme à ses adversaires. « Vous, Novatien, lui disait Léon d'Ancyre, pourquoi voulez-vous des églises, puisque vous réprouvez la pénitence? — Tu te trompes, répondit Sisinnius, personne ne fait pénitence autant que moi, puisque j'ai consenti à te voir [1] ».

Un homme de la trempe de Chrysostome, sévère à lui-même, indulgent pour les autres, dont le noble cœur n'avait su trouver dans l'Evangile que d'ineffables trésors de miséricorde, devait être profondément antipathique à ces doctrines désespérantes qui consacraient l'impénitence sous prétexte d'honorer la vertu. La dénomination de *purs* offensait ses oreilles chrétiennes; il lui semblait impossible que tant d'orgueil ne fût pas mêlé d'hypocrisie, et volontiers il eût adressé aux nouveaux Pharisiens ces foudroyantes paroles du Sauveur à ceux de son temps : *Que celui de vous qui est sans péché jette la première pierre!* Simple prêtre d'Antioche, il lui était arrivé de les interpeller vivement du haut de la chaire, au milieu d'un discours, et de s'écrier : *Où sont-ils ces prétendus purs qui, tout pleins de souillures, osent parler de leur pureté* [2]? Mais à Constantinople, où ils ont dressé chaire contre chaire, autel contre autel, il est obligé d'engager avec eux une lutte soutenue, et de les démasquer aux yeux d'un peuple que leur apparente austérité peut induire à erreur.

« Quel orgueil, dit-il, quel folie! Vous êtes des hommes, et vous avez la prétention d'être sans péchés! Autant voudrait affirmer que la mer peut être sans vagues. Ne savez-vous pas qui nous sommes? Joie ou tristesse, opulence ou pauvreté, louange ou insulte, guerre ou paix, notre âme est en proie à mille mouvements intérieurs, enlacée par mille circonstances extérieures, fatiguée par les maladies du corps, livrée aux vicissitudes des événements; et, au milieu de cette tempête incessante, vous avez le front de vous dire purs! Qu'y a-t-il de plus exposé à la souillure que la vie humaine? Eh quoi! pourriez-vous me citer un jour que vous ayez passé sans offenser Dieu? Vous n'avez pas de crime à vous reprocher, je le veux; mais la vaine gloire, mais l'orgueil, mais ces regards impudiques, mais ce désir jaloux du bien des autres, mais ces mensonges, ces fraudes, ces imprécations contre vos ennemis?... Vous êtes accablés d'une multitude de fautes, et vous vous vantez d'être purs!..... Mais, ajoutait-il, s'adressant aux fidèles, j'ai d'autres arguments pour vous démontrer combien coupable est leur arrogance. Quant à vous, j'en supplie votre charité, n'ayez jamais ces prétentions insolentes, et, de toutes vos forces, appliquez-vous à vous relever de vos chutes et à vous faire pardonner vos torts. Si criminel que vous soyez, vous obtiendrez grâce, en recourant à l'Eglise, en déplorant vos erreurs, en les confessant humblement, en répandant l'aumône avec la prière; car ce sont là tout autant de remèdes propres à guérir les blessures du péché [1] ».

Comme on le voit par ces derniers mots, le pontife est moins occupé de réfuter les Novatiens que de prémunir les fidèles contre un détestable rigorisme aussi impie qu'immoral. La mesure prise par Nectaire à l'égard de la confession publique avait modifié l'ancienne discipline, et aplani aux pécheurs la voie du retour. Mais Chrysostome, dont la compassion pour les faiblesses de l'homme égale le zèle pour la loi de Dieu, craint toujours qu'une sévérité trop grande ne soit un obstacle à des conversions désirées, et que les consciences coupables, effrayées à la fois par leurs propres remords et par les menaces de la religion, ne se renfoncent dans le vice par le désespoir d'en sortir. Aussi parle-t-il sans cesse avec effusion des bontés divines, des trésors d'espérance ouverts au repentir; et, sans dissimuler aucune des conditions d'une pénitence vraie, les regrets, les larmes, les réparations nécessaires, les œuvres de charité, l'humble recours au prêtre [2], sans amollir par une lâche condescendance la sainte austérité de la morale chrétienne, il n'a qu'un langage compatissant et des promesses de pardon pour ceux qui tombent, toujours prêt à les relever, à les accueillir dans ses bras, à les bénir.

« Quand tu serais coupable de vol, de fornication, d'adultère, viens à l'Eglise pour apprendre à ne plus te livrer à ces vices. J'appelle

[1] Socrat., l. 6, c. 20; Sozom., l. 8, c. 1. — [2] Chrys., sur l'ép. aux Eph., *Hom.* 14, c. 2.

[1] Chrys., *Hom.* 6, parmi les nouv. édit. par Montfaucon. — [2] Chrys., aux Héb., *Hom.* 9.

ici tout le monde, je lance partout le filet de la parole, je veux prendre, non ceux qui se portent bien, mais les malades. Je le répète tous les jours, viens et recouvre avec moi la santé; car, moi aussi, quoique médecin, j'ai besoin de remèdes. Je suis homme, en effet, de la même nature que toi et sujet aux mêmes passions; j'ai besoin d'une parole qui mette un frein à cette fougue dangereuse; je ne mène pas une vie tranquille, exempte de soucis et de trouble. Moi aussi, je suis battu par les flots de la concupiscence..... Et pourquoi me faire autre que je suis, lorsque Paul lui-même, qui touchait aux cieux, loin de jouir d'un calme parfait, avait à lutter sans cesse et s'écriait : *Je châtie mon corps, je le réduis en servitude, de peur qu'en prêchant aux autres je ne devienne réprouvé moi-même*[1]. Il châtiait ce qui s'insurgeait, il réduisait en servitude ce qui répugnait au joug, et il avertissait ses frères par ces paroles : *Que celui qui est debout tâche de ne pas tomber*[2]. Or, s'il en était là, lui, le grand Apôtre; si, pareil au navigateur au milieu de l'océan, il ne voyait autour de lui que tempêtes, qui prétendra n'avoir pas besoin de correction, de remèdes, de vigilance ? Viens donc, et par mes conseils tu guériras. Même avec une âme saine, viens encore, tu n'en seras que mieux portant. La parole conjure la maladie et fortifie la santé..... *Qui peut se glorifier*, s'écrie le Sage, *d'avoir un cœur chaste? Qui peut se dire avec confiance exempt de péché?* Ainsi, que la honte de tes fautes ne te pousse pas à t'éloigner; c'est précisément parce que tu es coupable, qu'il faut approcher. On ne dit pas : J'ai une plaie, je souffre, je ne veux ni remèdes ni médecin... Nous, d'ailleurs, nous sommes d'autant plus disposés à pardonner. que nous avons plus besoin de pardon. C'est pourquoi Dieu n'a pas voulu que nous eussions des anges pour docteurs; il n'a pas envoyé Gabriel du haut des cieux pour le mettre à la tête de son troupeau; il a pris le pasteur parmi les brebis, afin que, pénétré de sa propre faiblesse, il inclinât à l'indulgence et trouvât un motif d'humilité et de miséricorde dans les nécessités mêmes de sa conscience[3].

Cette doctrine, si consolante pour la faiblesse humaine, est éminemment morale et féconde en résultats de vertus et de sainteté. La conviction que l'âme n'est pas enchaînée fatalement, éternellement au péché qu'elle a commis, mais que, toujours libre, toujours prévenue par la grâce divine, elle peut, avec le secours d'en haut, par un généreux effort sur elle-même, s'arracher à l'empire du mal, reconquérir ses droits perdus, ses espérances immortelles, les fruits de la rédemption et l'amitié de son Dieu, cette conviction est propre à opérer, et a opéré, en effet, dans l'humanité des prodiges de pénitence, de spiritualisme, de charité.

Mais les Novatiens ne comprenaient rien à ces pensées. Etroits de cœur et d'esprit, irritables et rancuneux comme des sectaires, prenant la haine contre l'Eglise pour l'amour de la vérité, le langage de Chrysostome les mettait hors d'eux-mêmes. Sisinnius, leur évêque, se fit l'interprète de ces colères, en écrivant contre le prélat catholique un livre acerbe plein d'invectives, où il l'accuse d'ignorer les canons, de flatter et d'encourager le vice, de ruiner de fond en comble la morale chrétienne[1]. Selon Socrate, narrateur suspect en pareille matière, Chrysostome, blessé de ces attaques, aurait songé à faire enlever aux *purs* la liberté dont ils jouissaient à Constantinople. « Un jour, dit-il, que Jean interpellait vivement Sisinnius et lui disait que la ville ne pouvait avoir deux pasteurs : Elle ne les a pas, répondit Sisinnius. — Sur quoi, Jean indigné : Tu veux donc être seul évêque, à ce que je vois ? — Non, répliqua Sisinnius, je ne dis pas cela; mais je dis qu'étant évêque aux yeux de tous, à tes yeux seuls je ne le suis pas. — Cette parole exaspéra Jean : Je t'empêcherai bien de prêcher, s'écria-t-il, car tu es hérétique. — Sisinnius reprit en riant : Et moi, je te rendrai mille grâces pour m'avoir délivré d'un si lourd fardeau. — Sur cette réponse, ajoute l'historien, Jean s'apaisa, et Sisinnius continua ses prédications sans être inquiété[2] ».

Quoi qu'il en soit de ce récit et de cette altercation plus ridicule que vraisemblable, Chrysostome ne s'appliquait pas seulement à prémunir la foi de ses ouailles contre des arguties et des sophismes, il s'attaquait surtout aux erreurs qui pervertissent la volonté, combattant avec la même ardeur persévérante et le rigorisme novatien et la mollesse, l'orgueil, la licence des mœurs païennes introduites au sein de l'Eglise par une foule de mauvais chrétiens. Pour confondre ces disciples dégénérés de l'Evangile, autant que pour se consoler lui-même

[1] I *ad Corinth.* 9. — [2] *Ibid.*, c. 10, v. 12. — [3] Chrys., *Hom.* 1, n. 2, parmi les nouvelles de Montfaucon.

[1] Socr., l. 6, c. 25. — [2] Socr., l. 6, c. 22.

du spectacle qu'il a sous les yeux, il se plaît, comme autrefois dans la capitale de la Syrie, à retracer en des peintures peu variées peut-être, mais d'un coloris éclatant, les temps apostoliques, les vertus de l'Eglise primitive, la divine apparition du Christianisme au milieu des hommes, la contradiction violente qu'il y rencontra, sa rapide victoire, l'héroïsme de ses disciples, les vertus sublimes et touchantes que faisait éclater dans les âmes cette glorieuse traînée de sang et de lumière par laquelle était marqué chacun de ses pas. Sur ce sujet épuisé, la verve de Chrysostome est inépuisable. Privé de la gloire du martyre, il s'en dédommage en célébrant les combats des martyrs, qu'il eût voulu partager. L'enthousiasme des morts glorieuses l'enivre : de là, ces tableaux multipliés dont l'animation et la sainte splendeur transportaient l'auditoire, fascinaient l'orateur lui-même, qui semble ne pouvoir en détacher son regard.

Le peuple de Constantinople, malgré la présence de la cour, n'avait pas, à beaucoup près, les mœurs élégantes et douces de celui d'Antioche. Quelque chose d'âpre et de grossier signalait le langage et le caractère des Byzantins à la fois souples et violents. Ils aimaient à l'excès les plaisirs de la table et se faisaient une gloire de leurs orgies. Les fêtes licencieuses des noces laissaient loin en arrière par l'indécence et le scandale les joyeuses folies des bords de l'Oronte et du bois de Daphné. Byzance se plaisait au tumulte ; et de l'hippodrome, du théâtre, elle le portait à l'église, où les diacres avaient de la peine à maintenir l'ordre et le silence. Des restes obstinés de paganisme profanaient la noble et sainte tristesse des funérailles chrétiennes, et les lamentations payées, les hideuses contorsions des pleureuses se mêlaient aux prières, aux chants sacrés qui donnent au deuil des fidèles, dans le catholicisme, une attitude si digne et quelque chose d'auguste, par le sentiment de l'immortalité mêlé visiblement aux pensées de la mort. Cet abus surtout indignait Chrysostome : il le signale comme une insulte à la foi de la résurrection, et le menace des peines les plus sévères.

« Vous êtes en contradiction avec vous-mêmes, s'écrie-t-il ; car, dites-moi, que signifient les cierges allumés ? Pourquoi les hymnes ? Nous conduisons nos morts comme des athlètes vainqueurs. Nous glorifions Dieu, nous le remercions parce qu'il a couronné celui qui vient de nous quitter, qu'il a mis un terme à ses travaux, à ses craintes, et l'a reçu dans le ciel. Nos psaumes, nos cantiques ont-ils un autre sens ? Tout cela respire la joie... Aussi quand je vois un homme, une femme, se disant chrétiens, qui poussent des cris, s'arrachent les cheveux, j'en suis humilié. De telles gens devraient être exclus de l'église pour bien longtemps. Ceux-là méritent qu'on les pleure de la sorte, qui craignent la mort et ne croient pas à la résurrection. Pourquoi ce deuil et ce désespoir quand il s'agit d'un voyage ? Songez donc à nos chants pieux : *Reviens, mon âme, au lieu de ton repos, car le Seigneur t'a bénie ;* et encore : *Je ne craindrai aucun mal, parce que vous êtes avec moi, ô mon Dieu !....* Comment ! vous répétez ces paroles et vous pleurez ? N'est-ce donc que jeu et comédie ? Car, si vous croyez ce que vous dites, pourquoi vous lamenter et vous désoler ? Et si vous ne croyez pas, pourquoi redire les chants du Prophète ? Pourquoi accueillir, pourquoi ne pas repousser ceux qui viennent à vous avec des psaumes sur les lèvres ? Je ne donne maintenant qu'un avis ; plus tard je m'occuperai plus sérieusement d'une chose qui menace l'Eglise d'une grande plaie. Je souhaite que vous quittiez la vie sans affliction ; que, suivant l'ordre de la nature, les pères, les mères, après une longue vieillesse, soient conduits au tombeau par leurs enfants, leurs petits-enfants, leurs arrière-petits-enfants, et qu'il n'y ait pour aucun de vous de mort prématurée ; je le demande à Dieu, et je vous prie de le demander les uns pour les autres. Mais, ce qu'à Dieu ne plaise ! si une mort cruelle vient frapper une famille, — je dis cruelle, non par elle-même, car la mort n'est qu'un sommeil, mais par rapport à notre affection, — si une telle mort a lieu et que vous appeliez des pleureuses, je dis, et peu m'importent les colères que je suscite, je dis que je vous exclurai du saint lieu comme des idolâtres [1] !... »

Un mal plus enraciné dans les âmes que les souvenirs les plus vivaces du paganisme, c'était la soif des richesses, une cupidité d'autant plus effrénée que l'exemple en venait de la cour et du trône lui-même. Soit avarice et amour insatiable de l'or, soit pour satisfaire les caprices d'un luxe sans règle et sans goût, Eudoxie vendait les signatures de l'empereur, et, de compte à demi avec Eutrope, trafiquait des charges publiques, des gouvernements, des pro-

[1] Chrys., sur l'ép. aux Héb., *Hom.* 4, n. 5.

vinces, des sentences des juges, de la liberté et de la vie de tous ceux dont le bannissement ou la mort pouvait l'enrichir. Tandis qu'Arcadius publiait des édits et donnait des fêtes, son ministre et sa femme se livraient sans pudeur aux plus infâmes malversations. Abundantius, consul et maître des deux milices, dépouillé de ses biens, était exilé en Colchide. Timasius, général célèbre sous Théodose, avait été déporté dans l'oasis de Lybie, où il périt misérablement, et sa noble femme, Pentadie, n'échappait aux sanglantes mains de l'affreux eunuque qu'en se réfugiant aux pieds des autels sous la protection de Jean. Tout était concussion, vénalité, brigandage autour de l'imbécile monarque. Or, chaque maison de grand, chaque famille patricienne répétait les folies et les vices de la cour; de là, un luxe insolent, et pour l'assouvir, l'usure, la rapine, la délation, toutes les bassesses et toutes les injustices. Dans les campagnes, la condition des fermiers, pressurés par les intendants, était intolérable; et, dans les villes, malgré les charités immenses de l'Eglise, la misère étalait sa pâleur et ses haillons au seuil de ces palais de marbre aux portes de bronze et d'or, où des femmes sans cœur, lasses de plaisirs, s'enivraient des larmes de leurs esclaves fouettées jusqu'au sang sous leurs yeux, tandis que leurs maris, ces nobles soutiens de l'empire, passaient le jour à disserter, au milieu des flatteurs et des parasites, autour d'une table d'argent massif, sur la manière de farcir un faisan ou de manger un poisson.

En présence de ces scandales, Chrysostome se surpasse lui-même en zèle, en éloquence, en audace évangélique. Lui, censeur compatissant et affectueux des faiblesses du peuple, il devient amer et violent quand il s'élève contre ces exacteurs titrés qui, pour repaître un orgueil stupide ou de honteuses fantaisies, volent les citoyens au nom et sous la protection de la loi; quand il décrit ces iniquités, ces intempérances, ces convoitises qui déshonorent le Christianisme, tuent la charité, précipitent la ruine de l'Etat. « C'est pour couvrir d'or les harnais de vos chevaux, s'écrie-t-il, pour dorer le toit de vos maisons, les chapiteaux de vos colonnes, que vous dépouillez la veuve, que vous écrasez le faible, que vous foulez aux pieds la justice et l'honneur; et le but de tant d'infamies n'est que d'avoir assez d'or pour enrichir de mosaïques le pavé, les plafonds de votre demeure, pour couvrir de vêtements splendides des animaux sans raison qui n'en font pas cas. Vos chiens sont nourris avec soin, et vous laissez mourir de faim des hommes que Dieu a faits à son image; et tandis que les pauvres, presque nus, n'ont d'autre couche qu'un tas de fumier, le mulet qui porte votre femme est couvert de housses magnifiques, et sa mangeoire est incrustée d'or. Il vous faut des siéges d'or, des escabeaux d'or; et les membres vivants de Jésus-Christ, ceux pour qui il est descendu du ciel sur la terre, pour qui il a versé son sang, n'ont pas même ce qui leur est le plus indispensable [1] ! »

Les murmures qu'excite ce langage encouragent l'intrépide orateur à parler plus haut. « Je sais, dit-il, que plusieurs me raillent parce que je signale leurs désordres; que m'importe, pourvu que mes discours profitent à quelques-uns? Oui, les richesses font perdre la tête aux hommes : elles les rendent furieux. Il en est qui voudraient transformer les éléments, s'ils le pouvaient, pour que les murailles des villes, pour que la terre et le ciel fussent d'or; ils en viendraient à vouloir respirer l'or comme l'air. Quelle fièvre! quelle démence! quelle frénésie! Un être dont l'âme est créée à la ressemblance de Dieu meurt de froid, et vous voulez qu'un vase honteux soit d'argent pur! O la stupide arrogance! Que ferait de plus un fou? Vous rougissez de mes discours! — rougissez plutôt de vous-mêmes; car il y a dans votre luxe intempérance, insolence, cruauté, barbarie. Quel démon vous inspire-t-il? A quoi sert le Christ, à quoi sert la foi, s'il nous faut voir de telles indignités? Ce sont vos femmes qui vous poussent à ces excès : il ne leur suffit plus d'avoir des siéges, des escabeaux d'argent, il faut que l'argent soit appliqué aux usages les plus immondes. En vérité, si elles l'osaient, elles enchâsseraient leurs cheveux, leurs sourcils, leurs lèvres dans l'or, elles s'enduiraient d'or liquéfié de la tête aux pieds. Et ne croyez pas que je parle par hyperbole, car voici ce qu'on m'assure et ce qui se passe à l'heure qu'il est : Le roi des Perses fait envelopper d'une lame d'or chaque poil de sa barbe, de sorte qu'il a une barbe d'or, et, dans cet état, il gît sur son trône comme une espèce de monstre. Gloire à vous, ô Christ, qui nous avez délivrés de tant d'horreurs et de folies! Mais je vous le dis, Chrétiens, non plus avec le langage de la persuasion, mais avec l'autorité du commandement, de tels abus

[1] Chrys., sur le ps. 48.

doivent cesser. M'entende qui voudra : si vous persistez dans les excès que je signale, je vous interdirai l'entrée de l'église, je ne permettrai pas que vous en franchissiez le seuil. Les païens se rient de nous; ils s'habituent à prendre pour des fables les règles de la discipline chrétienne [1] ».

Les mécontents, ceux qui se croyaient désignés dans ces tableaux, menaçaient le pasteur de déserter sa houlette pour passer dans le camp ennemi. « Ces menaces me touchent peu, s'écrie-t-il, j'aime mieux un seul auditeur docile à la volonté divine que mille méchants. Je vous le conseille, je vous l'ordonne, renoncez à ces parures, brisez ces vases pour en donner la valeur aux pauvres, et finissez-en avec ces folies. S'en aille qui voudra, me blâme qui voudra, je ne ménage personne. Quand je paraîtrai au tribunal du Christ pour y rendre compte de ma mission, ce n'est pas votre faveur qui me sauvera. On perd tout par de malheureuses condescendances. Prends garde, me dit-on, il y a ici des faibles, ils embrasseraient l'hérésie; il faut t'accommoder à leur faiblesse. — Et combien de fois ? je vous le demande. Une fois, deux fois, trois fois? Toujours ? Le puis-je toujours ? Je dis donc de nouveau et je proteste, avec saint Paul, qu'à l'avenir je serai sans indulgence [2].

Puis, avec un accent paternel : « Si vous voulez vous conduire chrétiennement, vous vous féliciterez de ma sévérité. Je vous en prie, je vous en conjure, et je ne ferai pas difficulté de me jeter à vos genoux avec les plus humbles supplications : rendez-vous à mes vœux, car je ne puis souffrir cette mollesse, ces somptuosités indignes, cette coupable démence. Je ne puis souffrir que l'Eglise, ayant tant de riches parmi ses enfants, ne puisse soulager aucun de ses pauvres. L'un est affamé, l'autre regorge de vin; l'un a des vases d'argent pour ses excréments, l'autre n'a pas de pain à manger. Non, je ne dois pas tolérer de si cruelles folies [3] ! »

Mais les mêmes désordres attristant toujours son regard, il les attaque avec une véhémence nouvelle. « Votre luxe, dit-il, est le fruit des rapines exercées contre le prochain, le fruit de sa misère et de sa ruine : c'est votre déshonneur [4]... Vous mettez l'or partout, à la bride de votre cheval, au collier de votre esclave, à votre ceinture, à vos souliers, vous en incrustez les pierres de vos maisons. Vous vous créez ainsi de tels besoins que rien ne peut assouvir votre cupidité, la pire des bêtes féroces. Alors vous vous mettez à dépouiller les orphelins et les veuves, vous devenez l'ennemi commun de tous les hommes sans songer qu'au bout de ces vains labeurs et d'une carrière coupable vous ne trouverez qu'une fin malheureuse.... »

Cependant, malgré l'intrépidité de son zèle et sa haute fermeté, Jean se laisse décourager, ici plus souvent encore que dans sa chère Antioche, par l'obstination du mal à défier ses efforts. Son langage s'empreint par moments d'une profonde tristesse; il désespère de sa mission, il voit l'Evangile impuissant, l'esprit du Christ étouffé, la grâce et la lumière prodiguées en vain à des hommes qui les dédaignent, et le sang divin qui coula pour régénérer le monde condamné à crier vengeance au lieu d'obtenir miséricorde. C'est alors qu'il se demande avec angoisse si, parmi tout ce peuple qu'il est appelé à conduire au ciel, il y aura seulement quelques élus. « A votre avis, s'écrie-t-il, combien y a-t-il de gens, dans notre ville, dont on puisse espérer le salut ? Je vais vous dire une chose affligeante; je la dirai néanmoins. Parmi tant de milliers d'hommes, cent à peine se sauveront; et encore pour ceux-là, je ne suis point sans quelque doute ! Quelle malice, en effet, dans les jeunes gens ! quelle négligence dans les vieillards! Nul ne songe à bien élever ses enfants. Les bons exemples ont disparu du milieu de nous [1] ! »

Il y a là, oserons-nous le dire, exagération évidente. Cette âme ambitieuse des succès de l'Evangile et du bonheur de ses frères croit tout perdu, si tout n'est sauvé. Sa charité même l'égare et le rend injuste, car il est certain que Dieu bénissait visiblement le ministère de Chrysostome. Si frivole qu'il fût, le peuple de Byzance faisait de remarquables efforts pour s'arracher au vice et consoler son pasteur. Des hérétiques abjuraient leurs erreurs, des païens demandaient le baptême. Le niveau du Christianisme montait dans la ville des Césars. On se pressait, ou s'étouffait autour de la chaire de Jean ; et tel était l'ascendant de sa vertu et de sa parole, qu'il persuadait à son auditoire, dit Sozomène, tout ce qu'il voulait [2]. De nombreuses largesses mises à sa disposition lui permettaient d'opérer des prodiges et d'en rêver de plus grands encore. La foi retrouvait près de lui l'enthousiasme de son berceau. Là, comme

[1] Chrys , *Hom.* 7, n. 5, sur l'ép. aux Coloss. — [2] Chrys., *ibid.* — [3] *Ibid.* — [4] Chrys., sur le ps. 48, *et passim.*

[1] Chrys., sur les Act., *Hom.* 24. — [2] Sozom , l. 8, c. 5.

à Antioche, sa voix abattait toutes les oppositions; rien ne lui résistait, si ce n'est les Judas du sanctuaire et les Caïphes de la cour. Isidore de Peluse lui applique ce que la fable raconte d'Orphée [1]; et, en effet, « son éloquence, dit Tillemont, a gagné des hommes aussi brutaux et aussi farouches que des bêtes, elle a adouci leur humeur sauvage, elle leur a fait embrasser une vie de paix, elle les a soumis aux règles de la discipline, et a tellement tempéré leur férocité que ceux qui étaient des loups et des agneaux, non par la forme de leurs corps, mais par le naturel et les mœurs, ont vécu ensemble dans une parfaite union [2] ».

Jean lui-même, au milieu de ses défaillances et de ses plaintes, est obligé de constater les touchants triomphes de sa parole. C'est ainsi, par exemple, qu'après avoir vivement attaqué les abus du théâtre et de l'hippodrome, il eut la consolation de voir le peuple lui sacrifier cette habitude invétérée et chère, et quitter le théâtre et l'hippodrome pour l'église. Il s'en félicite tout haut : « Dernièrement, dit-il, je vous ai contristés ; aujourd'hui, me voilà heureux de vous avoir fait de la peine, puisque cette peine a été salutaire. Les malades qui sentent plus vivement l'action des remèdes sont le plus près de la guérison : et de même, tandis que les âmes insensibles croupissent dans leurs erreurs, celles que le reproche afflige en sortent bientôt. Vous me l'avez prouvé lorsque, après de sévères remontrances, vivement senties, vous êtes accourus ici, le dimanche suivant, en plus grand nombre, et vous avez offert à nos regards consolés le spectacle imposant d'une assemblée plus empressée et plus attentive que jamais. Je vous voyais suspendus à mes lèvres, comme les petits de l'hirondelle quand ils attendent au bord du nid la nourriture qui leur est apportée. Au moment où je cédais la place à l'un de mes frères arrivé de Galatie, pour honorer ses cheveux blancs et remplir vis-à-vis de lui les devoirs de l'hospitalité, vous en témoignâtes par vos murmures un grand mécontentement, comme si j'avais trompé votre faim. Ma parole vous blesse et vous irrite, et vous exprimez cependant le plus vif désir de l'entendre; tel un petit enfant, grondé et battu par sa mère, ne peut s'arracher d'elle, et tout en pleurant, s'attache à sa robe et la suit pas à pas. Oui, ma joie est grande: je me proclame le plus heureux des hommes, en vous voyant aussi pieusement avides de ma parole ! Cela m'est plus doux que le rayon du jour, plus suave que la lumière ! C'est ma vie d'avoir des auditeurs si aimables, qui ne se bornent pas à applaudir, mais qui veulent se corriger, et, loin de fuir les reproches, accourent à celui qui ne les leur épargne pas. Aussi, est-ce avec confiance et plein d'ardeur que je parais au milieu de vous aujourd'hui... Je ne dirais rien, que le triste événement d'hier serait assez éloquent pour détourner de l'hippodrome ceux qui en ont encore la fureur. La mort tragique qui ensanglanta l'arène a ému la cité tout entière. On ne voyait que femmes éplorées, on n'entendait que cris lamentables, lorsqu'on portait, à travers la foule, le malheureux mis en pièces. Le surlendemain de ce jour, il devait allumer le flambeau du mariage, la couche nuptiale était préparée, il avait tout disposé pour la fête ; et voilà que, se lançant à son tour dans l'enceinte, il est tombé entre les chars qui luttaient de vitesse et l'ont coupé en deux : sa tête a été séparée de son corps ! Voilà les fruits de l'hippodrome..... Mais à quoi bon rouvrir vos plaies? Non, je n'ai plus de reproches à vous faire [1] ».

Jean pouvait tout demander, tout dire à ce peuple; il l'aimait et il en était aimé. La liberté apostolique de son langage, qui choquait les grands et les riches, le faisait vénérer par les masses, comme un autre Jean-Baptiste. « Je suis son homonyme, disait-il, non son synonyme. Je porte son nom, je ne suis pas lui [2] ». Mais on s'obstinait à lui attribuer l'autorité et la sainteté du grand précurseur de Jésus-Christ. Il en avait incontestablement le courage. Sa santé seule était faible, et le passage de l'Oronte au Bosphore, du ciel de la Syrie à celui de Constantinople, ne l'avait pas raffermie. Quoiqu'il prêchât moins souvent qu'à Antioche et ne parût guère à l'ambon qu'une fois la semaine, tout au plus tous les trois jours [3], il était obligé de s'interrompre plus fréquemment. Quand une indisposition l'enfermait chez lui, c'était pour le peuple une vraie douleur ; et, lui-même, il souffrait de suspendre cette conversation, cœur à cœur du haut de la chaire, avec un auditoire avide de le voir et de l'écouter.

[1] Isid. Pelus., l. 4, *epist.* 224.
[2] Tillem., t. 11, p. 120.

[1] Chrys., *Hom.* 9, n. 1, parmi les nouvelles de Montf.
[2] *Id.*, nouvelles de Montf., *Hom.* 52, sur les Act.
[3] Chrys., *Hom.* 11, sur les Act.

Du reste, cette affection populaire était pour Chrysostome un point d'appui précieux ; elle lui permettait d'entreprendre et d'accomplir une foule de réformes nécessaires et de saintes innovations, devant lesquelles le zèle d'un autre eût certainement reculé.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

Chrysostome recommande et popularise le chant sacré. — Démonstrations tumultueuses des Ariens. — Processions des Catholiques. — Lutte sanglante. — Veilles pieuses et prières la nuit. — Liturgie de Chrysostome. — Relâchement du sacerdoce. — Sœurs adoptives. — Ecrits de Jean contre cette licence hypocrite. — Vifs reproches au clergé. — Haines excitées contre le Saint. — Biens ecclésiastiques. — Jean regrette l'ancienne pauvreté de l'Eglise.

Chrysostome avait vu par lui-même l'heureuse influence du chant sacré sur le peuple. Restauré dans l'Eglise d'Antioche par Diodore et Flavien, au plus fort des luttes avec l'Arianisme, l'usage des cantiques spirituels avait été pour ces intrépides défenseurs de l'orthodoxie opprimée un précieux auxiliaire. Athanase à Alexandrie, Ambroise à Milan, les avaient employés dans le même but, avec le même succès. Vicaire et coadjuteur de Flavien, Jean était entré volontiers dans la pensée de son chef ; et tout le temps qu'il exerça dans la métropole de la Syrie le ministère de la parole, il ne cessa d'encourager, de populariser la psalmodie, mélodie grave et douce, la seule qui réveille les grands échos de l'âme humaine, qui réponde véritablement à ses tristesses, à ses espérances, à ce fonds de regrets, de repentirs, de larmes, de nobles aspirations, d'ardentes prières qu'elle porte au dedans d'elle-même : complainte, tour à tour naïve et sublime, de ce pèlerin de Dieu qu'on appelle l'homme et qui s'en va quêtant sur le chemin de la tombe le pain du ciel et l'immortalité.

« Rien, disait-il aux habitants d'Antioche, rien n'est plus propre à élever l'âme, à lui donner des ailes, à l'affranchir de la terre et des liens du corps, à la pénétrer de l'amour de la sagesse et d'un noble mépris pour les choses d'ici-bas, qu'un chant grave à plusieurs voix, qu'un cantique divin soumis au rhythme. Notre nature se plaît à la mélodie, à ce point que les enfants à la mamelle y sont eux-mêmes sensibles. Les nourrices chantent pour apaiser leurs cris et les endormir ; le voyageur chante en conduisant son attelage pour se distraire des ennuis du chemin : le vigneron en cultivant sa vigne, en cueillant, en foulant le raisin ; le matelot en agitant sa rame. Les femmes aussi, en tissant leurs étoffes, en faisant courir la navette, chantent chacune à son tour, ou toutes en chœur. Les uns et les autres allègent par le chant le poids du travail et les peines de la vie. Ce goût est donc inné à notre âme ; aussi, de peur que l'ennemi de notre salut n'en abuse pour tout perdre avec des chants lascifs, Dieu nous a donné le chant des psaumes où l'utile et l'agréable sont réunis..... Et comme les animaux immondes vont au bourbier et les abeilles aux fleurs, de même où sont les chants impurs s'assemblent les démons, où sont les cantiques spirituels le Saint-Esprit répand sa grâce qui sanctifie le cœur et les lèvres. Ne vous bornez pas à chanter vous-mêmes les louanges de Dieu : apprenez à vos femmes et vos enfants à le faire aussi en travaillant et surtout à table. C'est là que Satan nous tend ses piéges ; et c'est pourquoi il faudrait avant et après le repas vous munir du secours des psaumes, et chanter en famille l'hymne du Seigneur. Ainsi que dans les riches maisons on lave la table, après le repas, avec une éponge imbibée de baume, ce qui rend au bois son lustre ; ainsi, nous, en guise de baume, remplissons notre bouche de mélodie, et si notre âme a contracté quelque souillure, le chant spirituel lui rendra sa beauté. D'autres de leurs maisons font des théâtres ; vous, de la vôtre faites une église [1] ».

Avec de telles idées sur le chant religieux, il était impossible que Jean ne songeât pas à

[1] Chrys., sur le ps. 41.

l'introduire, ou du moins à le propager à Constantinople. Sans doute, il y était connu avant lui, puisque Grégoire de Nazianze, en quittant une chaire trop redoutée pour une solitude chérie, adresse ses adieux *aux chœurs des Nazaréens et aux concerts de la psalmodie*[1]; mais, selon toute apparence, il y était tombé en désuétude, et Théodoret fait honneur à Chrysostome de l'avoir rétabli. « Ce fut lui, dit-il, qui institua ce beau chant des psaumes, tel qu'il se pratique aujourd'hui[2] ». Peut-être ne fit-il que l'encourager et le perfectionner. Quoi qu'il en soit, nous savons par Sozomène et Pallade que l'Eglise de Byzance, sous la direction d'un tel pontife, faisait de jour en jour d'admirables progrès dans l'amour et le culte du Verbe divin, et que ces heureux résultats étaient dus, pour une grande part, à la psalmodie qui *transportait les âmes et transformait la cité*[3]. Le peuple, dans l'entraînement de sa ferveur, adopta l'usage des chants sacrés, le grand matin et même la nuit. Voici, d'après Sozomène, à quelle occasion.

Les Ariens, auxquels Théodose avait enlevé les églises de la ville, tenaient leurs assemblées hors des murs. Ils commençaient à s'attrouper le soir dans les galeries publiques qu'ils faisaient retentir d'hymnes à deux chœurs; puis, quand le jour commençait à poindre, ils se dirigeaient en chantant vers le lieu de leurs réunions. Cela se répétait à toutes les fêtes, ainsi que le premier et le dernier jour de chaque semaine. Enhardis par la tolérance, ils finirent par ajouter à leurs cantiques des paroles irritantes, propres à soulever des querelles: *Où sont-ils ceux qui prétendent que trois ne font qu'un?* et autres semblables.

Jean, qui redoutait l'impression de ce spectacle et de ces défis sur le mobile esprit de son peuple, s'empressa d'opposer aux processions des hérétiques celles des orthodoxes. Réunis, eux aussi, dès l'aurore, souvent dès le milieu de la nuit, dans un des grands portiques de la ville, les catholiques se rendaient processionnellement à l'église de la synaxe, en chantant leurs plus belles invocations au Verbe incréé. Des croix d'argent ornées de cierges allumés éclairaient la marche. Brison, le chambellan de l'impératrice, s'était chargé de protéger ces pieuses manifestations et de pourvoir aux frais qu'elles entraînaient. L'évêque avait compté sur l'efficacité de cette protection pour empêcher une lutte que rendait d'ailleurs improbable la disproportion du nombre entre les fidèles et les dissidents. L'événement vint donner à sa confiance un cruel démenti. Les Ariens furieux, ne prenant conseil que de leur fanatisme, se jetèrent sur les catholiques. Le sang coula; il y eut de part et d'autre des blessés et des morts. Brison reçut un coup de pierre à la tête. L'autorité impériale intervint, et supprima les processions des hérétiques[1]. Quant aux orthodoxes, restés en possession de leur liberté, ils continuèrent à cultiver avec un zèle heureux le chant sacré, popularisé par Chrysostome et devenu pour lui un auxiliaire précieux de l'apostolat. Il faut entendre le grand orateur exprimer sa joie sainte au milieu de ces magnifiques assemblées toutes palpitantes des sentiments qui l'inspirent lui-même.

« Le psaume a fait son entrée, dit-il, et mêlé les voix en un seul cantique plein d'harmonie. Jeunes et vieux, riches et pauvres, hommes et femmes, tous ensemble nous faisions entendre une même mélodie. De même que le joueur de lyre, en touchant avec art les cordes diverses, de plusieurs sons n'en fait qu'un, ainsi les cantiques spirituels rapprochent, confondent dans un même sentiment ceux qui sont ici, et unissent même les morts aux vivants; car le Prophète aussi chantait avec nous. Quelle différence avec la cour d'un roi! Assis sur un trône, le diadème au front, ses officiers et les grands de l'empire l'entourent en silence. Ici le Prophète parle, et nous répondons tous, et nous chantons avec lui tous ensemble. Ici plus d'esclave ni de maître, plus de prince ni de particulier; l'inégalité du siècle a disparu; un seul chœur est formé de toutes les voix et la terre offre une image du ciel. Telle est la noblesse de l'Eglise! Le maître qui chante avec bonheur n'impose pas silence à l'esclave, ni l'homme à la femme condamnée à se taire; mais dans une parfaite égalité nous offrons un sacrifice commun, une même oblation. L'un n'a pas plus que l'autre; un seul cri s'échappe à la fois de toutes les bouches et monte vers le Créateur[2] ».

Chrysostome veut qu'on habitue de bonne heure les enfants au chant sacré, qu'il regarde comme un des plus sûrs moyens de leur inculquer la *philosophie du Christianisme*[3]. Rien,

[1] Gr. de Nazianz. *orat.* 42, t. 1, p. 767. — [2] Théod., *ap. Phot.*, 1515. — [3] Pallad., c. 5, *in fin.*; Sozom., l. 8, c. 7 et 8.

[1] Socr., l. 6, c. 8; Sozom., l. 8, c. 8. — [2] Chrys., *Hom.* 5, n. 2, parmi les nouvelles de Montfaucon. — [3] *Id.*, *Hom.* 9, n. 2, sur l'ép. aux Coloss.

du reste, de ce qui touche au culte divin, n'est indifférent à ses yeux. Il savait que le sentiment religieux le plus profond et le plus durable de l'âme humaine a besoin de s'incarner dans le culte comme la pensée dans la parole, de se nourrir de sa propre image dans le symbolisme sacré, de se voir, de s'entendre, de s'affirmer lui-même, ou il s'éteint dans le vague du cœur comme un son dans le vide. C'est pourquoi il s'était appliqué et il avait réussi à donner, au moyen des saints cantiques, un attrait de plus à la prière et à l'enseignement. Bientôt l'écho des psaumes retentit au-delà du temple; on les redisait dans les maisons, sur l'*agora*, aux thermes, séjour habituel du plaisir et de la dissipation; la cité tout entière n'était qu'un hymne.

Le zèle du peuple entraîna le pontife à faire revivre les veilles pieuses de la primitive Eglise. A part les grandes solennités où, réunis dès le soir autour des autels, les fidèles ne les quittaient qu'au lever du jour, des hommes animés de l'esprit qui embrasait Jean lui-même se faisaient un devoir d'employer, toutes les nuits, quelques heures à célébrer les louanges de Dieu. Quant aux femmes, le saint orateur les exhorte à fléchir le genou dans leurs chambres, en s'unissant d'esprit et de cœur aux chants de l'Eglise. Tout à coup sa vive imagination lui rappelle les souvenirs du désert, ses nuits splendides, sa paix auguste, ses belles montagnes se renvoyant sans fin l'écho de l'hymne sacré, ces chœurs harmonieux d'étoiles devant lesquels il passait de longues heures d'extase, ce ciel si pur qui se reflétait dans son âme ou vers lequel s'élançait sa pensée comme pour saisir Dieu et s'abreuver à l'éternelle source de la vérité. Alors sa parole s'élève et se colore, les plus fraîches images viennent enrichir son discours, et cet orateur, qui penché sur son auditoire se rapetissait jusqu'à lui, enlève et transporte la multitude qui l'écoute jusqu'aux plus hautes régions de l'enthousiasme et de l'adoration.

« La nuit, dit-il, n'est pas faite pour la passer tout entière dans le sommeil et le repos : les artisans, les négociants, les marchands en sont une preuve. L'Eglise de Dieu se lève au milieu de la nuit. Lève-toi aussi et contemple le chœur des astres, ce silence profond, ce calme immense. Admire la providence de ton Maître. Pendant la nuit l'âme est plus pure, plus légère, elle s'élève plus haut avec moins d'efforts; les ténèbres mêmes et ce grand silence la disposent à la componction. Si tu contemples le ciel parsemé d'étoiles, qui ressemblent à des yeux ouverts sur nous, la pensée du Créateur te viendra de suite à l'esprit et te pénètrera d'une joie parfaite. Si tu songes à tous ces hommes qui pendant le jour crient, s'amusent, dansent, s'abandonnent à la colère, à l'injustice, à la cupidité, commettent mille péchés, et qui maintenant, endormis, sont absolument semblables à des morts, tu condamneras l'arrogance humaine. Le sommeil est venu, et il a démontré ce que nous sommes; le sommeil est l'image de la mort, l'image du néant. Regarde dans les rues : tu n'entends pas une voix. Regarde dans ta maison : tu les vois tous gisants comme dans le sépulcre. Est-ce que tout cela n'est pas propre à éveiller l'âme, à nous faire songer à l'heure suprême?

« Je m'adresse aux femmes et aux hommes. Fléchis le genou, gémis devant Dieu, demande-lui qu'il te soit propice. Il se laisse toucher plutôt par les prières de la nuit, quand tu donnes à la pénitence le temps du repos. Rappelle à ta mémoire les paroles de ce grand roi : *J'arrose mon lit de mes larmes toutes les nuits.* Si entouré que tu sois des délices, tu n'en as pas plus que lui; quelles que soient tes richesses, tu n'es pas plus riche que David. Entends comme il s'exprime ailleurs : *Je me lève au milieu de la nuit pour bénir, ô mon Dieu! l'équité de vos jugements.* La nuit, les aiguillons de la vaine gloire n'agissent plus, car tout le monde dort et nul ne te voit; la distraction, la frivolité ne s'emparent plus de ton âme, car tant de choses imposantes la saisissent et la tiennent attentive. Après de semblables veilles, le sommeil est plus doux, et l'on a d'admirables révélations! Homme, fais cela, toi aussi : que ce ne soit pas la femme seule; pour les hommes et pour les femmes, que la maison soit une église, car il est écrit : *Là où deux personnes seront réunies en mon nom, je serai au milieu d'elles.* Où est Jésus sont nécessairement les anges, les archanges, les puissances célestes. Vous n'êtes donc pas seuls quand vous avez avec vous le souverain Maître de toutes choses. Ecoute encore le Prophète : *Un seul homme accomplissant la volonté du Seigneur vaut mieux que mille méchants.* Rien n'est plus faible qu'une multitude de méchants, rien n'est plus fort qu'un homme qui vit selon la loi de Dieu. Si tu as des enfants, réveille-les, et qu'ils s'unissent à toi dans une prière commune. S'ils sont tout petits et

qu'ils ne puissent veiller, fais-leur prononcer une ou deux invocations, et qu'ils se rendorment; seulement, lève-toi et contractes-en l'habitude. Rien de plus respectable que la chambre où se font de telles prières. Tu diras : J'ai travaillé tout le jour, j'ai besoin de repos : prétextes et vaines excuses. Quelle que soit ta fatigue, elle n'égale pas celle du forgeron, qui soulève et abat ce lourd marteau, et reçoit sur tout son corps une fumée brûlante; et cependant il consacre une grande partie de la nuit à ce pénible exercice..... Quel était le dessein du Sauveur quand il passait les nuits sur la montagne, si ce n'est de nous laisser un modèle à suivre ? Pendant la nuit respirent les plantes, et ton âme aussi, plus qu'elles, reçoit la rosée céleste. Ce que le soleil a brûlé dans le jour, la nuit le rafraîchit et le fait revivre [1] ».

Certes, il fallait que cet homme comptât bien sur les sympathies de son auditoire et qu'il eût pris sur les esprits un grand empire, pour donner ces avis et montrer ces exigences dans une pareille ville, théâtre de tant d'intrigues et de corruption. Mais le peuple de Constantinople n'avait rien à refuser à son pasteur. On vit alors ce que peut une popularité sainte qui s'appuie sur le plus pur désintéressement, et combien sont vraies ces paroles, déjà citées, que le Prophète met dans la bouche de Dieu : « J'enivrerai et j'engraisserai l'âme de mes prêtres, et mon peuple sera comblé de mes biens [2] ». Les vertus de Chrysostome étaient le trésor de son peuple; la flamme de son cœur embrasait son troupeau. Au sein de cette Eglise divisée par tant d'hérésies, profanée par tant de vices, scandalisée par tant de mauvais exemples venus de haut, surgirent à la voix d'un pontife aimé les touchantes merveilles de pureté, de ferveur, de charité qui avaient illustré les premiers jours du Christianisme.

Ces heureux résultats étonnaient Jean lui-même; il les admire et les célèbre. « C'est avec bonheur que je répands ici, s'écriait-il, la divine semence, puisqu'elle tombe, non pas au milieu des épines qui l'étouffent, non pas sur le chemin où elle est foulée aux pieds, mais dans une terre féconde où le grain n'est pas plutôt jeté qu'il donne l'épi. Voilà ce que je dis toujours et ne cesserai de dire : la gloire de notre ville, ce n'est pas d'avoir un sénat, des consuls, de nombreuses statues, un grand commerce, un site admirable, mais un peuple qui aime à écouter la parole et accroît de jour en jour les joies de l'Eglise. Ne me dites pas que la ville des Romains est plus grande : montrez-moi que ses habitants sont aussi avides que vous d'instruction. Que vient-on me parler d'édifices et de colonnes? Tout cela s'écroule avec la vie. Entrez dans le temple de Jésus-Christ et vous verrez la vraie splendeur de la cité; vous y verrez les pauvres rester là depuis le milieu de la nuit jusqu'à l'aurore, sans que le tyrannique besoin de sommeil ni les nécessités de l'indigence les déterminent à sortir, vous y verrez les veilles sacrées joindre le jour et la nuit. C'est par là que notre ville est grande et vraiment la métropole de l'univers! Combien d'évêques et de docteurs arrivent ici, qui, devenus tout à coup vos disciples, s'en retournent chez eux avec le désir d'y transplanter ce qu'ils ont vu pratiquer! Je suis heureux à cause de vous; vous l'êtes à cause de vous-mêmes [1] ».

Chrysostome, du reste, pour conserver au culte divin tout son attrait, s'efforçait d'ôter à la tiédeur tous ses prétextes; et comme l'un des plus allégués était la longueur des synaxes, il s'occupa d'une nouvelle ordonnance de la prière publique. De là, cette liturgie qui porte son nom, et que la plupart des églises du rit grec suivent encore aujourd'hui. Ce n'est pas qu'il fût loisible à chaque évêque de composer la liturgie ou de la changer à son gré. La liturgie tient de trop près au dogme, dont elle est la plus solennelle expression, pour ne pas en partager l'auguste immutabilité. L'Eglise attacha toujours la même importance à la liturgie qu'à la doctrine; et c'est pourquoi le pape saint Célestin s'exprimait ainsi : « Faisons attention aux prières sacerdotales qui, reçues des Apôtres par tradition, sont d'un usage uniforme parmi les Catholiques, et par la manière dont nous devons prier apprenons la manière dont nous devons croire [2] ». Et, en effet, on ne peut sérieusement contester que ce ne soient les Apôtres eux-mêmes qui ont arrêté entre eux les principales dispositions de la liturgie, et qui l'ont établie dans les communautés chrétiennes à mesure qu'ils les fondaient; en sorte que, sous les noms divers de saint Jacques à Jérusalem, de saint Marc à Alexandrie, de saint Pierre à Rome, le monde chrétien n'eût qu'une liturgie, la même partout quant à la substance et au fond, malgré de légères différences dans

[1] Chrys., sur les Act., *Hom.* 26, n. 3 et 4. — [2] Jérém., 31, 14.

[1] Chrys., *Hom.* 4, sur les Séraph. — [2] *Ep. ad episc. Gall.*

les détails peu importants, la même toujours fidèlement et immuablement gardée dans le sanctuaire, comme un dépôt sacré. Quelques mots ajoutés et retranchés dans le cours des siècles n'en ont jamais altéré le sens ni affaibli l'autorité.

Chrysostome n'est donc pas l'auteur d'une liturgie nouvelle; il abrégea quelques oraisons, quelques cérémonies de l'ancienne, il en condensa l'esprit dans un moindre nombre d'actions et de mots, afin que la longueur de l'office divin, mieux proportionnée à la ferveur des fidèles, ne pût plus servir d'excuse à leur lâcheté. Il imitait en cela saint Basile, abrégeant plus que lui sans faire plus de changements que lui; et il est vrai de dire que sa liturgie n'est autre que celle des Apôtres adoptée et suivie à Byzance dès l'origine de cette Eglise. Observons toutefois que plusieurs liturgies portent le nom de Chrysostome. En est-il une qui soit vraiment son œuvre, dans le sens que nous venons de dire, ou qu'on puisse du moins lui attribuer avec quelque confiance? La critique a répondu négativement à cette question. La critique est peut-être trop absolue. Sans doute, on trouve dans ces diverses compositions des mots que le saint pontife n'a pu employer, empreinte évidente des siècles postérieurs. Cela prouve, à coup sûr, que le travail de Chrysostome a subi des altérations en passant d'une église à l'autre; mais on ne saurait en induire, contrairement au témoignage de saint Proclus et à la tradition des Grecs, que nous n'avons rien, en fait de liturgie, qui vienne de Chrysostome. On peut admettre, avec le P. Stilting, que les messes publiées sous le nom de l'illustre docteur, sont au fond une même messe, arrangée par lui et conservée essentiellement malgré les additions et les retouches qui lui ont été infligées. Cela est vrai surtout de l'une d'elles, qu'on peut regarder comme reproduisant à très-peu près le type primitif. Quoi qu'il en soit, et sans entrer ici dans un développement qui nous écarterait de notre but, il est impossible de ne pas remarquer entre ces liturgies et la liturgie romaine, non-seulement dans l'ensemble, mais dans une foule de détails, une conformité frappante qui atteste une commune origine et la plus vénérable antiquité. Ainsi, vous retrouverez partout la salutation mutuelle, et dans les mêmes termes, du prêtre et du peuple, les signes de croix répétés, le *kyrie*, l'hymne angélique, la préface, l'oraison dominicale, la prière pour les vivants et pour les morts, l'élévation et l'adoration de l'hostie, la fraction du pain, la communion, les vêtements sacerdotaux, les vases du sacrifice qu'aucune main laïque ne doit toucher, l'encensement de l'autel, la lecture solennelle de l'Evangile, le silence et le mystère de quelques parties de la sainte action, et même des formules d'invocation identiques en des langues diverses. Ce n'est pas une chose indifférente ni une médiocre satisfaction pour un cœur catholique, de voir et de constater par quelles racines inaltérables au temps son culte plonge avec sa foi dans les profondeurs de l'histoire jusqu'aux sources divines du Christianisme. Il semble qu'on se repose mieux dans ses convictions, qu'on prie avec plus d'assurance quand on peut se dire : Ainsi priaient mes pères, ces hommes vénérés qui nous ont assuré au prix de leur sang le bienfait de l'Evangile, ceux qui ont recueilli de la bouche du Christ la doctrine du Verbe, qui ont appris de lui-même comment la créature peut s'approcher de son auguste auteur; ils se prosternaient devant ces symboles, ils chantaient ces cantiques, ils pratiquaient ces rites; ces vieilles oraisons savent la route du ciel; après avoir consolé bien des douleurs et béni d'innombrables existences, elles nourrissent mon cœur des pensées, des espérances, des nobles aspirations, des sublimes vertus des apôtres, des martyrs, des saints de Dieu : c'est le souffle de ces grandes âmes qui passe sur mes lèvres, c'est leur hymne qui sort de ma poitrine; à la distance de tant de siècles, eux et moi, nous ne sommes qu'un même acte de foi, d'adoration et d'amour devant le Seigneur!

Au reste, Chrysostome ne serait pas l'auteur de la liturgie qui porte son nom, que ses écrits n'en seraient pas moins un précieux répertoire des usages liturgiques de son temps et des temps primitifs. On a dit avec raison qu'avec des mots recueillis çà et là dans ses œuvres on pourrait recomposer l'ordre entier de l'office divin tel qu'il était célébré alors. L'Eglise antique vit, parle, prie dans les discours du saint docteur; mais on y trouve surtout, nous l'avons déjà remarqué, une foi profonde et brûlante pour l'Eucharistie, foyer voilé et enflammé où viennent aboutir, sous un nuage adorable, tous les rayons de la révélation divine, pour se répandre de là en flots d'amour et de vertu sur l'humanité. L'œil de Jean perçait ce nuage; à travers le mystère, il jouissait des visions de l'éternité;

il voyait les cieux ouverts, le Fils de Dieu debout sur l'autel, et des légions d'anges au front radieux entourer le Maître adoré, qui se plaît à perpétuer l'holocauste du calvaire, et le suivre pas à pas, alors que, sous le symbole du pain sacré, il daigne s'approcher de chaque fidèle.

Le culte extérieur, dans le Christianisme, n'est pas seulement la profession solennelle des dogmes essentiels de l'Evangile; c'est aussi une haute leçon morale qui rappelle sans cesse aux Chrétiens leurs devoirs envers Dieu, envers leurs frères, envers eux-mêmes. Rien n'est plus incontestable que l'heureuse influence qu'il exerce sur les mœurs privées et publiques; rien n'est plus propre à tenir les cœurs élevés en haut, à y allumer le désir des choses célestes et l'amour de la vertu. Symbolisme ou paroles, tout dans la liturgie catholique respire la sainteté. Cela même rendait Chrysostome plus jaloux de la dignité et de la pureté du sacerdoce, en qui le culte se personnifie et dont les défaillances se reflètent si vite et si tristement dans la vie des peuples. C'était là, depuis son élévation à l'épiscopat, sa constante préoccupation; et tous ses efforts tendaient à rappeler le clergé de Constantinople au sentiment de sa mission, à la ferveur des temps apostoliques. Nectaire, son prédécesseur, honnête homme, esprit conciliant, mais évêque incapable, avait laissé tomber peu à peu, pendant sa longue et débile administration, la sainte austérité de la discipline. Le relâchement et la mondanité avaient envahi le sanctuaire. Frivoles de langage, sordides d'économie, âpres au gain, oublieux des pauvres, certains prêtres passaient leur vie à fréquenter les tables des grands, à convoiter les richesses des veuves, à flatter les vices dont ils étaient les parasites. Refouler le torrent des habitudes, relever la loi submergée, réveiller l'esprit antique, ramener à l'abnégation et à la charité un corps riche et puissant en qui les abus mêmes prétendent au respect d'une chose sacrée, c'est une entreprise difficile, périlleuse, d'un courage supérieur, où la popularité la mieux acquise peut se briser en pure perte. Chrysostome s'y dévoua avec d'autant plus d'énergie que le mal était plus grand, et que, dans sa conviction, les plus funestes miasmes sont ceux qui s'exhalent parfois du pied des autels. L'ennemi qu'il attaquait avait des retraites cachées dans le temple et des complicités puissantes à la cour; il fallut s'armer de la sévérité des canons, opérer des retranchements nécessaires, prononcer des anathèmes, chasser de l'église tout ce qui en profanait la dignité. Des mécontentements éclatèrent, des menaces se firent entendre, toutes les mauvaises passions s'unirent dans une conspiration unanime contre l'intrépide réformateur. Deux diacres et un moine, du nom d'Isaac, atteints particulièrement par ses rigueurs trop méritées, fomentaient ces haines par toute sorte de calomnies; ils espéraient perdre dans l'opinion publique leur magnanime adversaire, en le représentant comme un homme dur, orgueilleux, d'un caractère violent, ne vivant seul que pour vivre au gré de ses vices. De si impudents mensonges trouvaient le peuple incrédule et le pontife sourd : l'un continuait d'applaudir son pasteur bien-aimé, l'autre poursuivait son œuvre sans faiblir, et, en dépit des clameurs et des obstacles, travaillait à épurer, à recomposer son clergé.

Il n'y eut pas jusqu'aux cénobites, dont il avait partagé la vie, qui ne fussent pour lui une cause de sollicitudes amères et de chagrin. Là aussi il était nécessaire d'intervenir et de réformer, car l'altération du bien est le pire mal. Autant Chrysostome vénérait et louait ces hommes sincères qui, séparés du monde pour être à Dieu et vraiment détachés des intérêts terrestres qu'ils font profession de dédaigner, se consacrent sans regret comme sans réserve aux travaux ignorés et à la sainte philosophie du monastère[1]; autant il avait à dégoût ces intrigants en cilice, faux monnayeurs de la piété, qui demandaient à la religion un manteau pour leurs vices, un passe-port pour leur ambition. Il se vit obligé, non-seulement de les censurer hautement, mais de sévir pour les faire rentrer dans l'ordre : de là, des colères dissimulées, mais profondes et implacables.

L'abus qui le révoltait le plus et qu'il eut plus de peine à déraciner, fut celui des *sœurs adoptives*, contre lequel les conciles eux-mêmes furent plusieurs fois impuissants. On appelait de ce nom de jeunes femmes qui, sous prétexte de charité ou de piété, vivaient sous le même toit avec des hommes consacrés à Dieu par le sacerdoce. On prétendait ne remplir qu'un devoir évangélique vis-à-vis de personnes délaissées, sans parents, sans amis, incapables de gérer leur fortune si elles étaient riches, exposées à mille périls si elles étaient pauvres, à

[1] Sozom., l. 8, c. 9.

qui la faiblesse de leur sexe, les défiances de la loi, les mœurs de l'Orient rendaient une protection nécessaire : protection dont elles défrayaient leurs bienfaiteurs en les déchargeant de mille soins auxquels les femmes sont plus propres, pour leur assurer ainsi, disaient-elles, une plus grande liberté de servir Dieu. Ce genre de vie se nommait *mariage spirituel*. Au fond, c'était bien le mariage, écarté du sanctuaire par la sagesse de l'Eglise, qui s'efforçait d'y rentrer furtivement par la porte de l'hypocrisie sous le masque de la charité : c'était toujours un grand scandale.

Chrysostome l'attaqua dans deux écrits publiés à Constantinople [1], l'un contre les hommes qui s'étaient donné ces fausses sœurs, l'autre contre les femmes qui vivaient avec ces prétendus frères. Son style habituellement large et riche devient ici acéré et amer ; sa douleur indignée parle avec une véhémence qui rappelle la manière de saint Jérôme, tempérée néanmoins par cette abondance de cœur et cette charité qu'il mêle à tout. « Du temps de nos ancêtres, dit-il, on ne connaissait que deux causes pour porter les hommes à demeurer avec les femmes : l'une, ancienne, conforme à la raison et rendue légitime par l'institution de Dieu : le mariage ; l'autre, plus récente, contraire à la loi et inventée par le démon : le concubinage. De nos jours il s'est établi à cet égard un usage nouveau qui n'est fondé sur aucun de ces motifs. L'on voit des hommes qui introduisent chez eux et gardent toute leur vie de jeunes filles, non pour avoir des enfants puisqu'ils assurent qu'ils n'ont avec elles aucun rapport intime, ni pour être complices de leurs débauches, puisqu'ils se disent les gardiens de leur intégrité. Si vous les pressez de donner les raisons d'une telle conduite, ils prétendent en avoir beaucoup ; mais je les défie d'en alléguer une qui soit vraie et honnête [2] ».

Jean démontre facilement le péril et le mal de ces cohabitations, il en réfute les prétextes. « La société d'une femme, dit-il, a en soi, en dehors de toute union légitime ou illégitime, un grand charme... S'il n'en était pas ainsi, braverait-on, pour en jouir, le mépris public et le scandale ? Si mon langage déplaît, je prie qu'on me le pardonne, qu'on ne m'en veuille pas ; je n'ai aucun désir de me faire des ennemis. Certes, je ne suis ni assez misérable ni assez méchant pour vouloir offenser à tort et à travers tout le monde, mais je déplore amèrement que, pour le plaisir que je signale, le nom de Dieu soit blasphémé et le salut des âmes compromis. Oui, cette société a en soi un vif attrait, plus piquant que le mariage même... Le mariage, en effet, qui apaise la concupiscence, produit souvent la satiété ; il entraîne avec lui des douleurs, des sollicitudes, des embarras. Mais l'amour qu'inspire une vierge n'est jamais éteint par la possession..., il est constamment entretenu et toujours plus ardent... Mais, disent-ils, nous pouvons cohabiter avec une femme sans que cela éveille en nous une tentation. Certes, ce sont là des hommes bien heureux ; quant à moi, je voudrais être doué de leur force. Mais pour croire qu'il en existe de pareils, il faudrait qu'on me persuadât qu'un jeune homme, à l'âge où le sang bouillonne dans les veines, vivant sous le même toit avec une jeune femme, assis près d'elle, mangeant avec elle, causant sans cesse avec elle, lui passant et recevant d'elle une foule d'objets (sans compter ces rires inconvenants, ces effusions de joie, ces paroles langoureuses et tant d'autres choses qu'il serait peu honnête de rappeler)..... n'éprouve ni impression mauvaise, ni mauvais désir, comme s'il était étranger à la nature humaine et placé hors de l'atteinte des passions ; voilà, dis-je, ce que je voudrais qu'on pût me persuader........ On se borne à crier après moi, à me traiter d'impudent, à dire qu'en proie aux mêmes faiblesses je cherche à couvrir mes vices en signalant ceux des autres. — Ces vierges, réplique-t-on, sont sans appui, sans famille ; il leur faut un défenseur, un tuteur. — Misérable excuse qui devrait vous faire rougir ! Quoi ! vous parlez de les protéger, et vous ne faites que leur créer des périls. Belle position pour un ecclésiastique : être l'intendant d'une femme et chercher à grossir sa fortune quand on devrait lui recommander le renoncement et la pauvreté !... S'il est vrai que vous ne cédez qu'à la compassion et que la charité seule vous fait agir, je vais vous indiquer un moyen de vous satisfaire, exempt de blâme et plein de mérite. Il y a bien des femmes, en effet, qui ont perdu la vue, que la vieillesse accable, qui sont en proie à diverses maladies et à la misère, la pire des maladies... Informez-vous de celles-là, allez à leur

[1] Socrate (l. 6, c. 3.) a prétendu que Jean écrivit ces deux livres à Antioche pendant son diaconat. Pallade, témoin plus compétent, les présente comme composés tous les deux au début de son épiscopat.
[2] Chrys., n. 1.

recherche: que dis-je? Vous aurez peu de peine à les trouver, car elles sont là sous nos yeux, prêtes à s'attacher à la main qui leur est tendue. Si vous avez de la fortune, dépensez-la pour elles; si vous êtes robuste, aidez-les de vos soins matériels, car elles ont besoin de nombreux secours; il leur faut une demeure, des remèdes, des vêtements, un lit, une nourriture suffisante. N'y en eût-il que dix, voilà de quoi exercer votre charité; mais la ville en est pleine, et vous en trouverez mille et deux mille. Ce sont celles-là qui ont droit à votre pitié : elles sont désolées, elles gisent à terre. Voilà l'aumône, voilà l'humanité, voilà ce qui contribue en même temps à la gloire de Dieu et à la commune utilité de celui qui fait le bien et de ceux qui en sont les objets ou les témoins. Mais si ces infortunées ne vous inspirent que l'horreur, si vous ne recherchez que de belles et jeunes filles, ne couvrez pas une coupable séduction de prétextes menteurs; car vous pouvez tromper les hommes, vous ne saurez tromper ni corrompre le tribunal de Dieu [1].....

« Quelle honte ! poursuit-il: des hommes à qui il a été ordonné de prendre la croix et de suivre le Christ, jettent la croix pour prendre la quenouille. Je ne m'étonne pas de la réputation qui nous est faite de mangeurs, de parasites, de flatteurs, d'esclaves des femmes, puisque, mettant de côté ce que le ciel nous a donné de grandeur, nous l'échangeons contre la servilité et les bassesses de la terre. Nous qui devons porter tous les jours dans nos mains notre vie et notre âme, nous nous sommes réduits au rôle des eunuques, notre existence n'est employée qu'à grossir la fortune des autres au détriment de leur honneur; et nous n'en rougissons pas !... Quel scandale de voir des hommes consacrés à Dieu passer le jour et la nuit au milieu d'une troupe de jeunes filles, non pas seulement sous le même toit, mais dans le même appartement ! Entrez chez eux, vous n'apercevrez çà et là que des souliers de femme, des bandeaux et des ceintures de femmes, des fuseaux, des paniers, des navettes. Suivez-les quand ils sortent, vous les verrez courir de l'orfèvre au parfumeur, du parfumeur au brodeur, au marchand de linge, s'enquérant si le miroir et le flacon de madame, si le linge et les parfums de madame sont prêts, et que sais-je encore ? Car nous en sommes venus là que la toilette d'une vierge est plus recherchée que celle des femmes du monde. N'est-ce pas le comble du ridicule et du déshonneur? Que voulez-vous attendre de pareils hommes? Que peuvent-ils comprendre à la liberté chrétienne? De quelle pensée sérieuse sont-ils capables? Ils ne savent parler que laines et parures. Rien de grand, rien d'utile ne sortira de leur tête. Supposez un lion qu'on a dépouillé de sa crinière, auquel on a coupé ses ongles et arraché ses dents : le fier animal, si terrible naguère, dont un seul rugissement faisait trembler, n'est plus qu'un objet de risée: un enfant s'en moque. Tels ces hommes courbés sous le joug des femmes, enchaînés par leurs séductions; ils ne sont plus que lâches, frivoles, impudents, bavards, abjects, importuns, méprisables, plus semblables par les habitudes de la vie et le caractère à des femmes corrompues qu'à des hommes [1] ».

Chrysostome, après ces vives paroles, retrouve toute sa bonté; et tendant la main à des frères qu'il veut sauver plus que flétrir : «Pesez tout cela, dit-il, et relevez-vous, quoiqu'il soit bien tard, de cette funeste maladie, afin que nous puissions partir d'ici avec de brillantes couronnes et dire au Christ d'une bouche confiante: Pour vous et pour votre gloire nous avons renoncé à ces plaisirs, nous nous sommes arrachés à ces liaisons, et, foulant aux pieds tout attachement et tout préjugé, nous avons préféré vous et votre amour à toutes les choses d'ici-bas. Ainsi, nous nous sauverons nous-mêmes, nous sauverons ces infortunées, nous sauverons ceux aussi pour lesquels nous sommes un objet de scandale, et nous aurons la palme des martyrs. Car celui qui brise par la crainte de Dieu les liens d'une passion dominatrice, d'une ancienne et douce habitude, n'est pas au-dessous du martyr qui supporte courageusement la souffrance. Songez donc à la récompense et montrez-vous plus forts, afin que, la vie écoulée selon la volonté de Dieu, vous puissiez revoir dans le ciel celle dont vous vous séparez sur la terre et, dans une conscience pure, jouir de sa conversation sainte. Car, une fois que les affections sensuelles n'existeront plus, une fois éteinte la concupiscence tyrannique, il n'y aura plus d'obstacle à ce que l'homme et la femme, à l'abri de tout soupçon, vivent dans la même demeure de la vie des anges et des puissances célestes [2] ».

L'intrépide zélateur nous marque lui-même

[1] Chrys., n. 3 et n. 7.

[1] Chrys., ib., passim. — [2] Chrys., n. 13.

qu'il avait pris la plume sous l'impression d'une profonde douleur, sans se dissimuler le moins du monde ce qu'il allait susciter contre lui de colères et de fureurs. Mais, en présence du devoir, les oppositions grandissaient son courage. D'une mansuétude inépuisable, il avait la main de fer pour frapper les vices hypocrites qui cherchent un abri sous l'autel. Il abhorrait l'ambition et l'avarice du prêtre au-dessus de tout. Selon lui, l'Eglise, par une sage dispensation, a voulu épargner à ses ministres tout souci en dehors de leurs pieux travaux, à condition qu'à leur tour, les ministres de l'Eglise rassurés sur les indispensables besoins de la vie se consacreraient en apôtres à l'instruction et à la sanctification des hommes, sans retour sur eux-mêmes, sans aucune vue terrestre, sans autre profit ici-bas que la douce puissance de faire le bien et d'étendre l'empire de la vérité.

En dehors de ce but et de cette mesure, il ne voit qu'opposition malheureuse à l'esprit du sacerdoce, à sa haute mission. Briguer les dignités du sanctuaire, intriguer pour y parvenir, en rechercher les avantages temporels, lui paraît un tel sacrilége, qu'il ne comprend pas que les disciples du Christ puissent s'en rendre coupables et dégrader à ce point la plus sublime vocation. Mais le mal était flagrant; il scandalisait les païens eux-mêmes. La cabale faussait les élections. Des concurrents plus indignes les uns que les autres se disputaient les charges redoutées des Saints. L'ambition, tenant lieu de mérite, jetait dans l'Eglise une foule de choix déplorables. La certitude et la multiplicité de ces désordres désolent le cœur sacerdotal de Chrysostome et arrachent à sa douleur, même du haut de la chaire, même devant un clergé qui l'écoute en frémissant, des paroles comme celles-ci :

« Telle est notre conduite, que nous sommes pour le peuple comme si nous n'étions pas. Songeons-nous à déclarer la guerre à ceux qui oppriment les pauvres? Prenons-nous en main la défense du troupeau? Nous l'égorgeons, nous le dévorons. Au lieu de veiller et de se dévouer, les évêques songent à jouir de leur position. Les consuls et les préfets ne reçoivent pas plus d'hommages qu'eux. Se présente-t-il à la cour? l'évêque passe le premier. Ainsi, tout a péri, tout s'est corrompu. Je le dis, non pour vous humilier en public, mais pour réprimer une coupable ambition. Prêtre ambitieux, réponds-moi : je suppose que tes intrigues aient réussi, qu'elles aient fait de toi ce que tu voulais être; à qui te présenteras-tu de ceux qui te connaissent, qui savent par quels moyens tu es parvenu? Oseras-tu regarder en face celui qui t'a prêté son appui, le complice de tes manœuvres? Où sera ton excuse? Souviens-toi de Simon. Qu'importe que tu ne donnes pas d'argent, si au lieu d'argent tu prodigues tes caresses, si tu cherches à suborner? Il fut dit à Simon : *Péris, toi et ton argent!* A toi, l'on te dira: Péris, toi et ton ambition ; car tu as cru que l'intrigue humaine pouvait obtenir le don de Dieu[1] ».

Sans doute le scandale était grand puisque le sage pontife se croit obligé de jeter un tel blâme sur le sacerdoce, en présence d'un auditoire laïque, peu disposé à l'indulgence, souvent même si injuste. Gardons-nous toutefois d'exagérer la portée de ses plaintes. Si l'ambition se montrait dans le sanctuaire, si l'intrigue altérait et troublait les élections, si des prélats mondains exploitaient au profit de leur vanité une position qui leur était faite dans l'intérêt des âmes, de nombreux exemples de désintéressement, de piété sincère, de dévouement apostolique descendaient de ces chaires épiscopales profanées quelquefois par des pontifes indignes, mais illustrées le plus souvent par la science unie aux plus hautes vertus. De magnifiques réalisations de l'esprit chrétien attestaient au monde sa puissance immortelle, et consolaient l'Eglise des malheureuses défaillances de quelques-uns de ses ministres. La foi des Basile, des Athanase, des Grégoire, des Ambroise, rayonnait au loin et suscitait de nombreux émules de leur pureté, de leur courage, des saintes immolations de leur vie. Jean put le constater avec bonheur au milieu des tristes épreuves qui ne tardèrent pas à l'assaillir; et l'historien païen, Marcellin, qui relève avec complaisance les faiblesses des chrétiens, n'hésite pas à reconnaître qu'ils comptaient alors parmi eux un grand nombre d'hommes recommandables par la modestie, la noblesse et l'austérité de leurs mœurs. Innocent I[er] sur la chaire de Rome, son prédécesseur Anastase, pontife d'une riche pauvreté, suivant l'expression de saint Jérôme[2], Martin à Tours, Aurélius à Carthage, Honorat à Lérins, Gaudentius à Brescia, Chromatius à Aquilée, Delphinius à Bordeaux, Paulin à Nole, Vénérius à Milan, les sublimes solitaires de la

[1] Chrys., sur les Act., *in fin Hom.* 3. — [2] S. Hier. *ep. ad Demetr.* t. 1, p. 795.

Palestine et de l'Egypte, une multitude d'autres, faisaient la gloire du Christianisme et l'admiration du monde. Le sanctuaire était desservi par des hommes, non par des anges ; mais, quelles que fussent les fautes reprochées alors à quelques-uns de ces hommes, jamais le sacerdoce n'avait tenu plus haut, d'une main plus ferme, le drapeau divin de la Croix ; jamais il ne fut donné à la terre d'écouter de plus purs enseignements, d'admirer de plus belles vertus.

Quant aux abus signalés par Chrysostome, il les attribue, pour la plus grande part, à une cause générale : la cupidité. Avec saint Augustin[1], il regrette la pauvreté des temps primitifs, alors que la charité des fidèles était le seul trésor du sacerdoce ; et plus d'une fois il redit à Constantinople ce qu'il avait dit à Antioche :

« L'Eglise possède des champs, des chariots, des mulets, mille autres choses de ce genre : c'est votre dureté qui en est cause. Il était préférable que tout cela restât dans vos mains, et que votre affection pour elle fût son unique richesse. L'état actuel entraîne deux résultats déplorables ; car il vous prive de tout mérite, et il condamne les ministres de Dieu à s'occuper de choses qui ne les regardent pas. Est-ce qu'au temps des Apôtres l'Eglise ne pouvait pas avoir des maisons et des champs ? Pourquoi les vendre et en distribuer le prix ? Parce que c'était mieux. Vos pères, craignant que l'amour des biens de la terre, qui s'accroît toujours parmi vous, n'exposât les veuves, les orphelins, les vierges à mourir de faim, ont arrangé les choses comme elles sont aujourd'hui..... Mais voilà le sacerdoce qui ressemble à une administration séculière. Renversement déplorable ; car, si le prêtre et le laïque sont également absorbés par de grossiers intérêts, qui apaisera Dieu ? C'est pourquoi nous n'osons plus ouvrir la bouche, parce que l'Eglise ne diffère en rien du monde. N'avez-vous pas lu que les Apôtres refusaient même de distribuer l'argent qu'ils ne devaient pas à leur travail ? Et aujourd'hui, les évêques sont pis que des procureurs et des marchands ; et quand il leur faudrait se dévouer au soin des âmes, ils sont condamnés aux mêmes sollicitudes que des percepteurs d'impôts, des contrôleurs, des banquiers..... Ainsi, votre inhumanité nous a rendus ridicules ; puisque nous quittons tout, prières, prédication, saints exercices, pour passer notre vie en querelles, en procès avec les marchands de blé, de vin et autres. Les prêtres ne sont plus connus que par des désignations qui les confondent avec les laïques ; tandis que, suivant l'institution des Apôtres, leurs titres leur devraient venir du secours qu'ils portent aux opprimés, du soin qu'ils donnent aux orphelins, de la protection qu'ils accordent aux vierges et aux veuves. C'est là, en effet, la fonction du prêtre, et non d'administrer des terres et des maisons[1] ».

Les plaintes de Chrysostome se retrouvent sur les lèvres de tous les Saints. Faut-il en conclure qu'ils refusent à l'Eglise le droit d'avoir des biens temporels ? Mille passages de leurs écrits protestent contre une pareille induction[2]. Pouvaient-ils blâmer Jésus-Christ recevant les oblations des fidèles, qu'il réunit en un pécule commun administré par un des siens ? Pouvaient-ils blâmer les Apôtres aux pieds desquels les premiers Chrétiens versaient des sommes considérables ? A coup sûr, de si sages esprits ne pouvaient méconnaître que l'Eglise est une institution visible, destinée à agir dans un monde à la fois physique et spirituel, et qu'elle a besoin, pour atteindre son but, de moyens d'action terrestres, c'est-à-dire du droit d'acquérir et de posséder des biens temporels. Aussi, tout en condamnant dans les clercs une cupidité déshonorante, ils s'élèvent avec force contre la jalousie des laïques qui reprochent au sacerdoce ses prétendues richesses[3]. Mais, profondément pénétrés de la sainteté de leur ministère, ce qui les afflige surtout, ce sont les abus qui s'introduisent dans le sanctuaire et affaiblissent l'autorité morale du clergé. Tout entiers au salut des âmes, ils regrettent le temps qu'il faut leur ravir pour des intérêts très-inférieurs. Saint Augustin, dit Possidonius, eût voulu ne vivre que des oblations des fidèles ; et, les voyant jaloux de l'Eglise, il les invitait à reprendre les biens qu'elle avait reçus de leurs pères et à les administrer eux-mêmes. Les gens d'Hippone, ajoute le pieux narrateur, n'y consentirent jamais[4]. D'autres ont été moins délicats... Ils ont pris ce qu'ils n'avaient pas donné. Mais si, en dépouillant l'Eglise, ils croient l'asservir, leur erreur est grande. Jésus portait un manteau de pourpre sur ses épaules ; il tenait un sceptre de roseau dans ses mains, quand

[1] Possidon., *in vit. S. Aug.*, c. 23.

[1] Chrys., sur S. Math., *Hom.* 85, n. 3 et 4.
[2] S. Aug. *in Evang. Joann. tract.* 62. *De oper. monach.*, c. 5, *In Ps.* 126. S. Hier. *ad Heliodor., de vit. eremit. Ad Nepot. de vit. cleric. In Malach.*, c. 3. — [3] Chrys., sur l'ép. aux Philip., *Hom.* 9, sur l'ép. à Tit., *Hom.* 1. — [4] Possid., in *Vit. S. Aug.*, c. 23.

une vile soldatesque se prosternant dérisoirement à ses pieds tournait en ridicule ses titres augustes de Prophète et de Roi; il était nu sur le gibet et n'avait à son front qu'un diadème d'épines, quand son dernier soupir ébranlait et sauvait le monde.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME.

La femme chrétienne. — Institution des diaconesses. — Colléges de vierges et de veuves. — Réformes introduites par Chrysostome. — Nicarète. — Silvine. — Sa famille. — Nébridius. — Lettre de saint Jérôme. — Pentadie. — Timasius. — Lettre de Jean. — Olympiade.

La première conquête du spiritualisme chrétien, son premier autel peut-être, ce fut le cœur de la femme. D'une organisation plus délicate, d'une sensibilité plus exquise, moins enchaînée que l'homme aux grossiers intérêts de la vie présente, la femme est aussi plus accessible à la voix du monde supérieur. Sur des ailes plus fragiles, elle s'élève plus haut; dans sa nature même il y a du surnaturel. Faible et d'une invincible énergie, mobile et portant la constance jusqu'à l'héroïsme, inclinée au plaisir et capable des plus hautes immolations, frivole et sublime, Dieu a plus d'écho dans son cœur, plus de place dans son existence; elle est plus vivement attirée vers l'éternel et l'infini; on dirait, parfois, qu'elle a voulu combler de vertus et d'amour la distance infranchissable qui sépare la créature du Créateur. Son intelligence moins exercée, d'une trempe moins forte, d'une portée moins vaste, saisit plus vite, et comme d'inspiration, ce qui est grand, ce qui est beau, ce qui est divin, et s'y attache avec ardeur. La vérité, en tombant dans son âme, y devient passion, enthousiasme, courage; elle y brille moins, elle y brûle davantage; et pour en communiquer le trésor, pour en préparer le triomphe, pour en étendre l'empire, rien ne coûte à la femme qu'elle a pénétrée d'un de ses rayons; rien ne l'arrête, ni le sacrifice de la fortune, ni celui de la vie. Aussi, dans les révolutions morales de l'humanité, une part considérable d'influence échut toujours au sexe le plus faible mais le plus dévoué; il fut souvent la poésie, l'éloquence, la flamme propagatrice de la doctrine. On le vit bien à l'origine du Christianisme, dont la cause, embrassée par les femmes avec une sainte ivresse, recruta dans leurs rangs d'admirables et innombrables martyres. Depuis Madelaine jusqu'à la mère de Constantin et à la femme de Clovis; depuis Lydie, la marchande de pourpre de Tyatire, jusqu'à Paule et à Mélanie, elles furent toujours les protectrices zélées, les apôtres modestes, mais actifs et intrépides des idées chrétiennes dont leur vie était la plus touchante réalisation. Leur sang noblement prodigué, leurs douces et pures vertus, leur charité infatigable et tendre, contribuèrent puissamment au triomphe de l'Evangile, que d'autres enseignaient et glorifiaient par la parole et par la plume, qu'elles faisaient aimer et goûter par leurs exemples. Par elles, il devint la vie des familles, avant d'être la loi du monde; leurs pieuses mains ajoutèrent d'inestimables joyaux à la couronne de Jésus-Christ.

Filles d'Eve et de Marie, déchues dans l'une, transfigurées dans l'autre, héritières des faiblesses et de l'anathème de celle-là, de la grâce et des bénédictions de celle-ci, portant au front et dans le cœur un reflet des divines splendeurs de la mère de Dieu, deux vertus furent surtout leur glorieux apanage : la virginité et la charité. Mais la virginité, dont le céleste lis fut cultivé avec tant d'amour par beaucoup d'entre elles, loin d'être stérile pour le monde, y devint l'instrument le plus fécond de la charité. En fermant le cœur à une passion exclusive, elle l'ouvrait à un sentiment plus vaste, et répandait sur l'humanité ce que la nature absorbe dans une famille : du trésor fragile d'un seul elle faisait le trésor divin de tous. La sympathie pour les pauvres, pour les affligés, pour les malheureux se développa dans le cœur des femmes avec le sentiment de la prière et la pureté. Plus elles se vouèrent à Dieu, plus elles prodiguèrent aux hommes les preuves d'une

charité qu'elles savaient rendre aussi puissante que délicate; leur dévouement ne connut pas de limite. Toutes les misères eurent leur service, toutes les agonies leur ange consolateur; les bienfaits dont elles couvraient le monde attirèrent plus d'adeptes au Christianisme que des milliers de prodiges. N'étaient-elles pas, d'ailleurs, l'un de ses prodiges les plus beaux?

L'Eglise, qui comprit tout d'abord le merveilleux secours que lui apportait la sainte ambition des femmes chrétiennes, l'encouragea et l'employa avec autant d'habileté que de bonheur. De là, l'institution des diaconesses, qui remonte au temps des Apôtres et rendit des services éminents. Complément précieux du sacerdoce, ces humbles et ferventes créatures, consacrées à l'autel et aux pauvres, étaient chargées d'instruire les catéchumènes de leur sexe, de les présenter au baptême, de guider leurs premiers pas dans la vie de Dieu. A l'église, les jours de synaxe, elles veillaient sur le côté de l'enceinte réservé à leur sexe, assignant les places, faisant observer le silence, recommandant la modestie; mais leur grande fonction, c'était la visite des malades, l'éducation des orphelins, la distribution des aumônes, et tous ces détails de la charité auxquels l'évêque et les diacres ne pouvaient pourvoir avec autant de bienséance ni d'efficacité. Les distinctions dont elles étaient l'objet n'altérèrent jamais la modestie de leur dévouement; elles se donnèrent elles-mêmes le nom de *servantes*, préféré par leur piété aux titres honorables que le respect public aimait à leur décerner. Choisies entre les veuves et les vierges dont les antécédents offraient les gages les plus incontestables de sagesse et de charité, et que leur âge rendait vénérables, leur promotion, résultat d'un mûr examen, avait lieu solennellement au pied de l'autel, pendant les saints mystères, sous la présidence du pontife, qui leur imposait les mains et leur mettait l'anneau au doigt, l'étole au cou, symboles d'une dignité sainte et du pouvoir qu'elles partageaient avec les diacres. Elles portaient un habit distinctif, et faisaient partie du clergé [1].

Le nombre des diaconesses attachées à chaque église devait être considérable, puisqu'une loi de Justinien le limite à quarante pour la grande église de Constantinople. Mais leur direction, celle des vierges et des veuves consacrées à Dieu au sein desquelles on les recrutait, étaient la partie la plus délicate et la plus méritoire de l'administration des évêques. « Ils avaient besoin d'une grande patience, dit Fleury, et d'une grande discrétion pour gouverner toutes ces femmes, pour maintenir les diaconesses dans la sobriété et l'activité nécessaires à leurs fonctions, mais difficiles à leur âge; pour empêcher qu'elles ne devinssent trop crédules ou qu'elles ne fussent inquiètes, curieuses, malicieuses, colères et sévères avec excès. Il fallait prendre garde que, sous prétexte du catéchisme, elles ne fissent les savantes et les spirituelles; qu'elles ne parlassent indiscrètement des mystères, ne semassent des erreurs et des fables; qu'elles ne fussent parleuses et dissipées. Il fallait encore bien de la charité pour guérir et supporter les défauts des autres veuves et des autres femmes, comme la tristesse, la jalousie, l'envie, les médisances, les murmures contre les pasteurs mêmes, enfin tous les maux qui suivent ordinairement la faiblesse du sexe et de l'âge ». Le mérite supérieur du grand nombre, le bien qu'elles faisaient, la pureté de leurs intentions, leurs vertus touchantes qui les égalaient aux plus grands Saints, n'empêchaient pas ces misères inhérentes à la nature humaine, et que l'évêque avait pour mission de combattre et de prévenir.

Chrysostome, dès ses premiers écrits [1], avait signalé ce devoir comme un grand écueil de l'épiscopat; aussi l'aborda-t-il avec ce mélange de prudence et de force qui caractérisa toujours son ministère. Là aussi il avait des vérités sévères à faire entendre et de grandes réformes à opérer; là aussi il trouva avec de précieuses consolations une source d'épreuves cruelles. Que de fois, dans son pieux et brillant langage, il avait loué ces jeunes filles, à peine âgées de vingt ans, et surpassant « déjà les hommes par leur courage, lesquelles, élevées à l'ombre, sur des lits voluptueux, au milieu des roses et des parfums, vêtues de linge plus fin que leur corps, entourées de servantes et n'ayant d'autre souci que de se parer et se couvrir d'or, quand une fois la flamme du Christ les a touchées, ont tout quitté, le faste et le plaisir, tout oublié, leur âge et leur éducation, et se sont jetées en athlètes au milieu des plus âpres combats, se condamnant elles-mêmes à une vie si austère qu'elles ne portent plus que de rudes

[1] Chard., Hist. des sacr. t. 5. p. 266; Fleury, Mœurs des Chr., c. 27; et Hist., l. 11, § 22.

[1] Chrys., liv. du Sacerd.

cilices, que leurs pieds délicats ne sont plus protégés par aucune chaussure, qu'elles passent la nuit sur des nattes grossières et souvent même sans se coucher, ne mangeant qu'une fois par jour, vers le soir, non du pain ni des légumes frais, mais de la farine bouillie, des fèves, des olives, des figues, occupées sans cesse à filer ou à des travaux plus rudes que ceux des esclaves, chargées qu'elles sont de soigner les femmes malades, de porter leurs lits, de laver leurs pieds, de faire leur cuisine! Voilà, disait-il, ce que peut le feu du Christ! Voilà comment l'intrépidité de l'âme l'emporte sur la nature! Mais, ajoutait-il, en se tournant vers les hommes, je ne demande de vous rien de semblable, puisque vous êtes décidés à vous laisser vaincre par des femmes [1] ».

Autant il avait de sympathie et d'éloges pour la vertu sincère, autant il éprouvait le besoin d'écarter d'elle l'alliage fatal de la vanité, de la mollesse, de l'hypocrisie, cette piété fausse qui portait jusque dans le sanctuaire les misères et les petitesses du monde. Prêtre d'Antioche, il se plaignait que le désir de plaire, une indigne coquetterie, eussent envahi la profession la plus sainte, et que les épouses du Christ, en présence de ses autels, fussent occupées de composer leur démarche, d'ajuster leur voile, et, même sous la bure, de faire valoir leur taille et leur beauté. « Il n'y a plus moyen, s'écriait-il, de distinguer une vierge chrétienne d'une courtisane. Des femmes que l'on devrait vénérer dans le temple, comme si elles descendaient du ciel, n'y sont plus qu'un objet de mépris, et celles du monde les tournent en ridicule [2] ». Mais, investi de la responsabilité et du pouvoir d'évêque, il ne se borna plus à déplorer, il voulut extirper ces abus. Les colléges des vierges et des veuves attirèrent son attention autant que le clergé; il interrogea une à une toutes les femmes vouées à Dieu, et s'enquit sérieusement de leurs sentiments et de leur conduite. Plusieurs avaient conservé des habitudes mondaines et sensuelles; « il les exhorta à quitter toutes ces recherches de bains, de parfums, de toilette, pour embrasser la pénitence et le jeûne, ou à se marier au plus tôt, afin que leur vie dissipée ne compromît pas aux yeux des hommes la sainteté de la loi de Dieu [3] ».

S'adressant plus spécialement aux veuves, même à celles qui n'avaient pas renoncé au monde, il leur rappelle, en public aussi bien qu'en particulier, les devoirs et les bienséances de leur position. « Que faites-vous, leur disait-il, est-ce qu'en dépit de l'âge vous voulez rajeunir? Il vous sied bien de porter ces frisures au front comme des femmes perdues, tendant ainsi des piéges à ceux qui vous fréquentent, et couvrant de confusion celles de votre qualité qui ont plus de pudeur que vous! »

Ces hardiesses apostoliques devaient lui attirer et lui attirèrent, en effet, de grandes inimitiés. Parmi les femmes de la cour, plusieurs et en particulier trois veuves riches et puissantes, Marsa, Eugraphie, Castritie, se crurent désignées dans ses discours, et lui vouèrent une haine implacable, qui devint l'un des pivots et le plus actif agent des intrigues qui aboutirent à son exil. Chrysostome remplissait son devoir, et le bruit qui se faisait autour de lui ne montait pas jusqu'à sa conscience.

Mais, s'il rencontra aux pieds des autels des femmes indignes de leur vocation, d'autres en grand nombre consolèrent sa vie et ajoutèrent à sa gloire. Nicarète, Procula, Pentadie, Salvine, quelles grandes figures groupées autour de sa chaire pontificale! Jamais peut-être tant de fleurs de sainteté n'étaient écloses simultanément à la voix d'un homme! Nées dans l'opulence, ces illustres Chrétiennes avaient consacré aux pauvres leur fortune et leur vie. La Providence, qui voulait les associer à la gloire de Chrysostome, les associa d'abord à ses douleurs. Brisées par le même orage, en butte aux mêmes haines, elles conservèrent une inébranlable fidélité au saint pasteur, leur guide et leur oracle, dont l'affection, pieux rayon de l'amour de Dieu, se traduisait dans leur vie par les plus nobles vertus.

Nicarète était de Nicomédie; sa haute naissance et sa grande fortune ne l'avaient pas empêchée de se vouer à Dieu dès sa jeunesse. Elle ne vécut que pour lui : le ciel fut sa seule pensée; la charité, sa seule passion. Tout en elle respirait la dignité et la sainteté. Sozomène, qui l'avait connue, assure que personne ne lui fut comparable en modestie, en sagesse, en grandeur d'âme; aucun événement d'ici-bas n'abattit son courage, n'altéra sa sérénité. Dépouillée de ses biens par un caprice de la cour, elle supporta sans peine la pauvreté, et sut y trouver de quoi secourir une foule d'indigents. Telle était son humilité, que, malgré

[1] Chrys., *Hom.* 13, sur l'ép. aux Eph., n. 3. — [2] *Id.*, *Hom.* 8, n. 2, sur la Ire à Timoth. — [3] Pall., dial., c. 5.

les instances réitérées du pontife, elle refusa la présidence du collége des vierges et même le simple titre de diaconesse; elle n'en fut pas moins la servante empressée de tous les malheureux. Sa compassion ingénieuse lui faisait découvrir des moyens inattendus de soulager les pauvres malades; et, Dieu daignant bénir ses heureuses inventions, on la réclamait de toutes parts comme le meilleur des médecins, on implorait sa visite comme une grâce, on lui demandait des miracles. Le vrai miracle, c'était sa charité qui prenait toutes les formes pour consoler toutes les douleurs et ne fit défaut à aucune; cependant l'humble fille de Dieu ne cherchait qu'à dérober au public ses vertus et le bien qu'elle faisait. La persécution qui fondit sur les amis de Chrysostome ne pouvait épargner cette noble et sainte existence : ordre lui fut donné de quitter Constantinople; elle mourut dans l'exil [1].

Salvine, d'autres disent Silvine, appartenait à cette vieille et grande famille des rois de Mauritanie, terrible et fatale aux Romains, et destinée à finir si tragiquement. Firmus et Mazéca, ses oncles, levèrent l'étendard contre Rome; mais, trahis et vaincus, ils se donnèrent la mort de leurs propres mains pour ne pas la recevoir des mains du vainqueur. Gildon, son père, dont les historiens romains nous font un horrible portrait, porta les armes contre ses frères et obtint à ce prix le gouvernement de l'Afrique; il en fut quelque temps le maître plutôt que le gouverneur. Théodose, peu rassuré sur la fidélité de cet homme intrépide, mais ambitieux et fourbe, crut l'enchaîner à l'empire en mariant Salvine avec Nébridius, fils d'une sœur de Flacilla, jeune homme d'une haute distinction, qu'il aimait beaucoup et qu'il avait fait élever avec ses propres enfants. Cette combinaison réussit assez bien, et tant que vécut le grand empereur, l'Afrique resta calme. Mais il était mort à peine depuis trois ans, que Gildon, secrètement encouragé par Eutrope, secoua le joug abhorré de sa race, et recommença contre Rome l'ancienne et terrible lutte de l'indépendance. Battu par Mascizel, son frère, et tombé au pouvoir de ses ennemis, il n'échappa que par le suicide au supplice qui l'attendait. De son côté, le malheureux Mascizel, dont les deux fils avaient été massacrés par leur oncle Gildon, ne jouit pas longtemps de sa gloire sinistre; car invité par Stilicon à une fête de famille dans sa villa près de Milan, il fut saisi par les gens de son hôte, pendant une promenade à cheval, et noyé sous les yeux du traître qui avait commandé sa mort et riait aux éclats.

C'est alors que saint Augustin écrivait : « L'incertitude des choses de ce siècle est si grande, on voit si souvent tomber les princes de la terre, que ceux qui mettent en eux leur espérance y trouvent plutôt leur ruine [1] ».

La femme de Gildon était une sainte; elle se retira près de sa fille, à la cour d'Arcadius. Mais déjà Salvine avait été soumise à une douloureuse épreuve. Nébridius était mort à la fleur de l'âge et au plus beau d'une brillante carrière, laissant à sa veuve désolée deux enfants très-jeunes, un fils et une fille. Saint Jérôme, qui ne connaissait pas Salvine, mais qu'une ancienne amitié liait à son beau-père, lui écrivit une lettre de consolation et de direction. Il s'étend avec complaisance sur les vertus de Nébridius. Uni à son épouse au sortir d'une jeunesse calme et pure, ni le baudrier, ni le manteau militaire, ni la foule des serviteurs et des gardes ne purent altérer la simplicité de son âme; il trouva dans les dignités qui allaient au-devant de lui, dans son opulence sans cesse accrue par les largesses impériales, le moyen de répandre plus de bienfaits et d'alléger plus d'infortunes. Quelle veuve s'était adressée à Nébridius sans avoir obtenu son appui? Quel orphelin n'avait trouvé en lui un second père? A lui les évêques de l'Orient adressaient les prières de tous les malheureux, les suppliques de tous les opprimés. Ses demandes à l'empereur n'eurent jamais d'autre objet que des abus à redresser, des pauvres à secourir, des captifs à racheter, des malheurs et des injustices à réparer. Le prince aimait à exaucer un solliciteur si noblement désintéressé, et la grâce accordée à un seul faisait le bonheur d'un grand nombre.

« Dans un petit cercle de jours il a renfermé une longue vie. A sa place, poursuit l'éloquent solitaire, nous avons des enfants délicieux. Sa femme, héritière de sa piété, est un trésor. Le petit Nébridius rappelle son père tout entier. Ce sont ses yeux, ce sont ses traits, c'est sa démarche. Une étincelle de l'énergie paternelle brille dans le fils, et la similitude de mœurs éclatant à travers le miroir de la chair nous montre une grande âme dans une petite poi-

[1] Sozom., l. 8, c. 23.

[1] S. Aug., *Enarrat in psalm.* 15, v. 2.

trine. Sa sœur est une corbeille de lis et de roses. Elle a le visage de son père, avec plus de beauté, et ressemble si bien à sa mère, que vous voyez dans un même corps les deux auteurs de ses jours. Elle est si douce, si ravissante, que tous ses proches se la disputent. L'empereur ne dédaigne pas de la tenir dans ses bras. L'impératrice prend plaisir à la serrer contre son sein. Chacun à l'envi l'attire à soi ; elle se pend au cou et folâtre aux mains de tout le monde. Babillarde et balbutiant encore, ce balbutiement même la rend plus aimable. Tu as donc, Salvine, un dédommagement à l'absence de Nébridius. Pour un époux que Dieu t'a pris, il t'a donné deux enfants. Le nombre de l'amour s'est accru. Rends au fils ce que tu devais au père. Ce ne sera pas un petit mérite devant le Seigneur de bien élever tes enfants [1] ».

Puis le saint homme trace à la veuve affligée les règles d'une vie chrétienne, et, avec une singulière énergie de langage, il la détourne des secondes noces, l'exhorte à se consacrer à Dieu, à veiller sur sa réputation, fleur délicate qu'un souffle ternit, à s'entourer de personnes sages, à préférer le jeûne aux plaisirs, à méditer sans cesse les livres saints. Ces conseils rudement donnés, furent ponctuellement suivis. Pallade nous apprend que Salvine honora son veuvage par la dignité de ses mœurs et de hautes vertus. Dès que ses devoirs de mère le lui permirent, elle quitta la cour, se dévoua tout entière au service des pauvres, devint diaconesse de la grande église de Byzance, et mérita, par son humilité profonde et sa charité sans bornes, la vénération affectueuse de Chrysostome.

Pentadie était la veuve d'un général illustre et malheureux. Timasius, en effet, avait pris une part glorieuse aux victoires de Théodose sur les Barbares dans la Macédoine et la Thessalie, et surtout à sa guerre contre Eugène. Vaillant soldat, homme de bien, cœur généreux, il jouissait de la confiance absolue de l'empereur et d'une immense considération à la cour et dans l'armée. Consul dès l'an 389, ses services, sa fortune, ses vertus, sa renommée en faisaient un des personnages les plus importants de l'empire ; c'était assez pour lui mériter la haine d'Eutrope et la mort. Accusé, sur de fausses pièces, d'avoir aspiré à la pourpre, il fut exilé, avec son fils Syagrius, dans le désert de Lybie, et tous les deux y périrent misérablement [1]. La haine de l'eunuque, mal assouvie par ce double holocauste, s'acharna sur l'épouse et la mère de ses victimes ; et Pentadie, vouée aux fureurs du monstre, ne put s'y dérober qu'en se réfugiant aux pieds des autels. Pour l'en arracher, Eutrope enleva aux églises le droit d'asile, et ordonna de chasser immédiatement du sanctuaire du Christ tous ceux qu'il abritait pour les livrer au glaive de la loi, c'est-à-dire à ses propres et hideuses vengeances [2]. La protection du Ciel et le courage de Chrysostome sauvèrent de ce péril inattendu la veuve de Timasius. De ce jour, elle se consacra à Dieu et aux pauvres, et devint diaconesse de Constantinople. L'illustre pontife professait une profonde admiration pour cette noble femme au grand caractère, qui unissait à la modestie la plus touchante, à la charité la plus dévouée, l'âme la plus forte qui puisse être formée à l'école du malheur et de la foi. Proscrit, il lui écrivait fréquemment du fond de son exil pour la féliciter de son courage et lui recommander ses amis persécutés. « Je connais, lui mandait-il, la grandeur et l'élévation de votre âme, calme au milieu de la tempête, inébranlable aux flots courroucés. La renommée de vos vertus s'est étendue jusqu'aux limites du monde, et de loin même votre exemple est un encouragement pour tous ceux qui aspirent à la piété. Quelle est donc la cause de votre silence ? Je ne saurais le dire ; mais je vous prie de ne pas me laisser sans nouvelles de votre santé et de votre maison, afin que, malgré la distance qui nous sépare et l'horreur de ma solitude, je puise dans vos lettres une précieuse consolation... Gardez-vous de quitter la ville, lui écrivait-il encore ; car vous êtes l'appui de vos concitoyens, l'asile, le port, le boulevard de tous ceux qui sont persécutés. Là, chaque jour vous recueillez des trésors de grâce, et votre dévouement héroïque est l'édification de tous ceux qui le connaissent. D'ailleurs, ajoute-t-il sur le ton d'un père, la saison est mauvaise, et vous savez combien délicate est votre santé. Promettez-moi de ne pas bouger de là par un temps pareil, et daignez m'écrire souvent [3] ».

D'autres Saintes, Adolie, Amprucla, Cartérie, Asyncritie, Calcidie, entouraient Chrysostome, recherchaient ses conseils, et justifiaient par leurs vertus la sagesse de sa direction. Mais

[1] S. Hier., *ad Salv. ep.* 85.

[1] Sozom., l. 8, c. 7 ; Zosim., l. 5 ; Claud., *in Eutr.*, l. 1. — [2] Sozom., *ibid.*; Socr., l. 6, c. 5. — [3] Chrys., lettre 104.

dans le chœur nombreux de ces femmes d'élite, auxquelles il fut lié par une affection noble et pure pieusement cultivée jusqu'à la mort, et qui n'était qu'une charité plus tendre fondée sur une estime plus haute, Olympiade occupa toujours et mérita le premier rang. « Il n'y a guère eu d'exemple, dit Tillemont, au IVe et au Ve siècle de l'Eglise, d'une veuve plus célèbre en sainteté et en aumônes, et plus honorée par les Grecs et par les Latins que celui de la fameuse Olympiade. Elle a été à Constantinople ce que sainte Marcelle a été à Rome, et les deux Mélanie avec sainte Paule à Jérusalem [1] ». On peut ajouter qu'elle eut, au-dessus de ces illustres saintes, le glorieux privilége d'être persécutée et presque martyrisée pour la cause de la vérité et de la justice : c'est-à-dire pour la cause de l'Eglise et de Jésus-Christ.

Nièce de cette Olympiade, qui, fiancée d'abord à l'empereur Constance, épousa plus tard Arsace, roi d'Arménie, elle unissait à une grande fortune une illustre naissance. Belle, aimable, spirituelle, familière avec toutes les sciences du temps, douée d'une âme grande, forte, supérieure à tous égards, elle avait été élevée par une femme admirable, la sœur de saint Amphiloque [2]. Grégoire de Nazianze, dans sa courte apparition à Constantinople, s'occupa d'elle et compléta son instruction ; il l'appelle son Olympiade et se regarde lui-même comme son père [3]. Toute jeune encore on la maria à Nébridius, intendant du domaine particulier sous Théodose et préfet de la ville impériale. Sa piété était déjà si célèbre, que plusieurs évêques pour l'honorer voulurent assister à son mariage. Grégoire y fut invité ; mais empêché par la goutte, il s'excusa par une lettre charmante. « Je serai, dit-il, présent à la fête d'esprit et de cœur pour joindre les mains des deux époux dans la main de Dieu ». Il adressa même à la jeune fiancée un petit poëme [4], où, dans un style qui unit l'élévation à la grâce, il lui donne de sages conseils pour vivre heureusement et saintement sous la loi du mariage. Les vœux aimables qui terminent cet envoi ne furent pas exaucés : il y avait à peine vingt mois qu'Olympiade était mariée, quand Nébridius mourut et la laissa sans enfants. De pieux biographes, ses contemporains, assurent qu'elle était restée vierge dans le mariage, et n'avait eu en réalité d'autre époux que le Verbe divin [1].

Sa beauté, son esprit, sa fortune entourèrent son veuvage de prétendants ; elle n'en accueillit aucun. A l'empereur Théodose, qui voulait la marier avec un riche espagnol, son proche parent, elle répondit : Si Dieu eût voulu que je vécusse avec un homme, il ne m'aurait pas ôté le premier. Cette réponse déplut à l'autocrate, qui ne savait pas encore tout ce qu'il y avait de sainte énergie dans cette jeune âme. Il ordonna que ses biens, jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'âge de trente ans, fussent mis sous le séquestre et administrés par le préfet de Constantinople ; et celui-ci usa de son pouvoir avec tant d'arbitraire et de violence, que la noble veuve n'avait pas même la liberté d'aller à l'église ni de converser avec un évêque. On espérait l'amener, par la fatigue et le dégoût, à l'idée du mariage. Olympiade subit, sans se plaindre, cette odieuse tyrannie, et s'affermit d'autant plus dans ses généreuses résolutions. Elle écrivit à Théodose : « Je te rends grâce, Seigneur, car, en me déchargeant du lourd fardeau de mes affaires, tu m'as montré la sollicitude, non d'un empereur, mais d'un évêque. Tu me rendras un plus grand service encore en faisant distribuer mes biens aux pauvres et aux églises. C'est ce que j'aurais fait moi-même, si je n'avais redouté la vaine gloire qui s'attache à ces sortes de distributions ; et d'ailleurs le souci des biens de la terre m'eût fait négliger les richesses véritables qui sont les spirituelles et divines ».

Théodose revint à Constantinople après la défaite de Maxime. La fermeté d'Olympiade, son grand caractère, ce qu'il apprit de sa vie recueillie et sainte, lui firent une vive impression ; il retira les ordres donnés au préfet, et rendit à la jeune veuve la jouissance de ses biens et sa liberté : elle avait alors vingt-trois ans. Dès ce moment, sa charité, affranchie de toute entrave, prit un essor immense. Vêtue avec une modestie qui tenait de la pauvreté, elle visitait les orphelins, les veuves, les prisonniers, les malades, qu'elle aimait à servir de ses propres mains. Tout indigent éprouvait sa compassion tendre et libérale au-delà de toutes les bornes. Prodigue aux autres, avare pour elle-même, refusant à sa santé délicate les plus légitimes soulagements, elle ne s'occupait de son corps que pour l'immoler. Du

[1] Tillem., t. 11, p. 416. — [2] Pallad., dial., c. 17 ; Greg. Naz., t. 2, p. [illegible] — [3] Greg. Naz., *ep.* [illegible], tom. 2, p. 159. — [4] *Id.*, tom. 2, p. [illegible].

[1] *Hist. Lausiac.*

pain, de l'eau, des légumes étaient sa seule nourriture ; au sommeil, elle donnait à peine quelques moments regrettés, et souvent elle passait les nuits sans se coucher : on eût dit que le besoin de dormir n'existait pas pour cette nature plus angélique qu'humaine. La charité s'accroissait chez elle de toute la grandeur de son abnégation. L'erreur, l'ignorance, les misères de l'âme étaient surtout l'objet de sa pitié. Elle employait une grande partie de son temps à instruire dans la foi des femmes mariées à des idolâtres ou nées elles mêmes dans l'idolâtrie, auxquelles sa généreuse prévoyance assurait les moyens de vivre en même temps que les moyens de salut. Elle affranchit un nombre infini d'esclaves qu'elle rendit ses égaux, dit Pallade, et qui dans leur extérieur paraissaient même au-dessus d'elle. Ses immenses richesses étaient entièrement dépensées en aumônes. Les hôpitaux, les églises, les villes, les bourgades, les captifs, les exilés, tout le monde y avait part : pas un coin sur la terre, pas un rocher sur la mer, où ses bienfaits n'eussent pénétré. Eudoxie, sous la pourpre, recevait les adulations de l'univers et s'enivrait d'orgueil ; Olympiade, sous la bure, en recevait les plaintes et les soupirs, et, comme Dieu, y répondait par ses profusions. « Considérez, lui écrivait plus tard Chrysostome, quel a été ce grand fleuve de votre charité que vous avez fait couler avec abondance jusqu'aux extrémités de la terre; car non-seulement votre maison était ouverte à ceux qui vous imploraient, mais vous répandiez au loin les fruits de votre hospitalité [1] ».

Sa bonté touchait à la prodigalité : ce n'étaient pas ses revenus seuls qui s'en allaient en largesses, elle donnait aussi ses terres. D'indignes prélats exploitaient sa piété confiante. Sévérien de Gabales, Acace de Bérée, Théophile lui-même, qui devinrent ses acharnés persécuteurs, s'étaient souvent prosternés à ses pieds pour obtenir leur part de ses libéralités. Chrysostome dut éclairer et combattre cette sublime imprévoyance. « Je loue vos intentions, lui dit-il ; mais celui qui veut s'élever devant Dieu à une vertu parfaite doit être un sage dispensateur de ses biens. Et vous, quand vous accroissez par vos cadeaux la richesse des gens opulents, vous ne faites pas mieux que si vous jetiez votre argent à la mer. Ignorez-vous que, par une oblation volontaire et par amour pour Dieu, vous consacrâtes aux pauvres votre fortune? Ainsi, vous n'en avez plus que la dispensation, et vous devez en rendre compte. Croyez-moi, réglez vos générosités sur les besoins des malheureux qui vous implorent, non sur votre munificence naturelle, et vous ferez du bien à plus de personnes, en même temps que vous mériterez de Dieu la double récompense de votre charité et de la sagesse avec laquelle vous l'exercerez [1] ».

Cet avis fut docilement écouté; mais, par cela même, celui qui l'avait donné s'attira des haines violentes. Quant à Olympiade, odieusement calomniée plus tard, elle était entourée alors d'une vénération unanime. La dignité et la douceur, la naïve simplicité d'un enfant avec l'intelligence d'un homme supérieur, la vertu la plus austère avec une grâce exquise, une charité aussi aimable dans son langage qu'inépuisable dans ses bienfaits, sur son front l'auréole des Saints, sur ses lèvres le sourire des Anges, dans tout son être un incomparable mélange de grandeur et de bonté, de noblesse et de modestie, et comme l'émanation lumineuse d'une âme plongée en Dieu, attiraient à cette femme si éminente et si humble l'admiration et la sympathie de tous. Saint Grégoire de Nazianze, saint Amphiloque, saint Pierre de Sébaste, saint Optime d'Antioche en Pisidie, auquel elle ferma les yeux, les hommes les plus considérables de l'Orient par la position, par les lumières, par les vertus, attachaient à son estime un grand prix. Saint Grégoire de Nysse écrivit pour elle son commentaire du *Cantique des cantiques*. Nectaire la fit diaconesse de son église longtemps avant l'âge canonique ; il aimait à la consulter et suivait volontiers ses avis. Mais Dieu lui accorda la plus belle récompense de ses mérites sur la terre en lui ménageant l'amitié de saint Chrysostome. Elle avait trente ans quand l'éloquent apôtre s'assit sur la chaire de Byzance ; ces deux âmes étaient seules assez grandes l'une pour l'autre. Olympiade, sous la direction de Jean, déploya de nouveaux trésors de vertu, et Jean, « à qui elle était en quelque sorte ce que sainte Thècle était pour saint Paul [2] », trouva dans le noble dévouement d'Olympiade l'appui le plus précieux et la plus douce consolation de son épiscopat. C'est elle qui, venant en aide à son désintéressement et le déchargeant des sollicitudes terrestres et personnelles, le mit à même de consacrer toute sa pensée à la contemplation,

[1] Chrys., *Olymp.*, ep. 2.

[1] Sozom., l. 8, c. 9. — [2] Tillem., t. 11, p. 427.

toute sa vie à l'apostolat, tous ses revenus à la charité. Elle fut associée à ses douleurs comme à ses œuvres, et quand il partit pour l'exil, il fallut l'arracher de ses pieds qu'elle baignait de larmes. Il nous reste dix-sept lettres de Chrysostome à l'illustre veuve de Nébridius. Outragée, proscrite pour son inébranlable attachement à la cause de l'Eglise et de la justice, elle avait droit aux encouragements du pontife qui personnifiait à ses yeux cette double cause. Mais aussi quelle invincible fermeté elle opposa aux épreuves! D'une santé délicate, souvent malade[1], elle semblait puiser dans sa faiblesse même et dans ses souffrances plus d'ardeur à braver les orages. L'amitié des grands Saints est une haute faveur de la Providence, et ceux qui en sont trouvés dignes croient, avec raison, qu'aucun sacrifice ne la paie trop cher. Olympiade s'estimait heureuse de souffrir pour son noble ami. L'admirable diaconesse survécut quelques années au grand évêque de Constantinople, assez peut-être pour voir sa mémoire vengée[1]. Nous n'avons aucun détail sur sa mort. Pallade d'Hélénople, le seul qui en ait parlé, se borne à ces quelques mots : « Cette sainte femme, qui n'avait plus de sentiment pour les choses de la terre, compte à bon droit parmi les confesseurs de la vérité, ayant vu son innocence continuellement attaquée par des accusations aussi injustes qu'atroces, et sa vie exposée dans les combats qu'elle eut à soutenir pour la cause de Dieu. Cela fait que toutes les personnes de piété dans Constantinople la mettent au rang des martyrs. Elle est morte dans les souffrances, et elle jouit au ciel avec les élus, dans un bonheur inaltérable, de la couronne de gloire qu'elle a si justement méritée[2] ».

[1] Chrys., à Olymp., ep. 1 et 2.

[1] Tillem., t. 11, p. 410; Nicéph., l. 13, c. 24. — [2] Pallad., *Hist. Lausiac.*

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME.

Zèle de Chrysostome pour l'extension de la vérité. — Dernières espérances des païens. — Prophéties pour l'an 400. — Edits impériaux contre l'idolâtrie. — Saint Porphyre réclame l'intervention de saint Chrysostome. — Missionnaires dans la Phénicie, chez les Scythes de l'Ister, et les Goths du Bosphore Cimmérien. — Eglise des Goths à Constantinople. — Discours de Jean, dans cette église.

Théodoret, dans un fragment que Photius nous a conservé, résume en quelques mots la vie pastorale de notre Saint. « On se dispute son existence, dit-il; chacun le veut pour soi. Celui-ci lui demande du pain, celui-là des vêtements; un autre le dépouille, un autre l'entraîne à l'hospice des malades, un autre au fond des prisons réclame à grands cris sa visite. Les familles divisées le prennent pour pacificateur et pour arbitre; l'étranger recourt à son hospitalité; la veuve invoque son appui; l'affligé lui raconte ses peines; l'esclave maltraité implore son intervention : il les accueille tous; il est le médecin des uns, le père nourricier des autres; le patron de ceux-ci, le consolateur de ceux-là; la providence de tous[1] ».

C'est ainsi que la renommée de ses vertus retombait sur sa tête en sollicitudes et en travaux de toute espèce; mais ni sollicitudes, ni travaux, rien ne pouvait assouvir cette grande charité. Sa vie était à la fois la plus recueillie et la plus répandue qu'on pût imaginer. C'est le propre des Saints que leur existence s'épanche d'autant plus sur leurs frères en prodiges de dévouement et d'amour qu'elle gravite plus puissamment vers Dieu. La pensée de Dieu dans le cœur de Jean était une source bouillonnante, d'où coulait sans cesse, par ses lèvres et par ses mains, un double torrent d'aumônes spirituelles et matérielles. Qui pourrait compter les âmes qu'il eut le bonheur d'éclairer, de convertir, de consoler, de sauver? L'enceinte de Constantinople parut étroite à son zèle; il l'étendit sur les six provinces de la Thrace, et nous verrons bientôt ce qu'il fit pour relever dans l'Asie et le Pont l'esprit chrétien et l'honneur du sacerdoce. En Phénicie, en Perse, en Syrie, l'Evangile lui dut de nouveaux triomphes. Son cœur, comme celui de Paul, embrassait l'univers, et il eût pu s'appeler, lui aussi, évêque des nations; car les limites de sa juridiction n'étaient

[1] Phot., Col, 1515.

pas celles de sa charité : l'une s'arrêtait aux confins de la province, l'autre ne voyait nulle part une église en souffrance, sans lui venir en aide avec une compassion tendre et un respectueux dévouement[1]. Le diocèse de Cyr, par exemple, étant encore infecté des erreurs de Marcion, Chrysostome écrivit à l'évêque du lieu pour lui signaler le danger, le presser d'y pourvoir, et lui offrit, dit Théodoret[2], le secours des lois pour en finir avec cette peste. Des historiens ont assuré, on ne voit pas sur quel fondement, que, dès les premiers jours de son installation, Jean avait appelé les rigueurs de la cour sur les Eunoméens et les Montanistes, et obtenu contre eux à Constantinople un édit sévère[3]. Cette assertion se concilie difficilement avec ce que nous savons d'ailleurs, qu'il aimait à combattre en chaire les doctrines des dissidents empressés de l'entendre et d'ordinaire fort nombreux dans son auditoire, et qu'il fut obligé d'opposer les hymnes et les processions des Catholiques aux bruyantes et quotidiennes manifestations des Ariens. Comment admettre cet appel à la force brutale dans un homme si indulgent, d'une charité si parfaite, et qui alors même faisait entendre des paroles comme celles-ci : « Je poursuis, non par les actes, mais par les discours, non l'hérétique, mais l'hérésie; je déteste, non l'homme, mais l'erreur que je m'efforce de détruire. Je ne fais pas la guerre à la substance, car la substance est l'ouvrage de Dieu : je n'aspire qu'à corriger en elle ce que le diable a corrompu. Ainsi, le médecin qui soigne le malade n'attaque pas son corps, mais la maladie qui vicie le corps ; et moi, si je combats les hérétiques, ce n'est pas aux hommes que je m'en prends, mais à l'erreur, à la pourriture dont je veux les délivrer. J'ai l'habitude d'être persécuté, non de persécuter ; de souffrir, non de faire souffrir ; et c'est ainsi que le Christ triomphait, non en crucifiant, mais en se laissant crucifier, non en donnant les soufflets, mais en les recevant[4] ».

C'est le même langage qu'il avait tenu à Antioche. « Condamnons, réfutons les dogmes impies, les enseignements hérétiques ; mais épargnons les personnes et prions pour elles[5] ». Il voulait convertir par la persuasion et par la douceur, et il exhortait les Catholiques à édifier leurs adversaires par une vie honnête et conforme à l'Evangile ; mais nous ne trouvons pas, dit Tillemont, qu'il se soit mis en peine d'obtenir de nouvelles lois contre les dissidents[1]. Chez lui la charité égalait le zèle, elle en était même la puissance et le succès ; pour nous servir de ses propres expressions, il avait jeté le *filet de la miséricorde*, et dans celui-là il eût voulu saisir et enlever tout le monde. Dieu bénissait ses nobles efforts. Saint Proclus nous apprend que, dans la Syrie, il avait dépeuplé les synagogues, et qu'à Césarée, en particulier, il avait réduit à la solitude et à l'exécration les lieux destinés aux crimes infâmes[2]. Nous verrons plus tard avec quelle ardeur persévérante il travailla, même sous le coup de la proscription, même du fond de l'exil, à procurer à la Perse le bienfait de la foi. Etendre le règne de l'Evangile était sa grande ambition, et à celle-là le monde romain paraissait étroit.

Même dans la circonscription de l'empire, il restait encore beaucoup d'idolâtres. Chassé des villes, le polythéisme s'était réfugié dans les villages, où, sous la protection de l'ignorance, il se maintenait et se défendait, surtout dans les montagnes, avec une énergie désespérée. Quoique proscrit et vaincu, il versait encore parfois le sang chrétien. Ainsi, Vigile, évêque de Trente, tombait dans une vallée près du lac Guarda sous les coups des paysans qu'il essayait d'arracher à leurs vieilles superstitions. La loi cherchait à venger ces meurtres impies ; mais leurs fanatiques auteurs étaient le plus souvent graciés à la sollicitation des Chrétiens eux-mêmes, convaincus, dit saint Augustin, que si le sang des martyrs glorifiait le Christianisme, le sang de ses ennemis le rendrait odieux[3].

Trompés par de ridicules oracles, les païens ne cessaient de se flatter qu'ils allaient voir le culte des dieux relevé de ses ruines et le Christ abattu devant Jupiter. On faisait circuler une prophétie suivant laquelle tous les succès de l'Evangile, étant dus à la magie exercée par saint Pierre, l'ensorceleur de l'univers, l'enchantement devait finir avec le siècle, et l'année 400 emmener la chute honteuse du Christianisme et le triomphe immortel de l'idolâtrie[4]. Ils se berçaient de ces espérances, quand Honorius et son frère, réunissant leurs forces contre le colosse expirant, lui portèrent un dernier coup aussi terrible qu'inattendu. Les fils de

[1] Sozom., l. 8, c. 3 ; Théod., l. 5, c. 31. — [2] Théod., *ibid.* — [3] Baron., *ad ann.* 398, § 78. — [4] Chrys., *Hom.*, sur S. Phoc. — [5] Chrys., *Hom. de Anathem.*

[1] Tillem., t. 11, art. 52, p. 143. — [2] Proc., or. 28 ; Tillem., *ibid.*, p. 148. — [3] Aug., *epist.* 158. — [4] S. Aug., *de Civit. Dei*, liv. 18, c. 53.

Théodose renouvelaient en les aggravant les édits de leur père. Les priviléges des prêtres étaient abolis, les sacrifices interdits. On confisquait le domaine des temples au profit du trésor public et de l'armée. Les temples mêmes devaient être ou démolis, ou convertis en églises. On menaçait de peines graves les officiers qui eussent refusé de prêter main-forte à l'exécution de ces lois. Alors, dit-on, périrent les livres sybillins, brûlés par ordre de Stilicon. Ce qui restait debout des vieux édifices païens fut dépouillé et abattu rez pied, rez terre ; les démolitions servirent à réparer les chaussées impériales et les aquéducs. Il n'y eut d'épargnées que les statues qui décoraient, comme trophées de la grande victoire de la vérité sur l'erreur, les thermes, les lieux publics, les palais mêmes des Césars. Par les monstrueuses images arrachées de quelques bois sacrés et de certains sanctuaires, on put se convaincre une fois de plus que le polythéisme était descendu au dernier terme de l'immoralité [1].

L'exécution des rescrits souverains n'eut pas lieu sans quelques désordres. Le sang coula dans plusieurs villes ; il y eut des temples qu'il fallut assiéger et prendre d'assaut [2]. Les païens reprochèrent à leurs adversaires d'oublier dans la fortune les préceptes de charité qu'ils recommandaient dans le malheur. Ces reproches, pour être répétés aujourd'hui, n'en sont pas plus justes. Les emportements qui ensanglantaient çà et là les triomphes pacifiques de l'Evangile étaient des faits isolés, qui accusaient l'ignorance et les fureurs ordinaires de la populace, toujours la même sur tous les théâtres et dans tous les temps, mais qu'on ne peut imputer, sans fouler aux pieds l'évidence avec l'équité, à la religion qui les réprouvait. Quant aux monuments plus ou moins célèbres dont la perte est tant regrettée de nos jours, il faut bien reconnaître que la conscience humaine, se réveillant tout à coup du long sommeil où elle avait croupi, avait le droit de prendre en horreur ce qui lui rappelait son avilissement et sa honte. A ses yeux, ces antiques sanctuaires, si longtemps augustes, n'étaient que des repaires de débauche et d'infamies ; et la plupart, en effet, abritaient sous leurs voiles sacrés d'affreuses orgies dignes de Sodome et de Gomorrhe. Quelques-uns avaient été transformés par l'usage en lieux de prostitution publique. Est-il étonnant que le monde régénéré se soit rué avec colère contre les témoins de son déshonneur, qu'il ait voulu faire disparaître du sol, jusqu'au dernier vestige, ces pierres souillées qui criaient contre lui, effacer même de l'histoire, s'il eût pu, ces souvenirs odieux qui l'infamaient à jamais ? A part les violences toujours condamnables et condamnées, n'est-ce pas là une réaction naturelle de la morale renaissante contre cette immoralité légale qui, tant de siècles durant, avait perverti et dégradé l'humanité ? D'ailleurs, il est juste de le dire, non-seulement le zèle des princes chrétiens contre les restes de l'idolâtrie n'eut rien de cruel ; mais « leurs lois, plus comminatoires qu'expresses, étaient rarement exécutées ; quelquefois même elles étaient suspendues ou rappelées suivant les besoins et les fluctuations de la politique. Agissant contrairement à leurs édits, ces empereurs conservaient des païens dans les hautes charges de l'Etat, et donnaient des titres aux pontifes des idoles. Aucune loi ne défendait aux gentils d'écrire contre les chrétiens et leur religion ; aucune n'obligeait un païen d'embrasser le Christianisme sous peine d'être recherché dans sa personne et dans ses biens [1] ». Honorius, dont le zèle religieux l'emportait de beaucoup sur celui de son frère, faisait détruire en Afrique les autels et les statues des idoles, mais laissait subsister les temples, et, par une sorte de ménagement, permettait les festins et les divertissements qui étaient une partie essentielle du culte des dieux [2]. En Orient, la tolérance était plus grande. La Syrie continuait à célébrer avec un éclat scandaleux la fête licencieuse de la Maïume, ainsi nommée, à ce qu'il paraît, d'un bourg voisin de Gaza, où elle avait pris naissance. On y représentait les scènes les plus lubriques de la mythologie. Constance l'avait interdite ; Julien la rétablit ; Théodose la supprima ; les murmures des Syriens déterminèrent le faible Arcadius à permettre ce que son père avait défendu, et les horreurs de Maïume se reproduisirent au grand jour. Chrysostome qui occupait alors la tribune sacrée d'Antioche, s'éleva de toutes ses forces contre un genre de spectacle fatal à la morale, outrageant pour la pudeur ; et ce fut probablement à son instigation, quand il gouvernait l'église de Constantinople, que l'empereur revint sur la permission donnée

[1] Tillem., t. 12, art. 124 ; Fleury, Hist., l. 20, c. 42. — [2] Sozom., l. 7 ; Théod., l. 5 ; Socr., l. 5, c. 16 ; Rufin, l. 20.

[1] Châteaubriand, Etud. hist., t. 5, p. 208. — [2] S. Aug., *de Civit. Dei*, l. 18, c. 54 ; *de Gub.*, l. 8.

et abolit définitivement la honteuse fête ; mais le rescrit impérial fut si mollement exécuté, que des traces visibles des Maïumes subsistaient encore quatre cents ans après, sous le règne de Léon, fils de Constantin Copronyme[1].

Gaza, du reste, dont Maïume n'était que le magasin et le port, n'avait pas cessé d'être un grand foyer de polythéisme. On pouvait en dire autant de toute la Phénicie, berceau des superstitions païennes et leur dernier asile, d'où elles semblaient défier à la fois la puissance de l'Evangile et la colère des Césars. La plupart des temples, malgré les lois de Théodose, y restaient debout. Au moment où saint Porphyre devint évêque de Gaza, cette ville en possédait huit, outre une infinité d'idoles adorées soit dans les maisons particulières, soit à la campagne où les dieux s'étaient retirés, comme pour se consoler de la défection des villes. En dépit des plus solennelles injonctions du trône, les habitants de ces contrées maintenaient obstinément le culte proscrit, et, soutenus par des gouverneurs païens eux-mêmes ou subornés par les païens, ils ne se contentaient pas de professer publiquement l'idolâtrie, ils opprimaient et tourmentaient ceux qui professaient le Christianisme. L'évêque surtout était le point de mire de leur haine, la victime de violences et d'outrages continuels, que Porphyre supportait avec une admirable patience, peu imitée de ses disciples dont il contenait à grand'peine l'indignation et les représailles[2]. Ce fut dans ces circonstances et pour faire cesser une tyrannie qui était pour le moins un incroyable anachronisme sous des princes chrétiens, que le pieux évêque de Gaza implora l'intervention de la cour. Son diacre, Marc, auquel son zèle intrépide et les mauvais traitements de ses adversaires avaient valu le titre glorieux de confesseur de la foi, fut envoyé à Constantinople[3] avec des lettres pour l'évêque Jean, prié par son collègue de faire connaître au chef de l'empire une situation trop douloureuse, et d'obtenir la démolition du temple de Marnas. Marnas était le Jupiter du lieu, l'idole la plus vénérée du pays ; ses oracles jouissaient d'un crédit immense, on regardait son sanctuaire comme le plus auguste du monde, et l'on n'avait cessé d'y offrir les sacrifices solennels. Chrysostome se hâta de mettre sous les yeux d'Eutrope, le ministre tout-puissant qui lui montrait encore quelque respect, l'exposé navrant de l'évêque phénicien, et l'appuya de telles instances qu'au bout de sept jours un édit d'Arcadius ordonnait, non de détruire le temple de Gaza, mais d'en fermer les portes et de briser la statue. Marc repartit de la ville impériale avec cette heureuse nouvelle et une lettre de Jean, dont la lecture donna tant de joie à Porphyre, qu'il fut instantanément guéri d'une fièvre ancienne et rebelle[1]. Mais Hilaire, l'officier expédié sur les lieux pour faire exécuter les ordres du prince, s'acquitta très-imparfaitement de sa mission, et acheté, dit-on, argent comptant par les païens, se contenta de murer la grande porte du sombre édifice, et laissa subsister avec l'idole une entrée secrète du sanctuaire. Saint Jérôme faisait allusion à cet événement quand il écrivait à Léta : « Sérapis s'étant fait chrétien, Marnas pleure enfermé dans son temple à Gaza, et tremble en attendant qu'on vienne l'abattre[2] ».

Cependant les récits désolés du diacre Marc avaient appelé l'attention de Jean sur la Phénicie. On eût dit que cette belle contrée, si voisine du berceau de l'Evangile, était impénétrable à sa lumière. L'idolâtrie, partout déchue et conspuée, conservait là ses prestiges et son empire. Cette grande misère intellectuelle et morale, à deux pas d'Antioche et d'Alexandrie, centres splendides de la foi chrétienne, émut profondément le serviteur de Dieu, et il se promit d'y porter remède. Sans doute il réclama l'application des lois aux temples et aux idoles de ce malheureux pays[3] ; mais ce qui l'occupa surtout, ce fut de trouver et d'envoyer aux populations délaissées des catéchistes, des apôtres, des hommes capables de leur porter la vérité et le salut. Une expédition de ce genre exigeait de grandes ressources pécuniaires. Chrysostome ne demanda rien à la cour ; la charité de quelques femmes pieuses pourvut à tout, et de nombreux apôtres, sous la direction du prêtre Constance, s'élancèrent à la conquête de la Phénicie. L'œuvre était difficile, hérissée d'obstacles ; elle n'eut d'abord qu'un médiocre succès. Le pontife s'en occupait encore à la fin de ses jours ; et, chassé de son église au plus fort de ses tribulations, il soutenait par ses lettres le courage de Constance, dirigeait ses travaux, et, quoique pauvre, proscrit, relégué aux confins du monde,

[1] Cod. Theod. 15. tit. 6 : *Hist. miscellan.*, l. 23 : *Rolandi Palæstina*, l. 3 ; Baron. ad ann. 59 ; Chrys. *Hom.* 7, *in Matth.* — Tillem., t. 10, p. 705. — [2] Marc., *in vit. S. Porphyrii*, c. 4.

[1] Marc., *in vit. S. Porph.* — [2] Hier., *ep.*, 7. — [3] Théod.. l. 5, c. 29.

ne cessait de lui envoyer des secours en argent et des coopérateurs[1].

A la même époque, c'est-à-dire au début même de son épiscopat, son zèle fut attiré vers un autre point de l'empire. Il y avait, le long de l'Ister, des Scythes nomades, qu'il appelle *Hamaxobies*[2], lesquels n'avaient d'autres maisons que leurs chariots : barbares entre les barbares. Le nom de Jésus-Christ étant arrivé jusqu'à eux, ils exprimèrent le désir de connaître sa loi. Jean le sut, et se mit en quête d'ouvriers évangéliques. On cite une lettre à Léonce, évêque d'Ancyre, où il lui annonce avec joie les heureuses dispositions de ces peuplades à demi-sauvages, et le supplie de lui désigner quelques hommes de cœur et de foi prêts à tout quitter, à tout braver pour aller au loin instruire ces nouveaux-venus dans les voies de Dieu[3]. Cet appel fut entendu : les Scythes, grâce à Jean, eurent des apôtres et des pasteurs; et c'est ainsi[4], dit Photius, que le premier il dressa des autels au vrai Dieu parmi ces barbares qui buvaient naguère le sang humain[5]. On vit alors ceux qui ne descendaient presque jamais de cheval mettre genou en terre et se prosterner au pied de la Croix; on vit ceux qui avaient été insensibles aux larmes des captifs fondre eux-mêmes en larmes pour obtenir le pardon du Ciel.

Tillemont et le P. Stilting semblent croire que les Scythes nomades étaient une tribu restée en arrière de la grande famille des Goths : c'est peu probable. Mais certainement les Goths, qui, mêlés aux armées romaines et même aux conseils des princes, pesaient déjà si fort sur les destinées de l'empire, ne pouvaient demeurer étrangers au zèle apostolique de notre Saint. Le gros de la nation avait eu le malheur de ne connaître l'Evangile que pour tomber dans les piéges de l'Arianisme; mais en dehors de cette grande masse qui, refoulée vers la Thrace sous la pression des Huns, s'était donnée à Valens en attendant de le vaincre et de le brûler, d'autres Goths, au-delà du Pont-Euxin et du Bosphore Cimmérien, ignoraient encore la foi chrétienne. Jean leur envoya des missionnaires, l'un entre autres de leur propre race, qu'il avait arraché à l'hérésie et ordonné évêque. Unilas, c'était son nom, fit des merveilles au milieu de ses barbares compatriotes; Chrysostome l'appelle un homme admirable[1]. La mort ravit le généreux ouvrier avant la fin de sa riche moisson. Le roi de ces tribus, en mandant la triste nouvelle à l'évêque de Constantinople, le priait de désigner lui-même le successeur d'Unilas; mais déjà le grand pontife avait pris le chemin de l'exil, et cette demande, qui l'eût rendu si heureux dans un autre temps, vint désoler une âme désormais condamnée aux regrets et à l'impuissance.

Du reste, la capitale de l'Orient renfermait un grand nombre de Goths, presque tous Ariens. Quelques-uns cependant avaient abjuré l'erreur pour embrasser le Catholicisme, précieux noyau que Jean cultivait avec soin et s'efforçait de grossir. Il leur avait assigné dans la ville une église à part, celle de Saint-Paul, qu'il fit desservir par des prêtres et des diacres de leur nation. Les Barbares, qui affluaient dans les armées, entraient aussi dans l'ordre ecclésiastique et quelquefois embrassaient avec ardeur la vie austère des ascètes. Il y avait au-delà du Bosphore, à deux pas de Byzance, dans la villa de Promotus, un monastère de Marses et de Goths, dont la fidélité inébranlable à la cause de Chrysostome fut pour celui-ci, au milieu de ses épreuves, une précieuse consolation. L'église du grand Apôtre, consacrée à ces chrétiens d'origine étrangère, les attirait en foule; leurs prêtres y célébraient les saints mystères et prêchaient l'Evangile dans leur langue. Jean[2] aimait à présider leurs synaxes et à parler lui-même, par interprète, à cette partie intéressante de son troupeau, dont l'exemple et l'influence opéraient, parmi les Barbares résidants à Constantinople, de nombreuses conversions. Un jour qu'un de ces hommes, élevé depuis peu à l'honneur du sacerdoce, venait d'adresser quelques mots pieux à ses nationaux pressés autour de lui et dont quelques-uns remplissaient à ses côtés les fonctions de lecteur, le pasteur ivre de joie s'exprima ainsi : « Je voudrais que les Hellènes fussent avec nous dans cette enceinte pour entendre ce qui a été lu, pour apprendre quelle est la vertu du Crucifié, la puissance de la Croix, la noblesse de l'Eglise, la vigueur de la foi, la honte de l'erreur, la confusion des démons. Les dogmes des philosophes ont été ruinés par ceux-là mêmes qui parlent leur langue : les nôtres prévalent dans les langues étrangères;

[1] Chrys., lettre à Const. — [2] Chrys., *Hom.* 69, n. 3, sur S. Math. — [3] Théod., l. 5, c. 31. — [4] Phot. col. 1517. — [5] Pomp. Mel. Loc. op., *de Scythis*, l. 2, c. 1.

[1] Chrys., lettre 14, à Olymp. — [2] Théod., l. 5, c. 38.

les uns n'ont pas plus de consistance qu'une toile d'araignée, les autres sont aussi solides que le diamant. Où sont maintenant les doctrines de Platon, de Pythagore et de ceux qui enseignaient dans Athènes? Elles sont éteintes. Où sont les doctrines des pêcheurs et des fabricants de tentes? Vous venez de le voir : elles brillent plus que le soleil, non-seulement en Judée, mais chez les Barbares. Et les Scythes, et les Thraces, et les Sarmates et les Maures, et les Indiens, et ceux qui vivent aux confins du monde ont traduit nos Ecritures dans leurs langues et en ont fait leur philosophie. Voilà des choses que ne se sont jamais figurées ces hommes d'entre les Hellènes qui portent la barbe, qui écartent de leur bâton ceux qui les abordent sur la place publique, qui secouent la longue chevelure de leur tête comme une crinière de lion. La philosophie ressemble à la courtisane obligée de recourir au fard et à toute sorte d'artifices pour suppléer à la beauté qui lui manque; la vérité est belle naturellement et se suffit à elle-même. C'est pourquoi, dédaignant l'élégance du discours, ne plaçant la philosophie que dans la force des pensées, nos apôtres, par la vertu de leurs mœurs et l'exemple de leur vie, ont proclamé partout la grâce de Dieu qui remplit leurs cœurs. Par là, et la terre habitée et les terres sauvages, et les continents et les mers, et les villes et les montagnes, et les Grecs et les Barbares, et les puissants et les pauvres, et les hommes et les femmes, et les vieux et les jeunes, ils ont tout pris dans leurs filets. Passant ensuite plus loin, et notre terre ne leur suffisant pas, ils se sont avancés sur l'océan, et ils ont conquis aussi les contrées barbares et les îles Britanniques; et partout où vous allez, les noms de ces pêcheurs sont dans toutes les bouches, non pas à cause d'eux-mêmes, mais par la puissance du Crucifié, qui leur a partout frayé la route, et qui fait paraître les stupides plus sages que les philosophes, les hommes sans lettres plus éloquents que les rhéteurs, les écrivains, les sophistes. Que personne donc ne soit honteux pour l'Eglise, si nous avons ordonné à des Barbares de se lever et de parler au milieu d'elle; car c'est là sa gloire, c'est la démonstration de la puissance divine qui appartient à la foi. Le Prophète avait dit : *Leur voix a retenti par toute la terre, leur parole est arrivée aux limites de l'univers.* Un autre avait ajouté : *Le loup et l'agneau paîtront ensemble, le léopard et le chevreau reposeront l'un à côté de l'autre, le lion mangera la paille comme le bœuf.* Que les Juifs rougissent, eux qui lisent la lettre et ignorent le sens; que les Gentils soient couverts de confusion, eux qui, voyant la vérité briller plus claire que le rayon du soleil, restent accroupis aux pieds de leurs idoles de pierre et suivent les ténèbres; que l'Eglise se pare pour le triomphe, elle qui partout resplendit et pénètre partout[1] ! »

Le seul patriotisme de cette grande âme c'était la charité. Un sentiment plus étroit lui eût paru trop païen et en opposition directe avec cet enseignement de l'Apôtre, qu'en Jésus-Christ il n'y a *ni Grec ni Juif, ni Scythe ni Barbare.* A ses yeux, il n'y a qu'une patrie, l'Eglise; une nation, l'humanité; un empire, celui du Christ!

Du reste, la centralisation impériale avait tué partout le patriotisme. Grecs, Syriens, Egyptiens, Gaulois, Bretons, vaincus et assimilés à l'empire vainqueur, avaient perdu peu à peu leur nationalité, leurs institutions, leur caractère, leur langue même en grande partie; mais leur cœur, pour cela, n'était pas devenu plus romain. Le nom de Rome ne leur rappelait que leurs armes vaincues, leur gloire éclipsée, leur rôle fini, la déchéance, la servitude, l'effacement. Jamais la patrie romaine ne remplaça pour eux la vieille patrie; mais quand celle-ci fut perdue, ils s'estimèrent heureux d'en retrouver quelque chose dans l'Eglise, et, pendant bien des années, la seule nationalité des peuples abattus et nivelés ce fut le Christianisme; leur seul patriotisme, la charité.

[1] Chrys., *Hom.* 8, parmi les nouvelles de Montf.

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME.

Tremblement de terre. — Ruine de Nicomédie. — Désastre dans la métropole de l'Orient. — Translation des reliques. — Procession à la Drypia. — Discours de Chrysostome. — Saint Phocas. — Procession à travers le Bosphore. — Homélie à cette occasion. — Pluies dévastatrices. — Visite à l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul au-delà de la mer. — Retour du peuple à ses folies. — Douleur du pontife. — Immoralité du théâtre. — Menace d'excommunication.

Jamais peut-être les tremblements de terre n'ont été si fréquents et si terribles qu'au IVe siècle. Antioche, Apamée, Jérusalem, les principales villes de l'Orient, la plupart de celles que baigne la Méditerranée, en souffrirent horriblement à plusieurs reprises. Ammien Marcellin nous a laissé de l'affreux désastre qui renversa de fond en comble Nicomédie, un tableau pathétique et saisissant : « Au lever du soleil, dit-il, l'aspect serein du ciel fut troublé tout à coup par un amas de sombres nuages. Toute clarté disparut. On n'y voyait plus à deux pas de soi. Une noire vapeur remplissait l'atmosphère et aveuglait tous les yeux. Comme si le Dieu suprême se fût appliqué à lancer la foudre de sa propre main et à déchaîner à la fois tous les vents, une effroyable tempête fit mugir les montagnes, retentir les rivages de la mer brisés sous les coups furieux des vagues. Des trombes, des typhons, accompagnant les secousses du sol, arrachaient de leurs fondements la ville et les faubourgs. Etagés en grande partie sur les flancs d'un coteau, les édifices croulaient les uns sur les autres avec un épouvantable fracas. L'écho redisait les cris déchirants de ceux qui appelaient une femme, des enfants, un être chéri. Après la deuxième heure le ciel redevint serein, et l'œil put mesurer toute l'étendue du désastre. Les uns avaient été écrasés sous les décombres ; d'autres, ensevelis jusqu'aux épaules, et qu'un peu d'aide eût pu sauver, périssaient faute de secours. On en voyait de suspendus en l'air au bout des solives qui les avaient transpercés. Çà et là gisaient des groupes, naguère pleins de vie, devenus maintenant des tas de cadavres. Plusieurs, emprisonnés sains et saufs sous les débris de leurs toits, étaient condamnés à périr de douleur et de faim... Et cependant bien des maisons, bien des habitants eussent pu survivre à la catastrophe sans l'incendie qui survint et s'acharna, durant quarante jours et quarante nuits, sur tout ce qui pouvait lui fournir un aliment [1] ».

Presque tous les ans, des sinistres de cette nature venaient consterner la brillante cité de Constantin. On eût dit que la main téméraire de son grand fondateur s'était plu à la suspendre sur un volcan. Les imaginations surexcitées étaient disposées à tout croire. Saint Augustin raconte qu'un serviteur de Dieu, ayant appris par révélation que la ville allait périr par le feu du ciel, se fit un devoir d'avertir l'évêque qui, à son tour, avertit le peuple et l'exhorta à la pénitence. « Comme autrefois à Ninive, dit le saint docteur, tout le monde prit le deuil. On attendait dans une angoisse inexprimable le jour indiqué. Il vint. Le soir, au moment où la nuit commence à tout envelopper de ses ombres, on vit du côté de l'Orient un nuage enflammé qui, petit d'abord, croissait en avançant vers la ville et ne tarda pas à la couvrir tout entière. On eût dit des flammes tombées du firmament ; elles exhalaient l'odeur du soufre. Les habitants éperdus courent aux églises trop étroites pour la multitude qui s'y précipite. Ceux qui n'ont pas reçu le baptême le réclament de qui ils peuvent. On baptisait dans les maisons, dans les rues, sur les places publiques. Peu à peu la nuée s'éclaircit et se dissipa. Le peuple se rassurait, quand le bruit se répand que la destruction de Constantinople est différée au samedi suivant, et qu'il faut s'en aller au plus tôt. L'empereur donne l'exemple ; tous l'imitent. Nul ne reste chez soi ; nul ne prend la peine de fermer sa porte ; chacun se sauve en toute hâte, non sans jeter un dernier regard sur le toit qu'il abandonne. A quelques milles des remparts on s'arrête, et, la face tournée vers la ville, on se met à prier. En ce moment une épaisse fumée s'élevait dans les airs. Un cri terrible se fait entendre. Mais bien-

[1] Amm. Marcell., l. 17, c. 7.

tôt le ciel reprend sa splendeur, et, l'heure de la prédiction étant passée, on envoya examiner l'état de la ville, qui n'avait souffert aucun dommage. La foule y rentra avec une indicible joie, et chacun retrouva sa demeure, comme il l'avait laissée, ouverte, mais intacte [1] ».

Ceci se passait dans les premiers temps du règne d'Arcadius. Quelques années plus tard, la métropole de l'Orient fut en proie à une terreur mieux fondée. Elle s'abandonnait, comme à l'ordinaire, à l'ivresse des fêtes, quand tout à coup un formidable craquement glaça d'épouvante tous les cœurs. Le sol tremble, les maisons oscillent, de superbes édifices bâtis pour des siècles ne sont plus qu'un monceau de ruines, des flammes jaillissent de la terre entr'ouverte, et la mer violemment soulevée hors de son lit submerge les bas quartiers de Byzance et de Chalcédoine [2]. La cour s'enfuit la première; les portes de la ville, les routes qui l'entourent ne suffisent pas aux fuyards éplorés et désespérés; le désordre est immense. Des misérables exploitant la frayeur publique ajoutent aux horreurs de l'incendie celles du pillage. La cité impériale porta longtemps les traces de ce désastre. « Comme après une vaste tempête, disait Chrysostome, on n'aperçoit partout sur les flots et sur le rivage que des débris : ainsi, parmi nous, tout atteste aux yeux consternés l'immensité du naufrage que nous avons subi [3] ».

Seul, du reste, dans la panique universelle, le pasteur était resté debout à son poste, suppléant par la force d'âme et l'autorité morale aux pouvoirs publics honteusement éclipsés. Il rétablit l'ordre, força les ravisseurs à rougir de leur lâcheté, et quand la ville eut retrouvé ses habitants, il employa à les consoler des trésors d'éloquence et d'amour. A son attitude, à son accent, à la flamme surnaturelle de son regard, on eût dit l'ange de la terre pleurant sur ses ruines, et tandis qu'il accorde un moment de tendre regret à des maux qu'il ne peut conjurer, montrant du doigt, dans un rayon de lumière, la cité des âmes dont les fondements sont jetés pour des jours éternels.

Heureux ou malheureux, tous les événements sont pour le généreux pontife une occasion d'instruire son peuple et de le porter au bien. « Trente jours sont à peine écoulés, s'écriait-il, depuis nos malheurs, depuis cette épouvantable catastrophe, et vous voilà revenus à vos folies ! Comment vous excuser ? Comment vous pardonner ?.... Je suis désolé que rien ne vous corrige, ni l'expérience du présent, ni la crainte de l'avenir. Livrés à l'avarice, à la rapine, vous restez enfouis dans vos coupables sollicitudes comme des vers dans le fumier, et vous ne songez pas même à venir ici une fois la semaine pour apprendre du moins à connaître le triste état où vous croupissez. En proie au délire, le malade ignore la gravité de sa position, et un médecin lui est nécessaire pour lui rendre l'intelligence avec la santé. Ainsi, ceux que tourmente la frénésie de l'argent ont besoin d'un docteur spirituel pour savoir de quelle espèce de rage ils sont affligés. C'est pourquoi nous les supplions de venir à nous et d'accepter nos remèdes. Je n'emploie ni le fer, ni le feu, ni rien de violent, mais une parole puissante qui guérit sans douleurs. Pourquoi résister et faire moins pour ton âme que pour ton corps ? Malade de corps, tu appelles le médecin sans redouter la dépense ; et, qu'il coupe ou brûle, tu te livres à lui dans l'espoir qu'il te guérira. Et quand ton âme est rongée de vers, tu dédaignes de venir entendre une parole qui te délivrera de ta pourriture ; et cela, quand il n'y a ni argent à donner, ni souffrance à endurer, et tu te précipites à ta perte éternelle ! Le moyen de justifier une conduite pareille [1] ? »

Mais avec les reproches Chrysostome distribuait les consolations. Au moment même où ces avertissements sévères sortaient de sa bouche, une brillante fête organisée par ses soins faisait diversion au deuil récent de la cité et noyait les souvenirs du terrible désastre dans l'unanimité d'une joie sainte. Il s'agissait de transférer d'insignes reliques, nouvellement apportées dans la ville de Constantin, de la grande église qui les avait provisoirement recueillies, à l'oratoire de Saint-Thomas auquel on destinait ce pieux trésor, oratoire situé au bourg de la Drypia sur la Propontide, à une distance de neuf milles environ [2]. La transla-

[1] S. Aug., *de urbis excidio*, t. 6, p. 627.
[2] Vita S. auct. Montf., t. 13, p. 132 ; Claudian. et Eutrop., l. 2 ; Le Beau, Hist. du Bas Emp., liv. 26, § 3; Rohrb., l. 37, t. 7, p. 355.
[3] Chrys., *Hom.* 1, n. 1, parmi les nouvelles de Montf. Le P. Stilting, Mathæi et l'annotateur de l'édition Gaume (t. 12, p. 459), pensent que Chrysostome emploie ici une figure, et qu'il ne s'agit point d'un tremblement de terre. Nous ne partageons pas leur avis.

[1] Chrys., *ibid.*
[2] Ducange, qui ne pouvait connaître les onze discours de Chrysostome édités par Montfaucon, s'étonne que Gyllius ait placé sur la Propontide l'oratoire de Saint-Thomas (Gyll., l. 11). Il le trouve, lui, sur le port dans le sixième quartier (Ducang. Const., Chrys., p. 117). Évidemment, il y avait à Constantinople deux églises ou

tion se fit la nuit, à la lueur des flambleaux, au milieu d'un concours immense, sous un ciel pur et d'une incomparable beauté. Le précieux reliquaire, placé sur les épaules de jeunes lévites vêtus de blanc, sortit de Sainte-Sophie à minuit, traversa la grande place de l'hippodrome, et s'avança le long de la mer, précédé et suivi d'une nombreuse foule de prêtres, de cénobites, de vierges et de veuves consacrées au Seigneur, d'hommes, de femmes de tout âge et de tout rang, des magistrats de la cité, des grands de l'empire, des plus hautes dames de la cour, tenant tous à la main des cierges allumés et s'associant de cœur et de bouche au chant des psaumes. Toute la ville était là, et elle n'était toute qu'un hymne. L'impératrice, sans escorte, sans diadème, sans aucun insigne du trône, marchait à gauche du pontife, derrière la châsse des reliques, soutenant de sa main un coin du voile qui les recouvrait, et achevant à pied cette longue route de plusieurs stades. On n'arriva à l'oratoire de Saint-Thomas qu'au point du jour. Un beau soleil de septembre se levait à l'horizon, du côté de l'Asie, et découvrait aux yeux enivrés le plus imposant des tableaux. Ce fut pour tous les cœurs un moment d'extase. Puis, Chrysostome prit la parole et fit éclater en ces termes sa joie et ses espérances :

Que dirai-je? Par où commencer? Je n'en puis plus, je suis hors de moi, j'éprouve une espèce de folie qui vaut mieux que la sagesse. Je tressaille, il me semble que j'ai des ailes, quelque chose me soulève au-dessus de terre et m'emporte en haut : enfin, je suis ivre d'une volupté sainte. Que dire? De quoi parler? Vais-je célébrer l'héroïsme des martyrs? l'ardeur de votre charité? le zèle de l'impératrice? l'empressement des chefs de la cité? la défaite honteuse des démons? la noblesse de l'Eglise? la vertu de la Croix? les miracles du Crucifié? la gloire du Père? la grâce de l'Esprit? la joie du peuple? ces chœurs de vierges, de prêtres, de solitaires? cette multitude infatigable d'hommes de tout rang, libres et esclaves, princes et sujets, riches et pauvres, citoyens et étrangers? C'est bien ici qu'il faut dire : *Qui racontera vos merveilles, ô Seigneur! qui pourra suffire à vos louanges*[1]? Des femmes toujours enfermées dans leurs chambres, plus molles que la cire, ont quitté leur demeure et rivalisé de force avec les hommes pour faire à pied cette longue route. Ni la faiblesse naturelle, ni l'habitude d'une vie délicate, ni l'aspect de cette foule, rien n'a pu les arrêter. Les chefs de la cité ont laissé leurs chars, leurs licteurs, leurs valets, et se sont mêlés au peuple. Pourquoi parler de femmes et de grands, quand celle qui porte le diadème et la pourpre ne s'est pas un instant séparée des autres dans ce trajet, et que, telle qu'une servante, elle a suivi les saints corps, touchant de la main le cercueil et le voile qui le recouvre, foulant aux pieds tout le faste humain, et se laissant approcher de tous dans cette multitude, elle que les eunuques, dans son palais, n'ont pas tous la permission de voir. La flamme de la charité lui a fait rejeter comme des masques les insignes de sa grandeur, afin de montrer à découvert sa profonde vénération et son zèle pour les martyrs. Elle s'est souvenue de David qui portait aussi la pourpre et régnait sur les Hébreux. Dans la translation de l'arche, il dépouilla la pompe empruntée du rang suprême, il dansa, il exprima son bonheur par de vifs transports. Et si dans l'ombre et la figure tant de ferveur était possible, que doit-ce être au temps de la vérité et de la grâce? Car l'arche transportée ici est plus précieuse que celle du prophète-roi. L'une ne renfermait que des tables de pierre, l'autre renferme des tables spirituelles, la fleur et la splendeur des dons sacrés, des ossements dont l'éclat fait pâlir les rayons de l'astre du jour : les démons ne peuvent le soutenir ; éblouis, ils prennent la fuite, ils vont se cacher au loin, et telle est la vertu qui s'exhale de la cendre des Saints, qu'elle chasse les puissances impures et sanctifie tous ceux qui s'en approchent avec foi. C'est pour cela que l'impératrice, amie du Christ, suivait les reliques et les touchait fréquemment pour attirer sur elle les célestes bénédictions, encourageant les autres à ce beau commerce spirituel, c'est-à-dire à puiser à cette source qu'on ne tarit jamais. De même que les fontaines jaillissent, et que, loin de rester cachées dans le sol qui leur donne naissance, elles s'épanchent et débordent ; ainsi, la grâce de l'esprit qui réside dans les serviteurs de Dieu, se répand sur ceux qui les suivent pieusement et passe de l'âme au corps, du corps aux vêtements, des vêtements aux chaussures et même à leur ombre. Non-seulement la personne, mais les mouchoirs, les ceintures des Apôtres opéraient des prodiges ;

chapelles dédiées à saint Thomas. Celle dont il est question ici fut incendiée et détruite sous l'empereur Léon. Elle faisait partie du neuvième quartier.

[1] Ps. 105.

l'ombre de Pierre avait une vertu divine, et, sous le manteau de son maître, Elisée trouvait une force surnaturelle..... Je suis ravi, je surabonde de joie en voyant l'admirable ardeur qui vous fait accourir et transporte ici la ville tout entière. Par vous, aujourd'hui, toutes les richesses de l'Eglise sont déployées à mes yeux. Que de brebis et pas un loup! Que d'épis et pas une herbe mauvaise! De la ville ici, c'était comme une autre mer; une mer sans tempêtes, sans écueils, sans naufrages, douce à l'égal du miel, préférable aux meilleures eaux; une mer! nous serons plus dans le vrai en disant un fleuve de feu; car ces innombrables flambeaux que vous teniez à la main, pendant la nuit, sur le chemin de cet oratoire, produisaient aux regards charmés l'effet d'un fleuve de feu. Quand l'astre du jour s'est levé, ils ont pâli devant ce grand flambeau; mais ceux qui brûlent au dedans de vous, n'ont pas à redouter cet éclat. Que dis-je? le feu de vos âmes l'emporte sur le feu matériel et visible; il éclaire le jour aussi bien que la nuit, ou plutôt, grâce à lui, il n'y a pas de nuit; il fait de vous des fils de lumière, de vous il fait des étoiles plus belles que l'étoile du matin. Vous avez raison de chanter avec le Prophète: *La nuit est mon illumination dans mes délices :... elle resplendira comme le jour*. Et quel jour fut jamais aussi beau que cette nuit, avec cette ivresse spirituelle, avec cette affluence pieuse qui obstruait toutes les issues de l'agora et toutes les rues, qui couvrait tout, de la ville jusqu'ici, semblable à un fleuve rapide, à une chaîne d'or non interrompue? Nos yeux, qui se portaient tour à tour de la terre au ciel, contemplaient là-haut la lune et les étoiles, ici la multitude des fidèles, et au milieu d'eux l'impératrice plus brillante que l'astre des nuits. Qu'est-ce que la lune, en effet, comparée à une âme, revêtue d'une dignité si haute, parée d'une foi si grande? Que faut-il admirer le plus en elle : la flamme de la ferveur, sa foi inébranlable, ou son humilité profonde par laquelle nous lui sommes tous bien inférieurs? Voyez comme elle a rejeté loin d'elle les marques du pouvoir, le diadème, tout le faste du rang impérial; elle a dépouillé la pourpre pour se vêtir d'humilité. D'autres princesses avant elle ont connu l'orgueil du trône; elle seule a préféré aux pompes royales la piété. Avec quel respect et quelle ferveur elle a accompagé ces cendres bénies, se mêlant à la foule, sans gardes, sans suite, en cela non moins utile au peuple que les martyrs! Personne, en effet, ne pouvait regarder les saintes reliques, sans la voir elle-même debout à côté du cercueil, dont, malgré la fatigue d'une longue course, elle ne s'est pas éloignée un instant. C'est pourquoi nous te proclamons heureuse, Eudoxie, et non pas nous seulement, mais les futures générations avec nous... Heureuse, parce que tu exerces l'hospitalité envers les saints, parce que tu protéges les églises, que tu imites le zèle des Apôtres et te sers de ta royauté terrestre pour obtenir la royauté éternelle! Je ne crois pas me tromper en plaçant ton nom entre les noms des Phœbé, des Priscilla, de ces femmes illustres louées par saint Paul, dont la mémoire est impérissable [1] ».

Hélas! l'orateur trop loyal se trompait. Mais heureuse, en effet, l'épouse d'Arcadius, si la piété qu'elle déployait dans ses actes eût régné dans son cœur et dompté ses passions; heureuse, si mettant sa conduite en harmonie avec ses croyances, elle eut écouté avec une docilité filiale cette voix aussi paternelle et indulgente dans les louanges que dans les reproches! Ces hommages du pontife à l'impératrice furent considérés par le peuple comme une promesse de bonheur. Quelles que fussent déjà les fautes d'Eudoxie, on plaignait sa jeunesse, on accusait son entourage et le ministre dominateur. Ses vices, qu'un voile de respect dérobait encore aux yeux du public, n'étaient connus que de la cour qui les encourageait et les exploitait. Personne, d'ailleurs, n'était plus incrédule au mal, plus disposé à croire la vertu que Chrysostome. La tenue de la princesse lui fit illusion; il pensa que l'âme d'Hélène ou de Flacilla allait revivre dans la fille de Bauton, et il s'abandonna avec transport à sa naïve confiance. Un an, tout au plus, s'était écoulé depuis son installation, et à cette époque la cour, en le redoutant, lui prodiguait les témoignages de déférence. Malgré quelques nuages, tout semblait sourire au généreux pasteur, tout encourageait ses espérances qui devaient sitôt et si cruellement être détrompées. Ce jour, du reste, bien des haines s'éteignirent, la ville oublia ses malheurs. L'évêque avait essuyé toutes les larmes, désarmé toutes les colères, rassuré tous les cœurs, et il parut à chacun qu'il s'était pour toujours réconcilié avec ses frères, avec le bonheur et avec Dieu.

Le lendemain, la fête recommença, mais cette

[1] Chrys., *Hom.* 2, parmi les nouvelles de Montf.

fois avec un appareil tout militaire. L'empereur se rendit à la Drypia, à la tête de sa garde, dans un fastueux déploiement d'armes et de puissance[1]. Il déposa le diadème et l'épée, les soldats déposèrent leurs boucliers et leurs lances devant la tombe des martyrs. D'innombrables témoins battirent des mains, et le peuple enivré de ces apparences crut avoir retrouvé les plus beaux jours de Théodose. César trompait également l'Eglise et le peuple.

Quant aux pieuses reliques dont la translation avait motivé cette double fête, on conjecture que c'étaient celles des martyrs Sisinnius, Alexandre et Martyrius. Vigile de Trente venait de les envoyer à Jean de Constantinople avec une lettre qui renferme sur ces nobles athlètes du Christ des détails dignes d'être connus. Nés tous les trois en Cappadoce, ils étaient passés en Italie sous le règne du père d'Arcadius. Saint Ambroise eut occasion de les connaître et se les attacha. Leur foi courageuse, noblement impatiente de se répandre, les fit désigner par l'évêque de Milan à celui de Trente, lequel demandait à grands cris qu'on lui vînt en aide pour porter la lumière de l'Evangile dans certains cantons de son diocèse qu'elle n'avait pas encore éclairés. Sisinnius fut ordonné diacre; Alexandre et Martyrius, qui étaient frères, reçurent les ordres inférieurs, et tous les trois partirent ensemble pour le val d'Anaunie, aujourd'hui d'Egna, dans les Alpes, dont les nombreux villages, déployés en amphithéâtre sur les dernières pentes des montagnes, offraient un spectacle aussi triste à la pensée qu'agréable aux yeux; car ils étaient encore plongés dans l'idolâtrie, alors que la vérité remplissait l'univers de ses feux. La douceur, la charité, la patience des saints missionnaires gagnèrent d'abord un assez bon nombre d'âmes à Jésus-Christ. Sisinnius eut la consolation de lui dédier un modeste oratoire dans ces lieux où son nom n'avait jamais pénétré. Cependant, ceux qui restaient sourds à sa voix, voulant dédommager les dieux des défections qui les humiliaient, préparèrent une grande manifestation païenne; et de peur que le zèle des catéchistes ne la fît échouer, ils se ruèrent sur eux au moment où, réunis à leurs néophytes, ils chantaient ensemble les louanges du Sauveur dans la pauvre église qu'ils venaient de lui consacrer. Sommés de sacrifier aux idoles, les généreux apôtres demandent la mort. Sisinnius battu de verges expire sous les coups. Martyrius est traîné par les pieds à travers les sentiers escarpés de la montagne. Restait Alexandre qu'on essaya d'intimider en brûlant sous ses yeux le corps de son frère. Rien n'ébranlant ce grand cœur, on le jeta vivant sur le bûcher où une même flamme dévora les trois hosties[1]. Ce triple holocauste eut lieu le 29 mai 397. Vigile, réservé lui-même à la gloire des martyrs, recueillit les cendres de ceux-ci, et, sur la demande d'un illustre personnage présent alors sur les lieux, se décida à en faire part au *saint évêque Jean* de Constantinople. Elles étaient chaudes encore quand elles furent déposées dans l'Eglise de Saint-Thomas[2].

Presque à la même époque[3], d'autres reliques furent apportées à Byzance et reçues avec le même empressement pieux par le peuple, avec la même joie éloquente par le pontife. La seconde Rome n'avait pas, comme la première, ses catacombes remplies de trésors. Pour suppléer à son indigence, elle empruntait au monde ses gloires saintes, comme elle lui avait emprunté ses chefs-d'œuvre artistiques. Il semblait que les illustrations du martyre dussent un tribut à ses autels. Les tombes les plus vénérées s'ouvraient pour elle, et, de tous les points de l'empire, lui envoyaient leurs richesses cachées, de précieux fragments de ces nobles hosties dont le sang avait été le baptême du monde. Chacun de ces nouveaux venus dans la cité dédiée à Marie y était accueilli par une ovation et triomphalement installé dans le temple destiné à le recevoir. Dans ces fêtes répétées, Chrysostome voyait un excellent moyen de réveiller la foi de ses ouailles, en leur rappelant par quelles luttes, à quel prix la terre en avait obtenu le bienfait. Ce jour-là c'était Sinope qui partageait avec Byzance les restes glorieux de son martyr. Tout l'Orient redisait l'histoire de Phocas, ce pauvre et illustre jardinier, si simple dans sa vie, si grand dans sa mort. Mais laissons parler saint Astère :

« Phocas, dit-il, cultivait un jardin à la porte de la ville, sur l'embouchure de l'isthme, et il trouvait dans ce petit coin de terre de quoi se nourrir lui-même et venir en aide aux néces-

[1] Chrys., *Hom.* 3, parmi les nouvelles de Montf.

[1] Bolland., 29 mars.

[2] Le P. Stilting incline à croire qu'il s'agit, dans cette solennelle translation, des reliques de saint Phocas. Il se trompe; car il est question ici de plusieurs martyrs, et, de plus, la translation de saint Phocas se fit en traversant le Bosphore.

[3] Montfaucon place cette translation plus tard, après le premier exil de Chrysostome. La chose était alors impossible.

siteux de la contrée. Quoique sa maison fût chétive et peu commode, il y accueillait avec joie tous les voyageurs sans asile et pourvoyait de son mieux à leurs besoins. Il était à Sinope ce qu'Abraham avait été à Sodome. Sa charité reçut une récompense digne d'elle, et lui valut la plus glorieuse des morts. Après que l'Evangile eut été annoncé au monde, les rois se levèrent et s'armèrent contre le Seigneur et contre son Christ; les peuples plongés dans l'erreur repoussaient de toutes leurs forces la vérité. On poursuivait, on punissait sévèrement les Chrétiens; ceux qui tombaient aux mains des persécuteurs étaient livrés au supplice, ceux qui se cachaient étaient recherchés avec soin. La vie obscure de Phocas ne put le dérober aux fureurs des tyrans. Il fut dénoncé comme un fervent disciple de Jésus-Christ, et on ordonna de le saisir et de le frapper sans aucune forme de procès, sans interrogatoire, car ses actions parlaient assez haut, et l'interroger c'était lui fournir l'occasion de glorifier sa foi. Un soir, deux voyageurs attardés viennent frapper à sa porte; il les accueille avec sa cordialité ordinaire, les fait asseoir à sa table, et les entoure des soins les plus attentifs. Le repas et la conversation inspirant aux convives une familiarité réciproque, le jardinier demande à ses hôtes le motif qui les amène à la ville, et ceux-ci, quoique obligés au secret, lui avouent qu'ils sont venus pour mettre à mort, partout où ils le trouveront, un chrétien appelé Phocas: Aidez-nous, ajoutent-ils, à découvrir son habitation. — Volontiers, répondit-il sans étonnement, je serai à vos ordres demain matin; en attendant, reposez-vous et dormez en paix dans ma pauvre demeure. Lui, il employa la nuit à creuser sa fosse, à tout disposer pour ses funérailles. Au point du jour, sa besogne finie, il vient réveiller les soldats et leur dit: J'ai cherché Phocas, et je l'ai trouvé; vous habitez sa maison, et le voilà devant vous. Remplissez votre mandat. Les bourreaux hésitaient: comment lever la main sur un tel homme, et sous le toit même de l'hospitalité? Il les encouragea. Frappez, leur dit-il, ne craignez rien. Que le crime retombe sur ceux qui l'ont commandé! Et sa tête roula sous le glaive [1] ».

La tombe de saint Phocas était l'orgueil et le palladium de sa patrie. Du milieu des mers, les navigateurs la saluaient de loin comme un phare sacré. « Ceux qui traversent le Pont-Euxin, ajoute saint Astère, ceux aussi qui naviguent sur la mer Adriatique, sur la mer Egée, sur l'Océan oriental et occidental, adoucissent les ennuis de la navigation par des hymnes à la gloire du saint martyr; ils ont sans cesse à la bouche le nom de Phocas, et il leur donne souvent des marques particulières de sa puissante protection. La nuit, quand une grosse tempête menace le vaisseau, il va réveiller le pilote qui dort près du gouvernail, serre lui-même les cordages, dirige la voile, et se tient debout sur la proue pour signaler et tourner les écueils. C'est une coutume observée entre les matelots d'inviter saint Phocas à leur table; mais parce qu'il n'a pas de corps et ne mange pas effectivement, ils ont imaginé un ingénieux moyen de satisfaire leur piété: ils font la portion du martyr, laquelle est achetée par l'un des assistants; un autre l'achète le lendemain, et ainsi de suite, si bien que chacun la prend et la paie à son tour. Puis, quand le navire est entré au port, le produit de ces ventes est distribué aux pauvres que Phocas nourrit après sa mort, comme il le faisait dans sa vie. Les princes n'ont pas moins de vénération que le peuple pour sa mémoire. L'humble maison qu'il habita sur la terre est enrichie de magnifiques présents. Les jeunes gens se plaisent à la visiter autant que les anciens. Les Barbares eux-mêmes rivalisent avec nous pour rendre leur devoir au pauvre jardinier. Un des leurs donna sa couronne d'or chargée de pierreries et sa cuirasse d'une matière précieuse, car les Barbares ont le goût des belles armes; il les donna à Dieu par l'entremise du martyr qu'il pria de les faire agréer au Seigneur, voulant reconnaître par cette espèce de tribut, qu'il lui devait le courage et la puissance [1] ».

Byzance enviait à Sinope son trésor; elle obtint qu'une partie de la sainte dépouille fût transférée dans ses murs. Jean présida à la translation, fêtée deux jours de suite. D'abord, on promena triomphalement les précieuses reliques à travers les rues et les places de la cité-reine, au milieu d'une foule émue. Toute la cour, l'empereur lui-même, suivaient à pied. Le lendemain, on traversa le Bosphore tout couvert de bateaux richement parés et illuminés. La ville entière s'était transportée sur les flots pour accompagner son nouveau protecteur à la demeure solennelle qu'on lui avait

[1] S. Astère, *Hom.* 9.

[1] S. Astère, *Hom.* 9.

assignée sur la côte d'Asie, dans un lieu qui depuis a porté son nom [1]. Le temps était excessivement chaud [2]; ce qui n'empêcha pas Chrysostome de prendre deux fois la parole. Nous n'avons que le second de ces discours.

« Hier, dit-il, la ville a acquis à nos yeux de la splendeur, un nouveau lustre, non par des colonnes, mais pour avoir accueilli triomphalement le martyr qui nous arrive du Pont. Il a vu votre hospitalité, et vous a comblés de bénédictions; il a loué votre empressement cordial, et béni ceux qui étaient accourus près de lui. Ceux-là, je les ai proclamés heureux, ils ont joui du parfum suave qui s'exhale de ces reliques; les absents, je les ai déclarés malheureux. Néanmoins, pour que leur dommage ne soit point irréparable, nous célébrerons de nouveau le serviteur de Dieu, afin que, si la négligence vous a tenus éloignés, un redoublement de zèle vous mérite une double bénédiction. Ce que j'ai souvent dit, je ne cesse de le dire : je ne poursuis pas le châtiment des pécheurs, j'offre aux malades des moyens de guérir. Tu ne vins pas hier, viens du moins aujourd'hui, pour conduire à la demeure qui lui est préparée notre hôte céleste. Hier tu l'as vu promené sur la place publique; viens le voir traversant la mer afin que l'un et l'autre élément soient remplis de sa bénédiction. Que personne ne se dispense de cette solennité sacrée; que nul ne reste chez soi, ni la mère, ni la fille; délaissons la ville, accourons au tombeau du martyr; les empereurs le fêtent avec nous. Quelle serait l'excuse d'un particulier, quand les Césars nous donnent l'exemple? Telle est la puissance des athlètes du Christ, qu'ils prennent dans leurs filets non-seulement les simples citoyens, mais les princes eux-mêmes qui portent le diadème. Voilà ce qui couvre de honte les Gentils, ce qui confond leurs erreurs et ruine les démons; voilà notre gloire et la couronne de l'Eglise. Je me réjouis avec les martyrs, je tressaille de joie en voyant, dans la campagne, au lieu des prairies, leurs trophées. Leur sang n'a-t-il pas coulé comme une fontaine vivifiante? Leurs ossements sont consumés, mais leur souvenir devient plus vif de jour en jour. Autant il est impossible que le soleil s'éteigne, autant l'est-il que la mémoire des martyrs périsse; car le Christ a dit : *Le ciel et la terre passeront, mes paroles ne passeront pas* [3]. Mais renvoyons à une époque plus

[1] Chrys., *Hom. sur S. Phoc.* — [2] Chrys., *ibid.* — [3] Matth., 24, 35.

convenable l'éloge du Saint; sous ce rapport, j'en ai dit assez en faveur de ceux qui avaient dû se réunir pour donner à cette fête plus d'éclat. Ce que j'affirmais hier, je l'affirme encore aujourd'hui : de notre affluence, il ne revient au serviteur de Dieu aucune gloire, mais il peut nous revenir bien des avantages spirituels. Celui qui regarde l'astre du jour n'en augmente pas la splendeur, mais il remplit son œil de lumière. Ainsi, celui qui rend hommage aux héros de Jésus-Christ n'ajoute pas à leur renommée, mais il attire sur lui-même de précieuses bénédictions. Prenons à la main nos flambeaux allumés et traversons la mer; qu'elle devienne une église. Que personne ne craigne les flots; le martyr n'a pas craint la mort, et l'eau te ferait peur! Mais là-dessus j'ai assez parlé [1] ».

Après quelques mots remarquables sur la charité qui doit présider à toute polémique religieuse, l'orateur prend à partie les Anoméens, et, relevant leur déplorable façon d'interpréter ou plutôt de torturer l'Ecriture, il les accable des autorités mêmes qu'ils invoquent en leur faveur. Selon ces hérétiques, les saints livres donnent au Père seul le nom de *Dieu*, le Fils n'est appelé que *Seigneur*, qualification d'une portée bien inférieure. Quelques mots suffisent à Chrysostome pour faire justice de cette assertion et établir que, dans le langage biblique, les titres de *Seigneur* et de *Dieu* ont la même valeur et sont indistinctement appliqués au Père et au Fils. « Quoi! dit-il au dissident, n'as-tu pas entendu le psaume : *J'ai crié vers le Seigneur, j'ai invoqué Dieu* [2]? Ainsi, dans la bouche du Prophète, le même est Dieu et Seigneur. A qui appliques-tu le titre de Dieu? au Fils ou au Père? Tu diras sans doute que ces deux noms indiquent le Père : donc *Dieu* c'est le Fils, et *Seigneur* c'est le Père. Pourquoi mettre une différence où l'Ecriture n'en met pas?... Tu prétends que le nom de Dieu est plus grand, celui de Seigneur plus petit? Ecoute Isaïe : *C'est lui, le Seigneur, qui a fait le ciel; c'est lui, Dieu, qui a fondé la terre* [3]. Le Seigneur a créé le ciel, Dieu a créé la terre; n'est-il pas évident qu'ici le nom de Dieu et celui de Seigneur sont appliqués à la même personne? Ailleurs le texte sacré s'exprime ainsi : *Entends, Israël, le Seigneur ton Dieu est le seul Seigneur* [4]! Le même être est appelé deux fois Seigneur, une fois Dieu;

[1] Chrys., *ibid.* — [2] Ps. 141. — [3] Isaïe, 45, 18. — [4] Deutér., 6, 4.

d'abord Seigneur, puis Dieu, puis encore Dieu. Si le premier de ces noms était inférieur à l'autre, l'Ecriture eût appliqué à la substance divine le plus significatif et négligé l'autre. M'avez-vous compris? Je vais répéter, car ceci n'est point un spectacle pour votre amusement, mais un enseignement pour votre édification et pour qu'au sortir de cette enceinte vous soyez armés et prémunis contre l'erreur... Que dis-tu hérétique? Que *Seigneur* est le nom propre du Fils, *Dieu* le nom propre du Père? Mais si je te montre que le nom de Seigneur, le moindre d'après toi, désigne le Père lui-même, qu'auras-tu à répliquer? *Qu'ils apprennent*, dit le Prophète, *que ton nom est le Seigneur*[1] *!* S'est-il servi du mot *Dieu?* Cependant, si ce mot a plus de portée, pourquoi le Psalmiste n'a-t-il pas dit : Qu'ils apprennent que ton nom est Dieu? Si *Dieu*, en effet, est le nom spécial, le nom propre; si celui de *Seigneur* a quelque chose de plus bas et d'étranger, pourquoi l'écrivain inspiré a-t-il dit : *Qu'ils apprennent que ton nom est le Seigneur*...... adoptant la qualification la moins digne, la moins haute, et négligeant la plus élevée, la plus digne? Afin que tu saches qu'entre l'une et l'autre il n'y a aucune différence, mais qu'elles ont la même portée, il s'écrie : *Qu'ils apprennent que ton nom est le Seigneur : seul tu es le Très-Haut, au-dessus de toute la terre*[2] *!*

Chrysostome termine ainsi : « La discussion a été longue et la chaleur est très-forte. Mais le discours a fait oublier la fatigue et tempéré par la rosée de la doctrine les ardeurs du jour. Et lorsqu'une ou deux fois la semaine nous nous réunissons, gardez-vous d'être inattentifs. Car, si au sortir de l'enceinte sacrée on vous dit : Sur quoi a parlé le prédicateur? vous répondrez : Contre les hérétiques. Si on ajoute : De quoi a-t-il traité? et que vous ne le sachiez pas, ce sera une grande honte. Si au contraire vous le savez, vous piquez celui qui vous interroge. Si c'est un hérétique, vous le corrigez; si c'est un ami négligent, vous l'attirez; si c'est une femme mondaine, vous la rendez plus modeste, car tu dois rendre compte à ta femme. *Que les femmes,* dit l'Apôtre, *se taisent dans l'église, et si elles veulent apprendre quelque chose, qu'elles interrogent leurs maris chez elles*[3]. Lorque, rentré sous ton toit, ton épouse t'interroge et te dit : Que m'apportes-tu de l'église? réponds-lui : Je ne t'apporte ni viande ni vin, ni or ni bijoux, mais une parole qui rend l'âme plus sage. Oui, dès que tu seras près d'elle, dresse en sa faveur une table spirituelle; dis-lui, tout d'abord, tant que tes souvenirs sont encore frais : Commençons par jouir des choses célestes, nous prendrons ensuite la nourriture corporelle. Et si nous arrangeons ainsi notre existence, Dieu sera au milieu de nous, pour nous bénir et pour nous couronner[1] ».

Nous avons cité une grande partie de ce discours, non qu'il soit plus remarquable qu'un autre, mais parce qu'il donne une idée plus exacte de la prédication de Chrysostome, si paternelle et si pratique, où l'intérêt de l'auditoire est la seule règle de l'orateur. Du reste, des manifestations de cette nature n'étaient pas rares à Constantinople. Sous la menace d'un malheur public, sous l'impression d'une grande joie, la ville accourait aux pieds des autels et des *litanies* avaient lieu, c'est-à-dire que la prière plus ardente éclatait au dehors de l'enceinte sacrée, et que de longues processions remplissaient de leurs chants pieux les rues, les places, le bord de la mer, la mer elle-même. Ainsi fit-on le mercredi de la semaine-sainte, 6 avril 399. Il était tombé depuis plusieurs jours une si grande pluie qu'on trembla pour la prochaine moisson. Des champs entiers furent emportés par l'eau, et de nouveaux désastres annoncés d'heure en heure en faisaient présager de plus grands encore. Le peuple consterné se voyait déjà en proie à toutes les horreurs de la famine. Chrysostome indiqua des prières publiques, et, entouré d'uue multitude dont les craintes ranimaient la ferveur, il se rendit processionnellement, au chant des hymnes et des psaumes, à l'église des Apôtres. La ville s'y précipita comme un torrent, implorant Pierre et André, Timothée et Paul[2], et par eux la cessation du fléau. Le ciel s'étant tout à coup rasséréné, la reconnaissance s'exprima comme la terreur; une procession traversa le Bosphore et vint sur la rive d'Asie visiter l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul[3], où elle célébra dans une fête spirituelle, avec les combats et les victoires des grands héros de l'Evangile, les espérances et la joie de la cité. Il semblait au pasteur indulgent que ce peuple, si pieusement ému, était pour longtemps revenu aux choses sérieuses et à ses devoirs. Cette illusion de la

[1] Ps. 82, 19. — [2] Chrys., *ibid.* — [3] I *ad Corinth.*, 14, 34.

[1] Chrys., *ibid.* — [2] *Id.*, t. 6, p. 273. BB. — [3] Chrys., *ibid.*

tendresse paternelle fut vite détrompée; car, dès le lendemain, qui était le vendredi-saint, des courses eurent lieu à l'hippodrome, et les fervents de la veille y passèrent le jour, sans souci du deuil de l'Eglise et du grand anniversaire qui l'occupait. Le soir, leurs vociférations scandaleuses troublaient toute la ville, et, le samedi, on les vit en foule au théâtre encourager de leurs frénétiques applaudissements les plus obscènes représentations[1]. Chrysostome enfermé chez lui s'indignait et souffrait; le jour de Pâques il éclata.

« Est-ce tolérable? s'écria-t-il. Puis-je m'y résigner? Après tant de discours, après de si graves enseignements, plusieurs nous ont quitté pour aller voir courir des chevaux. Ils ont fait rire, ou plutôt ils ont attristé la cité tout entière par leur dissipation et leurs cris. Je les ai entendus du fond de ma demeure, et j'en étais humilié. Que répondre à un étranger qui nous dirait : Est-ce ainsi que se conduit la ville des Apôtres, celle dont l'église eut un fondateur si illustre[1]? Est-ce là un peuple ami du Christ, qui doit préférer le théâtre spirituel à celui du mensonge? Ils n'ont pas même respecté le saint jour où furent accomplis les mystères de notre salut. Oui, le jour où ton Maître a été crucifié pour la rédemption du monde, où il offrait pour toi le grand sacrifice, où l'antique malédiction a été levée, où le paradis a été ouvert, où Dieu s'est réconcilié avec l'homme, où tout a été régénéré, en ce jour où il faudrait jeûner, confesser tes fautes, rendre grâces par la prière à l'auteur de tant de biens, tu délaisses l'église et l'assemblée de tes frères, tu dédaignes la sainteté du jeûne, et, captif du diable, tu vas au spectacle où il te conduit! Puis je le supporter? Est-ce tolérable?... Et comment désormais apaiser le courroux céleste? Il n'y a pas encore trois jours, quand cette grande pluie, entraînant tout, enlevait le pain de la bouche du laboureur, vous avez recouru aux supplications, aux processions; la ville s'est portée au temple des Apôtres, elle a traversé les flots, cherchant partout des médiateurs près de Dieu. Et à peine quelques heures se sont écoulées, tu oublies ta terreur, ta reconnaissance, tu pousses des cris indignes, tu déshonores ton âme! Si tu veux tant voir une course de brutes, attelle tes brutales passions. Pourquoi ne pas leur imposer le joug suave et léger de la philosophie chrétienne? Pourquoi ne pas en mettre les rênes dans les mains de la droite raison, afin de courir au but de ta vocation supérieure? Un tel exercice unit l'utilité au plaisir! Et toi, abandonnant au hasard tes plus grands intérêts, tu n'es occupé que de la victoire d'un autre, et tu passes le jour à ne rien faire, ou plutôt à faire le mal! Ne sais-tu pas que nous, hommes, quand nous confions de l'argent à nos serviteurs, nous exigeons d'eux qu'ils nous en rendent compte jusqu'à une obole? Ainsi fait le Seigneur : il nous demandera compte de chacun de nos jours. Que dirons-nous alors? Quelle excuse donner pour celui-ci? Pour toi, le soleil s'est levé, la lune a éclairé la nuit, le chœur des étoiles a brillé dans le firmament; pour toi, les vents ont soufflé, les fleuves ont coulé, les semences ont germé, les plantes ont poussé, la nature a parcouru son cycle harmonieux: toute la création est faite pour toi, et tu ne te sers de la création que comme d'un instrument pour satisfaire aux vœux du démon! Et après que Dieu a daigné te louer cette belle demeure qu'on appelle le monde; tu oses lui refuser le prix du loyer! Ce n'était point assez d'avoir agi de la sorte un jour; le lendemain, sans donner de relâche à ta malice, tu cours au théâtre, c'est-à-dire à un abîme plus affreux! Là, les jeunes gens viennent perdre leur jeunesse, les vieillards déshonorer leurs cheveux blancs. Là, des fils sont conduits par leurs pères, bourreaux plutôt que pères. — Quel mal y a-t-il? dites-vous. — Voilà ce qui m'afflige le plus : c'est que, malades comme vous l'êtes, vous ne vous doutez pas de votre état! Vous sortez de là pleins d'adultères, et vous demandez quel mal il y a..... »

Et l'impétueux orateur, avec plus d'éloquence que jamais, signale l'immoralité du théâtre, son influence corruptrice, les ravages qu'il exerce dans les familles. Puis, tout à coup s'apercevant de l'émotion de son auditoire : « Je vois, dit-il en s'interrompant et tout ému lui-même, je vois que plusieurs d'entre vous se frappent le front, et je vous sais gré d'être un peuple sensible; mais je ne puis m'empêcher de le penser : ce sont ceux qui n'ont fait aucun mal qui pleurent la chute de leurs frères. C'est pourquoi ma douleur est plus grande en voyant un troupeau pareil dévasté par le démon. Ne dites pas qu'ils sont en petit nombre ceux que l'ennemi nous a ravis : il n'y en aurait que dix, que cinq, qu'un seul, que la perte serait énor-

[1] C'était alors l'opinion commune que l'église de Byzance avait été fondée par S. André.

me..... Si l'on ne veut ni de nos conseils ni de nos exhortations, j'userai enfin de ce pouvoir que le Seigneur m'a donné, non pour détruire mais pour édifier. Ainsi, je le proclame à haute voix si quelqu'un, après ce que je viens de dire, retourne à cette peste du théâtre je lui interdirai l'enceinte sacrée, je lui refuserai les saints mystères, je ne permettrai pas qu'il s'avance vers cette table céleste..... Un an s'est écoulé depuis que je fus emmené dans votre ville, et dès mon arrivée au milieu de vous je n'ai cessé de vous avertir. Donc, puisque plusieurs s'obstinent à croupir dans cette pourriture, nous devons nous armer de courage et trancher dans le vif. Gardez-vous de mépriser notre sentence; car, si personnellement nous sommes peu de chose, la dignité que nous tenons de la grâce divine nous investit d'une haute puissance. Qu'ils soient donc chassés de tels hommes, afin que ceux qui vont bien échappent à la contagion, et que les malades eux-mêmes soient rappelés à la santé ! Si cette menace vous fait frémir, — car je vous vois attristés et confus, — que les coupables se repentent, et la sentence est levée. De même, en effet, que nous avons le pouvoir de lier, nous avons celui de délier. Loin de nous la pensée de perdre nos frères ! nous n'avons d'autre but que d'écarter de l'église la honte et l'opprobre. Les Juifs, les Gentils se moquent de nous en voyant notre extrême tolérance pour le mal ; ils apprendront à nous respecter, ils admireront la sainteté de nos lois. Ainsi, qu'aucun de ceux qui persévèrent dans cette fornication ne mette le pied dans le temple, mais qu'il soit châtié par vous et traité comme un ennemi. Ne le recevez plus sous votre toit, ne l'admettez plus à votre table, ne paraissez plus en public avec lui ; c'est le moyen le plus sûr de le recouvrer. Comme les chasseurs traquent les bêtes pour les emmener dans leurs rets, traquons les malheureux qui s'égarent, vous d'un côté, moi de l'autre, pour les faire tomber dans les filets du salut. Ce ne serait pas une faute légère que d'être indifférent à leur perte. C'est pourquoi, quelque douleur que j'en éprouve, je ne reculerai pas devant l'emploi des peines les plus sévères, car il vaut mieux vous affliger maintenant pour vous sauver du jugement futur, que de subir plus tard avec vous un châtiment terrible pour vous avoir flattés aujourd'hui [1] ! »

Ces paroles auxquelles les vertus admirées et la charité de l'orateur donnaient plus de poids, firent une vive impression sur ce peuple frivole, mais bon, qui redoutait d'affliger son noble et saint protecteur et d'être privé de l'entendre. Pour le punir, Chrysostome n'avait qu'à garder le silence [2]. Ces hommes si emportés au plaisir accouraient aussitôt comme de petits enfants, et s'efforçaient par toute sorte de promesses d'obtenir le pardon du plus indulgent des pères et la grâce de jouir une fois encore de cette voix éloquente et aimée. Dans cette circonstance, le repentir parut si vrai, la conversion si parfaite, qu'à peine huit jours après ces menaces sévères, Jean se félicitait publiquement d'avoir infligé à son troupeau une tristesse si salutaire [3].

[1] Chrys., t. 6, p. 272. BB. — [2] Chrys., *Hom.* 9, parmi les nouvelles de Montf. — [3] *Id.*, *ibid.*

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME.

Naissance de Pulchérie. — Orgueil et crimes d'Eutrope. — Droit d'asile. — Eutrope consul. — Il vise à la pourpre. — Révolte de Tribigilde. — Gaïnas et Léon. — Chute d'Eutrope. — Efforts de Chrysostome pour le sauver. — Décadence de l'empire.

L'année 399, que devaient attrister tant de désastres, avait débuté sous des auspices heureux : Pulchérie était née le 19 janvier. La fille d'Arcadius reçut du ciel le courage de Théodose et la piété de Flacilla. Ame virile, et pour ainsi dire le seul homme de sa race, elle était appelée, non plus à sauver l'empire à jamais perdu, mais à répandre au moins sur cette grande agonie la gloire de ses vertus. Des jeux publics célébrèrent le bonheur des Augustes et la joie présumée du monde. Hélas ! ces brillantes apparences ne voilaient qu'imparfaitement les ignominies de la cour. En effet, quelques jours après, Eutrope, lui aussi, donna des

fêtes splendides où l'orgueil du valet éclipsa la magnificence du maître. L'ancien esclave, le vieil eunuque inaugurait son consulat. Le scandale était immense, mais le peuple s'amusait et n'y songea pas. Du reste, l'insolent parvenu ne gardait plus de mesure ; il avait abattu les plus hautes têtes, volé les plus belles fortunes ; le sénat, la cour, l'empire étaient à ses pieds. Plus avare à mesure qu'il était plus riche, plus méchant à mesure qu'il était plus fort, il continuait à la face du ciel ses concussions et ses brigandages. Il n'y a pas de charge dans ce tableau de Claudien :

« Du pied de l'Hémus, dit-il, aux rives du Tigre, il n'est rien qu'il ne mette à l'enchère, ce brocanteur de l'empire, cet infâme courtier des honneurs. Le gouvernement de l'Asie est le prix d'une villa; celui-ci, avec les bijoux de sa femme, achète la Syrie; celui-là échange à regret contre la Bythinie l'héritage de ses pères. Une affiche attachée à la porte d'Eutrope fait connaître aux solliciteurs le prix de chaque province : tant la Galatie, tant le Pont, tant la Lydie. Apporte quelques milliers de pièces d'or, tu gouverneras la Lycie ; un sacrifice de plus, la Phrygie est à toi. Il cherche dans la honte publique une consolation à son sort; et, parce qu'il fut vendu, il veut tout vendre. De deux concurrents, c'est l'argent qu'il pèse : le poids entraîne le juge, une province oscille entre les deux bassins d'une balance. O dieux! si vendre les peuples à l'enchère ne vous fait pas rougir, rougissez au moins du vendeur [1] ! »

Pour rendre ce commerce plus lucratif, l'âpre marchand avait multiplié les gouvernements et les tribunaux, et c'est ainsi qu'il divisa la Syrie, la Cilicie, la Phénicie, chacune en deux départements, pour tirer de chacune deux fois sa valeur. Son impitoyable cupidité ne reculait devant aucun crime; il proscrivait, il tuait ceux qu'il voulait dépouiller. Toute noblesse d'âme ou de naissance était une insulte à sa bassesse ; le bourreau le vengeait et l'enrichissait. Quiconque était coupable de porter un grand nom ou de posséder une grande fortune devait s'estimer heureux de n'en être puni que par le bannissement et la confiscation. Les déserts de Lybie se peuplèrent d'illustres exilés. Souvent, sans attendre que la misère et la faim vinssent achever ses victimes, le lâche spoliateur les livrait aux assassins excités et payés par lui.

[1] Claud., *in Eutr.*, l. I, v. 192

Chrysostome fit des remontrances, parla haut et sévèrement. On n'osa le frapper; mais l'eunuque irrité poursuivit avec une audace croissante le cours de ses infamies. Rien n'était sacré pour sa main profanatrice et sanglante ; il osa la porter sur l'autel. Les églises chrétiennes jouissaient depuis Constantin du droit d'asile, attaché autrefois aux temples du paganisme. Sans doute, il est facile de signaler les inconvénients et les abus auxquels un pareil droit peut donner lieu ; mais il est certain qu'en des temps de discorde civile et d'anarchie, quand les vengeances privées, l'arbitraire du pouvoir, les violences du despotisme tenaient lieu trop souvent de justice et de lois, c'était, dans plusieurs cas, la seule ressource laissée à l'innocence et à la faiblesse contre l'oppression et la tyrannie; il épargna au peuple bien des meurtres, aux puissants bien des crimes. Du reste, il n'avait été octroyé aux églises que dans un noble but d'humanité, non pour désarmer la loi ni pour abriter le crime, mais afin de laisser aux juges, dans certaines occurrences, le temps d'apaiser leurs pensées, d'examiner avec plus de calme les causes douteuses, et pour qu'il ne fût pas dit que, dans les défaillances de la justice humaine, il n'y a ici-bas d'autre ressource que le désespoir pour les victimes de ses erreurs. L'exercice de ce droit était aussi une excellente occasion pour les évêques de déployer l'esprit de l'Evangile et sa divine mansuétude, en faisant appel à la miséricorde des princes, auxquels ils inspiraient une salutaire horreur de l'effusion du sang et de la peine de mort, en même temps qu'ils agissaient sur l'âme des coupables et s'efforçaient de la ramener à la vertu par la charité. Il faut donc s'étonner beaucoup moins que les successeurs de Constantin aient confirmé le droit d'asile, et que les pasteurs catholiques aient mis tant d'ardeur à le soutenir.

Une noble femme, Pentadie, la veuve d'un illustre proscrit, s'était réfugiée aux pieds des autels pour échapper aux fureurs d'Eutrope. Après avoir exilé, assassiné, dans les sables de Lybie, Timasius, l'ancien consul, le vainqueur des Goths, le compagnon d'armes et l'ami de Théodose, après avoir noyé le fils dans le sang du père, l'eunuque voulut immoler la mère et la veuve. Il convoitait la fortune et redoutait le regard de Pentadie. Sa haine avait besoin de cette victime; l'Eglise la sauva. Furieux qu'une proie s'[illegible] elle échappât à ses mains et voulant

la ressaisir à tout prix, il supprima le droit d'asile; le sanctuaire devait lui livrer, à l'instant même, les têtes qu'il demandait. Cet édit à la main, il osa réclamer Pentadie ; mais il rencontra Chrysostome : le bourreau recula devant le pasteur. Pris à ses propres piéges, Eutrope ne tarda pas à voir se tourner contre lui le glaive aiguisé contre tant d'autres, et il eut, le premier, à maudire l'arrêt qu'il avait porté.

Pour le moment, à l'exception de Chrysostome, tout pliait devant lui. Il était arrivé au faîte de la fortune ; son maître n'était plus que son valet. Certes, la puissance des eunuques, si étrange et si honteuse, ne datait pas de ce misérable. Constance et Valens avaient de la prédilection pour cette espèce d'hommes, et ils s'en servaient volontiers dans leurs intrigues contre l'orthodoxie ; c'étaient leurs ministres, leurs diplomates, les instruments préférés de leur politique comme de leurs plaisirs. Sous des princes sans talent, sans énergie, vrais eunuques de l'intelligence et du cœur, les eunuques, dit saint Grégoire[1], gouvernaient le monde. Ils furent surtout le grand appui de l'Arianisme. Cependant, jusqu'au règne d'Arcadius, leur influence, quoique très-grande, n'avait été qu'indirecte. Contenus dans la domesticité du palais, ils flattaient, ils rampaient, ils mentaient, et prenaient ainsi un ascendant suprême, mais caché, sur les pensées ou les passions du maître; la fortune, la réputation, la vie des plus illustres citoyens furent souvent à leur merci. Nul encore n'avait regardé le pouvoir en face : Eutrope, le premier, osa décorer sa turpitude des titres de magistrat et de général; il obtint le rang de patrice, et bientôt il dépassa la mesure du scandale en se faisant nommer consul. Rome frémit à cette nouvelle, et refusa d'inscrire un nom si vil dans les fastes souillés de l'empire. Mais, en général, le monde affaissé dans la servitude, blasé par une longue abjection, considérait avec autant d'indifférence que de dégoût cette dégradation du pouvoir. Le fils de Théodose, perdu dans un pli du manteau paternel, ne montrait à la terre que son hébêtement et son impuissance. Des mains de Rufin, il était tombé dans celles d'Eutrope, et, après avoir fait un pas de plus dans la honte, il se reposait. L'esclave du palefrenier, devenu roi du monde, jouissait de sa fortune, s'enivrait de sa puissance, et se vengeait des ignominies infligées à sa jeunesse en courbant à ses pieds toutes les grandeurs. Entouré de sicaires, de parasites, de flatteurs achetés à grand prix, il passait les nuits à table, les jours au théâtre. On se prosternait devant lui, on lui dressait des statues. Sa hideuse effigie était reproduite en bronze et en marbre dans toutes les villes, sur toutes les places, dans la salle même du sénat, avec les glorieux symboles de ses vertus civiles et militaires, et de fastueuses inscriptions qui lui donnaient le titre de troisième fondateur de Constantinople, après Constantin et Byzas. Chose triste à penser ! La faveur de ce malheureux se répandant sur ses semblables, les eunuques eurent le pas à la cour, et l'on se prit à envier leur bonheur. On affirme, mais peut-on croire à une pareille assertion, que des hommes d'un âge mûr perdirent la vie pour avoir essayé cette voie nouvelle de la fortune[1].

Cependant des explosions de murmures et de quolibets faisaient comprendre à l'insolent parvenu le mépris qu'il inspirait. Le monde asservi n'avait qu'une arme à sa disposition, celle du ridicule, et il en usait. Eutrope se crut menacé dans son existence, et, pour la défendre, il inventa des lois *qui restent dans le Code comme un monument de la honte humaine*[2]. D'après ces lois, quiconque *conspire* contre une des personnes de la maison de l'empereur est puni, comme s'il s'attaquait à l'empereur lui-même, par la confiscation et la mort. Or, par ces personnes de la maison de l'empereur, on entend non-seulement les premiers officiers de l'Etat, mais tous les commandants militaires, tous les magistrats civils, les sénateurs de Constantinople, et jusqu'aux domestiques du palais. Le dernier valet de la cour peut impunément se permettre tout vis-à-vis des plus honorables citoyens. Au contraire, le crime de *lèse-bassesse* est poursuivi jusque sur les enfants des prétendus conspirateurs. La loi, qui leur fait grâce de la vie, les déclare inhabiles à hériter, à vendre, à tester, à recevoir aucun don ni legs, et les exclut à jamais, comme infâmes, de toute participation aux honneurs, dignités et emplois.

Tant de bonheur avait tourné la tête à Eutrope. Il osa menacer l'impératrice de sa disgrâce[3]. Il visait à la pourpre, et ne prenait pas la peine de s'en cacher. Certes, c'eût été une chose étrange et le dernier délire, la suprême

[1] Greg. Naz., t. [illegible], p. 399.

[1] Zosim., l. 5 ; Suidas, *in verb. Eutr.* — [2] Châteaubr., Études hist., t. 2, p. 278. — [3] Sozom., l. 8, c. 7 ; Philostorg., l. 11, c. 6.

débauche de la fortune, que le diadème de Constantin et de Théodose posé sur cette tête infâme ! On fut au moment de le voir.

Un Barbare, un Goth se redressa seul et protesta dans l'abaissement de tous.

Tribigilde, compagnon d'armes de Gaïnas, gouvernait en Phrygie une colonie d'Ostrogoths. Trouvant sa part trop petite pour les services qu'il avait rendus, humilié d'ailleurs et indigné de servir un pouvoir avili dont la plus haute représentation était un empereur niais et un ministre chargé de crimes, il souffla sa colère aux siens, toujours disposés au mouvement et au combat, et, mettant tout à feu et à sang sur sa route, il marcha sur Constantinople. Gaïnas l'avait encouragé et le soutenait. Lui aussi, il était mécontent; et il attendait avec impatience le moment d'assouvir à la fois sa vengeance et son ambition. Complice d'Eutrope, l'astucieux Barbare voyait avec une douleur dissimulée mais profonde que la mort de Ruffin, si utile à l'eunuque, n'eût servi qu'à le distancer, lui, le soldat heureux et nécessaire, d'un degré de plus, de la pourpre à laquelle il aspirait. Il avait donc résolu de ruiner Eutrope par Tribigilde. Celui-ci, malheureux d'abord, prit bientôt une attitude tellement menaçante que la cour trembla. Elle fit des propositions auxquelles il fut répondu qu'avant tout, au-dessus de tout, on exigeait l'expulsion d'Eutrope. Le ministre effrayé envoya deux armées à la rencontre des Ostrogoths, l'une commandée par Gaïnas qui le trahissait, l'autre par un ancien cardeur de laines, son espion, le valet de ses crimes, un misérable, qui n'eut jamais d'autre talent que celui de calomnier et de manger.

Léon, que le lâche Eutrope appelait son Ajax, et qui n'était en réalité qu'un hideux mélange de Vitellius et de Thersite, fut chargé d'opérer en Asie, tandis que Gaïnas à la tête des Goths devait garder la Chersonèse de Thrace et le passage de l'Hellespont. Le grotesque général, écrasé sous le poids du vin et de l'embonpoint, attendit dans une honteuse inaction que l'ennemi, auquel il avait laissé faire, sans en profiter, toute sorte de fautes, vînt le surprendre dans la nuit, au milieu d'une orgie. Ses soldats, ivres et endormis, furent taillés en pièces; et lui, fuyant à toutes jambes, malgré son obésité, glissa dans un marais et s'y noya. Gaïnas n'était pas étranger à cette catastrophe qu'il eut l'air de déplorer; car, sous prétexte d'envoyer à son collègue des renforts demandés, il avait peuplé son armée de traîtres. Obligé de passer l'Hellespont pour rallier les débris de l'armée d'Asie, il manœuvra dans l'intérêt de Tribigilde et de concert avec lui, se retirant des pays que celui-ci voulait envahir, et ne s'approchant de l'ennemi que pour faciliter à son profit la défection des Barbares. En même temps il écrivait au chef de l'Etat lettres sur lettres pour lui dire que Tribigilde était invincible, que rien ne pouvait arrêter sa marche sur l'Hellespont, et qu'il n'y avait plus qu'un moyen de détourner le torrent et de sauver l'Asie : livrer ou tout au moins chasser Eutrope.

De mauvaises nouvelles de Perse aggravaient la situation et redoublaient les perplexités de l'empereur. Après onze ans de paix avec les Romains, Varanes, assassiné par ses sujets, était remplacé sur le trône par un prince remuant et guerrier; on le représentait comme se préparant déjà à passer le Tigre, et à recommencer contre Byzance les longues guerres de Sapor. Ces nouvelles, prématurées, à moitié fausses, étaient exploitées à la cour et faisaient une grande impression sur l'âme timide d'Arcadius.

Cependant il hésitait encore, non par attachement à son ministre, ni par la crainte de commettre une lâcheté, mais par nonchalance et parce qu'une résolution quelconque coûtait trop à sa paresse, lorsque Eudoxie, ses deux enfants dans les bras, le visage tout en larmes, entra précipitamment chez lui, et, se jetant à ses pieds avec des sanglots, lui demanda vengeance de l'eunuque qui venait, disait-elle, de la menacer et de l'insulter. Ce fut le coup de grâce d'Eutrope. Arcadius, réveillé de sa léthargie, écrivit un mot; et le favori tout puissant dut évacuer le palais. C'en était fait du malheureux; car, en un clin d'œil, la cour et la ville surent sa disgrâce, et les mêmes voix qui tout à l'heure disaient ses louanges, hurlèrent l'outrage et demandèrent sa tête à grands cris. Quand le colosse de Daniel s'écroule, il couvre la terre de ses débris, car s'il a les pieds d'argile, il a la tête d'or et la poitrine de bronze; mais si le colosse qui tombe n'est qu'un colosse de boue, sa chute a lieu sans éclat, il s'affaisse sur lui-même et ne marque sa place que de souillures : ce fut le sort d'Eutrope. Lâche dans la fortune, lâche dans le malheur, effrayé du souvenir de ses crimes non moins que des cla-

meurs qui le poursuivent, il se jette éperdu dans l'église voisine, demandant un refuge à ces mêmes autels qu'il avait dépouillés naguère du droit de le protéger.

Arcadius, dont la surexcitation n'était pas encore tombée, envoya ses gardes pour arracher du sanctuaire celui qu'il venait de jeter comme une hostie d'expiation à la fureur déchaînée des soldats et du peuple. Mais Chrysostome était là; il étendit sa main sur le coupable, que seul il avait bravé dans sa fortune et que seul il défendait dans son malheur. La cour, indignée de la résistance, ordonna l'arrestation du pontife, que les prétoriens menèrent, comme un rebelle, devant l'empereur. Eudoxie était furieuse : elle voulait qu'on ouvrît l'église à l'instant même et que le proscrit fût livré à son sort. Jean repoussa cette prétention, et l'infortuné, qui la veille encore rêvait la pourpre et l'empire, s'estima heureux de n'être pas chassé de l'asile qu'il implorait. Mais quand la soldatesque, abandonnée à elle-même, connut cette décision, elle courut au palais, poussa des cris, agita ses armes et demanda Eutrope pour en faire justice. Le prince veut conjurer l'orage ; ses ordres sont méconnus; il faut qu'il se présente à cette foule mutinée, qu'il lui parle, qu'il l'implore, qu'il la conjure de respecter l'asile sacré, et c'est à force de protestations et de larmes qu'il vient à bout d'apaiser quelque peu ces fureurs et d'empêcher qu'un meurtre sauvage ne souille le temple de Jésus-Christ.

La nuit fut orageuse. Le lendemain, jour de synaxe, l'église s'emplit dès le matin. Toute la ville était accourue avec cette curiosité cruelle des enfants et du peuple, chacun voulant contempler de ses yeux, toucher de son pied ce débris souillé du naufrage de la veille, chacun voulant jouir pour son compte de la vengeance de Dieu et rendre à la fortune sa dérision. L'attitude du malheureux, couché sous la table de l'autel, tremblant de tous ses membres, implorait pour lui du moins l'inviolabilité du mépris; mais Jean parut à l'ambon, et ses paroles inspirèrent à cet auditoire tumultueux un autre sentiment. Foudroyant les grandeurs ou plutôt les vanités humaines sur ce pavé que l'eunuque couvrait de son corps et de ses larmes, il sut reprocher au peuple ses basses adulations et sa déplorable mobilité, tout en désarmant sa colère. Quelque connu que soit ce discours, nous devons le reproduire, du moins en partie.

« *Toujours*, s'écria l'orateur, *mais aujourd'hui surtout*, il est à propos de dire : *Vanité des vanités, et tout est vanité* [1]. Où est maintenant cette splendeur illustre du consulat? Où sont ces flambeaux portés devant lui, et ces applaudissements, et ces danses, et ces banquets, et ces fêtes? Où sont ces couronnes, et ces tentures suspendues sur sa tête, et la faveur bruyante de la cité, et ces acclamations flatteuses du théâtre et du cirque? Tout cela est fini ! Un seul coup de vent a dépouillé l'arbre de ses feuilles, l'a ébranlé dans ses racines, l'a arraché et jeté par terre. Que sont-ils devenus ces faux amis, et ces convives assidus, et cet essaim de parasites, et ce vin englouti tout le long du jour, et ces artifices variés de la table, et ces adorateurs de la puissance, toujours prêts à faire leur cour? C'était le songe d'une nuit, le jour venu, il s'est évanoui ; c'était une fleur du printemps, le printemps écoulé, elle s'est flétrie ; c'était un peu de fumée, elle a disparu; une bulle d'air, elle est tombée; une toile d'araignée, elle a été déchirée. C'est pourquoi je ne cesserai de le dire : *Vanité des vanités, et tout est vanité !* Cette parole, il faudrait l'écrire partout, dans les rues, sur les places, sur les portes, sur les murailles, dans les vestibules de nos maisons, sur nos vêtements eux-mêmes; chacun devrait la porter gravée dans sa conscience, en faire le sujet ordinaire de ses entretiens : Vanité, tout est vanité ! » Puis, s'adressant à l'eunuque agenouillé au pied de l'autel : « Ne t'ai-je pas dit bien des fois que la richesse est fugitive? Toi, tu ne pouvais pas me supporter. Ne t'ai-je pas dit qu'elle ressemble à un serviteur ingrat ? Toi, tu ne voulais pas me croire ; et voilà que l'expérience t'apprend qu'elle n'est pas seulement fugitive et ingrate, mais homicide, puisqu'elle t'a réduit à cet état. Ne te disais-je pas sans cesse, quand tu n'accueillais mes véridiques avertissements qu'avec des injures, que j'étais bien plus ton ami que tes flatteurs; que je te portais plus d'intérêt, moi qui t'adressais des reproches, que tous ceux qui, en toutes choses, se montraient prêts à te servir? N'ajoutais-je pas que les blessures faites par un ami valent mieux que les baisers d'un ennemi? Si tu avais supporté mes blessures, leurs baisers ne t'auraient pas perdu. Et maintenant, où sont-ils ceux qui te versaient à boire, ceux qui forçaient le peuple à s'écarter à ton approche pour te faire place, ceux qui allaient débiter partout tes louanges? Ils ont pris la

[1] Eccles. I, 1.

fuite; ils ont renié ton amitié; ils cherchent leur sécurité à tes dépens. Ce n'est pas ainsi que nous avons fait; nous ne t'avons pas abandonné alors, malgré tes emportements; et aujourd'hui, tombé, nous te protégeons, nous t'entourons de nos soins. L'Église que tu traitais si mal, te reçoit à bras ouverts; les théâtres, objet de tes plus grandes complaisances, à cause desquels tu t'es déclaré si souvent contre nous, t'ont trahi, t'ont perdu. Cependant je n'avais cessé de te dire : Pourquoi fais-tu cela? Tu poursuis l'Église de tes fureurs, et tu cours toi-même à l'abîme. Tu dédaignais mes avis, et voilà que tous ces habitués du cirque, pour lesquels tu dépensais tes richesses, ont levé le glaive sur toi. L'Église, au contraire, indignement persécutée, va, vient, se donne mille peines pour t'arracher, si elle le peut, aux périls qui te pressent.

« Et si je parle ainsi, ce n'est pas pour insulter celui qui est tombé, mais pour avertir ceux qui sont debout; ce n'est pas pour aigrir des plaies saignantes, mais pour conserver la santé à ceux qui ne sont pas blessés encore; ce n'est pas pour enfoncer sous les flots le malheureux qu'ils ont brisé, mais pour épargner un naufrage à ceux qui naviguent encore au souffle du bonheur. Et le moyen, n'est-ce pas de leur signaler la fragilité des choses humaines? Or, ici toutes les paroles sont au-dessous de la vérité. Je les appellerais : herbe, fumée, songe vain, fleur printanière, je n'aurais rien dit, tant elles sont fragiles et plus néant que le néant!... Qui monta plus haut que cet homme? N'était-il pas le plus riche de l'univers? N'avait-il pas atteint le faîte des honneurs? N'inspirait-il pas crainte et terreur à tout le monde? Et vous l'avez là, plus captif que les prisonniers enchaînés, plus misérable que les esclaves, plus pauvre que les mendiants qui meurent de faim, n'ayant devant les yeux que glaives menaçants, abîmes, bourreaux et la voie qui mène au supplice... Vous vîtes hier, quand on vint de la part de l'empereur pour l'arracher d'ici, comme il courut aux vases sacrés aussi pâle qu'un mort : le claquement des dents, le tremblement de tout le corps, la voix sanglotante, la parole embarrassée, tout annonçait son angoisse extrême.....

« Non, je ne dis pas cela pour lui reprocher son infortune ou pour insulter à sa chute, mais pour vous attendrir, pour exciter votre pitié, pour vous faire comprendre qu'il est assez puni par ce qu'il endure. Beaucoup des nôtres sont assez inhumains pour nous faire un crime de l'avoir reçu dans le sanctuaire; c'est pour adoucir leur dureté que j'insiste sur les abaissements de cet homme ».

Malgré ces précautions répétées, on a reproché à Jean ce discours comme empreint d'orgueil et de cruauté [1] : accusation bien injuste, car cette amertume apparente est la pieuse habileté d'une compassion qui veut sauver à tout prix la victime qu'on lui dispute. N'avait-il pas bravé les soldats furieux, tenu tête à la cour, affronté la colère d'Eudoxie, pour couvrir Eutrope? Pouvait-il empêcher le peuple de voir dans cet eunuque couché à terre autre chose que ce qu'il y avait, le rebut de l'humanité? Pouvait-il justifier ses crimes au nom de ses malheurs, et l'arracher au mépris aussi bien qu'à la mort? Non : il fut magnifiquement inspiré; et s'il dit tout ce qu'il fallait pour venger la vertu des insolences de la fortune, pour rabaisser l'orgueil de tant de hauts personnages idolâtres d'eux-mêmes, il fit aussi d'admirables efforts et des efforts heureux pour faire passer son auditoire du dédain et de la haine à l'attendrissement ou du moins à la charité : ce n'était pas chose facile.

« Vous êtes choqués, dites-vous, qu'il vienne se réfugier dans l'église après l'avoir persécutée? — Eh bien! c'est pour cela même qu'il faut glorifier Dieu, quand il permet qu'un tel homme apprenne par ses malheurs la puissance et la clémence de l'Église : sa puissance, car c'est pour l'avoir attaquée qu'il subit cette catastrophe; sa clémence, parce qu'elle le couvre de son bouclier, qu'elle le protège sous ses ailes et qu'oubliant les anciennes injures, elle lui ouvre son sein avec amour! Voilà le plus beau des trophées, la plus illustre des victoires; voilà de quoi confondre Juifs et Gentils; voilà qui met en lumière la douce sérénité de son visage : elle pardonne un ennemi vaincu, abandonné, méprisé de tous, et seule, comme une tendre mère, elle le cache sous ses voiles sacrés, s'exposant pour lui au courroux de l'empereur et aux fureurs du peuple. Oui, c'est là le plus bel ornement de l'autel. — Le bel ornement, répliquez-vous, que cet avare, ce voleur, ce scélérat qui s'attache à la table sacrée! — De grâce, ne parlez pas ainsi. Une courtisane toucha de ses mains coupables les pieds du Christ, et la gloire du Seigneur n'en a pas souffert;

[1] Socr., l. 6, c. 5.

car la créature impure ne nuisit pas à l'être pur, mais l'être sans tache purifia par son contact la courtisane souillée. Homme, garde-toi de te souvenir des injures, puisque nous sommes les serviteurs de celui qui a dit : *Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* Et si jadis le malheureux abusant du souverain pouvoir a ravi à l'Eglise son droit d'asile, maintenant, devenu le spectacle du monde, par le seul fait de sa présence ici, n'est-il pas le premier abrogateur de ses lois? Quoiqu'il se taise, il dit à tous : Ne faites pas ce que j'ai fait, pour ne pas souffrir ce que je souffre. Ainsi, sa catastrophe instruit les autres, et cet autel n'en paraît que plus redoutable, depuis qu'il tient à ses pieds ce lion enchaîné.....

« Que d'enseignements dans cette infortune qui, d'un homme si élevé, si heureux, a fait le dernier des hommes! Que le riche entre ici : en voyant précipité de si haut celui qui faisait trembler d'un signe de tête tout l'univers, en le voyant attaché par la peur comme par une chaîne à cette colonne, il réprimera son arrogance, il dépouillera son faste, et, considérant ce qu'il ne faut pas perdre de vue dans les choses humaines, il dira avec les Ecritures : *Toute chair n'est que l'herbe ; toute gloire humaine ressemble à la fleur des champs : l'herbe passe, la fleur tombe.* Le pauvre, au contraire, apprendra à ne pas se plaindre de son sort : il saura gré à l'indigence de lui tenir lieu d'asile, de port, de citadelle ; et il aimera mieux encore sa triste condition que des richesses funestes qui aboutissent à une fin sanglante ».

Du reste, le succès de ce discours est la meilleure justification de l'orateur et la réponse la plus péremptoire à ses adversaires. Il n'avait pas fini, que l'auditoire ému passait de la colère aux larmes. Le ministre abhorré, dont le sang ne suffisait pas tout à l'heure à laver les crimes, dont la mort était réclamée comme une expiation nécessaire, dont le peuple était venu savourer les abaissements et l'agonie, on commençait à le plaindre, on oubliait ses forfaits pour ne voir que son infortune. Chrysostome s'en aperçut et continua ainsi :

« Ai-je adouci vos sentiments? Ai-je apaisé votre colère? Ai-je éteint l'inhumanité? Ai-je obtenu la commisération? Vos visages et vos larmes me portent à le croire. Puisque vos cœurs sont attendris, achevons l'œuvre de miséricorde, allons nous jeter aux pieds du prince, ou plutôt prions le Dieu de toute bonté de lui donner un cœur tendre, afin que nous puissions obtenir la grâce complète ».

Eutrope fut sauvé : l'éloquence et la religion l'emportèrent sur la haine de l'impératrice et sur les intrigues de Gaïnas. Non-seulement l'asile saint ne fut pas violé, mais l'eunuque proscrit obtint la permission d'en sortir, et se retira à Chypre avec la promesse qu'on n'attenterait pas à sa vie [1]. Suivant un autre récit plus vraisemblable, ennuyé de cette espèce de prison dans l'église, il l'aurait quittée pendant la nuit, et, tombé au pouvoir de la cour, aurait été condamné à un exil perpétuel dans l'île de Chypre. Les ennemis de Chrysostome l'accusèrent d'avoir trahi le malheureux. Cette calomnie, si absurde qu'elle fût, affligea profondément le généreux pontife ; il crut devoir la repousser publiquement.

« Il y a quelques jours, s'écria-t-il, une armée entière, une armée furieuse assiégea l'église ; on tremblait autour de l'empereur, l'Eglise n'a pas cédé. On réclamait un homme qui s'était réfugié ici ; nous n'avons rien écouté, nous avons tout bravé. Vous avez vu vous-mêmes, car vous étiez présents, quelle était la fureur des soldats armés, quel était leur nombre, comment ils nous ont entraîné au palais. Par la grâce de Dieu, je n'ai pas éprouvé la moindre crainte. Je voyais les glaives, et je pensais au ciel. J'attendais la mort, et je pensais à la résurrection. On m'emmenait comme un criminel ; je n'en étais pas humilié, car le péché seul humilie. Ce n'est donc pas l'Eglise qui l'a livré ; s'il n'eût pas quitté ce refuge, il n'eut pas été pris. L'Eglise ne l'a pas abandonné, c'est lui qui a abandonné l'Eglise. Ce n'est pas ici qu'il a été trahi, mais en dehors de cette enceinte. Non, n'hésitez jamais à recourir à l'Eglise. Demeurez dans son sein, elle ne vous trahira jamais ; mais si vous la fuyez, si vous la quittez, pourquoi la mettez-vous en cause? N'accusez que votre pusillanimité [2] ».

Aucun de ses courtisans ne suivit Eutrope au lieu de son exil ; ceux qui avaient le plus encensé sa fortune furent les premiers à le maudire dans sa chute. La femme elle-même qu'il avait associée à son existence refusa de l'accompagner, et ne songea qu'à jouir à son

[1] Zosim., l. 5. — Claud., *in Eutrop.* l. 2, *præf.*

[2] Ce deuxième discours à propos d'Eutrope semble, au premier aspect, ne pas être de Chrysostome, tant il y a de confusion et de négligence ! Cependant il est difficile en l'examinant avec attention, de ne pas le lui attribuer : il a été altéré, gâté par les copistes, mais il est de lui.

aise des biens que le misérable lui avait donnés et que l'empereur ne lui ôta pas. Mais ce n'était point assez, pour les ennemis du monstre naguère adoré, de l'avoir abattu ; la vengeance de Gaïnas, la haine de l'impératrice n'étaient pas assouvies. Après l'avoir trahi dans sa disgrâce, les anciens flatteurs du favori tremblaient que par un caprice d'Arcadius il ne fût mis à même de châtier leur perfidie, et, plus encore que ses adversaires, ils faisaient des vœux pour sa mort. Pour en arracher la sentence au faible monarque, on n'allégua aucun des crimes du scélérat, ni la justice vendue, ni le trésor dilapidé, ni les concussions, ni les assassinats : on l'accusa d'avoir attelé à son propre char, dans les jeux célébrés pour solenniser son consulat, les chevaux de Cappadoce, dont la race était exclusivement réservée au service du souverain [1].

Là-dessus, un ordre impérial le fit transférer de Chypre à Pantichium, entre Chalcédoine et Nicomédie, où une commission nommée *ad hoc* et présidée par Aurélien, préfet du prétoire, après un rapide procès, prononça contre lui la peine de mort. L'exécution eut lieu au milieu de la nuit. La loi contre le droit d'asile fut noyée dans son sang ; mais le pouvoir, déshonoré par l'élévation d'Eutrope, mit le comble à son déshonneur en le constatant. Arcadius abolit par un décret tous les actes administratifs de l'ancien ministre, qu'il appelait un homme de fange et de boue; il ordonna que son nom fût effacé des fastes consulaires, pour que *les guerriers qui conservaient*, disait-il, *les bornes de l'empire, ne fussent plus obligés de gémir sur l'affront infligé par ce monstre d'iniquité à la divine majesté du consulat* [2].

Ces guerriers, plus jaloux que l'empereur de l'honneur de l'empire, qui tenaient à laver sa pourpre de la boue qu'il s'était plu lui-même à y attacher, dont il avait à cœur de ménager la délicatesse, étaient deux étrangers, deux Goths ambitieux et traîtres, Tribigilde et Gaïnas. Pour le malheureux fils de Théodose, chaque coup d'autorité était une abdication; il ne secouait un joug que pour plier sous un autre.

La majesté de l'empire était à la merci de trois ou quatre Barbares. Chrysostome contemplait avec douleur, mais avec plus de dégoût que de douleur, ce spectacle de décadence et d'affaissement. Hellène et chrétien, il comprenait peu la patrie romaine ; c'est pourquoi, dans la décomposition croissante d'une société perdue, il suivait d'un œil attentif le travail régénérateur de l'Evangile, et, par-delà les vieilles frontières effacées par la charité, il embrassait l'humanité, ne voyait qu'elle, et oubliait les défaillances de l'empire pour célébrer les triomphes de l'Eglise, dont la domination sur les âmes réalisait à ses yeux la grande unité promise par Jésus-Christ.

Dans cet affaiblissement de toutes choses, « la religion seule, dit M. Villemain [1], s'étendait sans cesse et transformait ce monde barbare, dont elle ne pouvait détourner la prochaine victoire et l'avénement ». Seule, elle regardait l'avenir en face ; et quoique troublée parfois elle-même par les hourras de ces hordes inconnues et terribles, elle était assurée que la Providence ne les menait à la destruction du monde romain que pour tirer de ses ruines un monde nouveau. A ses yeux, le vieux sol épuisé se couvrait, par l'effet même de ce débordement d'hommes, d'une alluvion riche et profonde, toute prête à recevoir la charrue du Christianisme et la divine semence.

Quant à ces révolutions de palais, si misérables et si fréquentes, elles fournissaient un texte au pieux orateur, pour consoler le peuple de sa misère en lui montrant l'inconsistance et le néant des grandeurs humaines, pour réveiller dans les cœurs l'aspiration des biens éternels, l'amour de cette cité céleste dont l'Eglise est la terrestre image. Abaissement du pouvoir ou malheurs de l'empire, terreur ou dégoût, tout venait en aide au spiritualisme chrétien, et contribuait à lui faire dans les âmes une place plus grande.

[1] Zosime, L. 5 ; Philostorg., l. 11, n. 6. — [2] Cod. Théod., L. 9, tit. 40.

[1] Tabl. de l'éloq., p. 198.

CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME.

Marche des Barbares sur l'Italie. — Situation de l'Eglise. — Eudoxie gouverne l'Orient. — Gaïnas demande les têtes des principaux sénateurs. — Chrysostome le fléchit. — Conférence de Sainte-Euphémie. — Gaïnas à Constantinople. — Il réclame pour les Ariens une église dans la ville. — Refus de Jean. — Perfidie de Gaïnas. — Massacre des Goths. — Chrysostome ambassadeur près de Gaïnas. — Bataille de l'Hellespont. — Mort de Gaïnas. — Naissance du jeune Théodose.

Tandis qu'en Orient le pouvoir dégradé fondait honteusement dans les débiles mains d'Arcadius, l'Occident, gouverné par Stilicon au nom de son pupille, montrait encore, au bord de la tombe, une étincelle d'énergie. A Rome, les noms vénérés de Théodore et de Messala relevaient le consulat de l'affront qu'il avait subi à Constantinople; et si le jeune Honorius n'était supérieur à son frère ni par le talent ni par le courage, du moins son tuteur, devenu son beau-père, tenait assez haut l'épée de Théodose pour faire respecter quelques jours encore le nom romain. Un Vandale était donc la plus haute espérance, la suprême ressource de l'empire à moitié envahi par les Barbares. Lui aussi, il fut nommé consul et célébra son élévation avec une pompe impériale. Son entrée dans la vieille métropole du monde fut d'un souverain. Le sénat et le peuple se jetaient sous les roues de son char, lui donnaient à l'envi les titres de seigneur et de père, et le poëte Claudien déployait toutes les hyperboles du servilisme, tous les mensonges de la mythologie pour chanter le glorieux hymen du fils de Théodose avec la fille de Stilicon. « Allez, s'écriait-il, épouse fortunée, allez partager dans les bras d'un héros l'empire de l'univers. L'Ister vous portera ses hommages; le Rhin et l'Elbe couleront sous vos lois; vous vous promènerez en souveraine au milieu des Sicambres. Le monde entier sera votre dot..... Mais quelle main, mieux que la main de Stilicon, eût guidé les rênes de l'empire?.... En lui se montre le rare accord de la force et du génie, de la prudence et du courage.... Vit-on jamais un front plus beau, plus propre à porter le diadème des Césars? La fortune s'honore en comblant d'honneurs un tel homme.... Juste arbitre des lois, ferme soutien de la paix, héros au-dessus de tous les héros, le plus heureux des pères; ô Stilicon! Honorius devenu ton gendre est plus que jamais notre maître [1] ». — Et le jour était proche où la tête de Stilicon allait tomber sous la hache du bourreau par l'ordre d'Honorius.

Alaric, après avoir pillé la Grèce trahie par Ruffin, s'était retiré devant Stilicon; mais, par un mouvement aussi habile qu'heureux, il se rejeta sur l'Illyrie et s'y établit. La cour de Byzance lui donna ce qu'elle ne pouvait lui ravir : le gouvernement du malheureux pays sur lequel pesaient de tout leur poids ses hordes dévastatrices. Le rusé Barbare reçut le brevet de maître de la cavalerie, c'est-à-dire de général. On croyait le gagner, on le rendit plus exigeant. Assimilées à la milice impériale, ses bandes réclamèrent la solde des légions qu'on leur promit, et, ne la recevant pas, elles élevèrent leur chef sur le bouclier, suivant l'usage national, et le proclamèrent roi. Armé de ce titre et de la terreur de son nom, Alaric garda quelque temps encore sa position ambiguë sur la limite des deux empires, vendant à chacun son perfide et redoutable dévouement. Las enfin d'un rôle subalterne, il appelle, des bords du Danube, Radagaise, un Goth païen qui « *menait aux batailles deux cent mille soldats* [2] », et, suivi de ce terrible renfort, il tourne ses pas vers cette belle Italie tant convoitée, franchit les Alpes Juliennes, et vient mettre le siége autour d'Aquilée [3], l'œil fixé sur Rome comme sur une proie qui ne peut plus lui échapper. Soit habileté, soit jactance, ou secret instinct du rôle qui lui était assigné d'en haut, il se disait le vengeur des nations, chargé de faire expier leur longue servitude à la vieille dominatrice de l'univers. Au fond, l'or avait plus d'attrait pour lui que la gloire. Rome, en effet, que ses empereurs avaient

[1] Claudian., *Epithal. Honorii*, v. 276 à 336. — [2] Chateaubr., Etud., t. 2, p. 275. — [3] S. Hier. *in Ruf.*, l. 3, c. 6; Tillem., *emp. Honor.*, a.t. 17.

abandonnée pour Milan, était encore, malgré cet amoindrissement de prestige et de puissance, la ville la plus opulente comme la plus belle du monde. Les siècles y avaient accumulé d'incalculables trésors ; telle ou telle famille jouissait de quatre ou cinq millions de rente ; tel ou tel sénateur en dépensait deux ou trois pour célébrer la préture de son fils ou donner une fête au peuple. Alaric le savait, et il se hâtait.

Au bruit de cette marche, l'Italie est terrifiée. Les riches embarquent leur or et s'apprêtent à fuir en Sicile et en Afrique. Chaque jour de lugubres nouvelles, exagérées par la frayeur, viennent ajouter à la consternation générale. Les païens imputent les malheurs de l'empire au Christianisme, qui a détrôné les dieux et aboli les sacrifices ; les Chrétiens renvoient l'accusation à leurs adversaires, dont l'aveugle et coupable obstination attire sur le monde le juste courroux du Ciel. De sombres pressentiments pesaient sur les âmes ; on croyait à l'imminence des plus grandes catastrophes. L'Antéchrist était déjà né, disait-on, et son règne allait commencer [1]. D'épouvantables désordres dans la nature, la famine, la peste, les tremblements de terre augmentaient l'angoisse des cœurs. Il semblait que le monde abandonné de la Providence, allait périr au milieu des fléaux qui se succédaient. Enchérissant sur la couardise de ses sujets, l'empereur déserta Milan, où il se sentait trop près de l'ennemi, et vint cacher sa honte à Ravenne, destinée à être bientôt le tombeau de l'empire.

Jamais situation plus extrême. Les bandes d'Alaric répandues autour d'Aquilée se livraient aux plus grandes dévastations, s'attaquant à la fois au sol, aux animaux, aux hommes [2]. Alains, Gépides, Vandales, Francs, Suèves, Hérules, Burgundes, amoncelés sur toutes les frontières, battaient comme des vagues furieuses la faible digue entraînée sous leur poids, et n'attendaient plus qu'un signe au ciel, un cri sur la terre, pour submerger l'univers. L'Afrique, accablée d'impôts, livrée aux exacteurs, s'agitait et menaçait ; les Gaules, épuisées et fatiguées, se dépeuplaient de jour en jour par l'émigration incessante de leurs habitants ; et, tandis que les fils dégénérés de ces fiers Gaulois qui avaient fait trembler Rome et l'Asie ne savaient que prendre la fuite dans toutes les directions, sans trouver la sécurité nulle part, Stilicon faisait d'impuissants efforts pour mettre l'Italie en état de défense. Des légions méconnaissables sous le rapport de la discipline et de la valeur, avaient fait d'immenses pertes dans les dernières guerres civiles, et la grande partie de ces forces, déjà si restreintes, était disséminée en de lointaines garnisons sur le Rhin, dans la Rhétie, dans la Grande-Bretagne. Il y avait autant de danger à dégarnir les frontières et les provinces, que de difficultés à emmener assez tôt sur le théâtre de la guerre des troupes harassées de fatigue ; et la ressource des nouvelles recrues n'offrait qu'un secours tardif et précaire. Chacun, sous l'empire de la peur, se créait des prétextes pour échapper à la milice, les uns en se jetant sans vocation dans le sanctuaire, les autres en achetant, sans avoir servi, des lettres de vétérance. L'empereur déclara qu'on n'aurait plus d'égard à ces lettres illusoires, et défendit d'attacher aux autels les hommes que leur âge, leur taille, leur vigueur rendaient aptes à porter les armes, si d'ailleurs ils étaient destinés par leur naissance au service militaire soit comme fils de vétéran, soit comme appartenant à une famille qui avait reçu des terres à cette condition. Il fallut rechercher tous ces gens-là, et, ces perquisitions ne donnant pas le résultat attendu, recourir au moyen honteux et fatal d'appeler sous les drapeaux les condamnés au bannissement et aux mines, quelle que fût la cause de leur condamnation, pourvu qu'ils eussent commencé à la subir. Ces mesures extrêmes constataient le désespoir de la situation, sans y porter remède.

Dans cette triste défaillance des hommes et des choses, l'Eglise seule restait ferme et digne. Les pieds dans les cendres et les décombres, elle poursuivait sa marche tracée d'en haut, sans faiblir, sans dévier, sans rien contracter des souillures du siècle, la tête haute, le regard calme, le front rayonnant de lumière et de sainteté, et, quoique forcée par l'hydre de l'hérésie à des combats toujours renaissants, travaillant avec une ardeur infatigable à soulager l'indigence, à consoler l'infortune, à éclairer, à sanctifier les âmes, à tirer des ruines d'un monde qui s'écroule un monde nouveau. Que le lecteur nous permette de lui rappeler une fois encore quelques-uns des noms illustres qui répandaient un éclat pur et doux, le reflet d'une céleste flamme, sur une époque triste et pleine d'angoisses. Anastase,

[1] Sulp. Sever., dial. 2, 16. — [2] S. Hier., adv. Rufin., III, 6 ; [illegible]

par exemple, faisait revivre sur la chaire de saint Pierre les fortes vertus des temps apostoliques: homme supérieur que Rome ne devait posséder que très-peu de temps, parce qu'il ne fallait pas, dit saint Jérôme, que la tête du monde fût brisée sous un tel pontife [1]. « Jamais, écrivait-il, je ne négligerai de garder la foi de mes peuples, de les éclairer par mes lettres, et de tenir *unis les membres de mon corps répandus dans tout l'univers* [2] ».

Innocent, qui lui succéda, vit la cité souveraine abattue aux pieds d'Alaric, pleura cette grande infortune; mais, chef d'un empire nouveau plus vaste et seul immortel, au milieu des ruines du vieil empire écroulé, il écrivait aux Pères de Milève: « Toutes les matières ecclésiastiques doivent être portées, de droit divin, au siége apostolique, c'est-à-dire à saint Pierre, l'auteur de ce nom et de cet honneur. Par là, vous suivrez l'ancienne coutume, que vous savez aussi bien que moi avoir toujours été observée dans l'Eglise de Jésus-Christ ».

A côté de ces grands papes, sous leur direction, Jérôme foudroyait de son éloquence et de sa foi les ennemis de la vérité. A Nole, saint Paulin portait la charité jusqu'à l'héroïsme, et pour rendre un fils à sa mère, pour délivrer un esclave, consentait à devenir esclave lui-même. « Va dans la Campanie, écrivait saint Augustin à Licentius, vois Paulin, ce saint, cet illustre serviteur de Dieu. Avec autant de courage que d'humilité, il a renoncé aux grandeurs du siècle pour se courber sous le joug du Christ, et maintenant, sous la conduite d'un tel maître, il marche tranquille et heureux. Va le visiter, tu verras avec quel talent il offre à Dieu le sacrifice des louanges, lui rendant tous les biens qu'il en a reçus, afin de ne pas s'exposer à tout perdre en refusant au Seigneur ce qu'il tient de lui [3] ».

L'Eglise de Milan était gouvernée par Vénérius, pontife éminent, inférieur à saint Ambroise par le génie, son égal par la charité et la grandeur d'âme [4]; celle de Brescia par Gaudence, illustre par la doctrine, illustre par les œuvres, et qui plus tard fut député par le pape auprès d'Arcadius pour protester contre l'injuste condamnation de Chrysostome [5]; celle de Bénévent par Æmilius, de la famille Æmilia, qui prit, lui aussi, une part active à la défense du grand évêque de Byzance, et auquel Paulin, son ami, a payé ce poétique tribut: « Quel est celui qui s'avance doucement, accompagné de toutes les grâces de Jésus-Christ? Je reconnais cet homme, enveloppé d'une atmosphère toute céleste, et dont le visage a la douce lumière des étoiles. Cet homme orné de tous les dons de Jésus-Christ, cet homme d'un éclat tout divin, c'est Æmilius [1] ».

Au sein d'Aquilée assiégée par Alaric, Chromace consolait son peuple, lui donnait l'exemple du courage, et, pour lui ménager une pieuse diversion au spectacle de dévastation et de mort qu'il avait sous les yeux, faisait traduire et lui lisait l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe. Estimé de saint Ambroise, appelé par saint Jérôme le plus saint et le plus savant des prélats [2], il a reçu de saint Chrysostome des éloges qui l'ont rendu à jamais célèbre: « La trompette éclatante de ta sincère et fervente charité, écrivait l'illustre proscrit, résonne à nos oreilles malgré la distance qui nous sépare, et se fait entendre jusqu'aux extrémités de la terre. Quoique très-loin de toi, nous savons aussi bien que ceux qui t'approchent quelle est la véhémence, le feu de cette charité, le courage et la liberté de ta parole toujours fidèle à la vérité, ta constance inébranlable [3] ».

Partout l'Evangile avait de glorieux interprètes, hommes de Dieu, dignes de prêcher aux peuples celui qu'ils portaient dans leur cœur. Dans les Gaules, saint Martin, qui venait de mourir, se survivait dans une foule de disciples et d'émules. C'était: Simplice à Autun, Delphin et Amand à Bordeaux, Victrice à Rouen, Victrice que Paulin appelle un des pieds de la parole éternelle, un de ces éclairs qui portent la lumière au peuple assis dans l'ombre de la mort, une de ces nuées qui répandent sur les déserts une pluie féconde, un docteur, un maître des nations, qui égala sa prédication par ses œuvres, et, après avoir évangélisé avec un zèle heureux de lointains pays, fit de son église une vivante image de la première église de Jérusalem. « Les Apôtres, ajoute le saint poëte, ayant trouvé dans le cœur de Victrice une demeure digne d'eux, se rendaient ses coopérateurs, et montraient par des œuvres divines qu'ils l'aimaient comme le collègue de leurs mérites et de leur gloire, et que leur es-

[1] S. Hier., *ad princip. epist.* 96, *alias* 16. — [2] *Epist. ad Joann. Hierosol. decret.*, t. 1, p. 739. — [3] S. Aug., *ep.* 26, *ad Licent.*, n. 5, t. 2, p. 12. — [4] Chrys., *ep.* 182. — [5] Chrys., *ep.* 184.

[1] S. Paul., *carm.* 22, trad. de M. Dancoisine dans l'histoire de S. Paulin. — [2] S. Hiéron., *ep.* 7, t. 4, *alt. part.* p. 14. — [3] Chrys., *ep.* [illegible]

prit résidait dans la cité dont il était le pasteur, quoique leurs reliques n'y fussent pas[1] ».

A Toulouse, Exupère étonnait et consolait le monde par des prodiges de charité. « Comme la veuve de Sarepta, disait saint Jérome, il se condamne à la faim pour nourrir ses frères; avec un visage tout pâle de jeûnes, il ne souffre que de la souffrance des autres. Tous ses biens, il les a distribués aux pauvres. Rien de plus riche que cet évêque qui porte le corps du Seigneur dans une corbeille d'osier et le sang divin dans un calice de verre.... Suis de près les traces de cet homme, les traces des pontifes qui imitent ses vertus et que le sacerdoce rend humbles et pauvres[2] ». Le grand docteur adressait au saint Pontife son commentaire de Zacharie, et lui écrivait: « J'apprends que dans cette vallée de larmes, notre champ de bataille, tu montes de degré en degré, de vertu en vertu, et que tu imites la pauvreté de Jésus-Christ, afin de te rendre riche avec lui, afin qu'il repose sa tête sur ton sein, et qu'il soit chaque jour visité, nourri, vêtu par tes soins.... Je suis heureux que tu te souviennes de moi et des frères qui servent le Seigneur dans les Saints Lieux, et qu'en venant à leur aide par tes bienfaits, tu te prépares une demeure éternelle dans le ciel[3]... Prie pour moi, pontife vénérable, mon Exupère, afin que le voile de Zacharie soit ôté de mes yeux.... J'entreprends mon second livre sur ce prophète, et je dicte à la hâte, sans me donner le temps de corriger, pendant que notre frère Sisinnius court en Egypte, porter, là aussi, tes libéralités; et voilà des terres arides qui ne sont plus arrosées par le fleuve d'Ethiopie, mais par les eaux abondantes des Gaules[4] ».

Dans tous les temps, la France catholique a été l'espoir, la providence visible de tous les peuples qui souffrent, la *terre classique* des nobles dévouements et de la charité.

Au milieu même des Barbares, un grand pontife, un infatigable apôtre, Nicétas, méritait par sa science, par son caractère, par ses travaux, l'affection de saint Paulin et l'admiration de Rome. Il avait porté ou plutôt rallumé le flambeau de l'Evangile chez les Daces et les Gètes. Par lui, disait l'évêque de Nole, les peuples du nord, jusque-là indociles à la vérité, ont courbé la tête sous le joug du Christ; les Besses, plus âpres que la neige au milieu de laquelle ils vivent, se laissent mener comme des agneaux par le plus doux des pasteurs; et les cavernes que les brigands remplissaient autrefois sont habitées par des moines paisibles. Nicétas s'arrachait à ses rudes labeurs pour venir à Rome vénérer les cendres de Pierre et Paul, et recevoir du Saint-Siége les bénédictions et la direction qui sont la force et la fécondité de l'apostolat[1]. Paulin, qui l'avait accueilli deux fois près du tombeau de saint Félix, célèbre son ami dans plusieurs de ses poëmes[2]. « J'ai vu Nicétas, s'écrie-t-il, et j'ai couru à lui comme une brebis altérée aux sources d'eau vive; son âme a fait pleuvoir sur la mienne une divine rosée... Si un souffle puissant me soulève, si je me sens inspiré, ce n'est pas moi que je reconnais ici; un esprit plus sublime anime le mien, je sens Nicétas près de moi ».

L'Espagne, l'Afrique avaient aussi leurs pieuses illustrations; mais le nom d'Augustin éclipsait déjà tous les noms. Son génie parvenu à son apogée brillait d'une incomparable splendeur, et ses travaux, approuvés par l'Eglise mère, faisaient de lui l'oracle du monde chrétien.

D'illustres laïques, de nobles femmes rivalisaient de charité avec les plus grands pontifes. Homme de guerre et de lettres, et surtout admirable chrétien, Prudence, poëte comme Paulin, chantait en vers, d'un charme moins doux, mais d'une plus grande énergie, les combats des martyrs et les triomphes de la vérité, ou avec l'ardeur d'une âme qu'embrase l'amour de ses frères, il réclamait l'abolition des jeux du cirque, trop chers encore à un peuple qui se disait chrétien[3]. Le sublime ami de saint Basile n'a pas décrit d'une manière plus touchante les luttes intimes dont le cœur humain est le douloureux théâtre; et saint Bernard, dans ses strophes suaves sur le nom de Jésus, n'a fait que paraphraser cette invocation de Prudence: « O nom le plus doux des noms, ma lumière, ma gloire, mon espoir, mon appui! O repos assuré de toutes mes peines! Saveur délicieuse, parfum qui embaume, source qui désaltère, chaste amour, beauté ravissante, volupté parfaite[4]! »

Moins près du centre de l'unité catholique,

[1] S. Paul., *ep.* 27 et 28, trad. par Tillem., t. 10, p. 670. — [2] S. Hier., *ad Rustic.*, *ep.* 95, *alias* 4. — [3] Id., *præfat.* 1, *in Zachar.* — [4] Id., *præf.* 2, *in Zachar.*

[1] Baron., *ad ann.* 397. — [2] S. Paulin., *carm.* 17 et *carm.* 24, et *passim.* — [3] Prudent. *contr. Symmach.*, l. 2, v. 1121. — [4] Prudent., *Psychomachia* et *Apoth.*

soumise d'une manière moins immédiate au rayonnement de ce grand foyer, l'église d'Orient avait déjà perdu de cet admirable éclat qu'elle devait au courage, à la science, à la sainteté des Athanase, des Grégoire de Nazianze, des Basile. Ces grands hommes étaient descendus dans la tombe. Courbé sous le poids des ans, Grégoire de Nysse ne parlait plus à son peuple que par ses vertus. Antoine, le patriarche des Cénobites, Hilarion, Isidore, Pambon, les deux Macaire, ces thaumaturges du désert, avaient quitté la terre dédaignée de leur cœur, pour cette patrie permanente à laquelle ils avaient tout immolé. Ephrem ne remuait plus de sa voix puissante son Edesse bien-aimée; il ne retraçait plus, aux yeux d'un peuple fondant en larmes, ces tableaux saisissants et terribles des justices de Dieu; il était mort, au milieu des hommages et des gémissements de la foule pressée autour de sa cellule pour recevoir ses derniers adieux, en exigeant de la noble femme qui lui demandait la grâce de recueillir ses cendres la promesse qu'elle ne se ferait plus porter en litière par des esclaves; car l'homme, disait-il, ne doit courber la tête que sous le joug du Christ. Ainsi, l'Orient chrétien perdait peu à peu les plus beaux diamants de sa riche couronne, Mélèce, Amphiloque, Ascole, Cyrille de Jérusalem, et beaucoup d'autres.

Mais la voix du pontife romain, arrivant encore jusqu'à lui, maintenait le clergé à la hauteur de ses devoirs. Chrysostome était debout, et, l'œil fixé sur la grande chaire *où sont les fondements de la foi*, il s'efforçait d'animer l'Eglise grecque de l'esprit dont il était plein lui-même. A quelques pas de lui, Astère, évêque d'Amasée dans le Pont, prêtait à l'enseignement de l'Evangile l'éclat d'un talent original et d'une science qui ne le cédait point à sa piété. Porphyre arrachait les derniers restes du polythéisme d'une terre qui fut son berceau. A Salamine, Epiphane, toujours brillant dans son active vieillesse, éblouissait l'Orient par ses vertus et par ses prodiges. Cyrille d'Alexandrie, sous la direction de Théophile son oncle dont il n'imita que l'orthodoxie, s'armait, jeune encore, pour ces combats de la controverse et de la parole qui lui ont valu de la part du pape saint Célestin, les titres glorieux de *docteur catholique*, de *généreux défenseur de la foi;* Nil, ancien préfet de Constantinople, adressait du fond de sa solitude lointaine de solennels reproches aux consuls, aux prélats, aux empereurs, avec une autorité que personne n'eût osé contester; Synésius, évêque et poëte, célébrait dans ses vers, dont la profondeur égale le charme, la trinité de l'essence divine, les immortelles espérances de l'âme humaine, la douceur et la beauté de la loi évangélique. Au Sinaï, à Scétis, sur les montagnes qui dominent Antioche, à Bethléem, près du berceau sacré du salut des hommes, d'héroïques solitaires entretenaient, par leur holocauste sans cesse renouvelé, la flamme du spiritualisme chrétien nécessaire au monde; tandis que, sous l'humble titre de servantes des pauvres, les Cartérie, les Amprucla, les Salvine, les Nicarète, les Olympiade multipliaient sous toutes les formes les touchantes merveilles de la charité.

Toutefois, les tentatives réitérées des empereurs Byzantins pour asservir l'Eglise, et l'éloignement de Rome, où brûle à jamais le feu sacré de la pure doctrine et de l'indépendance apostolique, concouraient à affaiblir dans les cœurs, avec l'amour de l'unité, l'énergie du sacerdoce; et déjà l'on ne comptait que trop de prélats façonnés à la servitude par l'ambition, qui, plus fiers d'être les valets d'un homme que les ministres de Dieu, remplissaient de leurs empressements le palais des Césars. Un jour devait venir où toute l'Eglise grecque s'y précipiterait à leur suite, pour se faire servante à Byzance en attendant d'être esclave à Moscou. Les symptômes de cette déchéance prochaine n'échappaient pas au regard attristé de Chrysostome, et vainement il opposait son courage et sa vie au torrent de servilisme qui allait tout emporter.

Dans l'ordre politique, décadence plus rapide encore. L'agonie devait durer plusieurs siècles, mais c'était la plus honteuse agonie. La chute d'Eutrope avait donné la souveraine puissance à Eudoxie, qui, maîtresse désormais des pensées et des volontés d'un mari méprisé, tenait les rênes de l'Etat avec les soubresauts et l'insolence d'une femme légère, hautaine, voluptueuse, gâtée par les complaisances de la fortune, et gouvernée à son tour par des eunuques, des caméristes et des favoris. Les intrigues de ces gens-là étaient la seule politique de l'empire, et cette politique n'avait d'autre but que de les enrichir, n'importe comment. Les deniers de l'Etat n'y suffisaient pas. L'impératrice donnait l'exemple des malversations, et partageait avec les concussionnaires protégés et en-

couragés les bénéfices de leur brigandage. Sans probité, sans cœur, sans portée d'esprit, tout entière à l'idolâtrie de sa beauté, elle n'aimait dans le pouvoir que l'instrument de ses convoitises, l'argent, le plaisir et la vengeance. Les délateurs d'Eutrope étaient passés à ses gages, et leur expérience la servait à merveille. Trois femmes, déjà nommées, d'une fortune scandaleuse et d'une méchanceté célèbre, Castricie, Eugraphie, et Marsa, la veuve de Promotus, formaient son conseil intime, et la poussaient à ces violences qui firent d'un prince débonnaire un tyran détesté; elles se partageaient la haine publique avec le comte Jean, l'intendant des largesses de l'empereur et le favori de la belle impératrice, celui que la malignité publique désignait comme le père des derniers enfants d'Arcadius [1]. Du reste, Eudoxie, qui avait eu jusque-là le titre de nobilissime, prit celui d'Auguste; et ce qu'aucune femme d'empereur n'avait osé jusqu'alors, elle envoya son portrait dans les provinces, et voulut que son image fût honorée comme celle du chef de l'Etat. Honorius se plaignit [2], le public murmura; mais Arcadius se croyait le plus heureux des maris et des pères : Eudoxie venait de lui donner une troisième fille, qui fut nommée Arcadia; en retour, il lui abandonnait le sceptre et le monde.

Cependant la chute d'Eutrope, qui suffisait à l'orgueil de l'impératrice, n'avait pas satisfait les desseins ambitieux de Gaïnas. Enhardi plutôt que désarmé par les concessions de la cour, il poursuivit avec plus d'assurance le but de ses intrigues, dissimulant d'abord et montrant quelque reste d'obéissance, mais jetant vite le masque, dès qu'il le put sans danger, et passant du rôle de défenseur de l'empire à celui de médiateur armé, et bientôt au rôle d'ennemi. Il s'entendit donc avec Tribigilde, qu'il avait promis de combattre, puis d'apaiser, et négocia avec le rebelle, non plus la paix, mais la trahison. Les deux Goths opérèrent leur jonction à Thyatire en Lydie, et marchèrent ensemble sur la ville ouverte de Sardes pour la piller; mais, détournés forcément de ce but par des pluies torrentielles, ils résolurent de se diriger vers Constantinople, Tribigilde par la route de l'Hellespont et par Lampsaque, Gaïnas par celle de Bythinie et par Chalcédoine. Tout fut mis à feu et à sang sur le passage des deux armées.

Des hautes tours de son palais, Arcadius voyait les flammes de l'incendie dévorer les villes et les campagnes au-delà du Bosphore; mais il n'avait pas l'ombre d'une armée à opposer à l'ennemi, et alors même qu'il eût pu couvrir sa capitale, l'Asie et l'Orient n'en restaient pas moins abandonnés aux fureurs des Goths et aux horreurs du pillage. On recourut de nouveau au moyen périlleux des concessions, et le fils de Théodose écrivit à ce Gaïnas, que son père avait accueilli dans la milice romaine, une lettre honteuse, où, prosterné devant le Barbare, il lui disait, entre autres choses, que, pour satisfaire à ses demandes, il n'attendait que de les connaître. L'attente ne fut pas longue : Gaïnas répondit que, préalablement à toute négociation, on devait lui livrer trois hommes dont la mort était nécessaire au salut de l'empire. Ces trois hommes, c'étaient : Aurélien, ancien préfet, actuellement consul, magistrat réputé intègre, et qu'entourait une grande considération; Saturnin, un des premiers sénateurs, décoré aussi du consulat, et qui depuis trente ans rendait dans les positions les plus hautes des services éminents; enfin, le comte Jean, confident du prince, favori de sa femme, et dont le nom ne figurait sur la liste fatale que comme une injure personnelle aux Augustes, pour les désoler et les déshonorer du même coup. La générosité des victimes épargna une lâcheté à la cour. Dès qu'ils connurent les exigences de l'ennemi, Jean, Saturnin et Aurélien se dévouèrent sans hésiter. On les vit traverser le Bosphore, aborder à Chalcédoine; puis, le front calme, l'âme haute et ferme, préparés à tout, ils se présentèrent à Gaïnas au moment même où, à cheval, entouré de nombreux officiers, il présidait avec orgueil aux manœuvres de sa cavalerie [3]. Le Barbare les honora d'un regard à peine, et ordonna qu'on les mît à mort sur-le-champ. Heureusement Chrysostome était là; arrivé près du général goth aussitôt qu'eux, il plaida leur cause, parla avec tant de force, demanda avec tant d'instance, que Gaïnas, arien et prévenu contre les prêtres catholiques, se sentit désarmé. Mais comme s'il n'eût pu renoncer tout à fait à l'atroce joie qu'il s'était promise d'une exécution sanglante, il manda les trois proscrits, renouvela en leur présence l'ordre de leur trancher

[1] Zosim., l. 5; Tillem., *Arcad.*, not., p. 782. — [2] *Epist. Honorii in tom. 3. Chrys.*, p. 524.

[3] Socr., l. 6, c. 6; Sozom., l. 8, c. 4.

la tête et fit approcher le bourreau. Celui-ci avait reçu de secrètes instructions, et se contenta d'effleurer le cou des victimes avec le tranchant du glaive. Sur quoi, le chef des Barbares, satisfait de l'humiliation qu'il venait d'infliger à la cour de Byzance, fit délier les trois sénateurs et leur annonça qu'il commuait la mort en exil. Ils ne rentrèrent à Constantinople qu'après la fin tragique de Gaïnas.

Le pontife, de retour au milieu de son peuple, rendit compte de son voyage en ces termes : « Je me suis tu longtemps, j'ai passé bien des jours sans paraître au milieu de vous; ce n'était par aucune paresse d'esprit ou de corps : je m'étais absenté pour conjurer des orages et tendre la main à des malheureux qui commençaient à sombrer. Je suis le père commun de tous, et je dois prendre soin, non pas seulement de ceux qui sont debout, mais encore de ceux qui sont tombés; non pas seulement de ceux qui naviguent sous un vent favorable, mais encore de ceux qui sont battus par le courroux des flots. C'est pour cela que je vous ai quittés pendant quelque temps, obligé de faire des courses et d'user de prières, de supplications, de remontrances pour arracher à la mort des hommes considérables. Ces tristes et pénibles affaires terminées, je reviens à vous qui voguez sans crainte sur une mer calme... Il n'y a rien de stable dans les choses humaines, rien qui ne soit ébranlé... Partout confusion et tumulte; partout écueils et précipices, récifs cachés sous la vague; partout la terreur, les périls, les soupçons, les tremblements, les angoisses. Personne ne se fie à personne; chacun doute de son voisin. Peut-être est-il près de nous ce temps que le Prophète a peint en ces mots : *Ne croyez pas aux amis, n'espérez pas dans les princes; défie-toi de ton épouse elle-même et ne lui livre pas ton secret*... Il n'est plus d'ami vrai, de frère sur qui l'on puisse compter; la charité est détruite. La guerre civile est partout, non pas ouverte, mais voilée. Vous ne trouvez que de faux visages, des loups sous des peaux de brebis, et peut-être serait-on moins exposé au milieu d'ennemis déclarés que parmi ceux qui paraissent nos amis. Des hommes qui vous adulaient hier, qui vous baisaient la main, se tournent aujourd'hui contre vous, et, jetant le masque, deviennent vos accusateurs les plus acharnés. Hier, ils vous remerciaient d'un bienfait; aujourd'hui, ils vous en font un crime et vous calomnient ».

Ce n'était là qu'une peinture trop vraie de la situation faite à Constantinople par le gouvernement déloyal et spoliateur d'Eudoxie, gouvernement de concussionnaires, de délateurs, d'imbéciles, de femmes perdues. On y vivait d'espionnage et de trahison, en attendant d'en mourir. Les derniers mots de Chrysostome accusent l'indignation de son âme en présence de l'ingratitude de la cour. Certes, ce qu'il venait de faire pour trois hommes courageux, indignement sacrifiés à la cruelle politique d'un Barbare, il l'avait fait par entraînement de cœur; mais pouvait-il se défendre d'un sentiment d'amertume, en apprenant, à son retour, que l'impératrice lui faisait un crime de sa démarche[1]? L'orgueilleuse Eudoxie n'y avait vu que la solennelle condamnation de sa lâcheté, et, plutôt qu'un pareil service, elle eût accepté la mort de ses serviteurs les plus éminents, même d'un favori[2].

En concédant trois vies à la sollicitation d'un pontife, Gaïnas n'entendait pas se désister de ses desseins sur Constantinople et n'en devint que plus pressant. Son but, facile à saisir, était de pousser Arcadius à force d'exigences et de menaces, par la détresse et le désespoir, à se jeter dans ses bras comme ceux d'un sauveur, et à partager avec lui la pourpre et le monde. N'osant monter au trône de Théodose, il voulait l'abaisser jusqu'à lui. Aussi commença-t-il par demander de l'argent; et comme il en fallait beaucoup à son insatiable avidité, Arcadius fut réduit à prendre aux églises leurs vases sacrés, qui furent fondus en lingots au camp des Ariens. Gaïnas exigea davantage; traitant l'empereur d'égal à égal, il lui demanda une conférence sur la côte d'Asie, c'est-à-dire au milieu de sa propre armée, et il fallut que le pauvre autocrate, à la merci du rebelle, quittât la ville impériale, traversât le Bosphore et vînt trouver le soldat goth au rendez-vous assigné, lui livrant ainsi, sur la foi d'une parole suspecte, sa personne et l'empire. L'entrevue eut lieu dans l'église déjà si célèbre de Sainte-Euphémie, bâtie sur une hauteur, au bord de la mer, à deux pas de Chalcédoine, en face de Constantinople, dans la situation la plus ravissante du monde. Là devait se tenir plus tard le quatrième concile général; en attendant, le noble

[1] Tillem., *Arcad.*, art. 18 ; d'après Zosim., l. 5.

[2] Les calomniateurs de Chrysostome l'accusèrent d'avoir découvert le comte Jean dans une sédition de soldats, en 403. Rien n'est plus absurde.

édifice allait devenir le théâtre d'une des plus misérables scènes qui attristent l'histoire du Bas-Empire. Gaïnas, avec l'astuce propre aux Barbares, se prosterna devant l'empereur son captif, et, voilant sous les plus vives protestations de dévouement l'orgueil de son triomphe, lui fit ses conditions que le chef de l'empire se hâta d'accepter. Le pauvre fils de Théodose semblait implorer la grâce de régner. N'estimant du diadème que les joyaux, pour en parer son front, pour se couvrir de pierreries et marcher, entre des gardes au bouclier d'or, sur un char aux roues d'argent, il donna tout. On convint que Gaïnas et Tribigilde, reçus à Constantinople, pourraient y rester avec leurs soldats tant qu'il leur plairait, et que le premier, décoré des ornements consulaires, serait rétabli dans sa charge de maître de la cavalerie et de l'infanterie, en d'autres termes, qu'il aurait le commandement général de toutes les forces militaires de l'Orient. Le traité fut juré de part et d'autre sur le reliquaire vénéré de sainte Euphémie; mais le serment n'était sincère que d'un côté.

Deux jours après, le Barbare entrait en triomphateur dans la ville de Constantin. Une loi de Théodose avait interdit aux Ariens l'usage de toute église intra-muros, ce qui les obligeait à s'assembler pour les cérémonies de leur culte hors des remparts et sous des tentes. Or, Gaïnas était arien, et il aimait à se poser comme le protecteur et le chef armé de la secte. Il avait écrit plusieurs fois à saint Nil, qu'il avait connu dans le monde et qui vivait alors dans une profonde retraite au Sinaï, pour lui faire des questions et des objections sur la divinité de Jésus-Christ. Se considérant comme plus particulièrement humilié par le rescrit impérial, il demanda une église dans la ville pour lui et les siens : le premier officier de l'empire, disait-il, ne peut être réduit à chercher au-delà des murs, comme un homme de rien, un asile précaire pour y prier avec ses compagnons d'armes, les vaillants défenseurs de l'Etat. Arcadius, après tant de sacrifices, hésita peu devant celui-ci; il manda Chrysostome, lui fit part de la réclamation du Barbare, et alléguant, non sans rougir, les embarras de la position et la puissance de Gaïnas, il pria le pontife de prévenir par sa condescendance une redoutable explosion. Jean, persuadé que ce n'est pas en s'aplatissant devant l'orgueil qu'on le désarme, et que toute concession faite par la lâcheté aux dépens du devoir redouble le péril qu'elle doit conjurer, répondit : « Non, prince, ne promets pas cela, n'ordonne pas de livrer aux chiens le sanctuaire de Dieu. Quant à moi, je ne souffrirai jamais que ceux qui célèbrent saintement le Verbe divin par leurs cantiques soient mis à la porte pour faire place aux blasphémateurs. Empereur, ne crains pas le Barbare, mais plutôt mets-nous tous les deux en présence, et, sans parler toi-même, écoute ce que nous dirons. J'espère mettre un frein à la langue de cet homme, et le convaincre qu'il n'a pas à demander ce qu'il n'est pas permis de lui accorder ».

L'empereur accepta la proposition et réunit le lendemain l'évêque et le soldat. Gaïnas prit la parole le premier et somma le prince de tenir sa promesse. Jean répondit qu'un empereur chrétien et pieux ne pouvait rien entreprendre témérairement contre les choses saintes. — Mais il me faut un temple, répliqua vivement Gaïnas. — Nos temples sont ouverts, dit le pontife, et personne ne t'empêche d'y entrer et d'y prier. — Je suis d'une autre secte, reprit le Goth, et je demande une église où nous puissions nous assembler, mes coreligionnaires et moi. Cette demande, j'ai le droit de la faire, car j'ai exposé ma vie en cent combats pour l'empire romain. — A ces mots, Jean regarda le Barbare d'un air sévère : « Tes services, lui dit-il, ont été payés au-dessus de leur valeur. Te voilà chef de l'armée et honoré de la dignité consulaire. Compare au fond de ton âme ce que tu étais et ce que tu es, ton indigence passée et l'abondance où tu vis, les vêtements que tu portais avant de passer l'Ister et ceux que tu portes. Mets en regard le peu que tu as fait, avec les récompenses magnifiques qu'on t'a prodiguées; ne sois pas ingrat envers ceux qui ont daigné t'élever à de tels honneurs.... Souviens-toi, ajouta-t-il, que, contraint de fuir ton pays, tu te présentas en suppliant, au père de notre empereur qui voulut bien te tendre la main et te sauver; alors tu juras une éternelle fidélité aux Romains, au prince, à ses enfants et aux lois de l'empire, contre lesquelles tu t'insurges aujourd'hui ». Et il lui montrait le décret de Théodose qui prohibe toute assemblée d'hérétiques dans l'enceinte des villes. Puis, se tournant vers Arcadius : « Prince, dit-il, il vaut mieux descendre du trône que de livrer la maison de Dieu et de trahir la religion ».

L'antique majesté de l'empire respirait tout

entière dans cet homme. Gaïnas se sentit vaincu et se retira. Mais il comptait sur sa fortune, et ne doutait pas qu'elle ne lui ménageât bientôt une éclatante revanche, qui mettrait à sa disposition tous les édifices sacrés de Byzance et l'empire lui-même.

Commandant général de toutes les armées d'Orient et maître de mouvoir les troupes à sa volonté, il éparpilla dans les forteresses de la Thrace tout ce qui faisait partie de la milice romaine proprement dite, éloigna même sous divers prétextes la plus grande partie de la garde impériale et ne laissa dans Constantinople que les soldats Goths. En même temps il eut soin de donner à ses créatures les postes de confiance, les richesses et les honneurs. Tout était prêt pour un coup de main qui devait lui livrer le trône et le monde.

Une sourde agitation se manifesta dans le peuple. Si habitué qu'il fût aux révolutions du palais et aux changements de maître, cette foule de soldats étrangers qui encombraient les places et les rues, et se montraient partout exigeants et insolents comme dans une ville conquise, révolta le peu qui restait encore de fierté nationale et d'orgueil. On échangea des menaces, des rixes eurent lieu ; les murmures, le désordre éclataient dans tous les quartiers ; la situation chaque jour plus tendue annonçait une crise imminente. Une comète, qui parut alors au-dessus du Bosphore, et dont l'immense chevelure occupait une grande partie du ciel, ajouta singulièrement à l'émotion publique. On était à peine remis du dernier tremblement de terre, et de nouvelles secousses, réitérées bien des fois depuis le commencement de l'année faisaient redouter les plus grands malheurs. Les imaginations surexcitées tenaient les âmes dans une attente anxieuse. Les Ariens seuls se montraient satisfaits, car le triomphe de Gaïnas était leur propre triomphe.

Le plan du Barbare était celui-ci : enlever tout l'argent des joailliers et changeurs dont les comptoirs entouraient la grande place, puis se ruer sur les demeures des riches, piller, brûler, égorger, et, au milieu des flammes et du carnage, sur cet immense et sanglant bûcher, se faire proclamer empereur par des soldats gorgés d'or et de vin. Les regards avides des Goths devant les boutiques des joailliers donnèrent de la défiance à ceux-ci qui firent disparaître leurs trésors ; néanmoins l'attaque du palais impérial fut ordonnée pour la nuit suivante. L'ordre allait être exécuté, quand les Barbares chargés de mettre le feu s'arrêtèrent tout à coup, saisis de frayeur à la vue d'une armée romaine rangée autour du grand édifice qu'on allait saccager, et retournèrent rendre compte à leur chef de cet obstacle inattendu. Lui, qui avait d'excellentes raisons pour ne voir là qu'une panique ridicule, gourmanda son monde et renouvela ses ordres. Le lendemain, même vision et même frayeur. Socrate raconte qu'une multitude d'anges, sous la forme d'hommes armés et d'une taille gigantesque, accouraient toutes les nuits pour protéger le prince et la cité[1]. Gaïnas s'assura par lui-même que ses desseins étaient contreminés, et que des forces suffisantes cachées dans l'enceinte du palais rendaient toute attaque impossible. Déconcerté, craignant une surprise et d'être écrasé entre les troupes enfermées à Constantinople et celles que la cour pouvait appeler d'un instant à l'autre, il songea à occuper fortement les dehors de la ville. Dans ce but, il partagea ses Goths en deux corps, dont l'un devait rester pour contenir la population, l'autre camper avec lui dans le voisinage, jusqu'au moment où il serait à même de frapper un coup décisif. Il feignit donc d'être malade et d'avoir besoin de l'air pur des champs, parla même de dévotions à faire dans l'intérêt de sa santé à l'église de Saint-Jean-Baptiste extra-muros, près de l'Hebdomon, et, sorti sous ce prétexte avec une partie de ses gens qui cachaient soigneusement leurs armes, il s'empara de cette position importante; les troupes qui devaient la garder avaient ordre de n'y venir que par petits détachements, afin de ne donner l'éveil à personne[2].

L'Hebdomon, ainsi nommé du septième milliaire qui en marquait l'entrée, était le Champ-de-Mars de la nouvelle Rome. La distance qui le séparait de la ville, quoique fort grande, avait été promptement comblée par ces nombreuses constructions qui s'élèvent si vite et comme par enchantement autour des cités souveraines et tendent sans cesse à les agrandir; sous Héraclius il fut compris dans l'enceinte murée. A l'époque de notre récit, les palais, les villas, les églises qui remplissaient ce quartier, en faisaient déjà l'un des grands faubourgs de Constantinople. Destiné aux évolutions militaires, assez vaste pour contenir une armée, le plateau de l'Hebdomon, nivelé et palissadé, descendait

[1] Socr., l. 6, c. 6. — [2] Sozom., l. 8, c. 4.

par une pente douce, du couchant au septentrion, vers la pointe de la Corne dorée. Une plate-forme monumentale, décorée de magnifiques statues, dominait ce plan incliné, et formait, ce qu'on appelait chez les anciens, le tribunal d'où les empereurs haranguaient les légions, distribuaient les aigles, désignaient aux acclamations des soldats, les hauts personnages appelés au partage du pouvoir. Valentinien y présenta aux hommages de l'armée son frère Valens, auquel il cédait la moitié du monde; Théodose y monta pour vêtir de la pourpre ses deux fils également incapables de porter le diadème et l'épée ; Rufin y fut massacré sous les yeux de son maître par les soldats qui lui avaient promis un trône ; et, plus tard, Phocas y fit exposer les têtes sanglantes de Maurice et de ses enfants. Il était adossé à une grande église bâtie par le dernier empereur sous l'invocation de saint Jean, et dans laquelle Gaïnas, sous prétexte d'aller intercéder sa guérison, vint établir son quartier général. De là, il intimidait la ville et surveillait la campagne ; et la distribution de ses troupes était combinée de telle sorte que, tandis qu'à un signal donné les soldats restés à Constantinople se jetteraient sur les habitants sans défense, lui, accouru du Champ de-Mars avec le gros de ses forces, frapperait le grand coup et ramasserait dans le sang la couronne d'Arcadius.

Heureusement pour Byzance, les Goths, peu disciplinés et encore sous l'impression de la dernière panique, exécutèrent mal les ordres reçus. Ceux désignés pour demeurer dans la ville se joignirent en grande partie à ceux qui allaient rejoindre leur chef; et leurs femmes, leurs enfants se pressant de les suivre en désordre, il y eut une horrible confusion aux portes de Constantinople, encombrées déjà de nombreuses voitures et de tonneaux où, pour donner le change sur leurs desseins, ils avaient enfermé leurs armes. Un départ si précipité alarme le peuple, on redoute un égorgement général. Les uns s'enferment et se barricadent dans leurs maisons, les autres vont chercher leur sûreté dans les bourgades voisines, beaucoup prennent les armes et jurent de vendre chèrement leur vie. La nuit se passe dans une émotion indicible. Une pauvre mendiante changea la destinée de ce jour et sauva Byzance. Accoutumée à tendre la main à l'une des portes de la cité, elle y était venue à son ordinaire de grand matin, et voyant tout ce mouvement des Barbares entrant et sortant pour emporter leurs effets, elle crut qu'ils avaient l'intention de brûler la ville, et se mit à les poursuivre de cris et d'injures. L'un d'entre eux lève sa hache pour lui abattre la tête, il est lui-même abattu par un soldat de la garde mêlé à la foule ; un de ses camarades éprouve le même sort. A la vue du sang, un tumulte horrible s'engage ; le peuple passe instantanément de l'hésitation à la rage; chacun s'arme de tout ce qu'il a sous sa main ; on se jette sur les Goths qui essaient vainement de se défendre, on les égorge. Accablés sous le nombre, ils voudraient gagner l'Hebdomon ; mais les portes sont fermées sur eux, et un cinquième environ de ces infortunés reste au pouvoir et à la merci d'une populace ivre de colère et de sang. L'empereur, qui vient de déclarer Gaïnas ennemi de l'Etat, ordonne de faire main-basse sur ses soldats, lesquels, cernés, écrasés, ne voyant devant eux ni issue ni espoir, jettent les armes et implorent la vie. Gaïnas accourt, mais trop tard, au secours de ses camarades. Le peuple, qui semble se réveiller d'une longue stupeur, a retrouvé son courage dans le péril : il s'élance sur les remparts, et, soutenu par ce qui reste encore dans la ville de soldats de la garde, il accable les assaillants de pierres, de traits, d'eau bouillante, et repousse l'assaut. Mais tandis que les uns combattent avec une vaillance inattendue, écartant au péril de leurs jours un ennemi furieux, les autres se livrent dans les rues à une sanglante et lâche besogne : sans pitié pour les vaincus, moins humains que les Barbares, ils s'acharnent sur les Goths prisonniers et désarmés. Sept mille de ces malheureux avaient cru trouver un asile inviolable dans une église voisine du palais, la même que Chrysostome avait assignée aux Catholiques de leur nation et où naguère encore il leur faisait entendre de si nobles paroles. Arcadius, d'autant plus impitoyable qu'il est plus poltron, veut qu'on les immole dans le temple de Dieu, sans quartier pour personne. En un clin-d'œil le toit est escaladé ; on y met le feu ; les débris embrasés de la charpente pleuvent sur les victimes éperdues, pendant qu'aux portes de l'édifice les vainqueurs changés en bourreaux repoussent à coups de lance, dans les flammes, tout ce qui cherche à se sauver. Cette horrible boucherie eut lieu le 12 juillet 399.

Gaïnas, écumant de rage, tel qu'un tigre blessé couvert de son propre sang, s'éloigna de

Constantinople dans le dessein de s'emparer de la Thrace; mais il en trouva les villes préparées à une vigoureuse défense; car, exposées depuis vingt ans aux excursions des Barbares, elles avaient pris l'habitude d'une vigilance courageuse et de ne demander leur salut qu'à elles-mêmes et au dévouement intrépide des citoyens. A l'approche des ravageurs, on avait retiré des campagnes et mis en sûreté dans les places fortes les grains, les fruits, les troupeaux; en sorte qu'il ne restait plus aux soldats de Gaïnas que des masures désertes à piller et l'herbe des champs à partager avec leurs chevaux. Leur chef regretta trop tard l'abondance de l'Asie, et résolut de se porter sur l'Hellespont pour en forcer le passage. La cour, cependant, se montrait peu rassurée par son facile triomphe. Heureuse d'effacer dans le sang des Goths le traité de Sainte-Euphémie et d'avoir échappé, n'importe comment, à une terrible amitié, elle tremblait qu'un jeu de la fortune, ramenant tout à coup le Barbare sur ses pas, ne la livrât à son implacable vengeance. Elle n'avait à sa disposition qu'une poignée de troupes affaiblies, désorganisées, incapables d'aller à l'ennemi ou de l'attendre de pied ferme. Après avoir mis Gaïnas hors de la loi, elle pensa qu'il valait mieux profiter de l'embarras où il se trouvait pour lui offrir des conditions de paix, et obtenir du moins qu'il évacuât la Thrace. Mais qui donc eût osé aborber le terrible Goth après le massacre de Constantinople? On eut recours à Chrysostome. Pour lui, néanmoins, qui avait fait entendre au général arien de sévères paroles au moment où tout pliait devant lui, cette mission était plus périlleuse que pour un autre. Jean ne songea pas au péril et partit pour le camp du Barbare. On vit alors une fois de plus, dit Théodoret, auquel nous empruntons ce récit, quelle est la puissance de la vertu et comment elle subjugue ses plus violents ennemis. Gaïnas, apprenant l'arrivée d'un tel ambassadeur, ému de sa piété autant que de son courage, vint à sa rencontre à une grande distance de sa tente, et, prenant la main droite du pontife, l'appliqua sur ses yeux; puis, lui présenta ses enfants auxquels il ordonna de se prosterner et d'embrasser les genoux de l'évêque [1]. La démarche de Chrysostome n'eut pas d'autre résultat.

Gaïnas devait, à tout prix, sortir de la position où il se trouvait. Pressé de gagner l'Asie, il se retira dans la presqu'île de Thrace, força la longue muraille qui bordait l'Hellespont, du golfe Mélas à la Propontide, et garnit de troupes toute la côte. Il n'avait pas une seule barque; mais les forêts de la Chersonèse lui offraient assez de bois pour construire des radeaux, et le courage des Goths suffisait à tout. Tandis qu'ils préparaient à la hâte les moyens de traverser le détroit, la cour, stimulée par la crainte, ne perdait pas un moment. Inspirée cette fois par le sénat, elle confia le commandement de toutes ses forces de terre et de mer à un Goth, Favritas, qui avait donné des preuves nombreuses de son dévouement à l'empire et de son habileté comme général. Grâce à l'activité, au talent de cet homme, il y eut bientôt sur la côte asiatique de l'Hellespont une petite flotte composée de bâtiments légers qu'on avait ramassés de toutes parts, et une armée faible, il est vrai, et formée d'un mélange de recrues sans instruction avec de vieux soldats indisciplinés et découragés, mais que l'infatigable Favritas, profitant de l'inaction forcée de son adversaire, vint à bout d'organiser, de discipliner, de dresser aux évolutions militaires, et de pénétrer de sa confiance et de son ardeur. Maître de la mer, il éclairait de près tous les mouvements de l'ennemi, et quand Gaïnas, à bout de ressources, se résolut à risquer le passage, Favritas, qui attendait ce jour avec impatience, laissa les radeaux s'avancer jusqu'au milieu du détroit, puis il lança sur eux à toute vitesse ses galères, que poussaient un vent favorable et le courant de l'Hellespont. En un clin d'œil la mer fut couverte de débris et de cadavres. Gaïnas, resté à terre avec une partie de son armée, vit engloutir sous les flots ses meilleurs soldats, son ami Tribigilde et toutes ses espérances. Abandonné de la fortune, désabusé de ses illusions de gloire et d'empire, il ne songea qu'à gagner au plus vite avec ses débris les anciennes demeures des Goths au-delà du Danube. Après avoir communiqué secrètement son dessein à ceux de sa nation sur lesquels il comptait le plus, il fit massacrer les auxiliaires provinciaux mêlés à ses troupes, se débarrassa de son infanterie et de ses bagages, et, à la tête de ses plus hardis cavaliers, traversa à marches rapides les plaines de la Thrace, pressé qu'il était d'atteindre l'Ister, dont les garnisons se trouvaient réduites à presque rien. Cet hiver, qui terminait l'année 400 et commençait l'année 401, débutait avec une rigueur inaccoutumée. Le Pont-Euxin resta

[1] Théod., l. 5, c. 33.

gelé tout un mois, et, quand la débâcle survint, Constantinople étonnée vit des montagnes de glace encombrer le Bosphore et flotter longtemps sur la Propontide. Ce froid excessif favorisa la fuite de Gaïnas ; il touchait au terme de sa course, et voyait déjà se dérouler devant lui ces déserts de la Scythie où son ardente imagination lui présageait de nouvelles et brillantes aventures, lorsque Uldès ou Uldin, un chef de Huns, soit pour acheter l'amitié des Romains, soit qu'il redoutât le voisinage d'un tel homme, vint lui barrer le passage avec des forces nombreuses. L'intrépide Goth refusa de capituler ; mais, après quelques combats héroïques où il tenta vainement de s'ouvrir une route sur le corps des ennemis, il tomba sur le champ de bataille ; aucun des siens ne voulut lui survivre. Le Hun envoya la tête de Gaïnas à l'empereur en échange de quelques cadeaux. La cour accueillit comme un trésor inestimable, avec une joie qui ne pouvait se contenir, cet horrible trophée, et le fit porter en triomphe dans la ville. On célébra par des fêtes splendides la mort du rebelle ; des poëtes chantèrent la victoire d'Arcadius, et lui, délivré désormais de ses terreurs, s'abandonna avec plus de nonchalance que jamais au joug de la belle Eudoxie. Elle mit le comble au bonheur de son mari en lui donnant quelques mois après un fils, auquel il fit porter le glorieux nom de Théodose.

Ainsi, c'était un Barbare qui, cette fois encore, sauvait l'empire menacé par un Barbare. Cette grande majesté n'était plus qu'une ombre timide et suppliante courant du camp des Goths à celui des Huns, des Huns aux Vandales, tour à tour protégée ou insultée, et plus déshonorée par la protection que par l'insulte. Les desseins de la Providence se déroulaient aux yeux des hommes dans leur imposante grandeur. De cet immense passé il ne restait plus qu'une agonie, et au chevet de cette agonie, les deux éléments de l'avenir : un sang nouveau et une idée nouvelle. L'Evangile avait dit : *On ne coud pas le neuf sur le vieux* [1]. Le Christianisme, bouillonnant de jeunesse et de sève, ne pouvait s'adapter à un ordre de choses décrépit, qui tombait en lambeaux. C'est pourquoi il plut à Dieu de faire table rase ; et des forêts, des montagnes, des steppes du Nord, il emmena des peuples inconnus qu'il chargea de la terrible besogne. Ils l'accomplirent passivement, fatalement, comme l'ouragan accomplit son œuvre. Mais cet ouragan d'hommes, qui balayait de son souffle les feuilles jaunies d'une saison morte, apportait aussi dans ses tourbillons les germes cachés qu'un nouveau printemps devait faire éclore aux rayons d'un nouveau soleil.

[1] S. Marc., c. 2, v. 21.

CHAPITRE TRENTIÈME.

Epître de saint Paul aux Colossiens. — Commentaire de Chrysostome. — Blâme à l'adresse de l'impératrice. — Plainte portée par Eusèbe contre Antonin d'Ephèse. — Chrysostome appelé par le clergé d'Asie. — Concile de soixante-dix évêques. — Déposition des Simoniaques. — Déposition de Géronce. — Retour de Chrysostome. — Séverien de Gabales. — Antiochus de Ptolémaïs. — Discours de Chrysostome. — Expulsion de Séverien. — Jean plaide sa cause auprès du peuple.

Au milieu de ces grandes émotions populaires, au plus fort de ces rudes tempêtes qui secouaient la ville et l'empire comme un esquif, Chrysostome, à qui la charité ne pouvait permettre l'indifférence, mais que sa foi préservait de trouble et d'alarme, poursuivait sans relâche, avec autant de sérénité que d'ardeur, ses travaux d'apôtre et son exégèse sacrée. Les événements du jour dérangeaient souvent le programme de ses prédications et réclamaient la parole qu'il leur cédait volontiers, car il trouvait dans chacun d'eux une nouvelle confirmation de ses enseignements, un nouvel aliment à son éloquence. « Vous voyez bien, disait-il après la chute d'Eutrope, vous voyez bien ce que valent les richesses : d'innombrables exemples vous prouvent leur fragilité. Oui, vous venez d'en être les témoins : la possession périt du vivant même du possesseur ; que dis-je ? elle l'entraîne à sa perte ! Vous ne vous tromperez pas en comparant la fortune à un domestique ingrat et traître, qui récompense son

maître en le tuant. N'enviez pas cet homme vêtu de soie, couvert de parfums, entouré d'esclaves. Pénétrez dans sa conscience : quel trouble ! quelles agitations !... Demain le vent soufflera, les feuilles tomberont, tout sera changé. Alors vous verrez combien ses amis étaient menteurs, son entourage hypocrite ; chacun aura jeté le masque, la comédie sera jouée. Vous entendrez dire de toutes parts : Le misérable ! le scélérat ! c'était le plus pervers des hommes ! — Mais n'est-ce pas toi qui l'adulais ? Toi qui lui baisais les mains ? — Je jouais mon rôle, il est fini, et maintenant, je dis ce que je pense. — Pourquoi donc, chers auditeurs, craindriez-vous les riches ? Pourquoi craindre un homme que tant d'autres accusent, et qui peut-être s'accuse lui-même [1] ? »

Dès que la fuite de Gaïnas eut rendu quelque calme aux esprits, Jean rappela son peuple autour de sa chaire. « Venez, disait-il, et puisque nous voilà délivrés de cet affreux tumulte, lavons nos oreilles dans les saints livres comme dans l'onde pure d'un fleuve. Ainsi font les matelots : après bien des fatigues et des périls, quand ils ont atteint le port, ils quittent les rames, ils serrent les voiles, et, s'échappant du navire, ils cherchent, par le bain, par le sommeil, par une nourriture choisie, à se rendre des forces pour commencer un autre voyage. Imitons-les ; et maintenant que la bourrasque est passée et que les vents et les flots s'apaisent, abordons la lecture sacrée comme un port calme et sûr. Là, plus d'agitation, une tranquillité parfaite, un appui ferme, un plaisir prolongé, tous les biens à la fois. La lecture des livres divins calme la douleur, console l'infortune, enrichit le pauvre, donne au riche la sécurité, arrache le pécheur à ses vices, encourage et soutient le juste, écarte le mal, fait aimer la vertu, la rend inébranlable ; c'est un breuvage divin, un charme magique auquel les passions ne sauraient résister [2] ».

Et en effet, il avait expérimenté sur son auditoire la puissance de ce charme céleste, et il y recourait souvent ; c'est pourquoi il met au premier rang de ses devoirs l'explication assidue du texte inspiré, et ne s'en départ que pour de graves raisons. Les événements qui s'agitaient autour de lui ne l'empêchèrent pas d'entreprendre, dès les premiers jours de 399, le commentaire oratoire de l'épître de saint Paul aux Colossiens. Ce travail, auquel, en définitive, il n'a consacré que douze homélies, l'occupa cependant toute l'année, parce qu'il fut obligé de l'interrompre à plusieurs reprises pour courir où l'appelaient d'une manière plus urgente les besoins de ses frères et la charité.

On sait que l'épître en question fut écrite de Rome aux fidèles de Colosses, petite ville de la grande Phrygie, qui doit à ces quelques mots de saint Paul toute sa célébrité, et dont on ne sait guère autre chose, sinon qu'elle fut détruite quatre ans après par un tremblement de terre également funeste à ses voisines, Hiérapolis et Laodicée. Tychicus et Onésime furent chargés de la porter. Voici quelle en était l'occasion :

Un disciple de Paul avait fondé la communauté chrétienne de Colosses, et par ses soins elle prospérait et s'accroissait de jour en jour, lorsque de faux apôtres vinrent semer l'ivraie dans le champ qu'Epaphras cultivait avec tant de succès et d'amour. A cette époque, l'Eglise avait moins à souffrir des attaques violentes du paganisme que des perfides hommages de cet esprit d'orgueil et de paradoxe qui, tout en ayant l'air de s'incliner devant sa doctrine et d'en exalter la beauté, s'efforçait de la façonner à son gré par l'alliance impossible d'éléments hétérogènes. C'est que l'apparition de l'Evangile avait produit une espèce de secousse électrique dans le monde des âmes. Au milieu d'un siècle sceptique et sensuel, on avait vu se manifester une vive soif des connaissances supérieures, un insatiable besoin de mystérieux et de surnaturel ; les vieilles idées de l'Orient recrutaient de nouveaux adeptes ; l'intelligence humaine était en proie à une fermentation inconnue jusqu'alors. Tandis qu'une foule d'hommes, ne cherchant dans le Christianisme que la rédemption de leurs âmes, renonçaient aux erreurs qu'ils avaient aimées, aux passions qui les avaient asservis, pour devenir d'humbles et dociles enfants de la foi ; d'autres, que la religion nouvelle frappait par la grandeur de ses vues et les vertus de ses disciples, mais qui tenaient à certaines conceptions mêlées dès longtemps aux habitudes de leur esprit et de leur vie, eussent voulu, par une espèce de fusion entre les enseignements de Jésus-Christ et tout ce qui leur plaisait dans le polythéisme, la philosophie, les anciennes religions, composer un système nouveau de

[1] Chrys., sur le ps. 48, n. 2, *Hom.* 1. — [2] Chrys., sur le ps. 48, n. 1, *Hom.* 2.

croyances propre à captiver les esprits délicats et à régner sur les peuples.

Il existait, par exemple, chez les Juifs, au temps de Jésus-Christ et des Apôtres, diverses écoles théo-sophico-mystiques sur lesquelles le Christianisme devait exercer une particulière attraction, car elles avaient dans leurs doctrines secrètes plus d'un point de contact avec lui. De là sortirent les sectes des chrétiens judaïsants, qui toutes avaient pour lien commun l'exacte observation des cérémonies de la loi, et cette erreur caractéristique, que jusqu'à son baptême dans le Jourdain le fils de Marie, *fils aussi de Joseph*, n'avait été qu'un homme peccable comme les autres, mais qu'à partir du moment où la colombe symbolique s'était reposée sur sa tête, le Messie céleste était entré en lui et l'avait transformé ; Messie qui n'était d'ailleurs que le plus élevé des esprits émanés de Dieu, apparu d'abord sur la terre dans la personne d'Adam, manifesté corporellement aux patriarches, uni enfin à Jésus, après la mort et la résurrection duquel il était remonté aux cieux. Mais l'adversaire le plus redoutable de l'Evangile à cette époque, ce fut le Gnosticisme, qui, pour attaquer l'Eglise, se servit en partie d'armes qu'il lui avait empruntées : syncrétisme laborieux où l'élément chrétien mêlé à une foule d'autres tirés du Judaïsme, de la Kabale, du Platonisme, de Philon, de l'Egypte, de la Perse, de l'Inde, de la Chaldée, figurait à contre-sens, dans une construction doctrinale aussi compliquée que ténébreuse et fragile.

Si étranges que fussent ces doctrines, elles se frayèrent de bonne heure une entrée dans les églises chrétiennes; leur hardiesse même était une séduction. Simon le Magicien, qui fut sinon le fondateur et le patriarche, du moins le précurseur du Gnosticisme, comptait déjà, du vivant des Apôtres, de nombreux prosélytes répandus dans la Palestine, dans la Syrie, dans la Phrygie, et particulièrement à Colosses, où ils obsédaient d'instances et de sophismes les pieux et faibles néophytes que gouvernait Epaphras. Simoniens, judaïsants, une foule d'apôtres philosophes, armés de subtilités mystiques, mettaient en péril la foi jeune encore des Colossiens, soit en leur prêchant la nécessité de la circoncision et des observances légales, soit en introduisant parmi eux un culte superstitieux pour les anges auxquels il fallait s'adresser plutôt qu'à Jésus-Christ, soit en dépouillant [illegible] titres de Médiateur, de Sauveur, de Verbe divin, pour ne voir en lui qu'une manifestation passagère de l'Etre suprême, manifestation bien inférieure à celle qui avait lieu dans la personne de Simon, le paraclet, la véritable parole, la grande puissance de Dieu.

Paul, instruit par Epaphras lui-même du danger que couraient des ouailles si chères à son cœur, et ne pouvant voler au milieu d'elles, puisqu'il était alors, sinon en prison, du moins prisonnier dans sa propre demeure, la main droite attachée par une longue chaîne à la main gauche d'un soldat; Paul, disons-nous, se hâte de leur écrire cette admirable lettre pour les prémunir contre les séductions d'une philosophie menteuse et affermir dans leurs âmes la foi pure au Verbe incarné. Avec autant d'élévation que d'autorité, et dans un magnifique langage, il dit les titres immortels et glorieux qui établissent la grandeur de Jésus-Christ et sont le fondement de son culte, ce qu'il est par rapport à son Père, par rapport aux créatures, par rapport à l'Eglise. Image de Dieu, splendeur de sa lumière, son Verbe coéternel, par lui, en lui, tout a été créé, les choses visibles et invisibles, les anges et les hommes, les principautés et les puissances, il en est le chef; de lui toutes les créatures tirent ce qu'elles ont de beauté, de perfection, de vie; par lui tout subsiste, en lui résident tous les trésors de la sagesse et la plénitude substantielle de la divinité ; médiateur suprême, dont le sang a purifié et réconcilié à Dieu tant ce qui est sur la terre que ce qui est au ciel, il est la paix du monde; il a triomphé sur la croix des puissances de ténèbres, et mis au néant la cédule de l'ancienne loi ; il est la rédemption et le salut, le principe de la résurrection, le fondement de l'espérance, la source de tous les biens; c'est lui qu'il faut placer en tête de toutes les pensées, de toutes les paroles, de toutes les actions; il n'y a d'accès à Dieu que par lui et toute grâce vient de lui. Puis, concluant du dogme à la morale, l'Apôtre expose d'abord en quelques mots d'une admirable profondeur les principes généraux et le caractère de la vie chrétienne, qui consiste à se pénétrer de plus en plus de l'esprit de Jésus-Christ, l'homme nouveau, et, passant ensuite aux conséquences pratiques, il retrace à chacun, dans un détail touchant, les devoirs qui lui sont propres.

Telle est l'œuvre inspirée que Chrysostome expliquait aux fidèles de Constantinople dès le commencement de son pontificat, c'est-à-dire

dans les premiers mois de l'année 399[1]. Peut-être peut-on reprocher à ces homélies d'être moins travaillées que d'autres; on n'y trouve pas tout à fait cette ampleur, cette abondance, cette clarté surtout qui distinguent le saint orateur. Quelques passages, que l'auditoire devait comprendre sans effort, sont obscurs et embarrassés pour nous. Chrysostome y parle encore des chaînes et des souffrances de saint Paul, sujet qu'il affectionne, et il reste inférieur à lui-même. Et toutefois, malgré ces taches, ce commentaire renferme aussi de grandes beautés; plus qu'un autre peut-être, il est remarquable par la sainte hardiesse de la parole, et nous en avons cité dans un chapitre précédent quelques pages vraiment admirables.

En présence d'une cour hypocrite, avare, dissolue, sans entrailles pour le peuple, sans respect pour elle-même, qui mettait la dignité dans le luxe, la force dans la violence, la prudence dans la lâcheté, qui jetait le voile d'une piété menteuse sur des scandales flagrants, le pontife du Christ, l'interprète sacré de la loi morale ne croyait pas que quelques avertissements donnés en secret et peu écoutés pussent acquitter les graves devoirs d'une charge si haute, absoudre sa responsabilité de pasteur; et craignant, non sans raison, que son silence ne parût aux yeux de bien des gens une partialité malheureuse, un prosternement de l'Évangile devant la richesse et la puissance, il n'hésitait pas à faire monter le blâme[2] partout où se montrait le désordre, convaincu que, si la vérité divine ne peut dompter tous les abus, elle doit du moins protester contre tous, et que les égarements du pouvoir sont dus moins souvent à l'orgueil de ceux qui commandent qu'à la faiblesse de ceux qui obéissent.

C'est ainsi, nous aimons à le redire, qu'à deux pas d'Arcadius, en face de son palais, il ose flétrir les emportements de Théodose, non pour amoindrir une mémoire illustre, mais pour signaler le péril et l'écueil du pouvoir absolu, même entre les mains du meilleur des princes.

Une autre fois son blâme porte sur l'impératrice elle-même, blâme indirect, respectueux, mais dont la portée n'échappait à personne. Il parlait des chaînes de saint Paul avec son effusion ordinaire, et, s'interrompant tout à coup il s'écria : « Femmes, vous qui vous couvrez d'or et de pierreries, ce sont les chaînes de l'Apôtre qu'il faut souhaiter. Vos riches bijoux n'ornent pas autant votre cou que ces chaînes de fer ornaient son âme. Dès qu'on aime les chaînes de Paul, on déteste les ornements de la vanité. Qu'y a-t-il, en effet, de commun entre la mollesse et la grandeur, entre ces parures et notre divine philosophie? Les fers de l'Apôtre, les anges les vénèrent; ces vains ornements, il les méprisent; ceux-ci, sans embellir le corps, écrasent l'âme; ceux-là honorent à la fois l'âme et le corps. Doutez-vous que des chaînes de fer puissent être une parure? Eh bien! répondez-moi : Qui attirera plus de spectateurs, de Paul ou de vous? Que dis-je, vous? L'impératrice elle-même, toute vêtue d'or, serait inaperçue près de lui; et s'il arrivait qu'au moment où elle entre dans l'église, Paul y entrât chargé de fers, tous les yeux se détourneraient de l'impératrice pour contempler l'Apôtre, et avec raison; car voir un homme supérieur à la nature humaine, n'ayant plus rien d'humain, un ange sur la terre, c'est un spectacle plus admirable que celui d'une femme si magnifiquement parée qu'elle soit. Celle-ci, vous la rencontrez au théâtre, aux bains, dans les fêtes publiques, en une foule de lieux, partout; mais un homme enchaîné, qui n'est pas abattu sous le poids des chaînes et les regarde comme son plus bel ornement, celui qui le voit jouit d'un spectacle digne des cieux! Otez ces colliers, et vous ôterez la faim au pauvre..... Vous êtes chargées d'or, et votre frère périt! Vous étalez l'or par vanité, et votre prochain n'a pas de quoi manger! Ces chaînes d'or sont des chaînes de péché.... Vous voulez paraître belle, revêtez-vous d'aumônes, revêtez-vous de modestie et de sobriété, loin de vous le faste. Voilà ce qui est plus précieux que l'or; voilà ce qui rend plus belle celle qui l'est déjà, qui donne de la beauté à celle même qui en est dépourvue. Quand on voit la bonté s'unir à la beauté, on est bienveillant dans ses jugements; une femme dépravée serait belle, qu'on ne pourrait l'appeler ainsi : l'esprit prévenu contre elle ne la juge pas équitablement. L'Egyptienne était magnifiquement parée; Joseph aussi avait sa parure : lequel était le plus beau?... L'un était nu, mais il était revêtu de continence et de chasteté; l'autre était somptueusement ha-

[1] La critique la plus difficile ne saurait contester cette date, car l'orateur fait allusion dans une des homélies à la chute récente d'Eutrope; il y parle aussi fort clairement de son titre épiscopal et de son autorité d'évêque : c'est donc à Constantinople, non à Antioche, que ces discours ont été prêchés.

[2] Théod., l. 5.

billée, mais sa honte éclatait beaucoup plus que si elle eût été nue, car elle n'était pas chaste. Quand tu te pares avec tant de recherche, ô femme ! ta honte est plus éclatante que si tu te montrais sans vêtements, car tu as dépouillé la modestie [1] ».

Les erreurs signalées par l'Apôtre aux fidèles de Colosses avaient fait leur temps ; les Simoniens n'existaient plus ; les Ebionites étaient oubliés ; le Christianisme vainqueur s'était débarrassé de l'impure étreinte des Judaïsants et des Gnostiques. Le commentateur de saint Paul ne tire pas le glaive contre les morts ; il traduit dans la langue de son auditoire le sublime exposé du grand docteur sur la divinité de Jésus-Christ, image vivante, consubstantielle, éternelle du Père qui l'a engendré, auteur et fin de toutes les choses créées, visibles ou invisibles, en qui réside la plénitude de la puissance, de la sagesse, de la lumière, de la vie, de la divinité, par qui l'humanité régénérée ne forme qu'un seul corps qu'il anime, dont il est la tête, et que son influence, répandue sans cesse par les vaisseaux mystérieux qui joignent et lient tous les membres, entretient et fait croître jusqu'à la pleine virilité en Dieu [2].

Mais bien des fidèles, imbus encore de préjugés juifs et païens, doutaient de la Providence, croyaient au destin, mêlaient à la foi chrétienne des pratiques superstitieuses et bizarres. Quelques-uns niaient la résurrection des morts ; beaucoup, par une malheureuse contradiction qui est le fond de la nature humaine, s'inquiétant peu que leur vie démentît leur croyance, semblaient prendre à tâche de faire revivre au grand soleil de l'Evangile l'idolâtrie, non des dieux, mais de l'argent, du plaisir, de l'orgueil : de là, les infamies de l'usure, le maintien de l'esclavage, le désespoir des pauvres, la dureté des riches, les concussions des fonctionnaires, la profanation des noces, les insolences d'un luxe sans mesure, sans goût, sans utilité, qui, loin d'avoir pour excuse le progrès des arts et de l'industrie, ne servait qu'à nourrir le sensualisme exalté des uns et les jalousies menaçantes des autres, luxe cruellement acheté au prix des larmes et des angoisses d'une multitude d'esclaves, de paysans, de malheureux fermiers opprimés, pressurés, torturés, pour assouvir les caprices d'une femme ou la gloutonnerie d'un homme. Dans ces amphores d'or que deux esclaves soulevaient à peine, Chrysostome voyait avec une indignation amère, non la richesse et la splendeur, mais les âmes, les familles condamnées à souffrir, à mourir pour donner à l'orgueil de quelques-uns une absurde satisfaction. De là, les anathèmes si souvent lancés contre le luxe, qui ne lui rappelle autre chose que l'égoïsme impitoyable des riches et la souffrance désespérée des pauvres. Il songe à exclure de l'église, il menace d'excommunication ceux qui persévèrent dans un abus aussi opposé au Christianisme qu'à l'humanité.

« Il est difficile, disait-il avec la hardiesse pieuse de son langage, il est difficile de trouver une âme aussi remplie de mauvais desseins que celle des hommes qui veulent s'enrichir. Il n'y a pas de chimère ou de monstre dont leur imagination ne se repaisse. Une seule de leurs passions surpasse tout ce que la fable raconte de Scylla, de l'hippocentaure ; elle réunit à elle seule toutes les fureurs des bêtes fauves. Un roi, chez les Grecs, porta la folie à ce point qu'il fit faire un platane d'or et un ciel d'or par dessus pour s'asseoir à leur ombre, et cela au moment même où il avait à lutter contre des ennemis redoutables. Un autre enfermait les hommes dans un bœuf de bois ; un autre d'un homme fit une femme, d'une femme un soldat..... Quelle infamie ! des bêtes dénuées de raison descendraient-elles plus bas ? Elles, du moins, suivent la nature et ne cherchent pas autre chose..... Vous voyez comme les richesses rendent fou ! Hélas ! nous en avons tous les jours une autre preuve dans ces cruches d'or, ces marmites d'or, ces vases d'or de toute espèce et pour tous les usages. Malheureuse femme ! le Christ près de toi meurt de faim, et tu te livres à ces folies ? Quel ne sera pas ton supplice un jour ! Et après cela vous osez vous plaindre qu'il y ait des voleurs, des parricides, des scélérats, quand le démon vous possède vous-mêmes et vous conduit à son gré [1] ? »

Ces vives paroles blessèrent quelques auditeurs ; il le sut, et commença ainsi le discours suivant : « Je sais que ma dernière exhortation a choqué bien des gens ici. Que faire ? Je vous ai transmis les ordres du Seigneur. Ne vous fâchez donc pas, car je ne veux pas pour mon plaisir et sans motifs vous irriter contre moi ; mais je désire vous voir arriver à un tel degré de vertu, que je n'apprenne plus rien sur votre compte qui ne soit convenable. Ce ne sont pas

[1] Chrys., *Hom.* 10, sur l'ép. aux Coloss. — [2] *A l Coloss.*, c. 2, 19.

[1] Chrys., *Hom.* 7, sur l'ep. aux Coloss.

des paroles de commandement et d'autorité que je vous ai fait entendre, mais de tristesse et de douleur.... Pardonnez-moi; je n'aime pas à blesser les bienséances, mais vous m'y avez contraint. C'est moins la compassion des pauvres qui me fait parler, que la sollicitude de votre salut. Ils périront, en effet, oui, ils périront, ceux qui ont refusé de nourrir le Christ. Ne me dites pas que vous l'avez nourri ; car tant que vous vivez dans ce luxe, dans ces délices, vos aumônes sont perdues pour vous. On ne vous demandera pas, en effet, si vous avez beaucoup donné, mais si vous avez moins donné que vous ne pouviez. En dehors de cette mesure, votre charité n'est qu'un jeu [1] ».

Ce commentaire, dont la rédaction précipitée accuse le contre-coup des événements qui agitaient Constantinople, mais qui n'est pas moins remarquable que les autres par ces magnifiques exposés de morale dans lesquels Chrysostome est resté un maître et un modèle, était à peine achevé que le saint pasteur se vit arraché à la douce sollicitude de son troupeau par des sollicitudes d'une autre espèce, et plus amères.

Les églises du Pont, celles de l'Asie, celles de la Thrace, sans relever de l'église de Constantinople, excitaient plus particulièrement le zèle de Chrysostome. Il s'appliquait à y faire pénétrer les saintes réformes laborieusement introduites dans son propre clergé, et il eût voulu que les évêques chargés de les gouverner fussent tous animés de l'esprit qui l'animait lui-même. Soumis ou non à sa juridiction, il agissait sur eux par les conseils, par les prières, par l'exemple. Aucune pensée ambitieuse de primauté n'avait traversé son esprit ; il n'avait pas plus d'orgueil pour son siége que pour lui-même, et, loin de se prévaloir de la prérogative d'honneur accordée à son église par le concile de Constantinople, il professa toujours pour tous ses collègues une déférence respectueuse qui n'était surpassée que par sa vénération profonde pour le successeur de saint Pierre. Soit ascendant de ses vertus et de sa renommée, soit entraînement d'une charité sans bornes, il se trouva exercer, sans y songer et sans le vouloir, sur quelques églises de l'Orient, une suprématie passagère que de coupables pontifes parmi ses successeurs usurpèrent comme un droit, mais qui n'était chez lui que la suprématie naturelle du génie, de la sainteté et surtout d'un dévouement inépuisable à la cause de Jésus-Christ et au bonheur des hommes. « Ce magnanime évêque, dit Sozomène, s'efforçait de corriger et d'améliorer non-seulement son église, mais encore celle des autres [1] ». « Il étendit, ajoute Théodoret, sa vigilance pastorale et ses soins pieux sur la Thrace divisée en six évêchés, sur l'Asie qui en contient onze, sur le Pont qui en a autant, et il les gratifia des institutions dont il avait doté son église [2] ». Il eut surtout à cœur de les débarrasser, quand il le put, du pire des fléaux, celui des pasteurs indignes, et de leur procurer des évêques selon Jésus-Christ. De là, des actes graves : la déposition de Géronce et d'autres, ainsi que diverses ordinations que ses ennemis lui reprochèrent plus tard comme des usurpations de pouvoir et d'orgueilleuses témérités. Il fallait lui reprocher aussi ses nobles efforts pour éteindre le paganisme dans la Phénicie et répandre la foi dans la Perse. Les prétendues témérités de cet homme n'étaient que les élans de sa charité ; par-dessus les bornes de sa juridiction, elle embrassait l'univers.

Au mois d'avril ou de mai 399 [3], vingt-deux évêques se trouvaient présents à Constantinople, entre lesquels saint Théotime de Tomes en Scythie, Ammon d'Andrinople dans la Thrace, Arabien d'Ancyre en Galatie ; les autres appartenaient presque tous aux églises d'Asie. Un dimanche, comme ils étaient assemblés pour participer ensemble aux saints mystères en signe de communion unanime, Eusèbe de Valentinople en Asie se leva tout à coup, et lut à haute voix un mémoire adressé à Chrysostome contre Antonin d'Ephèse, l'un des prélats qui faisaient partie du synode. Les chefs d'accusation, au nombre de sept, étaient de la plus haute gravité. Il s'agissait d'abord de concussions sacriléges et de simonie. L'évêque infidèle, selon son accusateur, avait vendu les domaines légués à l'Eglise par Basiline, la mère de l'empereur Julien, et s'en était approprié le prix ; il avait dépouillé le baptistère des marbres qui le décoraient pour en parer sa salle de bains, et dressé dans sa propre demeure des colonnes destinées au saint lieu ; il vendait les

[1] Chrys., *ibid.*, *Hom.* 8, n. 1.

[1] Sozom., l. 8, c. 3. — [2] Théod., l. 8, c. 28.

[3] Tillemont (note 49) et Montfaucon disent au mois de mai 400. Cette date souffre de grandes difficultés, comme l'a très-bien démontré le P. Stilting (n. 724). L'affaire d'Antonin dura plus d'un an : elle obligea Chrysostome à s'absenter de son église aux solennités pascales. Or, nous savons qu'il y était présent aux pâques de 401, puisqu'il y accueillit saint Porphyre. L'affaire d'Ephèse était donc finie : d'où il suit qu'elle avait dû commencer en 399 vers le mois de mai ou d'avril.

ordinations. Eusèbe ajoutait que les acheteurs siégeaient là à côté du vendeur, et que les preuves de tant d'infamies étaient dans ses mains. L'accusation portait, en outre, qu'Antonin gardait près de lui, entre ses domestiques, un homme coupable d'assassinat; qu'il avait fondu les vases de l'autel pour fournir au luxe de son fils, et que, foulant aux pieds les plus saints canons, il était revenu avec sa femme après son élévation à l'épiscopat et en avait eu de nouveaux enfants [1].

Jean ne put écouter cette lecture jusqu'à la fin; il interrompit Eusèbe et lui dit : Mon frère Eusèbe, il arrive souvent que les accusations auxquelles la passion se mêle sont difficiles à prouver; permets donc que je te prie de retirer ta requête; nous ferons cesser les mécontentements que ton collègue a pu te causer. — A ces sages paroles, Eusèbe répondit par une explosion terrible de colère et d'injures contre Antonin. C'était l'heure du sacrifice. Jean, convaincu qu'il ne pouvait rien sur l'esprit de l'accusateur, pria Paul d'Héraclée, qui semblait favorable à Antonin, d'intervenir entre les deux adversaires et de ménager une réconciliation; après quoi il se leva, et, suivi des vingt-deux prélats, il entra dans l'église et souhaita la paix au peuple. Mais à peine était-il assis à sa place, qu'Eusèbe reparut, et, en présence des fidèles réunis, adjura le pontife, par les serments les plus redoutables, de retenir l'accusation et de faire justice. Il était tellement hors de lui-même, que l'assemblée, qui voyait ses gestes sans entendre ses paroles, crut que, menacé dans sa vie par l'empereur, il priait Jean d'implorer sa grâce. L'archevêque, obsédé de ses importunités et craignant l'émotion de l'assistance, reçut le malencontreux mémoire; mais ne voulant pas monter à l'autel l'esprit troublé, il pria l'évêque Pansophius d'offrir à sa place les saints mystères, et se retira.

La synaxe finie et le peuple congédié, il vint s'asseoir dans le baptistère au milieu de ses collègues, et, ayant mandé l'accusateur, il lui parla en ces termes : Eusèbe, je te répète ce que déjà je t'ai dit : Bien des gens, sous l'impression du chagrin ou de la colère, disent, écrivent des choses qu'il leur est impossible de prouver. Les faits allégués par toi sont-ils à ta connaissance certaine ? Nous ne refusons pas de recevoir l'accusation si tu la peux soutenir; nous ne la retenons pas si tu veux la retirer. Avant d'aller plus loin, réfléchis, et prends ensuite le parti qui te convient; car, une fois la requête lue, quand tout le monde la connaîtra, quand acte en sera dressé, tu ne pourras plus revenir sur tes pas, il te faudra prouver juridiquement tes allégations, ou subir toi-même la peine que tu provoques contre ton frère [1].

Eusèbe déclara persister dans l'accusation, et son factum fut lu en plein synode. Mais, sur l'observation des anciens, on résolut de commencer la procédure par le chef le plus grave, celui de la simonie, dont la vérification emportait en quelque sorte celle de tous les autres, tout étant croyable d'un homme qui porte le sacrilége jusqu'à vendre les choses de Dieu. Antonin fut interrogé; il nia tout. Les prélats accusés d'avoir acheté ce qu'il avait vendu nièrent aussi. La discussion s'engagea entre les Pères et se prolongea jusqu'à la huitième heure du jour. Les indices s'accumulaient, et comme ils formaient déjà un faisceau de présomptions graves, on voulut entendre les témoins de ces infâmes marchés : ils étaient absents, et il y avait grande difficulté à les faire venir. Jean déclara qu'il irait sur les lieux recueillir leurs dépositions, et poursuivre une affaire où l'honneur de l'Eglise était engagé; et il leva la séance.

Antonin, accusé par sa conscience autant que par ses ennemis, et qui se voyait en présence d'un juge aussi éclairé qu'incorruptible, eût voulu empêcher à tout prix le voyage de Chrysostome. Il avait une protection puissante à la cour dans la personne d'un officier de l'empire, dont il gérait les terres en Asie au mépris des canons, et il obtint par lui que l'empereur demandât un sursis au pontife; il promettait, d'ailleurs, de faire arriver les témoins. C'était le moment où Gaïnas et ses Goths tenaient la ville et la cour dans une indicible perplexité. L'orage commençait à gronder, le sol tremblait; Arcadius eut peu de peine à convaincre Jean que, pasteur du peuple et père des âmes, il ne pouvait les abandonner dans un si grand péril quand sa présence devenait chaque jour plus nécessaire. Chrysostome renonça donc à son projet; mais, d'accord avec le synode, il désigna trois évêques, Synclétius, métropolitain de Trajanople dans la Thrace; Hésychius de Parion dans l'Hellespont, et Pallade d'Hélénopolis en Bithynie, pour aller sur les lieux interroger les témoins, instruire l'affaire et

[1] Pallad., dial., c. 14.

[1] Pallad., dial., c. 14.

s'entendre avec les évêques de la province. Le concile accordait deux mois à l'accusateur et à l'accusé pour se présenter devant leurs juges ; après quoi, celui des deux qui n'aurait pas comparu serait frappé d'excommunication.

Antonin respira ; il avait le temps d'organiser la corruption. Il commença par acheter son accusateur. Un des commissaires, Hésychius, ami d'Antonin, feignit d'être malade et resta chez lui ; les deux autres, conformément à leurs instructions, se rendirent à Hipépes en Asie, et y mandèrent Antonin et Eusèbe, qui comparurent, en effet, mais pour jouer les juges et lasser leur patience. Antonin, à force d'argent, avait rendu les témoins introuvables. Les commissaires, dont l'œil perçait ces manœuvres, demandèrent à Eusèbe combien de jours lui étaient nécessaires pour fournir la preuve exigée. Il en demanda quarante, s'engageant par écrit à subir la sévérité des peines canoniques s'il ne tenait sa promesse. C'était le moment de la canicule, et il espérait que les deux évêques effrayés d'un si long délai prendraient le parti d'aller chercher chez eux un séjour plus commode et une température plus supportable. Quant à lui, sous prétexte de courir à la poursuite des témoins, il fut se cacher à Constantinople, et se laissa condamner comme calomniateur. Antonin, inexpugnable dans sa vénalité, s'applaudissait d'avoir si bien compris la puissance de l'or, lorsque Dieu, évoquant tout à coup la cause, appela le simoniaque à son tribunal.

Cette mort terminait le procès sans terminer le scandale ; car, si le vendeur n'était plus, les acheteurs vivaient encore et pesaient de tout le poids du déshonneur sur leurs églises désolées. Leur infamie était notoire ; toute la province d'Asie la connaissait et n'en parlait qu'avec dégoût ; prêtres et fidèles, également indignés, demandaient à grands cris qu'on mît fin à un état de choses si honteux à la religion, si funeste aux âmes. Chrysostome reçut la lettre suivante, écrite en commun par le clergé d'Ephèse et les évêques de la province. Pallade, qui nous l'a transmise, l'appelle un décret, sans doute parce qu'elle émanait d'un concile. « Comme nous avons été gouvernés jusqu'ici d'une manière déplorable et contrairement à toutes les lois, nous prions ta Révérence de venir au milieu de nous pour donner une forme digne de Dieu à l'église des Ephésiens, ravagée depuis longtemps et par les sectateurs d'Arius et par ceux qui, malgré leur avarice et la passion de dominer, osent se dire catholiques. Des loups furieux l'entourent d'embûches, et brûlent d'impatience d'usurper en l'achetant le trône épiscopal [1] ».

Neuf ou dix mois s'étaient écoulés depuis que l'intrigant Eusèbe avait saisi de sa terrible accusation le synode de Constantinople, et dans cet intervalle de graves événements s'étaient accomplis. Gaïnas, devant qui tout ployait et tremblait, obligé de s'éloigner sans venger le massacre des Goths, venait d'être battu sur les eaux de l'Hellespont, et gagnait à la hâte, en fugitif désespéré, les bords du Danube, où l'attendaient une autre défaite et la mort. Byzance, affranchie de ses terreurs, jouissait d'un calme profond, et rien n'empêchait plus le pasteur de quitter un moment son troupeau pour voler au secours d'une ville affligée. Il céda donc au désir exprimé par ses frères d'Asie, et, quoique d'une santé languissante et fort souffrant, il s'embarqua et partit en plein hiver, accompagné des vœux d'un peuple auquel il s'arrachait à regret. Le vent du nord soufflait avec violence ; on mit trois jours pour arriver à Apamée. Là, Paul, Cyrinus et Pallade se joignirent à Chrysostome, et les quatre prélats firent ensemble, à pied, le reste de la route jusqu'à Ephèse. Jean y était ardemment désiré, et y fut accueilli avec la même vénération et la même joie que l'Evangéliste son homonyme. « L'antique Ephèse t'a vu, s'écrie Théodoret, et elle s'est souvenue du tonnerre de l'Evangile ; elle a cru revoir Jean lui-même [2] ».

Le premier soin de Chrysostome fut de convoquer le concile provincial. Soixante-dix évêques y accoururent : non-seulement ceux de la province d'Asie proprement dite, mais plusieurs de la Lydie, de la Carie, de la Phrygie, jaloux de connaître et d'entendre le grand orateur. L'assemblée s'occupa de donner un pasteur à l'église d'Ephèse. Deux candidats se partageaient en ce moment l'opinion publique et la passionnaient ; et comme chaque parti soutenait le sien avec une chaleur extrême, les exhortations, les prières furent impuissantes à réunir sur un seul la majorité des suffrages. Jean pensa que le meilleur moyen de terminer une lutte trop longue c'était de mettre en avant un troisième nom, et il proposa Héraclide, son

[1] Pallad., dial., c. 14.

[2] Theod. cit par Phot., c. 1515, et par Stilting., t. 4, sept., p. 668.

diacre, homme d'une vertu éprouvée et d'un savoir profond, qui possédait et méritait toute sa confiance. Cette candidature inattendue eut pour elle l'unanimité des électeurs et rendit la paix à Ephèse. Agréé par le concile, Héraclide reçut l'imposition des mains de Chrysostome entouré de soixante-dix prélats, qui ne se doutaient guère qu'en le consacrant ils le désignaient au martyre.

Le nouveau pontife était originaire de l'île de Chypre. Après quelques succès dans les sciences humaines, il se consacra de bonne heure à l'étude des saintes lettres et se retira au désert de Scétis [1], sous la conduite du moine Evagrius. La solitude et l'ascétisme ajoutèrent à la trempe vigoureuse de cette âme, et il sortit du désert avec une élévation d'idées et une passion du bien qui ne se démentirent jamais. Diacre de Jean, il fut l'un de ses instruments les plus actifs pour la réforme du clergé, et prit sur lui la grande part des haines qu'elle suscitait. Evêque selon le cœur de Jésus-Christ, il rendit à l'église d'Ephèse le saint éclat qu'avait répandu sur elle l'Apôtre son fondateur. Les talents, les vertus d'Héraclide, et surtout l'amitié de Chrysostome, son modèle et son maître, le dévouèrent à la persécution. Frappé des mêmes calomnies, il tomba sous les mêmes coups. La faction qui arracha Jean de son siége jeta Héraclide en prison, et lui fit expier, par une longue captivité, l'affection d'un grand homme et sa noble fidélité à l'Eglise et au malheur.

L'ordination d'Héraclide était à peine faite que ce malheureux Eusèbe, excommunié comme calomniateur d'Antonin, se présenta de nouveau et demanda à être rétabli sur son siége, s'engageant à fournir la preuve immédiate et irrécusable des simonies imputées à certains de ses collègues. Le concile, fatigué de cette hideuse affaire et voulant en finir, procéda à l'audition des témoins. Six évêques comparurent sous l'inculpation honteuse d'avoir acheté leur ordination : ils essayèrent de nier ; mais les témoignages à charge furent si nombreux, si précis, si accablants, qu'ils se décidèrent à faire les aveux les plus complets. « Oui, dirent-ils, nous avons donné de l'argent, c'est certain, et nous n'avons été ordonnés qu'à ce prix ; mais nous pensions que tel était l'usage, et nous n'avions en vue que d'échapper aux charges curiales. Et maintenant, si cela se peut, laissez-nous encore dans le service de l'Eglise, sinon exigez qu'on nous rende notre argent; car plusieurs d'entre nous ont vendu, pour obtenir l'épiscopat, les bijoux de leurs femmes ».

Il n'était que trop vrai que le titre de décurion ou magistrat de la cité, longtemps ambitionné comme la plus haute illustration municipale, était devenu, dès les premières années du IVe siècle, la plus dure et la plus abhorrée des servitudes; tant la loi romaine avait aggravé les lourdes charges et la responsabilité du décurionat ! Aussi toutes les places, toutes les conditions incompatibles avec les fonctions curiales, furent par cela seul considérées comme privilégiées et ardemment convoitées. Parce que les moines, les prêtres, les militaires, les officiers du palais en étaient exempts, tous ceux que leur naissance ou leur fortune destinait aux honneurs de la curie ne songèrent plus, chacun suivant ses goûts et ses moyens personnels, qu'à se faire officiers du palais, militaires, prêtres ou moines. Ces misérables évêques en étaient là : ils eussent payé deux fois plus l'asile qu'ils cherchaient dans l'épiscopat. Chrysostome les plaignait en les condamnant; aussi leur promit-il son intervention près de l'empereur pour les sauver des fonctions qu'ils redoutaient, et il émit le vœu que les héritiers d'Antonin fussent condamnés à la restitution des sommes indignement perçues. Ce fut aussi l'avis du concile, qui, tempérant la justice par la clémence, après avoir déposé les malheureux simoniaques, après les avoir dépouillés des insignes du sacerdoce, leur permit la communion dans le sanctuaire avec le clergé [1]. Les condamnés acquiescèrent à ce jugement, souscrit par soixante-dix prélats et accueilli avec joie par les catholiques de la province. Après quoi, procédant suivant les canons, on mit à leur place des hommes d'une renommée sans tache, pieux, savants, dévoués, dignes d'être regardés comme les disciples de Chrysostome et d'être persécutés avec lui.

Ainsi finit cette déplorable affaire, si longtemps le scandale de l'Asie et la désolation de Jean, où néanmoins il est impossible de méconnaître qu'*il n'ait signalé également sa modération, sa vigueur et sa sagesse* [2]. Ses adversaires étaient de mauvaise foi quand ils l'accusèrent plus tard de précipitation, de violence, d'avoir outrepassé par orgueil sa juridiction et déposé seize évêques en un seul jour. Précipitation,

[1] Pallad., dial., c. 14 ; Sozom., l. 8, c. 6.

[1] Pallad., dial., c. 14. — [2] Tillem., t. 11, p. 168.

dans une affaire qui traînait depuis tantôt deux ans, entamée par un concile, terminée par un autre, où rien n'avait été décidé qu'avec le concours de vingt-deux évêques d'abord, de soixante-dix ensuite! Violence, quand lui, Chrysostome, avait tout fait pour arrêter la plainte sur les lèvres du dénonciateur, pour étouffer dans son principe cette honteuse affaire et lui ôter du moins son éclat; quand toutes les mesures adoptées avaient été discutées, délibérées dans une assemblée nombreuse, indépendante, vénérable, après vérification des faits, audition et confrontation des témoins, aveu libre et public des coupables, et qu'il avait été le premier à implorer la clémence du concile en faveur des condamnés, à leur promettre son intervention près de l'empereur! « Violence, s'écrie Pallade en faisant allusion aux indignes traitements infligés à Chrysostome par ceux-là mêmes qui l'accusaient, violence! Et qui donc a versé une larme? Qui perdit une goutte de sang? Qui fut chassé de sa maison? Qui fut condamné à payer une obole d'amende? Quelle toile d'araignée fut déchirée? Et, au contraire, y eut-il dans la province d'Asie un ouvrier, un laboureur, un homme du peuple qui n'apprît avec plaisir ce qui avait été fait à Ephèse pour l'honneur des saints canons et du sacerdoce? Là où c'est Dieu qui agit, ajoute-t-il, tout se fait avec douceur et patience[1] ». Mais en quoi surtout l'orgueil de Jean, son désir de domination, comme disaient ses ennemis, l'entraînèrent-ils hors des limites de sa juridiction? Etait-ce pour servir son ambition que vingt-deux prélats se trouvaient réunis à Constantinople, et qu'Eusèbe vint le saisir d'une plainte terrible contre Antonin? Sortait-il de sa juridiction en présidant l'assemblée des évêques chez lui, ou en cédant aux instances du clergé d'Ephèse et de la province d'Asie, ou en proposant au synode provincial un choix qu'il pouvait repousser et qu'il ratifia? N'est-ce pas le concile tout entier qui fit l'ordination d'Héraclide, qui jugea les prélats accusés de simonie, les convainquit, les déposa? Il se peut que d'autres jugements aient été prononcés dans la même assemblée contre d'autres prévaricateurs. Pallade le nie de la manière la plus formelle[2]. D'autre part, s'il faut admettre comme vrai le témoignage du prêtre Philippe à Chalcédoine[3], le *saint pontife Jean*, étant en Asie, aurait destitué quinze évêques; Sozomène parle de treize condamnés et dégradés, soit dans la Lycie et la Phrygie, soit dans l'Asie proconsulaire et la métropole d'Ephèse[1]; et Socrate dit que, dans ce voyage, beaucoup d'églises furent ôtées aux Novatiens, aux Quartodécimans et à d'autres[2]. Admettons la vérité de ces assertions : s'ensuit-il que ces prélats aient été déposés à la hâte, dans le même jour, sans jugement, sans l'intervention de l'autorité compétente? Condamnés dans le concile d'Ephèse ou par celui de leur province, à la demande de Chrysostome, ne l'ont-ils pas été légitimement? Quel crime peut-on faire à Jean d'avoir provoqué la déchéance de treize ou de quinze pasteurs indignes de l'être, à moins que ce crime ne soit le respect pieux qu'il inspirait, l'ascendant de son génie et de ses vertus sur ses collègues, et cette influence morale subie de tout le monde sans être imposée à personne? Dans tout cela, qu'y a-t-il qui ressemble à une usurpation de pouvoirs ou à l'ambition de dominer?

Du reste, Jean n'était pas au bout de ses labeurs; il continuait à semer sa route des mécontentements sous lesquels il devait succomber. A peine, en effet, quittait-il Ephèse, béni du peuple et du clergé, qu'une autre affaire non moins fâcheuse lui tombait inopinément sur les bras et l'appelait en Bithynie. D'unanimes réclamations s'élevaient contre Géronce, évêque de Nicomédie. *Jean le chassa de l'église*, dit Sozomène crûment[3]; mais nous ne pouvons mettre en doute que, pour en venir là, il n'ait convoqué, comme à Ephèse, le concile de la province[4], peut-être même celui de tout le diocèse du Pont[5] auquel appartenait la Bithynie. Voici l'histoire de ce Géronce : Diacre de Milan sous saint Ambroise, il cultivait les sciences occultes et la magie. Soit qu'il fût victime d'une hallucination, soit qu'il voulût mystifier ses auditeurs, il raconta qu'il avait pris dans la nuit un *onoscélide*, c'est-à-dire un démon à jambes d'âne, qu'il lui avait rasé la tête et l'avait jeté dans une huche. Indigné de semblables discours dans la bouche d'un homme consacré à Dieu, Ambroise lui enjoignit de rester chez lui et de faire pénitence; mais l'indiscipliné diacre s'enfuit à Constantinople, où,

[1] Pallad., dial., *in fin.* — [2] Pallad., dial., c. 14. — [3] Conc. Calc. Labb., t. 4.

[1] Sozom., l. 8, c. 6. — [2] Socr., l. 6, c. 10 et 15. — [3] Sozom., l. 8, c. 6. — [4] Tillem., t. 11, p. 169; Stilting., t. 4, sept., n. 735.

[5] On sait que, dans la langue administrative romaine, le mot *diocèse* signifiait une grande circonscription territoriale gouvernée par un vicaire de l'empire. Chaque diocese civil renfermait plusieurs métropoles ecclésiastiques. L'empire était divisé en quatorze *diocèses*,

mettant à profit des connaissances plus ou moins étendues dans l'art de guérir, il exerça la médecine. Adroit, insinuant, d'une grande souplesse, beau parleur, il se créa des protections puissantes à la cour, et obtint l'évêché de Nicomédie. Hellade de Césarée en Cappadoce, exarque de tout le diocèse du Pont, lui conféra l'épiscopat en reconnaissance de quelques services rendus par Géronce à son fils. L'ordination de cet homme était une violation flagrante des lois ecclésiastiques; Ambroise s'en plaignit à Nectaire, le suppliant d'épargner à son autorité et à l'Eglise un si grand affront et de faire procéder à la déposition de Géronce. Mais la bonne volonté et tous les efforts de Nectaire échouèrent contre l'opiniâtre attachement du peuple de Nicomédie pour l'évêque médecin ; car c'est ainsi qu'il s'était posé, et, soit charlatanisme, soit science réelle, il avait une vogue prodigieuse ; la ville ne voulait pas se passer d'un si habile guérisseur. La clameur indignée de tout ce qu'il y avait de vrais chrétiens et de prélats dans la province, peut-être la prière de Vénérius, qui occupait alors le siége de saint Ambroise, obligèrent Chrysostome à intervenir; et, sa vigueur faisant ployer toutes les résistances, Géronce fut déposé. Pansophius, qui fut nommé à sa place, avait été précepteur de l'impératrice, et sa douceur, sa piété, son instruction devaient lui concilier tous les esprits. Il en fut autrement : les habitants de Nicomédie ne parlaient que de Géronce, de son obligeance, des cures merveilleuses qu'il avait opérées; ils le réclamaient à grands cris, et, comme en un temps de calamité publique, ils firent des processions pour obtenir de Dieu la grâce de conserver au milieu d'eux le plus indigne pasteur : il fallut les contraindre à recevoir Pansophius [1].

Ce fut là pour notre saint une nouvelle source d'ennuis ; les colères s'accumulaient ; mais s'il recueillait, chemin faisant, d'implacables inimitiés, il recueillait aussi en plus grand nombre les bénédictions de la piété et de précieuses consolations. Partout, sur sa route, les populations chrétiennes se montraient heureuses de le voir et demandaient à l'entendre. Son voyage fut une œuvre d'apostolat. Non-seulement il fit revivre par de sages réformes des églises défaillantes, mais il eut le bonheur d'amener au vrai Dieu une foule d'idolâtres. Proclus dit qu'en traversant la Phrygie, il arracha à Cybèle, la mère des dieux, tous ses enfants [1].

Cependant cent jours s'étaient écoulés, et le peuple de Constantinople attendait son pasteur avec impatience. Jean, dont la loyauté le trompait souvent, avait fait la faute de confier en son absence le ministère de la parole à Séverien, évêque de Gabales en Syrie, homme disert et faux, qui avait capté son estime par des empressements hypocrites et les austères dehors sous lesquels il masquait son ambition. Le méchant et cupide personnage avait vu Antiochus de Ptolémaïs exploiter dans la ville impériale une certaine célébrité d'orateur et s'enrichir par la prédication. Digne émule d'un tel collègue, il accourut à Byzance pour y chercher, lui aussi, la fortune dans l'apostolat. C'étaient deux hommes faits pour s'entendre. L'évêque de Gabales connaissait assez bien le texte sacré et l'expliquait avec bonheur : mais il n'avait pu se débarrasser entièrement de son accent syriaque, ce qui lui donnait une infériorité vis-à-vis de son rival, doué d'un beau son de voix et qui plaisait quelquefois jusqu'à se faire applaudir. Les gens sans goût comparaient le vaniteux déclamateur au grand apôtre de la seconde Rome. Les quelques homélies qui nous restent de Séverien et de lui, écrites d'un style prétentieux et sec, peuvent fournir un témoignage précieux dans la chaîne de la tradition catholique, mais au point de vue de l'éloquence elles ne donnent qu'une pauvre idée des deux prédicateurs. Leur caractère, du reste, n'avait pas plus de consistance que leur talent. Frivoles, mondains, unissant l'insolence à la servilité, avides de bruit et d'intrigues, plus avides d'argent, ils s'étaient attiré de la part de Jean des avis fraternels, dont la modération et la charité ne les empêchèrent pas de se ranger parmi ses plus furieux ennemis. Isidore de Peluse les appelle des apostats; Pallade, des mercenaires: les théâtres eux-mêmes, ajoute celui-ci, ont retenti de leurs scandales.

Toutefois, à l'époque de notre récit, Séverien affectait une déférence profonde pour Jean, qui, généreux jusqu'à la naïveté, se croyait aimé comme il aimait, et cédait volontiers sa tribune à cette espèce d'aventurier. Séverien s'était fait ainsi une certaine réputation à la cour; l'empereur se plaisait à l'entendre. Prêtre sans conviction, courtisan sans honneur, toujours prêt à s'aplatir et à vendre sa bassesse, il fut vite apprécié d'Eudoxie et s'avança dans

[1] Sozom., l. 8, c. 6.

[1] Procl. orat. n. 21.

ses bonnes grâces. Les prêtres mécontents, les prélats jaloux, les grands, les riches que blessait la parole de Chrysostome, tous ceux qu'offusquait sa renommée vantaient à outrance la rhétorique mielleuse de Séverien. Il se croyait lui-même un admirable orateur; et c'est pourquoi, abandonnant à son diacre l'administration de son diocèse, il passait presque toute l'année à Constantinople pour y prêcher, c'est-à-dire *pour profaner la chaire évangélique en exaltant l'humilité par vanité, le mépris des richesses par avarice*[1]. Il couvrait, sans doute, d'une excuse honnête cette absence coupable de son église, puisque Jean l'accueillait chez lui et l'engagea souvent à prêcher.

Les amis de notre Saint ne virent pas sans douleur qu'au moment de partir pour son voyage d'Asie il eût livré sa chaire à Séverien. Mais sa grande âme était inaccessible à la défiance; rien ne pouvait la corriger de sa loyauté. L'indigne évêque de Gabales exploita ce noble défaut. Mais s'il avait compté que son éloquence apprêtée et vaniteuse ferait oublier la *bouche d'or*, sa déception dut être grande. Le peuple habitué à la parole puissante de son pasteur, à cette parole si riche dans sa simplicité, ne prêta qu'une attention distraite aux discours étudiés, subtils, mesquins de son prétentieux suppléant. Tous les cœurs étaient tournés vers Ephèse : ce fut pour la masse des fidèles une véritable affliction de ne pas célébrer la pâque avec Jean. Son retour causa des transports de joie. Dès qu'il parut à l'ambon, il s'exprima ainsi, au milieu d'un concours immense :

« Moïse, ce grand serviteur de Dieu, le chef des prophètes, l'homme incomparable, quitta son peuple quarante jours, et le trouva, quand il revint, occupé à forger des idoles et livré à la sédition. Moi, je me suis absenté, non pas quarante jours, mais plus de cent, et je vous retrouve fidèles à notre divine philosophie et persévérants dans la crainte de Dieu. Est-ce donc que je veux m'élever au-dessus de Moïse? Ce serait d'une démence extrême. Mais mon peuple vaut mieux que le peuple juif. Aussi, en descendant de la montagne, le législateur des Hébreux n'avait sur ses lèvres que des reproches, et moi j'arrive pour distribuer des éloges et des couronnes.... Et quoique je sois resté loin de vous plus de temps que je ne voulais, je ne saurais m'en repentir, car je comptais sur la solidité de votre affection, sur l'intégrité de votre foi, je savais que ma fiancée était chaste. Un moment j'ai été malade, et, loin de m'en inquiéter, plein de confiance, j'ai attendu de vous ma guérison. Mon retard même, loin de vous nuire, a tourné à votre avantage.... Comment vous ferai-je comprendre le bonheur que j'éprouve? J'en appelle à votre propre cœur, vous que je vois heureux de mon retour.... Et en effet, si la présence d'un seul homme comme moi peut faire tant de plaisir à tout un peuple, comprenez-vous tout ce que je dois éprouver de plaisir en vous revoyant? Jacob se sentit rajeunir sous le poids des années en retrouvant son fils; et moi, je retrouve ici des milliers de fils qui me sont très-chers, je retrouve mon paradis, bien meilleur que l'ancien paradis..... Mais je vous dois le compte du temps que j'ai passé loin de vous; car si vous envoyez quelque part votre serviteur et qu'il se retarde, vous demandez l'explication de ce retard. Or, je suis votre esclave, moi; vous m'avez acheté; non pas à prix d'argent, mais par votre affection; et je me plais à ma servitude, je souhaite de n'en être jamais affranchi, je la trouve plus belle que la liberté. Et qui ne serait heureux de vous servir, de servir des amis tels que vous? J'aurais une âme de pierre, que vous l'auriez rendue aimante et généreuse! Que dirai-je de l'accueil que vous me fîtes hier, de ces cris qui montaient au ciel avec votre joie, sanctifiant l'air lui-même et de la cité faisant un temple? Dieu était glorifié, l'hérésie confondue, l'Eglise couronnée; car c'est une grande joie pour une mère que la joie de ses fils, c'est une vive allégresse pour le pasteur que l'allégresse de ses agneaux [1] ».

Puis, il loue la piété de son peuple, la fermeté de sa foi; et sans faire allusion à Séverien : « Le troupeau sans le pasteur, dit-il, a repoussé les loups; les matelots, sans le capitaine, ont sauvé le navire; les soldats, sans le général, ont remporté la victoire; les disciples, sans le docteur, ont fait des progrès ». S'excusant ensuite de n'avoir pas célébré la pâque au milieu des siens, il dit que la pâque a lieu toutes les fois qu'on mange le pain du Seigneur, et qu'ainsi elle est consommée toujours, toujours célébrée. Il poursuit en ces termes :

« Mais j'entends ce que vous me dites : Beaucoup ont été baptisés sans toi? Eh bien! qu'en concluez-vous? Est-ce que le don de Dieu a été amoindri? S'ils n'ont pas été baptisés en ma

[1] Tillem., t. 11, p. 174.

[1] Chrys., t. 3, p. 411, BB.

présence, ils l'ont été en présence de Jésus-Christ. Est-ce donc l'homme qui baptise ? L'homme tend la main, mais c'est Dieu qui la dirige. Garde-toi, cher auditeur, de douter que la grâce ne soit le don de Dieu. Or, fais bien attention à ce que je dis : Si après avoir imploré pour une cause quelconque un diplôme impérial, tu viens à l'obtenir, tu ne cherches pas à savoir avec quelle plume, avec quelle encre, sur quel papier l'empereur a signé ; tu ne t'enquiers que d'une seule chose : si l'empereur a signé. Ainsi, dans le baptême, le papier c'est la conscience, la plume c'est la langue du prêtre, la main qui signe c'est la grâce du Saint-Esprit. Soit par moi, soit par un autre remplissant les fonctions sacerdotales, c'est la main invisible qui écrit; nous sommes les instruments, non les auteurs de la grâce...... Rien donc ne peut troubler ma joie. Je suis heureux, et j'implore vos prières avec lesquelles je suis parti pour l'Asie, avec lesquelles j'ai effectué mon retour, avec lesquelles j'ai traversé la mer et navigué sans malheur ; je ne suis pas entré dans ma barque, je n'en suis pas sorti sans vous ; dans la cité ou dans l'église, je n'étais pas sans vous; emporté loin de vous par le corps, je vous restais uni par le cœur. Telle est la nature de la charité : aucune enceinte ne l'emprisonne; même sur les flots je vous voyais, j'assistais à vos assemblées, j'étais debout devant l'autel, j'offrais vos prières, et je disais : Seigneur, conservez l'église que vous m'avez donnée.... — Or, il m'a exaucé, et cette multitude d'auditeurs me le prouve. Je vois la vigne fleurir, et n'aperçois aucunes ronces ; les brebis sont libres, et le loup ne paraît nulle part, ou s'il s'est montré, il change de nature et devient brebis.... Pendant que j'étais en Asie, travaillant à des réformes nécessaires, des gens qui nous arrivaient d'ici me disaient : Tu as enflammé la ville ! Certes, toutes les affections se refroidissent avec le temps; la vôtre augmentait tous les jours. Et puisque vous m'aimiez ainsi en mon absence, je crois que vous m'aimerez mieux encore présent au milieu de vous. Voilà mon trésor. Voilà pourquoi je réclame vos prières ; elles sont pour moi un boulevard, une forteresse ».

Nous avons voulu ne rien ôter de cette paternelle effusion. Elle nous montre sous son vrai jour l'art oratoire de Chrysostome, ou plutôt sa tendre charité, qui fut souvent tout son art. Du reste, c'est ici son dernier chant de joie. Le ciel resplendissait encore sur sa tête, mais le sol était miné sous ses pas; et, quelque incrédule qu'il fût au mal, quelle que fût sa noble insouciance de lui-même, la conduite de Séverien dut lui inspirer de tristes réflexions. Averti par son diacre des coupables manœuvres de son collègue, il en fut plus humilié pour le sacerdoce que troublé pour lui-même. S'il faut en croire Socrate, cette circonstance précipita son retour; cependant il n'y eut alors aucune explication entre Séverien et lui. Le bonheur de retrouver un peuple fidèle et aimé absorbait en ce moment toute autre pensée.

A quelque temps de là, l'évêque de Gabales passait devant Sérapion qui était assis; celui-ci, soit préoccupation, soit affectation, ne se leva pas pour le saluer. Séverien en fut tellement piqué, qu'il s'écria hors de lui-même : *Si Sérapion meurt chrétien, le Verbe de Dieu ne s'est pas incarné.* Cette malheureuse parole fut si vite connue dans la ville, elle y eut un tel retentissement, que le peuple indigné menaça de se soulever si le blasphémateur n'était puni. Il était impossible à Jean de ne pas connaître de cette affaire. Séverien, accusé devant lui, avoua le propos qu'on lui imputait, et prétendit le justifier par la forme conditionnelle de son assertion. C'était toujours un serment déplorable dans la bouche d'un évêque. L'intrigant prélat n'avait pas la conscience de saint Louis; mais Jean avait la sienne, et il ne put agréer une pareille excuse. Il rompit toutes relations avec le délinquant. Socrate, que ses préjugés de secte aveuglent souvent, va jusqu'à dire qu'il le chassa de la ville, comme si le gouvernement de la ville lui eût appartenu. Ce qui paraît plus vrai, c'est que le peuple irrité s'emporta contre l'évêque de Gabales, qui prit le sage parti de traverser le détroit et de se retirer à Chalcédoine. L'impératrice, dont il flattait les passions, le rappela aussitôt; mais Jean ne lui rendit pas sa communion. Ce fut alors, toujours au dire de Socrate, qu'Eudoxie vint trouver l'archevêque dans l'Eglise des Apôtres, et, plaçant sur ses genoux son jeune fils Théodose qui n'avait encore que quelques mois, le supplia, par le sourire et l'innocence de cet enfant, de faire grâce à un collègue trop humilié. L'empereur intervint aussi en faveur du prélat courtisan. Mais ce récit a peu de vraisemblance [1], et il est plus croyable que Séve-

[1] D'ailleurs, si ceci s'est passé après les pâques de l'an 400, comme il est plus raisonnable de l'admettre, Théodose n'était pas né. (Stilting, p. 550.)

rien lui-même, sur le conseil de l'impératrice, désarma par l'expression de son repentir la juste colère de Chrysostome, et obtint, au moyen de protestations qui lui coûtaient peu, la réconciliation qu'il implorait. Le généreux pontife promit l'oubli du passé et son affection : grande âme, toujours fermée aux soupçons, toujours ouverte à la confiance, toutes ses fautes, s'il en fit, et tous ses chagrins vinrent de sa loyauté, sublime infirmité de cette nature ! Il fit plus, il plaida lui-même devant le peuple la cause de Séverien, et ce fut pour son éloquence un nouveau triomphe. Ce discours mérite d'être connu.

« De même, dit le charitable orateur, que le corps doit être uni à la tête, ainsi l'église doit être unie au prêtre et le peuple au prince ; et comme l'arbre à sa racine et le fleuve à sa source, ainsi les enfants au père et les disciples au maître. Ce n'est pas sans dessein que j'emploie ce préambule, mais à cause de ce que je vais dire, afin que mes paroles n'excitent aucun trouble, n'éprouvent aucune interruption, et que par une plus parfaite obéissance vous me montriez davantage votre filiale affection.... Parez-moi, mes enfants, couronnez-moi de votre obéissance. Faites que tout le monde me trouve heureux. Glorifiez mes enseignements par votre soumission, selon cette parole de l'Apôtre : *Obéissez à vos chefs, parce qu'ils veillent sur vous et qu'ils rendront compte de vos âmes.* Je suis votre père et j'ai des conseils à donner à mes enfants ; je suis votre père, et je tremble tellement pour mes enfants, que je suis prêt à verser mon sang pour vous.... Je débute ainsi, afin d'obtenir de vous une attention bienveillante et affectueuse, et que personne ne commence à se troubler. Je parle d'une chose digne d'être dite ici, digne d'y être écoutée : je parle de la paix, de la paix pour laquelle le Fils de Dieu est descendu sur la terre, pour laquelle il a souffert, il a été crucifié et enseveli, qu'il nous a léguée comme son héritage.... Ne me faites pas rougir, ne déshonorez pas mon ambassade auprès de vous, acquiescez à mes demandes, je vous en prie. De tristes choses ont eu lieu dans le sein de l'Eglise. Je confesse Dieu, mais je ne loue pas les désordres, je n'aime pas les séditions. Laissons de côté tout cela : apaisez-vous, calmez vos esprits, réprimez votre colère. L'Eglise a souffert ; c'est assez. Que cette agitation finisse ; c'est le moyen de plaire à Dieu et de contenter le prince. Il faut, en effet, obéir aussi aux rois, surtout quand eux-mêmes obéissent aux lois de l'Eglise.... Et maintenant, ajouta-t-il, si j'ai disposé vos âmes à accueillir ma demande, recevez, je vous en prie, notre frère Séverien ».

Le peuple étonné fit un signe d'assentiment, et l'orateur poursuivit : « J'ai la grâce que j'implorais, puisque mon discours obtient vos approbations. Vous me faites cueillir le fruit de l'obéissance ; c'est maintenant que je me félicite d'avoir semé le bon grain ! Que le Seigneur vous rende le prix de votre bonté, la récompense de votre soumission ! Vous venez d'offrir à Dieu la véritable hostie de la paix, puisque ce nom que j'ai prononcé, loin d'exciter le trouble, a été accueilli avec charité, et qu'à ma parole, vous avez banni de vos âmes toute colère. Recevez donc Séverien de bon cœur, à bras ouverts. S'il s'est passé quelque chose de fâcheux, n'y pensez plus ; car où la paix se fait, il ne doit plus rester vestige des dissentiments anciens, afin qu'ainsi la joie soit au ciel, la joie sur la terre, la joie et le bonheur dans l'Eglise de Dieu. Et prions pour qu'à l'avenir le Seigneur daigne garder son Eglise dans la paix, une paix fixe et perpétuelle en Jésus-Christ ! »

Ce vœu ne fut pas exaucé. La réconciliation à laquelle le peuple et le pontife se prêtaient de si bonne grâce n'eut qu'une durée éphémère ; cependant Séverien en accueillit la nouvelle avec bonheur, et le jour même il fut admis à la synaxe. Il y vint du moins le lendemain, et parut à la tribune sacrée ; son discours a le mouvement d'un hymne, sans en avoir la vraie chaleur ; on n'y sent pas le souffle de l'âme. « Aujourd'hui, s'écria-t-il, l'Eglise est dans la paix, et les hérétiques sont en colère ; aujourd'hui, les brebis de Dieu sont en sûreté, et les loups enragent ; aujourd'hui le peuple du Christ triomphe, et les ennemis de la vérité sont humiliés ; aujourd'hui le Christ est dans la joie, et le démon dans le deuil. Qu'est-il besoin de tant de discours ? Aujourd'hui le Christ, le roi de la paix, a dissipé tous les dissentiments, apaisé toutes les agitations, fait disparaître toute discorde ; et comme la splendeur du soleil illumine les cieux, ainsi la splendeur de la paix illumine l'Eglise. Oh ! qu'il est aimable le nom de la paix, ce fondement de la religion et de l'autel de Dieu !.... Hier notre père commun a parlé de la paix dans son discours évangélique, et il nous a reçu dans ses bras par la parole de la paix ; aujourd'hui c'est moi

qui viens, le cœur dilaté, les mains étendues, porter au Seigneur l'offrande de la paix. Ainsi, toute guerre a cessé, la beauté de la paix l'emporte. Ecrions-nous avec les Anges : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!* Mais surtout méfions-nous des artifices du démon ; nous les avons trop éprouvés. Il avait vu la fermeté de notre foi, notre stabilité assise sur la piété des dogmes et abondante en fruits de bonnes œuvres ; et, à cause de cela, il est entré en fureur, il s'est déchaîné contre nous, il a tout fait pour rompre l'amitié, pour arracher la charité, pour détruire la paix. Mais que la paix du Seigneur soit désormais avec nous ! »

Ce pâle et froid discours était-il sincère ? N'était-il qu'une trahison de plus ? Socrate prétend que, malgré ces belles protestations, les deux prélats conservèrent l'un contre l'autre[1] une secrète animosité. Cela est faux de Chrysostome, dont la noble franchise et la charité débordaient dans ses œuvres et dans ses paroles. Quant à Séverien, sa conduite ultérieure autorise à tout croire d'un homme pareil. Quoi qu'il en soit, Jean refoulait dans le lointain de son esprit les pressentiments et les doutes, s'il en avait, pour ne croire qu'au bonheur et à l'espérance. Mais les nuages s'amoncelaient à l'horizon et l'orage montait.

[1] Socr., l. 6, c. 11, *alias* 10.

CHAPITRE TRENTE-UNIÈME.

Jean bâtit une église en l'honneur des saints Martyrius et Marcianus. — Epîtres aux Thessaloniciens. — Saint Porphyre à Constantinople. — L'anachorète de Rhodes. — Mauvais vouloir de la cour. — Baptême de Théodose le Jeune. — Destruction des temples de Gaza. — Commentaire sur le livre des Actes.

Rendu à l'affection de son peuple, au recueillement du sanctuaire, le pontife reprit ses travaux apostoliques avec d'autant plus de hâte, que les agitations des derniers temps, les périls de la cité, les alarmes de la cour, les malheurs du sacerdoce, et les voyages commandés par la charité avaient rendu ses prédications plus rares. Cette fois, ce furent les deux épîtres de saint Paul aux Thessaloniciens qui fournirent le texte de ses discours. Cependant le soin des pauvres, la tutelle des hôpitaux, le gouvernement du clergé, les sollicitudes d'une administration délicate et chargée de détails lui laissaient peu de temps à donner aux livres divins ; à peine pouvait-il paraître à sa tribune une fois ou deux tous les mois[1]. Il s'occupait d'ailleurs à doter la ville impériale d'un nouveau monument religieux.

Nous avons raconté comme l'impie Macédonius était parvenu à travers des flots de sang au trône épiscopal de la seconde Rome, et par quels excès de cruauté il s'y était maintenu. Sa fureur homicide, qui donna tant de martyrs à la cause du Verbe éternel, s'était surtout acharnée contre deux jeunes hommes, à la foi ardente, au cœur intrépide, Martyrius et Marcianus, l'un sous-diacre, l'autre lecteur, et il avait essayé de les tuer par la calomnie avant de les tuer par le bourreau. La vénération des orthodoxes vengea leur innocence et consacra leur mémoire. Dieu lui-même sanctionna, par les prodiges opérés sur leur tombe, les pieux hommages rendus à leurs cendres[2]. Cette tombe, où ils reposaient tous les deux ensemble, entourée comme un autel, était d'autant plus chère au peuple, que plusieurs, parmi les anciens, avaient connu les martyrs et recueilli leurs derniers adieux. Jean répondait aux vœux de tous en dédiant une église à ces deux héros de Jésus Christ, au lieu même où leur sang avait coulé pour la foi. Il en jeta les fondements ; mais, quelque ardeur qu'il mît à pousser les constructions, il n'eut pas la consolation de la terminer. Elle ne le fut que sous le règne de

[1] Chrys., *Hom.* 5, sur la 1re aux Thessal.

[2] Sozom., l. 4, c. 2 et 3.

Théodose le Jeune, pendant l'épiscopat de Sisinnius. Célèbre sous le nom d'*église des deux notaires* [1], elle était située hors des murs; et cette circonstance nous rappelle combien Chrysostome avait à cœur de multiplier les maisons de prière à la campagne, dans l'intérêt des fermiers, des colons, des paysans encore idolâtres ou livrés à la plus affreuse ignorance.

« Voyez, disait-il aux riches propriétaires, voyez ce que vous faites pour augmenter vos revenus, pour embellir votre demeure. Pour l'âme de vos serviteurs, vous ne faites rien. Que vos champs soient attaqués de mauvaises herbes, vous arrachez, vous brûlez, vous vous hâtez de délivrer la terre de cette peste; que l'erreur et le vice pullulent parmi les malheureux attachés à la culture de votre domaine, peu vous importe. Et vous ne tremblez pas en songeant au compte qui vous sera demandé! Ne faudrait-il pas que chacun de vous fît bâtir une église et pourvût à l'instruction de tous ces gens-là? Avant tout, vous devez vous proposer de les amener au Christianisme. Mais comment votre colon se fera-t-il chrétien, s'il vous voit négliger votre salut? Vous ne pouvez opérer des prodiges pour le convaincre; employez du moins les moyens de persuader qui sont à votre disposition : la douceur, la bienveillance, l'humanité. Plusieurs construisent à grands frais des places publiques, des bains somptueux; construire une église, nul n'y pense; tout plutôt que cela.

« Je vous le demande comme une grâce, je vous l'impose comme un ordre : qu'aucun de vous n'ait une villa sans qu'elle soit pourvue d'une église.... Si tu as de l'argent à distribuer aux pauvres, consacre-le plutôt à l'œuvre que je te conseille : ce sera la meilleure aumône. Entretiens dans ton domaine un instituteur, un diacre, quelques prêtres..... Ta villa sera comblée de bénédictions. Quels biens couleront de là! Est-ce peu, à ton avis, que ton cellier soit béni? Est-ce peu que Dieu reçoive les prémices de tes récoltes? Rien, d'ailleurs, n'est plus propre à maintenir la paix entre les colons. La présence d'un prêtre vénéré au milieu d'eux contribuera à la sécurité de tout le pays. Tous les jours, des prières seront adressées au Ciel pour toi; pour toi aussi, tous les dimanches, aura lieu la sainte oblation. Que d'autres élèvent de superbes mausolées afin que la postérité puisse dire : C'est un tel qui a fait cela. Toi, dote la contrée d'un oratoire, il t'en reviendra plus d'honneur; élève un autel à Dieu, et ta renommée durera jusqu'à l'avénement du Christ.... Que c'est bon d'entrer dans l'église en se disant qu'on l'a bâtie, d'assister, après un sommeil de quelques heures, aux hymnes de la nuit et du matin, d'avoir le prêtre pour commensal, de jouir de sa bénédiction, de voir toute la contrée accourir près de lui! Voilà vraiment le mur qui enclot, voilà la garde qui protége ton domaine; voilà le champ dont parle l'Ecriture, le champ que Dieu a béni, le champ plein de fleurs qui embaument l'air. Ce qui rend doux le séjour à la campagne, c'est le calme, c'est le profond repos qu'on y goûte; ajoutez au charme de la nature celui de la religion, qu'y aura-t-il de comparable? Une villa enrichie d'une église ressemble au paradis de Dieu : point de cris, point de tumulte, aucune division, aucune hérésie; tous les cœurs ont la même foi, vous ne voyez que des amis. Le calme disposant à la sagesse, le médecin des âmes aura plus de facilité à guérir la tienne. Ailleurs, il a beau parler, le bruit de la place publique couvre sa voix; ici, tout ce qu'il dit se grave dans les cœurs. Les champs et lui feront de toi un autre homme..... Arrange d'abord un petit local en guise de temple; ton successeur ajoutera un portique; un autre, après lui, autre chose; et l'œuvre entière te sera attribuée. Commence donc, jette les fondements; que dis-je? encouragez-vous les uns les autres, rivalisez à qui fera mieux..... Pour trouver une chapelle, tes serviteurs sont obligés d'aller à mille stades, ils sont condamnés à un vrai voyage. Quelle excellente chose ce sera d'avoir à ta portée la maison de la prière, et l'homme de Dieu qui l'invoque tous les jours en faveur de la villa et de ses habitants! N'est-ce rien que ces invocations sans cesse renouvelées? N'est ce rien que ton nom prononcé au saint sacrifice?.....Tu n'entendras plus parler de vol ni d'homicide; une sécurité parfaite.....; les terres seront mieux cultivées, les corps plus vigoureux, tous les maux écartés. Le bonheur résultant d'un tel état de choses ne peut être expliqué par des paroles; l'expérience le démontrera [1] ».

Revenons aux travaux exégétiques de Chrysostome; il commentait alors les deux lettres de saint Paul à l'Eglise de Thessalonique. On

[1] Sozom., l. 4, c. 2 et 3; Nicéphor., l. 9, c. 30; Ducang., *Constantinopolis christian.* l. 4, p. 130. Les deux martyrs avaient été notaires de saint Paul, évêque de Constantinople.

[1] Chrys., sur les Act., *Hom.* 18.

sait que le grand Apôtre l'avait lui-même fondée, et que, contraint de s'en éloigner pour échapper aux fureurs des Juifs, mais conservant toujours une paternelle affection pour cette communauté naissante si précieuse à son cœur, il avait envoyé Timothée achever l'œuvre interrompue et fortifier dans la foi des néophytes qu'il regardait comme ses fils. Le disciple, de retour auprès de son maître alors à Corinthe, rendit un compte satisfaisant de la ferveur des nouveaux Chrétiens, et, dans leur intérêt, réclama du grand docteur quelques explications sur des points de doctrine agités parmi eux : par exemple, la résurrection des morts et l'avénement du Seigneur. Paul, cédant à ses désirs, adressa de Corinthe aux Thessaloniciens cette admirable épître, regardée par Chrysostome comme le premier écrit sorti de la plume inspirée de l'Apôtre.

Noble effusion d'une grande âme! On y respire dans sa pureté divine l'esprit du Christianisme, le souffle du Ciel qui venait purifier et vivifier la terre. En célébrant avec bonheur la foi courageuse de ses bien-aimés disciples, qu'il appelle sa gloire et sa joie, l'Apôtre recommande avec autorité la constance dans les épreuves, le respect de soi-même, la sainteté du mariage, l'horreur du mal, dont l'apparence même est redoutable, l'obéissance aux pasteurs, l'amour du travail et du devoir, la charité fraternelle, et, ce qui renferme tout le reste, la communion incessante de l'âme chrétienne à Jésus-Christ, source de grâce et de vie. Mais l'enseignement capital de la lettre, c'est la résurrection des morts, dont celle du nouvel Adam est le fondement et le gage; il en établit le dogme, et, à cette occasion, il parle de l'avénement final du Seigneur en termes voilés qui furent mal compris des Thessaloniciens. De là, parmi eux un grand trouble, par la pensée que l'on touchait à la catastrophe suprême. Des imposteurs, sous le nom de prophètes, entretenaient ces craintes en publiant de fausses révélations et des lettres supposées de saint Paul. Pour confondre les uns, pour rassurer les autres, l'Apôtre écrivit aux fidèles désolés de Thessalonique une seconde épître qui suivit d'assez près la première, dont elle est le complément, et dans laquelle, renouvelant avec plus de force les recommandations déjà faites et surtout l'injonction du travail, il enseigne que l'avénement du grand juge n'est pas si proche, et qu'il doit être précédé par deux signes authentiques : une grande apostasie et la venue de l'Antechrist. Mais lorsque, signalant *l'homme de péché, l'enfant de perdition qui viendra s'opposer à Dieu, s'élever au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu, jusqu'à établir son trône dans le temple de Dieu, s'y montrer comme Dieu,* il ajoute : *Vous savez ce qui empêche qu'il ne vienne, jusqu'à ce qu'il paraisse en son temps;* et un peu plus bas : *Le mystère d'iniquité se forme déjà, attendant seulement pour se manifester que ce qui le retient maintenant ne soit plus*[1], l'Apôtre s'enveloppe à dessein d'une sage mais impénétrable obscurité. « J'avoue franchement, dit saint Augustin, ne rien comprendre à ce langage[2] ».

Chrysostome est moins circonspect; avec d'autres exégètes, il pense que saint Paul désigne ici l'empire romain. Au sort de celui-ci, en effet, l'opinion générale de cette époque attachait le sort même du monde. Or, l'empire s'écroulait. Les Barbares étaient aux portes de Rome, impuissante à les repousser. D'épouvantables fléaux, s'accumulant les uns sur les autres, ajoutaient à la consternation des âmes et faisaient croire à l'imminence du plus terrible des événements. « Personne mieux que nous, s'écriait saint Ambroise, ne peut rendre témoignage à la vérité des paroles divines, nous qui assistons à la fin des temps. Quelles guerres épouvantables! Quelles sinistres nouvelles des théâtres divers de la guerre! Les Huns se précipitent sur les Alains, les Alains sur les Goths, les Goths sur les Taïfales et les Sarmates..... Aux sanglantes horreurs de l'invasion se joignent les horreurs de la famine, et de cruelles épidémies moissonnent les hommes et les animaux. Des villes qui n'ont pas vu l'ennemi sont aussi dépeuplées par la peste, aussi malheureuses que des villes prises d'assaut. Oui, le monde touche à sa dernière heure, et voilà les maladies qui la précèdent. La maladie du monde, c'est la famine; la maladie du monde, c'est la peste; la maladie du monde, c'est la persécution[3] ». A mesure qu'approchait l'année 400, ces sombres pressentiments agitaient davantage les cœurs. Saint Martin, allant plus loin que saint Ambroise, croyait que l'Antechrist était déjà né et qu'il entrait dans l'adolescence[4]. Chrysostome avait partagé les craintes universelles par rapport à la dernière année du siè-

[1] *Ad Thessal.*, II, c. 2, v. 3, 4, etc. — [2] S. Aug., *de Civit. Dei*, l. 20, c. 19. — [3] S. Ambr., *in Luc.*, l. 10, n. 10, t. 1, p, p. 1506. — [4] Sulpit. Sever., dial. II, c. 16.

cle[1]; et, bien qu'il ait assez vécu pour être détrompé de son erreur, il demeure convaincu, avec Lactance, avec saint Jérôme, avec saint Cyrille, que le monde ne survivrait pas à l'empire, et que, sur les ruines de celui-ci, l'Antechrist allait paraître. « C'est là, dit-il, ce que l'Apôtre insinue par ces paroles : *Que celui qui tient maintenant, tienne jusqu'à ce qu'il sorte.* S'il s'exprime avec peu de clarté, c'est pour n'être pas accusé de faire des vœux contre un empire qui passait pour éternel[2] ».

Mais l'esprit ferme et pratique de Jean se détourne vite des questions oiseuses et des débats stériles. Il craint trop de dérober à la charité ce qu'il donnerait à la curiosité, et c'est pourquoi, ici comme ailleurs, il s'attache de préférence à l'enseignement des devoirs. Ce commentaire, composé de seize homélies, se ressent, comme rédaction, de la multiplicité d'affaires et de sollicitudes qui remplissaient la vie du pontife ; mais on y trouve toujours la beauté pure de la doctrine, cette abondance de cœur, cette splendeur de parole, ces admirables mouvements qui caractérisent l'illustre orateur. Il y revient sur la recommandation déjà faite d'écarter des lèvres de l'enfance la coupe empoisonnée des livres païens; il y attaque de nouveau, avec la même vigueur, l'égoïsme des riches et la licence du théâtre, où des femmes nues se montraient sur la scène aux regards de tout un peuple; et, malgré des redites et des négligences, il est toujours digne de lui-même, soit qu'avec une humilité convaincue il se recommande aux prières de ses ouailles, soit qu'avec un délicieux abandon il décrive le charme céleste d'une amitié chrétienne. Mais, à l'exemple de l'Apôtre dont il explique le texte, c'est sur le dogme de la résurrection des morts qu'il insiste.

Bien que le Christianisme, en se levant sur le monde, eût dissipé les nuages qui voilaient aux regards de l'homme ses immortelles destinées, il se trouvait encore, même sous le règne de l'Evangile, de ces malheureux esprits asservis au mal, qui, pour justifier leur propre dégradation, dégradent volontiers la nature humaine, et, ne sentant plus palpiter dans leur cœur le souffle de la vie supérieure, s'honorent de n'avoir, comme la brute, d'autre avenir que le tombeau. Ils ont dit « à la pourriture : Vous êtes mon Père ; aux vers : Vous êtes ma mère et ma sœur[1] ». Pour confondre ces adorateurs du néant, autant que pour consoler de pauvres fidèles que désole la mort de leurs proches, saint Paul écrivait ces lignes si souvent commentées par les docteurs du Christianisme : *Si Jésus-Christ est mort et ressuscité, Dieu ressuscitera avec Jésus-Christ ceux qui se sont endormis avec lui*[2].

Chrysostome a parlé plusieurs fois sur ce sujet, soit dans des discours spéciaux, soit dans son commentaire sur la première épître aux Corinthiens, jamais sans doute avec l'étendue et l'éclat de Tertullien dans son brillant traité de la *Résurrection de la chair*, mais toujours avec éloquence. Orateur et pasteur plus que controversiste, il voit les besoins de son auditoire, et sa grande affaire est de le prémunir contre des objections qui courent la rue et troublent des esprits incultes et peu réfléchis. Quelques mots rapides, mais profonds, lui suffisent pour établir les vrais principes de la doctrine, le point de départ de toute argumentation solide en cette matière. « Si le corps humain ne doit pas ressusciter, l'on n'a pas d'avenir au-delà du tombeau. Car l'homme n'est pas seulement une âme, il est corps et âme à la fois ; et si Dieu n'a réservé la vie immortelle qu'à l'âme, il faudra dire qu'il s'est occupé seulement de la moitié de l'homme, et que l'homme, considéré dans l'intégrité de son être, a été de nul prix à ses yeux[3] ». Cependant celui qui a fait le reste des créatures par une parole de commandement : *Fiat*, lorsqu'il s'agit de créer l'homme, prend conseil en lui-même, *appelle en quelque manière à son secours*[4], et, comme allant produire un ouvrage d'une plus haute perfection, il s'écrie : *Faisons l'homme.* Et d'abord, il forme le corps ; il le forme en y mettant lui-même la main, en moulant entre ses doigts la boue d'où il le tire, en lui donnant ce noble visage qui doit être un jour celui de son Fils. Quant au souffle qui va vivifier cette argile, c'est, pour ainsi parler, son propre souffle, une âme faite à son image, participante de la vie de Dieu, que Dieu rendit capable de le connaître et de l'aimer comme lui-même s'aime et se connaît. Mais corps et âme, ces deux éléments de la vivante unité qui s'appelle l'homme, ces deux parties d'un tout que le Créateur a regardé comme son œuvre capitale, ont été faits l'un pour l'autre : le corps pour l'âme, l'âme

[1] Chrys., *Hom.* 34, sur S. Jean. — [2] Chrys., sur la 2e aux Thess., Hom. 4.

[1] Job., c. 17, v. 14. — [2] I *ad Thessalon.*, c. 4. — [3] Chrys., t. I, p. 434. BB. — [4] Bossuet, Elévat., 4e semaine, 5e élév.

pour le corps ; et l'âme raisonnable a pu dire à son divin auteur, selon Bossuet : « Comme vous m'avez faite immortelle en me créant à votre image, vous m'avez aussi approprié un corps si bien assorti avec moi, que notre paix et notre union seraient éternelles et inviolables si le péché venant entre deux n'eût troublé cette céleste harmonie [1] ! » De là, ces paroles du livre de la Sagesse : *Dieu n'a pas fait la mort ; Dieu a créé l'homme immortel ; c'est par l'envie du diable que la mort s'est introduite dans le monde* : et celles-ci de saint Paul : *La mort est le salaire du péché ; le péché est entré dans le monde par un seul homme, et la mort par le péché.* La mort n'est donc qu'un accident dans la destinée de l'homme, mais un accident qui ne peut anéantir à jamais les desseins et l'œuvre de Dieu. Le règne du péché fini, celui de la mort finira. Par sa mort sur la croix, le Verbe fait chair, ayant détruit le péché auteur de la mort, a détruit la mort. Son sang divin coulant du Calvaire a pénétré nos âmes et nos corps d'une nouvelle vitalité : nos âmes, en leur communiquant la sainteté de Jésus-Christ ; nos corps, en leur assurant, non pas l'incorruptibilité primordiale, mais, ce qui vaut mieux, le droit de participer un jour à la résurrection de Jésus-Christ ; et c'est ainsi qu'en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, *toutes choses, au ciel et sur la terre, ont été rétablies* dans l'ordre et suivant les vues adorables de l'amour éternel. Niez la résurrection des corps, et il faudra dire que le Fils de Dieu, en s'unissant à notre nature, a pu en prendre la caducité, sans pouvoir lui communiquer sa vie ; il faudra dire qu'après avoir épousé et déifié la chair de l'homme, il n'a pu empêcher que, traitée comme la chair des brutes, elle ne fût jetée pour toujours à la pourriture et aux vers ; il faudra dire que, venu sur la terre et immolé sur le gibet pour donner suite au plan divin de son Père, il y a échoué ; que le premier Adam a infligé à l'humanité un désastre que le second n'a pu réparer ; que Satan a fait mentir Dieu, qu'il l'a défié dans sa gloire, qu'il lui a dit : Tu voulais la vie, j'ai créé la mort, je l'ai posée comme une barrière à ton empire, et tu ne la franchiras jamais ; et enfin que l'œuvre de la rédemption, l'œuvre par excellence de la sagesse et de la puissance infinies, *le grand mystère de l'amour*, n'est qu'une œuvre défectueuse et tronquée, une œuvre illusoire. Car, et c'est ici le raisonnement de l'Apôtre, si Jésus-Christ est incapable d'arracher à la mort notre humanité, il n'a pu davantage lui arracher la sienne ; et s'il n'a pas triomphé de la mort par sa résurrection, il n'a pas triomphé du péché par sa mort ; nous restons sous l'antique anathème, et le mystère de la Croix est anéanti. En vain nous nous élevons aux plus hautes vertus, en vain nous nous immolons pour la vérité ; ces nobles cœurs où la grâce versa ses trésors, qu'un Dieu abreuva de son sang, où palpitaient les plus généreuses pensées, d'où sortirent les plus touchants prodiges de la charité, d'où la virginité exhalait vers le ciel ses suaves parfums, où furent accomplis, comme sur un autel sans tache, les plus sublimes holocaustes, ces grands cœurs des martyrs, des apôtres, des vierges, sœurs de Marie, chastes épouses du Christ, n'ont pas plus de valeur, aux yeux de l'éternelle et infaillible justice, que l'infâme cœur d'un Néron et la chair souillée d'une Messaline. Le monde dresse des statues à ses grands hommes ; Dieu jette à la voirie le corps des siens. Non, non ! mais *celui qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts, vivifiera nos corps mortels* [1] ; la mort qui a tout détruit *sera détruite à la fin* [2] ; il viendra un temps où l'homme, *fils de la résurrection* [3], vainqueur du tombeau, *fleurira éternellement comme un lis devant le Seigneur* [4] ; et il sera vrai de dire : que *la grâce a été plus abondante que le péché* [5], que Jésus-Christ est bien, suivant sa parole, *la résurrection et la vie*, et que *quiconque croit en lui ne peut être victime de la mort à jamais* [6].

Telles sont, dans leur ensemble, les considérations que Chrysostome fait valoir dans plusieurs discours. Mais, nous l'avons dit, ce qui l'occupait le plus, ce sont les sophismes vulgaires opposés çà et là au dogme fondamental de la résurrection des corps ; il en redoute l'impression sur le peuple, et il y répond, comme Athénagore et Tertullien, par les frappantes analogies de ce grand mystère avec les phénomènes les plus connus de la nature. Sans doute il ne fait pas entendre ce cri sublime de Bossuet : « O chair ! j'ai eu raison de le dire, en quelque endroit de l'univers que la corruption te jette et te cache, tu demeures toujours sous la main de Dieu ! Et toi, terre, mère tout ensemble et sépulcre commun de tous les mortels, en quelques sombres retraites que tu aies

[1] Boss., t. 11, p. 123.

[1] I *ad Corinth.*, c. 15. — [2] *Ibid.* — [3] S. Luc., c. 20. — [4] Osée, c. 14. — [5] *Ad Rom.*, c. 5, v. 20. — [6] Joann., c. 11.

englouti, dispersé, recélé nos corps, tu les rendras tout entiers [1] ! »

Le langage de Chrysostome est beaucoup plus simple : « Les hommes, dit-il, qui ne croient pas à la résurrection, ignorent ce que c'est que Dieu. Lui est-il plus difficile de rendre la vie à ce qui ne l'a plus, que de la tirer du néant ? — Mais cet homme, dit-on, qui, dans un naufrage, englouti par les flots, fut mis en pièces par les poissons, lesquels, après s'être partagé leur proie, ont été dévorés eux-mêmes par d'autres poissons, comment reprendra-t-il les parties diverses de sa chair divisée et dispersée en mille lieux divers ? Comment cette poussière, mêlée à tant d'autres poussières, se rassemblera-t-elle pour se ranimer de nouveau et devenir un homme ? — Que dis-tu, insensé, et pourquoi tresser ainsi cette chaîne de niaiseries ? Ecoute ce qu'enseigne l'Apôtre : Toute vie naît de la corruption et de la mort. Vois ce figuier qui étale à tes yeux la richesse de son feuillage, cette vigne qui te charme par la beauté de ses fruits : tout cela est venu d'une graine jetée dans la terre où elle s'est pourrie ; et si elle n'y avait pourri, il n'en serait rien sorti. Comment cela se fait-il ? Comment la goutte d'eau qui tombe du ciel sur la terre devient-elle tout à la fois la sève, le tissu, la feuille, le fruit, la saveur de tant de plantes diverses ? Comment s'opère, dis-le-moi, cette transformation si multiple ? Rends-moi raison de ces phénomènes : tu ne le peux. Que dis-je ? considère ta propre existence. Comment un germe invisible a-t-il produit ce visage, ces yeux, ces mains, ce cœur ? Comment sont-ils sortis de là ces nerfs, ces veines, ces artères, ces os, ces cartilages, ces parties si délicates d'un tout si compliqué, où se montrent d'innombrables différences de figure, de grandeur, de distance, de qualité, de force, de nombre, d'harmonie ? Qu'y a-t-il de plus inexplicable que tout cela ? Et pourtant tu n'en doutes pas ! Qu'est-ce, d'ailleurs, que la vie de l'homme, qu'une succession continuelle de morts et de résurrections ? Où est allé le premier âge de la vie ? D'où est venu celui qui la termine ? Comment se fait-il que ce vieillard, incapable de se rajeunir lui-même, engendre un jeune enfant et donne à un autre ce qu'il ne peut se donner ? C'est l'ordre établi de Dieu. Or, quand Dieu se met à l'œuvre, il faut bien que tout lui cède [2] !... »

[1] Bossuet, serm. sur la résurrect. — [2] Chrys., sur la 1re aux Thess., Hom. 7.

L'infatigable orateur en était là de son exégèse sacrée, si féconde en pieux résultats, et la cour, blessée de la liberté de son zèle, lui faisait sentir son mauvais vouloir, lorsque l'évêque de Gaza, saint Porphyre, vint réclamer son intervention près d'Arcadius contre les sectateurs obstinés des idoles. Né à Thessalonique d'une famille opulente et chrétienne, Porphyre avait cultivé, de bonne heure, avec succès les lettres humaines. Mais le Ciel l'avait doué d'une de ces âmes profondes où l'idéal divin a tant de splendeur que rien de terrestre ne peut arrêter leur regard ni fixer leur sublime inquiétude. Le souffle mystérieux qui emportait au désert tant de nobles cœurs dégoûtés du monde, altérés de Dieu, l'arracha, lui aussi, à sa famille et à la fortune, et le conduisit, à peine âgé de vingt-cinq ans, dans la solitude renommée de Scétis. Cinq ans s'écoulèrent ainsi dans l'holocauste des sens, dans les délices de l'âme ; mais, à cette distance de la Palestine, le vent de la mer lui portait chaque jour quelque émanation de ces lieux privilégiés où le Verbe fait chair avait vécu au milieu des hommes, qu'il avait foulés de ses pieds, arrosés de ses larmes, animés de sa voix, consacrés de son sang. Il voulut retremper sa ferveur aux sources de la foi, aspirer au Calvaire même l'esprit de l'Evangile. De Scétis il passa à Jérusalem, adora les traces du Sauveur, et, tout plein de son image, il traversa le Jourdain, n'emportant avec lui que le livre des Ecritures, et s'enfonça dans le Désert encore ému des accents de Jean-Baptiste. Une grotte connue des aigles seuls et des anges fut sa demeure pendant cinq ans.

De précoces maladies, fruits d'une excessive austérité, le ramenèrent à Jérusalem, tellement abattu par la souffrance qu'à peine pouvait-il se traîner, à l'aide d'un bâton, jusqu'à l'église bien-aimée qui renfermait la grande relique de la Vraie-Croix. Là, prosterné devant ce trésor sans égal qui paya la rançon du monde, il passait de longues heures à savourer, dans une ardente prière, les souvenirs sublimes et touchants de la Rédemption.

Un jeune voyageur, un de ces hommes qui venaient chercher aux lieux où naquit l'Evangile une pensée visible qui les transportât, de ce monde de souillure et de honte, dont le spectacle navrait leur cœur, vers un monde de lumière, de justice et d'amour, remarqua Porphyre et résolut de s'attacher à lui pour ne plus le quitter. Marc, c'était son nom, devint le dis-

ciple et l'ami de celui dont il était l'admirateur, dont il devait être l'historien. Dès le début de leur liaison, il lui prouva son dévouement en courant à Thessalonique réclamer la part qui revenait à Porphyre dans l'héritage de sa famille ; mais l'homme d'abnégation qui avait brisé tous les liens de la terre pour courir plus vite sur la route du ciel, n'avait désiré et n'accepta les trésors qu'apportait son ami que pour avoir le plaisir de s'en dépouiller une fois encore et de les distribuer, de sa propre main, aux pauvres et aux monastères. Le dépouillement fut si complet, la distribution si bien faite, qu'il ne resta rien au généreux disciple du Christ, pas même le strict nécessaire ; et, comme il ne voulait pas vivre aux dépens de son ami, qui gagnait à copier des livres plus que pour ses besoins, il se mit à fabriquer des chaussures, pour avoir de quoi subsister. Du reste, ce qu'il lui fallait pour cela ne pouvait être d'un grand prix, car il ne mangeait qu'une fois par jour, au coucher du soleil, et cet unique repas se composait de pain, de quelques herbes, d'un peu de vin, à quoi il ajoutait, les jours de fête, de l'huile, du fromage et des fruits.

Cependant il avait miraculeusement retrouvé sa santé ; et l'évêque de Jérusalem, digne appréciateur d'une vertu trop éclatante pour rester sous le boisseau, l'avait élevé au sacerdoce et chargé de garder la Vraie-Croix, lorsque l'évêque de Gaza vint à mourir. Les membres de cette communauté chrétienne, la plus chétive qui fût au monde, ne pouvant se mettre d'accord sur le choix d'un pasteur, en référèrent unanimement à Jean de Césarée, leur métropolitain, le suppliant de leur donner un chef intrépide et capable de lutter avec succès contre la tyrannie qui les écrasait. Jean jeûna et pria; et, au bout de trois jours Dieu lui ayant inspiré le nom de Porphyre, il le demanda à l'évêque de Jérusalem, comme un homme dont il avait besoin pour éclaircir quelques passages difficiles des Ecritures. De son côté, l'humble prêtre disait à Marc étonné et affligé : « Mon frère, allons visiter les saints lieux une fois encore, allons adorer la Croix, nous ne les reverrons de longtemps, car le Seigneur m'est apparu et m'a dit : Rends le trésor que je t'avais confié ; je veux te donner une épouse indigente et méprisée parmi les hommes, mais belle et riche à mes yeux : soigne-la bien, car elle est ma sœur ». Et le maître et le disciple, s'étant prosternés devant l'auguste relique, prièrent longtemps, les yeux baignés de larmes; puis la renfermèrent pieusement dans son écrin d'or, dont ils portèrent les clefs au pontife, et, après avoir reçu de celui-ci une dernière bénédiction, ils partirent.

Arrivé à Césarée le samedi soir, Porphyre trouva les fidèles de Gaza qui l'attendaient et qui s'emparèrent de lui. On le garda à vue comme un prisonnier dont on redoute l'évasion, et le lendemain on le traîna à l'autel où, malgré sa résistance et ses pleurs, il subit l'imposition des mains. La pauvre église qu'il allait gouverner, isolée et sans appui au sein d'une ville corrompue, dernier asile du polythéisme, n'avait jamais pu dominer les oppositions haineuses et violentes qui l'entouraient et rendaient tout développement de sa part impossible. Sous Julien, elle avait vu[1] le temple du Christ mis en cendres, ses vierges, ses prêtres fouettés, égorgés, jetés en pâture aux animaux immondes. Et maintenant, sous des empereurs chrétiens, après les édits de Constantin et de Théodose, les sacrifices aux faux dieux étaient encore célébrés dans les temples de Gaza, tandis que les vrais adorateurs du Très-Haut, honnis et bafoués, avaient moins de liberté pour leur culte que sous les règnes impies des Galérius et des Maximin. Au moment où Porphyre en prit possession, son église comptait à peine trois cents fidèles, y compris les femmes et les enfants, et pourtant elle avait eu pour évêques de grands Saints.

Le nouveau pontife opéra d'abord quelques conversions, et ce pieux succès lui valut un redoublement de colère de la part des païens, qui avaient acheté la connivence du gouverneur et ne gardaient plus de mesure. Porphyre nourrissait au fond de son cœur l'ambition du martyre, et supporta tout avec une résignation que tout le monde autour de lui n'imitait pas. Mais ni sa douceur, ni le charme de sa parole, ni son admirable charité, rien ne pouvait désarmer le fanatisme haineux des idolâtres de Gaza. Sous ses yeux, on insultait ses enfants, on rouait de coups ses diacres. A bout de patience, le petit troupeau réclamait à grands cris la protection impériale, à laquelle on croyait avoir droit. Le pasteur désolé ne fit que céder aux vœux de son peuple en s'adressant au chef de l'Etat. Marc fut donc envoyé à Constantinople avec des lettres pour Chrysostome. Nous avons raconté

[1] Sozom., l. 5, c. 15; Théod., l. 3, c. 3; Greg. Naz., 3, *orat.* 3.

déjà comment l'intervention, alors puissante de celui-ci, obtint pour son collègue de Palestine des rescrits qui ordonnaient la fermeture immédiate des temples et surtout du sanctuaire renommé de Marnas. Malheureusement l'exécution des ordres de la cour fut éludée par l'officier même qui en était chargé ; et, grâce à sa vénalité, la démarche du saint pontife n'aboutit qu'à irriter encore plus les ennemis du nom chrétien. Les choses en étaient à ce point, qu'il suffisait d'être compté parmi les adorateurs du Christ pour être exclu des charges de la cité et de la protection des lois. Le disciple de l'Evangile, dépouillé de ses droits de citoyen, n'avait plus aucune sécurité dans cette ville exceptionnelle.

Porphyre découragé s'accusa lui-même de l'insuccès de ses efforts, et se rendit à Césarée pour y déposer entre les mains du métropolitain le douloureux fardeau d'un ministère, à l'efficacité duquel il croyait que ses péchés seuls faisaient obstacle. Cette démission, inspirée par un désir trop vif du bien, ne fut pas agréée ; Jean consola son frère, ranima son courage, et il fut convenu entre les deux prélats, qu'ils iraient ensemble à Constantinople implorer un secours nécessaire. Les pieux voyageurs, après dix jours de navigation, relâchèrent à Rhodes, où vivait un ascète célèbre, auquel la contrée tout entière attribuait l'esprit de prophétie et qu'ils voulaient consulter. « Allez avec assurance, leur dit l'homme de Dieu, et rendez-vous d'abord auprès du saint évêque de Byzance pour prendre ses avis et prier avec lui. Eudoxie lui en veut, et il ne pourra vous suivre à la cour pour y plaider votre cause. Mais il vous recommandera à un homme de bien, chambellan de la princesse, lequel vous introduira près d'elle; et comme elle est enceinte et dans son neuvième mois, assurez-la qu'elle va mettre au monde un fils ».

Quelques jours après, Chrysostome accueillait avec une cordialité respectueuse les nobles visiteurs que la Providence lui adressait. L'anachorète de Rhodes avait dit vrai. Mais laissons parler le bon diacre de Porphyre : « Nous exposâmes au très-saint archevêque l'objet de notre voyage; il se souvint que nous lui avions déjà fait la même demande par lettres, et, m'ayant reconnu, il m'embrassa avec bonté et nous exhorta à ne pas nous troubler, mais à compter avec confiance sur la miséricorde de Dieu. Il ajouta : Je ne puis parler à l'empereur, car l'impératrice l'a irrité contre moi à cause des reproches que j'ai dû lui faire pour une terre qu'elle convoitait et qu'elle a usurpée. Leur colère m'inquiète peu ; ils se font plus de mal qu'ils ne peuvent m'en faire ; au contraire, ils servent les intérêts de mon âme. Mais laissons tout cela à la divine bonté. Quant à notre rescrit, s'il plaît au Seigneur, j'appellerai demain l'eunuque Amantius, attaché à la personne de l'impératrice, et qui jouit auprès d'elle d'un grand crédit : c'est un vrai serviteur de Dieu, et lorsque je lui aurai exposé ce dont il s'agit, il s'emploiera pour vous avec zèle.

« Ayant dit ces mots, il nous recommanda à Dieu, et nous sortîmes. Le jour suivant, revenus chez lui, nous le trouvâmes avec Amantius, qu'il avait déjà entretenu de notre affaire et mis dans nos intérêts. A peine celui-ci nous eut-il aperçus, qu'il se leva, s'inclina profondément et adora les très-saints évêques. Alors, sur l'invitation de Jean, Porphyre lui raconta la conduite des idolâtres, leur audace impunie et tout ce que nous avions à souffrir de vexations et d'outrages[1]. Amantius nous promit son intervention et de nous faire introduire le lendemain ; après quoi, il prit congé des prélats, et, lui parti, nous restâmes longtemps à parler de choses spirituelles avec le très-saint archevêque Jean. Nous allions le revoir tous les jours et nous jouissions avec bonheur de ses entretiens plus doux que le miel ».

Le chambellan tint parole, et grâce à lui, les pieux solliciteurs furent admis près d'Eudoxie qu'ils trouvèrent assise sur un riche sopha. Elle les salua la première, demanda leur bénédiction, et s'excusa de ne pas se lever à cause de sa grossesse avancée. Ils lui racontèrent la persécution des idolâtres poussée à ce point que les Chrétiens n'avaient plus même la liberté de cultiver leurs terres pour acquitter envers l'Etat la dette sacrée de l'impôt. L'impératrice répondit : Ne vous abandonnez point à la tristesse, mes Pères : j'espère que Dieu me donnera de persuader à l'empereur de vous contenter ; allez donc en paix, et priez Dieu pour moi. En même temps, elle se fit apporter de l'argent, et leur en donna trois poignées en disant : Prenez toujours ceci pour votre dépense. Ils le prirent; mais avant de quitter le palais, ils en avaient laissé la plus grande partie aux officiers qui gardaient les portes.

Arcadius se montra moins facile qu'Eudoxie

[1] Boll., t. 3, *febr.*, p. 651, etc., n. 42, 43.

n'avait espéré. Il craignait, en traitant sévèrement Gaza, d'indisposer une population irritable et d'amoindrir une source de revenus. L'impératrice fit part aux prélats, dans une seconde audience, des obstacles inattendus qu'elle rencontrait, et les exhorta néanmoins à ne pas se décourager. Ce fut alors que Porphyre se souvint de l'ascète de Rhodes, et dit à la princesse: Travaillez pour Jésus-Christ, et il vous donnera un fils. — Eudoxie rougit, tressaillit et s'écria : Priez Dieu, mes Pères, que j'aie un fils, comme vous l'annoncez, et je vous promets de faire tout ce que vous désirez, et en outre de bâtir une belle église au milieu de Gaza.

La prophétie ne tarda pas à se vérifier; car, peu de jours après, l'impératrice accouchait d'un fils, auquel son père donna le nom de Théodose et qu'il proclama César. L'heureux événement annoncé aux provinces fut célébré par des largesses impériales et de grandes fêtes. Eudoxie, au comble de ses vœux, envoya quérir, sept jours après ses couches, l'évêque qui lui avait prédit son bonheur, le reçut à la porte de sa chambre, et, l'ayant remercié avec effusion, le pria de bénir la mère et l'enfant par le signe de la croix ; puis, elle lui conseilla de dresser une requête et de la déposer dans les mains du nouveau-né au moment où il sortirait des fonts baptismaux.

« En effet (c'est le disciple de Porphyre qui parle), le jour arriva où le jeune empereur devait recevoir le baptême. La ville tout entière était parée et couronnée de soie et d'or, et de tant d'ornements que personne ne pourrait dire combien elle était belle. Des flots de peuple en habit de fête se pressaient sur les places et dans les rues, formant un incomparable tableau par la richesse et la variété des couleurs. Les magistrats, les officiers de la cour portaient des vêtements blancs comme neige, d'une splendeur éblouissante. En tête marchaient les patriciens, les illustres, toutes les dignités, tous les ordres militaires; tous ceux qui faisaient partie du cortége tenaient à la main un flambeau de cire allumé. Venait ensuite l'enfant sur les bras d'un grand de l'empire, et à côté de lui l'empereur Arcadius, avec la pourpre et le diadème, le visage rayonnant de joie. Nous restâmes saisis d'admiration à la vue de tant de pompe, et saint Porphyre nous dit : Si les choses d'ici-bas qui passent si vite ont un tel éclat, que sera-ce au ciel des choses que Dieu prépare pour ses élus, et que l'œil n'a pas vues, que l'oreille n'a pas entendues, que le cœur de l'homme n'a pas senties ? Cependant nous nous étions placés dans le vestibule de l'église, notre supplique à la main, et dès que le prince fut sorti de l'eau baptismale, nous nous écriâmes : Que votre piété nous exauce ! et nous lui présentâmes l'humble requête [1] ».

Eudoxie avait tout arrangé pour le succès de cet innocent stratagème. L'officier qui portait le jeune César lui fit pencher la tête, et dit : Sa Majesté accorde ce qu'on lui demande. Arcadius voulait ménager Gaza, la ville opulente, mais il ne pouvait dénier la première grâce accordée par un fils auquel il avait déjà donné la pourpre et l'empire. Il ratifia tout, et l'impératrice fit expédier au plus tôt le rescrit qui fixait les hésitations de son mari ; elle eut soin, d'ailleurs, d'en confier l'exécution à un chrétien zélé, aussi inaccessible à la corruption qu'aux menaces.

Les vénérables solliciteurs, après avoir célébré la pâque à Constantinople, reprirent, en pleurant de joie, la route de leurs diocèses, où le commissaire impérial ne tarda pas à les joindre. En quelques semaines, les idoles étaient brisées, les temples abattus ; le sanctuaire de Marnas, devenu la proie des flammes, était remplacé par une église magnifique en forme de croix, l'une des plus grandes qu'on eût vues jusqu'alors, et appelée *l'Eudoxienne*, à cause d'Eudoxie qui avait envoyé, avec le plan, l'argent pour la bâtir et des marbres précieux, de superbes colonnes pour la décorer. Cependant Chrysostome fit plus pour l'Evangile que tous les décrets impériaux, en dirigeant sur ces contrées des missionnaires aussi nombreux qu'intrépides. Ceux-ci ne coûtaient rien à l'empereur, et ils eurent à lutter avec un dévouement opiniâtre et cruellement éprouvé contre l'obstination païenne, plus grande encore dans les villages et les hameaux. Mais leur zèle ardent et pur triompha des obstacles ; les derniers vestiges du polythéisme furent effacés ; les temples fameux d'Astarté à Sidon et de Vénus à Byblos s'écroulèrent, et le berceau de tant de mensonges devint un des plus beaux théâtres de la vérité.

Tandis que l'évêque de Gaza abattait sous le coup des rescrits impériaux les temples et les statues des dieux, celui de Constantinople poursuivait dans les âmes une idolâtrie non moins funeste et plus enracinée. Le relâchement des

[1] Boll., t. 3 *febr.*, p. 651, etc., n. 43 ; voir aux *Pièces justificatives.*

mœurs était porté bien loin dans la ville des Césars, même chez les Chrétiens, même dans le clergé. Des prêtres, des évêques, au vu, au su de tout le monde, achetaient les dignités de l'église. Parasites des riches, dont ils partageaient les vices, leur tenue mondaine, les désordres à peine voilés de leur vie, leur obséquiosité servile et cupide vis-à-vis des grands, déconsidéraient l'Evangile aux yeux des philosophes et des païens; on trouvait leur main dans toutes les intrigues. D'autre part, la magistrature était lâche et vénale, la cour corrompue et ignoble; les grands seigneurs, la plupart enrichis par la délation et l'usure, absorbaient dans l'oisiveté et l'orgie, des revenus qui eussent été la fortune d'un peuple. Entourés d'adulateurs, d'esclaves, d'eunuques, de saltimbanques, ils avaient à peine un regard de pitié pour les pauvres, dont le nombre, à Constantinople seulement, dépassait le chiffre de cinquante mille. L'amour de l'argent légitimait tous les moyens de l'obtenir, même le brigandage.

Ce fut sous le poids de ces douloureuses pensées, que Jean commença, à la pâque de cette année 401, l'explication d'un autre livre des Ecritures, celui *des Actes*. Il en avait touché quelque chose dès les premiers temps de son ministère à Antioche. Cette fois il reprit intégralement ce travail, auquel il n'a pas consacré moins de cinquante-cinq homélies. On voit que ce texte lui plaît, et qu'il est heureux d'opposer aux défaillances dont il est témoin cet admirable tableau des prodiges d'abnégation, de fraternité, de sainteté que faisait éclore sous ses pas le Christianisme naissant. Le commentaire du livre des Actes, de cette histoire si émouvante des travaux, des fatigues, des périls des Apôtres pour planter la foi, devait être un des beaux ouvrages d'un apôtre, d'un docteur comme Chrysostome. Malheureusement il n'édita pas lui-même ces homélies, et ceux qui les ont publiées après son départ de Constantinople, peut-être même après sa mort, sur les notes incorrectes et incomplètes des sténographes, avaient plus de bonne volonté que de lumières. Aussi, sous plus d'un rapport, ont-elles été un objet de controverse pour les critiques.

Erasme en contesta l'authenticité: les jugeant d'un point de vue purement littéraire, et n'y trouvant pas l'ampleur, la méthode savante, la noble élégance, la richesse splendide du grand orateur, il déclara d'abord qu'elles n'étaient pas de lui, et ne craignit pas d'avancer, avec une légèreté trop impertinente, que, *pris de vin et endormi, il ferait mieux que cela* [1]. Il les traduisit cependant, et, après les avoir traduites, il en prit une autre opinion. Ce qu'il avait affirmé, il ne l'exprime plus qu'avec hésitation et réserve : « *Ce style*, dit-il, *concis et abrupte, semble étranger à Chrysostome et me fait douter : si toutefois les doctes croient que cette œuvre est digne de lui, je m'en réfère à leur jugement, et volontiers je dépose mes doutes* [2] ».

Or, le jugement des doctes, condamnant les soupçons d'Erasme, attribue unanimement le commentaire *des Actes* à Jean *Bouche d'or*. Cassiodore, qui vivait un siècle après notre Saint, le cite sous son nom, et le déclare composé de cinquante-cinq homélies [3]. Jean de Damas en parle de la même manière avec les plus grands éloges [4]. Les auteurs des *Chaînes* grecques, Nicétas, Œcuménius et autres, y puisent à pleines mains pour enrichir leurs recueils, et Photius le préfère au commentaire de la Genèse, bien qu'il le trouve inférieur aux travaux du grand orateur sur les épîtres de saint Paul. La lecture de ces homélies révèle aux moins attentifs qu'elles sont l'ouvrage d'un évêque; que cet évêque s'appelait Jean ; que le théâtre de son ministère était la ville impériale, où l'on comptait cent mille chrétiens et cinquante mille pauvres; que son peuple l'aimait d'une affection ardente, et professait pour lui une admiration enthousiaste, trop souvent exprimée, dans l'église même, par les plus vifs applaudissements. On voit, d'ailleurs, que l'auteur en question vivait à une époque rapprochée de celle des persécutions et des martyrs; il cite les miracles opérés sous Julien l'Apostat, à Jérusalem et à Antioche, comme des faits contemporains de sa jeunesse, et il raconte l'extermination par Valens des philosophes et des adeptes de la magie, comme en ayant été témoin et presque victime [5]. Or, à quel autre ce signalement est-il applicable qu'à Chrysostome? Est-il possible de ne pas reconnaître l'illustre orateur dans une œuvre où l'on retrouve ses locutions familières, ses procédés habituels, ses fréquentes objurgations contre les abus caractéristiques de son époque, sa douleur véhémente en présence des fautes du clergé, sa sollicitude infatigable en faveur des pauvres, ses vœux et ses

[1] *Epist. ad Tonstal.* — [2] *Præfat. Act.* — [3] Cassiod., *institut*, c. 9. — [4] *Joan. Damasc. de fid. orth.*, l. 3, c. 15. — [5] Chrys., sur les Act. *Hom.* 38.

projets pour l'extinction de l'indigence, ses exhortations pathétiques, ses grandes vues morales, ses nobles effusions de piété, et ces traits qui viennent du cœur et sont le fond de son éloquence? Quelque réels que soient les défauts reprochés à ce livre, il renferme dans sa prétendue pauvreté, suivant l'expression de Savilius, de riches filons d'or et des beautés qui n'appartiennent qu'à Chrysostome.

Tillemont a paru croire un instant que ce ne sont là que des notes sur lesquelles le saint docteur se proposait de parler ou d'écrire[1]; le plus rapide coup d'œil sur ces homélies démontre qu'elles ont été prononcées du haut de la chaire, et presque toujours improvisées. Leur imperfection tient uniquement à cette cause déjà signalée, que, recueillies à la hâte par les tachygraphes, elles ont été données au public sans que l'orateur ait pu revoir, corriger, développer la rédaction nécessairement incomplète et fautive de ceux-ci. Et cependant on a beau accuser le style d'être sec, dur, haché, l'exégèse d'être maigre, embarrassée, chargée de redites, il est heureux que la crainte de publier sous un si grand nom une œuvre si peu achevée n'ait point arrêté les éditeurs; plus scrupuleux, ils eussent privé la postérité chrétienne d'un inestimable trésor.

On a discuté sur l'époque précise à laquelle il faut rapporter ce travail. Baronius, suivi par Stilting, pense avec raison qu'il fut commencé à la pâque de l'année 401. Tillemont[2] incline pour l'année 400; il croit qu'aux pâques suivantes Chrysostome était en Asie. Mais le Saint nous donne lui-même, il nous semble, la date de sa prédication, car il dit dans l'homélie quarante-quatrième: *Voilà une durée de trois ans pendant laquelle nous avons prêché, non jour et nuit comme l'Apôtre, mais tous les trois jours, tous les sept jours.* Or, il avait été consacré le 26 février 398: il ne pouvait donc tenir ce langage en 400. D'ailleurs, dans l'homélie quarante et unième, il parle d'un tremblement de terre qui avait eu lieu l'année précédente. « Alors, dit-il, les libertins, les débauchés, les hommes corrompus quittaient tout et devenaient pieux. Trois jours après, ils avaient repris leur ancienne malice ». Ces discours furent donc prononcés un an après le terrible phénomène qui avait effrayé et converti la cité. Mais il ne peut être question ici du tremblement de terre de 398, et nous ne voyons pas qu'il y en ait eu aucun en 399. Au contraire, une lettre de Synésius[1] nous apprend qu'au moment où il quittait Constantinople sous le consulat d'Aurélien, en 400, *Dieu ébranlait et secouait la ville, ce qui portait les hommes émus à tomber aux pieds de Dieu pour le prier et le supplier.* C'est donc en 401, immédiatement après le carême, ainsi qu'il l'indique lui-même[2], que le saint docteur commença d'expliquer le livre des Actes.

On a remarqué que, contrairement à sa méthode, il donnait, dans ce commentaire, deux explications de chaque passage du texte sacré. Pensait-il faire mieux connaître un livre trop peu connu de son auditoire? Mais la seconde explication est le plus souvent obscure et tronquée. Ce qui est incontestable, c'est que ces homélies, bien qu'elles ne soient qu'un écho affaibli et confus de la parole de Chrysostome, la pâle silhouette de sa pensée, renferment encore assez de richesses et de beautés pour nous faire comprendre pourquoi elles furent si fort goûtées et si souvent applaudies à Constantinople, alors surtout qu'elles sortaient lumineuses et vivantes de la bouche de l'orateur. Telles que nous les avons, à l'état d'ébauche, elles sont une mine féconde de doctrine et de piété; et, sans prétendre avec Billius qu'on ne peut rien voir de plus beau, nous pouvons affirmer qu'elles révèlent presque à chaque page, sinon le génie, du moins la grande âme de Chrysostome.

Des citations seraient superflues et nous écarteraient de notre but. Toutefois, nous ne pouvons passer sous silence ce témoignage précis en faveur de la primauté de saint Pierre, si évidente dans l'Evangile, si haut proclamée par la Tradition, et que Jean lui-même devait bientôt invoquer dans la personne du pontife romain comme son refuge suprême et son unique appui. « Pierre, se levant au milieu des disciples, prit la parole, dit-il, parce que c'est à lui que Jésus-Christ avait confié son troupeau: le premier du chœur apostolique, c'est lui qui parle toujours le premier... Faut-il donner un successeur à Judas, il préside à l'élection. Mais quoi! ne pouvait-il pas la faire lui-même? Certainement il le pouvait. Tous les autres reconnaissent sans contestation sa puissance supérieure: Jacques lui-même, l'évêque de Jéru-

[1] Tillem., Chrys., n. 50, Montfaucon, *in Monit.*, t. 9; Stilt., n. 783.
[2] Tillemont fait violence au texte en prenant ce mot *durée de trois ans*, τριετίαν, pour trois ans commencés.

[1] Syn., ep. 61. — [2] Chrys., sur les Act., *Hom.* 1.

salem, garde ici le silence. Pierre a l'autorité principale dans cette affaire; car c'est à lui que tous les autres ont été soumis, lui à qui le Seigneur a dit : « Confirme tes frères[1] ».

Mais Jean ne l'a-t-il pas dit cent fois? « C'est à Pierre, et non pas aux autres, que les clefs du ciel ont été données; c'est Pierre qui est la bouche, la tête, le coryphée, le prince des Apôtres, le docteur, le préfet de tout l'univers, la base, la colonne de l'Eglise, la pierre inébranlable, le fondement indestructible de la foi ? » Qu'y a-t-il de plus formel que ces paroles : « Si le Christ a versé son sang, c'est pour acquérir ces brebis dont il confiait le soin à Pierre et à ses successeurs[1] ? »

Non, si la foi chrétienne n'a pas eu d'interprète plus éloquent que Chrysostome, elle n'en a pas de plus assuré.

[1] Chrys., sur les Act., *Hom.* 3.

[1] Chrys., *du Sacerd.*, l. 2, c. 1.

CHAPITRE TRENTE-DEUXIÈME.

Alaric en Italie. — Triomphe d'Honorius. — Bassesses de la cour de Byzance. — Tristesse de Chrysostome. — Epître aux Hébreux. — Réfutation de Richard-Simon. — Lettre à Césarius.

En Occident, les événements se précipitaient. L'heure de Dieu allait sonner. Alaric, arrêté contre son attente devant Aquilée, s'était résolu à évacuer la péninsule italienne, mais pour revenir au plus tôt avec des forces plus imposantes et d'autres chances de succès. Une volonté supérieure à la sienne lui interdisait le repos. « Quelqu'un me presse, disait-il, et me pousse à marcher sur Rome et la détruire[1] ». Les mines de fer de l'Illyrie lui fournirent des armes; son pays était une mine de soldats. Il épia le moment; et quand il vit les légions engagées en Rhétie contre les Germains, il tomba du haut des Alpes, comme une avalanche, sur la Vénétie et la Ligurie. Les villes qu'il n'emportait pas d'assaut, il les achetait. La peur balayait devant lui les populations éperdues, et la superstition aggravait la peur. Tout devenait présage aux âmes épouvantées. On citait de vieilles prophéties, d'après lesquelles la ville de Romulus ne devait subsister que douze siècles. On n'était qu'au milieu du douzième, et l'on croyait toucher à la fin.

Honorius, revenu de Ravenne à Milan, se montrait plus alarmé que personne. Il parla de se retirer dans les Gaules, afin de mettre l'épaisseur des Alpes entre sa poitrine et l'ennemi. Stilicon empêcha cette lâcheté; et, chargeant son maître d'amuser les Barbares par de feintes concessions et des promesses, il courut en Rhétie chercher les légions, acheter des auxiliaires, et composa du mieux qu'il put une armée avec laquelle il fondit tout à coup sur les Goths, au bourg de Pollentia sur le Tanaro[1]. La bataille fut longue, acharnée, incertaine : vainqueurs au début, les impériaux pillèrent le camp des Goths, et furent culbutés à leur tour avec des pertes énormes; mais ils gardèrent le butin qu'ils avaient fait et leurs prisonniers. La femme d'Alaric était du nombre avec ses enfants. Pour les racheter, le fils des Balthes consentit à tout. Il évacuait ses conquêtes et se repliait à pas lents sur l'Illyrie, lorsqu'il fut traîtreusement attaqué par Stilicon, près de Vérone, et complétement battu. Vainement chercha-t-il à se frayer un passage vers les Gaules à travers les montagnes de la Rhétie : la faim, les maladies, le découragement, les désertions lui enlevèrent jusqu'au dernier débris de son armée. Resté seul, il quitta en fugitif cette belle Italie qu'il regardait comme sa proie, mais la rage au cœur, et bien résolu de faire payer aux Romains sa honte et leur perfidie.

En attendant, l'indigne fils de Théodose abritait sa couardise dans les marais de Ravenne, d'où en cas de péril il pouvait prendre la mer et se sauver en Epire. Pour être plus près des Barbares et du théâtre des combats, les guerriers ses prédécesseurs avaient fixé leur résidence à Milan ; lui, ne se trouvait nulle part assez loin

[1] Sozom. l. 9, c. 6.

[1] Jour de Pâques, 6 avril 402.

de l'ennemi. Et pourtant, il faisait des lois terribles contre les déserteurs, jusqu'à ordonner la confiscation des maisons qui leur avaient servi de retraite, jusqu'à permettre au premier venu de leur courir sus et de les tuer, au moindre dégat qu'ils auraient commis. Le poltron, travesti en héros par la flatterie, se décerna les honneurs du triomphe. Entouré de gardes aux chevaux bardés de fer, aux costumes éblouissants, assis à côté de Stilicon sur un char qui étincelait de pierreries, il fit son entrée solennelle dans la ville de Paul-Emile et de Scipion. Placidie, sa sœur, Eucher, le fils de Stilicon, une foule de personnages illustres, tout le patriciat romain, marchaient à pied devant lui. Une armée entière, à moitié barbare, escortait et chantait cette mystification de la gloire. A travers les rues parées de riches tentures, au milieu des acclamations d'un peuple avili auquel on jetait des poignées d'argent, il se rendit au sénat où il lut avec emphase un récit empoulé de la guerre qu'il venait de terminer, disait-il, si heureusement[1]. Rome célébra cette paix perfide, comme une paix durable, par de brillantes fêtes et des combats de gladiateurs. Ce furent les derniers qu'elle vit. Un moine qu'enivrait l'esprit de l'Evangile comme d'autres l'esprit du meurtre, arriva de l'Orient dans la cité des Césars pour protester contre cette profanation sanglante de la dignité humaine. Rome s'obstina : elle voulait boire du sang une fois encore avant de mourir. Télémaque, c'était le nom du magnanime anachorète, ne fut qu'une victime de plus ajoutée à cette hécatombe d'hommes par laquelle la ville de Romulus entendait solenniser d'avance ses funérailles et consacrer son tombeau : il fut tué dans l'amphitéâtre, au milieu des combattants qu'il s'efforçait de séparer. Mais son martyre termina ces immolations impies[2].

Le pitoyable triomphateur s'enivra quelques jours de la gloire de Stilicon : puis il revint cacher son impuissance et dormir dans les boues de Ravenne. Et cependant, cet homme portait les destins du monde : une partie du monde lui appartenait ! Léger, fainéant, poltron, sans esprit, sans cœur, la reconnaissance lui était aussi impossible que le courage. Il livra au bourreau le père de ses deux femmes, le vainqueur d'Alaric et de Radagaise, l'homme qui venait de sauver l'Italie et l'empire, et il élevait

[1] Claud. de Bell. Goth.; Symm., l. 6, *epist.* 53. — [2] Théodor., l. 5, c. 26.

avec soin une poule à laquelle il avait donné le nom de *Rome*. La mollesse, l'ingratitude, la stupidité du fils de Théodose perdirent tout. « L'univers meurt à Rome, disait un chef gaulois : nous assistons aux funérailles du monde[1] ».

Mais tandis que l'Occident est à l'abandon, l'Orient n'en peut plus. Arcadius, épris des pompes du trône et de la richesse de son costume, se contente des apparences du pouvoir, dont il laisse à sa femme la réalité ; et celle-ci, qui donne des fêtes, qui se fait dresser des statues d'argent sur des colonnes de porphyre, qui bâtit des palais, des thermes, des églises, inflige au monde avec une audace croissante le scandale de son avarice, de ses rapines, de sa luxure, de ses folies. Les Isaures devenant de jour en jour plus insolents, la cour fit marcher contre eux l'une de ses créatures, le général Arbazace. Mais perdu de débauches, insatiable d'argent, le misérable lieutenant de l'empereur, qui traînait à sa suite un troupeau de danseuses et de prostituées, au lieu de châtier les pillards, devint leur complice. Mandé devant le chef de l'Etat et convaincu d'infamie, il partagea avec l'impératrice le fruit de ses brigandages, et fut absous. L'or régnait souverainement à Byzance. Ce n'est pas qu'on n'y parlât souvent de justice et qu'on n'y fît beaucoup de lois. Jamais officine impériale ne fabriqua tant d'édits, de rescrits, de décrets. Les deux fils de Flacilla renouvelèrent presque toutes les lois anciennes et en établirent une infinité de nouvelles, sans s'inquiéter de contredire l'une par l'autre. Malheureux princes, qui croyaient étayer avec des rouleaux de légistes un monde qui croulait sur eux !

Des hauteurs de son âme, radieux séjour des saintes pensées et de la prière, Jean contemplait avec tristesse et pitié ce spectacle d'abaissement et de défaillance, présage de catastrophes prochaines. Que n'eût-il pas fait pour les conjurer, pour rallumer la flamme de la vie dans ce corps qui tombait en dissolution, pour rendre au moins à cette ombre piteuse de Théodose, qu'on appelait son fils, un peu d'intelligence et de cœur ! Le mal empiré défiait ses efforts. Conseils, remontrances, supplications, tout avait échoué : on ne voyait en lui que la personnification redoutée d'une puissance que ses vertus et ses talents faisaient redouter davantage. Eudoxie, à mesure qu'elle s'engageait plus avant dans la voie du mal, éprouvait plus d'aversion pour le pontife, dont la seule vue la

[1] Sid. Apollin., *Paneg. Avit.*

gênait et l'humiliait. Les plates adulations d'une foule de prélats courtisans lui rendaient plus amère la noble austérité de celui-là : elle le haïssait de toutes les forces de son orgueil, et ne prenait plus la peine de dissimuler sa haine, qui, nourrie d'elle-même au fond de son cœur, allait aboutir, à l'éternel déshonneur d'une tête couronnée, au martyre glorieux d'un prêtre du Christ. Il y avait, d'ailleurs, dans l'orage qui commençait à se former, autre chose que les colères d'une femme blessée dans sa vanité, humiliée dans ses vices : on y voyait poindre, nous ne saurions assez le redire, cette fatale et longue guerre entre le sacerdoce et l'empire ; guerre qui devait éclater bientôt sur un théâtre plus élevé, dans de plus vastes proportions, remplir de ses luttes retentissantes l'histoire moderne, et mettre en lumière, avec les grandes figures des Grégoire VII et des Innocent III, le rôle social assigné par la Providence à la Papauté et sa haute influence sur les destinées des peuples.

Affligé, sans être abattu, Jean poursuivait, entre les mécontentements de la cour et les mobilités du peuple, la sainte tâche de réveiller dans les âmes le sens divin exposé à s'altérer, à s'éteindre dans une atmosphère profondément viciée par tant d'exemples funestes. Un vague pressentiment que sa mission touchait à sa fin lui faisait redoubler d'efforts et de zèle : il voulait, en multipliant ses travaux, regagner le temps que Dieu lui refusait; et, de même qu'un père, près de quitter ses enfants, aime à s'épancher en de plus longs entretiens, il montait plus souvent à sa tribune et parlait plus longtemps, comme s'il n'eût pu se rassasier d'une conversation qui allait trop tôt finir. Une foule d'homélies importantes pour le fond, magnifiques pour la forme, peuvent être rapportées à cette époque suprême. Il exalte la sainteté du mariage et proclame l'indissolubilité absolue du lien conjugal. Son indignation, plusieurs fois exprimée à Antioche, éclate de nouveau contre la licence païenne des noces, contre cette grossière cupidité qui préside à la plupart des unions, et au lieu du bonheur de deux êtres qui confondent ensemble leurs destinées, au lieu de l'avenir d'une famille, ne voit qu'une affaire d'argent. L'institution divine était faussée. Le saint pasteur eût voulu que la bénédiction de l'Eglise fût le sceau de Dieu sur le bonheur de deux âmes jeunes, pures, confiantes, unies par l'amour et par la vertu pour les jours d'ici-bas et pour les jours éternels; et il tonne de toutes ses forces contre les désordres profanateurs du mariage.

Les tristes présages qui agitent son cœur se trahissent, malgré lui, dans ses discours. Il parle de Jérusalem, et il pense à Constantinople. Retraçant les malheurs et la dernière catastrophe de la ville déicide, il la met en scène d'une manière si touchante, il la fait parler avec de tels accents, que l'auditoire tout entier fond en larmes, et qu'il est obligé, pour ne pas céder à l'émotion générale, de passer brusquement à un autre sujet[1]. On sent aussi dans quelques-unes de ses paroles, malgré son profond respect des convenances, la pieuse douleur que lui font éprouver la conduite de la cour et la vie de l'impératrice. « Le bien qu'on vous fait ici, dit-il, vous ne le trouverez ni au forum, ni à la curie, ni au palais. Ce n'est ni l'administration des villes, ni le commandement des armées, que nous confions ou plutôt que la grâce de l'Esprit confie à ceux qui entrent dans cette enceinte, mais une principauté plus auguste que le pouvoir impérial. Ils apprennent à gouverner leurs âmes, à dominer de coupables désirs, à modérer la colère, à vaincre l'envie, à enchaîner l'orgueil. Non, l'empereur sur son trône, avec son diadème, n'inspire pas tant de respect que l'homme qui fait régner sa raison sur ses passions. Celui-là donne un diadème à son âme, il la place sur un trône, le plus beau trône, le plus beau diadème du monde. Que sont donc et la pourpre et ces vêtements dorés, et cette couronne chargée de pierreries, quand l'âme est esclave des vices? Que revient-il de cette liberté extérieure, quand ce qu'il y a de plus digne en nous est courbé sous la plus honteuse servitude ? Qu'importe le pouvoir, qu'importe le sceptre, si la violence des passions vous précipite du haut du trône et fait de vous leur jouet[2]? »

Du reste, ces discours détachés sur des sujets divers et toujours inspirés par les circonstances ne le détournaient pas de son grand travail sur les Ecritures. En ce moment, c'est-à-dire dans les premiers mois de l'année 402, il expliquait l'épître de saint Paul aux Hébreux. Ce fut la dernière œuvre importante de sa carrière épiscopale, et nous avons à regretter qu'il ne l'ait pas publiée lui-même. La main fidèle de l'amitié recueillit après sa mort les notes

[1] Chrys., *Hom.* sur ces paroles : *Il faut qu'il y ait des hérésies.* —
[2] Chrys., *Hom.* sur ces paroles : *Si ton ennemi a faim.*

abrégées des tachygraphes, les traduisit, les coordonna, en fit sortir le commentaire que nous avons. Ceci explique suffisamment les incorrections, les négligences, l'imperfection relative de cet ouvrage, et surtout le grand nombre de variantes qui en surcharge le texte [1].

Personne n'a été de l'avis d'Erasme quand, sur le titre seul, il en conteste l'authenticité. La plus rapide lecture suffit pour y découvrir partout la diction, les pensées, la manière et surtout l'âme de Chrysostome. D'ailleurs, le témoignage de Cassiodore est aussi formel qu'irrécusable [2]. Qui pourrait nier, après les avoir lus, que ces discours aient été prononcés à Constantinople? par l'évêque même de Constantinople? Qui ne reconnaît le grand orateur à la fermeté de sa parole, à la hardiesse de ses censures, aux nobles transports de sa charité?

Toutefois l'exégèse de notre Saint sur l'épître aux Hébreux devint, au XVII[e] siècle, le sujet d'une dispute à laquelle Bossuet a pris part. Un critique, célèbre par ses témérités d'opinion, prétendait y voir le germe des erreurs de Nestorius, que Jean, selon lui, aurait puisées dans ses relations avec Diodore de Tarse et Théodore de Mopsueste. Rien n'est moins justifiable que cette assertion; Bossuet l'appelle une *calomnie manifeste* [3]. Nicolas Fontaine, de Port-Royal, qui, dans sa traduction française des homélies en question, avait osé suivre la pensée de Richard-Simon, fut condamné et se rétracta. Ce qui frappe d'abord, c'est que le passage prétendu favorable à Nestorius n'a été invoqué ni par lui ni par aucun des siens; auraient-ils manqué de se prévaloir d'une autorité aussi imposante? Quand le pape saint Célestin leur oppose, pour les convaincre d'innovation, entre autres témoins de l'orthodoxie, *cet évêque Jean, de sainte mémoire, dont l'enseignement si propre à établir la foi catholique est connu dans tout l'univers* [4], les Nestoriens gardent le silence; nul ne songe à discuter ou à infirmer un témoignage qui les confond. Bossuet a consacré plusieurs chapitres de sa défense des Saints Pères à venger Chrysostome d'une insinuation menteuse et absurde. En vérité, ce n'était pas la peine qu'Hercule levât sa massue sur un tel adversaire. L'examen le moins approfondi du texte démontre surabondamment que le critique et le traducteur sont tombés tous les deux dans un impardonnable contre-sens. En effet, l'éloquent interprète du grand Apôtre, relevant une à une, suivant son usage, les paroles tombées de cette bouche inspirée, trouve avec raison que quelques mots de saint Paul suffisent pour confondre les Juifs et les Ariens, Marcel d'Ancyre et Sabellius, Paul de Samosate et Marcion. — *Comment cela?* dit-il, et il répond : *Les Juifs, en leur montrant que le même est deux choses, et Dieu et homme... Marcel, en établissant qu'il y a deux personnes séparées selon leur subsistance ou hypostase* [1]. Or, l'erreur des Juifs était de nier la divinité du Christ, celle de Marcel de nier la distinction des personnes divines. Cette seule observation met à néant l'argumentation du critique.

Il est vrai que nous suivons l'édition des Bénédictins, et qu'il existe une autre leçon du premier passage, celui qui a trait aux Juifs. Mais, ici encore, Richard-Simon traduit infidèlement : il insère dans sa version un mot qui non-seulement n'est pas dans le texte, mais en change complétement le sens. Ecoutons Bossuet : « Les Juifs avaient deux erreurs, l'une qu'en Dieu il n'y avait pas plusieurs personnes, à savoir : le Père et le Fils; l'autre, qu'une de ces personnes, c'est-à-dire le Fils, n'était pas Dieu et homme tout ensemble. Saint Chrysostome, dont la preuve est fort serrée dans tout cet endroit, abat en deux mots cette double erreur des Juifs, en leur montrant qu'il y a en Dieu deux personnes, c'est-à-dire le Père et le Fils, et que parmi ces deux personnes il y en a une qui est Dieu et homme à la fois [2] ». Et, en effet, le texte littéralement traduit ne porte-t-il pas que *Paul confond les Juifs en leur montrant deux personnes, et un Dieu et un homme?* Quand donc le critique fait dire au saint docteur : *Deux personnes, savoir : un Dieu et un homme*, non-seulement il altère le texte par l'addition d'un mot qui ne s'y trouve pas, mais il renverse et détruit tout le raisonnement de Chrysostome. Il lui prête un non-sens avec une impiété. L'impertinence est trop grande et la calomnie trop absurde.

Certes, il ne faut pas un amour peu commun du paradoxe pour s'en prendre aux enseignements d'un homme dont deux papes [3] ont glorifié l'orthodoxie, dont saint Augustin invoqua

[1] Un prêtre d'Antioche, Constantinus, se chargea de cette tâche délicate. On croit que c'est le même que Constantius, ami du Saint, qui l'avait visité à Cucuse. Les noms de Constantinus et de Constantius étaient souvent employés l'un pour l'autre.

[2] Cassiodor, *de divin lec.*, c. 8. — [3] Boss., édit. de Vers., tom. 5, p. 210. — [4] *Ep. ad pop. et cler. Constantinop.*

[1] Chrys., sur l'ép. aux Hébr., *Hom.* 3. — [2] Boss., t. 5, p. 205. — [3] S. Cœlest., *loc. cit.*; saint Léon, *epist.* 106.

l'autorité[1], dont les paroles furent citées avec honneur dans le grand concile d'Ephèse[2], et que saint Isidore et saint Nil appelaient *l'interprète des secrets de Dieu, l'œil de toutes les églises, la colonne et la lumière de la vérité*[3]. Toutefois, la hardiesse de Richard-Simon fut dépassée par Basnage et les protestants qui ont voulu voir, eux, dans Chrysostome un précurseur de Luther, ayant la même pensée que Luther sur l'Eucharistie. Nous dirons sur quoi se fonde une prétention si étrange. Pierre Martyr, que son apostasie seule a rendu célèbre, découvrit, à Florence, dans la bibliothèque des Dominicains, un manuscrit latin du XII[e] siècle ayant pour titre : *Lettre du bienheureux Jean, évêque de Constantinople, au moine Césarius, pendant son second exil.* Cette lettre contenait une phrase équivoque sur l'Eucharistie. Ce fut pour l'apostat une merveilleuse trouvaille : il en fit grand bruit. Le dogme catholique de la Transsubstantiation ne devait plus se relever d'un pareil coup. Chrysostome n'y croyait pas, l'Eglise grecque n'y croyait pas : c'était une invention théologique des Romains. Mais Pierre Martyr n'avait pas édité la lettre à laquelle il empruntait la phrase terrible : il s'était contenté d'en prendre une copie qu'il avait apportée en Angleterre et déposée dans la bibliothèque de l'évêque Cranmer, sans indiquer d'ailleurs où se trouvait l'original. Cette copie avait disparu; et les érudits commençaient à révoquer en doute l'existence du document, quand Emery-Bigot, d'une part, Etienne-Lemoyne et Basnage, de l'autre, l'ayant découvert à leur tour, le donnèrent au public dans son intégrité. Ce n'était qu'une traduction obscure et barbare d'un texte qu'on n'avait pas, ou dont on avait à peine quelques fragments épars dans Anastase, Nicéphore, Léonce de Jérusalem et Jean Damascène. Le passage allégué sur l'Eucharistie en faisait seul tout le prix.

On se demanda tout d'abord si la lettre à Césarius était vraiment de Chrysostome. Les Protestants avaient trop d'intérêt à le croire pour en douter. Parmi les Catholiques, quelques-uns[4] poussèrent le scrupule de l'impartialité jusqu'à soutenir l'opinion de leurs adversaires; le plus grand nombre et les plus éminents[5] furent d'un avis opposé..... En vérité, plus on examine ce document, moins on y trouve Chrysostome. Il y a si loin de cette sécheresse, de cette maigreur, de ce style dur, tendu, tourmenté, à l'ampleur, à l'abondance, à la noble et riche simplicité du grand orateur, que nous comprenons à peine qu'on ait pu s'y méprendre un instant. Ni la force des pensées, ni leur enchaînement logique, ni les locutions qui lui sont familières, ni ses procédés ordinaires de raisonnement, ni sa méthode lumineuse et facile, ni cet heureux emploi de l'Ecriture qui le distingue, ni cette éloquence affectueuse et persuasive qui lui concilie les esprits et les cœurs, on n'y voit rien de lui. Ce n'est qu'une dissertation entortillée et lourde, où la foi de l'Eglise est assez bien soutenue, mais non certes avec cette clarté, cette force, cette richesse de doctrine, cette connaissance profonde des Livres Saints, cette chaleur de langage qui ne manquent jamais à Chrysostome quand il expose ou qu'il défend la vérité. Se peut-il qu'un seul critique se soit trouvé pour attribuer une œuvre si médiocre à un écrivain si supérieur? Jean ne parla jamais, n'écrivit jamais ainsi.

Que prouve le titre? Tant de productions indignes de ce grand homme ont été faussement décorées de son nom, tant de pitoyables auteurs ont eu l'audace de l'usurper! S'il fallait ajouter au titre quelque foi, ce serait de Cucuse, vers la fin de sa vie, que le pontife exilé aurait écrit au moine Césarius; mais alors, comment s'expliquer qu'il ne dise pas un mot de sa situation et de ses souffrances, lui qui dans toutes ses lettres y faisait allusion? D'ailleurs, il est difficile de ne pas s'apercevoir que l'auteur de cette épître songe à Eutychès en parlant d'Apollinaire. Ce qu'il démontre, en effet, ce qu'il établit avec plus de soin et de force, ce n'est pas, contre Apollinaire, que le Verbe éternel en se faisant homme a pris l'âme et le corps de l'homme, mais, contre Eutychès, qu'il y a deux natures en Jésus-Christ, la nature divine et la nature humaine, unies sans confusion, distinctes sans division, restant chacune elle-même avec les attributs qui la constituent, bien que leur union ne forme qu'une seule personne, un seul Jésus-Christ, fils de Dieu et véritablement Dieu, rédempteur des hommes et véritablement homme. De là ces mots qui lui échappent: *D'où est-elle venue, si ce n'est de l'enfer, cette horrible doctrine qui n'admet dans le Christ qu'une seule nature?* Et un peu plus

[1] S. Aug., *cont. Jul.*, l. 1. c. 6 ; *Id. op. imperf. cont. Jul.*, c. 7. [2] — *Conc. Eph.*, p. 117, edit. de 1671. — [3] S. Isid. Pelus., *ep.* 156. S. Nil, *ep.* 279, l. 3, et *ep.* 261, liv. 2. — [4] Tillemont, t. 11, p. 341, 342; Dupin, Biblioth. eccl., V[e] siècle, 1[re] part. p. 122 et suiv. — [5] Montfaucon, Stilting, Lequien, D. Çellier, etc.

bas : *Fuyons, repoussons ceux qui osent dire qu'après l'union du Verbe et de l'homme il n'y a, par l'effet du prodige, qu'une seule nature.* Quels que fussent les enseignements d'Apollinaire, ce n'est pas lui que l'on réfute, ce n'est pas lui qui occupe la pensée de l'auteur ; l'attaque contre cet hérésiarque n'est qu'une feinte pour frapper sur Eutychès avec le poids de l'antiquité et l'autorité d'un grand nom. Quelques mots empruntés visiblement au concile de Chalcédoine trahissent la supercherie, et, s'ils ne donnent pas la date précise de la lettre, autorisent du moins à penser qu'elle est postérieure à cette grande assemblée et n'a été écrite que quarante ans environ après la mort de notre Saint. Qu'importe, après cela, qu'elle lui soit attribuée par saint Jean de Damas, par Nicéphore de Constantinople et quelques Grecs plus modernes ? Si elle était, je ne dis pas de Chrysostome, mais de son temps, le concile de Chalcédoine ne l'eût point passée sous silence ; Théodoret, Anastase le Sinaïte, Léonce de Byzance en eussent parlé, et certainement les anciens, les Nestoriens eux-mêmes, qui ont allégué contre les Monophysites divers passages du saint docteur, n'eussent pas manqué de se prévaloir d'un document aussi explicite que celui-là.

Du reste, quel que soit l'auteur de cette lettre, quelque date qu'il faille lui donner, il est faux que la phrase citée par Pierre Martyr soit un démenti à la tradition catholique de la Transsubstantiation. Voici cette phrase : « Comme le pain, qui avant d'être *sanctifié* est appelé pain, et lorsque la grâce l'a sanctifié par la médiation du prêtre, est délivré du nom de pain et trouvé digne d'être appelé le corps du Seigneur, quoique la nature du pain soit restée en lui ; — et nous annonçons, non pas deux corps, mais un seul corps du Fils : — ainsi, la nature divine s'unissant au corps, l'union des deux constitue un seul Fils, une seule personne, non pas en une seule nature cependant, mais en deux natures parfaites, sans confusion comme sans division ».

Ainsi, s'écrient Martyr et les siens, aux termes de ce document, après la consécration eucharistique, le pain conserve la nature du pain. Donc, l'auteur de ce document ne connaissait pas la Transsubstantiation ; le siècle dont il exprime la foi ne la connaissait pas : c'est un dogme nouveau. Mais, reprennent les Calvinistes, le passage dont vous argumentez a une portée bien plus grande : il affirme formellement que dans l'Eucharistie il s'agit de mots et pas d'autre chose. Ce qu'on appelait pain avant la consécration, s'appelle corps du Seigneur après être consacré : voilà tout. Donc, ni celui qui écrivit la lettre à Césarius, ni l'époque dont il est le témoin, n'ont cru à la *présence réelle*. C'est une invention des temps moins anciens.

Observons d'abord que l'écrivain, quel qu'il soit, auquel on doit cette épître trop célèbre, aurait pu s'exprimer improprement sur la Transsubstantiation ou la présence réelle, en présenter l'enseignement sous un point de vue différent du nôtre et nier même la vérité, cela ne prouverait rien quant à la foi de l'Eglise, si d'ailleurs d'autres documents nombreux, irréfragables, explicites, attestent clairement et formellement qu'à cette époque et avant cette époque l'Eglise croyait et professait le double dogme de la présence réelle et de la Transsubstantiation. Qu'est-ce que le témoignage isolé d'un docteur, connu ou inconnu, en présence du concert imposant des témoignages de tous les docteurs ? Que prouve son dire, s'il est en opposition avec tous les autres, sinon qu'il a mal parlé, qu'il a mal compris, qu'il s'est trompé ? Rien de plus. D'ailleurs, examinons le texte. L'auteur de la lettre à Césarius établit une comparaison entre l'Incarnation et l'Eucharistie. De même, dit-il, qu'il y a deux natures dans l'Eucharistie, bien qu'il n'y ait qu'un seul corps, celui du Seigneur ; ainsi, dans le Verbe incarné, la nature humaine et la nature divine subsistent toujours, quoique dans une seule personne, celle de Jésus-Christ. Mais si Jésus-Christ n'est pas réellement dans l'Eucharistie, ou si sa présence n'y est que nominale, où sont donc les deux natures qui constituent le sacrement, et que signifie cette comparaison ridicule entre l'Incarnation et l'Eucharistie ? Il faudrait dire que le pieux écrivain n'a vu dans l'Incarnation comme dans l'Eucharistie qu'une question de noms, une pure fiction. Personne ne le dira : chaque mot de la lettre démontre le contraire.

Du moins, poursuit-on, le langage de cette lettre exclut positivement la Transsubstantiation. Quoi ! répondent les Catholiques, la lettre nie la Transsubstantiation, et elle prétend qu'il y a dans l'Eucharistie, non pas deux corps, mais un seul corps, celui du Fils de Dieu ! Mais si le pain demeure entièrement pain, s'il

n'est pas changé au corps du Seigneur, il y a donc sous le symbole de l Eucharistie deux corps, et non plus un seul, le corps du Christ et le corps du pain. L'auteur de la lettre est en opposition avec lui-même : il argumente contre sa thèse ; il ne sait pas ce qu'il dit.

Il est vrai qu'il déclare en propres termes que la *nature du pain* subsiste dans le sacrement. J'avoue que ces paroles ont besoin d'explication. Pour en saisir le sens véritable, il faut se rappeler que le P. Harduin et d'autres[1] ont surabondamment démontré, que les Pères grecs et latins, Chrysostome en particulier, ont appelé *nature d'une chose* l'ensemble des propriétés qui caractérisent cette chose, ce qui la fait apparaître à la pensée ou tomber sous les sens. Quand donc l'auteur en question dit que, la nature du pain subsistant toujours, le pain sanctifié et le corps du Christ ne sont qu'un seul corps, il entend par nature du pain les propriétés apparentes du pain, ce qui constitue le phénomène du pain : la couleur, la figure, le goût. On comprend, en effet, que le pain étant changé, quant à la substance, au corps du Seigneur, il n'y ait dans l'Eucharistie que ce corps adoré, bien que la nature du pain, c'est-à-dire les propriétés du pain, s'y montre encore. Mais changez la supposition : faites dire à notre écrivain que le pain eucharistique est toujours réellement et substantiellement du pain, son langage n'a plus de sens : il déraisonne. La preuve, du reste, qu'il doit être ainsi entendu, c'est que la pensée que nous lui prêtons, d'après la texture de son discours, a toujours été la pensée de l'Eglise grecque : témoin, entre autres, Jean Damascène, qui a connu cette lettre et nous en a conservé des fragments. De même, dit-il, que le pain par l'action de manger, le vin et l'eau par l'action de boire, sont naturellement changés au corps et au sang de la personne qui boit et mange, et ne font pas un corps différent de celui qu'elle avait ; ainsi, le pain préparé sur la *prothèse,* le vin et l'eau par l'invocation et l'effusion du Saint-Esprit, sont surnaturellement changés au corps et au sang du Christ, et ne font pas deux choses distinctes, mais une seule et même chose[2] ».

Certainement, et nous n'hésitons pas à l'affirmer de nouveau, la lettre à Césarius n'est pas l'œuvre de Chrysostome. Ce style obscur et alambiqué, cette discussion subtile, tortueuse, quelquefois inintelligible, ces locutions inconnues à l'évêque de Constantinople, ne permettent pas d'attribuer une telle production à un homme dont la parole est si ferme, la méthode si simple, la discussion si lumineuse. Mais si, par impossible, il était reconnu qu'elle est de lui, à quoi faudrait-il recourir pour en déterminer le sens, si ce n'est à d'autres œuvres du saint docteur plus claires et incontestablement authentiques? Or, y a-t-il quelqu'un, parmi les anciens et les modernes, qui ait parlé de l'Eucharistie avec plus de clarté, de précision et de force que Chrysostome ? Nous avons cité de remarquables passages, où il exprime avec une éloquence digne du sujet, sa foi ardente et profonde au dogme *générateur de la piété*, au sacrement auguste d'où s'épanchent à flots divins la charité et ses merveilles, d'où jaillit la flamme vitale du Catholicisme. Qu'il nous soit permis d'en mettre un ou deux de plus sous les yeux du lecteur.

« Obéissons à Dieu en toutes choses, disait le pieux orateur aux chrétiens d'Antioche ; ne le contredisons pas, même quand ce qu'il dit paraît contraire à notre intelligence et à notre raison. Que son autorité prévale et sur l'une et sur l'autre. Ainsi, dans les saints mystères, ne regardons pas ce qui s'offre à nos yeux, mais que la parole divine soit présente à notre esprit, car cette parole ne peut tromper ; nos sens, au contraire, sont sujets à l'erreur. Puis donc que le Verbe a dit : *Ceci est mon corps*, soumettons-nous, croyons, et contemplons avec les yeux de l'âme le corps d'un Dieu..... Combien qui disent : Je voudrais voir le visage, les traits, les vêtements de Jésus-Christ ! Eh bien ! le voilà lui-même ! Tu le vois, tu le touches, tu le manges !..... Songe à Judas et aux ingrats qui le crucifièrent, et ne profane pas toi-même le corps et le sang du Seigneur ! Ces malheureux lui firent souffrir la mort ; et toi, tu le reçois dans une âme impure, après avoir été comblé par lui de tant de biens ! Car, non content de se faire homme, de subir tant d'ignominies, il a voulu encore se mêler et s'unir à toi ; à ce point que tu deviens un même corps avec lui, *non-seulement par la foi,* mais effectivement et dans la réalité même[1]... »

Ailleurs, dans son commentaire sur les *Proverbes de Salomon*, dont le cardinal Maï a dé-

[1] Boubat, Théolog., t. 6, p. 385 ; Nat. Alex., Hist. eccl., t. 6, p. 925 ; et surtout, perpétuité de la Foi, t. 13, p. 272 et 287. — [2] Joan. Damas., *de Fid. orthodox.*, l. 4, p. 270.

[1] Chrys., sur S. Math., *Hom.* 82, n. 4.

couvert et publié de précieux fragments, à propos des *mains qui répandent le sang du juste*[1], le saint docteur s'écrie : « Ceux-là sont coupables de ce crime qui boivent le sang du Seigneur, avec une conscience souillée par des actes honteux[2] ». Faut-il citer encore les paroles suivantes : « Ce n'est pas l'homme qui fait que le pain et le vin présentés sur l'autel deviennent le corps et le sang du Christ ; c'est le Christ lui-même qui pour nous a été crucifié. Le prêtre accomplit une figure quand debout il prononce les saintes paroles : ce qui est réel ici, c'est la vertu, c'est la grâce de Dieu. *Ceci est mon corps,* dit-il : cette parole transforme le pain et le vin. Et de même que celle-ci : *Croissez et multipliez et remplissez la terre*, prononcée une seule fois, a donné à la nature humaine une vertu de propagation qui se perpétue dans tous les siècles ; ainsi la parole du Christ, depuis le jour où elle est sortie de sa bouche jusqu'à celui-ci et jusqu'à son dernier avénement, opère dans les églises et sur chaque autel un sacrifice parfait[3] ».

Qu'importe, après de telles affirmations, la lettre à Césarius? Elle n'est pas de notre Saint ; ou, si elle est de lui, elle ne peut être défavorable au dogme adoré de la piété. Les plus sincères, parmi les docteurs du Protestantisme, l'ont reconnu. *Chrysostome*, disent les centuriateurs de Magdebourg, *semble confirmer la Transsubstantiation*[4]. Ses écrits, de l'aveu de quelques autres, renfermant de nombreux passages qui fournissent contre eux des objections tres-plausibles et spécieuses. *Tant l'éloquence de Chrysostome*, ajoutent-ils, *l'a emporté, comme un torrent, à se servir de certaines façons de parler qui ont servi à la postérité de pierre d'achoppement et de scandale, et donné grand accroissement à la naissance de l'erreur qui est aujourd'hui venue à son comble*[5] ! Ainsi, c'est l'école protestante elle-même qui l'établit : loin qu'on puisse reprocher au saint docteur un mot contraire à la Transsubstantiation ou à la présence réelle, c'est lui qui aurait donné plus *d'accroissement* à ce double dogme, s'il n'eût été tout d'abord la foi de l'Eglise catholique ; et nous aimons à le redire, ce n'est pas sans raison que celle-ci a toujours regardé ce Père comme particulièrement suscité de Dieu pour affirmer la vérité et relever la sainteté de l'Eucharistie d'une manière tout extraordinaire et plus éclatante que tous les autres Pères de l'Eglise grecque[1].

Dans une si grande masse d'ouvrages, la plupart oratoires, et quelques-uns publiés après la mort de l'auteur ou sans être revus par lui, serait-il étonnant qu'on eût à signaler çà et là quelques expressions incorrectes, inexactes, à propos de choses qui demandent la plus grande précision de langage? Saint Augustin n'a-t-il pas écrit ses deux livres des *Rétractations*, et trouvé dans ses œuvres à censurer et à corriger? Si le grand évêque de Constantinople avait eu le loisir de revoir les siennes et de les passer au creuset, à coup sûr il eut retranché, en les blâmant sévèrement, ces paroles malsonnantes et profondément regrettables où[2] il prête une pensée de vaine gloire à la femme bénie, *pleine de grâce*, dont le docteur d'Hippone ne veut pas, *pour l'honneur même de Dieu*, *qu'il soit question en aucune manière quand il s'agit de péché.* Mais l'ensemble de ses travaux est un des plus beaux monuments de la foi catholique, un des plus riches trésors de la pure doctrine, et, nous nous plaisons à le rappeler de nouveau, l'Eglise romaine n'a pas hésité à dire de lui, dans l'office consacré à sa mémoire : « qu'il n'est « personne qui n'admire la multitude, la piété, « la splendeur de ses discours et de ses autres « écrits, sa manière d'interpréter les Livres « Saints et d'en exposer le sens, et ne le trouve « digne de la faveur que l'apôtre Paul, objet de « sa plus profonde vénération, aurait paru lui « accorder, en lui dictant beaucoup de choses « pendant qu'il prêchait ou qu'il écrivait ». Les siècles, d'ailleurs, ont ratifié ces belles paroles adressées par Cassien au clergé de Constantinople : « Souvenez-vous de vos anciens maîtres et pontifes, de Grégoire illustre dans tout l'univers,... de Jean admirable par sa foi et par sa pureté, de ce Jean qui, semblable à l'Evangéliste, et lui aussi disciple et apôtre de Jésus, passa toute sa vie sur la poitrine et dans l'amour du Seigneur. Souvenez-vous de lui, suivez-le ; pensez à sa pureté, à sa foi, à sa doctrine, à sa sainteté ; souvenez-vous toujours de votre docteur, de votre père nourricier, dans le

[1] Proverb., c. 6, v. 17. — [2] Patr. Bibl. nova (Maï), tome 6, p. 153, Migne. Patrol., t. 61, col. 617 — [3] Chrys., sur la Trah. de Judas, Hom. 1. — [4] Cent. 5, c. 4. — [5] Aubertin, de l'Eucharist., p. 257.

[1] Arnaud, t. 12, p. 20.

[2] Chrys., *Hom.* 44, sur S. Math. Il explique ces paroles du Sauveur : *Qui est ma mère? Qui sont mes frères?* (Math., c. 12, 46.) Il parlait ainsi, non qu'il rougît de sa mère, mais pour lui montrer que, sans l'observation des commandements de Dieu, sa glorieuse maternité ne lui servirait de rien ; car ce qu'elle fit là accusait chez elle le désir de paraître. [illegible] faire voir au peuple, comme ayant un empire sur son fils.

sein et, pour ainsi dire, l'embrassement duquel vous avez grandi, qui fut votre maître commun à vous et à moi, dont nous sommes les élèves et les disciples. Lisez ses écrits, gardez son enseignement, faites revivre sa foi et sa vertu. S'il est difficile de monter aussi haut que lui, il sera du moins glorieux de marcher sur ses traces. Qu'il soit toujours devant vos yeux, qu'il soit toujours dans votre pensée[1].

[1] Cassien, *de Incarn.*, *lib.* 7, c. 31.

CHAPITRE TRENTE-TROISIÈME

Eudoxie. — La veuve Théognoste. — Callitrope. — Théodoric. — Coalition des ennemis de Chrysostome. — Acace de Bérée. Théophile. — Les *grands frères*. — Chassés du désert, ils vont à Constantinople. — Accueil qu'ils reçoivent de Chrysostome.

Le lecteur n'a pas oublié ces nobles paroles de Chrysostome : « Etre enchaîné pour Jésus-Christ est plus beau que d'être apôtre, que d'être docteur, que d'être évangéliste.... Si j'avais à opter, j'aimerais mieux souffrir pour Jésus-Christ que d'être glorifié par lui. Souffrir pour Jésus-Christ, c'est une gloire qui surpasse tout. Ce que j'envie de saint Paul, c'est moins son ravissement au paradis que son cachot, moins les grandes lumières qui lui furent communiquées que ses fers et ses souffrances ! »

La Providence avait pris au mot son élu. Elle lui tenait en réserve une part de douleurs digne de sa grande âme. L'heure des épreuves sonnait ; et lui aussi, il allait passer au creuset des Saints, *compléter dans sa chair*, suivant le mot de l'Apôtre, *la divine passion du Sauveur;* il allait savourer, au gré de ses vœux, les outrages, les calomnies, la persécution, boire à longs traits au calice de Jésus-Christ, désaltérer enfin cette soif sublime de souffrir qui le consumait. « Qui me donnera, s'écriait-il au milieu du peuple d'Antioche, qui me donnera de voir la chaîne de Paul, de la baiser, de la vénérer ! » Et maintenant, exaucé au-delà peut-être de son espoir, il allait, non la voir et la baiser, cette chaîne de l'Apôtre, mais la porter et dire en vérité : « J'ai saisi la chaîne de Paul, personne ne me l'arrachera ; cette chaîne, c'est l'amour de Jésus-Christ, et *ni la mort ni la vie, ni les principautés ni les puissances, ni tout ce qu'il y a de plus haut ou de plus profond, ni la violence ni aucune créature, ne pourront nous séparer de l'amour de Dieu, en Jésus-Christ Seigneur* ».

La fermeté nécessaire d'une grande administration en lutte avec les passions et les abus, les réformes entreprises d'une main courageuse au sein d'un clergé déchu, les justes sévérités déployées à Ephèse et ailleurs contre l'intrusion et la simonie, l'austérité d'une vie apostolique contrastant avec la tenue d'une foule de prélats plus courtisans que pontifes, ses fréquentes objurgations, ses anathèmes contre l'orgueil, l'égoïsme, les vices insolents des patriciens et des parvenus, ses pressantes sollicitations en faveur des pauvres, sa popularité croissante, l'éclat de son talent, l'élévation de son caractère, la grandeur de sa renommée, son zèle pour la dignité et l'indépendance spirituelle du sacerdoce, ses sages remontrances à l'empereur, son invincible résistance aux empiétements d'une cour aussi ambitieuse qu'incapable, aussi tyrannique que lâche, poussée par son mauvais génie à envahir sans cesse le sanctuaire, comme elle envahissait les fortunes privées, tout cela avait suscité et suscitait tous les jours contre Jean des jalousies, des dépits, des colères qui devaient bientôt se condenser en orage. Une haine commune devint l'âme et le nœud d'une coalition formidable. On y comptait les moines corrompus, les prêtres indignes, les évêques jaloux, les dames dont le saint pasteur avait blâmé les folies, les courtisans dont il gênait les déprédations et les vices, les Anoméens, les Novatiens, les dissidents qu'il écrasait par la triple autorité de la doctrine, du génie et de la vertu, Acace de Bérée, Sévérien de Gabales, Théophile d'Alexandrie, Eudoxie surtout et par elle Arcadius, le plus faible et le plus entêté des hommes.

Depuis la chute d'Eutrope et plus encore depuis que le glaive des Huns avait abattu la tête de Gaïnas, Eudoxie tenait l'empereur sous une

domination d'autant plus absolue qu'elle avait été plus longtemps convoitée. La nature, qui avait traité en marâtre le pauvre fils de Théodose, s'était montrée d'une rare complaisance pour la fille de Bauton. Elle lui avait prodigué l'esprit, la grâce, la beauté, tous les attraits et toutes les séductions de la femme. Arcadius vit son portrait et en fut épris. Eutrope fit le reste. Il se servit habilement de la passion allumée par ses soins dans le cœur du prince pour perdre Rufin et se poser lui-même, comme l'homme indispensable, à côté de ce trône où il faisait asseoir Eudoxie. La jeune Gauloise, arrivée d'un seul bond au faîte de la grandeur, trouva au-dessus d'elle, entre le sceptre de son mari et sa propre ambition, la main souillée qui avait été l'instrument de sa prodigieuse fortune; elle frémit et s'indigna. Mais, aussi astucieuse que fière elle dissimula son dépit et parut se résigner au rôle secondaire dans lequel l'eunuque favori prétendait la contenir. Elle affecta même pour l'auteur de son élévation une reconnaissance empressée, jusqu'au jour où, se dressant comme une vipère sous le pied qui l'écrase, elle put atteindre d'une blessure mortelle le honteux protecteur qu'elle détestait. Elle rampa par orgueil; sa haine fit sa souplesse. Implacable et patiente dans sa vengeance, elle attendait, embusquée dans ses perfides attraits, que l'occasion lui livrât sa proie. L'avarice partageait son cœur avec l'ambition; on reconnaissait l'élève d'Eutrope. Il n'y avait pas d'odieuse exaction, de vente infâme qui lui coûtât pour grossir le royal pécule sur lequel elle payait le coupable dévouement de ses eunuques et des femmes perdues qui l'entouraient. C'était la concussion en diadème; elle eût vendu l'empereur et vendit plusieurs fois son nom. Gauloise par le sang, Grecque par le caractère, elle mêlait la ruse à la violence; chacun de ses sourires cachait une trahison. Elle remplit la cour de délateurs et trafiqua du crime de lèse-majesté. Toute terre qu'elle daignait visiter et dont elle goûtait les fruits appartenait à son domaine; tout héritage qu'elle convoitait était disputé aux héritiers légitimes réduits à la mendicité et devenait la propriété de la souveraine enrichie tous les jours des larmes et du désespoir de ses sujets[1]. Le peuple qui ne l'aimait pas se vengea peut-être sur l'honneur de la femme de la tyrannie de la reine; on accusa ses mœurs qui furent au moins très-légères, et l'on désignait tout haut le père des enfants qu'elle donnait à l'empereur. Il est certain qu'elle estimait peu son mari et qu'elle n'avait pas l'habitude de se contraindre beaucoup dans ses passions. On a dit à tort qu'elle était Arienne. Une piété princière couvrait, tant bien que mal, de ses fastueuses apparences les bassesses et les crimes de cette vie.

Une femme de cette espèce devait haïr Chrysostome, l'incorruptible ennemi des vices qu'elle adorait. Cette haine instinctive s'était accrue, à la chute d'Eutrope, par la noble fermeté du pontife à défendre les droits de l'Eglise et la tête d'un malheureux; elle s'était envenimée plus tard par les services mêmes qu'on avait implorés et qu'il avait loyalement rendus, alors que Gaïnas menaçait la ville et l'empire. D'autres circonstances, où le courage calme du prêtre s'était rencontré face à face avec la poltronnerie de la cour où s'était dressé comme une barrière devant ses usurpations, revenaient sans cesse à l'esprit de l'altière princesse avec une amertume que ses adulateurs avaient soin d'aggraver par de perfides rapports. On lui représentait Jean comme un ennemi personnel qui saisissait toutes les occasions de la tourner en ridicule auprès du peuple. Les courtisans faisaient leur métier en calomniant la vertu, en trompant leurs maîtres; l'évêque poursuivait noblement sa sainte mission en censurant les vices. C'était un malheur, sans doute qu'Eudoxie personnifiât aux yeux de ses sujets l'avarice et l'orgueil, et qu'on ne pût tonner contre certains désordres sans que la malignité publique ne montrât du doigt l'impératrice abhorrée; mais parce que l'iniquité régnait audacieusement à la cour, la chaire devait-elle rester muette? Suffit-il au crime de mettre sur ses traits hideux un masque de pourpre pour imposer silence à la vérité et commander, au lieu du mépris, le respect? Parce qu'il étale avec plus d'orgueil ses scandales et ses orgies, parce qu'il verse de plus haut ses funestes poisons, le peuple doit-il rester sans enseignements, et faut-il que les gardiens naturels de la loi divine refoulent au fond de leur âme leur juste indignation, de peur de blesser, même par un faible cri de douleur, des oreilles enivrées de mensonges et de flatterie? Faut-il que le Christ désarmé, devenu courtisan, laisse tomber le fouet vengeur, et, au lieu d'anathèmes et de *væ*, n'ait plus que des hommages et

[1] [illegible]

des complaisances? Dans ses sorties les plus véhémentes, Chrysostome fut toujours ce qu'il devait être, l'interprète de l'Evangile, l'homme de Dieu, le pasteur dévoué des grands et des petits. Ses pensées, ses sentiments, ses colères ardentes mais toujours saintes, tous ses actes comme tous ses discours étaient dominés par quelque chose de supérieur qui remplissait son cœur et sa vie : la charité ; et lorsque Zozime le représente comme une espèce de démagogue occupé à soulever le peuple, il ne s'inspire que de sa haine de païen contre le pontife du Christ, et son assertion est une pure calomnie.

Ce qui est certain, c'est que les plaintes des familles dépouillées, les sanglots des victimes retentissaient en longs et douloureux échos dans l'âme de Jean, et qu'il eut à intervenir plus d'une fois auprès de l'auguste voleuse, à lui disputer ses rapines, à lui faire entendre la vérité. Un homme considérable de Constantinople, Théognoste, calomnié par les délateurs, fut condamné à l'exil, et l'on ordonna la confiscation de ses biens qui faisaient son seul crime. Il mourut en se rendant au lieu du bannissement. Protecteur né de la faiblesse et du malheur, l'évêque prit en main la cause d'une famille désespérée et chercha à la faire rentrer dans une partie de sa fortune ; mais la cour ne répondit à la demande du pasteur que par une injustice nouvelle. C'était le temps des vendanges. La veuve de Théognoste possédait une vigne aux environs de Constantinople ; le hasard fit, que dans une de ses promenades, l'impératrice entrât dans cette vigne ; elle en trouva le site délicieux et voulut la posséder. Alléguant une loi en vertu de laquelle il suffisait aux princes de mettre le pied sur une terre ou d'en goûter les fruits pour que cette terre leur appartînt moyennant indemnité au propriétaire, Eudoxie cueillit une grappe et déclara que la vigne faisait partie de son domaine. Chrysostome écrivit à l'usurpatrice une lettre que nous avons encore, supplia, protesta, parla de Naboth et de Jésabel ; prières et remontrances, tout fut inutile. Le pontife indigné crut devoir frapper un grand coup. Un jour de fête, comme l'épouse d'Arcadius se présentait aux portes de la grande église pour assister à la synaxe, Jean, debout sur le seuil sacré, nouvel Ambroise, arrêta l'hypocrite princesse et la conjura d'épargner à son âme un sacrilége et de s'éloigner. Mais il n'y avait rien de commun entre la grande âme de Théodose et l'implacable orgueil de sa bru. Eudoxie éclata en menaces, en injures, et se retira furieuse[1]. Cet événement fut à la haine de l'impératrice ce que la goutte d'eau est au vase trop plein : il la fit déborder. De ce jour, Eudoxie n'eut qu'une pensée : sa vengeance.

Des faits analogues durent se reproduire plusieurs fois. Georges rapporte que Paulacius, gouverneur d'Egypte, devait cinq cents écus d'or à la veuve Callitrope, qui le poursuivit en justice. La furie couronnée en fut instruite, et, se posant en médiatrice, elle tira du mauvais débiteur cent écus d'or, sur lesquels trente-six seulement furent donnés à la veuve. Celle-ci recourut à Chrysostome, dont les démarches pieusement obstinées mirent l'avare princesse hors d'elle-même. Et cependant le charitable pontife était obligé de revenir chaque jour à la charge pour arracher à la rapacité impériale de nouvelles victimes. Un riche patricien, Théodoric, voyant la cour acharnée à lui disputer sa fortune, invoqua l'appui du pasteur que les prières des opprimés ne trouvaient jamais insensible, mais qui cette fois ne put sauver le malheureux dont la perte était jurée qu'en lui conseillant de distribuer aux hospices tous ses biens. Le conseil fut suivi, et l'auguste spoliatrice frustrée de sa proie s'emporta jusqu'à accuser le noble et saint prélat d'avoir abusé de la confiance du patricien et de s'être emparé de ses richesses sous prétexte de charité[2].

Ces faits ne seraient pas suffisamment établis, que le caractère connu de la fille de Bauton, ses vices, ses rapines, son despotisme, ses crimes ne les rendent que trop croyables. Il était rare, dit Zozime, qu'un homme riche pût léguer ses biens à ses héritiers. Eudoxie, ses eunuques, ses femmes se les faisaient adjuger. Sous un tel régime, les honnêtes gens s'ennuyaient de vivre et souhaitaient de mourir.

A la vue de tant de corruptions, d'injustices, d'orgueil, de violence, Jean pouvait-il contenir sa douleur? Pouvait-il se taire, fermer les yeux, abandonner ses brebis à la dent du loup ? Il parla, il intervint, il se jeta entre les victimes et le bourreau. Eudoxie céda quelquefois, mais devint plus furieuse à chaque concession qu'on lui arrachait. La perte de Chrysostome fut résolue.

[1] Georg., *in vit. Sti.*; Leo imp., *in vit. Sti.*; Joann. Damasc., *orat. in Joan. Chrys*, n. 14 et 15 ; Baronius, *ad ann.* 401, § 56-60.; Bolland., *in vit. S. Porphyrii*, 26 *feb.*, p. 651 ; Galland. Veter. P. Bibl., t. 3, p. 214 ; voir aux *Pièces justificatives*. — [2] Georg., *loc. cit.*; Leo, *loc. cit.*; Baron., *loc. cit.*; voir aux *Pièces justificatives*.

Ce n'était pas chose aisée que d'atteindre, au faîte de l'estime publique, un homme comme celui-là. La haine avait besoin d'instruments habiles : elle les trouva dans le sanctuaire. Les principaux furent Séverien de Gabales, Acace de Bérée, Antiochus de Ptolémaïs, Cyrinus de Chalcédoine et Théophile d'Alexandrie.

Antiochus et Séverien sont déjà connus. Pontifes sans foi, hommes sans consistance et sans loyauté, aventuriers de la cour et de l'église, ils avaient passé leur vie à flairer la fortune sous le masque du dévouement. Zèle, vertu, parole, talent, tout était faux chez eux, excepté la bassesse du caractère et la vénalité de l'âme. Une certaine connaissance des Ecritures et quelque peu de rhétorique leur avaient fait dans la Syrie, leur pays natal, une réputation d'éloquence, laquelle habilement exploitée les conduisit à l'épiscopat, sans autre vocation que la vaine gloire, sans autre vue que l'intérêt. Mais Ptolémaïs et Gabales parurent aux vaniteux et cupides déclamateurs de trop petits théâtres pour leur mérite ; ils laissèrent donc aux ministres subalternes le soin spirituel de leurs troupeaux, et prirent la route de Byzance pour s'y produire avec plus d'éclat et de fruit. Antiochus y vint le premier, sous l'administration de Nectaire ; et comme il parlait assez bien, qu'il était du goût de la cour, il tira parti de la faveur qu'il obtenait, ramassa le plus d'argent qu'il put, et, satisfait de ces premiers bénéfices sur l'Evangile, s'en retourna chez lui écrire un long traité contre l'avarice. Ce succès, connu de Séverien, enflamma son émulation ; il rédigea avec soin quelques sermons ampoulés et sonores, et courut à Constantinople les débiter et s'enrichir. Son accent était dur, son style sec ; il plut moins que son rival. Mais adroit, obséquieux, d'une rare souplesse d'esprit et de volonté, parlant avec une parfaite assurance la langue de la componction et du zèle, il gagna la confiance de Chrysostome pour la trahir indignement. Le chétif rhéteur poussa le délire de la vanité jusqu'à se mettre en tête de remplacer, sur la chaire de la seconde Rome, et dans l'admiration du peuple, le grand orateur qui lui permettait de paraître à sa tribune; et, avec une insigne déloyauté, il profita du moment où le pasteur, obligé de s'absenter, lui confiait l'instruction de son troupeau, pour calomnier son caractère et saper son autorité. Chrysostome le pardonna, mais le tint à distance. Il avait besoin, d'ailleurs, de surveiller les deux intrigants qui, sous le manteau d'évêque, après avoir déserté leurs diocèses, venaient porter le trouble dans le sien. Légers de propos, suspects de mœurs, avides d'argent, encourageant tous les mécontentements, dénigrant toutes les vertus, courtisans des riches, parasites de leurs tables, flatteurs de leurs vices, ils étaient la pierre d'achoppement du clergé et la douleur du pontife. On surprenait leur main dans tous les tripotages du palais et de la sacristie. A force d'adulations, à force de bassesses, ils s'étaient insinués dans la faveur d'Eudoxie et figuraient habituellement dans ses antichambres, entre ses femmes et ses eunuques. Prêtres avilis, apôtres mercenaires, apostats de l'honneur, ils haïssaient profondément l'homme éminent dont la renommée écrasait leur orgueil, dont les vertus confondaient leur vie, et ils étaient d'autant plus empressés à servir les colères de l'impératrice, qu'ils y trouvaient, avec la satisfaction de leur propre vengeance, une source féconde de lucre.

Acace de Bérée, qui partagea leur acharnement et leur félonie, jouissait d'une grande réputation de sagesse et de sainteté. Il avait assisté à plusieurs conciles et pris aux luttes religieuses du temps une part très-active. Vieillard octogénaire, son visage imposant, sa parole grave et douce, le recueillement répandu sur ses traits, la dignité de ses mœurs, une auréole d'orthodoxie et d'ascétisme autour de ses cheveux blancs lui assignaient, par la vénération des fidèles et de ses collègues, un rang éminent dans l'épiscopat. On le regardait comme un homme apostolique, et ses amis ne l'appelaient que le grand, l'illustre, le divin Acace. Jeune, il avait vécu, dans les montagnes d'Antioche, au milieu des anachorètes et des cénobites, émule de leurs immolations et de leurs vertus. Placé lui-même à la tête d'un monastère, il vit sa demeure saccagée et incendiée par les Ariens, et reçut à cette occasion une lettre flatteuse de saint Basile [1]. Plus tard, il fut député par les catholiques de Syrie vers le chef de l'Eglise, pour signaler au suprême gardien de la foi les nouveautés impies d'Apollinaire ; et, dans les conférences qui eurent lieu en présence du pape Damase, il défendit chaleureusement la vérité des deux natures contre les attaques de l'hérésie. Devenu évêque de Bérée, il porta sur la chaire pontificale les austères vertus de l'ascète ; et, comme pour défier les investigations

[1] S. Basil., *ep.* 200.

et les doutes, il tenait sa maison ouverte à tout le monde à toute heure du jour et de la nuit. Toutefois, sa piété ostentatrice semblait plus occupée du public que de Dieu.

Sur cinquante-huit ans d'épiscopat, il en passa près de vingt dans la disgrâce et hors de la communion de l'Eglise romaine. Réconcilié une première fois avec elle par le concile de Capoue, il eut le bonheur de prendre part à la consécration de Chrysostome, et reçut de lui la double mission de porter le décret de son élection au pape Sirice et d'implorer la réconciliation du Saint-Siége avec Flavien. Acace avait alors soixante-seize ans. Il s'attira facilement les sympathies du clergé romain, le plus bienveillant comme le plus digne du monde catholique, et ses efforts, qu'aidaient de leur côté saint Isidore d'Alexandrie et Démétrius, évêque de Pessinunte, furent couronnés de succès. Mais, par une de ces contradictions qui furent le malheur de sa longue vie, il ne tarda pas à troubler lui-même cette paix si péniblement rétablie, en introduisant sur la chaire d'Antioche, par une ordination clandestine, contrairement au vœu du peuple et aux saints canons [1], un homme odieux et vil, le déshonneur de l'épiscopat. Du reste, il connaissait peu ou il dédaignait singulièrement les règles antiques et vénérées du sacerdoce, puisque tout récemment encore il avait imposé les mains à un bigame [2].

Exclu pour la seconde fois de la communion de Rome, il persévéra dans le schisme jusqu'à l'année 314, où le pieux successeur de l'indigne Porphyre, en rétablissant dans les diptyques sacrés le nom de Chrysostome, rétablit aussi l'union si longtemps troublée entre l'Orient et l'Occident. Encore verrons-nous le cauteleux vieillard envoyer des protestations de repentir au pape Innocent, au moment même où il écrit à l'évêque Atticus en homme qui n'a pas le moindre regret de ses torts envers Jean : prêt à honorer sa mémoire devant ses amis s'ils étaient les plus forts, et à la conspuer devant ses adversaires s'ils venaient à prévaloir. Sa foi, d'abord si ardente et si ferme, se ressentit des tergiversations et de la duplicité de son caractère. D'une part, il encourageait le zèle de saint Cyrille ; de l'autre, il protégeait Nestorius et refusait de le condamner. On le vit s'associer aux résistances des Orientaux contre le saint évêque d'Alexandrie, et n'accepter qu'à la dernière extrémité les solennelles définitions du concile d'Ephèse [1]. Il mourut âgé de cent seize ans, emportant dans la tombe et laissant dans l'histoire une mémoire équivoque.

[1] Pallad., dial., c. 15. — [2] Théod., *ep.* 140; Tillem., t. 14, p. 225.

Pallade, qui l'avait vu à l'œuvre, le traite d'esprit déréglé et corrompu, de vieux séducteur occupé à poursuivre des éloges immérités, et n'ayant dans l'âme, au lieu de la chaleur de la foi, que l'ivresse de la passion [2]. Pallade est peut-être sévère, et cependant il est difficile de ne pas reconnaître que, sous des dehors de douceur et d'ascétisme auxquels son âge et sa physionomie donnaient du prestige, Acace cachait une vanité irascible, des rancunes implacables, une activité fébrile qui le poussait à s'imposer partout, l'infatuation de son importance, le besoin inquiet de primer, un caractère jaloux, une âme sans élévation qui ne reculait ni devant la déloyauté ni devant la calomnie pour venger un amour-propre blessé. Esprit faux, entêté, tombant facilement dans l'illusion et incapable de s'y arracher, mélange de ruse et d'emportement, de platitude et d'orgueil, obséquieux envers les forts, fier envers les faibles, adorateur du succès, il avait travaillé toute sa vie et presque réussi à donner au vice l'auréole de la vertu.

Son seul grief contre un collègue vénérable dont il allait demander la déposition et l'exil, c'était d'avoir reçu de lui une hospitalité qu'il trouvait inférieure à son importance. Il jura de perdre celui dont il se croyait négligé ; et, comme c'était de la table de Jean que l'austère ascète prétendait avoir à se plaindre, il quitta Byzance en disant à qui voulait l'entendre : Je vais préparer à votre évêque un plat de ma façon [3]. Dès ce moment, en effet, tout entier à cette triste pensée, il se lia avec les ennemis de Chrysostome, attisa les ressentiments de Théophile, et mit sa haine, son habileté, sa vieillesse au service d'Eudoxie et de ses fureurs.

Mais le principal instrument de l'implacable princesse, le porte-drapeau de la coalition, ce fut l'évêque d'Alexandrie, Théophile. La mémoire de cet homme a trouvé des éloges au sein même des conciles. Saint Protère et saint Jérôme en parlent avec respect. Vincent de Lérins le qualifie de prélat illustre par sa foi, sa science et sa vie. Saint Léon le compte, avec saint Athanase et saint Cyrille, parmi les plus excellents pasteurs qu'ait eus l'église fondée

[1] Cyrill. Alex., *ep.* 56 et 57 ; Tillem., *ib.*, p. 225. — [2] Pallad., dial., c. 9. — [3] Pallad., dial., c. 4.

par saint Marc. Plusieurs, parmi les Orientaux, ne l'appellent que saint Théophile [1]. D'autre part, des historiens de situation et d'autorité diverses le représentent comme un homme vain, jaloux, avare, vindicatif, qui déshonora par ses fautes et ses passions les hautes qualités qu'il avait reçues du ciel et la position éminente qu'il occupait dans l'Eglise. Ils le peignent sous des couleurs que nous voudrions pouvoir adoucir. Hâtons-nous de le dire : il unissait le savoir au talent ; il avait l'esprit délié, la parole facile, un coup d'œil pénétrant qui jugeait un homme d'un seul regard, dans le caractère un mélange de souplesse et de vigueur, avec une étonnante mobilité d'opinion une ténacité de vouloir capable d'exécuter de grandes choses, des connaissances assez étendues en philosophie, en mathématiques, dans toutes les sciences de son temps et surtout dans celle des Livres Sacrés. Saint Jérôme loue son éloquence [2]; et, en effet, il ne déplaisait pas comme orateur, mais ce qui reste de ses œuvres atteste un écrivain obscur, guindé, lourd, sans goût. On n'a accusé ni ses mœurs ni son orthodoxie, bien qu'il eût un instant incliné vers l'Origénisme et traité d'hérétique saint Epiphane [3]. Il dut une partie de sa célébrité à son cycle pascal, travail méritoire pour l'époque, et au zèle qu'il déploya pour extirper de l'Egypte les derniers restes du polythéisme. Armé des édits de Théodose, il détruisit les temples fameux de Canope et d'Alexandrie. Le renversement du sanctuaire de Sérapis fit beaucoup de bruit. Mais c'est à tort qu'on reproche à Théophile d'avoir laissé incendier et piller la riche bibliothèque d'Alexandrie : cette accusation n'a pas plus de fondement que de vraisemblance [4].

Que dire des charges terribles qui pèsent sur sa mémoire? On l'accusa de simonie, de vol, de calomnie, de meurtre même. Nous éprouvons une invincible répugnance à admettre de pareilles accusations contre un homme si élevé dans le sacerdoce, qui défendit vaillamment l'orthodoxie, jouit de l'estime de saint Jérôme et d'autres personnages considérables, et que saint Cyrille, son neveu, ne cessa de vénérer et d'affectionner. N'oublions pas que le zèle par lui déployé contre l'idolâtrie expirante lui suscita des haines implacables, furieuses, dont les historiens païens se sont faits les complaisants échos. Les partisans d'Origène, qu'il eut à combattre et sur lesquels il s'acharna, ne durent pas ménager la réputation d'un homme qui s'était porté contre eux à de grandes violences. Enfin, les amis eux-mêmes de Chrysostome, injustement déposé, odieusement proscrit, et comme lui victimes du patriarche égyptien, quelque confiance qu'ils méritent, quelles que soient leur véracité et leur autorité, n'ont pu se défendre d'un peu d'émotion dans ce qu'ils disent de celui qui fut leur persécuteur le plus obstiné. Ces réserves faites, nous devons avouer qu'il y a contre Théophile une presque unanimité fâcheuse. Si l'on résume les diverses appréciations dont il fut l'objet, il faut dire qu'il était orgueilleux, emporté, plein de rancune, mobile et opiniâtre à la fois, ami du bruit et de l'éclat, et de l'or peut-être encore plus que de l'éclat. Esprit fin, subtil, présomptueux, il mûrissait peu ses pensées ; mais adoptées de prime-abord, il en poursuivait le triomphe à travers tous les obstacles et par tous les moyens[1]. Agissant plutôt d'après la direction de ses passions que d'après des principes fermes, sa conduite était pleine de contradictions, et lui valut, malgré l'entêtement dont il faisait preuve quelquefois, le surnom de *Versatile* [2]. Avide d'influence, actif, infatigable, habile à conduire une intrigue, dévoré du besoin de faire et de dominer, il avait à la cour des agents et des espions chargés de le tenir au courant de tout et d'obtenir, même à prix d'argent, qu'on donnât pour officiers à l'Egypte des hommes qu'il pût manier à son gré [3]. Son zèle pour le progrès de la foi, sincère, mais trop bruyant peut-être, manqua souvent de modestie et de charité. La passion de l'argent dominait chez lui les autres passions : on l'accusa, à tort sans doute, de vendre les dignités de l'Eglise [4]. Il semble que cette fatale cupidité lui ait fait faire des bassesses. On le vit, après s'être prosterné aux pieds de femmes illustres dont il mendiait les largesses, devenir leur persécuteur dès qu'il n'eut plus rien à attendre d'elles[5]. Complaisant des grands, l'opulence était à ses yeux un très-haut mérite ; aussi réservait-il tous ses courroux pour les faibles. Du désert de Nitrie, où il fut élevé au milieu des grands cénobites, il

[1] Tillem., t. 11, p. 495 ; S. Hier. *ep.* 99 ; Vinc. Lir., c. 42 ; S. Leo, *ep.* 77. — [2] S. Hier., *ep.* 31. — [3] Pallad., dial., c. 16 ; Socr., l. 6, c. 7 et 9. — [4] Gorini, Déf. de l'Egl., t. 1, p. 55.

[1] Sozom., l. 8, c. 12 ; Socr., l. 6, c. 9 ; Pallad., dial. — [2] Sozom., *ibid.* ; Socr., *ibid.* ; Pallad., *ibid.* ; Neand. Chrys., p. 24, 2e part. — [3] Pallad., *ibid.* — [4] Isid. Pelus., *ep.* 152 ; Socr., l. 6, c. 7, et *ultim.* ; Sozom., l. 8, c. 12 ; Pallad., *in* t. 13, Chrys., p. 54. — [5] Pallad., *ibid.*, p. 60.

avait apporté une grande renommée de savoir et de vertu qui lui ouvrit la route des honneurs ecclésiastiques; mais, gardien de la discipline sacrée, il se mit souvent au-dessus des lois, jusqu'à ériger de méchants bourgs en évêchés contrairement à la volonté des peuples et à ses propres décrets, jusqu'à introduire dans l'épiscopat des ignorants et des indignes[1]. Assis sur la chaire d'Athanase, il y déploya plus de faste que de grandeur. Le sublime lutteur de la foi, qui avait fait tête à la colère toute-puissante de quatre Césars, n'avait pour successeur qu'un de ces prélats serviles pour qui le sanctuaire n'est que le vestibule de la cour, toujours prêts à traîner Jésus dans les antichambres d'Hérode, pour acheter le sourire d'Hérode aux dépens de Jésus. Théophile, d'ailleurs, avait le goût des constructions et faisait bâtir des églises : il enrichit Alexandrie de plusieurs monuments religieux; mais il y dépensait, a-t-on dit, l'argent des pauvres, et sa magnificence, qui lui coûtait peu, épuisa le trésor de la charité. Au contraire, s'il fallait en croire les historiens polythéistes, la destruction des temples des dieux aurait grossi le sien. Le témoignage de saint Isidore de Peluse ne donne que trop de créance à ces tristes accusations. « L'Egypte, écrivait-il, est tombée dans son injustice ordinaire; elle a rejeté Moïse pour Pharaon ; elle a fouetté les faibles, écrasé les affligés, bâti des villes et privé les ouvriers de leur salaire : voilà ce qu'elle a fait sous la conduite d'un Théophile passionné pour les pierres, idolâtre de l'or, appuyé dans ses noirs desseins par ses quatre satellites, ou plutôt par les quatre complices de sa malheureuse apostasie[2] ». Le trait suivant, s'il est croyable, achèvera de le peindre. Maxime s'étant révolté contre Théodose, et l'issue de la guerre entre le chef et l'usurpateur de l'empire étant encore douteuse, Théophile envoya un prêtre à Rome avec des lettres de félicitation et des présents pour l'un et l'autre à la fois, afin d'être le premier aux pieds du vainqueur, quel qu'il fût[3]. Nous verrons que l'Eglise romaine lui retira sa communion et qu'il mourut sans l'avoir obtenue.

Tels étaient les meneurs principaux de la coalition contre Chrysostome. Autour d'eux se groupaient les simoniaques déposés à Ephèse, les prélats jaloux de la supériorité éclatante de leur collègue, une foule de plats valets de l'impératrice et d'hommes tarés de tous les ordres, et surtout les trois femmes dont nous avons déjà parlé, qui mirent en œuvre leur crédit, leurs séductions, toutes les ressources du génie de l'intrigue, pour perdre le plus vertueux des pontifes. Théophile, on s'en souvient, avait traversé de tous ses efforts l'élection de Jean au siége de Constantinople, soit qu'il y vît la prépondérance redoutée de l'école d'Antioche sur celle d'Alexandrie, soit qu'il ne pût pardonner à l'élu sa haute réputation, ou qu'il voulût écarter un concurrent redoutable d'influence, un obstacle à ses vues ambitieuses. Son orgueil ne se résigna pas sans douleur à consacrer lui-même celui dont il réprouvait l'élévation et craignait l'énergie. De là, dans son cœur un dépit étouffé, une profonde rancune qui devaient éclater à la première occasion. Cette occasion, le hautain et vindicatif prélat la trouva dans le pieux intérêt témoigné par Chrysostome à de pauvres moines chassés de Nitrie. Mais il faut reprendre les choses d'un peu plus haut.

Un prêtre octogénaire, Isidore, que saint Athanase avait appelé du désert pour l'élever au sacerdoce et à la dignité de *xénodoque*, gouvernait, sous ce titre, l'hôpital d'Alexandrie. Tout entier aux œuvres de miséricorde, austère pour lui seul, indulgent pour tous, il apportait dans son administration un dévouement admirable, et montrait au milieu de la bruyante métropole de l'Egypte la sainteté des plus fervents disciples de saint Antoine et de saint Pacôme. La paix de son âme respirait sur son front, souriait sur ses lèvres; il semblait vivre déjà de la vie des cieux; doux, affable, d'une charité si parfaite que les païens eux-mêmes le vénéraient. Les pauvres bénissaient en lui l'image vivante de la bonté divine. Versé dans la science des Ecritures, il passait souvent de l'étude des vérités révélées à la contemplation de Dieu, la vérité éternelle ; et, comme si déjà son âme impatiente d'amour eût pris possession du souverain bien, il restait de longues heures en extase et n'en sortait qu'en versant d'abondantes larmes. Quoi ! disait-il, je suis fait pour jouir de Dieu, et me voilà condamné à user de la nourriture des animaux, quand je n'ai faim que du pain des Anges ! — L'Eglise a inscrit son nom aux fastes des Saints.

Théophile avait professé d'abord une grande estime pour Isidore ; il l'envoya à Rome auprès du pape Damase avec une mission de confiance, et l'on se rappelle qu'à la mort de Nectaire il

[1] Synés., *ep.* 67 ; Tillem., t. 11, p. 451 ; Pall., *ibid.* — [2] S. Isid., l. 2, ep. 152. — [3] Socr., l. 6, c. 2 ; Sozom., l. 8, c. 2.

travailla de son mieux à le faire monter sur le siége de Constantinople. Ne voulait-il qu'échapper à l'espèce de gène que lui causait une vertu comme celle-là, toujours présente à ses côtés pour lui reprocher ses emportements et son avarice? Songeait-il à se préparer une plus grande influence à la cour, en plaçant près d'elle un prélat de son choix dont la pieuse simplicité et la vieillesse ne pourraient faire obstacle à ses desseins? Quoi qu'il en soit, ce fut le nom d'Isidore qu'il opposa à celui de Jean; malheureusement on a pu dire que cette candidature ne lui fut inspirée ni par le zèle des intérêts de l'Eglise, ni par l'affection qu'il semblait porter au saint prêtre. A cette affection hypocrite succéda bientôt une haine ardente: voici à quelle occasion.

Ami des pauvres, homme d'immolation et de charité, Isidore avait la confiance des personnes les plus pieuses de la cité, et l'une d'elles venait de lui donner mille pièces d'or, en lui faisant jurer par la table sainte qu'il en achèterait des vêtements pour les femmes indigentes, sans en parler à l'évêque Théophile. Evidemment on suspectait la probité de celuici; on craignait du moins qu'un argent destiné à une œuvre de bienfaisance ne fût détourné de son but pour être prodigué en constructions fastueuses. Ces détails, venus à la connaissance du patriarche, le blessèrent profondément; il résolut de se venger sur Isidore des insultes de l'opinion. Lui, pontife du Christ, successeur d'Athanase, il s'abaissa à un rôle infâme. En présence de son clergé réuni, il produisit contre l'humble directeur de l'hospice un mémoire contenant une accusation déshonorante, mémoire qu'il prétendit avoir oublié depuis dix-huit ans dans ses papiers, et il acheta quinze pièces d'or[1] un témoin pour le soutenir. Le saint vieillard répondit avec tant de calme et de présence d'esprit, qu'il confondit l'archevêque devant toute l'assemblée. Mais ce honteux échec ne fit qu'irriter le calomniateur, et il chassa de son Eglise le vénérable hospitalier. Isidore, en proie aux incessantes attaques de son terrible adversaire, s'éloigna de la ville et s'enfonça dans le désert de Nitrie, tout plein des souvenirs de sa jeunesse, pour y attendre dans le silence et la paix l'heure du Seigneur.

La montagne de Nitrie, entre la Lybie et la Basse-Egypte, à quarante milles d'Alexandrie, à dix milles de *Cellia*, la métropole des anachorètes, fut un des plus célèbres théâtres de la vie cénobitique. Là, comme dans une oasis de prière et de sainteté, vivaient cinq mille ascètes héritiers de l'esprit de saint Ammon, émules de ses vertus. Au milieu de leurs cellules, éparses par groupes et formant ensemble une cinquantaine de monastères, s'élevait une grande et belle église, dont trois palmiers formaient, pour ainsi dire, le parvis. Huit prêtres la desservaient; mais un seul, le plus ancien des huit, avait le droit d'offrir le sacrifice et de prendre la parole; les autres l'entouraient en silence. Les solitaires se rendaient à l'église le samedi et le dimanche; le reste de la semaine ils demeuraient dans leurs monastères, où chaque heure de travail était suivie d'une courte prière. Le soir venu, un chant pieux délassait les travailleurs, et l'hymne s'élançant de toutes les poitrines, de toutes les cellules à la fois, faisait vibrer le désert comme un temple dont la montagne était l'autel. La vie de ces hommes était un continuel renoncement à eux-mêmes, mais un renoncement que la piété rendait facile et aimable. Ils s'exerçaient surtout à rompre leur volonté, et portaient l'obéissance si loin, qu'ils n'auraient fait quoi que ce soit à l'insu du supérieur dont les ordres semblaient venir du ciel. Leurs repas se composaient de pain, de choux, de fromage et d'olives; quelques-uns touchaient à peine à cette nourriture légère, comme si déjà leur âme, victorieuse de toutes les lois de la nature, eût absorbé ou spiritualisé leur corps. Leur sommeil était court, et dès le lever du soleil chacun volait à son poste: les uns labouraient les champs, les autres cultivaient le jardin; ceux-ci tressaient des nattes, ceux-là copiaient des manuscrits, servaient les étrangers; tous savaient la Bible par cœur. Loin d'être un fardeau pour la contrée, ils en étaient la Providence, car non-seulement ils savaient arracher à un sol sauvage leur propre nourriture, mais avec les produits combinés de leurs privations et de leurs travaux, ils répandaient d'abondantes aumônes dans les villes voisines et la Lybie, exposée à de fréquentes disettes. L'hospitalité et la miséricorde étaient à la tête de leurs devoirs. Ils n'avaient de rigueurs et de blâmes que pour eux-mêmes. Quel que fût le visiteur qui leur arrivât, arien, idolâtre, manichéen, ils quittaient tout pour lui faire un accueil aimable, persuadés que la pénitence elle-même doit s'effacer devant la

[1] Sozom., l. 8, c. 12; Pallad., dial., p. 21, 22.

charité. Cette vie sobre, calme, occupée, écartait d'eux la plupart des maladies; la mort ne les surprenait jamais, ils la voyaient approcher avec joie et la saluaient d'un sourire de reconnaissance, comme la libératrice bénie qui venait briser leurs chaînes.

Dans ce moment, la grande famille était gouvernée par quatre hommes, fils du même père, auxquels leur taille élevée avait fait donner le nom de *grands frères*[1]. D'un âge avancé, d'une vie sainte entre les plus saints, ils avaient confessé la foi du Verbe et souffert pour elle sous le règne impie de Valens. On les regardait comme des prophètes et des thaumaturges: ils prédisaient l'avenir, ils guérissaient les malades en les touchant. Les démons tremblaient à leur voix; Théophile ne trembla pas.

Sa haine implacable poursuivant Isidore dans sa lointaine retraite, au milieu du silence et de l'oubli du désert, il ordonna aux grands frères de le chasser. Ceux-ci, hommes de charité avant tout, ne purent se résoudre à une telle dureté contre un homme dont ils avaient appris, dès leur jeunesse, à aimer le caractère, à vénérer la piété, et ils vinrent s'expliquer devant le patriarche. Chose à peine croyable, quoique bien attestée! Un homme si haut placé dans l'Eglise de Dieu n'accueillit les bons solitaires que par des injures et des violences, et s'oublia jusqu'à saisir au cou et frapper au visage l'un d'entre eux qu'il mit tout en sang[2]. Là ne s'arrêta pas sa vengeance.

En ce moment, de vives disputes troublaient la paix du désert. Théophile les envenima en y entrant, et s'en fit une arme contre ceux qu'il voulait détruire. Voici de quelle manière :

Parmi les moines qui peuplaient le grand désert de Scéthé, à quelques lieues de Nitrie, du côté de Memphis, il en était beaucoup dont la piété simple, l'esprit sans culture, prenant à la lettre les anthropologies de l'Ecriture, attribuaient à Dieu une forme humaine. Profondément imbus de leur grossière erreur, ils traitaient d'*Origénistes* ceux qui cherchaient à les désabuser. On raconte de Sérapion, l'un d'entre eux, que, ramené à la vérité, il ne pouvait s'en consoler et s'écriait en pleurant : Hélas ! ils m'ont pris mon Dieu; je ne sais plus ce que j'adore[1].

Gardien de la foi, Théophile avait solennellement combattu l'anthropomorphisme dans une de ses lettres pascales. On appelait ainsi celles que, depuis le concile de Nicée, le patriarche d'Alexandrie écrivait tous les ans, aussitôt après l'Epiphanie, aux métropolitains de l'Egypte, pour leur indiquer le jour de la Pâque.

La lettre, portée suivant l'usage dans les monastères, produisit une grande irritation dans ceux de Scéthé. L'immense majorité des solitaires la rejeta avec colère; et, l'abbé Paphnuce excepté, les prêtres qui présidaient aux églises du désert refusèrent d'en donner lecture aux réunions du dimanche. Théophile fut regardé comme un apostat de la doctrine; on parla de renoncer à sa communion, et les plus fanatiques, perdant la tête, coururent à Alexandrie porter des protestations et des menaces. Dans leur fureur, ils eussent mis l'évêque à mort, si sa présence d'esprit ne l'avait sauvé. Il aborda l'émeute d'un air souriant: Quand je vous vois, dit-il, je crois voir le visage de Dieu. Ce mot habile dissipa l'orage. Mais quelques moines plus revêches s'écrièrent: Si tu crois que Dieu a un visage comme nous, condamne donc les livres d'Origène; sinon tu seras traité comme un ennemi de Dieu. Théophile répondit : Je suis contre ces livres, et depuis longtemps j'ai le désir de les condamner.

Le patriarche ne disait pas vrai, car il avait incliné jusque-là vers Origène; et, malgré les instances de saint Epiphane et de saint Jérôme, il s'était refusé[2], lui évêque d'Alexandrie, à flétrir d'une condamnation le plus illustre nom de l'école d'Alexandrie. Mais dans ce moment il pensait aux grands frères dont l'estime pour Origène égalait l'aversion pour l'anthropomorphisme, et il voulut déchaîner le désert de Scéthé contre celui de Nitrie. Des hommes affidés parcouraient les monastères et les cellules, soufflant la discorde, et représentant comme des hérétiques et des impies les partisans de l'incorporéité divine. De scandaleuses altercations avaient succédé aux cantiques pieux; les moines les plus éclairés, les vrais ascètes, étaient de la part des autres l'objet de toute espèce d'avanies. Ce fut dans ces circonstances que Théophile lança sa lettre pascale de l'an 401. Il y dé-

[1] Soc., l. 6, c. 7. C'étaient Dioscore, Ammonius, Eusèbe et Euthyme. Ils avaient des sœurs qui partageaient leurs sentiments et vivaient en recluses dans un logement bâti à quelque distance de celui de leurs frères.

[2] Pallad., dial., c. 6; Sozom. (l. 8, c. 12) ajoute qu'il le fit jeter en prison. Socrate donne un autre motif aux colères de Théophile : le départ des deux frères qu'il avait appelés dans le clergé d'Alexandrie, et qui l'avaient quitté sous la pénible impression que leur causait la conduite de l'évêque. (Socr., l. 6, c. 7).

[1] Sulp. Sévèr., dial. I, c. 3. — [2] S. Hier., *ep.* 58 et 59, t. 4, 2e part., p. 597.

clare que Dieu a fait pour lui le même miracle que pour les trois jeunes hommes qui, placés dans une fournaise ardente, échappèrent à l'atteinte des flammes ; qu'il a traversé, lui aussi, les mêmes périls, sans y perdre ni ses cheveux ni ses vêtements, c'est-à-dire, sans que les doctrines funestes d'Origène et sa fausse science, auxquelles jamais il n'ajouta foi, aient pu lui ravir la moindre parcelle de vérité ; et, s'élevant avec une violence extrême contre les enseignements du docteur alexandrin qu'il trouve pleins d'erreurs, il le dévoue à la damnation éternelle, lui et tous ceux qui partagent ses pensées. « Qu'ils descendent vivants au fond de l'abîme, dit-il, qu'ils y voient avec eux leur maître en impiété, et qu'ils s'écrient : Et toi aussi, tu es pris avec nous ; ta gloire est tombée dans l'enfer !... Et quel enfer est assez profond pour de tels crimes ! Quel homme a porté si loin la révolte et la folie ? Qui a aimé les démons à ce point ? Qui a bu ainsi du vin de Sodome et s'est enivré de ses fureurs ? Quel imitateur de Jéroboam a dressé tant d'autels au mensonge ? Dathan et Abiron ont moins péché que lui, et ont dû l'accuser et le confondre au tribunal du Christ [1] ! »

Dans la pensée du patriarche, ce solennel et sévère anathème avait le double avantage de lui concilier saint Epiphane et saint Jérôme, et de livrer les grands solitaires de Nitrie à la haine fanatique des Anthropomorphites, pour qui le nom détesté d'Origène ne signifiait autre chose que la négation du Dieu adoré par leur pieuse ignorance. La patience des victimes trompant les espérances du persécuteur, il réunit à Alexandrie les évêques des villes voisines, et, dans un synode dont il fut l'âme et la parole, les grands frères, ou du moins trois d'entre eux réputés plus influents, furent condamnés comme hérétiques et magiciens sans avoir été entendus ni mandés [2]. Le concile prononça contre les livres d'Origène un nouvel anathème [3]. Mais l'accusation de magie portée contre Ammonius et les autres n'était qu'une calomnie absurde, et, quant à celle d'Origénisme, acceptée comme vraie par saint Jérôme et par Baronius, elle ne semble pas reposer sur un solide fondement. Quoi qu'il en soit, personne ne doute que Théophile eût autre chose en vue, en persécutant ces pauvres moines, que de confondre ceux qu'il croyait ses ennemis et d'assouvir sa vengeance. Rien ne l'arrêta pour arriver à ce but. Sa haine calculée ne se borna pas à prononcer une sentence plus ou moins injuste, à isoler ceux qu'il voulait perdre : il gagna cinq des cénobites de Nitrie : trois qu'il fit diacres, un quatrième qu'il éleva au sacerdoce, et le cinquième qu'il nomma évêque d'une bourgade érigée tout exprès en évêché ; et, s'étant assuré leur aveugle dévouement à ses desseins, il les décida à lui présenter une requête accusatrice, pleine de calomnies, contre Ammonius et ses frères. Muni de cette pièce, il court chez le préfet, implore son intervention en faveur de la discipline ébranlée par des moines séditieux, et fait décréter leur expulsion, à main armée s'il le faut, de la montagne et de l'Egypte. On assure que Théophile voulut présider à l'exécution de cet ordre. A la tête de quelques soldats, de ses propres valets gorgés de vin, d'une foule de misérables ramassés dans les rues et prêts à tout, d'une bande de moines anthropomorphites dont il enflamme le fanatisme et arme les mains, il se dirige vers Nitrie, insulte, chemin faisant, Dioscore, l'humble évêque d'Hermopolis et l'un des grands frères, le fait arracher de son trône et jeter hors de l'église, et, poursuivant sa route, il fond sur les monastères au milieu de la nuit, livre les cellules au pillage et à l'incendie, et brûle pêle-mêle les manuscrits précieux colligés par les cénobites, et les saints mystères gardés chez eux suivant l'usage du temps. Un enfant périt dans les flammes ; des meurtres furent commis. Les Grecs honorent comme des martyrs les victimes de ces fureurs. Ammonius, Eusèbe et Euthyme n'échappèrent à la mort qu'en se cachant au fond d'un puits [1]. De là, couverts de leurs peaux de mouton, ils s'enfuirent en Palestine, où, trois cents des leurs étant venus les joindre [2], ils s'établirent dans les environs de Scythopolis, à cinq lieues du Jourdain, dans un pays couvert de palmiers qui fournissaient la matière première de leur modeste industrie. Le reste des cénobites se dispersa en divers endroits : mais la sévérité des édits publiés contre eux et l'acharnement de leur ennemi ne leur permirent de se fixer nulle part. D'ailleurs, la persécution embrassa toute l'Egypte et s'etendit jusqu'à la Thébaïde. « C'é-

[1] Théoph. *Liber paschalis*, 2, dans S. Jérôme, B. B., t. 1, p. 707 et suiv. — [2] Pall., dial., c. 6. — S. Hier., *ep.* 87, t. 4, 2e part., p. [illegible] *ibid.*, *apol. advers. Rufin.*, l. 2, p. 417.

[1] Pallad., dial., c. 7, p. 33.

[2] Sozomène ne parle que de quatre-vingts ; Pallade élève leur nombre à trois cents.

tait chose désolante à voir, écrit un témoin oculaire, et la douleur que je ressentis ne me permit pas d'accepter l'hospitalité que m'offrait avec instance l'évêque d'Alexandrie; car, si ces malheureux avaient peut-être le tort de ne s'être pas soumis aux évêques à propos d'Origène, était-il permis à des évêques de frapper ainsi une foule d'hommes vénérables vivant pieusement sous la loi du Christ [1] ? »

Théophile n'était pas satisfait : sa haine vint atteindre les proscrits aux bords du Jourdain et leur disputer cette halte d'un jour. Il écrivit aux évêques de Palestine : « Vous ne deviez pas contre ma volonté recevoir de tels hommes. Puisque vous l'avez fait par ignorance, je vous pardonne; seulement, prenez garde, pour l'avenir, de ne les accueillir ni dans l'église ni ailleurs ». Les fugitifs, pour lesquels le désert lui-même se fermait, prirent le parti de s'en aller par mer à Constantinople, où les attiraient la haute réputation de Chrysostome et l'espoir de trouver quelque appui dans la justice de l'empereur. Avec eux étaient Isidore, accablé de douleur et d'années, Hiérax, vieillard admirable, ancien disciple de saint Antoine; Isaac, élève de saint Macaire, voué dès l'âge de sept ans à la virginité et à la vie érémitique, dont le seul regard imposait le respect et l'obéissance aux bêtes les plus féroces; un autre Hiérax, célèbre par sa sainteté entre les plus saints; un second Isaac, non moins vénérable, lequel, après avoir passé sa jeunesse auprès de saint Crône, gouvernait dans le désert de Cellia un monastère de deux cent dix religieux, homme de haute mortification et de charité, qui mêlait à son pain les cendres de l'encensoir quand il avait servi à l'autel, et dont on cite cette belle parole : Je ne suis jamais entré dans ma cellule ayant quelque chose sur le cœur contre un de mes frères, et n'ai jamais souffert qu'aucun autre entrât dans la sienne mécontent de moi [2].

Dès leur arrivée dans la ville impériale, les proscrits du désert se présentèrent à Chrysostome, lequel, voyant à ses pieds cinquante vieillards [3], vénérables par leurs cheveux blancs et la piété qui respirait sur leurs traits, fut ému jusqu'aux larmes. « Nous sommes accourus vers toi, lui dirent-ils, pour te supplier d'apporter quelque remède à nos maux, si tu le peux. Si tu crains, autant que tes collègues, le pape Théophile, il ne nous reste qu'à nous adresser à l'empereur et à faire publier, au grand déshonneur de l'Eglise, ce qui a été fait contre nous; mais si la dignité du sacerdoce te tient à cœur, daigne nous écouter, et persuade à notre ennemi qu'il nous permette de rentrer dans nos anciennes demeures, car nous n'avons péché ni contre la loi du Seigneur ni contre lui [1] ».

Jean, qui jugeait du cœur des autres par le sien, ne douta pas que la réconciliation de ces pieux vieillards avec leur évêque ne fût chose facile, et se chargea volontiers d'en être le médiateur. Il exhorta les solitaires à garder un silence absolu sur la cause de leur voyage, les consola de son mieux et les logea dans les bâtiments de Sainte-Anastasie, où de saintes femmes, Olympiade entre autres, furent chargées de pourvoir à leur subsistance, à laquelle d'ailleurs ils contribuaient eux-mêmes du travail de leurs mains. La situation de l'évêque de Constantinople était délicate. Il appela les clercs d'Alexandrie qui résidaient près de la cour pour veiller aux intérêts de leur chef, et s'enquit avec soin des proscrits de Nitrie. « Nous les connaissons, répondirent-ils, ils ont beaucoup souffert. Tu peux ne pas les recevoir à ta communion pour ne pas blesser le patriarche, mais les bien traiter d'ailleurs, comme il convient à un pontife du Christ ». Chrysostome goûta la sagesse de cet avis et s'y conforma. Sans admettre à la participation des saints mystères les victimes de Théophile, il les entoura de soins respectueux, leur permit de venir prier dans l'église, et écrivit à son collègue une lettre touchante, où, comme frère et comme fils, car Théophile l'avait consacré, il le supplie d'ouvrir des bras paternels à ces infortunés et de terminer leur misère.

Cette démarche, toute de conciliation et de charité, si conforme à l'esprit de l'Evangile, et qui sauvegardait d'ailleurs tous les droits, redoubla l'irritation du terrible égyptien. Ses vieilles préventions contre Jean, ses jalousies s'envenimèrent en haine furieuse. Dérober une proie certaine à sa colère impatiente de s'assouvir, était une trahison dont il jura de se venger. Il se plaignit hautement qu'au mépris des lois ecclésiastiques on donnât asile et protection à des Origénistes excommuniés, et au moyen des cinq intrigants dont il avait acheté les complaisances il fit parvenir à l'empereur

[1] Sulp. Sévèr., dial. I, c. 3. — [2] Pallad., c. 17, p. 62, 63; Hist. Lausiac., c. 8.
[3] Les principaux seuls se rendirent à Constantinople, les autres se dispersèrent en divers lieux.

[1] Pallad., dial., c. 7, p. 24.

une requête contre les grands frères ; requête dont il était l'auteur, et dans laquelle, respectés quant à la pureté de leurs mœurs trop éclatante pour ne pas défier la calomnie, les infortunés solitaires étaient traités d'hommes dangereux, imbus d'erreurs funestes et adonnés aux criminelles pratiques de la magie. Lui-même, dans une lettre écrite au commencement de 402, il les peint comme de lâches déserteurs du devoir, qui ont quitté la solitude qu'ils faisaient semblant d'aimer, pour aller de province en province assiéger les portes des riches, exciter la pitié des femmes, et inspirer à tout le monde par leurs mensonges la haine d'un pontife qu'ils ne haïssaient tant que parce qu'ils aimaient trop Origène. Ainsi, leur exil, leurs souffrances, la compassion qui s'y attachait, les violences mêmes de leur persécuteur, leur étaient imputées à crime, et les pauvres proscrits ne furent accueillis à la cour que par le dédain : les officiers, les serviteurs du palais se les montraient du doigt avec dégoût et les éconduisaient comme de misérables jongleurs.

Ils n'y tinrent plus, et, repoussant publiquement toute participation aux erreurs qu'on leur imputait, ils présentèrent à Chrysostome un mémoire explicatif dans lequel la conduite de Théophile était entièrement dévoilée. « Ils y entraient, dit Pallade, dans de tels détails sur sa tyrannie, sur ses violences et quelques autres points de sa vie, que nous n'osons les transcrire ici de peur de scandaliser les uns et de trouver les autres incrédules [1] ».

Jean refusa de recevoir ce mémoire ; mais il écrivit à son collègue : « Le désespoir emporte ces hommes jusqu'à t'accuser par écrit. Mande-moi ce que tu penses, car je ne puis les décider à s'éloigner d'ici ». Théophile répondit : « Tu n'ignores pas sans doute le décret de Nicée qui défend aux évêques de juger aucune cause hors de leur ressort. Si tu ne sais pas cela, apprends-le, et dispense-toi de recevoir aucune plainte contre moi. Si je dois être jugé par quelqu'un, c'est par les évêques de ma province, non par toi qui es à soixante-quinze jours de distance ».

Chrysostome comprit qu'il n'avait plus rien à voir dans une semblable querelle. Il garda par devers lui la lettre hautaine où l'Egyptien condamnait d'avance les attentats auxquels il allait se porter lui-même ; et après avoir donné quelques bons avis de modération et de charité tant aux victimes qu'aux envoyés de Théophile, il cessa de s'occuper d'une affaire où son intervention était plus nuisible qu'utile ».

[1] Pallad., dial., c. 7.

CHAPITRE TRENTE-QUATRIÈME.

Livres d'Origène. — Saint Epiphane. — Concile de Chypre. — Voyage de saint Epiphane à Constantinople. — Sagesse et charité de Chrysostome. — Saint Théotime. — Discours de Chrysostome à son peuple. — Entreprise de saint Epiphane. — Son départ. — Sa mort.

Cette sage abstention ne désarma pas Théophile : il est probable qu'il n'y crut pas. Le bruit courait que l'évêque de Constantinople avait admis aux saints mystères les moines condamnés, et qu'il les prenait hautement sous sa protection. Théophile se laissa tromper par ce bruit qui justifiait à ses yeux ses préventions contre Chrysostome, et dès ce moment il n'eut plus d'autre pensée que la vengeance. La question de l'Origénisme le servait à merveille : il avait là sous la main une machine de guerre toute prête, et il la fit jouer avec une rare habileté. Se posant aux yeux de l'épiscopat comme le plus ardent champion du dogme catholique, il écrivait lettres sur lettres pour demander à ses collègues la condamnation solennelle des livres d'Origène. Du fond de sa grotte, à Bethléem, Jérôme applaudissait aux efforts de Théophile. Cette grande âme, aussi loyale qu'impétueuse, incapable d'une arrière-pensée, ne la soupçonnait pas dans les autres. Dans le zèle tardif du patriarche alexandrin contre les erreurs de son école, il ne voyait qu'un triomphe nouveau de la vérité, et il en était heureux. « Le monde

entier, lui mande-t-il, est content de toi et te glorifie. Les peuples avec bonheur voient l'étendard de la croix déployé dans la métropole de l'Egypte et l'hérésie vaincue. Courage donc, courage! Tu viens de prouver que ton silence était sagesse et non complicité. Je parle librement à ta Révérence : je t'accusais d'être trop patient, mais je vois aujourd'hui que tu n'as suspendu le coup que pour le frapper avec plus de force[1] ».

De son côté, l'astucieux patriarche ne laissait pas tomber le pieux courroux du solitaire. « Des hommes pervers et furieux, lui écrivait-il, ont voulu semer et planter dans les monastères de Nitrie l'hérésie d'Origène; je les ai abattus sous la faulx du Prophète, car je me suis rappelé cet avis de Paul : *Reprends avec sévérité ceux qui pèchent.* Et toi aussi, hâte-toi de t'assurer une part de la récompense, en éclairant par tes discours ceux qui sont trompés[2] ». Il revenait là-dessus dans une seconde lettre : « Le moine Théodore, qui a vu tous les monastères de Nitrie, te dira comment, par l'expulsion des sectateurs d'Origène, j'ai rendu la paix à l'Eglise et rétabli la discipline du Seigneur. Et plaise au Ciel que, réfugiés dans vos contrées, ils y déposent le masque et ne cherchent plus à ruiner sourdement la vérité! Qu'on se souvienne de l'Ecriture : *Si quelqu'un vient à vous sans avoir la foi de l'Eglise, ne lui dites pas même : salut.* Bien que ce soit chose superflue de te parler ainsi, à toi qui peux ramener de l'erreur ceux qui s'égarent, cependant il n'y a pas de mal à éveiller l'attention des hommes éclairés et prudents[3] ».

Ces perfides paroles produisaient leur effet. Jérôme ne voyait plus que des hérétiques obstinés et des hypocrites dans les pauvres exilés de Nitrie; il s'élève contre eux avec sa véhémence ordinaire : « Ce qu'ils disent de bouche, s'écrie-t-il, ils le condamnent dans le cœur; et quand leurs blasphèmes connus du public leur attirent l'indignation de tous, ils disent avec une simplicité feinte qu'ils n'avaient pas compris les paroles du maître. Si vous leur présentez leurs propres écrits, leur langue nie ce que leur plume a tracé. Qu'est-il besoin d'assiéger la Propontide, de changer sans cesse de lieux, de courir toute la terre et de déchirer avec cette fureur un illustre pontife du Christ et ses disciples?... Pourquoi ces calomnies ramassées çà et là? Pourquoi attaquer dans la dignité de leur vie ceux dont vous ne pouvez attaquer la doctrine? Est-ce donc que vous n'êtes plus hérétiques, parce que sur votre affirmation on nous croirait pécheurs? N'aurez-vous plus votre bouche souillée d'impiété si vous montrez une cicatrice sur notre oreille? En quoi nos fautes absolvent-elles vos trahisons? Faut-il aimer votre peau d'éthiopien ou de léopard parce qu'il y aura sur la nôtre une tache[1]? »

Le grand docteur accompagnait ces paroles, adressées à ses amis de la ville éternelle, d'un envoi auquel il attache le plus grand prix : c'était la traduction d'une lettre pascale de Théophile, traduction qui lui avait coûté, dit-il, beaucoup de peine par la difficulté de faire passer dans une langue étrangère la beauté du texte original, admiré, selon lui, dans tout l'Orient. « Je vous enrichis de nouveau des produits de l'aurore, et pour la première fois je transmets véritablement à Rome les richesses d'Alexandrie. C'est maintenant qu'est accompli cet oracle prophétique : *L'autel du Seigneur s'élèvera au milieu de l'Egypte*[2]. Où le péché abonda la grâce a surabondé. Ceux qui ont défendu Jésus enfant contre les fureurs d'Hérode, le défendent, dans sa virilité, contre les blasphèmes de l'hérésie. Théophile chasse de l'univers celui que Démétrius chassa de la ville d'Alexandre. Où donc est-il maintenant ce serpent tortueux? Où est-elle cette vipère venimeuse? Qu'est devenue cette hérésie qui sifflait et aboyait impudemment par tout le monde, et nous présentait, le pape Théophile et moi, comme ses complices? La voilà écrasée par l'autorité, par l'éloquence d'un pontife, et, à la façon des esprits démoniaques, elle parle du fond de la terre. Priez donc le Seigneur, afin que ce qui a plu en grec ne déplaise pas en latin, et que la chaire de Pierre l'Apôtre confirme l'enseignement de la chaire de Marc l'Evangéliste[3] ».

Ces glorieux suffrages pouvaient suffire à la vanité de Théophile; ils ne suffisaient pas à sa haine. Il cherchait un auxiliaire placé plus haut dans la hiérarchie, et cependant assez facile à manier pour servir à la fois son zèle et ses vengeances, et atteindre du même coup l'évêque de Constantinople et les proscrits de Nitrie. Il osa songer à saint Epiphane, pour lequel il n'avait aucune sympathie et que tout

[1] S. Hier., t. 4, 2e part., p. 597, *epist.* 59. — [2] *Ibid.*, p. 598. — [3] *Ibid.*, p. 599.

[1] S. Hier., t. 4, *alter. part.*, p. 690, *epist.* 87. — [2] Isaïe, c. 19. — [3] S. Hier., *loc. cit.*

récemment encore il dépeignait au pape Sirice comme un brouillon, mais qui portait le nom le plus populaire de l'Orient et qui, d'ailleurs, ennemi déclaré de l'Origénisme, devait embrasser de toute l'ardeur de son âme, sans se douter du piége qu'on lui tendait, toute cause dont le programme serait la condamnation d'Origène. La longue vie de saint Epiphane, mêlée à toutes les grandes choses de la religion depuis Constantin, et couronnée d'une imposante auréole de science, de sainteté, de prodiges, lui donnait une autorité immense et que nulle autre ne pouvait balancer.

Né, vers 310, en Palestine, d'une famille israélite, élevé dans l'amour de la loi par un autre Gamaliel, il avait été arraché au judaïsme dès l'âge de seize ans, non par un coup de foudre comme saint Paul au chemin de Damas, mais sur la route d'Hébron et comme saint Justin par le spectacle touchant de l'abnégation et de la charité chrétiennes. A peine baptisé, il vendait ses biens, dotait sa sœur, distribuait aux indigents le reste de sa fortune, et, ne gardant qu'un peu d'or pour acheter des livres, il se jetait dans un monastère, sous l'humble cénobite dont la bienfaisance et les vertus l'avaient si profondément touché. Là, il rencontrait saint Hilarion, le grand ascète, et devenait le plus hardi de ses émules. Le maître avait versé sa flamme dans le cœur du disciple, et le jeune Epiphane égalait déjà les plus anciens du désert par l'ascétisme transcendant de sa vie et les dons surnaturels que Dieu lui prodiguait. A vingt ans il fondait lui-même un monastère, et, faisant marcher de pair le travail de l'intelligence et celui des mains, il se livrait à ces fortes études, à ces recherches savantes qui le mirent à même de rendre à l'orthodoxie d'éminents services. Une haute renommée de science et de vertu attirait dès lors à la porte de sa cellule de nombreux visiteurs. Les sages du paganisme venaient le consulter, et quelquefois au sortir de ces entretiens ils embrassaient l'Evangile. Epiphane cependant faillit trouver un écueil dans son amour pour la vérité; car les Gnostiques, dont il voulut connaître les livres et les symboles, l'entourèrent de séductions et d'enivrements auxquels il n'échappa, dit-il, que par une divine miséricorde. Le désir de la perfection et le mécontentement de lui-même le portèrent à quitter la Palestine pour aller visiter les solitudes célèbres, interroger les hommes de Dieu, recueillir de leur bouche les oracles de la sagesse. Il traversa Jérusalem, vénéra les saints lieux, se rendit à Alexandrie pour entendre Athanase, s'avança vers la Thébaïde, dont il brûlait de connaître les merveilles, passa de monastère en monastère jusqu'aux bords de l'Euphrate où d'illustres solitaires avaient établi leur demeure, et, de retour en Egypte, y vécut sept ans de la vie des anachorètes dans les parties les plus sauvages et les plus reculées du désert. Mais il eut beau se dérober aux regards des hommes, les évêques de la province connurent bientôt les sublimes vertus de cet étranger et parlèrent de lui confier un diocèse. Il le sut et s'enfuit. Après un séjour de quelques mois au monastère que gouvernait autrefois Hilarion, première école de sa jeunesse, il rentra dans celui qu'il avait fondé avant son départ pour l'Egypte, le trouva florissant et agrandi, et l'enrichit de nouveaux trésors d'édification rapportés de ses courses lointaines. Mais là aussi l'écho de sa renommée vint troubler son humilité. Il apprit que l'on songeait à lui pour l'épiscopat, et, sans attendre un instant de plus, il gagna le port de Césarée et s'embarqua pour l'île de Chypre, où il avait l'assurance de retrouver son ancien maître, Hilarion.

Le vieux solitaire, après bien des vicissitudes et des combats, sentait approcher l'heure désirée du repos éternel. Il s'était créé un asile suprême dans une haute vallée de l'île, au pied d'un rocher à pic, au fond d'un bois épais, près des ruines d'un temple antique où il entendait hurler et gémir jour et nuit les démons [1]. Ce fut là, dans cette retraite sauvage, où l'on ne pénétrait que par un sentier ténébreux, en rampant sur les genoux et les mains, que le maître accueillit son disciple. Ils passèrent quelques jours ensemble dans les nobles effusions d'une amitié sainte et dans la prière; après quoi, Epiphane ayant exprimé le désir de retourner dans son désert de Syrie pour y mourir loin des dignités de l'Eglise, dans les pratiques de la pénitence et l'oubli des hommes, l'anachorète de Chypre lui dit: Non, mon fils, c'est à Salamine qu'il faut aller, ta place est là, et ne résiste pas à mes paroles, car tu trouverais la tempête ». Le disciple essaya de résister et s'embarqua pour Ascalon; mais le navire qui le portait fut rejeté par les vents dans le port de Salamine, au moment où le synode de la province, réuni dans la ville,

[1] S. Hier., t. 4, part. 2, p. 89.

s'occupait de lui donner un pasteur. Les suffrages se portaient généralement sur un saint vieillard, évêque d'une pauvre bourgade; mais il luttait obstinément contre les pressantes instances de ses frères, et annonçait avec assurance que le ciel allait envoyer l'homme de son choix. Sur sa parole, les prélats sortent sur la place publique, rencontrent Epiphane qui arrivait, l'entourent, le conduisent à l'église, et lui imposent les mains. La prophétie d'Hilarion et ses vœux étaient accomplis.

Epiphane fit briller à la tête de son clergé les hautes vertus qu'il voulait enfouir dans la solitude; son épiscopat fut marqué surtout par l'abondance de ses charités. Père des malheureux, nul ne l'invoquait en vain. Il consacrait aux pauvres tous les revenus de son église, comme il leur avait abandonné tous ses biens. Une foule de Chrétiens fervents venaient en aide à sa prodigalité sainte, heureux de confier leurs aumônes à de telles mains. Sainte Olympiade était du nombre[1]. Du reste, quand les ressources lui manquaient, il y suppléait par un miracle[2]. Toute la contrée et les hérétiques eux-mêmes l'imploraient comme un autre Elie. Cette incessante sollicitude du pasteur et de l'ami des indigents ne lui faisait pas oublier ce qu'il devait à une charité plus vaste et plus haute. C'est pourquoi, cédant à l'impulsion de sa conscience autant qu'aux prières de ses disciples, il écrivit son *Anchorat*, pour indiquer l'ancre inébranlable où doit s'attacher le fidèle sur la mer orageuse des opinions humaines. Il y rend un hommage éclatant à la suprématie du siége de Saint Pierre sur toutes les églises du monde. Cet ouvrage fut bientôt suivi d'un autre, intitulé *Panarium* ou livre des antidotes, sinon plus utile, du moins plus célèbre, dans lequel, avec autant de vigueur d'esprit que d'érudition, il fait l'histoire des hérésies connues jusqu'alors. Parlant les langues hébraïque et syriaque aussi bien que la langue grecque, connaissant parfaitement l'égyptien et le latin, il lui semblait qu'il était suscité d'en-haut comme un apôtre universel pour faire pénétrer partout la lumière de Jésus-Christ. Il écrivit donc une grande lettre à l'église d'Arabie contre les mauvaises doctrines qui la déchiraient. Ces ouvrages et d'autres mettaient en lumière le savoir, l'orthodoxie et le zèle d'Epiphane. Son nom devenait chaque jour plus illustre, son autorité plus grande. Sa foi naïve et savante, nourrie au désert, sous le soleil de la Palestine et de l'Egypte, de contemplation, d'ascétisme et de fortes études, prompte à s'alarmer, ardente au combat, impitoyable à l'erreur; sa science variée et profonde; ses nombreux et lointains voyages; son langage vibrant, coloré, prophétique; sa vive imagination, qui éclate dans ses homélies plus semblables à des hymnes qu'à des discours; son âme noble, confiante, impétueuse, facile à se répandre, prodigue de charité, avide d'épreuves, toujours prête à l'immolation, faisaient d'Epiphane un homme à part. Solitaire, apôtre, pontife, docteur, thaumaturge, il remplissait toutes les imaginations, de Salamine à Alexandrie, de Rome à Jérusalem. Les démons fuyaient à sa voix; d'un mot il guérissait les malades, d'un mot il subjuguait les pécheurs. On s'estimait heureux de baiser ses pieds, d'emporter un fil de son vêtement; il ne marchait qu'à grand'peine à travers les flots de peuple qui le pressaient et le soulevaient. Les voyageurs illustres que le goût des pèlerinages et les calamités croissantes de l'Italie poussaient vers l'Orient, se détournaient de leur route pour saluer l'homme de Dieu dont la renommée disait tant de choses. Jérôme, s'échappant aux orages de la ville éternelle pour retourner à Bethléem, s'arrêta près de lui comme pour oublier, quelques jours du moins, dans le sein d'une noble amitié, les agitations qu'il traînait à sa suite. Sainte Paule y vint aussi, lasse du monde, fugitive de son palais et de ses grandeurs, n'ayant plus d'autre ambition que de s'ensevelir vivante dans le berceau sacré de son Rédempteur. Hilarion lui-même descendit de sa montagne pour voir son bien-aimé disciple une fois encore avant de mourir, et recevoir de lui la bénédiction qu'il lui avait si souvent donnée. Comme ils étaient à table, l'évêque servit à l'anachorète quelques viandes légères : « Non, dit le vieillard, depuis que j'ai revêtu cet habit, je n'ai rien mangé qui ait eu vie ». — Epiphane répondit : « Et moi, depuis que j'ai ceint cette ceinture, je n'ai jamais souffert que quelqu'un s'endormît ayant sur le cœur quelque chose contre moi. — Père, reprit Hilarion, ta règle vaut mieux que la mienne[1] ».

Epiphane quitta plusieurs fois son île, soit pour visiter le désert béni où sa jeunesse avait été initiée aux plus hauts secrets de la vie mystique, soit pour prendre part aux travaux des

[1] Pallad., c. 17. — [2] Sozom., l. 7, c. 27, *alias* 26.

[1] *Vit. Patr.*, l. 5, c. 4.

conciles et voler au secours de la foi partout où il la croyait en péril. On le vit à Antioche combattre Apollinaire et s'efforcer, mais en vain, d'arracher à l'erreur l'évêque Vitalis. Tout en rendant justice aux vertus de Mélèce, il embrassa la cause de Paulin, qui avait pour elle le successeur de saint Pierre et l'Occident tout entier. Dans le but d'éteindre le schisme fatal qui désolait l'Eglise de saint Ignace, il s'était rendu à Rome en compagnie de Jérôme, et y passa tout un hiver dans la maison de sainte Paule. Tandis que sa douceur, ses vertus, sa science le faisaient rechercher de tous, il jouissait avec bonheur du spectacle que lui offrait le Christianisme victorieux, régnant en souverain dans cette vieille métropole de l'idolâtrie et, du haut du Capitole, dictant ses lois à l'univers soumis et plein de ses bienfaits.

De retour en Orient, il trouva les luttes et les haines qui l'attendaient. Rufin défendait avec chaleur les opinions d'Origène; Epiphane les censura vivement. Le débat s'agrandit et s'irrita. L'évêque de Jérusalem prit parti contre l'évêque de Salamine. Un jour que celui-ci parlait contre Origène dans l'église du Saint-Sépulcre, Jean (c'était l'évêque de Jérusalem) lui enjoignit de se taire [1]. Dans une autre circonstance, les deux prélats se trouvaient réunis dans l'église de Sainte-Croix, en présence d'un peuple immense qui voulait entendre Epiphane. Jean prit la parole, et, s'emportant contre ceux qui attribuaient à Dieu une forme matérielle, il désigna de la voix et du geste son collègue comme partageant cette ridicule hérésie. Epiphane laissa finir le discours; puis il se leva, et, saluant l'assemblée de la main, il dit: « Tout ce que vous venez d'entendre de la bouche de Jean, mon frère par le sacerdoce, mon fils par l'âge, est parfaitement vrai. Moi aussi, je condamne l'hérésie des Anthropomorphites; mais, après avoir condamné tous les deux cette erreur funeste, il est juste que nous condamnions tous les deux les dogmes impies d'Origène ». Cette courte réponse fit éclater les acclamations et les rires de l'auditoire. Epiphane cependant s'éloigna de Jérusalem, vint chercher quelques consolations au berceau du Christ, auprès de ses anciens amis de la ville éternelle transplantés sur les bords solitaires du Jourdain, et passa de là dans son monastère du vieil *Ad*, aux environs d'Eleuthéropolis, d'où, ne s'inspirant que de son zèle contre l'erreur, il écrivit aux moines de Palestine pour les détacher de la communion de Jean, accusé de soutenir et de propager l'hérésie. Il fit plus. Jérôme, par excès d'humilité, s'abstenait de la plus haute fonction du sacerdoce, ce qui condamnait les cénobites de Bethléem à se priver trop souvent du sacrifice de l'autel; mais il avait amené d'Italie son jeune frère Paulinien, alors âgé de vingt-huit ans, dont la ferveur et la modestie ravissaient tout le monde. Le monastère demanda que Paulinien lui fût donné pour prêtre, et saint Ephiphane, se hâtant d'accéder à ses vœux, fit saisir le pieux jeune homme qui résistait, et lui imposa les mains, non à Salamine dans son église, mais dans l'église d'Ad, à deux pas de Jérusalem. De là, plaintes de Jean et nouveaux débats plus amers que jamais. Ils avaient pris de grandes proportions quand Théophile y intervint avec ses ardentes rancunes et son zèle fâcheux.

Jusque-là le patriarche d'Alexandrie s'était montré l'admirateur et le partisan d'Origène. Lié d'amitié avec Jean, entretenant un commerce de lettres avec Rufin, il avait été prié par eux de connaître de leur différend avec Jérôme [1]; et dans le but de rapprocher et de réconcilier des hommes dignes de se comprendre et de s'aimer, qui ne semblaient divisés alors que par un malentendu, il s'était empressé d'envoyer à la ville sainte le prêtre Isidore. La mission de celui-ci ne fut pas heureuse. Accusé de partialité par saint Jérôme, il reprit le chemin de l'Egypte sans avoir rien fait, mais chargé d'une longue lettre dans laquelle Jean s'applique à justifier sa foi et se plaint amèrement des procédés de ses adversaires et surtout de l'ordination de Paulinien. Cette lettre, qui fit impression à Rome où elle fut connue, avait reçu l'approbation de Théophile. Il n'hésitait pas à dire, il écrivit même au pape Sirice que le zèle peu éclairé d'Epiphane et son inclination à l'anthropomorphisme était un grand obstacle à la paix. « La paix! s'écriait Jérôme, il ne tient pas à nous qu'elle ne s'établisse parfaitement. Nous la voulons, nous aussi, et nous l'implorons; mais nous voulons la paix du Christ, la paix véritable, une paix qui ne cache pas la guerre dans ses replis... Et depuis quand la tyrannie a-t-elle pris le nom de paix?..... Certes, nous ne sommes pas assez enflés de cœur pour ignorer ce que l'on doit aux pontifes de Jésus-Christ; mais qu'à leur tour, les

[1] S. Hier., *ep.* 38, t. 4, 2e part., p. 314.

[1] S. Hier., *ibid.*, p. 330, *ep.* 38; Tillem., t. 12, p. 182.

pontifes de Jésus-Christ se contentent de l'hommage qui leur est dû, et qu'ils sachent qu'ils sont des pères et non des maîtres [1] ! »

Théophile ne répondait rien aux interpellations de Jérôme. Mais, dès qu'il fut brouillé avec Isidore et engagé d'amour-propre dans la malheureuse affaire de Nitrie, il abandonna Origène, et, avec sa dextérité ordinaire, il se fit de l'Origénisme une arme contre les pauvres moines qu'il voulait accabler. Convaincu qu'il suffirait d'un appel à la foi d'Epiphane et de lui signaler les Origénistes pour le déchaîner contre les grands frères et contre Chrysostome lui-même qui les accueillait, il se hâta de lui communiquer ce qu'il avait fait dans son concile d'Alexandrie, et lui écrivit en ces termes: « Le Seigneur, qui dit à son prophète : *Je t'ai placé au-dessus des royaumes et des nations pour arracher et pour planter, pour détruire et pour édifier*, a fait à son Eglise de siècle en siècle la même grâce, afin que l'intégrité de son corps ne fût jamais entamée et que les mortels venins de l'erreur ne pussent l'atteindre. C'est ce que nous voyons, aujourd'hui surtout ; car l'Eglise du Christ, *qui n'a ni tache, ni ride, ni rien de semblable*, a frappé du glaive évangélique les serpents d'Origène qui sortaient de leurs cavernes, et délivré Nitrie de la contagion. J'ai exposé succinctement ce qui a été fait dans une lettre générale que j'ai adressée à tous les évêques. C'est à toi, qui nous a précédés dans ces sortes de luttes, de soutenir ceux qui sont engagés dans le combat, de réunir les évêques de ton île et d'envoyer des lettres synodiques, soit à nous, soit à l'évêque de Constantinople et aux autres que tu jugeras à propos, afin qu'Origène lui-même nominativement et sa criminelle hérésie soient condamnés partout le monde. J'ai appris, en effet, que les calomniateurs de la vraie foi, Ammonius, Eusèbe, Euthymius, pleins d'une nouvelle et furieuse ardeur pour le mensonge, se sont rendus dans la ville impériale pour faire, s'ils le peuvent, d'autres victimes et se joindre à ceux qui partagent déjà leur impiété. Prends donc soin d'instruire de tout cela les évêques de l'Isaurie, de la Pamphylie et des autres provinces voisines, et, si tu le trouves convenable, communique-leur ma lettre, afin que, réunis tous dans un même esprit, nous livrions, par la puissance de notre divin Sauveur, ces hommes pervers à Satan, pour la mort de l'impiété qui les possède. Par-dessus tout, je te demande de prier beaucoup le Seigneur, afin que la victoire nous reste ; car l'expulsion de quelques moines qui souillaient la pureté de l'Eglise a rempli de joie la ville d'Alexandrie et toute l'Egypte [1] ».

Il n'en fallait pas tant pour enflammer le zèle de saint Epiphane. Ivre de joie à la pensée d'un nouveau triomphe de la vérité, il écrivit à son ami Jérôme : « Le Tout-Puissant vient d'arracher du sol où elles se cachaient les racines empoisonnées de l'erreur, afin que, frappées à Alexandrie, elles sèchent dans tout l'univers. Apprends, en effet, fils bien-aimé, qu'Amalec a été détruit jusque dans sa source, et que le trophée de la croix est dressé sur la montagne de Raphidim. De même qu'Israël mettait en déroute ses ennemis pendant que Moïse tenait ses mains élevées au ciel, ainsi Dieu a fortifié son serviteur Théophile afin qu'il déployât l'étendard contre Origène sur l'autel même de l'église d'Alexandrie... Tu verras, par la lettre que je t'envoie, quelle grâce le Seigneur accorde à ma vieillesse, quand ce que j'ai toujours enseigné reçoit enfin l'approbation d'un si grand pontife [2] ».

Ame pure, ardente, généreuse, incapable de défiance, Epiphane crut ne céder qu'à sa noble et sainte passion pour la cause de Dieu, et suivit l'insidieux conseil de son habile collègue. Réunissant en concile les évêques de son île, il condamna les livres d'Origène, et pressa l'évêque de Constantinople d'en faire autant. Chrysostome ne bougea pas. Certes, personne n'était moins suspect que lui d'Origénisme ; car, s'il connaissait les travaux de l'illustre exégète et s'il leur fait plus d'un emprunt dans ses commentaires, il est vrai de dire que sa méthode d'interprétation sévère et littérale, suivant les habitudes de l'école d'Antioche, est aux antipodes de celles du docteur alexandrin qui pousse jusqu'aux plus dangereuses hardiesses l'abus des allégories. Nul, d'ailleurs, n'a professé d'une manière plus explicite les vérités contraires aux fausses doctrines imputées à Origène. Mais, soit qu'une pareille discussion dans un tel moment lui parût inopportune et plus nuisible à la charité qu'utile à la foi ; soit qu'il trouvât injuste de condamner d'une manière absolue la mémoire et les écrits d'un si grand homme mort dans la paix de l'Eglise à laquelle, malgré d'étranges témérités et de regrettables erreurs, il avait rendu de glorieux services ; soit qu'il ne

[1] S. Hier., t. 1, *alt. part.*, p. 339, *ep.* 39.

[1] S. Hier., t. 1, 2e part., p. 829. — [2] S. Hier., t. 1, 2e part., p. 599

connût pas la sanction donnée par le pape Anastase aux anathèmes de Théophile, ou qu'il crût avec plusieurs autres que ce qui était blâmable dans les écrits d'Origène y avait été ajouté depuis sa mort par des mains étrangères, ou enfin qu'il commençât à percer les noirs desseins du patriarche d'Alexandrie et qu'une intrigue odieuse et d'une lâche hypocrisie lui inspirât un insupportable dégoût, il ne répondit pas à l'évêque de Chypre, n'assembla pas de concile, et, s'abstenant d'intervenir dans une querelle qu'il déplorait, il continua, sans s'y arracher un instant, sa sainte mission d'édifier et d'instruire son peuple, de prêcher par la parole et par l'exemple la mansuétude, l'abnégation et la charité.

Epiphane, poussé par Théophile, accourut à Constantinople, et, prenant terre à l'Hebdomon, s'arrêta d'abord dans l'église de Saint-Jean, où il présida une synaxe et fit une ordination sans l'agrément de l'ordinaire[1]. Le pieux vieillard, trompé par la pureté de ses intentions et son ardent amour pour l'Eglise, ne se doutait pas qu'il servait ainsi les mauvaises passions de quelques intrigants de la cour et du sanctuaire, heureux d'humilier et de renverser, s'ils le pouvaient, un pontife dont la gloire et les vertus pesaient trop à leurs vices. Tout entier à poursuivre la condamnation d'ouvrages où il ne voyait que les venins de l'hérésie, le trouble de cette préoccupation honorable lui ôtait une partie de sa clairvoyance, et faisait oublier au plus charitable des hommes les saintes prescriptions de la charité et même les plus simples convenances. Il n'avait pas discerné la calomnie sous le masque du zèle, et le plus vénérable de ses collègues lui apparaissait comme un fauteur incorrigible de l'Origénisme, un homme dangereux qu'il fallait mettre au ban de l'opinion et traiter déjà comme ceux dont parle l'apôtre saint Jean, auxquels on doit refuser même un salut. Chrysostome, les yeux fermés aux procédés d'Epiphane, ne voyait que son âge, ses vertus et la charité. Il envoya au-devant de lui tout son clergé pour l'accueillir à l'entrée de la ville, et le pressa de venir partager sa demeure. Son invitation fut repoussée; il eut la douleur de se voir traité dans sa propre église comme s'il n'y était rien, ou qu'un jugement canonique l'eût frappé de déchéance. Mais, s'obstinant dans sa bonté, il ne cessait de prodiguer à l'évêque de Salamine les témoignages de sa vénération, et plusieurs fois il le pria de paraître avec lui dans l'assemblée des fidèles [1]. Logé dans une maison particulière, Epiphane écartait les avances de Jean et refusait de le voir. Il assembla les suffragants de Constantinople, leur lut son décret contre les livres d'Origène et leur demanda d'y souscrire. Quelques-uns adhérèrent à ce désir; le grand nombre résista.

Saint Théotime fut le principal opposant. Homme de Dieu, lui aussi, ses travaux et ses succès avaient rendu son nom populaire, presque à l'égal du nom d'Epiphane. Sorti des écoles de la Grèce, dont les enseignements avaient longtemps captivé sa belle intelligence, l'ancien disciple de Platon conserva sous le joug de l'Evangile un profond sentiment et comme un culte de reconnaissance pour la philosophie, le guide aimé de ses premières années, et porta jusqu'à la fin de ses jours les cheveux longs et le manteau des philosophes. Devenu évêque de Thomis dans la Petite-Scythie, son zèle s'élançait, au-delà de ces bornes étroites, à la conquête des Huns et des peuples à demi-sauvages répandus le long de l'Ister. Il s'asseyait sous leurs tentes, partageait leurs repas, les invitait à sa table et les gagnait à la foi par ses cadeaux, par le charme de son langage et de ses vertus, par cette divine magie du nom de Jésus-Christ toute puissante sur ses lèvres. Les Barbares ravis l'appelaient le *Dieu des Romains*. On racontait de lui des merveilles. Un soldat qui le croyait riche, s'étant embusqué sur son passage, levait le bras pour lui jeter au cou le fatal lacet, quand il se sentit enchaîné lui-même d'invisibles liens et comme foudroyé. Debout, le bras tendu, ne pouvant bouger, il implora le prêtre du Christ qui d'un mot lui rendit le mouvement et la liberté. Une autre fois, dans une de ses longues courses à la poursuite des âmes, l'intrépide apôtre tomba au milieu d'une horde féroce de maraudeurs et s'attendait à périr de leurs mains; ses compagnons se désespéraient et pleuraient. Il descendit de cheval, se mit à genoux et pria. Les brigands passèrent sans le voir [2].

Théotime, pressé par Epiphane de condamner, non les erreurs, mais les œuvres d'Origène, répondit qu'il était injuste de flétrir d'un tel affront un si grand homme mort depuis tant d'années. En même temps il prit un des livres du célèbre docteur, en lut à l'assem-

[1] Sozom., l. 8, c. 14; Socr., l. 6, c. 2.

[1] Sozom., l. 8, c. 14; Socr., l. 6, c. 13. — [2] Sozom., l. 7, c. 25.

blée quelques passages dignes d'éloge, et s'écria : N'est-il pas absurde de réprouver de pareils travaux, et ceux qui le font ne s'exposent-ils pas à condamner le bien avec le mal[1] ?

Ces sages observations restèrent sans effet. Le saint évêque de Salamine, toujours dupe des intrigants qui l'entouraient et tout entier à sa pensée dominante, se montrait chaque jour plus dur vis-à-vis de Chrysostome, et déclarait tout rapport impossible avec lui tant qu'il n'aurait pas anathématisé les livres d'Origène et chassé Dioscore et les moines de Nitrie. Jean répondait à ces téméraires sommations par des paroles pleines de sagesse. Prêt à condamner l'erreur, de quelque nom qu'elle se couvrît, mais ne voulant à aucun prix conniver à l'injustice, quelque masque qu'elle portât, il demandait qu'on lui laissât le temps d'étudier et de connaître la question sur laquelle il avait à se prononcer, et à ne rien statuer sur les livres d'Origène, si ce n'est en concile, entouré des lumières de ses collègues et après mûr examen. Dominant du haut de sa conscience tout ce bruit d'intrigues, recueilli dans sa charité comme dans un sanctuaire inaccessible aux passions qui s'agitaient près de lui, il charmait, en l'instruisant, le peuple confié à ses soins et groupé avec amour autour de sa chaire. Ses discours, moins étudiés qu'à Antioche, tiraient de cet abandon même un attrait nouveau. Jamais il ne fut écouté avec plus d'empressement, jamais il ne parla avec tant d'onction. Nous citerons le discours prononcé à cette époque dans l'église d'Anastasie, sur ces paroles du Prophète : *Ne craignez pas l'homme parce qu'il est devenu riche et qu'il a augmenté la splendeur de sa maison.*

« C'est un plaisir pour le laboureur, quand il a travaillé son champ, tracé les sillons, arraché les épines, de répandre la semence sur une terre où il ne reste plus de ronces ni de chardons qui puissent étouffer le bon grain. Plus grand est le plaisir de l'orateur quand il sème les pensées de Dieu dans une assemblée attentive! Aussi je commence avec joie ce discours, parce que vous êtes à mes yeux une terre bien préparée. Il est vrai, je ne vois pas vos âmes, je ne pénètre pas dans vos consciences; mais vos regards tournés vers moi semblent me dire : Répands la divine semence, nous la ferons fructifier. C'est pourquoi je m'élève toujours à une plus haute doctrine, encouragé que je suis par vos bonnes dispositions. L'Écriture, en effet, n'exige pas seulement la sagesse dans celui qui enseigne; elle demande l'intelligence dans celui qui écoute. Je vous proclame donc heureux; je me dis heureux moi-même. Mais les autres où sont-ils? Aux soins de la fortune, au service de leur servante, c'est-à-dire de leur chair : ils sont sur la place publique. Homme, que fais-tu là? Qu'y vas-tu ramasser? La fange, une boue infecte. Viens ici : tu recevras de moi de précieux parfums. Pourquoi rechercher toujours ces richesses fragiles, cette avarice, véritable tyran, ces dignités qu'on perd si vite, cette abondance d'aujourd'hui qui ne sera plus demain? Que veux-tu faire de ces fleurs sans fruit? Pourquoi courir après l'ombre et laisser la réalité? Pourquoi désirer ce qui passe et négliger ce qui demeure? *Toute chair est de l'herbe, et toute gloire de l'homme comme la fleur de l'herbe. L'herbe sèche, la fleur tombe, mais la parole de Dieu demeure éternellement.* Tu possèdes des trésors, qu'importe à ton âme? Elle est d'autant plus pauvre que tu es plus riche. Paré de feuilles, tu ne portes pas un fruit. Quel avantage en revient-il? Cet argent, tu le quitteras. Ces dignités, elles sont pleines de périls. Viens, et jouis de la philosophie de nos discours : expie tes péchés; purifie ta conscience; élève ton esprit; sépare-toi des choses visibles pour t'attacher à celles qui ne tombent pas sous les sens; monte au ciel, partage les plaisirs des anges; place-toi devant le grand et suprême tribunal, et dédaigne cette ombre, cette fumée, ces toiles d'araignée, car je ne trouve pas le nom véritable d'un tel néant. Viens, montre que tu es un homme, et que ce n'est pas à tort qu'on t'en donne le nom[1] ».

Ce préambule fini, Chrysostome revient au passage du Roi-Prophète, et, par le souvenir encore récent des catastrophes qui ont ému la cité, il démontre la fragilité et l'impuissance de la fortune. « Pourquoi craindriez-vous le riche, s'écrie-t-il? Peut-on craindre celui qui tremble sans cesse, qui vit dans une perpétuelle terreur, dont l'âme est assiégée d'amertumes? Un tyran invisible, l'amour de l'argent le suit partout et ne lui laisse pas un seul moment de liberté. Tout le monde le jalouse. Ses parents, ses domestiques, ses amis eux-mêmes sont des ennemis. On le flatte, on le loue, et on le déteste. Dès que souffle le vent de l'ad-

[1] Socr., l. 6, c. 2; Sozom., l. 8, c. 14.

[1] Chrys., t. 5, p. 506, 507.

versité, les masques tombent, les faux amis se découvrent, et de toutes ces bouches qui l'exaltaient il sort un cri de réprobation : Le malhonnête homme ! le misérable ! le scélérat !... Quelle différence avec l'homme qui pratique la charité ! Celui-ci est cher à tous, même à ceux qui n'ont pas éprouvé ses bienfaits ; tous le bénissent. C'est le père des malheureux, le bâton des vieillards, le port de ceux que poursuit la tempête. Si une infortune le frappe, on s'intéresse à lui, on prie pour lui, mille voix s'élèvent vers le ciel pour le recommander à Dieu. Mais quoi ! te voilà encore sur les riches ! — Et vous, encore sur les pauvres ! — Oui, je suis contre les voleurs, vous contre ceux qui sont volés. Vous n'êtes pas rassasiés de dévorer les malheureux, de les opprimer ; je ne le suis pas de vous corriger et de vous gronder. Laisse-moi ma brebis, laisse-moi mon troupeau. Si tu les attaques, peux-tu me faire un crime de t'attaquer à mon tour ? Je suis pasteur ; je fais la guerre aux loups ; je les repousse, non à coups de pierre, mais par la parole. Que dis-je ? je ne te repousse pas ; je t'appelle. Fais-toi brebis ; viens que je te reçoive dans mon bercail !

« Quoi donc ! un riche peut-il être sauvé ? Sans doute, car Job était riche, Abraham était riche. Vous avez vu dans l'Ecriture les richesses d'Abraham ; vous avez vu son hospitalité, sa bonté, son genre de vie. Il était assis à midi sous le chêne de Mambré ; trois hommes se présentent, il s'incline devant ces étrangers. Si vous m'en trouvez digne, entrez sous mon toit, leur dit-il. Voilà ce qu'il faisait, le noble vieillard ! Il avait quitté sa femme, ses enfants, ses serviteurs, et il était là hors de sa maison à jeter le filet de l'hospitalité. Il craint qu'un seul voyageur lui échappe, et c'est pourquoi il ne s'adresse pas à ses esclaves dont il connaît la négligence ; il a peur qu'ils ne s'endorment et que l'occasion de faire du bien ne lui soit ravie. Voilà Abraham, voilà le riche. Et toi, daignes-tu regarder le pauvre ? Daignes-tu répondre ? Lui adresses-tu la parole ? Quand tu lui donnes quelquefois, c'est par la main de ton serviteur. Ainsi ne faisait pas le juste. Exposé au soleil, en plein midi, il était en quête de bonnes œuvres, et le désir d'exercer l'hospitalité lui tenait lieu de fraîcheur et d'ombrage. Comparez à cet homme les riches de notre temps. Où sont-ils à midi ? Ils dorment sous le poids du vin.....

« Veux-tu imiter Abraham ? Je ne t'en détourne pas ; je te le conseille, bien que l'Evangile exige de nous de plus hautes vertus ; car il est écrit : *Si votre justice n'est pas plus abondante que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux*[1]. Tâchez cependant d'atteindre jusqu'à Abraham... Le voyez-vous ?... Il tue le veau gras ; il appelle sa femme : Pétris trois mesures de farine, lui dit-il ; et Sara n'hésite pas ; elle ne dit pas : Me suis-je donc mariée, moi si riche, pour pétrir et pour cuire le pain des étrangers ? Non, cette pensée ne lui vient pas à l'esprit. Unie à son époux, non-seulement par les liens du mariage, mais par une communauté de sentiments et de vertus, elle se hâte d'obéir, car elle sait aussi le prix de la charité. Où sont les femmes d'aujourd'hui ? Comparons-les à Sara. Sont-ce là les ordres qu'elles reçoivent ? Sont-ce leurs œuvres ? Montrez-moi la main d'une de ces femmes qui aiment tant les parures. Elle est toute dorée au dehors ; au dedans, qu'y a-t-il ? De combien de pauvres ne porte-t-elle pas la dépouille ? Elle est gantée de rapines. Celle de Sara n'était parée que de l'aumône, de l'hospitalité, de la charité, de l'amour des pauvres. O la noble main[2] !... »

Quelques jours après, le pieux orateur reprenait le même texte dans la grande église, et, avec ce mélange de sainte rudesse et de paternelle bonté, il signalait de nouveau ce contraste qui le choque tant de l'excessive misère des uns et du luxe insensé des autres. C'est toujours la même abondance d'images vives et fortes pour retracer le néant de ces fausses grandeurs dont l'orgueilleux étalage ne lui semble que le coupable défi d'une poignée d'hommes aux souffrances de l'humanité. « L'ombre des corps, dit-il, grandit à mesure que le soleil baisse ; elle diminue à mesure qu'il monte, et se réduit à rien quand l'astre atteint midi. Ainsi les choses d'ici-bas : elles ne paraissent grandes que dans l'éloignement de la vertu ; mais à mesure que vous vous élevez dans l'amour du bien et que vous les voyez dans la lumière des Saintes Ecritures, elles se rapetissent et se montrent ce qu'elles sont, vives, fragiles, de nulle valeur, aussi passagères que l'eau du fleuve qui coule et ne revient plus... Que signifie donc tout cela ? Est-ce qu'on est plus grand parce qu'on a une grande maison, ou un jardin, ou un pré, ou une foule d'esclaves, ou des vêtements pré-

[1] Matth., c. 5. — [2] Chrys., *ibid.*

cieux? On admire l'art qui a construit ces jardins, ces palais, qui a tissé ces étoffes. De tels ouvrages attestent le mérite de celui qui les a produits, non de celui qui les possède; souvent, au contraire, ils ne prouvent que son immoralité. Loin d'augmenter sa considération, ils l'affaiblissent, et font dire à tout un public que le possesseur orgueilleux de tant de richesses n'est qu'un homme cruel, inhumain, sordide, sans probité. Mais ceux qui passent leur vie dans la continence, la modestie, la mansuétude, la charité, qui se sont dévoués à Dieu sans réserve, nous les admirons, nous les louons, nous les exaltons, car ce sont là les vrais et principaux titres de la gloire de l'homme. De ce qu'un homme se présente à vous sur un char la tête haute, ne concluez pas que c'est un grand homme; les mules qui le traînent ne peuvent pas l'élever au-dessus de vous: c'est la vertu qui élève l'homme et qui l'élève jusqu'aux cieux. Et parce qu'un autre monte à cheval, entouré de licteurs qui écartent la foule devant lui, ne vous hâtez pas de dire que c'est un homme heureux. Pénétrez dans son âme, dévoilez les plis de son cœur, et vous prononcerez ensuite. En vérité, rien n'est ridicule comme ce que nous voyons aujourd'hui. Je te demande, en effet, pourquoi tu écartes la foule sur ton passage; pourquoi étant homme, tu repousses les hommes loin de toi. Qu'est-ce donc que cette arrogance? Es-tu devenu loup ou lion, pour qu'à ton entrée dans la ville tout le monde doive s'enfuir? Encore, le loup ne chasse pas le loup, ni le lion le lion; ils respectent entre eux la communion de la nature. Et toi qui, outre la nature, as tant de motifs et d'occasions de mettre en pratique la douceur, l'humilité, l'égalité, pourquoi te montres-tu plus brutal qu'une brute et plus complaisant envers un animal sans raison qu'envers tes semblables? Ton maître a élevé l'homme jusqu'au ciel, et tu rougis de partager avec lui la place publique! Que dis-je: jusqu'au ciel? Il l'a fait asseoir avec lui sur son trône, et toi, tu le chasses des rues de la ville! Tu couvres d'ornements inutiles ton cheval, une bête qui ne distingue pas l'or du plomb, et tu vois le Christ mourant de faim sans lui donner l'aliment nécessaire! Quelle excuse feras-tu valoir? Quel pardon peux-tu espérer? Tu es homme comme les autres, et tu refuses de te mêler aux hommes! Tu cherches la solitude au milieu des cités, et il ne te vient pas à l'esprit que le Seigneur ton Maître a mangé avec les publicains, qu'il a conversé avec la pécheresse, qu'il a été crucifié entre deux voleurs, qu'il s'est mêlé au reste des hommes! L'orgueil t'égare jusqu'à te faire perdre la nature humaine! De là, parmi nous, le mépris de la miséricorde, la passion de l'avarice, la cruauté, l'inhumanité [1].... »

Tels étaient les enseignements quotidiens de Chrysostome, simples et pratiques. On n'y sent pas le contre-coup des querelles qu'on agitait si près de lui. Il ne songe ni aux adversaires ni aux admirateurs d'Origène; il prêche l'Evangile et s'applique à le faire aimer. Pour lui, la la charité est la splendeur, l'attrait, le diadème de la vérité; elle résume dans son cœur la doctrine et la loi du Christ, le Christianisme tout entier. L'orgueil, l'égoïsme, la cupidité, l'amour des distinctions et de l'argent sont, à ses yeux, la pire espèce d'erreurs, et contre celles-là il ne croit avoir ni assez d'arguments ni assez d'anathèmes. Il les voit partout, il les combat à outrance. Invectives, raisonnements, prières, ironies, menaces, il n'est rien qu'il n'emploie pour troubler la fausse paix des riches, pour les arracher à leurs illusions, pour les ramener au sentiment de l'égalité et de la fraternité chrétiennes. Il en blesse plusieurs, il sait qu'on murmure contre lui, qu'il est l'objet des menaces et de la haine d'un grand nombre, peu lui importe; il laisse passer tout cela comme on laisse passer un tourbillon de poussière, et il marche à son but : établir le Christianisme chez les Chrétiens. Car Christianisme, ou dévouement, abnégation, charité, dans sa pensée c'est tout un. Ce qui n'est pas charité, c'est idolâtrie. Charité, voilà sa science, sa foi, son sacerdoce, sa vie, tout son être. Tout entier aux saintes inspirations de la charité, il ne s'inquiète pas plus de ses ennemis que s'ils n'étaient pas. Ses yeux ne regardent qu'en haut; et tandis que l'orage gronde à ses pieds, il ne voit que le ciel serein au-dessus de sa tête, et n'entend dans le silence auguste de sa conscience, que la voix de Dieu qui le console et l'affermit. Les autres se couvrent de son noble dédain pour pousser plus activement leurs manœuvres et resserrer de plus en plus le cercle où leur haine brûle de l'étouffer.

Dans ce moment, leur grande machine de guerre était le saint évêque de Salamine. Théophile exploitait avec une funeste dextérité la

[1] Chrys., *Hom.* 2, sur le ps. 48.

noble et confiante simplicité de cet homme de bien. Il l'avait lancé comme une torche incendiaire au milieu du clergé de Byzance, et sa perfide main en dirigeait de loin tous les mouvements. Ainsi, stimulé par les insinuations et les instances d'Alexandrie, le pieux vieillard s'abandonnait à l'ardeur impatiente de son zèle et hâtait de tous ses efforts ce qu'il croyait être le triomphe de la vérité. On finit par le pousser à une résolution extrême. Il fut décidé qu'il se présenterait au peuple un jour de synaxe, qu'il prendrait la parole du haut de l'ambon, et qu'après avoir condamné les livres d'Origène, ainsi que Dioscore, Ammonius et tous les Origénistes, il infligerait un blâme public à Chrysostome lui-même, comme à leur adhérent et leur protecteur. On espérait ainsi décrier le pasteur dans l'esprit du troupeau : l'on se trompait. Cette démarche n'était pas seulement irrégulière et coupable, elle était souverainement imprudente. Toucher à Jean en présence du peuple qui l'adorait, c'était s'exposer à d'immédiates et violentes représailles, c'était se perdre soi-même en croyant le perdre. Heureusement l'évêque de Salamine fut assez tôt averti pour conjurer ce scandale et ces périls. Sérapion, chargé de lui porter des remontrances trop nécessaires, le rencontra au moment même où, sortant de sa demeure, il se dirigeait vers l'église des Apôtres pour exécuter son dessein. Il le supplia respectueusement de ne pas ajouter cette faute aux autres. « Epiphane, disait Chrysostome par la bouche de son diacre, tu fais bien des choses contre les canons. Tu as célébré les saints mystères, ordonné des ministres de l'autel dans les églises de mon diocèse, de ta propre autorité, sans tenir compte de la mienne. Invité par moi à nos assemblées, tu as refusé d'y venir ; et maintenant tu vas t'arroger le droit de parler au peuple. Prends garde ; car si ta parole excite du trouble, ce ne sera pas sans péril pour toi [1] ». Ces observations produisirent leur effet ; Epiphane rentra chez lui.

Si le récit de Sozomène mérite foi, le saint homme aurait imploré l'aide de la cour contre ses prétendus adversaires. Mais la cour, profondément hostile à Jean, portait de l'intérêt aux exilés de Nitrie ; elle refusa de les livrer. Or, le jeune fils de l'empereur, Théodose, tomba malade sur ces entrefaites. Tremblant pour des jours si chers, Eudoxie éplorée recourut à saint Epiphane et réclama ses prières. L'évêque, absorbé dans une seule pensée et voulant saisir l'occasion propice, répondit à la mère affligée que son enfant mourrait si elle ne cessait de favoriser Dioscore et les hérétiques. Cette dure réponse blessa le cœur de la femme et la fierté de la souveraine. Eudoxie s'écria : « S'il plaît à Dieu de reprendre mon fils, que sa volonté s'accomplisse ; c'est lui qui me l'a donné, il est le maître de le ravir. Mais toi, si tu pouvais ressusciter les morts, tu n'aurais pas laissé mourir ton archidiacre ». Il venait de perdre, en effet, un homme qu'il aimait beaucoup et qui avait toute sa confiance, l'archidiacre Crispion.

Cependant l'impératrice n'avait pas refusé toute intervention dans l'affaire des moines. Convaincue que la noble simplicité d'Epiphane était le jouet d'une intrigue et l'aveugle instrument de passions qu'il ne partageait pas, elle conseilla aux grands frères de faire auprès de lui une démarche dans le but d'expliquer leur conduite et d'éclairer sa religion. Ils vinrent donc le trouver. Epiphane ne les connaissait pas et demanda leur nom. — Nous sommes les grands frères, dit Ammonius, et je serais bien aise de savoir si tu as jamais vu nos disciples ou nos écrits. — Jamais, répondit l'évêque. — Eh bien ! reprit Ammonius, pourquoi nous condamnes-tu comme hérétiques si tu n'as aucune preuve de nos sentiments ? — Je l'ai ouï dire, poursuivit le vieillard. — Et nous, répliqua le solitaire, nous avons autrement procédé vis-à-vis de toi. Nous avons vu souvent tes disciples, et lu tes livres, entre autres l'*Anchorat* ; et comme plusieurs te blâmaient et t'accusaient injustement d'hérésie, nous avons pris ta défense et combattu pour toi comme pour un père. Tu ne devais donc pas, sur un simple ouï dire, condamner des hommes que tu n'avais pas entendus, contre lesquels tu n'avais rien de positif à alléguer, ni remercier ainsi tes panégyristes [1].

Loin d'être blessé de ce langage, Epiphane se radoucit tout à coup vis-à-vis des moines. Dieu ne pouvait permettre qu'un tel homme fût plus longtemps victime des artifices de Théophile. Il commençait à s'apercevoir que de mauvaises passions se mêlaient au zèle affecté près de lui et compromettaient son nom. D'ailleurs, l'admirable exemple de modération et de

[1] Socr., l. 6, c. 13, alias 14 ; Sozom., l. 8, c. 14 ; Socrate dit que [illegible] dans [illegible].

[1] Sozom., l. 8, c. 15.

charité que lui donnait son collègue faisait impression sur un cœur comme le sien, capable plus qu'un autre de comprendre une noble et grande vertu. Il était à Constantinople depuis douze jours à peine, qu'il ne pouvait plus se supporter dans ce foyer d'intrigues et de mensonges. S'éloignant avec tristesse et dégoût des adversaires de Jean, il reprit le chemin de son île qu'il regrettait d'avoir quittée et qu'il tremblait de ne pas revoir. Le bruit s'était répandu que, dans le palais d'Arcadius, il avait conseillé le bannissement de Chrysostome. Sur quoi, celui-ci lui écrivit ce peu de mots : Sage Epiphane, est-il vrai que tu as consenti à mon exil? — Athlète du Christ, répondit le vieillard, sois éprouvé et triomphe[1] ! — Et il partit, le cœur plein des pressentiments de sa mort prochaine[2]. Je m'en vais, dit-il aux évêques dont la fausse piété l'avait entouré de piéges et qui l'accompagnaient jusqu'au bord de la mer : j'ai hâte de sortir d'ici. Je vous laisse le palais, la ville et le théâtre.

Le vaisseau qui le prit ne devait apporter à Constantia[3] qu'un cadavre. Assis sur le tillac, immobile sous le poids des ans et de la souffrance, Epiphane racontait à deux prêtres qu'il affectionnait et qui ne l'avaient pas quitté dans ses derniers voyages, les épreuves et les combats de sa longue vie. Sur le soir, le temps se gâta, la mer devint affreuse. Il annonça que la tempête durerait deux jours et deux nuits, et rassura l'équipage; mais, se sentant mal, il se coucha, plaça sur son cœur le livre des Evangiles et resta ainsi dans l'accablement et le silence jusqu'au matin du troisième jour. Le soleil se levait : le noble vieillard parut se ranimer sous son regard. Il demanda de l'encens, le fit brûler par ses prêtres et leur dit : Prions, mes enfants; et, sans cesser d'être couché, il pria longtemps avec eux. Puis il les embrassa en leur disant : Adieu, soyez heureux; vous ne verrez plus Epiphane dans cette vie; et il rendit le dernier soupir.

Les deux disciples se jetèrent en larmes sur le corps inanimé de leur maître : « La nuit s'est faite pour nous, disaient-ils, nous tombons dans les ténèbres ! » Plusieurs miracles accomplis immédiatement augmentèrent la vénération de tous pour cette mémoire bénie. Trois jours après, le navire déposait à Salamine les reliques du pontife, lesquelles, reçues avec les plus grands honneurs, furent ensevelies dans l'église contrairement à l'usage du temps. On ne tarda pas à dédier à Epiphane un oratoire, où fut placée son image avec celles de plusieurs Saints. Augustin, Jean Damascène et autres l'appellent un *docteur catholique et rempli de l'esprit de Dieu.* Il est impossible de ne pas souscrire à ces éloges; mais il est difficile de ne pas convenir que la sainte loyauté de cet homme de Dieu ne fut pas toujours accompagnée de discernement, et que son zèle, si pur qu'il fût, troubla quelquefois sa charité.

[1] *Op. Epiph.* BB., t. 1, *Vit. Sancti*, p. 319, etc.

[2] D'autres racontent que, pour toute réconciliation, il aurait dit à Chrysostome dans la chaleur de la discussion : « J'espère que tu ne mourras pas évêque ». A quoi Jean aurait répondu : « Je pense que tu ne mourras pas dans ton pays ». Rien n'est moins vraisemblable qu'un tel colloque entre de tels hommes. Socrate ne le rapporte qu'en hésitant. Baronius le rejette comme une fable ; Stilting en fait autant. — [3] Salamine, plus tard Famagouste.

CHAPITRE TRENTE-CINQUIÈME

Théophile à Constantinople. — Conciliabule du *Chêne*. — Déposition de Chrysostome.

Mais déjà, et longtemps avant l'arrivée d'Epiphane à Constantinople, les proscrits de Nitrie, assurés que l'évêque Jean ne pouvait rien pour eux, avaient pris le parti de s'adresser à l'empereur. Après avoir exposé, dans un long mémoire, leurs griefs contre les envoyés de Théophile et contre Théophile lui-même, ils demandaient : 1° que le pontife persécuteur, cessant de s'abriter de sa dignité pour faire impunément le mal, reçût l'ordre de se présenter devant Chrysostome pour expliquer sa conduite et être jugé ; 2° que ses émissaires, leurs accusateurs, fussent contraints de prouver leurs allégations devant les magistrats de la cité, et,

à défaut, de subir les peines terribles portées par la loi contre les calomniateurs. Ce mémoire, les solitaires désolés et poussés à bout, le présentèrent eux-mêmes à l'impératrice dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, à l'Hebdomon. Eudoxie, qui avait entendu parler de leurs vertus et de leurs souffrances, reçut le placet de leurs mains, promit que justice serait faite, et, avec un accent d'affectueuse vénération : Priez, dit-elle, pour l'empereur, pour moi, pour nos enfants et pour l'empire. J'aurai soin de convoquer un concile et d'y mander l'évêque d'Alexandrie [1].

Avait-elle alors un secret motif d'humilier Théophile, ou cédait-elle à une généreuse inspiration de justice et de pitié ? Quoi qu'il en soit, la cour se hâta de faire droit à la requête des moines. Un officier du palais expédié en Egypte, invita le patriarche à se rendre à Constantinople ; et, de leur côté, les magistrats sommèrent les accusateurs de faire la preuve de leurs assertions. Les malheureux ne purent rien prouver. Convaincus de calomnie, la peine de mort les attendait ; mais ils rejetèrent tout sur Théophile, l'accusant d'avoir surpris leur bonne foi et dicté lui-même le déplorable factum qui retombait sur leurs têtes. On se contenta de les mettre en prison, quelques-uns y trouvèrent la mort ; les autres, rendus plus tard à la liberté, ne furent condamnés, grâce à l'or de leur maître, qu'au simple exil dans l'île de Proconèse. Nous verrons les ennemis de Jean porter l'impudence jusqu'à lui reprocher le sort trop mérité de ces misérables dont une lâche complaisance avait fait des instruments de mensonge et d'iniquité.

Mais tandis que les émissaires de Théophile mouraient dans leur cachot sous le poids de la honte, ses victimes mouraient dans la proscription sous le poids de la douleur. Isidore succomba le premier ; l'évêque Dioscore, l'un des grands frères, ne tarda pas à le suivre ; ils laissèrent tous les deux une mémoire sainte et unanimement vénérée. Ammonius, qui leur survécut très-peu, mourut à Chalcédoine, au moment où le faux concile du *Chêne* commençait à procéder contre Chrysostome. Les dernières paroles du vieillard furent pour annoncer que l'Eglise allait être agitée d'une furieuse tempête, déchirée par un schisme, et que les auteurs de ces maux périraient presque tous misérablement. Sa tombe, dans l'église Rufinienne, dédiée aux Apôtres, fut consacrée par un grand nombre de prodiges. On assure que Théophile lui-même pleura l'humble cénobite dont il avait été le persécuteur, et déclara que le siècle n'avait pas produit d'ascète comparable à celui-là [1]. Du reste, l'accusation d'Origénisme portée contre ces pauvres solitaires avait si peu de fondement, qu'on n'en parla plus dès qu'il fut question de Chrysostome. Le patriarche rendit sa communion aux proscrits de Nitrie, sans exiger ni désaveu ni profession de foi ; et ceux de ces infortunés qui avaient survécu à l'orage reprirent avec joie, sous la conduite d'Hiérax, la route du désert, patrie de ces nobles âmes pour qui le séjour des villes était une prison et le bruit du monde un supplice.

Les haines longtemps accumulées et dissimulées allaient enfin éclater et triompher. Saint Epiphane, sans le vouloir, les avait ralliées et encouragées. On avait su qu'il venait à Constantinople, à la prière de Théophile, pour préparer de concert avec lui, la déposition de Chrysostome. Tous les jaloux, tous les mécontents de la cour et du sacerdoce le saluèrent donc comme un drapeau. Déconcertés un instant par son brusque départ, ils se tournèrent avec une audacieuse confiance vers l'évêque d'Alexandrie, dont la colère, les désirs et les espérances n'étaient plus un mystère pour personne. On s'appliqua surtout à irriter Eudoxie contre son pasteur, pour lequel elle avait déjà tant d'éloignement, et l'on exploita dans ce but, avec un art perfide, les deux discours qu'il venait de prononcer et que nous avons cités au chapitre précédent. Ce qu'il avait dit de l'abus des richesses et du faste insolent de certains riches fut présenté comme une attaque indirecte contre la cour et la princesse. Il ne sortait pas un mot de la bouche de l'orateur, qu'on ne le signalât à l'impératrice comme une allusion blessante contre son gouvernement et sa propre dignité. On monta si haut son courroux, que, ne se contenant plus, elle pressa Théophile d'arriver au plus vite, non plus pour être jugé, mais pour juger et déposer Chrysostome. Théophile était donc le chef naturel de cette conspiration ourdie contre son collègue, et qui comptait parmi ses plus actifs agents les personnages déjà connus : Séverien de Gabales, qui avait sur le cœur la magnanimité de Jean, et brûlait de se venger du pardon qu'il avait reçu, Acace de Bérée, vanité inquiète, médio-

[1] Pallade, c. 8, p. 25 ; Sozom., l. 8, c. 13.

[1] Sozom., l. 8, c. 17.

crité intrigante, caractère ombrageux, implacable, qui, n'ayant trouvé chez son illustre confrère que l'hospitalité d'un saint, quand il prétendait à celle d'un grand seigneur, lui avait voué une haine éternelle; Antiochus de Ptolémaïs, trafiquant mitré de la parole de Dieu; Cyrinus de Chalcédoine, le compatriote et la créature de Théophile; un abbé syrien, du nom d'Isaac, colporteur renommé de mensonges infâmes; deux diacres, dont les scandales avaient attiré les justes sévérités du pontife; quelques officiers de la cour, dont les débauches et le brigandage étaient mal à l'aise devant cette éloquente vertu; les trois veuves qui affectaient de regarder l'ennemi de l'orgueil et du vice comme leur ennemi personnel, femmes détestables et détestées pour leur insolence, leurs prétentions ridicules et l'abus qu'elles faisaient de leurs immenses richesses, fruit des rapines et des concussions de leurs maris. On se réunissait chez Eugraphie, la plus méchante des trois: c'est là qu'étaient concertés les mensonges, les calomnies, les trahisons, toutes les manœuvres propres à ébranler la haute position, à précipiter la chute du redoutable adversaire. Il fut convenu qu'on presserait l'arrivée de Théophile le plus possible.

Le cauteleux patriarche, après bien des hésitations, assuré maintenant qu'il n'avait rien à craindre de la justice des hommes et savourant déjà la vengeance, partit enfin d'Alexandrie. Il répétait à qui voulait l'entendre qu'il se rendait à la cour pour accuser et déposer l'évêque Jean, et il entraînait avec lui, chemin faisant, tous les prélats dont il pouvait façonner les convictions et manier les volontés. Plusieurs lui appartenaient, car il les avait achetés au poids de l'or. De leur côté, les conspirateurs de Byzance ne perdaient pas un instant. A peine avaient-ils connu la convocation impériale, qu'il s'étaient mis à écrire lettre sur lettre pour appeler au concile quiconque, pour un motif ou un autre, ils espéraient embraser de leurs propres passions. Ils se gardèrent d'oublier les simoniaques dégradés à Ephèse. Le prétexte de l'invitation était la condamnation d'Origène; le vrai motif, la déposition de Jean.

Théophile se rendit par terre à Chalcédoine, et fut reçu par son digne ami Cyrinus, homme sans mesure et sans probité, dont le cœur était aussi pourri que le corps [1]. Une conférence préparatoire eut lieu sous sa présidence; les meneurs de Constantinople et une foule de prélats travaillés par la faction, y prirent part. On y traita des moyens les plus sûrs d'arriver au but: la déchéance de Jean; son nom chargé de calomnies fut voué à l'exécration unanime. Cyrinus se surpassa lui-même en violence, et la hardiesse de ses affirmations entraîna les évêques encore indécis. On regrette de trouver là Maruthas, l'heureux et saint apôtre de la Perse, pontife selon Jésus-Christ, mais que ses vertus mêmes et sa droiture exposaient à tomber plus vite dans les piéges de l'intrigue et du mensonge, car il eût donné son sang plutôt que d'attribuer à ses collègues dans le sacerdoce une déloyauté.

L'évêque d'Alexandrie prolongeait son séjour à Chalcédoine, tant pour poser à loisir les fils de sa trame et donner aux retardataires de son parti le temps de le rejoindre, que pour attendre les navires qu'on lui expédiait d'Egypte avec de l'or, des bijoux, des aromates, de riches étoffes, des produits recherchés de l'Ethiopie et de l'Inde, toutes choses sur lesquelles il comptait pour lever au besoin les derniers scrupules de l'impératrice et emporter toute résistance. Les navires arrivés et toutes ses dispositions prises, il traversa le détroit et mit pied à terre, un jeudi à midi. Les matelots égyptiens, toujours nombreux à Constantinople, avaient été payés pour se trouver là, et lui firent une espèce d'ovation tumultueuse et tout à fait digne d'eux. Précédé de cette tourbe grossière, escorté des évêques de la faction, il traversa la cité en triomphateur plutôt qu'en ministre de Jésus-Christ, passa devant l'église sans y entrer, et vint s'établir, hors des remparts, dans la villa Placidienne qui appartenait à l'empereur. Chrysostome avait préparé des logements pour son collègue et pour sa suite, et il mit à faire agréer son hospitalité, la plus aimable insistance. Ses pieuses avances furent durement repoussées: Théophile refusa de le voir, de lui parler, de prier avec lui, de lui donner aucun signe de communion; et, pendant trois semaines que l'implacable patriarche passa dans la demeure impériale, il ne vint pas à l'église une seule fois, bien qu'il y fût sans cesse invité par Jean, et que celui-ci, poussant à l'excès la condescendance et l'humanité, le suppliât de ne pas continuer vis-à-vis de lui une attitude hostile que rien ne justifiait et qui était pour le peuple un scandale. L'Egyptien ne répondait pas, n'écoutait pas: il s'enivrait de sa haine.

[1] Pallad., dial., c. 17, p. 62; Sozom., l. 8, c. 16.

Cependant les moines de Nitrie demandaient justice, et leurs protecteurs, leurs amis, Arcadius lui-même, qui était de bonne foi dans l'intérêt qu'il leur témoignait, pressaient l'évêque de Constantinople de commencer la procédure contre Théophile, accusé de simonie et de plusieurs crimes. Chrysostome déclina péremptoirement cette mission, tant par égard pour un frère dans le sacerdoce que par respect pour les canons, aux termes desquels les causes ecclésiastiques ne doivent être jugées que dans leurs provinces. Peut-être était ce porter un peu loin le scrupule de la légalité ; car, si l'évêque de Byzance n'avait pas juridiction sur l'évêque d'Alexandrie, peut-on dire que celui-ci ne pût être jugé à Constantinople par un concile général de l'Orient, tel qu'on avait, ce semble, la prétention de le convoquer ? Jean ne se posa pas cette question ; la charité était sa prudence. D'ailleurs, son religieux et profond respect pour la prééminence du siége de Pierre lui eût fait redouter comme une usurpation sacrilége l'ombre même d'une comparaison entre le pouvoir spirituel de la seconde Rome et le suprême pouvoir, les divines prérogatives de la première. Il se souvenait de la lettre de Théophile, et la conduite actuelle du patriarche lui prouvait assez que l'orgueil de cet homme ne se soumettrait jamais au jugement d'un concile présidé par un autre que lui ; et, quelque disposé qu'il fût à trouver partout sa propre loyauté, il ne pouvait se faire illusion sur les vrais sentiments de la cour à son égard et l'appui trop visible qu'elle portait à son adversaire. Il s'obstina donc dans son immobilité si sage et si digne, et refusa toute participation à une affaire où il ne voyait que périls et scandales.

Théophile n'en devint que plus hardi. Installé princièrement dans la villa Placidia, il tenait grande table, répandait l'argent, prodiguait les cadeaux, caressait et recrutait tous les mécontents cléricaux et autres, visitait fréquemment l'impératrice, fomentait ses colères, flattait sa cupidité, et, à force d'or, de pierreries, de prosternations, de mensonges, il fit d'elle l'instrument le plus actif et le plus dévoué de la faction. La cause des moines de Nitrie, motif ou prétexte de cette convocation de prélats, avait perdu son importance. L'Egyptien n'y songeait plus ; il laissait gémir et crier les victimes de ses fureurs, et, dédaignant de si petits adversaires, il visait de ses calomnies une tête plus haute. Toutefois, comme la présence de ces pauvres solitaires à Constantinople embrouillait la situation et détournait la pensée de quelques-uns du but poursuivi par les autres, on résolut de s'en débarrasser, n'importe à quel prix. La cour, à la protection de laquelle ils avaient eu la faiblesse de croire, leur ménagea une espèce de rapprochement avec le persécuteur, qui leur ouvrit ses bras et leur rendit sa communion ; et ainsi, moyennant quelques paroles vagues de respect et d'obéissance, n'ayant rien rétracté, n'ayant rien obtenu, ils reprirent, découragés et décimés, le chemin de leur solitude.

Eudoxie, Théophile, Acace et la tourbe servile de leurs adhérents, désormais certains du succès, ne cachaient plus leur dessein ; et l'on disait tout haut et partout que l'évêque de Constantinople, pressé naguère par l'empereur de procéder contre le patriarche d'Alexandrie, allait comparaître lui-même sous le poids des plus graves inculpations, devant le concile qu'il eût dû présider. On ne parlait de rien moins que de le chasser de son siége ; et, s'il faut en croire Pallade, en cela peut-être emporté au-delà des bornes par un légitime ressentiment, Théophile ne songeait pas seulement à la déposition de Jean, il en voulait à sa vie [1]. Cependant ce n'était pas chose aisée que d'attaquer un tel homme en face d'un peuple qui l'aimait comme un père, qui le vénérait comme une vivante image de Jésus-Christ, et de formuler une accusation contre une vie dont la splendide sainteté confondait d'avance toutes les calomnies. Des émissaires du parti s'étaient rendus à Antioche pour s'y livrer à de minutieuses perquisitions sur les antécédents du pontife et fouiller avec les yeux de la haine tout son passé, espérant qu'on y trouverait au moins une faute de jeunesse, un acte quelconque qu'on pût lui jeter au visage pour le souiller. Leurs démarches n'avaient abouti qu'à la désespérante glorification d'une vertu sans tache. Battus de ce côté, les meneurs s'adressent à deux diacres dégradés, l'un pour cause de meurtre, l'autre pour cause d'adultère ; et par la promesse de les réintégrer dans leur ordre, promesse qui fut tenue, ils les décident à se faire les accusateurs de leur évêque. Théophile, que la passion aveuglait jusqu'à lui ôter tout sentiment d'honnêteté, dicta lui-même le mémoire infâme [2], qui, lu d'abord chez Eugraphie, en présence et aux grands applaudisse-

[1] Pallad., d al., c. 8. — [2] *Ibid.*

ments d'Antiochus, de Séverien et consorts, fut ensuite présenté à l'impératrice et par elle à l'empereur. Il n'y eut qu'à le mettre sous les yeux d'Arcadius pour l'indisposer à jamais contre Jean et obtenir ce que l'on voulait, la mise en jugement du prélat. Sans se préoccuper le moins du monde de l'indépendance de l'Eglise et de l'honneur de ses pontifes, sans se donner la peine de regarder à ce tissu de mensonges absurdes et dégoûtants, le stupide fils de Théodose ordonna de faire comparaître devant le concile, et au besoin par la force, l'homme illustre aux pieds duquel son père se serait respectueusement incliné comme aux pieds d'un autre Ambroise. Ainsi, les intrigues de Théophile et son or avaient réussi au-delà de ses espérances. Mandé à Constantinople pour avoir à s'y défendre, il y était à peine depuis vingt jours, que, par un revirement complet, d'accusé il devenait juge : il avait acheté la cour, acheté le clergé, acheté l'impératrice elle-même et par elle l'empereur.

Toutefois, il parut prudent aux chefs de la faction de prendre place sur un autre terrain que celui de Constantinople, dont le peuple dévoué à son pasteur pouvait éclater d'un moment à l'autre et les écraser de sa colère. Les assises de l'iniquité furent convoquées à Chalcédoine, de l'autre côté du détroit, au faubourg du *Chêne*, dans la grande église bâtie par Rufin et dédiée aux saints apôtres Pierre et Paul. Il s'y trouva trente-six prélats, dont vingt-huit ou vingt-neuf de la province d'Egypte [1]. Contrairement au principe qu'il avait posé dans sa lettre à Chrysostome, lettre où il faisait un crime à son noble collègue d'avoir prêté l'oreille dans un but de conciliation et de paix aux plaintes de quelques pauvres proscrits, Théophile, au mépris de toutes les lois de l'Eglise, au mépris de toute pudeur, osa présider le concile [2]. Il eut pour assesseurs Cyrinus, Acace, Séverien, Paul d'Héraclée, Antiochus de Ptolémaïs, tous ennemis déclarés et calomniateurs connus de celui qu'ils avaient l'infamie de citer à leur tribunal. L'histoire, que les triomphes de la force n'enivrent ni ne corrompent, a jugé, à son tour, ces prétendus juges et donné à leur brigandage son véritable nom. Saint Nil, qui les avait vus à l'œuvre, les appelle *des pasteurs pervers, des hommes pestilentiels, mus par la jalousie, dominés par l'esprit du mal, qui avaient mis de côté toute crainte de Dieu* [1] ; et saint Isidore leur inflige le titre d'*apostats* [2]. Chose triste à penser ! Un homme de Dieu, un saint, l'apôtre de la Perse, Maruthas, était là ! à côté d'un Géronce de Nicomédie, d'un Macaire le calomniateur d'Héraclide, des Faustin, des Eugnomonius, les misérables simoniaques convaincus et déposés au dernier synode d'Ephèse. On regrette d'y rencontrer aussi un homme éminent à bien des titres, Cyrille d'Alexandrie ; mais neveu de Théophile, élevé sous ses yeux, habitué à le vénérer comme un père, il eût cru l'univers entier coupable de tous les crimes plutôt que d'attribuer une faiblesse à son oncle : sa piété filiale aveugla son jugement.

Photius nous a conservé, avec les actes du faux concile du *Chêne* [3], les chefs d'accusation énoncés contre Jean et justement traités par Socrate de calomnies ridicules. Le mémoire des deux diacres en renfermait vingt-neuf, auxquels d'autres furent ajoutés sur la requête, en dix-huit articles, du moine Isaac, le plus haineux et le plus vil des instruments de la ligue. Ainsi, Chrysostome était accusé :

1° D'avoir dégradé et chassé de l'église le diacre Jean, l'un de ses accusateurs, pour le seul fait d'avoir frappé son propre domestique.

On se gardait de dire que le domestique était mort sous les coups qu'il avait reçus.

2° D'avoir ordonné qu'un solitaire, du nom de Jean, fût battu, mis en prison, enchaîné comme un démoniaque.

C'était l'un des solitaires envoyés à Constantinople par Théophile pour accuser les grands frères, et qui, convaincus de calomnie, avaient été condamnés par les magistrats civils à subir la peine des calomniateurs.

3° D'avoir vendu des choses précieuses appartenant au trésor de l'Eglise, et les marbres préparés par Nectaire pour orner Sainte-Anastasie.

Jean pouvait s'avouer coupable de ce crime étrange d'avoir sacrifié le luxe à la charité ; crime commun aux Ambroise, aux Augustin, aux Exupère, à une foule de Saints qui vendaient les vases sacrés pour nourrir les pauvres. Cependant il est vrai de dire qu'il n'avait pas

[1] C'est par erreur que Photius en compte quarante-cinq ; Fleury répète cette erreur.

[2] Paul d'Héraclée, qui avait abandonné Chrysostome pour se livrer à ses ennemis, paraît, selon Fleury, avoir présidé quelques séances ; Tillemont ne le pense pas. (T. 11, p. 592.)

[1] S. Nil, *ep.* 199 et 279, l. 3. — [2] S. Isid. Pelus., *ep.* 152.

[3] C'est à tort que Baronius en conteste l'authenticité, admise avec raison par Tillemont, Montfaucon, Stilting. (D. Ceillier, nouvelle édit. t. 7, p. 746.)

disposé d'un seul objet appartenant à l'Eglise ; et son innocence à cet égard, si elle avait besoin d'être prouvée, le fut d'une manière éclatante par l'inventaire de tout ce que possédait Sainte-Sophie en or, en argent, en tentures, en vêtements sacerdotaux, inventaire fait au départ du Saint et à l'installation de son successeur, par les soins des diacres Cassien et Germain, sous les yeux du préfet de la ville, du préfet du prétoire, de l'intendant des trésors impériaux et de plusieurs notaires.

4° De maltraiter de paroles les ecclésiastiques et de les appeler gens vils, corrompus, prêts à tout faire, qui ne valaient pas trois oboles, et d'avoir publié contre eux un livre plein de calomnies.

Il est vrai que Jean s'élevait avec force dans ses discours contre les clercs et les moines indignes de leur profession; mais personne ne fut plus doux, plus indulgent que lui dans ses relations avec son clergé; personne ne professa pour le prêtre un respect plus profond. Le livre calomnieux qu'on lui attribue, c'est son livre contre les sœurs adoptives. Le zèle éloquent d'un homme de Dieu pour l'honneur de l'Eglise et du sacerdoce était un crime aux yeux de ces hommes aveuglés par la passion ou dégradés par le vice.

5° D'avoir appelé saint Epiphane un radoteur et un petit démon.

Calomnie pure ! Chrysostome porta jusqu'à l'excès la condescendance et la vénération pour saint Epiphane.

6° D'avoir tendu des piéges à Séverien et soulevé contre lui les *doyens*.

C'est le contraire qui était vrai. La conduite de Séverien vis-à-vis de Jean n'avait été qu'hypocrisie, déloyauté et trahison.

7° D'avoir dit, en présence du clergé réuni, que trois diacres, Acace, Edaphius et Jean, lui avaient dérobé son pallium, s'enquérant d'eux s'ils ne l'avaient pas employé à d'autres usages.

Cette façon de procéder ne ressemble guère à Chrysostome.

8° D'avoir fait connaître aux soldats, dans une sédition militaire, la retraite où se cachait le comte Jean.

Mensonge infâme ! Le comte Jean était ce favori de l'impératrice que la cour avait livré à Gaïnas avec Aurélien et Saturnin, et que le pontife, au péril de sa vie, arracha des mains du Barbare.

9° D'avoir ordonné sans autel des diacres et des prêtres, plusieurs sans attestations, sans témoins, sans le consentement du clergé, et fait quatre évêques dans une seule ordination.

Accusations sans fondement ! Chrysostome connaissait aussi bien qu'un autre les prescriptions de l'Eglise, et il avait l'habitude de les respecter un peu mieux que ses adversaires.

10° D'avoir élevé à la prêtrise Sérapion, quoiqu'il fût alors sous le coup d'une grave accusation et qu'il ne se fût pas justifié, et à l'épiscopat Antoine, convaincu d'avoir volé des tombeaux.

Le zèle ardent du pontife pour l'honneur de l'Eglise et du sacerdoce nous sont une garantie suffisante qu'il n'ouvrait pas aux indignes les portes du sanctuaire. Ainsi, le crime attribué à cet Antoine, d'ailleurs parfaitement inconnu, est pure calomnie ; et, quant à Sérapion, le fléau des mauvais prêtres, son seul crime fut l'amitié de son évêque.

11° D'avoir fait évêques des esclaves non affranchis, malgré leurs maîtres et les accusations qui pesaient sur eux.

Calomnie sans prétexte ! A moins qu'on ne fasse allusion à l'ordination du prêtre Tigrius; mais Tigrius était libre depuis longtemps quand ses vertus, sa charité et l'estime publique le désignèrent au choix de Chrysostome. Sa fidélité courageuse au devoir et au malheur l'a fait mettre au nombre des Saints. D'ailleurs, l'ordination des esclaves n'était ni prohibé ni sans précédents dans l'Eglise. Saint Paul avait ordonné Onésime, et sur la prière d'une ville de Cappadoce, saint Basile et saint Grégoire avaient consacré évêque l'esclave d'une femme nommée Simplicia, même sans lui en demander la permission [1].

12° De donner de l'argent aux prélats qu'il ordonnait, afin de les gagner à ses desseins contre le clergé.

Jean, qu'une vie austère et toute d'immolation rendait plus riche que d'autres, répandait ses libéralités au-delà de Byzance sur les églises pauvres, et venait en aide à leurs pasteurs privés de toute ressource et découragés. Quel crime impardonnable ! Si, d'ailleurs, il recherchait de préférence, pour les mettre à la

[1] Saint Paul avait sollicité la permission du maître d'Onésime. Saint Basile et saint Grégoire n'avaient pas demandé celle de Simplicia. Elle réclama vivement, et saint Basile finit par l'apaiser ; mais après la mort du Saint elle renouvela ses instances. Saint Grégoire lui offrit le prix de son esclave, et lui rappela dans sa lettre les vérités chrétiennes qui auraient dû lui suffire. (Greg. Naz., *ep.* 79.)

tête d'un diocèse, les hommes qui entraient dans ses vues et pouvaient lui être un appui dans les réformes qu'il croyait nécessaires, n'était-ce pas son droit et même son devoir ?

13° De s'habiller et de se déshabiller sur son trône, et d'y prendre des pastilles.

C'est la seule chose vraie dans ce long factum : Chrysostome n'avait pas à s'en défendre. L'usage pratiqué et conseillé par lui de passer quelque chose à la bouche après la communion par respect pour les saintes espèces, a prévalu, sous une autre forme, dans l'usage des ablutions. Celui de prendre des vêtements spéciaux pour le ministère de l'autel existait dès lors ; mais peut-être était il moins ordinaire d'opérer dans l'eglise même ce changement de costume.

14° D'avoir montré un mépris coupable pour des hommes en communion avec l'univers chrétien, à ce point qu'emprisonnés par son ordre et morts en prison, il n'avait pas daigné faire rendre à leurs corps les honneurs de la sépulture.

Il s'agit encore des malheureux émissaires de Théophile punis pour avoir calomnié leurs frères. Ils appartenaient à la justice du préteur; mais si quelqu'un les a oubliés dans leurs souffrances, ce n'est pas le charitable pasteur, qui mettait la visite et le soin des prisonniers entre ses premiers devoirs.

15° D'avoir fait affront au très-saint évêque Acace et refusé de lui parler.

Mauvaise querelle de ce vieillard orgueilleux et méchant, qui ne trouvait pas l'hospitalité évangélique de Chrysostome assez somptueuse pour lui !

16° D'avoir livré à Eutrope le prêtre Porphyre pour le faire bannir, d'avoir livré aussi d'une manière indigne le prêtre Vénérius.

Mensonge dégoûtant ! personne n'a regretté et combattu plus vivement que Chrysostome l'intervention de l'Etat dans l'Eglise et le recours de l'Eglise à l'Etat. Nous ne savons ce qu'était Vénérius; mais la conduite de Porphyre, prêtre d'Antioche, ne donnait que trop de prise sur lui.

17° D'avoir été juge, accusateur et témoin dans l'affaire de l'archidiacre Martyrius et de Proërèse, évêque de Lycie.

Cette indigne assertion n'a pas plus de fondement que les autres.

18° D'avoir donné un coup de poing à Memnon dans l'Eglise des Apôtres, et, après l'avoir mis tout en sang, d'être monté à l'autel pour offrir le sacrifice.

Faire du saint orateur un homme de voies de fait et de coups de poing, c'est dépasser la mesure de l'absurde ! Nous avons vu, d'ailleurs, que le moindre trouble de la pensée écartait de l'autel le pieux et timoré pontife.

19° D'avoir fait vendre par Théodule la succession de Thècle.

Si cela est vrai, c'est que Thècle avait légué ses biens à l'Eglise ou aux pauvres.

20° De cacher à tout le monde ce que deviennent les revenus de l'Eglise.

Accusation incompréhensible contre un prélat qui fit succéder l'ordre et l'économie les plus sévères au déplorable gaspillage signalé sous la léthargique administration de Nectaire, qui supprima toutes les dépenses d'ostentation et de luxe, réduisit sa maison à la plus évangélique simplicité, et ne prenait pas une obole de la part qui lui était assignée sur les fonds du clergé. Noble et saint dilapidateur, qui dissipait tous ses revenus en aumônes, en fondations d'hôpitaux, en créations admirables !

21° De s'être approprié par la violence les dépôts confiés à d'autres mains qu'aux siennes.

Cette hideuse calomnie venait du moine Isaac ; elle était digne d'un tel personnage.

22° De faire chauffer le bain pour lui seul, et d'en interdire l'entrée quand il se baignait.

Modestie criminelle, en effet !

23° De manger toujours seul et de vivre à la façon des cyclopes.

Nous savons quelle était la vie de Chrysostome, et dans quel noble but de recueillement et de charité il s'était obligé à ne faire, à ne recevoir aucune invitation. Il vivait à la façon des esprits plutôt qu'à celle des hommes.

24° D'avoir dit dans l'église que la table était pleine de furies.

Il semble qu'il ait dit quelque chose d'analogue, mais à propos de l'intempérance et de l'ivrognerie. Quel mal y a-t-il?

25° De prononcer souvent du haut de l'ambon des mots comme ceux-ci : *J'aime, je suis hors de moi.*

Ce sont là, en effet, des expressions familières à l'orateur quand il veut exprimer sa joie, ses pieux transports. Personne ne s'était trompé, ne pouvait se tromper sur leur sens véritable. Explosion naturelle d'une âme de feu, elles sonnaient comme un blasphème aux oreilles de ses ennemis. Ces cœurs égoïstes,

glacés par la haine, étaient-ils susceptibles de comprendre la langue sacrée de l'enthousiasme ?

26° De favoriser dans les pécheurs leur penchant au mal, en leur disant : Si vous avez péché une seconde fois, repentez-vous une seconde fois ; et toutes les fois que vous aurez péché, venez à moi, je vous guérirai.

Enseignement vraiment évangélique, et que les Novatiens seuls avaient le droit de reprocher au ministre de la miséricorde et du pardon !

27° D'avoir enseigné du haut de la chaire que le Christ n'avait pas été exaucé dans ses prières parce qu'il ne priait pas comme il faut.

Calomnie insensée ! La haine délire.

28° D'avoir reçu dans l'Eglise et de protéger des païens autrefois persécuteurs acharnés des disciples de Jésus-Christ.

Mais, à ce compte-là, Paul ne fût jamais devenu un vaisseau d'élection. Ce serait donc un crime de propager la foi et de ramener à la vérité les esprits ennemis !

29° D'envahir les droits des autres évêques, et d'avoir fait des ordinations hors de sa province.

Allusion maladroite aux affaires d'Ephèse, où Jean n'était intervenu que sur la prière réitérée du clergé de cette Eglise, où rien n'avait été fait que par le concile de la province et selon les prescriptions canoniques !

30° De recevoir des femmes dans sa maison, et de rester seul à seul avec elles, après avoir congédié tout le monde.

Il en est de cette assertion comme des précédentes. Il suffit de lire le livre de Jean contre les sœurs adoptives, pour voir quelle était sa pensée à cet égard et quelle sévère prudence présidait à toutes les relations de sa vie. Les règles qu'il prescrivait aux autres, il les suivait plus rigoureusement lui-même.

31° De ne prier à l'église ni en entrant ni en sortant.

Et l'on osait dire cela de l'homme qui avait rétabli les veilles sacrées, rallumé dans la cité de Constantin l'antique ferveur de l'âge d'or du Christianisme ; d'un homme dont la vie était un colloque intime et incessant avec Dieu, une extase perpétuelle ! Sa piété ne se donnait pas en spectacle, mais, près de lui, tout le monde en éprouvait la douce et sainte influence.

32° D'avoir livré Eutrope, le patrice, le premier ministre de l'empire, au préfet Porphyre pour être banni [1].

La cour et l'impératrice savaient mieux que personne ce qu'il en était, et quels périls avait courus le généreux pontife, quels courroux il avait bravés pour conserver le bénéfice du droit d'asile à l'eunuque disgracié et sauver la tête d'un misérable voué au trépas par ceux-là mêmes qui la veille encore se prosternaient à ses pieds.

En dehors de ces chefs d'accusation formulés dans leurs requêtes par le moine Isaac et les deux diacres dégradés, le vénérable prélat fut accusé d'avoir appelé l'impératrice *une Jézabel*, crime de lèse-majesté qui entraînait la peine de mort ; et, en effet, on ne parlait de rien moins que de lui faire expier par le dernier supplice les saintes audaces de sa parole [2]. Il nous apprend lui-même, dans sa lettre à Cyriaque, qu'on lui reprochait, en outre, d'avoir administré le baptême après avoir mangé, et donné la communion à des personnes qui n'étaient pas à jeun. « Si je l'ai fait, dit-il, que mon nom soit rayé du catalogue des évêques, que je ne compte plus parmi les fidèles, et que le Christ, notre maître, me chasse de son bercail [3] ! » On ne s'en tint pas d'ailleurs à de simples insinuations sur sa vie privée et la pureté de ses mœurs. La calomnie osa contre lui ce qu'elle avait osé contre Athanase, ce qu'elle a fait toujours contre le prêtre que l'on redoute et que l'on veut perdre. Longtemps après, le souvenir d'une imputation si odieuse troublait encore la paix de son âme au fond du désert, et lui arrachait des cris de douleur amère et d'indignation. « Dépouillez mon corps, disait-il, et vous verrez l'état où il est réduit [4] ! » Les austérités de sa jeunesse, les flammes de sa pensée avaient tué chez lui le sens du plaisir.

Selon Photius, treize séances furent employées par le concile à discuter ces mensonges impudents et atroces. D'après Pallade, l'œuvre d'iniquité fut bâclée en un jour. L'assemblée avait le vertige, et ne s'inquiéta pas de voiler, même par une apparence d'impartialité, le vice radical qui annulait d'avance toutes ses opérations. Tout y fut passion, emportement, violence, fureur. Les témoins ne déposaient pas, ils déclamaient ; on enregistrait les diatribes de

[1] Voir aux *Pièces justificatives*.
[2] Pallad., c. 8, p. 2.. — [3] Chrys., t. 3, p. 668. B. B.
[4] Chrys., p. 669. L'authenticité de la lettre à Cyriaque a été contestée par Jean Hales et le P. Stilting ; Tillemont, Montfaucon et autres n'hésitent pas à l'admettre.

la haine comme des faits acquis à la procédure. On quittait Jean quelquefois pour passer tantôt à Héraclide d'Ephèse, tantôt à Pallade d'Hélénopole, coupables tous les deux d'une grande affection pour le Saint; on revenait à lui sans rien approfondir, sans rien conclure. Ses ennemis, admis seuls à parler, ne se bornaient pas à raconter des faits plus ou moins absurdes, ils demandaient avec instance qu'on se hâtât de frapper; et ces réquisitions incroyables partaient de prêtres haut placés, tels qu'Arsace et Atticus, qui s'assirent plus tard sur ce siége épiscopal de Byzance d'où ils précipitaient le plus illustre comme le plus saint des pontifes. On n'avait de témoins que de cette espèce, accusateurs acharnés plutôt que témoins. Théophile manda l'archidiacre de la grande église, comme si déjà le siége était vacant, et avec lui tous les prêtres fidèles de la ville, menacés d'excommunication s'ils ne se rendaient pas. Caresses et violences, tout fut employé pour les détacher de l'obéissance de leur chef légitime et leur arracher une déposition contre lui. En attendant, les églises demeurèrent sans service, et la cité s'émut: nouveau crime dont il fallut charger le grand criminel. L'abbé Isaac, en effet, ajouta un nouvel article à sa requête, et accusa l'évêque de soulever le peuple et de l'irriter contre le synode. On ne pouvait insulter plus indignement la vérité. L'essentiel, néanmoins, eût été de faire arriver Jean lui-même devant ses prétendus juges, c'est-à-dire de l'arracher du milieu de son troupeau qui lui faisait un rempart de son affection, et, suivant le mot d'un contemporain, de l'emmener hors de la ville, *comme un autre Abel,* pour le frapper traîtreusement [1]. Tout était concerté pour s'emparer de sa personne s'il venait à se présenter, et le jeter chargé de fers sur un navire qui l'eût emporté sur une plage inconnue et lointaine où il serait mort d'abandon et de faim.

Tandis qu'à Chalcédoine tout allait au gré de Théophile et de la ligue, de nombreux prélats réunis à Constantinople entouraient Chrysostome de consolations et d'hommages. « Nous étions quarante, écrit l'un d'entre eux, et, assis avec Jean dans le triclinium de l'évêché, nous nous demandions les uns aux autres, avec un profond étonnement, comment il s'était fait que Théophile, mandé à comparaître seul devant la cour pour se justifier des crimes affreux dont on le chargeait, fût venu avec une nombreuse escorte d'évêques, et eût réussi à changer si promptement l'esprit des princes et des magistrats, à pervertir presque tout le clergé. Jean, interrompant ces propos, nous dit: « Priez, mes frères, et, si vous aimez Jésus-Christ, qu'aucun de vous n'abandonne son Eglise à cause de moi; *car je suis près d'être immolé, et le temps de ma mort approche;* et, comme Paul, à qui j'emprunte ces paroles, je vois bien que je quitterai la vie après avoir subi de grandes tribulations. Je connais, en effet, les machinations de Satan; il ne peut plus supporter le poids de mes attaques. Ainsi, puissiez-vous obtenir miséricorde, et souvenez-vous toujours de moi devant le Seigneur! »

« Saisis d'une extrême douleur à ces mots, les uns fondaient en larmes, les autres, se levant pour sortir, baisaient les yeux du pontife, sa tête sacrée et sa bienheureuse bouche si éloquente, et nul ne pouvait étouffer ses sanglots. Jean les pria de rester, et nous dit: « Asseyez-vous, mes frères, et cessez de pleurer afin de ne pas accroître mon affliction. *Jésus-Christ est ma vie, et mourir m'est un gain* ». — Car le bruit s'était répandu qu'on devait lui trancher la tête à cause de la liberté de ses discours. — « Rappelez-vous, poursuivit-il, ce que je vous ai toujours dit: que la vie présente est une route où joies et peines, tout passe vite; c'est un marché: nous achetons, nous vendons et nous partons. Sommes-nous de meilleure condition que les patriarches, les prophètes et les apôtres, pour jouir ici-bas d'une vie sans fin? »

« Un des assistants s'écria : Nous pleurons de nous voir orphelins, de voir l'Eglise veuve, les lois méprisées, l'ambition triomphante, les pauvres abandonnés et le peuple privé d'instruction. Mais Jean, frappant avec l'index de la main droite dans la paume de la main gauche comme il faisait d'ordinaire quand il rêvait profondément, arrêta l'interlocuteur: « Assez, mon frère, n'en dites pas davantage; mais souvenez-vous de mon conseil, n'abandonnez pas vos églises. La prédication n'a pas commencé avec moi et ne finira pas avec moi. Est-ce que Josué n'est pas venu après Moïse, David après Samuel, Baruch après Jérémie, Elisée après Elie, Timothée après Paul? » — Eulysius, évêque d'Apamée en Bythinie, répliqua: Si nous gardons nos églises, on nous contraindra de communiquer avec tes persécuteurs et de souscrire à

[1] Pallad., dial., p. 27.

ta déchéance. — « Communiquez, répondit l'homme de Dieu, pour ne pas diviser l'Eglise ; mais ne souscrivez pas, car ma conscience ne me reproche aucune faute qui mérite qu'on me dépose [1] ».

A ce moment les portes s'ouvrirent et l'on annonça des envoyés de Théophile : c'étaient deux jeunes prélats lybiens, nouvellement ordonnés par le patriarche. Ils présentèrent une assignation ainsi conçue : *Le Saint Synode réuni au Chêne, à Jean. Nous avons reçu contre toi des mémoires qui contiennent une infinité d'inculpations. Viens donc, et emmène avec toi les prêtres Sérapion et Tigrius : on en a besoin.* La seule suscription de ce message était une grave injure, car elle dégradait Jean de son titre d'évêque. Ses amis répondirent à la sommation insolente du *Chêne* par cette lettre que trois évêques, Lupicius, Démétrius et Eulysius, avec deux prêtres, Sévère et Germain, furent chargés de porter à Théophile : « Ne bouleverse pas l'Eglise, ne la livre pas au schisme ; pour elle Dieu s'est fait homme. Mais si, foulant aux pieds les canons de Nicée, tu crois pouvoir juger les causes ecclésiastiques hors de ta province, viens ici, dans cette ville, où la protection des lois est assurée, n'attire pas Abel dans les champs à la façon de Caïn ; viens, nous avons à t'entendre tout d'abord. Car on nous a remis contre toi des requêtes avec soixante-dix chefs d'accusation très-graves, et, par la grâce de Dieu, notre concile est plus nombreux que le tien. Vous n'êtes que trente-six de la même province, nous sommes quarante de provinces diverses, et nous comptons parmi nous sept métropolitains. Or, les convenances et les canons veulent que le moindre nombre soit jugé par le plus grand et le plus digne. Nous avons, d'ailleurs, la lettre par laquelle tu déclares à notre frère Jean qu'on ne doit pas juger hors des limites de sa juridiction [2] ».

Jean ne crut pas que cette réponse collective, si sage et si ferme, le dispensât d'une réponse personnelle. Il écrivit aux évêques du *Chêne:* « J'ai ignoré jusqu'à ce jour qu'on eût quelque chose à me reprocher. Mais si une accusation a été portée contre moi et que vous vouliez que je me justifie devant vous, excluez de votre réunion mes ennemis déclarés, et je ne disputerai pas du lieu où je dois être jugé, quoique assurément ce dût être dans cette ville. Or je récuse Théophile, que je convaincrai d'avoir dit à Alexandrie et en Lycie : Je vais à Constantinople déposer Jean ; ce qui est si vrai que, depuis son arrivée, il n'a voulu ni me parler ni avoir aucun rapport avec moi. Je récuse de même Acace, parce qu'il a dit : Je lui prépare son bouillon. Je n'ai pas à parler d'Antiochus et de Séverien : Dieu leur fera bientôt justice, et les théâtres eux-mêmes chantent leurs exploits. Si donc vous voulez effectivement que je comparaisse à votre tribunal, écartez ces quatre hommes du nombre de mes juges, et qu'ils ne figurent que comme mes accusateurs. Alors j'irai, non-seulement devant vous, mais devant un concile général. Et sachez que, quand vous m'appelleriez dix mille fois, vous n'auriez pas d'autre réponse ».

La députation n'était pas de retour, qu'un courrier et un notaire de l'empereur se présentèrent de sa part et insistèrent auprès de Jean pour qu'il eût à se rendre devant l'assemblée du *Chêne.* Au rescrit impérial qui lui portait cette injonction, était jointe une lettre de Théophile, suppliant Arcadius d'intervenir par la force et de contraindre l'évêque pénitent à venir se faire juger et condamner. Les employés de l'empereur reçurent la même réponse que ceux du concile. Celui-ci insista ; deux prêtres de Constantinople, le moine Isaac, signataire d'un des factum contre le pontife, et Eugène, récompensé depuis par l'évêché d'Héraclée, portèrent à Jean cette nouvelle sommation : « Le concile te l'a déjà ordonné ; parais devant nous, et viens te justifier [1] ». Jean répliqua par ces quelques mots : « Quel ordre suivez-vous donc dans cette procédure? Vous voulez que mes ennemis soient mes juges, et vous vous servez de mes propres clercs pour me citer ! » Et il envoya ce billet par d'autres évêques. Mais le concile avait perdu la tête : c'était moins une assemblée de prêtres qu'une caverne de furies. Les messagers de Chrysostome furent accueillis avec des violences qu'il semble impossible d'admettre de la part des personnages auxquels ils s'adressaient. On se jeta sur eux, on déchira les vêtements de l'un, on accabla l'autre de coups ; un troisième, chargé des fers préparés pour Jean, fut jeté dans une barque et envoyé on ne sait où.

Le concile essaya d'une quatrième citation et n'obtint pour réponse que le silence. Ce silence même, l'attitude de Chrysostome, son

[1] Pallad., dial., p. 27. — [2] Pallad., dial., p. 28.

[1] Sozom., l. 8 ; Pallad. *ibid.*

imperturbable sérénité embarrassaient Théophile. Quel que fût chez lui l'aveuglement de la haine, il sentait que la position au *Chêne* était fausse, le terrain brûlant, et que d'un instant à l'autre une émotion populaire pouvait tout changer. La discussion se traînait à travers le mensonge et l'absurde et n'aboutissait pas. On décida de brusquer la conclusion, et, passant outre aux divers chefs d'accusation, de ne faire valoir contre l'inculpé que la contumace. Paul d'Héraclée parla dans ce sens et demanda qu'on fût aux voix. L'évêque Gymnasius vota le premier et Théophile le dernier. Jean fut déclaré coupable de révolte contre le concile pour avoir refusé d'y paraître, et l'on prononça sa déchéance. Puis, l'assemblée, heureuse de son triomphe, se hâta de communiquer le jugement au clergé de Constantinople et à l'empereur. La lettre à celui-ci est rédigée avec un art perfide : « Jean, sous le poids de graves accusations, sentant qu'il ne pouvait se justifier, a refusé de comparaître devant ses juges, et nous l'avons déposé conformément aux lois. Mais on lui impute, en outre, le crime de lèse-majesté, duquel nous n'avons pas à connaître. Que votre piété ordonne donc qu'il soit chassé de son siége et puni comme criminel envers le chef de l'Etat [1] ».

Or, le crime de lèse-majesté entraînait la peine de mort. Mais la tête de cet homme était difficile à prendre au milieu d'un peuple qui l'adorait : la haine recula devant le péril, sans reculer devant le forfait. D'ailleurs, le faible fils de Théodose, borné, sans discernement, esclave de Jézabel, mais doux et bon, n'était pas homme à porter sur son évêque une main parricide ; il refusa de verser à ses ennemis le sang dont ils avaient soif, et se contenta de leur octroyer l'exil du Saint. Jean reçut l'ordre de quitter la ville au plus tôt et de se retirer à Hiéron, à l'embouchure de l'Euxin, en attendant une destination plus lointaine.

[1] Pallad., dial., p. 30.

CHAPITRE TRENTE-SIXIÈME.

Jean proteste et se décide à partir. — Colère du peuple contre la cour. — Tremblement de terre. — Lettre d'Eudoxie à Jean. — Retour de Jean. — Son entrée triomphale à Constantinople. — Discours du pontife. — Départ et fuite de ses ennemis. — Théophile et Nilammon. — Le pape indigné des procédés de Théophile.

Cependant le peuple de Constantinople tendait l'oreille vers Chalcédoine et commençait à se préoccuper des bruits qui venaient de là. Inquiet, agité, menaçant, il entourait la demeure de son évêque, veillait à ses portes, remplissait la grande église. Jean s'efforçait de le contenir en le rassurant. « Les flots sont soulevés, disait-il, la tempête gronde ; mais nous ne craignons pas d'être submergés, car nous sommes établis sur la pierre ferme. Que la mer s'abandonne à ses fureurs, elle n'ébranlera pas le rocher ; que les vagues bondissent et menacent de briser tout, la barque de Jésus ne sombrera pas. Je vous le demande : Que puis-je craindre ? La mort ? *Mais Jésus-Christ est ma vie, et mourir m'est un gain.* L'exil ? *Mais la terre avec toute son étendue appartient au Seigneur.* La perte des biens ? Mais nous n'avons rien apporté ici-bas, et nous n'en pouvons rien emporter. Ainsi, ce que le monde a de terrible, je le méprise autant que je me ris de ses biens. Je ne crains pas la pauvreté, je n'ambitionne pas les richesses, je ne redoute pas la mort, et je ne désire vivre que pour le progrès de vos âmes..... Je prie donc votre charité d'avoir confiance, nul ne pourra nous séparer. Car s'il est dit à propos du mariage : *Ce que Dieu a uni, l'homme ne peut le désunir*, à plus forte raison l'Eglise ne peut être séparée du pasteur..... » Et s'adressant par une vive prosopopée à ses adversaires : « Vous croyez n'attaquer que moi, s'écrie-t-il, vous attaquez l'Eglise. Eh bien ! vous me rendrez plus illustre, et vous épuiserez vos forces en pure perte : ainsi les flots se brisent contre le rocher et se réduisent en écume. Homme, sois-en sûr, rien n'est plus puissant que l'Eglise. Fais la paix avec elle, ne déclare pas la guerre au Ciel. Si tu

t'attaques à l'homme, il y a égale chance de vaincre ou d'être vaincu. Si c'est à l'Eglise que tu t'en prends, tu ne seras jamais vainqueur ; car Dieu est plus fort que toutes les créatures ensemble. *Voulons-nous rivaliser avec le Seigneur*[1] *?* Lui sommes-nous supérieurs en quelque chose ? Ce qu'il a établi et affermi, qui tentera de l'ébranler? *Il regarde la terre, et son regard la fait trembler.* Il ordonne, et ce qui tremblait s'affermit. N'est-ce pas lui qui a dit: *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle ?* Vois combien de tyrans ont essayé de l'opprimer ! Combien de chevalets, combien de bûchers, combien de bêtes féroces, combien de glaives aiguisés! ils n'ont abouti à rien. Où sont ces ennemis si nombreux, si puissants ? ils sont oubliés à jamais. L'Eglise, où est-elle ? Plus que le soleil, elle resplendit.... Donc, mes amis, que ce qui arrive ne vous trouble pas. Accordez-moi la grâce de rester inébranlables dans votre foi. Souvenez-vous de Pierre marchant sur les flots ; le moindre doute l'eût exposé à périr. Sont-ce des calculs humains qui m'ont fait arriver ici ? Est-ce l'homme qui m'a élevé sur ce siége, pour que l'homme m'en précipite ? Si je parle ainsi, ce n'est ni vanité ni jactance, à Dieu ne plaise ! Je cherche à affermir ce qui hésite en vous. La ville était calme, le démon a voulu troubler l'Eglise. O pervers, ô méchant ! Tu n'as pu faire tomber nos remparts, et tu veux renverser l'Eglise ! L'Eglise ne se compose pas de murailles, mais de fidèles : un seul d'entre eux suffit à déjouer tes efforts. As-tu oublié les martyrs et les coups qu'ils t'ont portés ? Souvent une jeune fille délicate et faible a lutté avec toi et t'a vaincu. Tu déchirais ses flancs, sans lui ravir sa foi ; la chair succombait, l'âme déployait un courage viril, la piété restait invincible. Et toi qui n'as pu abattre une simple femme, tu te flattes d'abattre un peuple comme celui-ci ! Le Seigneur ne l'a-t-il pas dit : *Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux ?* Et il ne serait pas au milieu d'une multitude si nombreuse, unie par les liens de la charité ! J'ai sa parole, j'ai dans mes mains son écriture : voilà ma force et ma sécurité. Tout l'univers serait ébranlé, je lis les saintes lettres, je lis ces mots : *Voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.* Jésus Christ est avec moi : que craindrai-je ? les flots soulevés, le courroux de la mer, la fureur des princes, ne sont pas plus à mes yeux que des toiles d'araignées. Si votre charité ne m'avait retenu, je n'aurais pas hésité à partir aujourd'hui même ; car je dis toujours : *Seigneur, que votre volonté soit faite !* Oui, je ferai, non ce que veut un tel ou un tel, mais ce que vous voulez. Voilà le bâton qui ne vacille pas dans mes mains ; voilà la pierre inébranlable sur laquelle je suis établi. Que ce que Dieu veut s'accomplisse : s'il veut que je reste ici, je lui rends grâces ; partout où il me mènera, je le bénirai.

« Que personne ne vous trouble : vaquez à la prière. Le démon a voulu vous y arracher, mais il n'a rien gagné ; au contraire, je vous trouve plus fervents. Demain, j'irai avec vous aux litanies solennelles ; car là où je suis, vous êtes, et où vous êtes, je suis aussi ; nous ne faisons qu'un corps, et la tête n'est point séparée du corps ni le corps de la tête. Les distances n'empêchent pas la charité de nous tenir unis, et la mort elle-même ne peut rompre notre union. Si mon corps meurt, mon âme vivra et se souviendra de mon peuple. Comment pourrai-je vous oublier ? Vous êtes ma famille, vous êtes ma vie, vous êtes ma gloire... Pour vous je suis prêt à répandre mon sang, et en cela je ne fais qu'acquitter une dette : car *le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.* Qu'ils m'égorgent, qu'ils me tranchent la tête : une telle mort est un gage d'immortalité, de telles embûches sont une source de sécurité. Est-ce à cause de mes richesses ou de mes péchés qu'ils veulent me perdre ? S'il en était ainsi, je devrais en gémir le premier. Je suis persécuté, parce que je vous aime, parce que je ne néglige rien pour votre bonheur, pour qu'aucun étranger n'envahisse le bercail, ne ravage le troupeau. Le motif de l'épreuve est déjà une récompense. Que ne souffrirais-je pas pour vous ? Vous êtes mes concitoyens, mes parents, mes frères, mes fils, les membres de mon corps, la lumière de mes yeux, quelque chose de plus doux que la lumière elle-même... Depuis plusieurs jours vous veillez, et rien n'a ébranlé votre courage, ni la longueur des heures, ni les craintes, ni les menaces. Vous vous êtes montrés pleins d'une ardeur admirable. Que dis-je ? Ce que j'avais toujours désiré, vous l'avez fait : vous avez méprisé les choses du monde, vous avez dit adieu à la terre, vous vous êtes affranchis des

[1] Ad Corinth., I, c. 10, v. 4.

liens du corps pour vous élancer vers notre divine philosophie. Voilà de quoi me consoler et me soutenir ; voilà l'huile de l'athlète, le gage de la victoire, le titre de l'immortalité [1] ».

Ces paroles contenaient le peuple sans l'apaiser. L'insulte faite à son évêque le saisissait au cœur et semblait le réveiller de son long abaissement : car il aimait dans Chrysostome son éloquence, sa charité, sa vie austère, sa fermeté invincible qui contrastait avec le servilisme de tous, ses luttes hardies et saintes contre les abus de la fortune et du pouvoir. Il s'était habitué à voir dans ce grand homme un protecteur sacré, un ange tutélaire qui le couvrait de sa parole, de son courage, de ses vertus, et la crainte de le perdre lui rendait un moment de redoutable énergie. Il se pressait autour du pasteur et gardait avec soin toutes les avenues de sa demeure. Les uns remplissaient tour à tour le rôle de sentinelle, et, comme dans une ville assiégée, veillaient jour et nuit contre une surprise ; les autres parcouraient la ville avec des chants pieux et menaçants ; un grand nombre entouraient l'autel et la chaire, heureux de recueillir quelques accents encore d'une voix qu'ils n'entendraient plus. Jean parut plusieurs fois à l'ambon pour consoler son troupeau, s'efforçant de communiquer aux autres la sainte résignation de son cœur. Mais l'indignation du peuple le gagnait par moments lui-même, et lui arrachait quelques paroles amères qui envenimaient les rancunes de la cour et fournissaient à la faction une arme de plus.

« Savez-vous, disait-il, pourquoi ils veulent me déposer ? Parce que je n'ai pas tendu ma maison de riches tapisseries, que je n'ai pas voulu me vêtir d'or et de soie, que je n'ai pas eu assez de complaisance pour la gloutonnerie de ces gens-là. La race de l'aspic fleurit encore : la semence de Jézabel n'est pas éteinte ; mais la grâce combat avec Hélie... Le temps présent, poursuivait-il, est un temps de larmes : tout court à l'infamie [2]. Il n'y a plus que l'or qui donne la considération. Que devient donc cette parole de David : *Si l'or afflue, n'y attachez pas votre cœur ?* Celui qui tenait ce langage n'occupait-il pas le faîte de la royauté ? Mais il ne songeait pas à s'enrichir par la rapine, il ne songeait pas à la destruction de la piété, il soignait moins ses trésors que ses armées, il n'était pas assujéti au bon plaisir de sa femme [1].... »

Mais déjà l'œuvre du *Chêne* était accomplie et la sentence prononcée. La triste nouvelle arriva le soir même à Constantinople. En un instant le peuple est debout ; étonné, indigné, il se porte en masse à la demeure de l'évêque, à celle de l'empereur, à Sainte-Sophie, demandant à cris redoublés qu'un concile plus nombreux soit appelé à réformer aussitôt l'inique jugement d'un concile impie et maudit. Malheur aux juges pervers qui ont osé condamner un Saint ! Malheur à quiconque oserait l'approcher avec des intentions hostiles ! Les émissaires du palais se présentent et sont repoussés. Le peuple veille, il entoure son pontife, il ne souffrira pas qu'on le ravisse à son amour. Chrysostome lui-même ne crut pas devoir obtempérer tout d'abord aux ordres précipités de la cour. Il protesta contre la sentence qui le frappait, sentence radicalement nulle, puisque, étrangers à sa province, les juges n'avaient pas qualité pour le juger. Il sentait d'ailleurs qu'il devait quelque chose à l'affection d'un tel peuple, et s'il fallait s'en séparer, il voulait du moins le remercier, le consoler, apaiser sa colère et l'amener peu à peu à ces sentiments de noble résignation dont il leur donnait l'exemple. Il monta plusieurs fois en chaire au milieu d'une effervescence que sa voix ne pouvait toujours dominer. « Que le nom du Seigneur soit béni, disait-il, qu'il le soit à jamais. Si nous avons reçu les biens de sa main divine, pourquoi ne pas accepter les maux quand il les envoie [2] ? »

D'autre part, secrètement stimulée par Théophile et Séverien, la cour enjoignait à Chrysostome de hâter son départ. Il répondait que, le jugement porté contre lui étant une violation flagrante de toutes les formes de la justice et de toutes les lois de l'Eglise, une usurpation évidente d'hommes ennemis et passionnés, sans titre pour le juger, il ne quitterait pas volontairement son troupeau et ne cèderait qu'à la force. Ces paroles jetaient la cour dans une indicible perplexité ; elle brûlait d'employer la violence pour en finir, et tremblait, avec raison, que la violence ne tournât contre elle. La piété de Jean vint à son aide. Il pouvait tout en ce moment, la ville entière était dans ses

[1] Chrys., t. 3, 415. B. B.
[2] Ces paroles : πάντα εἰς ἀδοξίαν ἐκτρέχει parurent offrir un jeu de mots insultant pour Eudoxie.

[1] Chrys., t. 3., p. 418 ; voir aux *Pièces justificatives*.
[2] Voir aux *Pièces justificatives*.

mains ; un mot de sa bouche déchaînait la multitude et forçait l'empereur à reculer ; la justice de sa cause était évidente ; quarante évêques l'appuyaient de leur autorité ; cinquante mille chrétiens le couvraient de leur dévouement, prêts à repousser la force par la force et à mourir pour un pasteur vénéré. Il préféra donner l'exemple de l'abnégation. La pensée d'une goutte de sang versée à son occasion lui faisait horreur ; il n'eût voulu à aucun prix entretenir l'agitation du peuple, devenir un prétexte de sédition dans la cité ou de schisme dans l'Eglise. La charité semblait d'un ordre supérieur à la justice : il s'immola. Ayant donc acquitté le devoir de sa charge par une protestation suffisante, le troisième jour, vers midi, il profita d'un moment où les fidèles, comme assurés de leur triomphe, faisaient une garde moins sévère, et, s'échappant de l'église par une porte dérobée, il courut se remettre aux sbires de la cour dans une maison voisine où lui-même leur avait donné rendez-vous [1].

Mais la disparition à peine connue fut le signal d'une épouvantable tempête. Les menaces du peuple commencèrent à monter plus haut que Théophile et ses complices. On tremblait au château, mais on s'obstinait. Jean crut tout sauver en s'éloignant ; et, le soir même, dès que l'ombre eut enveloppé la ville, escorté de quelques soldats et d'un officier de police, il se rendit à la *Corne dorée* où tout était prêt pour son départ. Si secrètement qu'on eût mené la chose, on ne put tromper la vigilance de tous ; reconnu de quelques fidèles, le noble captif fut bientôt entouré d'une foule qui grossissait. A grand'peine il atteignit le navire qui devait l'emporter et qui, remontant le Bosphore à la faveur de la nuit, se dirigea vers le port d'Hiéron, à l'entrée de l'Euxin, d'où le vénérable proscrit devait être conduit à Prénète, dans l'intérieur de la Bithynie.

Mais l'holocauste du pasteur ne conjura pas l'orage. Les regrets du peuple que sa voix ne contenait plus prirent le lendemain un caractère effrayant. Le présomptueux Séverien, ayant osé se montrer sur une des chaires de Byzance pour essayer une justification de l'œuvre du *Chêne*, fut interrompu dès les premiers mots, obligé de quitter la tribune sacrée au milieu des malédictions de la foule et de se sauver à la hâte. Théophile, de son côté, se mit à la tête de quelques hommes armés et se présenta à l'église pour en chasser les amis de Jean. Cette inconcevable témérité faillit tout perdre. On répondit à la violence par la violence : le sang coula. La protestation d'un peuple pieux allait devenir une insurrection formidable. Une foule immense assiégeait le palais et demandait à grands cris que son pasteur lui fût rendu. Les ennemis de la cour, les mécontents de toute espèce exploitaient la circonstance, et, mêlés à la multitude, excitaient et envenimaient son courroux. Bon nombre même, parmi les adversaires du pontife, passant tout à coup d'un sentiment à un autre, blâmaient tout haut l'entêtement d'un aveugle pouvoir qui compromettait par un caprice d'orgueil l'ordre public et le bonheur de tous. Les portes du séjour impérial ne pouvaient que céder sous le poids d'une masse irrésistible, et l'impératrice éperdue commençait à songer qu'elle avait acheté sa vengeance un peu cher. Le ciel lui-même parut intervenir : une vive secousse du sol ébranla la ville et fut plus particulièrement sentie dans la chambre d'Arcadius. Eudoxie n'y tint plus ; la superstition et la peur aiguisant le remords dans cette âme altière, elle se jeta aux genoux de son mari et demanda tout en pleurs le rappel de Jean. « C'en est fait de nous, disait-elle, et de notre puissance, s'il tarde à revenir ». Elle écrivit à l'exilé de sa propre main : « Je prie ta sainteté de croire que ce qui s'est fait contre elle a été fait à mon insu. Je suis innocente de ton sang. Des hommes méchants et pervers ont tramé ce complot. Dieu voit les larmes que je répands et que je lui offre en sacrifice. Je me souviens, d'ailleurs, que mes enfants ont reçu le baptême de tes mains [1] ». La nuit même, un courrier partit pour porter cette lettre et l'ordre de l'empereur ; d'autres courriers le suivirent. On envoya députation sur députation. Le Bosphore était encombré de barques et d'officiers courant à la poursuite de l'exilé et tremblant de perdre sa trace. La cour craignait d'arriver trop tard pour conjurer le double orage de la colère du ciel et du peuple.

Brison, eunuque de l'impératrice et notaire de l'empereur, qui conciliait avec ses fonctions à la cour un grand dévouement pour le pontife, eut le bonheur de le trouver à Prénète et de le ramener. A la première nouvelle de ce retour, le peuple ivre de joie courut au port ; la

[1] Socrate et Sozomène le font partir à midi ; Chrysostome parle du soir. Ceux-là disent qu'il se livra volontairement, celui-ci raconte qu'on l'emmena de force au port. Tout est concilié par Tillemont, dont nous avons adopté le récit.

[1] Chrys., t. 3, p. 429 ; Sozom., l. 8, c. 18.

mer se couvrit de bateaux : les femmes elles-mêmes s'embarquaient avec leurs enfants dans les bras. Chacun voulait être le premier à saluer son pasteur, à recevoir sa bénédiction. Déjà plus de trente évêques avaient été rejoindre l'exilé au-delà du détroit. Dès qu'il mit pied à terre, une foule innombrable l'entoura et le suivit avec des cierges allumés et des chants de joie qu'interrompait de temps à autre une immense acclamation. Arrivé au faubourg Mariana, auquel un palais de l'impératrice donnait son nom, le prélat s'arrête et refuse d'aller plus loin : il voulait, disait-il, avant de remonter sur son siége, purger sa condamnation dans un concile plus nombreux que celui du *Chêne*. Mais le peuple qui soupçonnait partout les artifices de Théophile et ne comprenait rien à ces scrupules de légalité, ne voulut pas entendre à ce retardement, et commença à se répandre de nouveau en imprécations et en menaces contre l'empereur et l'impératrice. Jean, contraint de céder, n'entra en ville que malgré lui [1]. En quoi d'ailleurs avait-il besoin de se protéger contre le jugement de Chalcédoine, nul de plein droit, dérision impie des lois et de la justice? L'instinct du peuple ne le trompait pas : il conduisit son évêque à travers des rues jonchées de fleurs, parées de festons, au milieu des cantiques d'allégresse jusqu'à l'église des Apôtres, où l'on entra. Là, soit qu'il succombât à la fatigue d'une émotion prolongée, soit nouveau scrupule, il répondit à ceux qui le pressaient de parler au peuple, qu'il n'en ferait rien jusqu'à ce que les prélats qui l'avaient condamné l'eussent solennellement absous. Mais de nouvelles instances le forcèrent à paraître sur cette chaire, où l'écho de ses derniers accents vibrait encore. Il s'exprima ainsi :

« Que dirai-je? Quels mots puis-je avoir sur mes lèvres? Que Dieu soit béni! Je le disais à mon départ, je le redis à mon retour, et là où je suis allé, je ne cessais de le répéter. Vous vous souvenez que le dernier jour je vous ai rappelé l'image de Job et ces paroles : Béni soit le nom du Seigneur dans les siècles. C'est le gage que je vous ai laissé, c'est l'action de grâces que je rapporte. Béni soit le nom du Seigneur dans les siècles! Les situations sont différentes, l'hymne est le même. Exilé, je bénissais; revenu de l'exil, je bénis encore. L'hiver et l'été ont une même fin, la fertilité de la terre. Béni soit Dieu qui a permis mon expulsion, béni soit Dieu qui me ramène! Béni soit Dieu qui déchaîne l'orage, béni soit Dieu qui l'a calmé! Puissé-je vous apprendre à le bénir toujours! Dans les épreuves, bénissez-le, vous les abrégerez; dans la prospérité, bénissez-le, vous la rendrez durable. Job lui rendait grâces dans l'opulence, il le glorifia dans l'adversité. Il ne fut ni ingrat dans l'une, ni blasphémateur dans l'autre. Au milieu des conjonctures les plus diverses, la disposition de mon âme est restée la même; le courage du pilote n'a été ni amolli par le calme ni brisé par la tempête. J'ai béni le Seigneur, et quand je me suis éloigné de vous, et quand je vous ai retrouvés. Le départ et le retour étaient dans les desseins de la Providence. On m'a séparé de vous corporellement, mais mon âme ne vous a pas quittés. Voyez à quoi ont abouti les embûches de mes adversaires : elles ont accru votre affection pour moi et le nombre de mes amis. Autrefois les miens seuls m'aimaient, aujourd'hui les Juifs aussi m'honorent.... Autrefois nous n'avions d'auditoire que dans l'Eglise, maintenant la place publique continue l'église, et du fond de la place jusqu'ici on dirait une seule tête. Nul ne commande le silence, et tous sont silencieux et recueillis..... Il y a des jeux au cirque, et personne n'y va; on se précipite vers la maison de Dieu comme un torrent. Ce torrent, c'est votre zèle; le bruit des eaux, ce sont vos voix qui font monter jusqu'au ciel le témoignage de votre filiale tendresse. Vos prières sont pour moi une plus belle couronne que tous les diadèmes.... C'est pour cela que je vous ai réunis dans l'église des Apôtres. Bannis, nous venons près de ceux qui furent bannis avant nous; nous venons près de Timothée, cet autre Paul, près de ces corps sanctifiés qui ont porté les stigmates de Jésus-Christ. Ne craignez jamais l'épreuve si vous avez une âme intrépide : c'est ainsi que tous les Saints furent couronnés. Plus ils souffrirent dans leur corps, plus la paix de leur cœur fut parfaite. Et plût à Dieu que nous fussions toujours dans l'affliction! Le pasteur se réjouit quand il souffre pour son troupeau. Mais que puis-je vous dire? Qu'ai-je à faire?... Au milieu d'une moisson si belle, pas une ronce; au milieu de tant de brebis, pas un loup. Les bêtes malfaisantes ont disparu, elles ont pris la fuite. Qui les a chassées? ce n'est pas moi, berger : c'est vous, brebis. Oh! les nobles brebis! En l'absence du berger, elles ont mis les loups en déroute. Oh! la belle, la chaste

[1] Sozom., l. 8, c. 18; Socr., l. 6, c. 16.

épouse ! En l'absence du mari, elle a repoussé les adultères. Comment les as-tu repoussés ? Par la grandeur de ta vertu. Tu n'as pris ni lance ni bouclier : tu leur as montré ta beauté, ils n'en ont pas soutenu la splendeur. Où sont-ils maintenant ? La honte les accable, et nous triomphons. L'empereur et l'impératrice, les princes sont avec nous. Que dirai-je donc ? Que le Seigneur répande sa bénédiction sur vous et sur vos enfants, et rendons grâces à sa bonté infinie. A lui louange et gloire dans les siècles des siècles ! Amen [1] ».

D'unanimes applaudissements couvrirent ses paroles. Les officiers de la cour, mêlés à la foule, partageaient l'ivresse générale, et le soir même, Eudoxie envoya complimenter le pontife. « Mes vœux sont exaucés, fit-elle dire, j'ai obtenu ce que je voulais. J'ai rendu au troupeau son pasteur, au vaisseau son pilote. Voilà une couronne qui me plaît plus que mon diadème [2] ».

Le lendemain de bonne heure l'église était comble ; on voulait revoir Chrysostome, on voulait l'entendre. Il prit de nouveau la parole, et, dans une homélie plusieurs fois interrompue par les acclamations du peuple, il compara l'Eglise de Constantinople à Sara tombée un moment au pouvoir de Pharaon, et rappela en la flétrissant, l'indigne conduite de Théophile. « Ce qu'un Egyptien a fait contre le saint patriarche, un autre Egyptien, dit-il, l'a fait contre moi. Mais le premier ayant connu sa faute s'en repentit ; le second, après avoir commis le crime, y a persisté. Malheureux ! *tu as péché, arrête-toi*[3]; n'ajoute pas un forfait à un forfait... Tu as chassé le pasteur, pourquoi disperser le troupeau ? Tu as éloigné le pilote, pourquoi briser le gouvernail ? Tu t'es jeté sur les monastères, et l'on a cru assister à une invasion de Barbares. Mais tout ce qu'il a fait n'a servi qu'à faire éclater votre vertu, à montrer qu'il y avait ici un pieux bercail dont Jésus-Christ est le chef... Nous n'osons rien dans la ville, disaient-ils ; *forcez-le d'en sortir*. — Eh bien ! chassez-moi de la ville, et vous saurez ce que c'est que l'amour de mon Eglise, la générosité de mes enfants, leur courage, leur force, leur patience invincible, la fleur de la liberté ; vous apprendrez la gloire de leur triomphe et l'humiliation de votre défaite. O chose nouvelle et étonnante ! Le berger est absent, et le troupeau combat ; le capitaine n'y est pas, et les soldats prennent les armes. Non-seulement l'Eglise a eu son armée, mais la ville entière est devenue l'Eglise. Les rues, les places, l'air lui-même ont été sanctifiés ; des hérétiques, des juifs se sont convertis ; et tandis que les prêtres nous avaient condamné, les juifs venaient à nous en louant le vrai Dieu. Ainsi fut-il au temps de Jésus-Christ : Caïphe l'attacha à la croix, et le larron confessa sa divinité ; des pontifes mirent à mort celui que les mages avaient adoré. Que tout cela ne trouble pas l'Eglise ; sans ces épreuves, les trésors de vos cœurs n'eussent pas été connus... Les méchants ont tendu des embûches, ils ont déclaré la guerre, et ils ont été vaincus ! Comment ont-ils fait la guerre ? Avec des bâtons. Comment ont-ils été vaincus ? Par des prières. Malheureux ! tu entres dans l'église avec des bâtons ; tu veux la prendre d'assaut ; tu portes la guerre dans le séjour de la paix, sans respect pour la sainteté du lieu ni pour la dignité du sacerdoce. Le baptistère a été rempli de sang. L'empereur, quand il met le pied sur le seuil sacré, se dépouille du diadème et du bouclier, de tous les symboles de la puissance ; toi, tu t'es armé de massues, tu as pris pour entrer ici les symboles de la guerre. Mais tu n'as pu faire aucun mal à mon épouse ; sa beauté intacte resplendit à tous les yeux. Aussi, mes amis, je me réjouis doublement de votre victoire, parce que vous avez vaincu, et vaincu sans moi. Présent, j'aurais été quelque chose dans votre triomphe ; par ma retraite, il est à vous tout entier. Mais cela aussi est une gloire pour moi, j'ai ma part de tous vos succès, parce que je vous ai élevés de telle sorte que, loin de votre père, vous montrez la noblesse de vos âmes, comme les athlètes, loin du maître qui les exerce, déploient toute leur vigueur. Qu'est-il besoin de mes discours ? Les pierres crient, les murailles parlent. Où que vous alliez, vous entendez louer le peuple de Constantinople. O peuple généreux, si attaché à ton docteur ! Peuple aimant, plein de tendresse pour ton père ! Ville heureuse, non de tes colonnes et de tes lambris dorés, mais de ta vertu !.... De quelle joie vous me comblez ! Je savais bien auparavant quelles étaient mes richesses, aujourd'hui je les admire encore plus... Que je vive ou que je meure, rien ne peut plus me toucher : voilà le résultat de cette épreuve. Que puis-je faire pour répondre d'une manière digne à votre affection ? Digne, c'est

[1] Chrys., t. 3, p. 424. B. B. — [2] Chrys., t. 3, p. 430. — [3] Genès., c. 4.

impossible ! Mais je vous aime tant, que je suis prêt à verser mon sang pour vous. Aucun père n'a de tels enfants, aucun pasteur un tel troupeau [1] ».

L'orateur retrace ensuite les circonstances de son retour, et, séparant avec soin de ses ennemis l'impératrice, qui avait demandé son rappel et qui était là vis-à-vis de lui comme pour témoigner de son repentir et s'associer à la joie publique, il parle à son auditoire de la lettre, des félicitations qu'il en a reçues, des larmes qu'elle a versées ; il exalte sa piété, et par les éloges qu'il lui donne, par la reconnaissance qu'il lui exprime, il s'efforce de reporter sur elle une part de la faveur populaire dont il est l'objet. Le peuple comprit la délicatesse de son intention et répondit par des applaudissements répétés. Quelques mots en faveur de ses ennemis terminèrent le discours du pontife. Il avait flétri leur conduite, il voulut couvrir leurs personnes et y réussit.

Mais déjà la plupart d'entre eux avaient pris la fuite. Il est vrai que, se doutant peu de l'orage qui s'amassait sur leur tête, après avoir prononcé la déchéance de Jean, ils s'étaient tournés contre Héraclide, son disciple et son ami, et ils avaient consacré à son procès une nouvelle session [2]. Mais les cris de Byzance retentirent à Chalcédoine, et l'évêque d'Ephèse, au moment de partager le sort de son protecteur, trouva tout à coup dans la lâcheté de ses juges un appui qu'il n'attendait pas. Le retour triomphal de Chrysostome acheva leur dispersion. Presque tous prirent à la hâte le chemin de leurs diocèses ; un petit nombre, Séverien, Antiochus, quelques autres demeurèrent cachés, soit à Chalcédoine, soit dans les environs, ne voulant pas s'éloigner du théâtre de leurs intrigues, et résolus d'y reparaître à la première occasion et de se venger [3].

Théophile essaya d'abord de se maintenir en face de son adversaire ; mais celui-ci ayant demandé, dès sa rentrée, la convocation d'un concile, pour se justifier et confondre ses accusateurs, l'Egyptien effrayé s'embarqua précipitamment de nuit et regagna son pays. Une circonstance déplorable hâta d'ailleurs son départ. Les marins d'Alexandrie, témoins de l'ovation faite à Jean, risquèrent contre le bien-aimé du peuple quelques paroles injurieuses, lesquelles entendues et relevées devinrent le signal d'une rixe sanglante. Il y eut des blessés et des morts [1], et déjà l'on parlait de saisir Théophile et de le jeter dans le Bosphore. Mais le vaisseau qu'il montait déploya ses voiles et gagna le large. Le mauvais temps l'ayant forcé de relâcher à Gères, petite ville de la côte d'Egypte à deux lieues de Péluse vers la Palestine, les fidèles, qui venaient de perdre leur évêque, le prièrent de mettre à la tête de leur église un saint vieillard, cher à toute la contrée, qui vénérait en lui le plus austère, le plus saint des anachorètes. Nilammon, — c'était le nom du solitaire, — dès qu'il sut les intentions de ses concitoyens, mura la porte de sa cellule. En vain le patriarche se présente et demande qu'on ouvre, en vain il signifie à l'homme de Dieu ce qu'il croit être l'ordre du Ciel. Celui-ci, derrière sa porte fermée, demande un jour pour quelques dispositions nécessaires, ce qui lui est accordé. Le lendemain Théophile reparaît et somme Nilammon d'obéir. Père, répond le reclus, j'ai besoin d'une heure de prière, priez avec moi ; et des deux côtés on se mit en oraison. Mais l'heure était passée, le jour baissait ; le prélat impatient interpelle l'anachorète qui ne répond plus. On abat la muraille qui bouchait la cellule, et l'on ne trouve qu'un cadavre. Le pieux vieillard, dit Tillemont, aima mieux obtenir de Dieu la grâce de mourir que de recevoir l'ordination épiscopale des mains d'un persécuteur de ses frères.

Ceci se passait au commencement d'octobre 403. Rentré dans sa ville épiscopale, Théophile n'y reçut qu'un froid accueil. Il publia, dans les premiers mois de 404, une nouvelle lettre pascale que saint Jérôme traduisit et loua. Ce ne fut qu'à la Pâque de la même année, qu'il écrivit au pape Innocent, non pour soumettre à sa haute juridiction la scandaleuse procédure du *Chêne,* mais pour lui dire qu'il avait prononcé la déchéance de Jean, sans entrer d'ailleurs dans aucune explication sur les motifs et les circonstances d'un acte aussi grave [2]. Cette étrange façon de procéder indi-

[1] Chrys., t. 3, p. 427 et suiv.

[2] Sozomène (c. 19) se trompe en faisant tenir cette session quelques jours après la nouvelle installation de Jean sur son siége. Ce n'est pas vraisemblable.

[3] Socrate et Sozomène disent que tous les membres du *Chêne* avaient pris la fuite ; cependant Chrysostome, dans sa lettre au pape Innocent (*apud* Pallad., p. 7), assure que les Syriens, c'est-à-dire Antiochus, Séverien et les autres n'avaient pas quitté les lieux. Tout se concilie en supposant qu'ils s'étaient contentés de s'effacer et de se cacher en attendant que l'orage fût calmé et que l'heure de la vengeance sonnât (Stilting, n. 962 ; Tillem., p. 602.)

[1] Sozom., *ibid.*, c. 19. Socrate raconte le fait avec quelques différences (l. 6, c. 15.)

[2] Pallad., dial., p. 4 et 9.

gna le chef de l'Eglise, que, du reste, des lettres et des envoyés de Constantinople ne tardèrent pas à éclairer sur le véritable état des choses et à saisir de cette grande affaire. Quant à Jean, le souffle populaire avait balayé ses ennemis; il reprit ses travaux avec une ardeur nouvelle, et sembla devenu plus éloquent. Les intrigues de la faction n'avaient fait que le rendre plus cher à son peuple; la haine avait exhaussé le piédestal de l'amour.

CHAPITRE TRENTE-SEPTIÈME.

Jean demande pour sa justification solennelle la convocation d'un concile. — Délais et mauvais vouloir de la cour. — Statue d'Eudoxie. — Nouvelle brouillerie avec le palais. — L'impératrice rappelle Séverien et consorts et les lance de nouveau contre Jean. — L'empereur ne veut plus paraître à l'église tant qu'il y sera. — Il interdit aux officiers du palais et de la milice d'assister aux réunions présidées par le pontife. — Il ordonne à Jean de quitter l'église. — Résistance et protestation de Jean qui est enlevé de force et consigné dans sa maison.

La paix entre le pontife et la cour, solennellement jurée sur l'autel aux acclamations du peuple, ne fut qu'une courte trève entre deux combats, un armistice trompeur employé déloyalement par l'une des parties à se recruter et à s'armer pour une lutte nouvelle. Revenue de sa frayeur et rendue à elle-même, Eudoxie retrouva au fond de son cœur sa haine toujours vivante et envenimée encore par le souvenir de sa défaite et du triomphe de Jean.

Nous avons vu que celui-ci, dès son entrée à Mariana, avant de remonter sur son siége, avait demandé la convocation immédiate d'un concile, où il pût répondre en présence de ses ennemis aux griefs du *Chêne*, et faire éclater à la face du monde leur iniquité et son innocence. Au premier vent de cette résolution, le patriarche égyptien avait pris la fuite. Mais Chrysostome insistant pour une révision solennelle des actes de Chalcédoine dans une assemblée d'évêques nombreuse, imposante et d'une autorité incontestable, Arcadius se rendit à ses vœux et convoqua dans sa capitale tous les prélats de l'Orient et en particulier Théophile. Celui-ci allégua l'émotion non encore apaisée du peuple Byzantin et la vive affection de celui d'Alexandrie que son absence, disait-il, affligerait trop, et se dispensa d'obtempérer aux ordres plus ou moins sérieux de l'empereur. La dernière excuse n'était qu'un mensonge maladroit, personne n'ignorant la déplorable situation que son orgueil et sa rapacité lui avaient créée dans son diocèse et dans toute l'Egypte. Mais il était résolu à ne pas bouger, tant pour échapper à l'affront d'une procédure qui mettrait à nu ses intrigues et sa mauvaise foi, que pour prolonger l'embarras de son illustre collègue, le placer, s'il le pouvait, dans de nouvelles et inextricables difficultés. Cependant plus de soixante prélats accourus de la Thrace, du Pont, de l'Asie, et réunis dans la ville impériale, avaient unanimement déclaré et décidé que, l'assemblée du *Chêne* étant en très-grande majorité composée d'évêques étrangers à la province et dépourvus de toute juridiction sur l'accusé, tout ce qu'elle avait fait était non-seulement illégal, mais nul de plein droit; qu'ainsi, la sentence de déposition prononcée contre Jean n'avait pu l'atteindre, et qu'il n'était besoin en aucune façon d'un nouveau jugement pour lui rendre une autorité qu'il n'avait pas perdue.

Cette décision suffisait à Jean pour lever ses scrupules; mais elle n'atteignait pas le but qu'il poursuivait avec ardeur, une justification solennelle. Il voulait un autre concile, où ses ennemis fussent présents, leurs inculpations discutées, mises à néant, les calomniateurs confondus, les intrigues dévoilées, et ses amis, son peuple, sa propre conscience consolés et vengés par un triomphe éclatant de la vérité et de la justice. Il fit donc auprès de l'empereur une troisième démarche, demandant avec instance qu'on daignât lui communiquer enfin les pièces déposées contre lui, et qu'à défaut de Théophile qui fuyait la lumière, on sommât Antiochus, Séverien et quelques autres de ses complices qui étaient sur les lieux, de compa-

raître devant une grande assemblée de prélats, afin que les accusations formulées pussent être débattues contradictoirement et sérieusement appréciées.

La cour mettait à faire droit à ces demandes une perfide lenteur. Evidemment, sa réconciliation avec le pontife n'avait été qu'un expédient de la peur, une hypocrisie ajoutée à tant de lâchetés et d'hypocrisies. Eudoxie ne se consolait pas d'avoir acheté de ses larmes le triomphe d'un ennemi. Elle brûlait d'effacer de son diadème, n'importe comment, l'affront qu'elle-même lui avait infligé par un moment de repentir, de faiblesse ou de piété. La vengeance ajournée et condensée dans son cœur n'y bouillonnait que plus fort. Il ne manquait pas d'ailleurs autour d'elle de courtisans et de valets pour en attiser la flamme. Une circonstance inattendue la fit éclater.

L'empereur, voulant associer la ville et l'empire à son admiration pour l'impératrice, ordonna qu'une statue d'argent fût élevée en son honneur au milieu de la grande place, entre le Sénat et Sainte-Sophie. L'inauguration de cette statue, qui surmontait une haute colonne de porphyre, fut accompagnée de jeux, de danses, de chants profanes dont le retentissement allait troubler jusque dans le sanctuaire le service divin. Jean se plaignit respectueusement, adressa de sages remontrances et ne fut pas écouté. Indigné, il tonna du haut de l'ambon, avec toute la puissance de sa parole, contre des divertissements scandaleux qui corrompaient le peuple et insultaient le temple de Dieu, surtout contre une cérémonie empruntée au polythéisme et qui rappelait trop l'apothéose des Césars païens [1]. Dans cette homélie, qui ne nous a pas été conservée, Eudoxie vit une protestation contre le culte de son image et sa propre majesté; elle ne se contint plus, jeta le masque et pressa la convocation du concile, non plus pour absoudre le grand orateur, mais pour l'abattre et l'écraser. Au sifflement de la vipère les serpents accoururent. Antiochus, Acace, Séverien, tous les sycophantes mitrés qu'un regard du peuple avait mis en fuite, sortirent de leurs ténébreuses retraites et remplirent la ville d'intrigues, de calomnies, de menaces. Deux mois à peine s'étaient écoulés depuis que l'altière épouse d'Arcadius, l'astucieuse élève d'Eutrope, écrivait à son évêque : *Je suis innocente de ton sort; ce sont des hommes méchants et pervers qui sont les auteurs de tout le mal*, et déjà elle faisait appel à la méchanceté, à la perversité de ces hommes, instruments méprisés de ses mauvaises passions, et la lutte contre le saint pontife recommençait plus ardente et plus haineuse que jamais. Du haut de son âme, Jean voyait l'orage se former à ses pieds et dédaignait de le conjurer. Mais quelques mots partis de sa tribune et répercutés en longs échos par les applaudissements du peuple allaient, de temps à autre, jeter l'épouvante dans le camp de ses ennemis. S'il faut en croire Socrate répété par Sozomène et beaucoup d'autres, il aurait ainsi commencé l'un de ses discours : *Hérodiade est encore en fureur; elle danse encore, elle demande une fois encore la tête de Jean* [1].

De son côté, l'impératrice ne gardait plus de mesure. Les prélats compromis dans l'iniquité du *Chêne* arrivaient à la hâte, prenaient ses ordres et s'apprêtaient à frapper cette fois un coup décisif. Théophile seul se faisait attendre. Il avait conservé de sa fuite honteuse un souvenir trop amer à son orgueil pour oser se montrer encore dans la métropole de l'Orient. « Viens, lui écrivaient ses anciens amis, et sois encore notre chef contre Jean, ou si la crainte du peuple t'empêche de venir, marque-nous ce qu'il faut faire et par où nous devons commencer ». L'habile Egyptien préféra le dernier parti, et s'empressa d'envoyer au secours de ses complices, avec ses conseils et ses instructions, trois évêques choisis non à la vertu, mais au vice, et dignes en tout de la mission qu'il leur confiait [2]. Sa haine agissait à distance et dirigeait sans péril la nouvelle machination dont il avait dans sa main tous les fils. C'est lui qui imagina de faire revivre contre Chrysostome les canons forgés contre Athanase dans le concile d'Antioche en 341.

Le quatrième et le douzième combinés déclarent déchu de son siége, sans espoir de rétablissement, tout évêque qui, déposé par un concile, reprendrait ses fonctions de son propre chef ou par l'autorité impériale, avant d'être réhabilité par un concile plus nombreux [3].

Mais d'abord, rien n'était plus contesté et plus contestable que la valeur de ces canons et de l'assemblée qui les porta. Convoqué par l'empereur arien Constance sous prétexte d'inaugurer la grande église d'Antioche, et dirigé

[1] Socr., l. 6, c. 18; Sozom., l. 8, c. 20.

[1] Socr., l. 6, c. 18; Sozom., l. 8, c. 20; voir aux *Pièces justificatives*. — [2] Pallad., *ibid.*, p. 30. — [3] *Ibid.*; Labb., t. 2, p. 564.

sous ses yeux par le chef de l'Arianisme, l'usurpateur du siége de Byzance, le fourbe et intrigant Eusèbe, ce concile, auquel prirent part, avec une cinquantaine d'hommes sans lumières et sans énergie, prêts à signer tout ce qu'on voudrait, quarante prélats dévoués à la secte et signalés parmi ses coryphées ; ce concile, dis-je, s'était proposé pour but principal d'infirmer par un nouvel artifice la foi de Nicée, et surtout d'abattre et d'écraser Athanase[1]. Les vieilles calomnies de Tyr, tant de fois confondues, furent remises sur le tapis enrichies de quelques mensonges nouveaux, et l'illustre défenseur de la Consubstantialité se vit condamné et déposé sans être entendu, au moment où sa cause était pendante au tribunal souverain du pape Jules. On se hâta de lui donner un successeur, et l'indigne Grégoire fut installé à main armée sur cette chaire éminente d'où le grand docteur était contraint de descendre une seconde fois. La faction qui pressentait et redoutait le jugement de Rome, voulut prévenir une glorification par une flétrissure. De là ces canons inventés pour justifier une sentence inique, et rétroactivement appliqués par une iniquité plus grande. Mais, en vérité, pouvait-on donner le titre de concile à cette audacieuse assemblée, où tout fut passion, violence, usurpation manifeste ; où l'Arianisme, fier d'avoir à son front le bandeau de l'empereur, n'écrivit ses décisions qu'à la pointe du sabre, et se déshonora autant par l'hypocrisie de ses formulaires que par ses calomnies infâmes contre Athanase et l'ordination non moins infâme de Grégoire ? Nul évêque d'Occident n'y avait paru, nul représentant du Saint-Siége, *sans le consentement duquel*, dit Socrate lui-même[2], *il n'est permis de rien ordonner dans l'Eglise.* Ses actes, le quatrième canon en particulier, annulés par le concile de Sardique, d'une autorité si grande dans tout le monde catholique, furent aussi réprouvés par le souverain Pontife comme l'œuvre de l'hérésie et de la méchanceté[3], comme faits d'ailleurs sans sa participation, sans qu'il eût été consulté, contrairement à l'usage et à la règle, d'où ces paroles du pape Jules aux évêques qui avaient tenu l'assemblée d'Antioche : Ne saviez-vous pas qu'il faut nous écrire tout d'abord, et que c'est à nous à décider ce qui est juste[4] ? De quel droit Théophile invoquait-il ces malheureux décrets d'un malheureux concile ? Sa mauvaise foi, trop évidente, pouvait-elle leur donner la valeur qu'ils n'avaient pas ? Souillés dans leur origine, criminels dans leur but, nuls dans leur autorité, ces canons auxquels il recourait dans le désespoir de sa cause, n'étaient qu'une de ces hypocrisies légales à l'usage des partis pour couvrir d'une apparence de justice l'arbitraire, la vengeance et le crime.

Mais en supposant à ces prétendus canons une source moins suspecte et une autorité plus certaine, en leur donnant tout à coup ce qui leur manquait, le caractère et la force d'une loi de l'Eglise, il n'y avait pas lieu de les appliquer à Jean ; car l'assemblée qui l'avait déposé n'était pas un concile. Un manque radical de pouvoirs frappait de nullité tous ses actes. L'évêque de Constantinople n'était pas justiciable d'une trentaine de prélats lybiens, sans qualité pour s'immiscer dans les affaires de sa province, et qui n'avaient pu se constituer ses juges qu'au mépris de toutes les lois canoniques et de toute pudeur, par la plus flagrante et la plus coupable usurpation. Un pontife illustre, digne de la vénération dont il était l'objet, avait été condamné, dégradé par une réunion d'hommes violents, la plupart ses ennemis avoués, sans qu'on lui fît connaître les charges qui pesaient sur lui, sans être entendu dans ses explications et défenses, sur simple défaut, quand on n'avait aucun droit de le mander, et que cependant, par la forte conviction de son innocence, il offrait de comparaître pourvu que ses adversaires déclarés ne fussent pas ses juges. On n'avait pas même songé à lui signifier sa condamnation, et il n'avait quitté son siége que par ordre de l'empereur et contraint par la force, ce qui lui laissait tout entier le droit de revenir dès que la contrainte cesserait ou qu'un nouvel ordre de la cour aurait annulé le premier. Tout était donc iniquité, mauvaise foi, usurpation de pouvoirs, insolent mépris des formes les plus sacrées de la justice, tout était nullité dans les actes de Chalcédoine. Et, d'ailleurs, avait-il tenu à Jean que les canons d'Antioche, bons ou mauvais, ne fussent observés à son retour ? En remettant le pied sur le sol de sa ville épiscopale, n'avait-il pas réclamé un concile et la discussion au grand jour, la discussion en présence de ses ennemis et de ses accusateurs ? Et, en attendant ce jour désiré où la vérité devait triompher de la calomnie, une réunion véné-

[1] Socr., l. 2, c. 10 ; Sozom., l. 3, c. 5. — [2] Socr., l. 2, c. 8, 15, 17 ; Sozom., l. 3, c. 6, 8, 10. — [3] *Epist., Innoc.*, ap. Chrys., t. 3, p. 5.., Pallad., t. 7, p. 31. — [4] Athan., t. 1, p. 153.

rable de soixante-cinq évêques n'avait-elle pas déclaré que, la sentence du *Chêne* étant nulle et de nul effet, celui qu'elle avait voulu atteindre n'avait perdu aucun de ses pouvoirs et n'avait pas besoin d'en recevoir de nouveaux ? Comment Théophile, si plein des canons d'Antioche, pouvait-il oublier ou méconnaître à ce point les canons de Sardique et cette ancienne loi de l'Eglise, en vertu de laquelle tout cela est nul qui se fait sans le consentement de l'évêque de Rome[1]? En présence des protestations de Jean et de son appel réitéré au concile, ne devait-il pas en référer au successeur de saint Pierre, soumettre à sa haute juridiction les actes du *Chêne*, et attendre de son tribunal souverain ou qu'il les validât définitivement ou qu'il en ordonnât la révision ? Le cauteleux Egyptien ne s'y décida que plus tard, quand un nouveau coup eut frappé son noble collègue et que le cri de l'indignation publique eut retenti jusqu'à la métropole du monde chrétien. Enfin, si le jugement de Chalcédoine n'était pas encore révisé et cassé, la faute n'en était pas à Jean, mais à la cour, qui, en ayant l'air de presser la convocation du concile, n'avait fait que l'éloigner : indigne calcul d'Eudoxie pour tenir forcément le pontife qu'elle détestait dans une fausse position, où il serait plus facile de l'abattre ! Quoi qu'il en soit, les canons d'Antioche furent le mot d'ordre de la conspiration.

Acace et Séverien, accourus les premiers à la voix de l'impératrice, se hâtaient d'appeler à Constantinople le plus possible d'évêques dévoués à la cour et capables d'en seconder à tout prix les vues et les désirs. De secrètes instructions de Théophile dirigeaient habilement toutes leurs démarches. Il eut soin de leur faire éviter le tort qu'il s'était donné lui-même, en se séparant avec éclat de la communion de son adversaire. Chacun d'eux vint saluer celui qu'il allait trahir et lui donna le baiser de Judas. Eudoxie, impatiente de vengeance, ne vit là qu'une faiblesse regrettable et se décida, pour son compte, à une rupture éclatante. L'empereur, que la fête de Noël appelait à l'église, fit déclarer au pontife qu'il s'abstiendrait d'y paraître et n'aurait plus de communion avec lui tant qu'il siégerait sans être absous des crimes qu'on lui avait imputés. Dérision impie ! mensonge lâche et hideux ! puisque la cour elle-même avait fait obstacle à cette justification si souvent demandée et réclamée à grands cris par Chrysostome. Certes, il s'en était hautement expliqué ; mais la sainteté de sa vie paraissait aussi redoutable à ses ennemis que la puissance de sa parole, et à aucun prix ils n'eussent voulu d'un procès qui leur préparait une solennelle défaite. Aussi, laissant de côté les vieilles calomnies du *Chêne* et cet échafaudage d'absurdités difficiles à maintenir, ils se bornaient à évoquer traîtreusement les canons d'Antioche. C'était une attaque sans péril, un triomphe sans combat. Ayant repris son siége et exercé l'épiscopat, disaient-ils, après avoir été déposé par un concile et avant d'être réhabilité par un autre, il est déchu, déchu pour toujours, sans qu'on ait ni cause à instruire ni jugement à prononcer ; il suffit de l'expulser et de le remplacer. C'est ce que firent valoir avec une honteuse habileté Léonce d'Ancyre et Ammonius de Laodicée en Pisidie, émules renommés de Théophile en mensonges et en intrigues. L'or de la cour mit tout le monde de leur avis.

Hâtons-nous de le dire, on se tromperait beaucoup si l'on jugeait le clergé d'Orient à cette époque par cet affreux échantillon de quelques hommes sans foi, sans honneur, sans conscience, profanateurs éhontés du plus auguste ministère. A côté de ce dégoûtant spectacle de bassesse, de corruption, de vénalité, dans cette fange du servilisme, de forts caractères, de hautes vertus se montrent en grand nombre et vengent l'Eglise. Théodore de Tyanes, sage et grave personnage célèbre dans l'histoire de saint Grégoire de Nazianze, dès qu'il eut percé les noirs desseins de la cabale, s'en retourna chez lui indigné en disant un éternel adieu à la ville impériale et à cette cour, repaire de tant de lâchetés et de hideurs. D'autres, plus nombreux, accoururent au secours de la vérité opprimée et protestèrent par leur courage contre l'abaissement de leurs misérables collègues. Menaces, promesses, rien ne les ébranla. On en comptait quarante-deux, auxquels on fit expier le crime de leur piété par la prison, par l'exil, par toute sorte de vexations et d'insultes. Entouré de leur dévouement, fort de l'affection de son peuple, plus fort de sa conscience, Jean poursuivait avec sérénité ses travaux apostoliques. Jamais sa parole n'avait été plus lumineuse, sa voix n'avait jamais eu de plus beaux accents ; la tribulation donnait à cette grande âme plus d'essor ; le vol du génie montait plus haut dans la tempête, et libre et fier planait dans les régions les plus sublimes de la pensée

[1] Sozom., l. 3, c. 9.

et de la foi. La faveur de son auditoire augmentait aussi en proportion de la fureur de ses ennemis. Un infaillible pressentiment avertissait le peuple que c'était là les derniers chants du cygne, et il se pressait pour les entendre autour de cet ambon bientôt muet de Sainte-Sophie, avec une affluence pieuse et touchante. Un édit de l'empereur défendit aux officiers du palais et de la milice de se mêler aux conventicules séditieux, c'est-à-dire aux assemblées que présidait le pontife, sous peine de perdre charges et biens.

L'attitude de Chrysostome embarrassait ses adversaires; car il demandait hautement à être mis en présence de ses accusateurs ; il défiait leur audace, et ce défi les épouvantait. Ils se hâtèrent de répondre que toute discussion était inutile et que le seul fait d'avoir repris l'administration de son Eglise, sans y être préalablement autorisé par un concile, constituait un tel délit qu'il entraînait à lui seul sa déchéance définitive. Jean répliqua : Soixante évêques ont approuvé ma conduite et m'ont mis en possession de mon siége. Sur quoi, Léonce d'Ancyre osa soutenir que l'assemblée du *Chêne* qui avait prononcé la déposition était plus nombreuse encore. On ne pouvait mentir plus impudemment. L'évêque de Constantinople confondit le mensonge et fit remarquer qu'on alléguait contre lui des canons sans autorité, œuvre coupable des Ariens et toute empreinte de leur fureur, et que les admettre ce n'était rien moins que flétrir Athanase lui-même : cette assertion ne fut point réfutée. La ligue sentit qu'elle se perdait en s'engageant sur le terrain de la discussion. Elle préféra s'adresser à l'empereur.

Acace, Séverien, Léonce prièrent Arcadius d'évoquer la cause et de mander en sa présence dix évêques du parti de Jean pour y conférer avec eux du point qui les divisait. Ils étaient sûrs de la pensée du prince puisqu'ils avaient celle d'Eudoxie. Les amis de Chrysostome acceptèrent la conférence et parurent devant l'empereur. Elpidius, l'un d'entre eux, évêque de Laodicée en Syrie, ancien confesseur de la foi pour laquelle il avait été proscrit sous Valens, et que ses cheveux blancs et ses vertus rendaient vénérable à tous, prit la parole et dit avec douceur : Tu ne peux permettre, Seigneur, que Jean soit arraché à son Eglise, comme on le veut, sans être jugé et entendu. Les canons allégués contre lui ne lui sont point applicables ; car il n'avait pas été déposé par un concile, mais chassé et enlevé par un officier de la cour; et s'il est rentré, ce n'est pas de lui-même, mais sur un ordre de ta piété que lui apporta dans son exil l'un de tes secrétaires. Ces canons, d'ailleurs, nous établissons qu'ils sont l'œuvre des hérétiques. — Ses adversaires se récriant et s'emportant, le pieux vieillard se tut un instant et reprit avec le même calme : Prince, sans fatiguer plus longtemps ta patience, faisons ceci : Que nos frères Acace et Antiochus déclarent par écrit qu'ils professent la même foi que le concile par eux invoqué, alors la discussion sera finie. — Rien n'est plus convenable, dit le monarque en souriant. — Acace et Antiochus stupéfaits promirent de faire la déclaration demandée et se retirèrent. Cette promesse n'était qu'un expédient ; ils se gardèrent de la tenir, et ne furent que plus acharnés à poursuivre leur but : l'expulsion de Jean [1].

Plusieurs mois s'étaient écoulés ; on approchait du grand jeûne que Pallade appelle le *printemps des Chrétiens*. Le synode [2] assemblé contre Chrysostome et composé de ses ennemis ne se prononçait pas ; on se passa de lui. Les meneurs avaient besoin d'en finir au plus vite, car un plus long retard pouvait les perdre ; ils craignaient, d'ailleurs, que le faible et mobile Arcadius ne se réconciliât avec le pontife pour célébrer la pâque, et que, venant à l'église où il verrait de ses propres yeux l'ardent amour du peuple pour son pasteur, il ne les prît eux-mêmes en flagrant délit de mensonge et de félonie, car ils n'avaient cessé de lui peindre leur adversaire comme un homme détesté et délaissé de tout le monde pour ses emportements et son orgueil. Antiochus donc et les chefs de la cabale se présentèrent à l'empereur en audience secrète, et comme si l'archevêque était juridiquement convaincu et condamné, ils demandèrent que, par respect pour la solennité pascale qui approchait, on le chassât de la maison de Dieu insultée et profanée par sa présence. L'imbécile époux d'Eudoxie, disposé par elle à les croire et n'admettant pas qu'un prêtre du Christ pût mentir, se rendit à leurs vœux; et l'ordre fut intimé à Jean d'avoir à quitter son Eglise.

Il répondit : J'ai reçu mon Eglise de Dieu pour le salut du peuple, et je ne puis l'abandonner. Mais s'il te plaît de m'en arracher, et

[1] Pallad., dial., p. 32. — [2] Théod., l. 5, c. 34; Socr., l. 6, c. 18; Sozom., l. 8, c. 20.

tu en es le maître puisque le gouvernement de la ville t'appartient, tu dois recourir à la force, afin que ton despotisme soit mon excuse devant le Seigneur[1]. — Cette réponse déconcerta l'autocrate. Faire violence à un ministre de l'Evangile, au pasteur d'un nombreux troupeau, l'arracher à main armée de l'autel répugnait à sa nature timide et pieuse. Mais l'impératrice avait parlé et il dut obéir. Les sbires de la cour saisirent le pontife dans le saint lieu et le consignèrent chez lui; on n'osait davantage pour le moment. Ce qui s'était passé lors de son premier exil était trop récent dans le souvenir de tous, pour ne pas commander une certaine circonspection. On craignait également le courroux du ciel et celui du peuple, et l'on voulait, à tout événement, avoir l'évêque sous la main pour conjurer la tempête si elle venait à éclater. Les remords et la peur faisaient tâtonner la haine; elle n'avançait que pas à pas, comme sur un sol miné, afin que la volte-face fût moins honteuse et plus facile, si elle était nécessaire.

[1] Pall., dial., p. 33.

Jean ne tint pas compte de la consigne. La cour réitéra ses ordres et lui enjoignit une seconde fois de quitter l'Eglise; elle reçut la même réponse. La conscience d'Arcadius se révoltait contre un nouvel emploi de la force, la veille même d'une fête qui appelait tous les Chrétiens aux pieds des autels dans une commune effusion de joie et d'amour; il hésitait devant cette double profanation que Dieu ou les hommes pouvaient punir à l'instant même. Mais ayant exprimé ses perplexités aux *saints* évêques Acace et Antiochus, ceux-ci l'affermirent contre ses terreurs qu'ils traitèrent de vain scrupule. Je crains que vos conseils ne soient pas bons, leur dit-il, et ne sais que faire. — Ils répondirent : Prince, nous prenons sur notre tête la déposition de Jean. — Et Jean fut saisi de nouveau dans le sanctuaire, arraché à l'autel et enfermé dans sa propre demeure devenue sa prison.

CHAPITRE TRENTE-HUITIÈME.

Dernière tentative des évêques dévoués à Jean. — Désordres et malheurs de la nuit et du jour de Pâques. — Jean commande la résignation. — Tentatives d'assassinat sur sa personne. — Appel au pape. — Primauté du Saint-Siége, fondement nécessaire de la liberté de l'Eglise et de la dignité du Sacerdoce. — Le pape Innocent Ier. — Son intervention dans la cause de Chrysostome. — *Joannites.* — Persécutions exercees contre eux. — Adieux de Jean aux évêques et aux diaconesses. — Son départ. — Incendie de Sainte-Sophie. — Lettre du pontife banni aux évêques et aux prêtres emprisonnés pour sa cause.

On était arrivé au grand samedi, veille de Pâques. Les quarante prélats dévoués à Jean voulurent tenter un dernier effort. Ils se présentèrent à l'empereur, au moment où en compagnie de l'impératrice il visitait un des oratoires consacrés à la mémoire des martyrs. Les larmes aux yeux, ils le supplièrent d'avoir pitié de l'Eglise, de lui rendre un pasteur vénéré, de ne pas convertir en deuil public la plus belle solennité, surtout de ne pas retarder le bonheur de tant de catéchumènes impatients de recevoir le baptême après une longue préparation. On eut l'air de ne pas les entendre. Alors l'un d'entre eux, Paul de Cratia, éleva la voix, et dit avec force : Eudoxie, crains Dieu ; songe à tes enfants, et garde-toi de violer par l'effusion du sang la sainteté de ce grand jour. Rien n'ébranla l'auguste furie altérée de vengeance. Les évêques se retirèrent consternés ; leur pressentiment ne les trompait pas.

En effet, le peuple, qui se sentait outragé dans la personne de son saint protecteur, mais que les prières de celui-ci, ses recommandations réitérées et le respect de la fête empêchaient d'éclater, s'abstint de paraître à Sainte-Sophie, où la faction étalait dans le vide la joie sacrilége de son triomple. D'autre part, les prêtres fidèles avaient convoqué les candidats au baptême dans les thermes de Constance, préalablement disposés pour la synaxe de la nuit, et la foule s'y précipita[1]. Jamais l'assemblée chrétienne n'avait été si nombreuse ni si fervente ; on y comptait trois mille catéchu-

[1] Voir aux *Pièces justificatives*.

mènes dans un recueillement solennel. Le chant des psaumes, la lecture des saints livres, les prières touchantes de la liturgie, l'oblation de l'hostie divine, les symboliques cérémonies du sacrement de la régénération, les grands souvenirs rappelés par cette auguste nuit consolaient les âmes attristées de l'absence du pasteur. Mais les chefs de la cabale craignirent que l'empereur, qui devait se rendre à l'église, la trouvant déserte, ne vît dans cette solitude inattendue une protestation du peuple contre les actes qui frappaient son évêque, un témoignage non équivoque de sa vive affection pour celui qu'ils avaient représenté comme haï par la ville entière. Ils s'adressent donc au maître des offices, et lui demandent des troupes pour disperser une réunion séditieuse. Celui-ci ayant observé que l'emploi de la force au milieu des ténèbres et dans une foule compacte ne pouvait aboutir qu'à d'affreux désordres, Acace insista. L'empereur, dit-il, doit venir à l'église, et s'il la trouve vide, il en sera blessé; épargnons-lui cette douleur. Anthémius céda à regret, et donna quatre cents scutaires de la garde, commandés par un officier païen nommé Lucius, mais avec l'ordre formel de s'abstenir de toute violence. Lucius se présente au peuple et veut le décider à quitter les thermes pour se rendre à Sainte-Sophie; il n'est pas écouté, et revient rendre compte à Acace de la multitude et de la résistance qu'il a trouvées. On fit briller l'or et les promesses, et guidé, encouragé par quelques clercs vendus à la ligue, le chef des scutaires se porte de nouveau sur la pieuse assemblée, résolu cette fois à employer la force si l'on ne cède à la persuasion.

On était à la seconde veille de la nuit. Les catéchumènes, rangés autour de la piscine à côté des diacres et des diaconesses, attendaient le moment de la régénération, et, suivant l'usage des temps, se déshabillaient pour descendre dans le bain sacré, quand tout à coup, les satellites de Lucius tombent, l'épée au poing, avec d'horribles vociférations, sur cette multitude sans défense, frappent à tort et à travers, renversent, foulent aux pieds vieillards, prêtres, enfants. Le sang coule et rougit l'eau baptismale; le saint chrême est jeté à terre; les divins mystères sont profanés; les femmes s'enfuient demi-nues; les vierges du Seigneur, les vêtements en lambeaux, échappent à peine à l'insolence des soldats. Emportée par l'ivresse du désordre et de son lâche succès, la horde brutale pourchasse les fugitifs de rue en rue à coups de bâton, et, se précipitant avec la même fureur sur les diverses églises de la cité, disperse les fidèles, insulte les autels, pille les vases sacrés, jette partout la consternation et l'épouvante. C'étaient le désordre et l'horreur d'une ville prise d'assaut; la nuit enveloppa dans ses ombres des saturnales sanglantes d'impiété [1].

Le jour de Pâques se leva triste et morne sur la ville en deuil. Tous les temples du Christ étaient fermés; Sainte-Sophie seule fut ouverte et resta vide. Les fidèles, irrités plutôt qu'abattus, furent convoqués et se réunirent pour célébrer la grande fête dans les champs, au Pempton, vaste polygone que Constantin avait fait terrasser et clore de palissades, comme un cirque, pour les manœuvres de la cavalerie. Des évêques, des citoyens du premier rang, des femmes de haute naissance se mêlaient au peuple. A part les blessés, les malades et les salariés de la cour, toute la cité catholique était là. Le concours, l'émotion de la nuit, les enseignements du jour, le sentiment de la situation présent à tous les cœurs, donnaient à cette réunion une solennité touchante. L'idée du martyre planait visiblement sur cette scène. Autour d'un autel improvisé, trois mille néophytes, vêtus de blanc, célébraient leur naissance spirituelle avec cette joie douce et triste des confesseurs de la foi, dans les cirques ou dans les prisons, vis-à-vis d'un trépas glorieux. Un beau soleil d'avril faisait resplendir leurs robes sans tache : c'était le soleil du Thabor dans une brume de sang.

En ce moment l'empereur passait à cheval à la tête de son escorte. La masse, la blancheur ayant attiré de loin son regard : — Ce sont les hérétiques, s'écrièrent les courtisans, — c'est ainsi que l'on désignait à la cour les vrais fidèles, — et aussitôt de courir sus à la multitude recueillie et prosternée. Ce fut un spectacle douloureux et sublime; car, dans cette foule compacte, électrique, où la foudre pouvait s'allumer soudainement au seul contact des hommes entre eux, il n'y eut pas un cri, pas une menace : elle s'écoulait à pas lents, calme et digne. Mais cette attitude si noble, cette haute protestation du silence, qui devait faire réfléchir Arcadius, irrita cette âme faible et vaine. On se jeta sur les femmes, on leur arracha les voiles, les manteaux, les bijoux, les

[1] Pallad., dial.; Chrys., t. 3, p. 518; Sozom., l. 8, c. 21.

oreilles mêmes avec les boucles d'oreilles; quelques-unes durent prendre les vêtements de leurs esclaves pour fuir avec moins de péril. Le fils de Théodose contemplait d'un air hébété ces scènes de sauvages. On saisit en sa présence, on garrotta comme des malfaiteurs des magistrats, des prêtres, des pontifes. Les prisons furent remplies de serviteurs de Dieu le jour où les empereurs chrétiens avaient l'habitude de les ouvrir même aux criminels. Les captifs chantaient l'alléluia et célébraient les saints mystères dans les cachots. Chassés d'un lieu, les fidèles se réunissaient dans un autre, et les réunions entravées devenaient plus nombreuses. Un calme admirable répondait aux provocations de la cour [1].

Ce n'est pas qu'il n'y eût chez ce peuple ainsi outragé dans sa conscience et sa dignité un ressentiment profond et redoutable qui pouvait faire explosion d'un moment à l'autre. Même dans ce temps d'affaissement et de lâcheté, dans cette ville façonnée de longue main à la servitude, ces scandales, ces orgies d'un pouvoir en démence, qui ne savait plus qu'insulter ce qu'il devait protéger, auraient reçu un châtiment immédiat et terrible, si Jean, la main sur le cratère, n'eût contenu les bouillonnements de la lave, subjugué toutes les colères sous l'autorité de sa parole et de sa vertu. Du fond de sa demeure changée en prison, il ne cessait de recommander la patience comme la preuve assurée du dévouement qu'on lui portait et l'éclatante justification de son ministère et de sa doctrine. Certes, il eut de la peine à faire partager, à faire comprendre sa mansuétude à cette multitude poussée à bout, qui recevait d'en-haut l'exemple de toutes les violences. Mais son seul nom exerçait un empire absolu. Maître de la situation, il pouvait déchaîner la tempête, engloutir la cour : il ne songea qu'à la sauver. Cinquante mille hommes, brûlant de venger l'affront de leurs femmes et de leurs enfants, de venger leur honneur, n'attendaient qu'un mot de sa bouche. Sa bouche commanda la paix.

Cependant il faillit plusieurs fois être asssassiné. Un misérable jouant le démoniaque s'introduisit dans sa chambre un poignard à la main. Arrêté au moment de consommer le crime et livré aux magistrats, il fut relaxé sur la demande de Jean. Quelques jours après, le domestique du prêtre Elpidius, ennemi déclaré de Sérapion et de son noble protecteur, fait irruption dans la demeure du pontife : on lui demande ce qu'il veut, il répond par un coup de stylet. On accourt, on se jette sur lui; il perce de son fer acéré trois ou quatre de ceux qui l'approchent; l'un d'eux tombe mort à ses pieds ; on ne parvient à le désarmer et à le lier qu'à grand'peine. Il portait sur lui trois poignards et cinquante pièces d'or qu'il avait reçues pour tuer l'évêque. Le préfet se contenta d'arracher ce misérable aux mains de la foule, et le mit en liberté. De ce jour, le peuple fit la garde autour de la maison épiscopale. Cette constance, cet infatigable dévouement désespéraient la cour, qui pour les vaincre ne recula devant aucune violence. Elle afficha des édits terribles, employa les amendes, la prison, les tortures même. Des hommes considérables furent chassés de la ville. Le despotisme et la haine s'en donnaient à cœur-joie : Julien n'aurait pas mieux fait que l'austère Acace et ses dévots amis [1].

Dans cette grave situation, Jean se souvint de Paul, son prédécesseur de sainte mémoire, et, comme lui, sous le coup d'une sentence inique, en butte aux colères d'un gouvernement insensé et d'ennemis sans honneur. Il tourna ses regards avec assurance vers cette grande Eglise, la mère, la nourrice, la maîtresse des autres, l'école des Apôtres, la métropole de la piété, avec laquelle il est nécessaire que toute église s'accorde, la chaire unique, source de l'unité, racine et moule de l'Eglise catholique, faîte de l'épiscopat, d'où part le rayon du gouvernement et se répand le droit sacré de la communion, où sont les fondements de l'orthodoxie, où s'assied l'évêque des évêques, celui à qui le Seigneur a donné le suprême pouvoir de paître son troupeau et le soin de tous les pasteurs, duquel on peut affirmer que là où est Pierre là est l'Eglise [2].

Quoi qu'on ait pu dire, alors comme aujourd'hui, comme à l'aurore de l'Evangile, l'Eglise romaine était bien, dans l'esprit des pontifes autant que des peuples, le centre, le foyer, le pôle du Catholicisme, la haute gardienne des doctrines, l'oracle infaillible de la vérité, le tribunal supérieur auquel étaient déférées en dernier ressort toutes les grandes causes du monde

[1] Socr., l. 6, c. 16, *alias* 18 ; Chrys., t. 3, p. 519. B. B. ; Pall., dial., p. 34.

[1] Sozom., lib., c. 22 ; Socr., l. 6, c. 18 ; Pallad., dial., p. 34 et 55. — [2] Sozom., l. 3, c. 8 ; Iren., *adv. hær.*, l. 3, c. 3 ; S. Cyprian., *ep.* 52, *ep.* 45, et *de Unit. Eccl.* p. 389 ; Opt. Milev. *de Schism. Don.*, l. 2, etc., etc.

chrétien, *les causes majeures*, l'incorruptible témoin de la foi, l'immortelle personnification de cette parole divine : *Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise*. Et quand le concile de Sardique, où se trouvaient près de trois cents prélats orthodoxes, établit, dans ses célèbres canons, pour les évêques condamnés le droit d'appel au Saint-Siége, pour le Saint-Siége le droit de réviser les procès des évêques et de juger souverainement, il ne fait que préciser et formuler dans la législation écrite la coutume antérieure de l'intervention des papes dans les causes épiscopales, le droit par eux toujours exercé et qui est le corollaire évident de l'éminente dignité de leur chaire, de la haute juridiction donnée par Jésus-Christ à saint Pierre et aux successeurs de saint Pierre sur tous les pasteurs et tous les fidèles de l'univers, d'où cette solennelle parole de Jules Ier : La loi qui régit la hiérarchie sacerdotale déclare nul tout ce qui est fait sans le consentement de l'évêque de Rome [1].

Ainsi pensait Cyprien, le grand martyr de Carthage, quand il écrivait au pape Etienne : Envoie à nos coévêques des Gaules des lettres très-amples, pour qu'ils ne laissent plus insulter notre corps par l'orgueilleux et rebelle Marcien, l'ennemi de la piété divine et du salut de nos frères..... Ordonne à la province et au peuple d'Arles de le déposer et de mettre un autre pasteur à sa place, afin que le troupeau du Christ, par lui ravagé et blessé, puisse être guéri et sauvé [2].

Ainsi pensaient les fidèles et le clergé d'Alexandrie et le pontife qui les gouvernait, quand ceux-là déféraient à Rome le livre de leur évêque pour quelques expressions qui étonnaient leur orthodoxie, et que celui-ci se hâtait d'adresser au chef vénéré de l'Eglise romaine l'explication de son langage et la justification de sa foi [3].

Ainsi pensait le grand pape Jules quand il ordonnait aux Eusébiens de se rendre à Rome, où d'autre part il appelait Athanase pour se défendre et être jugé, et qu'il écrivait aux prélats réunis à Antioche ces mémorables paroles : « Si celui que vous avez condamné eût été réellement coupable, il fallait procéder à son jugement selon la règle et non comme vous l'avez fait dans votre conciliabule... Pourquoi ne pas nous consulter, surtout dans une cause qui concerne l'Eglise d'Alexandrie? Ignorez-vous que c'est l'usage de recourir à nous d'abord, et puis de décider conformément à la justice [1] ? » Il agissait *selon les prérogatives* de son siége, dit Sozomène [2]; il se conformait au canon ecclésiastique, dit Théodoret [3]; le canon ecclésiastique, poursuit Socrate, ne permet de rien décréter dans les Eglises sans le consentement de l'Eglise de Rome [4]. « En supposant, ajoute Jules, qu'il y eût des soupçons contre l'évêque d'Alexandrie, il fallait commencer par en donner avis à notre église. Et maintenant, ceux qui ne nous ont laissé prendre aucune part à ce qui a été fait, et qui ont agi d'après leur seule et arbitraire volonté, ceux-là nous demandent d'adopter leurs arrêts. Ce ne sont pas là les ordonnances de Paul, ce n'est point la tradition de nos pères : c'est une nouvelle forme de conduite..... Moi, je vous déclare ce que j'ai appris du bienheureux apôtre Pierre, ce que tout le monde connaît ».

Ainsi pensait Athanase, ainsi pensaient Paul de Constantinople, Asclépas de Gaza, Marcel d'Ancyre, Lucius d'Andrinople, et cette foule de prélats de Thrace, de Syrie, de Phénicie, de Palestine, lesquels opprimés, dépossédés de leurs siéges par les Ariens, venaient demander à Rome, non pas asile et compassion, mais justice et un arrêt souverain qui vengeât leur innocence et les rendît à leurs Eglises [5].

Saint Basile était animé de la même conviction, lorsqu'il proposait à l'illustre docteur d'Alexandrie, comme le plus sûr remède aux maux causés par le concile de Rimini, l'intervention de l'évêque de Rome. « Il m'a paru très à propos de lui écrire, disait-il, afin qu'il examine ce qui se passe, et qu'usant de son autorité, il envoie des hommes doués d'un esprit conciliant, qui corrigent ceux qui sont détournés du droit chemin, prennent toutes les mesures nécessaires et soient revêtus de pleins pouvoirs pour mettre à néant ce qui a été fait à Rimini [6] ».

Du reste, cette haute prérogative du pontificat romain était déjà si éclatante dès les premiers siècles chrétiens, que les historiens du polythéisme eux-mêmes la proclament : témoin Ammien Marcellin quand il raconte ce que fit l'empereur Constance pour décider le pape Libère à condamner saint Athanase; car, dit-il,

[1] Sozom., l. 3, c. 9, *alias* 10. — [2] S. Cypr., *ep.* 67. — [3] Athan., *de sent. S. Dyon.*, n. 13, t, 1, p. 252.

[1] *Ep. Jul., ap. Athan.*, apolog. 2, n. 35, t. 1, p. 153. — [2] Sozom., l. 3, c. 7. — [3] Théod., l. 2, c. 4. — [4] Socr., l. 2, c. 5. — [5] Socr., l. 2 ; Sozom., l. 3. — [6] Bas., *ep.* 52, *alias* 69.

quoiqu'il vît sa haine satisfaite, il désirait ardemment faire confirmer la condamnation par l'autorité dont jouissent les pontifes de la ville éternelle [1].

La pensée de Jean était celle de saint Athanase et de saint Basile, et lui aussi il avait professé la haute juridiction de l'Eglise romaine. « Pourquoi, écrivait-il dans son livre du sacerdoce, pourquoi Jésus-Christ a-t-il versé son sang? Pour acheter ses brebis qu'il a confiées à Pierre et aux successeurs de Pierre [2] ». Lors donc qu'au milieu des épreuves qui l'accablent, il s'adresse au pontife éminent qui occupe la chaire de Rome, ce n'est pas seulement un cri de détresse qu'il fait entendre, c'est un appel qu'il relève d'un tribunal inférieur au tribunal suprême de l'évêque des évêques; c'est la haute reconnaissance et la solennelle proclamation de cette primauté sous laquelle il se courbe avec un pieux respect, dans laquelle il fait consister la vigueur immortelle de l'Episcopat et la liberté de l'Eglise. Soldat illustre, placé à l'avant-garde de l'armée sainte, dans cette grande et longue guerre du sacerdoce et de l'empire, de la dignité de la conscience et des usurpations de la force, son mot de ralliement, celui de tous les champions de la même cause, c'est *Rome;* en tombant il le crie à ses ennemis, en mourant il le lègue à ses successeurs, et du jour où ceux-ci l'ont oublié, la pauvre Eglise de Constantinople, si petite et si fière sous Grégoire de Nazianze, si grande et si belle sous Jean *Bouche d'or*, n'a plus été qu'un chef d'eunuques à la cour dégradée du Bas-Empire ou une esclave vénale et méprisée au seuil d'un sérail. Lui, il a lutté pour elle, lutté de toute l'intrépidité de son âme, de toute la force de son talent et de sa vertu, pour maintenir l'indépendance du principe religieux et moral en présence du pouvoir temporel, avide et jaloux, toujours disposé à envahir et à opprimer; et quand celui-ci, à l'aide des honteuses complicités qu'il a achetées ou que de viles passions lui ont ménagées dans le sanctuaire, est venu à bout de le désarmer de sa parole, de le précipiter de sa tribune, de l'arracher à l'autel, de le tenir captif et muet dans sa demeure, en attendant de l'envoyer languir et mourir dans un lointain exil, il s'adresse naturellement, sous l'inspiration de sa foi, à celui qu'il regarde comme la plus parfaite personnification du Sacerdoce et de l'Eglise, l'auguste et infaillible gardien de ses libertés et des droits de la conscience humaine, le chef visible de l'empire des âmes et du monde spirituel; il le fait juge de ses travaux, juge de la situation, et il lui demande d'intervenir avec son autorité souveraine pour mettre un terme à l'oppression de l'Eglise et à tant de maux.

« A mon seigneur le vénérable et très-saint évêque Innocent, Jean : salut dans le Seigneur.

« Je ne doute pas que votre piété n'ait appris, avant l'arrivée de ces lettres, ce que l'iniquité a osé faire ici. L'audace de ses entreprises est telle, qu'il n'y a pas peut-être un coin du monde qui n'en ait entendu parler; et le bruit de ces tragiques événements porté partout a excité partout la même douleur. Mais, comme il ne suffit pas de gémir et qu'il faut porter remède au mal, trouver un moyen d'apaiser cette grave tempête, nous avons cru nécessaire d'engager nos vénérables seigneurs et pieux évêques Démétrius, Pansophius, Pappus et Eugène, à quitter leurs Eglises, à traverser les mers, à faire un long voyage pour courir près de vous et vous instruire de tout, afin que vous ne laissiez pas se prolonger plus longtemps un pareil état de choses. Nous leur avons adjoint les honorés et chers diacres Cyriaque et Paul, et nous-même nous allons raconter à votre charité, en peu de mots, ce qui s'est passé ».

Et, en effet, il raconte sommairement les faits déjà connus du lecteur, les intrigues de Théophile, le brigandage du *Chêne*, son exil, son retour, ses vaines instances pour obtenir la convocation d'un concile et un jugement, les nouvelles trames ourdies par ses adversaires, leurs perfidies, les violences horribles qui viennent de profaner et d'ensanglanter le baptistère et l'autel, son enlèvement de l'église, sa captivité, les affronts, les mauvais traitements infligés aux prélats, aux prêtres dévoués à sa cause, l'oppression qui pèse sur tous les fidèles de Constantinople, et il continue ainsi :

« Ce qu'il y a de plus triste, c'est que tout cela n'est pas fini et ne finira pas encore. Le mal s'accroît tous les jours. Nous sommes devenus un objet de risée pour beaucoup, ou plutôt un objet de pitié; car, en présence d'une méchanceté si inouïe, personne n'a envie de rire, et les plus pervers eux-mêmes nous plaignent. Qui pourrait dire le trouble jeté dans la plupart des Eglises? Le désordre ne s'est pas arrêté à la métropole; il a gagné tout l'Orient. Le venin de la maladie s'est communiqué de la

[1] Amm., l. 15, c. 17. — [2] *De Sacerd.*, l. 2, c. 1.

tête aux extrémités. Partout les clercs s'insurgent contre les évêques; les évêques se séparent les uns des autres; la division se met dans le peuple et gagne de plus en plus : c'est le bouleversement du monde, une effrayante menace de maux encore plus grands. Donc, vénérables et pieux seigneurs, une fois que vous serez instruits de tout, déployez le zèle et la force nécessaires pour réprimer l'iniquité. Car, si la coutume vient à s'établir que chaque prélat peut s'immiscer dans d'autres diocèses que le sien, même à de grandes distances, et chasser de sa propre autorité, tel de ses confrères qu'il voudra, sans donner à sa puissance d'autres bornes que son bon plaisir, tout périra ; une guerre sourde désolera l'univers, et l'on ne verra partout que des évêques occupés à chasser leurs frères ou chassés par eux. C'est pourquoi, afin qu'une telle anarchie ne gagne pas tous les peuples, écris, je t'en conjure, que tout ce qui a été fait ici avec tant d'injustice par une partie en l'absence de l'autre, quand nous ne déclinions pas d'être jugé, est nul ; et, en effet, en soi ce ne peut être que nul. Que ceux qui ont trempé dans cette iniquité subissent les peines décernées par les lois de l'Eglise. Quant à nous, qui ne sommes ni convaincu, ni condamné, ni coupable, donnez-nous de jouir de vos lettres et de votre charité, et de conserver avec vous, comme avec tous les autres, les mêmes relations qu'autrefois. Si nos adversaires, après tout ce qu'ils ont fait, veulent nous imputer encore des crimes par eux forgés et pour lesquels ils nous ont injustement chassé, sans nous donner acte de l'accusation, sans nous faire connaître les accusateurs, qu'on nous assigne des juges intègres, nous comparaîtrons, nous plaiderons nous-même notre cause et nous nous montrerons innocent, comme nous le sommes en effet, de tout ce qu'ils nous imputent. De leur part, au contraire, il n'y a eu que violation de toutes les lois, mépris de toute hiérarchie? Que dis-je? Il n'y a pas de tribunal païen, de tribunal barbare où l'on se permît de telles énormités. Chez les Scythes mêmes, chez les Sarmates, on n'a jamais vu un homme condamné sans être entendu, en son absence, quand il récuse, non pas ses juges, mais ses ennemis déclarés, quand il demande justice à grands cris, et qu'il est prêt à repousser les accusations et à démontrer son innocence à la face de l'univers. Donc, lorsque vous aurez appris de mes très-pieux seigneurs les évêques nos frères comment tout s'est passé, veuillez, nous vous en prions, nous porter l'aide qu'ils viennent implorer, et ainsi vous rendrez service non-seulement à nous, mais à l'universalité des Eglises, et vous mériterez la récompense de Dieu, qui fait tout pour la paix de son peuple. Porte-toi bien toujours et prie pour moi, seigneur révérendissime et très-saint [1] ».

Les quatre évêques et les deux diacres chargés de porter à Rome cette lettre avaient la mission d'en présenter deux autres avec celle-là ; l'une des quarante prélats dévoués à Jean, l'autre du clergé de Constantinople, ou du moins de la partie saine de ce clergé. Mais Théophile avait pris les devants : lui aussi, il sentait le besoin d'exposer sa conduite au chef de l'épiscopat, et de se couvrir, s'il l'avait pu, de cette grande autorité. Un lecteur d'Alexandrie avait remis de sa part au souverain pontife une lettre étrange, où il se vantait d'avoir déposé Jean, sans dire ni comment ni pourquoi. Innocent trouva cette façon de procéder plus qu'inconvenante et ne répondit pas. D'ailleurs, cette triste affaire commençait à s'ébruiter dans la capitale du monde chrétien, et y produisait une impression d'étonnement douloureux. Un diacre de l'Eglise de Constantinople, alors à Rome pour y traiter d'intérêts ecclésiastiques, se présenta au chef de l'Eglise avec une requête où il le priait de ne rien précipiter, convaincu que sous peu de jours des renseignements précis le mettraient à même de percer à fond cette criminelle intrigue. En effet, trois jours après, Pansophius et ses compagnons arrivèrent et remirent leurs lettres, ajoutant de vive voix les détails qui manquaient.

Innocent, qui gouvernait l'univers catholique depuis la mort d'Anastase, c'est-à-dire depuis deux ans, avait reçu du Ciel une âme égale à sa mission. Esprit élevé, cœur intrépide, trempé pour les épreuves les plus fortes et les plus rudes combats, homme éminent par le savoir, par la sainteté, par l'énergie, doué d'une volonté souveraine comme son pouvoir, d'un regard aussi vaste que son empire, d'une main à porter sans fléchir le poids du monde spirituel, défenseur vigilant de la dignité du sacerdoce, de l'indépendance et de l'unité de l'Eglise, unissant une charité tendre, une prudence consommée à la fermeté la plus invincible, le génie de Jules à l'âme d'Anastase, il

[1] Chrys., t. 3, p. 515 et suiv.

était digne de personnifier le Catholicisme, dont le drapeau, vainqueur des hérésies, reçut de son enseignement et de ses vertus, même dans la chute de Rome, même dans le triomphe des Barbares, une gloire nouvelle et une autorité plus grande. Victrice de Rouen, Exupère de Toulouse, Décentius de Gabio, Alexandre d'Antioche, les évêques de Macédoine, d'Afrique, une foule d'autres le consultaient sur la foi, sur la discipline, réclamaient son assistance dans les besoins de leurs troupeaux et les embarras de leur ministère, lui exposaient leurs doutes, leur conduite, s'adressaient à lui comme au père commun des fidèles et des pontifes, au pasteur universel à qui incombe la sollicitude de toutes les Eglises, et il répondait à tous avec une sagesse admirée de tous; il écrivait à Augustin, à Jérôme, à Jean de Jérusalem, à Thessalonique, à Constantinople, à Alexandrie, aux conciles de Tolède, de Carthage, de Milève, et, ratifiant au nom du Siége apostolique les décisions de ceux-ci, il ajoutait : « Nous n'avons d'autre but que de suivre les traces de l'Apôtre de qui dérive l'épiscopat même et toute l'autorité de ce nom... A son exemple, nous savons à la fois et condamner le mal et approuver le bien... Vous ne pouviez rien faire de mieux ni de plus digne de votre zèle pastoral que de consulter, dans des choses si difficiles, les oracles de la chaire apostolique, qui, par-dessus ses affaires particulières, étend ses soins à toutes les Eglises. En cela vous avez suivi la pratique ancienne que toute la terre a toujours observée, comme vous le savez aussi bien que moi,... et ce qui fut décrété par nos pères, par une résolution non pas humaine mais divine, savoir : que rien de ce qu'on traite dans les provinces n'est fini avant d'être porté à la connaissance de ce Siége, afin que son autorité plénière confirme ce qui aurait été justement prononcé, et que de là, comme de leur source primitive et incorruptible, découlent dans toutes les régions de l'univers les eaux pures de la vérité [1] ».

Un tel homme, à coup sûr, ne pouvait être indifférent aux souffrances de ses collègues, aux outrages infligés à l'épiscopat dans un de ses plus illustres pontifes. Le cri de Jean, le cri d'une grande Eglise opprimée, implorant l'Eglise romaine, retentirent profondément dans son cœur. L'orgueil de Théophile le révolta. Il voyait, d'ailleurs, au-delà de ces coupables intrigues, au-delà de cette violation révoltante de la justice et des lois, quelque chose qui l'affligeait plus encore, de misérables passions, de hideuses jalousies appeler l'intervention des princes dans le sanctuaire, encourager leurs empiétements et leur audace, livrer à leur hypocrite ambition l'Eglise et le sacerdoce. Avec la haute prudence de son Siége et de son caractère, il essaya d'abord de jeter sur cette flamme menaçante quelques mots de conciliation et d'apaisement, et écrivit aux deux partis des lettres de communion, où, tout en blâmant la conduite de Théophile, il indiquait comme le vrai remède de la situation un grand concile, composé d'Orientaux et d'Occidentaux, lequel, dans une pleine indépendance d'affection et de haine, prononcerait entre les deux adversaires et terminerait par une décision irrécusable ce trop funeste différend [1].

Cependant le charitable pontife répugnait encore à admettre comme vrais les torts imputés à Théophile ; mais deux envoyés de celui-ci, un prêtre d'Alexandrie et un diacre de Constantinople, étant arrivés peu après avec des lettres de sa part et une espèce de procès-verbal des séances du *Chêne*, Innocent se convainquit, par la lecture même de ces pièces, que tout dans cette malheureuse assemblée avait été fait contrairement à la justice et aux saints canons ; que, sur trente-six prélats qui siégeaient à Chalcédoine, vingt-neuf appartenaient à la province d'Egypte ; que Jean avait été déposé sans être convaincu, sans être entendu, sur des calomnies infâmes ou ridicules. Assuré, dès lors, que les plaintes contre le patriarche d'Alexandrie n'étaient que trop fondées, il blâma hautement sa conduite, et lui écrivit en ces termes : « Mon frère Théophile, nous vous tenons dans notre communion, toi et notre frère Jean, ainsi que nos précédentes lettres te l'avaient déclaré. Rien n'est changé sous ce rapport dans nos résolutions. Aussi nous t'écrivons encore et nous t'écrirons toujours la même chose toutes les fois que tu t'adresseras à nous, savoir : qu'à moins d'un jugement équitable qui intervienne en ceci, nous regardons comme dérisoire ce qui a été fait contre Jean, et nous ne consentirons pas à nous séparer sans motif de sa communion. Si donc tu as confiance à la justice de ta cause, présente-toi au concile qui se tiendra, Jésus-Christ aidant, et là tu feras valoir tes griefs sous le témoignage des canons de Nicée,

[1] Innoc., *ep.* 28 et 29.

[1] Pall., dial., p. 9; Sozom., l. 8, c. 26.

car l'Eglise romaine n'en admet pas d'autres.

C'était repousser péremptoirement les canons d'Antioche, odieusement invoqués contre Chrysostome, et ruiner d'un seul mot tout l'échafaudage d'artifices et de mensonges bâti par Théophile et consorts. « Le Pape remit cette réponse aux deux envoyés d'Alexandrie ; après quoi, il commença des prières et des jeûnes pour obtenir de Dieu qu'il daignât rétablir la paix et la charité fraternelles dans son Eglise. Mais la lettre n'était pas encore partie que la cabale triomphante avait consommé l'œuvre impie. Revenons à Constantinople et reprenons le récit de Pallade.

Depuis les scènes sanglantes de la nuit et du jour de Pâques, la situation n'avait fait qu'empirer. La police impériale ne laissait aux amis de Jean ni liberté ni repos. Poursuivis, traqués, sous le nom de *Joannites,* comme des gens sans aveu et de vils malfaiteurs, ils ne pouvaient se réunir pour les exercices du culte sans s'exposer à l'amende, à la prison, à toute sorte d'avanies. Leur patience, si grande qu'elle fût, avait atteint sa dernière limite. L'évêque sentait la tempête monter et le déborder. Mais ni les ordres de l'empereur, ni les violences de la faction, ni la crainte de l'assassinat n'avaient pu le décider à quitter un peuple qui l'aimait à ce point et souffrait tant pour lui. Se flattait-il d'un retour de justice dans l'âme du prince ? Ce qu'il n'espérait guère, ses ennemis le craignaient, et ils étaient pressés d'en finir. Ils tremblaient que le vaincu de la veille ne devînt une autre fois le vainqueur du lendemain. Cette voix de la *Bouche d'or*, quoique silencieuse depuis deux mois, vibrait encore à leurs oreilles, et il leur semblait que d'un instant à l'autre elle allait tonner et les foudroyer. Donc, quelques jours après les fêtes de la Pentecôte, qui cette année (404) tombait le 5 juin, Acace, Séverien, Antiochus et Cyrinus se présentèrent au faible fils de Théodose et lui dirent : « C'est Dieu qui t'a fait empereur. Ton pouvoir souverain ne relève de personne et doit être obéi de tous. Tu peux tout ce que tu veux. Prétends-tu surpasser les prêtres en mansuétude et les évêques en sainteté ? Nous te l'avons déjà dit : nous prenons sur notre tête la déposition de Jean. Fais en sorte que ta pitié pour un seul ne soit pas la perte de tous [1] ».

L'attitude du pontife jusqu'à ce jour avait suffisamment protesté contre ces infamies et ces sacriléges. Il déclara de nouveau qu'il ne cédait qu'à la force. « J'ai demandé à être jugé, dit-il ; on me refuse ce qu'on ne refuse pas aux voleurs, aux adultères, aux homicides. Toutes les lois sont méconnues à mon égard et sacrifiées à la violence. » Puis se tournant vers les évêques qui l'entouraient, il leur dit : « Venez, prions, et disons adieu à l'ange de cette église » ; et il descendait avec eux de son appartement dans le lieu saint, lorsqu'un homme considérable et dévoué à sa cause vint l'avertir que des soldats embusqués dans le voisinage, sous les ordres de l'insolent et brutal Lucius, épiaient le moment de se jeter sur lui pour l'enlever de vive force ; mais que le peuple, soupçonnant l'intention, s'agitait et grondait, et qu'une collision terrible était imminente. Cette circonstance le confirma dans sa résolution de brusquer son départ et de le cacher. Il embrassa l'un après l'autre les évêques qui l'entouraient, mais l'émotion et les larmes l'empêchant de continuer, il lui fallut se dérober à leurs adieux. « Demeurez ici, dit-il, je vais me reposer un instant. » Cependant il entra dans le baptistère, où il appela Olympiade, qui ne quittait pas l'église, ainsi que les diaconesses Pentadie, Procula et Sylvine. « Venez, mes filles, s'écria-t-il, et écoutez. Tout est fini pour moi, à ce qu'il paraît. J'ai achevé ma course, et peut-être ne verrez-vous plus mon visage. Je ne vous demande qu'une grâce : c'est qu'aucune de vous ne se relâche de son affection pour l'Eglise. Si quelqu'un, sans en avoir brigué l'honneur, est chargé malgré lui de l'épiscopat du consentement de tous, courbez la tête, et obéissez comme à Jean lui-même, car l'Eglise ne peut rester sans évêque. Et comme vous voulez que Dieu vous fasse miséricorde, souvenez-vous de moi dans vos prières ».

A ces mots, les saintes femmes tombent à ses pieds et fondent en larmes ; mais il fit signe à un prêtre de les relever et de les emmener hors du baptistère, leurs cris pouvant être entendus et donner l'éveil au peuple. Alors il sortit de l'église par la porte orientale, tandis qu'à l'occident, sous le grand portail, on tenait par son ordre son cheval sellé et bridé, pour donner le change à la foule et l'attirer de ce côté. Et, en effet, personne dans le premier moment ne se douta de son départ. Lui, en compagnie de deux évêques, se livra aux sbires de la cour, et par des rues solitaires et détournées gagna le port

[1] Pallad., dial , p. 35.

à la hâte. Une petite barque l'attendait, prête à partir, et l'enleva aussitôt. L'ange de Constantinople partit avec lui [1].

A peine quittait-il le rivage, que le peuple attroupé devant Sainte-Sophie, se doutant qu'on le trompait, se précipita vers la *Corne dorée* : c'était trop tard. Le frêle esquif qui emportait à jamais l'illustre proscrit, fuyait sous le vent à toute vitesse, et c'est à peine si les dernières acclamations de la foule arrivèrent à travers les flots jusqu'à l'oreille de Jean. Assis entre les deux prélats qui se dévouaient à son exil, il gardait le silence, les yeux fixés sur cette image déjà lointaine d'une ville aimée, à laquelle il adressait du fond de son cœur un éternel adieu et ses plus ferventes bénédictions. Le sombre avenir de la cité de Constantin se dressa-t-il devant son regard consterné ? Eut-il en ce moment comme une soudaine et lugubre révélation des siècles d'abaissement et de servitude que lui préparaient ses pontifes et ses empereurs? Du moins, s'il vit du milieu du Bosphore cette énorme colonne de flamme et de fumée qui montait dans les airs à une grande hauteur et couvrait le ciel sur une vaste surface comme d'un nuage livide et sinistre, de quel pressentiment cruel son âme dut être oppressée !

En effet, un incendie terrible venait d'éclater dans la grande église et avec une affreuse rapidité dévorait ce vaste édifice et le palais du sénat. Voici ce qui s'était passé. L'immense attroupement qui stationnait sur la place de Sainte-Sophie pour s'opposer à tout prix au départ de l'évêque, après quelques moments d'attente et de menace, vit tout d'un coup les portes du temple s'ouvrir, et tandis que les uns plus avisés couraient au port, les autres se précipitaient en masse dans le saint lieu, soit qu'ils crussent que Jean y était encore, soit pour y chercher les dernières traces du pasteur bien-aimé et comme un dernier écho de sa voix. Mais les portes traîtreusement ouvertes se fermèrent aussitôt sur cette foule sans défiance. Qui donna l'ordre de les former? Sont-ce les chefs de la cabale, dans la crainte que le flot populaire se jetant tout entier du côté du port n'y arrivât assez tôt pour arracher le captif à ses gardes et changer une proscription en triomphe? Faut-il en accuser le païen Lucius et ses satellites goths, la plupart ariens, dans l'infernale pensée de faire de l'église un bûcher et de détruire d'un seul coup les adorateurs du Christ et son temple? On n'ose s'arrêter à une si horrible supposition, néanmoins trop vraisemblable. Quoi qu'il en soit, quand cette masse de gens se vit enfermée sans issue dans l'enceinte sacrée qu'elle remplissait, il y eut un moment de panique et de désordre inexprimables. Chacun court aux portes, on se pousse, on s'écrase. Une épaisse fumée sortant du sanctuaire et de la chaire pontificale aggrave la terreur par l'imminence d'une mort affreuse. Des gémissements, des cris lamentables se font entendre. Enfin, les portes assaillies par mille bras à la fois tombent brisées sous le poids de la multitude qui s'écoule. Mais déjà l'incendie gagnait les lambris et la toiture de l'édifice, et l'enveloppait tout entier. Tout s'abîma dans le feu, tout périt en quelques heures, hors une petite sacristie conservée miraculeusement, dit Pallade, pour confondre d'infâmes calomnies [1]. De là, soulevée par le vent de la Propontide, la flamme s'élança au-dessus de la place et, sans toucher à rien d'intermédiaire, vint s'abattre et comme s'arc-bouter sur le dôme même du palais du sénat attenant à celui de l'empereur. Ce beau monument, couvert de plomb, magnifiquement décoré, entouré de colonnes d'un grand prix, tout plein de statues et de chefs-d'œuvre antiques, brûla trois heures durant, sans qu'on pût sauver le moindre débris.

Les fidèles regardèrent cet événement comme une vengeance céleste ; plusieurs parmi eux soupçonnèrent leurs ennemis d'avoir voulu détruire dans un accès de haine sauvage la chaire du pontife, son église et son peuple. Les schismatiques, au contraire, les ariens, les idolâtres, tous les dissidents accusèrent les amis du proscrit. Le parti qui tenait le pouvoir et que personnifiait l'impératrice, trouva dans ce fatal incendie le prétexte d'une nouvelle et plus horrible persécution contre les *Joannites*. On tomba sur eux. De nobles et saintes femmes, des évêques furent arrêtés et mis aux fers. L'accusation osa monter jusqu'à Jean lui-même. Acace et consorts ne rougirent pas de transmettre au Souverain Pontife ces infâmes soupçons, qui n'avaient pu venir qu'à de tels cœurs ou se formuler que sur des lèvres aussi men-

[1] Fleury dit que la mère de Jean vivait encore, qu'elle était diaconesse de Sainte-Sophie (t. 5, p. 211) et que dans sa douleur elle trouva de nobles paroles dignes d'une telle mère et d'un tel fils. Il se fonde sur une lettre qu'il attribue à Chrysostome. C'est une erreur : cette lettre est non de l'évêque Jean, mais du prêtre Constantius à sa propre mère. Hermant a induit Fleury en erreur. La mère de notre Saint n'était plus de ce monde à son départ d'Antioche.

[1] Sozom., l. 8, c. 22 ; Pall., p. 37 ; voir aux *Pièces justificatives*.

teuses. On courut en toute hâte à la poursuite du banni, on resserra sa captivité. Gardé à vue comme un malfaiteur, il se vit menacé du dernier supplice. La mort l'inquiétait peu ; mais la pensée qu'un crime atroce était imputé à un prêtre du Christ remplit son âme d'indignation et d'horreur. « Refusez-moi justice sur tout le reste, écrivait-il, je me résigne; mais, sur ce chef du moins, qu'il me soit permis de me défendre et de mettre à néant la calomnie, et que le monde sache enfin si le pasteur d'un grand peuple n'est qu'un vil incendiaire [1] ». Cette protestation fut non avenue. Au lieu de l'écouter, on lui arracha les deux prélats qui l'avaient suivi, Eulysius et Cyriaque ; on les conduisit enchaînés à Chalcédoine, on les mit au secret, et ils n'en sortirent que longtemps après, sans qu'on eût découvert, on le pense bien, le moindre indice accusateur. Les amis de Chrysostome que la fuite ne dérobait pas aux persécuteurs, devinrent l'objet des traitements les plus barbares. La cour, aussi cruelle que lâche, en fit mettre plusieurs à la question ; quelques-uns périrent dans les tortures : on n'arracha d'aucun l'aveu désiré. La persécution prit un tel caractère d'acharnement, elle s'exerça sur une telle échelle, que Théodoret et Socrate lui-même, peu sympathique à notre Saint, refusent d'en retracer les horreurs par pudeur pour l'épiscopat, dont quelques misérables compromettaient la dignité dans ces saturnales impies et sanglantes. Etre *Joannite* fut le crime des crimes, et quiconque en était suspect comparaissait devant le préfet de la ville, qui l'obligeait à dire anathème à Jean, à conspuer son nom, faute de quoi on l'accablait d'insultes, d'amendes, de coups, on le chargeait de chaînes, on le jetait en prison pêle-mêle avec les voleurs et les assassins. Les prisons ne suffisaient plus aux victimes.

[1] Pallad., dial., p. 37.

Jean, prisonnier lui-même, ne songeait qu'aux douleurs de ses amis, martyrs de leur dévouement. Il leur écrivit, pour les consoler, cette belle lettre où palpite l'enthousiasme de l'amour divin dans ces lignes brûlantes qui semblent couler de la plume de Paul : « Vous habitez un cachot, vous êtes chargés de fers en compagnie des plus vils, des plus sales des hommes. Ne vous en plaignez pas. Que pouvait-il vous arriver de plus heureux? Une couronne d'or autour du front vaut-elle une chaîne de fer autour des mains pour l'amour de Dieu ? Les splendeurs d'un magnifique palais sont-elles comparables à ces ténèbres, à cette infection, à ces souffrances acceptées pour la cause de Dieu ? Donc réjouissez-vous, livrez-vous à de saints transports, car vos misères d'à présent vous présagent un bonheur immense pour l'avenir. C'est la semence qui promet la moisson, la lutte qui prépare la victoire, la navigation qui assure les gros bénéfices. C'est pourquoi, pieux et vénérables seigneurs, pensez à cela et ne laissez passer aucun jour sans louer Dieu, sans porter au démon quelque nouveau coup, sans augmenter par des sacrifices nouveaux la récompense qui vous attend au ciel [1]... »

[1] Chrys., *ep.* 118.

CHAPITRE TRENTE-NEUVIÈME.

Arsace. — Arrestations et supplices. — Eutrope et Tigrius. — Olympiade devant le préfet. — Pentadie. — Nicarète, Procula, etc. — Procédure de l'incendie abandonnée. — L'agitation de Constantinople gagne tout l'Orient. — Porphyre d'Antioche. — Mort d'Eudoxie. — Lettre de saint Nil à l'empereur.

La cabale triomphait ; mais, craignant toujours qu'une tardive résipiscence d'Arcadius vînt lui ravir le fruit de tant d'iniquités, elle se hâta de donner un évêque à Constantinople. On mit les règles de côté, et, sans se préoccuper des canons de Sardique et de l'appel interjeté, sans élection préalable, dès le 26 juin, cinq jours tout au plus après le départ de Jean, Eudoxie fit consacrer et installer sur la chaire épiscopale, qui ne vaquait pas, l'archiprêtre Arsace, frère de l'ancien patriarche Nectaire. Vieillard plus qu'octogénaire, l'âge avait tout énervé chez lui, excepté l'ambition ; car, pour atteindre à cette dignité patriarcale, le rêve

et la convoitise de sa vie entière, il ne recula ni devant le crime de l'intrusion, ni devant la prostitution de sa conscience, ni devant ses serments violés sans hésitation. Appelé, en effet, du vivant de son frère à l'évêché de Tarse, la patrie de leur famille, il l'avait refusé, non par modestie mais par calcul, pour être plus à portée de succéder à Nectaire, dont il attendait la mort avec impatieuce. Celui-ci perça l'intention, blâma l'ambitieux, et lui fit jurer qu'il renonçait pour toujours à l'épiscopat [1]. Néanmoins l'élection de Chrysostome fut un chagrin pour Arsace. Il y vit l'anéantissement de ses espérances, et ne pardonna jamais au grand orateur d'occuper un poste auquel il avait songé pour lui-même. Aussi commença-t-il de bonne heure à saper son autorité, à lui créer des embarras et des résistances, à se mêler activement à toutes les intrigues ourdies contre lui. Antiochus et Séverien l'adoptèrent comme un allié fort utile, Eudoxie et la cour comme un instrument précieux. Il parut au conciliabule du *Chêne*, et non-seulement il porta faux témoignage contre son évêque, mais il osa presser sa condamnation. Sa médiocrité arrogante avait donc un titre puissant aux faveurs de l'impératrice. Le trône pontifical fut la rémunération de ses hauts services; et d'ailleurs, son parjure connu le mettait aux pieds de l'altière princesse, heureuse d'avoir devant elle, non plus un prélat redouté, mais un esclave complaisant et muet de tous ses caprices. Sous les dehors d'une politesse exquise et d'une piété mielleuse, Arsace cachait une âme hautaine, rongée d'envie, pleine de fiel, capable de se porter aux plus grandes violences. Esprit borné, sans culture, ne sachant pas dire deux mots en public, n'ayant d'autre talent que celui de l'intrigue et du mensonge, frivole malgré son grand âge, vieillard sans tenue et sans consistance, type ridicule de la fatuité en cheveux blancs, prenant l'entêtement et la colère pour la fermeté, d'une réputation douteuse, il devait à l'indulgence, dont il couvrait chez les autres les impuissances et les vices de sa propre nature, un certain renom de douceur et de bonté qu'il ne tarda pas à démentir. Chrysostome l'appelle un loup couvert d'une peau de brebis [2].

La masse des catholiques fidèles à la communion de Jean tint Arsace pour intrus, et avec raison; car le pasteur légitime, frappe par une sentence inique et violemment arraché de son siége, avait fait appel à l'Eglise romaine, avant le jugement de laquelle il était défendu de pourvoir au remplacement d'un évêque, même justement condamné dans le concile de sa province. On était encouragé dans l'opposition, non-seulement par les lettres de Jean où il traite Arsace de ravisseur et d'adultère [1], non-seulement par celles du pape Innocent déclarant avec une autorité souveraine que personne n'a le pouvoir d'ordonner un nouvel évêque à la place d'un évêque vivant, mais encore par l'exemple des prélats de la Carie, de la Palestine, de la Phénicie, d'une partie de la Lycie, de la Thrace et de l'Asie, celui de Thessalonique, d'une foule d'autres en Orient et de tous ceux de l'Occident sans exception; ces derniers ne voulurent jamais de la communion d'Arsace [2]. Vainement le parti se mit en quête de composer à l'intrus un troupeau d'adeptes; il resta seul dans le temple avec les prêtres de la faction et les valets de la cour. Personne, dit Pallade [3], ne venait écouter son silence.

Les *Joannites* célébraient leurs synaxes tantôt dans une maison, tantôt dans une autre, quelquefois dans les champs, dans les bois. Tous les lieux leur semblaient bons pour prier en commun le Dieu de leur cœur, excepté les temples que souillait l'intrusion. L'orgueil du vieux Arsace n'y tint plus : il implora l'aide de la cour, et le pouvoir séculier fit avec bonheur une nouvelle irruption dans le sanctuaire. Une cohorte marcha, officiers en tête, sabre en main, contre une paisible réunion de femmes pieuses et d'hommes sans armes, occupés à chanter des hymnes sous la présidence d'un prêtre. Les enfants furent foulés aux pieds, les hommes chassés à coup de bâton, les femmes insultées et dépouillées de leurs mantaux, de leurs voiles, de leurs riches ceintures, de leurs bracelets d'or [4]. De nouveaux prisonniers furent entassés dans les prisons déja pleines, où plusieurs trouvèrent dans un air méphitique une prompte mort [5]. Ces hideuses brutalités étaient applaudies à la cour et glorifiées comme des exploits; mais les violences des oppresseurs profitaient à la cause des opprimés, et l'on s'attachait davantage au pontife absent en raison des efforts pour le rendre odieux. Et toutefois, la prudence commandait aux prêtres de Jean de ne plus exposer les fidèles à de si cruelles

[1] Pallad., dial., p. 38. — [2] Chrys.,

[1] Chrys., *ep.* 125. — [2] Théod., l. 5, c. 34. — [3] Pallad., *ibid.*, p. 59. — [4] Sozom., l. 8, c. 23. — [5] Chrys., *ep.* 17 et 125.

avanies. On supprima les grandes réunions qui attiraient l'attention de l'ennemi, et il n'y eut plus de synaxe générale que de loin en loin dans quelques endroits reculés de la ville ou de la campagne. On se contenta de se réunir par groupes furtifs dans de petits oratoires improvisés pour la circonstance, et l'on s'abstint plus que jamais de paraître aux assemblées schismatiques, en sorte que les églises vides semblaient porter le deuil du pasteur et pleurer leur veuvage.

La cour crut se venger en faisant revivre avec éclat l'affaire éteinte de l'incendie. Le préfet de la ville eut ordre de pousser la procédure avec la plus grande vigueur ; et certes il n'avait pas besoin d'y être excité, car, en sa qualité de païen, toute occasion d'humilier les adorateurs du Christ lui semblait une bonne fortune. Il se mit donc à l'œuvre et mena l'instruction avec un raffinement d'arbitraire et de violence qui rappelait les anciens proconsuls du polythéisme. Des vierges consacrées au service des pauvres et des autels, de pieux solitaires, des prêtres vénérés, des jeunes diacres, des dames de haut rang, des hommes considérables, mandés à son tribunal sans qu'il y eût contre eux ni charge ni soupçon, étaient soumis à un interrogatoire outrageant, attachés au chevalet, fouettés, déchirés avec les lanières et les crocs de fer, comme de vils malfaiteurs. Les riches s'en tiraient avec de grosses amendes, car l'avarice de la cour était sa pitié. Les *Joannites*, ne pouvant se montrer nulle part sans être insultés, fuyaient les thermes et *l'agora* et ne sortaient presque plus. Quelques uns se retirèrent dans les montagnes, au milieu des ascètes, pour y attendre en paix des temps meilleurs ; plusieurs prirent le parti de quitter à jamais Constantinople et s'exilèrent volontairement dans de lointaines cités ; beaucoup vinrent chercher leur refuge à Rome, auprès du Pasteur des pasteurs, qui de son côté recueillait de leur bouche avec douleur les navrantes nouvelles qu'ils apportaient de l'Orient [1]. La rage des *Arsaciens* dépassait tout ce qu'on pouvait attendre d'ennemis sans loyauté et sans cœur. Ni larmes ni sang ne pouvaient l'assouvir.

Au premier rang, parmi les nobles martyrs du devoir et de la fidélité à l'Eglise nous devons citer Tigrius et Eutrope. Ce dernier était un jeune lecteur de Sainte-Sophie, d'une naissance patricienne, d'un esprit élégant et orné, d'une âme grande et forte dans un corps délicat, d'une douceur et d'une modestie délicieuses. Chaste comme un ange, sa piété souriante répandait sur son visage une fleur de beauté céleste. Les dissidents eux-mêmes louaient ses vertus, et le rigide évêque des Novatiens [1], Sisinnius, le tenait pour le plus homme de bien qu'il y eût dans la cité. L'auréole des saints se mariait sur son front à l'auréole de la jeunesse. Jean l'avait distingué, et ce fut, avec le culte pieux qu'il professait pour son évêque, le crime qui le conduisit à la mort. Amené devant le préfet pour dire ce qu'il savait de l'incendie, il déclara ne rien savoir ; sur quoi, le bourreau s'empara de lui. Il fut battu de verges, déchiré avec des griffes de fer ; on promena des torches enflammées sur les parties les plus sensibles de son corps. Il mourut en bénissant le nom de Jean. Les prêtres d'Arsace, après avoir joui de son supplice, l'enterrèrent secrètement au milieu de la nuit, comme s'ils eussent pu ensevelir avec la victime le souvenir du forfait. Mais Dieu, dit Pallade, glorifia la mort de son serviteur ; car, au moment où il rendait le dernier soupir, on entendit les anges qui chantaient dans les airs, heureux d'accueillir dans leurs phalanges une âme si belle [2].

Plus rudement encore fut traité Tigrius. Il était Barbare d'Origine ; mais la guerre l'avait fait tomber, encore enfant, au pouvoir des Romains, et, vendu comme esclave, il était devenu la propriété d'un riche seigneur de Byzance. Son instruction et ses vertus lui valurent la liberté, qu'il s'empressa de consacrer à Dieu dans le sanctuaire. Ministre de l'Evangile, il en posséda surtout la mansuétude et la charité. Nul plus que lui n'aimait les pauvres. Le souvenir des abaissements et des souffrances de sa jeunesse le pénétrait d'un plus tendre intérêt pour les esclaves. Cultiver leur intelligence, les préparer au bienfait du baptême, les rendre dignes de l'affranchissement qu'il implorait de leurs maîtres, et achetait quelquefois, ce fut son œuvre de prédilection ; elle absorbait toute son existence. Esprit sage, homme de bon conseil, prêtre séraphique, d'une humilité égale à son mérite, il était vénéré du peuple, aimé du clergé. Jean l'apprécia et l'admit dans son intimité. Cette grande amitié lui coûta la vie. Le préfet, n'obtenant de lui ni révélation ni aveu, le fit dépouiller de ses vêtements et fouetter en

[1] Pallad., dial., p. 11 et 38.

[1] Sozom., l. 8, c. 24. — [2] Pallade, dial., c. 8, p. 78 ; Sozom., l. 8, c. 24.

public de la main du bourreau. Tigrius ne dit pas un mot, ne fit pas entendre un soupir. Ecartelé sur le chevalet, disloqué et brisé, il survécut aux tortures et fut jeté tout sanglant au fond d'un cachot. Refusant toujours la communion d'Arsace, il se vit condamné à l'exil, traîné en Mésopotamie, et mourut en y arrivant [1]. A l'esclave martyr l'Eglise a donné, sur sa tombe, des lettres de haute noblesse, et son nom inscrit aux fastes des Saints figure avec celui d'Eutrope à côté des plus grands noms.

Stimulé par l'impératrice et l'intrus, heureux d'assouvir ses vieilles haines de païen contre les disciples de l'Evangile, le brutal préfet ne fit pas plus de grâce aux femmes qu'aux hommes. Nous n'hésitons pas à le dire : dans cette cruelle épreuve, les femmes se montrèrent aussi grandes, plus grandes peut-être que les hommes. Un écrivain célèbre a remarqué qu'en thèse générale, les femmes ont un sentiment plus profond et plus vif du Christianisme, et qu'à toutes les époques, quand l'orage de la persécution a grondé sur l'Eglise, si l'on a compté des faibles, si l'on a déploré des désertions même parmi les élus du sanctuaire, même parmi les pontifes du Christ et les guides sacrés des consciences, presque jamais on n'en vit parmi les femmes : elles n'ont pas eu d'apostats, dit-il, elles n'ont eu que des martyrs [2]. Ce que nous rapportons ici prête à la vérité de cette observation une force nouvelle. Il est certain que, dans cette courte mais furieuse tempête suscitée aux églises de Constantinople et de l'Orient par les ennemis d'un Saint, Dieu fit échoir aux femmes la plus belle part de la lutte et d'illustres palmes. Olympiade ne pouvait être oubliée dans ce partage providentiel ; car, plus que personne, elle avait droit, par son dévouement et ses vertus, à souffrir pour la vérité. Devenue depuis le départ de Jean le point de mire des haines fanatiques du schisme, poursuivie par Antiochus et Séverien, naguère prosternés à ses pieds pour implorer ses largesses, avec un acharnement égal à sa bonté pour eux, elle eut à comparaître, elle aussi, devant le préfet sous la prévention de complicité dans l'incendie de la grande église. La calomnie croyait frapper plus sûr en visant plus haut et déshonorer le parti tout entier dans un de ses plus illustres représentants ; elle se trompait. — Dans quel but, dit le préfet, as-tu mis le feu à l'un des plus beaux monuments de la ville ? — Olympiade répondit : Je n'ai pas vécu de façon à être classée parmi les incendiaires. Après avoir dépensé ma fortune à bâtir des églises, je ne les brûle pas. — Je connais ta conduite, reprit le magistrat avec une ironie insolente. — Alors, dit la noble femme, descends de ton siége et de juge deviens accusateur. — Rappelé par ces mots à la pudeur de son devoir, le préfet s'efforça de persuader à la sainte accusée que c'était folie à elle de s'exposer à tant d'inimitiés et d'ennuis, quand, pour les éviter, elle n'avait qu'à adhérer à Arsace. D'autres, ajouta-t-il, ont compris cela et n'ont eu qu'à s'en féliciter. — Olympiade répliqua : Je suis devant ton tribunal pour subir ta sentence et non tes conseils. Tu m'as fait arrêter et conduire ici au milieu de tout un peuple sous le poids d'une calomnie infâme, et maintenant que tu n'as à articuler contre moi aucune espèce de preuve, tu te places sur un autre terrain. Je demande à être jugée sur le fait de l'incendie et que mes avocats soient entendus. Mais sache bien que, si tu veux m'obliger, sans en avoir le droit, à communiquer avec Arsace, je ne ferai jamais une chose si contraire à ma conscience. — Le préfet feignant la modération, la renvoya comme pour lui donner le temps de préparer sa défense.

Olympiade se retira dans la modeste demeure qu'elle avait adoptée près de Sainte-Sophie, au sein d'une pieuse communauté fondée et dirigée par elle ; et là, bien qu'en proie à la maladie et à toute sorte de vexations, elle écrivait à l'exilé des lettres pleines d'une vénération affectueuse, où, parlant de ses propres souffrances et des persécutions dont elle est l'objet, elle traite tout cela de bagatelle [1]. Jean, de son côté, la félicite de son courage qui, dans un corps délicat et malade, a fait d'elle le soutien et la force d'une grande cité, où, sans sortir de sa chambre, sans paraître en public, elle enflamme de son propre héroïsme les défenseurs de la vérité. Mais bientôt elle quitta, non pas volontairement sans doute, mais par ordre de la cour, sa maison, ses saintes filles, ses nombreux amis, et se réfugia à Cyzique. Ramenée à Constantinople, elle eut à reparaître devant le préfet, refusa de reconnaître Arsace, fut condamnée à payer au fisc deux cents livres d'or, vit ses biens confisqués et vendus à l'encan, sa chère commu-

[1] Sozom., l. 8, c. 24 ; Pallad., dial., 77 ; Bolland., 12 janv. — [2] Ventura, La Femme catholique, t. 2, p. 483.

[1] Chrys., *ep. à Olymp.* 6.

nauté dispersée et bannie, et ses propres serviteurs, ceux qu'elle avait comblés de bienfaits, se tourner contre elle et payer d'outrages sa charité. Après de nombreuses et cruelles vicissitudes, après avoir erré de divers côtés sans savoir où poser sa tête, exilée enfin à Nicomédie, elle y mourut couronnée des glorieux opprobres qu'elle avait endurés pour l'amour de Jésus-Christ et de son Eglise. « Une seule de vos afflictions, lui écrivait Jean, eût suffi pour combler votre âme de richesses spirituelles [1] ».

La persécution s'appesantissait de préférence sur les femmes d'une position plus haute et d'un plus grand nom. Pentadie, la noble veuve du consul Timase, après s'être vu arracher par un double crime son fils et son mari, n'ayant échappé elle-même aux fureurs d'Eutrope qu'en se réfugiant aux pieds des autels, se reposait des douloureuses épreuves de sa vie dans les travaux de la charité, sous la protection de Jean. Sa cellule, la demeure des pauvres et l'église, elle ne connaissait que cela depuis longtemps. L'exécuteur forcené des vengeances d'Eudoxie, l'infâme préfet la fit saisir par ses sbires et traîner chagée de chaînes à son tribunal. Traitée d'incendiaire, elle aussi, un sourire de pitié fut sa seule réponse aux accusateurs. On se donna l'affreux plaisir de mettre à la question, de tourmenter sous ses yeux plusieurs amis du proscrit; leur sang jaillit sur les vêtements de la sainte femme. Rien n'ébranla ce mâle courage. En quelques mots elle ferma la bouche aux calomniateurs, et démontra jusqu'à l'évidence que le crime imputé aux Catholiques n'était qu'une invention atrocement ridicule de la haine. On continua néanmoins à la menacer et à la persécuter; mais forte de sa confiance en Celui qui l'avait délivrée tant de fois des plus grands périls, elle ne cessa de s'immoler pour la vérité. Son invincible constance ranimait l'énergie des fidèles découragés. Jean, que ces éclatants témoignages d'une fidélité supérieure à toutes les épreuves, consolaient des tristesses de son exil, félicita par ces nobles paroles la généreuse diaconesse :

« Je vous loue, je vous admire. Mes amertumes sont bien adoucies par ce que j'apprends de vous, de votre force, de votre inébranlable persévérance, de la sagesse et de la liberté de votre langage, de cette fermeté sublime par laquelle vous avez confondu et couvert de honte nos ennemis, porté au démon un coup mortel, et relevé le courage de ceux qui combattent et souffrent pour la cause juste... Telle est la force de la vérité, que peu de mots lui suffisent pour mettre à néant les sycophantes. Le mensonge, au contraire, a beau s'envelopper d'artifices, il est plus faible qu'une toile d'araignée. Livrez-vous donc à une joie sainte; continuez d'agir avec cette virilité de cœur, et, toujours plus ferme, riez de tous les piéges où ils essaient de vous faire tomber. Leur fureur, qui ne peut vous atteindre, se retourne tout entière contre eux : ainsi le flot soulevé par la tempête, loin de briser le rocher, se brise contre lui et retombe en écume. Que les menaces de nos ennemis ne vous épouvantent jamais..... Eh ! que n'ont-ils pas fait pour vous épouvanter?..... Ils ont employé la calomnie, le faux témoignage, le meurtre. Le fer et le feu ont détruit de nobles et jeunes vies, des torrents de sang ont été versés, des hommes considérables ont subi la torture. Vous, comme un aigle au vol audacieux, vous avez rompu les filets des méchants et gagné, par l'essor de votre vertu, le faîte de la liberté [1] ».

Procula, Amprucla, Asyncritie, célèbres alors par leur charité, devenues immortelles depuis par leur courage; Nicarète, la vierge admirable qui s'efforçait vainement de cacher des vertus que tout le monde bénissait, se virent insultées, emprisonnées, dépouillées de leurs biens, chassées de Constantinople. Quelques-unes devancèrent la sentence des juges et les ordres de la cour en s'expatriant elles-mêmes d'une ville souillée par tant d'hypocrisies et de sacriléges. Pentadie eut la pensée de les imiter ; mais une lettre de Jean la retint au chef-lieu de la persécution pour y être l'appui des persécutés [2].

La fureur de l'intrus ne respecta rien. L'inviolabilité des saints autels fut méconnue, l'asile des vierges saccagé; les vierges elles-mêmes, les pieux ascètes chassés, dispersés, jetés au fond des plus affreux cachots pour y mourir de faim. Cependant la procédure de l'incendie dut être abandonnée. De tant de perquisitions, d'interrogations, de tortures, il ne sortit pas une charge, pas un indice contre les fidèles. Un rescrit impérial constate que les auteurs du désastre sont restés inconnus, et ordonne que les clercs emprisonnés seront rendus à la liberté. Mais, du reste, punir le crime n'était qu'un prétexte; on n'en chercha jamais les auteurs dans les rangs où ils pouvaient être, où la ru-

[1] Chrys., *ad Olymp. ep.* 3.

[1] Chrys., *ep.* 94. — [2] Chrys., lettre 104.

meur publique les signalait. Le vrai but poursuivi par la cour et par la faction, tantôt sous un masque transparent, tantôt à front découvert, toujours avec un acharnement implacable, était de terrifier, de ruiner ce qu'on appelait le parti Joannite, d'établir l'autorité d'Arsace en effaçant la mémoire de son prédécesseur, et surtout d'assouvir l'auguste et insatiable vengeance d'Eudoxie. A ce dernier point de vue, le succès obtenu pouvait paraître suffisant; car l'impératrice avait joui, à son aise, des tortures et de l'agonie de ses sujets; elle avait pu savourer les affronts et le sang des amis les plus dévoués, des plus saintes filles du pontife. Ravir à Jean sa popularité, le faire oublier à Constantinople était un résultat vivement ambitionné sans doute, mais dont on était encore très-loin. Il y eut bien çà et là quelques âmes qui faiblirent[1]; Arsace recruta de temps à autre quelques poltrons, quelques pauvres disciples découragés qui reniaient le maître; mais, chose étonnante, à une époque d'asservissement où le niveau des courages était si fort descendu, et qui prouve combien Chrysostome avait pris d'empire sur son peuple, combien il en avait retrempé le caractère aux sources de l'esprit chrétien, la masse des catholiques persévéra dans la communion du vrai pasteur, et lui garda jusqu'à la fin, malgré l'absence et l'éloignement, ce culte touchant et périlleux de reconnaissance et d'amour en face de la persécution. Et certes, ce ne fut pas une tempête de quelques jours, une de ces rapides épreuves dont le souffle allume un enthousiasme d'autant plus vif qu'il est plus éphémère. Le décret, qui clôture le procès avorté de l'incendie, est chargé de mesures impitoyables contre les partisans de l'évêque déchu. « Nous voulons, y est-il dit, fermer à la sédition toutes les portes, en chassant de cette ville sacrée tous les clercs et tous les prélats qui ne sont point transcrits sur le rôle des citoyens. S'il est des maisons qui continuent à leur donner asile après la publication de ces édits et l'ordre de notre sérénité, elles seront confisquées; il en sera de même de celles où les prêtres de la ville auront tenu des réunions hors de l'église[2]. » Quelques jours après, un nouveau rescrit de l'empereur porte que les maîtres dont les esclaves assisteront aux conventicules — c'est ainsi qu'on désignait les assemblées de fidèles, — auront à payer trois livres d'or pour chaque esclave surpris en faute; les colléges des artisans devaient répondre, au même point de vue, de leurs membres, sous peine d'une amende vraiment énorme[1].

[1] Chrys., *ep.* 1 et *ep.* 125. — [2] *Cod. Théod.*, l. 16, tit. 2, l. 37.

Il semble que de telles mesures allaient courber tout le monde sous la houlette d'Arsace. Il n'en fut rien; l'opinion qui le réprouvait, presque unanime à Constantinople, le devenait de plus en plus dans les provinces, et la persécution dut s'étendre de la capitale à tout l'Orient. « Que les gouverneurs des provinces soient avertis, écrit Arcadius le 1er novembre 404, qu'ils doivent regarder comme illicites et empêcher toutes les synaxes d'orthodoxes qui dédaignent les saintes églises pour s'assembler ailleurs; et que tous ceux-là soient chassés de leurs siéges qui sont séparés de la communion des vénérables pontifes de la loi sacrée, Arsace, Théophile et Porphyre. S'ils possèdent des biens, ces biens doivent être confisqués ». Ces décrets étaient appliqués avec une rigueur extrême; aussi la plupart des églises étaient veuves ou occupées par des intrus. Les vrais évêques, ceux qui portaient, avec un titre légitime, un nom honoré dans l'épiscopat, avaient été expulsés de leurs chaires. Les uns, nous l'avons dit, s'étaient réfugiés à Rome, les autres gémissaient dans les fers ou erraient d'asile en asile. Sérapion, l'intrépide diacre de Jean, plus redouté que lui des prêtres impurs et de la cabale, et depuis peu évêque d'Héraclée dans la Thrace, avait trouvé une retraite qu'il croyait sûre dans un monastère de Goths catholiques appelés *Marses;* mais, découvert, il fut traîné comme un criminel devant un tribunal où il ne trouva que des ennemis pour juges, et condamné à expier dans les tortures l'amitié du grand pontife qui avait distingué son courage et ses vertus. Sous un empereur chrétien, fils de Théodose, un évêque du Christ est livré au bourreau, fouetté jusqu'au sang, jusqu'à ce que ses dents brisées tombent sous les coups, puis banni de Constantinople et placé en Egypte sous la surveillance et à la discrétion de Théophile. Un méchant prêtre, Eugène, reçut l'évêché d'Héraclée pour prix de sa coopération ardente aux intrigues de la faction. Héraclide, homme éminent par le savoir et la vertu, cher à Chrysostome dont il avait été le diacre, dont il restait le disciple et l'ami, accusé comme lui devant l'assemblée du *Chêne*, fut déposé, chargé de fers, jeté dans un cachot où il lan-

[1] *Cod. Théod.*, l. 16, tit. 4, l. 5.

guit quatre ans. On lui donna pour successeur un misérable sans mœurs, sans dignité, perdu de réputation, usé de débauches, conspué du peuple, ridicule s'il n'eût été infâme. Partout la dépouille des proscrits devenait la récompense des Judas qui vendaient leurs frères. Les six prélats simoniaques justement dégradés à Ephèse, remontèrent effrontément sur ces chaires dont ils étaient le déshonneur. La cour mettait une espèce d'orgueil cynique à fouler aux pieds les lois et les convenances dans les élections épiscopales. A défaut des fidèles et du clergé qui s'abstenaient, on faisait voter les comédiens et les juifs ; on achetait les voix ; on gorgeait de vin les électeurs ; le candidat et l'élection tout était scandale. Jean, dont la charité pèse et mesure d'ordinaire toutes les paroles, ne peut contenir son indignation et déplore le sort des Eglises livrées à des brigands, à des bourreaux sous le nom de pasteurs [1]. C'est sur la tête de telles gens, s'écrie Pallade, qu'on n'eut pas horreur de poser l'Evangile !

Mais, sans contredit, le plus funeste, le plus honteux de tous les choix fut celui de Porphyre pour la chaire d'Antioche. Flavien venait de mourir, au moment où son fils dans le sacerdoce, le grand orateur dont il avait dirigé et béni les premiers travaux, succombait aux coups de l'intrigue et partait pour l'exil. Mieux que personne il connaissait le fils d'Anthusa, ses vertus plus belles encore que son génie, et ce qu'il apprit, avant de fermer les yeux, des haines auxquelles cet homme supérieur était en butte et du triomphe de la calomnie, attrista beaucoup les derniers moments du vieillard. Il protesta vainement contre la condamnation de son véritable ami : sa voix ne parvint pas à se faire entendre. Flavien descendit dans la tombe après avoir gouverné l'Eglise d'Antioche vingt-trois ans. Jaloux de lui donner un digne successeur, le peuple jeta les yeux sur Constantius. Homme de bien, la loyauté de son caractère, la pureté de ses mœurs, sa piété aimable, lui avaient concilié de bonne heure l'estime et l'affection de ses concitoyens. Indulgent pour les autres, sévère à lui-même, il menait au milieu du monde la vie des ascètes. Esprit sérieux, réservé dans ses jugements, condamnant peu, excusant beaucoup, oubliant volontiers les injures, dédaigneux des intérêts d'ici-bas, modèle de douceur et de modestie, naturellement éloquent et persuasif, d'une charité aussi délicate que féconde, s'imposant de fréquentes et rudes pénitences à l'intention des affligés et dans le but d'attirer sur eux, à force d'immolations, quelques gouttes au moins de rosée céleste ; prêtre admirable, brûlant d'amour pour la vérité et pour l'Eglise, son âme se reflétait dans son regard ouvert, dans sa physionomie imposante, dans la noble beauté de son visage grave et recueilli, mais toujours affable au milieu même des souffrances. Ajoutons qu'il avait mérité et qu'il cultivait pieusement l'affection de Chrysostome, et que ses lettres, ses visites, son dévouement courageux et empressé, furent pour l'illustre exilé une source de consolations auxquelles il attachait un grand prix.

A côté de cette vertu si pure, vivait alors à Antioche un prêtre appelé Porphyre, originaire de Constantinople, mais attaché à l'église de Flavien, sur laquelle il pesait depuis longtemps par sa mauvaise renommée et sa déplorable conduite. Son nom avait tristement retenti dans le procès du *Chêne*. Prêtre sans foi, homme sans conscience, redouté du clergé, odieux au peuple, il passait sa vie loin du sanctuaire à cabaler contre ses collègues, à manger avec les histrions, les cochers du cirque, les danseuses du théâtre, sa société habituelle. Protecteur ardent de tout ce qui était vil, accusé d'abominables débauches, ses relations, ses allures, son langage, n'autorisaient que trop à croire tout ce qu'on disait de lui. La chasteté, s'écrie Pallade, lui est aussi odieuse que les parfums aux vautours [1]. Plus tard, il fut gravement soupçonné d'avoir vendu les vases sacrés pour acheter l'appui des magistrats et leur coopération à ses haines. Dans le moment, toutes ses pensées étaient tournées vers la succession de Flavien ; il voulait, à tout prix, devenir évêque d'Antioche ; et, connaissant l'inclination du peuple pour Constantius, il commença, pour s'en débarrasser, à le représenter à la cour, à l'aide des ennemis de Jean qui étaient ses amis, comme un esprit inquiet et hostile, comme un séditieux. Il obtint, en effet, un ordre de l'empereur qui exilait dans l'oasis de Lybie ce concurrent redouté ; mais, averti à temps, Constantius s'était mis par la fuite hors de toute atteinte, et le haineux Porphyre avait pris sa revanche en faisant arrêter deux prêtres dévoués à Chrysostome, Diophante et Cyriaque. En même temps il avait appelé aux bords de l'Oronte et tenait cachés, pour ses desseins,

[1] Chrys., *lettre 2e à Olymp.*

[1] Pallad., dial., p. 56.

Acace, Séverien, Antiochus, les misérables prélats que nous sommes sûrs de rencontrer dans toutes les mauvaises choses d'alors. Il prit son temps, et un jour que le peuple d'Antioche s'était porté en masse au faubourg de Daphné, pour assister aux jeux publics qu'on y célébrait tous les quatre ans à l'imitation des jeux olympiques, il entra dans l'église suivi de ses trois complices et de quelques clercs vendus à ses intérêts et fut ordonné à huis-clos, avec tant de hâte qu'on n'acheva pas les prières de l'ordination ; après quoi, les dignes consécrateurs se sauvèrent au plus vite dans les montagnes. La nouvelle de cet escamotage impie émut la cité ; le peuple se jeta sur la maison de Porphyre pour la brûler, et il ne fallut rien moins qu'une armée entière, celle qu'on avait réunie en Orient contre les Isaures, pour disperser la foule et sauver de la justice populaire ce cynique voleur de l'épiscopat. Les soldats furent chargés d'installer le nouveau pontife, et pendant longtemps, au lieu de courir aux frontières menacées, ils n'eurent d'autre emploi que de faire la guerre aux fidèles qui refusaient la communion de l'intrus. Mais ces violences, au milieu desquelles l'image vénérée de la Croix fut profanée et foulée aux pieds, n'attirèrent pas à Porphyre un adepte de plus. Le clergé d'Antioche célébrait les synaxes dans les champs ou ailleurs, avec la partie la plus qualifiée et la plus riche des catholiques de la cité. Ce qui désespérait le cupide prélat, dit Pallade, c'est que par la désertion des femmes pieuses les ressources pécuniaires étaient amoindries ; et il lui fallait beaucoup d'argent tant pour assouvir ses passions que pour acheter les instruments de ses haines. Tels étaient les pasteurs en faveur desquels le gouvernement d'Arcadius faisait des lois de proscription, remplissait l'Orient de troubles et de terreur, et s'affaiblissait, se perdait lui-même en croyant se fortifier aux dépens du pouvoir spirituel et de l'Eglise de Jésus-Christ.

Cependant le Ciel semblait se charger, aux yeux des peuples, de la vengeance des Saints ; du moins il donnait aux schismatiques de solennels et terribles avertissements. Le 6 octobre 404, Eudoxie comparaissait tout à coup au tribunal de Dieu. On eût dit que la joie de son triomphe l'avait tuée. A peine, en effet, y avait-il trois mois que sa main sacrilége avait arraché à son Eglise un pontife du Christ, que, frappée elle-même au milieu de son bonheur et dans tout l'éclat de sa beauté, elle mourait subitement en mettant au monde un enfant mort. Après elle vint Cyrinus, le promoteur ardent de la conjuration, l'un des quatre qui avaient demandé à prendre sur leur tête la mort de Jean ; il périt misérablement d'une blessure que lui avait faite involontairement l'évêque Maruthas en lui marchant par mégarde sur le pied, le jour de cette conférence préparatoire du *Chêne* où il s'était si violemment emporté contre son noble collègue : il fallut lui amputer une jambe, puis l'autre ; et, le mal montant toujours, il expira dans des tortures atroces. Presque tous les chefs de la faction périrent de mort funeste : l'un se brisa le crâne en tombant du haut d'un escalier ; un autre jeté à terre par son cheval mourut sur le coup ; un autre perdit la parole et resta perclus au point de ne pouvoir porter la main à ses lèvres ; un autre, ayant la langue si enflée qu'elle remplissait la bouche, fut obligé de recourir à ses tablettes pour écrire sa confession ; un autre fut paralysé des quatre doigts dont il avait souscrit la condamnation du Saint ; un autre mourut d'une mort plus honteuse encore que cruelle, rongé par les vers avant de mourir ; d'autres se croyaient poursuivis la nuit par des chiens enragés ou des fantômes menaçants, et s'éveillaient avec des cris lamentables. D'autre part, d'affreux désastres accablaient l'Orient et consternaient les imaginations. Tantôt une grêle d'une grosseur prodigieuse détruisait en un clin d'œil arbres et moissons ; tantôt les tremblements de terre se répétaient avec les circonstances les plus sinistres. La nuit du 1er avril 406, la moitié de la ville impériale s'écroula, les vaisseaux furent brisés dans le port, et le lendemain, du côté de l'Hebdomon, le rivage se trouva couvert de cadavres. Ici, le Nil refusait le tribut nécessaire de ses eaux ; là, d'épaisses nuées de sauterelles obscurcissaient l'air et dévoraient les récoltes ; les Isaures, et de nouveaux Barbares plus féroces que tous les autres s'avançaient, les pieds dans le sang, la torche à la main, jusqu'au cœur de l'empire. A plusieurs reprises le feu du ciel tomba sur Byzance ; la peste vint en aide à la famine : tous les fléaux étaient déchaînés [1].

Le peuple voyait la main de Dieu dans ces lugubres événements, et maudissait un pouvoir

[1] Zosim., l. 5 ; Sozom., l. 8, c. 25 et 27 ; Socr., l. 6, c. 19 ; S. Nil, *ep.* 265, l. 2 ; Baron., *ad ann.* 404, § 76, etc.

dont les fautes accumulées attiraient sur tout le monde les terribles représailles du Ciel. Arcadius lui-même en était troublé et consultait saint Nil, le solitaire illustre qui avait tout quitté, fortune, dignités, bonheur domestique, pour aller chercher au désert la paix de Dieu et la liberté de ses enfants. A l'empereur qui lui demandait ses prières, Nil répondait avec cette fermeté propre aux hommes généreux qui n'espèrent et ne craignent rien d'ici-bas. « De quel droit prétends-tu que la ville impériale soit délivrée des tremblements de terre qui la désolent, tandis qu'il s'y commet tant de crimes, que l'iniquité, avec une audace inouïe, y est érigée en loi, et que l'on a banni la colonne de l'Eglise, la lumière de la vérité, la trompette de Jésus-Christ, le bienheureux évêque Jean? Comment veux-tu que j'accorde mes prières à cette malheureuse cité ébranlée par la colère du Ciel dont la foudre menace de tout détruire, moi qui suis consumé de tristesse, qui me sens l'esprit agité, le cœur déchiré par l'excès des forfaits accomplis maintenant sous tes yeux contre toutes les lois [1] ? »

Dans une autre lettre au fils de Théodose, l'intrépide cénobite parle avec la même énergie : « Tu as commis une injustice en bannissant la grande lumière du monde, le saint évêque de Constantinople ; tu as cru trop facilement à des prélats d'une extrême légèreté et d'une mauvaise conscience. Après avoir privé l'Eglise d'un enseignement irréprochable et pur, garde-toi de passer ta vie sans regrets [2] ».

Mais rien n'égalait la faiblesse et l'ignorance d'Arcadius, si ce n'est son entêtement. Il garda ses remords et persévéra dans sa faute. Jean, d'ailleurs, n'avait pas été sacrifié seulement aux rancunes d'une femme, aux mauvaises passions de quelques prêtres, mais à la politique jalouse d'un gouvernement appliqué de bonne heure à saisir toutes les occasions de mettre la main sur le sacerdoce, et, par un travail sourd mais incessant, à subjuguer l'Eglise en la faisant passer dans l'Etat. Politique mal avisée [1] qui, pensant agrandir le pouvoir par une suprématie sans contrôle, prépare les renversements dont il sera la victime, et les malheureux excès où s'emportent les peuples quand, n'apercevant plus cette digue spirituelle qui les protégeait contre le despotisme, ils ne demandent qu'à leurs passions déchaînées et à la violence le soin de leur dignité ! Etrange prétention de ces misérables Césars de Byzance, impuissants à gouverner l'empire et voulant gouverner les âmes, voulant porter dans leurs débiles mains la terre et les cieux ! Etabli sur les ruines de la foi et de la vertu par l'amoindrissement et l'abaissement du principe religieux nécessaire au monde, un pouvoir pareil, sans règle et sans frein, mais sans force réelle, s'affaisse dans son impuissance sous le faix qui l'écrase, ou s'écroule honteusement au premier choc qui lui vient du dehors. Le pouvoir le plus illimité est aussi le plus fragile. Non moins dangereux à manier qu'à subir, il participe à l'avilissement des âmes par lequel seul il se maintient. Le plus bel édifice, s'il n'est fondé que sur la boue, fond et disparaît dans la boue. Mais quel que soit le gouvernement qui régit une société, fût-elle, par malheur, privée d'institutions et de garanties et livrée au hasard des pensées d'un maître, elle porte en elle-même un contrepoids à son abaissement, une force contre laquelle se brisera le despotisme, si sa conscience chrétienne lui reste, si cette conscience s'appuie au roc inébranlable de l'Eglise, à ce pouvoir, si doux et si fort, auquel la Vérité divine a dit : *Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles,* et qui, de son trône tremblant et vermoulu, voit passer les empires et les peuples, les rois et les dynasties, les révolutions et les siècles, invincible dans sa faiblesse, jeune dans sa caducité, et ne répondant aux efforts conjurés du monde pour le détruire que par de paternelles et saintes bénédictions.

[1] S. Nil, *ep.* 265, l. 2. — [2] *Id., ep.* 279, l. 3.

[1] Bossuet, Panég. de S. Thomas de Cantorbéry.

CHAPITRE QUARANTIÈME.

Voyage de Jean. — Séjour à Nicée. — Mission de Phénicie. — Cucuse et les Isaures. — Séjour à Césarée. — Déloyauté de Pharétrius. — Jean à Cucuse. — Sa correspondance. — Il refuse les cadeaux de ses amis. — Lettre de Constantius à Porphyre.

Nous devons revenir sur nos pas et suivre dans sa route le grand exilé. Parti de Constantinople le 20 juin, il fut débarqué, le soir même ou le lendemain, dans le golfe d'Astacène, sur la Propontide, et immédiatement acheminé sur Nicée. Il n'avait pas atteint cette première étape de l'exil, qu'on lui enleva ses compagnons de voyage, et que sa captivité, entourée d'abord de respects et de soins, devint tout à coup très-sévère ; il fut mis en prison. Toutefois, ces outrageantes rigueurs durèrent peu, et dès le 28 ou le 29 il était rendu dans la capitale de la Bithynie, où les ordres ultérieurs de la cour et sa destination lui devaient être signifiés. Sa santé toujours chancelante, mais plus ébranlée encore par les émotions de ces derniers mois et les fatigues d'un voyage à pied sous un ciel brûlant, rendait indispensable un repos de quelques jours. L'air de Nicée, sur un beau lac, au milieu d'une plaine vaste et fertile, lui fit du bien. Cette ville, d'ailleurs, avait des souvenirs religieux qui parlaient à son cœur. L'âme d'Athanase dut apparaître à la sienne et relever son courage ; car, lui aussi, il souffrait pour la vérité, il était immolé pour elle, et, plus que jamais recueilli dans la pensée de son Dieu, il se félicitait d'étancher au calice du Seigneur et des Saints sa noble soif de souffrir. Il ne resta en Bithynie qu'un petit nombre de jours, et les employa à écrire à ses amis pour les consoler, surtout à activer par ses lettres une œuvre qu'il affectionnait singulièrement : la conversion de la Phénicie.

Au temps de sa puissance, la propagation de l'Evangile était une de ses grandes sollicitudes : il eût voulu qu'aucun lieu de la terre ne restât dans la nuit de l'erreur. Sans arrière-pensée d'ambition, brûlant du feu le plus pur de l'apostolat, il aimait à étendre sa charité jusqu'aux limites de l'empire ; et son cœur, quoique tout entier à ses ouailles embrassait l'univers. Des prêtres animés de son esprit allaient çà et là, partout où le besoin s'en faisait sentir, parler de Jésus-Christ et combattre les idoles. Quelques progrès qu'eût fait le Christianisme, quelle que fût sa puissance sous les empereurs chrétiens, il y avait encore des contrées de l'Orient qui se dérobaient en tout ou en partie à sa divine lumière ; une foule de villages étaient dans ce cas. Or, entre les corps expéditionnaires de la foi employés à de lointaines conquêtes, celui de Phénicie occupait surtout le pieux proscrit. Un homme d'un grand cœur, d'un dévouement à toute épreuve, d'un mérite éminent qui rehaussait sa modestie, Constantius, commandait en ce moment cette petite troupe d'apôtres, au milieu de fatigues, de périls, de vicissitudes de toute espèce. Jean l'avait établi, au nom de son amour pour les âmes et de son zèle pour la gloire de Dieu, supérieur général des missions de la Phénicie et de l'Arabie ; et au moment même où il succombait à Byzance sous les coups de la calomnie et du despotisme, à la veille d'être arraché à son troupeau, il songeait à Constantius, à lui procurer en hommes et en argent le plus de secours possible. Les tristes loisirs de l'exil lui laissant plus de liberté pour penser à ces églises nées d'hier qui donnaient déjà de si belles espérances, il se mit à recruter des ouvriers évangéliques, qu'il expédia à son ami avec ces recommandations :

« Devant quitter Nicée le 4 juillet, j'adresse à ta piété cette lettre pour t'exhorter, comme je n'ai cessé de le faire, à poursuivre sans interruption, malgré la tempête qui gronde et le courroux des flots, l'œuvre confiée à ta sagesse : je veux dire l'anéantissement de l'Hellénisme, la construction des églises et le salut des âmes. En effet, ce n'est pas quand la mer est plus furieuse que le pilote abandonne le gouvernail, ni au plus fort de la maladie que le médecin s'éloigne de son malade ; c'est alors, au contraire, qu'ils déploient l'un et l'autre toutes les ressources de leur art. Toi aussi, pieux et vénéré Seigneur, tu dois montrer, à cette heure,

la plus grande énergie. Que la vue de ce qui se passe ne te décourage point; car nous ne rendrons pas compte du mal qu'on nous fait. Loin de là, nous y trouverons un titre à la récompense. Mais si nous négligeons notre tâche, si nous restons inactifs, nous n'aurons pas d'excuse dans la grandeur des maux qui peuvent nous assaillir. Est-ce que Paul emprisonné ne remplissait pas son office d'Apôtre? Plein de ces pensées, cher seigneur, occupe-toi sans relâche des églises de Phénicie, d'Arabie, de tout l'Orient, et sois convaincu que ta couronne sera d'autant plus belle que tu rencontreras dans l'accomplissement de ta mission plus d'obstacles. Ecris-moi souvent..... Je sais maintenant que je ne suis point envoyé à Sébaste, mais à Cucuse, où il te sera plus facile d'être en relation avec moi. Fais-moi connaître le nombre des églises bâties tous les ans, les hommes dévoués qui viennent te joindre et les résultats importants que tu auras obtenus. J'ai trouvé ici un pieux solitaire auquel j'ai persuadé de venir se mettre à ta disposition; je désire savoir s'il est arrivé. Salamine, dans l'île de Chypre, est opprimée par l'hérésie des Marcionites; j'allais m'en occuper, et j'aurais conduit cette affaire à bonne fin si l'on ne m'eût chassé. Si tu sais que l'évêque Cyriaque [1] est à Constantinople, écris-lui à ce sujet, et il te prêtera un concours efficace. Exhorte tout le monde, et principalement ceux qui ont confiance en Dieu, à prier assidûment et beaucoup afin que cette horrible tourmente s'apaise. En effet, d'intolérables malheurs ont fondu sur l'Asie et sur une foule de villes et d'églises; les énumérer serait trop long; je ne te dis qu'une chose : il faut prier assidûment et beaucoup [2]. »

Le bruit s'était répandu que le noble proscrit devait être déporté en Scythie; puis, on avait parlé de Sébaste, la ville des quarante martyrs, dans la petite Arménie; enfin, l'ordre était venu de le conduire à Cucuse, dans cette partie de la Cappadoce qu'on appelait Cataonie. Paul, l'un des prédécesseurs de Jean, avait été exilé à Cucuse et y était mort, étranglé par les Ariens. Outre ce lugubre souvenir, cette ville chétive et qui n'était guère qu'un misérable bourg, avait contre elle sa situation isolée dans une gorge du Taurus, son climat rigoureux et malsain, et surtout le terrible voisinage des Isaures. Race sauvage, indomptable, habituée à vivre de brigandage, les Isaures étaient toujours prêts à s'abattre, comme l'ouragan, du haut de leurs montagnes sur les vallées et sur les plaines où ils portaient la dévastation et la mort. Ils n'occupaient qu'un petit district de la Lycaonie, et cependant ils avaient tenu en échec, au plus beau temps de la puissance de Rome, les armées triomphantes de la république. Leur audace n'avait fait que s'accroître par les malheurs de l'empire. Battus quelquefois, jamais soumis, ils sortaient à l'improviste de leurs repaires, interceptaient les routes, rançonnaient les voyageurs, saccageaient et pillaient les villes, égorgeaient sans quartier tout ce qui résistait : puis, au moindre péril, regagnaient avec la vitesse du cerf leurs rocs élevés, inaccessibles, d'où ils défiaient toutes les colères et tous les soldats de Byzance et de Rome. L'empire avait désespéré de les réduire, et s'était borné à les enfermer dans une ceinture de forteresses, souvent insuffisantes à les contenir. Héraclius perdit deux cent mille hommes dans ses expéditions contre eux, et l'on vit plus tard les enfants de cette race redoutée et proscrite s'asseoir sur le trône de Constantin. Au temps d'Arcadius, la faiblesse méprisée du gouvernement leur avait permis de multiplier leurs incursions et d'étendre leurs ravages. Leur nom inspirait autant d'effroi que celui des Huns.

Les amis du Patriarche, ceux du moins que la persécution n'avait pas encore atteints ou qui conservaient à la cour quelques aboutissants, faisaient tout pour changer cette destination et obtenir à l'exilé une résidence moins lointaine et surtout moins redoutable. La grâce sollicitée était de celles qu'on ne refuse à personne. Mais la cour impitoyable ne voulut entendre à rien, résolue qu'elle était de se débarrasser à tout jamais d'un homme qui lui faisait peur, et de le déporter si loin, dans un coin tellement ignoré du monde, que l'oubli l'y ensevelît tout vivant, en attendant sa mort que le climat et les Isaures ne manqueraient pas de hâter. Eudoxie elle-même avait désigné Cucuse, et en cela sa haine l'inspirait bien. Mais le Ciel trompa sa vengeance, et le bourreau mourut avant la victime.

Cette nouvelle dureté, bien qu'elle ne pût étonner de la part d'un gouvernement sans no-

[1] Ce Cyriaque est autre que celui de Synnades, qui avait voulu partager l'exil de Jean et qu'on lui avait arraché pour le conduire et l'emprisonner à Chalcédoine. *V.* Tillem., note 88.

[2] Chrys., t. 3, p. 721.

blesse comme sans courage, affligea vivement Chrysostome et lui arracha des plaintes injustes contre ses amis, que cet échec attristait plus que lui sans doute. « Comment expliquer, écrit-il à Théodora de Constantinople, qui avait déployé dans cette circonstance le plus grand zèle, comment expliquer qu'avec tant d'amis puissants et riches, avec une santé affaiblie et un corps brisé, avec la terreur que répandent partout les Isaures, je n'aie pu obtenir une grâce insignifiante, et qu'on accorde aux plus criminels, celle d'un exil moins lointain, sous un ciel moins rude? Vous ne cesserez de le reprocher et d'en faire honte à ceux qui nous aiment». Mais il resta peu sous ce coup, rendit à ses amis la justice qu'ils méritaient, et remercia Dieu de lui ménager dans une épreuve nouvelle une nouvelle moisson pour le ciel. « Non, dit-il à Olympiade, ne faites point de reproche à Cyriaque ni aux autres à propos du lieu où je suis envoyé. Sans doute, ils n'ont pu ce qu'ils ont voulu : gloire à Dieu en toutes choses! Quoi qu'il puisse advenir, je ne cesserai de le dire [1] ». Et en effet, ce mot sur ses lèvres était l'infaillible apaisement de toutes les peines. Il mourut en le prononçant.

Il fallut partir et se mettre en route le 4 juillet. Une escouade de prétoriens était chargée de conduire et de surveiller le captif, qu'on avait contraint à ne prendre avec lui aucun domestique; mais les soldats respectueux, leurs officiers surtout, se disputaient l'honneur de le servir. Les témoignages de la vénération publique l'accueillaient partout sur la route. Le peuple, les cénobites, les vierges accouraient pour le saluer. Mieux vaudrait, disaient-ils, que le soleil perdît ses rayons, que la bouche de Jean sa parole. Du reste, les larmes qu'il vit couler bien des fois lui disaient mieux encore de quelles sympathies il était l'objet, et quelle profonde douleur causait aux âmes chrétiennes la persécution suscitée à l'Eglise dans sa personne. Sa santé, passable au moment du départ, ne tarda pas à s'altérer. Les gardes avaient ordre de le faire marcher jour et nuit, et leur religieuse pitié ne pouvait rien changer à leur consigne. On allait à pied, par une chaleur accablante; on manquait de tout, même d'eau. Jean ne dormait plus; la fièvre s'empara de lui, et la pensée de ses amis en butte aux fureurs de la cabale ajoutait à ses souffrances. Dans cet état, il eût voulu s'arrêter quelques jours à Ancyre, métropole de la Galatie; mais l'évêque du lieu, le fougueux Léonce, que nous avons vu figurer à Constantinople parmi les plus ardents suppôts de Théophile, le repoussa brutalement, osa le menacer de mort, et force lui fut de poursuivre sa route à pied, malgré la chaleur, la fièvre et une crise violente de gastralgie. Enfin, après un mois de marche, il arriva à Césarée, en Cappadoce, exténué, anéanti, plus mort que vif. « Non, écrit-il, les malheureux condamnés aux mines ne souffrent pas plus que j'ai souffert; cependant me voici à Césarée comme dans un port, et quoique ce port n'ait pas la vertu de me guérir encore, je commence à reprendre des forces. J'ai du pain qui n'est pas moisi, de l'eau qui n'est pas bourbeuse, je puis me baigner ailleurs que dans un tronçon de tonneau et me coucher dans un lit.... Des médecins célèbres me prodiguent leurs soins et me font du bien, moins par les remèdes qu'ils ordonnent que par l'affection qu'ils me témoignent. L'un d'eux veut m'accompagner jusqu'au terme de mon voyage ».

Césarée, en effet, ville éminemment chrétienne et toute pleine des souvenirs de saint Basile, se montrait heureuse d'accueillir dans ses murs l'illustre martyr d'une grande cause, l'émule admiré du génie et de la sainteté de son grand pontife. La maison du proscrit ne désemplissait pas de visiteurs. Les prêtres, les magistrats, le peuple, les chefs militaires, les philosophes eux-mêmes, tous accouraient, tous voulaient le voir, lui exprimer leurs sympathies, l'entourer d'hommages et de bons offices. Ces soins, ces témoignages imprévus d'une affection sincère et touchante, la pensée de saint Basile, plus présente à son cœur dans ces lieux qui l'avaient vu naître et qu'il avait illustrés par son courage et ses vertus, commençaient à produire sur la santé du pauvre malade un heureux effet, quand de nouveaux ennuis lui vinrent tout à coup du côté où il devait moins les attendre.

Pharétrius occupait la chaire de Césarée; mais ni talent, ni piété, rien ne survivait de son glorieux prédécesseur dans ce misérable prélat. Cœur bas et jaloux, l'accueil fait à son hôte le rendit malheureux; il y vit un outrage personnel et résolut de se venger. D'ailleurs, il avait trempé dans les intrigues d'Acace et de Théophile, et, sans être venu de sa personne à Constantinople, il avait écrit aux meneurs qu'il

[1] Chrys., ep. 12.

approuvait d'avance tout ce qui serait fait par eux. Il acquittait donc sa dette à la faction, en troublant traîtreusement l'hospitalité que la ville était fière d'accorder au noble captif. Mais laissons parler Jean lui-même :

« Au moment où je quittais la Galatie pour entrer dans la Cappadoce, écrit-il à Olympiade, plusieurs personnes accourues à ma rencontre me dirent : Pharétrius t'attend avec impatience, il désire de t'embrasser, de te prouver son affection, et c'est pour cela qu'il met en mouvement tous les monastères d'hommes et de femmes, afin que tu reçoives partout un accueil digne de toi. J'écoutais, sans le croire, ce qu'on me disait ; les antécédents de Pharétrius me disposant à penser de lui tout le contraire ; mais je m'abstins d'exprimer mon opinion. Enfin, j'arrivai à Césarée dans un état pitoyable, dévoré de la fièvre et presque mort. Les clercs, les cénobites, le peuple, les médecins me visitèrent affectueusement ; on me prodigua tous les soins possibles, et peu à peu je me trouvai mieux. Pharétrius ne paraissait pas, et moi, sentant mes forces revenir, je songeai à reprendre la route de Cucuse, impatient désormais d'arriver au terme de mon voyage pour goûter enfin un peu de repos.

Tout à coup on annonce que les Isaures ont fait irruption dans le territoire de Césarée, qu'ils ont incendié un grand bourg et qu'ils se livrent partout à leurs habituelles férocités. A cette nouvelle, le tribun des soldats se met à leur tête et s'élance à la poursuite de l'ennemi. Toute la ville était dans l'alarme : les vieillards eux-mêmes montaient la garde sur les remparts. Mais voilà qu'au milieu de la perplexité générale, une cohorte de moines, je ne puis me servir d'une expression plus juste, s'abat sur la maison que j'habitais, et menace d'y mettre le feu et de se porter contre moi aux dernières violences si je ne quitte aussitôt le pays. Ni les barbares répandus dans la campagne, ni l'état où ils me voyaient, aucune considération ne put les fléchir. Leur fureur était telle, que les prétoriens qui m'accompagnaient en furent effrayés ; car la bande forcenée parlait de se jeter sur eux aussi, et de leur infliger l'outrage qu'ils se vantaient d'avoir fait subir à d'autres. Mes gardes viennent donc me trouver et me supplient de les arracher à ces bêtes fauves, dussions-nous tomber aux mains des Isaures. Instruit du péril où j'étais, le préfet accourut à mon aide : son intervention ne servit de rien. Ne voyant à cette situation aucune issue et ne pouvant m'engager à partir, car c'était aller à la mort, ni à rester, car la ville n'était pas plus sûre que la campagne, il fit prier l'évêque de m'accorder un délai de quelques jours tant à cause de ma santé que des brigands qui infestaient les routes. Sa démarche eut ce résultat, que les moines reparurent à ma porte le lendemain avec plus de fureur. Les prêtres, dès lors, n'eurent plus le courage de me visiter, car tout le monde regardait Pharétrius comme l'instigateur de toutes ces indignités, et ils en éprouvaient tant de honte, qu'ils n'osaient plus paraître nulle part, même chez moi quand je réclamais leur aide. Enfin, je pris le parti de m'en aller, et malgré le péril imminent et la perspective d'une mort presque certaine, malgré la fièvre qui ne cessait de me consumer, je me jetai dans une litière et partis. C'était l'heure de midi : le peuple m'entourait en pleurant, et dévouait à la colère du Ciel l'homme capable d'une pareille dureté. Quelques clercs vinrent me faire leurs adieux après que je fus sorti de la ville ; ils disaient à mes gardes : Ne voyez-vous pas que vous le menez à la mort ? Mais l'un d'eux qui me témoignait grand attachement : Va, me dit-il, je t'en supplie, et tombe aux mains des Isaures, pourvu que tu te sauves des nôtres. Quelque péril que tu puisses courir, il est moins grand que celui de rester avec nous.

« Cependant une noble femme, la veuve de Rufin, était venue me prier de m'arrêter chez elle, dans une de ses villas, à cinq milles de Césarée, et m'avait donné des hommes sûrs pour m'y conduire. La haine de mes ennemis devait m'atteindre même là. Pharétrius, en effet, n'eut pas plutôt vent de l'hospitalité qui m'était offerte, qu'il en témoigna à Séleucie son indignation et la menaça de toutes ses vengeances, comme je l'ai su depuis. Mais alors et quand j'entrai dans sa demeure, j'ignorais cette circonstance ; car, venue à moi pour me recevoir, la faible veuve ne m'en dit rien ; je l'avais entendue recommander à son intendant de se mettre tout entier à ma disposition et, dans le cas que des moines turbulents vinssent encore à m'inquiéter, de réunir les paysans des fermes voisines et de repousser par la force une insolente aggression. Elle m'engagea même à m'établir dans une autre de ses terres où était une forteresse imprenable. On ne put me décider, et je restai dans la villa sans

me douter le moins du monde de ce qu'on tramait contre moi.

« Au milieu de la nuit, une alerte terrible vint m'arracher à mon illusion. Séleucie, effrayée des menaces de Pharétrius qui réclamait mon expulsion immédiate, et n'ayant pas la force de résister à ses importunités, recourut à un mauvais expédient pour me faire comprendre qu'elle subissait une indigne contrainte, ce qu'elle eût trop rougi d'avouer, et me fit dire que les Isaures étaient là. Le prêtre Evéthius se précipite dans ma chambre au milieu de la nuit, et simulant une grande frayeur : Lève-toi ! s'écrie-t-il, les brigands arrivent ; ils sont à deux pas ! — On peut imaginer l'impression que ces paroles firent sur moi. Qu'avons-nous à faire, dis-je à Evéthius, puisque nous ne pouvons rentrer dans la ville, plus dangereuse pour nous que les Isaures ? — Pour toute réponse il me contraignit de partir.

« Il était minuit : point de lune au ciel, pas une étoile ; un brouillard épais couvrait la terre. Personne pour me venir en aide : tout le monde s'était sauvé. La crainte de la mort, qui me semblait imminente, me rendant des forces, je quitte mon lit malgré l'accablement de la fièvre et fais allumer des flambeaux ; Evéthius les éteint aussitôt. Il ne faut pas, dit-il, révéler notre marche à l'ennemi. Nous avancions au milieu des ténèbres, par des chemins affreux, quand le mulet qui portait ma litière s'abat et me jette à terre si rudement que je faillis être tué. Je me relève néanmoins, et le prêtre Evéthius me donnant la main, je continuai ma route avec peine, me traînant ou plutôt rampant dans ces sentiers difficiles, au milieu des montagnes, au bord des précipices, tremblant de la fièvre et croyant voir à chaque instant les Barbares fondre sur nous, car j'ignorais encore de quelle mystification j'étais l'objet. Pensez-vous, Olympiade, que de tels ennuis, même seuls, ne suffisent pas à couvrir bien des fautes ?... Et pourrais-je dire tous les périls, toutes les peines qui m'ont assailli dans ce voyage ? Maintenant leur souvenir me remplit de joie ; c'est un trésor caché dans mon cœur. Je vous prie seulement de garder tout ceci pour vous et de n'en parler à personne. Sans doute les prétoriens qui m'accompagnaient et qui ont partagé mes dangers, rempliront toute la ville de ces détails. Du moins qu'on ne sache rien par vous [1] ».

Le motif de cette recommandation, c'est la crainte d'humilier et de blesser les prêtres de Césarée, qui l'avaient si cordialement accueilli et qui, plus que personne, déploraient la déloyauté de leur évêque. Enfin, il arriva à Cucuse, soixante-dix jours après son départ de Constantinople, c'est-à-dire à la fin d'août 404. La fièvre qu'il avait gardée plus d'un mois, la marche, la chaleur étouffante, la crainte des Isaures, les préoccupations de son cœur à l'endroit de son église et de ses amis, l'avaient mis à deux doigts de la mort. Il se sentit revivre en touchant au terme de son voyage. Cependant Cucuse, ainsi que nous l'avons dit, n'était qu'une pauvre petite ville, si peu importante qu'on n'y trouvait ni marché ni médecin : elle avait pourtant un évêque. A la frontière de l'empire, à l'extrémité de cette terre sauvage qu'enferme la chaîne du Taurus, entre la Cilicie, la Cappadoce et l'Arménie, à cent lieues de Sébaste, à soixante de Mitilène, fort loin de la route qui menait de Constantinople à Antioche, entourée d'une multitude de brigands indomptables dont le nom seul faisait trembler au loin toute la contrée, ce triste séjour avait surtout un inconvénient fâcheux pour un homme d'une poitrine délicate et malade, né sous le soleil de la Syrie : l'hiver y était long et froid, l'été brûlant. On eût dit que la cour assignait au proscrit une tombe plutôt qu'un exil. Cucuse, d'ailleurs, nous l'avons déjà remarqué, avait des souvenirs particulièrement émouvants pour un évêque de Byzance. C'est là qu'était mort l'un des plus illustres d'entre eux, victime de sa foi et des fureurs de l'Arianisme. Enfermé dans un noir cachot, privé de toute nourriture, il faisait peur encore à ses ennemis ; ne trouvant pas que la faim le tuât assez vite, ils l'étranglèrent. Ce souvenir avait quelque chose d'un pressentiment, et se dressait comme un fantôme sinistre sur la route de l'exilé, dont le pied, à son entrée dans la petite ville, semblait glisser dans le sang de son prédécesseur.

Néanmoins, la fatigue et la maladie l'avaient tellement brisé, qu'il parut ne comprendre et ne sentir d'abord qu'une chose : le repos. Les plus riches de l'endroit étaient accourus à sa rencontre, le priant, à l'envi les uns des autres, d'agréer leur hospitalité. Mais Dioscore avait pris les devants, et ses serviteurs, envoyés jusqu'à Césarée, avaient demandé en son nom et obtenu la préférence. Il avait poussé la délicatesse jusqu'à se retirer lui-même de sa maison afin de la laisser toute à Jean. Tous, du reste,

[1] Chrys., à Olymp. 14.

dans ce pauvre séjour de Cucuse, s'ingéniaient de leur mieux pour en faire oublier la tristesse à leur hôte et rivalisaient d'attentions et de bons offices, en sorte qu'il ne manquait de rien dans un pays qui manquait de tout [1]. Cette lutte d'affection et de générosité existait surtout entre Dioscore et Adelphius, l'évêque du lieu, dont Jean goûtait la conversation et qui lui eût tout abandonné, même sa chaire et son Eglise, si Jean eût pu accepter [2]. Le ciel, d'ailleurs, avait ménagé au saint proscrit une surprise douce à son cœur. Une sœur de son père, la diaconesse Sabinienne, était accourue à la première nouvelle des malheurs de son illustre neveu, décidée, malgré son grand âge, à le suivre jusqu'au fond de la Scythie, s'il l'avait fallu; elle arriva à Cucuse le même jour que lui, et les soins dévoués de cette autre mère ne servirent pas peu à rétablir une santé gravement compromise [3]. Le prêtre Constantius l'y avait devancée, et déjà depuis quelque temps il y attendait son maître bien-aimé, auquel toutefois il avait demandé la permission de faire ce voyage, car il avait l'habitude de ne rien entreprendre sans son aveu. Il venait lui porter le témoignage d'une filiale tendresse, partager ses douleurs, et chercher consolation et appui dans sa propre infortune, car la haine de Porphyre le poursuivait à outrance et l'obligeait à se cacher.

Jean fut surpris de trouver son exil aimable et sembla s'y attacher. Dans plusieurs lettres, du moins, il supplie ses amis de ne plus songer à une autre destination, de ne faire dans ce sens aucune démarche. « S'ils veulent me rapprocher de la mer, dit-il, et me transférer à Cyzique, par exemple, ou non loin de Nicomédie, je le veux bien. Mais hors de là, je préfère rester ici. J'y trouve un grand repos d'esprit et de corps, et deux jours m'ont suffi pour effacer les traces funestes de mon voyage [4].... » On était alors en automne, et l'admirable beauté de la saison lui montrait Cucuse sous son aspect le plus favorable. « Vous regrettez pour moi la solitude de ce lieu, mande-t-il à Olympiade, et pourquoi? Rien n'est plus doux. Avec la solitude, j'ai le repos, la santé, un calme parfait. Qu'importe qu'il n'y ait ici ni *agora* ni marché? Tout abonde dans ma demeure. L'évêque et Dioscore n'ont d'autre pensée, d'autre souci que de me rendre la vie agréable..... Ne vous inquiétez pas davantage de la rigueur du climat. J'habite un appartement commode, où toutes les précautions sont prises contre l'hiver. Si l'on peut juger de l'année entière par ces premiers jours, notre ciel est aussi beau que le ciel d'Antioche. C'est la même température, le même air tiède et pur. N'allez pas vous reprocher l'insuccès de vos démarches et mon séjour en ce lieu. Ne vous ai-je pas prié, dans mes précédentes lettres, de ne rien faire pour m'arracher d'ici ?.... Quant aux Isaures, il n'y a pas non plus à vous alarmer; ils sont rentrés dans leurs montagnes, grâce aux efforts du gouverneur, et je suis plus en sûreté dans cette petite ville qu'à Césarée [1] ».

Au fond, le désert, le silence, ce repos inattendu ne pouvaient déplaire à cette âme recueillie et méditative, fatiguée de luttes et toute meurtrie encore d'un naufrage récent. Après dix-huit ans de travaux sans relâche, elle reprenait, non sans quelque satisfaction, la jouissance d'elle-même et son essor vers la contemplation, attrait et bonheur de ses premières années. Rien n'allait plus troubler l'intimité de ses entretiens avec Dieu, ni la douceur de ses relations avec ses amis! Leur écrire, exciter leur courage, compatir à leurs peines, bénir leur dévouement, était dans son exil une consolation qu'il se donnait volontiers. Nous avons de lui, datées de Cucuse, un grand nombre de lettres dans lesquelles il se révèle tout entier. On y respire, même dans l'abandon de ses plaintes, même dans la plus libre effusion de ses sentiments, cette majesté de caractère qui s'attendrit quelquefois, qui ne s'amollit jamais. On dirait que la persécution a pénétré l'héroïsme de cette âme d'une dose plus forte de surnaturel. Cette seconde phase de son existence moins occupée et moins orageuse a quelque chose de plus touchant et pour ainsi dire de plus auguste. Un calme céleste repose son regard et ses traits. Son front rayonne, l'auréole des élus entoure sa tête.

On ne connaîtrait pas Chrysostome si l'on ne connaissait ses lettres. Exilé, captif au fond d'un désert, il est la pensée et la préoccupation du monde chrétien tout entier. Des fidèles, des prêtres, des pontifes accourent pour le visiter, lui écrivent pour l'interroger; et sa parole est portée avec ses lettres dans toutes les églises, jusqu'aux dernières limites de la terre civilisée. « Violent et faible, dit M. Villemain, l'empire

[1] Chrys., *ep.* 14 et *ep.* 13. — [2] *Id.*, *ep.* 125, p. 671. — [3] *Id.*, *ep.* 3 et 13. — [4] *Id.*, *ep.* 13, 173 et 231.

[1] Chrys., *ep.* 14.

se dissolvait de toutes parts. Mais la société chrétienne, unie dans sa dispersion, ne relevant que d'elle-même et plus forte que toutes les souffrances, que tous les schismes, s'entendait, se parlait, s'animait du même zèle sur tous les points du monde. Chrysostome écrivait en Orient aux évêques de Jérusalem, de Césarée, de Scythopolis, d'Adana, de Corinthe, de Thessalonique et d'une foule d'autres villes, à des moines de Syrie, de Phénicie, d'Egypte; en Occident à l'évêque de Carthage, Aurèle, qui fut le protecteur d'Augustin ; aux évêques de Milan, de Brescia, d'Aquilée, de Salone, et à beaucoup de prêtres de Rome ; partout à des femmes illustres, ferventes alliées de l'Eglise, sentant croître leur enthousiasme par les malheurs de l'éloquent pontife, et placées si haut dans sa confiance, que c'est à une d'elles, Olympiade, qu'il adresse l'exposé le plus complet de ses souffrances et de sa foi..... Image de ses souffrances et de sa fermeté, les lettres de Chrysostome sont éloquentes comme ses discours[1]». Il instruit, il console, il encourage; rarement il se plaint, presque toujours il exalte le prix surnaturel qui s'attache aux épreuves saintement endurées. Il parle de l'Eglise avec amour, de ses amis avec effusion, de ses ennemis avec réserve, de l'empereur avec respect. Une fois ou deux, la méchanceté du vieux Arsace, l'horrible déloyauté de Pharétrius, lui arrachent quelques paroles sévères et d'une amertume trop justifiée par l'affreuse conduite de ces deux hommes[2]. Hors de là, son langage ne trahit ni aigreur, ni rancune, ni trouble, et l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer de sa charité que rien n'altère, de son abnégation que rien n'étonne, ou de son courage que rien n'abat. Martyr d'une grande cause, il en a la grandeur. Il semble parler du bord éternel de la vie à travers le tombeau.

« Tu m'as rempli de courage et de joie, écrit-il à Pœanius, lorsque, après m'avoir annoncé de tristes nouvelles, tu as ajouté ce mot qu'il faudrait avoir sans cesse à la bouche : *Que Dieu soit glorifié en toutes choses !* Ce mot porte au démon un coup terrible ; dans quelque péril qu'on se trouve, il donne de la sécurité. Il suffit de le prononcer pour dissiper les nuages de la tristesse. Ne cesse donc de le redire toi-même et de le recommander aux autres.... Quant à ma résidence, que personne ne s'en occupe. Cucuse est un désert; mais je jouis d'une grande paix, et me remets peu à peu des fatigues et des souffrances d'un long voyage. Ecris-moi souvent, et parle-moi de ta santé, de tes affaires, de ton bonheur : tes lettres me seront, dans mon isolement, une précieuse consolation[1] ».

S'adressant de nouveau aux évêques, aux prêtres persécutés : « Vous êtes heureux, leur écrit-il, trois fois heureux d'être en prison, de porter des chaînes ! Vous vous êtes concilié tous les cœurs; dans les pays les plus lointains vous avez des amis. On ne parle partout que de votre fermeté, de votre courage, de votre noble caractère. Rien n'a ébranlé votre résolution : ni le tribunal, ni le bourreau, ni les menaces, ni les tortures, ni le juge furieux, ni vos adversaires frémissants qui vous entouraient d'embûches, ni les noires calomnies, ni les accusations atroces, ni la mort elle-même que vous aviez sous les yeux tous les jours. Il n'y a qu'une voix pour vous louer et vous exalter : vos ennemis eux-mêmes, les auteurs de vos maux, vous rendent justice au fond du cœur. C'est le propre de la vertu, que ceux qui la combattent sont obligés de l'admirer ; et c'est le propre du péché, que, tout en s'y livrant, on le condamne. Voilà où vous en êtes sur la terre; ce que vous méritez pour le ciel, qui pourrait l'expliquer? Vos noms sont inscrits au livre de vie : vous comptez parmi les martyrs. Je le sais avec certitude, non que je sois monté dans le séjour de Dieu, mais je l'ai appris des divins oracles. Car, si Jean, le fils de la femme stérile, le citoyen du désert, est réputé martyr et le premier des martyrs parce qu'il a été emprisonné et mis à mort pour avoir blâmé le crime qu'il ne pouvait empêcher, vous, qui défendez les constitutions de nos pères que d'autres foulent aux pieds, et le sacerdoce que d'autres envahissent et souillent, vous qui souffrez pour la vérité et pour faire cesser d'infâmes calomnies, quelle récompense n'aurez-vous pas ? *Il ne t'est pas permis d'avoir la femme de ton frère*, disait le magnanime Prophète. Vous, vous avez dit : Nous voilà, livrez-nous au supplice, épuisez contre nous tous les genres de tortures, nous ne pouvons mentir ; nous préférons mille fois la mort ! Sans doute, vous n'avez pas été décapités ; mais vous en avez souffert davantage. Perdre la tête en un clin d'œil est moins affreux que de lutter si longtemps avec les menaces, la terreur, les cachots, les bourreaux, les lan-

[1] Villem., Tabl. de l'éloquence, p. 207. — [2] Chrys., *ep.* 125 et 204.

[1] Chrys., *ep.* 193.

gues des sycophantes, leurs moqueries, leurs quolibets, leurs outrages..... Donc réjouissez-vous, tressaillez d'allégresse. Soyez fermes, songez au bien qu'a produit votre exemple. Ayez sans cesse à la bouche cette parole de l'Apôtre : *Les souffrances de la vie présente n'ont aucune proportion avec la gloire qui doit un jour éclater en nous.* Attendez, l'épreuve va finir, la délivrance aura lieu. Priez pour moi ; car, bien que de grandes distances nous séparent, et depuis longtemps, je baise vos têtes vénérées, j'ouvre mes bras pour vous accueillir comme des vainqueurs déjà couronnés, et j'attends pour moi-même, de notre mutuelle affection, le plus grand avantage. Or, s'il est permis d'aspirer à la récompense parce qu'on aime, à quoi ne pouvez-vous aspirer, vous que tant de combats ont rendus illustres [1] ? »

Tantôt il écrit au gouverneur de Césarée pour le remercier de ses bons offices : « Cucuse est un lieu bien solitaire ; mais cette solitude m'attriste moins qu'elle me récrée par la paix que j'y goûte et que rien ne vient plus troubler. Je suis ici comme dans un port, je respire et me répare peu à peu des souffrances de mon voyage. En te parlant ainsi, je suis sûr de te faire plaisir, car je ne puis oublier tes généreux efforts pour écarter de coupables agressions et me procurer quelque sécurité. Je le dis partout où je vais, et je t'en conserve une reconnaissance non médiocre, Seigneur digne de toute affection. Accorde-moi comme une grâce qui me rendra heureux, non-seulement de m'aimer, mais de me faire jouir de tes lettres [2] ».

Tantôt c'est à l'évêque Théodore, celui de Mopsueste sans doute [3], le vieil ami de ses premières années, celui que, jeune lui-même, il avait arraché aux enivrements de la jeunesse, qu'il adresse ces paroles : « S'il m'eût été possible d'aller te joindre et goûter près de toi le bonheur de ton amitié, je me serais hâté de le faire ; je veux du moins suppléer par mes lettres à ce que je n'ai pu obtenir autrement. Quoique relégué aux limites du monde, je n'ai point oublié cette affection si vraie, si sincère que tu m'as témoignée dès le début, il y a longtemps, et que tu me gardes encore. Je n'ignore pas, pieux et vénérable seigneur, tout ce que tu as dit et fait tant de fois pour notre cause. Si cela n'a point abouti, il n'en est pas moins vrai que Dieu demeure le débiteur de ta charité, et que tu as droit à ses récompenses. Mais moi, je t'ai voué une reconnaissance sans fin, et je ne cesse de louer ta piété devant tout le monde ; conserve moi toujours les mêmes sentiments. Condamné à vivre dans ce désert, j'éprouve une grande consolation à posséder dans la Cilicie un si grand trésor, tant de richesses cachées : je veux dire l'attachement d'une âme aussi clairvoyante, aussi généreuse que la tienne ».

Tantôt il écrit à Jean de Jérusalem, à Théodose de Scythopolis, à Euloge de Césarée en Palestine, à Ruffin de Rhodes, à Anatole d'Adana en Cilicie, aux évêques Bassus, Porphyre, Urbicius, Maris, Moïse, à une foule d'autres, pour les remercier de leur dévouement, leur demander des lettres, les exhorter à la persévérance dans leur horreur pour le schisme, dans leur zèle pour une cause qui est celle de l'Eglise et de la justice [1]. « Je te rends grâces, dit-il à Lucius, l'un d'entre eux, je fais sans cesse ton éloge ; car, au milieu de tant d'écueils et de naufrages, tu n'as pas quitté le droit chemin, et l'on t'a vu blâmer les choses qu'il fallait blâmer, éviter les hommes qu'il fallait éviter. Nous t'engageons à persister dans cette volonté énergique, et à montrer toujours plus d'ardeur pour la cause juste. Tu sais, en effet, quelle sera votre récompense, quelles couronnes vous attendent, si, tandis que les autres tombent, vous marchez d'un pas ferme dans la bonne voie, appliquant ainsi aux maux présents le meilleur des remèdes ; car, bien que vous soyez en petit nombre, la vigueur que vous avez déployée vous assure la victoire. Rien n'est plus fort que la vertu unie au zèle pour les intérêts de l'Eglise ; rien n'est plus propre à attirer le secours divin. Faites donc ce qui est de votre devoir, et vous serez comme un rempart inébranlable pour toutes les Eglises du monde [2] ».

« Puisque ta charité, qui embrasse l'univers, écrit-il à Elpidius de Laodicée, veut aussi s'occuper de moi et savoir où je suis, ce que je fais, quelles sont les personnes qui forment ma société,.... je vais te le dire pour te faire plaisir... Je suis relégué à Cucuse, dans un désert : mais

[1] Chrys., t. 3, p. 526. B. B. — [2] *Id.*, *ep.* 236.

[3] Chrys., *ep.* 112. Le P. Stilting (p. 621) s'efforce de prouver que le Théodore en question est celui de Tyanes en Cappadoce, non celui de Mopsueste en Cilicie. Ses raisons ne manquent pas de valeur, cependant l'opinion contraire, soutenue par Tillemont et par Montfaucon, nous semble s'adapter beaucoup mieux au texte de la lettre. Théodore de Tyanes avait embrassé le parti de Jean, mais avec une certaine froideur, puisqu'il n'avait fait qu'apparaître à Constantinople et s'était bientôt retiré.

[1] Chrys., *ep.* 86, 87, 88, 89, 108, 109, 110, etc. — [2] *Id.*, *ep.* 65.

ce désert me plaît, j'y trouve paix et sécurité ; tout le monde m'entoure de bons offices. Grâce à tes prières, toute trace de maladie a disparu. Les Isaures nous laissent tranquilles ; je jouis avec délices d'un repos parfait. J'ai près de moi les vénérables prêtres Constantius et Evéthius, et j'espère que les autres, délivrés de leurs chaînes, vont accourir bientôt. Et toi, pieux seigneur, continue à prier pour moi, à qui tu es si cher, et à m'écrire souvent [1] ».

Tantôt il gronde paternellement les prêtres de Constantinople qui négligent d'assister aux synaxes et d'instruire les fidèles. « Je n'ai pas été médiocrement affligé d'apprendre que le prêtre Théophile et toi vous vous relâchiez. Je sais, en effet, que l'un de vous n'a fait que cinq homélies jusqu'au mois d'octobre, l'autre aucune. Rien ne m'a été plus pénible depuis que je vis dans cette solitude. Si je suis mal informé, hâtez-vous de me détromper. Si la chose est vraie, portez-y remède. Réveillez mutuellement votre zèle, car vous me causez une grande douleur, quoique j'éprouve pour vous une vive affection. Mais ce qui est autrement grave : la nonchalance où vous vivez, la négligence de vos fonctions appellent sur vos têtes le jugement de Dieu. Et qui donc pourrait vous excuser, vous, si, tandis que les autres sont persécutés, exilés, vous abandonnez à lui-même ce peuple battu de la tempête, sans songer à le secourir par votre parole, même par votre exemple [2] ? »

Quel affectueux abandon dans ces quelques lignes adressées à Herculius ! « Ce n'est pas la peine de chercher des excuses à ton silence et d'alléguer la rareté des courriers, honorable seigneur digne de toute affection. Que tu écrives ou que tu te taises, rien ne peut changer l'opinion que j'ai de ton amitié. Tu l'as assez prouvée par les faits, et toute la ville sait quel amour ardent et presque insensé tu professes pour moi. Je désire cependant recevoir de ton excellence quelques détails sur ta santé. Si être assuré de la mienne est pour toi, comme tu le dis, un dédommagement de notre séparation, tu dois comprendre de quel prix est une pareille assurance pour un homme qui sait aimer, toi qui aimes si bien. Aussi n'ai-je rien tant à cœur. Accorde-moi donc cette grâce : ce sera dans mon triste exil une grande consolation [3] ».

On aime à trouver sur les lèvres austères d'un tel homme les aimables reproches qu'il fait à son ami, l'évêque Cyriaque. « Puis-je donc le supporter ? Est-ce tolérable ? Auras-tu l'ombre d'une excuse à fournir ? Privé de toi depuis longtemps, je vis dans le deuil et le trouble, et tu n'as pas daigné m'écrire un fois. Moi, je t'ai adressé plusieurs lettres restées sans réponse, et tu penses n'avoir qu'une petite faute à te reprocher quand tu pousses l'ingratitude si loin ! Tu me causes une vive perplexité par ton silence, que je ne m'explique pas, alors surtout que je pense à cette affection si sincère et si vive dont tu m'as donné la preuve. Je ne peux accuser ta paresse, car je connais ton activité ; ni la peur, car je sais ton courage ; ni la maladie, car d'abord elle ne suffirait pas à t'arrêter, et j'ai appris d'ailleurs que tu jouis d'une santé parfaite. Qu'est-ce donc ? Je ne puis le dire ; je sais seulement que je souffre de ton silence. Enlève-moi ce chagrin, car, après cette lettre reçue, ne pas te hâter de m'écrire, c'est me livrer en proie à une extrême douleur [1] ».

Il écrit à Chalcidie d'Antioche, la sœur de Constantius : « Je connais l'affection que vous m'avez vouée depuis longtemps ; je sais qu'elle vit toujours dans votre cœur, et que l'absence, loin de l'affaiblir, n'a fait que l'embraser.... De mon côté, je vous porte toujours dans mon âme, comme si votre image y était gravée, et rien ne peut vous effacer de mon souvenir, bien que je vous écrive rarement faute de courriers. Puisque vous ne l'ignorez pas, donnez-moi de temps à autre des nouvelles de votre santé. Et quoique je fasse mille questions à ceux qui viennent de là-bas, je n'en éprouve pas moins le perpétuel désir de recevoir des lettres de vous [2] ».

Quelle douce et sainte philosophie ! Quel profond sentiment de l'immortalité dans cette lettre au préfet Studius qui pleurait la mort de son frère : « Doué, comme tu l'es, d'une haute sagesse, tu n'as pas besoin de mes paroles pour supporter avec résignation le départ de ton frère : je dis départ parce que je ne veux pas dire mort. Cependant, pour acquitter ma dette, j'exhorte ton excellence, honorable seigneur, à te montrer dans cette circonstance digne de toi-même ; non que tu doives t'interdire toute affliction : tu ne le pourrais pas, car tu es homme, ton âme habite un corps, et tu viens de perdre le meilleur des frères ; mais ta douleur doit avoir ses bornes. Tu sais, en effet, la fragilité

[1] Chrys., *ep.* 114. — [2] *Id.*, *ep.* 203. — [3] *Id.*, *ep.* 201.

[1] Chrys., *ep.* 102. — [2] *Id.*, *ep.* 39.

des choses humaines qui passent comme l'eau du fleuve, en sorte que ceux-là seuls doivent être censés heureux qui ont fini dans une bonne espérance cette triste vie. Ce n'est pas vers la mort qu'ils s'acheminent, mais vers la récompense après le combat, vers la couronne après la lutte, vers le port après la tempête. Que ces pensées soutiennent ton courage ! Nous, dans notre douleur qui n'est pas légère, nous songeons aux vertus de cet homme de bien. Leur souvenir qui nous console doit être un grand adoucissement à ta peine. Si celui qui nous a quittés eût été un méchant, couvert de crimes, il faudrait pleurer et se lamenter ; mais tel qu'il était et que toute la ville l'a connu, modeste, doux, rigide observateur de la justice, d'une franchise et d'une loyauté parfaites, d'une âme grande et forte, plein de dédain pour les choses d'ici-bas, il faut te réjouir et te féliciter toi-même d'être précédé dans une vie meilleure par un frère comme celui-là, qui a placé dans un asile sûr et inviolable les biens qu'il possédait au sortir de ce monde. Garde-toi donc, seigneur bien-aimé, de te laisser abattre par ton deuil. Ne sois pas inférieur à toi même, et daigne m'apprendre que ma lettre t'a fait du bien [1] ».

Nous ne savons s'il faut demander pardon au lecteur d'avoir accumulé sous ses yeux tant de citations. Il nous a semblé que ces extraits de la correspondance intime d'un grand homme étaient plus propres à le faire connaître que nos discours et nos réflexions. L'orateur est descendu de sa tribune, le pontife a déposé son bâton pastoral, l'homme nous apparaît lui-même dans l'abandon de ses pensées. Et si nous découvrons tout ce qu'il y a de tendresse cachée au fond de cette vie austère, nous sentons toujours, même dans ses paroles les plus familières, comme la trace lumineuse des communications divines.

Du reste, parmi les lettres de Chrysostome, beaucoup sont à l'adresse d'Antioche, et témoignent des souvenirs qu'il avait laissés dans sa patrie. La ville s'était crue frappée elle-même dans la personne de son plus illustre enfant. Accouru près de lui le premier, Libanius [2] lui porta les condoléances et les sympathies de ses concitoyens. Bientôt on les vit arriver en foule près de l'exilé. Cucuse devint un but de pèlerinage. De tous les points de la Cilicie et de la Syrie, d'Antioche surtout, on affluait dans ce désert, jusque-là sans nom, regardé maintenant comme le sanctuaire de la vertu persécutée, le temple d'un martyr vivant. Prêtres, laïques, hommes, femmes, chacun tenait à offrir par lui-même l'hommage d'une affectueuse admiration ; chacun voulait voir le noble proscrit, recueillir un mot de sa bouche, être béni par lui, emporter au fond du cœur un écho de sa voix, un reflet de son visage. Après l'avoir vu, on voulait le voir encore ; tout visiteur devenait un ami. Ceux à qui le voyage de Cucuse était impossible, sollicitaient comme une faveur quelques mots de la main de Jean. « Je ne vous ai jamais vue des yeux du corps, écrivait-il à Séverа ; mais l'œil de mon âme vous contemple, et pour celui-là il n'est point de distance [1] ». Les évêques qui n'avaient pu le visiter s'en excusaient par lettres, et se faisaient représenter près de lui par quelqu'un de leurs prêtres. « Etre aimé de la sorte et par des hommes comme vous, répondait-il, ce n'est pas une petite consolation pour celui qui est l'objet de tels sentiments. Je regarde votre amitié comme un trésor, comme un amas de richesses inestimables [2] ». On se disputait l'honneur de lui venir en aide dans sa pauvreté ; car, après avoir été si longtemps le père et le soutien des pauvres, il n'avait emporté de Constantinople que le plus complet dénûment. Mais son indigence abondait de tout, et il affligeait bien des personnes en repoussant les cadeaux d'une affection trop généreuse à ses yeux.

« Si vous saviez, mandait-il à Cartérie, quel droit vous acquérez à ma reconnaissance en m'écrivant fréquemment, en répandant sur vos lettres le miel de votre charité, vous feriez tous vos efforts pour m'écrire tous les jours. Je ne crois plus habiter Cucuse ni vivre au désert, tant vos lettres me font de plaisir ! Mais quelle marque de bienveillance et de sollicitude ne m'avez-vous pas donnée en décidant mon seigneur et bien-aimé frère Libanius à se mettre en route, à entreprendre ce voyage ? Je m'en réjouis, j'en suis heureux. Rien, en effet, ne peut être comparé à une véritable affection. Vous me demandez de vous conserver toujours les mêmes sentiments qu'autrefois ; moi je ne puis me contenter de cette mesure, et je m'applique tous les jours à les augmenter ; en cela je me rends service à moi même : car je ne cesse de me représenter dans ma pensée la

[1] Chrys., ep. [illegible]. — [2] Id., ep. 232.

[1] Chrys., ep. 22[illegible]. — [2] Id., ep. 27.

noblesse de votre âme, votre sincérité, votre délicatesse, votre bonté, votre caractère loyal, ennemi de toute dissimulation, et ces souvenirs me causent une grande joie. Assurée de mon attachement, ne vous fâchez pas si j'ai renvoyé ce que votre vénération m'avait adressé. Je l'ai reçu cependant et j'en ai joui par le cœur; mais, ne manquant de rien, je vous ai priée de garder cela pour un autre temps. Si jamais j'éprouve les rigueurs de l'indigence, vous verrez avec quelle liberté je réclamerai ce que je repousse aujourd'hui ; ce ne sera, d'ailleurs, que vous obéir. Vous me disiez, en effet, à la fin de votre lettre : Montrez-moi votre confiance en usant de ce qui est à moi comme de votre bien propre. — Donc, puisque vous voulez que je sois dans cette disposition et que je regarde ce qui vous appartient comme m'appartenant, envoyez-moi ce que je demanderai, quand je le demanderai, et non lorsque je n'en ai nul besoin. C'est la meilleure manière de prouver que j'entre dans vos vues; et vous me témoignerez votre charité sincère et votre respect, en me pardonnant mon refus et m'écrivant au plus tôt que vous n'en êtes pas blessée. Jusque-là je serai dans une grande inquiétude, par la crainte de vous avoir fait de la peine.... Il est bon que vous sachiez que je n'ai pas cherché à m'excuser auprès d'autres qui avaient pour moi les mêmes procédés et qui étaient fort de mes amis. Il m'a suffi de refuser ce qu'ils m'envoyaient. Mais je tiens à me justifier à vos yeux, et je vous prie en outre de ne pas vous fâcher : c'est le langage que je ne cesserai de tenir, jusqu'à ce que vous m'ayez rassuré ; et si je reçois une lettre selon mes vœux, je croirai avoir reçu mille fois plus que ce que vous m'avez offert [1] ».

La bonté de ses amis le condamnait à renouveler tous les jours ces refus [2]. L'un d'entre eux ayant insisté pour ne pas reprendre ses cadeaux, Jean les expédia aux missionnaires de Phénicie par le messager même qui les lui avait apportés et qu'il enrôla dans la milice évangélique de Constantius. A Olympiade seule était réservé le privilége de pourvoir à ses besoins ; et, quoique proscrite, quoique privée de ses biens, elle le faisait avec une prodigalité touchante qui tournait au profit des malheureux ; car le pieux exilé trouvait, dans le superflu d'une existence extrêmement sévère, de quoi nourrir autour de lui une foule d'indigents, racheter aux Isaures de nombreux captifs, et secourir efficacement les missions de la Phénicie, de la Perse, de l'Arabie, et de quelques pays occupés par les Goths.

[1] Chrys., *ep.* 232.— [2] *Id.*, *ep.* 50, 51, 61 et 35.

Mais ces cadeaux, ces hommages, cette affluence de visiteurs attestaient autre chose que la pitié ou l'admiration d'Antioche. C'était aussi une manière de protester contre la tyrannie de Porphyre et ses infâmes mensonges ; car le sacrilége usurpateur ne se bornait pas à appeler la violence au secours de son intrusion. Ayant adopté comme le meilleur moyen de prosélytisme les amendes, la prison, la confiscation, et se trouvant trompé dans son attente, il en conçut plus de haine contre les amis de Jean dont le nom, qui lui semblait l'âme de cette résistance, résonnait sans cesse à ses oreilles comme une accusation et une menace. De là, son acharnement à les poursuivre de ses fureurs, et surtout à calomnier ce grand nom par eux vénéré. C'est à ces calomnies qu'ils répondaient par leurs visites à Cucuse. Quant à Jean, il se borna à laisser écrire par son ami Constantius cette lettre où respire toute la douceur d'une âme vraiment sacerdotale.

« Votre piété eût dû ne pas se laisser surprendre par les paroles qu'on vous a dites, mais chercher avec attention la vérité dans ce flot de mensonges : car si l'on prend pour des faits tout ce qui se débite dans le public, il n'y a pas de réputation qui ne soit en péril ; si, au contraire, c'est par les lois et par les tribunaux qu'on veut arriver à connaître la vérité, je m'offre volontiers à être jugé par vous, pourvu que la calomnie ne lance pas contre moi de nouveaux traits. Je crains, en effet, après la manière dont vous m'avez traité, je crains les ombres mêmes et les fantômes. Des amis ont trahi l'amitié, et les ennemis ont aiguisé le mensonge. Vous avez tout fait pour que je fisse naufrage au milieu du port. Mais, quoique chassé de la ville et arraché de mon Eglise, je suis résolu à tout souffrir, même les plus grands supplices, plutôt que de m'écarter de la modération évangélique et de manquer de patience ; car je sais, d'une manière certaine, que la solitude est plus sûre que la ville, et que les bêtes fauves sont plus douces que certains amis [1] ».

[1] Chrys., *ep.* 233. C'est le P. Stilting qui attribue cette lettre à Constantius, attribuée par d'autres à Jean.

CHAPITRE QUARANTE-UNIÈME.

Les évêques persécutés recourent à Rome. — Lettres du Pape à Jean et à l'Eglise de Constantinople. — Lettres d'Honorius à son frère. — Mort d'Arsace — Election d'Atticus. — Députés du pape indignement traités. — Innocent rompt toute communion avec les Orientaux ennemis de Jean. — Lettre de Jean au Souverain Pontife.

Eudoxie n'était plus, mais son esprit lui survivait. Du fond de sa tombe, elle menait encore l'intrigue qui menait son mari. Aussi violent que faible, aussi entêté qu'ignorant, Arcadius exagérait dans ses rescrits les colères de la faction. La proscription de Jean, accordée à regret aux instances de sa femme, l'avait jeté dans une espèce de trouble qui se traduisait en mesures arbitraires et cruelles contre les amis du proscrit. Toute sympathie en faveur du pontife lui semblait une révolte contre l'empereur. Le nom du grand exilé redit sans cesse autour de lui l'importunait comme un reproche de sa coupable faiblesse, comme une protestation de l'Eglise opprimée. Il eût voulu ne plus l'entendre, et faire disparaître avec le dernier de ses partisans tout souvenir d'un homme qui était à ses yeux la personnification et le drapeau de l'indépendance du Sacerdoce. Cherchant à étourdir le remords d'une injustice par des injustices nouvelles, il proscrivait parce qu'il avait proscrit, et multipliait les victimes. Jamais, peut-être, même aux plus mauvais jours de Valens et de Constance, l'Eglise d'Orient n'avait subi plus rude épreuve. La mer était couverte de fugitifs. Evêques et prêtres, tous ceux qui pouvaient se dérober par la fuite aux fureurs de la cour, couraient à Rome implorer justice et appui. De sinistres nouvelles y arrivaient avec eux, et remplissaient de douleur et d'indignation la ville éternelle. Ils racontaient avec d'émouvants détails l'enlèvement de Jean, sa déportation à Cucuse, les souffrances des fidèles, l'audace des intrus, les sacriléges insultes faites aux prêtres, aux pontifes eux-mêmes chargés de chaînes, flagellés, torturés, entassés dans les cachots pêle-mêle avec les voleurs et les assassins. A l'appui de ces tristes récits, quelques-uns montraient sur leur corps meurtri les traces encore récentes du fouet et de la question ; d'autres présentaient des lettres, des protestations signées de quinze, de vingt-cinq, de quarante évêques, de tout le clergé d'Antioche, de tous les prélats de Carie, et les décrets impériaux qui frappaient du bannissement et de la confiscation quiconque recevait dans sa demeure un clerc, un simple fidèle de la communion de Jean. Plusieurs s'étaient munis de documents authentiques devant lesquels tombaient les absurdes calomnies débitées contre le saint archevêque dont la sagesse administrative, démontrée avec évidence, égalait la charité. Le nombre de ces réfugiés, parmi lesquels des hommes éminents, tels que Cyriaque de Synnade, Eulysius d'Apamée, Pallade d'Hélénople, Vallagas de Nisibe, Cassien, célèbre depuis par ses travaux, croissait de jour en jour. Rome ouvrait ses bras aux pieux fugitifs, et leur faisait en souveraine du monde les honneurs de l'hospitalité. Car, déchue de ses gloires antiques, dépouillée d'une puissance si longtemps redoutée et détestée, elle puisait dans sa mission chrétienne une grandeur supérieure à toutes les grandeurs qu'elle avait perdues. Elle n'avait plus dans ses mains le glaive vainqueur qui courbait à ses pieds rois et peuples, mais elle avait reçu du Ciel le sceptre des âmes, elle régnait sur le monde de la pensée, et plus que jamais la terre était soumise à ses lois. Vers elle se tournaient les regards comme vers ce sommet sacré dont parle le Prophète et *d'où tout secours doit venir*. Elle était l'asile et le port de tous les grands naufragés, le suprême recours des grandes victimes de la tyrannie et de l'injustice. En elle palpitaient toutes les espérances de l'humanité ; elle était le cœur et la tête de l'univers. Les amis de Jean, les martyrs de sa cause furent accueillis chez Pinien, le mari de Mélanie la Jeune ; chez Proba, veuve de l'illustre Anicius, la plus noble des dames romaines ; chez Julienne, la mère de Démétriade ; chez Italica, louée par saint Jérôme et saint Augustin, dans

les maisons les plus puissantes de la ville impériale. Ils faisaient de l'état de l'Eglise en Orient des peintures lugubres.

Ces tristes nouvelles affligeaient surtout l'auguste chef de l'épiscopat. Dès qu'il connut le départ de Jean et sa déportation en Arménie, il lui adressa ces nobles paroles, dignes de ces deux grandes âmes, dignes de la sainte majesté de l'Eglise romaine :

« A Jean, notre frère bien-aimé, Innocent.

« Quoique l'homme innocent doive attendre tout bien et implorer de Dieu seul miséricorde, cependant nous qui conseillons la résignation, nous t'adressons cette lettre par le diacre Cyriaque, de peur que l'injustice n'ait plus de force pour opprimer que la bonne conscience pour faire espérer. Ce n'est pas à toi, le docteur et le pasteur de tant de peuples, qu'il faut apprendre que les hommes les plus vertueux sont toujours éprouvés, afin de montrer s'ils persévèrent dans leur courage ou s'ils succombent à l'affliction, et que la conscience est un appui inébranlable contre les malheurs immérités. Qui ne sait pas les dominer par sa fermeté donne de lui-même une mauvaise opinion ; car celui-là doit pouvoir tout supporter, qui se confie d'abord à Dieu, puis à sa conscience. Le juste peut être exercé à la constance; il ne peut être vaincu, parce que son âme est prémunie par les divines Ecritures. Et, en effet, ces livres sacrés que nous expliquons aux peuples sont remplis d'exemples qui attestent que presque tous les Saints ont été diversement persécutés, passés en quelque sorte au creuset, et à ce prix ont obtenu la couronne de la persévérance. Qu'il console donc ta charité, très-cher frère, ce témoignage de l'âme qui dans les tribulations est le soutien de la vertu. Car sous les regards du Christ, notre maître, la conscience purifiée jettera l'ancre dans le port de la paix [1] ».

Cette lettre au pontife exilé fut suivie d'une autre au troupeau qui pleurait son pasteur.

« Innocent, évêque, aux prêtres, aux diacres, à tout le clergé et au peuple de l'église de Constantinople, ses frères bien-aimés, qui sont soumis à l'évêque Jean, salut.

Par les lettres de votre charité que m'ont apportées le prêtre Germain et le diacre Cassien, j'ai appris avec une sollicitude pleine d'anxiété les choses lamentables dont vous avez mis le tableau sous mes yeux; et la lecture plusieurs fois répétée de votre récit m'a fait comprendre à quelles épreuves, à quelles difficultés était en butte la foi. De tels maux ne peuvent être adoucis que par la patience: car notre Dieu mettra bientôt fin à de si graves afflictions, et il sera bon de les avoir subies. C'est le sentiment que vous avez vous-même exprimé au commencement de votre lettre, et j'ai donné des éloges à cette piété courageuse qui s'excite à la patience par les témoignages des Ecritures, et qui a prévenu, en m'écrivant, les consolations que vous deviez attendre de moi. C'est une grâce que Notre-Seigneur accorde d'ordinaire à ceux qui le servent, qu'au plus fort de leurs épreuves ils peuvent se consoler eux-mêmes, en pensant que tout ce qu'ils souffrent, les Saints l'ont souffert avant eux. Nous-même, nous puisons des consolations dans vos paroles; car il s'en faut bien que nous soyons étranger à votre douleur, puisque nous sommes persécuté en vous. Et qui pourrait tolérer de tels attentats de la part de ceux-là mêmes qui devraient avoir plus de zèle pour la paix et l'union? Aujourd'hui, par le renversement de tout ordre, on chasse de leurs églises des prêtres irréprochables, et tout d'abord notre frère et coopérateur, votre évêque Jean, condamné sans être entendu, sans qu'aucune accusation ait été portée ou même connue. Quelle est donc cette criminelle pensée? Pour ravir à un évêque tout moyen d'obtenir ou de réclamer justice, on l'arrache à son siége, et, vivant encore, on lui donne un successeur; comme si l'épiscopat inauguré par l'intrusion pouvait avoir ou faire jamais qnelque chose de légitime! Nous ne voyons pas qu'on ait osé rien de pareil au temps de nos pères; au contraire, tout cela a été interdit, personne n'ayant reçu le pouvoir d'ordonner un nouvel évêque à la place d'un évêque qui vit encore; car l'ordination réprouvée de l'un n'enlève pas à l'autre sa dignité, et celui-là n'est pas évêque qui usurpe l'épiscopat. Quant à l'observation des Canons, nous disons qu'il faut uniquement obéir à ceux de Nicée, les seuls que l'Eglise doive suivre et reconnaître. Si l'on en produit d'autres qui diffèrent des Canons de Nicée et soient l'œuvre des hérétiques, les évêques catholiques ne peuvent que les rejeter, car il n'est pas permis de mêler les inventions de l'hérésie aux canons catholiques.... Et non-seulemeut de tels Canons ne doivent pas être adoptés, mais nous disons qu'il faut les condamner avec les enseignements

[1] Chrys., t. 3, p. 522; Sozom., l. 8, c. 26.

hérétiques et schismatiques, comme l'ont fait avant nous dans le concile de Sardique les évêques nos prédécesseurs. Il vaudrait mieux, frères très-honorés, condamner ce qui a été bien fait, que de donner la moindre autorité à ce qui a été fait contre les canons. Mais que ferons-nous, quant à présent, pour remédier aux maux que vous signalez? Le jugement d'un concile est nécessaire, et nous avons exprimé déjà le désir qu'il fût assemblé; lui seul, en effet, peut apaiser de pareils orages. En attendant et pour l'obtenir, abandonnons-nous à la volonté de notre grand Dieu et de son Christ, notre maître; de lui nous devons tout espérer avec une confiance inébranlable; et, n'en doutons pas, ces troubles suscités par la jalousie du démon, pour l'épreuve des fidèles, auront un terme. Quant à nous, nous songeons aux moyens de réunir un concile œcuménique, afin que par la grâce du Ciel toutes ces agitations soient calmées. Donc, attendons un peu, et, forts de notre patience, comptons que le secours divin fera tout rentrer dans l'ordre ».

Ces nobles et saintes paroles, pieusement recueillies, versaient du baume sur des plaies trop saignantes et rendaient du courage aux cœurs abattus. Mais ce concile, objet des vœux d'Innocent, indiqué et attendu comme le grand remède à la situation, n'arrivait pas. Le mauvais vouloir de la cour de Byzance faisait tout échouer. Le porteur des lettres papales, le moine Etienne, fut arrêté, battu de verges, mis à la question. On lui proposa la communion d'Arsace pour prix de sa liberté. Il préféra la prison et l'exil. C'est alors que le Souverain pontife, dans sa haute sagesse, crut devoir employer l'intervention fraternelle d'Honorius. Sur sa demande, l'empereur d'Occident écrivit à son frère :

« Il est venu à notre connaissance qu'à Constantinople, le saint et vénérable jour de Pâques, au moment où la piété réunissait dans un même lieu les peuples des villes voisines pour une célébration plus solennelle des saints mystères, on a tout à coup chassé les fidèles de l'église et jeté les prêtres dans les fers; en sorte qu'à l'époque même où par la clémence souveraine s'ouvrent les cachots des criminels, la prison s'est fermée sur les ministres de la loi sainte et de la paix, les divins mystères ont été troublés par l'invasion de la force armée, des hommes tués dans le sanctuaire, des évêques arrachés à l'autel pour être traînés en exil, et le sang humain, par une profanation ineffable, a souillé le sacrement des cieux. A ces nouvelles, je l'avoue, nous avons été profondément ému. Qui pourrait, après de tels attentats, ne pas redouter la colère divine? Qui pourrait croire qu'il n'y a pas là un péril suprême pour le monde romain et pour tous les hommes, lorsque le Dieu, fondateur de notre empire et chef tout-puissant de l'Etat qu'il nous a confié, est poussé à bout par une conduite funeste et exécrable? S'il y avait entre les évêques un différend en matière de religion, le jugement devait rester épiscopal... Admettons que la sollicitude souveraine de l'empereur eût à intervenir dans des questions mystiques et catholiques, fallait-il pousser l'emportement jusqu'au bannissement des prêtres, jusqu'au meurtre des hommes? Fallait-il que dans ces lieux consacrés aux chastes prières, aux effusions de l'âme, aux sacrifices spirituels, on vît briller le glaive, qu'avec peine il faut lever même sur des têtes coupables? L'événement, du reste, dit assez ce que pense sur tout cela la Majesté divine. Puisse cette manifestation de son courroux être aussi la seule [1]!... J'apprends que cette église sainte où tant d'empereurs avaient laissé des preuves de leur munificence, que leur piété avait rendue si auguste, a été la proie des flammes, et que ce grand flambeau de Constantinople n'est plus que cendre et fumée, Dieu le permettant ainsi pour montrer combien il abhorre ces criminelles profanations... Il n'a pas voulu que les vœux adressés à sa miséricorde partissent d'un autel ensanglanté... Souvent offensé, je devrais me taire; mais la voix de la nature est plus forte que le ressentiment, et c'est pourquoi je donne à un frère bien-aimé, mon collègue sur le trône, ce fidèle avis. Je lui conseille et le supplie de corriger tout cela, s'il se peut, par un changement de conduite, et d'apaiser, autant qu'il est en lui, par d'incessantes prières le Ciel irrité... Il y avait entre les évêques un débat, qu'un concile devait vider. Chaque parti avait envoyé sa députation aux prêtres de la ville éternelle et de l'Italie; on attendait de l'autorité de tous une décision qui serait devenue règle de discipline. Jusqu'à ce que décision fût rendue, rien ne devait être entrepris; et voilà qu'une précipitation extrême a tout gâté. Sans attendre le jugement sacerdotal que les deux partis avaient invoqué, sans aucun exa-

[1] Allusion aux divers événements malheureux qui venaient d'affliger l'Orient, les tremblements de terre, l'invasion des Huns... peut-être aussi la mort d'Eudoxie.

men des choses, des prélats ont été bannis et livrés au glaive de la loi avant d'être canoniquement jugés... Que peut-il résulter de là, si ce n'est de funestes déchirements pour la foi catholique, si ce n'est des hérésies ennemies de l'unité qui vont naître de ces discordes? Comment reprocher au peuple de se laisser diviser par les sectes, quand l'autorité publique fournit les éléments de ces divisions et devient elle-même le foyer des troubles et des disputes [1]? »

L'amour-propre d'Arcadius et sa politique se révoltèrent également contre ce langage. Dans une démarche de conciliation et de piété, il vit une prétention de son frère à subalterniser l'empire d'Orient à celui d'Occident. Son despotisme mal avisé, qu'effrayait l'ascendant personnel des évêques de Constantinople, redoutait plus encore l'ascendant catholique des évêques de Rome, et n'osant l'attaquer de front, tâchait de l'éluder. La lettre d'Honorius resta sans réponse; et les vœux de l'Eglise romaine, regardés comme un outrage à l'indépendance de la cour Byzantine, n'aboutirent qu'à attirer sur la tête de Jean de nouvelles rigueurs. Cependant il y avait alors d'autres périls à conjurer que l'ascendant de l'Eglise et les vertus de ses pontifes. Tandis que les chefs de l'empire perdaient le temps à tracasser les femmes, à proscrire des prêtres, à installer des intrus, tandis qu'ils se livraient à de stupides et sacriléges efforts pour asservir ce qui ne peut l'être, les Huns passaient l'Ister et ravageaient la Thrace [2]; les Isaures, sortis de leurs montagnes, couvraient de sang et de ruines tout le pays, du Taurus jusqu'au Pont-Euxin; leurs bandes avaient traversé la mer et pénétré dans l'île de Chypre. D'autre part, les Maziques et les Austuriens venaient de se jeter dans la Lybie, désolaient la frontière d'Egypte, assiégeaient Cyrène; et le commandant des troupes romaines, habile à pressurer la province pour en tirer de l'argent, n'avait su que prendre la fuite à la première apparition des Barbares: Alaric occupait l'Epire, et n'attendait que Stilicon pour marcher sur Byzance; les Alains, les Suèves, les Vandales, suivis des Burgundes, s'apprêtaient à franchir le Rhin et à porter à travers les Gaules, jusqu'aux Pyrénées, la dévastation et la mort; on entendait mugir et s'avancer le flot diluvien qui allait engloutir l'univers.

Indigné de la tyrannie et de la mauvaise foi d'Arcadius, Innocent réunit à Rome, sous sa présidence, un concile, peu nombreux sans doute [1], mais où se trouvèrent Vénérius de Milan, disciple et successeur de saint Ambroise, Gaudentius de Brescia, Chromacius d'Aquilée, Emilius de Bénévent, les plus hautes, les plus pures illustrations de l'Italie catholique. Il y fut décidé qu'avant tout Jean devait être rendu à son église, l'examen de sa cause ne pouvant avoir lieu qu'après cette condition remplie [2]. Les Pères partageant l'opinion du Pape sur l'opportunité et la nécessité d'un concile universel, en réclamèrent la convocation à Thessalonique, rendez-vous également commode pour les prélats d'Occident et pour ceux d'Orient, et prièrent Honorius de tout faire pour la procurer. Une députation choisie par Innocent et composée de cinq évêques, de deux prêtres et d'un diacre de l'Eglise romaine, fut chargée de se rendre à Byzance pour porter à l'autocrate une nouvelle lettre de son frère et une du souverain pontife où les vœux de tous, c'est à-dire les vœux de la religion et de la justice étaient exprimés avec plus d'instance que jamais.

« Voici la troisième fois, disait Honorius à l'empereur d'Orient, que je m'adresse à ta clémence, la priant de réparer ce qui s'est fait par cabale contre l'évêque Jean; n'ayant encore rien obtenu, je t'écris de nouveau, dans ma sollicitude pour la paix de l'Eglise, d'où dépend celle de notre empire, afin que tu daignes ordonner aux évêques de l'Orient de se réunir à Thessalonique; car ceux de notre Occident ont fait choix d'hommes d'un cœur ferme, inaccessible au mensonge, et ont envoyé vers vous cinq d'entre eux avec deux prêtres et un diacre de la grande Eglise romaine. Je désire que tu les reçoives avec tous les égards qui leur sont dus, afin que si on leur démontre que Jean a été justement chassé, ils me décident à me séparer de sa communion, ou qu'ils te détournent de celle des Orientaux, si les Orientaux sont convaincus d'avoir agi déloyalement. Quant au sentiment des Occidentaux à propos de Jean, tu peux les connaître par ces deux lettres que j'ai choisies entre plusieurs qu'ils m'ont adressées, l'une de l'Evêque de Rome et l'autre de celui d'Aquilée. Mais par-dessus tout, je supplie ta clémence de faire arriver au concile, bon gré mal gré, Théophile d'Alexandrie, car on l'accuse d'être le principal auteur de tous ces maux [3] ».

[1] Chrys., t. 3, p. 521. B. B. — [2] *Id.*, l. 6, c. 25.

[1] Brev. rom., 27 januar., l. 6. — [2] Pallad., dial., p. 13. — [3] Pall., dial., p. 12; Sozom., l. 8, c. 28.

Sur ces entrefaites, Arsace mourut, et le trône épiscopal, disputé quatre mois entre un grand nombre de concurrents, échut enfin au prêtre Atticus. Cette élection, qui eut lieu le 10 mars 406, était l'œuvre de la cour, aux yeux de laquelle l'heureux candidat avait un mérite de premier ordre, sa haine contre l'exilé. Il est certain que personne peut-être n'avait mis au service de la cabale plus d'ardeur et d'habileté. Doué d'un talent d'intrigue supérieur, Atticus en déploya toutes les ressources pour miner la position et abattre l'autorité de son évêque. Originaire de Sébaste en Arménie, il avait, tout jeune encore, embrassé la vie monastique sous des maîtres qui appartenaient à la secte des Macédoniens et lui en firent partager les erreurs. Plus tard, il abjura l'hérésie et s'attacha inébranlablement à la foi catholique. Elevé au sacerdoce, il se fit remarquer dans le clergé de Constantinople par la pureté de ses mœurs et la dignité de sa vie; mais il cachait une grande ambition sous le manteau de la piété. Son esprit orné, la distinction de ses manières, l'aménité de son langage, la bienveillance de son accueil, une réputation de bienfaisance cultivée avec soin, lui avaient attiré de nombreuses sympathies. Cependant ces dehors aimables et un perpétuel sourire sur les lèvres ne dissimulaient qu'imparfaitement un caractère jaloux, dominateur, qui ne supportait pas la contradiction. Dévoué à ses amis, impitoyable à ses adversaires, il semblait se faire un jeu d'écraser de son courroux quiconque ne marchait pas avec lui. Il aimait le faste et l'éclat, même dans la charité. Un prêtre de Nicée reçut de lui trois cents pièces d'or avec cette lettre, rendue publique : « J'apprends qu'il y a dans votre ville des malheureux qui meurent de faim par l'abandon des gens dévots; mais puisque j'ai reçu la richesse de Celui qui dispense ses dons à qui sait les bien employer, et que d'ailleurs la souffrance des pauvres met en évidence la dureté des riches qui ne leur viennent pas en aide, toi, mon frère bien-aimé, reçois ces trois cents pièces d'or pour les employer, comme tu voudras, au soulagement des nécessiteux. Il convient de secourir de préférence ceux qui rougissent de mendier, et non ces misérables qui passent leur vie à trafiquer honteusement de l'indigence; mais ne fais aucune exception de religion ou de secte, et occupe-toi d'une seule chose, de donner des aliments à ceux qui ont faim [1] ».

[1] Socr., l. 7, c. 25.

Atticus avait une haute idée de lui-même et s'appliquait à la faire partager. Tout chez lui, actes et paroles, était étudié et calculé pour l'effet; il posait toujours. Tandis qu'il inspirait à l'empereur des mesures sévères contre les hérétiques, il prenait vis-à-vis d'eux des airs de tolérance et de protection. On lui parlait d'exclure de l'enceinte des villes les assemblées des Novatiens; il s'écria : Ne savez-vous pas ce qu'ils ont souffert et quel témoignage ils ont rendu à la foi, sous Valens et sous Constance, alors que nous étions nous-mêmes persécutés ? Il demandait un jour à un évêque novatien depuis combien d'années il l'était, et celui-ci ayant répondu : depuis cinquante ; — tu es heureux, répliqua-t-il, d'avoir rempli si longtemps de si augustes fonctions. Je ne puis approuver les Novatiens, mais je loue Novat de n'avoir pas voulu communiquer avec ceux qui sacrifiaient aux idoles, et j'aurais fait comme lui. — Ses paroles, aussi retentissantes que ses aumônes, lui revenaient en échos flatteurs pour sa vanité. Quant à sa modération, plus apparente que vraie, elle faisait bientôt place à l'emportement dès qu'il s'agissait de lui-même, et de son autorité. Il suffit de la résistance passive des amis de Jean pour faire de cet homme si sage et si doux le persécuteur acharné de ses propres ouailles. Il arma son bâton pastoral de rescrits impériaux, et se maintint par la proscription sur cette chaire de Constantinople, d'où ses coupables manœuvres et ses calomnies avaient précipité le légitime pasteur. Nous verrons qu'après l'avoir flétri, vivant, pour avoir sa dépouille, il le glorifia, mort, pour garder sa succession.

Le zèle d'Atticus et la fermeté de sa foi ont été vantés. Un ouvrage qu'il avait adressé à Pulchérie, et dans lequel il réfutait d'avance l'hérésie de Nestorius, mérita l'insigne honneur d'être cité avec éloge dans le concile œcuménique de Chalcédoine. Deux papes, saint Célestin et saint Léon, rendent hommage à son enseignement et célèbrent la vigueur avec laquelle il s'était opposé aux Pélagiens. Saint Célestin l'appelle un évêque de sainte mémoire, un docteur de la foi catholique, un digne successeur du bienheureux Jean. Cependant Atticus avait peu de doctrine. Ses études superficielles s'étaient tournées du côté des lettres humaines. Il passait les nuits, dit Socrate, à lire les anciens, et il avait puisé dans cette lecture une érudition dont il faisait volontiers parade,

A une mémoire heureuse il joignait un esprit délié, une grande pénétration; sa conversation était fort goûtée. Mais le causeur agréable n'était en chaire qu'un orateur guindé, qui débitait dans le vide des harangues apprises par cœur. Une fois évêque, il s'enhardit à improviser et devint plus simple et plus naturel, sans devenir plus éloquent. Ses discours, dit le même historien, ne sont pas de ceux qui se gravent dans le souvenir des auditeurs, ou qu'on juge dignes d'être transmis à la postérité. Rien ne lui a survécu, si ce n'est un petit nombre de lettres et un fragment de sermon sur lequel on ne peut le juger. Atticus étendit à son siége l'ambition qu'il avait pour lui-même. Il profita de son influence à la cour pour agrandir les prérogatives et la juridiction de l'Eglise de Byzance. Une loi de Théodose le Jeune, rendue à son instigation, défendait de consacrer aucun prélat dans l'Hellespont, la Bithynie et une grande partie de l'Orient, sans le consentement de l'évêque de Constantinople. Là ne s'arrêtèrent pas ses empiétements; il obtint du fils d'Arcadius une autre loi qui soumettait à sa direction supérieure toutes les provinces de l'Illyrie orientale. Conçue en termes ménagés et équivoques, la loi n'en dépouillait pas moins l'évêque de Thessalonique de l'autorité qu'il avait sur ces provinces, comme vicaire du Saint-Siége, et laissait percer cette prétention inconnue jusqu'alors d'établir entre les deux Eglises de Rome et de Constantinople la même égalité d'honneur et de juridiction qui subsistait entre les deux empires. La fermeté vigilante du Souverain Pontife fit échouer cette tentative orgueilleuse et criminelle; mais il n'en persévéra pas moins, avec l'opiniâtreté de l'orgueil, dans cette voie funeste où il donne les mains à Michel Cérulaire et à Photius. C'est bien lui qui eut les premières velléités de cette coupable suprématie qui devint la pierre d'achoppement et le malheur de l'Eglise grecque; et peut-être doit-il à ces essais ambitieux plus qu'à ses vertus d'avoir été inscrit par elle au catalogue des Saints. Chrysostome l'appelle un prêtre dépravé, plus cruel qu'un loup [1].

L'élection d'Atticus consterna les amis de l'exilé : ils y virent le présage et le signal d'une nouvelle persécution, et ce triste pressentiment ne les trompait pas. Le cauteleux patriarche chercha d'abord, avec son habileté connue, à ramener à lui les esprits irrités; il promit, caressa, fit mille avances à ses collègues de la communion de Jean, et n'obtenant rien, il recourut à la violence. On recommença de plus fort à destituer, à confisquer, à bannir. Deux édits furent rendus par l'empereur. Le premier portait : Si un évêque refuse de communiquer avec Théophile, Porphyre et Atticus, qu'il soit chassé de l'Eglise et dépouillé de ses biens. Le second s'adressait aux simples fidèles, et les menaçait, en cas de persévérance dans leur éloignement de l'intrus, de la perte de leurs grades et emplois, s'ils étaient militaires ou constitués en dignité; de fortes amendes, de la prison, de l'exil même, s'ils appartenaient au peuple et à la classe des ouvriers [1].

Mais le schisme ainsi armé des rigueurs de la loi devint plus hideux, sans devenir plus puissant. On gagna tant bien que mal quelques prélats plus fidèles à la fortune qu'à la conscience. Quelques pauvres laïques se rendirent de lassitude. Mais la plupart des pontifes persécutés restèrent inébranlables; sacrifiant tout au devoir, ils se sauvèrent les uns à Rome, les autres dans les monastères éloignés et dans les montagnes. La masse du peuple ne montra pas moins d'énergie, et continua à faire le vide autour de l'usurpateur, tenant les synaxes dans les champs, en plein air, où l'on pouvait, comme on pouvait, par amour du Sauveur qui a dit : *Je suis la voie et la vérité*, et encore : *Ayez confiance ; j'ai vaincu le monde.*

Cependant les délégués du pape faisaient voile vers Constantinople. Ils portaient les lettres d'Innocent, d'Honorius, de Chromace d'Aquilée, de Vénérius de Milan, de tout le concile de Rome. Emilius de Bénévent, que Paulin son ami regrettait de ne pas voir au tombeau de saint Félix [2], l'illustre évêque de Brescia, saint Gaudence et Cythégius, faisaient partie de la députation, à laquelle s'étaient réunis quelques réfugiés orientaux, tels que Cyriaque et Pallade. Elle devait toucher à Thessalonique pour s'entendre avec Anysius, dont on savait le zèle pour la cause de Jean et l'honneur de l'Eglise. Mais laissons parler l'un des voyageurs.

« Nous longions les côtes de la Grèce pour nous rendre à Athènes, quand nous fûmes arrêtés par un tribun des soldats, lequel nous plaça aussitôt sous la garde d'un centurion et nous défendit d'approcher de Thessalonique,

[1] Chrys., *ad eos qui scandal. sunt*, c. 20 ; Sozom., l. 8, c. 27 ; Socr., l. 6, c. 20 et l. 7, c. 2, 25 et 28 ; Pallad., dial., p. 11, 13 et 38 ; Theod., *ep.*, 115, et dial. II ; S. Leo, *ep.* 106.

[1] Pallad., dial., p. 58. — [2] S. Paul. *in Natal.* 13.

où nous avions des lettres à remettre à l'évêque Anysius. On nous distribua dans deux barques et l'on nous fit partir. L'auster soufflait avec violence; nous traversâmes en trois jours, sans prendre aucune nourriture, la mer Egée et les détroits, et le troisième jour, vers la douzième heure, nous arrivions en vue de la ville impériale, près du faubourg de Victor. Là, nous fûmes abordés par les gardes du port, et obligés, par l'ordre de qui, nous n'en savions rien, de revenir sur nos pas. On nous conduisit et enferma dans une forteresse maritime de la Thrace, appelée *Athyra*[1]. Les Romains furent emprisonnés tous ensemble dans une même chambre, Cyriaque et ses compagnons en des cachots séparés, sans un valet pour les servir. Dans cet état, on vint nous demander les lettres dont nous étions porteurs, et nous refusâmes de les livrer. Comment se fait-il, répondîmes-nous, que députés vers l'empereur, nous ayons à remettre à d'autres que lui les lettres de son frère et d'une assemblée d'évêques? On ne tint aucun compte de notre observation, et comme nous persistions dans notre refus, on nous envoya le notaire Patricius, puis d'autres personnages, enfin un certain Valérien, chef de cohorte, qui se jeta violemment sur nous pour s'emparer de la lettre marquée du sceau impérial et des autres, et les arracha avec tant de brutalité des mains de l'évêque Marianus, qu'il lui foula le pouce. Le lendemain, nous vîmes arriver de nouveaux émissaires de la cour ou de l'intrus, nous n'avons pu le savoir, qui nous offrirent trois mille pièces d'argent, en nous priant de communiquer avec Atticus et de passer sous silence l'affaire de Jean. Nous repoussâmes la proposition, et, à notre tour, nous demandâmes, puisqu'il n'était plus question de conciliation et de paix, qu'on mît fin à cette conduite inhumaine vis-à-vis de nous et qu'il nous fût permis de regagner sans péril nos Eglises. Notre divin Sauveur avait daigné nous faire connaître en plusieurs révélations le sort qui nous attendait. Saint Paul, apparu au diacre du vénérable Emmélius, lui avait dit : *Prenez garde de marcher, non comme des imprudents, mais comme des sages, car les jours sont mauvais.* Ce songe nous prémunissait contre les perfides manœuvres, les obsessions, les caresses avec lesquelles on voulait corrompre la vérité. Valérien, nous trouvant intraitables, nous jeta sur une mauvaise barque, avec une vingtaine de soldats, et nous chassa d'Athyra. On assure que le maître de la barque avait été payé d'avance pour la couler et nous ensevelir sous les flots. Cependant, après plusieurs stades de nagivation, près de périr, nous fûmes jetés sur la côte de Lamsaque. Là, nous avons changé de navire, et c'est ainsi qu'après vingt jours de mer, nous sommes arrivés à Hydrionte en Calabre, ne sachant rien ni de Jean ni des évêques Cyriaque, Eulysius et autres qui étaient partis avec nous[1] ».

Le sort de ces quatre prélats fut longtemps un mystère sinistre. Le bruit courut d'abord qu'on les avait noyés. On sut plus tard que, déportés aux confins de l'empire, en diverses régions barbares, ils y languissaient dans la misère et l'abandon, sous la garde d'esclaves publics : Cyriaque à Palmyre sur la frontière de la Perse; Eulysius dans la forteresse de Mysphas, près des terres des Sarrasins; Pallade à Syènes, sur les confins de l'Ethiopie; Démétrius en Lybie, à l'oasis des Maziques. Les pieux captifs avaient été livrés par la cour à la brutalité des prétoriens chargés de les conduire. Dépouillés du peu d'argent qu'ils pouvaient avoir, on les fit voyager sur de sales montures et à marches forcées, leur accordant à peine un peu de repos et quelques bouchées d'une nourriture malsaine. D'infâmes propos, des chants obscènes retentissaient sans cesse à leurs oreilles, et quand le soir venu, on croyait devoir s'arrêter quelques instants, c'était dans d'ignobles hôtelleries toutes pleines de femmes perdues. Ces nobles vieillards ainsi outragés, se disaient les uns aux autres : Pourquoi nous affliger de ces logements? Il ne dépend de nous ni de les choisir ni d'éviter cette indécence. Dieu n'est-il pas glorifié en tout ceci? Combien de ces malheureuses femmes qui avaient oublié le Seigneur ou ne l'avaient jamais connu ont été portées à penser à lui en voyant nos souffrances, et sont devenues peut-être meilleures ou moins mauvaises? Saint Paul n'a-t-il pas dit : *Nous sommes la bonne odeur de Jésus-Christ, et pour ceux qui périssent, et pour ceux qui seront sauvés?*

Il y eut pourtant quelque chose de plus amer pour eux que les mauvais traitements et les insultes de leurs gardes : ce fut l'inhospitalité et la barbarie de leurs collègues de la communion de Théophile, dont ils traversaient les

[1] A l'embouchure du petit fleuve de ce nom, sur la Propontide. (Ptolém., l. 3, c. 11 et tit. 9.)

[1] Pallad., dial., p. 13.

villes. Non-seulement ces indignes ministres du Dieu de charité refusaient la porte à leurs frères, mais ils empêchaient les laïques de les recevoir, et payait les soldats pour les emmener au plus tôt et redoubler de brutalités. On a conservé les noms de ces misérables [1]. A quoi bon, et pourquoi grossir sans fin le canon de la félonie? Citons plutôt quelques noms obscurs, à peine visibles dans l'auréole de Chrysostome, qui rappellent le courage modeste, le dévouement généreux, la fidélité constante au devoir, au malheur, à l'amitié, trop rares exceptions à la commune bassesse pour ne pas être signalées. Certes, l'humanité a de grands noms à prononcer dont elle est fière à bon droit; il en est d'autres qu'elle ignore, des noms sans écho, qui lui apprendraient mieux que les plus illustres le respect d'elle-même et sa dignité. Nommons entre les évêques : Sérapion, dont nous avons raconté les épreuves : Hilaire, vénérable vieillard, relégué à l'extrémité du Pont, après avoir été battu de verges, non par les bourreaux et sur l'ordre des juges, mais par le clergé des intrus; Antoine, contraint de se tenir caché et comme enseveli dans les cavernes de la Palestine ; Héraclide d'Ephèse, gardé dans les fers à Nicomédie ; Sylvain et Brisson, réduits à vivre du travail des mains ; Elpide et Pappus, prisonniers dans une haute chambre de leur propre maison, dont ils ne descendirent pas l'escalier de trois ans; Timothée, Jean, Grégoire, Lampétius, Anatole, Alexandre de Basilinople, dispersés par la tempête aux quatre coins de l'empire, dans la Macédoine, dans la Lybie, dans les Gaules. Parmi les prêtres et les diacres : Tigrius, déjà nommé ; Philippe, qui mourut en exil; Salluste, Théophile, Sophronius, enfermés dans un cachot au fond de la Thébaïde; Paul, diacre d'Anastasie ; Jean, fils d'Ethrius, fondateur d'un monastère à Césarée; Etienne, déporté en Arabie et délivré par les Isaures, moins barbares que ses confrères. On cite encore un simple soldat, de la garde de l'empereur, à qui son dévouement pour le pontife exilé, valut d'abord la question, puis le bannissement; broyé par les tortures, couvert de plaies, on l'envoya mourir à Pétra en Arabie [2].

Une foule de personnages pieux, de tout ordre et de tout rang, expiaient dans les fers, dans l'exil, dans l'indigence, le crime inouï d'honorer la vertu dans un proscrit et d'obéir aux lois de Dieu en repoussant la communion des pasteurs illégitimes. Armé des édits qu'il avait provoqués, le sage Atticus n'épargnait personne. Quiconque attirait son attention par une sympathie trop visible à la cause de Jean, était impitoyablement livré aux rigueurs de la loi. La peur amena de nouvelles défections. Il y eut des prélats qui se décidèrent à communiquer avec le successeur d'Arsace, et que celui-ci fit transférer de leurs diocèses lointains à d'autres plus rapprochés, dans la Thrace, pour les avoir sous sa main, *songeant moins*, dit Tillemont, *aux canons de l'Eglise qu'à dominer sur l'héritage du Seigneur* [1]. Cependant la persécution, qui dévoila des lâchetés inattendues et fit des apostats, grossit, au lieu de l'éteindre, le parti des vaincus. Ce qui restait de fierté virile au fond des âmes, se redressa sous cet affront fait à la conscience chrétienne au nom d'un misérable amour-propre. De frivoles disciples de l'Evangile, abandonnés jusque-là aux folles joies du cirque, sentirent leur foi se réveiller avec leur indignation. La piété devint une protestation, et l'horreur de la tyrannie un élan de la piété. On compta, dans la foule des indifférents et des tièdes, de nombreuses conversions. L'Eglise retrouva dans le feu de l'épreuve la ferveur des premiers jours. Ce que la parole de Chrysostome n'avait pas obtenu en des temps meilleurs, la persécution l'obtenait du peuple opprimé de Byzance. Les synaxes tenues en plein air, en dépit des prohibitions, étaient extrêmement fréquentées; nul pontife n'y présidait, mais l'âme de Jean semblait les animer et les gouverner.

Telle était la situation religieuse à Constantinople et dans tout l'Orient : le sacerdoce écrasé, les évêques proscrits, l'iniquité glorifiée, l'intrusion et la violence partout. Les vœux du Saint-Siége étaient repoussés, son autorité méconnue, ses députés insultés, et ses efforts pour faire prévaloir la justice et les canons n'avaient abouti qu'à déchaîner sur les vrais pontifes du Christ et le peuple fidèle une affreuse tempête. Tout échouait contre cette protection hypocrite octroyée par les Césars de Byzance à l'Eglise grecque et subie par elle avec une complaisance aveugle et funeste. Une fois intervenu dans les choses du sanctuaire, l'Etat trouvait mille prétextes pour y intervenir encore et s'arroger le droit de contrôler et de gouverner. Son respect apparent était la mesure de sa ty-

[1] Pallad., dial., p. 79. — [2] Pallad., p. 77, etc.

[1] Tillem., t. 11, p. 328.

rannie réelle. Il pesait sur les élections ecclésiastiques, faisait ou défaisait à son gré les évêques, convoquait ou empêchait les conciles, érigeait le schisme en loi de l'empire, divisait, brouillait, corrompait, et ne s'abstenait même pas de toucher au dogme, bien qu'il ne sût ou ne pût que l'altérer ou l'ensanglanter en y touchant. En possession de protéger Dieu, il le rançonnait. Chaque bienfait de l'empereur coûtait à l'Eglise une liberté. En la couvrant de pourpre il l'étreignait de chaînes; il l'étouffait en l'embrassant. Elle en était réduite à regretter, avec saint Hilaire, les temps de Néron et de Décius[1]. Alors, du moins, ses ennemis se posaient en face d'elle le fer à la main; ils ne s'agenouillaient pas à ses pieds pour la frapper au visage; ils n'affectaient pas de l'honorer pour l'asservir; ils proscrivaient ses ministres pour la détruire, non pour la protéger; *ils coupaient les têtes avec le glaive et ne tuaient pas les âmes avec l'or*[2]; ils égorgeaient les prêtres, ils ne les imposaient pas. Et elle, indépendante dans sa pauvreté, invincible dans ses épreuves, d'autant plus confiante en son Dieu qu'elle attendait moins des hommes, choisissait ses pontifes, tenait ses conciles, promulguait ses lois, et ne demandait le congé de personne pour vivre de sa vie et remplir le monde de son esprit. Et, sous un empereur chrétien, sous le fils du grand Théodose, on ne lui permet pas de défendre un illustre et saint prélat, victime de son zèle intrépide pour la cause des pauvres et de la justice, pour la grande cause de Jésus-Christ. Jean déposé sans être accusé demande vainement des juges, et, du haut de sa grande chaire, Innocent réclame un concile sans être entendu!

Certes, ce n'étaient ni le courage, ni l'énergie, ni la prévoyance, ni l'amour ardent de la vérité, ni la grandeur d'âme, ni le sentiment profond de sa haute responsabilité et de son pouvoir souverain, qui manquaient au successeur de saint Pierre. Il n'avait pas dissimulé sa sympathie pour la cause de l'exilé, laquelle à ses yeux était la cause du Sacerdoce et de l'Eglise; mais l'inconcevable affront fait à ses délégués lui montrait jusqu'à l'évidence, s'il eût pu douter encore, de quel côté se trouvaient la mauvaise foi et l'iniquité, et mettait le comble à la mesure de patience et de douceur gardée jusqu'alors. Les voies de la conciliation épuisées, Innocent rompit toute relation avec Atticus, Théophile, Porphyre, Acace et les autres, et les déclara exclus de sa communion jusqu'à ce que le concile par lui demandé fût tenu et Jean réhabilité[1]. L'Occident tout entier, l'Illyrie elle-même, quoique soumise à Arcadius, une foule de prélats en Orient, adoptèrent avec bonheur la ligne de conduite tracée par le chef de l'épiscopat. Et cela seul, n'était-ce pas la justification de Chrysostome, la confusion de ses ennemis? Le jugement d'un concile n'eût pas été plus significatif que ce jugement muet de l'Eglise romaine. En retirant sa communion aux auteurs et aux complices de la déposition de Jean, elle les frappait du blâme le plus solennel qui pût les atteindre, elle les condamnait et les flétrissait à la face du monde chrétien[2].

Le pontife exilé apprit, à Cucuse, l'intérêt que sa cause excitait à Rome et les efforts tentés en sa faveur. Il put croire un instant que le terme de ses maux approchait. Néanmoins, sa première pensée, à ces nouvelles, fut moins pour lui que pour ces amis inconnus qui lui venaient en aide de si loin avec une générosité si touchante. Il eut hâte de leur exprimer sa gratitude et d'épancher son âme dans la leur. De là, ses lettres à Chromacius d'Aquilée, à Vénérius de Milan, à Anysius de Thessalonique, à Aurélius de Carthage, à Hésychius de Salone, à Alexandre de Corinthe, aux évêques d'Italie en général, lettres qui se ressemblent pour le fond et respirent toutes le même noble abandon à la volonté de Dieu, la même piété résignée et sereine. Il remercie ses frères; il loue la fermeté de leur langage, la grandeur de leur charité, leur dévouement infatigable à une cause qu'il appelle avec raison la cause de toutes les églises. Il implore de leur bonté la consolation de quelques mots, et les supplie de ne pas permettre au découragement de gagner leur cœur, en présence des difficultés nouvelles et toujours plus grandes qui surgissent à chaque instant. « L'Orient tout entier, leur dit-il, a les yeux sur vous; vous êtes l'objet de ses vœux et de son amour. Songez que la juste indignation qu'inspirent tous ces crimes, d'innombrables hommes la partagent avec vous[3].... Evêques, prêtres, laïques frappés par la tempête, tous

[1] Hilar. Pictav., *ad Constant.*, l. 1, c. 4. — [2] *Id.*, c. 5.

[1] Pallad., dial., p. 84 et 85; Théod., l. 5, c. 34.
[2] Honorius insulté dans la personne des légats italiens protesta contre l'inqualifiable conduite de son frère. Je ne sais si l'on peut regarder comme authentique la lettre que, d'après Georges, l'empereur d'Occident aurait écrite à celui d'Orient, lettre citée par Baronius (*ad ann.* 407). Mais il est probable que cet affront ne fut pas dévoré en silence.
[3] Chrys., *ep.* 156.

s'unissent à moi pour vous bénir. Recevez les actions de grâces de tous[1].... Quelque mal que nous aient fait nos ennemis, nous ne le sentons plus en présence de cette bonté parfaite, de cette charité si vraie qui viennent nous consoler dans notre exil[2] ».

Sa reconnaissance, à qui rien n'échappe, pouvait moins encore oublier les envoyés du pape Innocent, venus d'Italie pour hâter la convocation du concile. Nous avons plusieurs de ses lettres aux évêques, aux prêtres qui composaient la députation[3], une en particulier à celui qui en était le chef, saint Gaudence de Brescia[4]. Il s'y montre profondément touché des fatigues et des périls qu'on affronte pour lui. « Que d'ennuis, que de peines! Quel voyage! dit-il : mais ce n'est pas pour des intérêts caducs et fragiles que vous travaillez, c'est pour le bien des églises; et Dieu, dans sa bonté, vous réserve des récompenses plus grandes encore que vos services. C'est pourquoi l'admirable zèle qui vous anime est une égale consolation pour vous et pour nous : pour vous, parce qu'après avoir entrepris ce combat glorieux pour la paix de tant d'églises, vous recevrez les plus belles couronnes; pour nous, car il nous montre de quelle affection, de quel intérêt nous sommes l'objet de la part de tant d'hommes si considérables. Et quoique par le corps nous soyons si loin les uns des autres, vous nous avez saisis, vous nous tenez attachés par les liens les plus étroits de la charité. Nous vous rendons d'immenses actions de grâces, nous ne cessons d'exalter votre dévouement. Les choses sans doute parlent assez d'elles-mêmes, mais nous voulons que notre parole vous loue aussi sans interruption. Si c'est la première fois que nous vous écrivons, cela vient, non de notre négligence, mais du complet isolement où nous sommes ici. Maintenant que nous avons trouvé ce pieux et vénérable prêtre qui part pour vos pays, nous sommes heureux de vous offrir par lui nos hommages, et nous vous prions de l'accueillir lui-même avec la charité qui vous caractérise. Par son retour, veuillez nous entretenir de votre santé, de laquelle nous désirons beaucoup avoir des nouvelles[5] ».

« Dieu! écrit-il à l'évêque de Carthage, Aurélius, l'ami de saint Augustin, Dieu! qu'un cœur généreux est une grande chose! A la distance où nous sommes de toi, tu m'enchaînes à ta personne, comme si j'avais le bonheur de vivre à tes côtés. L'ardeur de ta charité, je ne sais quel parfum qui émane de la liberté de ton langage et de ta piété, arrive jusqu'à nous, dans ces confins de l'univers. Je te rends de grandes actions de grâces, je te bénis, en te voyant prendre tant de peine, et, par les fatigues que tu t'imposes dans l'intérêt de toutes les églises, mériter les plus belles couronnes du ciel. Persévère dans ce noble combat; car, si venir en aide à un homme opprimé donne droit à une récompense ineffable, quelle sera la tienne, toi qui prends la défense de tant d'églises persécutées et t'efforces de leur rendre la paix[1]! »

Cette lettre n'arriva pas à son adresse. Jean apprit presque en même temps le départ des légats du pape pour Constantinople et l'infâme guet-apens dont ils venaient d'être victimes. Ce fut une grande amertume à son cœur. Le but qu'il croyait toucher : la fin du schisme et de son exil, s'éloignait plus que jamais. Ses espérances étaient confondues. Il retomba dans la tristesse de sa solitude. Mais le deuil de son âme ne lui ôte rien de sa sainte énergie; on la retrouve tout entière dans cette lettre remarquable qu'il adresse au chef de l'Eglise :

« A Innocent, évêque de Rome, Jean, salut dans le Seigneur.

« Le corps n'occupe qu'un lieu, mais la charité a des ailes qui la portent partout. Quoique séparés par une si grande distance, nous ne sommes pas loin de votre Sainteté, mais nous communiquons sans cesse avec elle, et nous voyons des yeux de la charité la fermeté de votre âme, la sincérité de votre affection, votre constance à toute épreuve, et tout ce que vous faites pour nous procurer dans nos maux une consolation puissante. Plus les flots sont soulevés et les écueils nombreux, plus la tempête se déchaîne, plus s'accroît votre vigilance. Ni l'éloignement, ni le temps, ni les difficultés n'ont attiédi votre zèle. Vous imitez les bons pilotes qui veillent surtout quand ils voient les vagues monter et gronder et une épaisse nuit envahir le jour. Aussi nous vous rendons des actions de grâces multipliées, et nous voudrions, pour nous satisfaire nous-mêmes, vous écrire très-souvent. Mais comme la solitude de ce lieu nous prive de cet avantage, et que des contrées éloignées ou même voisines on arrive difficilement jusqu'à nous, sur ces frontières reculées et à

[1] Chrys., *ep.* 152. — [2] *Id.*, *ep.* 153. — [3] *Id.*, *ep.* 157, 158, 159, 161, 165, 166, 182. — [4] *Id.*, *ep.* 184. — [5] *Id.*, *ep.* 161.

[1] Chrys., *ep.* 149.

travers les bandes de brigands qui couvrent les routes, nous vous supplions de ne pas nous imputer notre silence à reproche, mais d'y voir un nouveau motif de nous plaindre. Et la preuve qu'il n'est pas le fait de notre négligence, c'est qu'après nous être tu si longtemps, dès que nous avons trouvé l'occasion de notre cher et vénéré seigneur le prêtre Jean et du diacre Paul, nous nous sommes empressé de vous faire cette lettre, à laquelle nous ne mettrions pas fin, non plus qu'à l'expression de notre reconnaissance pour l'affection plus que paternelle que vous nous témoignez. Il n'a pas tenu à vous que les scandales n'aient disparu, que l'Eglise ne jouît d'une paix profonde et vraie, que les constitutions et les lois de nos pères ne fussent vengées du mépris qui les foule aux pieds. Mais puisqu'il n'en est pas ainsi et que les auteurs de tant de maux y mettent le comble par de nouveaux forfaits, je ne veux entrer à cet égard dans aucun détail; un pareil récit dépasserait les bornes d'une lettre et même d'une histoire. Seulement nous faisons à votre vigilance une prière, et quoique ces gens-là aient mis le désordre partout, et que les passions dont ils sont travaillés paraissent incurables et inaccessibles au repentir, nous vous supplions de ne pas reculer devant les maux dont vous avez entrepris la guérison, ni de vous laisser décourager par la grandeur de l'œuvre, car vous combattez pour l'univers presque tout entier, pour les Eglises désolées, pour les peuples dispersés, pour le clergé persécuté, pour les évêques bannis, pour les constitutions de nos pères outrageusement violées. C'est pourquoi nous vous réitérons notre prière de montrer un zèle d'autant plus grand que la tempête est plus forte. Espérons de l'avenir quelque remède à la situation; mais, s'il en arrive autrement, votre couronne n'en est pas moins prête dans le sein du Dieu des miséricordes, et ceux que poursuit l'injustice n'en recevront pas moins de la ferveur de votre charité une précieuse consolation. Voici la troisième année qu'exilé ici entre la faim, la peste, la guerre, de continuels assauts, dans la solitude la plus affreuse, exposé chaque jour aux glaives des Isaures, nous trouvons un grand et doux soulagement dans votre constante bienveillance, dans votre généreuse et sincère affection. C'est là notre rempart, c'est là notre sécurité, le port sans tempêtes, le trésor qui renferme mille biens, la source d'une merveilleuse joie; et, dussions-nous être chassé de ce lieu dans un autre plus désolé, nous puiserions dans l'intérêt que vous nous témoignez le courage de supporter tous nos maux, et nous partirions sans regret [1] ».

Nous n'avons pas la réponse à cette lettre; mais nous savons que, malgré l'insuccès de ses premiers efforts, malgré l'obstination de la cour de Byzance et les intrigues de Théophile et d'Atticus; malgré les graves et nombreuses sollicitudes qui incombaient au chef de l'Eglise, malgré le trouble et les luttes qu'excitait le Pélagianisme naissant, malgré les malheurs qui fondirent sur l'Italie et la chute de Rome, Innocent ne cessa de poursuivre jusqu'à la fin la réhabilitation de Chrysostome. Il devait l'obtenir, et il l'obtint. Mais, hélas! ce ne fut que sur la tombe de l'illustre proscrit. Dieu avait couronné son élu dans le ciel, avant que l'Eglise eût vengé son martyr sur la terre.

Quoi qu'il en soit, on ne peut pas ne pas remarquer ce zèle déployé par un Pontife Romain en faveur d'un évêque de Constantinople. Quand on voit toutes les démarches d'Innocent et avec quelle autorité il pose, comme première condition de la paix en Orient, que le nom de Jean sera rétabli dans les dyptiques d'Antioche et de Byzance; quand on voit les évêques persécutés de la Thrace, du Pont, de l'Asie, recourir à lui comme à un juge et un père, en même temps que l'Espagne, l'Afrique, les Gaules invoquent sa décision, comme un oracle, dans les questions difficiles qui surgissent, il faut nécessairement reconnaître que le successeur de Pierre est le chef et le centre du monde chrétien, et qu'alors, aussi bien qu'aujourd'hui, l'Eglise de Rome se regardait, et était regardée par tout l'univers, comme la mère, la maîtresse, le guide suprême de toutes les églises [2].

[1] Chrys., t. 3, p. 521. B. B. — [2] Hist. de S. Paulin, p. 472.

CHAPITRE QUARANTE-DEUXIÈME.

Jean se retire à Arabisse. — Nouvelles lettres à ses amis. — Retour à Cucuse. — Il publie un écrit sous ce titre : *Que rien ne peut nuire à celui qui ne se nuit pas à lui-même.* — Cet écrit est suivi d'un autre : *A ceux qui sont scandalisés.* — Preuves de la Providence.

Le climat de l'Arménie n'était pas aussi doux, à beaucoup près, que Jean l'avait cru d'abord. Les brusques variations de l'atmosphère et la longueur des hivers faisaient de Cucuse un séjour fâcheux et malsain pour un homme d'une poitrine délicate et délabrée. La fièvre reprenait souvent le pauvre proscrit, et dévorait à vue d'œil, avec une effrayante rapidité, les nobles restes de cette grande vie. Le calme qu'il comptait trouver dans la solitude, comme une compensation de l'exil, était sans cesse troublé par les incursions des Isaures. En décembre 405 ils étaient maîtres de toute la contrée, du pied des montagnes jusqu'à la mer. La milice romaine, misérablement occupée à soutenir l'intrusion et le schisme à Antioche, leur avait abandonné tous les postes ; ils incendiaient les campagnes, ils rançonnaient les villes, ils faisaient esclaves tout ce qu'ils pouvaient prendre d'enfants et de femmes : il n'y avait plus de sûreté nulle part.

Cucuse, mal défendue, pouvant d'un instant à l'autre tomber en leur pouvoir, Jean résolut de s'éloigner, et parvint, non sans beaucoup de fatigues et de périls, à se réfugier, à vingt lieues de là, dans la petite ville d'Arabisse, protégée par sa situation et par une bonne citadelle [1]. Mais d'autres l'avaient précédé dans cet asile et en si grand nombre, qu'entassés dans un espace étroit et sévèrement bloqués, les habitants d'Arabisse manquaient de tout et mouraient de faim. « Ce séjour, écrit à l'un des siens l'évêque de Constantinople, est pire qu'une prison. Nous avons tous les jours la mort à nos portes, puisque les Barbares nous entourent et détruisent tout par le fer et le feu. La famine nous menace de ses horreurs. Elle est imminente.... Cependant, au milieu de tant de contrariétés et de maux, je trouve une grande consolation dans le souvenir et le sincère attachement de mes amis. Vous le savez tous : ne vous fatiguez donc pas de m'écrire. Quoique la distance qui nous sépare soit grande, nous n'en sommes pas moins unis par les liens les plus étroits de la charité. A toi, je dois de particulières actions de grâces, de ce que tes propres embarras ne t'empêchent pas de songer sérieusement à la Phénicie. S'il y a là quelque chose de nouveau, ne néglige pas de me l'apprendre. Personne n'ose se risquer à venir ici, car toutes les routes sont interceptées. Mais, quoique nous écrire souvent soit chose difficile, fais-le, je te le demande, toutes les fois que tu le pourras, et, en me parlant de ce qui se passe là-bas, donne-moi des nouvelles de votre santé, au sujet de laquelle j'éprouve beaucoup de sollicitude [1] ».

La vie de cet homme semblait s'être retirée tout entière dans son cœur, et ce cœur, dont chaque battement était un acte d'amour pour Jésus-Christ et pour l'Eglise, ne semblait plus vivre que pour souffrir. Cette consolation épistolaire si désirée lui manquait le plus souvent. Un temps horrible et les Isaures rendaient toutes relations impossibles d'une ville à l'autre. Jean ne communiquait plus avec ses amis qu'à travers le ciel par la prière. « Je n'ose, écrit-il au diacre Théodote, t'attirer ici. De nouveaux malheurs ont fondu sur l'Arménie ; sa situation est affreuse. On ne voit que torrents de sang, monceaux de cadavres, maisons en cendres, villes renversées. Nous-mêmes, quoique paraissant hors de péril dans cette citadelle, qui nous sert en quelque sorte de prison, nous ne pouvons goûter la moindre tranquillité au milieu de ces craintes quotidiennes, de ces rumeurs pleines de massacres, de ces incessantes menaces des Barbares, et des maladies contre lesquelles j'ai à lutter depuis si longtemps [2]... Je sais, lui mande-t-il une autre fois, que tu se-

[1] Pallade dit qu'il y fut transféré sur la demande de ses ennemis. Pour concilier Pallade et Chrysostome, il faut admettre avec Tillemont deux voyages à Arabisse : l'un au fort de l'hiver de 406, l'autre au commencement de l'été de 407. (Tillem., not. 97, p. 613.)

[1] Chrys., *ep.* 69. — [2] *Id.*, *ep.* 68.

rais venu me voir si les Isaures ne t'avaient fermé la route; car, si l'hiver avec ses glaces, si la neige qui couvrait tout n'a pu t'arrêter, qu'y a-t-il qui t'arrête maintenant que le printemps est levé et que le ciel est sans nuages? Je connais, en effet, ta bonté, ton obligeance, ton dévouement sincère, ta générosité sans égale, et c'est pourquoi je m'afflige de ta longue absence, et je sens un orage de tristesse fondre sur moi dans la saison la plus douce et la plus belle de l'année. Si je parle de la sorte, ce n'est pas pour te demander une visite à laquelle, quand même tu l'aurais projetée, je m'oppose de toutes mes forces. Le glaive de l'ennemi est partout... Nous sommes dans notre citadelle comme dans un piége, investis et bloqués chaque jour d'une manière plus étroite. Une bande de trois cents Isaures s'est jetée sur la ville au milieu de la nuit, au moment où l'on y songeait le moins, et a failli nous prendre. La main de Dieu a écarté de notre tête un péril que nous n'avons su qu'au jour, quand il n'y avait plus de crainte à avoir [1]..... Un autre, ajoutait-il dans une lettre à Polybe, se plaindrait de la rigueur intolérable de l'hiver, de cette affreuse solitude, de ses souffrances et maladies; pour moi, je ne me plains que de notre séparation, plus pénible à supporter que l'hiver, que la solitude, que la maladie. La mauvaise saison augmente ma tristesse en me privant de la seule consolation qui peut l'adoucir, le commerce de vos lettres. La neige tombée en abondance ferme toutes les routes; personne ne peut sortir d'ici, personne ne peut y venir. Ajoutez à cela la crainte des Isaures, qui écarte et met en fuite tout le monde. Nul n'est resté chez soi, chacun a quitté sa maison et s'est sauvé où il a pu. Les villes ne sont plus que des murailles vides, les antres et les bois ont remplacé les villes. Semblables aux bêtes fauves, aux lions et aux léopards, qui trouvent leur plus grande sûreté au désert, nous, malheureux habitants de l'Arménie, nous émigrons d'un lieu à un autre, comme des nomades et des *Hamaxobiens,* sans pouvoir nous arrêter avec confiance nulle part, tant le brigandage de ces Barbares remplit tout de tumulte et de confusion! Ils massacrent, ils incendient, ils emmènent en esclavage. La seule terreur de leur nom chasse des villes une foule de gens, ce qui est aussi les tuer. Combien de jeunes hommes obligés de quitter tout à coup leurs demeures, la nuit, par une température à tout geler, sont morts, non sous le glaive des Isaures, mais de froid, au milieu des neiges!... Voilà où nous en sommes..., tellement délaissés de tous, que je n'ai pu trouver personne qui consentît à partir pour là-bas [1]... »

Ces alarmes répétées, ces secousses, ces angoisses de tous les jours portaient leur fruit. Le réfugié d'Arabisse tomba malade et fut aux portes du tombeau. Mais Dieu voulait savourer le saint holocauste de cette vie. Il fallait d'ailleurs au grand naufragé une autre tempête pour le jeter au port. Ses amis purent donc apprendre sa guérison en même temps que sa maladie. Il écrivit à Olympiade: « J'échappe d'une grave maladie dont je porte encore les traces. Nous avons ici d'excellents médecins, mais le manque des choses les plus nécessaires rend leur science inutile. Non-seulement nous sommes privés de médicaments et de tout ce qui est propre à rétablir la santé, mais la peste et la famine nous menacent. Nous devons tout cela à la crainte perpétuelle des brigands qui ravagent le pays et interceptent les routes. Andronicus, tombé dans leurs mains, ne s'est sauvé qu'en leur laissant tout ce qu'il portait. Aussi je vous demande de ne plus m'envoyer personne; car il serait possible qu'un pareil voyage exposât à la mort celui qui l'entreprendrait; et si ce malheur avait lieu, vous savez quelle douleur j'en éprouverais. Si vous connaissez quelqu'un d'une fidélité assurée, que d'autres affaires conduisent ici, donnez-moi par lui des nouvelles de votre santé; mais que personne ne vienne à cause de nous en particulier et dans notre intérêt personnel [2] ».

Ce ne fut pas la seule fois que les amis de Jean eurent à trembler pour ses jours. La maladie dont il parle dans cette lettre était une rechute, un nouveau paroxysme d'une maladie continue. Naguère encore il avait écrit à Olympiade : « Je vous adresse cette lettre des portes du trépas, d'où je reviens à peine, et je me félicite que vos gens ne soient arrivés ici que lorsque déjà je touchais au port; car, s'ils m'avaient surpris au plus fort de la tourmente, il m'eût été difficile de tromper votre piété en vous donnant de bonnes nouvelles pour de mauvaises. L'hiver, en effet, plus rigoureux que de coutume, s'est acharné plus violemment sur mon estomac. J'ai passé deux mois dans un état semblable à celui des morts, ou

[1] Chrys., *ep.* 127. — [2] *Id.*, *ep.* 15, *Arabiss.*; *ann.* 406.

pire encore; car je ne jouissais du bénéfice de la vie que pour sentir les maux qui m'accablaient. Du reste, tout était nuit pour moi; le matin comme le milieu du jour, je ne quittais pas le lit. Vainement j'essayais mille moyens de me garantir du froid, je restais glacé. J'avais beau allumer du feu, vivre dans la fumée, me charger de cent couvertures, je ne laissais pas de souffrir beaucoup. J'étais en proie à de vives douleurs de tête, à de fréquents vomissements, au dégoût de toute nourriture, à une continuelle insomnie. La nuit me semblait d'une longueur sans fin.... Le premier souffle du printemps a tout dissipé; mais je demeure astreint à un régime sévère. Ce dont j'ai le plus souffert, c'est de la pensée que vous étiez vous-même en danger... Et toutefois des nouvelles rassurantes et vos lettres sont venues me délivrer de ces alarmes... Laissez-moi vous féliciter de votre guérison et de cet invincible courage qui vous fait regarder vos propres souffrances comme de pures fictions... Je ne sens plus les ennuis de ma solitude ni la maladie; je ne suis qu'heureux et fier en pensant à votre grandeur d'âme, à tant de victoires remportées, non dans un intérêt personnel, mais dans l'intérêt de cette grande et populeuse cité dont vous êtes le rempart, le port et la citadelle [1] ».

Le printemps de 406 fondit les neiges, et permit à la milice impériale de reprendre les postes qu'elle avait perdus et de refouler les Isaures dans leurs montagnes; le pays respira. Jean revint à Cucuse; mais partout sa bonté, sa résignation, sa charité toujours prête au sacrifice, la *bonne odeur de Jésus-Christ* qui s'exhalait de ses discours et de ses œuvres, faisaient sur les populations, même païennes, une profonde et sainte impression. On s'étonnait, en le voyant de près, de le trouver plus grand que sa renommée; l'admiration se changeait vite en attachement. Bien qu'il eût refusé, en arrivant en Arménie, la chaire épiscopale de Cucuse, où l'évêque voulait l'installer à sa place, il ne laissa pas d'opérer, soit par la parole, soit par l'exemple, de nombreuses conquêtes spirituelles [2]. Du reste, il n'avait pas besoin de prêcher pour convertir; sa vie, plus éloquente que ses plus beaux sermons, était un apostolat. Ni les vicissitudes de l'exil, ni de fréquentes maladies, n'avaient pu le distraire de l'étude des livres saints, et il continuait à en expliquer la profondeur et la beauté, non plus en public devant les foules émerveillées, mais dans un petit cercle d'amis heureux de l'entendre. De là, ces recommandations au lecteur Théodore, l'un de ses disciples privilégiés: « Tout le loisir qui t'est laissé, emploie-le à lire les Ecritures divines. Donne-leur autant de temps que la faiblesse de tes yeux le permet, afin que, l'occasion se présentant d'en découvrir le sens à ta noble intelligence, je puisse le faire plus aisément. Sois assuré que cette lecture ne te sera pas d'un petit secours pour te préparer à saisir la doctrine cachée sous la lettre [1] ».

George d'Alexandrie raconte que, dès son arrivée à Cucuse, Jean frappa l'attention par un grand miracle: la guérison instantanée d'un paralytique, et que la seule vue de ce prodige opéra parmi les idolâtres une foule de conversions. Le témoignage de George a peu d'autorité; mais on peut dire que, là comme ailleurs, le plus authentique et le plus beau sans doute des miracles de notre Saint, ce fut sa charité. La famine, en effet, ravageant le pays, il sut, lui pauvre exilé, nourri des largesses d'Olympiade, nourrir, à son tour, une infinité de pauvres et multiplier le pain matériel avec la même profusion que celui de la vérité [2]. Son nom béni était dans toutes les bouches. La persécution propageait sa gloire, comme la tempête ces fleurs dont elle emporte au loin les débris. Sous le coup de l'ostracisme, à l'extrême frontière de l'empire, perdu dans ces froides et lointaines montagnes, nous l'avons dit, il était la pensée de l'Eglise. Sa cause émouvait l'Occident. D'Ephèse, d'Antioche, de Constantinople, de nombreux visiteurs accouraient pour saluer, une fois au moins, le grand martyr de la liberté évangélique et de la charité.

Lui, indifférent à son propre sort, il ne s'occupe que de l'Eglise, de ses amis et des pauvres: trois sentiments qui n'en font qu'un dans son cœur. Ausculté à travers ses lettres, s'il est

[1] Chrys. *ep.* 6.

[2] Pallad., dial., p. 38. *In exilio Chrysostomi incredibile est quanta mala perpessus sit et quam multos ad Jesu Christi fidem converterit.* (*Offic. Sti. in Brev. roman.*, 27 *januar.*) Rien sans doute n'autorise ce que dit George d'Alexandrie, que le saint docteur expliqua publiquement à Cucuse le Psautier et autres livres des Ecritures; mais nous inférons de la lettre de Jean (*ep* 136) au lecteur Théodote, que ce qu'il ne faisait pas en chaire, il le faisait en particulier dans un cercle de disciples et d'amis Nier, comme le fait le P. Stilting (§ 83, n. 1337), que Jean ait prêché en Arménie, c'est donner un démenti gratuit à Pallade (dial., p. 38), qui parle expressément du bien que fit notre Saint par l'aumône et par *la parole*, ainsi qu'au Bréviaire romain qui célèbre les nombreuses conversions opérées par le noble exilé.

[1] Chrys., *ep.* 136. — [2] Pallad., dial., p. 38.

permis de le dire, ce cœur ne rend qu'un son: aimer! Il aime Jésus-Christ, il aime l'Eglise, il aime les âmes, il aime l'humanité dans Jésus-Christ et Jésus-Christ dans l'humanité. Sa vie est là tout entière. Quant à ses souffrances, il s'en félicite plus qu'il ne s'en plaint ; car son âme grandit et monte, comme la palme, sous l'étreinte de l'infortune. Disciple de Paul, il éprouve comme son maître le sublime besoin de souffrir. La doctrine de la Croix respire et vit en lui; il en est le commentaire en action, écrit d'enthousiasme, en traits de flamme. Toute la philosophie de Chrysostome se réduit à cette formule : Souffrir avec Jésus-Christ pour être heureux avec Jésus-Christ.

Ce grand et fécond enseignement, qu'on retrouve cent fois dans ses discours, il le développe plus explicitement dans deux ouvrages composés à Cucuse, vers la fin de son exil et de sa vie, et, pour ainsi dire, au double flambeau de l'adversité et de l'immortalité. Ecrits pour Olympiade et pour un petit nombre d'amis, ils ont été pieusement conservés en faveur des affligés de tous les pays et de tous les siècles. Les derniers sortis de sa plume, ils sont comme le testament de son génie, le dernier son d'une grande âme, le cri du phénix au moment où, secouant la cendre de ses ailes, il s'élance du bûcher dans les cieux. Il règne dans ces deux livres une sérénité douce et sainte qui se communique au lecteur. On sent que le disciple du Divin Crucifié a gravi, lui aussi, son calvaire, et qu'arrivé au faîte, il ne voit plus rien que d'en-haut, dans le repos d'un jour surnaturel.

Le premier porte ce titre : *Rien ne peut nuire à celui qui ne se nuit pas à lui-même*. L'auteur en recommande la lecture à Olympiade comme un excellent remède à ses maux[1]. On y respire d'un bout à l'autre un grand sentiment de la dignité de l'âme humaine, trop supérieur à toutes les choses d'ici-bas pour trouver dans aucune son bonheur ou son malheur. De nombreux exemples y mettent dans une plus vive lumière cette vérité connue : que le vrai bien de l'homme, le seul digne de lui, c'est la vertu. Or, notre vertu ne peut recevoir d'atteinte que de nous-mêmes. Disgrâces, calomnies, perte de la fortune ou de la liberté, ces maux qui arrachent à tant d'esprits faibles des plaintes insensées contre la Providence, aux yeux du vrai sage constituent des expiations nécessaires, des sources fécondes de mérite, des titres à la récompense immortelle dont il jouit par avant-goût dans la fermeté de son espérance. Le creuset de l'adversité affine l'or de ses bonnes œuvres et le fait resplendir sous le regard de Dieu. Le vrai chrétien est comme le diamant que le marteau ne peut briser ; il défie les démons et le monde de lui nuire, s'il ne le veut. Son âme ne succombe que pour s'être abandonnée et trahie elle-même. Elle seule fait son bonheur ou son malheur.

Le second de ces deux écrits, plus étendu que le premier, n'a d'autre titre que cette simple suscription : *A ceux qui ont été scandalisés*. C'est un traité sur la Providence. Ce qui se passait depuis deux ans à Constantinople et dans tout l'Orient, la proscription des plus saints évêques, le triomphe impie des intrus, l'oppression de l'Eglise, l'acharnement d'Arcadius et de sa cour contre tout ce qui était vénérable dans le clergé, dans les fidèles, dans les femmes consacrées à Dieu, les souffrances d'une foule d'honnêtes gens victimes de leur constante fidélité au devoir et à la justice, avaient fini par troubler bien des âmes. De là, des murmures contre le Ciel, le découragement, le doute, et les épreuves salutaires aux uns devenues le scandale des autres. C'est pour ceux-ci que le saint orateur a pris la plume. « J'ai composé pour eux, dit-il, un antidote souverain, et je veux le porter à leur connaissance, convaincu qu'en quelque lieu et dans quelque situation qu'ils soient, fussent-ils relégués aux limites du monde, fussent-ils plongés dans la dernière détresse, il leur rendra la santé, pourvu qu'ils veuillent prêter à mes paroles une bienveillante et sérieuse attention ». Cet antidote merveilleux, c'est la foi à la Providence, qui gouverne d'une main sûre, avec autant de sagesse que de puissance et de bonté, les choses d'ici-bas, tire le bien du mal, et, à travers ce chaos de volontés rebelles et de coupables pensées, marche victorieusement à son but : le triomphe de la vérité sur la terre, le bonheur des élus dans le ciel.

Mais quelle est donc la cause de ces doutes qui s'emparent si vite de l'esprit de l'homme, de ce scandale auquel il succombe si promptement? Chrysostome la trouve dans cette orgueilleuse curiosité qui veut savoir la raison de tout, et s'enhardit à juger Dieu lui-même et sa Providence incompréhensible, ineffable, infinie. « Qui fut plus sage que Paul? dit-il. N'avait-il pas reçu les plus belles grâces? N'avait-il pas

[1] Chrys., *ep.* 4.

entendu des choses que l'homme ne peut exprimer ? N'avait-il pas Jésus-Christ dans son cœur qui lui parlait et l'instruisait? Dieu n'avait-il pas confié à ses mains l'univers entier ? Et cependant, cet homme si grand, si puissant, dès qu'il vient à méditer, non sur l'ensemble des œuvres de la Providence, mais sur une seule, voyez comme il s'étonne, comme il est pris de vertige, comme il recule et avoue qu'il ne peut comprendre ! Il ne s'enquiert pas de l'action de Dieu sur les Anges, sur les Archanges, sur les Chérubins et les Séraphins, ni comment il gouverne le ciel, les astres, la terre, les plantes, les vents, les fleuves, les animaux; un seul point l'occupe, la conduite de la Providence dans l'élection des Juifs et des Gentils, comment elle appelle les uns et rejette les autres ; et, s'apercevant qu'il a ouvert sous ses pas un abîme, il demeure stupéfait, effrayé et s'écrie : *O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu! Que ses jugements sont incompréhensibles et ses voies impénétrables!* Et presque aussitôt : *Qui a connu les desseins de Dieu? ou qui est entré dans le secret de ses conseils? ou qui lui a donné le premier pour en attendre la récompense? Tout est de lui, tout est pour lui, tout est en lui. A lui donc l'honneur et la gloire dans tous les siècles ! Amen*..... Si donc la sagesse et la science de Dieu sont infinies, si ses voies sont impénétrables pour Paul, pour Pierre, pour les Vertus célestes elles-mêmes, n'es-tu pas insensé, toi qui prétends juger ton créateur? Quelle peut être l'excuse d'une pareille témérité?..... Homme, qui es-tu?..... Boue, cendre, poussière, fumée qui s'évanouit, herbe qui sèche, fleur qui tombe dès le matin..... Et celui dont tu veux sonder et connaître les pensées, c'est l'immortel, l'immuable, l'être qui est toujours et de la même manière, sans commencement, sans fin, mille fois au-dessus de toute intelligence, de toute pensée, l'inexplicable, l'ineffable, l'incompréhensible non-seulement pour toi, pour moi, mais pour les prophètes, pour les apôtres, même pour ces natures incorporelles et pures qui vivent toujours dans le ciel ! »

« Moïse, poursuit le saint docteur, a réprimé d'un mot cette insolente curiosité, et confondu d'avance ceux qui devaient un jour trouver à reprendre dans les œuvres de Dieu. *Dieu*, dit-il, *vit tout ce qu'il avait fait et le trouva parfaitement bon*. Or, entre les choses qu'il voyait, il y avait non-seulement la lumière, mais les ténèbres; non-seulement les fruits, mais les épines; non-seulement les hommes, mais les reptiles; non-seulement le soleil et la lune, mais la foudre et les tempêtes; non-seulement les colombes, mais les vautours; non-seulement les brebis, mais les tigres; non-seulement les plantes utiles, mais les vénéneuses ; et parce qu'il prévoyait que plusieurs de ces choses seraient pour quelques-uns une pierre d'achoppement et un prétexte d'hérésie, Dieu se plut à louer dans les détails et dans l'ensemble tout ce qu'il avait fait ». C'est la même pensée que Bossuet exprime ainsi dans son magnifique langage : « Nous avons appris de Moïse que le divin Architecte, à mesure qu'il bâtissait ce grand édifice, en admirait lui-même toutes les parties : *Dieu vit que la lumière était bonne;* qu'en ayant composé le tout, il avait encore enchéri, l'avait trouvé *parfaitement beau* : *Et erant valde bona;* enfin qu'il avait paru tout saisi de joie dans le spectacle de son propre ouvrage. Où il ne faut pas s'imaginer que Dieu ressemble aux ouvriers mortels, lesquels, comme ils peinent beaucoup dans leurs entreprises, et craignent toujours pour l'événement, sont ravis que l'exécution les décharge du travail et les assure du succès. Mais Moïse regardant les choses dans une pensée plus sublime, et prévoyant en esprit qu'un jour les hommes ingrats nieraient la Providence qui régit le monde, nous montre, dès l'origine, combien Dieu est satisfait de ce chef-d'œuvre de ses mains; afin que, le plaisir de le former nous étant un gage certain du soin qu'il devait prendre à le conduire, il ne fût jamais permis de douter qu'il n'aimât à gouverner ce qu'il avait tant aimé à faire, et ce qu'il avait lui-même jugé si digne de sa sagesse [1] ».

Cette pensée conduit Jean à démontrer la vérité de la Providence par l'ordre et la beauté de l'univers. Nous l'avons vu, c'est un sujet qu'il aime et sur lequel il s'arrête volontiers. Son imagination rajeunie semble puiser dans la contemplation des merveilles de la Création quelque chose de leur splendeur, pour peindre et célébrer les magnificences et les délicatesses de la royale et divine hospitalité qui accueille l'homme dans son passage à travers le temps.

« Il y a des hommes de boue, écrit-il, des hommes esclaves de la chair, d'un esprit obstiné et rebelle. Prouvons-leur la Providence par les œuvres qui l'attestent. Non que j'entre-

[1] Bossuet, t. 12, p. 401.

prenne de parcourir le théâtre entier de la nature; à peine en peut-on saisir la plus minime partie, tant il est immense, infini! Et les êtres les plus petits aussi bien que les plus grands, ceux que l'œil découvre comme ceux qui échappent aux regards, rendent un égal hommage à la Providence. O homme! cette harmonie admirable des créatures, Dieu ne l'a faite pour aucun autre que pour toi! Pour toi seul il a créé cette nature si belle, si grande, si variée, si riche, si durable, si utile, qui fournit avec tant de profusion soit à l'entretien de ton corps, soit à l'instruction de ton âme, et te trace la route pour arriver à la connaissance de son auteur. Ce n'est pas pour les Anges que Dieu a fait cela: ils n'en avaient pas besoin puisqu'ils existaient avant que cela ne fût. Dieu lui-même l'apprend à Job: *Quand je créai les astres, tous les Anges chantèrent mes louanges à haute voix*[1], c'est-à-dire qu'ils admirèrent avec transport la multitude, la variété, la grandeur, l'ordre, l'harmonie, la beauté, la splendeur, la perfection de ces chefs-d'œuvre d'une main divine dont ils ont une connaissance bien supérieure à la nôtre.... Qu'y a-t-il de plus beau que le ciel éclairé par le soleil ou par la lune, ou tout rempli d'une armée innombrable d'étoiles, qui sont comme autant d'yeux ouverts dont le regard plonge sur la terre et s'y attache pour indiquer sa route au voyageur ou au matelot? Celui qui sillonne la mer, debout à côté de son gouvernail, se confie aux caprices des vents, à la fureur des flots, aux ténèbres de la nuit, sûr que du haut du ciel les astres conduisent ses pas; bien qu'à une si grande distance au-dessus de sa tête, ils ont l'air, en effet, d'être près de lui, de veiller sur lui; il les interroge, et, sans parler, ils le conduisent au port avec certitude...

« Qu'y-a-t-il de plus doux à contempler que le ciel déployé sur nos têtes comme une tenture éclatante, ou émaillé de fleurs comme une prairie et montrant sa riche couronne? Non, le regard est moins charmé dans le jour par la vue d'une belle prairie que la nuit par la vue du ciel tout couronné de bouquets d'étoiles, bouquets qui ne se flétrissent pas, qui étalent sans altération leur éternelle beauté! Qu'il est délicieux à voir, le matin, quand, la nuit déjà partie, le soleil pas encore levé, il se pare d'un voile d'or qu'empourprent les premiers feux de l'aurore! Et quel spectacle plus imposant que le soleil lui-même, paraissant tout à coup sur la scène du monde, illuminant de ses rayons, qu'il lance partout, et la terre et la mer, et les bois et les montagnes, et l'immensité du firmament! Il a débarrassé la nature du funèbre manteau de la nuit, et il en dévoile à nos yeux ravis toutes les richesses. Qui peut assez admirer la régularité de son corps immuable dans la vicissitude de tant de siècles, et son ministère non interrompu dans la création, et sa beauté toujours florissante, et la splendeur, la pureté de sa lumière qui se mêle à tout sans être souillée par rien? Ajoutez à cela la vaste et salutaire influence qu'il exerce sur les plantes, sur les hommes, sur les quadrupèdes, sur les poissons, sur la terre, sur la mer, sur tous les objets que notre vue peut embrasser, car tout a besoin de sa lumière: elle rend meilleur tout ce qu'elle touche, non-seulement les animaux et les plantes, mais les eaux, les lacs, les fontaines, les fleuves, l'air lui-même, qui par elle devient plus léger, plus transparent, plus pur. C'est pourquoi le Psalmiste, voulant exprimer la beauté de cet astre, son éclat immortel, son inaltérable jeunesse, sa fleur, qui ne se fane pas, sa pompe, sa magnificence, la mission qu'il remplit si fidèlement, s'est exprimé ainsi: *Le Seigneur a placé sa tente dans le soleil, et le voilà qui s'élance comme un géant pour parcourir sa carrière; il part d'une extrémité du ciel et porte sa course jusqu'à l'autre; rien ne se dérobe à sa chaleur*[1].

« A moins que le lecteur ne soit déjà fatigué, je montrerai la Providence dans la formation des nuées, dans la succession des saisons, dans les solstices, dans les vents, dans les flots, dans les diverses espèces de reptiles, d'oiseaux, de poissons, d'amphibies, de quadrupèdes, dans les sources et dans les fleuves, dans la terre habitée et inhabitée, dans ces innombrables familles d'arbres, de plantes, de végétaux qui naissent soit dans les lieux déserts, soit dans les lieux cultivés, dans les plaines ou sur les montagnes, ou d'eux-mêmes ou par les soins de l'homme...; dans la mort, dans la vie, dans le travail auquel nous sommes condamnés; dans la joie, dans la tristesse, dans les aliments ou dans les breuvages qui furent mis à notre disposition; dans les arts, dans les sciences; dans les bois, dans les pierres, dans les mines où se cachent tant de richesses; dans les îles, dans les ports, dans les rivages, dans la vaste

[1] Job., c. 38.

[1] Ps. 18.

surface et dans la profondeur de l'Océan ; dans la nature des éléments qui composent le monde; dans l'harmonie de notre corps, dans la constitution de notre âme ; dans les services que nous rendent les bêtes, les plantes, toutes ces choses créées pour notre usage, et même dans les êtres les plus petits, les moins dignes de notre attention. Qu'y a-t-il, par exemple, de plus chétif et de plus laid qu'une abeille, de plus vil qu'une cigale ou une fourmi? Et pourtant ces insectes eux-mêmes attestent d'une voix intelligible la providence, la sagesse, la puissance de Dieu. Et c'est pour cela que le Prophète à qui Dieu avait donné si pleinement son esprit, après avoir parcouru d'un regard la Création, bien qu'il n'en eût aperçu qu'un petit recoin, ne laisse pas de s'écrier dans un profond étonnement : *Que vos œuvres sont grandes, ô mon Dieu! vous avez tout fait dans votre sagesse* [1]. Et toutes ces merveilles divines, homme, elles sont pour toi. C'est pour toi qu'il y a des vents, afin que leur souffle salutaire rafraîchisse ton corps fatigué, chasse les miasmes funestes, tempère l'ardeur du soleil, donne aux semences la nourriture, aux plantes l'accroissement, t'accompagne sur les mers ou te vienne en aide dans les travaux des champs; car il donne à tes vaisseaux la rapidité de la flèche, et tantôt il balaie ton aire en séparant le grain de la paille, tantôt gazouillant doucement dans le feuillage des arbres, il t'invite à goûter sous l'influence du printemps ou de l'été un délicieux sommeil, tantôt il ride le dos de la mer, la surface des fleuves, ou lance les vagues à une grande hauteur, charmant ton regard, en même temps qu'il ventile l'eau et l'empêche de se corrompre par une perpétuelle immobilité. La nuit elle-même t'apprend à connaître la providence de Dieu, car elle récrée ton corps lassé et lui rend par un doux repos sa force épuisée par les travaux du jour. Trève précieuse aux soucis, aux chagrins qui nous importunent, elle apaise les ardeurs de la fièvre, oppose le sommeil à la maladie et porte un secours efficace à l'art incertain de la médecine.... Je ne finirais pas si je voulais parcourir une à une les scènes si variées de la Création. Je me résume dans un mot : C'est pour toi, homme, que tout a été fait; les arts, les cités, les hameaux, la nuit, le jour, la vie, la mort, le monde entier, tel qu'il se montre à tes yeux, tel qu'il doit être un jour; car il deviendra meilleur un jour, et cela à cause de toi, selon cette parole de l'Apôtre : *La créature sera délivrée, elle aussi, de l'asservissement à la corruption, pour partager la gloire et la liberté des enfants de Dieu* [1]. Garde-toi donc d'une curiosité téméraire et de vouloir scruter ce que tu ne peux comprendre ! Car, si Dieu nous a donné l'être, c'est pure bonté de sa part; il n'avait pas besoin de nous. C'est pourquoi nous devons l'adorer et le louer, non pas seulement parce qu'il nous a tirés du néant, ou qu'il nous a donné une âme incorporelle et raisonnable, ou qu'il a voulu nous placer au rang de ses créatures les plus excellentes et nous décerner l'empire sur tout ce que nous voyons, mais parce qu'il a fait cela sans que rien l'y déterminât, si ce n'est sa bonté. Est-ce qu'il n'était pas en possession de sa gloire et de son bonheur avant de nous donner l'existence, avant même de la donner aux Anges et aux Vertus célestes? Ainsi, nous ne devons qu'à son amour le bienfait de la vie et tous les autres ».

Mais d'autres preuves de la Providence apparaissent, aux yeux du saint orateur, dans la sollicitude de Dieu pour notre salut, dans la double révélation faite au genre humain, dans les sublimes abaissements et l'adorable immolation du Verbe éternel. « L'enseignement qui ressort des créatures, dit-il, et par elles conduit à Dieu, étant devenu inutile au grand nombre des hommes par suite de leur excessive perversité, la miséricorde divine a cherché d'autres moyens de nous apprendre la vérité, et nous a donné celui qui est la source de tous les biens, son Fils unique, son Fils bien-aimé. Ce Fils qui a la même nature que son Père, ce Fils qui est Dieu, est devenu ce que je suis ; il a vécu sur la terre, il a conversé avec les hommes, il a souffert pour nous.... Qui donc n'est étonné de tant d'amour, d'un amour qui porte un Dieu à livrer son propre Fils à la mort, à la mort ignominieuse des scélérats? Si le Verbe fait homme a été humilié, conspué, flagellé, attaché à la croix, c'est pour toi, homme, c'est parce qu'il est plein de sollicitude pour ton salut, c'est pour t'arracher à la tyrannie du péché, pour restreindre l'empire du démon, pour effacer l'anathème antique, pour désarmer la mort, pour t'ouvrir les portes du ciel, pour t'enseigner la patience et te rendre supérieur aux épreuves de la vie, aux injustices, aux outrages, aux calomnies; car il est passé par les

[1] *Ps.* 103.

[1] *Ad Rom.*, c. 11.

vicissitudes de notre existence, il est entré en communion de douleur avec nous, et la victoire qu'il a remportée t'apprend à ne pas redouter les maux d'ici-bas. Ce n'est pas tout, et, après être remonté au ciel, il a répandu la grâce ineffable de l'esprit et suscité les Apôtres pour en être les ministres et les instruments. Et si ces hérauts de la vie ont souffert tant d'injustices et d'affronts, la faim, la soif, le fouet, les tortures, c'est à cause de toi qu'il a permis qu'ils souffrissent ainsi. Pour toi, il a préparé le royaume des cieux, et ses biens inénarrables, et ses demeures diverses, et ce bonheur qu'aucun discours ne peut expliquer. Et quand sa Providence s'est manifestée par la foule de témoignages que nous fournissent l'Ancien et le Nouveau Testament, la vie présente et la vie future, les faits journaliers et ceux qui sont réservés à la succession des siècles, le commencement, le cours et le progrès des événements, l'organisation de nos corps et l'économie de la religion, quand des milliers de voix la proclament de toutes parts autour de nous, tu doutes encore ! Non, tu ne doutes pas ; tu crois qu'il y a une Providence qui gouverne le monde et prend soin de toi ; tu en es convaincu. Cesse donc tes vaines recherches, puisque tu sais avec certitude que tu as le bonheur d'avoir un Maître qui a pour toi plus de tendresse qu'un père, dont le cœur veille sur toi avec plus de sollicitude qu'une mère sur son enfant, qui t'aime avec plus d'ardeur qu'un époux son épouse, qui fait ses délices de s'occuper de ton âme et ressent plus de joie de ton salut que tu n'en aurais d'échapper aux plus grands périls..... Du reste, le sage n'a pas besoin de la démonstration tirée des œuvres divines ; il lui suffit de l'affirmation de son Dieu pour croire non-seulement à sa providence, mais à son amour infini pour nous. Et, en effet, ce n'est pas d'une manière quelconque qu'il s'intéresse à nous, mais avec une affection ardente, profonde, inextinguible. L'Écriture nous l'insinue par une foule de similitudes tirées des choses humaines, dans lesquelles néanmoins il ne faut voir que des exemples imparfaits et bien au-dessous de la vérité. Entendez le Prophète : *Une femme peut-elle oublier son fils, le fruit de son sein ? Elle le ferait que, moi, je ne t'oublierais jamais, Israël, dit le Seigneur*[1] ! Et ailleurs : *Comme un père qui s'attendrit sur ses enfants, ainsi le Seigneur prend pitié de ceux qui le craignent*[1]. Et le Sauveur lui-même n'a-t-il pas dit : *Où est l'homme parmi vous qui donne une pierre à son fils quand il lui demande du pain, ou un serpent quand il lui demande un poisson ? Si donc, vous qui êtes mauvais, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus notre Père qui est dans les cieux donnera-t-il de bonnes choses à ceux qui les lui demandent !* Ainsi parle le Maître des prophètes et de tout le monde, et par là il nous enseigne qu'autant la lumière diffère des ténèbres et le bien du mal, autant la bonté de Dieu pour ses créatures l'emporte sur toute affection, même celle d'un père pour ses enfants. Encore faut-il ne pas s'enfermer dans la lettre de ses comparaisons, mais sortir du langage humain, quand on veut exprimer cet excès infini de la divine bonté pour nous. Dieu lui-même n'a-t-il pas dit par la bouche du Psalmiste : *Autant le ciel est au-dessus de la terre, autant le Seigneur affermit sa miséricorde sur ceux qui le craignent ;* et par la bouche d'Osée : *Comment te traiterai-je, ô Ephraïm ? Puis-je te protéger, ô Israël ? Ferai-je de vous ce que j'ai fait d'Adama ? Vous rendrai-je semblable à Séboïm ? Mon cœur est ému en moi-même, il est agité de compassion ;* et par la bouche d'Isaïe : *Ainsi que l'époux se réjouit en sa jeune épouse, ainsi le Seigneur se réjouit en toi ?* Il multiplie les images pour nous faire comprendre la vérité, la véhémence, la flamme de son amour. Il nous aime comme un père et beaucoup plus ; comme une mère et beaucoup plus, et rien sur la terre ne peut mesurer l'étendue de son affection !.... »

Le saint apologiste de la Providence ne pouvait écarter la grande question tant de fois agitée : Pourquoi les méchants sont-ils heureux et les justes affligés ? Pourquoi le mal ? Il se la pose donc, et la résout de la même manière que dans ses livres à Stagyre et dans plusieurs de ses homélies. Et d'abord, dans l'ordre physique, qu'est-ce que le mal ? Ce mot sur nos lèvres n'atteste que notre ignorance et la faible portée de notre vue. Si notre regard pouvait embrasser l'ensemble des choses créées, nous serions étonnés de voir que les plus disparates, les plus importunes ont leur utilité, leur beauté propre, et concourent admirablement à l'harmonie du tout. Quant au mal moral, c'est l'œuvre de l'homme. Il n'existe sur la terre que par le mauvais usage de notre liberté. Dieu

[1] Is., 49.

[1] Ps. 102, v. 13.

n'eût pu l'empêcher qu'en refusant à la créature raisonnable le libre arbitre, son plus beau privilége, le fondement de son mérite et de sa gloire. Mais il fait mieux que d'empêcher le mal, il l'a contraint à devenir un instrument de bien, et son infinie sagesse y a trouvé l'occasion de déployer les prodiges de la grâce et de verser sur nous des trésors d'amour. Le juste peut-il se plaindre de ses souffrances, quand par elles il entre dans une heureuse conformité avec Jésus-Christ, son Sauveur et son Dieu? A-t-il le droit d'appeler souffrances de salutaires épreuves que le Ciel ménage avec amour à ses élus les plus chers, soit pour expier leurs fautes s'ils ont péché, soit pour s'enrichir de plus hautes vertus s'ils sont restés sans reproche? Qu'y a-t-il de plus redoutable que certaines prospérités? Même à ne voir que les choses du temps et ce qui se passe sur cette terre, il est impossible de ne pas reconnaître dans le gouvernement de ce monde la main souveraine d'un Dieu juste et bon. Il n'attend pas le jugement final pour frapper le crime ou venger la vertu. Le terrible *Manè, Thecel, Pharès*, a glacé d'effroi plus d'un Balthazar dans l'ivresse de son bonheur, et l'histoire est pleine de ces catastrophes exemplaires qui, brisant tout à coup le fragile échafaudage d'une coupable prospérité, rappellent aux rois et aux peuples qu'il y a un Dieu au ciel et qu'on ne le brave pas impunément sur la terre. La Providence intervient si souvent et si visiblement dans les choses humaines, qu'il est impossible aux moins attentifs de la méconnaître ou de la nier; mais en même temps elle laisse à dessein dans son ouvrage, à côté d'un ordre parfait, un désordre apparent et une espèce de confusion, pour nous tenir dans l'attente du grand jour de l'éternité, qui mettra à leurs places par un dernier jugement le juste et l'impie, et *alors ce sera*, suivant l'expression du sage, *le temps de toutes choses* [1]. La pensée de ce jour est le mot de la grande énigme qui trouble tant d'âmes impatientes et faibles, *le mystère du conseil de Dieu, la grande maxime d'état de la politique du Ciel* [2]. Mortels ignorants et présomptueux, dont l'existence et les vues sont également limitées, nous voudrions enfermer l'Éternel dans les mêmes bornes que nous, et nous ne songeons pas que, formés dans l'éternité, ses desseins ont besoin, pour se développer, de l'éternité! Ne la réduisons pas à notre mesure, tâchons plutôt de nous accommoder à la sienne et devenons éternels pour juger l'Éternel [1].

« Si tant est, s'écrie l'éloquent écrivain, que ton indiscrète curiosité veuille scruter la Providence, attends du moins le dénouement, et ne te précipite pas dès l'abord dans la défiance et dans les alarmes... Je suppose un homme né et élevé dans un vaisseau et ne connaissant que la mer : déposez-le sur le rivage, et que là il voie le laboureur tirer de ses greniers bien fermés le blé qu'il y gardait avec précaution, le porter dans son champ, l'y jeter et l'épandre, l'abandonner en pleine terre à la discrétion des allants et venants; bien plus, le couvrir de fumier et de fange, à la merci de tout ce qui peut arriver; sa première pensée ne sera-t-elle pas que ce laboureur est un insensé qui veut perdre son grain? Qui aura tort, du laboureur, ou de l'ignorant qui se hâte de juger ce qu'il ne sait pas et ne prouve ainsi que son ignorance? Qu'il attende l'été, et retourne voir cette moisson ondoyante qui appelle la faucille, ce blé jeté au hasard, abandonné, pourri dans la terre, maintenant rajeuni, multiplié, bien vêtu, qui dresse fièrement sa tête au milieu d'une escorte nombreuse, et, après avoir réjoui l'œil qui le contemple, fera l'aliment et la richesse du laboureur; quel ne sera pas son étonnement de voir que ce qu'il appelait une perte, une ruine, a été le principe du merveilleux résultat qu'il a sous les yeux! Et toi aussi, homme, ne précipite pas ton jugement devant les œuvres de Dieu; attends la fin de l'hiver, ne t'embarrasse pas que le blé confié à la terre ait à souffrir de la froide saison; l'heure de la récolte viendra, il n'y a qu'à laisser faire le divin cultivateur de nos âmes et du monde entier. Et quand je parle de dénouement, je n'entends pas simplement ce qui regarde la vie actuelle, bien que souvent nos doutes s'éclaircissent dès à présent, mais surtout ce qui est réservé à la vie à venir; l'économie de l'une et de l'autre s'enchaîne à une même fin, notre salut et notre gloire, et quoique distinguées par la différence des temps, elles se confondent dans l'unité du but. De même qu'ici-bas l'hiver et l'été se succèdent et concourent néanmoins à un seul résultat, la maturité des grains; de même en est-il de la vie de l'homme considérée dans les rapports du temps à l'éternité.... Ainsi, quand vous verrez une église opprimée,

[1] *Eccl.* 3, v. 7. — [2] Serm. sur la Provid., t. 12, p. 406 (Bossuet).

[1] S. August., *in ps.* 91, n. 8.

en proie aux plus grands maux, ses personnages les plus illustres battus de verges, traités indignement, son chef banni, ne regardez pas seulement ces tristes choses, mais songez à ce qui doit suivre, à la rémunération, aux divines couronnes, à la gloire immortelle.... Quel mal fut-ce pour Abel d'être immolé par la main de son frère, de subir une mort violente et prématurée? N'est-ce point ainsi qu'il a gagné la plus belle des récompenses? Joseph a-t-il beaucoup perdu à être calomnié, exilé, vendu, incarcéré, exposé à la mort? Moïse est-il moins grand parce qu'un peuple ingrat s'est révolté cent fois contre lui? Les Prophètes ne doivent-ils pas une partie de leur illustration aux fureurs des Juifs? Les machinations du démon ont-elles nui à Job, la fournaise ardente aux trois enfants de Babylone? Daniel ne fut-il pas condamné à perdre la liberté et la vie? Élie n'erra-t-il pas dans les déserts sans secours et sans pain? David ne fut-il pas persécuté par Saül, attaqué par son propre fils? Jean fut décapité, les Apôtres périrent de divers supplices, les martyrs ont perdu la vie dans les plus affreux tourments : tous ces grands hommes ne sont-ils pas devenus plus illustres en proportion des injures et des maux qu'ils ont courageusement endurés?.... Quand l'Apôtre veut célébrer la gloire de Jésus-Christ, son maître et le nôtre, il laisse de côté le ciel, la terre, la mer, et tournant, retournant la Croix dans ses mains, il s'écrie : *Soyez dans le même sentiment où a été Jésus-Christ, qui, étant Dieu, s'est abaissé et rendu obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix*... La Croix, voilà ce qui plaît à Paul, ce qui le remplit de joie et le fait tressaillir de bonheur. *A Dieu ne plaise*, écrit-il aux Galates, *que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ !* Et qu'y a-t-il d'étonnant que le disciple pense ainsi, quand le Maître a dit, en parlant de sa mort sur le gibet : *Père, l'heure est venue, glorifiez votre Fils ?*... Que dis-je? au grand et redoutable jour où le Verbe fait homme manifestera toute sa puissance, quand il viendra s'asseoir dans la gloire de son Père, sur ce tribunal suprême devant lequel comparaîtront, pâles et consternés, tous les fils d'Adam, au milieu des chœurs des Anges, des Prophètes, des Apôtres, des Vertus célestes, Jésus-Christ triomphant tiendra la croix dans ses mains : alors apparaîtra le signe du Fils de l'homme; le soleil sera obscurci, la lune n'aura plus de lumière, mais la Croix brillera d'un éclat ineffable. O splendeur des souffrances du divin Maître! O gloire de la Croix! Le soleil s'éteint, les étoiles tombent comme les feuilles d'un arbre, la Croix efface tous les astres et remplit les cieux.... La vie présente est un gymnase, une palestre, une fournaise ardente. L'orfèvre passe l'or au feu pour le rendre plus pur; le maître de la palestre exerce ses élèves aux plus rudes travaux pour les rendre capables de la victoire.... Et Dieu exerce notre âme, la passe au creuset, l'éprouve par la tribulation, afin que sa vertu plus forte soit plus digne des biens éternels.... En vain Paul demande un moment de trêve; le Seigneur lui répond : *Ma grâce te suffit; la force se perfectionne dans la faiblesse*.... Ainsi, loin d'accuser la Providence, les afflictions des justes en démontrent plutôt la tendresse prévoyante et la paternelle sollicitude. Ce que le monde appelle affliction, aux yeux des justes c'est grâce et vertu. Dans les épreuves d'une vie en apparence désolée, ils ne voient que le signe de la divine élection, les arrhes d'une immortelle félicité. Plus rude est le combat, plus belle sera la récompense. D'ailleurs, ils ne combattent pas tout seuls : le Dieu qui doit couronner la victoire ne reste pas étranger à la lutte; il y intervient par sa grâce, il communique au pauvre champion qui se débat avec l'infortune une force surnaturelle, il combat avec lui. Rien ne peut nuire à l'homme de bien, si ce n'est lui-même. La haine des méchants sert, à leur insu, ses intérêts éternels, comme elle concourt par son impiété même à la gloire de Dieu. Le scandale de la Croix n'a-t-il pas été le triomphe de la sagesse divine et le salut du monde? L'Eglise traînée sur les chevalets, dans les cachots, dans les amphithéâtres, n'a-t-elle pas conquis l'empire de l'univers?... Et même de nos jours, combien parmi les fidèles qui ont été battus de verges, enchaînés, exilés, dépouillés de leurs biens! Quelques-uns ont subi la mort : menaces, supplices, rien n'a ébranlé leur constance; on les a trouvés immuables comme le roc. Les femmes ont rivalisé d'intrépidité avec les hommes et les ont peut-être surpassés. Les uns et les autres ont préféré tout souffrir que de paraître unis aux auteurs de tant de forfaits. L'Eglise y a gagné de nombreux martyrs : car ceux-là sont martyrs aussi qui s'exposent à la persécution et la subissent plutôt que de déplaire à Dieu...Un peuple entier s'est montré digne de ce titre par sa patience, par sa

douceur, par son courage. Sans autres armes que sa vertu, il a vaincu ses ennemis, il a couvert de confusion ses calomniateurs. Et tandis que les persécutés, forts de leur conscience, jouissent de cette paix du cœur qui les suit partout, dans leurs maisons, sur la place publique, dans les synaxes, les autres sont tourmentés par leurs remords; et, semblables aux flots qui se brisent contre le rocher sans l'ébranler, ils ne sont parvenus qu'à se faire du mal à eux-mêmes. Ils tendaient des piéges à leurs frères, et ils ont creusé sous leurs propres pas un abîme. Les premiers sont loués, honorés, bénis de tous ceux qui les connaissent ou en entendent parler; les seconds sont blâmés, condamnés, méprisés, dévoués à la colère de Dieu par tout le monde. Que sera-ce dans l'éternité, et que dire des supplices qui les attendent? Vous qui avez souffert, vous avez acquis des droits à la récompense, non pas seulement à une récompense proportionnée à vos mérites, mais mille fois supérieure, à une récompense infinie; car notre Dieu aime les hommes, et il se plaît à leur rendre au centuple ce qu'ils font ou disent de bien ».

C'est ainsi que, du fond de son exil, le saint évêque console ses amis et soutient leur courage. Ses écrits, attendus avec impatience, passaient vite de main en main, à Constantinople, à Antioche, à Thessalonique, à Rome même, où ils étaient lus avec une pieuse avidité. Chrysostome affectionnait comme orateur et comme écrivain ce thème magnifique de la *Providence :* il l'a traité plusieurs fois avec un grand bonheur de pensées et d'expressions. Bourdaloue, Massillon, Bossuet, lui ont fait de larges emprunts dans leurs admirables discours sur l'*utilité des afflictions*, sur le *mélange des bons et des méchants*. Lui-même, il s'était inspiré de ses devanciers. On voit qu'il a lu Grégoire de Nazianze [1], mais il l'a surpassé. Sans doute les considérations qu'il fait valoir appartiennent au fond commun de la doctrine chrétienne; on les retrouve dans tous les écrits sur le même sujet, mais nulle part avec cette onction pénétrante, cet abandon filial et doux à la volonté de Dieu, qui passe de l'âme de l'écrivain dans celle du lecteur et appelle sur les lèvres l'action de grâces et la prière. Quelques-unes de ces considérations sont si saisissantes, qu'elles avaient frappé les païens eux-mêmes. Mais à peine aperçue, la vérité leur échappe, et le rapide éblouissement qu'elle a produit sur leurs yeux rend plus épaisses les ténèbres où ils retombent. Sénèque a écrit un livre sur la Providence, où il ne traite que du destin; il y exalte le courage et ne conclut qu'au suicide. Il serait curieux de mettre en regard le travail du philosophe romain et celui du saint orateur de Constantinople. Quelle distance de la concision prétentieuse de l'un, de son style étudié qui étonne sans convaincre, qui scintille sans éclairer, à la riche simplicité, à la pieuse éloquence, à la verve entraînante de l'autre, à cette parole émue qui vient du cœur, et va au cœur, sainte comme la vérité, belle comme l'espérance! Et la distance entre les deux enseignements est mille fois plus grande. La providence du docteur chrétien a le cœur d'une mère : elle veille avec tendresse sur ses enfants, les suit pas à pas du regard, s'intéresse à leurs peines comme à leurs joies, encourage et bénit leurs travaux, compte leurs soupirs, recueille leurs larmes, et pour chaque douleur leur tresse une immortelle couronne. Le dieu de Sénèque, sans entrailles comme sans puissance, ne voit dans le juste qui souffre qu'un gladiateur dans le cirque, dont les souffrances [1] l'amusent, auquel il n'a ni pitié, ni secours, ni espoir à offrir. Pour justifier sa sagesse, il est dit : *Les bons perdent leurs enfants : pourquoi non, puisque eux-mêmes parfois ils les font mourir? Ils sont tués : pourquoi non, puisque eux-mêmes parfois ils se donnent la mort* [2]*? Pourquoi souffrent-ils certaines adversités? Pour enseigner les autres à souffrir. Ils sont nés pour l'exemple.* Quel Dieu, d'ailleurs, qui n'a que ces mots pour consoler sa créature affligée : « J'ai pris garde à ce que nul ne pût te retenir malgré toi. La porte est ouverte; fuis, si tu ne veux combattre. Tous les âges, tous les lieux t'enseignent combien il est facile de divorcer avec la nature et de lui renvoyer son présent. La vie n'est pas cachée en d'inaccessibles profondeurs. Il n'est pas besoin du glaive pour la faire sortir, ni de fouiller dans les entrailles par de larges blessures. La mort est sous ta main; je n'ai point fixé pour frapper un endroit circonscrit; mille moyens te sont offerts. Ce qu'on appelle mourir est trop court pour qu'un mouvement si rapide puisse être senti. Soit qu'un nœud t'étrangle, soit que

[1] *Carm.*, t. 2, p. 225 et 229.

[1] Sen., *de Provid.*, n. 2.
[2] *Ibid.*, n. 6.

l'eau te suffoque, soit que tu te brises le crâne contre le sol, cela passe vite. Pourquoi balancez-vous[1] ? » — Horribles mœurs ! Exécrable doctrine ! Et l'on a essayé d'un parallèle entre la philosophie stoïque et l'Evangile !

[1] Sen., *de Provid.*, n. 6.

CHAPITRE QUARANTE-TROISIÈME.

Lettre à Calcidie. — Italica. — Proba. — Julienne — Démétriade. — Lettre à Anthémius, — à Théodora, — à Théodose — Lettres à Olympiade.

Ce n'était pas seulement par ces deux écrits que Jean, en proie lui-même aux plus rudes épreuves, venait en aide à la piété cruellement éprouvée de ses amis; ses lettres, et il en écrivait beaucoup, étaient comme les feuilles détachées d'un livre sans fin, qui portaient au loin et de tous côtés les grandes et saintes pensées de son âme. Même, dans les plus courtes, dans les plus intimes, on le retrouve tout entier avec cette majesté douce qui reçoit du malheur quelque chose de plus auguste. La clarté du Thabor resplendit sur son front. Cette tête est transfigurée, cette parole vient du ciel.

Il écrit cette nouvelle lettre à la sœur vénérée de son cher Constantius. « Que Dieu récompense, et dès la vie présente et dans la vie future, le respect, la confiance, la sincère affection que vous professez pour moi. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connais vos sentiments. Aussi, quoiqu'une grande distance nous sépare, quoique je sois en butte à bien des souffrances, dans la contrée sauvage où je vis, au milieu des dangers qui m'entourent et des fréquentes excursions des brigands, j'aime à me rappeler sans cesse votre bonté si parfaite, et je sens vivre en moi avec la même ardeur l'amitié qui m'unit depuis longtemps à votre maison et à vous. Il n'y a ni temps ni éloignement qui puisse l'affaiblir, car la véritable amitié ne vieillit jamais. Au nom de votre prudence et de votre piété, je vous conjure de supporter avec un généreux courage les peines qui fondent sur nous. Combien, de votre première jeunesse à ce jour, n'avez-vous pas subi d'épreuves, et de tout genre ! Vous pouvez donc remporter la victoire de la patience, comme vous l'avez fait d'autres fois, et mériter encore de brillantes couronnes dans l'avenir. Si cette épreuve est plus grande que les autres, c'est que la récompense sera plus belle aussi. Dans cet espoir, ne vous laissez ébranler par aucune des méchancetés dont vous êtes l'objet. Plus l'orage gronde, plus les flots menacent, plus grand sera le bénéfice de votre âme, plus magnifique le prix que vous attendez. *Les souffrances du temps n'ont point de proportion avec cette gloire future qui doit éclater en nous.* La vie présente, en effet, est un chemin où nous rencontrons sous nos pas les biens et les maux; mais ni les uns ni les autres n'ont rien de stable, ce sont des ombres qui se montrent et disparaissent. Et comme le voyageur ne s'abandonne pas à la joie quand il marche à travers les prairies, pas plus qu'à la tristesse quand il lui faut gravir des sentiers escarpés, mais qu'il passe indifféremment par les uns et par les autres, sachant bien qu'il voyage et que sa demeure n'est pas là; de même devez-vous marcher vers le terme de votre pèlerinage sans être découragée par les ennuis, ni séduite par les charmes de la vie. Soyez tout entière à votre but et ne vous occupez d'autre chose que d'arriver enfin à la commune patrie. Là seulement est le bien solide et immortel; ailleurs herbe qui se fane, fumée qui s'évanouit, et moins encore[1] ».

Si la cour s'était flattée d'éteindre l'influence, d'étouffer la voix du pontife, en l'arrachant à son peuple et à sa tribune; en le reléguant aux confins de l'empire, dans un désert sans écho, ses indignes calculs l'avaient bien trompée. Du fond de son exil, Jean parlait au monde. La haine, la jalousie, le servilisme, toutes les passions unies à toutes les bassesses pour le perdre,

[1] Chrys., ep. 105.

n'avaient fait qu'étendre sa renommée, attirer à sa cause de plus hautes et de plus vives sympathies. Enfoui dans les gorges du Taurus, sa tête dépassait toutes les têtes et fixait tous les regards. Les plus grandes familles, les plus éminents personnages, les plus illustres femmes de Rome s'honoraient d'accueillir et de patronner ses envoyés, de proclamer l'admiration et le dévouement qu'il leur inspirait, de pouvoir lui écrire, d'en obtenir un mot, une bénédiction, un pieux encouragement.

Au premier rang entre ces généreux amis, qui l'aimaient sans l'avoir vu, sans le connaître, et qui aimaient en lui surtout l'Eglise et le sacerdoce de Jésus-Christ opprimés en lui, on distinguait, outre Pinien, le mari de Mélanie la Jeune, Italica, Proba, sa bru Julienne, les familles Annia et Pincia, celle des Aniciens, chez lesquelles tous ceux qui venaient en son nom, qui souffraient pour sa cause, étaient sûrs de trouver une hospitalité digne d'elles et un puissant appui.

Italica, s'il faut en croire quelques auteurs, était la femme du comte Gaudence et la mère du célèbre Aétius, le vainqueur d'Attila. Nous ne savons autre chose de cette noble et sainte femme, sinon qu'elle fut honorée de l'estime et de l'affection de saint Augustin. Deux lettres nous restent du grand docteur à l'illustre romaine, qu'il appelle sa fille vénérée en Jésus-Christ. La mort venait de lui ravir son mari : Augustin la console. « Nous ne perdons pas les nôtres, lui dit-il, nous les envoyons au-devant de nous dans cette vie meilleure, où nous devons les rejoindre, où ils nous seront d'autant plus chers que nous les aurons mieux connus et que rien ne pourra plus nous en séparer [1].... Je salue vos petits enfants, écrit-il une autre fois, je désire qu'ils grandissent pour vous en Jésus-Christ ». Et faisant allusion aux malheurs de Rome, en ce moment assiégée par Alaric, il ajoute : « Si jeunes qu'ils soient, ils ont déjà vu combien l'amour du siècle est périlleux et funeste ; et plaise à Dieu que, tandis que ce qui est grand et ancien est si rudement châtié, ce qui est jeune et flexible soit heureusement corrigé [2] ! »

Italica s'était employée dans l'intérêt de Jean et pour le triomphe de sa cause, avec cette ardeur d'une âme chrétienne que rien n'arrête quand il s'agit de la gloire de Dieu. Le noble exilé, en lui exprimant sa reconnaissance, lui demande la continuation de ses bons offices ; et, dans sa personne, il s'adresse à ce groupe illustre et pieux de dames romaines qui s'animaient de la pensée et partageaient le zèle d'Italica. « En dehors de la religion, écrit-il, l'homme et la femme ont leurs rôles et leurs travaux aussi distincts que leur sexe et leur caractère. Il est d'usage que la femme ne quitte pas le foyer domestique, et que l'homme se charge seul des affaires et de tout ce qui tient à la vie publique. Mais dans les combats qui se livrent pour l'Eglise, il n'en est pas ainsi, et il peut arriver que la femme déploie plus de courage que l'homme. C'est ce que Paul insinue dans cette lettre qu'il adresse aux Romains et dans laquelle il donne à plusieurs femmes de grandes louanges, parce qu'elles avaient travaillé à convertir les hommes et à les ramener au devoir. Mais pourquoi vous rappeler cela ? Afin que vous ne regardiez pas comme étrangère à votre sexe la sollicitude pour les intérêts de l'Eglise. Faites tout, ou par vous-mêmes, ou par d'autres dont vous pourrez employer le concours, pour emmener la fin de cette affreuse tempête qui bouleverse l'Orient. Plus l'orage est terrible, plus grande sera la récompense, si vous êtes décidées à ne rien négliger, à ne rien craindre pour ramener la paix et rétablir toutes choses dans un état convenable [1] ».

Proba Falconia était la veuve de cet Anicius Pétronius auquel une immense réputation de justice et de probité valut le glorieux surnom de *Probus*, et qui fut le plus riche propriétaire et le plus illustre magistrat de l'empire au IVe siècle. Ammien, il est vrai, le traite assez mal [2] ; mais il paraît incontestable que ses talents comme ses vertus, et surtout sa charité, furent au niveau de son rang et de sa fortune. Claudien célèbre la noble profusion avec laquelle il répandait sur les pauvres la surabondance de ses richesses. « Plus prodigue, dit-il, que la nuée féconde, il fait pleuvoir ses bienfaits. Le peuple inonde son palais ; il y entre pauvre et en sort heureux [3] ». Anicius Probus était préfet du prétoire en Italie et consul ordinaire. Il a du moins le mérite d'avoir signalé, l'un des premiers, les hautes qualités et prophétisé la destinée d'Ambroise, encore jeune et catéchumène. On raconte qu'au moment où le futur docteur de l'Eglise allait partir pour l'Insubrie et la Ligurie, dont il était nommé

[1] S. Aug., *ep.* 92, t. 2, p. 227. — [2] *Id.*, *ep.* 99, t. 2, p. 269.

[1] Chrys., *ep.* 170. — [2] Amm. Marcell., l. 27, c. 11. — [3] Claudian., *Paneg. Olybrii et Probini.*

gouverneur, Anicius lui adressa ces paroles, regardées comme un présage : *Agis, non pas en juge, mais en évêque.* Il était si célèbre, que deux grands personnages de la Perse firent le voyage de Rome pour le voir, comme ils avaient fait celui de Milan pour s'entretenir avec saint Ambroise [1].

Sa femme Proba descendait, elle aussi, d'une illustre lignée, où l'on comptait autant de consuls que d'hommes. D'antiques inscriptions l'appellent la gloire des Anicius et des Pincius, le renouvellement de la vraie noblesse, le modèle de la chasteté. Claudien, le poëte idolâtre, en parle en ces termes : « Proba, l'ornement de l'univers, vous diriez la pudeur elle-même descendue du ciel..... Jamais l'histoire dans ses fastes, jamais la poésie n'ont célébré de si belles vertus, une femme si incomparable [2] ». Saint Jérôme a dit de Proba que, décorée du nom le plus illustre de l'empire, elle l'avait rendu plus illustre encore par sa bonté et sa sainteté, connues de tout l'univers et vénérées chez les Barbares eux-mêmes [3]. Elle avait aimé les lettres et beaucoup lu les anciens. On lui attribue un centon sur les récits de la Genèse et sur l'histoire de Jésus-Christ, composé tout entier de vers de Virgile : bizarre et pieux effort qui prouve plus de mémoire et de patience que d'imagination et de goût. Proba vit ses trois fils consuls, et les païens eux-mêmes applaudirent à leurs vertus [4] ; mais son mari et l'un de ses enfants étaient morts quand la ville éternelle tomba au pouvoir d'Alaric. On a dit, nous ne savons sur quel fondement, que Proba elle-même en avait ouvert les portes à l'ennemi [5] pour terminer plus tôt les angoisses d'un peuple désespéré. Prisonnière des Goths, elle pleura les vierges chrétiennes arrachées de son sein [6], et ne sauva sa propre famille des Barbares qu'à force d'argent. Le second de ses fils venait de mourir, enseveli dans le désastre de sa patrie. Cette nouvelle blessure brisa le cœur de sa mère, sans ébranler le courage de la chrétienne. Saint Jérôme lui appliqua ces vers du lyrique latin :

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

L'aspect de Rome devint odieux à Proba ; elle tremblait pour la veuve de son fils, Julienne, et pour sa petite-fille Démétriade, et préféra se condamner elle-même à un exil éternel, que de subir chaque jour de si cruelles alarmes. Un frêle esquif reçut à son bord ces nobles débris d'un monde qui croulait et les emporta sur les rivages de l'Afrique. L'illustre fugitive était accompagnée de sa famille et de quelques vierges, de quelques veuves qui s'abandonnaient à sa direction et à sa fortune ; du milieu des flots, elle vit la fumée de l'incendie qui dévorait encore les restes de l'antique métropole de l'univers. Mais de nouveaux malheurs l'attendaient sur ce sol africain, où elle venait chercher un peu de calme et de sécurité. Plus barbare que les Barbares, le gouverneur de la province faisait peser sur elle la plus affreuse tyrannie. Cerbère à cent têtes, dit saint Jérôme, rien n'échappait à son avarice, rien n'était respecté par sa luxure. Les familles achetaient au poids de l'or la grâce insigne de n'être pas déshonorées par ce monstre [1]. Proba, pour arracher à l'infâme Carybde les femmes confiées à ses soins, dut donner au nouveau Verrès une partie de sa fortune ; l'autre fut employée à racheter des mains des Goths de nombreux captifs, à secourir les grandes infortunes de sa patrie, à se procurer à elle-même, suivant la parole de l'Evangile, des amis capables de lui ouvrir les portes du ciel. Le solitaire de Bethléem qui raconte avec complaisance les charités de Proba, en prend occasion de s'élever avec sa véhémence ordinaire contre « ces ministres de l'Eglise, contre ces moines indignes de leur nom, qui achètent des terres, quand la première illustration du monde romain vend les siennes pour venir au secours des pauvres [2] ». Mais la Providence, qui menait par ces rudes épreuves l'héritière des Anicius, lui ménageait sur cette terre inhospitalière d'Afrique une précieuse consolation : l'amitié de saint Augustin. L'illustre docteur devint le guide et l'appui de cette noble femme et de sa famille. Il nous reste deux de ses lettres à Proba. L'une d'elles est un traité délicieux sur la prière et l'oraison dominicale. « Recevez, lui dit-il dans l'autre, l'hommage de ma reconnaissance pour le pieux intérêt que vous m'avez exprimé. Je supplie le Seigneur de vous accorder les récompenses de la vie future et les consolations de la vie présente, et je me recommande aux prières et à la

[1] Tillem., Valent., art. 18 et 19. — [2] Claudian., *loc. cit.* — [3] S. Hier., *ep.* 97, t. 4, *alt. part.*, p. 787. — [4] Claud., *ibid.*

[5] Procop., *de bell. Vand.*, l. I ; Baronius et Tillemont regardent l'assertion de Procope à cet égard comme dénuée de fondement et de vraisemblance. (Baron., *ad. ann.* 410, § 410 ; Tillem., Honor., not. 30).

[6] S. Hier., *ep.* 97, *ibid.*, p. 787.

[1] S. Hier., *ep.* 97, t. 4, *alt. part.*, p. 788. — [2] S. Hier., *ep.* 97, t. 4, p. 787.

charité de vous tous, dans le cœur de qui Jésus habite par la foi[1] ». D'autre part, le livre de la *Viduité* fut écrit par Augustin pour Julienne et à sa demande. La piété de la jeune veuve, louée par Chrysostome[2] et par Innocent[3], méritait bien cette complaisance du grand évêque. Une mort prématurée avait ravi à sa tendresse le mari le plus digne d'elle : *Fils dévoué, homme aimable, maître clément et généreux, élevé au consulat dès son enfance, plus grand par ses vertus que par ses dignités*[4], *il eut le bonheur*, s'écrie saint Jérôme, *de quitter ce monde sans avoir vu la chute de sa patrie !* De ce moment Julienne fit vœu de continence, et, tout entière à Dieu et à ses enfants, elle ne songea plus qu'à marcher sur les traces de sa belle-mère et à rivaliser de ferveur avec sa fille. « Non, lui disait Augustin, ne rougissez pas d'être l'émule de votre fille. Vous n'avez plus toutes les deux qu'un même époux, roi immortel des âmes; travaillez à qui mieux mieux à vous en faire aimer, à vous parer pour lui plaire; elle par la pureté de la vierge, vous par la chasteté de la veuve, l'une et l'autre par cette beauté spirituelle qui resplendit dans votre mère et ne vieillit jamais[5] ».

La fille de Julienne avait compris de bonne heure le néant de ce monde, où tout s'écroulait sous ses pas, où son jeune regard n'avait rencontré tout d'abord que le cercueil de son père et les ruines fumantes de son pays. La catastrophe de Rome avait rempli son âme d'une indicible émotion. Toute grandeur terrestre n'était plus à ses yeux que mensonge ; Dieu seul l'attirait. Elle se réfugia dans l'Evangile et embrassa la pauvreté de Jésus-Christ. Anachorète sous le toit maternel, elle dédaignait les linges fins, les lits de plume, couchait sur un cilice étendu à terre et passait sa vie à servir les pauvres ou aux pieds du Sauveur, lui demandant avec larmes la grâce d'accomplir le dessein qu'elle avait formé et d'y incliner les cœurs de sa mère et de son aïeule. Bientôt l'heure de la marier arriva ; on préparait la chambre nuptiale. Jérôme nous représente Démétriade se levant au milieu de la nuit et s'adressant à elle-même ces vives paroles : « Que fais-tu, jeune fille ? Quoi, c'est ta chasteté que tu défends avec tant de faiblesse? Il faut du courage, il faut de l'audace. Si tu trembles ainsi dans la paix, que ferais-tu dans le combat ! Tu n'oses soutenir le regard d'une mère, et tu braverais le tribunal des persécuteurs ! Anime-toi du moins par l'exemple d'Agnès, la vierge héroïque, qui a vaincu et la faiblesse de son âge et la cruauté des tyrans pour donner à sa pureté la consécration du martyre. Ne sais-tu pas, malheureuse, quel est celui qui sauva ton honneur en ce jour néfaste où, tombée au pouvoir des Barbares, tu te cachais en vain, tremblante, éperdue, dans les bras, sous le manteau de ta mère et de ton aïeule ? Captive, tu ne t'appartenais plus ; ta vertu n'était plus à toi. Sous tes yeux, un ennemi brutal enlevait les vierges du Seigneur, et tu ne pouvais qu'étouffer tes cris ! Ta ville, la reine de l'univers, est devenue le sépulcre du peuple romain. Et maintenant, fugitive sur ce rivage lybien, tu vas prendre un mari fugitif comme toi ! Non, non, ne balance plus; un parfait amour bannit toute crainte. Pourquoi craindre une aïeule, pourquoi craindre une mère, quand peut-être elles souhaitent ce qu'elles n'osent dire, de peur que leurs souhaits ne soient pas les tiens[1] ? »

Elle dit, et renfermant dans leurs écrins les riches colliers, les perles magnifiques, les diamants incomparables, elle vêtit une pauvre tunique, un manteau plus pauvre encore, entra chez sa grand'mère, sans être attendue, se jeta à ses pieds, et, par ses pleurs, par ses gémissements, lui fit comprendre ce qui se passait dans son cœur. La noble veuve regardait sa petite-fille sous cet habit étrange et n'osait croire à ses yeux. La mère accourt et partage l'étonnement de l'aïeule. Incertaines entre la crainte et la joie, pâlissant et rougissant tour à tour, agitées de mille pensées, elles gardaient le silence. Tout à coup elles se jettent au coup de la jeune enfant, la relèvent avec bonté, la couvrent de baisers et de douces larmes, la félicitent d'une résolution qui comble leurs vœux, console leur exil et ajoute à la noblesse de leur famille. O bon Jésus ! s'écrie saint Jérôme, quelle allégresse dans cette maison ! Quelques jours après, Démétriade recevait des mains de l'évêque le voile béni, symbole de sa consécration à Dieu, et son exemple entraînait une foule de vierges. « L'Afrique, poursuit le grand docteur, s'étonna et applaudit; l'Italie quitta ses vêtements de deuil, et Rome, à moitié détruite, crut retrouver une partie de sa splendeur. Elle recommença à tout espérer de la bonté divine, en voyant dans l'une de ses enfants une vertu si parfaite. C'é-

[1] S. Aug., *ep.* 131, t. 2, p. 395. — [2] Chrys.. *ep.* 169. — [3] Concil., t. 2, p. 1265. — [4] S. Hier., *ibid.*, p. 785. — [5] S. Aug., t. 6, p. 382.

[1] S. Hier., *ibid.*, p. 785.

tait la même joie que si l'armée des Goths avait été anéantie et que la foudre de Dieu eût écrasé ces Barbares : on eût dit la victoire de Noles après le désastre de Cannes[1] ».

L'évêque d'Hippone fut invité par la pieuse famille à partager sa joie, et reçut les cadeaux qui accompagnaient d'ordinaire la consécration d'une vierge. Il remercia Julienne et Proba, et leur exprima avec effusion son bonheur devant un si beau miracle de la grâce. Mais Pélage, qui commençait à dogmatiser et voulait se rendre important, mêla sa voix traîtresse à celles d'Augustin et de Jérôme. Il écrivit à Démétriade une grande lettre où, à travers[2] beaucoup d'éloges et quelques bons conseils, il glissa le dangereux venin de sa doctrine. Augustin le sut, et se hâta de signaler le péril[3]. Julienne répondit : Je te remercie de tout mon cœur pour ton pieux avertissement. A Dieu ne plaise que je prête l'oreille à des hommes dont les discours trompeurs altèrent la pureté de la foi[4] ! Du reste, le docteur de la grâce en s'adressant à Julienne, le solitaire de Calcis en s'adressant à Démétriade, ne proposent d'autre modèle que Proba. Augustin veut qu'elle soit consultée par sa bru comme un saint oracle ; et Jérôme écrit à sa petite-fille : « Que l'exquise douceur de votre aïeule et de votre mère soit toujours dans votre bouche : les imiter, c'est la plus belle vertu[5]. »

Telles étaient les nobles et saintes femmes qui, en Italie, avaient embrassé la cause de Jean et s'y dévouaient avec une généreuse ardeur. Il se plaît à correspondre avec elles, il est touché de leur sympathie, il loue leur charité, il leur adresse ses amis et ses représentants auprès du Saint-Siége, et leur demande de nouveaux efforts dans l'intérêt de sa cause, c'est-à-dire pour emmener la fin du schisme et le triomphe de la vérité.

Il écrit à Proba : « Bien que séparé de vous pas d'énormes distances, j'ai éprouvé les effets de votre charité si vraie et si fervente, comme si j'étais en votre présence et que je visse de mes yeux tout ce que vous faites ; car, ceux qui viennent de Rome ici ont soin de m'apprendre sur votre compte ce que j'aime à savoir. C'est pourquoi je vous rends de nombreuses et vives actions de grâces ; je m'enorgueillis et me félicite de vos sentiments, et me permets de vous recommander des hommes qui me sont bien chers, le très-pieux prêtre Jean et le très-honorable diacre Paul. Je les place sous votre protection, comme dans un port où le péril ne les peut atteindre. Je vous demande, noble et vénérable dame, de les accuillir avec votre bonté ordinaire. Vous savez quelle récompense elle vous vaudra ; et donnez-moi, aussi souvent que passible, des nouvelles de votre santé, à laquelle je porte un grand intérêt[1] ».

Jean s'adressa aussi à la belle-fille de Proba. La suscription de sa lettre porte : *A Julienne, et à ceux qui sont avec elle.*

« Plus terrible a été le châtiment infligé aux auteurs de tous ces forfaits, plus grande sera votre récompense, vous qui avez pris tant de peine pour réparer le mal qu'ils ont commis. Nous ne pouvons ignorer, en effet, ce que vous avez déployé de zèle et de générosité dans toute cette affaire, ni avec quel dévuoement vous avez accueilli et soutenu ceux que nous avons envoyés à Rome. Nous vous rendons, à ce titre, bien des grâces, et nous vous prions non-seulement de persévérer dans cette louable ardeur, mais de montrer encore plus de courage et de fermeté. Vous appliquer, comme vous le faites, à apaiser cette horrible tempête, accepter mille ennuis pour porter remède à une pareille situation, c'est, à coup sûr, une grande et noble chose, et vous savez à quelle couronne elle vous donne droit[2] ».

Citons encore la lettre du pontife à son ami Anthémius, qui venait d'être fait consul. « D'autres, lui mande-t-il, te féliciteront de ton consulat, de ta préfecture ; moi, je félicite ces dignités à cause de toi ; tu les honores bien plus qu'elles ne peuvent t'honorer. Telle est, en effet, la nature de la vertu, qu'elle ne puise son lustre qu'en elle-même, et qu'elle donne de l'éclat aux magistratures au lieu d'en recevoir d'elles. Je n'ajoute donc rien à mon amitié pour toi, parce que je ne vois rien de plus en toi. Ce n'est ni le préfet ni le consul que j'aime, mais, mon cher Anthémius, cet homme d'une prudence consommée et d'une si haute philosophie. Ainsi, je te félicite, non pas d'être monté au faîte des honneurs, mais d'avoir plus d'occasions de faire briller ta sagesse et ton humanité. Je félicite en même temps ceux que l'injustice accable ou menace, car ils trouveront dans ton équité un port excellent pour échapper au naufrage, un encouragement à naviguer encore avec con-

[1] S. Hier, t. 4. *alt. part.*, p. 786. — [2] *In* t. 2 *Sti Aug.; Append.*, p. 5. — [3] S. Aug., tom. 2, p. 692, *ep.* 188. — [4] *Id.*, tom. 6, p. 368. — [5] S. Hier., t. 4, *alt. part.*, p. 796.

[1] Chrys., *ep.* 158. — [2] Chrys., *ep.* 169.

fiance, même après avoir essuyé les tempêtes. Volà pourquoi je me réjouis de ton élévation. Je sais qu'elle est pour les opprimés et les malheureuv une fête pulique; et moi, je célèbre déjà cette fête par le plaisir que j'éprouve en songeant aux belles actions qui vont signaler ta vertu [1] ».

Les espérances de Jean ne furent pas déçues. Petit-fils de ce Philippe, d'affreuse mémoire, qui, préfet d'Orient sous Constance, avait étranglé de ses propre mains dans la prison de Cucuse l'évêque de Constantinople, il se montra toujours aussi juste, aussi généreux que son aïeul s'était montré violent et cruel. Ambassadeur en Perse, consul, patrice, préfet, il gouverna l'empire pendant la minorité de Théodose, et ce fut à la sagesse, au talent, aux vertus de cet homme de bien, que le jeune prince dut la gloire et le bonheur des premières années de son règne. Anthémius se retira quand Pulchérie eut pris les rênes du gouvernement. Son petit-fils, devenu le gendre de Marcien, fut jugé digne de s'asseoir sur ce trône impérial que le grand-père avait affermi et honoré par son dévouement et ses longs services.

Mais quelle aimable bonté, quelle charité complaisante et douce, dans cette lettre où Chrysostome plaide auprès de Théodora la cause d'un serviteur disgracié! Théodora était de Constantinople et du nombre de ces femmes pieuses qui professaient pour le saint exilé une vénération filiale. Celle-ci devait à Jean d'une manière plus particulière son instruction religieuse, et Jean prenait à son salut un intérêt plus paternel. C'était, avec Olympiade et Pentadie, une des personnes sur le dévouement desquelles il aimait le plus à compter. Il lui avait écrit, en arrivant à Césarée, pour lui raconter les péripéties de son voyage et se plaindre, non sans quelque injustice, de ce qu'il appelait labandon de ses amis [2]. Les lettres de Théodora lui faisaient plaisir : en être privé trop longtemps l'affligeait; il avait à l'égard de cette noble femme l'habitude d'une confiance pleine d'abandon.

« Je vous écris rarement, lui mande-t-il cette fois, faute de trouver quelqu'un pour porter mes lettres; mais je pense à vous moins rarement, ou plutôt j'y pense sans cesse. Je suis maître de ma pensée; le reste ne dépend nullement de moi. Jusqu'à présent je me suis borné à vous rendre mes devoirs; maintenant je vous demande une grâce, et une grâce de nature à valoir de plus grands avantages à vous qui l'accorderez, qu'à moi qui la sollicite. Il est venu à mes oreilles qu'Eustathe vous avait offensée et que vous l'aviez banni de votre présence et chassé de votre maison. Quelle est sa faute, et pourquoi êtes-vous si fort irritée contre lui? Je l'ignore. Je sais seulement qu'il n'est plus à votre service. Or, écoutez ce que je vais vous dire, moi qui porte à votre salut le plus grand intérêt. La vie présente n'est rien; elle passe comme la fleur du printemps, comme une ombre vaine; elle n'a pas plus de réalité qu'un songe. Nous m'avez entendu dire cela bien souvent, et vous-même vous ne cessez de méditer sur le néant des choses humaines; aussi ma lettre sera courte. Voici en deux mots ce que je vous dis. Si Eustathe est victime d'une calomnie, vous devez à la justice de réparer le tort qu'on lui cause; s'il est coupable, vous devez à la charité de vous montrer indulgente. La miséricorde vous sera plus profitable qu'à lui....Ne me dites pas qu'il a fait ceci ou cela. Plus vous insisterez sur ses fautes, mieux vous démontrerez la nécessité de le pardonner. Plus grande, en effet, sera votre indulgence, plus vous vous préparerez pour le siècle à venir de grâces et de pardons. Calmez donc votre colère, si juste qu'elle soit; étouffez votre ressentiment, offrez-en le sacrifice à Dieu; et à nous aussi, à qui vous êtes si chère, accordez cette grâce, et que je sache jusqu'à quel point j'ai de l'empire sur votre esprit. Octroyez-vous à vous-même ce précieux avantage de n'être plus dans le trouble, de bannir de votre cœur une agitation fâcheuse, et donnez-vous un titre qui vous autorise à demander avec confiance au bon Dieu l'entrée dans son royaume éternel. Notre miséricorde envers nos frères est la meilleure expiation des plus grands péchés. *Si vous remettez aux hommes leurs offenses,* dit le Sauveur, *votre Père céleste vous remettra les vôtres.* Pesez donc tout cela, et qu'une lettre de vous m'apprenne au plus tôt que la mienne n'a pas été sans effet. Maintenant, j'ai accompli mon devoir, j'ai fait ce que j'ai pu. J'ai averti, j'ai prié, j'ai demandé grâce, j'ai donné de salutaires conseils. J'agis surtout dans votre intérêt. Que ma démarche soit ou non couronnée de succès, mon mérite est le même. Ce que je veux principalement, c'est de vous gagner à Dieu par une noble action et de vous faire mériter sans trop de peine, par les bonnes œuvres

[1] Chrys., *ep.* 147. — [2] *Id.*, *ep.* 120.

de cette vie, les biens immortels de l'autre[1] ».

Nous l'avouons volontiers, ces citations sont trop longues, et cependant nous ne pouvons nous empêcher de citer encore. Où donc trouver le portrait de Jean, si ce n'est dans ses lettres? Il s'y peint lui-même sans y songer. Ailleurs, on peut admirer son talent; ici, on jouit de son âme et des trésors de délicatesse et d'amour qu'on s'étonne d'y découvrir sous une physionomie imposante et sévère. Il était près de quitter ce monde quand il écrivait à Théodose, chef de la milice impériale[2], avec cette ravissante effusion : « Tu as baisé ma lettre, dis-tu; et moi, en recevant la tienne, ce n'est pas elle que j'ai baisée, c'est toi, le père de la lettre; je t'ai serré dans mes bras, je me suis attaché à ton cou, j'ai baisé ta tête chérie, j'ai été heureux. Je ne me croyais pas en présence de ta lettre seulement, il me semblait que tu étais là, et que nous conversions ensemble. Telle est la nature de la véritable amitié, qu'en versant ses douceurs, même par de simples caractères écrits, elle nous représente vivement la source d'où ces caractères émanent. C'est ce que j'ai éprouvé moi-même, et ni la distance des lieux, ni l'intervalle du temps, ni le poids des affaires et des soucis, rien n'a pu affaiblir en moi cette douce impression ».

Entre les nombreux amis dont Jean cultive l'affection, dont il aime et bénit le dévouement, dans l'âme desquels il se plaît à répandre son âme, Olympiade occupe le premier rang : elle a la plus grande part. Et nul, en effet, n'avait embrassé la cause du pontife exilé avec plus d'ardeur et d'héroïsme, nul n'avait mis à son service un plus grand nom ni de plus hautes vertus. Sa fortune, sa naissance, sa grande position, l'influence que lui avait donnée sur le peuple ses immenses charités, faisaient d'elle le point de mire des haines de la cour et des intrus. Elle devait être l'objet principal des pensées, de la reconnaissance, de la sollicitude paternelle de Jean. Il ne nous reste que dix-sept de ses lettres à Olympiade. Outre mille détails précieux sur la vie de cette admirable femme, sur Chrysostome lui-même, ses voyages, ses épreuves, ses travaux, elles renferment une foule d'éloquents et féconds enseignements sur l'intention de Dieu dans les afflictions de l'homme, sur les avantages suréminents que le juste puise dans l'adversité, sur le néant de ce que le monde appelle bonheur, sur l'impuissance de ce qu'il appelle infortune à nous rendre malheureux si nous ne voulons pas l'être, sur le trouble et l'angoisse d'une conscience coupable devenue son propre bourreau et le plus impitoyable exécuteur des justices divines. Par le ton qui y règne, comme par leur étendue, ce sont plutôt des traités que des lettres. On y trouve ces mâles conseils dignes de deux âmes également intrépides et grandes, et ce stoïcisme chrétien, si nous pouvons dire ainsi, né au pied de la Croix, qui tire de l'exemple et de la grâce de Jésus-Christ son invincible fermeté, et n'est pas un défi de l'orgueil au destin, mais la foi filiale de l'homme à la Providence, sentiment doux et fort, sublime dans sa modestie et capable d'élever jusqu'à l'héroïsme les plus faibles courages. Ces pensées, tant de fois reproduites par la plume ou par la parole de Jean, reçoivent chaque fois de l'abondance de sa conviction un éclat nouveau. Il faut voir avec quelle affectueuse piété il console Olympiade de sa propre absence.

« Vous vous affligez, lui écrit-il, d'être séparée de moi, le plus chétif des hommes; vous vous en désolez; vous dites à tout le monde : Nous n'entendons plus sa parole, nous n'avons plus ses enseignements ; nous sommes condamnés au supplice dont le Seigneur menaçait les Hébreux, à la faim, à la soif, non du pain et de l'eau, mais de la doctrine et de la vérité.— Je réponds à cela que, même en notre absence, vous pouvez converser avec nous au moyen de nos livres. J'aurai soin d'ailleurs, si je trouve des courriers, de vous écrire souvent et de longues lettres. Et puisque vous tenez tant à recevoir l'enseignement de mes lèvres mêmes, Dieu permettra peut-être que vous puissiez nous revoir. Que dis-je, peut-être? Certainement il le permettra, n'en doutez point... Si l'attente est pénible, songez qu'elle n'est point inutile, et qu'au contraire, elle vous vaudra une belle récompense au ciel, si vous savez être patiente, écarter de votre bouche la plainte et tirer de l'affliction même un motif de rendre gloire à Dieu, comme du reste vous le faites habituellement. Non, ce n'est pas peu de chose que de supporter le départ et l'absence d'un ami; c'est plutôt une grande épreuve, qui demande une âme forte et douée d'une sainte philosophie. Donnez-moi quelqu'un qui sache aimer véritablement, quelqu'un qui connaisse par expérience la force de la charité, et il comprendra ce que je dis. Et pour ne pas perdre de temps à chercher çà et là

[1] Chrys., *ep.* 147. — [2] Chrys., *ep.* 58.

un tel homme, car il en est peu, adressons-nous au bienheureux Paul : il nous dira, lui, ce qu'on souffre de la séparation d'un ami, ce qu'il faut de courage pour s'y résigner. Paul, qui s'était affranchi des lois de la chair, qui avait en quelque sorte dépouillé son corps et voyageait comme un esprit pur à travers le monde, qui jouissait ici-bas, dans une âme exempte de trouble et de tumulte, de la paix parfaite des puissances incorporelles, et vivait sur la terre, comme on vit au ciel, avec les Chérubins, au milieu de leurs mélodies mystiques, qui supportait sans y prendre garde, et comme si cela se passait dans un corps étranger, naufrages, prison, exil, lapidation, tous les supplices; Paul, séparé d'un homme qu'il chérit, tombe dans un tel découragement, qu'il quitte aussitôt la ville où l'ami qu'il comptait y voir ne se trouve pas. *Venu à Troade*, dit-il, *pour l'Evangile de Jésus-Christ, et la porte m'ayant été ouverte dans le Seigneur, je n'ai eu en moi-même aucun repos, parce que je n'y trouvai pas mon frère Titus; et c'est pourquoi je dis adieu au pays et partis pour la Macédoine*[1]. Que dis-tu, ô Paul? Emprisonné, enchaîné, portant sur ton corps les stigmates des verges et tout couvert de ton propre sang, tu ne songeais qu'à donner le baptême, à initier aux saints mystères, à offrir le sacrifice ! Un seul homme à sauver te semblait une œuvre importante, que rien ne t'aurait fait négliger ! Et maintenant, parti pour Troade, quand tu trouves une terre bien préparée, un accueil qui rend tout facile, tu laisses échapper de tes mains un tel avantage, et quoique l'intérêt seul de l'Evangile te fasse mouvoir, tu recules, tu t'en vas? — Oui, dit-il ; car le chagrin a fondu sur moi, il m'accable, et l'absence de Titus a brisé mon courage, à ce point que je n'ai pu rester.... Voyez-vous, Olympiade, combien c'est une chose difficile à accepter que l'éloignement d'un ami, et quelle force il faut pour une épreuve pareille? Vous en êtes là vous aussi. Mais plus grande est la lutte, plus belle sera la couronne. Consolez-vous de la longue attente par ces pensées, et par l'espoir que je vous reverrai comblée des récompenses qui vont être le fruit de votre vertu.... Ceux qui aiment ne se contentent pas d'être unis par les liens de l'âme à l'objet de leur affection. Ils tiennent à jouir de sa présence corporelle ; et s'il faut y renoncer, c'est une grande part de bonheur dont ils sont frustrés. C'est encore Paul, le grand élève de la charité, qui nous l'apprend : *Séparés de vous*, écrit-il à ses frères de Thessalonique, *de corps et non de cœur, de pour un peu de temps, nous avons désiré avec d'autant plus d'ardeur de revoir vos visages. Moi, Paul, j'ai formé plusiers fois le dessein de vous visiter. Mais Satan nous en a empêché. Et c'est pourquoi ne pouvant soutenir plus longtemps cette privation de votre présence et vos nouvelles, je me suis décidé à rester seul à Athènes et à vous envoyer Timothée.* — Quelle force dans chacun de ces mots ! — Que prétends-tu là, grand homme? Toi crucifié au monde et mort à toutes les choses de la chair, te voilà ramené par la charité elle-même sous la loi de cette chair fragile et toute de boue ! — Oui, dit-il, et je n'en rougis pas, je m'en glorifie... Ceux que j'aime, je désire les voir pour leur parler, pour les entendre, je le désire ardemment ; je désire voir vos visages qui ont des oreilles pour m'écouter, une bouche pour exprimer vos pensées, des yeux où se peignent les mouvements de votre cœur. Par là, en effet, on jouit bien mieux de la société d'un ami qu'on aime... O cœur aimant et devenu la charité elle-même ! — Pensez donc à tout cela, et soyez assuré que plus notre séparation vous cause de peine, plus la patience vous donnera de fruits... Comptez que vous nous reverrez, que votre affliction sera consolée, et qu'elle vous aura procuré cependant de précieux avantages dans le présent et pour l'avenir... Montrez-moi votre attachement, en donnant à mes lettres la même autorité qu'à moi-même; et si vous avez à cœur d'adoucir les ennuis de ma solitude et de me rendre un peu de calme, faites en sorte que j'apprenne bientôt que vous avez chassé loin de vous cette sombre tristesse et rétabli la paix dans votre âme. C'est ainsi que vous acquitterez votre dette envers moi; ce sera le prix de mon affection pour vous[1] ».

L'espoir de Jean ne fut pas réalisé dans ce monde : il ne revit Olympiade qu'au ciel. Mais jusqu'au dernier jour de sa vie il fut le conseil, l'appui, le guide de cette généreuse et sainte femme. On ferait, avec des extraits de ces lettres à Olympiade, un beau livre, et si on l'intitulait *le livre de l'espérance*, il justifierait admirablement son titre. Qu'on nous permette d'en citer encore un passage : l'écrivain démontre l'heureuse action de l'adversité sur l'âme chrétienne.

[1] *Ad Corinth.* II, c. 2.

[1] Chrys. *ep.* 2.

« Ce n'est pas chose nouvelle ni surprenante que de continuelles épreuves vous aient rendue plus ferme et plus intrépide, qu'elles finissent même par vous procurer du bonheur. Telle est l'affliction, quand elle tombe sur une âme noble et forte. Comme le feu épure l'or, ainsi l'adversité, en s'attachant à des cœurs d'or, les rend plus purs et meilleurs. De là, ce mot de saint Paul : *L'affliction produit la patience et la patience l'épreuve.* C'est pourquoi je me réjouis, je suis fier de votre courage et j'y puise dans ma solitude de grandes consolations. Quand même des milliers de loups, quand une multitude de méchants s'acharneraient à votre perte, je ne crains rien. Sans doute, je demande à Dieu que vos épreuves actuelles finissent, qu'il n'en survienne pas d'autres, et en cela je me conforme à ce précepte du Seigneur qui nous ordonne de prier pour écarter de nous la tentation. Cependant, si malgré mes vœux il permet que l'orage gronde encore, je présume de votre belle âme qu'elle ramassera dans de nouvelles épreuves de nouveaux trésors. Et comment vos ennemis pourraient-ils vous intimider, eux qui voient retomber sur leurs têtes les coups qu'ils vous portent ? En confisquant vos biens ! Mais ces biens n'ont pas plus de prix à vos yeux qu'un peu de boue et de poussière. — En vous chassant de votre patrie, de votre maison ? Mais au sein des plus grandes villes, vous vivez aussi recueillie, aussi solitaire qu'au désert, et depuis longtemps vous foulez aux pieds le faste du siècle. — Vous menacent-ils de la mort ? Mais vous les avez prévenus en pensant sans cesse à la dernière heure ; s'ils vous traînaient au supplice, ils n'y traîneraient qu'une victime immolée déjà par la pénitence. En marchant toujours comme vous l'avez fait dans la voie étroite, vous vous êtes préparée aux plus difficiles combats.... Et maintenant, dans un corps délicat et plus fragile que le fil de l'araignée, vous vous riez de la rage impuissante de tant d'hommes courroucés et frémissants, disposée que vous êtes à souffrir plus de maux qu'ils ne peuvent vous en infliger. Heureuse, trois fois heureuse des couronnes méritées dans la lutte, ou plutôt de la lutte elle-même ! Car tel est le caractère de ces combats que, même dans l'arène et avant la victoire, ils ont en eux-mêmes leur récompense : le plaisir qu'on y goûte, les joies pures de l'âme, la force et la patience qu'on y puise, quelque chose qui rend invincible aux persécutions, élève au-dessus des événements, vous place sur le roc inébranlable où les flots en courroux ne peuvent monter, et vous permet de naviguer heureusement à travers les tempêtes. Tels sont, même avant le ciel et dès cette vie, les fruits précieux de l'affliction... Réjouissez-vous donc, et pour vous-même, et pour ceux qui ont succombé à un trépas glorieux, non dans leur lit ni dans leur maison, mais dans les chaînes et les tortures. Pleurez seulement les auteurs de ces iniquités : cela aussi est digne de votre vertu. Quant à notre santé, qui vous préoccupe, elle a triomphé de la maladie dont nous souffrions naguère, et nous voilà dans un état satisfaisant, pourvu que l'hiver ne nous apporte pas de nouvelles souffrances. Pour le moment, nous sommes délivrés des Isaures [1] ».

Ces extraits, quelque longs qu'ils paraissent, ne donnent qu'une imparfaite idée de cette admirable correspondance entre Jean et Olympiade. Là, plus qu'en tout autre écrit sorti de sa plume, le grand Saint nous laisse lire au fond de son cœur. La main pieuse de l'amitié soulève le voile du sanctuaire, et dans le demi-jour d'un abandon plein de réserve, nous découvrons tout ce qu'il y a dans cette nature transfigurée, de délicatesse, d'élévation, d'héroïsme, de calme auguste, de profond et généreux amour pour Jésus-Christ et pour les hommes en Jésus-Christ. Le sens des petitesses terrestres manque à cet homme ; sa vie n'est ouverte qu'aux aspirations magnanimes ; elle n'est tout entière qu'enthousiasme, dévouement, charité, passion sublime des âmes, hymne en action, hymne du génie et du cœur, hymne de gloire et d'amour. Aimer et s'immoler, il ne sait que cela, mais il le sait bien. Ces deux mots le résument, ils sont tout lui.

[1] Chrys., *ep.* 17.

CHAPITRE QUARANTE-QUATRIÈME.

Le Christianisme en Perse. — Maruthas — Nouveaux efforts de Chrysostome pour la propagation de la foi. — Les Goths du Bosphore Cimmérien. — Unilas. — Mission de la Phénicie. — Lettres de Jean aux missionnaires — Chrysostome apôtre du Liban.

Les jours, les ans s'écoulaient : l'exil ne finissait pas : Mais la cause de l'exilé était celle de la vérité et de la justice, la cause de l'Eglise elle-même et de Jésus-Christ ; elle n'était pas et ne pouvait être perdue. La conviction de son triomphe plus ou moins prochain remplissait l'âme de Jean d'un confiance qui respire dans ses lettres, et faisait de lui le consolateur de ceux qui devaient plutôt le consoler. Cependant l'inaction forcée de la solitude allait mal à ce grand cœur que dévorait la soif du bien, et c'était là sa plus vive souffrance. Enchaîné à son roc, l'aigle de Dieu portait ses regards au loin, vers la Perse, vers la Phénicie, vers les contrées où l'Evangile ne régnait pas et sur lesquelles il appelait de toute l'ardeur de ses vœux le bienfait divin de la Rédemption. L'essor qu'il ne pouvait prendre, il l'imprimait aux autres. Cucuse devint un foyer d'apostolat.

La Perse, en particulier, préoccupa le zèle de Chrysostome. Cette grande nation, qui tint en échec et balança si longtemps la toute-puissance de Rome, s'obstinait à repousser la vérité, qu'elle avait accueillie d'abord avec un admirable empressement. L'Evangile se levait à peine sur le monde, que ses premiers rayons éclairaient la Perse. Saint Simon, saint Jude, saint Thomas, accouraient y verser, au sortir du cénacle, la flamme vivifiante qui brûlait sur leur tête, qui débordait de leur cœur. Saint Mathieu, saint Jean lui-même, visitèrent la Perse et y portèrent le nom de Jésus. Les débuts de la foi furent heureux au pays des mages. Avec une étonnante rapidité, elle pénétra chez les Parthes, chez les Mèdes et jusque dans la Bactriane. De toutes parts s'élevaient des églises, dont la ferveur et la charité reproduisaient les touchantes merveilles des plus beaux jours de Jérusalem. Au temps de Constantin, la plupart des villes de la Perse étaient chrétiennes. Un évêque persan assistait au concile de Nicée, et y raconta les brillantes conquêtes et les prodiges de la grâce dans son pays. Les plus hautes vertus de l'Evangile y brillaient de toute leur splendeur ; ses ascètes rivalisaient d'immolation et de sainteté avec les plus illustres de la Palestine et de l'Egypte ; et tel était le pieux renom de ses prêtres, de ses vierges, de ses pontifes, qu'un célèbre anachorète, devenu plus tard évêque de Nisible, saint Jacques, accourut de la Mésopotamie pour jouir de plus près d'un spectacle si touchant, et enflammer sa foi au sein d'une chrétienté à laquelle son isolement du monde romain semblait conserver plus de vigueur et de pureté [1].

La persécution commença, pour l'Eglise de Perse, au moment où elle s'apaisait dans le reste de l'univers. Brouillé avec l'empire, Schapour ou Sapor II vit dans chaque chrétien un auxiliaire de l'ennemi, et, confondant dans la même haine aveugle et furieuse les disciples du Christ et les soltats de César, il ordonna la proscription absolue de tous les chrétiens. Elle fut poursuivie de longues années avec des circonstances atroces et des raffinements de barbarie qui surpassent tout. Ce fut une immense boucherie. D'après Sozomène, le nombre des martyrs dont les noms et les actes furent recueillis s'élèvent à seize mille ; d'autres le portent à deux cent mille, sans compter cette foule de victimes moins illustres dont le noble holocauste n'a été connu et glorifié qu'au ciel. Le sang chrétien cessa de couler quand la source en fut tarie jusqu'à la dernière goutte ; et cette belle Eglise de Perse, si digne de ses augustes fondateurs, après avoir merveilleusement fleuri pendant trois siècles, fut ensevelie tout entière sous les cadavres amoncelés de ses enfants.

Les choses en étaient là, quand un prélat qui nous est déjà connu, Maruthas, fut appelé au siége de Tagrita en Mésopotamie, sur les confins de le Perse [2]. Homme apostolique, unissant

[1] Sozom., l. 2, c. 8, 9, 10, etc.; Theod., *Vit. Patr.*, c. 1.

[2] Miafarekin, dans la *Sophène*, à dix lieues d'Amida (Diarbekin) et à cinq lieues des sources du Tigre.

dans une âme ardente et généreuse une grande science à une haute piété, sa douceur, ses talents, la grâce de sa parole, sa charité, le faisaient vénérer et aimer de toutes les populations d'alentour, et, même au milieu des infidèles, son nom jouissait d'une incomparable autorité. A peine évêque, il se donna la tâche pieuse et difficile de recueillir dans sa ville épiscopale les restes sacrés des martyrs Persans[1] ; et non-seulement il composa en leur honneur des hymnes que l'on trouve encore dans les missels maronites, mais il écrivit avec soin leur histoire, page précieuse et l'une des plus belles de cette grande histoire ou plutôt de cette sublime épopée des temps héroïques du Christianisme. Chargé par Arcadius d'une mission diplomatique auprès du roi des Parthes, Maruthas profita de cette heureuse circonstance pour frayer à l'Evangile, à travers les préjugés et les haines, la route d'un empire dont le sol gardait encore les traces sanglantes du courage de ses disciples et des fureurs de leurs bourreaux. Apôtre et diplomate, il vit ses négociations et ses efforts couronnés d'un succès inespéré, et il venait en porter la bonne nouvelle à Constantinople, au moment où l'orage grondait plus fort sur la tête de Jean. La loyauté de Maruthas fut prise aux intrigues de Théophile. Il crut à la piété d'Eudoxie, et siégea à l'assemblée du *Chêne*. Ce fut pour l'illustre condamné une cruelle aggravation de ses amertumes. Cependant la vérité ne tarda pas à reprendre ses droits sur l'âme généreuse de Maruthas, victime un instant de sa noble simplicité. Chrysostome apprit à Cucuse que l'évêque de Martyropolis venait de reparaître à la cour. L'amour des âmes et la charité l'emportant sur toute considération, il lui écrivit deux lettres qu'Olympiade était chargée de remettre. « Je vous prie, mandait-il en même temps à la sainte diaconesse, d'entourer, autant qu'il est en vous, l'évêque Maruthas de toute sorte de bons offices, afin de l'arracher à l'abîme. J'ai grand besoin de son aide pour les affaires de la Perse. Apprenez de lui, si vous le pouvez, ce qui a été fait dans ce pays par ses soins et son dévouement. Je désire savoir aussi pourquoi il est venu dans la ville impériale, et s'il a reçu les deux lettres que je lui ai adressées par vous. S'il veut m'écrire, je lui écrirai de nouveau. Mais s'il a quelque répugnance à s'y décider, qu'il vous dise du moins ce qu'il a fait là-bas et ce qu'il a l'espoir d'y faire à son retour. Pour tout cela, j'avais à cœur de le voir et de m'entendre avec lui. Quoi qu'il en soit, faites pour le mieux et remplissez votre devoir, dussent tous les autres donner tête baissée dans le mal[1] ».

Nous n'avons ni les lettres de Jean à Maruthas ni les réponses de celui-ci ; mais, par les quelques mots que nous venons de citer, on voit combien Chrysostome avait à cœur le retour de la Perse à l'Evangile et avec quel le sollicitude il s'en occupait. Son âme dut être bien consolée en apprenant que Maruthas, revenu auprès du roi Isdegerd, en avait été accueilli comme un envoyé du Ciel, et que, par sa parole, par ses vertus, par les prodiges qu'il opérait au nom de Jésus-Christ, il confondait les mages et rendait au Christianisme la gloire sainte et la puissance dont il avait joui dans un pays maintenant si rebelle à sa lumière. Théodose le Jeune honorait Maruthas de la même confiance que son père, et employa deux fois son intervention pour renouer ou pour raffermir la paix entre la Perse et l'empire. Isdegerd, de son côté, professait une haute estime pour le pontife négociateur et ne l'appelait que *l'ami de Dieu*. Socrate raconte que les prêtres du soleil, jaloux de l'ascendant que celui du Christ prenait sur leur maître, et craignant qu'il ne finît par l'entraîner à ses propres croyances, d'autant plus qu'il l'avait guéri, par ses seules prières, d'une maladie qui avait résisté à tous leurs remèdes, eurent recours à l'imposture pour retenir le prince dans leur religion. Ils firent cacher un homme sous le pavé du temple, et quand Isdegerd y fut entré pour adorer le feu perpétuel, cet homme cria que le roi avait encouru la colère céleste et méritait d'être chassé du trône pour avoir contracté une amitié impie avec le prêtre des Chrétiens. Le monarque effrayé songeait à renvoyer Maruthas. Mais le prélat lui dit : Ne te laisse pas jouer, ô roi ! par ces imposteurs. Retourne prier au même lieu, et si tu entends la même voix, fais fouiller la terre, tu trouveras l'artifice ; car ce n'est pas le feu qui parle... Isdegerd suivit ce conseil et découvrit tout. Furieux contre les mages, il les fit décimer, et permit à l'évêque de Tagrita de bâtir des églises partout où il lui plairait. De ce jour, le Christianisme s'étendit de nouveau dans la Perse, et peu s'en fallut,

[1] D'où le nom de *Martyropolis* qu'elle porta quelque temps chez les Grecs.

[1] *Chrys.*, lettre à Olymp. 14, n. 5.

ajoute Socrate, que le roi lui-même ne se fît chrétien[1].

La gloire de ces belles conquêtes était due à la charité de Jean autant qu'au zèle de Maruthas. C'est Jean qui, par l'entremise d'Olympiade, avait fourni au généreux apôtre les ressources nécessaires à sa pieuse expédition, inspiré et soutenu son courage. Maruthas était le levier, Chrysostome la main. De là, cette assertion de saint Proclus : « Que Jean a semé chez les Perses la parole de vie[2] » : et celle-ci de Théodoret : « Qu'il a blessé des flèches de sa prédication les Parthes, si habiles à lancer au loin les flèches de la mort, et contraint ces hommes de fer à courber la tête devant le Crucifié[3] ».

Avec la même sollicitude, le saint exilé s'occupait des Goths, de ceux du moins dont nous avons déjà parlé, qui avaient leur établissement au-delà du Bosphore Cimmérien, sur le Palus-Méotide. Averti qu'ils inclinaient au Catholicisme, il leur avait envoyé, pour les instruire et diriger leurs premiers pas dans la foi, un homme de leur race arraché naguère à l'Arianisme, et d'autant plus heureux de le combattre chez ses frères. D'un zèle que sa douceur et sa charité rendaient tout-puissant, Unilas — c'était le nom de cet homme admirable — fit au milieu de ces populations errantes et barbares des miracles d'apostolat. Mais il venait de mourir dans un renom immense de sainteté, et le roi des Goths se hâtait d'expédier à Constantinople le diacre Moduarius, afin d'obtenir pour ce peuple de néophytes un nouveau pasteur digne d'Unilas. Jean apprit à la fois, en arrivant à Cucuse, la mort du saint apôtre et la démarche du chef barbare ; il en fut consterné. La crainte que cette jeune chrétienté, tombant aux mains des intrus, ne fût perdue à jamais, le détermina à écrire à Olympiade, qui n'avait pas encore quitté Byzance et conservait toujours quelque crédit. « Je ne vois qu'un moyen de conjurer le péril qui nous menace de ce côté : c'est de gagner du temps. Il est certain qu'on ne peut dans cette saison aborder le Bosphore Cimmérien ; il faut donc qu'on attende jusqu'à la fin de l'hiver. Voilà ce qu'il importe de faire comprendre et d'obtenir. Je redoute par-dessus tout un évêque institué per de telles gens, dépourvus de pouvoir et chargés de crimes. Vous savez que ce n'est pas sur un homme de bien que tomberont leurs suffrages, et les conséquences d'un pareil choix ne sont que trop visibles. Ainsi, ne négligez rien pour empêcher ce malheur. Si Modarius eût pu secrètement et sans bruit faire une excursion jusqu'ici, c'eût été précieux. Dans tous les cas, faisons, du mieux que nous pourrons, tout ce qu'il est permis de faire[1] ».

Ces quelques mots prouvent assez le zèle de Chrysostome pour le progrès de la foi. Mais pourquoi cette simple demande d'un délai ? Lui semblait-il alors que son exil, qui commençait à peine, allait bientôt finir ? Croyait-il au prochain repentir de la cour débarrassée d'Eudoxie ? Espérait-il que l'intervention de Rome, réclamée avec instance, amènerait incessamment le triomphe de sa cause et son retour au milieu des siens ? Quoi qu'il en soit, plusieurs lettres écrites dans le même sens témoignent de sa sollicitude pour le salut des Goths et du souci que lui donnait cette pieuse entreprise, dont l'issue, du reste, nous est inconnue.

Cependant ses perplexités apostoliques les plus grandes lui venaient de la Phénicie. Cette mission, sur laquelle son œil et son cœur veillaient sans cesse, était en proie pour le moment à une nouvelle et terrible bourrasque. Les païens, importunés de la présence des missionnaires, venaient de se jeter sur eux : ils en avaient blessé, tué plusieurs[2]. De pareilles avanies n'étonnaient pas les ministres de l'Evangile, familiarisés avec le péril et décidés à tout souffrir pour gagner une âme au Sauveur. Mais cette fois, la tempête plus furieuse que jamais menaçait de tout engloutir, et l'œuvre et les ouvriers. Le découragement régnait au camp des apôtres ; les plus sages leur conseillaient de secouer au plus vite la poussière de leurs pieds sur un peuple obstiné à se perdre, et de porter ailleurs leur dévouement et les bienfaits divins de la foi. Jean le sut et se hâta de leur écrire. Il les console, il les rassure, il les gronde, il les ramène au combat. « L'émeute qui vient d'avoir lieu contre vous fera dire à quelques personnes que vous devez abandonner la Phénicie et vous retirer. Ne suivez pas ce conseil trompeur. Au contraire, plus les difficultés se multiplient, plus vous avez d'oppositions et de colères à combattre, plus vous devez travailler, veiller, déployer de zèle, pour qu'un si bel ouvrage ne croule pas, pour que le fruit de tant de sueurs ne soit pas perdu, et que tant de

[1] Socr., l. 7, c. 8. — [2] S. Procl., *Orat.* n. 21. — [3] Bolland., t. 4, Sept. p. 668.

[1] Chrys., *ep.* 14, à Olymp., n. 5. — [2] Chrys., *ep.* 126.

choses entreprises dans l'intérêt des âmes ne deviennent pas inutiles. Dieu, en effet, peut apaiser ce tumulte et vous décerner le prix de votre patience. Votre droit à la récompense était bien moins grand alors que tout marchait, sans peine, au gré de vos désirs... Songez à tout ce que vous avez fait, à tout ce que vous avez enduré. Songez qu'avec l'aide du Ciel vous êtes venus à bout d'éteindre en grande partie l'impiété ; que la situation de la Phénicie est bien meilleure qu'à vos débuts, que Dieu enlèvera bientôt les derniers obstacles et récompensera pleinement vos efforts. Restez donc, et persévérez. Même à présent, rien ne peut vous manquer; car j'ai donné des ordres pour que vêtements, chaussures, aliments pour les frères, tout vous fût fourni avec la même abondance que par le passé. Si nous, dans cette solitude de Cucuse, sous le poids de tant d'amertumes et de maux, nous prenons un si grand souci de votre œuvre, que ne devez-vous pas faire pour son succès, quand d'ailleurs vous avez tout à souhait? Que personne ne vous fasse peur. Déjà les choses prennent une meilleure tournure.... Et si vous demeurez fermes à votre poste, vous verrez disparaître toutes les difficultés. Rien n'égale la force de la patience; c'est le roc aux pieds duquel viennent se briser les vagues, c'est-à-dire les haines et les fureurs excitées contre l'Eglise. Souvenez-vous des Apôtres, et comment ils ont poursuivi l'œuvre de la prédication à travers les périls et les embûches, cruellement éprouvés par la faim, par la nudité, par l'exil, par la prison, par le fouet, par toute sorte de souffrances. Même dans les fers, ils n'interrompaient point leur saint ministère. Paul enchaîné, couvert de blessures, inondé de son propre sang, continuait dans son cachot ses fonctions de pontife et baptisait son geôlier. Rappelez-vous tout cela, et demeurez inébranlables, vous gardant avec soin des mauvais conseils, et attendant avec confiance le secours de Celui qui peut tout. C'est pourquoi nous vous avons envoyé le prêtre Jean, homme très-pieux, afin de soutenir votre courage et vous empêcher de faiblir. Quant à moi, j'ai fait ce que je devais. Je vous suis venu en aide par mes paroles, par mes conseils; j'ai fourni largement à tous vos besoins. Que si vous aimez mieux, au lieu de m'écouter, ajouter foi à ceux qui vous trompent et voudraient vous donner des ailes pour fuir, la faute n'en est pas à moi. Vous savez sur qui tombera la condamnation, à qui sera imputée une perte si déplorable! Pour que cela n'ait pas lieu, je vous en prie, je vous en supplie, laissez-vous conduire par moi qui vous aime sincèrement. Quant aux choses qui vous sont nécessaires, veuillez m'en écrire, ou, si vous préférez m'envoyer quelqu'un, rien ne vous sera refusé [1]. »

Mais les pieux ouvriers avaient besoin plus que de conseils et d'argent; il leur fallait des auxiliaires. Jean, dans son exil, s'occupe à leur en trouver. Il écrit au prêtre Nicolas : « Tu m'as rempli de confiance et de joie en m'apprenant l'intérêt que tu prends à la Phénicie, et que malgré la distance qui te sépare d'eux, tu ne cesses d'encourager par tes lettres ceux de de nos frères qui travaillent à la convertir. En cela, ton zèle est vraiment apostolique; je ne puis assez le louer et te bénir. Déjà tu as envoyé dans ce pays des moines pour l'évangéliser, et maintenant, au milieu des graves difficultés qui surgissent, non-seulement tu ne les as pas rappelés, mais tu les forces à rester..... Attache-toi donc à tes propres traces, et dès que le vénérable prêtre Géronce sera rétabli, presse-le de partir. Nous eussions désiré, nous aussi, de le voir; cependant, comme les affaires de la Phénicie réclament une grande célérité, pour ne pas perdre un temps précieux et ne pas être arrêté plus tard par l'hiver, engage-le vivement, s'il est sorti de maladie, à se mettre en route aussitôt. Fais en sorte que le prêtre Jean, cet homme délicieux et qui m'est si cher, s'adjoigne à lui. Tu sais que la situation de ce pauvre pays réclame d'autant plus d'ouvriers pour y porter remède, que le mal s'est étendu plus loin. Songe à tout cela, songe à ce que vaut le salut d'une âme; souviens-toi de ce que tu as déjà fait par ton zèle, et n'hésite pas à employer tes efforts, afin que, par toi-même ou par ceux que tu pourras recruter, le bien qui existe soit maintenu et même, s'il se peut, augmenté. Non, tu ne m'as pas fait moins de plaisir que ceux qui sont accourus ici. N'y es-tu pas venu par l'intention et le désir ? Absent, je te vois des yeux de la charité et te porte dans mon cœur. Un temps viendra peut-être où il me sera donné de jouir de ta présence ; mais aujourd'hui, au point où en sont les affaires, quelque désir que j'aie de te voir et de t'embrasser, je crois que tu dois rester là-bas, tout faire pour remplir la Phénicie d'hommes intrépides et encourager, fortifier de plus en plus

[1] Chrys., *ep.* 123.

ceux qui y sont déjà. Cherche-leur, dans les pays voisins, de généreux auxiliaires que tu pénètreras de ta propre ardeur : ainsi, de loin comme de près, tu rendras service à tous ; et puisses-tu ressembler à ces substances aromatiques dont le parfum se répand au-delà du lieu qui les renferme, et, même à une grande distance, embaume l'air de ses suaves émanations [1] ! »

Nicolas appartenait au clergé d'Antioche. Comme Diophante, Cyriaque, Valère et tous les prêtres de Syrie, il professait, pour son illustre compatriote devenu évêque de Byzance, autant d'attachement que d'admiration. Dès les premières épreuves de Jean, il embrassa sa cause avec une chaleur qui lui valut les rancunes de la cour et des intrus. La haine de Porphyre s'acharnant aux amis du proscrit, ils furent contraints, pour la plupart, de s'enfuir ou de se cacher. Nicolas se retira à Zeugma, sur l'Euphrate, dans le célèbre monastère de saint Publius, formé, comme on sait, de deux monastères, l'un grec, l'autre syrien, séparés par l'Eglise qui leur était commune, et où les deux langues se succédaient pour chanter les louanges de Dieu. Là vivaient sous la règle la plus sévère et sous la direction de deux ascètes éminents, Théodote et Aphtonius, de nombreux cénobites dont la ferveur et la charité, connues au loin, attiraient tous les jours à Zeugma une foule de pieux visiteurs. Chrysostome y était venu dans sa jeunesse, et il avait gardé de ce pèlerinage une impression qui ne s'effaça plus. Une de ses grandes consolations à Cucuse était de correspondre par lettres avec ces admirables solitaires, auxquels il écrivait : « Ceux qui aiment, trouvent dans la présence corporelle de l'objet aimé la meilleure consolation de leurs peines. Saint Paul le savait bien, lui qui portait dans son cœur tous les fidèles et n'en déposait jamais le doux fardeau, ni en prison ni au milieu des plus rudes fatigues, et qui néanmoins désirait avec ardeur de jouir de leur vue.... J'éprouve aujourd'hui le même besoin,.... je voudrais que vous pussiez venir ici et qu'il me fût donné de vous posséder. Mais tant d'obstacles s'opposent à mes vœux, que je n'ose, quant à présent, vous rien demander, que vos prières, dont je sais la puissance auprès de Dieu... Je les implore de votre charité comme le plus grand des services... Vous qui êtes échappés à cette mer périlleuse des affaires de cette vie, à la fumée et aux orages qui pèsent sur nous, vous dont les âmes ont atteint ce rivage illustre d'une sainte philosophie, et qui avez le bonheur de changer les nuits en jours par vos veilles sacrées où les ténèbres ont plus de splendeur pour vous que la lumière du soleil pour les autres, vous nous devez, rien n'est plus juste, l'assistance de vos prières.... Cependant ne négligez pas de nous écrire et de nous parler de votre santé. Bien des ennuis nous accablent : la solitude de ce séjour, la crainte des Isaures, la mort que nous avons sans cesse devant nous. Enfermés dans cette citadelle [1] comme dans une prison, nous sommes en proie à la maladie, à toute sorte de souffrances; mais nous trouvons dans votre charité une précieuse consolation. Quoique j'aie vécu peu de temps avec vous, votre bienveillance si vraie, si douce, si constante, témoignée de loin comme de près, est toujours présente à mon cœur, et, quels que soient mes maux, le souvenir de vos vertus est un port où je goûte un repos assuré, votre affection un trésor sans prix [2] ».

A Zeugma, dans cet asile lointain de paix et de piété, Nicolas bravait les fureurs et les calomnies de Porphyre, et correspondait à la fois avec Cucuse et la Phénicie, versant sur l'une les flammes qu'il puisait dans l'autre. C'était, avec Constantius et Rufin, l'un des plus actifs coopérateurs de Chrysostome dans cette œuvre chère à son cœur : la propagation de l'Evangile. Dieu, d'ailleurs, se plaisait à bénir le zèle et les efforts du pontife. Une foule de prêtres dévoués, de généreux laïques associés à sa pensée, consacraient, les uns leur vie, les autres leur fortune à la conversion des Gentils. Le grand promoteur de cette entreprise, aussi belle que difficile, comptait avec bonheur parmi ses auxiliaires les plus fervents, outre Jean et Géronce, le prêtre Siméon, disciple de saint Marcien et chef d'un grand monastère dans le diocèse d'Apamée ; Diogène, qui appliquait à la Phénicie les cadeaux refusés par le noble exilé ; Alphius, qui dépensait des sommes considérables dans l'intérêt de la mission ; Cartérie, Olympiade, tous ses amis d'Antioche et de Byzance, heureux que leurs richesses déposées à ses pieds leur permissent de devenir en quelque chose les instruments de sa sublime ambition. On voit par les lettres de Chrysostome à Nicolas, surtout par celle-ci à Géronce, avec quelle ardeur il pressait cette conquête si dé-

[1] Chrys., *ep.* 53.

[1] Arabisse, en 406. — [2] Chrys., *ep.* 70 et *ep.* 93.

sirée et si disputée d'un pays plongé encore dans l'ombre de la mort : « J'ai déjà écrit à ta piété, dans la persuasion que tu étais en Phénicie, et maintenant je reviens te dire les mêmes choses, à savoir : qu'il faut tout faire et tout souffrir pour qu'une moisson si belle ne soit pas perdue... Si Jacob, chargé de conduire des troupeaux sans raison, remplit quatorze ans les fonctions d'un vil mercenaire, supportant le froid, le chaud, les veilles, que ne doivent pas supporter et faire ceux à qui furent confiées des brebis douées de raison, pour qu'aucune d'elle ne périsse ? Je t'en prie donc, plus l'orage gronde, plus nombreux sont les obstacles qu'on nous oppose, les piéges qu'on nous tend, plus tu dois éprouver de zèle et en communiquer aux autres, afin qu'ils s'associent à toi pour une œuvre si belle et qu'ils partent le plus tôt possible. Entreprendre ce voyage, n'est-ce pas plus méritoire que de rester oisif dans ta demeure ? En effet, ce que tu pratiques chez toi, les jeûnes, les veilles, les saints exercices de la philosophie chrétienne, tu peux les pratiquer ailleurs; mais tu n'obtiendras jamais chez toi ce que tu peux obtenir en Phénicie, le salut de tant d'âmes, la récompense de tant de périls bravés, le prix qui s'attache à une décision généreuse et prompte.... C'est pourquoi dès que tu seras guéri, n'hésite pas à te mettre en route, sans soucis de ce qui t'est nécessaire ; car j'ai chargé le vénérable et très-pieux prêtre Constantius de pourvoir largement, plus encore que par le passé, à toutes les dépenses, soit de construction des édifices, soit d'entretien des frères. Ainsi, rassuré de ce côté et, ce qui est le point capital, convaincu que tu vas faire une chose agréable à Dieu, pars sans délai, et qu'une lettre de toi m'annonce bientôt ton arrivée au milieu des infidèles. Te savoir sur le théâtre de tes travaux, résolu à ne rien négliger et à tout souffrir pour le salut des âmes, sera pour moi une joie si grande, qu'en vérité je ne me croirai plus relégué dans ce désert. Sans doute il m'eût été bien doux de t'appeler ici et d'y jouir de ta présence ; mais ce que je demande est plus nécessaire, et c'est pourquoi je te prie et te presse de te hâter et de partir[1] ».

Géronce, comme on le voit, était un prêtre de mœurs austères, d'une piété ascétique, que les immolations habituelles de sa vie rendaient très-propre à l'apostolat. Quant à Jean, l'homonyme de notre Saint, qui en parle avec bonheur, comme d'un ami intime[1], c'était probablement un des cénobites des environs d'Apamée. Chrysostome se félicite de l'avoir acquis à l'œuvre de la mission. Mais l'homme sur qui il semble le plus compter après Constantius, c'est le prêtre Rufin. « J'apprends, lui écrit-il, que de graves malheurs ont éclaté en Phénicie. La fureur des païens s'y porte à des excès déplorables, et parmi les moines occupés à leur conversion, plusieurs ont été blessés, d'autres mis à mort. C'est pourquoi j'insiste de nouveau et plus que jamais pour que, sans différer davantage, tu voles au combat. J'ai la certitude que si tu parais là, tes prières, ta bonté, ta douceur, ta patience, ta force d'âme et même ta seule présence, suffiront à mettre en fuite l'ennemi, à contenir les infidèles, à rendre le courage aux nôtres..... Aussi point d'hésitation ni de délai ; dépêche-toi le plus possible, et que les faits que je porte à ta connaissance te fassent redoubler de célérité..... Quand tout est tranquille, le premier venu suffit à la tâche aisée d'instruire dans la foi quelques ignorants. Mais quand le démon furieux déclare la guerre avec plus d'audace, lui résister avec plus de force, lui ravir ses victimes, empêcher ses progrès, c'est le propre d'un homme intrépide, d'une âme élevée et forte ; c'est un exploit digne de mille couronnes et au-dessus de tout éloge ; c'est l'œuvre d'un apôtre. Songe que le moment est venu pour toi d'acquérir une grande gloire et d'infinies richesses, et ne le laisse pas échapper. Hâte-toi donc..... Et pourvu que j'apprenne que tu as mis le pied sur le sol de la Phénicie, mes craintes feront place à la confiance. Je sais, en effet, ce qui s'ensuivra : tel qu'un général habile et d'une expérience consommée, tu parcourras les rangs, relevant les uns, soutenant les autres, cherchant et sauvant ceux qui se perdent, et tu mettras en déroute les forces conjurées du démon. Car rien ne m'est plus connu que ton activité, ta pénétration, ta sagesse, ta prévoyance, ta fermeté. Je désire que tu m'écrives souvent, même durant le voyage, et j'ai été surpris que le prêtre Théodore soit arrivé ici sans m'apporter une lettre de toi. Afin que je n'éprouve plus le même chagrin, écris-moi de chaque station, et que je puisse ainsi te suivre pas à pas et savoir chaque jour le chemin qui te reste à faire. Je suis en effet dans une grande perplexité, et j'ai besoin d'être instruit exactement de ce qui se

[1] Chrys., *ep.* 54.

[1] Chrys., *ep.* 21 et 53 et *ep.* 123.

passe..... Si les choses vont bien, j'en aurai grande joie. Dans le cas où des empêchements seraient suscités, je m'appliquerai de tous mes moyens à les faire disparaître, et n'aurai de repos qu'autant que par moi ou par d'autres, s'il se peut, la voie te soit aplanie. Fallût-il recourir cent fois à Constantinople, cela même ne m'arrêtera pas... Si tu penses que des frères poivent vous être adjoints, mande-le-moi. Quant aux reliques des martyrs, sois en repos. J'ai envoyé le vénéré prêtre Térentius à mon très-pieux seigneur Otréius, évêque d'Arabisse, qui en a beaucoup de fort authentiques, et sous peu de jours je te les adresserai en Phénicie... Hâte-toi de terminer avant l'hiver les églises qui manquent de toit[1] ».

Le pays que Chrysostome appelle Phénicie et à la conversion duquel il s'intéresse si vivement, n'était qu'une partie de la province de ce nom : celle qui s'étend du Liban aux environs de Balbek. C'est là que le polythéisme avait bâti ses plus grandioses monuments ; là qu'il étalait à la face du jour ses plus révoltantes hideurs ; là que, se surpassant lui-même en immoralité, il avait poussé à ce point la logique du mal, que les plus infâmes dissolutions faisaient partie du culte de la divinité et des vertus de l'homme. La prostitution des filles par leurs mères et la communauté des femmes y étaient érigées en lois. On eût dit que le sens moral n'avait jamais existé pour cette portion de l'humanité. Un temple de Vénus sur un des sommets du Liban, un autre dans l'enceinte même d'Héliopolis, étaient le rendez-vous sacré et l'école publique des plus abominables débauches. Héliogabale sortit de là. Constantin, ayant tourné ses regards vers la Phénicie, s'efforça de réprimer des désordres incroyables à force d'être monstrueux : il ferma les temples, abattit les statues, écrivit aux populations du Liban pour les appeler à la connaissance et au culte du vrai Dieu, et, après avoir purifié le sol de ses obscénités séculaires, il fit bâtir à Balbek une église à laquelle il attacha un évêque et un clergé. Le règne de Julien galvanisa, sans la ranimer, l'idolâtrie expirante. Les Phéniciens idolâtres se portèrent à des excès de fureur sans exemple dans les annales de la cruauté humaine. Pour venger leur impudique déesse détrônée du Liban par les ordres de Constantin, ils ouvrirent le ventre aux vierges du Christ, et l'ayant rempli d'orge, ils livrèrent les cadavres aux animaux immondes. Ascalon, Gaza, Emèse, Aréluse, imitèrent ces atrocités dont le souvenir déshonore l'histoire[2]. Les temps changèrent; l'esprit de ces contrées ne changea pas. Le paganisme en fit son dernier asile et le disputa pied à pied. Il semble qu'il n'y eut plus un seul chrétien à Héliopolis du temps de Valens, et c'est pourquoi les Ariens d'Alexandrie y faisaient reléguer de préférence les prêtres catholiques, afin que leur isolement au milieu d'un peuple idolâtre fût pour les exilés un supplice de plus. Plus tard, un homme de Dieu, Nonnus, le même qui ramena de ses égarements Pélagie *la Perle*, s'était dévoué à être l'évêque ou plutôt l'apôtre de la malheureuse cité, et, par l'ascendant de ses vertus autant que par la puissance de sa parole, y avait opéré des conversions nombreuses. Mais la masse du peuple, dans les campagnes surtout, se dérobait obstinément aux efforts de son zèle, lorsque, sur sa demande sans doute, l'évêque de Constantinople lui vint en aide. Ce dut être pour le saint vieillard une grande consolation d'avoir pu, avant de descendre au tombeau, embrasser et bénir ces ouvriers évangéliques accourus de toutes parts, à la voix d'un collègue que peut-être ils ne connaissaient pas, pour accomplir le plus cher de ses vœux et sauver de la mort éternelle un peuple aimé quoique ingrat.

Jean poursuivit jusqu'à sa mort cette grande œuvre, dont il avait fait, dans l'ardeur de sa charité, comme son affaire propre. Du fond de son exil, il la surveille, il l'active, il la gouverne, frappant à toutes les portes, faisant appel à tous les courages, enrôlant sous le drapeau de l'apostolat tous les dévouements, pour achever plus vite par un concours plus puissant une entreprise à laquelle se rattachent, avec les intérêts divins de la vérité, la régénération et le bonheur de tant d'hommes. Il se multiplie dans chaque ouvrier de l'Evangile, et l'on peut dire que pas une conversion n'a lieu dans le Phénicie qui ne soit un enfantement de son cœur. Tant d'efforts et de sacrifices ne pouvaient être à jamais perdus : la grâce brisa toutes les résistances, et l'idolâtrie disparut d'une terre qui avait été sa plus chère possession et son berceau. Les Maronites d'aujourd'hui sont les fils des néophytes de Chrysostome, le véritable apôtre du Liban.

[1] Chrys., ep. 126.

[2] Socr., l. 3, c. 15 ; Théod., l. 3, c. 7 ; Sozom., l. 5, c. 3, 8, 9, 10.

CHAPITRE QUARANTE-CINQUIÈME.

Les ennemis de Jean obtiennent contre lui un nouvel arrêt de déportation. — Résignation de Jean. — Ses souffrances. — Il arrive à Comane. — Sa mort. — Concours à ses funérailles. — Protestation de saint Nil et de saint Isidore. — Attitude de l'Eglise romaine. — Mort de l'empereur d'Orient. — Résistance de Théophile aux vœux du Saint-Siége. — Pamphlet contre la mémoire de Jean. — Lettre de Synésius. — Mort de Théophile.

Mais pendant que cette grande âme s'épanchait en flots de miséricorde et d'amour, même sur des contrées barbares et des hommes inconnus, la renommée du captif empêchait ses ennemis de dormir. Son nom, répété sans cesse aux oreilles d'Atticus et de Séverien, empoisonnait leur triomphe impie. Ils savaient que, malgré la distance et les Isaures, une foule de pieux visiteurs arrivait tous les jours à Cucuse. Précipité de sa tribune, le grand orateur était encore l'oracle du monde. Sa parole, écoutée de loin, guidait dans les voies de Dieu les fidèles d'Antioche, de Byzance, de toute l'Asie chrétienne. Les intrus avaient peur. Ils demandèrent la translation du proscrit dans un coin plus reculé de l'empire. On s'étonnait, même dans leur parti, de leur acharnement, de cette frayeur étrange qu'un prêtre déporté, malade, cassé par les ans et par les souffrances, près de mourir, inspirait à des hommes puissants, honorés de la faveur de César et disposant à leur gré de toutes les richesses du Sacerdoce. Leur lâche vengeance ne pardonnait pas à la vertu d'un Saint d'avoir plus d'éclat que leur bassesse, plus d'attrait que leurs vices. Ils eussent voulu, dans un exil plus lointain, lui faire une tombe anticipée. N'osant attenter à ses jours, ils comptaient enterrer vivant un homme qui était déjà en pleine possession de l'immortalité, et pour lequel l'admiration du peuple avait devancé l'heure de la postérité et l'apothéose. Ils obtinrent d'abord qu'il fût transféré dans le château-fort d'Arabisse, séjour déjà connu de Jean, et que, de lui-même, il avait choisi pour asile au moment de la plus forte irruption des Isaures[1]. Dans leur pensée, les mauvais traitements et la rigueur du climat devaient achever d'un jour à l'autre cette vie défaillante, ombre de vie qui suffisait à les épouvanter. L'auguste condamné reprit le chemin d'Arabisse[1], y tomba de nouveau malade, mais ne mourut pas. Les lettres de ses amis, à défaut de leurs visites, vinrent le consoler dans sa nouvelle prison. D'ailleurs, l'état du pays, ravagé par les brigands du Taurus qui traînaient tous les maux à leur suite, lui fournit une ample occasion de dévouement et de charité. Ses vertus, plus que ses paroles, firent de nouvelles conversions parmi les idolâtres de la contrée, en sorte que le surcroît de rigueur de ses ennemis ne lui apporta qu'un surcroît de gloire. Ils en devinrent furieux.

La cour, sur leurs instances, donna de nouveaux ordres pour transférer le captif d'Arabisse à Pityonte, dans le pays des Tzannes. C'était la dernière ville de l'empire sur la côte de l'Euxin, vers le nord, entre le Pont et la Colchide, dans une contrée sauvage, déserte, abandonnée à peu près aux plus barbares des Barbares[2]. L'ordre de translation portait qu'elle aurait lieu sur-le-champ. On en confia l'exécution à deux prétoriens d'une brutalité reconnue, bourreaux plutôt que soldats, auxquels d'ailleurs une atroce consigne ne permettait ni complaisance ni compassion pour leur prisonnier. Le saint vieillard marchait à pied, tête nue, le corps brisé, l'âme haute. Consumé de travaux, d'austérités, de souffrances, en proie à la fièvre qui ne le quittait plus, il se traînait à peine. Les soldats le pressaient et le poussaient avec rudesse. Vainement ses amis accourus sur son passage essayaient d'adoucir ses gardes,

[1] Pallad., dial., p. 38 et 39.

[1] C'est l'opinion d'Hermant et de Tillemont, combattue par Stilting ; elle seule explique suffisamment le texte de Pallade et le met d'accord avec lui-même. (Tillem., t. 2, p. 613 et 615. Stilting. p. 648.) D'ailleurs, le Saint nous apprend lui-même qu'il fut à Arabisse, non par ordre, mais de son propre mouvement, pour se sauver des Isaures (*ep.* 69). Ce premier voyage eut lieu en hiver.

[2] Pallad., dial., p. 38 ; Theod., l. 5, c. 34.

d'obtenir d'eux à force de supplications et d'argent quelques égards pour une infortune auguste, un peu de cette pitié vulgaire qu'on ne refuse pas aux plus grands criminels. Ces démarches repoussées aboutissaient à un redoublement d'outrages. Cruellement fidèles aux instructions reçues, les deux prétoriens se croyaient assurés de leur avancement, si leur pauvre captif, moitié mort, achevait de mourir en chemin, et ils faisaient de leur mieux pour en finir au plus tôt. On était au plus fort de l'été. Ils affectaient de se mettre en route au milieu du jour, afin que cette noble tête, chauve et nue, reçût en plein les plus vifs rayons du soleil. Si un orage venait à éclater, défense de chercher un abri; il fallait subir sans se plaindre des torrents d'eau. Ils riaient de voir grelotter le vieillard. Leur unique attention était de fuir les villes où un hommage de respectueuse pitié eût pu consoler cette grande agonie, et ils choisissaient à dessein, pour y stationner, les lieux les plus déserts, particulièrement ceux où l'on manquait d'eau, afin de ravir à Jean le soulagement du bain auquel il semblait tenir.

Ce voyage, ou plutôt ce supplice, se prolongeait ainsi avec d'horribles souffrances depuis trois mois, lorsqu'ils arrivèrent à Comane[1] vers la mi-septembre. On traversa la ville sans s'arrêter, et l'on prit gîte dans une église isolée au milieu des champs, où était le tombeau de saint Basilisque[2], évêque, martyrisé à Nicomédie, sous Maximin, avec saint Lucien d'Antioche. Dans la nuit, Basilisque apparut à Chrysostome et lui dit : *Courage, mon frère Jean, demain nous serons ensemble.*

Le matin venu, le captif se sentant défaillir, demanda qu'on retardât le départ jusqu'à la cinquième heure. Sa prière fut repoussée et l'on se mit en route aussitôt. Mais ses jambes tremblaient et s'affaissaient sous le poids du corps ; il trébuchait à chaque pas ; une froide sueur baignait son visage. On le traîna ainsi trente stades, c'est-à-dire une lieue et demie ; après quoi, il se trouva si mal qu'il fallut revenir, comme on put, aux lieux qu'on avait quittés le matin. Rentré dans la chapelle du martyr, il déposa sa chaussure et ses habits de voyage, se vêtit de blanc, distribua aux assistants ce qui lui restait, et, étant encore à jeun, il demanda et reçut la communion; puis, il pria quelque temps à haute voix. Mais, sa voix s'éteignant peu à peu, il termina sa prière par ces mots qu'il avait ordinairement à la bouche : *Gloire à Dieu en toutes choses!* Et ayant fait sur son corps le signe de la croix, il étendit les pieds, prononça le dernier *Amen* et s'endormit dans le Seigneur[1]. C'était le 14 septembre 407. L'illustre mort avait vécu soixante-trois ans, dont six à la tête de l'Eglise de Constantinople et trois dans l'exil.

Ses funérailles, plus triomphantes que funèbres, attirèrent un immense concours de cénobites, de vierges, de prêtres, d'évêques, venus du Pont, de l'Arménie, de la Cilicie, de la Syrie même. On se pressait pour voir une fois encore, pour saluer d'un dernier regard, dans son cercueil, le grand homme, l'intrépide défenseur de l'Eglise et des pauvres, le sublime apôtre de la charité; pour contempler cette bouche, maintenant fermée, d'où l'éloquence avait tant de fois jailli comme un fleuve d'or. Chacun voulait toucher ses vêtements, baiser ses pieds, prier devant la relique chaude encore de ce Saint, qui venait d'expirer sur la tombe d'un martyr, martyr lui-même sous un monarque chrétien. On ne priait pas pour lui, on invoquait son nom. Son corps fut enseveli dans l'église où il était mort, près de saint Basilisque, en un tombeau tout neuf et trouvé là par hasard[2].

A Antioche, à Constantinople, ce trépas fut un deuil public. On maudissait hautement le pouvoir inepte et lâche qui n'avait pas hésité d'immoler un pontife selon le cœur de Jésus-Christ à la jalousie fratricide de quelques prêtres, à la vanité cruelle de femmes perdues, à une politique impie et funeste. On s'abordait dans les rues, sur les places publiques, avec des paroles d'indignation contre la cour, de douleur sur cette fin malheureuse d'un si grand homme. On se racontait avec émotion les traits les plus connus de cette noble vie, si pleine, si éprouvée, à laquelle un long et dur martyre venait d'ajouter une suprême consécration. On se disait que, jeune encore, son talent, à peine

[1] Voir aux *Pièces justificatives.*

[2] Le P. Stilting cherche à prouver que le texte de Pallade est fautif, et qu'il s'agit ici, non d'un évêque Basilisque, mais d'un simple soldat de ce nom. Son grand argument, c'est le silence des ménologes grecs, qui ne mentionnent qu'un seul Basilisque, martyr et soldat. Ses raisons nous ont paru entortillées et peu concluantes. Le texte de Pallade est trop formel pour être infirmé. Avec Tillemont (t. 5, p. 736), il faut distinguer deux saints du même nom : l'un soldat à Amasée et martyrisé à Comane, l'autre évêque de Comane et martyrisé à Nicomédie avec saint Lucien. C'est l'évêque martyr qui apparaît à l'évêque Jean et l'appelle *son frère.*

[1] Pallad., dial., p. 39. — [2] Chronic. Marcell., *ad ann.* 403; Tillem., t. 11, p. 346.

ébauché, excitait l'admiration de Libanius qui l'enviait aux Chrétiens ; qu'ascète à vingt ans, il s'était élevé du premier bond de ses vertus aux plus hautes régions de l'ascétisme et de la sainteté; que, chargé du sacerdoce en dépit de son humilité, sa chaire avait été, quatorze ans durant, l'oracle, l'orgueil, la consolation d'Antioche; que, ravi par une trahison pieuse à l'amour de ses concitoyens et traîné malgré lui sur le trône épiscopal de Byzance, il y avait porté le zèle d'un apôtre, les vertus d'un saint, une charité qui ne fit défaut à aucune infortune, un courage qui ne fit grâce à aucun désordre. Réformateur du clergé, censeur modeste d'une cour dissolue et tyrannique, il rappela l'un au sentiment de la dignité, il eût voulu arracher l'autre à sa honte. L'empire lui devait son salut. Orateur et thaumaturge de la loi d'amour, jamais elle ne fut plus belle que sur ses lèvres, si puissante que dans sa vie. Et cet homme est tombé, victime de son génie et de sa vertu, sous le coup d'une intrigue hideuse ourdie par une princesse, de mémoire maudite, qui s'enivrait des larmes de ses sujets; par des évêques mondains et serviles, par une cour d'eunuques où tout est bassesse, poltronnerie et vénalité, par un patriarche indigne qui cache sous le manteau d'Athanase une âme implacable et astucieuse. Les voilà ceux auxquels fut sacrifié le plus éloquent des orateurs, le plus saint des pontifes, le pasteur incomparable, le chrétien magnanime, redouté des méchants, secourable aux faibles, béni de tous les malheureux, d'un cœur aussi grand que sa foi, dont l'existence entière n'était que l'Evangile en action. Pour le perdre, ils ont tout foulé aux pieds, la vérité, la justice, les lois, l'honneur, les intérêts et l'autorité de la religion. Lui, banni avec violence, rappelé avec gloire, proscrit une seconde et dernière fois, il a erré d'exil en exil, de solitudes en solitudes, accablé d'outrages, consumé de souffrances, martyrisé dans chacun de ses amis, ne vivant depuis trois ans que par un miracle du Ciel qui voulait lui faire savourer goutte à goutte le calice du Christ, et il est mort loin de son pays, loin de tous les siens, aux confins du monde, au bord d'une grande route, dans un abandon misérable, entre deux soldats payés pour insulter son agonie, et cela sous un fils de Théodose; tandis que Théophile étale son orgueil sur le siége d'Alexandrie, et qu'Atticus occupe en paix une chaire usurpée ! La haine sera-t-elle satisfaite par cette mort? Y aura-t-il devant cette tombe un peu de pudeur? Faut-il que la proscription s'acharne aussi à cette cendre sacrée, et qu'on lui refuse une place au pied de cette tribune que l'ombre du grand homme remplit encore, au milieu de ce peuple qu'il aimait et sur lequel il veille toujours du fond du cercueil? Vont-ils frapper un cadavre et un nom? Mais ce nom, ils peuvent le haïr, ils ne sauraient l'humilier : ils peuvent l'effacer des dyptiques, il vivra dans les cœurs !

Ces discours et mille autres couraient de bouche en bouche et montaient jusqu'au trône d'Arcadius, répétés qu'ils étaient par d'énergiques échos, tels que saint Nil et saint Isidore. Nous avons déjà cité quelques mots du premier à l'empereur. En voici d'autres qu'il écrivait à un personnage considérable, ancien consul : « Des évêques jaloux de la haute vertu de Jean ont mis de côté toute crainte de Dieu pour tramer la perte d'un saint, la lumière de l'univers, et si bien fait, par leurs intrigues, que l'empereur, pieux mais simple, trompé par leurs mensonges, a exilé cet homme céleste. Donc, puisque le chef du peuple a prêté l'oreille à des pasteurs envieux et pestiférés, on peut dire avec le Prophète : *Il a mis sa main dans le complot des méchants*. Du reste, après l'exil du juste, la plupart de ses persécuteurs ont subi la peine de leur forfait, et confessé à haute voix et avec larmes qu'ils avaient gravement péché contre un saint[1] ». De son côté, Isidore écrivait à l'un de ses amis : « Tu réclames de moi l'exposé fidèle de la malheureuse affaire de Jean, cet homme divin ; je doute qu'il me soit possible de te contenter. De telles choses sont au-dessus de ma pensée. Cependant écoute ces quelques mots : L'Egypte, notre voisine, suivant sa coutume, s'est indignement conduite. Autrefois elle repoussait Moïse et honorait Pharaon, elle bâtissait des villes et refusait le salaire aux ouvriers;... ses sentiments sont encore les mêmes de nos jours. Théophile, en effet, avec sa manie des pierres et son idolâtrie de l'or, s'est adjoint quatre complices de son apostasie, et a persécuté ouvertement un homme saint, en possession de la vraie doctrine. La haine qu'il portait à mon homonyme a servi d'aiguillon à ses nouvelles fureurs. Mais la maison de David prévaut, celle de Saül décline, comme tu le vois ; et le juste persécuté, après avoir vaincu les tempêtes de

[1] S. Nil, *ep.* 199, l. 2, *ad Sever.*

cette vie, jouît au ciel d'une éternelle paix [1] ».

A mesure que se répandait la triste nouvelle de cette mort, à Rome, à Milan, à Carthage, à Thessalonique, partout une grande honte saisissait les âmes, et, la foi leur rendant le ressort que la tyrannie croyait à jamais brisé, elles éclataient en murmures d'indignation et de vengeance. Le Sacerdoce se sentait profondément outragé dans l'une de ses plus hautes illustrations; il se sentait attaqué dans sa dignité, dans son existence, dans ses droits les plus inviolables et les plus saints. Le cadavre d'un grand pontife, d'un grand docteur, d'un des champions les plus résolus et les plus éminents de l'unité et de l'indépendance de l'Eglise, frappé dans sa vie, dans sa tombe, dans son nom, à la face du chef de l'épiscopat, de l'épiscopat tout entier, n'était-il pas aux mains de la cour un gage de sa funeste victoire sur le sanctuaire, de la défaite éclatante de celui-ci ? Mais Innocent vivait et gouvernait le monde chrétien, et avec cette noble ardeur que l'insuccès ne pouvait abattre, avec la grandeur de son âme, de son siége, de la cause qu'il défendait, il demanda plus haut que jamais la réhabilitation de Jean, et déclara de nouveau qu'avant de l'avoir obtenue, l'Eglise romaine n'aurait de communion ni avec Théophile, ni avec Atticus, ni avec aucun des Orientaux complices de cette grande iniquité. Car, disait-il, quoique le bienheureux Jean dorme aujourd'hui d'un paisible sommeil, cependant la vérité veille et ses droits ne peuvent périr [2].

Nous croyons avec Baronius, contre l'opinion commune, que l'intrépide pontife ne s'en tint pas à cette simple déclaration, et qu'il écrivit à l'empereur pour lui reprocher, avec la suprême autorité du vicaire de Jésus-Christ, les égarements de son pouvoir, la proscription d'un évêque, la mort d'un saint, et le retrancher, lui aussi, de sa communion [3]. S'il faut en croire George, suivi en cela par le grand historien de l'Eglise, le Pape s'exprime ainsi :

« La voix du sang de mon frère crie à Dieu contre toi, prince, comme jadis le sang du juste Abel criait contre le fratricide Caïn. Ce sang sera vengé. Et ce n'est pas ton seul crime, mais en pleine paix tu as suscité contre Dieu et son Eglise une violente persécution. Avant que sa cause fût jugée, tu as chassé de son trône épiscopal un grand docteur de l'univers, et, dans sa personne, persécuté Jésus-Christ lui-même. Je ne me lamente pas sur le sort de Jean, puisqu'il est entré en possession de son héritage avec les saints Apôtres dans le royaume de Dieu et de son Christ, — et cependant la perte d'un tel homme est un grand malheur; — mais ce qui me préoccupe plus que tout, c'est d'abord le salut de vos âmes, ensuite le triste état de tant de fidèles privés de direction et d'enseignement, et condamnés à mourir de faim par le manque de la parole de Dieu. Et ce n'est pas seulement pour l'Eglise de Constantinople que cette admirable éloquence est perdue, l'univers entier souffre de la mort de cet homme divin sacrifié à une femme..... C'est pourquoi, moi, à qui la chaire du grand Apôtre a été confiée, malgré ma bassesse et mes péchés, je te sépare et te repousse..... de la participation des sacrements immaculés du Christ notre Dieu, et non pas toi seulement, mais tout évêque, tout clerc, de quelque rang qu'il soit, qui prendrait sur lui de te les administrer malgré nos prohibitions. Que si, abusant de votre pouvoir et foulant aux pieds les saints canons établis par les Apôtres au nom du Sauveur, vous employez la violence pour obtenir des ministres de l'Eglise ce qu'ils ne peuvent vous accorder, sache bien que cela te sera imputé comme un péché considérable au jour terrible du jugement, en ce jour où les titres et les dignités ne pourront plus servir à personne [1].... »

Cette lettre, regardée comme authentique par Baronius et autres, est traitée d'apocryphe par Tillemont, par le P. Stilting, par plusieurs critiques qui ne manquent pas de raisons pour étayer leur dire. Car d'abord, ni Socrate, ni Sozomène, ni Théodoret, ni Pallade, ne parlent de cette pièce que George d'Alexandrie a rapportée le premier, et l'on sait la confiance qu'il faut accorder à un pareil narrateur. D'ailleurs, la lettre, telle qu'il la donne, renferme une foule d'expressions qui n'ont pu se trouver sous la plume du souverain Pontife, et qui sont autant de preuves, sinon de supposition, au moins d'altération. Elle parle d'Eudoxie, comme vivant encore; et il est assez généralement admis qu'elle était morte dès l'an 404, bien que Baronius le conteste et qu'il invoque à son appui de nombreuses autorités [2]. Toute-

[1] S. Isid., Pelus., *ep.* 152 *ad Symmach.* — [2] Pallad., dial. p. 84 et 85. — [3] Baron., *ad ann.* 407, t. 5, p. 262.

[1] Georg. Alex., *Vit. Sti*; Niceph., Callixt., liv. 13, c. 34; Baron, *ad ann.* 407, *loc. cit.*; Analect. J. Pontif., 25e livrais., p. 663.

[2] Socrate, Sozomène, la chronique d'Alexandrie, celle de Marcellin, etc. font mourir Eudoxie en 404. Zonare, Nicéphore placent sa mort après celle de Jean.

fois, il est difficile d'admettre qu'un pape tel qu'Innocent, d'un dévouement si parfait à l'Eglise, d'une âme si intrépide en présence du devoir, ait pu étouffer dans son cœur l'indignation qu'il dut éprouver en apprenant la mort de Jean, c'est-à-dire le crime odieux et lâche qui mettait le comble aux violences de la cour, et consommait dans le sang d'une grande victime le triomphe impie de l'usurpation et de la force brutale sur le droit. Non, le chef suprême du sacerdoce, outragé dans l'un de ses frères, dans les propres prérogatives de son siége, dans son autorité d'évêque des évêques, le pasteur et le guide du monde chrétien, qui avait pris à tâche de venger la mémoire de Jean et refusait sa communion àThéophile, à moins que le nom du proscrit ne fût rétabli avec honneur dans les saints dyptiques, n'a pu laisser, sans l'avertir, sans lui reprocher ses emportements sacriléges, l'aveugle pouvoir qui avait été l'instrument ou l'instigateur de la conjuration contre Chrysostome et contre l'Eglise, et dans tous les cas avait exploité à son bénéfice l'iniquité. L'exemple d'Ambroise parlait assez haut [1]; Arcadius, d'ailleurs, était bien petit à côté de Théodose; et si le massacre de Thessalonique inspirait une plus vive horreur, le supplice de Jean à Comane avait, aux yeux de l'Eglise, plus de signification et de portée. Seulement la lettre de l'évêque de Rome à l'empereur de Byzance, la même au fond que celle que nous avons citée, et commençant peut-être par les mêmes mots, a été surchargée et altérée par le zèle ignorant des Grecs qui nous l'ont transmise. En tout cas, et telle qu'elle est, elle prouve au moins une chose : c'est qu'à l'époque où George d'Alexandrie écrivait à sa façon l'histoire de Jean, c'est-à-dire deux cents ans avant le schisme de Photius, les Eglises d'Orient avaient la plus haute idée de l'Eglise Romaine, de sa grandeur, de sa puissance, de sa juridiction souveraine, de son rôle divin, et professaient sans détour la foi la plus explicite à sa suprématie sur le monde chrétien tout entier.

Une lettre d'Honorius à son frère accompagnait la lettre du pape, et parlait avec plus de véhémence encore et de liberté. Le texte n'en est pas authentique sans doute [2], mais le fond doit en être vrai. Personne, du reste, ne peut contester qu'Innocent n'ait tout fait, comme chef de l'Eglise, pour donner raison au droit opprimé dans la personne de Jean et réhabiliter sa mémoire. Cependant Théophile, Porphyre, Atticus restaient sourds à ces avertissements solennels, et, malgré l'excommunication qui pesait sur eux, s'obstinaient à ne pas rétablir le nom du grand pontife dans les dyptiques sacrés. Quelle fut l'attitude de l'autocrate de Byzance en présence des lettres venues de Rome et de ses propres remords? George et ceux qui le suivent prétendent qu'il reconnut sa faute et en implora le pardon dans une lettre à saint Innocent, citée aussi par Baronius; mais cette lettre porte avec elle de tels caractères de fausseté, qu'il est difficile d'y ajouter foi. On croit plutôt que le malheureux empereur persévéra dans son aveuglement jusqu'à sa mort, qui eut lieu, peu de mois après celle de Chrysostome, le 1er mai 408 [1].

Rejeton infirme et rachitique d'un tronc vigoureux, il avait trente et un ans et en avait régné treize, ou plutôt treize ans durant il avait laissé ses favoris, ses eunuques, sa femme, régner sous son nom et déshonorer à qui mieux mieux la majesté de l'empire et le monde. Fils d'un grand capitaine, élève d'un grand saint, il n'eut ni une étincelle du sang de son père, ni un reflet des vertus de son précepteur. Sa bêtise égalait sa laideur. Il n'avait de saillant dans son caractère qu'un entêtement invincible à l'appui d'une ignorance sans égale. Couvert de pierreries, doré de la tête aux pieds, il jouait au diadème et au sceptre, espèce de poupard emmaillotté de pourpre et d'or que Rufin, Eutrope, Eudoxie tour à tour tenaient assis sur le trône, et dont la main qu'ils dirigeaient n'était bonne qu'à couvrir du sceau de l'empire les brigandages et les turpitudes d'une cour sans honneur. Il ne fit qu'un acte de sagesse dans sa vie, et ce fut le seul dont il se repentit. Il appela Jean d'Antioche, et le bannit de Constantinople. Les Barbares, qui le trahissaient, eurent sa confiance, et il persécuta le grand homme qui l'avait sauvé des Barbares. Des intrigants mitrés firent d'un prince pieux l'instrument de leurs passions haineuses, et des ministres mal avisés le rival et l'oppresseur de l'Eglise; et lui, orthodoxe zélé, qui portait des lois contre l'idolâtrie et contre les hérétiques, qui transférait solennellement de la Palestine à Constantinople les reliques du prophète Sa-

[1] Synesius n'avait-il pas frappé d'excommunication Andronicus, le gouverneur de la Pentapole, en des termes [illegible] absolus que ceux attribués au pape Innocent? Voir Tillemont sur Synes., t. 12; Fleury, l. 22, art. 15.

[2] Georg. Alex., [illegible]; Baron., *loc. cit.*, p. 263.

[1] Socr., l. 6, c. 21; Sozom., l. 9. c. 1.

muel[1] et bâtissait des églises[2], il proscrivit les pontifes du Christ, emprisonna ses disciples, fomenta le schisme, remplit les chaires d'intrus, fit revivre les mauvais jours de Valens, et devint finalement le bourreau de celui qu'il devait bénir comme un père, et que la Providence, dans sa bonté, avait placé près de lui pour projeter sur son règne l'ombre de son génie et de ses vertus. Il a laissé la mémoire méprisée d'un tyran niais, persécuteur à son insu d'une religion qu'il professait et qu'il aimait. Et tandis qu'il paradait à la tête de ses *Arcadiens*[3] ou qu'il signait, sans y songer, la mort de Jean, Radagaise ravageait l'Italie et pénétrait jusqu'à Florence; Alaric marchait sur Rome; les Alains, les Vandales, les Suèves envahissaient les Gaules, où ils étaient suivis par les Bourguignons et les Francs; les légions de la Grande-Bretagne, en pleine révolte, se donnaient un soldat pour empereur; Byzance, désolée par un nouveau tremblement de terre, était en proie au double fléau de la famine et de l'anarchie; le pouvoir, impuissant à défendre le peuple contre les Barbares, ne savait pas se défendre contre le peuple; les séditions succédaient aux séditions; le sol s'écroulait sous les pas des Huns; tout était confusion et épouvante, et l'on eût dit que la mort d'un pauvre exilé donnait le signal de la destruction de l'empire et de la fin prochaine du monde.

Malheureusement, en descendant au sépulcre, Arcadius n'enterra pas le schisme avec lui. Théophile vivait toujours, et, au grand scandale de tous les vrais chrétiens, il opposait son entêtement et son orgueil aux décisions et aux vœux de l'Eglise Romaine. Facundus d'Hermiane, en Afrique, qui vivait plus d'un siècle après le patriarche d'Alexandrie, cite sous son nom un déplorable écrit, peu propre à coup sûr à honorer sa mémoire, si tant est qu'il soit vraiment de lui. C'est une diatribe odieuse contre Jean, « où l'illustre pontife est appelé « meurtrier des Saints, compagnon de Judas, « homme impie, corrompu, agité de l'esprit « impur qui tourmentait Saül. Blasphéma« teur », y est-il dit, « prince des sacriléges, « nouveau Balthazar, ennemi de l'humanité, « ses crimes surpassent en audace ceux des « voleurs. Emule de Dathan et d'Abiron, con« damné au tribunal de Dieu, il a fourni un « grand aliment aux flammes de l'enfer », et ces aménités sont suivies d'une foule de belles choses du même genre, qui déshonorent la plume d'où elles émanent, sans atteindre celui qui en est l'objet[1].

Or, Hermant et Tillemont acceptent telles quelles les assertions de l'évêque d'Hermiane, et n'hésitent pas à laisser au compte de Théophile, déjà trop lourd, ce lâche pamphlet : comme si la haine du patriarche égyptien, loin d'être désarmée par la mort de son adversaire, avait puisé dans sa tombe, qu'entouraient d'innombrables bénédictions, une fureur nouvelle! Ils ont même cru, sur le dire de Facundus, que saint Jérôme avait traduit complaisamment cet infâme ramassis de mensonges et d'injures, et l'avait envoyé à ses amis de Rome pour l'y propager.

Le P. Stilting, avec raison selon nous, conteste l'authenticité de cet horrible écrit. Avouant, ce que d'ailleurs il serait impossible de nier en présence des affirmations de Pallade, que Théophile fut le calomniateur de Jean, d'Olympiade elle-même, il s'efforce de prouver que le libelle en question n'est pas et ne peut être l'œuvre du patriarche, et qu'il faut l'attribuer à un arien, à un Juif, à un polythéiste peut-être, heureux de donner le change au public et de couvrir d'un grand nom catholique les outrages qu'il adresse à un ministre illustre de Jésus-Christ. Son principal argument est tiré du silence des contemporains : de Sozomène, qui ne pouvait ignorer ni taire une œuvre pareille; de Socrate, qui enregistre avec bonheur tout ce qui peut amoindrir la gloire de Jean; de Pallade, de saint Nil, de saint Isidore, peu disposés à épargner Théophile, dont ils relèvent avec indignation tous les torts. Comment admettre que l'évêque d'Alexandrie, homme prudent et cauteleux, qui soignait sa réputation et n'ignorait pas que l'opinion publique s'était vivement prononcée en faveur de son noble adversaire; comment admettre, dis-je, qu'un tel homme, dans une telle situation, se soit décidé à jeter à la face du monde chrétien, dévoué à la mémoire de Chrysostome, ce hideux factum dont il ne pouvait attendre autre chose qu'un redoublement de haine contre lui-même? Et s'il eût été l'auteur avéré d'une pareille infamie, si dans un opuscule signé de

[1] S. Hier. *adv. Vigil.*, tom. 4, 2e part., p. 283.

[2] Entre autres l'église de Saint-Jean, appelée *l'Arcadienne.*

[3] Les *Arcadiens*, qu'il faut distinguer d'un corps de troupes du même nom, étaient un choix de six mille citoyens qui lui faisaient cortége dans les cérémonies publiques, et qu'il se plaisait à honorer de ses plus grandes faveurs.

[1] Fac. Herm., l. 6, p. 258, etc.

son nom il eût poursuivi d'atroces injures jusqu'au-delà du tombeau un homme vénéré, l'honneur de l'Episcopat, pense-t-on que les Pères d'Ephèse, que le pape saint Léon, que le patriarche saint Protère, que Vincent de Lérins, eussent parlé de lui aussi honorablement qu'ils l'ont fait? Le pape saint Gélase, énumérant les livres qu'il approuve, dont la lecture est irréprochable [1], cite ceux de Théophile et n'en excepte aucun. Serait-ce possible, si celui qui nous occupe eût figuré parmi les œuvres du patriarche et pesé sur son nom?

Mais qui donc avait intérêt à écrire ce malheureux libelle, et, Théophile mort, qui aurait songé à l'écrire, alors que la mémoire de Chrysostome, loin d'être un objet de litige, jouissait de la plus unanime vénération? Et s'il fut publié du vivant de Théophile par un calomniateur subalterne caché sous un nom imposant, comment se fait-il qu'aucune voix ne se soit élevée pour protester en faveur du patriarche et l'absoudre d'un tel forfait? Le style, d'ailleurs, ne permet guère d'attribuer cette pièce à un juif ou à un hérétique, encore moins à un païen.

Ces observations laissent à l'opinion du savant Bollandiste toute sa probabilité. Ici, du reste, le moindre doute oblige au silence. Imputer à un homme éminent par son caractère et sa position une œuvre qui le déshonore, sans avoir la certitude qu'il en est l'auteur, serait d'une révoltante injustice; ce serait rabaisser l'histoire au rôle du pamphlet. Les jugements de l'histoire sont trop souverains pour qu'il leur soit permis d'être téméraires.

Quant à saint Jérôme, rien n'autorise à croire qu'il ait propagé par la traduction un écrit aussi détestable. Sans doute, une commune opposition à l'Origénisme l'attacha d'abord à Théophile. Est-ce au point d'en épouser les préventions et les haines, de se faire le complice ou l'écho des plus absurdes calomnies contre un pontife que l'opinion publique avait placé au rang des Saints? Le caractère de Jérôme, si droit et si ferme, repousse une pareille supposition. Dans une lettre à saint Augustin, à propos du reproche de saint Paul à saint Pierre, il s'exprime ainsi: « Que dirai-je de Jean qui gouverna comme évêque l'Eglise de Constantinople, lequel, traitant longuement ce sujet, a suivi l'opinion d'Origène et des anciens? Si tu trouves que je me trompe, permets-moi de me tromper avec de tels hommes [1]! » Or, cette lettre est de 405; et dès lors, victime d'une odieuse intrigue, Chrysostome avait été arraché à son siége et relégué aux confins du monde. Si le docteur de Bethléem eût partagé contre lui les sentiments de Théophile, en eût-il fait cette mention? Et s'il en avait alors cette haute idée, serait-il devenu quatre jours après l'ardent accusateur de sa mémoire? Nous croyons avec le P. Stilting, qu'à cette époque déjà, Jérôme s'était éloigné du patriarche égyptien. On ne trouve plus vestige de leurs relations après 405. Quand on songe d'ailleurs à ce culte de vénération et d'amour pour l'Eglise Romaine, que le grand solitaire professait si haut, peut-on croire qu'il ait hésité entre Théophile et Jean, entre un nom cher à l'Eglise-mère qui en poursuit la réhabilitation avec un zèle infatigable, et un pontife obstiné dans ses rancunes, auquel le Pape refuse sa communion, et qui refuse lui-même d'incliner son orgueil devant les vœux et l'autorité du Pape? N'est-ce pas Jérôme qui adressait à saint Damase ces belles paroles si connues: « Moi, qui ne veux marcher qu'à la suite de Jésus-Christ, je me tiens uni de communion à ta béatitude, c'est-à-dire à la chaire de Pierre. Je sais que l'Eglise a été bâtie sur cette pierre. Qui mange l'agneau hors de cette maison est un profane; qui n'est pas dans l'arche de Noé sera victime du déluge..... Je ne connais pas Vital, je repousse Mélèce, j'ignore Paulin. Quiconque ne recueille pas avec toi, disperse; c'est-à-dire, celui qui n'est pas du Christ est de l'antechrist [2] ». Devant ce langage, l'affirmation de Facundus tombe à plat. Théophile, persévérant dans sa résistance au désir du Saint-Siége et séparé de sa communion, n'était plus aux yeux de Jérôme, qu'un profane, un disciple, non du Christ, mais de l'antechrist; et l'on conçoit qu'au lieu de l'aider de son talent à propager le plus mauvais de ses ouvrages, il s'en soit séparé de toute la distance de la foi filiale à l'entêtement schismatique.

On allègue une prétendue lettre de saint Jérôme à Théophile, lettre où l'illustre évêque de Constantinople est fort maltraité. Mais une simple lecture de cette pièce démontre à l'œil le moins attentif qu'elle n'est pas sortie tout entière de la même main. On y distingue sans effort deux lettres trop disparates pour être confondues. La

[1] Labb. tom. 4, col. 1262; Tillem., t. 11, p. 496; Stilt., *loc. cit.*, p. 674.

[1] S. Hier., t. 4, *alt. part.*, p. 620. — [2] S. Hier., *ep.* 14, *alias* 17.

première, qui a trait à Chrysostome, est évidemment de Théophile, dont le style obscur et tendu tranche avec la simplicité incisive et lumineuse de Jérôme. Dans la seconde, on retrouve véritablement celui-ci; il s'excuse auprès de l'évêque égyptien de n'avoir pu lui envoyer plus tôt la traduction d'un de ses livres, probablement d'une de ses lettres pascales. Un copiste mal avisé a uni bout à bout, sous une suscription ridicule, ces deux œuvres étonnées de leur rapprochement, et dont le contraste et l'origine diverse n'ont échappé ni à Valois ni à Tillemont. Aussi, en dépit des savants bénédictins qui ont maintenu la confusion, l'édition de Vérone sépare les deux lettres et rend à chacun sa responsabilité.

L'allégation de l'évêque d'Hermiane, à propos du grand docteur de l'Eglise latine, est donc une erreur. Bien que le cœur humain soit exposé à d'étranges illusions, et que les plus nobles natures n'en soient pas exemptes, on verrait avec douleur un homme tel que le solitaire de Bethléem tremper, même de bonne foi et par un entraînement de zèle, dans une accusation odieuse contre un vénérable pontife, défendu par le vicaire de Jésus-Christ, et victime de ses vertus et de son dévouement à l'Eglise. Heureusement il n'en est rien. Jérôme n'a pris aucune part aux fautes de Théophile; et Théophile lui-même peut être absous, avec beaucoup de vraisemblance, d'une iniquité qui flétrirait à jamais sa mémoire.

Et ceci rend plus facile à admettre ce qu'on a dit, que, dans les derniers temps de sa vie, il se serait radouci à l'égard des amis de Chrysostome. C'est du moins ce qu'on peut inférer d'une lettre de Synésius. Le célèbre évêque de Ptolémaïs, s'adressant à Théophile, le consulte sur la conduite à tenir vis-à-vis d'un prélat [1] dépouillé de son siége pour refus de communion avec les intrus: « Alexandre, lui mande-t-il, né à Cyrène d'une famille de sénateurs, embrassa jeune la vie solitaire, et mérita d'être élevé plus tard au diaconat et au sacerdoce. Une affaire l'ayant conduit à Constantinople, il fut connu du *bienheureux* Jean. (Nous lui devons ce titre d'honneur puisqu'il est mort et que toute inimitié doit cesser avec la vie). Jean lui imposa les mains, et le fit évêque de Basilinopolis en Bithynie, alors que la division n'avait pas éclaté entre les églises. Depuis que ces différends ont eu lieu, il est resté l'ami de celui qui l'avait ordonné, et s'est attaché inébranlablement à son parti.... Je n'ai pas besoin d'entrer en de plus longs détails, vis-à-vis d'un homme qui sait aussi bien que toi ce qui s'est passé et y a pris une si grande part. Il m'est tombé entre les mains un livre très-judicieux et très-sage que tu as écrit sur ce sujet au bienheureux Atticus, si je ne me trompe, pour le porter à recevoir les hommes de ce parti....... Dois-je tenir ou ne pas tenir Alexandre pour évêque [1]? »

Synésius ne comprenait rien à la fermeté d'Alexandre; mais habitué de longue main à vénérer Théophile, il se fût bien gardé d'appeler *bienheureux* un homme que celui-ci eût traité de blasphémateur et d'impie.

Théophile mourut le 15 octobre 412, non sans déplorer les agitations de sa vie. Il abordait la mort avec effroi, et s'écriait en pensant à ces pieux solitaires dont il avait goûté dans sa jeunesse le recueillement et la paix : Que vous êtes heureux, abbé Arsène, de n'avoir jamais oublié cette heure suprême! Saint Jean de Damas rapporte, sur l'autorité d'un diacre, Isidore, qui n'est pas autrement connu, que le patriarche, avant de quitter ce monde, déplora ses torts vis-à-vis de Chrysostome. En proie, dit-il, à une cruelle agonie et ne pouvant plus vivre, il ne pouvait mourir. Alors il demanda le portrait de Jean, et l'ayant respectueusement baisé, il rendit le dernier soupir [2]. Mourut-il dans la communion de l'Eglise romaine? Fleury l'affirme et le conclut des titres honorifiques que lui donne le pape saint Léon [3]. Tillemont le nie. *Il avait mérité*, dit-il, *cette excommunication par ce qu'il avait fait contre saint Jean Chrysostome, et il s'en alla, chargé de ce poids terrible, rendre compte de ses actions à la justice de Dieu, qui lui fut peut-être d'autant plus rigoureuse, que s'il a fait quelque bien, il semble en avoir été récompensé en ce monde, et par le crédit qu'il a eu durant sa vie, et par l'estime qu'on a témoigné faire de lui après sa mort* [4].

En tout cas, nous n'avons aucune preuve directe de sa réconciliation avec le Saint-Siége. Toutefois, puisqu'il est certain, nous l'avons

[1] Alexandre de Basilinople, en Bithynie. Natif de Cyrène, il s'y était retiré pendant l'orage qui dispersa tous les amis de Jean. Synésius lui refusait toute communion à l'Eglise et le recevait avec respect dans sa maison. Il désira sortir de cette contradiction avec lui-même, et savoir s'il fallait, oui ou non, traiter Alexandre comme évêque. Il ne paraît pas que Théophile ait répondu à cette lettre.

[1] Syn., *ep.* 66 ; Synésius écrivit dans le même sens une seconde lettre (*ep.* 67) qui resta, comme la première, sans réponse (Rohrbacher, l. 38, t. 7, p. 488).

[2] S. Joan. Damas., *de imagin.* p. 480. — [3] Hist. eccl., l. 22, art. 46. — [4] Tillem., t. 11. p. 498.

déjà dit, que non-seulement Théophile est loué par une foule d'Orientaux et cité dans le concile d'Ephèse avec le titre de très-saint évêque, mais que saint Léon lui-même le compte, avec saint Athanase et saint Cyrille, entre les plus excellents pasteurs qu'ait eus l'Eglise d'Alexandrie [1], qu'il l'appelle un pontife de sainte mémoire, et que le pape Gélase, approuvant ses écrits, lui donne la qualification de bienheureux, il faut en conclure, ou qu'il était rentré avant de mourir dans la communion du souverain pontife, ou que son zèle et ses travaux pour la défense et le triomphe de la vérité catholique lui ont valu de la part de l'Eglise-mère le pardon de ses torts, et l'oubli de sa malheureuse et coupable résistance aux vœux d'Innocent.

Quoi qu'il en soit, la pureté de sa doctrine a mérité les éloges qu'elle a généralement obtenus. Personne n'a plus vaillamment combattu pour la foi ; mais la beauté de sa vie n'a pas répondu à la beauté de ses enseignements. Nous sommes obligé de le redire, l'histoire le représente comme un prélat hautain, jaloux, vindicatif, avare ; et il faut convenir que sa conduite vis-à-vis d'Isidore et de Jean est peu propre à l'absoudre de ces tristes accusations. Dieu, qui connaît le secret des cœurs et juge les actions sur les intentions, l'a reçu peut-être dans sa miséricorde [2] ; mais l'histoire, qui ne voit que l'écorce et les faits, est condamnée vis-à-vis de lui à une douloureuse sévérité. Historiquement parlant, la gloire de Chrysostome est le supplice de Théophile.

Du reste, cette année 412 apporta de grands changements dans la situation religieuse de l'Orient, moins peut-être par la mort du patriarche d'Alexandrie que par celle de Porphyre, qui le suivit de près au sépulcre. L'indigne évêque d'Antioche mourut en 413, détesté de ses ouailles, méprisé de ses collègues, repoussé du Saint-Siége. Théodoret nous dit « qu'il laissa des marques sensibles de la tendresse de sa charité et de la sagesse de sa conduite [1] ». Un excès d'indulgence et de bonté inspire au pieux historien des paroles contre lesquelles proteste toute la vie de Porphyre. Et, en effet, son ordination subreptice, les violences dont il appuya son pouvoir usurpé, l'acharnement avec lequel il poursuivit les amis de Chrysostome, tout nous oblige à voir en lui un de ces malheureux pasteurs que Dieu inflige quelquefois aux peuples pour les châtier, ou pour montrer au monde que seul il gouverne son Eglise, sans avoir besoin ni du génie des hommes ni de leur vertu, et que, malgré les scandales des uns, les doctrines perverses des autres, elle n'en est pas moins, et à jamais, *la colonne et le fondement de la vérité.*

[1] S. Leo, *ep.* 68, 77, 94, 134.

[2] Pierre *de Natalibus* (*Catalog. Sanct.* 5 mars, fol. 47), et d'autres après lui, ont placé le nom de Théophile parmi les noms des Saints que l'Eglise honore d'un culte public. « On ne trouve pas, dit Tillemont, qu'ils aient été autorisés ni suivis par aucune Eglise, soit de l'Orient, soit de l'Occident ». (Tillem., t. 11, p. 496.)

[1] Théod., l. 5, c. 35.

CHAPITRE QUARANTE-SIXIÈME.

Théodose II. — Alexandre succède à Porphyre. — Cyrille à Théophile. — Fin du schisme d'Antioche. — La mémoire de Chrysostome rétablie dans les églises d'Orient. — Une fête en son honneur, instituée à Constantinople. — Proclus. — Discours prononcé par lui le jour de la fête de Jean. — Les reliques de Jean sont reçues solennellement dans la ville impériale. — Appel à l'Eglise grecque. — Appel en faveur de l'Orient.

Les années qui suivent la mort de Chrysostome sont peut-être les plus agitées de l'histoire. Un enfant de sept ans venait de s'asseoir sur le trône de Constantin : singulière ressource pour un empire démantelé et branlant que le génie de Théodose aurait eu de la peine à soutenir, dans un moment où l'humanité traversait la plus terrible des crises ! Il est vrai qu'à côté de ce pauvre petit empereur était un homme de bien et de talent, ancien ami de Chrysostome, et heureuse exception dans une cour frivole et abrutie. Anthémius — c'était son nom — rétablit les finances, réprima les scandales, releva le pouvoir, fit reculer les Huns ; puis il s'effaça devant

Pulchérie, appelée à quinze ans à prendre la tutelle de son frère et les rênes de l'empire. Seule entre les pauvres descendants du grand empereur, Pulchérie eut quelque chose du génie et du courage de son aïeul. A une rare beauté elle unissait un esprit pénétrant, un jugement sûr, une volonté ferme et les vertus d'une sainte. « Sage dans les conseils, prompte et décidée dans l'action, elle dirigeait, dit Gibbon, toutes les affaires de l'Etat sans ostentation comme sans bruit, et en rapportait tout l'honneur à son frère [1] ». Rien ne fut négligé par elle pour faire du jeune Théodose un monarque accompli. Le résultat ne répondit pas à ses espérances. Aussi beau que son père était laid, le fils d'Arcadius possédait une grande partie des qualités qui font les bons princes. Instruit, spirituel, aimable, généreux, d'une physionomie ouverte et confiante, d'une noble simplicité dans sa tenue et dans ses manières, voulant le bien, aimant la justice, ennemi du faste, avare du sang, sobre, modeste, irréprochable de mœurs, maître de lui-même, modèle d'urbanité et de patience, dédaigneux de venger ses injures, il lui manquait pour être à la hauteur de son rôle l'âme virile et le grand caractère de sa sœur. Malheureux à la guerre, toujours battu, il acheta des Barbares une paix honteuse au prix de six mille livres d'or et d'un tribut annuel. Sous son règne, Attila couvrit du débordement de ses hordes tout le pays, du Pont-Euxin à l'Adriatique, et s'avança jusqu'aux portes de Constantinople, dont un tremblement de terre avait détruit une partie des murailles et cinquante tours. *Est-il une ville, une forteresse dans l'empire*, s'écriait l'insolent ravageur, *qui puisse subsister, si j'ai résolu de la détruire ? Théodose*, ajoutait-il, *est mon esclave puisqu'il me paie tribut ; mais c'est un esclave perfide qui veut se défaire de moi par la trahison.*

Et pendant ce temps-là l'Occident s'écroulait dans les flammes. Rome, après avoir acheté au poids de l'or deux jours d'une misérable agonie, tombait aux mains d'Alaric. Un chef de Barbares, emportant dans ses bagages la sœur d'Honorius, en faisait son épouse, et la fille de celle-ci, la petite-fille de Théodose, envoyait son anneau au roi des Huns pour réclamer sa main. Une foule de misérables compétiteurs disputaient au César caché dans les boues de Ravenne les lambeaux de sa pourpre souillée; et lui, il opposait des traîtres à des traîtres, et se consolait de sa couardise en faisant exposer aux portes de Carthage les têtes coupées de ses rivaux vaincus. Les pirates infestaient les mers et venaient insulter jusque dans l'Hellespont la flotte de l'empire. Les Gaules, l'Espagne, l'Afrique, avaient succombé. Tout était ruine, anarchie sanglante, horrible chaos. On eût dit que le monde sombrait dans un naufrage suprême. « Seigneur, sauvez-nous, s'écriait saint Jérôme, nous périssons [1] ! »

Calme et digne au milieu de ces hontes et de ces terreurs, l'Eglise poursuivait, les yeux fixés sur la Croix, son but divin. Innocent, qui la gouvernait, semblait n'avoir pas même entendu le fracas de ces grands écroulements, et, avec l'inaltérable sérénité des élus dans le ciel, il remplissait son ministère de pasteur des pasteurs, soutenait Augustin, condamnait Pélage, proclamait la vérité du haut de sa chaire suprême, et demandait à l'Orient la réhabilitation de Chrysostome. Partout sa voix fut écoutée et son autorité prévalut.

Porphyre venait de mourir après Théophile. La Providence, comme pour consoler Antioche d'un pontificat abhorré, lui donna pour pasteur Alexandre. Sur cette chaire souillée par l'intrusion et, quoi qu'en dise Théodoret, par la violence et la tyrannie, Alexandre portait avec un beau talent des vertus encore plus belles. Homme d'abnégation et de charité, il continua, étant évêque, les austérités et la pauvreté volontaire qu'il avait pratiquées dans la vie monastique. Esprit éclairé, cœur généreux, orateur éloquent, sa parole écoutée avec bonheur tirait sa principale force de la pureté de sa vie. Pontife digne de sa mission, cher à son peuple, objet d'une confiance unanime, ceux mêmes qui ne l'aimaient pas admiraient la liberté sainte de son langage. Mais sa plus grande gloire fut d'avoir aimé la paix, et de l'avoir recherchée avec une ardeur qui plut à Dieu et qu'il daigna bénir.

Les premières pensées, les premiers efforts de son zèle, en s'asseyant sur la chaire antique de saint Pierre et de saint Ignace, eurent pour objet la fin de ces tristes divisions qui affligeaient depuis quatre-vingts ans l'église d'Antioche. Par ses pressantes exhortations, par ses démarches conciliatrices, par l'ascendant que lui donnaient sur tous sa douceur, ses vertus, son talent, sa charité, il vint à bout de réconci-

[1] Gibb., Hist. de la décad., c. 32.

[1] Hier., *in Isai.*, l. 13, *præfat.*

lier les Eustathiens, qui n'avaient plus d'évêque depuis Evagre, avec ceux qu'on appelait encore les *Méléciens*, c'est-à-dire avec le reste des Catholiques rentrés depuis longtemps, par la médiation de Chrysostome, dans la communion de l'Eglise Romaine. Ce fut un beau jour pour la métropole de la Syrie lorsque Alexandre, portant la condescendance à son dernier terme, vint, à la tête de tous les siens, clercs et laïques, trouver les Eusthatiens dans le lieu de leurs synaxes. Un hymne entonné par les chantres qu'il avait amenés à dessein, et redit par toutes les bouches à la fois, retentit au loin comme une immense explosion de joie et d'amour; et toute cette multitude, où les deux partis s'étaient confondus dans une seule communion, se dirigea vers la grande église en longeant l'Oronte et formant, dit Théodoret, un fleuve vivant plus majestueux que celui qui arrose la riche cité. *Jamais*, poursuit le pieux narrateur, *fête pareille ne s'était vue* [1]. Alexandre reçut dans son clergé tous ceux qu'avaient ordonnés Evagre et Paulin, et conserva à chacun son rang et sa dignité. Ainsi finit, par ses soins, le malheureux schisme qui datait de l'exil de saint Eusthate, c'est-à-dire de l'an 329 à peu près [2].

Tout entier à l'œuvre de pacification heureusement commencée, ne croyant avoir rien fait encore tant qu'il n'avait pas réconcilié son église avec l'Eglise-mère, l'évêque d'Antioche envoya des députés à Rome pour communiquer au Saint-Père, comme le faisaient exactement tous les patriarches, son élévation à l'épiscopat et demander sa communion. Innocent exigea que le nom de Jean fût rétabli dans les saints dyptiques et leurs siéges rendus sans examen aux évêques Elpidius de Laodicée et Pappus ; ce qui fut fait. Informé par un nouveau message de l'accomplissement de ses vœux, il félicita le successeur de Flavien, d'abord par une lettre particulière pleine d'effusion, où il l'invite à lui écrire souvent pour réparer, dit-il, la perte du passé ; ensuite, dans une autre plus solennelle que lui portaient le prêtre Paul et le diacre Nicolas, lettre signée de vingt-quatre prélats et dans laquelle le souverain pontife s'exprime ainsi : « J'ai examiné avec une grande sollicitude, sur les pièces qui m'étaient soumises, si l'on avait satisfait à toutes les conditions, dans la cause de Jean, ce pontife vraiment digne de Dieu ; et ayant reconnu que toutes les assertions de tes envoyés étaient vraies, j'ai rendu grâces au Seigneur, et reçu la communion de votre Eglise, heureux de pouvoir dire que les *condisciples* du Siége apostolique ont ouvert les premiers la voix de la paix, dans laquelle une fois établis, la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ nous embrassera et nous unira, vous et nous, de telle sorte que rien ne pourra plus nous séparer [1] ».

Et comme Acace de Bérée, l'ardent promoteur de la condamnation de Chrysostome, s'était servi d'Alexandre pour entrer en relation avec l'Eglise Romaine, le Pape ajoute : « La lettre d'Acace étant avec les vôtres, je la reçois de peur que le repousser,.... ce ne soit vous faire affront à vous-même. Et cependant, nous avons assez expliqué dans les pièces que nous vous adressons et que vous aurez soin de lire attentivement, de quelle manière vous devez agir avec lui, afin que, s'il s'abandonne à vos conseils et conforme sa conduite à la vôtre qui est si sainte, ce vieillard obtienne, par vous, si vous le jugez convenable, la grâce de nos lettres et de notre communion [2] ».

La lettre du souverain pontife à Acace, lettre confiée à la sagesse d'Alexandre, qui doit la remettre ou la garder, suivant les dispositions où il trouvera son collègue, est ainsi conçue : « Nous apprenons par ta lettre que ta fraternité s'est réjouie de la réunion des clercs et du peuple d'Evagre et de Paulin, et du rétablissement de Pappus et d'Elpidius, et nous voyons que, t'arrachant à l'esprit de discorde, tu implores, quoique bien tard, la grâce de la paix. Aussi nous adressons cette lettre pour toi à notre excellent frère et coévêque Alexandre, afin que, si tu as chassé de ton cœur toute inimitié, toute haine contre Jean, l'admirable pontife, et contre ceux de sa communion, tu reçoives, frère bien-aimé, ce témoignage d'alliance entre notre Eglise et la tienne, pourvu qu'accédant à tout ce qui a été résolu ici, tu en fasses la déclaration de ta propre bouche à notre aimable médiateur Alexandre. Car, autant nous désirons l'union et la charité, autant nous voulons qu'il n'y ait rien de suspect et de faux dans les cœurs [3] ».

Ainsi, l'Eglise d'Antioche, qui, la première, avait encouragé les travaux, admiré les vertus du fils d'Anthusa, fut la première aussi, entre les églises d'Orient, à venger et à honorer sa mémoire. Mais le triomphe de la justice et de

[1] Théod., l. 5, c. 35. — [2] Socr., l. 7, c. 15; Suid., *in verb. Hypat.*

[1] Baron., *ad ann.* 408, § 33, 34. — [2] Baron., *ad ann.* 408, § 33, 34. — [3] *Id.*, *ibid.*

la vérité était le triomphe propre de l'Eglise Romaine; il était dû tout entier à la noble persévérance, à la vigueur de ses efforts, et son auguste chef était heureux d'annoncer ce résultat longtemps désiré au prêtre Boniface, qui le représentait, comme légat, à Constantinople, et devait être pape lui-même. « Les deux sœurs, lui disait-il, filles d'un même père, sont enfin réconciliées. J'ai voulu te l'apprendre aussitôt, et je désire que tu en informes ceux qui s'emploient d'ordinaire auprès de toi en faveur d'Atticus [1] ».

Nous voyons par ces derniers mots et nous savons par Théodoret [2] qu'Atticus aussi sollicitait la communion de l'Eglise-mère. Un évêque de Macédoine, dévoué à la cause de Jean, Maximien, agissait auprès du Saint-Père, en faveur de l'évêque de Constantinople; le Saint-Père répondit: « La communion interrompue est rétablie avec ceux qui prouvent que les causes pour lesquelles ils en étaient privés n'existent plus, et qu'ils ont satisfait aux conditions de la paix. Or, Atticus n'en est pas là, et personne n'est venu de sa part, ni vers vous ni vers nous, déclarer et établir qu'il eût fait ce que nous demandons, comme l'a fait notre frère et coévêque Alexandre d'Antioche... Ainsi, nous attendons, frère bien-aimé, que ledit Atticus nous fasse voir qu'il a rempli toutes les conditions par nous imposées, et qu'en nous demandant convenablement notre communion, il nous prouve qu'il la mérite; alors seulement nous la lui rendrons [3] ».

Cependant l'exemple d'Alexandre, les embarras toujours croissants de son ministère dans une ville que remplissaient les amis de Jean, le sentiment de son impuissance s'il restait séparé de l'Eglise romaine, la pression du peuple et surtout la sainte inflexibilité du Pape Innocent, finirent par vaincre son entêtement et les répugnances de son orgueil. Il courba la tête et, bon gré mal gré, il se décida à voir figurer dans les dyptiques de son Eglise, entre ses prédécesseurs, celui qui fut, sans contredit, le plus illustre de tous.

Nicéphore et Baronius citent une lettre d'Atticus, laquelle, si elle était authentique, infirmerait singulièrement le mérite de son obéissance et donnerait une triste idée de son caractère. « Nous sommes tombés, écrit-il à Cyrille, dans une situation où nous ne pensions pas nous devoir trouver un jour, obligés que nous sommes d'acquiescer par nécessité à ce qui va le moins à nos sentiments et de préférer l'utilité à la justice. D'ailleurs, nos propres pensées nous inclinant à la concorde, nous ne portons aucune atteinte aux canons de nos pères, quand nous préférons à leurs termes précis et à la rigueur de la lettre la paix de l'univers. Saint Paul s'est accommodé aux circonstances, quand il s'est agi d'établir des règles pour le gouvernement de l'Eglise, et en cela il a montré sa haute sagesse. Je sais aussi que notre père Théophile, ce saint homme qui tenait le rang des Apôtres, voyant les païens fomenter une sédition, préféra pour quelque temps la paix publique à la stricte observation des lois. Car, de même que les grandes cités ressemblent à une mer houleuse dont les vagues s'élèvent selon les caprices des citoyens, ainsi ceux qui ont à y exercer quelque autorité, les gouvernent moins par la sévérité uniforme et inflexible des règlements que par des mesures adaptées, dans l'intérêt de la concorde et de la paix, aux conjonctures où ils se trouvent. Ta Sainteté connaît, pour l'avoir vu de ses yeux, quels troubles ont agité cette ville où la foi et la piété ont failli périr, où le peuple était tellement divisé, qu'une grande partie fuyait les églises et s'assemblait dans les champs. Que dis-je? Les prêtres eux-mêmes, les évêques nos confrères, en se séparant de la communion les uns des autres, ont contribué à détruire presque entièrement la divine plante de Jésus-Christ, c'est-à-dire le bien de la paix. A force de soins et de peines, le mal commençait à s'assoupir, lorsque Alexandre d'Antioche vint à Constantinople, et, avec une grande liberté de parole, il excita le peuple à placer, malgré nous, le nom du bienheureux Jean dans nos tables mystiques. Je t'ai fait part de tout cela. Un certain temps s'est écoulé, et, accablés que nous sommes par les sollicitudes de notre charge, nous ne pensions plus à ce reste de schisme et de division, lorsque le très-pieux évêque Acace nous écrivit pour nous dire que le nouveau patriarche de Syrie, Théodote, avait été contraint de placer le nom de Jean dans les dyptiques, et qu'il nous priait de l'excuser pour un acte que la nécessité seule lui avait arraché. Mais le prêtre, qui portait cette pieuse dépêche en a divulgué le contenu et fait connaître avec le but de son voyage, nos sentiments à ce sujet. Alors, peu s'en est fallu qu'une sédition n'ait éclaté dans la ville impé-

[1] Baron., *ad ann.* 408, § 33, etc. — [2] Théod., l. 5, c. 34, *in fin.* — [3] Baron. *loc. cit.*

riale. Au milieu du trouble où j'étais, et craignant les emportements du peuple, j'ai consulté notre très-pieux empereur et conféré avec lui des moyens de procurer la tranquillité publique. Il a trouvé qu'il n'y avait ni péril ni inconvénient à inscrire dans les fastes de notre Eglise le nom d'un mort, si ce devait être un gage de paix et de bon ordre. Je me suis rendu à cet avis, la situation ne permettant pas d'en suivre un autre, de peur d'abandonner à la multitude les choses de la religion et d'habituer la ville à se laisser gouverner par une démocratie turbulente. Je ne crois avoir péché ni contre les saints canons, ni contre le jugement de nos pères; et, du reste, il ne s'agit ici que d'une mention sur le catalogue des morts, évêques, prêtres ou laïques... Les honneurs rendus à la tombe de Saül n'ont pas nui à la puissance de David, et la mémoire des saints Apôtres n'a pas souffert parce que l'arien Eudoxe a été enseveli à côté d'eux sous le même autel. Evagre et Paulin, les auteurs du schisme d'Antioche, n'ont-ils pas été inscrits depuis leur mort dans les dyptiques de cette Eglise?... Par tous ces motifs et dans l'intérêt de la paix, tu feras bien d'ordonner à toutes les églises d'Egypte de placer dans leurs tables le nom de ce mort.... Je suis persuadé que tu me feras, sur ce sujet, la réponse que tu dois, et que tu t'empresseras de déférer à l'opinion unanime de nos collègues. Je salue les frères qui sont avec toi, et ceux qui sont avec moi font la même chose[1] ».

Le P. Stilting, le premier, a révoqué en doute l'authenticité de cette lettre[2], et nous serions heureux que ses raisons de douter, qui ne manquent pas de valeur, en eussent assez pour décharger, aux yeux de tous, d'un écrit odieux et lâche, la mémoire déjà trop chargée d'Atticus. Comment admettre qu'un homme, dans une position si haute, ose écrire effrontément à l'un des membres les plus considérables de l'épiscopat, qu'ayant agi contre sa conviction, sous la pression du peuple, il lui conseille d'en faire autant? Et dans quel but, d'ailleurs, pourquoi eût-il passé sous silence les vrais motifs de sa détermination, motifs légitimes et avouables à la face du monde, c'est-à-dire son désir de rentrer en grâce avec l'Eglise Romaine, et l'inébranlable résolution de celle-ci de ne se réconcilier qu'avec les prélats qui auraient replacé dans les dyptiques le nom de Jean?

Si quelque chose peut faire croire qu'Atticus ne se résigna que de mauvaise grâce à l'accomplissement de ce grand devoir, c'est l'attitude que gardèrent vis-à-vis de lui ceux qu'on appelait encore les *Joannites*. Loin d'être touchés d'un acte qui devait coûter quelque peu à son amour-propre, ils n'y virent qu'une concession hypocrite à ses propres intérêts, et les plus chauds d'entre eux continuèrent à ne pas vouloir d'un pasteur que sa longue intrusion et sa complicité dans les violences de la cour semblaient rendre indigne à jamais de l'épiscopat. Certes, c'était une étrange prétention de leur part de vouloir surpasser en sagesse l'Eglise Romaine; mais ce tort, si grave qu'il fût, trouvait une espèce d'excuse dans la conduite antérieure d'Atticus, laquelle ne justifiait que trop cette défiance. Cependant la majeure partie des amis de Jean suivit l'impulsion qui venait d'en-haut, et accepta la communion d'un évêque que Rome admettait à la sienne. De son côté, Rome se montra satisfaite de cette amende honorable à une mémoire vénérée, et attendit le reste de Dieu et du temps. Au surplus, l'Eglise de Byzance venait de proclamer une fois de plus, sur la tombe d'un de ses pontifes, la haute juridiction et le pouvoir souverain de l'Eglise Romaine sur toutes les églises.

Il n'y avait plus que l'Egypte en dehors de la réconciliation générale. Nous l'avons dit: Théophile, qui venait de mourir, fut remplacé, après trois jours d'une élection très-orageuse, par son propre neveu, le fils de sa sœur[1]. Cyrille unissait à une grande doctrine de hautes vertus, et fit briller sur la chaire d'Alexandrie un reflet du génie et de l'intrépidité d'Athanase. Méfions-nous à son égard des récits de Socrate et des calomnies des païens[2]. Malgré la pompe inusitée de son installation, sa modestie et son désintéressement contrastèrent toujours avec le faste et la cupidité de son oncle. Mais la science, le zèle, le courage qu'il déploya pour la défense de la vérité contre l'hérésie de Nestorius, ont fait sa plus grande gloire. Ses écrits, adoptés par l'Eglise comme règle de doctrine, lui ont

[1] Niceph., l. 14, c. 26. — [2] Stilting., p. 681.

[1] D'après saint Isidore de Peluse (*ep.* 310), Nicéphore dit que Cyrille était fils d'un frère de Théophile.

[2] Un des premiers actes de Cyrille en arrivant au patriarcat fut l'expulsion des Novatiens: de là, les rancunes de Socrate, qui nous rendront justement suspect tout ce qu'il dit à propos des démêlés entre l'évêque et le gouverneur d'Alexandrie (l. 7, c. 7 et c. 14). Les païens ne méritent pas plus de créance, quand ils accusent Cyrille de complicité, par jalousie, dans le meurtre d'Hypatia. Le caractère et la conduite de Cyrille protestent hautement contre une assertion qui n'a d'autre garantie que la parole d'ennemis acharnés. (Voir la *Vie d'Hypatia*, par l'abbé Gouget dans les Mém. de littér. du P. Desmolets, t. 5, part. 1, p. 139.)

valu l'insigne honneur d'être appelé docteur de l'Incarnation, comme Augustin docteur de la Grâce. Le pape saint Célestin le qualifie d'homme apostolique et de docteur universel, et saint Xiste III dit qu'il surpassait tout le monde en toutes choses, et qu'autant il était grand, autant étaient grandes les obligations de l'Eglise envers lui. Son nom indignement outragé a été inscrit par elle aux fastes des Saints, et elle se plaît à l'honorer et à l'invoquer parmi les plus illustres.

Le seul tort reprochable à sa mémoire fut son retard à répondre aux vœux de l'Eglise Romaine en réhabilitant le nom de Jean. Ceux qui croient vraie la lettre d'Atticus à Cyrille, n'hésitent pas à regarder comme authentique la réponse de celui-ci, réponse où l'on trouve sans doute l'inflexible droiture et l'énergie de son caractère, mais tellement déclamatoire et pleine d'allégations odieuses et fausses, qu'il semble difficile de l'attribuer sérieusement à un homme de cette valeur.

Voici cette pièce : « Par les lettres que m'adresse ta piété, j'apprends que le nom de Jean a été inscrit dans les tables sacrées de l'Eglise, et des personnes venues de Constantinople m'assurent qu'il l'a été, non avec les laïques, mais parmi les évêques. Or, je me suis demandé si en faisant cela, on a suivi les canons de Nicée ; et, portant le regard de mon esprit sur cette grande assemblée, j'ai cru voir ce collége auguste de saints Pères improuver cette conduite et me détourner énergiquement de lui donner mon approbation. Comment placer au rang des prêtres de Dieu un homme qui fut déposé du sacerdoce? Peut-on mettre dans la liste des ministres de l'Eglise celui qui fut chassé du sanctuaire ? Si notre profession n'est pas un vain nom, et si, au contraire, quelque chose de grand sépare le prêtre du peuple, ne confondons pas ce qui ne doit pas être confondu, mais conservons à chacun son rang et l'honneur auquel il a droit. Pourquoi donc mettre un laïque au rang des évêques, ou compter parmi les vrais pontifes un homme qui ne l'est pas ?

« Honore, je t'en conjure, ceux qui ont pour eux le témoignage illustre des grandes choses qu'ils ont faites, et n'outrage pas l'assemblée de tant de saints Pères. Songe à ceux qui vivent encore : n'auront-ils pas lieu de dire qu'on les accable de douleur, en plaçant sur la même ligne avec eux un personnage auquel la dignité sacerdotale a été ravie ? Je crois que ta piété en est pleinement convaincue. Délivre-les, et nous aussi, de cette cause de chagrin. Il est sage, sans doute, d'accommoder sa conduite aux circonstances, pourvu toutefois qu'il n'en résulte pas d'inconvénients. Ainsi, quoique nous désirions ardemment d'accroître le troupeau de Jésus-Christ, nous nous gardons d'y admettre les hérétiques, à moins qu'ils n'aient abjuré leurs erreurs ; et nous ne devons pas, poussant à bout la condescendance, faire la paix avec des hommes que nous avons à combattre. Cependant, il est quelquefois nécessaire, pour éviter de grands maux, de se relâcher un peu d'une certaine sévérité... Voyons si, dans le cas actuel, il n'y a pas plus de mal à craindre que de bien à espérer.

« Plusieurs années se sont écoulées depuis que ta piété est montée sur le trône épiscopal. Or, personne ne fuit les réunions que tu présides, et, s'il y eut d'abord quelques dissidents, la grâce du Christ les a ramenés. Parmi les magistrats, en est-il un qui ne vienne écouter ta parole ou qui reste séparé de l'Eglise à cause de toi ? Certainement, pas un seul. Quels sont donc ceux que tu veux ramener au salut et aux assemblées légitimes, au risque d'affliger l'Egypte, l'Arcadie, la Lybie, la Thébaïde, la Pentapole ? Qui veux-tu gagner, puisque le Sauveur divin a gagné tout le monde ? Je m'en rapporte à tes propres enseignements. Ne va pas donner de la célébrité et de l'éclat à des hommes qui se sont éloignés par un esprit d'opposition et n'acceptent jamais, si juste qu'il soit, un jugement porté sur eux. Ta piété me croit-elle assez lâche ou assez indifférent pour n'avoir aucun souci de ta renommée, ni du troupeau du Seigneur? Le devoir des évêques est le même, quelle que soit la distance qui les sépare.

« Pour éviter des longueurs et ne pas affecter des sentiments trop contraires aux tiens, admettons qu'il y ait encore quelques séditieux capables de compromettre leur salut pour la malice d'un seul homme. Mais combien n'y a-t-il pas d'églises qui tiennent à maintenir les mesures prises contre cet homme ! De quel côté faut-il incliner? Qui sont les plus agréables à Dieu, de ceux qui parlent en faveur de Jean, après tout ce qu'il a fait, ou de ceux qui ont été d'avis de le punir, lui qui ne se fit jamais scrupule d'affliger les autres ? Si la paix des églises est un objet de si haute importance, fais disparaître ce qui les divise. Remets ton glaive au

fourreau; commande qu'on efface le nom de Jean du catalogue des évêques. Est-ce donc une chose insignifiante? Alors nous eussions vu sans regret le traître Judas figurer dans le collége des Apôtres au même rang qu'eux. Mais, Judas inscrit au nombre des douze, quelle place donner à Mathias? Donc, puisqu'il n'y a personne qui voulût effacer le nom de Mathias du catalogue des Apôtres pour y placer celui de Judas, conservons le second rang, après Nectaire de célèbre mémoire, à l'illustre Arsace, de peur qu'en cédant ainsi à la contrainte, tu ne flétrisse la mémoire d'un saint pontife......

« Il n'est pas juste que les discours et les oppositions de quelques personnes nous portent à renverser de fond en comble les prescriptions de l'Eglise, à ce point de placer le nom d'un laïque sur la même liste et au même rang que les plus éminents du sacerdoce. Une telle conduite, au lieu de préparer à la concorde, ne produirait que la division. Pour moi, je pense que la paix, une paix non pas seulement nominale, mais réelle, ne peut avoir lieu qu'autant qu'on respectera les sentiments et les canons des saints Pères. Que si le bienheureux Alexandre, homme d'une parole trop confiante, d'après ton propre récit, a trompé par la beauté menteuse de ses discours quelques-uns de nos vénérables frères les évêques d'Orient et les a entraînés à approuver sa manière d'agir, il ne faut pas que cette maladie se propage et altère l'œil de l'Eglise; mais nous devons travailler à la combattre partout où elle se montre....

« J'ai reçu moi-même des lettres d'Acace, cet ami de Dieu, heureusement arrivé à la plus extrême vieillesse, dans lesquelles il m'affirme que le très-pieux évêque d'Antioche n'a cédé qu'à la contrainte en faisant réciter le nom de Jean dans les mystères divins; et il ajoute que ce même prélat en est profondément affligé, qu'il cherche les moyens de se tirer d'embarras, et qu'il désire être encouragé par nos lettres à lutter contre les influences qui s'agitent autour de lui.... Je m'étonne d'ailleurs qu'Alexandre n'ayant pu, malgré sa parole abondante et persuasive, amener personne à son sentiment, un messager, porteur de sa lettre, ait réussi à soulever le peuple, comme on dit qu'il l'a fait, et à rallumer si vite un incendie éteint depuis tant d'années. C'est parfaitement incroyable; mais serait-ce vrai, je sais combien la piété est éloquente. Tu enseigneras leur devoir à des hommes qui l'oublient et qu'on pousse au désordre. Tu possèdes pleinement le don des divines Ecritures, et je ne doute pas que tu ne persuades à nos princes très-pieux de se soumettre aux sacrés canons, comme ils ont toujours fait; et puisqu'ils aiment Notre-Seigneur Jésus-Christ, ils permettront que les églises soient gouvernées par leurs propres lois; émules de la vertu de leur père, ils en imiteront les exemples.

« Donc, que Jéchonias, exclu de la liste des prophètes, ne figure pas à côté de David et de Samuël, et s'il a plu à quelques-uns de mettre les restes d'Eudoxe au lieu où tu m'écris qu'on l'a fait, ce n'est pas une raison pour nous de placer indistinctement le profane avec le sacré dans nos catalogues... Si nous parlons ainsi, ce n'est pas pour insulter à un homme tombé et mort, ni pour nous réjouir des maux de nos frères: que Dieu nous en garde!... Mais l'intérêt de l'Eglise doit l'emporter sur nos sentiments personnels, et nous ne connaissons rien qui soit préférable à l'observation des canons [1].... »

Si cette lettre était authentique, et il est permis d'en douter, ce serait là un étrange langage dans la bouche d'un saint, et il faudrait déplorer plus que jamais cette faiblesse humaine, qui, même dans les natures les plus élevées, est sujette à de si lourdes méprises soutenues avec une obstination que sa sincérité même rend plus funeste. En tout cas, nous ne devons pas oublier que la mère de Cyrille était la sœur de Théophile: le sang pouvait égarer la charité. En repoussant la mémoire de Jean, il croyait protéger celle de son oncle. Habitué dès l'enfance à l'honorer comme un maître, à l'aimer comme un père, l'affection respectueuse qu'il lui portait l'empêchait de soupçonner les passions de l'homme dans le zèle du pontife. Jeune encore, il avait assisté à l'assemblée du *Chêne*, où les assertions de tant d'évêques avaient dû le frapper et l'impressionner contre le pasteur de Byzance, représenté à ses yeux comme un Origéniste obstiné, un homme ivre de lui-même, dont l'orgueil foulait aux pieds les canons et le respect dû à ses frères, et il ne pouvait se persuader qu'un prélat condamné et réprouvé par son oncle pût être autre chose qu'un grand coupable.

Il fallut à la vérité bien du temps encore pour traverser cette couche épaisse de préventions. Mais Dieu eut pitié d'une âme noble et pure et

[1] Nicéph., l. 14, c. 27.

lui ouvrit les yeux. Nicéphore raconte que Cyrille eut une vision dans laquelle il lui sembla que Jean, suivi d'un nombreux cortége de Saints et lançant des regards indignés, s'apprêtait à le chasser de l'église, tandis que la Mère de Jésus-Christ, touchée du zèle que le patriarche déployait déjà pour sa gloire, intercédait pour lui et demandait son pardon. « Cyrille pensif ruminoit en son esprit cette vision, et se condamnoit de s'estre formalizé contre ce saint personnage : parquoy depuis s'estant allié à l'église de Chrysostome, il le loua grandement, et beaucoup se repentit d'avoir par son imprudence tant esté irrité contre luy [1] ». Mais tout ceci n'est appuyé que de l'autorité fort peu imposante d'un auteur grec du IXe siècle [2]. Ce qui dut avoir sur les résolutions de l'évêque d'Alexandrie une influence aussi heureuse que décisive, ce fut une lettre de saint Isidore de Peluse. Ascète éminent et regardé comme la règle vivante de la perfection monastique, il gouvernait, sur les bords du Nil, un grand monastère où sa science et sa sainteté attiraient une foule de visiteurs de tout ordre, empressés à le consulter comme le plus sûr oracle de sagesse et de vertu que l'Orient possédât alors. Les lettres qui nous restent de lui, éloquentes dans leur pieux laconisme, attestent assez que la confiance publique ne s'était pas égarée dans sa prédilection pour cet homme de Dieu. On dit qu'il avait été disciple de Chrysostome : peut-être l'avait-il connu à Antioche ; en tout cas, il professait une ardente admiration pour le grand pontife qu'il appelle *l'œil de l'Eglise*, dont il exalte les discours au-dessus de tous les chefs-d'œuvre de l'antiquité, et des ouvrages duquel il rend ce témoignage remarquable, qu'ils étaient déjà connus et goûtés de la terre entière, heureuse de jouir d'un pareil trésor. Nous avons vu, d'ailleurs, avec quel zèle il avait embrassé la cause du noble proscrit, défendu son nom indignement calomnié, et comment il traitait Théophile et ses complices [3].

Or, Cyrille partageait la vénération unanime de ses contemporains pour l'illustre cénobite ; il aimait à le consulter, et recueillait ses paroles avec le respect d'un fils et la modestie d'un saint. Isidore, de son côté, écrivait fréquemment au patriarche, soit pour l'exhorter, soit pour le reprendre, et toujours avec cette force qu'une foi profonde et le zèle de la gloire de Dieu donnent souvent aux plus humbles. « Une trop vive affection, lui écrivait-il, altère la vue de l'esprit, la haine l'éteint. Si tu veux échapper à ce double péril, abstiens-toi de jugements violents, et que chaque cause soit jugée avec justice. Dieu, qui sait tout événement avant qu'il n'ait lieu, voulut s'assurer, en la visitant lui-même, de l'état de Sodome, pour nous apprendre à ne rien faire qu'après un mûr examen. Plusieurs de ceux qui sont réunis à Ephèse t'accusent de poursuivre la vengeance de tes propres injures plutôt que les intérêts de Jésus-Christ. C'est le neveu de Théophile, disent-ils, et il veut l'imiter ; de même que celui-ci s'abandonna à une coupable fureur contre Jean, cet homme divin, si cher à Dieu ; ainsi, lui, il cherche à se faire valoir aux dépens des autres [1] ».

Dans l'affaire de Chrysostome, l'obstination de Cyrille scandalisait Isidore. Il finit par lui adresser cette lettre aussi touchante que hardie : « Les exemples de la Sainte Ecriture jettent mon âme dans une telle frayeur, que je suis contraint de t'écrire suivant le besoin que tu en as. Car, si je suis ton père, comme tu le dis, je dois craindre d'attirer sur moi le supplice d'Héli, si terriblement châtié pour avoir négligé la correction de ses enfants ; et si je suis ton fils, ce que j'aime mieux, puisque je vois en toi le représentant du bienheureux Marc, je tremble en pensant au sort de Jonathas, qui attira sur sa tête la colère du Ciel, pour n'avoir pas détourné son père Saül de consulter une magicienne... Fais donc cesser ces querelles, afin que je ne sois pas condamné, et que Dieu ne prononce pas contre moi un jugement effroyable. Ne cherche pas plus longtemps la vengeance d'une injure particulière et domestique, qui est comme une espèce de dette naturelle contractée par la succession des morts. Ne la fais pas peser sur l'Eglise toujours vivante, et ne te couvre pas d'un prétexte de piété pour y entretenir une division éternelle [2] ».

Cyrille se sentit vaincu ; la vérité reprit son empire sur cette âme droite et pure. Il n'avait d'ailleurs aucun autre moyen d'obtenir la communion si désirée de l'Eglise Romaine [3]. Ayant

[1] Nicéph., l. 14, c. 28.

[2] Nicetas David. Il a écrit une biographie de saint Ignace, patriarche de Constantinople (Dupin, *Biblioth.* IXe siècle). Il tendrait à différer jusqu'après le concile d'Éphèse le changement de saint Cyrille par rapport à saint Chrysostome. Or il est certain que, dès l'an 419, le nom de celui-ci était rétabli dans les dyptiques de toutes les églises d'Égypte.

[3] Tillem., t. 15, p. 110 ; Isid. Pelus., *ep.* 152, 156, 42, 224, 32, 310.

[1] Isid. Pelus., *ep.* 310. — [2] Isid. Pelus., l. 1, *ep.* 370.

[3] Voir aux *Pièces justificatives*.

donc assemblé les évêques de son patriarcat, il inscrivit solennellement le nom de Chrysostome dans les sacrés dyptiques, et, à ce prix, rentra en grâce avec le Saint-Siége. Tout porte à croire que ce fut en 417, du vivant même d'Innocent[1]. Ainsi, avant de descendre au tombeau, l'intrépide pontife eut cette haute satisfaction, première récompense de sa noble fermeté, d'avoir vengé l'innocence et ajouté à la divine primauté de sa chaire un lustre nouveau. La grande mémoire du martyr de Comane rayonnait désormais de toute sa gloire, et l'on avait vu la main d'Acace, qui avait signé la déposition de Jean, placer son nom dans les fastes sacrés. Ce nom était déjà l'objet d'un culte public que le monde lui décernait d'entraînement, et auquel s'associaient sans hésitation les enfants d'Eudoxie et d'Arcadius. Cyrille, le dernier représentant des erreurs et des passions du *Chêne*, exprimait tout haut maintenant sa vénération pour le grand défenseur de la vérité. « Es-tu plus éloquent que Jean ? » disait-il à Nestorius ; et Nestorius accusait Cyrille d'honorer à regret et malgré lui les cendres vénérables de Jean[2].

Atticus, cependant, après vingt-un ans d'épiscopat, comparut au tribunal de Dieu. Son successeur ne fit que passer sur le siége de Byzance et mourut. Nestorius, arrivé d'Antioche avec une grande renommée d'ascétisme et de talent, plut d'abord parce qu'il était le compatriote de Jean et l'avocat de sa mémoire. Son maintien recueilli et sévère, l'austérité de ses mœurs peinte sur son visage pâle et décharné, la pauvreté de ses vêtements poussée jusqu'à la saleté, une voix magnifique, une parole imagée, éloquente, qui tournait facilement au pathétique, le don de l'improvisation, un certain savoir plus apparent que solide, un zèle ardent contre les hérétiques, et l'éloge de Chrysostome toujours sur ses lèvres, lui concilièrent la faveur publique. Mais on s'aperçut bientôt qu'il apportait de la ville du grand orateur, non pas son génie inspiré par la charité, mais l'orgueil amer d'un hérésiarque, et les troubles que l'erreur entraîne avec elle. Trois ans d'un épiscopat funeste aboutirent à une déposition méritée. Maximien lui succéda et ne tarda pas à mourir. Alors les vœux de la cour et du peuple appelèrent Proclus sur un siége qu'il était digne d'occuper.

[1] Établi par Stilting, p. 680 et suiv. — [2] Nest., serm. 12, apud Mar. Mercator., édit. de Migne, p. 852.

Né à Constantinople, Proclus fut ordonné lecteur dès sa jeunesse. Après avoir étudié avec succès les lettres humaines et l'art de bien dire, il devint le secrétaire de Jean; et telle était, selon George et Nicéphore, l'ardente admiration du jeune lecteur pour son évêque, qu'elle le rendit plus d'une fois indiscret, c'est-à-dire qu'elle le portait à passer des heures entières à la porte du saint Pontife, l'œil collé sur la serrure, pour le contempler à l'œuvre et surprendre le secret du génie. Il lui arriva, disent ces pieux narrateurs, de voir Paul lui-même assis à côté de Jean, lui expliquant les passages les plus difficiles de ses épîtres, tandis que l'orateur écrivait sous la dictée de l'Apôtre. Si ce fut la conviction de Proclus, il dut écouter avec plus de respect et d'amour la voix de son maître. Aussi cette voix résonna si profondément et si puissamment dans son âme, qu'elle en garda toujours comme un saint écho.

Socrate[1] nous le montre, dans un âge plus mûr, assidu auprès d'Atticus, qui l'instruisait, dit-il, des lettres sacrées et se servait de lui pour écrire ses sermons. Ce fut Atticus qui l'éleva au diaconat, puis au sacerdoce. Telle était déjà sa réputation de savoir et de vertu, qu'à la mort de ce dernier, on parla de lui pour la chaire de Constantinople. Sisinnius, qui lui fut préféré, témoigna de son estime pour son rival en lui conférant l'évêché de Cyzique, métropole de l'Hellespont. Mais l'église de Cyzique n'entendait pas recevoir ses pontifes de celle de Byzance, et s'était donné elle-même un autre pasteur. Resté évêque sans évêché, Proclus se livra, non sans succès, au ministère de la parole. A l'élection qui suivit la mort de Sisinnius, son nom réunit de nouveau un certain nombre de suffrages. Ce fut Nestorius qui l'emporta. Mais l'évêque nommé de Cyzique ne quitta pas la ville impériale, où le Ciel semblait lui donner la mission de démasquer de coupables enseignements, et de prémunir l'ancien troupeau de Chrysostome contre des erreurs qui osaient se protéger de son nom. Invité par Nestorius à prêcher dans l'église de Sainte-Sophie un jour de fête de la Sainte Vierge, il exposa avec autant d'exactitude que d'éloquence le dogme attaqué par l'hérésiarque, et, dès le début, donna à Marie le titre de mère de Dieu. Il montra que ce titre lui était dû, et que son Fils n'était ni seulement Dieu, ni seulement homme, mais Emmanuel, Dieu et homme sans confusion,

[1] Socr., l. 7, c. 41.

Dieu fait homme sans altération. « Tous les hommes, dit-il, engagés au péché par la chute d'Adam, étaient la proie de la mort éternelle, s'ils n'étaient rachetés par une victime éminente qui égalât la grandeur de la dette par la grandeur de la rançon. Nul homme ne pouvait être cette victime, car tous les hommes avaient besoin d'un Sauveur. L'ange ne le pouvait pas davantage, car son immolation n'était pas d'un prix suffisant. Il fallait que Dieu même se livrât à la mort pour nous racheter. Mais Dieu, demeurant Dieu, ne pouvait mourir ; il a donc été nécessaire qu'il se fît homme pour sauver les hommes, et qu'il devînt tout ensemble et notre victime en donnant son sang et sa chair au trépas, et notre pontife en offrant à son Père en notre faveur une hostie aussi grande que lui [1]... L'exemple de Proclus porta son fruit. De vives protestations s'élevèrent de toutes parts du milieu des fidèles comme du sein du clergé contre des enseignements impies et funestes, et l'église de Constantinople traversa, sans en trop souffrir, une épreuve périlleuse. L'hérésiarque lutta par l'astuce et par la violence, et succomba. Après sa déposition à Ephèse, quand il fallut lui donner un successeur, le nom de Proclus fut une troisième fois prononcé et écarté. Maximien succéda à Nestorius ; mais il gouverna deux ans son Eglise et mourut. Ce fut alors qu'un ordre de l'empereur fit introniser Proclus sur la chaire de la seconde Rome, à la grande satisfaction de saint Cyrille et du Pape saint Célestin.

Proclus ne tarda pas à justifier les espérances qu'on avait mises en lui. A une orthodoxie inflexible, à une doctrine profonde, à un zèle intrépide pour la vérité, à un talent remarquable d'orateur, il joignait la modération et la sagesse d'un administrateur habile, la charité d'un vrai pontife de Jésus-Christ, une bonté et une douceur qui ravissaient tout le monde. Il avait reçu du Ciel une onction toute particulière pour ramener les hérétiques et les pécheurs. Mélanie la Jeune vint à Constantinople pour travailler à la conversion de Volusien, son oncle, grand seigneur romain, que rien n'avait pu décider jusqu'alors à embrasser le Christianisme. A la prière de sa nièce, Proclus le vit et l'entraîna. Volusien ne cessait de dire que si Rome avait trois hommes comme Proclus, il n'y resterait pas un païen.

Proclus honora surtout son épiscopat en faisant transférer de Comane à Constantinople les restes vénérés de son ancien maître. Le secrétaire de Jean, devenu son successeur, n'avait abordé qu'en tremblant cette chaire éminente, où tant de fois son regard timide avait contemplé dans sa gloire la personnification des plus hautes vertus. Son élévation lui parut un moyen providentiel d'acquitter envers le grand pontife, son prédécesseur et son père, la dette de la cité et la sienne par un hommage solennel.

Nous l'avons remarqué, la plus complète réaction s'était opérée à la cour de Byzance en faveur de l'illustre mort, et dès l'an 428 elle célébrait le 26 septembre la fête de Jean, dans ce même palais où furent signés les cruels édits qui dépouillaient, qui exilaient ses amis, qui l'envoyaient mourir lui-même aux confins du monde. Pulchérie, qui gouvernait l'empire au nom de son frère, croyait devoir à Dieu et à l'Eglise cette éclatante expiation des fautes de sa famille. Le peuple, dans ce souvenir religieux consacré à un homme qui l'avait aimé, qui avait souffert pour lui, pour lequel il avait souffert lui-même, voyait un hommage rendu d'en-haut à sa droiture et à sa justice ; et la satisfaction d'un légitime orgueil se mêlait dans son cœur à la piété. Tous ceux dont les passions conjurées avaient contribué à la ruine de Jean étaient descendus au tombeau. Son nom, dégagé de tous les nuages, vainqueur des préventions et de la haine, ne projetait que splendeur, n'obtenait que bénédiction. L'exil même de ses cendres ajoutait à son culte un prestige de plus. C'était son martyre prolongé au-delà de sa mort ; et même dans son cercueil, à Comane, il semblait souffrir encore pour l'Eglise et pour Dieu. Ceux qui l'avaient connu parlaient avec bonheur de leur pontife bien-aimé ; et, l'amour du passé se mêlant dans la vieillesse au sentiment de la vérité, ils n'avaient pas assez de paroles pour célébrer cette éloquence, dont rien ne pouvait donner l'idée si on ne l'avait entendue ; cette charité si tendre dans un homme si austère, et qui avait porté si loin la vertu divine du Christ, que, lui mort, elle semblait morte avec lui. Ceux qui, trop jeunes encore, n'avaient pas connu l'orateur *à la bouche d'or*, regrettaient d'autant plus l'ostracisme qui pesait sur sa tombe. Ils voulaient posséder le grand homme dans ses cendres sacrées, et ils en réclamaient le retour à grands cris. C'était le trésor de Constantinople : abandonné à la terre étrangère, il ac-

[1] Procl., *apud* Mar. Mercat., édit. de Migne, p. 777.

cusait à la face de l'univers l'ingratitude de la cité; rapporté dans ses murs, il en serait l'égide et l'orgueil.

Proclus se fit l'organe de ces pensées et de ces vœux. La fête de Jean lui permettait d'en renouveler chaque année l'expression. A la pieuse allégresse du peuple dont il était l'écho, il mêlait les effusions personnelles de son admiration et de sa reconnaissance pour l'homme qu'il avait servi, qu'il avait aimé, et qui du haut du ciel était son modèle et son guide. Olympiade avait quitté ce monde dès l'an 420 pour aller rejoindre dans le sein de Dieu son illustre ami. Pentadie, Sylvine, Nicarète, Procula, ces nobles et saintes femmes si dévouées à l'Eglise et aux légitimes pasteurs, n'étaient plus. La mort avait enlevé, l'un après l'autre, tous ceux que Chrysostome avait admis dans son intimité. Proclus restait seul à peu près de cette société d'élite que le grand pontife honorait d'une plus particulière affection. Il en était la voix, et cette voix semblait retentir du fond de ces tombes bénies à travers son cœur.

Nous ne connaissons les discours prononcés en cette circonstance que par un fragment découvert et publié par Baronius[1]. La rhétorique en est lourde et prétentieuse. On y voit combien la chaire chrétienne était vite déchue de la vigoureuse simplicité de Chrysostome, mais aussi quelle admiration elle faisait éclater dès lors pour celui qui en fut sans contredit la plus grande gloire.

« Oui, s'écriait Proclus, nous devons de particulières actions de grâces à Dieu, frères bien-aimés, de ce que, par une grâce ineffable, nous vivons paisiblement et sans combats dans sa maison, dans cette maison où la trompette sacrée a retenti, où la lyre aux mélodies suaves attirait les foules attentives à ce théâtre spirituel, où l'hirondelle évangélique a chanté et rempli de fleurs le port de l'orthodoxie. La mémoire de Jean est un filet qui enveloppe la cité et tous les fidèles, et le filet des pêcheurs ne prit jamais tant de poissons que cette solennité consacrée à Jean n'entraîne de fidèles. O grâce qui franchit les limites et du temps et des lieux! Son amour a vaincu le temps, sa mémoire invincible a vaincu toutes les oppositions : aucun lieu n'enferme ses miracles. Il gît dans une bourgade du Pont, et il est loué dans tout l'univers. De loin, il étend la main pour vous adresser le baiser de paix, et il vous crie : Vous êtes mon ouvrage dans le Seigneur.

« Jean, dans ses discours, est la perle précieuse de la prédication, la bibliothèque sans taches de l'écriture inspirée de Dieu, le trésor divin de la science, la faulx tranchante entre des mains zélées pour abattre l'avarice des grands, un déluge impétueux qui submerge les hérétiques; nouveau Joseph, il n'a point redouté l'Egyptienne, il n'a redouté ni les caresses des puissants ni leurs fureurs. Mais je crains de faire naufrage au milieu du discours, ma barque trop petite ne pouvant porter de si grandes choses. Personne, en effet, ne louera Jean d'une manière digne, à moins qu'il ne soit un autre Jean. Sur la mer, quand les flots se pressent et s'accumulent, il est impossible de les compter ; ainsi, dans cette abondance de doctrine profonde, il est impossible de signaler les enseignements qui débordent, les rayons qui jaillissent. Par l'un, le soleil de la vérité resplendit de tout son éclat ; par l'autre, l'erreur est confondue ; par l'un, le néant des idoles paraît à tous les yeux ; par l'autre, les mœurs des orthodoxes sont corrigées ; par l'un, l'impuissance de la synagogue est mise à nu ; par l'autre, l'édifice de la loi nouvelle se montre dans sa beauté ; par l'un, on voit les conversions opérées par la force de la parole ; par l'autre, les épreuves de la terre et la couronne de la grâce qui brille au ciel. O prêtre dont le zèle a gagné autant d'âmes que la bouche a répandu de fleurs! O nom dont tant de vertus justifient la gloire ! Nom qui fait apparaître aux yeux l'image de sa vie ! O langue plus élevée que le ciel! O enseignements évangéliques qui lançaient des tonnerres! Voilà deux Jean, l'un prédicateur, l'autre trompette éclatante : l'un inébranlable, l'autre incapable de connaître la servitude ; l'un vierge, l'autre défenseur de la chasteté ; l'un baptisant au désert, l'autre prenant la ville dans ses rets; l'un qui reprochait son crime au prince adultère, l'autre qui accusait en face les rapines des grands ; l'un qui eut la tête tranchée, l'autre qui n'eût pas hésité à livrer la sienne ; l'un emprisonné, l'autre exilé et déporté. Plus les combats ont été répétés, plus nombreuses sont les couronnes. Et maintenant, Jean crie avec Paul : *Nous sommes la bonne odeur de Jésus Christ.* Il n'est pas de lieu qu'il n'ait délivré de l'erreur. A Ephèse, il dévoila la fraude de Midas. En Phrygie, il laissa sans enfants celle qu'on appelait la mère des dieux. A Césarée, il ferma et

[1] Baron., *ad ann.* 438, § 2, 5, 6 ; *Oper. Sti. Procl.*, pag. 567 ; Stilting, p. 667.

dépouilla des temples qui n'étaient que des lieux d'infamie. En Syrie, il chassa des synagogues les blasphémateurs du vrai Dieu. En Perse, il sema la parole de la piété ; partout il a déposé les racines de la vraie foi. Par ses discours, il a rempli le monde de la connaissance de Dieu. Il a écrit des livres ; il a jeté les filets du salut. Avec Jean, il a exposé la théologie du Verbe ; avec Pierre, il a établi le fondement d'une confession sainte ; avec Paul, il a consacré ses travaux à répandre l'orthodoxie. O Jean ! ta vie fut éprouvée, ta mort glorieuse, et maintenant ta tombe est bénie, comme ta récompense est immense dans la grâce et la miséricorde de Jésus-Christ[1] ! »

A ces mots, les acclamations de l'auditoire interrompirent l'orateur ; il ne put compléter sa pensée[2]. Toutes les bouches à la fois demandaient à grands cris que le corps du saint pasteur fût enfin rendu à son troupeau.

Le fils d'Eudoxie céda aux prières réitérées de Proclus et du peuple. La translation fut ordonnée. Il n'y avait plus à vaincre que la résistance de Comane, fière du dépôt que la mort avait mis dans ses mains, et qu'elle regardait comme son trésor et sa gloire. Les ordres absolus de l'empereur l'obligèrent à s'en dessaisir.

Nicéphore et Baronius racontent, d'après un manuscrit de Cosme le Vestiaire, que les sénateurs députés par Théodose pour aller réclamer à Comane le corps du Saint et l'escorter jusqu'à Constantinople, après avoir remis les rescrits du souverain aux magistrats de la ville, procédaient à l'exécution de leur mandat. Quelle fut leur surprise en voyant le riche cercueil qui renfermait les saintes reliques rester immobile à sa place, quelque effort qu'on fît pour le soulever et l'enlever ! On revint plusieurs fois à la charge, on échoua toujours. Rapport fut fait à l'empereur, qui consulta Proclus et se décida à écrire à l'illustre mort, comme s'il vivait encore, la lettre suivante[3] :

[1] *Biblioth. maxima Patr.*, t. 6, p. 612.

[2] Baron., *ad ann.* 438, § 6. — Ce discours dut être prononcé en 437. Socrate, et Nicéphore après lui, attribuent la conduite de Proclus au désir de faire cesser les dissensions de son église. (Socr., l. 8, c. 44 ; Nicéph., l. 14, c. 43.) Cette supposition est aussi gratuite que maligne de la part de Socrate ; car il n'y avait plus de division dans l'église de Constantinople depuis la mort d'Atticus, surtout depuis la fête instituée en l'honneur de Chrysostome.

[3] Cosme le Vestiaire est un auteur assez éloigné du siècle de Chysostome, qui n'est, dit Tillemont (t. 11, p. 350) ni fort authentique ni fort célèbre parmi les doctes. Ce récit n'a donc pas une grande autorité ; Tillemont le passe sous silence, Stilting le rejette (n. 1462). Nous n'avons pas cru devoir le supprimer.

« Au docteur de l'univers, au bienheureux Jean, son père spirituel, Théodose.

« Nous avions cru, vénérable père, que ton corps était mort comme meurent les autres, et nous désirions de le transférer ici près de nous, suivant l'usage des fils qui tiennent à l'auteur de leurs jours. Mais, parce que dans cette circonstance nous ne t'avons pas rendu un hommage assez humble, nous arrêtant trop peut-être au faste de l'étiquette impériale, en des choses auxquelles nous devons attacher plus de prix qu'à la dignité de l'empire, nous avons vu notre espoir frustré. Père, le plus vénérable des pères, car nous te parlons comme à une personne vivante, aie plus d'égard à l'ardeur de nos vœux qu'à ta propre résolution, et pardonne-nous, toi qui as enseigné mieux que personne l'efficacité de la pénitence et nous as vaincus. Tu nous as suffisamment punis d'une erreur que nous regrettons, en nous refusant jusqu'ici la grâce de ton retour. Je t'en supplie, daigne te rendre à nos désirs. Un plus long retard serait indigne de ta bonté et nous affligerait beaucoup. Nous sommes impatients de posséder ton corps et tes cendres, et il n'est pas jusqu'à ton ombre que nous ne désirions ardemment de voir[1] ».

Cette lettre fut respectueusement déposée sur la poitrine du mort, et l'on passa la nuit en prières ; après quoi, l'on essaya de lever les saintes reliques et l'on réussit. Elles furent placées dans une magnifique châsse, don de l'empereur, et les prêtres ayant chargé sur leurs épaules le fardeau sacré le portèrent eux-mêmes jusqu'à Byzance. Une multitude de solitaires, de vierges, de fidèles, un peuple immense accouru de toutes parts sur la route, faisaient cortége en chantant des hymnes. De Comane à Chalcédoine, ce fut une marche triomphale telle qu'on n'en vit jamais.

Le 27 janvier 438, un grand événement mettait en émoi tout Constantinople. La foule en habits de fête courait au Bosphore, couvert, du côté de la Propontide, d'une innombrable quantité de bateaux parés et illuminés. La ville attendait son pasteur, revenu pour la seconde fois de l'exil. Proclus était là. Le fils d'Arcadius et sa sœur Pulchérie y étaient aussi. Ils avaient été au-devant de Jean jusqu'à Chalcédoine, et ils le ramenaient sur les flots en triomphe. A l'aspect de la trirème impériale qui portait le pieux trésor, une immense acclamation monta

[1] Baron., *loc. cit.*; Stilting, *loc. cit.*

jusqu'au ciel, suivie d'un moment de silence et de saisissement solennel. Cent mille hommes, à genoux sur le rivage, semblèrent courber la tête tous à la fois sous la bénédiction du mort. Les restes [1] sacrés étant mis à terre, l'empereur s'approcha du précieux reliquaire, le baisa respectueusement ; puis, élevant la voix, il pria pour son père et pour sa mère, demandant à celui qu'ils avaient persécuté par ignorance de leur obtenir grâce et pardon devant le Seigneur. Une nouvelle acclamation de la foule répondit à cette prière. Le peuple triomphait : la mémoire de Jean était vengée. Alors cette grande masse s'ébranla. Hommes, femmes, enfants, diacres et prêtres, tous ayant à la main des flambeaux allumés, et chantant des cantiques, défilèrent devant l'auguste cerceuil, porté sur le plus beau char de la cour et tout couvert de riches étoffes comme un autel. L'évêque, le prince, sa sœur, tous les officiers du palais, tous les magistrats de la cité, suivaient à pied dans un recueillement mêlé de joie. On conduisit les saintes reliques dans cette même église des apôtres où, trente-cinq ans avant, le pontife rentrant de l'exil s'arrêtait pour remercier et bénir son peuple [2]. Nicéphore, sur l'autorité de Cosme, raconte qu'arrivées là, Proclus les fit placer à son côté sur la chaire épiscopale, aux cris répétés du peuple : *Reprends ton trône, ô Père !* Dans cette foule émue, plusieurs avaient connu et entendu Jean ; ils l'avaient applaudi, ils l'escortaient au moment de son départ. On les avait emprisonnés, flagellés, torturés à cause de lui, pour leur arracher un anathème contre son nom. Ils n'avaient pas mis le pied dans l'église occupée par les intrus ; et maintenant ils y rentraient en triomphe avec lui, et les honneurs rendus à l'immortel proscrit étaient un hommage à leur propre fidélité. On les reconnaissait entre tous aux larmes qui coulaient de leurs yeux, à la pieuse ivresse de leur joie. Ils baisaient à plusieurs reprises, sous la riche enveloppe qui la couvrait, la poussière de ce grand cœur qui les avait aimés ; il leur semblait que leurs baisers allaient réveiller cette cendre ; et le bruit courut que le mort avait parlé, et qu'on l'avait entendu du fond du sépulcre bénir encore le peuple et lui dire comme autrefois : *La paix soit avec vous !*

Ce jour fut grand et beau pour la ville de Constantin. Heureuse d'acquitter une noble dette, elle crut inaugurer une ère nouvelle. Hélas ! ses empereurs se chargèrent trop tôt de la détromper. Son dernier soleil venait de se coucher derrière la tombe glorieuse de Jean. Après lui, tout décline : un pâle crépuscule retarde à peine de quelques heures la nuit qui vient à grands pas. Bientôt tout s'éteint dans le schisme et la servitude ! Séparée de Rome, centre de l'unité, source de la vie chrétienne, cette pauvre Eglise grecque, foulée aux pieds des Barbares, déshonorée par son propre sacerdoce, n'a rien su garder de ses gloires antiques, pas même la cendre des morts. Jean s'est levé de sa tombe pour fuir la terre de la révolte et de l'esclavage. Il est venu choisir sa demeure auprès de cette grande Eglise qu'il invoquait, comme mère, dans les épreuves de sa vie ; qui le défendit, le vengea, et depuis treize siècles, a placé son nom entre les plus beaux qui forment sa couronne immortelle. Sa place était là. Il dort, en attendant le jour de Dieu, sous la voûte auguste de Saint-Pierre, non loin de la poussière vénérée de saint Paul, qu'il avait tant souhaité de toucher et d'embrasser, à laquelle la sienne est mêlée à jamais !

Mais quoi ! du haut des cieux, où il siége entre les apôtres et les martyrs, près du trône de Jésus-Christ, n'a-t-il pas un regard de pitié pour cette Eglise de Byzance, qu'il appelait sa couronne et sa joie, pas une prière pour cette chère Antioche qu'il était si heureux d'arracher au courroux de Théodose, et qui garde encore sous ses ruines la cendre bénie d'Anthusa ? Et Grégoire, et Basile, et Athanase, ont-ils donc effacé de leur cœur tout souvenir de cet Orient, berceau de leur génie, théâtre de leurs nobles combats ; de ces belles Eglises, maintenant déchues, où tant de siècles d'esclavage abrutissant n'ont pu détruire leur mémoire ? N'est-ce pas assez d'oppression et de misère comme cela ? Le cri d'angoisse et de vengeance qui s'élève de cette terre infortunée, doit-il ne jamais trouver

[1] Nicéphore (*loc cit.*), sur le dire de Cosme le Vestiaire, raconte qu'au moment où les cendres de Jean traversèrent le Bosphore, un coup de vent s'éleva subitement et dispersa çà et là les bateaux qui couvraient la mer, mais qu'il poussa celui qui portait le sacré dépôt vers le champ de la veuve de Théognoste, dont Chrysostome avait défendu les intérêts contre la rapacité d'Eudoxie. « Adonc en tant que faire se peut le navire brisa le roch et fut fait un miracle, lequel encore cejourd'hui est veu en témoignage beaucoup plus illustre que quelque orateur qui soit... Ce faict de rechef le serain se monstra, etc. » Au fond de l'anse, où vint échouer le bateau, coule une fontaine qui porte le nom du saint Docteur et qu'ombrage un laurier souvent dépouillé de ses feuilles par les pieux visiteurs.

[2] Nicéphore et la chronique de Marcellin disent que le corps fut déposé dans l'église des Apôtres le 28 janvier. Socrate, témoin oculaire, parle du 27. Stilting pense que les reliques arrivèrent le 27, et que ce fut le lendemain 28 qu'elles furent promenées triomphalement dans la ville et déposées dans l'église des Apôtres. (N 1466 et 1458.)

ni la route des cœurs ni celle du ciel ? Ne sonnera-t-elle pas un jour l'heure du pardon et de la résurrection pour ces antiques chrétientés, si longtemps florissantes, si fécondes en grands hommes, consacrées par le sang de tant de martyrs, par les saintes immolations de tant d'anachorètes et de vierges, d'où le soleil de la foi prit son essor pour éclairer l'univers? Tant de larmes ont-elles coulé pour rien ? Tant de vertus et de sacrifices sont-ils perdus? N'y a-t-il plus dans le cœur de Dieu que des anathèmes, un éternel anathème contre la plus belle contrée du monde, contre le berceau de son Evangile? Reviens, fille ingrate et fugitive, reviens à ta mère, à cette grande unité que tes ancêtres ont célébrée avec tant d'éloquence et d'amour. Pauvre enfant prodigue, en poursuivant le fantôme trompeur d'une coupable indépendance, tu n'as abouti qu'à l'indigence, au délaissement, à la plus honteuse servitude, à des maux qu'aucune pitié ne peut égaler ! Lève-toi, tu es attendue, tu es désirée, viens, et tu verras surgir de la poussière de tes décombres de nouveaux jours de gloire et de bonheur ; viens, et les grandes âmes des Jean, des Athanase, des Basile, tressailleront de joie dans le ciel et s'inclineront pour te donner, à la suite de Pierre et de Paul, le baiser d'amour et de paix. L'Eglise-mère t'ouvre ses bras, et dans son cœur des trésors de vie et de dignité! Et nous, peuples de l'Occident, peuples Catholiques, tendons la main à une sœur captive, déchue, malheureuse. Brisons ses chaînes, tirons-la de ce hideux asservissement dont rien ne peut compenser ni la honte ni la douleur. C'est la honte de la civilisation, c'est la douleur du Christianisme! Après avoir écarté d'une main victorieuse la barbarie savante, repoussons la barbarie décrépite ; et quand elle ne sait plus défendre sa propre agonie, ne lui permettons pas de prolonger sans fin celle de nos frères. *Un cri s'est fait entendre dans Ruma, un immense gémissement ; Rachel pleure ses enfants, et elle n'a pas voulu être consolée, parce qu'ils ne sont plus* [1]. Hérode a déchaîné une fois encore ses égorgeurs ; des sommets du Liban aux plaines de Damas, le fils impur de Mahomet s'est baigné à plaisir dans le sang chrétien ; des horreurs qui semblaient à jamais impossibles ont épouvanté l'univers. Resterons-nous éternellement dans cette politique de jalousie et d'égoïsme, triste politique à l'ombre de laquelle un ennemi que nous laissons vivre ose nous insulter? Refoulons dans les steppes les plus lointaines de l'Asie la race funeste qui fut trop longtemps le fléau de l'Europe, qui en est encore le déshonneur. Affranchissons l'Orient. Rendons à Jésus-Christ Sainte-Sophie, rendons-lui ces belles églises fondées jadis par saint André, par saint Marc, par saint Jean, par saint Pierre. Que la civilisation chrétienne, Chrysostome à la tête, rentre enfin dans la cité de Constantin purifiée et régénérée, qu'elle reprenne possession de cet Orient qu'elle seule peut féconder et vivifier ! Voilà un nouveau monde, ouvert à nos populations exubérantes, entassées sur un sol qui ne peut plus les nourrir ; voilà une autre Europe à créer, avec ses arts, avec sa foi, avec ses merveilles autour de ces belles mers, sur ces magnifiques rivages, où la Providence n'a pas accumulé tant de richesses et de splendeurs, pour qu'il plût au fatalisme et à la paresse, insultant à sa pensée, profanant son œuvre, d'en faire un désert !

[1] Matth., c. 2, v. 12.

CHAPITRE QUARANTE-SEPTIÈME.

Culte de saint Jean Chrysostome. — Ses reliques. — Son portrait. — Parallèle de saint Chrysostome et de saint Basile, saint Grégoire, saint Augustin, saint Athanase et saint Paul.

Un mot sur le culte de saint Jean Chrysostome. Il date de sa mort. Sa tombe était à peine close, qu'elle fut entourée de supplications et d'hommages. On accourait de toutes parts s'agenouiller et prier devant les restes bénis qu'elle renfermait. A Constantinople, à Antioche, le nom du serviteur de Dieu était publiquement invoqué. L'évêque de Rome, dans ses lettres,

l'évêque d'Hippone, dans ses écrits, lui donnaient la qualification de Saint [1] ; et, nous l'avons dit, dès l'an 428, sous l'épiscopat de Nestorius, deux ans avant la mort de saint Augustin, la métropole de l'Orient instituait une fête en l'honneur de l'illustre mort toujours exilé. Saint Célestin gouvernait alors l'Eglise de Dieu.

Fixée d'abord au 26 septembre, parce que le 14 était déjà consacré au glorieux souvenir de la Croix, cette fête fut transférée plus tard au 13 novembre, nous ne savons trop pour quel motif [2], et ce jour est resté, chez les Grecs de toutes les communions, un des plus solennels de l'année liturgique. Pour ces ardents admirateurs du grand Saint, ce n'était pas assez. Ils ont célébré la translation de ses reliques ; ils ont fait mention [3] de sa promotion à l'épiscopat, de son premier et de son second exil ; et enfin, ils ont voulu que sa mémoire fût encore honorée le 30 janvier avec celles de saint Grégoire de Nazianze et de saint Basile le Grand. L'institution de cette troisième fête eut lieu sous Alexis Comnène, et le motif en est assez curieux. De grandes et vives disputes agitaient le clergé grec, à propos d'une prétendue prééminence de savoir et de vertu à donner à l'un de ces trois personnages sur les deux autres. L'évêque d'Euchaïtes invoqua l'autorité d'une révélation. Jean, Grégoire et Basile lui étaient apparus ensemble, disait-il, et lui avaient déclaré qu'ils ne faisaient qu'un au ciel, et que de si puériles discussions à leur sujet étaient plus propres à offenser Dieu qu'à honorer ses serviteurs. Là-dessus on décréta la nouvelle solennité commune aux trois Saints, et tout ce bruit fait autour de leurs noms s'apaisa.

Dans l'Eglise Romaine, c'est le 27 janvier qui, de longue date, est consacré à la mémoire de saint Jean Chrysostome. Depuis le pape Pie V, l'office de ce jour est du rit double. Mais à quelle époque l'Occident a-t-il commencé à célébrer cette fête ? Nous ne saurions le dire. Les missels, les bréviaires de France n'en font guère mention avant le XVI[e] siècle.

[1] Aug. *cont. Jul.*, l. 1, c. 6.

[2] Le P. Stilting semble croire que c'est le jour où ses reliques partirent de Comanes. (N. 1186. Quant à Baillet, il se trompe évidemment en disant que ce fut le jour de son retour triomphal à Constantinople après son premier exil ; car, selon les supputations les plus favorables à son système, le conciliabule de Chalcédoine eut lieu en septembre. La déposition de Jean y fut prononcée à la fin de ce mois, et son départ suivit immédiatement la déposition. Or, l'exil ne dura que trois jours.

[3] Cette mention a lieu le 16 décembre. (Stilting, *loc. cit.*, n. 1490.) C'est peut-être le jour de son arrivée à Constantinople en 397 ; car, pour son ordination, elle n'eut lieu qu'à la fin de février 398.

Des églises ont été dédiées, en plusieurs lieux, à saint Jean Chrysostome. Il serait à peu près impossible d'en rechercher le nombre. Constantinople en avait une dès le IX[e] siècle [1], Venise vers la fin du XI[e]. Rome lui a consacré un autel dans la basilique du prince des Apôtres, et c'est là que ses cendres reposent.

A propos de ces cendres vénérées, ou pour parler plus correctement de ce précieux trésor, Baillet a écrit avec sa dédaigneuse prestesse : « On prétend avoir son corps à Rome, où l'on veut qu'il ait été apporté de Constantinople au temps du pape Zacharie. De plus, la ville de Messine, en Sicile, se vante de posséder son chef dans le monastère de Saint-Sauveur. Ce qui n'empêche pas qu'on ne montre aussi à Paris dans l'église du collège des Bernardins un crâne qu'on soutient être celui de saint Chrysostome, patriarche de Constantinople [2]».

Baillet eût pu ajouter que Mayence, Bruges, Florence se disputent le même avantage, et que Venise croit avoir l'un des bras de Jean, tandis que plusieurs églises ont la prétention de posséder l'autre.

Quoi qu'en dise le *dénicheur de Saints*, une autorité un peu plus grave que la sienne, le Bréviaire romain, affirme de la manière la plus positive que le corps du grand docteur est gardé à Rome dans l'église du Vatican. Baronius, dans son Martyrologe, et une foule d'auteurs respectables le disent aussi. Le P. Janning, cité par les Bollandistes, et Ciampini, dans son livre *des édifices sacrés*, décrivent l'autel couronné d'un ciborium de marbre aux colonnes de porphyre sous lequel il était d'abord, et marquent les diverses places qu'il a successivement occupées dans la basilique. Rome [3] n'a point de doute à cet égard. Il en est de cette précieuse relique, comme de tant d'autres plus précieuses encore, que possède la capitale du monde chrétien. L'authenticité n'en est pas contestable.

Qu'importe que telle ou telle église prétende posséder une portion plus ou moins grande du pieux trésor ? Plusieurs se glorifient d'avoir le chef, lequel évidemment n'est que dans les mains d'une seule, et il en est de même du bras. Mais d'abord le titre de possession de ces églises est-il au-dessus de toute attaque ? Peut-il balancer en autorité la tradition de l'Eglise-

[1] Ducang., *Constant. Christ.* liv. 4, chap. 6, 52. — [2] Baill., Vie des Saints, 27 janv. — [3] Baron.. 27 *jan.* ; Ciamp. *de sacr. ed.*, chap. 4, sect. 12 ; Stilting, n. 1496.

mère? Ou ces églises ont attribué à Jean *Bouche-d'or* les reliques d'un autre Saint, son homonyme; ou en réalité elles possèdent, non la tête entière, non le bras entier, mais un fragment du bras ou de la tête. Leurs prétentions rivales peuvent s'infirmer l'une l'autre; elles n'ôtent rien de sa force à l'assertion du Bréviaire romain.

A quelle époque le corps de Jean fut-il transporté de Constantinople à Rome? Rien ne l'indique d'une manière précise. Au xe siècle, les restes racrés de l'illustre pontife étaient encore dans l'église des Apôtres, où ils avaient été déposés à leur retour triomphal de Comanes, et nous savons que près d'eux furent placées alors les reliques de saint Grégoire de Nazianze, *afin,* dit un auteur contemporain, *que la même sépulture réunît deux hommes qui avaient jeté tous les deux un si grand éclat sur la ville impériale, et défendu la religion, à travers les mêmes épreuves, avec la même gloire.*

Stilting augure que les deux corps ont été enlevés ensemble, ensemble portés à Rome, et que la translation s'est accomplie au XIIIe siècle, sous les empereurs Latins, dans le moment de leur grande détresse, alors que, vivement pressés par les Grecs, ils imploraient à grands cris le secours des Occidentaux. On l'a faite sans appareil, le plus secrètement possible, afin de ne pas se mettre sur les bras le peuple de Constantinople; et voilà pourquoi vous n'en trouvez la mention nulle part dans les monuments de l'époque. En même temps, par un sentiment facile à comprendre, on dut laisser à Byzance quelques parcelles du trésor qu'on lui ravissait: ce qui explique comment l'un des patriarches de cette ville, Jérémie, a pu donner un doigt de son illustre prédécesseur au pape Grégoire XIII[1].

Nous avons dans une foule de peintures byzantines l'image de saint Chrysostome, sans avoir nulle part peut-être son portrait. Si quelque chose peut nous donner une idée vraie de sa physionomie et de sa personne, c'est plutôt la vision de Jean d'Euchaïtes, d'après laquelle nous avons essayé de le peindre au commencement de ce livre. Il est probable, en effet, que l'habile prélat, voulant imposer à ses contemporains l'autorité de cette vision, a représenté le grand docteur, qu'il fait intervenir et parler, d'après un type traditionnel admis et connu de tous. D'ailleurs, les traits qu'il lui donne se retrouvent à peu près dans les plus anciens tableaux du Saint[1].

L'iconographie grecque aime à grouper dans le même cadre les trois têtes de Jean, de Basile et de Grégoire, comme pour concentrer sous un seul regard, dans un seul foyer lumineux, les plus belles gloires de l'Orient chrétien. La splendeur de ces nobles visages se reflète de l'un à l'autre et semble les confondre tous les trois dans une même et magnifique auréole. Cependant chacune de ces physionomies est tellement accentuée et empreinte d'originalité, qu'il serait difficile de saisir un rapport de complaisance entre elles, d'établir un parallèle suivi entre Chrysostome, par exemple, et l'un ou l'autre de ces illustres compétiteurs au génie et à la sainteté.

Ils ont porté très-haut tous les trois l'austérité des mœurs, la grandeur de l'âme, l'esprit d'immolation et de charité; mais la vertu de Basile a quelque chose de plus imposant, celle de Grégoire de plus sévère, celle de Chrysostome de plus aimable. Ils ont exercé tous les trois la royauté de la parole: le premier avec plus de majesté, le second avec plus de pompe, le troisième avec plus d'abandon. Basile est plus nerveux, il fait penser davantage, Grégoire est plus paré, plus brillant, sa méthode est plus savante, il monte plus haut dans les régions du mystère; Chrysostome est plus simple, plus entraînant, plus populaire; avec moins d'élévation et de science, il frappe par un ensemble plus complet de qualités oratoires; sa voix a plus d'écho dans les cœurs. Aucun des autres ne l'égale, ni par le pathétique, ni par le mouvement, ni par la mélodie de la parole, ni par cette plénitude du discours, où la plus riche imagination est employée à faire aimer la vertu et prévaloir la charité, ni par ce calme majestueux, cette auguste sérénité, cette simplicité sublime de l'orateur vraiment chrétien, du génie inspiré par la foi que le sentiment de sa force et la possession certaine de la vérité dispensent de tout effort, et qui, semblable aux corps lumineux par eux-mêmes, n'a besoin, pour répandre des flots de lumière, que de laisser agir sa nature rayonnante. Chez Jean, rien n'accuse le travail; pas la moindre tension de la pensée. C'est le fleuve de la parole; il coule à pleins bords, sans qu'aucun soulèvement intérieur trouble sa transparence, sans

[1] Stilting, n. 1499.

[1] Stilting, n. 1495; Ducang., *Constant. Christ*, l. 4, p. 120.

qu'aucune colère le fasse déborder, sans que rien n'annonce le roi des fleuves, si ce n'est la tranquille beauté de son cours et la riche fécondité des pays qu'il traverse. On sent que plusieurs fleuves sortiraient de celui-là sans l'appauvrir.

Ni Grégoire ni Basile ne lui sont comparables par l'étendue des travaux. Ceux de Jean furent immenses. Sous ce rapport, il n'a été surpassé que par Augustin. On ne peut, d'ailleurs, quoiqu'on ait essayé de le faire, établir de rapprochement entre ces deux hommes admirables, qui ont jeté tous les deux sur l'histoire du Catholicisme un éclat si pur et si beau. Entre leur génie rien d'analogue. Celui d'Augustin, plus vif, plus élevé, plus vaste, plus puissant, plane au-dessus des plus hautes questions de la métaphysique et de la théologie. Tout ce que Dieu peut laisser voir à l'œil de l'homme ici-bas de son essence infinie ou de ses augustes pensées sur la créature, Augustin l'a vu; au delà, il n'y a que le ciel et l'éternité. Mais si l'évêque d'Hippone est le plus grand penseur du Christianisme, celui de Byzance en est le plus grand orateur. Quand il expose la morale de l'Evangile, quand il explique un texte de saint Paul, il laisse loin de lui, en arrière, tous les exégètes sacrés de tous les temps et de toutes les langues. Nul n'a parlé comme lui, Bossuet excepté. Mais sa vie fut plus éloquente que sa parole. Le pontife et le martyr expliquent l'orateur et l'écrivain, et, nous l'avons dit bien des fois, son génie jaillit de son cœur. La tendresse du fils, l'enthousiasme de l'ascète, le dévouement de l'ami, la loyauté de l'homme, le courage du réformateur, la passion des âmes, l'invincible amour du bien, sa popularité sans tache, sa lutte intrépide contre une cour avide et corrompue, contre des riches sans entrailles, contre des prêtres intrigants ou simoniaques, le dédain des intérêts terrestres, l'oubli de lui-même, la compassion des pauvres, qui revêt dans son discours toutes les formes comme elle se plaît dans sa vie à tous les sacrifices, cette incomparable charité dont le feu semble allumé d'hier au cénacle, entre les apôtres Pierre et Jean, son dévouement à l'Eglise, sa noble et sainte jalousie de la dignité et de l'indépendance du Sacerdoce, sa magnanimité, sa foi humble et tendre qui tourne ses regards vers la Chaire principale et le Pontife Suprême, le culte de saint Paul, sa sublime ambition de souffrir pour la cause de Jésus-Christ, sa haute résignation, sa sainte fierté dans les épreuves, sa douceur et sa modestie avec cette audace éloquente, qui affronte les menaces des puissants et plie à la domination de la loi les dominateurs du siècle : tout cela se reflète dans son langage et l'empreint de je ne sais quoi de varié, d'animé, de saisissant, qui corrige d'une manière heureuse cette splendeur trop monotone et cette diffusion quelque peu asiatique qu'un goût sévère et pur aurait d'ailleurs à lui reprocher.

Qui a rempli mieux que lui et avec plus de succès ce grand ministère de la parole créé par l'Evangile, ce magnifique apostolat de la Rédemption humaine perpétué dans l'Eglise à travers les siècles? Augustin est un aigle qui fend les nues d'un vol sublime et va droit à Dieu repaître son regard des plus vives flammes. Chrysostome est un vaisseau qui vient d'outre-ciel chargé de richesses qu'il jette sur nos rivages, non pour la satisfaction de notre esprit, mais pour les besoins de notre vie. L'un, réformateur austère, avec des paroles harmonieuses, fait entrer la vérité dans les âmes qu'il embrase de cet amour divin, dont il est consumé lui-même : l'autre, né dans le paganisme et nourri de ces fables, même dans les effusions les plus ferventes de sa prière, même dans ses confessions les plus ingénues, ne dit pas un mot qui ne soit un trait de lumière et n'éclaire un problème de l'humanité. L'un, pour écrire, s'éloigne de la terre et se recueille au-dessus de nos têtes sur le Thabor ou le Sinaï, dans l'ombre lumineuse ou fulgurante qui enveloppe le mystère de Dieu ; l'autre, pour nous parler, descend des sommets les plus élevés de la contemplation et s'entretient avec nous comme l'un de nous. L'un rend les oracles de la foi, et l'Eglise écoute ; l'autre s'abandonne aux inspirations de la charité, et le monde espère. La parole de l'un est une inscription lapidaire pour les siècles ; celle de l'autre est un hymne qui s'écrit dans les cœurs. Chez l'un, tout est médité dans le silence du sanctuaire et le recueillement du génie ; dans l'autre, tout s'improvise au souffle des grandes assemblées. La science de l'un s'élève à la plus grande hauteur de l'intelligence humaine et au-dessus de l'intelligence humaine ; la religion de l'autre se mêle efficacement et saintement à tous les sentiments du cœur humain. L'un sonde les abîmes adorables du dogme ; l'autre fait aimer les rigueurs nécessaires de la morale. L'un, dans un langage

concis et profond, explique la trinité, l'incarnation, la grâce; l'autre, en paroles ravissantes, exalte la piété, la justice, l'abnégation, le sacrifice de soi, la tendresse paternelle du Créateur pour sa créature, et cette touchante fraternité des hommes entre eux dans le cœur de Jésus-Christ. L'un est le docteur de la grâce; l'autre le docteur de la charité. L'un est l'homme de la doctrine, l'autre celui de l'action. Tous les deux ont aimé l'Eglise; tous les deux ont versé sur elle des flots de gloire, et contribué à donner à son enseignement une incomparable grandeur. Mais Augustin a connu par une expérience intime les naufrages de la nature humaine, et ce qui fut un instant le malheur de l'homme tourne à l'avantage de l'écrivain, et communique à tout ce qu'il dit un caractère de douce et sainte tristesse qui pénètre. Chrysostome a sur Augustin un avantage que peu d'autres peuvent balancer : il fut proscrit pour la cause de Dieu; et si l'auréole du génie pâlit sur sa tête, la palme du martyre resplendit dans sa main.

Mais les vicissitudes de sa vie, son grand caractère, la hauteur de son courage, les haines acharnées et les calomnies dont il fut l'objet, sa condamnation et sa déposition dans un synode d'évêques, son appel à Rome, sa cause énergiquement embrassée et soutenue par le chef de l'Episcopat, l'amour enthousiaste du peuple de Byzance et d'Antioche, son triomphe entre deux exils, la proscription qui le frappe, étendue à tout ce que l'Orient a de plus noble et de plus pur, sa vieillesse condamnée à errer de désert en désert, l'Eglise entière troublée de sa chute, émue de ses douleurs, les craintes que dans sa défaite même il inspire à ses ennemis, et la puissance qu'il exerce encore du fond de l'exil, où il attire à lui tous les regards, toutes les pensées du monde chrétien, lui donnent un air plus frappant de ressemblance avec Athanase, dont la grande vie, présente alors à tous les esprits, dut être plus d'une fois l'inspiration et le modèle de la sienne. Mais Athanase vainqueur revint s'asseoir, après bien des épreuves, sur sa chaire pontificale et mourut en paix au milieu des bénédictions de son peuple. Jean expira sur le bord d'une route, aux confins du monde, entre deux prétoriens chargés d'insulter son agonie, dans un dénûment misérable, après avoir vu ses amis outragés, emprisonnés, déportés, mis à mort à cause de lui.

Un hagiographe moderne a comparé Chrysostome à saint Paul[1]. La comparaison est ambitieuse. Ce qui est vrai, c'est que Paul n'a pas eu de plus fervent admirateur que Chrysostome. Au seul nom de l'Apôtre, dès qu'il vient à le prononcer, l'orateur est en extase. « On m'offrirait, s'écrie-t-il, l'empire du monde que je préférerais un ongle de Paul. Je préférerais sa pauvreté à tout plaisir, sa bassesse à toute gloire, sa nudité à toute richesse, les soufflets qui outragèrent son visage à toute liberté, les pierres qui le lapidèrent à tout diadème[2]..... Les astres, quand ils furent créés, excitèrent l'admiration des anges; mais Paul a ravi d'admiration Jésus-Christ même, et lui a fait dire : *Cet homme est le vaisseau de mon élection.* L'âme de Paul était plus belle que le ciel. Le ciel se couvre quelquefois de nuages; l'âme de Paul a gardé sa sérénité dans les tempêtes les plus violentes, et le soleil, dans son midi, n'a pas plus d'éclat ni ne répand de plus beaux rayons[3]! »

Nous l'avons dit ailleurs, il n'y avait dans le cabinet du saint pontife à Constantinople qu'un seul tableau, le portrait du grand Apôtre. Qu'il méditât ou qu'il écrivît, il l'interrogeait du regard, comme pour monter son âme au ton de cette grande âme; et, de même que le reflet lumineux d'un objet en imprime l'image sur le métal ou sur le verre préparé pour la recevoir, ainsi cette contemplation incessante du visage de Paul en avait gravé la ressemblance dans l'âme de Jean. Les traits de l'un étaient reproduits et vivaient dans la vie de l'autre. C'est la même soif du martyre, le même amour de Jésus-Christ. Tous les deux, ils brûlent de mourir, pour aller plus vite à celui qu'ils aiment. L'ivresse du maître a gagné le disciple; et lui aussi, il est fou de la folie de la Croix. Jean, comme Paul, embrasse l'univers dans sa charité; comme lui, il s'immole au salut de ses frères, et volontiers il se ferait pour eux anathème. Comme lui, il est heureux de souffrir, d'être calomnié, d'être proscrit, de porter dans sa vie les stigmates adorés du Sauveur. Comme lui, il défie les persécutions et les supplices, il défie les démons, les anges eux-mêmes; il défie toute créature, si haute et si puissante qu'elle soit, de le séparer de la charité de Dieu en Jésus-Christ. Comme lui, il porte avec une sainte audace le nom de son maître devant les

[1] Herm., livr. 12, chap. 14. — [2] *Hom.* 13 sur la 1re aux Corinth. — [3] Chrys., *Hom.* 18, aux Rom. et *Hom.* 13 sur la 1re aux Corinth.

rois et devant les peuples. De faux frères ont juré sa perte. Un autre aéropage tremble à sa parole. Un autre sanhédrin le proscrit.

Ne sont-ils pas vrais de lui, ces mots qu'il écrivait de l'Apôtre : « Il était la lyre de l'Esprit-Saint, la bouche de Jésus-Christ, le docteur de l'univers, plus puissant que les rois, plus éloquent que les orateurs [1].... Son âme invincible ne fut abattue par aucune tempête [2]..... Mais il était affligé dans chaque membre de l'Eglise, comme s'il eût été lui-même l'Eglise universelle [3] ».

Si le *cœur de Paul*, suivant une expression souvent répétée par son noble émule, *était le cœur de Jésus-Christ*, ne peut-on pas dire, dans une certaine mesure, que le cœur de Jean était le cœur de saint Paul ?

Toute comparaison avec le grand Apôtre écrase celui qui en est l'objet. Jean, d'ailleurs, n'a pas évangélisé les nations, il n'a pas versé son sang pour la cause de Dieu, il n'a pas été ravi au troisième ciel, il n'a pas formulé, sous l'inspiration immédiate du Seigneur, les grands dogmes du Catholicisme, sa parole n'est pas l'oracle infaillible des siècles ; mais les Anges l'entouraient à l'autel, mais il est mort dans l'exil en combattant pour l'Eglise, mais il a poursuivi à outrance dans les cœurs les derniers restes du paganisme, mais il se consumait d'amour pour ses frères souffrants, et sa vie comme son talent appartenaient aux malheureux ; mais il a dépensé toute son existence dans une lutte ardente contre l'égoïsme et pour faire régner sur les âmes le précepte divin de la charité, que saint Paul appelait la plénitude de la loi ; mais, mieux que personne peut-être, il a compris et expliqué le grand Apôtre, et ses beaux commentaires, par leur clarté, leur étendue, leur éloquence, les fruits de piété qu'ils renferment, les grandes idées qu'ils développent, l'ont mis au premier rang entre les interprètes les plus illustres de nos saints livres. On a dit qu'il n'était ni savant ni profond : ce qui n'a pas empêché les exégètes et les orateurs sacrés de tous les siècles de moissonner à pleines mains dans ses écrits. Un mot célèbre et déjà cité de saint Thomas d'Aquin montre le haut prix qu'y attachait l'ange et le docteur de l'Ecole. Nous ne redirons pas à coup sûr cette emphatique ineptie d'un Grec du XI[e] siècle : que si Dieu n'avait suscité Jean pour expliquer son Evangile, il eût fallu un autre avénement du Christ sur la terre ; mais nous ne serons pas démenti, si nous affirmons que ses livres sont un foyer de doctrine autant que de piété, et que, si ses travaux et son génie en ont fait un des plus vénérés oracles du Christianisme, sa vie et sa mort lui assurent une glorieuse place entre les apôtres et les martyrs de Jésus-Christ. Si nous avions à préciser en quelques mots la part d'influence qui lui revient dans l'histoire du Catholicisme, nous dirions qu'il est resté le type immortel de l'éloquence chrétienne, le guide le plus sage de l'exégèse sacrée, le modèle le plus parfait des pontifes du Christ, et que, donnant la main d'une part à saint Athanase, de l'autre à saint Grégoire VII, il a inspiré de son exemple, animé de son courage les Anselme, les Thomas de Cantorbéry, la phalange illustre des grands champions de l'indépendance de l'Eglise et de la dignité du Sacerdoce, c'est-à-dire de la dignité et de l'indépendance de l'âme humaine. Et s'il est vrai de dire du Christianisme, comme de Dieu, qu'il est *charité*, il faut dire de Chrysostome qu'il est le docteur par excellence du Christianisme, car il est le docteur de la charité.

La dernière heure de l'empire avait sonné. Œuvre séculaire et prodigieuse de sagesse et d'orgueil, cimentée des larmes et du sang de tant d'hommes, et qui semblait avoir la Providence pour complice de l'asservissement du monde ; maintenant, miné partout dans ses fondations, envahi par cent brèches à la fois, il menaçait d'écraser la terre sous ses ruines, comme il l'avait absorbée dans ses triomphes. L'Evangile était apparu à propos pour changer cette catastrophe en espoir. Avec un dévouement que trois siècles n'avaient pu fatiguer, il s'efforçait de greffer une nouvelle vie sur la vieille tige humaine. Mais la greffe puissante prenait mal sur ce tronc gangréné, d'où ne montait qu'une sève impure et appauvrie. Malgré la forte dose de surnaturel infusée tout à coup dans ses veines, peut-être même à cause de cela, le colosse expirait en se débattant. C'est pourquoi la Providence l'abandonnait à son sort. Résolue à refaire en sous-œuvre l'humanité, elle ouvrit les cataractes d'un autre déluge ; des steppes de la Tartarie, des brumes de l'Océant boréal, elle versa des torrents de peuples... Qu'apportent-ils ?... Le chaos... Oui ; mais au moment où le passé va disparaître sous

[1] Chrys., *Hom.* sur le tremblement de terre et Lazare. — [2] *Id.*, *Hom.* 3, sur l'ép. aux Philipp., *passim.* — [3] Chrys., *Hom.* 25, sur l'ép. 2e aux Corinth., *passim.*

le cataclysme de sang, le Verbe créateur parle au chaos une fois encore..... *Que la lumière soit!....* *Et la lumière fut.....* Chrysostome jaillit de cette parole, ou plutôt le Verbe lui-même fut cette lumière dont Chrysostome était un rayon. Mais ce rayon, l'un des plus beaux peut-être de l'astre divin, contribua puissamment à faire resplendir la loi d'amour de sa beauté propre, à la révéler aux cœurs dans son grand et touchant caractère d'universelle fraternité, à la faire entrer plus avant, à travers les couches épaisses de préjugés et de passions accumulées par le paganisme, dans la conscience humaine, à rendre celle-ci chrétienne, à la baptiser de l'esprit de l'Evangile, de l'esprit de dévouement et d'immolation, baptême social, dont un monde mal avisé repousse la grâce, mais qui a laissé dans les âmes son impérissable et divin caractère : *Charité ! Charité !*

Si nous avions une épigraphe à inscrire à la tête des œuvres de notre Saint, et qu'elle pût à la fois résumer ses travaux, caractériser sa vie, synthétiser son enseignement, nous n'en voudrions pas d'autre que ces mots de l'Apôtre : *Pratiquer la vérité par la charité, pour croître en toutes choses dans Jésus-Christ, qui est la tête et la vie de tout le corps*[1] *!*

Chrysostome fut le suprême effort et la dernière splendeur du génie chrétien en Orient. Après lui la décadence est rapide ; il entraîne tout dans sa tombe, l'avenir avec le passé. Sans doute, il y aura encore de belles lueurs de talent à signaler dans cette éclipse profonde, de grands caractères à applaudir dans cette défaillance universelle ; l'orthodoxie trouva encore, dans la patrie des Basile et des Athanase, d'intrépides et savants défenseurs : Proclus, Cyrille, Jean de Damas ; et de même que les armes romaines, dans les mains des Narsès et des Bélisaire, ont pu jeter un dernier reflet de gloire sur l'empire croulant, ainsi l'Eglise grecque, à la veille de sa ruine, a pu placer aux fastes des saints, à côté des noms les plus illustres, ceux d'Ignace, d'Etienne, de Germain, de Nicéphore, de Taraise. Mais la grandeur, la force, la fécondité, le génie ont disparu avec Chrysostome de cette terre épuisée et dégénérée. Au faîte des pouvoirs publics, sur le trône même de Théodose et de Constantin, vous n'avez plus qu'une suite à peine interrompue de trahisons, de lâchetés, d'assassinats, de bassesses ; et pendant que de chétifs despotes emploient leur fragile puissance à décréter les dogmes, à fomenter des hérésies, à briser des images, à martyriser des moines, Rome et l'Italie leur échappent ; Antioche, Jérusalem, Alexandrie, l'Egypte, l'Afrique, tombent aux mains d'un affreux vainqueur ; Constantinople arbore le croissant ; et ces pauvres Eglises de la Syrie, de l'Asie-Mineure, de la Thrace, de l'Orient, naguère si florissantes, maintenant détachées de l'unité où est la vie, croient racheter leur abaissement et leur servitude sous un despotisme abrutissant par leur insolence vis-à-vis de l'Eglise-mère.

Tandis que de ce côté tout est confusion, impuissance, ignominie, en Occident tout renaît, tout grandit ; la vie et la force débordent de toutes parts. On voit monter d'heure en heure l'astre de la papauté. Sous son influence vivifiante, le chaos se débrouille, la lumière se propage ; l'Evangile plie à son joug les têtes indomptées des Saxons et des Francs, Charlemagne paraît, et avec lui une civilisation nouvelle, âpre et rude encore, mais vigoureuse et féconde, qui promet déjà les prodiges qu'elle doit accomplir ; la liberté et la monarchie chrétiennes prennent naissance ; l'art sur les pas de la prière s'élance en des voies non frayées, et ce sol tout jonché de ruines se couvre d'une merveilleuse moisson de monuments incomparables pour la grandeur, pour la majesté, pour la hardiesse ; de hautes vertus, de magnifiques caractères, d'admirables institutions surgissent à chaque instant ; la pensée catholique, animant tout, entraînant tout, marche triomphalement à son apogée, et d'un bout de l'Europe à l'autre un grand cri se fait entendre : *Le Christ a vaincu, il règne, il commande.* — *Vicit, regnat, imperat.*

L'invasion des Barbares, qui parut aux plus fermes esprits le signe avant-coureur de la fin prochaine du monde, et sous laquelle s'écroulait, en effet, le monde ancien, fut le salut de l'Occident. En se mêlant aux races vaincues, ces farouches vainqueurs rajeunirent l'humanité. Ils versèrent dans ses veines appauvries cette sève bouillante, ce feu de leur sang dont l'esprit chrétien avait besoin pour créer, suivant les promesses d'en-haut, un autre univers. Ce fut le malheur de l'Orient d'échapper à cette submersion sanglante, dont la seule pensée glaçait d'effroi tous les cœurs, mais qui n'était, dans les desseins de la Providence, qu'un grand

[1] *Ad Eph.*, c. 4, v. 15.

baptême de la rénovation du genre humain. Il y eut un moment, où la destinée de ce vaste empire fut à la merci d'Attila. Au fond de sa ville de bois, dans la Pannonie, il portait tour à tour ses regards sur Rome et sur Byzance, hésitant entre ces deux proies et ne sachant sur laquelle il se jetterait d'abord. Il se décida pour l'Occident, et prit son chemin par les Gaules, traînant à sa suite six cent mille hommes, tous les Barbares du Nord. L'Orient respira se croyant sauvé, et il fut perdu. La Providence lui refusait la seule chose qui pût raviver un grand corps vieilli et usé : la transfusion du sang. Il fut condamné à languir dans une honteuse agonie. Le schisme a fait le reste. En l'envahissant plus tard, l'Islamisme ne lui porta rien, si ce n'est l'outrage et la servitude, et n'en reçut rien. Une haine éternelle séparait les vainqueurs des vaincus et rendait tout amalgame, tout contact impossible entre eux. Ils ne se mêlèrent ni par une pensée, ni par une goutte de sang. C'étaient deux races juxtaposées, mais toujours ennemies, *qui se contemplaient en rugissant*, dit Joseph de Maistre [1], *et eussent pu se toucher pendant l'éternité sans jamais s'aimer*. Chacune s'est usée de son côté, et s'éteint dans son isolement. En vain les enfants de Mahomet s'attachent convulsivement à une terre qu'ils n'ont su que profaner et ravager, et qu'ils ne peuvent garder. Ni nos armes, ni notre politique, n'empêcheront le souffle de Dieu de les balayer. Quant à ces infortunés chrétiens, nos frères, à qui leurs malheurs donnent tant de droit à notre intérêt, en les voyant tourner vers le Nord leurs regards obstinés, nous ne pouvons que les plaindre d'avantage et trembler encore plus pour leur avenir. Le salut n'est pas là : il est dans un rapprochement sincère avec l'Eglise Romaine ; il est dans un mariage fécond avec l'Occident. Toute conbinaison sur la base du schisme, outre qu'elle créerait une prépondérance que l'Europe ne peut subir, n'aboutirait en définitive qu'à un changement de maître, à une autre forme de servitude.

Le grand penseur que nous citions tout à l'heure a dit : « Ezéchiel déclara, il y a plus de deux mille ans, que *jamais l'Egypte n'obéirait à un sceptre égyptien* [2] ; et depuis Cambyse jusqu'aux Mamelucks, la prophétie n'a cessé de s'accomplir. *Misraïm*, sans doute, expie encore sous nos yeux les crimes qui sortirent jadis

[1] *Du Pape*, t. 2, p. 241. — [2] Ezech., c. 30, v. 13.

des temples de Memphis et de Tentyra, dont les profondes et mystérieuses retraites versèrent l'erreur sur le genre humain. Pour ce long forfait, l'Egypte est condamnée au dernier supplice des nations : l'ange de la souveraineté a quitté ces fameuses contrées, et peut-être pour n'y plus revenir. Qui sait si la Grèce n'est pas soumise au même anathème ?.... Je ne demande qu'à me tromper ; mais aucun œil humain ne saurait apercevoir la fin du servage de la Grèce ; et s'il venait à cesser, qui sait ce qui arriverait ? Plus d'une fois dans nos temps modernes, elle a réglé ses espérances et ses projets politiques sur l'affinité des cultes ; mais, toujours destinée à se tromper, elle a pu apprendre à ses dépens qu'elle ne tient plus à rien. Combien lui faudra-t-il encore de siècles pour comprendre qu'on n'a point de frères, quand on n'a pas une mère commune [1] ? »

Nous osons l'espérer, ces terribles appréhensions ne seront pas des prophéties. Non, la terre qui donna à l'Eglise de si grands Saints n'est pas une terre maudite. Non, son servage n'est pas éternel : il n'a que trop duré. Non, la patrie des Athanase et des Chrysostome n'est pas condamnée à rester seule, sans sœurs, sans frères, sans mère, à côté de la grande famille du Christ. Au pied du trône des miséricordes, Jean *l'Aumônier*, Jean *Bouche-d'or* implore sa grâce, et il l'obtiendra. Les yeux sur lesquels pèsent depuis si longtemps les préjugés du schisme, s'ouvriront enfin à la vérité. Ce mur fatal élevé par l'orgueil tombera devant la bonne foi et la charité. Du côté de l'Eglise Romaine, *il n'y a ni aigreur ni rancune. Elle n'a oublié ni Florence ni Lyon* [2]. Elle peut, empruntant le langage de son divin fondateur, dire à l'Eglise grecque : *Combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants sous mes ailes ! Et tu ne l'as pas voulu !* Espérons que cette résistance trop longue ne sera pas invincible, et que les bras de l'amour ne seront pas tendus en vain à un peuple plus faible que coupable, qui, *marchant dans une voie fausse à la suite de ses pensées* [3], n'y trouve que l'abaissement et la souffrance. Puisse-t-il arriver bientôt ce jour désiré, où rien n'empêchera plus les enfants de se jeter dans les bras de leur mère, ni la mère de presser sur son cœur des enfants longtemps regrettés et toujours bénis ; jour heureux, jour magnifique, où la grande ombre de

[1] *Du Pape*, t. 2, p. 243, etc. — [2] *Du Prpe*, t. 2, p. 241. — [3] Is, c. 65, v. 2.

Chrysostome rentrera triomphalement dans sa ville bien-aimée, comme les cendres d'Augustin sont rentrées naguère dans sa chère Hippone! Alors, du Bosphore à l'Oronte, de l'Adriatique à l'Euphrate, une immense acclamation de reconnaissance et d'amour saluera la Croix victorieuse; et Celui qui a dit: *Je suis la résurrection et la vie; qui croit en moi, vivra*, étendra sa main puissante sur ces régions jadis si belles, maintenant désolées et changées en cimetière par un despotisme brutal, et il s'écriera: *Ossements arides, entendez le Verbe de Dieu!*.... Et les ossements arides tressailliront; l'esprit de Dieu soufflera sur les morts, et un peuple nouveau, un grand peuple, se lèvera, plein de jeunesse et d'ardeur, au soleil de la liberté et de l'unité.....

Quoi qu'il en soit, on peut affirmer avec saint Jean Damascène que *le nom de Chrysostome vivra autant que la parole divine*, dont il fut l'un des plus fidèles, des plus puissants interprètes [1]. Partout où sera porté l'Evangile, ce nom sera porté aussi; et partout, et toujours, il rappellera l'éloquence, le courage, la grandeur d'âme, la vertu magnanime, la charité; il sera l'une des gloires chrétiennes les plus dignes du Christianisme.

Et maintenant, nous sollicitons humblement du grand Saint dont nous avons essayé de raconter la vie et d'analyser les travaux, la grâce de déposer à ses pieds, si imparfait qu'il soit, ce livre consacré à sa mémoire et dont le seul mérite est de porter son nom; et nous osons lui dire, comme autrefois saint Grégoire de Nazianze au grand Athanase en terminant son éloge: « Tête sacrée, illustre pontife, qui possédiez entre tant de dons magnifiques une convenance exquise dans la parole et dans le silence, mettez un terme à ce discours, resté mille fois au-dessous des louanges qui vous sont dues, mais qui était beaucoup trop au-dessus de nos forces. Puissiez-vous laisser tomber sur nous un regard propice [1]! ..... » Dans le séjour de la gloire où Dieu couronne votre foi, souvenez-vous de cette *Eglise-mère et maîtresse*, que vous implorâtes dans vos épreuves, qui vengea votre nom et garde vos cendres, dont vous aimiez à célébrer *la charité qui embrasse l'univers* [2]; priez pour le successeur d'Innocent, pour ce magnanime Pie IX, dont les généreuses intentions ont été payées de tant d'ingratitude, dont le cœur est si douloureusement éprouvé; priez le divin pilote de saisir le gouvernail de sa barque assaillie par une horrible tempête, de prendre en main la cause de la vérité et de la justice, la grande cause de l'unité et de l'indépendance de l'Eglise, pour laquelle vous avez combattu jusqu'au dernier soupir, à laquelle se rattachent les intérêts les plus élevés de l'humanité!.......
Pour nous, si ce n'est pas trop d'audace, quand on s'adresse à celui qui fut le protecteur et l'ami des petits, Jean *Bouche-d'or*, nous vous supplions d'agréer et de bénir un travail que nous avons entrepris pour procurer à un plus grand nombre d'âmes le charme saint et la consolation de votre parole, pour faire un peu plus connaître l'un des plus illustres témoins de l'Evangile, des plus admirables apôtres de Jésus-Christ, et, par lui, faire aimer davantage Jésus-Christ Notre Seigneur, Fils de Dieu, par qui seul nous avons accès à Dieu, *en qui sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science*, qui est *la voie*, *la vérité et la vie* pour les nations aussi bien que pour les individus.

[1] *Orat. panegyr.*, n. 19.

[1] Gr. Naz., *orat.* 21, n. 37, t. 1, p. 411. — [2] Chrys., *ad Innoc.*

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

Page 15, *colonne* 1, *note* 2 (A).

Selon Baronius, Jean serait né en 355 ; selon Blondel, Hermant, Tillemont, Baillet et autres, en 347. La première de ces dates est inadmissible, la seconde souffre des difficultés.

Acceptant les données de Georges, Baronius croit que le Saint avait cinquante-deux ans huit mois quand il mourut, le 14 septembre 407. C'est pourquoi il le fait naître en 355, quelques mois plus tard que le grand évêque d'Hippone Au milieu de ces supputations incertaines, nous avons un point de départ incontesté : c'est que Jean fut fait évêque de Constantinople en février 398. Or, il n'est pas moins avéré qu'à cette époque il avait rempli douze ans le ministère sacerdotal dans sa ville natale ; qu'avant d'être prêtre, il était resté cinq ans diacre, et qu'avant sa promotion au diaconat, il avait passé six ans dans les montagnes de Syrie, au milieu des anachorètes qui les peuplaient. Donc, en supposant qu'il ne s'écoula aucun intervalle entre son retour du désert et son ordination comme diacre, il faut placer son départ pour la montagne au commencement de l'année 375 ou à la fin de 374. S'il naquit en 355, il n'avait alors que vingt ans. Mais ne nous apprend-il pas lui-même (*ad vid. jun*, t. 1, p. 340) que son père était mort depuis vingt ans, quand il commença à étudier sous Libanius? Après des travaux littéraires assez remarquables pour que le maître songeât à lui pour en faire son successeur (Sozom., liv. 8, c. 2), après quelques essais au barreau, il s'éloigna du monde, et, se plaçant sous la direction de l'évêque Mélèce, il s'appliqua trois ans durant à l'étude des saints livres, avant d'être attaché à l'église d'Antioche comme lecteur. Ainsi, en ne donnant qu'une année aux travaux littéraires et au barreau, chose difficile à admettre, il y a quatre ans qui ne peuvent trouver place dans la supputation qui le fait naître en 355.

Il est vrai que Pallade (*Dial.*, c. 5) nous le montre quittant le monde dès dix-huit ans. Mais, outre que ce chiffre ne nous fait gagner que deux ans quand il nous en faut quatre, il est certain que Pallade se trompe. Jean lui-même nous assure qu'il n'avait pas moins de vingt ans quand il commença de suivre les leçons de Libanius (*loc. cit.*) C'est donc une chose évidente qu'il était âgé de vingt-quatre ans au moins en 375, quand il quitta la ville pour aller partager au désert la vie des ascètes. Ceci porte la date de sa naissance en 351.

Mais, dans cette supputation, Chrysostome eût été fait lecteur en 375 Or, dit avec raison Tillemont, cela ne se peut ; car saint Mélèce, banni d'Antioche vers la fin de 370 ou au commencement de 371, n'a pu y rentrer qu'en 378. On ne peut pas dire que ce fut à son retour de l'exil qu'il a fait Jean lecteur, ce qui ne laisserait que deux ans et quelques mois jusqu'à son diaconat, quand nous savons qu'il s'en écoula six. On ne peut pas admettre non plus ce que rapporte Socrate (liv. 6, c. 3), que ce fut je ne sais quel Zénon de Jérusalem qui ordonna lecteur notre Saint, en l'absence de Mélèce; car Pallade affirme le contraire, et il est autrement instruit et digne de foi que Socrate (Pall., *Dial.*, c. 5). C'est donc avant le bannissement de Mélèce, c'est-à-dire en 370 au plus tard que Jean devint lecteur, et s'il avait alors vingt-quatre ans, comme il est impossible d'en douter, nous devons placer sa naissance en 346.

Cette date elle-même, plus convenable que celle de 347, est susceptible d'objections. Tillemont le sent si bien, qu'il voudrait la remplacer par celle de 345 (t. 11, p. 548), et s'il ne s'arrête pas à cette opinion, c'est par respect pour Hermant. Nous ne pouvons le suivre jusque-là.

Remarquons, en effet, avec le P. Stilting, que ce fut avant le départ de Jean pour la solitude, par conséquent avant 375, qu'il fut question de lui pour l'épiscopat, fardeau redouté de sa modestie, auquel il eut de la peine à se dérober (*de Sacerd.*, 1). Ceux qui le font naître en 347 sont obligés de dire qu'il avait alors de vingt-quatre à vingt-sept ans. Or, le concile de Néo-Césarée (en 314) avait défendu d'ordonner prêtre, même le plus digne des hommes, avant trente ans. Comment admettre qu'une assemblée d'évêques tienne assez peu compte des lois de l'Eglise, pour vouloir élever à la plénitude du sacerdoce un jeune homme encore éloigné de l'âge canoniquement exigé pour la prêtrise? Chrysostome devait donc avoir trente ans à cette époque, et nous voilà ramenés à la date de 344, sagement adoptée par le P. Stilting.

On objecte que le Saint, d'après lui-même (*Hom. in Act.* 38), était un *tout jeune homme* (μειράκιον) quand Valens sévissait à Antioche contre les adeptes des sciences occultes, c'est-à-dire en 374. Chrysostome, qui, dans notre supputation, avait alors trente ans, pouvait-il se traiter de tout jeune homme? Nous répondrons que, bien des années plus tard, élevé au sacerdoce, et prêchant pour la première fois dans la métropole de la Syrie, il s'appelle lui-même un tout petit jeune homme, un adolescent (μειρακίσκος) ; et le moins qu'il put avoir alors, dans tous les cas, c'était trente-cinq à trente-six ans. Il n'y a donc rien à induire de l'emploi de ce mot, que Jean ne prend pas dans le sens rigoureux, contre la date de 344 à laquelle nous nous attachons avec le P. Stilting. (*Collect. Bolland.*, t. 4, sept., p. 422, n. 101.)

Page 20, *colonne* 1, *note* 2 (B).

On a fait de savantes dissertations pour savoir si Jean avait réellement exercé la profession d'avocat. Socrate (l. 6, c. 3) et Sozomène (l. 8, c 2) disent qu'il se détourna du barreau au moment où il se préparait à y entrer. Pour les suivre, il faut dire que l'homme du nom de Jean, auquel écrit Libanius, est un

autre que Jean Chrysostome. Il faut aussi tourmenter quelque peu les expressions de notre Saint, quand il parle de son assiduité au barreau (*de Sacerd.*, l. 1, n. 4, t. 1, p. 363). Voir la note X du 1er livre de la traduction *du Sacerdoce*, par Giacomelli.

—

Page 20, *colonne* 1, *note* 3 (C).

Cette production de Chrysostome n'est connue que par quelques mots élogieux de Libanius, en sorte qu'on ne sait pas trop de quels princes il était question dans ce discours. S'agit-il de Constantin et de ses enfants? Alors le travail du jeune écrivain n'était qu'un pur exercice littéraire. Veut-on que ce fût un hommage à Valentinien Ier? Jean dut composer sa déclamation en 367, au plus tard. Les jeunes princes loués ne peuvent être, dans cette hypothèse, que Gratien, déclaré Auguste en 367, et Valentinien, dit *le Galate*, fils de Valens, né en 366 et consul en 369. Mais tout ceci concorde assez mal avec ce que dit Libanius. (Voir Tillem., t. 11, p. 549.)

—

Page 21, *colonne* 2, *note* 2 (D).

Alde Manuce l'a dit le premier, et on n'a cessé de le redire sans preuves. Moins qu'aucun autre païen, Aristophane devait être goûté de Chrysostome. Comment la licence extrême du comique grec aurait-elle plu à un homme qui n'eût pas supporté, dans sa conversation, un mot s'écartant de la gravité chrétienne? (Pall., c. 19.) On a voulu voir un hémistiche d'Aristophane dans une ligne du chap. IV du second livre *du Sacerdoce* (p. 376, t. 1). En admettant le fait, que prouverait-il? Une coïncidence de hasard, ou tout au plus une réminiscence involontaire de jeunesse. On a allégué aussi la manière dont l'orateur sacré d'Antioche attaque les vices et les ridicules de son temps. Autant vaudrait dire que le ciel et la terre n'en font qu'un, que de voir une analogie entre la satire du saint prêtre, sérieuse, austère, souriant à peine quelquefois, et les plaisanteries si souvent obscènes d'un poète qui porte à l'excès toutes les licences du théâtre. Que Bengélius, Ménage et des critiques plus modernes aient adopté (Fabric., *Biblioth. græc.*, liv. 2, c. 21, Artaud. *Aristoph.*) sans examen l'assertion de Manuce, supposant qu'il n'avait parlé que sur le témoignage de quelque ancien auteur dont il tait le nom, cela peut ne pas étonner. Mais comment comprendre le P. Le Vavasseur (*de ludicrâ dict.*) quand il se fait l'écho de ces affirmations sans fondement et sans vraisemblance, et qu'il va jusqu'à dire que Jean avait lu et étudié vingt-huit comédies d'Aristophane, dont il ne nous reste que onze, qu'il tenait les œuvres de ce poète sous le chevet de son lit, et qu'il y avait puisé ce nerf et cette véhémence qu'il déploie dans la peinture et la censure des mœurs? Le P. Le Vavasseur connaissait mieux Aristophane que Chrysostome.

—

Page 25, *colonne* 1, *note* 2 (E).

Socrate prétend que Chrysostome évita la communion des Méléciens, sans entrer dans celle de Paulin, et passa trois ans dans une complète abstention. Rien n'est moins admissible. Comment admettre, en effet, qu'un homme de la ferveur de Chrysostome, attaché en qualité de diacre au service des autels, *soit resté si longtemps sans participer à aucun sacrement, vivant comme s'il n'y avait point eu d'église au monde?* (Till., not. 13, t. 11, p. 555.) Socrate, dans ce chapitre, entasse bévue sur bévue. N'est-il pas absurde d'affirmer (Soc. l. 6, c. 3) que Jean a été ordonné prêtre par Evagre, successeur de Paulin? D'abord Paulin vivait encore en 386, époque de l'ordination de Jean, et, de plus, nous avons le discours que Jean prononça le jour de son ordination, en présence même de Flavien, et à sa louange. Ce discours ne permet pas de croire que le disciple dévoué de Mélèce ait hésité un instant entre Flavien et Paulin.

—

Page 25, *colonne* 2, *note* 4 (F).
(*Voir la note précédente*).

—

Page 77, *colonne* 1, *ligne* 15 (*appel de note oublié*).

Selon nous, c'est à Antioche, pendant son diaconat, que Jean écrivit ses livres à Stagyre. Nous avons suivi Hermant et Montfaucon, qui, eux-mêmes, ont suivi Socrate. (Socr., l. 6, c. 3; Herm., l. 1, c. 21; Montf., *op.* Chryst. t. 1, p. 153). Toutefois, cette opinion n'est pas sans quelques difficultés. « Stagire, dit Tillemont, habitait une ville bien connue de Chrysostome, où il y avait un hôpital pour les malades, des bains, et hors la ville un autre hôpital pour les pauvres. (Chrys. à *Stagyr.*, l. 2, n. 1 et l. 3, n. 13.) Il est difficile de croire que cette ville soit autre qu'Antioche; et il n'est pas moins difficile de dire que le Saint fût dans la même ville que Stagyre, puisque la faiblesse de son corps et un mal de tête l'empêchaient de l'aller voir, en sorte qu'il lui était plus facile de composer trois grands livres pour le consoler; et parlant de ce qu'il avait appris de son état, il se sert de ces termes : *On dit; j'apprends par le rapport de ceux qui viennent de là; ils ont touché ici beaucoup de monde par ce qu'ils nous ont rapporté de votre état.* Est-ce ainsi qu'on parle de ce qui se passe dans la même ville où l'on est? » (Till. t. 11, p. 555.)

La première difficulté n'en est pas une. Qu'y a-t-il d'extraordinaire à ce qu'une indisposition qui vous laisse la faculté de travailler vous prive de celle de sortir? Chrysostome dit positivement que ses souffrances l'obligent à garder la maison : Οἴκοι μένειν κατηναγκασάν. Stagyre eût vécu dans le voisinage de son ami, que celui-ci n'eût pu davantage le visiter (l. 1, c. 1).

La deuxième difficulté paraît d'abord plus sérieuse. Chrysostome, en effet, parle des nouvelles qu'il reçoit de Stagyre comme si elles venaient de loin : Καὶ γάρ τῶν ἐκεῖθεν ἐρχομένων ἀκούω. Conclure de là que les deux amis n'habitaient pas la même ville, c'est peut-être forcer la conclusion.

Antioche, en effet, se composait de quatre quartiers, dont chacun était une ville avec portes et murailles. Que Stagyre habitât un quartier éloigné de celui de Jean, qu'il habitât la campagne, une villa suburbaine, ce que l'état de sa santé peut parfaitement faire admettre, et le langage de Chrysostome est expliqué.

Mais sur quoi se fonde-t-on pour affirmer que Stagyre résidait à Antioche? Nous voyons qu'il avait quitté le désert et établi sa demeure dans une cité qui possédait des thermes et deux hôpitaux.

Mais à combien de villes de Syrie ce signalement n'était-il pas applicable? Rien n'est donc moins certain que le séjour de Stagyre à Antioche. Au contraire, il est probable que, forcé de sortir de son monastère, le pauvre malade dût éviter avec soin la résidence d'Antioche, où son père, auquel il voulait cacher son état, pouvait plus facilement en être instruit. Pourquoi, de sa montagne, ne fût-il pas descendu à Laodicée, par exemple, ou dans toute autre ville voisine de la métropole? Il suffit que cette supposition ne soit pas invraisemblable pour ôter toute base à l'argumentation de Tillemont. Nous maintenons donc avec Hermant et Montfaucon le dire de Socrate : que les livres de Stagyre ont été écrits à Antioche, pendant le diaconat de Chrysostome.

—

Page 84, *colonne* 2, *note* 1 (I).

Tillemont et le P. Montfaucon ont pensé, non sans vraisemblance, que les neuf empereurs indiqués ici sont : Constantin le Grand, ses trois fils Contantin, Constance et Constant, puis le

césar Gallus, Julien, Jovien, Valentinien Ier et Valens. Constant fut mis à mort par Magnence ; Gallus, par ordre de Constance, qui l'avait élevé à la pourpre ; Jovien, par ses gardes, accusés par la rumeur du temps et par quelques historiens d'avoir empoisonné leur maître. Julien, Constant, Valens périrent à la guerre, et la mort de Valentinien pourrait passer, à la rigueur, pour une mort violente. Dans cette opinion, le livre de Jean à une jeune veuve aurait été écrit en 382, avant la mort de Gratien, et les deux impératrices régnantes seraient Constancia, la femme de celui-ci, et Flacilla, la femme de Théodose. Il est vrai que l'écrivain parle de neuf empereurs *ayant vécu de son temps*, et que Constantin était mort avant 344, époque présumée de la naissance de notre Saint. Pour que l'objection fût sérieuse, il faudrait prendre les paroles de Chrysostome dans un sens très-rigoureux.

Une autre opinion veut que le livre en question ait été écrit en 384 ou après. Par conséquent, les neuf empereurs auxquels il est fait allusion, seraient : Constance, Constantin et Constant ses frères ; Gallus, Julien, Jovien, Valentinien Ier, Valens et Gratien ; qui tous, Constance et Valentinien exceptés, ont péri de mort violente ; les deux impératrices seraient : Flacilla, la première femme de Théodose, et Justine, mère de Valentinien II. Mais d'abord, il semble que l'expression de l'écrivain, en parlant des deux impératrices, ne puisse s'appliquer qu'à deux épouses d'empereur (συνοικουσῶν); ensuite, il dit assez clairement qu'à l'époque où il écrit, les Goths étaient menaçants et insolents, ce qui ne peut se rapporter qu'aux premiers temps de Théodose.

L'opinion qui recule jusqu'à l'épiscopat de notre Saint la composition de ce livre, nous paraît insoutenable.

—

Page 86, colonne 2, ligne 11 (appel de note oublié).

La suscription, la même dans tous les exemplaires, ne laisse point de doute à cet égard. Il est vrai que les conseils renfermés dans ce livre s'appliquent d'une manière générale à toutes les veuves chrétiennes ; cela n'empêche pas que l'auteur ne les ait écrits pour une d'elles en particulier. De ce que l'ouvrage finit par l'espèce de doxologie qui termine habituellement les discours de Chrysostome, on a conclu que c'était une homélie plutôt qu'un livre ; mais cette doxologie n'existe pas dans tous les exemplaires, et peut n'être que l'addition d'un copiste. Généralement, le ton de ce travail n'est pas celui d'une homélie, et ce ton-là se montrât-il dans un ou deux passages, on ne pourrait rien en induire ; car le Saint, en donnant au public cette lettre, a pu la retoucher et la remanier. On sait d'ailleurs que, même la plume à la main, Chrysostome est toujours orateur.

—

Page 87, colonne 2, ligne 22 (appel de note oublié.)

C'est l'opinion de Dupin (Bibl. eccl., 5e siècle, 2e part., p. 112), d'Hermant (l. 2, c. 6), de Monfaucon (*in monit. op.*, t. 1, p. 267, et t. 13, p. 98), du P. Stilting (Boll., 4, sept., p. 437). Tillemont a objecté (not. 46, t. 11, p. 580) que Jean, dans ce livre, prend un ton d'autorité (Chrys., t. 1, *de Virg.*, n. 9) qui ne convient qu'à un évêque ; d'où il conclut, contrairement à la déclaration formelle du Saint lui-même, qu'il l'a écrit à Constantinople pendant son épiscopat. Mais, outre que dans le passage allégué Jean fait parler saint Paul, on sait que, même à Antioche, simple prêtre, il avait l'habitude de s'exprimer en homme investi par Flavien de tout pouvoir sur son troupeau, jusqu'à menacer d'exclure des saints mystères de l'église ceux qui refusaient d'obtempérer à ses avis. (Chrys., t. 4, p. 42-768, *et alib. passim.*)

—

Page 92, colonne 2, ligne 39 (appel de note oublié).

Le docteur Hermant voit, dans ce travail, une homélie prêchée à Antioche, vers 386. Cette opinion, peu méditée, a contre elle Baronius, Dupin, Tillemont (t. 11, not. 15), Montfaucon (Chrys., t. 2, p. 530), et le P. Stilting (Boll., t. 4, sept., p. 440). La longueur de cette pièce indique assez qu'elle n'a pas été prêchée et n'a pu l'être. Jean dit positivement (n. 14), qu'*il écrit* pour des témoins vivants. Il est vrai qu'en plusieurs endroits il parle en orateur plutôt qu'en écrivain. Mais c'était son faire habituel, et on n'en peut rien induire, surtout devant son affirmation précise : γράφω. D'ailleurs, ni le ton général du livre ni les phrases finales n'annoncent une homélie. Jean dit (n. 21) qu'il s'était écoulé vingt ans depuis Julien et l'incendie du temple d'Apollon à Daphné. Sans prendre ce nombre de vingt ans d'une manière rigoureuse, car en fait de nombres, Chrysostome se pique peu d'exactitude, ce serait faire fausse route que de ne pas tenir compte d'une pareille donnée. Or, l'empereur apostat était à Antioche en 362 : c'est donc de 382 à 384 que le saint docteur aurait écrit son livre sur *Babylas contre les Gentils.*

—

Page 97, colonne 2, ligne 5 (appel de note oublié).

Pallade nous apprend que Jean, ordonné prêtre par Flavien, brilla douze ans dans l'Eglise d'Antioche (Dial., c. 5). Or, d'autre part nous savons qu'il fut fait évêque en février 398. Sa promotion à la prêtrise remonte donc au commencement de 386. — Il est certain, en outre, d'après ses propres paroles (Chrys., *Hom.* 16, *au peuple d'Ant.*) qu'il était dans la deuxième année de ses prédications quand éclata la sédition d'Antioche, en mars ou avril 387. Donc, encore, il a été ordonné prêtre dans les premiers mois de 386, car il n'a jamais prêché qu'étant prêtre. — Cette date est adoptée par Baronius, Tillemont, Montfaucon, etc. Blondel et Hermant, qui préfèrent celle de 385, ont fait un calcul fautif. Jean ordonné diacre par Mélèce en 381, passa cinq ans (Pall., *id.*) dans le diaconat et douze dans la prêtrise, avant d'être appelé à l'épiscopat en 398 : ce qui nous ramène toujours à l'année 386, et aux premiers mois de cette année, d'autant plus que nous avons des homélies prêchées par lui au début du carême de 386 (t. 4, p. 644).

—

Page 105, fin du chapitre IX (appel de note oublié).

Il paraît qu'à Antioche il n'y avait guère qu'une assemblée publique en un même jour, tantôt dans une église et tantôt en l'autre ; d'où vient, dit Tillemont (t. 11, p. 34), que saint Chrysostome avait jusqu'à cent mille auditeurs. Mais le passage sur lequel le docte critique appuie son observation ne la justifie pas (*Hom.* 86, *in Matth*, t. 7, p. 810). Quant aux cent mille auditeurs, inutile d'en démontrer l'impossibilité. « Par la grâce de Dieu, dit Chrysostome, je pense que le nombre de ceux qui se réunissent ici peut s'élever à cent mille » : Τῇ τοῦ Θεοῦ χάριτι εἰς δέκα μυριάδων ἀριθμὸν οἶμαι τοὺς ἐνταῦθα συναγομένους τελεῖν .... Ce qui veut dire seulement qu'il y avait cent mille Chrétiens dans la capitale de la Syrie.

—

Page 217, colonne 2, note 2.

Cette homélie, que l'objection des Pélagiens a rendue célèbre, est intitulée *Homélie aux Néophytes ou nouveaux baptisés.* Nous ne l'avons plus, au moins dans la langue originale ; ce qui nous en reste en grec a été donné par saint Augustin (t. 10, p. 510). Tillemont semble croire que cette homélie est authentique (Tillemont, t. 11, p. 395). Beaucoup de critiques la rejettent, à bon droit, comme apocryphe. (*Voir* Tournely, *de peccat.*,

part. 2, c. 1, t. 3, p. 620. — Cler. de Belliber., *tract. de grat.*, sect. 1, l. 2, art. 2, collect. Migne, t. 10, p. 681.)

—

Page 225, colonne 2, note 1.

On trouve dans plusieurs cours de théologie ce passage fort explicite sur la confession, cité comme étant de Chrysostome : « Celui qui n'ayant pas rougi de pécher devant Dieu, rougit de découvrir à l'homme son péché et de le confesser, sera traduit au jour du jugement, non devant un ou deux témoins, mais en présence de tout l'univers ». — L'homélie d'où ce passage est extrait est apocryphe. (Chrys., t. 8, *inter spuria*, p. 60, *in Samaritanam.*)

—

Page 227, colonne 1, note 3.

Dans l'explication du psaume 41, Chrysostome s'écrie en parlant de David : « Vois cet homme plein d'ardeur, cet homme enflammé. Sachant qu'en sortant de cette vie il verra Dieu, il s'impatiente de ce délai, il ne peut le souffrir et il dit : *Mon âme altérée s'élance vers le Dieu fort ; quand viendrai-je ? quand paraîtrai-je devant la face de Dieu ?* » (Chrys., *sur le psal.* 41, n. 6.)

C'est donc à tort qu'on fait dire à Chrysostome que le bonheur des élus sera différé jusqu'à la fin des temps. Les témoignages que nous avons produits et que nous pourrions multiplier sont tellement clairs et formels, qu'ils nous autorisent à entendre, et de la béatitude consommée qui se répandra à la fois sur l'Eglise entière, et de la résurrection, ce passage de la 28e homélie sur l'épître aux Hébreux : « Représentez-vous Abraham et l'apôtre Paul attendant la consommation de votre bonheur pour recevoir alors leur pleine récompense, car le Sauveur leur a dit qu'ils ne l'auraient pas, sans que nous ne soyons là pour l'avoir avec eux ; comme un père dit à ses enfants, qui ont fini leur travail, qu'ils ne se mettront pas à table avant que leurs frères ne soient venus. Et toi, tu t'affliges de n'avoir pas encore touché ton salaire ! Que fera donc Abel, qui a vaincu avant nous et n'a pas reçu la couronne ? Que fera Noé, qui a vécu dans ces temps lointains et qui t'attend, toi, et ceux qui viendront après toi ?... Dieu a déterminé une époque où nous serons tous couronnés ensemble. Admire sa sollicitude et sa bonté.... L'Apôtre ne dit pas (*ad Hebr.*, c. 11, v. 40) : Afin qu'ils ne fussent pas couronnés sans nous, mais *afin qu'ils ne reçussent pas avant nous la consommation de leur bonheur.* Dieu ne leur fait aucun tort et il nous fait un grand honneur. Ils nous attendent sans impatience comme des frères. Si nous ne sommes tous qu'un seul corps, il y a pour ce corps plus de plaisir à être couronné tout entier que par parties ». (Chrys., *Hom.* 28, *sur l'Epît. aux Hébr.*, n. 1.)

—

Pag. 228, colonne 1, note 2.

« Sixte de Sienne (*Bibl. sanct.*, l. 6, annot. 311) croit que les paroles de saint Chrysostome doivent s'entendre, non des prières particulières, mais des prières publiques et solennelles, c'est-à-dire du chant des psaumes, du sacrifice de la messe, qui accompagnaient d'ordinaire les funérailles des Chrétiens ; et il dit qu'il était défendu alors de faire pour les catéchumènes de telles prières, en haine et en punition de l'insouciance qui en portait plusieurs à différer leur baptême jusqu'au dernier moment de leur vie ». (Emery, Dissert. sur.... etc., § 2.)

—

Page 245, colonne 2, note 3.

Nous suivons le P. Stilting. Photius incline à penser que ces homélies ont été prêchées à Constantinople ; un examen plus attentif l'eût convaincu du contraire. Le commentaire de la Genèse a été sans aucun doute prononcé et publié à Antioche (Chrys., t. 4, *præfat.*, § 1.) Tillemont en mettrait volontiers la date en 395 ou 396 (Tillemont, t. 11, p. 572). Montfaucon voudrait une année plus rapprochée de 387. Le P. Stilting adopte avec raison l'année 388.

—

Page 245, colonne 2, note 6.

A propos du célèbre passage où il est dit (Genès., c. 6) que *les fils de Dieu épousèrent les filles des hommes*, Chrysostome repousse vivement l'opinion qui veut voir des *anges* dans ceux que l'Ecriture appelle ici *fils de Dieu* (Chrys., t. 4. p. 195). On a prétendu qu'il était d'un avis contraire dans un discours sur la mort de saint Jean-Baptiste, discours où il est dit : Διὰ γυναικὸς τοὺς ἀγγέλους οὐρανόθεν κατέβαλε. Mais cette œuvre pitoyable est apocryphe (Chrys. t. 8, *inter spuria*, p. 1 et 2). Ce que dit le saint orateur de la conduite d'Abraham en Egypte, quand il s'agit de Sara, a donné lieu à un reproche absurde (Barbeyr., Mor. des Pères, c. 14). Il suffit de lire sans parti pris l'homélie entière, pour voir, à travers quelques expressions malheureuses, que Chrysostome n'a voulu louer dans le patriarche que la pureté de ses intentions et sa confiance en Dieu (Chrys. t. 4, p. 324 et suiv).

—

Page 247, colonne 1, note 4.

Incontestablement les homélies sur saint Matthieu furent prêchées à Antioche, puisque l'orateur y félicite son auditoire d'appartenir à la ville privilégiée où le Christianisme a pris son nom (Chrys., t. 7, p. 116), et qu'il y parle à plusieurs reprises des merveilles d'ascétisme dont les montagnes voisines étaient le théâtre, chose qu'il n'eût pu dire à Constantinople. Nul doute, d'ailleurs, que le commentaire de saint Matthieu n'ait précédé celui de la première épître aux Corinthiens, qui porte évidemment la date d'Antioche et dans lequel il cite lui-même ses homélies sur l'Evangile comme étant d'une lecture familière à ses auditeurs (Chrys., t. 10, p. 242). On objecte contre cette opinion le langage impératif pris quelquefois par l'orateur, langage qui ne semble convenable que dans la bouche d'un évêque (Chrys., t. 7, p. 789). Mais il est digne de remarque que Jean prend le même ton d'autorité dans plusieurs autres discours que, de l'aveu de tous il avait prononcés avant son élévation à l'épiscopat (Chrys., t. 2, p. 213). Ce ton qui, du reste, lui est habituel, s'explique facilement par la confiance absolue de Flavien dont il avait les pleins pouvoirs.

—

Page 247, colonne 2, note 1.

Nul doute que ce beau commentaire n'ait été composé à Antioche. Jean y parle d'un pasteur auquel l'orateur est soumis aussi bien que l'auditoire (*Hom.* 8, t. 9. p. 508), et de la maison que saint Paul avait habitée, où il avait prêché, et qui, debout encore, s'ouvrait à de nombreux visiteurs (*Hom.* 30, t. 9, p. 743).

—

Page 248, colonne 1, note 2.

La préface des homélies sur la 1re épître aux Corinthiens renferme, en fait de citations scripturales, des erreurs indignes de Chrysostome ; ce qui a porté des critiques éclairés à la regarder

comme apocryphe (Tillem., t. 11, p. 372, not. 31. — Montfauc., *in monit.*, t. 10, § 1). Le P. Stilting croit qu'elle a été interpolée par un éditeur ignorant (Stilt., n. 453).

Page 248, *colonne* 2, *note* 3.

A propos de la répréhension de saint Pierre par saint Paul, Chrysostome adopte l'opinion d'Origène, de Didyme et d'autres anciens interprètes, savoir : que tout cela s'était fait entre les deux apôtres, par une feinte pieuse et concertée entre eux, pour guérir les Juifs trop opiniâtrément attachés à leurs cérémonies (Chrys., t. 10, p. 686, 688. — Voir aussi t. 3, p. 362). Saint Jérôme se range de cet avis dans son commentaire sur l'épître aux Galates (S. Hier., t. 4, p. 243), et s'appuie, contre saint Augustin qui le combat, de l'autorité d'Origène et de Chrysostome (S. Hier., *ep.* 74 *ad August.*, t. 4, *alt. part.*, p. 619 et 620).

Page 257, *colonne* 2, *note* 2.

Les Grecs, dans leurs *menées*, placent au 15 décembre l'élection ou le sacre de Chrysostome (ἐχειροτονήθη). L'épitome publié par Bigot (Chrysost., t. 13, p. 90) donne au même événement la date du 25 décembre.

Mais 1° il y a erreur dans l'épitome, car le 25 décembre 397 tombait, non dans l'indiction 4, mais dans l'indiction 11. — 2° Les menées, dit Tillemont, se détruisent de leur côté par une faute visible. Elles disent que Chrysostome commença le 15 à célébrer la nativité du Sauveur et la continua jusqu'au 25, d'après ce qu'il avait appris depuis peu de quelques Occidentaux venus à Constantinople, et qu'il en fit un fort beau discours pour en donner la raison. Or, ce discours n'a pas suivi l'ordination de Jean ; il a été incontestablement prononcé à Antioche (Tillem., t. 11, note 43, p. 579. — Chrys., t. 2, p. 352).

Socrate, quoiqu'il ne mérite pas toujours une entière confiance, est ici plus digne de foi. Il était contemporain et avait été peut-être témoin de l'ordination de Jean. Il en fixe la date au 26 février 398. (L. 6, c. 2). George d'Alexandrie (c. 20), Baronius *ad ann.* 398, § 81), Tillemont, Hermant, Montfaucon et Stilting ont suivi Socrate.

Le P. Pagi a élevé une difficulté. Le 27 février 398 était un vendredi, et l'ordination d'un évêque ne pouvait avoir lieu qu'un dimanche. En conséquence, pour accorder Socrate et les *menées*, il suppose que l'ordination et la prise de possession ont eu lieu à des jours différents : la première, le 15 décembre ; la seconde, le 6 février. Mais d'abord, il n'est pas démontré qu'il n'y ait jamais à cette époque aucune consécration épiscopale en dehors du dimanche ; en second lieu, les *menées* nous représentent Chrysostome occupant la chaire de Constantinople et exerçant son ministère de Pasteur dès le 15 décembre ; enfin il faut torturer la phrase de Socrate pour en tirer que la consécration et l'intronisation n'ont pas eu lieu le même jour. Comment admettre qu'élu ou consacré le 15 décembre, Jean soit resté sans prendre les rênes de son Eglise jusqu'au 28 février, lorsque tout lui faisait un devoir pressant de se dévouer sans délai à la sainte mission que le Ciel venait de lui confier? La distinction du P. Pagi entre l'élection ou la consécration et la prise de possession n'est donc pas justifiée, et il faut dire avec Socrate que Jean, ayant été consacré évêque, fut intronisé le 26 février.

Page 371, *colonne* 2, *note* 1.

Tillemont qui s'est trompé en plaçant le voyage de Chrysostome en Asie dans l'année 401, se trompe encore en disant que ce fut Séverien, en l'absence de Jean, qui baptisa le jeune Théodose. Il est vrai qu'il cite le témoignage d'Adon (Chron., p. 157), mais Adon n'appuie son assertion d'aucune preuve. Comment concilier cela avec ce que dit Chrysostome ailleurs (t. 3, *Hom. post. red.*), qu'il a baptisé les enfants d'Arcadius ? Théophane et Cosme le Vestiaire assurent positivement que le baptême du jeune prince fut administré par l'évêque Jean, et il ne pouvait en être autrement s'il était à Constantinople. Or, il est impossible de placer le voyage de Chrysostome au-delà de l'hiver de l'année 400. En dehors des raisons déjà données, le diacre de Porphyre nous apprend que son évêque et lui visitaient tous les jours le saint prélat pendant leur séjour dans la ville impériale ; il ne dit pas un mot de Séverien. Il est constant, d'ailleurs, qu'alors Chrysostome était très-mal avec la cour et n'avait aucune relation avec elle ; au contraire, à l'époque de son voyage en Asie et au retour de ce voyage, la cour intervient auprès du pontife pour le réconcilier avec son collègue. Tillemont, par suite de la même erreur de calcul, fait naître Théodose en janvier 401, à dix mois à peine de date de la naissance de sa sœur Arcadia ; tandis que Socrate, la chronique d'Alexandrie, celle de Marcellin et Théodore le Lecteur le font naître le 10 avril (Socr., t. 6, c. 6. — Théod., *lect.*, p. 568, l. 2. — *Voir* Stilting, § 50, p. 552, et Tillem., Note sur S. Chrys., t. 11, p. 584. et Notes sur S. Porph., t. 10).

Page 384, *colonne* 2, *note* 1.

Ce fait, rapporté par George d'Alexandrie et par l'empereur Léon, est adopté par Baronius (*ad ann.* 401, § 56-61) et par le Bréviaire Romain (27 *januar.*) Il nous semble impossible de ne pas l'admettre, du moins en substance.

Il est vrai qu'Hermant le rejette (*Vie de S. Chrys.*, l. 4, c. 12), que Tillemont n'y croit guère (Tillem., t. 11, p. 180 et 590) et que Montfaucon le mentionne à peine (*Vit. Sti.*, t. 13. — Chrys., p. 142). Cependant, pour en infirmer la vérité, on n'allègue que deux choses : 1° le silence de Pallade et des contemporains ; 2° les circonstances étranges ou merveilleuses qui l'entourent.

Mais d'abord, Tillemont lui-même reconnaît que le silence de Pallade n'est pas un argument à faire valoir contre ce récit. Pallade, en effet, n'a pas dit tout ce qu'il savait, *tout ce qu'il eût pu dire de S. Chrysostome, et il est visible surtout qu'il épargne beaucoup Eudoxie* (Tillemont, *ibid.*). Admirateur sincère et ardent du grand pontife, il était aussi très-dévoué aux enfants d'Arcadius ; et, pour ménager la mémoire de leur mère, il rejette volontiers tous les torts sur les évêques. (Néander, *Chrys.*, 2° part., p. 115, note.) Socrate et Sozomène taisent également une foule de choses qui nous eussent intéressés. Sous l'influence du même sentiment, ces deux historiens s'imposent la même réserve que l'auteur du *Dialogue*. L'un deux, Sozomène, n'a-t-il pas dédié son livre à Théodose II ? Théodoret, qui professe un culte d'admiration pour saint Chrysostome, nous dit ingénument : « Il ne m'est pas aisé de représenter avec exactitude l'état où je me trouve en cet endroit de mon histoire ; car, lorsque j'entreprends d'écrire les injustices que ce grand homme a souffertes, je suis retenu par le respect que je dois à ceux qui ont commis ces injustices ; c'est ce qui m'obligera de passer leur nom sous silence ». (Théod., l. 5, c. 34.) S'il glissait sur les noms, l'évêque de Cyr glissait plus rapidement encore sur les faits. Sa discrétion est la même, qu'il s'agisse de la cour ou de ses collègues.

Du reste, il est faux qu'aucun des contemporains n'ait parlé du fait en question. Marc, diacre et disciple de saint Porphyre de Gaza, à qui nous devons une excellente biographie de son évêque,

raconte ce qui suit : « Arrivés à Constantinople, nous exposâmes à Jean l'objet de notre voyage, et nous le priâmes d'intervenir en notre faveur. Il se souvint que nous lui avions fait la même demande par lettres, et m'ayant reconnu, il m'embrassa avec bonté. Puis, il nous exhorta à compter sur la miséricorde de Dieu, et ajouta : *Je ne puis parler à l'empereur, car l'impératrice l'a irrité contre moi, à cause des reproches que j'ai dû lui faire pour s'être emparée d'une terre qui lui plaisait et qu'elle a usurpée* ». (Marc., *in Vit. S. Porph.*, *apud Bolland.*, t. 3, *februar.*, p. 651.) Qu'importe que la veuve de Théognoste ne soit pas nommée ici ? Evidemment, il s'agit du même fait que George rapporte, en le brodant peut-être, et auquel on a tort d'opposer comme une fin de non-recevoir le silence des contemporains. Tillemont ajoute, avec raison : « Ce que Zosime nous dit du génie et du gouvernement d'Eudoxie revient assez à ces histoires, et je ne vois point que les autres auteurs y soient contraires, puisque la bassesse et la fierté, la prodigalité et l'avarice, s'accordent fort bien dans le cœur corrompu des hommes, et surtout des grands ». (Tillem., *ibid.*, p. 590.)

Quant aux circonstances mêlées au récit de George et de Léon, on peut ne pas les admettre, sans que leur négation entraîne la négation du fait principal qui constitue le fond de leur récit et qui d'ailleurs est suffisamment attesté pour être cru. Existait-il réellement une loi d'après laquelle l'empereur et la femme qui partageait son trône n'avait qu'à mettre le pied sur une terre, à en goûter les fruits, pour que cette terre leur appartînt, moyennant indemnité ? « J'avoue, dit Tillemont (*ibid.*), que je n'ai encore rien vu de cette loi tyrannique, ni qu'elle ait jamais été pratiquée ». Qu'il nous soit permis de le dire, le docte écrivain oublie le grand principe sur lequel reposait l'administration romaine : le territoire de l'empire appartient à l'empereur. Si donc la disposition législative mentionnée tout à l'heure n'était point écrite dans les codes, elle l'était certainement dans l'esprit des agents et surtout des adulateurs du pouvoir. Les jurisconsultes d'Eudoxie, moins timides et plus logiques peut-être que d'autres, pouvaient affirmer à la rapace princesse qu'elle pouvait partout satisfaire sa royale avidité, contenter ses augustes caprices, sans édicter de loi nouvelle, au moyen de la loi constitutionnelle de l'Etat. Toutes les époques ont eu des Jézabel et des Achab ; pourquoi le Bas-Empire en eût-il manqué ?

« Que si cette loi était véritable et un usage ordinaire, ajoute Tillemont (*ibid.*), saint Chrysostome pouvait-il exiger avec justice qu'Eudoxie, devenue maîtresse par cette voie de la terre de Théognoste, la rendît à sa veuve, sans vouloir écouter les offres qu'on lui faisait de la payer en argent ou en échange ? » (Tillemont, *ibid.*) Ici, ce nous semble, le savant fait bon marché du propriétaire. Les lois ont consacré l'expropriation pour cause d'utilité publique. Mais quelle est donc la loi qui a fait de la fantaisie d'une femme une utilité publique ? Depuis quand est-il juste, est-il tolérable que le prince qui décrète l'utilité, qui exécute l'expropriation, puisse fixer, lui aussi, et à son profit personnel, sans intervention des tribunaux et d'une manière souveraine, le taux de l'indemnité qui doit rendre taisant celui qu'on dépouille ? La veuve infortunée dont la cour venait de tuer le mari, à qui elle voulait ravir un chétif et dernier débris de fortune, avait donc raison de crier à la spoliation, à la tyrannie ; et Chrysostome, invoqué comme pasteur, comme protecteur naturel des opprimés et des malheureux, n'eût pas été digne de lui-même s'il eût refusé son aide à la victime qui l'implorait, s'il n'eût pas protesté de toutes les forces de sa conscience, avec toute l'autorité du sacerdoce, contre une iniquité qui, couverte ou non d'un sophisme légal, ne rappelait que trop le brigandage de Jézabel et l'immolation de Naboth.

Qu'il ait fermé les portes du saint lieu à l'auguste spoliatrice, qu'y a-t-il là d'étrange et d'invraisemblable ? La bru de Théodose en imposait-elle plus à un ministre de Jésus-Christ que Théodose lui-même ? Synésius, le célèbre évêque de Ptolémaïs, après avoir frappé d'excommunication Andronicus, le gouverneur ou plutôt le tyran de la Pentapole, n'ordonna-t-il pas qu'on lui fermât toutes les églises de la province ? (Rohrbacher, t. 7, p. 483.) Chrysostome lui-même n'a-t-il pas célébré le courage de saint Babylas, arrêtant aux portes de l'église et séquestrant du corps des fidèles l'empereur Philippe ? N'a-t-il pas écrit à cette occasion ces remarquables paroles : « Par là, le saint Pontife apprenait à tous que dans l'Eglise de Jésus-Christ, quand il s'agit de punition et de correction, les plus grands ne sont pas au-dessus des plus petits,... et que le prêtre doit se laisser dépouiller de la vie plutôt que de renoncer au pouvoir qu'il tient de Dieu ? » (Chrys., *de S. Babyl.*, t. 2, p. 551.)

Mais un fait de cette nature, dit-on, aurait eu du retentissement, et toutefois ni Socrate ni Sozomène n'en disent mot. Nous aimons à le répéter, le silence de ces historiens serait plus significatif, si nous ne savions que le désir ou le besoin de plaire à la cour enchaînaient leurs plumes. Un sentiment de ce genre a fait supprimer des fragments de discours, peut-être des discours entiers de Chrysostome. Sans doute, le double miracle qui complète les récits de George et de Léon n'a pour garant que ces narrateurs, et rien n'oblige à l'admettre. Serait-ce une raison pour rejeter un fait qu'ils ont peut-être brodé, amplifié, mais qu'ils n'ont pas inventé, et qui, seul, explique le récit de Marc, les paroles de Proclus (*orat.*, p. 21) et la colère d'Eudoxie, dont la subite et violente explosion ne serait pas sans cela suffisamment motivée.

« George d'Alexandrie, dit Néander, est un écrivain peu digne de foi, et je ne voudrais pas raconter après lui ce qu'il dit des contestations entre Chrysostome et l'impératrice. Pourtant, comme le récit de Marc, dans la biographie de l'évêque de Gaza, s'accorde avec ce qu'il dit de la vigne sur la montage arrachée à la veuve de Théognoste, il pourrait y avoir quelque chose de vrai dans tout cela, quoique nous ne puissions déterminer jusqu'où va le vrai.... Les raisons alléguées contre ce récit, ajoute-t-il, prouvent sans doute que tout n'y est pas vrai, mais non qu'il n'y a rien de vrai au fond de la narration ». (Néand. *Chrys.*, 2e part. p. 115. Note.)

Ne montre-t-on pas vis-à-vis de Constantinople le champ célèbre de la veuve, au fond de l'anse où fut poussé par un coup de vent, le 27 janvier 438, la trirème impériale qui rapportait les restes bénis de l'illustre exilé (Nicéph., l. 14, c. 41), à quelques pas de la *Fontaine de Saint Chrysostome* et du laurier qui l'ombrage ? Ces indications, il est vrai, ne reposent que sur des traditions ; mais ces traditions sont très-anciennes, et, à notre avis, elles méritent un grand respect.

Quant à la lettre de l'évêque à l'impératrice, on la trouve dans Galland (*Bibl. veter. Patr.*, t. 8, p. 244.) Bandini l'avait déjà donnée dans les *Monuments anciens de l'Eglise grecque* (t. 2). Bongiovani, qui l'édite le premier, d'après un manuscrit de saint Marc, à Venise, la juge très-belle et digne de l'éloquence du saint Pontife. (*Mem. persevire all'istor letere*, t. 1, part. 3, p. 66.) « Je ne vois rien, dit le savant annotateur de D. Ceillier, qui empêche d'adhérer à ce jugement (t. 7, p. 752). Cependant, Fesseler la regarde au moins comme douteuse ». (Fessel., *Inst. Patrol.*, t. 2, p. 116.) « Cette lettre, écrit Néander, a bien le ton de Chrysostome. On y voit, il est vrai, beaucoup de pensées qui se trouvent dans ses autres écrits ; ce qui pourrait inspirer le soupçon qu'elle a été composée par un lecteur zélé de Chrysostome. Mais comme, d'un autre côté, Chrysostome se répète souvent, ceci ne serait point une preuve de non-authenticité, et pour être une compilation, cela n'est pas possible ; la couleur est trop vive ». (Néand., *Ibid.*)

Page 384, colonne 2, note 2.

A propos de ce Paulacius, George et Léon rapportent que Chrysostome, intervenant directement entre la veuve Callitrope et son débiteur de mauvaise foi, fit enfermer celui-ci dans une prison attenant à la demeure épiscopale. Eudoxie courroucée envoya, disent-ils, pour arracher des mains de l'évêque le cou-

patrie gouverneur de l'Egypte, une troupe d'hommes armés ; mais ceux-ci, au moment d'accomplir leur mission, aperçurent deux anges qui, l'épée à la main et avec des regards épouvantables, les forcèrent à reculer. Saisis de terreur, ils retournèrent vers la princesse, que leur récit fit trembler à son tour et qui se décida à restituer la somme injustement perçue. Sur quoi Tillemont fait la reflexion suivante : « Baronius veut qu'on remarque beaucoup dans cette histoire que saint Chrysostome avait une prison dans la maison episcopale, et le droit d'y retenir les personnes, même de la premiere qualité, malgré les ordres precis et reïterés d'une imperatrice, pour les obliger de payer leurs dettes. Mais c'est ce fait même qui nous rendra toujours l'histoire suspecte, jusqu'à ce qu'on nous l'ait justifié par des preuves claires et authentiques. L'ange qui parait l'épée à la main contre les soldats qui venaient par ordre d'Eudoxie tirer Paulacius des mains du Saint, ne peut qu'augmenter notre soupçon. » (Tillem., t. 11, p. 591. — Herm., p. 297, 299.)

« L'histoire de Theodoric, ajoute Tillemont, recevroit moins de difficulté si elle estoit suffisamment autorisée. Il n'est pas néanmoins aisé de croire que saint Chrysostome lui ait laissé donner presque tous ses biens à l'Eglise, après avoir empêché l'impératrice de lui en oster une partie. C'estoit donner trop de lieu à la plainte que fit Eudoxie, qu'il ne les lui avoit conservés que pour en profiter lui-mesme sous le nom des pauvres Cette expression de l'Ecriture : *Comme hier et avant-hier*, est-elle bien naturelle dans une lettre d'Eudoxie?... Croirat-on aussi qu'il ait vanté à l'impératrice la noblesse, les richesses et les dignités de ses ancestres? Que s'il veut dire, comme il y a toute apparence, qu'il a souvent exhorté son père et sa mère à renoncer à leurs biens, on sait qu'il perdit son père presque aussitost qu'il fut né. Ainsi, tout cet endroit ne peut passer que pour une suite de fables que George nous débite sur son père ». (Tillem., t. 11, p. 591.)

Nous répéterons ici l'observation déjà faite, à savoir: que les objections de Tillemont et autres prouvent que tout n'est pas vrai dans le récit de George et de Léon, mais non qu'il n'y a rien de vrai. Ecartez, si vous le voulez, les circonstances étranges, peu croyables, que des écrivains amis du merveilleux ont ajoutées à une narration qui leur semblait trop simple, et ne rejetez pas, quant au fond, des faits que l'avarice et le despotisme d'Eudoxie, la corruption et la vénalité de sa cour, le caractère de cette époque, les épreuves suscitées à Chrysostome ne rendent que trop vraisemblables. Une chose est incontestable et domine tous ces récits plus ou moins chargés, plus ou moins authentiques : c'est que l'évêque de Constantinople intervint plusieurs fois pour protéger contre un pouvoir exécrable ceux qu'il se plaisait à opprimer et à dépouiller, et que, dans plus d'une circonstance, le charitable évêque dut reprocher à une impératrice hautaine, méchante, insatiable d'argent, sa rapacité et les maux qu'elle faisait peser sur ses infortunés sujets (Socr., l. 6, c. 5 et 18. — Sozom., l. 8, c. 8, 16, 20. — Théod., l. 5, c. 28. — Procl., *orat. panégyr.*, n. 21. — Albert Th., p. 91.)

—

Page 393, *colonne* 1, *ligne* 24 (*appel de note oublié*).

« George d'Alexandrie, remarque Tillemont, et les autres qui ont copié sur lui l'histoire de saint Chrysostome disent qu'après le désordre fait par Théophile à Saint Ammone et ses frères vinrent à Alexandrie, où le peuple s'émut avec une telle fureur contre Théophile et contre le préfet même, que Théophile fut obligé de se cacher pour sauver sa vie, et que le préfet n'apaisa le peuple qu'en jurant solennellement qu'il n'avait jamais prétendu donner un ordre contre les *grands frères*, mais que Théophile l'avait trompé en feignant n'en vouloir qu'à des hérétiques. Ils ajoutent que les *grands frères* se retirèrent ensuite à la prière du préfet, afin de finir la sédition, et que Théophile osa enfin se montrer après avoir donné bien de l'argent au préfet et à beaucoup d'autres, etc.... Telle que soit cette histoire, il nous suffit qu'on ne la trouve point dans les auteurs originaux, et que ceux qui la rapportent meslent souvent le vray et le faux dans leurs narrations. Mais, outre cela, puisque Posthumien dit que les solitaires dispersés par la terreur du préfet ne pouvoient s'arrester nulle part à cause des édits qu'on donnoit contre eux, *propositis edictis*, il y a toute apparence que ce gouverneur, engagé une fois dans cette affaire, ou par la séduction ou par les mensonges de Théophile, se fit un malheureux point d'honneur de persévérer dans son péché ». (Tillem., t. 11, p. 635, n. 9 sur Théophile.)

—

Page 411, *colonne* 2, *note* 1.

A la liste des accusations formulées par Photius (Chrys., t. 13, p. 280), nous avons ajouté celle-ci : ***d'avoir livré Eutrope**, patrice, premier ministre de l'empereur, au préfet Porphyre pour être banni*. En cela, nous avons suivi Hermant (l. 5, c. 8). Mais Hermant, qui traduit Photius et place ce chef d'accusation au n° 21, n'a-t-il pas fait un contre-sens? Il est difficile de le nier. Si nous avons maintenu le souvenir de cette inculpation à la suite des autres, c'est à cause de ce que dit Sozomène (l. 8, c. 7) : Que les ennemis de Jean tirèrent avantage de son discours sur Eutrope, et accusèrent l'évêque d'avoir livré l'exministre.

—

Page 416, *colonne* 2, *note* 1.

Montfaucon a édité deux homélies attribuées à Chrysostome au moment de son départ pour l'exil. L'une (t. 3, p. 115) débute par ces mots : Πολλὰ τὰ κύματα...; l'autre (*ibid.*, p. 421) par ceux-ci : Φαιδρὸς ἡμῖν ὁ λόγος... Nous parlons ailleurs de la dernière. La première, tirée de George d'Alexandrie, est aussi connue par une ancienne version latine. Toutefois, le texte grec présente une grande page de plus que la version latine (*ibid.*, p. 419). Celle-ci s'arrête à ces paroles : *Voilà mon appui, ma couronne*, etc.; et comme si le discours était fini là, elle ajoute : ***Et pour cela rendons grâces à Dieu, à qui la** gloire dans les siècles des siècles. Amen.*

Les paroles citées dans notre récit appartiennent aux deux paragraphes qui manquent à la version latine, paragraphes que Tillemont (t. 11, p. 598) et Montfaucon (t. 3, p. 414) regardent comme non authentiques. Tout cela leur semble embrouillé, plat, indigne d'un si grand maître dans l'art de parler. « Ce qui y est dit de Jézabel et d'Hérodiade (Tillem., *ibid.*) s'applique trop clairement à Eudoxie pour convenir à la modestie de saint Chrysostome aussi bien qu'à sa prudence, qui ne pouvoit pas luy permettre de donner alors aucun juste sujet de prise à ses ennemis ». Si profond que soit notre respect pour de pareilles autorités, nous osons avoir un autre avis. Non, ce n'est pas là l'œuvre « d'un vray et pitoyable déclamateur » (Tillem., *ibid.*); c'est bien le feu de Chrysostome. Les jeux de mots, les expressions vulgaires ne prouvent rien. On en trouve autant dans plusieurs discours dont l'authenticité est incontestable. Il est évident que celui-ci n'a pas été revu par l'orateur, et que les sténographes eux-mêmes, partageant l'émotion de l'auditoire et de la ville, ne l'ont pas recueilli peut-être avec une parfaite exactitude. Quant aux paroles vives qu'on y trouve, gardons-nous de les juger à notre point de vue moderne : ces temps et les nôtres ne se ressemblent pas. L'intrépide ministre de Jésus-Christ ne songeait guère à la prudence lorsque, dans la métropole de la Syrie, à propos d'un tremblement de terre, il disait au peuple en parlant des riches : « Où sont maintenant les chefs, les grands, les hauts protecteurs de la cité? C'est vous qui en êtes le rempart, les tours, la solidité. Eux, par leur méchanceté, ils l'ont

mise à deux doigts de sa perte; vous, par vos vertus, vous l'avez sauvée. Qu'on demande pourquoi la ville a tremblé sur ses fondements, la réponse est dans l'esprit de tous: C'est l'œuvre de l'avarice, de l'injustice, de l'orgueil, de la mauvaise foi. De qui? Des riches. Qu'on demande, au contraire, comment elle a échappé au péril, on répondra: Par les prières, par les veilles pieuses, par les chants sacrés. De qui? Des pauvres. Ce qui a failli perdre Antioche vient d'eux; ce qui l'a délivrée vient de vous ». (Chrys., *Hom. post terræ mot.*, t. 2, p. 720.) N'oublions pas ces mots sortis de la bouche de notre Saint, aux débuts même de son apostolat: « Le sacerdoce est une royauté plus haute que celle des princes, car le roi courbe la tête sous la bénédiction du prêtre. Et c'est pourquoi il fut dit à Ozias: *Il ne t'est pas permis de mettre la main à l'encensoir..* Voyez-vous cette liberté invincible, cette âme incapable de servitude.... Le Pontife dit au monarque: Je ne connais plus ton autorité dès qu'elle viole la loi. Tu sors de tes limites; tu usurpes ce qui ne t'appartient pas, tu perdras ce qui t'appartient ». (Chrys., *Hom.* 4, *in Oz.*, t. 6, p. 127.)

Souvenons-nous aussi que Chrysostome improvisait, et qu'il improvisait au milieu d'un auditoire ému, dont l'émotion le gagnait lui-même. Son cœur trop plein déborde; sa douleur, son indignation éclatent par des paroles que réprouve le sentiment des convenances, tel que nous l'avons aujourd'hui. Mais, encore une fois, entre cette époque et la nôtre quelle analogie! Aucun Grec des siècles postérieurs n'aurait eu la pensée d'attribuer un pareil langage à l'éloquent évêque de Byzance, s'il ne l'avait tenu.

Du reste, si la traduction latine ne porte pas les derniers paragraphes du discours grec, c'est sans doute parce que les amis de la cour s'étaient empressés de les supprimer, autant du moins qu'ils l'avaient pu. Afin de ne pas blesser le fils d'Eudoxie en laissant circuler autour de lui des paroles peu honorables pour la mémoire de sa mère, on tronqua l'homélie de Jean; elle ne resta entière que dans les copies qui purent échapper à l'œil des courtisans et de la police.

—

Page 416, *colonne* 2, *note* 2.

Nous avons plusieurs homélies avec ce titre: *Avant de partir pour l'exil*, homélies prononcées, ou dans les deux jours qui précédèrent immédiatement l'expulsion du Saint, ou peut-être pendant l'infâme procès du *Chêne*. La seconde, dans l'édition des Bénédictins (p. 419), dont on ne donne que la traduction latine, est incontestablement du grand orateur. La première (p. 415), tirée, ainsi que nous l'avons dit, de George d'Alexandrie, se compose, en quelque sorte, de deux discours: l'un exactement conforme à celui dont nous venons de parler; l'autre, à partir du N° 4, plus véhément et plus hardi, ce qui a porté d'éminents critiques à douter de son authenticité. Ces doutes, à notre avis, s'évanouissent devant un examen attentif, bien qu'il soit impossible de méconnaître que le texte a été altéré par les sténographes ou plus tard par les copistes. On trouve à la page 421 une autre homélie sous le même titre; Montfaucon l'a éditée d'après un manuscrit du Vatican. A part le premier alinéa qui reproduit mot pour mot le sermon précédent, le reste est d'un ton et d'un style peu dignes de Chrysostome. Toutefois, dit le docte Bénédictin, si informe que soit cette œuvre, quelque chose plaide encore en sa faveur. Nous savons, en effet, par Jean lui-même, qui le rappelle à son retour de l'exil, qu'avant de partir et dans ses adieux au peuple, il avait cité l'exemple de Job et ses paroles: *Que le nom du Seigneur soit béni!* Or, cet exemple et ces paroles sont précisément dans le discours dont nous parlons. Mais le faussaire qui a voulu singer l'éloquent pontife n'a-t-il pu glisser cela dans son travail pour donner le change au lecteur? Quoi qu'il en soit, si ce discours est authentique, et malgré tout nous inclinons à le croire ou plutôt nous n'osons dire le contraire, il faut convenir que le langage du grand orateur a été singulièrement défiguré. Citons quelques passages:

« Nous prenons la parole avec joie dans une assemblée si belle, si imposante, vaste océan que n'agite pas la tempête; car la mère de la paix est venue, et c'est elle qui calme la fureur des vents... Mes chers enfants, veulent-ils me tuer?.. (*Ce qui suit se trouve dans le discours précédent*)... Je vois les flots courroucés, un violent orage; les glaives sont hors du fourreau. Mais pilote, au milieu de la bourrasque, je me tiens sur les deux poupes du navire, c'est-à-dire sur l'Ancien et le Nouveau Testament, et j'écarte les vagues menaçantes avec mes rames qui ne sont pas de bois, ou plutôt avec la Croix adorable de mon Maître je change la tempête en sérénité.... Vais-je aiguiser ma langue contre l'impératrice? Mais que dirai-je? Jézabel s'emporte, et le prophète fuit; Hérodiade se livre à la joie, et Jean est enchaîné; l'Egyptienne meurt, et Joseph est mis en prison. S'ils m'envoient en exil, j'imiterai Elie;..... s'ils me jettent à la mer, j'imiterai Jonas; s'ils me lapident, j'imiterai Etienne;.... s'ils me tranchent la tête, j'imiterai le saint Précurseur; s'ils me battent de verges, j'imiterai Paul;.... s'il me coupent en deux avec une scie de bois, j'imiterai Isaïe. Et que ne puis-je être condamné au supplice du Prophète et jouir ainsi de l'amour de la Croix! Une femme de chair attaque l'esprit; elle se livre aux délices des bains et des parfums, aux embrassements d'un homme καὶ μετ'ἀνδρος περιπλεχομένη), et elle fait la guerre à l'Eglise pure et immaculée. Mais bientôt elle sera veuve, du vivant même de son mari, parce que tu es épouse et que tu veux rendre l'Eglise veuve! Hier, elle m'appelait le treizième apôtre, aujourd'hui elle m'appelle Judas; hier elle s'asseyait près de moi avec confiance, aujourd'hui, comme une bête féroce, elle se précipite sur moi. Mais le soleil serait éteint, la lune ne donnerait plus de lumière, avant que nous puissions oublier les paroles de Job. Job, qui fut en proie aux plus cruelles douleurs, ne disait autre chose, sinon: *Que le nom du Seigneur soit béni dans les siècles!* Quand sa femme lui criait: *Parle contre Dieu et meurs*, il répondait: *Pourquoi t'exprimer comme une insensée?* O femme ingrate! Ὦ μάλαγμα ὀδύνων! Quand tu souffrais toi-même, ton mari t'adressait-il un pareil langage? Ne t'a-t-il pas guérie par ses prières et par ses soins? Tu n'avais garde de le traiter ainsi, alors que, dans son palais, il vivait riche, puissant, entouré d'hommages; et maintenant que tu le vois couché sur le fumier, rongé par la vermine, tu lui dis: *Parle contre Dieu et meurs!* Que réplique le saint homme? *Nous avons reçu les biens de la main du Seigneur, pourquoi ne pas accepter les maux?*... Mais que veut cette femme méchante, haïssable, cette nouvelle Jézabel?.... Elle m'envoie des consuls, des tribuns; elle fait de grandes menaces. Que m'importe? Une araignée envoie des araignées. Mais les épreuves préparent la récompense, les combats préparent la couronne. Ainsi le disait saint Paul: *J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé la course, j'ai conservé la foi; pour le reste, la couronne de justice m'est réservée, et le juste juge me la donnera* (II Timoth., c. 4, v. 7). A lui, la gloire et l'empire dans les siècles des siècles! Amen ». (Chrys., t. 3, p. 421.)

—

Page 422, *colonne* 2, *note* 1.

Nous avons parmi les œuvres de saint Chrysostome un discours qui commence par ces mots. Savile et les Bénédictins l'ont rejeté parmi les *spuria* (t. 8, *inter spur.*, p. 1.) « De quel droit? » dit M. Albert (Thés., p. 116). D'ailleurs, le discours en question serait-il réellement apocryphe, il ne faudrait pas en conclure que les paroles célèbres par lesquelles il débute n'ont pas été prononcées par l'illustre orateur. Le P. Stilting (n. 974) incline à croire qu'elles lui ont été imputées par ses ennemis pour le rendre plus odieux à l'impératrice, et que Socrate s'est

fait le complaisant écho de leur calomnie. S'il en était ainsi, les amis de Chrysostome n'auraient-ils pas donné à Socrate un solennel démenti? Au contraire, Sozomène répète l'assertion de son devancier, et personne ne s'inscrit en faux. On allègue contre les deux historiens le silence de Pallade. Mais, encore une fois, Pallade, qui ménage visiblement les enfants d'Eudoxie, se fût bien gardé de consigner dans son livre une parole si blessante pour la mémoire de leur mère. Il a tu tant d'autres choses. En somme, Stilting et ceux qui partagent son opinion ne l'étaient pas d'arguments assez forts pour balancer le dire de deux historiens, dont l'autorité n'est pas immense sans doute, mais dont les récits ne peuvent être rejetés comme faux tant qu'on n'en peut établir la fausseté. Il est vrai que le langage prêté au grand évêque sonne mal à nos oreilles. Encore une fois, rappelons-nous que des paroles, intolérables au point de vue de nos convenances modernes, n'étaient alors qu'un acte de courage légitime de la part d'un pontife de Jésus-Christ. Ce que Bourdaloue ne pouvait dire devant Louis XIV, Chrysostome pouvait le dire à la fille de Bauton, devenue l'épouse d'Arcadius. Aux grands maux, les grands remèdes. En voyant l'Église insultée, défiée par cette apothéose bruyante d'une femme, et ce malheureux retour aux cérémonies du paganisme, le pontife de Jésus-Christ ne put contenir sa douleur, son indignation, et après avoir essayé, n'en doutons pas, les remontrances et les prières, il frappa le grand coup, il infligea à la princesse coupable le châtiment qu'elle méritait. Les paroles dont il se servit alors ne sont pas plus hardies que celles où il compare Théophile à Pharaon, quand il dit : *L'un était Egyptien, et l'autre aussi. L'un avait des satellites, l'autre des protecteurs. L'un s'attaquait à Sara, l'autre à l'Eglise. Mais le barbare connut sa faute et se repentit; lui commet le crime et y persévère. Malheureux! tu ajoutes le péché au péché!*..... (t. 3, p. 4-7.)

Au reste, dit Montfaucon à propos de l'œuvre qu'il rejette *inter spuria*, celui qui a prétendu que cette homélie avait été composée par un Grec moderne s'est trompé. Anastase le Sinaïte, au VIe siècle, dans la question 59e de l'Ecriture : *Pourquoi l'Apôtre a-t-il dit : Je ne permets pas à la femme d'enseigner*, cite mot pour mot, sous le nom de Chrysostome, une grande partie de ce discours (t. 8, *inter spur.*, p. 1). Il n'est que trop probable que, sous le règne d'Arcadius et même sous celui de son fils, on supprima les homélies de Jean que l'on crut défavorables à la mémoire d'Eudoxie. Des fragments, dérobés tant bien que mal à la destruction par les amis du pontife, ont été publiés plus tard, mais avec les développements et les fantaisies qu'il a plu aux éditeurs d'y ajouter. Il y a certainement dans les *spuria* bien des choses qui appartiennent à saint Chrysostome, mais qu'un déplorable alliage a altérées jusqu'à les rendre méconnaissables.

—

Page 126, *colonne* 2, *note* 1.

Nous nous attachons de préférence au récit de Pallade (*ibid.* p. 33). Sozomène raconte les choses différemment (*ibid.*, c. 21 ou 22). Il dit que les fidèles, réunis d'abord *dans l'église*, en furent violemment expulsés par les soldats, qui remplirent le saint lieu d'outrages et de sang. Ce fut alors, selon lui, que la pieuse assemblée se réunit dans les bains publics de Constance, où recommencèrent des scènes d'horreur et d'impiété. Pallade et Chrysostome ne parlent que d'une seule irruption de soldats; mais Pallade place le théâtre de leurs brutalités dans les thermes, Chrysostome *dans les églises*. Ces deux récits sont moins différents qu'ils ne paraissent l'être au premier coup d'œil, et pour les concilier il suffit d'admettre, ce qui est très-probable, que les catéchumènes et les fidèles du quartier de Sainte-Sophie s'abstinrent de paraître dans l'église de ce nom, où les ennemis de Jean devaient présider la synaxe en présence de l'empereur[1], et qu'ils furent convoqués par leurs prêtres aux thermes de Constance; tandis que ceux des autres quartiers se réunirent dans leurs églises respectives, où les satellites de Lucius, après leur horrible exploit des thermes, se portèrent avec les mêmes fureurs et commirent les mêmes excès. Si Jean ne mentionne pas la réunion des thermes, c'est qu'il n'a d'autre but, dans sa lettre au pape (t. 3, p. 518), que de retracer d'une manière générale la conduite inqualifiable de ses adversaires et l'oppression subie par les fidèles. Le mot d'*églises*, employé par lui, peut d'ailleurs s'entendre aussi bien de l'assemblée des thermes, et Pallade, en effet, lui donne ce nom-là (*ibid.*, p. 34). Quant à Sozomène, qui sans doute avait sous les yeux le dialogue de Pallade et la lettre de Jean, il a cru que ces deux récits avaient trait à deux actions différentes, et c'est ce qui l'a trompé. Il n'est pas vraisemblable que deux scènes de cette nature aient eu lieu dans la même nuit, à quelques heures l'une de l'autre, surtout quand on songe que le maître des offices, homme grave et digne, n'avait donné des soldats à Acace qu'avec une extrême répugnance et la recommandation expresse de s'abstenir de toute mesure violente. Aurait-il souffert qu'on méconnût ses intentions jusqu'à recommencer coup sur coup les mêmes orgies sacriléges? Comment admettre que des enfants éplorés, des femmes contraintes de se sauver demi-nues pour échapper aux brutalités d'une viel soldatesque, auraient gardé assez de calme et de sang-froid pour se réunir immédiatement dans un autre lieu public, où les mêmes périls et les mêmes insultes devaient les attendre? Les thermes de Constance étaient-ils disposés à recevoir inopinément cette foule à une heure avancée de la nuit, et pour une cérémonie si sainte? Est-il croyable que les soldats, acharnés à disperser, à poursuivre dans les rues à coups de bâton une multitude sans défense, l'eussent laissée s'installer paisiblement dans une autre enceinte, comme pour y braver leur fureur et continuer ce qu'ils voulaient empêcher? On ne comprend pas non plus pourquoi Acace et consorts auraient fait chasser le peuple de Sainte-Sophie, quand ils avaient tant d'intérêt à l'y retenir, et que son absence remarquée de l'empereur donnait un éclatant démenti à leurs assertions.

—

Page 434, *colonne* 2, *note* 1.

Théophile (Phot., c. 59) osa dire que Jean avait été déposé pour avoir vendu les meubles et les vases sacrés de son église. L'innocence du pontife fut solennellement démontrée par l'inventaire des objets trouvés dans cette sacristie; inventaire qui se fit après l'ordination d'Arsace et eut pour témoins le préfet de la ville, celui du prétoire, l'intendant du trésor impérial, le questeur Eusthatius et plusieurs notaires. Les meubles, les tentures, les vêtements sacerdotaux, les vases précieux, que Jean avait vendus, selon ses ennemis, étaient tous là : rien ne manquait. Ce furent Cassien et Germain, préposés jusque-là à la garde des meubles et du trésor de l'église, qui provoquèrent cet inventaire en quittant leurs fonctions, et en exigèrent pour leur décharge une copie certifiée qu'ils apportèrent à Rome l'année suivante. (Pallad., *ibid.*, p. 11, c. 3).

—

Page 491, *colonne* 1, *note* 1.

Ville du Pont, aujourd'hui Tokat (Strab., l. 12, § 25). Il y avait dans la Grande Cappadoce une autre ville du même nom (Strab., l. 8, c. 12, § 5), que les Turcs appellent *Et Bostan*.

[1] Cette opinion n'est point infirmée par ce que dit Thomassin, qu'à Alexandrie, les jours de grande fête, on disait une seule messe, dans la plus grande église (*Discipline*, t. 1, p. 606). Cet usage, qui existait aussi ailleurs, n'était pas sans exception; et ce n'est pas pour rien que Chrysostome, dans sa lettre au Pape, parle de plusieurs églises profanées, non d'une seule.

Elles possédaient l'une et l'autre un temple de Bellone (Strab., *ibid.*). Pallade et Théodoret disent que Jean mourut à Comane, sans dire laquelle. Socrate dit que ce fut à Comane dans le Pont-Euxin : expression impropre, mais qui désigne évidemment la Comane pontique. Sozomène dit que ce fut dans l'Arménie (l. 8, c. 28), où il veut désigner celle de Cappadoce, parce qu'elle était sur les confins de la Petite-Arménie. Mais cette dernière était à 52 milles d'Arabisse ; et si Jean y est mort, c'est le troisième jour de son voyage : ce qui ne s'accorde pas avec ce que dit Pallade du voyage de trois mois. Proclus met la chose hors de doute, en disant que le corps du Saint repose dans le Pont. Et Marcellin dans sa chronique (*ad ann.* 403), désigne Comane dans le Pont (Tillem., t. 11, n. 102, p. 616.— Stilting, p. 664).

—

Page 508, *colonne* 2, *note* 3.

Une lettre du pape Boniface aux évêques de la Macédoine et de la Grèce dit formellement que les Orientaux, affligés de leur séparation de l'Eglise Romaine, envoyèrent des députés au pape Innocent pour obtenir la paix et l'obtinrent. Or, nous savons par Théodoret (l. 5, c. 34) que l'Occident ne voulut pas rendre sa communion à l'Orient, sans que le nom de Chrysostome fût rétabli sur les dyptiques. Cette réhabilitation eut donc lieu du vivant d'Innocent, et nous voyons en 418 le pape Zozime communiquer aux Eglises de Constantinople et d'Alexandrie la condamnation qu'il venait de prononcer contre Pélage et Célestius. Noris a prétendu que la réconciliation entre Rome et Alexandrie eut lieu seulement sous le pape Zozime, lequel, renonçant aux exigences d'Innocent, cessa de demander l'insertion du nom de Jean dans les saints dyptiques. Il est parfaitement réfuté par Tillemont (t. 10, p. 832, n. 6, sur S. Innocent) et par Stilting (*ibid*, p. 684). Ce dernier démontre très-bien qu'il n'y eut entre Rome, d'une part, et les Eglises de Constantinople et d'Alexandrie, de l'autre, aucune communion avant qu'hommage eût été rendu à la mémoire de Jean.

FIN DES PIÈCES JUSTIFICATIVES.

TRADUCTION FRANÇAISE

DES ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINT JEAN CHRYSOSTOME

EXHORTATIONS A THÉODORE

TOMBÉ[1].

—

PREMIÈRE EXHORTATION.

ANALYSE.

Théodore mérite mieux les larmes de saint Jean Chrysostome, que tout le peuple des Juifs ne méritait celles de Jérémie. — Désolation d'une âme tombée dans le péché. — Si bas qu'il soit tombé, un pécheur peut toujours se relever pourvu qu'il ne désespère point. — L'espérance est une chaîne qui nous attache au Ciel ; Satan s'efforce de la couper par le désespoir. — Combien de Chrétiens qui, après avoir renoncé à Jésus-Christ, ont effacé le crime de leur apostasie et mérité par leur pénitence d'être couronnés avec les Saints. — Donnez-moi le pécheur le plus chargé de crimes et le plus abominable, je lui dirai : ne désespère point, fais pénitence et Dieu te pardonnera ; car il ne se gouverne pas par passion, et c'est par bonté et non par un esprit de vengeance qu'il châtie. — Nabuchodonosor. — Achab. — Manassès. — Les Ninivites. — Le bon larron. — La pénitence ne se mesure point par le temps, mais par la contrition. Elle peut tout effacer en cette vie — Il ne faut perdre l'espérance que lorsqu'on est en enfer — Le démon, qui sent que Dieu fait miséricorde à ceux qui se convertissent, met tout en usage pour jeter un pécheur dans le désespoir. — Toute pénitence, si petite qu'elle soit, trouvera sa récompense. — Les joies du paradis : la plus grande c'est la vue du Christ. — Les peines de l'enfer : la plus insupportable c'est la privation du ciel. — Témoignages du jugement futur. — L'âme de Théodore est malade de l'amour d'Hermione. — Toute maladie de l'âme peut se guérir. — La voie de la pénitence, qui paraît difficile de loin, devient douce et aisée quand on y est entré. — Exemple du jeune Phénix. — Exemple d'un vieux moine. — Il ne suffit pas d'accuser ses péchés, il faut que l'accusation soit faite dans l'intention et avec la confiance d'en obtenir le pardon. — Ne pas négliger les petites œuvres. — Compter sur la miséricorde divine, mais ne pas la lasser.

1. « *Qui donnera de l'eau à ma tête et à mes yeux une fontaine de larmes ?* (Jérém. IX, 1.) Je puis dire aujourd'hui ces paroles avec autant et même plus d'à propos qu'autrefois le Prophète ! Si je ne pleure pas comme lui sur des villes nombreuses, sur des tribus tout entières, je pleure sur une âme qui vaut, à elle seule, autant, sinon plus, que toutes ces tribus ensemble. S'il est vrai, en effet, qu'un seul qui fait la volonté de Dieu, vaut mieux que dix mille qui la violent, tu valais donc mieux naguère toi seul que des myriades de Juifs. C'est pourquoi nul ne saurait me blâmer, dussent mes pleurs couler plus abondamment, et mes gémissements éclater avec plus de violence que ceux du Prophète. Non, ce n'est pas la destruction d'une ville, ni la captivité d'hommes pécheurs que je pleure ; c'est la désolation d'une âme consacrée, c'est la subversion et la ruine totale d'un temple, qui était la résidence du Christ.

Quand on a vu, dans tout son éclat, la beauté dont brillait auparavant ton âme, ces ornements que le démon a maintenant anéantis et comme réduits en cendres, comment ne pas fondre en larmes, et ne pas emprunter les lamentations de Jérémie, en apprenant que des mains barbares ont profané le Saint des saints dans ce nouveau temple, qu'elles y ont allumé un incendie qui a tout consumé, les chérubins, l'arche, le propitiatoire, les tables de pierre de la loi, l'urne d'or ? Car, sache-le, ton malheur est plus grave que celui dont gémissait le Prophète, et des symboles plus précieux que ceux-

[1] C'est pour la première fois, autant que nous sachions, que les deux exhortations à Théodore voient le jour en français.

là étaient gardés dans le sanctuaire de ton âme. Le temple de ton cœur était plus saint que le temple de Jérusalem. Il resplendissait non de l'éclat de l'or et de l'argent, mais de la grâce de l'Esprit Saint; au lieu de l'arche et des chérubins, c'étaient le Christ et son Père, et le Paraclet, qu'il renfermait et qui demeuraient en lui.

Il n'y sont plus, hélas! mais il est désert, il est dépouillé de cette beauté, de cette magnificence; il a perdu ses ornements divins et ineffables, perdu toute sécurité et toute garde. Sans porte ni barreaux de fer, il est ouvert à toutes les honteuses pensées, qui corrompent les âmes. Et si l'esprit d'orgueil, l'esprit de fornication, l'esprit d'avarice et d'autres pires encore voulaient y pénétrer, il n'y aurait personne pour les en empêcher. Autrefois, au contraire, ton âme pure était aussi complétement fermée à tous ces vices que le serait le ciel même. Peut-être ce que je dis paraîtra-t-il incroyable à quelques-uns de ceux qui voient présentement ta désolation et ta ruine. C'est précisément ce qui me fait pleurer et gémir, et je ne cesserai pas de le faire que tu ne sois rétabli dans ta première splendeur. Ce rétablissement peut paraître impossible aux hommes, mais à Dieu tout est possible. C'est lui *qui tire l'indigent de la poussière, et relève le pauvre de dessus le fumier, pour le faire asseoir parmi les princes, parmi les princes de son peuple : c'est lui qui rend celle qui était stérile, mère féconde et heureuse de nombreux enfants qui l'environnent dans sa maison* [1]. Ne désespère donc pas de ton retour au bien. Si le démon a eu le pouvoir de te précipiter de ce faîte, de cette hauteur de vertu jusqu'au fond du vice, à plus forte raison Dieu aura-t-il celui de te relever jusqu'à ce même degré de perfection, et de te rendre non-seulement tel que tu étais, mais même beaucoup plus accompli et plus parfait. Seulement ne te laisse pas abattre, ne romps pas avec l'espérance, craint le sort des impies. Car d'ordinaire ce qui jette dans le désespoir, c'est moins la multitude des péchés, qu'une certaine impiété naturelle de l'âme. C'est pourquoi Salomon ne dit pas simplement : *Quiconque est descendu au fond du mal, méprise;* mais il dit l'*impie seulement* [2]. Ce genre de maladie est le propre des seuls impies, quand ils sont descendus jusqu'au fond de tous les vices. C'est elle qui ne leur permet plus de regarder en haut, ni de remonter au degré d'où ils sont tombés. Ce sentiment pervers est comme un joug pesant qui accable l'âme, qui la force à se pencher toujours en bas, et l'empêche d'élever ses regards vers son souverain maître. Il est d'un homme généreux de briser ce joug, de repousser le démon qui nous l'a imposé de sa main de bourreau, et de dire avec le Prophète : *Tels les yeux d'une servante sur les mains de sa maîtresse, tels nos yeux vers le Seigneur notre Dieu, jusqu'à ce qu'il prenne pitié de nous. Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous, parce qu'il y a longtemps que nous sommes abreuvés d'humiliations* [1].

[1] Ps. CXII, 7, 8. — [2] Proverbes, VIII, 3.

Voilà l'enseignement divin, voilà les maximes de la suprême sagesse. Nous sommes abreuvés d'humiliations, dit le Prophète; nous avons ressenti une infinité d'amertumes; et cependant nous ne nous lasserons pas de regarder vers Dieu; et jusqu'à ce que nous ayons obtenu notre demande, nous ne cesserons pas de le prier. Car c'est le propre d'une âme courageuse de ne pas se laisser abattre, de ne pas manquer de cœur en face des difficultés, quelque graves et nombreuses qu'elles soient, de ne pas renoncer à prier, même quand on n'obtient rien, mais de persister, jusqu'à ce que le Seigneur ait pitié de nous, selon la parole du saint Roi.

2. Le démon nous suggère des pensées de désespoir, afin de couper la céleste chaîne qui nous rattache à Dieu, l'espérance, ancre de salut, soutien de notre vie, guide qui nous conduit sur le chemin du ciel comme par la main, refuge assuré des âmes perdues. *C'est par l'espérance que nous sommes sauvés*, dit l'Apôtre [2]. C'est elle, oui, c'est elle qui, chaîne solide, suspendue et fixée aux cieux, soutient nos âmes durant la traversée, hisse peu à peu, jusqu'à cette hauteur ceux qui s'attachent à elle fortement, et nous enlève du tourbillon des misères terrestres.

Mais si quelqu'un, vaincu par la mollesse, lâche cette ancre de salut, il tombe aussitôt et se noie dans l'abîme qui l'engloutit. Sachant cela, dès qu'il s'aperçoit que nous ployons déjà sous le faix d'une conscience chargée de crimes, le *Mauvais* intervient lui-même et ajoute la pensée du désespoir, ce fardeau plus lourd que le plomb. Recevons-nous cette surcharge, alors tirés en bas par son poids énorme et séparés violemment de la céleste chaîne, nous tombons nécessairement au fond de l'abîme :

[1] Ps. CXXII, 2 et 3. — [2] Rom. VIII, 24.

abîme où tu es maintenant toi, malheureux déserteur des commandements du Maître doux et humble ; toi, aujourd'hui le souple instrument de tous les caprices de celui qui est la cruauté même, du tyran de notre race, de l'implacable ennemi de notre bonheur ; toi, qui as brisé le joug suave, rejeté le fardeau léger du Seigneur pour mettre à sa place le carcan de fer de l'ennemi, et suspendre encore à ton cou une meule de moulin. Où donc arrêteras-tu désormais la chute de plus en plus profonde dans laquelle tu précipites ta malheureuse âme, si tu te mets dans la nécessité de tomber toujours plus bas ?

La femme qui avait retrouvé sa drachme, invitait ses voisines à partager sa joie : *Réjouissez-vous avec moi*, leur disait-elle[1] ; moi aussi j'appellerai tous nos amis, les tiens et les miens, mais je ne leur dirai pas : *Réjouissez-vous avec moi.* Je leur dirai au contraire : pleurez avec moi, commencez le même deuil, faites entendre les mêmes gémissements. J'ai fait la perte la plus grande ; non que j'aie laissé tomber de ma main tant et tant de talents d'or, ni telle ou telle pierre précieuse ; j'ai perdu ce qui vaut mieux que tout cela, celui qui voguait avec moi sur cette mer, sur la grande et vaste mer de la vie ; je ne sais quelle secousse imprévue l'a précipité au fond de l'abîme.

3. Que personne ne tente de me détourner de mon deuil, je répondrais par les paroles du Prophète : *Laissez-moi, je pleurerai amèrement, ne vous mettez point en peine de me consoler*[2]. Tel est le malheur qui m'afflige, que l'on ne saurait m'accuser de le pleurer avec excès ; il est tel que, quand même Paul ou Pierre seraient à ma place, ils n'auraient pas honte de gémir et de se lamenter, sans accepter aucune consolation. Il y en a qui donnent des larmes à la mort ordinaire et commune ; ceux-là, on a raison de leur reprocher une grande pusillanimité; mais, lorsqu'au lieu d'un corps, c'est une âme qui est là étendue morte, percée de mille coups, montrant encore, dans la mort même, des signes non douteux de sa belle nature, de sa parfaite santé d'autrefois, de sa beauté maintenant effacée, qui serait assez cruel et insensible pour proférer, au lieu de pleurs et de gémissements, des paroles de consolation ? S'il est sage de ne pas pleurer dans un cas, il ne l'est pas moins de pleurer dans l'autre.

Un jeune homme, qui touchait déjà au ciel, qui se riait des vanités de la vie, qui voyait un beau corps avec la même indifférence qu'une belle statue, qui méprisait l'or comme la boue, les plaisirs de toute sorte comme une bourbe infecte, nous l'avons vu tout à coup, saisi de la fièvre d'une passion étrange, perdre sa santé spirituelle, son viril courage et toute sa beauté, devenir l'esclave des voluptés. Et nous ne le pleurerions pas, dites-moi? et nous ne nous lamenterions pas jusqu'à ce que nous l'ayons recouvré? Est-ce possible pour qui porte un cœur d'homme ?

La mort du corps est une nécessité dont on ne peut s'affranchir ici-bas, et néanmoins on ne laisse pas de pleurer sur ceux qui la subissent. Pour la mort de l'âme, au contraire, c'est ici-bas seulement que l'on peut s'en sauver : *Dans l'enfer*, dit la sainte Ecriture, *qui confessera ton nom* (Ps. VI, 6). Quelle déraison ! on pleure ordinairement la mort du corps avec tant de douleur, bien qu'on sache que les larmes ne ressusciteront pas celui qui n'est plus, et nous ne montrerions pas un peu de cette douleur, quand nous savons qu'il y a toujours espoir de pouvoir rappeler une âme morte, à sa première vie ? On l'a vu de nos jours comme au temps de nos pères : beaucoup, après s'être écartés du sentier de la justice, après être tombés dans les précipices qui bordent la voie étroite, se sont ensuite si bien relevés, qu'ils ont couvert leurs précédentes fautes par leurs vertus ultérieures, remporté le prix, ceint la couronne, figuré parmi les vainqueurs, et pris rang dans l'assemblée des saints.

4. Un pécheur, tant qu'il reste dans la fournaise des passions, a beau avoir sous les yeux des exemples semblables, un tel changement lui paraît toujours impossible. Au contraire, a-t-il fait un pas pour sortir de cet état, il avance ensuite constamment, laissant derrière lui le plus violent du feu. A mesure qu'il marche, il trouve devant lui un air toujours plus frais, une voie toujours plus commode. Il faut seulement ne pas désespérer, ne pas renoncer au retour. Quiconque ne remplirait pas cette condition, fût-il doué d'une force immense et d'une ardeur sans bornes, ne pourrait rien faire d'utile. La porte de la pénitence fermée, l'entrée du stade murée, comment pourra-t-il, condamné qu'il est à rester dehors, faire encore quelque bonne action grande ou petite ?

Voilà pourquoi le *Mauvais* emploie toute sa

[1] Luc, XV, 9. — [2] Isa. XXII, 4.

ruse pour faire naître en nous ce sentiment. Après cela il ne lui faudra plus ni peine ni fatigue pour s'emparer de nous. Comment en faudrait-il contre quelqu'un qui est étendu par terre, frappé à mort, à qui il ne reste pas même la volonté de résister? Celui que ce lien n'aura pu retenir enchaîné, recouvrera sa force première, il combattra sans relâche jusqu'au dernier soupir, et, dût-il tomber mille fois, il se relèvera toujours et finira par triompher. Au contraire, le malheureux qui se laisse prendre dans les filets d'un irrévocable désespoir, ses forces sont aussitôt paralysées, et, dès lors, comment pourrait-il vaincre, ou même résister, lui qui fuit devant l'adversaire ?

Ne m'objecte pas que cela n'est possible qu'aux pécheurs ordinaires. Supposons un homme chargé de tous les crimes. Je veux qu'il ait commis tout ce qui exclut du royaume céleste; qu'il sorte non du milieu des infidèles, mais des rangs des amis de Dieu et de ceux qui ont sucé la foi avec le lait : qu'il devienne ensuite fornicateur, adultère, débauché, voleur, ivrogne, abandonné aux dernières infamies, blasphémateur et le reste; hé bien ! je n'admets pas qu'un tel homme désespère de son salut : non, eût-il continué jusqu'à une extrême vieillesse cette mauvaise et abominable vie. Si la colère de Dieu était une passion, je concevrais que l'on désespérât d'en pouvoir jamais éteindre la flamme allumée par tant de crimes. Mais comme la divinité est impassible de sa nature, et que, lors même qu'elle punit et châtie, elle le fait non-seulement sans colère, mais encore avec une tendre sollicitude et un grand amour pour les hommes, il s'ensuit qu'il faut avoir une confiance invincible et croire fermement à la vertu de la pénitence.

Car est-ce pour satisfaire sa vengeance que Dieu étend sa main sur les pécheurs ? Nullement, puisque sa nature est au-dessus de toute atteinte; mais il le fait dans notre intérêt, de peur que notre perversité ne devienne pire, par notre persistance à le mépriser et à le dédaigner. L'insensé qui s'exclut de la lumière, et se renferme dans les ténèbres, se fait beaucoup de mal lui-même sans en faire à la lumière. Il en est de même de celui qui s'est fait une habitude de mépriser la Majesté infinie; sans nuire aucunement à celle-ci, il ne réussit qu'à s'attirer à lui-même le plus grave de tous les malheurs. C'est pourquoi Dieu, soit qu'il nous menace de ses châtiments, soit qu'il les exerce, a pour but non de se venger, mais de nous attirer à lui. Un médecin ne s'offense ni ne s'émeut des injures des malades ne délire, et il ne néglige rien pour les empêcher de s'avilir eux-mêmes, considérant, non son avantage personnel, mais le leur : recouvrent-ils un peu leur bon sens et leur calme, son cœur se remplit de satisfaction et de joie, il redouble de soins et de remèdes; loin de tirer vengeance de leurs injures, il ajoute bienfaits sur bienfaits, jusqu'à ce qu'il achève de leur rendre la santé. De même Dieu, quand nous sommes tombés dans la dernière folie, sans songer à venger le passé, ne dit rien, ne fait rien qui ne tende à nous guérir de notre maladie. C'est ce que l'on peut voir aisément pour peu qu'on jouisse d'une saine et droite raison.

5. Si cependant quelqu'un restait encore dans le doute à cet égard, nous allons le convaincre par le témoignage de Dieu même. Qui fut jamais plus coupable que le roi de Babylone ? Après avoir éprouvé la puissance de Dieu, après s'être prosterné devant le prophète, jusqu'à vouloir lui offrir des dons et de l'encens, ce roi reprit de nouveau tout son orgueil; il jeta dans une fournaise ardente ceux qui ne le préféraient pas à Dieu, et cependant ce personnage si cruel et si impie, cette brute, dirai-je, plutôt que cet homme, Dieu l'appelle à la pénitence, Dieu ne cesse de lui procurer de nouveaux motifs de conversion; c'est d'abord le prodige opéré dans la fournaise, c'est ensuite la vision que le roi eut et que Daniel interpréta, vision capable de fléchir un cœur de marbre.

Après l'exhortation en action, le prophète a recours au conseil : *C'est pourquoi, ô roi !* disait-il, *agrée mon conseil, rachete tes fautes par des aumônes, et tes iniquités par la compassion pour les pauvres. Le Seigneur est si miséricordieux que peut-être il te pardonnera tes péchés.* Que dites-vous, ô sage et bienheureux Prophète ? Après une chute si profonde, y a-t-il encore un moyen de se relever ; avec une si grave maladie, une possibilité de guérir ; avec une telle démence, un espoir de revenir au bon sens? Le roi ne devait plus avoir d'espérance : il avait rejeté volontairement de son cœur tout ce qui lui en restait, d'abord lorsqu'il avait méconnu Celui à qui il était redevable non-seulement de la vie, mais de sa dignité royale, et cela malgré les miracles de providence et de puissance dont ses ancêtres et

lui-même avaient été les objets de la part de Dieu ; ensuite lorsque, après avoir reçu ces signes éclatants de la sagesse et de la prescience divine, vu de ses yeux les pratiques de la magie, de l'astrologie, tout l'appareil des prestiges diaboliques rendu vain et publiquement confondu, il n'avait pas laissé néanmoins d'enchérir encore sur ses iniquités passées.

En lui faisant expliquer par un enfant captif, une vision que les Mages de la Chaldée n'avaient pu interpréter, qu'ils avaient même déclarée au-dessus des lumières de l'homme, Dieu l'avait amené non-seulement à croire en lui, mais à se faire le héraut et le prédicateur de la vraie foi par toute la terre. En sorte que, si même avant d'avoir vu ce signe miraculeux, il était inexcusable de méconnaître Dieu, il l'était devenu bien davantage encore après ce prodige, après sa confession et la publication qu'il en fit à tout l'univers. Car s'il n'avait pas cru sincèrement que le Dieu de Daniel était le seul vrai Dieu, il n'aurait certainement pas rendu de si grands hommages à son serviteur, ni fait une loi aux autres hommes de lui en rendre de semblables. Et néanmoins, après une confession si éclatante, il retomba dans l'idolâtrie; et lui, qui s'était prosterné la face contre terre pour adorer le serviteur de Dieu, poussa l'égarement et la folie jusqu'à jeter dans le feu les serviteurs de Dieu, parce qu'ils ne voulaient pas l'adorer lui-même.

Eh bien ! Dieu se venge-t-il de cet apostat comme il le mérite ? Nullement, mais pour le ramener à résipiscence après cet acte de folie, il lui donne des preuves plus grandes encore de sa toute-puissance. Et, chose plus étonnante ! de peur de faire naître l'incrédulité dans l'esprit du roi par l'excès même des prodiges, il ne prend d'autre sujet de ses miracles que la fournaise que le roi avait allumée pour les jeunes gens, et dans laquelle il les avait jetés tout enchaînés. Eteindre la flamme eût certes paru surprenant et merveilleux : mais pour inspirer plus de crainte, pour produire une plus grave terreur, comme aussi pour dissiper tout aveuglement, ce Dieu bon fait quelque chose de plus grand encore et de plus merveilleux. Laissant brûler la fournaise selon la volonté du roi, il fait éclater sa puissance, non pas en empêchant son adversaire d'agir, mais en frappant d'inanité ses efforts et son action. Et de peur qu'en voyant les jeunes gens triompher des flammes, on ne crût à une illusion, il permet que le feu atteigne et brûle les exécuteurs de la sentence royale, montrant ainsi que c'était bien du feu que l'on voyait. En effet, un feu illusoire et fantastique n'aurait pas dévoré le naphthe, l'étoupe et les sarments avec plusieurs corps humains.

Mais tout est souple quand Dieu commande, et la nature soumise obéit docilement à Celui dont la parole l'a fait passer du néant à l'être. C'est ce qui fut alors clairement montré : la flamme, en même temps qu'elle dévorait certains corps, en respectait d'autres comme s'ils eussent été incorruptibles, et rendait son précieux dépôt non-seulement sain et sauf, mais augmenté d'une nouvelle gloire. Les jeunes gens sortaient de la fournaise avec la majesté des rois qui sortent de leur palais pour se montrer aux peuples ; les regards de la foule ne cherchaient plus le roi : un spectacle plus admirable les captivait. Ni le diadème, ni la pourpre, ni toute la pompe royale n'intéressaient les infidèles autant que la vue de ces fidèles qui étaient demeurés longtemps dans le feu, et qui en sortaient comme s'ils n'y fussent entrés qu'en songe. Ce qu'il y a en nous de plus frêle, la chevelure, en cette occasion plus forte que le diamant, avait surmonté la violence du feu. Non-seulement ils étaient restés impassibles au milieu des flammes, mais, chose plus étonnante encore, ils y étaient demeurés sans cesser de parler : or, tous ceux qui ont vu brûler des hommes savent que, pour résister tant soit peu aux flammes, il faut tenir les lèvres fermées ; pour peu qu'on ouvre la bouche, la vie s'enfuit aussitôt du corps. Et cependant de si grands prodiges, qui remplissaient de stupeur ceux qui les voyaient, et ceux même qui en entendaient parler, ne changèrent point un roi qui s'était piqué d'enseigner la vraie religion aux hommes ; son impénitence continua, et sa perversité devint pire qu'auparavant. Dieu, néanmoins, ne le punit pas encore en cet état : sa longanimité n'est pas à bout ; il redouble ses avertissements, soit par des songes, soit par la bouche de ses prophètes. Mais à la fin, voyant que le roi ne s'amendait pas, Dieu a recours au châtiment : il en use, non pour venger le passé, mais pour empêcher le mal à venir, pour réprimer le progrès menaçant du péché. Encore la peine ne dura-t-elle pas jusqu'à la mort du coupable ; mais après quelques années d'une salutaire correction, Dieu rétablit le roi dans sa dignité première ; et loin de perdre à

ce châtiment, le roi y gagna le premier des biens, savoir : de rester désormais fidèle à Dieu et de faire pénitence de ses crimes.

6. Tel est l'amour de Dieu pour les hommes : jamais il ne repousse une pénitence sincère ; quand même on aurait atteint la dernière limite du mal, si l'on se décide à revenir dans la voie de la justice, il reçoit, il accueille ; il n'est rien qu'il ne tente pour faire revivre la première beauté de l'âme. Et, charité encore plus merveilleuse, quand bien même on ne montrerait pas une conversion entière, si courte et si faible qu'elle soit, il ne la rejette cependant jamais. Il la récompense, au contraire, largement. On en découvre la preuve évidente dans ces paroles d'Isaïe sur le peuple juif : *Je l'ai contristé à cause de son péché, je l'ai frappé, j'ai détourné de lui mon visage, et il s'est affligé, il a marché tout chagrin, et alors je l'ai relevé, je l'ai consolé.* (Isaïe, 57, XVII, XVIII). Nous trouverions encore un témoin dans ce roi impie qui se livra au péché par le conseil de sa femme. A peine eut-il pris le sac de la pénitence, pleuré et détesté ses crimes, que la commisération divine fut émue, et les châtiments suspendus sur sa tête, détournés ; car Dieu dit à Elie : *Tu as vu de quelle componction Achab a été saisi devant moi ? Je ne lancerai pas le châtiment pendant les jours de sa vie, parce qu'il a gémi devant ma face.* (3 Rois, XXI, XX, IX).

La même indulgence fut accordée plus tard à Manassès. (2 Paral. 33, XIII). Ce roi surpassa tous les autres en fureur et en tyrannie ; il renversa le culte légal, il ferma le temple, il fit régner partout l'idolâtrie ; il fut, en un mot, plus impie que tous ses prédécesseurs, et cependant la pénitence qu'il fit ensuite le rangea parmi les élus de Dieu. Si, frappé de la grandeur de son iniquité, il eût désespéré de son retour à Dieu et de sa conversion, que serait-il arrivé, sinon qu'il se serait privé des grands biens dont il jouit dans la suite ? Pour avoir considéré, non l'énormité de ses crimes, mais l'immensité de la miséricorde divine, il put rompre les filets du démon : il se leva, il combattit, et il termina la lutte par une victoire. A ces exemples, par lesquels Dieu cherche à prévenir le désespoir des pécheurs, ajoutons la parole du Prophète qui tend au même but, lorsqu'il dit : *Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, que vos cœurs ne s'endurcissent point comme au jour de l'irritation.* (Ps. 94, IX.)

Ce mot *aujourd'hui*, on peut le dire toute la vie, et jusque dans la vieillesse. En effet, ce n'est pas par la longueur du temps que la pénitence se juge, c'est par la disposition du cœur. Les Ninivites n'eurent pas besoin de beaucoup de jours pour effacer leurs péchés : le court espace d'un jour y suffit. Le bon larron ne mit pas longtemps à s'assurer l'entrée du paradis ; Le temps de prononcer une parole, et tous ses péchés furent lavés : cette courte épreuve lui valut le prix des vainqueurs qu'il reçut avant les Apôtres. Vois les martyrs : il ne leur faut pas de longues années, mais seulement quelques jours, souvent même un seul, pour remporter les belles couronnes qui leur sont réservées.

7. Ainsi, ce qu'il nous faut avant tout, c'est une ardeur qui ne se ralentisse jamais, une bonne volonté constamment soutenue. Détestons nos fautes passées dans le fond de notre conscience ; jetons-nous dans la voie opposée avec l'ardeur et l'entrain que Dieu demande et exige de nous, et la brièveté de la pénitence ne diminuera pas notre récompense, puisque beaucoup, entrés les derniers dans la carrière, ont dépassé, même de très-loin, ceux qui les y avaient précédés. Le pire, ce n'est pas de tomber, c'est de rester par terre après la chute, et de ne faire aucun effort pour se relever ; c'est, tandis que l'on croupit lâchement dans le mal, de dissimuler sous des sophismes inspirés par le désespoir, la faiblesse de sa résolution et de sa volonté. Que les hommes réduits à ce triste état entendent la parole que leur adresse le Prophète : *Est-il impossible à celui qui tombe de se relever ? à celui qui s'est égaré de rentrer dans le droit chemin ?* (Jérémie, 8, IV.)

Veux-tu que je m'explique sur le compte des hommes qui, comme toi, seraient tombés dans le mal après avoir marché d'abord d'un pas ferme dans le sentier du devoir ? Sache que c'est à eux spécialement que s'applique la parole que je viens de citer ; en effet, il faut qu'on soit debout et non par terre pour tomber ; mais rendons encore ceci plus clair, soit par des paraboles, soit par des faits réels ou par des raisonnements. Pour moi, la brebis qui s'est éloignée du bercail et qui revient ensuite, apportée par le bon pasteur, ne signifie autre chose que la conversion après la prévarication. C'était une brebis, et une brebis non pas d'une autre bergerie, mais de celle des

quatre-vingt-dix-neuf qui restaient; elle paissait sous la houlette du berger, et son égarement n'était pas un égarement ordinaire, mais elle errait sur les monts escarpés et dans les précipices, c'est-à-dire dans un lieu écarté et dans un chemin fort éloigné de la voie droite. Le berger abandonna-t-il la brebis égarée? Nullement; il la ramena au bercail, dit la parabole, non pas en la chassant devant lui avec le fouet, mais en la portant doucement sur ses épaules. De même que les meilleurs médecins redoublent de soin envers leurs malades, en proportion de la gravité et de la longueur des maladies, et que, non contents de les traiter selon les règles de la science, ils cherchent encore parfois à leur causer du plaisir; ainsi Dieu, loin de pousser avec une brusque violence à la vertu les plus corrompus et les plus vicieux, les ramène au contraire doucement et petit à petit, les portant pour ainsi dire tout le long du chemin, de peur que trop de sévérité ne rende la séparation encore plus grande, et l'égarement plus irrévocable.

Cette parabole n'est pas la seule qui insinue cette vérité : il y a encore celle de l'enfant prodigue. Notons que celui-ci n'était pas un étranger : c'était un fils, c'était le frère de l'enfant qui faisait la joie du père; il n'était pas tombé dans une dépravation ordinaire, mais il avait connu l'extrême limite de la misère, lui qui, de riche, de libre et de noble était réduit à un état plus misérable que les esclaves, que les étrangers et les mercenaires. Malgré tout, il revint à son premier état, il recouvra sa splendeur perdue. S'il eût désespéré; si, succombant sous le poids de ses maux, il fût demeuré sur la terre étrangère, au lieu des grands biens dont il lui fut donné de jouir, la faim et une mort déplorable eussent été son partage; mais il se repentit, il ne se désespéra point, et c'est pour cela qu'après une dégradation si profonde, il revient à sa splendeur première, revêt la robe la plus belle, et jouit même de plus d'avantages que son frère qui n'avait point failli. *Depuis tant d'années que je te sers*, dit celui-ci, *je n'ai jamais enfreint tes volontés, et cependant tu ne m'as jamais donné un chevreau pour me réjouir avec mes amis; mais celui qui a mangé ton bien avec des courtisanes, à peine est-il revenu, que tu as tué pour lui le veau gras.* Telle est la force de la pénitence.

8. Après des exemples si bien faits pour nous encourager, ne restons pas dans le mal, ne désespérons pas de notre conversion; mais disons aussi nous-mêmes : *J'irai vers mon père*, et rapprochons-nous de Dieu : car lui, il ne nous repousse jamais, c'est nous-mêmes qui nous éloignons. *Je suis*, dit-il, *un Dieu qui se rapproche, et non un Dieu qui s'éloigne.* (Jérémie, XXII, 23.) Il fait encore ce reproche aux Juifs par la bouche d'un autre prophète : *Ne sont-ce pas vos iniquités qui ont mis une séparation entre vous et moi?* (Isaïe, LIX, 2.) Puisque telle est la funeste barrière qui s'élève entre Dieu et nous, détruisons-la donc pour nous rapprocher de lui.

Ecoute maintenant la preuve de la même vérité établie sur des faits : « A Corinthe, un homme de marque avait commis un crime énorme, tel, que les païens mêmes rougissaient de le nommer : c'était un fidèle, un des familiers du Christ, quelques-uns disent même qu'il était prêtre. Eh bien! que fait Paul? déclare-t-il cet homme irrévocablement déchu de sa part à l'héritage celeste? Non; mais il réprimande fortement les Corinthiens de ce qu'ils n'ont pas soumis le pécheur à la pénitence. Et, pour nous montrer clairement qu'il n'y a pas de péché qui ne puisse être remis, il disait au sujet de ce même homme plus coupable qu'aucun des païens : *Livrez-le à Satan pour la mort de la chair, afin que l'esprit soit sauvé au jour du Seigneur Jésus-Christ.* (I Corinth., V, 5.) Il prononçait cette parole avant que le pécheur eût fait pénitence, et après il disait : *Il suffit, pour un tel homme, d'une correction faite par plusieurs.* (II Corinth. II, 6.) Puis il leur mande de le consoler, et de recevoir sa pénitence, de peur qu'il ne soit gagné par Satan.

Et la nation des Galates qui était tombée après avoir reçu la foi, opéré des miracles et triomphé dans maintes épreuves, soutenues pour Jésus-Christ, est-ce que l'Apôtre ne la relève pas de sa chute? Qu'ils eussent fait des miracles, il le montre par ces paroles : *Celui qui vous donne son esprit, et qui fait des miracles parmi vous.* (Gal. III, 5.) Qu'ils eussent beaucoup souffert pour la foi, il l'indique ainsi : *Vous avez beaucoup souffert pour rien, si toutefois c'est pour rien.* Cependant, après de tels progrès dans la foi, ils commirent une faute qui les éloignait de Jésus-Christ; faute sur laquelle l'Apôtre s'explique ainsi : *Voici que moi, Paul, je vous déclare que si vous vous*

faites circoncire, le Christ ne vous servira plus de rien; et encore : *Vous qui voulez être justifiés par la loi, vous êtes déchus de la grâce.* (Gal. v, 2 et 4.) Et cependant, après une chute si grave, il les reçoit en grâce, disant : *Mes petits enfants, je vous enfante de nouveau jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous.* (Gal. iv, 19.) Il montre par là, que, même après la dernière dépravation, il est encore possible que le Christ soit formé en nous par le secours d'en-haut : car *il ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive.* (Ezéch. xxxiii, 11.)

9. Convertissons-nous donc, ô mon ami! accomplissons la volonté de Dieu. Son intention, lorsqu'il nous créa, lorsqu'il nous appela du néant à l'être, ce fut de nous donner part aux biens éternels, de nous procurer le royaume des cieux; non de nous jeter dans l'enfer pour y être la proie du feu. Le feu de l'enfer ne fut pas fait pour nous, mais pour le démon. Nous, c'est un royaume que Dieu nous a préparé et destiné dès le commencement. C'est ce qu'il fait entendre, lorsqu'il dit aux élus qui sont à sa droite : *Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous fut préparé dès le commencement du monde:* et aux damnés qui sont à sa gauche : *Allez loin de moi, vous maudits, au feu éternel* préparé, non pour vous, mais *pour le diable et pour ses anges.* Ainsi ce n'est pas pour nous que l'enfer a été fait, mais pour Satan et ses anges; nous, c'est le royaume des cieux qui nous attend depuis la création du monde; mais prenons garde de nous rendre indignes d'entrer dans la chambre de l'Epoux. Tant que nous sommes en ce monde, eussions-nous commis une infinité de péchés, une sincère pénitence peut tout purifier : mais une fois sortis d'ici-bas, le repentir même le plus fort ne nous servira de rien; nous aurons beau grincer des dents, nous frapper la poitrine, pousser mille invocations, personne ne laissera tomber seulement du bout de son doigt une goutte d'eau, dans ce brasier, qui nous consumera. Nous recevrons la même réponse que le mauvais riche : *Un grand abîme demeure à jamais établi entre nous et vous.* (Luc, xvi, 26.)

Revenons donc à résipiscence, je t'en supplie, tandis qu'il en est temps encore, et reconnaissons, comme il convient, la souveraineté de Dieu notre Maître. Pour désespérer de la pénitence attendons que nous soyons en enfer : c'est là seulement que ce remède perd sa vertu et qu'il devient inutile; mais, tant que nous sommes en cette vie, il conserve, même appliqué à la vieillesse, la plus entière efficacité. C'est pourquoi le démon fait tout ce qui dépend de lui pour que le désespoir s'enracine dans nos âmes. Il sait que la moindre pénitence que nous ferons portera son fruit. De même qu'il y a une récompense préparée pour qui donne seulement un verre d'eau froide, ainsi l'homme qui se repent des crimes qu'il a commis, quand même sa pénitence ne serait pas égale à ses péchés, il en recevra néanmoins infailliblement le juste salaire. Aucun bien absolument, pas même le plus petit, n'échappera à l'appréciation du juste Juge. Si l'enquête de nos fautes est à ce point rigoureuse que nous devions porter la peine de nos paroles et de nos pensées, à combien plus forte raison nous tiendra-t-on compte de nos bonnes œuvres?

Ainsi, quand même tu ne pourrais revenir à un genre de vie aussi parfait qu'autrefois, quand tu ne ferais que te dégager un peu des liens du vice et de la luxure, ce petit effort ne serait pas infructueux. Commence seulement, ouvre seulement la lice où se livrent les combats du salut; tant que tu n'auras pas mis le pied dans cette arène, la victoire te paraîtra d'une difficulté insurmontable. Toute affaire, si légère et si aisée qu'elle soit, se présente toujours, avant l'épreuve, comme hérissée de difficultés; mais à peine l'avons-nous abordée résolument et hardiment, que la plus grande partie de ces difficultés s'est déjà évanouie; la confiance, survenant alors au lieu de la crainte et du désespoir, augmente encore la facilité et corrobore de plus en plus l'espérance.

Pourquoi le démon se hâta-t-il de faire sortir Judas de ce monde? sinon pour ne pas lui laisser le temps de faire ce premier pas si décisif dans la voie de la conversion, et par là de revenir à son premier état. Et en effet, je ne craindrai pas de le dire, bien que la chose puisse paraître incroyable, le péché de Judas, si grand qu'il fût, aurait pu être effacé par la pénitence. C'est pourquoi, je t'en prie et je t'en supplie, rejette de ton âme toute pensée satanique et applique-toi le remède salutaire de la pénitence. Si je voulais te faire remonter, sur-le-champ et d'un seul coup, à ce comble de la perfection où l'on te voyait na-

guère, tu aurais raison de t'en effrayer comme d'une chose très-difficile. Mais si, pour le moment, je me borne à demander que tu n'ajoutes plus à tes misères présentes, que tu te relèves de ta chute et te retournes vers la voie opposée à celle où tu marches maintenant, pourquoi hésiter, reculer, te cabrer pour ainsi dire?

Tu en as vu mourir dans le sein des voluptés, dans les enivrements, dans les divertissements, dans toutes les dissipations de cette vie : où sont-ils aujourd'hui? Où sont ces fastueux qui s'avançaient sur la place publique en si grande pompe, avec un si nombreux entourage? Ces élégants, revêtus de soie, exhalant les parfums, nourrissant des parasites, toujours au premier rang et comme cloués sur la scène du monde? Qu'est devenu tout cet étalage d'orgueil? Ils se sont évanouis les repas somptueux, les légions de musiciens, les adorations des flatteurs, les ris immodérés, la nonchalance de l'âme, les coupables abandons du cœur, la vie molle, relâchée et luxueuse. Où tout cela s'est-il donc envolé? Qu'est devenu ce corps objet d'un soin si empressé, entretenu avec une propreté si recherchée? Vas au tombeau; regarde cette poussière, cette cendre, ces vers; contemple ce spectacle hideux, et soupire amèrement. Et plût à Dieu que le châtiment s'arrêtât à la cendre.

Mais maintenant du tombeau et des vers transporte ta pensée au ver qui ne meurt point, au feu qui ne s'éteint jamais, au grincement de dents, aux ténèbres extérieures, à la torture, à l'angoisse, à la parabole du pauvre Lazare et du riche; ce riche, d'abord possesseur de tant de biens, et couvert de pourpre, puis ensuite privé de tout, jusqu'à ne pouvoir se procurer une goutte d'eau, et cela dans une si affreuse nécessité. Non, les choses de ce monde n'ont rien de plus réel que les songes. Lorsqu'ils sommeillent un instant sous le poids de leurs travaux, et pour ainsi dire au milieu des épines de leur affreuse existence, les malheureux qui sont condamnés aux mines, ou à quelque peine plus dure encore, ont beau faire des rêves charmants, songer qu'ils nagent dans les délices et dans l'abondance de tous les biens; à leur réveil, ils n'attachent aucun prix à ces beaux rêves : il en est de même du riche qui a joui de ses richesses en cette vie comme en un songe, et qui se trouve condamné au supplice de l'enfer après sa mort. Médite sur ce sujet, compare ce feu-là à l'embrasement de tes passions, et songe enfin à sortir de cette fournaise. Il faut éteindre le feu des passions ou tomber dans le feu de l'enfer : cette alternative est inévitable.

Combien d'années encore comptes-tu jouir de la vie? Encore cinquante ans, et tu seras, je pense, arrivé à l'extrême vieillesse, ou plutôt c'est quelque chose dont nous ne pouvons être certains. Nous, qui n'avons nulle garantie que notre vie durera jusqu'au soir, d'où nous viendrait la certitude qu'elle se prolongera pendant tant d'années? Ignorants de la durée de notre existence, nous ne le sommes pas moins des vicissitudes auxquelles elle est exposée. Souvent en effet la vie se prolonge assez loin, mais les plaisirs s'arrêtent en chemin; ils nous ont visités, et aussitôt ils se sont enfuis. Mais supposons que tu sois assuré de vivre tant d'années, le nombre que tu voudras, et même de n'avoir à subir aucune perturbation fâcheuse : qu'est-ce que cela comparé à la durée infinie et aux supplices affreux de l'autre vie? Ici, tout prend fin, les biens comme les maux, et très-vite; là au contraire, les uns et les autres se prolongent à l'infini de siècles en siècles; et dire combien les biens et les maux à venir surpassent ceux d'à présent, est chose absolument impossible.

10. En entendant parler de feu, garde-toi de croire que les flammes de l'enfer ressemblent à celles que nous voyons : celles-ci détruisent tout ce qu'elles touchent et en changent la nature; celles-là brûlent leurs tristes victimes sans les consumer jamais et pour ne plus finir : c'est pourquoi ce feu est dit inextinguible. Il faut que les pécheurs revêtent l'incorruptibilité non pour la gloire, mais pour être l'aliment indéfectible de leur propre châtiment. Ce qu'il y a en cela d'horrible, le discours est impuissant à le représenter, mais l'expérience des petites douleurs peut nous aider à nous former une certaine idée, quoique très-imparfaite, de ces grands supplices. Si tu es quelquefois entré dans un bain un peu chaud, songe à ce que doit être le feu de l'enfer; si tu as ressenti les ardeurs d'une violente fièvre, transporte ta pensée à cette autre flamme et tâche de t'en former une idée. Si un bain et une fièvre nous causent une telle souffrance, un tel trouble, lorsque nous serons dans le fleuve de feu, ce fleuve qui coule devant le tribunal terrible, dans quel état nous trouverons-nous? Nos grincements de dents, au milieu de ces peines et de ces douleurs, ne feront venir personne à

notre secours. Nous aurons beau gémir, beau nous lamenter, la flamme sévira avec une violence toujours nouvelle : nous ne verrons personne, excepté les malheureux compagnons de nos tortures, et l'affreuse solitude qui nous environnera de toutes parts!

Qui pourrait dire les terreurs que les ténèbres feront naître dans nos âmes? car ce feu n'éclaire pas plus qu'il ne consume; autrement il n'y aurait pas de ténèbres. Le trouble qui se saisira de nous dans ces épaisses ténèbres, et le tremblement, et la stupeur, et l'égarement, il faudra les éprouver pour les comprendre. Là les tourments sont aussi nombreux que variés, et des tempêtes de supplices fondent de tous côtés sur l'âme; mais, dira quelqu'un, comment l'âme pourrait-elle suffire à cette multitude de châtiments, et subsister pendant des siècles sans fin, toujours dans les supplices? Voyons ce qui se passe en cette vie : combien y en a-t-il qui résistent à de longues maladies? Et, lorsqu'ils meurent, ce n'est pas parce que l'âme s'est consumée dans la souffrance, c'est parce que le corps n'a pu tenir; s'il n'avait pas cédé, l'âme aurait continué de souffrir. C'est pourquoi, lorsque l'âme aura repris son corps devenu incorruptible et indestructible, rien n'empêchera plus que le supplice ne se prolonge à l'infini. Ici-bas la violence des peines ne peut se concilier avec leur durée : l'une de ces choses combat l'autre : le corps étant d'une nature corruptible ne supporte pas leur concours; mais l'incorruptibilité met fin pour toujours à cet antagonisme, et les deux terribles maux s'emparent puissamment de nous pour l'éternité.

Non, l'excès des supplices ne détruira pas notre âme : ne nous berçons pas de cette espérance; le corps lui-même sera exempt de destruction. L'union du corps avec l'âme sera éternelle comme leur commun supplice. Quelles voluptés, quelle vie, si longue soit-elle, veux-tu mettre en balance avec ce châtiment et cette expiation? Je veux que tu vives cent ans, deux cents ans, qu'est-ce que cela en comparaison de l'éternité? Tel est un rêve dans toute une vie, telle est la jouissance des biens présents, comparée à la durée des choses futures. Quel homme, pour avoir un songe agréable, consentirait à passer le reste de sa vie dans les tourments? Qui serait assez insensé pour accepter cette compensation? Je ne discute pas encore la volupté, je ne cherche pas à montrer l'amertume qu'elle recèle. Le temps n'est pas encore venu pour de semblables discours, ce sera pour le jour où tu seras capable de fuir la volupté. Maintenant, si je m'avisais de dire que la volupté est amère, la passion qui te possède te ferait prendre mes discours pour des contes puérils. Lorsque par la grâce de Dieu tu seras guéri de ta maladie, tu reconnaîtras parfaitement cette amertume.

Réservant donc ces discours pour un temps plus opportun, voici ce que je te dirai présentement : admettons que la volupté soit volupté, que le plaisir soit plaisir; je veux qu'en tout cela il n'y ait rien d'amer ni de méprisable. Que dirons-nous de la peine réservée aux voluptueux? Quelles réflexions ferons-nous lorsqu'il nous faudra payer par un châtiment réel et éternel nos joies de ce monde, ou plutôt les ombres et les apparences de nos joies, surtout lorsqu'un temps très-court nous eût suffi pour éviter ces affreuses tortures, et gagner les biens éternels qui nous sont promis : car Dieu, dans son amour pour les hommes, a voulu qu'après une lutte qui dure un instant, un clin-d'œil, (la vie présente n'est que cela en comparaison de la vie future), nous soyons couronnés pour l'éternité. Une chose qui ne tourmentera pas non plus médiocrement les réprouvés, ce sera de penser que, quand ils auraient pu tout réparer, tout sauver en l'espace de quelques jours, ils se sont condamnés eux-mêmes, par leur négligence, à des maux sans fin. Pour éviter ce sort, réveillons-nous donc, tandis que le temps nous est favorable, tandis que luit encore le jour du salut, et que la pénitence conserve son efficacité et sa vertu.

Les maux que je viens d'indiquer ne seront pas les seuls réservés à notre paresse, elle recevra un salaire plus digne d'elle. Oui, il existe encore des supplices plus insupportables que ceux-là. La déchéance des biens célestes sera suivie, pour ceux qu'elle atteindra, d'une telle douleur, d'un tel serrement de cœur, d'une si affreuse angoisse, que quand même aucune autre peine ne pèserait sur les pécheurs, celle-là suffirait pour déchirer nos âmes d'une manière plus poignante et plus amère, pour les bouleverser plus violemment que tous les autres tourments de la Géhenne.

Représente-toi par la pensée l'état et la condition de la vie céleste : je n'essaierai pas de te la décrire, car nul discours ne saurait atteindre à l'excellence de cette béatitude; servons-nous cependant de ce que nous en entendons

dire, comme des données d'une énigme, pour nous en former une certaine idée, quoique bien obscure. Là, dit l'Ecriture, plus de douleur, de chagrins ni de larmes, plus rien de ce qui trouble le bonheur, tel que la pauvreté et les maladies. Là, personne qui commette l'injustice ou qui la souffre, personne qui attise la colère ou qui en éprouve les ardeurs, personne qui ait de l'envie, qui brûle d'une passion impure, qui soit en peine de se procurer les choses nécessaires à la vie, qui se préoccupe de gouvernement ni de pouvoir public. A l'agitation de nos passions a succédé la tranquillité la plus parfaite; partout la paix, la joie, les heureux transports, partout la sérénité et le calme, partout le jour, la splendeur et la lumière, non cette lumière de maintenant, mais une autre plus éclatante, et devant laquelle la nôtre pâlirait comme un chétif flambeau devant le soleil. Ni la nuit, ni les nuages amoncelés ne la dérobent aux regards des bienheureux; elle ne blesse ni ne brûle les corps. Ce séjour ne connaît ni ténèbres, ni soir, ni frimas, ni brûlantes chaleurs, ni aucune vicissitude de saisons. Il jouit d'une inaltérable égalité, telle que la comprendront ceux-là seuls qui s'en seront rendus dignes. Il ignore la vieillesse et ses incommodités. Tous les éléments de la corruption en ont été bannis; l'incorruptible gloire y règne partout sans mélange; mais ce qui surpasse encore tous ces biens, c'est de jouir de la présence du Christ, d'en jouir éternellement en compagnie des anges, des archanges et des puissances supérieures.

Représente-toi le ciel renouvelé, la création tout entière transformée; car elle ne restera pas ce qu'elle est maintenant: elle deviendra beaucoup plus belle et plus brillante. Telle est la différence entre le plomb terne et l'or étincelant; telle, et plus grande encore sera la supériorité de la création nouvelle sur l'ancienne, selon ce que dit saint Paul, que *la création elle-même sera affranchie du joug de la corruption.* (Rom., VIII, 21.)

Car maintenant, en tant que sujette à la corruption, elle éprouve toutes les défaillances naturelles aux choses corruptibles. Mais comme alors elle aura secoué cette sujétion, elle ne déploiera plus à nos yeux qu'une incorruptible magnificence. Destinée à recevoir des corps incorruptibles, il faudra qu'elle se transforme et s'embellisse. Alors plus de factions ni de combats nulle part; grande harmonie dans l'assemblée des saints; admirable concert de tous les cœurs unis dans les mêmes sentiments. Là, plus de diable à redouter, plus de démons dressant des piéges, plus de menaces de l'enfer, plus de mort, ni celle du corps, ni celle beaucoup plus terrible de l'âme. Toute crainte de ce genre aura disparu pour toujours. Vois un enfant royal: au commencement on a soin de l'élever dans la simplicité et la modestie, sous l'influence salutaire de la crainte et de la menace; une liberté prématurée gâterait son bon naturel, et le rendrait indigne de l'héritage paternel; mais lorsque le temps est venu pour lui de revêtir la dignité royale, aussitôt ce modeste et simple état disparaît et fait place à la pourpre, au diadème, à une nombreuse escorte de gardes; il prend possession de son trône avec une noble assurance; il a rejeté de son âme les sentiments de dépendance et de soumission, il en a pris d'autres plus convenables à son rang. Ainsi en sera-t-il des saints.

Et pour que tu ne sois pas tenté de prendre ceci pour un vain bruit de mots, allons sur la montagne où se passa le miracle de la transfiguration: voyons l'éclat dont brillait le Christ, qui cependant ne montrait pas encore toute la splendeur du siècle à venir. Car il est évident par les paroles mêmes de l'Evangéliste, que cette apparition de la gloire de l'Homme-Dieu conserva le caractère d'une douce condescendance à la faiblesse humaine. Telles sont en effet ces paroles: *Il brillait comme le soleil.* (Math., XVII, 2.) Mais la lumière qu'envoient les corps incorruptibles est tout autre que celle qui émane du soleil, corps corruptible: celle-là n'est pas de nature à être supportée par des yeux mortels, elle veut des yeux incorruptibles et immortels pour soutenir son éclat. Or, la manifestation qui eut lieu sur la montagne fut adoucie dans la mesure qu'il fallait pour ne pas blesser la vue des spectateurs: et néanmoins ainsi tempérée, ils ne la supportèrent pas encore, mais ils tombèrent sur leurs visages. Dis-moi, si quelqu'un te conduisait dans un palais resplendissant, où tout le monde serait assis en robe d'or; si l'on te montrait au milieu de l'assemblée un roi dont les habits et la couronne fussent tout de diamants et d'autres pierres très-précieuses, et qu'ensuite on te promît de te faire prendre rang parmi ce glorieux cortége, est-ce que tu ne ferais pas tout au monde pour obtenir l'effet de cette promesse?

Ouvre à présent les yeux de ton âme, tourne tes regards vers un autre théâtre occupé, non plus par des hommes comme ceux-ci, mais par d'autres que ni l'or, ni les pierres précieuses, ni même les rayons du soleil, ni aucune splendeur visible ne seraient dignes d'orner; théâtre occupé non-seulement par des hommes, mais encore par des êtres d'une nature supérieure: des Anges, des Archanges, des Trônes, des Dominations, des Principautés, des Puissances. Quant au Roi, on ne peut pas même dire quel il est, tant il s'élève au-dessus de toute parole humaine par sa beauté, sa forme, son éclat, sa gloire, sa majesté, sa magnificence. Sont-ce là des biens dont nous devions répudier l'héritage, pour éviter des souffrances d'un jour? Quand il nous faudrait souffrir chaque jour mille morts, et l'enfer même, afin de voir le Christ s'avancer dans sa gloire et d'avoir place dans l'assemblée des saints, est-ce que nous devrions hésiter? Ecoute ce que dit le bienheureux Pierre : *Il nous est bon d'être ici.* (Matth., XVII, 4.) Si cet Apôtre, pour une obscure image des biens à venir qu'il ne faisait qu'entrevoir, était prêt à rejeter de son âme tout autre souci, pour se livrer tout entier au plaisir que lui causait cette vision, que dirons-nous lorsque nous serons en présence de la réalité des choses, lorsque, les palais du ciel étant ouverts, il nous sera donné de contempler le roi lui-même, non plus au travers d'une énigme ou d'un miroir, mais face à face, mais par la vue claire et immédiate.

12. Il y a des hommes assez peu éclairés pour se persuader que leurs efforts doivent se borner à éviter les peines de l'enfer. Quant à moi, il est un supplice que j'estime beaucoup plus dur que tous les tourments de la Géhenne, je parle de la privation de la gloire céleste. Celui qui en est déshérité doit moins se plaindre des souffrances de l'enfer que de cette lamentable déchéance. Ce châtiment surpasse tous les autres. Lorsque nous voyons un roi entouré d'une garde nombreuse faire son entrée au palais: Heureux! disons-nous, ceux qui approchent sa personne, à qui il adresse la parole et communique ses pensées, et sur qui rejaillit l'éclat de sa gloire! Quelque grands biens que nous ayons, nous nous jugeon malheureux, étant privés de cette faveur; tout le reste nous paraît insipide, lorsque notre regard s'arrête sur l'éclat des courtisans. Nous savons cependant combien est passagère et incertaine une splendeur qui s'éteint si facilement au souffle des guerres, des conspirations et de l'envie, et combien encore, à part ces inconvénients, elle a peu de prix en elle-même. Et quand il s'agit du roi de l'univers, du souverain, non d'une faible portion de la terre, mais de tout le globe, ou plutôt de Celui qui tient toute la terre dans le creux de sa main, qui mesure les cieux de ses doigts, qui supporte tout ce qui existe par la vertu de sa parole, devant qui toutes les nations de la terre sont comme rien, comme une salive inutile que l'on rejette; quand il s'agit d'un tel roi, nous n'estimerons pas que le dernier malheur, c'est d'être exclu de la cour qui l'environne, et nous bornerons nos désirs à éviter le feu de l'enfer! Quoi de plus misérable et de plus indigne d'une âme que de tels sentiments? Ce roi-là, il ne sera pas assis sur un char d'or traîné par un attelage de mules blanches; il ne portera pas la pourpre et le diadème lorsqu'il viendra pour juger la terre.

Comment donc viendra-t-il? Ecoute les prophètes : ils te le diront, ils te le crieront avec tout ce que la voix de l'homme peut avoir de force : *Dieu viendra d'une manière éclatante*, dit l'un d'eux, *et il ne gardera pas le silence; le feu éclatera en sa présence, et autour de lui une violente tempête; il convoquera le Ciel et la Terre pour juger son peuple* (Ps. XLIX, 34). Isaïe nous met sous les yeux le supplice même par ces paroles : *Voici le jour du Seigneur qui va venir, jour irrémédiable de colère et de fureur, qui fera de la terre entière un désert, qui détruira tous les pécheurs qui l'habitent. Les astres du ciel, Orion, et tous ceux qui sont l'ornement du ciel, ne donneront plus leur lumière, et le soleil, à son lever, se couvrira de ténèbres, et la lune n'éclairera plus; et je mettrai le comble aux maux du genre humain, et les impies recevront le prix de leurs crimes, et j'anéantirai l'orgueil des prévaricateurs, et j'humilierai l'insolence des superbes, et les survivants seront plus rares que l'or natif, que la pierre de saphir. Le ciel sera bouleversé et la terre tremblera jusque dans ses fondements, devant la colère du Dieu des armées, lorque le jour de la colère sera venu* (Isaïe, XIII, 9, 13).

Et plus loin : *Les cataractes des cieux s'ouvriront et les fondements de la terre seront ébranlés; la terre sera troublée d'un grand trouble; elle sera secouée, elle se renversera, le fléau de*

la famine la désolera, elle sera agitée et chancelante comme un homme ivre, elle sera secouée comme une hutte à mettre des fruits, et elle tombera, et elle ne pourra se relever : parce que l'iniquité a prévalu sur sa face ; et le Seigneur étendra sa main sur l'ornement du ciel en ce jour-là et sur les royaumes de la terre; et il entassera leur assemblée dans la prison, et il la fermera pour qu'ils n'en puissent sortir. (Isaïe, XXIV, 19, 22).

Malachie a fait entendre des accents semblables : *Voici venir le Seigneur tout-puissant, et qui soutiendra le jour de son entrée? Et qui subsistera dans la vision de sa majesté? Il s'avance comme le feu d'une fonderie, et comme l'herbe des foulons, et il s'asseoira pour fondre et pour purifier, comme on fait de l'or et de l'argent.* (Malach., III, 23).

Et plus loin : *Il vient, le jour du Seigneur, semblable à une fournaise ardente ; tous les étrangers et tous ceux qui commettent l'iniquité seront comme de la paille, et ce jour qui doit venir les embrasera, dit le Seigneur tout-puissant, et il ne laissera ni racine ni rejeton.* (Malach., IV, 1).

Entendons aussi Daniel, *l'homme des désirs: Je regardais attentivement,* dit-il, *jusqu'à ce que des trônes furent placés et que l'Ancien des jours s'assît : son vêtement était blanc comme la neige, et les cheveux de sa tête étaient comme une laine pure; son trône était des flammes de feu, et les roues de ce trône un feu brûlant ; un fleuve de feu et rapide coulait devant lui ; un million d'anges le servaient, et mille millions se tenaient devant lui. Le jugement se tint et les livres furent ouverts.* (Dan., VII, 9, 10). Puis un peu plus loin : *Je considérais ces choses,* dit-il, *dans une vision de nuit, et je vis comme le Fils de l'Homme, qui venait avec les nuées du ciel : il s'avança jusqu'à l'Ancien des jours, et ils le présentèrent devant lui; et la puissance lui fut donnée ; et l'honneur, et le royaume, et tous les peuples, toutes les tribus, toutes les langues le servent. Sa puissance est une puissance éternelle qui ne passera point, et son royaume ne sera jamais détruit. Mon esprit frissonna, et moi, Daniel, je fus terrifié dans tout mon être, et les visions de mon esprit me troublaient.* (Dan., VII, 13, 15).

Alors s'ouvriront toutes les portes des célestes voûtes ou plutôt le ciel lui-même disparaîtra du milieu de l'espace : *Il sera roulé comme un livre,* dit le Prophète. (Isaïe, XXXIV, 4). Alors toute créature sera remplie de stupéfaction, d'horreur et de tremblement ; l'effroi s'emparera des anges eux-mêmes, ainsi que des Archanges, des Trônes, des Dominations, des Principautés, des Puissances. *Les Vertus des cieux seront ébranlées* (Matth., XXIV, 29), à la vue de ces créatures, enfants de Dieu comme elles, obligées de rendre compte de leur vie passée sur la terre.

Si le spectacle d'une seule cité appelée au tribunal de nos juges suffit pour glacer d'effroi tous les cœurs, même de ceux qu'aucun danger ne menace : lorsque toute la terre comparaîtra au tribunal du grand Juge, du juge qui sait se passer de témoins et de preuves, qui, sans recourir à ces moyens, répandra le jour le plus complet sur les actions, les paroles et les pensées des hommes, et les placera, comme à l'aide d'un miroir, devant les yeux des coupables, comment toute vertu ne serait-elle pas troublée et ébranlée? Quand même un fleuve de feu ne coulerait pas devant le tribunal, et que des anges formidables ne se tiendraient pas à l'entour, est-ce que ce fait seul des hommes convoqués, les uns pour recevoir des éloges et une récompense, les autres pour s'entendre maudire et condamner à ne jamais voir Dieu : *Loin d'ici l'impie,* est-il dit, *de peur qu'il ne voie la gloire du Seigneur!* est-ce que cette seule punition, cette privation de biens si grands, ne déchirerait pas plus douloureusement les âmes des damnés que tous les tourments de l'enfer? Un tel malheur est au-dessus de tout discours; mais alors, devant la réalité, nous ne le connaîtrons que trop clairement. Pour compléter le tableau, ajoute encore des hommes non-seulement couverts de honte et la tête baissée sous le poids d'une immense confusion ; mais traînés sur la route du feu, poussés au séjour des tortures, livrés aux Puissances de l'abîme, et cela pendant que seront couronnés, proclamés, amenés triomphalement devant le trône du Grand Roi, tous ceux qui ont pratiqué la vertu et fait des actions dignes de la vie éternelle.

13. Quel jour terrible pour les uns et glorieux pour les autres ! Mais quel discours pourra décrire la suite : le plaisir, le bonheur, l'ivresse des élus dans la compagnie du Christ. Une âme qui revient à sa noblesse originelle, qui peut contempler désormais librement son légitime maître, dire quelle jouissance elle éprouve, de quel bien-être elle se trouve com-

blée, quelle joie elle puise non-seulement dans la possession des biens présents, mais aussi, et surtout, dans la persuasion que ces biens n'auront pas de fin, nul ne le pourra jamais. Il y aura là une allégresse que le discours ne peut décrire, ni même l'intelligence, comprendre. J'essaierai, néanmoins, de la faire entrevoir d'une manière obscure, et, autant qu'il est possible, par les petites choses, de donner une idée des grandes.

Considérons ceux qui jouissent des biens de la vie présente, de la richesse, de la puissance et de la gloire; voyons comme le sentiment de leur fortune les gonfle d'orgueil, comme il leur semble à eux-mêmes qu'ils ne sont plus sur la terre. Et cependant les biens dont ils se glorifient ne sont pas universellement réputés pour des biens; ils ne sont pas stables au moins, mais ils s'envolent avec la rapidité d'un songe; ce sont des biens dont la durée et la jouissance s'arrêtent à la tombe, et qui ne peuvent suivre plus loin leurs tristes possesseurs. Si telle est la joie à laquelle se laissent emporter les hommes pourvus de ces misérables biens, quelle ne sera pas celle des âmes appelées aux biens infinis des cieux, biens fixes, immuables, inaltérables, biens si supérieurs, en toute manière, à ceux d'ici-bas, que l'esprit humain n'en peut même concevoir l'idée?

Maintenant nous vivons resserrés dans ce monde étroit, comme l'enfant dans le sein de sa mère, sans pouvoir comprendre la splendeur et la liberté du siècle à venir; mais lorsque le temps de l'enfantement sera venu, lorsqu'au grand jour du Jugement la vie présente aura enfanté tous les hommes conçus dans son sein, alors les avortons passeront des ténèbres aux ténèbres, d'une angoisse à une autre angoissse plus douloureuse, tandis que les fruits mûrs, les hommes qui auront gardé les traits de l'image royale, iront se présenter devant le Roi, et exerceront le même ministère que les anges et les archanges devant le Dieu de l'univers. Prends donc garde, mon cher ami, d'effacer entièrement ces traits dans ton âme; hâte-toi, au contraire, de les imprimer plus fortement et suivant un type meilleur : car, pour la beauté corporelle, Dieu l'a confinée étroitement dans les bornes de la nature, tandis que la forme de l'âme échappe à cette loi de fatalité et de servitude, étant de sa nature bien supérieure à la beauté du corps.

La beauté de notre âme dépend entièrement de notre volonté et de celle de Dieu. Dans sa bienveillance pour nous, notre souverain Maître a permis, pour honorer d'autant plus notre race, que les choses d'un moindre intérêt et d'une importance inférieure, et qui peuvent tomber indifféremment de telle manière ou de telle autre, fussent soumises à l'aveugle empire de la nature, tandis que, pour les beautés réelles et vraies, il a voulu que nous en fussions nous-mêmes les ouvriers volontaires. S'il nous avait rendus les maîtres de la beauté de notre corps, nous y aurions apporté des soins excessifs, nous aurions dépensé notre temps à des superfluités, et laissé notre âme dans le plus grand abandon.

En l'absence de ce pouvoir que Dieu nous a refusé, nous n'épargnons, néanmoins, aucune pratique, aucun effort; nous avons recours, à défaut de la réalité, aux vaines apparences, aux fards, aux enluminures, aux frisures, aux ajustements, aux couleurs appliquées sur les yeux; et à beaucoup d'autres falsifications et moyens artificiels de produire la beauté, que serait-ce donc si nous avions la faculté d'ajouter à ce que nous possédons déjà de beauté; et, dans notre assiduité à embellir le corps, quel temps réserverions-nous à notre âme et aux grands intérêts qui s'y rattachent? Si cette affaire nous concernait, nous n'en aurions bientôt plus d'autres : toutes nos heures y seraient dépensées. Sans cesse occupés à parer l'esclave, nous laisserions la maîtresse, plus négligée que la plus misérable des servantes, croupir dans la malpropreté et l'ordure.

Voilà pourquoi, nous affranchissant d'un soin vil et bas, Dieu propose à notre activité une occupation plus noble et meilleure; et, tel qui est dans l'impuissance de rendre beau son corps, de laid qu'il est, élèvera, s'il veut, son âme de la dernière laideur au faîte même de la beauté; la rendra aimable et séduisante jusqu'à provoquer les désirs non-seulement des hommes de bien, mais encore du Roi suprême, de Dieu lui-même, selon cette parole du Psalmiste parlant de cette beauté de l'âme : *Et le Roi sera épris de ta beauté.* (Ps. XLII, 12).

Les prostituées hideuses et impudentes sont rebutées par les gladiateurs mêmes, les esclaves fugitifs et les bestiaires; au contraire, qu'une femme belle, noble et pudique ait été poussée par le malheur à quelque extrémité fâcheuse, tu verras les hommes les plus brillants et les plus haut placés ne pas rougir de

s'unir avec elle ; que si des hommes sont capables de cette commisération, de ce mépris de la renommée, jusqu'à tirer d'un honteux esclavage et d'un mauvais lieu des personnes déshonorées pour les élever ensuite à la dignité d'épouses, qu'est-ce que Dieu ne fera pas pour des âmes qui, déchues de leur céleste noblesse, ont porté le joug de Satan, et sont tombées dans l'antre de fornication de cette vie ?

Les comparaisons du genre de celle-ci remplissent les livres des Prophètes, lorsqu'ils s'adressent à Jérusalem. Ezéchiel dit par exemple : *Les autres prostituées reçoivent; mais toi tu donnais des salaires. Tu as changé l'usage des autres.* (Ezéch., XVI, 33.) Un autre a dit : *Tu t'es assise, attendant les faux dieux comme une corneille solitaire.* (Jérém., III, 2.) Et cependant cette Jérusalem ainsi déshonorée par la fornication, Dieu la rappelle encore à lui. Car la captivité lui fut moins infligée comme un châtiment qu'envoyée comme un avertissement de se convertir et de faire pénitence. Si Dieu n'eût voulu que châtier son peuple, il ne l'aurait pas ramené dans son pays, il ne lui aurait pas rendu son temple ainsi que sa ville plus grande et plus splendide. *La dernière gloire de cette maison,* dit le Prophète, *l'emportera sur la première.* (Agg., II, 10.)

Si Dieu n'a pas fermé la porte de la réconciliation à la nation juive, tant de fois adultère, combien plus facilement ouvrira-t-il les entrailles de sa miséricorde à ton âme, qui n'en est encore qu'à sa première chute ? Quelque ardente passion qu'allume dans un amant la beauté d'un corps, jamais, non, jamais il ne brûle pour sa bien-aimée d'un aussi vif désir, que Dieu pour le salut de nos âmes. On peut s'en convaincre par l'expérience de tous les jours, on le peut aussi par les divines écritures. Vois, au commencement de Jérémie et dans beaucoup d'endroits des autres prophètes ; vois ce Dieu, malgré le mépris et le dédain de sa créature , la rechercher encore et courir après ceux qui l'ont repoussé.

Il le déclare lui-même dans les évangiles lorsqu'il dit : *Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu !* (Matth., XXIII, 37.) Ecoute encore Paul disant dans sa seconde épître aux Corinthiens : *Dieu s'est réconcilié le monde en Jésus-Christ, n'imputant plus aux hommes leurs péchés ; et il a mis en nous la parole de la réconciliation. Nous remplissons donc la fonction d'ambassadeur pour Jésus-Christ, et c'est Dieu même qui vous exhorte par notre bouche. Nous vous conjurons au nom de Jésus-Christ de vous réconcilier avec Dieu.* (II Corinth., V, 19, 20.) Ces paroles, reçois-les comme si elles avaient été dites pour toi. Car une vie impure est aussi capable que l'incrédulité de causer cette funeste inimitié qui sépare de Dieu. *La sagesse de la chair,* dit encore l'Apôtre, *est ennemie de Dieu.* (Rom., VIII, 7.) Détruisons donc cette barrière ; renversons-la ; qu'elle disparaisse et avec elle tous les obstacles qui retardent notre réconciliation, afin que nous redevenions les bien-aimés et les désirés de Dieu.

14. Je sais que, captivé par les charmes d'Hermione, tu ne vois rien sur la terre qui soit comparable à sa beauté ; mais si tu le voulais, mon cher Théodore, tu l'emporterais autant sur elle en grâce et en beauté, que la statue d'or sur la statue d'argile. En effet, si la beauté qui se montre dans un corps, trouble et transporte à ce point les cœurs, quels ne doivent pas être son charme et sa puissance, lorsqu'elle brille dans une âme ? La substance de la beauté corporelle, qu'est-ce autre chose qu'un peu de chaleur, de sang, de bile, qu'une humeur qui coule, qu'un suc provenant de la nourriture digérée ? C'est à cette source que les yeux, les joues et les autres membres s'alimentent ; pour peu qu'ils cessent un seul jour de s'abreuver à ces ondes qui jaillissent du ventre et du foie, aussitôt la peau se fane, les yeux se creusent, et toute la beauté de la figure disparaît. Essaie seulement de te rendre compte de ce qui est caché sous ces beaux yeux, sous ce nez si bien fait, sous cette bouche et ces joues, et tu seras le premier à dire que toute la beauté du corps n'est rien qu'un sépulcre blanchi ; tant elle recèle intérieurement de corruption.

Que tes regards tombent par hasard sur un linge souillé de ces humeurs dont je viens de parler, tu ne voudras pas y toucher du bout du doigt, tu ne pourras pas même y tenir les yeux attachés : cependant c'est devant l'enveloppe et le réceptacle de toutes ces choses que tu restes en extase. Telle n'était pas là ta beauté, à toi ; autant le ciel est au-dessus de la terre, autant surpassait-elle cette misérable beauté corporelle : le ciel même n'en égalait ni le prix ni l'éclat. Personne n'a jamais vu l'âme telle

qu'elle est en elle-même et dépouillée du corps : j'essaierai cependant de te représenter sa beauté, et pour cela je la comparerai aux puissances supérieures. Ecoute donc comment *l'homme des désirs* fut ébloui de la splendide beauté de celles-ci : car voulant donner une idée de leur forme, et ne trouvant aucun corps qui en approchât, il eut recours aux métaux précieux; puis cette comparaison lui paraissant encore faible, il prit pour exemple l'éclair et la foudre. Au reste, si ces sublimes puissances n'ont jamais laissé voir à aucun regard humain leurs substances pures et nues, mais toujours fortement obscurcies et voilées, n'ont-elles pas assez brillé cependant pour faire conjecturer avec vraisemblance ce qu'elles sont, tout voile écarté?

Voici donc l'idée que l'on peut se former de la beauté des âmes. *Elles seront semblables aux anges*, dit l'Evangéliste. (Luc, xx, 36.) Même parmi les corps, ceux qui sont d'une légèreté et d'une subtilité plus grandes, et qui se rapprochent davantage des substances incorporelles, sont beaucoup plus admirables et plus beaux que les autres. C'est ainsi que le ciel est plus beau que la terre ; le feu, que l'eau ; les astres, que les pierres précieuses; et que l'arc-en ciel offre à nos yeux un spectacle plus admirable que les violettes, les roses et toutes les fleurs de la terre. Enfin, s'il t'était donné de voir, des yeux du corps, la forme éclatante d'une âme, tu rirais de ces comparaisons matérielles, si impuissantes à nous donner une idée, même obscure, de la beauté de l'âme. Ne négligeons donc pas un bien dans la jouissance duquel nous trouverons tant de bonheur; ne le négligeons pas, surtout lorsqu'il est si facile d'y parvenir par la voie de l'espérance. *Le moment si court et si rapide des afflictions que nous souffrons en cette vie, produit un poids éternel de gloire toujours croissante, pour nous qui regardons, non les choses visibles, mais les invisibles. Car les choses visibles sont passagères, les invisibles sont immortelles.* (II Corinth., IV, 17).

Si saint Paul appelle légères et faciles à supporter les afflictions que tu connais, comment oseras-tu prétendre que c'est un supplice insupportable de renoncer à la luxure? Car je n'exige pas de toi que tu affrontes les périls dont parle l'Apôtre, les menaces quotidiennes de mort, les bâtons, les fouets, les fers, les rebuts du monde, l'inimitié des proches, les veilles succédant aux veilles, les voyages lointains, les naufrages, les attaques des voleurs, les embûches des parents, les douleurs à l'occasion des amis, la faim, le froid, la nudité, les ardeurs de l'été, l'anxiété de ses propres affaires et des affaires des autres. De tout cela nous ne te demandons rien quant à présent : nous ne voulons que te voir, émancipé d'un esclavage maudit, revenir à ta liberté première, par la crainte des châtiments réservés au péché de luxure, comme par le désir de la récompense que méritait ta première vie. Que le dogme de la résurrection laisse les incrédules dans l'indifférence, et ne leur inspire aucune terreur, rien d'étonnant ; mais que nous, qui sommes convaincus de la vérité des choses futures, plus que de la réalité des choses présentes, nous vivions néanmoins dans la misère et la honte du péché, sans que le souvenir de ce redoutable avenir puisse émouvoir notre apathie, et nous empêcher de tomber au dernier degré de l'insensibilité, c'est là, il faut l'avouer, le fait d'une inconcevable folie.

Si nous qui avons la foi, nous agissons comme ceux qui ne l'ont pas, ou même si nous sommes pires que les infidèles, car les vertus naturelles ne sont pas sans jeter parmi eux quelque éclat, quelle sera notre excuse, comment espérer le pardon? Que de marchands font naufrage, qui, loin de tomber dans le désespoir, recommencent le même voyage, et cela quand leurs pertes viennent non d'un manque d'énergie de leur part, mais du hasard et de la violence des tempêtes! Et nous, à qui rien ne doit faire perdre l'espoir d'une heureuse fin ; nous qui avons la certitude qu'aucun naufrage, aucune catastrophe ne nous frappera si nous ne le voulons pas, nous ne reprendrons pas le cours de nos affaires, nous ne déploierons pas de nouveau notre voile au souffle du vent! nous resterons oisifs et les bras croisés! Si encore là se bornait notre folie; si du moins elle n'allait pas jusqu'à nous rendre actifs pour notre perte! Qui ne traiterait d'insensé l'athlète qui, oubliant son adversaire, tournerait ses mains contre sa tête et se meurtrirait le visage? Lutteur perfide, le diable nous a-t-il surpris et terrassés? c'est le cas de nous relever et non de nous laisser traîner par lui où il voudra, encore moins de nous jeter nous-mêmes dans le précipice, et de joindre nos coups à ses coups pour mieux nous meurtrir.

Le saint roi David avait fait une chute pareille à la tienne : il en fit, coup sur coup, une seconde : à l'adultère il ajouta l'homicide.

Hé bien ! le vois-tu demeurer par terre? Est-ce qu'il ne se relève pas sur-le-champ, dans toute sa force, pour se mettre de nouveau en garde contre l'ennemi ? Oui, c'est ainsi qu'il agit, et il lutta si vaillamment qu'il mérita de devenir, même après sa mort, le protecteur de ses descendants. En effet, lorsque Salomon eut prévariqué de la manière la plus grave, jusqu'à mériter mille fois la mort, Dieu lui laissa néanmoins son royaume tout entier à cause de David. *Je couperai*, dit-il, *ton royaume en deux parts, et j'en donnerai une à ton serviteur, mais je ne le ferai pas de ton vivant*. Pourquoi? A cause *de David ton père ; mais,* cette part destinée au serviteur, *je l'enlèverai de la main de ton fils*. (III Rois, II, 11).

Plus tard Ezéchias se trouvant aussi dans un péril extrême, bien qu'il fût juste lui-même, c'est encore en considération de David, que Dieu lui promet de venir à son secours : *J'étendrai le bouclier de ma protection sur cette ville, pour la sauver à cause de moi, et aussi à cause de mon serviteur David.* (IV Rois, XIX, 34.) Telle est la force de la pénitence. Si David se fût imaginé, comme toi, qu'il ne pouvait plus espérer d'apaiser Dieu, s'il se fût dit en lui-même : Dieu m'a élevé à la plus haute dignité, il m'a rangé parmi ses prophètes ; il a mis dans mes mains le gouvernement de ma nation, il m'a retiré de mille dangers ; et moi, comblé de tant de bienfaits, je l'ai offensé grièvement, j'ai donné dans les derniers désordres, comment pourrais-je après cela rentrer en grâce auprès de lui? S'il eût raisonné de la sorte, non-seulement il n'aurait pas fait le bien qu'il fit ensuite, mais encore il aurait anéanti ses mérites antérieurs.

15. Il en est des blessures de l'âme comme de celles du corps : elles causent la mort quand on les néglige. Telle est cependant notre inconséquence, que nous ne croyons pas pouvoir trop soigner celles-ci, ni trop négliger celles-là. Les maladies du corps ne sont que trop souvent incurables, et néanmoins rien ne peut nous rebuter ; les médecins ont beau nous dire et nous répéter que nos maladies sont sans remède, nous ne laissons pas d'insister, d'implorer de leur art un soulagement quelconque, si petit qu'il soit. S'agit-il au contraire de l'âme, qui, n'étant pas soumise aux lois fatales qui régissent la nature matérielle, ne connaît pas non plus de maladie inguérissable, alors, comme si nos souffrances nous étaient étrangères, nous ne nous en occupons pas, ou bien nous en désespérons. Ainsi, quand la nature de nos maladies nous devrait faire désespérer de notre guérison, nous nous en occupons comme si un grand espoir nous soutenait ; quand il est question au contraire de maladies qui ne sauraient être désespérées, c'est alors que nous nous rebutons comme si elles étaient incurables, tant nous faisons plus de cas du corps que de l'âme. Si du moins nous pouvions par là sauver le corps, mais bien loin de là. Car négliger la partie principale pour soigner la moindre, c'est le plus sûr moyen de tout détruire, de tout perdre. Au contraire, observer l'ordre et s'occuper d'abord de la partie la plus noble et la meilleure, c'est travailler encore au salut de la partie inférieure ; négliger le corps, c'est le servir. Notre-Seigneur nous le donne à entendre lorsqu'il dit : *Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais qui ne peuvent rien sur l'âme : craignez plutôt celui qui peut perdre l'âme et le corps dans l'enfer.* (Matth., X, 28.)

Es-tu convaincu qu'il ne faut jamais désespérer des maladies de l'âme, puisqu'il n'y en a pas d'incurables? ou bien, faut-il encore d'autres raisons pour te persuader? Tu désespérerais de toi-même mille fois, que moi je n'en désespérerais pas ; je me garderai bien de tomber dans la faute que je reproche aux autres ; quoiqu'à vrai dire ce ne soit pas la même chose de désespérer de soi-même que de désespérer d'un autre. Le désespoir que l'on conçoit pour autrui se pardonne aisément, mais celui que l'on conçoit pour soi-même est impardonnable. Pourquoi? parce que l'on n'est pas maître de la résolution ni de la conversion d'un autre, tandis que chacun dispose de la sienne à son gré. Néanmoins je le répète, je ne désespérerais pas de toi, lors même que tu en désespérerais. Il y aura peut-être : oui, il y aura un retour, un changement ; tu reviendras dans la voie que tu as quittée. Ecoute un exemple : lorsque les Ninivites eurent entendu le Prophète leur annoncer d'une voix terrible des châtiments certains : *Encore trois jours et Ninive n'existera plus* (Jonas, III, 4), les Ninivites ne perdirent pas néanmoins courage : ils n'étaient pas sûrs de pouvoir fléchir la colère de Dieu ; ils ne pouvaient même que conjecturer le contraire, puisque l'oracle avait été émis sans condition, et comme une déclaration pure et simple : malgré tout, ils laissèrent éclater leur repentir. Qui sait, dirent-ils, si le *Seigneur ne changera pas sa résolution, s'il ne se laissera*

pas fléchir, s'il ne laissera pas tomber son courroux, si enfin il ne nous épargnera pas? Et Dieu vit leurs œuvres : il vit comment ils avaient quitté les voies du mal, et Dieu changea sa résolution, et il ne leur envoya pas le châtiment dont il les avait menacés, et il ne leur fit aucun mal. (Ibid., IX, 10).

Des barbares, des ignorants ont su comprendre cela, et nous ne le saurions pas, nous, instruits des révélations divines, nous qui avons ouï et vu une infinité d'exemples de ce genre! *Car*, dit le Prophète, *mes conseils ne sont pas comme vos conseils; ni mes voies comme vos voies; mais autant le ciel est au-dessus de la terre, autant mes pensées sont au-dessus de votre intelligence, et mes conseils au-dessus de vos conseils* (Isaïe, LV, 8, 9). Si nous pardonnons à nos serviteurs des fautes même réitérées plusieurs fois, pourvu qu'ils promettent de se corriger; si nous leur rendons, si même nous augmentons les avantages et la confiance dont ils jouissaient auprès de nous, comment peux-tu supposer que Dieu ne soit pas encore plus généreux que nous?

Pour avoir raison de désespérer, pour douter de son salut, il faudrait admettre qu'il ne nous a créés qu'afin de nous tourmenter et de nous faire souffrir. Que si au contraire c'est sa seule bonté qui l'a poussé à nous créer, afin de nous faire jouir des biens éternels, s'il n'a rien tant à cœur que notre salut, si tout ce qu'il fait et dispose depuis le premier instant de notre existence jusqu'au dernier ne tend qu'à ce but, quelles raisons avons-nous encore pour douter de la possibilité de notre salut? Serait-ce que nous l'aurions offensé plus grièvement que jamais personne ne l'a fait? C'est au contraire une raison pour sortir promptement de nos désordres actuels, de faire pénitence de nos déréglements passés, et de montrer un grand changement de vie. Car nos attentats antérieurs sont encore moins faits pour l'irriter que notre refus de conversion. En effet, faillir est de l'homme, mais persévérer dans le mal est quelque chose qui n'est plus de l'homme, mais du démon.

Dieu, par la bouche de son Prophète, traite beaucoup plus sévèrement le délai de la conversion que la chute dans le mal : *Et après tous ces adultères,* (de Jérusalem avec les dieux étrangers), *j'ai dit à Jérusalem : reviens à moi, et elle n'est pas revenue* (Jérém., III, 7). Ailleurs, voulant montrer de quel désir il brûle pour notre salut, lorsqu'il apprend que son peuple, après des prévarications sans nombre, veut rentrer dans la voie droite, il dit : *Qui leur donnera que leurs cœurs soient disposés à me craindre et à garder mes commandements tous les jours de leur vie, afin qu'ils soient heureux, eux et leurs fils durant l'éternité?* (Deut., V, 29). Et Moïse s'entretenant avec les Hébreux leur disait : *Et maintenant, Israël, qu'est-ce que le Seigneur Dieu demande de toi, sinon que tu craignes le Seigneur ton Dieu, que tu marches dans toutes ses voies et que tu l'aimes?* (Deuter., X, 12).

Ce Dieu si jaloux de notre amour, qui fait tout pour se l'attirer, qui n'a pas épargné son Fils unique, qui désire ardemment notre conversion en quelque temps qu'elle arrive, comment pourrait-il ne pas nous accueillir, et ne pas nous donner le baiser de paix si nous faisons pénitence? Ecoute ce qu'il dit par le Prophète : *Confesse tes iniquités, afin que tu sois justifié* (Isaïe, XLIII, 26) : parole dont le but évident est d'augmenter la force de notre amour pour Dieu; car, lorsque celui qui aime ne laisse pas éteindre l'ardeur de ses sentiments même par les injures qu'il reçoit de ceux qu'il aime, et que, sans craindre des affronts publics, il ne se lasse pas de renouveler ses avances amicales, quelle peut être sa volonté, sinon de montrer toute la puissance de son amour, et par ce moyen provoquer en retour une affection plus étroite et plus forte?

Si la confession que l'on fait de ses péchés procure tant de consolation, que ne doit-on pas attendre d'une justification qui y joint les bonnes œuvres? S'il en était autrement, si tous ceux qui sont une fois sortis du droit chemin en étaient désormais exclus malgré leurs efforts pour y revenir, le nombre de ceux qui parviendraient au royaume des cieux serait bien restreint et facile à compter : mais, au contraire, nous n'en trouvons pas qui brillent plus par la sainteté que ceux qui se sont relevés après avoir failli.

Ordinairement, quand on a montré de l'énergie pour le mal, on en montre une égale pour le bien; n'est-on pas stimulé d'ailleurs par la conscience des dettes que l'on a contractées. C'est ce que signifient les paroles adressées par Notre-Seigneur à saint Pierre, au sujet de la femme pénitente : *Vois-tu cette femme? Je suis entré dans ta maison et tu ne m'as pas donné d'eau pour laver mes pieds :*

elle, au contraire, a mouillé mes pieds de ses larmes, et les a essuyés avec ses cheveux. Tu ne m'as pas donné de baiser; mais elle, depuis qu'elle est entrée, n'a cessé de baiser mes pieds. Tu n'as pas fait couler l'huile sur ma tête; mais elle, elle a répandu des parfums sur mes pieds. C'est pourquoi je te dis : ses nombreux péchés lui seront remis, parce qu'elle a beaucoup aimé; et celui à qui il est moins pardonné aime moins. Puis il dit à la femme : Tes péchés te sont remis. (Luc, VII, 44, 48.)

C'est pourquoi, sachant que les plus grands coupables deviennent aussi, quand ils se convertissent, les plus zélés pénitents, à cause de la conscience de leurs crimes qui les stimule, le démon appréhende-t-il vivement de les voir mettre la main à l'œuvre de la pénitence. Une fois lancés dans cette voie, on ne peut plus les retenir. Embrasés du feu de la pénitence, ils rendent leurs âmes aussi pures que l'or le plus pur. La conscience et le souvenir de leurs fautes passées, comme un vent violent, les pousse irrésistiblement dans le port de la vertu. Ils ont un avantage sur ceux qui n'ont point failli, ils sont brûlés d'un plus grand zèle. Je le répète, l'important c'est qu'ils se mettent à l'œuvre.

Le pénible et le difficile c'est de mettre le pied sur le seuil, de pénétrer dans le vestibule de la pénitence; c'est de repousser et de terrasser l'ennemi qui veille à l'entrée, respirant la fureur. Vaincu une première fois et culbuté de son poste le plus fort, il ne présentera plus ensuite la même résistance; et nous, cette première victoire nous donnera force et courage, et nous continuerons la lutte avec plus d'avantage et de facilité. A l'œuvre donc, et revenons, prenons notre course vers la céleste cité, où déjà nous avons été inscrits sur la liste des citoyens; où nous sommes appelés à vivre et à exercer nos droits.

Tomber dans le désespoir n'entraîne pas seulement pour nous le résultat fâcheux de nous fermer les portes de cette cité, de nous faire croupir dans une apathique lâcheté, mais encore celui de nous jeter dans une fureur satanique. Car le démon n'est devenu tel que pour avoir désespéré d'abord; du désespoir, il tomba dans une rage insensée. En effet, quand une âme a une fois perdu l'espoir de se sauver, elle se précipite d'elle-même dans des abîmes toujours plus profonds; elle ne dit plus aucune parole, ne fait plus aucune action qui ne tende à aggraver sa chute. C'est un état qui ressemble à la folie; ceux que cette terrible maladie a frappés ne savent plus ni craindre, ni rougir; ils osent tout, et, sans s'effrayer d'aucun danger, ils sautent dans le feu, dans un précipice, dans la mer. Ainsi en est-il de ceux que le désespoir saisit et égare; rien ne les retient plus; partout où ils voient le mal, ils s'y jettent tête baissée. Il faut que la mort vienne mettre un terme à leur fureur, à leur emportement, sans cela ils se causeraient à eux-mêmes des maux infinis.

Je t'exhorte donc de toutes mes forces, avant que tu sois entièrement plongé dans cette ivresse fatale, à revenir à résipiscence, à sortir de ta torpeur, à repousser loin de toi cette crapule satanique, sinon tout d'un coup, au moins petit à petit. Pour moi, je te conseillerais de te débarrasser d'un seul coup de tous ces liens où tu es enlacé, et d'entrer résolûment dans les exercices de la pénitence; c'est le meilleur parti. Toutefois, si ce moyen te semblait difficile, prends celui que tu voudras pour revenir dans la voie du salut; seulement il est nécessaire d'y rentrer pour marcher ensuite vers le bonheur éternel. Oui, je te prie, je te conjure par ta vertu passée, par ce généreux courage qui t'animait, fais que nous te voyions encore une fois marcher d'un pas ferme sur ces sommets élevés de la vie chrétienne. Aie pitié de ceux dont le scandale de ta désertion a causé la chute, brisé le courage et ralenti la marche dans le chemin de la vertu.

Aujourd'hui la honte est de notre côté; la confusion fait baisser la tête à tous tes frères, au contraire la satisfaction et les rires éclatent dans le camp des incrédules et des jeunes débauchés. Reviens au bien, et les rôles seront changés : notre honte deviendra leur partage; et nous, en te voyant le front couronné d'une auréole nouvelle de vertu, dont la renommée augmentera encore l'éclat, nous nous réjouirons, nous triompherons à notre tour. De telles victoires ajoutent à la gloire et à la joie de la vertu. Devenu un modèle proposé à l'imitation de tous ceux qui pourraient tomber comme toi, pour les porter à se relever et à se convertir, tu recevras la récompense, non-seulement de tes propres mérites, mais encore la récompense de la consolation et de l'encouragement procuré à tes frères.

Ne méprise pas un si grand avantage. N'entraîne pas nos âmes sur le chemin de l'enfer; permets-nous de respirer; laisse se dissiper le nuage de découragement qui nous enveloppe.

Maintenant, oubliant nos maux personnels, nous pleurons ton désastre; mais si tu voulais redevenir sage, ouvrir les yeux, reprendre ton rang dans la milice du Christ, alors non-seulement tu nous délivrerais de notre affliction présente, mais encore d'une grande partie de nos péchés. La pénitence peut donc redonner un grand et vif éclat à ceux qui la pratiquent, nous venons de le montrer par les saintes Ecritures. Le royaume des cieux peut devenir l'héritage des publicains et des prostituées. Beaucoup des derniers précèderont les premiers.

L'histoire que je vais te raconter est toute récente, tu pourrais en avoir été témoin. Connais-tu Phénix, le fils d'Urbain, resté orphelin très-jeune et maître d'une fortune considérable en argent, en esclaves, en fonds de terre? Nous l'avons vu tout à coup dire adieu aux exercices des écoles, mettre de côté les riches habits, ainsi que tout le faste d'une existence brillante, prendre un vêtement simple, se retirer dans la solitude des montagnes et montrer une sagesse au-dessus de son âge, une sagesse digne des hommes faits et des plus admirables ascètes. Enfin il fut initié aux mystères, après quoi ses progrès dans la vertu furent encore plus grands qu'auparavant. Tous étaient dans la joie, tous louaient Dieu de ce que, élevé dans les richesses et d'une naissance illustre, ce jeune homme eût tout à coup, et si jeune encore, foulé aux pieds les vaines apparences de la vie, et fût parvenu si vite jusqu'au faîte des biens véritables.

Il en était là, et faisait l'admiration du monde, lorsque des hommes, artisans de corruption, que les droits du sang lui avaient donnés pour curateurs, le ramenèrent dans le tourbillon d'où il était sorti. Le voilà donc qui abandonne tout, qui descend des montagnes, qui se présente sur la place publique, qui monte à cheval, qui s'entoure de nombreux domestiques, qui parcourt toute la ville en cet équipage, et ne veut plus désormais entendre parler de sagesse. Puis le feu de la volupté venant à s'allumer dans son cœur, il fut entraîné dans des amours déréglées; enfin, à voir l'essaim de flatteurs qui l'entouraient, sa situation d'orphelin, sa jeunesse et sa grande fortune, il n'y eut plus personne qui ne portât le deuil de cette âme.

Déjà les gens qui sont enclins à tout blâmer à la légère accusaient ceux qui avaient dirigé sa conduite dans le principe; non-seulement, disaient-ils, il a perdu les biens spirituels, mais pour avoir abandonné trop tôt ses études, et avant d'en pouvoir retirer aucun fruit, il se trouve incapable de gérer ses affaires domestiques.

Pendant que ces propos circulaient et causaient un grand scandale, quelques hommes pieux, chasseurs habiles à ressaisir dans leurs filets les âmes égarées, à qui l'expérience avait appris qu'en ces sortes d'affaires il faut mettre sa confiance en Dieu et ne pas désespérer du succès, se mirent à l'observer constamment, et chaque fois qu'ils le voyaient paraître sur la place publique, ils l'abordaient et le saluaient. Au commencement, il leur répondait du haut de son cheval, leur accordant à peine un regard oblique et dédaigneux : telle était son impudence. Cependant ces hommes de bien, sentant leurs entrailles émues de pitié et de compassion pour lui, ne se rebutèrent pas de ces affronts. Ils ne voyaient, ils ne se proposaient qu'une seule chose : arracher cet agneau de la gueule des loups; ce qu'ils firent à force de patience. Dans la suite, rentrant en lui-même, et revenant comme d'une longue absence, il fut pénétré de honte en voyant leur assiduité : c'est pourquoi aussitôt qu'il les apercevait, il sautait en bas de sa monture, et écoutait leurs sages avis la tête baissée et en silence.

Avec le temps il leur témoigna des égards et un respect de plus en plus grands. Aidés de la grâce de Dieu, ils le débarrassèrent ainsi insensiblement des filets où il était pris; ils finirent par le rendre à la liberté de la solitude et de la sagesse. Sa pénitence fut si éclatante, que sa première vie fut complétement éclipsée par celle qui suivit sa chute. L'expérience lui ayant montré en quoi consistaient la séduction et l'appât du péché, il distribua tous ses biens aux pauvres, s'affranchissant ainsi des soucis des richesses et ôtant toute prise à qui voudrait encore le faire tomber dans le piége. Il continua ses progrès dans la voie qui mène au ciel, et il a maintenant atteint le but suprême de la vertu.

Mais celui-là du moins était encore jeune lorsqu'il se releva après être tombé. En voici un autre qui n'est plus dans le même cas. Il avait habité le désert pendant longtemps, n'ayant qu'un seul compagnon; il avait sué, il avait souffert, il avait mené la vie d'un ange jusqu'à la vieillesse; lorsque, circonvenu par je ne sais quelle ruse satanique, il se relâcha un peu et donna prise au *Mauvais*; si bien que lui

qui, depuis qu'il était moine n'avait jamais vu de femme, fut tout à coup en proie aux flammes de la convoitise charnelle. Il commença par demander à son compagnon de lui servir de la viande et du vin, le menaçant, s'il refusait, de descendre lui-même sur la place publique. Il parlait ainsi moins par le désir de se rassasier de viande que pour trouver un prétexte d'aller à la ville.

A cette demande étrange, l'autre fut d'abord fort embarrassé; mais, réfléchissant qu'un refus pourrait l'exposer à quelque grand malheur, il lui donna ce qu'il demandait. Voyant que sa ruse n'avait servi de rien, notre homme alors met de côté toute pudeur; il ne dissimule plus, il dit hautement qu'il va descendre à la ville, il le faut, il y est obligé. Son ami qui ne peut le retenir le voit enfin partir; mais pour observer ce que signifiait ce voyage, il le suit de loin; il le voit entrer dans un lieu de débauche, il apprend qu'il est avec une prostituée. Il l'attend, et lorsque le malheureux, ayant assouvi son absurde passion, sort, il le reçoit dans ses bras, il l'enlace, il le couvre de baisers chaleureux : et sans lui reprocher ce qu'il vient de faire, il l'engage seulement, maintenant qu'il s'est satisfait, à revenir au désert et à rentrer dans la cellule.

Cette douceur confondit le pauvre pécheur, pénétra jusqu'au fond de son âme et la remplit de componction et de remords : en cet état il suivit son ami qui retournait à la montagne. Arrivé là, il se jette dans une autre cellule, prend une quantité de pain et d'eau suffisante pour un temps assez long, prie son compagnon de fermer la porte et de répondre à ceux qui viendront le demander, qu'il repose. Après quoi il s'enferma pour purifier son âme dans les jeûnes, dans les prières et dans les larmes. Après un laps de temps qui ne fut pas très-long, il survint une grande sécheresse dans tout le pays environnant, et les habitants étaient dans l'affliction. Cependant quelqu'un reçut en songe l'avis d'aller invoquer le secours de l'homme qui était enfermé, parce que ses prières feraient cesser le fléau. La personne qui avait eu le songe partit avec quelques autres ; ils ne trouvèrent d'abord que le compagnon de l'homme qu'ils cherchaient, lequel leur fit la réponse convenue. Comme cette réponse était équivoque et pouvait également signifier qu'il dormait ou qu'il était mort, les visiteurs prenant le dernier sens, crurent qu'ils avaient été trompés. Ils eurent de nouveau recours à la prière, et dans une autre vision semblable à la première, ils entendirent encore le même avertissement.

Alors revenant trouver le moine, ils le conjurent de leur montrer l'homme qu'ils cherchaient, parce qu'ils savaient qu'il n'était pas mort. Le religieux comprend alors que le secret est pénétré, et il les conduit vers le Saint. On perce la paroi de la cellule dont il avait muré l'entrée, les hommes se jettent aux pieds du solitaire, lui racontent ce qui se passe et le supplient d'écarter la famine qui est imminente. L'humble anachorète résista d'abord, il était bien éloigné, disait-il, de mériter cette confiance et de posséder ce pouvoir ; son péché était encore devant ses yeux comme s'il venait de le commettre. Les visiteurs insistent, racontent tout ce qui est arrivé et finissent par le persuader de se mettre en prière, et ses prières triomphèrent du fléau.

Quant à l'histoire du jeune homme qui, après avoir été le disciple de saint Jean, devint chef de brigands, fut ensuite ressaisi par la main paternelle de l'Apôtre, et ramené par lui du fond d'une caverne de voleurs à la lumière de sa vertu première, tu ne l'ignores pas, tu la sais aussi bien que moi ; plus d'une fois, je m'en souviens, tu exprimas ton admiration pour l'étonnante condescendance de l'Apôtre baisant la main encore sanglante d'un homicide, enlaçant ce malheureux enfant dans ses bras et enfin le gagnant au bien pour la seconde fois.

18. Et le bienheureux apôtre Paul, quelle est sa conduite à l'égard d'Onésime, le vaurien, l'esclave fugitif, le voleur ? Non content de l'entourer de son affection après l'avoir changé en un autre homme, il demande encore que le maître honore l'esclave converti comme il honore l'Apôtre. *La prière que je vous fais*, dit-il, *est pour mon fils Onésime, que j'ai engendré dans mes chaînes, qui vous a été autrefois inutile, mais qui maintenant vous est utile à vous et à moi. Je vous le renvoie, et je vous prie de le recevoir comme mes propres entrailles. J'avais désiré de le retenir auprès de moi, afin qu'il me servît à votre place dans les chaînes que je porte pour l'Evangile. Mais je n'ai rien voulu faire sans votre avis, afin que votre bonne œuvre ne soit pas forcée mais volontaire ; car peut-être a-t-il été éloigné de vous pour un temps, afin que vous le recouvriez pour l'éternité ; non plus comme un esclave, mais, au lieu*

d'un esclave comme un frère qui m'est fort cher à moi; combien plus à vous à qui il appartient selon le monde et selon le Seigneur? Si vous me considérez comme uni à vous, recevez-le comme moi-même. (Philem., x, 18.)

Ecrivant aux Corinthiens, le même apôtre dit encore: *De peur qu'étant retourné chez vous je ne sois réduit à en pleurer plusieurs qui, après avoir péché, n'ont point fait pénitence* (II Corinth., XII, 21). Et plus loin: *Je l'ai déjà promis et je le promets encore, si je retourne chez vous, je n'aurai pas d'indulgence.* (Ibid., XIII, 2.)

Tu vois qui sont ceux qu'il pleure, qui sont ceux qu'il n'épargnera pas. Ce ne sont pas les pécheurs: non, ce sont les impénitents, et non pas simplement ceux qui ont refusé de faire pénitence une fois, mais ceux qui, après avoir été invités une et deux fois, n'ont pas voulu obéir; car ces mots: *j'ai promis et je promets*, j'ai promis une première fois étant présent, je promets une seconde fois étant absent, c'est-à-dire *j'écris*, ces mots expriment parfaitement ce que nous devons craindre pour nous-mêmes encore aujourd'hui. Si Paul, qui faisait cette menace aux Corinthiens n'est plus présent, le Christ qui parlait par la bouche de Paul, est toujours présent; si nous demeurons obstinément dans le péché, il ne nous épargnera pas; mais il nous frappera rudement ici-bas et ailleurs. *Prévenons donc sa colère par la confession* (Ps. XCIV, 2), c'est-à-dire répandons nos cœurs en sa présence. *Si tu as péché*, dit l'Ecriture, *n'ajoute plus à tes crimes, prie pour tes iniquités passées* (Eccl., XXI, 1). Et encore: *Le juste est le premier accusateur de lui-même.* (Prov., XVIII, 17.)

Ainsi n'attendons pas l'accusateur, prenons d'avance son rôle, et par notre bonne volonté prévenons et adoucissons le juge en notre faveur. Pour toi, tu avoues tes péchés: je le sais, tu t'estimes très-malheureux; mais cela ne suffit pas, je voudrais te persuader que ta justification est possible. Cette confiance est nécessaire, sans elle un simple aveu demeurera stérile; tu auras beau t'accuser, tu n'en resteras pas moins sous le joug du péché. Nul, en effet, ne saurait travailler à quoi que ce soit avec ardeur, à moins d'être persuadé qu'il ne travaille pas en pure perte; ce n'est rien de semer si l'on ne sait attendre avec confiance la moisson. Qui voudra s'astreindre à une fatigue qu'il croira ne devoir rien produire? Ainsi en est-il de celui qui sème des paroles, des larmes, des confessions: si l'espérance lui fait défaut, il ne s'affranchira pas du péché; de même que le laboureur qui désespère de la récolte ne s'occupe plus de combattre les fléaux des semences; ainsi celui qui sème la confession et les larmes, s'il n'en attend aucun fruit, ne pourra pas rejeter ce qui corrompt la pénitence et la rend inutile.

Or, une chose qui rend la pénitence inutile, c'est d'être toujours l'esclave des mêmes péchés. *S'il y en a un qui édifie et un qui détruit, quel sera le résultat sinon la peine? Tu t'es lavé après avoir touché à un mort, et tu y touches de nouveau! de quoi te sert ton bain?* (Eccl., XXXIV, 30).

Voici un homme qui jeûne pour obtenir la rémission de ses péchés, et qui un peu plus loin retombe dans les mêmes actions; voulez-vous que l'on s'arrête à sa prière? Ecoutons encore l'Ecriture: *Celui qui délaisse la justice pour retourner au péché, Dieu le réserve au glaive vengeur* (Eccl., XXVI, 27), et, *tel le chien qui retourne à son vomissement, tel l'insensé qui s'obstinant dans le mal, retourne à son péché.*

19. Ainsi donc confesse ton péché, confesse-le non-seulement pour t'accuser stérilement toi-même, mais avec l'intention salutaire de te justifier par la pénitence: une telle confession imprimera dans ton âme un sentiment de pudeur qui l'empêchera de tomber dans les mêmes péchés. Se condamner hautement soi-même et s'avouer pécheur, c'est une chose commune même parmi les infidèles. Beaucoup de gens de théâtre, hommes et femmes, songeant à leurs turpitudes, déplorent leur état, mais sans se proposer un but pratique. C'est pourquoi je n'appelle pas cela une confession, car cet aveu de leurs fautes n'est pas accompagné d'un sentiment de componction, ni de larmes amères, ni d'aucun changement de vie. Il y en a même qui n'en usent ainsi que pour mendier un peu de gloire auprès de ceux qui les écoutent, et qui tirent vanité de cette espèce de franchise. D'ailleurs les fautes, avouées par celui qui les a commises, ne paraissent plus avoir la même gravité qu'accusées par un autre. Il y en a encore qui tombent dans l'insensibilité à force de désespoir, et qui, méprisant l'opinion des hommes, dévoilent leur propre honte avec autant d'indifférence que s'il s'agissait des autres.

Tu ne seras ni de l'une ni de l'autre de ces deux classes d'hommes, ni de ceux qui se confessent par bravade, ni de ceux qui le font par dé-

sespoir. Je veux que ta confession soit accompagnée d'espérance, que tu coupes jusqu'à la racine du désespoir et que tu sois animé d'un sentiment tout contraire. Mais quelle est la racine, et comme la mère du désespoir, sinon la paresse? Car ce n'est pas assez dire que de l'appeler seulement la racine du désespoir, il faut encore ajouter la nourrice et la mère. De même que la corruption produit les vers, et en est ensuite augmentée ; de même aussi la paresse engendre le désespoir qui la nourrit à son tour ; ce mutuel secours qu'ils se prêtent l'un à l'autre, fait qu'ils prennent un accroissement considérable. Diminuer l'un de ces maux et tailler hardiment dans le vif, c'est le moyen facile de détruire l'autre. Car celui qui n'est point paresseux ne saurait tomber dans le désespoir, et réciproquement celui qui se nourrit de bonnes espérances, qui ne s'abandonne pas lui-même, celui-là ne croupira jamais dans la paresse. C'est donc ce couple qu'il faut détruire, c'est son joug qu'il faut briser ; je veux dire ce sophisme si complexe dans lequel s'enveloppe et se retranche la paresse.

Tel pénitent après beaucoup de bonnes œuvres retombe dans des fautes très-graves ; il ne faut pas qu'il s'imagine alors que tout le fruit de ses précédentes vertus sera entièrement perdu s'il ne parvient pas à mettre dans la balance du bien un poids égal à celui qu'il a jeté du côté du mal. C'est une erreur dont il faut se défaire. Les bonnes œuvres ressemblent à une solide cuirasse, qui, si elle ne repousse pas le trait acéré, l'empêche au moins d'accomplir son œuvre de destruction ; elle est percée de part en part, c'est vrai, mais elle a empêché le corps d'être atteint. N'oublions pas que celui qui sortira de ce monde après y avoir fait beaucoup d'actions, les unes bonnes, les autres mauvaises, trouvera du moins quelque consolation au milieu de ses tourments; tandis que celui qui n'emportera avec lui que des crimes, souffrira éternellement des peines inexprimables.

En effet, les mauvaises actions seront mises en balance avec les bonnes : si par bonheur celles-ci l'emportent, tout sera sauvé, et l'influence des mauvaises sera nulle ; si au contraire les mauvaises pèsent davantage, et que les bonnes ne puissent résister à leur fatale pression, elles l'entraîneront où elles tendent, au feu de l'enfer.

Et la raison n'est pas seule à nous suggérer ces vérités, les oracles divins y concourent avec elle. *Il rendra à chacun selon ses œuvres*, dit l'Apôtre (Rom., II, 6). Ces différences de conditions, on ne les trouve pas seulement dans l'enfer, mais aussi dans le royaume des cieux : *Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père* (Jean, XIV, 2), dit notre Sauveur : *Autre est l'éclat du soleil, autre celui de la lune* (I Corinth., XV, 41), dit encore l'Apôtre. Que l'on ne s'étonne pas de ces distinctions, puisque l'Apôtre va jusqu'à dire qu'il y a des différences entre une étoile et une autre étoile.

Convaincus de ces vérités, ne renonçons jamais aux bonnes œuvres, ne nous rebutons pas, et quand même nous ne pourrions pas monter au rang du soleil ou de la lune, ne dédaignons pas celui des étoiles ; ayons seulement leur vertu et nous aurons du moins notre place dans le ciel. Si nous ne pouvons pas devenir or ou pierre précieuse, il nous restera le degré de l'argent, et nous serons placés dans les fondements de l'édifice. Prenons seulement garde de ne pas descendre jusqu'au rang de la matière qui n'est bonne qu'à alimenter le feu. Sommes-nous incapables des grandes choses, ne négligeons pas pour cela les petites : Dieu nous garde de cette folie extrême. La richesse matérielle s'accroît par le soin que prennent ceux qui la convoitent, de ne négliger aucun gain, même le plus petit, et il en est de même des biens spirituels. Lorsque le Souverain Juge promet une récompense pour un verre d'eau froide, quoi de plus absurde que de négliger les petites choses, sous prétexte que nous sommes incapables des grandes? Celui qui tient aux moindres choses, est animé d'une ardeur extrême pour les plus grandes ; quiconque néglige les unes, manquera aussi l'occasion des autres. C'est afin qu'il n'en soit pas ainsi que le Christ promet aux œuvres les plus petites une si large récompense. Quoi de plus facile que de visiter les malades ? Or un prix considérable est proposé en retour.

Gagne la vie éternelle, délecte-toi dans le Seigneur, sois le suppliant du Christ ; reprends le joug suave ; subis le fardeau léger ; couronne ta vie par une fin digne du commencement ; ne perds pas la richesse que tu as acquise. Si tu continues d'irriter Dieu par tes péchés, tu te perdras infailliblement ; mais si, avant que le dommage soit irréparable, avant que l'inondation ait détruit toute la moisson, tu te décides à fermer les canaux du péché, non;

seulement tu recouvreras ce que tu as déjà perdu, mais tu y ajouteras encore une nouvelle et abondante récolte. Médite sur toutes ces choses et ensuite secoue ta poussière ; relève-toi de terre, et tu deviendras la terreur de l'ennemi. Maintenant qu'il t'a terrassé et qu'il espère que tu ne te relèveras pas, s'il te voit de nouveau lever la main pour te défendre, il sera stupéfait de cet événement qu'il n'a pas prévu : il hésitera avant d'user d'une nouvelle ruse pour te renverser, et toi-même tu seras prémuni davantage contre ses coups.

Si les malheurs des autres nous instruisent, que ne feront pas les nôtres ? C'est la bénédiction que j'appelle sur ta tête : j'espère qu'elle y descendra par la grâce de Dieu, qu'elle te fera briller d'un nouvel éclat, et que par ta vertu tu seras le protecteur et l'exemple de tes frères. Pour cela je ne demande de toi qu'une seule chose, c'est que tu ne désespères pas, que tu ne perdes pas courage. Voilà ce que je ne cesserai de te répéter dans tous mes discours, ce que je te dirai même par la bouche des autres : suis ce conseil, et pour te guérir, tu n'auras pas besoin d'autres remèdes.

DEUXIÈME EXHORTATION [1].

ANALYSE.

A la première exhortation, Théodore pouvait faire, et peut-être avait-il fait l'objection suivante : Est-ce donc un crime si énorme de prendre soin des affaires de sa famille ? or, je ne fais pas autre chose. Voici la réponse : Ce qui est permis à d'autres, ne l'est plus à Théodore, qui a contracté avec Dieu un engagement d'une nature particulière ; enrôlé dans la milice sainte, il ne peut plus vivre comme les simples chrétiens, sans se rendre coupable de désertion. Théodore a donc commis un péché grave : il ne doit pas l'aggraver encore, en restant dans l'état où il s'est mis. Sa chute a été le résultat d'une surprise ; qu'il se relève, et tout sera réparé. — La nature humaine est faillible, mais elle se relève aussi vite qu'elle tombe, exemple de David. — Théodore sera jugé un jour par celui qu'il méprise aujourd'hui. — Vanité des biens de ce monde. — Inconvénients de la royauté, de la gloire, de la richesse, du mariage. Du reste, l'union conjugale, quoiqu'elle soit une chose sainte, serait maintenant un adultère pour Théodore. — Théodore ne doit pas avoir moins de zèle pour son propre salut, que n'en ont ses amis. — Soucis de la vie de famille. — Nul n'est libre que celui qui vit pour Jésus-Christ. Il n'y a pour le chrétien qu'un seul malheur, c'est d'offenser Dieu. Résumé rapide et éloquent des motifs développés dans cette seconde exhortation.

1\. Si les larmes et les gémissements pouvaient s'envoyer dans une lettre, celle que je t'écris en serait toute remplie. Je pleure, non parce que tu t'occupes maintenant des affaires de ta maison, mais parce que tu t'es effacé toi-même de la liste où sont les noms de tes frères, parce que tu as foulé aux pieds le pacte conclu avec le Christ. Voilà pourquoi je gémis, pourquoi je m'afflige, pourquoi je m'épouvante et tremble, sachant que cette violation attirera une condamnation terrible sur ceux qui, après s'être enrôlés dans la sainte milice, abandonnent lâchement leur poste. De savoir si le châtiment qui les attend sera sévère, ce n'est pas une question difficile à résoudre. Celui qui n'est pas soldat ne peut pas être accusé de désertion : une fois soldat, si l'on est convaincu d'avoir quitté son poste, le danger que l'on court, c'est le dernier supplice. Ce qui peut arriver de plus funeste à celui qui lutte, mon cher Théodore, ce n'est pas de tomber, c'est de rester par terre ; ce qu'il y a de plus fâcheux pour qui combat, ce n'est pas d'être blessé, c'est de désespérer après le coup reçu et de négliger sa blessure.

Un marchand ne renonce pas à la navigation pour avoir fait naufrage une fois. Il recommence à traverser la mer et les flots, à braver le vaste Océan, et il recouvre sa fortune perdue. Et les athlètes, n'en voyons-nous pas conquérir des couronnes après avoir été plusieurs fois renversés ? Souvent aussi le soldat qui a fui, finit par remporter le prix de la bravoure, pour avoir vaincu les ennemis. Beaucoup qui avaient renié le Christ par la contrainte des tourments, ont combattu de nouveau et sont sortis de l'arène avec la couronne du martyre. Si chacun d'eux eût désespéré après un premier échec, la possession des biens que leur a valu une seconde tentative leur échappait pour jamais. De même pour toi, mon cher Théodore, ce n'est pas une raison, si l'ennemi t'a fait un peu lâcher pied, pour que tu te précipites toi-même dans le gouffre ; c'en est une, au contraire, pour que tu tiennes ferme maintenant et que tu regagnes promptement le terrain perdu ; ne t'arrête pas un instant à la pensée que ta chute sera une honte pour toi. Le soldat qui revient du combat avec une blessure a-t-il encouru la honte ? Non, la honte consiste à jeter ses armes et à fuir devant l'ennemi. Tant qu'un homme tient ferme en combattant, quand même il serait blessé et céderait un peu, il faudrait n'avoir pas de cœur et ignorer entièrement ce que c'est que la guerre pour lui en faire un reproche. Il n'appartient qu'à ceux qui ne combattent pas de n'être pas blessés ; pour ceux qui attaquent l'ennemi avec un grand courage, il n'y a rien d'étonnant qu'ils soient blessés, ni même qu'ils tombent. Voilà ce qui t'est arrivé : pendant que tu t'efforçais de tuer le serpent, tu as été mordu par lui. Mais confiance : tu n'as besoin que d'un peu de courage et de tempérance, et tu ne garderas pas même la marque de cette blessure : que dis-je ? avec la grâce de Dieu, tu écraseras la tête du dragon lui-même ; ne te trouble pas d'avoir été pris au piége si vite et dès le principe. Le *Mauvais* a vu, il a vu du premier coup d'œil la vertu de ton âme : il a conjecturé par maints symptômes que l'avenir lui réservait dans ta personne un ennemi redoutable. Par la vigueur de tes premières attaques, il a jugé que, s'il ne se hâtait de te prévenir, il devait s'attendre à une défaite entière. C'est pourquoi il s'est hâté, il a épié le moment favorable et il s'est jeté sur toi pour te terrasser ; mais son effort tournera

[1] Pour l'historique des deux exhortations, voir pag. 35.

contre lui, si tu veux résister généreusement.

Qui n'admira autrefois ta prompte conversion, ton élan sincère et impétueux dans la voie du bien? La délicatesse des mets négligée, le luxe des habits méprisé, tout faste foulé aux pieds, la sagesse profane abandonnée, et les saintes lettres étudiées exclusivement avec ardeur; les jours entiers voués à l'étude, les nuits consacrées à la prière, nul souci de la gloire des ancêtres, les richesses jugées indignes d'occuper seulement l'esprit, mettre son bonheur à embrasser les genoux des frères, à se jeter à leurs pieds, plutôt qu'à jouir des avantages d'une illustre naissance, voilà ce qui faisait le supplice de l'Ennemi, ce qui l'excitait à un combat furieux; mais la blessure qu'il t'a faite n'est pas mortelle. S'il t'eût renversé après une longue lutte, je veux dire après des jeûnes persévérants, après des années passées à coucher sur la terre nue, et dans les autres exercices ascétiques, ce ne serait certes pas encore le cas de désespérer; toutefois, on pourrait dire qu'un grand dommage a été causé par une défaite survenue après tant de travaux, de fatigues et de victoires. Mais puisque le traître t'a fait tomber par une lâche surprise, lorsqu'à peine tu mettais le pied dans la lice, dès lors il n'a rien gagné, sinon d'échauffer ton ardeur pour le combat. Tu ne faisais que de mettre à la voile; tu ne ramenais pas d'un lointain voyage ton navire chargé d'une riche cargaison, lorsque l'affreux pirate t'aborda. Comme celui qui entreprend de tuer un lion généreux, s'il ne fait que lui effleurer la peau, loin de lui nuire, l'excite encore davantage et le rend plus invincible et plus indomptable; de même, lorsque notre ennemi a essayé de te faire une blessure profonde, et qu'il a manqué son coup, il t'a rendu par là même plus vigilant et plus attentif à retremper ta vertu dans le jeûne et la mortification.

2. C'est quelque chose de bien changeant que la nature humaine; facile à surprendre, elle se dégage facilement aussi des étreintes de la fraude; elle tombe vite et se relève non moins vite. Considère David, cet homme si parfait, ce roi selon le cœur de Dieu, ce grand prophète : il ne fut pas sans laisser voir qu'il était homme; un jour, il s'éprit d'amour pour la femme d'un autre; il ne s'en tint pas là; il passa de la convoitise à l'adultère, et de l'adultère à l'homicide; mais lorsqu'il eut reçu ces deux blessures, il se garda bien de s'en faire lui-même une troisième; il courut aussitôt vers le médecin; il s'appliqua les remèdes convenables, le jeûne, les larmes, les gémissements, les prières incessantes, la confession fréquente de son péché; et par là il se rendit Dieu propice, et il reconquit sa dignité première, au point que la mémoire du père put étendre son ombre protectrice jusque sur l'idolâtrie du fils. Car Salomon fut pris dans le même filet que son père : l'amour des femmes l'éloigna du Dieu de ses pères. Par où tu vois que c'est un très-grand malheur de ne pas savoir maîtriser ses passions, et, quand on est homme, de se faire l'esclave des femmes. Ce péché mit Salomon, un homme qui fut d'abord juste et sage, en danger de perdre tout son royaume. Dieu n'en laissa la sixième partie à Roboam que par considération pour David.

S'il s'agissait de l'éloquence profane, et, qu'après l'avoir étudiée avec ardeur, tu l'eusses abandonnée pour te livrer à l'oisiveté et au désœuvrement, je te rappellerais le souvenir du barreau, de la tribune, des couronnes qu'on y remporte, et du talent de la parole qu'on y acquiert, et je t'exhorterais à reprendre tes travaux en vue de tous ces avantages; mais puisque nous courons la carrière du ciel, et que les choses de la terre ne sont rien pour nous, je rappelle à ta mémoire un autre barreau et une autre tribune, mais terribles et qui nous doivent faire trembler; *car il faut que nous comparaissions tous au tribunal du Christ.* (I Cor., V, 10.) Sur ce tribunal siége celui que tu méprises maintenant. Que dirons-nous alors? Quelle excuse apporterons-nous, si nous persévérons dans nos mépris? Encore une fois que dirons-nous? Prétexterons-nous les soucis des affaires? Mais il nous a prévenus : *A quoi servira-t-il à l'homme de gagner le monde entier, s'il perd son âme?* (Matth., XVI, 26.) Dirons-nous que d'autres nous ont séduits? Mais il ne servit de rien à Adam de mettre en avant la femme et de dire : *La femme que tu m'as donnée m'a séduit.* (Gen., III, 12.) Ce fut aussi en vain que la femme accusa le serpent. Il est certainement terrible, ô mon cher Théodore, ce tribunal qui n'a pas besoin d'accusateur, et qui n'attend pas de témoin. Le juge voit tout à nu et à découvert, et nous rendrons compte non-seulement de nos actions, mais de nos pensées; ce juge scrute les pensées et les volontés. Peut-être allégueras-tu la faiblesse de la nature et l'impossibilité de porter le joug?

Quelle justification! ne pouvoir souffrir un joug suave ni porter un fardeau léger! Est-ce une chose pénible et laborieuse que le repos après le travail? Or, le Christ nous y appelle en disant: *Venez à moi vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous soulagerai. Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur; car mon joug est doux et mon fardeau léger.* (Matt. XI, 28.) Quoi de plus doux, en effet, que d'être affranchi de soucis, d'affaires et de craintes, d'être tranquille à l'abri des flots agités de la vie, dans le calme du port?

3. Dis-moi ce que tu vois de plus heureux et de plus digne d'envie en ce monde? La puissance souveraine, la richesse et la considération des hommes? quoi de plus misérable que ces choses, si on les compare à la liberté des enfants de Dieu? Le souverain est soumis au caprice des peuples, aux emportements aveugles de la multitude, à la crainte de souverains plus puissants, aux soucis du gouvernement; ajoute qu'on est prince aujourd'hui et demain simple particulier. La vie présente ne diffère pas de la scène: sur la scène celui-ci remplit le rôle d'un roi, celui-là d'un général, cet autre d'un soldat; et le soir venu, le roi n'est plus roi, le prince n'est plus prince, le général n'est plus général; de même au jour des justices, chacun recevra sa récompense, non d'après son personnage, mais d'après ses œuvres. Que vaut donc une gloire qui passe ainsi que la fleur des champs? Que valent des richesses, qui n'empêchent pas ceux qui les possèdent d'être déclarés malheureux? *Malheur aux riches!* dit l'Ecriture; et encore: *Malheur à ceux qui se fient en leur force et qui se glorifient de leurs grandes richesses!* (Luc. VI, 24; Ps. XLVIII, 6.)

Pour le chrétien, jamais il ne perd sa souveraineté; jamais de riche il ne devient pauvre, ni de glorieux obscur: il demeure riche même quand il mendie; la main de Dieu l'élève lorsqu'il s'abaisse. Sa souveraineté, il ne l'exerce pas sur des hommes, mais sur des puissances qui sont soumises au prince des ténèbres; et personne ne peut la détruire.

L'union conjugale est une chose légitime, j'en conviens: *C'est chose honorable que le mariage et le lit immaculé; mais les fornicateurs et les adultères, Dieu les jugera.* (Heb. XIII, 4.)

Mais pour toi, tu ne peux plus désormais pratiquer la justice dans le mariage. Une fois qu'on s'est voué à l'Epoux céleste, le quitter pour s'attacher à une femme, c'est commettre un adultère, ce n'est pas contracter un mariage: voilà ce que mille négations ne détruiront pas. Que dis-je? C'est un crime plus grave que l'adultère, d'autant que Dieu est plus excellent que l'homme. Ne te laisse pas séduire par ceux qui te diront: *Dieu n'a pas défendu le mariage.* Je le sais bien: non, il n'a pas défendu le mariage, mais il a défendu l'adultère, que tu veux commettre. A Dieu ne plaise que tu t'engages jamais dans les liens du mariage! Quoi d'étonnant que le mariage soit regardé comme un adultère, lorsqu'il se fait au mépris de Dieu? L'homicide n'a-t-il pas été réputé à justice, et l'humanité trouvée plus condamnable que l'homicide? Est-ce que Dieu n'a pas, en certains cas, défendu celle-ci et ordonné celui-là? Phinées fut réputé avoir agi selon la justice, en perçant de son épée le fornicateur et sa complice. Quant à Saül qui, contrairement à l'avis de Dieu, sauva le roi des étrangers, Samuel, le saint de Dieu, eut beau passer des nuits entières à pleurer, à gémir, à prier, il ne put le sauver de la condamnation que Dieu avait portée contre lui. Si donc l'humanité, lorsqu'elle va contre l'ordre de Dieu, est jugée plus sévèrement que le meurtre, quoi d'étonnant que le mariage, lorsqu'il a lieu au mépris du Christ, soit condamné plus fortement que l'adultère même? Comme je le disais en commençant, si tu n'étais qu'un simple particulier, personne ne t'accuserait de désertion: mais maintenant tu ne t'appartiens plus, ayant été enrôlé sous les drapeaux du grand Roi. Si la femme n'est plus maîtresse de son propre corps, si elle appartient à son mari, à plus forte raison convient-il que ceux qui vivent dans le Christ ne soient plus les maîtres de leurs corps. (Cor. VII, 4.) Celui que tu méprises, est le même qui te jugera. Qu'il ne sorte jamais de ton souvenir: songe aussi au fleuve de feu. *Un fleuve de feu,* dit le Prophète, *coulait devant lui.* (Dan. VII, 10.) Une fois livré par lui au feu, on doit perdre tout espoir de voir finir son supplice. Les voluptés déréglées de la vie ne diffèrent point des ombres et des songes. Le péché n'est pas encore commis que déjà le plaisir est éteint: mais le châtiment du péché ne connaît pas de terme. Courte est la douceur du mal, éternelle son amertume.

Qu'y a-t-il de durable dans les choses du

monde, dis-moi? La richesse? elle ne reste pas même jusqu'au soir bien souvent. La gloire? écoute la parole d'un homme juste : *Ma vie va plus vite qu'un coureur*. (Job. IX, 25.) De même que les coureurs bondissent avant d'avoir touché la terre, ainsi s'envole la vie avant qu'elle soit venue. Rien de plus précieux que l'âme, nul ne l'ignore, pas même le plus sot. *Rien ne se peut mettre en balance avec une âme*, a dit un poète profane. Je sais que tu es beaucoup plus faible qu'autrefois pour combattre le démon : je sais que tu brûles au milieu des flammes de la volupté. Mais si tu disais à l'Ennemi: non, je ne veux pas être l'esclave de tes plaisirs; non, je n'adore pas le père de tous les maux; si tu levais tes yeux en haut, le Sauveur écarterait de toi la flamme ; pour ceux qui t'ont jeté dans le feu, il les brûlera, et toi, il t'enverra dans ta fournaise un nuage, une rosée, un air rafraîchissant; et le feu de la concupiscence n'aura plus de prise sur tes pensées, ni sur ta conscience: seulement, ne te brûle pas toi-même. Des villes fortes, que les ennemis du dehors ne peuvent emporter avec leurs armes et leurs machines de guerre, la trahison d'un ou deux citoyens les livre sans peine aux assiégeants. Si nulle pensée intérieure ne te trahit, le Mauvais qui est dehors aura beau faire avancer toutes ses machines de guerre, jamais il ne te prendra.

4. Par la grâce de Dieu, tu as des amis nombreux et d'une vertu éminente qui déplorent avec nous ton état, tout prêts à t'oindre pour le combat, qui tremblent pour ton âme; par exemple le saint de Dieu, Valère, Florent, son frère, et Porphyre, rempli de la sagesse de Jésus-Christ. Ils gémissent tous les jours, ils ne cessent de prier; et il y a longtemps qu'ils auraient obtenu ce qu'ils demandent, si tu avais pu te retirer seulement un peu des mains de l'Ennemi. N'est-il pas étrange, lorsque d'autres ne désespèrent pas de ton salut, et prient sans cesse pour un membre de leur corps, que toi, parce que tu es tombé une foi tu ne veuilles pas te relever, que tu restes gisant par terre, criant presque à l'ennemi: égorge, frappe, n'épargne rien? *Est-ce que celui qui est tombé ne se relèvera pas?* dit l'oracle divin. (Jer. VIII, 4.) Mais toi, tu contredis cet oracle; car désespérer après qu'on est tombé, qu'est-ce autre chose, sinon affirmer que celui qui est tombé ne se relève pas? Non, je t'en conjure, ne te fais pas à toi-même ce tort immense: et pour nous, ne nous force pas à boire ce calice d'amertume.

Je t'exhorte ainsi, non parce que tu n'as pas encore atteint ta vingtième année, je ne te parlerais pas autrement lors même que tu aurais franchi la plus grande partie de ta carrière, que toute ta vie se serait écoulée dans l'union avec le Christ, et que ce malheur t'aurait frappé dans une extrême vieillesse; non, il ne serait pas bon même en pareil cas de désespérer : mais ce serait le moment de se souvenir du Larron justifié sur la croix, et des ouvriers de la onzième heure, qui reçoivent le salaire pour toute la journée. Mais s'il n'est pas bon, s'il n'est pas sage de désespérer quand on est tombé au terme de la vie ; aussi n'est-il pas sûr de s'appuyer entièrement sur cette espérance, et de dire: Hé bien ! je jouirai jusque-là des plaisirs de la vie, puis je me mettrai à l'œuvre pour un peu de temps, et je recevrai la même récompense que si j'avais travaillé tout le temps de ma vie. A ce propos je me souviens de ce que tu répondais toi-même à ceux qui t'engageaient autrefois à fréquenter les écoles du siècle: qu'arrivera-t-il si un prompte fin vient terminer ma vie passée dans le mal? Comment me présenterai-je à celui qui a dit: *Ne tarde pas à te convertir au Seigneur, et ne remets pas de jour en jour.* (Eccli. V, 8.) Rappelle-toi cette pensée, et crains le voleur : c'est-à-dire le trépas, que le Christ appelle ainsi parce qu'il arrive à l'heure qu'on s'y attend le moins. Songe aux sollicitudes de la vie soit privée, soit publique, aux craintes de ceux qui sont au pouvoir, à l'envie des citoyens, aux coups du sort dont nulle hauteur n'est exempte, aux travaux, aux misères, aux basses flatteries bonnes pour des esclaves ; je dirai même malséantes pour les esclaves qui conservent encore quelque respect d'eux-mêmes; ajoute ce qui est plus malheureux encore, que le fruit de toutes ces peines ne dépasse pas la limite de cette vie. Et combien encore, à qui il n'est pas donné de jouir de leurs travaux, mais qui, après avoir dépensé leur première jeunesse aux peines et aux dangers, lorsqu'ils espéraient enfin saisir la récompense tant convoitée, s'en sont allés sans avoir rien gagné et les mains vides? Si, quand on a affronté quantité de périls et terminé heureusement plusieurs guerres, on peut à peine regarder avec confiance les rois de la terre, comment regardera-t-on le Roi du ciel, lorsque toute sa vie on aura vécu et combattu au service d'un autre?

5. Et les soucis domestiques que donnent une femme, des enfants, des serviteurs, veux-tu que nous en parlions ? Il est fâcheux d'épouser une femme pauvre, fâcheux d'en épouser une riche : avec l'une on est dans la gêne, avec l'autre dans la dépendance. Il est pénible d'avoir des enfants, plus pénible de n'en pas avoir : dans le premier cas, c'est un mariage stérile, dans le second c'est une servitude amère. L'enfant est-il malade, quelle crainte ! Une mort prématurée l'a-t-elle enlevé, quel chagrin pour la vie ! A chaque âge ce sont de nouveaux soucis, de nouvelles alarmes, de nouvelles peines. Que dire des serviteurs et de leurs vices? Est-ce donc une vie, mon cher Théodore, que celle où une âme, tiraillée par tant de soucis, est esclave de tant de choses, vit pour tant d'objets, et jamais pour soi-même? Parmi nous rien de tel, mon cher ami, j'en appelle à ton propre témoignage.

Pendant le temps trop court que tu as voulu relever la tête au-dessus des flots, tu goûtais une paix, une joie que tu ne peux pas avoir oubliée. Personne n'est libre que celui qui vit pour le Christ : celui-là est placé au-dessus de toutes les injures du sort : et s'il ne veut pas se nuire à lui-même, nul ne pourra lui nuire. Il n'offre pas de prise à l'ennemi ; la perte des richesses ne le touche pas ; il sait que nous n'avons rien apporté en venant en ce monde, que nous n'emporterons rien lorsque nous le quitterons. Le désir des honneurs et de la gloire ne le possède pas, il sait que nous n'avons d'établissement durable que dans le ciel : les injures ne le chagrinent pas, les violences mêmes ne sauraient le faire sortir de son calme ; il n'est qu'un malheur pour le chrétien, c'est d'offenser Dieu. Pour tout le reste, perte de fortune, exil, péril suprême, il ne le regarde pas comme un mal ; ce qui fait frissonner d'épouvante tous les hommes, le passage de ce monde à un autre, est pour lui plus doux que la vie.

Comme un homme du haut d'un rocher voit sans péril la mer furieuse bondir à ses pieds, tandis que ceux qui naviguent sur ces flots en courroux sont exposés aux dangers les plus variés et les plus terribles, les uns engloutis par les vagues, les autres brisés contre les écueils, d'autres s'efforçant d'aller dans une direction, et entraînés malgré eux, captifs de la violence du vent, dans le sens contraire ; un grand nombre se débattant à demi-submergés, ceux-ci n'ayant plus que leurs mains pour tout navire et tout gouvernail, ceux-là se soutenant à l'aide de quelques fragments de leur vaisseau, d'autres enfin surnageant déjà privés de la vie ; ainsi le soldat de l'armée du Christ échappe au tumulte et aux orages du monde, placé qu'il est dans un lieu dont la sûreté égale l'élévation. Et qu'y a-t-il de plus haut, de plus sûr, que de s'attacher à une seule pensée : plaire à Dieu ?

As-tu vu, Théodore, les naufrages essuyés sur cet océan par les navigateurs qui le fréquentent? Si tu les as vus, je t'en conjure, fuis la mer, sauve-toi des flots, gagne la hauteur où tu ne seras pas surpris par la vague. Il y a une résurrection, il y a un jugement ; un tribunal redoutable nous attend au sortir de cette vie. *Il faut que tous comparaissent devant le tribunal du Christ.* (Cor. v, 10.) Ce n'est pas une menace vaine que celle de l'enfer ; ce n'est pas une promesse mensongère que celle de la félicité du ciel, tandis que toutes les choses de la vie ne sont qu'une ombre, sont moins qu'une ombre, et toutes pleines de dangers, et de la plus profonde servitude. Ne vas pas perdre l'une et l'autre vie, lorsque tu pourrais faire ton profit de toutes deux, si tu voulais : car ceux qui vivent dans le Christ peuvent aussi faire leur profit de cette vie ; saint Paul l'enseigne lorsqu'il dit : *je veux vous épargner ces maux ;* et plus loin : *je dis cela pour votre utilité.* (Cor. vii, 28, 35.) Vois-tu aussi dans le même passage comme l'homme qui s'attache au Seigneur est plus haut placé que celui qui est marié.

Une fois sorti d'ici, il n'y a plus de repentir pour personne, une fois hors du stade, une fois le spectacle fini, l'athlète ne peut plus combattre. Médite ces choses, et brise dans la main de l'Ennemi le glaive avec lequel il tue tant d'âmes : c'est-à-dire le désespoir par lequel il ôte l'espérance à ses victimes, quand il les a terrassées. Trait redoutable entre les mains de notre ennemi, le désespoir est encore une chaîne dont il garrotte ses prisonniers pour les tenir à jamais sous son pouvoir ; et cependant par la grâce de Dieu nous pourrons rompre ce bien dès que nous le voudrons. Je sais que j'ai dépassé la mesure d'une lettre, mais pardonne-moi : je ne l'ai pas fait de mon plein gré, j'ai été contraint par la charité et par la douleur. Voilà ce qui m'a obligé à écrire cette lettre malgré les avis d'un grand nombre. Cesse de travailler pour rien, et de semer sur les pierres, me disaient quelques-uns : je n'ai

écouté personne. J'ai l'espoir, me disais-je, qu'avec la grâce de Dieu, mes lettres ne seront pas sans résultat; si, ce qu'à Dieu ne plaise, il en arrivait autrement, du moins ne pourra-t-on me faire un crime de mon silence. Je n'aurai pas montré moins de dévouement que les matelots : lorsque ceux-ci aperçoivent des hommes qui se cramponnent aux planches d'un navire brisé par les vents et les flots, ils replient leurs voiles, jettent l'ancre, lancent leur chaloupe et font tout pour sauver des inconnus, des hommes qu'ils ne connaissent que par le malheur. S'ils refusaient le secours, personne, du moins, n'accuserait de leur perte ceux qui ont voulu les sauver. J'ai fait ce qui était en mon pouvoir; j'ai la confiance qu'avec la grâce de Dieu tu feras aussi ce qui dépendra de toi, que nous te reverrons dans le troupeau du Christ, florissant de santé et de vie comme autrefois, et que nous te recouvrerons bientôt par les prières des saints, ô tête si chère de mon ami ! Si tu fais quelque cas de nous, si tu ne nous as pas tout à fait banni de ton souvenir, daigne nous répondre, tu nous combleras de joie.

TRAITÉ DU SACERDOCE[1].

LIVRE PREMIER.

ANALYSE.

Jean et Basile ont été amis dès l'enfance ; ils ne se sont jamais quittés. — Ils ont formé le dessein d'embrasser la vie solitaire. — Jean en est détourné par les larmes et par les représentations de sa mère. — Les deux amis apprennent tout à coup qu'on se propose de les élever à la dignité sacerdotale. — Jean a recours à la ruse pour faire élire Basile évêque et pour s'en exempter lui-même ; Basile se plaint d'avoir été trompé par son ami. — Jean se justifie. — Il soutient que la ruse n'est pas essentiellement mauvaise. — Elle devient bonne ou mauvaise selon l'intention de celui qui l'emploie ; elle est avantageuse dans la paix comme dans la guerre. — Des médecins de l'âme y ont recours aussi bien que ceux du corps. — Malade guéri par ce moyen. — Saint Paul l'emploie pour attirer les Juifs à Jésus-Christ.

1. J'ai eu beaucoup de vrais, de sincères amis, qui comprenaient les lois de l'amitié, qui les pratiquaient fidèlement. Dans le nombre, il en est un surtout qui, fort au-dessus des autres par son attachement pour moi, s'appliquait à les dépasser tous, autant qu'ils dépassaient eux-mêmes, les amis vulgaires. Il avait été mon compagnon inséparable. Nous nous étions livrés aux mêmes études, nous avions eu les mêmes maîtres ; même application, même ardeur pour la science et pour le travail, même ambition provoquée par les mêmes choses. Cette union ne dura pas seulement le temps que nous fréquentions les écoles ; lorsque nous les eûmes quittées, et qu'il nous fallut délibérer sur le choix d'une carrière, nous nous trouvâmes encore dans une conformité absolue de sentiments.

D'autres causes venaient resserrer ces liens de nos âmes et les rendre indissolubles. Nous n'avions pas lieu, l'un plus que l'autre, de nous enorgueillir de la grandeur de notre patrie. Je n'étais pas des plus riches ni Basile des plus pauvres. Il y avait parité de biens et d'inclinations, il y avait parité de condition. Ainsi tout concourait à faire régner entre nous la bonne intelligence et la concorde.

Mais lorsque le moment fut venu d'embrasser la vie des solitaires et la vraie sagesse, la balance ne demeura pas égale entre nous ; le bassin de mon ami, plus léger, monta : tandis que moi, toujours enlacé dans les passions terrestres, je faisais tomber le mien vers la terre, où je le retenais sous le poids de toutes les chimères de la jeunesse. L'amitié demeura ferme comme auparavant, mais l'assiduité de nos relations fut interrompue. N'ayant plus les mêmes goûts, nous ne pouvions continuer de vivre ensemble. Mais lorsqu'enfin je commençai, moi aussi, à lever la tête au-dessus des vagues du siècle, il ouvrit ses deux bras pour me recevoir. Pourtant nous ne réussîmes pas à nous remettre au même niveau. Avec le temps il avait gagné de l'avance, et comme il avait d'ailleurs déployé beaucoup d'ardeur, il s'élevait toujours au-dessus de moi, et planait dans les

[1] Pour l'historique du traité, voir la Vie de saint Jean Chrysostome, tome 1, page 39. Il existe de nombreuses traductions de ce beau traité, nous les avons mises à profit pour composer la nôtre ; nous citerons en particulier celle de Guillon et celle de M. l'abbé Raynaud, comme nous ayant été utiles.

plus hautes régions. Cependant sa bonté naturelle, et le prix qu'il attachait à notre amitié, le faisaient renoncer à toute autre société, pour venir me consacrer tout son temps. Tel avait toujours été son désir ; mais, comme je l'ai dit, mon peu de courage l'empêchait de le contenter.

Comment en effet, moi qui ne sortais pas du barreau, qui étais fou du théâtre, aurais-je pu me trouver souvent avec un homme toujours cloué sur ses livres et qui ne mettait pas le pied sur la place publique? C'est pourquoi lorsque tous ces empêchements n'existèrent plus, et qu'il m'eût enfin gagné à son genre de vie, mon ami manifesta aussitôt le désir qu'il nourrissait depuis si longtemps dans son cœur ; il ne pouvait plus me quitter un seul instant du jour ; il ne cessait de me solliciter à fuir avec lui de la maison paternelle, pour occuper tous deux une habitation commune. Il me persuada ; notre projet allait s'exécuter.

2. Mais ma mère, par les enchantements pour ainsi dire irrésistibles de sa tendresse, m'empêcha de donner cette satisfaction à mon ami, ou plutôt de recevoir de lui ce bienfait. Elle n'eût pas plus tôt pressenti mon dessein, que me prenant par la main, elle me conduisit dans sa chambre ; et là, m'ayant fait asseoir près du lit où elle m'avait mis au monde, elle versa un torrent de larmes, puis ajouta des paroles encore plus attendrissantes que ses larmes, et d'une voix entrecoupée de sanglots :

« Mon fils, me dit-elle, il ne me fut pas donné de jouir longtemps des vertus de ton père ; ainsi Dieu l'a voulu. Sa mort qui suivit de près mes douleurs pour te mettre au monde, nous laissa toi orphelin et moi veuve, jeune encore avec toutes les peines du veuvage, peines qu'il faut avoir éprouvées pour s'en faire une juste idée. Il n'y a pas de parole pour exprimer l'orage et la tempête qu'essuie une jeune femme nouvellement sortie de la maison paternelle et sans expérience des affaires, subitement jetée dans un deuil insupportable, et obligée de se charger de soins au-dessus de son âge et de son sexe. Il lui faut gourmander des domestiques négligents, se tenir en garde contre leurs infidélités, déjouer les intrigues des parents eux-mêmes, défendre énergiquement son bien contre les exactions et l'avidité brutale des agents du fisc. Quand un père en mourant laisse un enfant, si c'est une fille, le souci qu'elle donne à sa mère est certainement très-grand, mais au moins c'est un souci exempt de dépense et de crainte. Mais un fils, que d'alarmes ne cause-t-il pas chaque jour à sa mère, et surtout que de soins ne lui impose-t-il pas? Je laisse de côté les dépenses considérables qu'elle est obligée de faire, si elle veut donner à son fils une éducation honnête.

« Cependant rien de tout cela ne put me faire penser à de secondes noces, ni à introduire un autre époux dans la maison de ton père. Je restai au milieu de la tempête et du tumulte, je n'ai pas fui la fournaise de feu du veuvage ; j'étais soutenue par le secours d'en-haut premièrement ; c'était ensuite une grande consolation pour moi, au milieu de mes peines, que de te voir sans cesse, et de contempler dans tes traits l'image vivante et la fidèle ressemblance de mon époux qui n'est plus. Cette consolation a commencé dès ton enfance, lorsque tu ne savais pas encore parler, temps de la vie où les enfants donnent à leurs parents les plus douces joies. Tu n'as pas non plus à me reprocher d'avoir, en supportant à la vérité courageusement mon veuvage, laissé dépérir ton patrimoine, comme il n'arrive que trop souvent à ceux qui ont le malheur de devenir orphelins. Je te l'ai conservé entier, sans que j'aie rien épargné pour t'entretenir honorablement selon ton rang, et c'est sur mes biens, sur ce que j'ai apporté de la maison de mon père, que ces dépenses ont été prises.

« Ne crois pas que ce soit pour te reprocher mes bienfaits que je te les rappelle. Non, pour tout cela, je ne te demande qu'une seule grâce ; ne me rends pas veuve une seconde fois ; ne ranime pas une douleur assoupie ; attends au moins le jour de ma mort ; peut-être sortirai-je bientôt de ce monde. Ceux qui sont jeunes peuvent espérer de vieillir, mais à mon âge on n'attend que la mort. Quand tu m'auras déposée dans le tombeau, et réuni mes os à ceux de ton père, entreprends alors de longs voyages, passe telle mer que tu voudras, personne ne t'en empêchera ; mais, pendant que je respire encore, supporte ma présence et ne t'ennuie pas de vivre avec moi. Ne t'expose pas à offenser Dieu, témérairement et à la légère, en abandonnant au milieu d'aussi graves peines, une mère dont tu n'as pas à te plaindre. Si tu peux m'adresser le reproche que je t'entraîne dans les embarras séculiers, que je veux me décharger sur toi du fardeau de mes affaires, à la bonne heure, n'aie plus égard ni aux lois de

la nature, ni aux soins de ton enfance, ni à la société de ta mère, ni à quoi que ce soit; fuis-moi comme une ennemie qui te tend des pièges. Si, au contraire, je ne néglige rien pour t'assurer le loisir et la faculté de suivre le plan de vie que tu veux; ce seul lien, n'y en eût-il pas d'autres, devrait te retenir auprès de moi. Quel que soit le nombre de tes amis, il n'y en aura pas un seul qui te fasse jouir d'autant de liberté ; parce qu'il n'y en a pas un à qui l'honneur de ton nom soit aussi cher qu'à moi ».

Voilà ce que me disait ma mère avec beaucoup d'autres choses encore, et moi je répétais tout à mon généreux ami, qui, loin d'en être ému, n'en était que plus pressant dans ses sollicitations.

3. Nous en étions là; Basile continuait de supplier et moi de résister, lorsque tout à coup il s'éleva un bruit qui nous troubla tous les deux: le bruit courait que l'on allait nous élever à la dignité du sacerdoce. A cette nouvelle, je fus pour ma part rempli de crainte et de perplexité ; de crainte, car j'avais peur que l'on usât de violence à mon égard ; de perplexité, car j'avais beau chercher, je ne découvrais pas comment les Pères électeurs avaient pu avoir de telles vues sur moi : plus je me considérais, plus je me trouvais dépourvu de tout ce qui pouvait m'attirer un pareil honneur. Quant à mon généreux ami, il me vint trouver en particulier pour me communiquer ce qui se passait, comme si je l'eusse ignoré ;il me pria de faire en sorte qu'on reconnût dans cette occasion, comme dans toutes les autres, la conformité de notre conduite et de nos sentiments; il était prêt à me suivre, quelque parti que je voulusse embrasser, qu'il fallût fuir ou se laisser élire.

Assuré de ses dispositions, et persuadé que j'allais faire à l'Eglise un tort grave, si, sans autre raison que mon inaptitude, je privais le troupeau de Jésus-Christ d'un jeune pasteur si excellent, si propre au gouvernement des hommes, je ne lui découvris pas cette fois la résolution que j'avais prise, bien qu'auparavant je ne lui eusse jamais rien caché dans mes desseins; je lui dis donc qu'il fallait remettre à plus tard la décision de cette affaire, vu que rien ne pressait; je lui persuadai de ne pas s'en occuper du tout pour le moment : enfin je lui laissai croire que je ne me séparerais pas de lui, si ce dont nous étions menacés s'accomplissait.

Peu de temps après arrive le ministre qui devait nous conférer les Ordres : pendant que je reste caché, mon ami, qui ne se doutait de rien, se laisse conduire à l'assemblée sous prétexte d'une autre affaire. Il reçoit ainsi le joug espérant, d'après la promesse que je lui avais faite, que je le suivrais n'importe où, et mieux encore, s'imaginant qu'il ne faisait que marcher sur mes traces. Car, quelques-uns des assistants le voyant se fâcher de la surprise qui lui était faite, le trompèrent en s'écriant: qu'il était étrange que celui qu'on avait cru devoir être le moins traitable (c'était de moi qu'on parlait), eût cédé avec beaucoup de docilité au jugement des Pères, tandis que lui, qui était le plus sage et le plus doux, s'opiniâtrait maintenant, et se montrait assez vain pour regimber, se cabrer, et résister ouvertement.

A ces paroles il se rendit : lorsqu'il eut appris que je m'étais enfui, il vint me trouver dans une tristesse profonde : il s'assit près de moi, il voulait parler, mais son trouble l'empêchait de s'exprimer et de raconter la violence qu'il avait soufferte; il ouvrait la bouche sans pouvoir articuler un son; la douleur ne permettait pas à ses paroles de passer le bord de ses lèvres. En voyant les larmes qui coulaient de ses yeux, et le trouble dont il était agité, moi, qui en savais la cause, je me mis à rire, laissant éclater ma joie, en même temps je saisis sa main que je couvris de baisers remerciant Dieu de l'heureux succès de mon stratagème et de l'accomplissement de mes souhaits. Lorsqu'il vit ma joie et mon contentement, il comprit que je l'avais trompé dès le principe, et sa peine et son dépit s'en augmentèrent encore.

4. Quand il se fut un peu remis du trouble qui agitait son âme :

Si mon intérêt, dit-il, est pour toi si peu de chose: si pour un motif que j'ignore, tu ne tiens de moi nul compte, au moins devrais-tu songer à ta propre réputation. Tu as mis en mouvement toutes les langues : on dit que c'est l'amour de la vaine gloire qui t'a fait refuser cette dignité sainte, et personne n'essaie de te justifier. Pour moi, je n'ose plus me montrer en public, tant il y a de gens qui m'abordent chaque fois pour m'adresser leurs reproches. Dès que je parais quelque part dans la ville, il n'en est pas un de ceux qui sont liés avec nous, qui ne me prenne à part, et ne rejette sur moi la plus grande partie de la faute. Puisque tu

connaissais ses intentions, me disent-ils, car il n'avait rien de caché pour toi, il ne fallait pas les tenir secrètes, mais nous les communiquer, et nous n'aurions pas été embarrassés pour trouver un moyen de le prendre dans nos filets. Et moi, j'ai honte, je rougis de dire devant eux que j'ignorais complétement ce que tu méditais depuis longtemps déjà : ils pourraient croire que notre amitié n'était qu'une comédie. Elle n'a beau n'être que cela, (comme elle n'est que cela en effet, et tu ne saurais dire le contraire après la conduite que tu as tenue envers moi), il est cependant convenable de cacher nos misères aux étrangers, surtout quand ils ont de nous une assez bonne opinion. Je n'ose donc dire devant eux ce qu'il en est, et comment nous sommes entre nous. Ainsi je suis obligé de me taire, de baisser les yeux, d'éviter ceux que je vois venir, de m'esquiver. Mais ce premier reproche évité m'en attire nécessairement un autre, celui de dissimulation. Car, on ne voudra jamais s'arrêter à l'idée que tu as mis Basile au nombre de ceux qu'il ne convenait pas de prendre pour confidents de tes pensées.

Mais cela te fait trop plaisir, pour que je m'en afflige beaucoup. Ce n'est pas tout, il me reste beaucoup de choses à dire dont je ne sais comment nous supporterons la honte. Tout le monde t'accuse, ceux-ci d'arrogance, ceux-là de vanité. Les moins modérés vont jusqu'à nous faire à tous les deux ce double reproche : ils ne ménagent pas l'injure même à ceux qui nous ont appelés à cet honneur. Les électeurs ont bien mérité, disent-ils, ce qui leur est arrivé ; eussent-ils même essuyé un plus grave affront, il ne faudrait pas les plaindre : eux qui, laissant de côté tant d'hommes mûrs sont allés prendre des enfants, hier et avant-hier encore plongés dans les vanités du siècle, pour les élever tout à coup à une dignité telle qu'ils ne s'y seraient pas attendus même en songe, et cela parce qu'on les a vus un moment froncer le sourcil, s'envelopper de manteaux noirs, prendre des airs de modestie affectée. Ainsi des vieillards, dont la vie tout entière s'est consumée dans les exercices de la vie religieuse, sont gouvernés, et qui est-ce gouverne ? leurs enfants, qui n'ont pas même entendu parler des règles qu'il faut suivre dans le gouvernement.

Tels et plus graves encore sont les reproches dont nous sommes assaillis sans relâche. A cela que répondre ? pour ma part je ne le sais pas, et je te prie de me le dire. Car enfin cette fuite, tu ne t'y es pas résolu sans réflexion et en étourdi ; avant de te risquer à offenser gravement de si hauts personnages, tu as dû réfléchir et délibérer ; je suppose donc que tu n'es pas embarrassé de te justifier. Parle, je t'en prie, si tu as quelque bonne excuse capable de fermer la bouche à tes accusateurs. Pour les torts que tu as eus envers moi, je t'en tiens quitte, je ne me plains pas d'avoir été trompé, trahi, exploité par toi. Moi, j'avais pour ainsi dire déposé mon âme dans tes mains ; et toi, tu as agi de ruse comme s'il s'était agi de te prémunir contre un ennemi. Si le sacerdoce te paraissait une bonne chose, tu devais en accepter les avantages ; si au contraire tu le jugeais nuisible, il fallait me préserver du préjudice, moi qui tenais, disais-tu, la première place dans ton cœur. Mais au contraire tu as tout fait pour que je tombasse dans le piége. Il t'a sans doute fallu beaucoup de ruse et de dissimulation vis-à-vis d'un homme qui fut toujours simple, sans détour pour toi dans ses paroles comme dans ses actions.

Mais encore une fois, je ne te fais pas un crime de tout cela maintenant, je ne te reproche pas l'isolement ou tu m'as placé en brisant le cours de ces entretiens d'où nous retirions autant d'avantage que de plaisir. Je mets tout cela de côté : je souffre, je me tais, je me résigne doucement ; non pas qu'il y ait rien de doux en tes injustes procédés, mais c'est qu'à partir du jour où se formèrent les nœuds de notre amitié, je me suis imposé la loi, si tu venais à me causer volontairement de la peine, de ne jamais te mettre dans la nécessité de donner aucune explication quelconque. Le mal que tu nous as fait n'est pas peu de chose, tu le sais bien, et pour l'apprécier tu n'as qu'à te rappeler ce que les étrangers disaient de nous, et ce que nous en disions nous-mêmes ; de grands avantages devaient résulter pour nous de notre concorde : notre mutuelle amitié serait pour l'un et pour l'autre une sauvegarde ; et, de l'avis de tous, l'utilité en rejaillirait même sur beaucoup d'autres. Pour moi, je n'ai jamais prétendu que je pourrais, en ce qui me concerne, être de quelque utilité à personne ; mais je me disais que nous en retirerions du moins l'avantage assez grand déjà d'être invincibles, si quelqu'un s'avisait de nous attaquer.

Voici les observations que je te faisais continuellement : les temps sont difficiles, les tendeurs d'embûches nombreux, la vraie charité est morte ; le fléau de l'envie a pris sa place ; nous marchons au milieu des piéges, et *nous nous promenons sur les créneaux de la ville*[1]. Des gens tout prêts à se réjouir de nos disgrâces, s'il nous en arrivait, vous en verriez surgir une multitude de tous côtés, mais pour nous plaindre il ne se trouvera personne, ou du moins un nombre si petit, qu'il sera trop facile à compter. Gardons-nous, en nous séparant, d'encourir la risée publique, ou quelque dommage encore plus grave. *Un frère soutenu par son frère est comme une ville forte, une capitale munie de barres de fer*. (Prov. XVIII, 19). Ah ! ne dissous pas une union si utile, ne brise pas les barres de fer de notre forteresse.

Je ne me lassais pas de te répéter ces choses et bien d'autres encore. Certes je ne soupçonnais rien de tel, je te croyais au contraire dans les dispositions les plus saines à mon égard ; malgré la bonne santé que je te supposais, je voulais te soigner encore par surcroît, et à mon insu il s'est trouvé que c'était un malade, la suite l'a fait voir, à qui j'appliquais mes remèdes. Par malheur je n'y ai rien gagné, et mon excessive précaution a été en pure perte. Tu as tout rejeté, tu n'as rien reçu dans ton esprit, et moi tu m'as lancé comme un navire sans lest sur une mer immense, sans avoir égard à la fureur des vagues, qu'il me faut maintenant soutenir seul. Quand la calomnie, la raillerie, quelqu'autre insulte ou la persécution viendront fondre sur moi, accidents trop fréquents dans la vie, à qui donc aurai-je recours ? A qui ferai-je part de mes découragements ? Qui voudra me prêter secours ? Qui arrêtera les auteurs de mes peines et fera cesser leurs vexations ? Qui est-ce qui me consolera et m'apprendra à souffrir les mépris des autres hommes ? Je ne vois personne depuis que tu m'as quitté, toi qui es maintenant si loin du champ de bataille où je vais lutter, que tu ne pourras pas même entendre mes cris. Comprends-tu maintenant tout le mal que tu m'as fait ? Reconnais-tu au moins, après m'avoir frappé, combien est mortelle la blessure que j'ai reçue ? Mais n'en parlons plus. Le mal qui est fait ne peut pas se réparer : comment trouver une issue dans un défilé qui n'en a pas ? Seulement que dirons-nous aux étrangers ? Que répondrons-nous à leurs accusations ?

5. Rassure-toi, lui dis-je. Je suis prêt à répondre sur les choses pour lesquelles tu me sollicite de le faire ; celles mêmes dont tu veux bien me faire grâce, je tâcherai encore de t'en rendre raison, autant du moins que j'en suis capable : et si tu le permets, c'est par ces dernières que je commencerai ma justification. En effet, je serais par trop absurde et ingrat, si je n'avais souci que des étrangers, si je me préoccupais uniquement de mettre un terme à leurs propos malveillants, dans une question qui intéresse le meilleur de mes amis, un homme qui pousse la délicatesse à mon égard, jusqu'au point de ne vouloir pas me reprocher les torts dont il me croit coupable envers lui, un homme qui s'oublie lui-même pour ne songer qu'à moi ; quand il s'agit d'un tel homme, si je m'étais mis dans le cas de ne pouvoir lui persuader que je ne l'ai pas offensé, l'indifférence dont je me serais rendu coupable serait bien plus grande encore que le zèle qu'il m'a témoigné.

Quel est donc le tort que je t'ai fait ? puisque c'est par là que j'ai résolu d'aborder ma justification. Je t'ai fait tomber dans un piége, je t'ai caché ma pensée ; mais c'est pour le plus grand avantage et de celui que j'ai trompé et de ceux à qui je l'ai livré en le trompant. Si la ruse est toujours et nécessairement un mal, s'il n'est jamais permis d'en user même pour procurer un bien, je suis prêt à subir la peine que tu voudras m'infliger ; ou plutôt, comme il t'en coûterait trop de prononcer la sentence, je consens a me punir moi-même, comme le feraient les tribunaux à l'égard de coupables convaincus juridiquement. Mais s'il y a des artifices innocents, si la ruse est une chose qui devient bonne ou mauvaise selon l'intention de ceux qui en usent, il ne suffit pas de te plaindre d'avoir été trompé : il faut encore montrer que la supercherie a été ourdie dans un but mauvais ; si cela n'est pas, loin de me blâmer, il conviendrait de m'applaudir ; le bon sens et l'équité le demanderaient. Tel est même l'avantage de la ruse employée à propos et avec une intention droite, que maintes personnes ont été punies pour n'avoir pas su tromper. Si tu veux examiner la vie des grands capitaines de tous les temps, tu verras que la plupart de leurs trophées sont des fruits de la ruse, et qu'ils ont acquis par ce moyen plus de gloire que ceux

[1] Expression proverbiale usitée chez les Grecs et empruntée à la traduction des Septante. (Voir Eccli. IX, 20.)

qui ont triomphé à force ouverte. Ceux-ci achètent leurs succès à la guerre par de plus grands sacrifices et d'hommes et d'argent. Ce sont des victoires qui ne procurent aucun avantage à ceux qui les gagnent, des victoires non moins funestes aux vainqueurs qu'aux vaincus, par la perte des soldats et l'épuisement du trésor. Ajoutons que la gloire ne reste pas tout entière aux vainqueurs. Une bonne part en revient à ceux qui sont tombés, car vainqueurs par l'âme ils n'ont succombé que par le corps, et si, quoique blessés, ils avaient pu rester debout, si la mort n'était pas venue les arrêter, ils n'auraient pas moins que les autres fait preuve de valeur. Mais celui qui sait vaincre par la ruse, couvre encore l'ennemi de ridicule outre le mal qu'il lui fait. Ici les deux camps ne partagent plus comme là les éloges dus à la valeur ; les lauriers gagnés par la prudence ne se divisent pas, le prix est tout entier aux vainqueurs, qui, avantage non moins grand, réservent à leur patrie une joie sans mélange. Il n'en est pas de la prudence de l'âme comme de l'argent et des hommes ; ceux-ci, quand on en fait à la guerre un usage trop fréquent, se dépensent et s'épuisent ; celle-là au contraire est d'une nature telle que plus on l'exerce plus elle s'accroît.

Non moins que la guerre, la paix montrerait le fréquent et nécessaire usage de la ruse pour les affaires tant publiques que privées. Le mari s'en sert utilement à l'égard de sa femme ; la femme, à l'égard de son mari ; le père, envers son fils ; l'ami envers son ami, et même les enfants, envers leurs pères. Ainsi la fille de Saül n'aurait pu tirer son mari des mains de Saül autrement qu'en trompant son père. Et le frère de celle-ci, voulant délivrer d'un nouveau péril celui qui devait déjà la vie à l'adresse de sa femme, se servit encore des mêmes armes.

Mais, dit alors *Basile*, rien ne se rapporte à moi dans tout ce que tu dis. Je ne suis pas un ennemi, je ne veux ni exercer d'hostilité ni faire aucune injustice, c'est le contraire : tes conseils ont toujours servi de règle à ma conduite, et j'ai toujours suivi la route que tu as voulu.

Chrysostome. Mais, ô mon admirable et excellent ami ! j'ai prévu l'objection, lorsque j'ai dit que ce n'était pas seulement dans la guerre et contre les ennemis, mais aussi dans la paix et envers les meilleurs amis, qu'il était quelquefois bon et honnête d'employer la ruse. Pour te convaincre que ce moyen est avantageux à ceux qui sont trompés, non moins qu'à ceux qui trompent, adresse-toi à un médecin, et demande-lui comment ceux de sa profession guérissent les malades ; il t'apprendra que l'art n'est pas leur unique ressource, que la ruse aussi leur vient parfois en aide, et qu'ils rendent souvent la santé aux malades en mêlant la ruse à l'art. Quelquefois la mauvaise humeur du malade, ou la ténacité du mal lui-même, en résistant à tous les efforts des médecins, les oblige à prendre le masque de la ruse, afin de pouvoir, comme sur la scène, déguiser la réalité des choses. Permets-moi de te raconter une des nombreuses supercheries dont j'ai appris que les médecins font usage.

Un homme fut un jour attaqué subitement d'une fièvre violente, dont l'ardeur redoublait d'heure en heure : le malade rejetait tout ce qui aurait pu éteindre ce feu ; il désirait boire du vin pur, il en demandait instamment à tous ceux qui entraient près de lui : il en voulait beaucoup afin d'assouvir cette soif mortelle. On n'aurait pas manqué de surexciter la fièvre, et de jeter le malheureux dans le délire, si l'on avait eu pour lui cette lâche complaisance. Ici l'art ne pouvait rien, il était à bout de ressources, il était exclu nettement ; alors la ruse vint montrer son pouvoir, comme tu vas l'entendre. Le médecin prend un vase de terre que l'on venait de retirer du four, le met tremper tout entier dans le vin, ensuite l'ayant retiré vide, il le remplit d'eau. En même temps, au moyen de plusieurs rideaux il fait tenir dans l'obscurité la chambre où couchait le malade, de peur que le jour ne découvrît la fraude ; ensuite il lui donne à boire le vase comme s'il était rempli de vin pur. Avant même de le prendre dans ses mains, le malade est prévenu et trompé par l'odeur ; il n'a pas la patience de faire attention à ce qu'on lui donne ; mais se fiant à l'odeur, abusé par les ténèbres, pressé par son envie, il avale très-promptement ; il s'abreuve largement, l'oppression se calme, et le voilà sauvé d'un danger imminent.

Vois-tu l'avantage de la ruse ? Si l'on voulait énumérer tous les artifices des médecins, le détail en serait d'une longueur infinie. Ce n'est pas seulement dans le traitement des maladies du corps que l'on a recours à ces sortes d'artifices ; dans celui des maladies de l'âme on en fait un usage journalier. C'est par là que l'Apô-

tre réussissait à gagner les Juifs, à les attirer en si grand nombre à la foi chrétienne : c'est dans cet esprit qu'il soumit son disciple Timothée à la loi de la circoncision, lui qui écrivait aux Galates, que le Christ ne servirait de rien à ceux qui se feraient circoncire ; c'est pourquoi il recevait en certaines circonstances le joug de la loi judaïque, lui qui estimait que la justice de cette loi était nuisible depuis la foi en Jésus-Christ.

Grande est certainement la puissance de la ruse, seulement n'en usons pas avec des intentions mauvaises : ou plutôt elle ne doit plus porter ce nom, quand on s'en sert pour le bien; ce n'est plus alors qu'une certaine conduite, une sagesse utile, un art ingénieux de se frayer une route là où il n'y en a point, et de redresser les erreurs des âmes. Jamais je n'appellerai assassin Phinées tuant d'un seul coup deux coupables, ni Elie châtiant les cent soldats avec leurs chefs, ou faisant couler des torrents de sang par le massacre des sacrificateurs des démons. Celui qui examinerait ces actions en elles-mêmes sans tenir compte de l'intention des personnes, devrait aussi, s'il était conséquent, accuser Abraham de parricide, accuser son petit-fils et un de ses descendants d'injustice et de vol, parce que Jacob obtint par surprise le droit d'aînesse, et que Moïse fit transporter les richesses des Egyptiens dans le camp des Hébreux.

Mais non, cela ne peut être ainsi, loin de nous tant d'audace. Nous faisons mieux que d'absoudre leur conduite, nous l'admirons. N'ont-ils pas obtenu l'approbation de Dieu même ? Celui-là mérite le nom de trompeur, qui fait servir la ruse à l'injustice, mais non celui qui en use avec une intention pure. Il est souvent nécessaire de tromper, c'est un art qui a ses avantages parfois très-grands. Il est des cas où celui qui voudrait marcher par le droit chemin, nuirait très-fort à ceux qu'il n'aurait pas su tromper.

LIVRE DEUXIÈME.

ANALYSE.

Le sacerdoce est la plus grande preuve d'amour que l'on puisse donner à Jésus-Christ. — Avantage du sacerdoce. — Le sang de Jésus-Christ est le prix des âmes. — Amour de Jésus-Christ pour son Eglise. — Les devoirs du sacerdoce sont plus grands que ceux de tout autre état. — Il y en a peu qui en sont dignes. — Le prêtre a une responsabilité. — Des ennemis du troupeau du Seigneur. — La guérison des âmes est plus difficile que celle des brebis. — La cause et l'existence même des maladies de l'âme sont difficiles à connaître. — Nul autre remède que la persuasion.— Le sacerdoce demande une âme supérieure.— Combien la prudence est nécessaire au prêtre.— Le sacerdoce est une fonction pleine de difficultés et de périls. — Nécessité de connaître parfaitement le candidat. — Excellence de la charité. — Eloge de Basile. — Sa charité. — Pourquoi Chrysostome a refusé l'épiscopat. — Son refus, loin d'être une offense pour les électeurs, les a mis à l'abri d'une foule d'accusations qu'on n'aurait pas manqué de lancer contre eux.

1. Que l'on peut se servir de la ruse pour le bien, ou plutôt qu'ainsi employée elle mérite moins ce nom que celui de conduite ingénieuse, on pourrait assurément le montrer plus longuement; mais comme ce qui a été dit le montre d'une manière suffisante, il deviendrait fatigant, ennuyeux d'ajouter au discours des développements superflus. Ce serait maintenant à toi de prouver que ce n'a pas été pour ton avantage que j'ai suivi cette conduite à ton égard.

Basile répondit : Et quel avantage ai-je donc retiré de cette ingénieuse adresse, de cette prudence, comme il te plaira de l'appeler ; dis-le-moi, afin que je demeure persuadé que tu ne m'as pas trompé.

Chrysostome. — Et quel plus grand avantage, lui dis-je, que d'exercer un ministère que Notre-Seigneur Jésus-Christ a déclaré être une preuve de notre amour pour lui? Car s'adressant au prince des apôtres : *Pierre*, lui dit-il, *m'aimes-tu ?* Et Pierre ayant répondu : *Oui, Seigneur*, et il ajouta : *Si tu m'aimes, pais mes brebis.* (Jean, XXI, 15).

Lorsque le Maître demande au disciple s'il l'aime, ce n'est pas pour le savoir, lui qui connaît le fond des cœurs ; c'est afin de nous apprendre combien il s'intéresse à la conduite de son troupeau. Cela est évident et entraîne une conséquence qui ne l'est pas moins ; savoir : qu'une grande et ineffable récompense attend celui qui exerce une fonction que Jésus-Christ tient en si haute estime. Par le zèle que notre domestique apporte à soigner le bétail qui lui est confié, nous jugeons de l'attachement qu'il a pour nous, quoiqu'il ne s'agisse que d'animaux qui s'achètent à prix d'argent ; quelle récompense, à plus forte raison, le Sauveur des âmes ne réserve-t-il pas à celui qui gouverne le troupeau racheté par lui, non par argent ni autre chose semblable, mais par sa propre mort et par l'effusion de son sang ?

L'Apôtre répond : *Seigneur, vous savez que je vous aime*, prenant pour témoin de son amour celui même qui en était l'objet ; mais Jésus-Christ ne s'en tient pas là, il demande des preuves d'amour. C'est qu'en effet son désir était moins de faire voir combien Pierre l'aimait, puisque Pierre avait déjà donné plusieurs marques non équivoques de ses sentiments, que de nous montrer combien il aime lui-même son Eglise ; il voulait donner à saint Pierre et à nous cet enseignement, afin que nous ayons nous-mêmes un grand zèle pour ses intérêts. Pourquoi Dieu n'a-t-il pas épargné son Fils unique ? Pourquoi l'a-t-il livré, ce cher et unique objet de sa tendresse ? Pour se réconcilier les hommes devenus ses ennemis, et pour

se faire un peuple particulier. Et ce Fils lui-même, pourquoi a-t-il versé jusqu'à la dernière goutte de son sang? si ce n'est pour racheter les brebis qu'il a remises aux mains de Pierre et de ses successeurs. Jésus-Christ disait encore : *Quel est le serviteur fidèle et prudent que son maître a établi pour gouverner sa maison ?* (Matth. xxiv, 45.) Voilà encore des paroles qui ont l'apparence du doute ; mais celui qui les prononçait ne doutait pas davantage en les prononçant, que lorsqu'il demandait à Pierre s'il l'aimait, moins pour s'assurer de son amour que pour montrer la grandeur du sien. De même ici quand il demande : *Quel est le serviteur fidèle et prudent ?* Jésus-Christ le connaît assez : seulement il veut nous montrer la rareté de tels serviteurs et la grandeur de leur ministère. Qu'on en juge par la grandeur de la récompense qu'il leur destine : *Je vous dis en vérité qu'il l'établira sur tous ses biens.* (Matth. xxiv, 47.)

2. Soutiendras-tu maintenant que ce n'est pas pour ton bien que je t'ai trompé? Toi qui vas être proposé au gouvernement des biens de Dieu, charge qui a valu à saint Pierre sa puissance et sa haute prééminence sur le reste des apôtres, selon cette parole : *Pierre*, dit le Seigneur, *m'aimes-tu plus que ceux-ci? pais mes brebis.* (Jean, xxi, 15.) Il aurait pu dire : si tu m'aimes, jeûne, couche sur la dure, veille sans cesse, protége les opprimés, sois le père des orphelins, le défenseur de la veuve ; mais non : laissant là toutes ces œuvres, que dit-il? Pais mes brebis.

Ces sortes de bonnes œuvres, la plupart des simples fidèles peuvent les pratiquer, les femmes aussi bien que les hommes, mais d'aussi importantes fonctions que le gouvernement d'une Eglise, et la direction d'un si grand nombre d'âmes, non-seulement les femmes en sont exclues, mais très-peu d'hommes en sont dignes. Qu'on présente ceux que la supériorité du mérite distingue entre tous les autres, ceux qui par la vertu de leur âme surpassent leurs frères autant que Saül surpassait les Hébreux par sa haute taille, ce n'est même pas assez, à beaucoup près. Surpasser les hommes de toute la tête n'est pas une mesure qui puisse convenir ici : qu'entre le pasteur et les brebis de Jésus-Christ, il y ait toute la distance qui sépare les hommes raisonnables des animaux privés de raison, c'est encore trop peu dire, eu égard à la grandeur des intérêts qui sont en jeu, et au péril de la situation. Le berger qui perd des brebis, soit que les loups les aient emportées, soit que les voleurs les aient dérobées, soit qu'elles aient péri par la contagion ou par quelque autre accident, trouvera peut être grâce auprès du propriétaire du troupeau, et si l'on veut le traiter avec rigueur, il en sera quitte pour payer le dommage ; mais que celui à qui le soin des hommes, ce troupeau raisonnable de Jésus-Christ, a été confié, en laisse perdre quelqu'un, ce ne sera pas son bien, mais son âme qui en répondra. Ajoutez que le combat à soutenir est bien autrement sérieux et difficile. Ici ce ne sont ni des loups à repousser, ni des voleurs à redouter, ni les atteintes d'un mal contagieux à prévenir. Avec quels ennemis le ministre de Jésus-Christ est-il en guerre? contre qui lui faut-il combattre? Ecoutons l'Apôtre qui nous les dénonce : *Nous n'avons pas à combattre seulement contre la chair et le sang, mais contre les principautés, contre les puissances, contre le Prince de ce monde de ténèbres, contre les esprits de malice répandus dans l'air.* (Ephes. vi, 12.)

La vois-tu, cette multitude terrible d'ennemis implacables, ces affreuses phalanges non bardées de fer, mais trouvant dans leur nature de quoi s'armer de toutes pièces?

Veux-tu voir une autre armée non moins cruelle et barbare, toujours en embuscade pour surprendre le troupeau? tu l'apercevras du même point de vue, je veux dire que le même apôtre qui nous a mis en garde contre les premiers ennemis, nous dénonce encore ceux-ci : *On connaît*, dit-il, *les œuvres de la chair, qui sont la fornication, l'adultère, l'impureté, l'impudicité, l'idolâtrie, les empoisonnements, les haines, les querelles, les jalousies, les colères, les cabales, les médisances, les murmures, les enflures de cœur, les révoltes* (Gal. v, 19), et beaucoup d'autres que l'Apôtre n'a pas énumérés, nous laissant à juger des autres par ceux-ci. Quand il s'agit de brebis proprement dites, ceux qui en veulent au troupeau voient-ils le gardien prendre la fuite ; ils ne s'occupent nullement de lui et se contentent de ravir les brebis ; mais ici, que les malfaiteurs soient venus à bout de s'emparer de tout le troupeau, loin de laisser le pasteur en repos, ils l'assaillent avec encore plus d'acharnement et d'audace, et ne quittent le combat que victorieux ou vaincus. J'ajouterai que les maladies des animaux sont faciles à re-

connaître, comme la faim, la contagion, les blessures ou toute autre cause de souffrance, grand avantage pour le traitement et la guérison des malades. En voici un autre encore plus grand et plus efficace pour le prompt rétablissement de la santé : les bergers ont le pouvoir de forcer les brebis à endurer le traitement, lorsqu'elles ne l'endurent pas de bon gré ; rien de plus facile que de les lier, lorsqu'il faut brûler ou couper ; que de les garder longtemps enfermées, lorsque cela est utile ; que de changer leur nourriture, que de les éloigner des cours d'eau ; enfin, tous les autres remèdes qu'on pense devoir contribuer à la santé des troupeaux, sont de la plus facile application.

3. Il n'en est pas de même des maladies des hommes ; d'abord il n'est pas aisé de les apercevoir ; *il n'y a que l'esprit de l'homme qui sache ce qui est dans l'homme.* (I Corinth. II, 11.) Comment appliquer un remède pour une maladie dont on ignore l'espèce, dont l'existence même n'est pas toujours facile à constater, et qui, lorsqu'elle s'est manifestée clairement, n'en est que plus difficile à guérir ? Car on ne peut pas traiter tous les hommes avec la même facilité que le berger traite ses brebis. Le traitement des âmes exige lui aussi qu'on lie, qu'on prive de nourriture, qu'on brûle et qu'on coupe. Par malheur l'application du remède dépend du malade et non du médecin. L'admirable saint Paul le savait bien ; et c'est pour cela qu'il écrivait aux Corinthiens : *Nous ne prétendons pas dominer sur votre foi ; nous ne faisons que coopérer à votre joie.* (II Cor. I, 23.)

La chose la moins permise aux chrétiens, est de corriger par la violence les fautes des pécheurs. Dans la jurisprudence humaine, qu'un malfaiteur tombe sous la main de la justice, le magistrat, déployant le pouvoir étendu dont il est investi, sait bien l'empêcher, bon gré mal gré, de vivre à sa fantaisie. Mais nous, nous n'avons, pour rendre les hommes meilleurs, d'autre ressource que la persuasion, jamais la contrainte. Les lois ne nous donnent pas le pouvoir de contraindre ceux qui pèchent, et quand elles nous l'accorderaient, nous ne pourrions pas en faire usage, puisque le Seigneur n'a de couronnes que pour ceux qui s'abstiennent du mal par une volonté libre et non malgré eux. Une grande habileté est donc nécessaire pour obtenir, par la seule persuasion, que les malades se soumettent volontiers au traitement des prêtres et que même ils leur en sachent gré. Si le malade qu'on a lié se débat, et, comme il en est le maître, rompt ses liens, il ne le fait pas sans aggraver son mal ; s'il fait dévier le fer de la parole divine, une nouvelle blessure est la conséquence de son mauvais vouloir ; et l'occasion d'une cure devient la cause d'une maladie plus grave. Car il n'y a personne au monde qui puisse guérir celui qui ne veut pas l'être.

4. Que faire donc ? Si tu uses de trop d'indulgence là où il faudrait une grande sévérité, et que tu aies peur d'enfoncer le fer dans la plaie qui demande une profonde incision, tu ne traites le mal qu'à demi ; mais aussi que tu coupes sans ménagement parce que l'opération est nécessaire, il peut arriver que le malade rebuté par la violence de la douleur perde patience, qu'il rejette brusquement remèdes et appareils, afin qu'il aille se jeter dans quelque précipice, après avoir brisé le joug et rompu les liens.

J'en pourrais citer beaucoup qui se sont portés aux plus fâcheuses extrémités parce qu'on voulait les soumettre à toute la rigueur des peines que méritaient leurs péchés. Il ne faut pas toujours exiger dans le châtiment une mesure proportionnée à la faute ; mais après un mûr examen, s'assurer des dispositions de celui par qui elle a été commise, de peur qu'en voulant réunir ce qui est déchiré tu ne fasses une rupture pire que la première, et qu'avec l'intention louable de relever ce qui est à terre, tu ne le précipites encore plus bas. Les âmes faibles et languissantes, plus particulièrement celles qui sont enlacées dans les plaisirs du siècle, celles que l'orgueil de la naissance ou du pouvoir entretient dans une humeur altière, pourraient, ménagées avec douceur et ramenées peu à peu à faire quelque pieux retour sur elles-mêmes, se corriger sinon totalement du moins en partie, et se dégager ainsi de cette chaîne de maux qui les enveloppe. Vouloir les soumettre brusquement à une discipline sévère, ce serait les priver de ce commencement de conversion. L'âme qu'on a une fois forcée de braver la honte, tombe bientôt dans l'insensibilité ; plus de pathétiques exhortations qui la touchent, plus de menaces qui l'ébranlent, plus de bienfaits qui l'attendrissent. Son état est pire que celui de cette cité que le Prophète maudissait en disant : *Tu t'es fait un front de prostituée, tu regardes effrontément tout le monde.* (Jerem. III, 8.)

Cela étant, quelle prudence ne faut-il pas au

pasteur, et aussi quelle clairvoyance pour sonder une âme en tous sens et discerner son état. S'il en est qui se retranchent obstinément dans un désespoir furieux et perdent toute confiance de se sauver à cause de l'amertume des remèdes qu'ils ne peuvent souffrir; il en est aussi, qui, parce qu'on n'a pas exigé d'eux une satisfaction en rapport avec leurs fautes, se laissent aller au relâchement, deviennent beaucoup plus mauvais, et s'enhardissent à pécher toujours plus gravement.

De tout cela, le prêtre ne doit rien laisser inexploré; il faut qu'il recherche tout exactement, et qu'il applique en conséquence le remède dont il dispose, s'il ne veut pas perdre le fruit de ses peines.

Ce n'est pas tout; il faut encore réunir au corps de l'Eglise les membres qui en sont séparés, et que de soins et de peines ne doit-il pas prendre pour cela! Le pasteur de brebis a son troupeau qui le suit partout où il le guide; que des brebis s'écartent du droit chemin, et que, quittant le bon pâturage elles s'en aillent brouter en des endroits stériles et escarpés; il suffit d'un cri plus fort pour ramener et réunir au troupeau la portion qui s'en était séparée : mais cet homme qui a quitté le droit chemin de la foi, qu'il faut de soins au pasteur pour le ramener! que de persévérance! que de patience! Il ne faut pas songer à l'entraîner par la force, à le contraindre par la peur. La persuasion seule peut le ramener à la vérité qu'il a quittée d'abord. Il faut donc au pasteur une âme généreuse qui ne défaille jamais à la peine, qui jamais ne désespère du salut des égarés, qui ne se lasse jamais de penser et de dire : *Peut-être que Dieu leur fera connaître un jour la vérité, et les délivrera des filets du démon.* (II Timoth. XI, 25.) C'est pourquoi le Seigneur parlant à ses disciples leur dit : *Quel est le serviteur prudent et fidèle?* (Matth. XXIV, 43.) Qui ne travaille qu'à sa propre perfection ne sert que lui seul. Mais le bien du ministère pastoral s'étend à tout le peuple. Quelqu'un distribue de l'argent aux pauvres, ou bien il vient en aide d'une manière quelconque aux opprimés; c'est là sans doute se rendre utile au prochain; mais il y a entre ce genre de service et ceux qu'il faut attendre du prêtre, autant de différence qu'il en existe entre le corps et l'âme. C'est la raison pour laquelle le divin Maître disait que les soins donnés à son troupeau sont une marque de l'amour qu'on lui porte à lui-même?

Basile. Tu n'aimes donc pas Jésus-Christ.

Chrysostome. Si, je l'aime, et je ne cesserai jamais de l'aimer, mais j'ai peur d'offenser celui que j'aime.

Basile. Voilà une énigme à laquelle je n'entends rien. Jésus-Christ, dis-tu, commande à celui qui l'aime de paître ses brebis; toi, tu refuses de le faire, et pour t'en dispenser tu allègues l'amour que tu portes à Jésus-Christ?

Chrysostome. Il n'y a pas d'énigme dans mes paroles, elles sont très-claires et très-simples. Sans doute, si j'étais capable d'administrer cette charge comme le veut Jésus-Christ, et que je refusasse de le faire, on devrait se demander ce que signifie mon langage. Mais puisque la faiblesse de mon âme me rend tout à fait inapte à cette administration, qu'y a-t-il d'inexplicable dans ce que je dis? Oui, ce troupeau bien-aimé du Christ, je craindrais, après l'avoir reçu florissant et bien nourri, de le laisser dépérir par mon incurie, et d'irriter ainsi contre moi le Dieu qui l'a aimé jusqu'à se livrer lui-même pour son salut et sa rédemption.

Basile. Tu plaisantes en parlant de la sorte. Car, si tu parlais sérieusement, je ne vois pas comment tu pourrais mieux prouver que j'ai raison de me plaindre, tout en cherchant à calmer mon chagrin. Je savais bien déjà que tu m'avais trompé, trahi; mais la justification que tu as entrepris de faire de ta conduite me l'apprend bien mieux encore, et je comprends parfaitement toute la gravité de la situation où tu m'as engagé. Si tu t'es dérobé à ce grand ministère, bien convaincu que les forces de ton âme ne suffisaient pas pour une si lourde charge, c'était moi qu'il fallait premièrement en éloigner, quand même j'aurais eu le plus grand désir d'y arriver et sans attendre que ma confiance t'eût laissé arbitre de mes intérêts. Mais tu n'as pensé qu'à toi seul; pour moi, tu m'as oublié. Que dis-je? plût à Dieu que tu m'eusses oublié : ce serait à souhaiter; mais tu as toi-même tendu le piége qui m'a fait tomber dans les mains de ceux qui cherchaient à me prendre. Tu n'as pas même la ressource de dire que la voix publique t'a trompé; que c'est elle qui t'a induit à soupçonner en moi quelque grand et rare mérite. Il s'en faut bien que je sois du nombre de ces hommes qui excitent l'admiration et attirent les regards du monde! Et quand on se serait livré à quelque semblable illusion en ma faveur, c'était à toi à faire plus de cas

de la vérité, que de l'opinion de la multitude. A la bonne heure, si nos rapports habituels ne t'avaient mis à même de me connaître, tu pourrais dire avec un semblant de raison, qu'en me donnant ton suffrage, tu n'as fait que céder à l'entraînement populaire. Mais s'il n'est personne au monde qui me connaisse plus à fond, pas même ceux à qui je dois le jour et l'éducation, quel discours assez persuasif trouveras-tu pour faire croire à tous ceux qui t'entendront que c'est bien malgré toi que tu m'as poussé dans cette situation périlleuse? Mais brisons là-dessus : je ne te ferai pas de procès pour cela : dis-moi seulement ce que nous pourrons répondre à ceux qui nous accusent tous deux.

Chrysostome. Je ne m'engagerai pas dans cette question, que je n'aie réfuté pleinement les reproches que tu me fais pour ton propre compte, quand tu me répéterais mille fois que tu me pardonnes. Tu disais tout à l'heure que l'ignorance me ferait trouver moins coupable, que je cesserais même de le paraître, si, te connaissant moins, je t'avais engagé dans la carrière où tu es; au lieu que, t'ayant livré non par ignorance, mais avec une parfaite connaissance de ce qui te concerne, toute excuse raisonnable, toute justification légitime m'est enlevée. Eh bien! moi je dis tout le contraire. Je soutiens que dans une matière aussi grave l'examen ne saurait être trop sérieux : que celui qui veut élever un sujet au sacerdoce ne doit pas s'en rapporter uniquement à la voix publique, mais que, non content de la consulter, il doit encore, il doit, avant tout et par-dessus tout, avoir sondé lui-même les dispositions du candidat. Quand l'Apôtre écrit à Timothée : *Il faut encore qu'il ait bon témoignage de ceux qui sont hors de l'Eglise* (I Tim., III, 7), il n'entend pas exclure la nécessité d'un examen sévère et rigoureux, et ne donne pas la réputation comme une marque décisive dans l'épreuve qu'il s'agit de faire. Car après avoir énuméré beaucoup d'autres conditions, il ajoute la bonne renommée en dernier lieu, pour montrer non qu'elle doit être considérée seule dans les élections, mais qu'elle ne doit venir qu'après les autres, rien n'étant plus ordinaire que les erreurs de la multitude à cet égard. Quand cet examen scrupuleux a eu lieu préalablement, c'est alors que l'on peut sans danger se fier au suffrage public. C'est pourquoi l'apôtre fait suivre les autres conditions de l'assentiment des gens du dehors. Car prenons-y garde, il ne dit pas simplement que le sujet doit avoir un *bon témoignage*, mais il ajoute le mot *encore*, pour montrer qu'il faut, avant de consulter la renommée, soumettre le sujet à un sévère examen. Donc, puisque je te connaissais plus à fond, même que tes père et mère, comme tu en conviens, la justice exige que je sois renvoyé absous de toute accusation.

Basile. C'est précisément ce qui te ferait condamner infailliblement, si l'on voulait t'accuser. Est-ce que tu ne te souviens plus d'une chose dont je t'ai parlé souvent, que les faits t'ont mieux apprise encore, je veux dire la faiblesse de mon caractère? Est-ce que tu n'avais pas coutume de me railler sur mon peu d'énergie, et sur la facilité avec laquelle les plus ordinaires difficultés me jettent dans l'abattement?

Chrysostome. Je me souviens bien de te l'avoir souvent entendu dire, et je ne saurais le nier. Mais si je te raillais quelquefois, c'était en plaisantant et non sérieusement que je le faisais.

Mais, sans disputer sur ce point, ce que je demanderai à mon tour, c'est que, si je viens à parler de tes bonnes qualités, tu veuilles bien m'écouter avec une ingénuité égale à la mienne. Si, après cela, tu entreprends de me démentir, je ne t'épargnerai pas : mais je démontrerai que c'est la modestie qui te fait parler plutôt que la vérité, sans avoir besoin, pour confirmer mon dire, d'autres témoins que tes propres discours et tes propres actions. Avant tout je veux t'adresser une question : Sais-tu combien est grande la force de la charité? Jésus-Christ, laissant tous les prodiges que devaient opérer les apôtres, a dit : *Le signe auquel les hommes reconnaîtront que vous êtes mes disciples, c'est que vous vous aimiez les uns les autres* (Jean, XIII, 35.) Paul dit que la charité est la plénitude de la loi, que sans elle les dons de Dieu ne sont d'aucune utilité. Or, ce bien si excellent, ce caractère distinctif des disciples du Christ, ce don au-dessus de tous les dons, je l'ai vu fortement enraciné dans ton âme, y porter les fruits les plus abondants.

Basile. Cette vertu me fut toujours très-chère, et je mets à la pratiquer tout le zèle dont je suis capable, j'en conviens moi-même; mais, hélas! je n'ai pu seulement atteindre à la moitié de sa haute perfection : tu m'en seras témoin toi-même, si, toute complaisance à part, tu veux rendre hommage à la vérité.

Chrysostome. Je vais donc recourir aux preu-

ves : la menace que je t'ai faite, je vais l'exécuter, et prouver que tu tiens plus à être modeste que véridique. Je raconterai un fait récent, afin qu'on ne me soupçonne pas, comme on pourrait faire si j'en rappelais d'anciens, de vouloir envelopper la vérité dans les ombres d'un passé lointain. La vérité ne permet pas de rien ajouter à ce qui est, même dans l'intention d'être agréable.

Un de nos amis faussement accusé d'outrage et d'emportement courait un extrême danger : alors, sans que personne t'eût impliqué dans l'accusation, sans être prié par personne, pas même par celui qui allait être victime de la calomnie, tu t'es jeté tête baissée au milieu des périls pour en tirer notre ami. Voilà ce qui s'est passé, et pour te convaincre par tes propres paroles, je te rappellerai celles que tu prononças dans cette occasion. Comme les uns n'approuvaient pas ce dévouement, et que les autres y applaudissaient et l'admiraient, tu répondis à ceux qui te blâmaient : *Que voulez-vous que je fasse ! je n'ai pas appris à aimer autrement, que d'exposer ma vie, lorsqu'il le faut, pour sauver un ami en péril.* Les paroles sont autres, mais la pensée est la même que celle de Jésus-Christ disant à ses disciples, pour leur marquer les limites de la parfaite charité : *Nul ne peut fournir une plus grande marque d'amour, que de donner sa vie pour ceux qu'il aime.* (Jean, XV, 13.) Si c'est là l'extrême limite de la charité, tu y es arrivé, par tes actions comme par tes paroles ; tu es monté jusqu'au faîte même : voilà le secret de la trahison dont tu te plains, de la fraude que j'ai ourdie contre toi. T'ai-je convaincu que ce n'est pas dans une mauvaise intention, ni pour te faire tomber dans aucun péril, mais par la certitude où j'étais de faire une chose utile, que je t'ai poussé dans la carrière sacerdotale ?

Basile. Mais t'imagines-tu que la force de la charité suffise pour corriger un peuple de ses vices ?

Chrysostome. Assurément la charité pourrait en grande partie contribuer à cette œuvre. Au surplus, si tu veux que je produise des preuves de ta prudence, j'aborderai ce point ; et je montrerai que tu es encore plus prudent que charitable.

Basile (saisi de honte à ce mot et rougissant). Encore une fois, laissons-là ce qui me concerne. Je voulais dès le commencement qu'il n'en fût pas question. As-tu quelque bonne réponse à faire aux étrangers qui nous censurent ? C'est un point sur lequel je serai charmé de t'entendre. Laissons-là cette vaine escrime : dis-moi ce que nous pourrons opposer pour notre défense, tant à ceux qui nous avaient fait l'honneur de penser à nous, qu'à ceux qui, pour aigrir le ressentiment de nos électeurs, affectent de répondre que nous leur avons manqué gravement.

7. Chrysostome. Soit : c'est aussi là que j'ai hâte d'en venir. Maintenant que ma cause est plaidée vis-à-vis de toi, je me tournerai sans difficulté vers cette autre partie de ma défense. Quelle est donc leur accusation ? Quels sont leurs griefs ? J'ai fait, disent-ils, une grave injure aux électeurs, en refusant l'honneur qu'ils m'offraient. A quoi je réponds d'abord que l'on ne doit pas craindre d'offenser les hommes, lorsque en déférant à leur volonté on se mettrait dans le cas d'offenser Dieu. Quant à ceux qu'une telle conduite fâcherait, j'ajouterai que leur mécontentement ne serait pas pour eux sans péril, ni même sans quelque grave dommage. Des personnes dévouées à Dieu, et ne voyant que lui seul, doivent, selon moi, être animées de sentiments de piété, qui les empêchent de regarder un pareil refus comme une injure qui leur serait faite, dussent-ils essuyer mille fois ces prétendus affronts. Jamais l'idée d'une pareille offense n'est même entrée dans mon esprit. En effet, si c'étaient l'orgueil, la vaine gloire qui m'eussent fait agir, comme l'on m'en accuse, à ce que tu dis, mes accusateurs devraient me mettre au rang des plus grands coupables, pour avoir méprisé des hommes respectables, considérables, et de plus mes bienfaiteurs. Si l'on est punissable de faire du mal à qui ne nous en fait pas, que sera-ce d'en faire à qui veut nous combler d'honneur ? Car on ne saurait dire que ces hommes aient voulu se montrer reconnaissants de services, petits ou grands, qu'ils auraient reçus de moi. De quel châtiment ne serait pas digne celui qui rendrait le mal pour le bien ? Si jamais pareille pensée n'est entrée dans mon esprit, si je me suis refusé à la charge pesante qu'on voulait m'imposer, par des motifs tout différents ; pourquoi, au lieu de me pardonner et même de m'approuver, m'accuse-t-on d'avoir eu pitié de mon âme ? Bien loin que je leur aie fait injure, je prétends au contraire leur avoir donné la plus grande marque de déférence en n'acceptant pas. Ne

t'étonne pas de cette proposition qui a l'air d'un paradoxe, car j'en donnerai bientôt la preuve : on n'aurait pas manqué, sinon tous, du moins ceux qui trouvent plaisir à la médisance, de former toutes sortes de soupçons, de tenir toutes sortes de propos, tant sur le compte de l'élu que sur celui des électeurs ; par exemple on eût dit : qu'ils ne regardent qu'à la richesse ; qu'ils se laissent éblouir par l'éclat de la naissance; qu'ils ne nous avaient donné leurs suffrages qu'en échange de nos adulations. Je ne sais pas même si l'on n'en serait pas venu jusqu'à répandre le soupçon qu'ils se seraient laissé gagner par argent. Jésus-Christ, aurait-on ajouté, appelait à l'apostolat des pêcheurs, des faiseurs de tentes, des publicains ; pour eux, ils repoussent ceux qui vivent de leur travail de chaque jour ; mais cultiver les lettres profanes, vivre dans l'oisiveté, voilà des titres qui fixent leur choix et leur admiration. Comment, en effet, expliquer autrement l'exclusion donnée à cette foule de vieux serviteurs qui ont blanchi dans les travaux du ministère ecclésiastique, pour élever tout d'un coup aux premières dignités, qui ? un jeune homme qui n'a jamais goûté de ces laborieuses occupations, et dont la vie s'est consumée tout entière dans la vaine étude des sciences profanes et séculières.

Voilà ce qu'on aurait pu dire et davantage encore, si j'avais accepté : mais maintenant, non ; la malignité n'a plus la ressource d'un seul de ces prétextes ; personne ne pourra nous accuser, ni moi, d'adulations, ni les électeurs, de vénalité, à moins de vouloir être visiblement fou. Un homme qui veut s'élever à quelque dignité par la flatterie ou par l'argent, ne s'enfuit pas : il n'abandonne pas la partie au moment d'obtenir ce qu'il a désiré. C'est à peu près comme si quelqu'un, après avoir beaucoup travaillé à la terre, pour faire rendre à ses sillons une riche récolte, et déborder à flots le vin par-dessus ses pressoirs, le moment de la moisson ou de la vendange arrivé, laissait à d'autres ce qui lui a coûté tant de peine et d'argent. Tu vois que les médisants, malgré la fausseté de ce qu'ils auraient pu dire, n'auraient cependant pas manqué de prétextes pour accuser les évêques de consulter, en faisant l'élection, autre chose que la justice et la conscience. C'est moi qui ne leur ai pas laissé le droit d'ouvrir la bouche, de desserrer les dents.

Ce n'est là qu'une faible partie des calomnies auxquelles eux et moi nous aurions été en butte. Mais une fois entré en fonctions, quel débordement d'accusations sans cesse renaissantes, auxquelles il m'aurait été impossible de répondre, quand même toutes mes actions eussent été irréprochables ! et, combien plus impossible encore, à cause des fautes nombreuses que mon inexpérience et ma jeunesse n'auraient pas manqué de me faire commettre ! Aujourd'hui j'ai anéanti jusqu'au prétexte de telles accusations contre les évêques; en agissant autrement, je les aurais exposés à une tempête d'injures. C'est à de jeunes étourdis, aurait-on crié de toutes parts, qu'ils confient des fonctions aussi augustes, aussi redoutables. Ils ont perdu le troupeau du Seigneur : on ne voit plus que jeu et dérision dans les affaires de l'Eglise. Désormais, *toute iniquité aura la bouche fermée.* (Ps. CVI, 42).

Pour toi, tu n'as rien à craindre de semblable ; tes œuvres apprendront bientôt à ceux qui voudraient t'attaquer que l'on ne doit pas juger de la prudence d'un homme par le nombre des années, ni mesurer la maturité à la blancheur des cheveux ; que ce n'est pas aux jeunes hommes, mais aux seuls néophytes, qu'il faut interdire l'entrée du sanctuaire, et qu'il y a entre l'un et l'autre une grande différence.

LIVRE TROISIÈME.

ANALYSE.

Saint Jean Chrysostome continue sa justification. — Son refus ne vient pas de l'orgueil, et ceux qui le disent, parlent contre eux-mêmes, car accuser les autres de mépriser le sacerdoce, c'est montrer que l'on n'en a pas soi-même une assez haute idée. — Son refus ne vient pas davantage de la vaine gloire. — L'amour de la gloire l'eût bien plutôt porté à accepter. — Il insiste par des raisons tirées de la nature du sacerdoce. — Le sacerdoce est d'une nature céleste. — Quel appareil terrible entourait le prêtre de l'ancienne loi ! Cependant le sacerdoce antique n'était que l'ombre de celui de la loi de grâce. — Excellence de nos saints mystères vivement représentés. — Le prêtre est plus puissant que les anges. — De quels biens son pouvoir est la source ? — Les prêtres de l'ancienne loi constataient seulement la guérison de la lèpre corporelle, ceux de la loi nouvelle guérissent la lèpre de l'âme. — Si nos parents nous donnent la vie du corps, les prêtres nous communiquent la vie de l'âme ; ils peuvent même nous la rendre quand nous l'avons perdue. — Baptême. — Pénitence. — Paul lui-même tremblait en considérant la grandeur de son ministère. — C'est aussi ce qui a effrayé saint Jean Chrysostome. — La claire vue de l'excellence du ministère sacerdotal d'une part, et de l'autre la conscience de sa faiblesse, voilà ce qui a motivé son refus. — Autres motifs tirés des dangers et des difficultés que l'on rencontre dans l'exercice des fonctions sacerdotales. — Ecueil de la vaine gloire avec tout son cortége de passions déréglées. — Plus le sacerdoce est excellent, plus l'abus qu'on en fait est détestable. — On peut désirer le sacerdoce, mais non l'élévation et la puissance attachées au sacerdoce. — Un prêtre doit être maître de lui-même : funestes effets de la colère. — Les fautes des prêtres sont aussitôt rendues publiques : scandale qui en résulte. — Mauvaises élections fortement décrites. — Direction des veuves, conduite des vierges, juridiction ecclésiastique, difficultés qui y sont attachées. — L'excommunication, prudence qu'elle demande.

1. Voilà pour la prétendue injure faite à ceux qui m'ont honoré de leurs suffrages, voilà ce qu'on peut dire, pour montrer que je n'ai voulu blesser personne, lorsque j'ai refusé la dignité sacerdotale. Je n'ai pas davantage été égaré par les fumées de l'orgueil : j'essaierai, selon mon pouvoir, de le démontrer jusqu'à l'évidence. Si l'on m'avait offert le commandement d'une armée ou le gouvernement d'un empire, et que je n'eusse pas moins refusé, l'accusation aurait quelque vraisemblance ; ou plutôt il n'est personne qui n'eût regardé ce refus comme un trait de folie. Mais quand il s'agit du Sacerdoce, dignité qui s'élève autant au-dessus de la royauté que l'âme au-dessus du corps, qui osera m'accuser d'orgueil ? Quelqu'un dédaigne un emploi de peu d'importance, et on dit qu'il est un insensé ; un autre refuse des fonctions d'un ordre incomparablement plus relevé, et on lui fait grâce de ne pas l'accuser de démence, pour le charger d'une inculpation d'orgueil : n'est-ce pas absurde ? Autant vaudrait accuser non point d'un excès de fierté, mais d'aliénation mentale, un homme qui n'accepterait pas un troupeau de bœufs, qui ne voudrait pas être bouvier, et en même temps déclarer non pas fou, mais seulement orgueilleux celui qui refuserait l'empire du monde et le commandement des armées de tous les pays de la terre.

Non, un tel raisonnement n'est pas soutenable ; et de pareilles calomnies discréditent plus leurs auteurs que moi. La seule pensée qu'il puisse y avoir au monde des hommes qui méprisent le sacerdoce, trahit, chez ceux qui osent l'exprimer, l'idée peu convenable qu'ils en ont eux-mêmes. Certes, s'ils ne regardaient pas le saint ministère comme une chose commune et de peu de prix, un tel soupçon leur serait-il venu dans l'esprit ? Pourquoi jamais personne n'osa-t-il soupçonner rien de semblable à l'égard de la dignité des anges, et dire : voici une âme humaine qui a refusé par orgueil de monter au rang de la nature angélique ? C'est que nous nous formons, de ces puissances célestes, une grande idée qui ne

nous permet pas de penser qu'un homme puisse aspirer à quelque chose de plus relevé que leur état. En sorte qu'on pourrait, à meilleur droit, accuser d'orgueil ceux qui m'adressent ce reproche. Jamais, en effet, ils n'auraient fait une telle supposition sur le compte du prochain, si, les premiers, ils n'avaient pas méprisé le sacerdoce comme une chose de nulle importance. Diront-ils que le désir de la gloire m'a fait agir? Je les convaincrai qu'ils se réfutent eux-mêmes et qu'ils se combattent ouvertement. Je ne vois pas en vérité ce qu'ils pourraient imaginer de mieux, s'ils voulaient me défendre contre l'accusation de vaine gloire.

2. Car si je m'étais laissé prendre à cet amour de la gloire, je devais accepter plutôt que refuser : pourquoi? Parce que, en acceptant, je me serais acquis beaucoup de gloire. Comment! un homme aussi jeune, un homme qui est à peine sorti des embarras du siècle et qui tout à coup entraîne l'admiration du monde, jusqu'à être préféré à ceux qui ont vieilli dans le service de l'Eglise, jusqu'à l'emporter sur eux tous par le nombre des suffrages obtenus; quoi de plus propre à faire concevoir de moi une grande et magnifique opinion, à me poser devant tous les yeux comme un vénérable et un illustre personnage? Aujourd'hui, au contraire, excepté un bien petit nombre, toute l'Eglise ignore à peu près jusqu'à mon nom. En sorte que mon refus ne sera connu que d'un très-petit nombre, lesquels encore ne sauront pas là-dessus l'exacte vérité. Vraisemblablement plusieurs penseront, ou bien que je n'ai pas été élu du tout, ou bien que j'ai été repoussé après l'élection pour avoir été reconnu indigne, et non pour avoir volontairement refusé.

3. **Basile.** Mais aussi ceux qui sauront la vérité t'admireront.

Chrysostome. Mais ne m'as-tu pas dit qu'ils m'accusaient de vanité et d'orgueil? De qui donc puis-je espérer l'approbation? De la multitude? Elle ignore ce qui s'est passé. De quelques individus mieux informés? Mais de ce côté-là les choses ont tourné tout autrement; car le seul motif qui t'amène ici maintenant, c'est d'apprendre ce qu'il faut leur répondre. Du reste, à quoi bon insister là-dessus avec tant de soin, puisque, quand même tout le monde serait instruit de la vérité, on ne devrait pour cela m'accuser ni d'orgueil ni de vanité; un peu de patience, et je te ferai voir cela clairement. En outre tu comprendras que, non-seulement ceux qui ont du sacerdoce une idée si téméraire (s'il y en a, ce que je ne crois pas pour ma part), mais encore ceux qui attribuent gratuitement cette témérité aux autres, s'exposent à un danger terrible.

4. Le Sacerdoce s'exerce sur la terre, mais il a son rang dans l'ordre des choses célestes : et c'est à bon droit. Car ce n'est pas un homme, ni un ange, ni un archange, ni aucune autre puissance créée, mais le divin Paraclet lui-même qui lui a marqué ce rang : c'est lui qui donne à des hommes la sublime confiance d'exercer, quoique revêtus de chair, le ministère des purs esprits. Il faut donc que le prêtre soit pur, comme s'il était dans le ciel parmi les esprits bienheureux. Quel majestueux appareil même avant la loi de grâce! Comme tout inspirait une sainte terreur! Les sonnettes, les grenades, les pierres précieuses qui brillaient sur la poitrine et sur l'éphod du Grand-Prêtre; le diadème, la tiare, la robe traînante, la lame d'or, le saint des saints, et son impénétrable solitude! Mais si l'on considère les mystères de la loi de grâce, que l'on trouvera vaine la pompe extérieure de l'ancienne loi, que l'on comprendra bien, dans ce cas particulier, la vérité de ce qui a été dit de toute cette loi en général : *que ce qu'il y a eu d'éclatant dans le premier ministère n'est même pas gloire, comparé à la gloire suréminente du second.* (II Cor., III, 10). Quand tu vois le Seigneur immolé et étendu sur l'autel, le prêtre qui se penche sur la victime et qui prie, et tous les fidèles empourprés de ce sang précieux, crois-tu encore être parmi les hommes, et même sur ta terre? N'es-tu pas plutôt transporté dans les cieux, et, toute pensée charnelle bannie, comme si tu étais un pur esprit, dépouillé de la chair, ne contemples-tu pas les merveilles d'un monde supérieur? O prodige! ô bonté de Dieu! Celui qui est assis là-haut, à la droite du Père, en ce moment même se laisse prendre par les mains de tous, il se donne à qui veut le recevoir et le presser sur son cœur; voilà ce qui se passe aux regards de la foi. Ces choses te paraissent-elles mériter le mépris? Sont-elles de nature à ce que l'on puisse les regarder comme au-dessous de soi?

Veux-tu juger de l'excellence de nos saints mystères par un autre prodige? Représente-toi Elie, une foule immense debout autour de lui, et la victime étendue sur les pierres; tous les assistants dans l'attente et dans le plus profond

silence, le prophète seul priant à haute voix ; puis tout à coup la flamme se précipitant du ciel sur l'holocauste.

Tout cela est merveilleux, et bien propre à pénétrer l'âme de frayeur. Mais de ce spectacle passe à la célébration de nos mystères, tu y verras des choses qui excitent, qui surpassent toute admiration. Le prêtre est debout, il fait descendre non le feu, mais l'Esprit-Saint; sa prière est longue : elle s'élève non pour qu'une flamme vienne d'en haut dévorer les offrandes qui sont préparées, mais pour que la grâce, descendant sur l'hostie, embrase par elle toutes les âmes, et les rende plus brillantes que l'argent épuré par le feu. Ne faudrait-il pas être privé de raison et de sens pour mépriser un mystère si redoutable? Ignores-tu que jamais une âme humaine ne supporterait le feu de ce sacrifice, mais que nous serions tous promptement anéantis sans un secours puissant de la grâce de Dieu?

5. Si l'on vient à réfléchir que c'est un mortel, enveloppé dans les liens de la chair et du sang, qui peut ainsi se rapprocher de cette nature bienheureuse et immortelle, on demeurera étonné de la profondeur de ce mystère, en même temps que pénétré de la grandeur du pouvoir que la grâce de l'Esprit-Saint a conféré aux prêtres. C'est par eux que s'accomplissent ces merveilles, et bien d'autres non moins importantes, pour notre salut comme pour notre gloire. Des créatures qui habitent sur la terre, qui ont leur existence attachée à la terre, sont appelées à l'administration des choses du ciel, à l'exercice d'un pouvoir que Dieu n'a donné ni aux anges ni aux archanges! Car ce n'est pas à ceux-ci qu'il a été dit : *Ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel; ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel.* (Matth., XVIII, 18.) Les puissants de la terre ont, eux aussi, le pouvoir de lier, mais seulement les corps; le lien dont parle l'évangile est un lien qui saisit l'âme, et qui s'étend jusqu'aux cieux : tout ce que font ici-bas les prêtres, Dieu le ratifie là-haut; le Maître confirme la sentence de ses serviteurs.

Il leur a donné pour ainsi dire la toute-puissance dans le ciel. Il dit : *Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis; ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus.* (Jean, XX, 23.) Est-il un pouvoir plus grand que celui-là? *Le Père a donné au fils tout jugement* (Jean, V, 22), et je vois le Fils remettre ce même pouvoir tout entier aux mains de ses prêtres. Ne dirait-on pas que Dieu les a d'abord introduits dans le ciel, qu'il les a élevés au-dessus de la nature humaine et délivrés de la servitude de nos passions pour les revêtir ensuite de cette autorité suprême? Si un roi admettait un de ses sujets à partager sa puissance, et lui accordait le privilége d'emprisonner ou d'élargir qui bon lui semblerait, un tel honneur attirerait à cet homme l'envie et la considération du monde; et celui qui reçoit de Dieu une puissance aussi supérieure à celle-là que le ciel est supérieur à la terre, et l'âme au corps, n'aura reçu, au jugement de certaines personnes, qu'une dignité médiocre, une dignité telle enfin qu'on pourra soupçonner quelqu'un d'en avoir méprisé l'honneur et le don! Quelle extravagance! Mépriser une fonction sans laquelle il n'y a pas de salut pour nous, ni d'accomplissement des promesses divines! *Nul ne peut entrer dans le royaume de Dieu, s'il ne renaît de l'eau et de l'Esprit-Saint* (Jean, III, 5); *qui ne mange pas la chair du Seigneur et ne boit pas son sang, est exclu de la vie éternelle.* (Jean, VI, 54.) Si donc ces bienfaits ne peuvent être conférés que par des mains sanctifiées, conséquemment par celles des prêtres, quel moyen y aurait-il, sans leur ministère, d'éviter le feu de l'enfer, ou de parvenir aux couronnes qui nous sont réservées?

L'enfantement spirituel des âmes est leur privilége : eux seuls les font naître à la vie de la grâce par le baptême; par eux nous sommes ensevelis avec le Fils de Dieu, par eux nous devenons les membres de ce Chef divin. Aussi devons-nous non-seulement les respecter plus que les princes et les rois, mais encore les chérir plus que nos propres parents. Ceux-ci nous ont fait naître *du sang et de la volonté de la chair;* les prêtres nous ont fait naître enfants de Dieu ; nous leur devons notre heureuse régénération, la vraie liberté dont nous jouissons, notre adoption dans l'ordre de la grâce.

Les prêtres de l'ancienne loi avaient seuls le droit de guérir la lèpre, ou plutôt ils ne guérissaient pas, ils jugeaient seulement si l'on était guéri : et tu sais avec quelle ardeur on briguait la dignité sacerdotale chez les Juifs. (Lévit., XIV.) Pour nos prêtres, ce n'est pas la lèpre du corps, mais la lèpre de l'âme, dont ils ont reçu le pouvoir, non de vérifier, mais d'opérer l'entière guérison. Ceux qui les méprisent sont donc plus sacriléges que Dathan et ses

compagnons, et dignes d'un plus sévère châtiment. (Nomb., XVI.) Ceux-ci, en prétendant à une dignité qui ne leur appartenait pas, témoignaient du moins l'estime particulière qu'ils en faisaient, par l'ambition même qui les portait à la vouloir usurper. Mais aujourd'hui que le sacerdoce est en possession d'une autorité et d'une e[illegible]llence bien plus relevées qu'autrefois, le [illegible]iser deviendrait un crime encore plus o[illegible] eux que celui d'y prétendre par des vues ambitieuses. Il n'y a aucune parité, sous le rapport de l'outrage, entre prétendre à une dignité à laquelle on n'a pas de droit, et mépriser les grands biens que le Sacerdoce résume en soi : autant il y a loin de l'admiration au dédain, autant le second crime est plus grief que le premier. Quelle âme serait assez misérable pour mépriser de si augustes prérogatives? Aucune, à moins qu'elle ne fût au pouvoir et sous l'aiguillon de Satan.

Mais je reprends mon sujet où je l'ai laissé. Qu'il s'agisse de punitions à infliger, qu'il s'agisse de grâces à distribuer, les prêtres ont reçu de Dieu un plus grand pouvoir que nos parents dans l'ordre de la nature. Entre les uns et les autres la différence est aussi grande qu'entre la vie présente et la vie future. Nos parents nous engendrent à la première, les prêtres à la seconde. Ceux-là ne sauraient préserver de la mort corporelle, ni éloigner la maladie qui survient; ceux-ci guérissent souvent l'âme malade et qui va périr; tantôt ils adoucissent la peine due au péché, tantôt ils préviennent même la chute, par l'instruction et l'exhortation comme par le secours de leurs prières. Ils ont le pouvoir de remettre les péchés lorsqu'ils nous régénèrent par le baptême, et ils l'ont encore après. *Quelqu'un*, dit l'apôtre saint Jacques, *est-il malade parmi vous, qu'il appelle les prêtres de l'Eglise*; *qu'ils prient sur lui, en l'oignant d'huile au nom du Seigneur : et la prière de la foi sauvera le malade, et Dieu le soulagera*; *et s'il a commis des péchés, ils lui seront remis.* (Jacq., V, 14, 15.) Enfin les parents selon la nature ne peuvent rien pour leurs enfants, lorsqu'il arrive à ceux-ci d'offenser quelque prince, quelque puissant de ce monde. Les prêtres les réconcilient, non avec les princes et les rois, mais avec Dieu souvent irrité contre eux.

Après cela viendra-t-on encore nous accuser d'orgueil? Il me semble que les raisons que je viens d'exposer, si elles frappaient les oreilles d'un auditoire, seraient de nature à impressionner assez fortement les âmes, pour que l'accusation d'orgueil et d'audace fût lancée non plus contre ceux qui fuient le sacerdoce, mais contre ceux qui s'y ingèrent d'eux-mêmes, et qui le recherchent par une téméraire confiance. Si ceux à qui l'on confie l'administration d'une ville la ruinent et se perdent eux-mêmes, quand ils n'y apportent pas une sagesse et une surveillance continues; de quelle vertu, tant naturelle que divine, ne doit pas être doué, pour ne point faillir, celui à qui échoit la mission d'orner l'Epouse du Christ!

7. Jamais personne n'aima plus Jésus-Christ que saint Paul. Jamais personne ne témoigna pour lui un zèle plus ardent, et n'en reçut plus de grâces : et néanmoins, avec tous ces avantages, on le voit s'épouvanter de la grandeur de son ministère et trembler pour les fidèles dont il est chargé. *Je crains*, dit-il, *que comme Eve fut séduite par les artifices du serpent, vous ne vous laissiez corrompre et ne dégénériez de la simplicité chrétienne.* (II Cor., XI, 3.) Et ailleurs : *J'ai été parmi vous dans la crainte et dans l'angoisse.* (I Cor., II, 3.) Ainsi parle un homme qui fut ravi jusqu'au troisième ciel, que Dieu lui-même daigna initier à la connaissance de ses mystères, un apôtre qui a souffert autant de morts qu'il a passé de jours sur la terre après sa conversion, qui s'abstenait d'user de tout le pouvoir que Jésus-Christ lui avait donné, de peur de scandaliser le moindre de ses frères. Si cet homme, qui ne se contentait pas d'observer simplement les préceptes de Dieu, mais qui allait au delà, qui ne rechercha jamais son intérêt propre, mais toujours celui des fidèles qu'il gouvernait, se sent pénétré d'une frayeur continuelle à la pensée du ministère dont il est chargé, que ferons-nous, nous qui sommes accoutumés à tout rapporter à nous seuls, nous qui non-seulement n'allons pas au-delà des préceptes de Jésus-Christ dans la pratique du bien, mais qui trop souvent restons bien loin en-deçà de la limite rigoureuse du devoir.

Qui est-ce qui souffre sans que je souffre avec lui? Qui est scandalisé sans que je brûle? (II Cor., XI, 29.)

Tel doit être le prêtre, ou plutôt cela ne suffit pas encore : c'est peu de chose, ce n'est rien en comparaison de ce que je vais dire. Ecoutez : *Je souhaitais que Jésus-Christ me rendît moi-même anathème pour mes frères,*

qui sont de la même race que moi selon la chair. (Rom., IX, 3.) Tout homme qui pourra proférer cette parole, dont l'âme sera assez sublime pour s'élever à la hauteur d'un tel souhait, celui-là méritera qu'on le blâme s'il fuit l'épiscopat. Mais quiconque sera aussi éloigné de cette vertu que je le suis se rendra odieux, non s'il refuse, mais s'il accepte.

S'il s'agissait d'une élection à un commandement militaire, et que ceux qui sont les maîtres de choisir allassent prendre un forgeron, un cordonnier, ou quelque autre artisan pour lui confier ce grade, assurément ce misérable ne mériterait point d'éloges s'il ne refusait pas, s'il ne faisait pas tout ce qui dépendrait de lui pour ne pas se lancer dans ce périlleux honneur. Oh! si pour être évêque il suffit d'en avoir le nom, d'en faire la fonction d'une manière telle quelle, sans qu'il y ait aucun risque à courir, m'accuse qui voudra de vaine gloire. Mais s'il faut, pour, accepter cette charge, une prudence consommée, et, avant la prudence, une grâce spéciale de Dieu, une droiture de mœurs, une pureté de vie irrépréhensible, une vertu supérieure aux seules forces humaines, je te prie de me pardonner la résolution que j'ai prise de ne pas m'exposer indiscrètement à une perte inévitable.

Si quelqu'un, me montrant un grand navire, rempli d'un nombreux équipage, chargé de marchandises précieuses, me plaçait au gouvernail et me proposait de traverser la mer Egée ou la mer Tyrrhénienne, je reculerais certainement d'effroi au premier mot. Et si l'on me demandait pourquoi : je répondrais que j'ai peur de perdre le navire. Quoi donc! dans une circonstance où il ne s'agit que de richesses périssables, d'une vie qui doit bientôt finir, personne ne se plaint que l'on montre trop de prudence et de défiance de soi-même; et dans l'appréhension d'un naufrage qui intéresse l'âme comme le corps, et qui menace, non pas des abîmes de la mer, mais d'un gouffre de flammes éternelles, je serai en butte à la colère, à la haine, parce que je ne me suis point jeté étourdiment dans cet effroyable malheur! Qu'il n'en soit pas ainsi, je vous en prie, je vous en conjure.

8. Je connais mon âme, sa faiblesse, sa petitesse. Je connais la grandeur du saint ministère et ses immenses difficultés. L'âme du prêtre est battue par bien plus de tempêtes que les vents n'en soulèvent sur les mers.

9. De tous les écueils contre lesquels il peut se briser, le plus terrible est celui de la vaine gloire, écueil bien autrement dangereux que celui des Sirènes, tant célébré par les poëtes dans leurs fictions. Pour celui-ci, plusieurs ont pu le passer sans malheur; mais celui-là est pour moi si dangereux, qu'aujourd'hui même, que nulle violence ne me pousse dans ce gouffre, j'ai toutes les peines du monde à m'empêcher d'y tomber. Me mettre sur les bras le fardeau de l'épiscopat, ce serait en quelque sorte me lier les mains derrière le dos, et me livrer, pour leur servir de pâture, aux bêtes féroces dont cet écueil est le repaire : je veux dire l'emportement, l'abattement, l'envie, les disputes, les calomnies, les accusations, le mensonge, l'hypocrisie, les embûches, les aversions sans sujet, les secrètes joies causées par les chutes et les hontes de nos collègues, le chagrin que nous ressentons des succès des autres, l'amour désordonné des louanges, la soif des honneurs (l'une des passions qui corrompent le plus l'âme humaine); la prédication évangélique devenue un moyen de plaire; les serviles adulations, les lâches complaisances, les superbes dédains vis-à-vis des pauvres, les bassesses officieuses envers les riches; les marques d'honneur prodiguées sans raison et non sans dommage; les grâces également pernicieuses et à ceux qui les accordent, et à ceux qui les reçoivent; les craintes serviles, dignes tout au plus des derniers des misérables; l'absence de la liberté sacerdotale; les dehors affectés de la modestie, mais le fond nulle part; nul courage pour reprendre et réprimander, ou plutôt l'abus de ce droit vis-à-vis des petits, et quand il s'agit des grands, une lâcheté qui n'ose même ouvrir la bouche.

Tels sont les monstres, et je ne les ai pas tous nommés, tels sont les monstres que nourrit cet écueil; une fois pris par eux, il faut les suivre où ils entraînent, et l'on descend si bas dans la servitude que, pour plaire à des femmes, on fait des choses qu'il ne convient pas même de dire. Vainement la loi de Dieu a exclu les femmes du saint ministère (I Cor., XIV, 34), elles veulent forcer les portes du sanctuaire : et comme elles ne peuvent rien par elles-mêmes, elles font tout par la main de leurs agents : elles ont usurpé une telle autorité, qu'elles élèvent à l'épiscopat et en font descendre qui elles veulent : enfin elles mettent les choses sens dessus dessous, et nous font voir l'application du pro-

verbe : les sujets gouvernent les chefs. Et plût à Dieu que ces sujets qui gouvernent fussent des hommes! mais des femmes qui n'ont pas même le droit d'enseigner ; que dis-je ! enseigner ; à qui le bienheureux Paul interdit la parole dans l'Eglise !.. Cependant, à ce que j'ai entendu dire, on leur a laissé prendre une si grande liberté, que l'on en a vu gourmander impérieusement des évêques, et leur parler avec plus de hauteur que des maîtres à leurs esclaves.

10. Qu'on n'aille cependant pas croire que je fasse peser ces accusations sur tous les ministres de l'Eglise. Il y en a qui ont échappé à cette espèce de filet, ils sont même plus nombreux que ceux qui s'y sont laissé prendre. A Dieu ne plaise que j'aie la coupable imprudence d'accuser le sacerdoce de ces vices qui n'appartiennent qu'à l'homme ! Le fer n'est pas coupable des meurtres, ni le vin de l'ivrognerie, ni la force de la violence, ni le courage de l'aveugle témérité; les coupables sont ceux qui font un mauvais usage des dons de Dieu, voilà ceux que les gens sensés accusent et punissent. C'est le Sacerdoce qui aura le droit de nous accuser, si nous en exerçons mal les fonctions. Bien loin qu'il soit la cause des maux que j'ai signalés, c'est nous qui le déshonorons, autant qu'il est en nous, de ces souillures, lorsque nous le livrons aux premiers venus, à des hommes, qui, sans avoir auparavant consulté leurs forces, ni fait attention au poids du fardeau, s'en emparent avidement comme d'une proie qui leur est offerte ; mais quand ils se mettent à l'œuvre, alors égarés par leur impéritie, ils affligent de maux sans nombre les peuples qu'ils sont chargés de conduire.

Voilà le malheur qui allait m'arriver, si Dieu, par pitié pour son Eglise et pour mon âme, ne m'eût promptement arraché à ces dangers.

D'où naissent, penses-tu, ces troubles qui désolent nos Eglises? Pour mon compte, je ne puis leur assigner d'autre cause que le défaut de prudence et de circonspection dans le choix et l'élection des ministres. Il faut que la tête soit très-forte pour dominer et pour dissiper les vapeurs pernicieuses que les parties inférieures du corps envoient jusqu'à elle. S'il arrive qu'elle soit faible, alors, étant impuissante à repousser ces malignes influences, elle devient encore plus faible qu'elle n'était naturellement, et elle entraîne tout le reste dans sa ruine. Dieu a voulu prévenir ce malheur, et c'est pourquoi dans ce corps mystique de l'Eglise, il m'a retenu dans un rang analogue à celui qu'occupent les pieds dans le corps humain : ma place naturelle.

Indépendamment des qualités que j'ai indiquées, il en est d'autres, mon ami, non moins nécessaires pour être un bon évêque, et dont je suis totalement dépourvu ; la première de toutes, c'est que le désir de le devenir n'ait jamais terni la pure simplicité du cœur. A peine celui qui brûle de posséder cette dignité en jouira-t-il, qu'une flamme d'ambition encore plus grande s'allumera dans son cœur pour la conserver; ambition dont la violence le poussera malgré lui à toute sorte d'indignités, aux flatteries, aux bassesses, et s'il le faut aux sacrifices d'argent. Quant aux meurtres dont quelques-uns ont rempli les églises, aux villes qu'ils ont renversées de fond en comble en combattant pour la conquête ou la conservation de cette dignité, je ne veux pas en parler, de peur de paraître dire des choses incroyables. On devrait avoir pour le sacerdoce un respect qui ferait craindre d'en recevoir la charge; un respect qui porterait ceux qui en sont revêtus à se démettre eux-mêmes de leurs fonctions, quand ils ont commis quelque faute grave, plutôt que d'attendre le jugement des autres et la déposition. Ce serait le moyen d'attirer sur soi la miséricorde divine. Autrement, s'obstiner à garder une place dont on n'est pas digne, c'est aussi se rendre indigne du pardon, c'est attiser de plus en plus le feu de la colère de Dieu, parce qu'à un premier péché l'on en ajoute un plus grave.

11. Mais où sont les hommes capables d'une aussi généreuse résolution? C'est quelque chose de terrible en vérité que la soif des dignités. Et lorsque je parle ainsi, loin de contredire le bienheureux Paul, je suis parfaitement d'accord avec lui. Voici en effet ce qu'il dit : *Celui qui désire l'épiscopat, désire une bonne œuvre.* (I Tim., III, 1.) Ce que je condamne, ce n'est pas l'œuvre elle-même, c'est le désir de la domination et de la puissance. Il faut étouffer jusqu'à la dernière étincelle de ce désir, pour soustraire la dignité épiscopale à son empire, et pour assurer ce libre exercice de ses fonctions. Quand on n'a pas désiré de monter à l'épiscopat, on ne craint pas d'en descendre; exempt de cette crainte, on agira en tout avec la liberté qui convient à des chrétiens. La peur d'être précipité de ce haut rang courbe l'âme sous le joug de la plus humiliante servitude, servitude remplie de maux, et qui force de

manquer à la fois à ce qu'on doit à Dieu, à ce qu'on doit aux hommes. Rien de si funeste qu'une pareille disposition. Les braves soldats sont ceux qui combattent avec ardeur et meurent avec courage. Tel est l'esprit qui doit animer un évêque : il faut qu'il soit prêt à quitter comme à exercer sa charge, ainsi qu'il convient à un chrétien, assuré que d'en sortir ainsi ce n'est pas ce qui procure la moins belle des couronnes. Quand on s'est exposé à tomber de la sorte pour n'avoir point consenti à rien qui fût contraire à l'honneur de l'épiscopat, on se prépare à soi-même une récompense plus glorieuse, et un plus rigoureux châtiment aux auteurs d'une disgrâce non méritée.

Vous serez heureux, dit Notre-Seigneur, *lorsque les hommes vous outrageront et vous persécuteront, et qu'ils diront faussement toute sorte de mal contre vous à cause de moi ; réjouissez-vous et tressaillez de joie, parce qu'une grande récompense vous est réservée dans les cieux.* (Math., v, 11, 12). Voilà pour des cas où des collègues cassent et déposent quelqu'un par jalousie, par une lâche complaisance pour des étrangers, par inimitié ou par quelqu'autre motif injuste : mais, souffrir la même persécution de la part d'ennemis déclarés est quelque chose de plus méritoire encore, et la malice des persécuteurs procure alors des avantages qu'il est inutile de décrire.

Il faut donc visiter tous les replis de notre cœur, et rechercher soigneusement si quelque étincelle, mal éteinte, de ce désir, n'y couverait pas à notre insu. Ce n'est pas tout d'avoir été exempt de cette passion dès le commencement, il faut encore s'estimer heureux de pouvoir la tenir en bride au sein du pouvoir et de l'élévation. Quant à celui qui, avant d'être parvenu aux honneurs, en nourrit en lui-même l'insatiable et pernicieux désir, on ne saurait dire dans quelle ardente fournaise il se jette en y arrivant. Pour moi, j'en fais l'aveu, et ne crois pas que je veuille mentir par modestie, je sens que cette passion est grande en moi ; et c'est une des raisons qui aient le plus fortement déterminé la résolution que j'ai prise de fuir. Ceux que l'amour charnel a blessés de ses traits, ne souffrent jamais une plus rude épreuve que lorsqu'ils se trouvent près de l'objet de leur passion; s'éloignent-ils, le mal cesse; j'en dirai autant des cœurs ambitieux qui convoitent la dignité sacerdotale. La fièvre qui les dévore redouble avec leurs espérances; ils ne s'en délivrent qu'en renonçant à l'espoir d'y parvenir.

12. Ce motif n'est pas sans valeur, et il aurait été seul qu'il eût suffi pour m'éloigner du sacerdoce. Mais à celui-là s'en ajoute un autre qui n'est pas moins puissant : quel est-il? Il faut qu'un prêtre soit sobre, clairvoyant; qu'il ait des yeux pour tout observer, car il ne vit pas pour lui tout seul, mais pour tout un peuple. (I Tim., III, 2.) Et moi, je suis paresseux, je suis sans énergie, et c'est à grand'peine que je suffis à mon salut propre; tu en conviendras toi-même, dont l'amitié est cependant si attentive à dissimuler mes défauts. Jeûner, veiller, coucher sur la terre nue, et les autres macérations corporelles, il ne faut pas m'en parler; tu sais combien je suis éloigné de cette perfection; et, quand je la possèderais, de quoi me servirait-elle dans l'exercice du ministère épiscopal avec cette mollesse et cette indolence qui me sont naturelles? Ces exercices, il est vrai, profitent beaucoup au solitaire enfermé dans sa cellule et qui n'a pas d'autre affaire que son salut personnel. Mais l'homme qui se doit à un peuple entier, qui concentre en lui-même les intérêts particuliers de tous ses administrés, je ne vois pas quel fruit il en pourrait tirer, à moins d'y joindre une force d'âme que rien n'ébranle.

13. Ne sois pas surpris que, pour juger de l'énergie d'une âme, je demande d'autres preuves que l'austérité de la vie. En effet, nous voyons des gens pour qui ce n'est pas même une affaire de ne tenir aucun compte du boire et du manger, ou de la mollesse de la couche; il y en a qui sont naturellement rudes ; pour d'autres, c'est affaire d'éducation, de tempérament même et d'habitude, toutes choses qui peuvent rendre aisé ce qui nous paraît pénible. Mais l'outrage, mais les injustices, mais un mot offensant, mais un trait mordant lancé avec ou sans réflexion par un inférieur, mais les plaintes portées contre nous au hasard et sans fondement par des supérieurs ou des subordonnés : voilà ce que bien peu savent supporter avec fermeté; vous en citerez un ou deux peut-être. Tel endurera courageusement la faim et la soif qui, mis aux prises avec ces autres épreuves, y perdra la raison, sera comme pris de vertige et deviendra plus furieux qu'une bête féroce. Voilà surtout celui que nous éloignerons du sanctuaire. Qu'un évêque ne s'exténue point par les jeûnes, qu'il n'aille point

nu-pieds, qu'est-ce que cela fait au bien général du troupeau? Mais un caractère violent, c'est tout ce qu'il y a de plus fécond en malheurs et pour soi-même et pour les autres.

Nulle menace n'est sortie de la bouche de Dieu contre ceux qui ne se macèrent pas; pour ceux qui se mettent en colère, c'est de l'enfer et du feu de l'enfer qu'il les menace. (Matth., v, 22.) Lorsque l'homme épris de la vaine gloire acquiert un grand pouvoir, c'est un nouvel aliment qu'il offre au feu qui le brûle; il en est de même de celui qui, dans son particulier et dans les petites réunions, ne peut maîtriser sa colère, et s'emporte pour un rien. Qu'on le mette à la tête d'un gouvernement considérable, et l'on va voir un animal féroce, rendu furieux par les milliers de piqûres qu'il reçoit de tous les côtés à la fois. Plus de repos pour lui, et pour son peuple des maux incalculables.

14. Rien ne trouble la clarté de l'intelligence, rien n'offusque la pénétration de l'esprit comme la colère, désordonnée, impétueuse. La colère est-il dit, perd même les sages. (Proverb., xv, 1.) C'est comme un combat de nuit, au milieu duquel la vue obscurcie ne distingue plus les amis des ennemis, ni l'honnête homme de l'homme méprisable; la colère en use avec tout le monde de la même façon; peu lui importe le mal qu'elle se fait à elle-même: elle s'y résout, elle s'en fait une espèce de plaisir qu'il faut satisfaire à tout prix. Oui, cet embrasement du cœur n'est pas sans un certain plaisir, il exerce même sur l'âme une tyrannie plus impérieuse que tout autre plaisir, et c'est pour bouleverser de fond en comble son état normal. La colère entraîne naturellement à sa suite l'orgueil insolent, les inimitiés sans sujet, les haines aveugles, les offenses gratuites: elle dispose constamment aux provocations et aux outrages. Que ne fait-elle pas dire et faire à ceux qu'elle possède! L'âme étourdie de son tumulte, entraînée par sa violence ne trouve plus un point d'appui pour résister à de si violents assauts.

Basile. Je t'arrête, c'est trop longtemps parler contre ta pensée. Qui ne sait que personne n'est plus exempt que toi de cette maladie?

Chrysostome. Mais pourquoi, cher ami, m'exposer à ce feu? pourquoi réveiller la bête féroce qui dort? Ne sais-tu pas que je dois ce calme non à ma vertu, mais à mon amour pour la solitude? Quand quelqu'un est enclin à la colère, il faut qu'il vive seul, ou dans la société d'un ou deux amis; par ce moyen il évitera l'incendie qui, au contraire, le dévorera s'il tombe dans l'abîme des soucis d'une grande charge. Et il ne se perdra pas seul; il en entraînera beaucoup d'autres dans le précipice, en les rendant moins attentifs à garder la modération. Les peuples sont disposés naturellement à considérer la conduite de leurs chefs comme un modèle sur lequel ils cherchent à se former. Comment réussir à calmer dans les autres les effervescences de l'humeur, quand on ne sait pas commander à la sienne? Quel homme du peuple consentira à corriger ses emportements, en voyant son évêque qui s'emporte? Sa dignité qui l'expose à tous les regards, ne permet pas qu'aucun de ses vices demeure caché: les plus petits sont bien vite publiés. L'athlète qui reste chez lui, qui ne lutte avec personne cache aisément sa faiblesse; mais quand il se dépouille de ses vêtements et descend dans l'arène, on voit promptement ce qu'il est. De même les hommes qui vivent dans la retraite et loin des affaires peuvent étendre sur leurs vices le voile de la solitude. Sont-ils introduits dans le monde? les voilà obligés de quitter le manteau qui les recouvrait, je veux dire la solitude, et de montrer leur âme à nu dans les agitations du siècle.

Autant les bons exemples servent à enflammer la sainte émulation de la vertu, autant les mauvais contribuent à répandre parmi les peuples le relâchement et la négligence dans l'observation du devoir. Il faut donc au prêtre une âme toute rayonnante de beauté dont la lumière éclaire et réjouisse les âmes de ceux qui ont les yeux tournés vers lui. Les fautes des hommes vulgaires restent ensevelies dans l'ombre et ne préjudicient qu'à ceux qui les commettent. Le scandale d'un homme haut placé dans le monde et exposé à tous les regards est une sorte de fléau public, tant parce qu'il autorise la tiédeur de ceux qui s'effraient des rudes exercices de la vertu, que parce qu'il décourage ceux mêmes qui voudraient mener une vie meilleure. Ajoutez à cela que les fautes des particuliers, lors même qu'elles sont connues, n'ont pas une influence bien dangereuse sur les dispositions des autres; mais le prêtre, rien de ce qu'il fait ne reste caché, et chacune de ses actions, indifférente en soi, prend dans l'opinion un caractère sérieux. On mesure les torts moins par la gravité du délit que par le rang de celui qui le commet. Que le prêtre

donc se revête pour ainsi dire d'un zèle soutenu, d'une continuelle vigilance sur lui-même, comme d'une armure de diamant qui ne laisse aucun endroit faible et découvert, par où l'on puisse lui porter le coup mortel. Tout ce qui l'entoure ne demande qu'à le frapper et à l'abattre, non-seulement ses ennemis déclarés, mais encore ceux qui font semblant d'être ses amis.

Il faut choisir, pour le sacerdoce, des âmes semblables aux corps des trois jeunes gens, que la grâce divine rendit invulnérables au milieu de la fournaise de Babylone. Le feu dont ils sont menacés ne s'alimente pas de sarment, de poix ni d'étoupes, mais de matières plus dangereuses; c'est un feu qui ne se voit pas, c'est le feu de l'envie qui enveloppe le prêtre de ses flammes dévorantes, flammes qui se dressent, s'étendent, se jettent sur sa vie, et la pénètrent tout entière avec une activité que n'eut jamais le feu matériel contre les corps des trois jeunes gens. Dès que l'envie trouve un brin de matière combustible, sa flamme s'y attache aussitôt, et consume cette partie défectueuse; quant au reste de l'édifice, fût-il plus éclatant que les rayons du soleil, elle l'endommage encore par sa fumée et le noircit complétement. Tant que la vie d'un prêtre est dans un parfait accord avec la règle de ses devoirs, il n'a rien à craindre des piéges de ses ennemis. Qu'une seule irrégularité, si petite qu'elle soit, échappe à son attention (et cependant quoi de plus pardonnable, puisqu'il est homme, et qu'il traverse cette mer semée d'écueils qui s'appelle la vie); voilà que toutes ses vertus ne lui servent plus de rien contre les langues de ses accusateurs ; un rien ternit toute sa vie. Tout le monde juge le prêtre, et on le juge comme s'il n'était plus dans sa chair, comme s'il n'était pas pétri du limon commun, comme s'il était un ange affranchi de toutes les faiblesses de l'homme.

Tant qu'un tyran est fort, on le craint, on le flatte, ne pouvant le renverser ; ses affaires déclinent-elles, adieu les respects simulés ; ceux qui la veille encore se disaient ses partisans, se déclarent tout à coup contre lui et lui font la guerre : ils recherchent les endroits vulnérables de sa puissance, en sapent les fondements, et enfin la détruisent. C'est aussi ce qui arrive à un évêque; à peine ceux qui l'entouraient de leurs hommages et de leurs flatteries, lorsqu'ils le croyaient solidement établi, l'ont-ils vu ébranlé, même légèrement, que saisissant l'occasion, ils se mettent à travailler de concert et de toutes leurs forces à le faire tomber comme un tyran, comme quelque chose de pire. Le tyran craint ses gardes du corps ; l'évêque lui aussi est réduit à redouter ceux qui l'approchent de plus près. Ce sont eux qui convoitent sa place, eux qui connaissent le mieux sa vie et ses affaires. Témoins journaliers de ses actions, ils sont les premiers à saisir la moindre faute qui lui échappe, ils peuvent facilement accréditer même leurs calomnies, faire passer pour grave ce qui est léger, et perdre ainsi leur évêque qui succombe victime de leurs mensonges. C'est le renversement de la parole de l'Apôtre : *Si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui ; si un membre est glorifié, tous les membres sont dans la joie.* (I Cor., XII, 28.) Contre de tels assauts il n'y a de ressources que dans une piété à toute épreuve.

Voilà dans quelle guerre tu veux que je m'engage. Voilà la mêlée terrible dans laquelle tu me crois capable de me défendre. Qui te l'a dit? Si c'est Dieu, montre-moi ton oracle et je me soumets. Si tu n'en as pas d'autre que la vaine opinion des hommes, désabuse-toi. Dans une cause qui m'est si fort personnelle, ne trouve pas mauvais que je défère à mon sentiment plutôt qu'à celui des autres ; car, dit l'Apôtre, personne ne connaît mieux ce qui est dans l'homme que l'esprit de l'homme. (I Cor., II, 11).

Je crois en avoir dit assez pour te persuader, au cas que tu en aies jamais douté, combien je me serais exposé au ridicule, moi et ceux qui m'avaient élu, si, après avoir accepté l'épiscopat, je m'étais vu ensuite forcé de reprendre mon premier état de vie.

Outre l'envie, il y a encore une autre passion plus violente, qui arme beaucoup d'hommes contre un évêque, c'est la convoitise qu'excite cette dignité. Comme il y a des fils ambitieux qu'afflige la longue vie de leurs pères, il y a aussi des hommes à qui la durée d'un long règne épiscopal cause une impatience extraordinaire. N'osant pas attenter aux jours du titulaire, ils travaillent à sa déposition avec d'autant plus d'ardeur que chacun aspire à le remplacer, que chacun espère que le choix tombera sur lui.

15. Veux-tu que je te présente sous une autre face cette lutte si féconde en dangers de toute sorte? Transporte-toi à quelqu'une de ces so-

lennités publiques qui ont lieu pour les élections ecclésiastiques, observe : autant d'individus qui les composent, autant de langues acérées pour déchirer la réputation du prêtre. Les électeurs se partagent en factions diverses ; nul accord dans le collége des prêtres ni entre eux ni avec leur chef : personne ne s'entend ; l'un veut celui-ci, l'autre celui-là. La cause de cette confusion, c'est que personne ne considère la seule chose qui soit à considérer, les qualités intérieures. D'autres motifs décident de l'élection. « Un tel est d'une bonne naissance, je lui donne ma voix », dit l'un : « et moi, réplique un autre, je donne la mienne à un tel parce qu'il est riche, et qu'il peut se passer des revenus de l'Eglise » : on choisit celui-ci parce qu'il a passé d'un camp dans un autre auquel on appartient soi-même ; celui-là parce qu'on a avec lui des rapports de société ou de parenté ; un autre parce qu'il a su capter notre bienveillance par des flatteries. Mais a-t-il les vertus et les talents nécessaires? c'est ce dont personne ne s'embarrasse.

Pour moi, je suis si loin de regarder ces titres de recommandation comme suffisants pour s'assurer du mérite du candidat au Sacerdoce, qu'en lui supposant même de la piété, ce qui est pourtant un grand point, je ne me hasarderais pas à l'admettre aussitôt, s'il ne présente encore les témoignages d'une prudence consommée. J'ai connu des hommes longtemps voués à la solitude et aux jeûnes; ils étaient agréables à Dieu aussi longtemps qu'ils avaient le bonheur d'être seuls et à eux-mêmes, et de n'avoir à se préoccuper que de leur salut personnel : ils faisaient tous les jours de grands progrès dans la sainteté ; mais transportés sur le théâtre du monde et forcés de redresser les égarements des peuples, les uns dès le début ont fait voir qu'ils étaient au-dessous d'une si grande tâche, et ont dû y renoncer ; les autres, obligés de rester, se sont écartés de la sainte austérité de leur première vie, et se sont perdus, sans aucun profit pour les autres.

Il peut même arriver qu'un homme aura blanchi dans les fonctions subalternes du ministère, sans que je le juge digne d'être promu à un grade plus élevé, uniquement par respect pour sa vieillesse. Pourquoi l'élèverait-on si l'âge ne l'a pas rendu plus digne ? Je ne dis point cela pour déconsidérer les cheveux blancs, ni pour exclure ceux que l'on irait prendre dans la solitude : il nous en est venu plus d'un qui ont honoré leur ministère d'une manière éclatante ; je veux montrer que, si une grande piété, un grand âge ne font pas que celui qui possède ces avantages soit digne de l'épiscopat, à plus forte raison les motifs exprimés plus haut seront-ils insuffisants. Toutefois, on met encore en avant des considérations plus absurdes. Par exemple, il y en a qu'on admet dans les rangs du Sacerdoce pour les empêcher de se jeter dans un parti contraire ; on en élit d'autres pour leur malice même, de crainte qu'irrités d'un refus ils ne fassent beaucoup de mal. Se peut-il quelque chose de plus inique ? Quoi ! des misérables, des hommes pleins de vices, les honorer quand on devrait les punir ! leurs actions mériteraient de leur interdire le seuil de l'église, et ils en recevront la récompense en montant les degrés du sanctuaire ! Et nous chercherons encore les causes de la colère de Dieu, nous qui livrons les choses les plus saintes et les mystères les plus redoutables en proie à des pervers ou des incapables ! Ainsi on confie l'autorité à des mains tantôt impures qui en profanent la sainteté, tantôt débiles qui n'en peuvent supporter le fardeau, et voilà pourquoi l'Eglise est plus agitée que l'Euripe.

Autrefois je me suis moqué des princes séculiers, parce que, dans la distribution des honneurs, ils regardaient moins aux mérites des personnes, qu'à la richesse, à l'âge, au crédit. Mais je n'ai plus trouvé ce désordre si étrange, depuis que je l'ai vu étaler ses scandales parmi nous.

M'étonnerai-je encore que des hommes entièrement livrés à des intérêts terrestres, sans autre mobile que leur passion de gloire ou d'argent, commettent des fautes de ce genre ; alors que ceux qui font, du moins à l'extérieur, profession de renoncer à toutes les vanités de la terre, ne laissent pas d'agir suivant les mêmes principes ; traitent les intérêts du ciel comme s'il s'agissait d'un quartier de terre ou de quelqu'autre chose de ce genre ; prennent à l'aveugle des hommes que rien ne distingue de la foule, pour leur confier le gouvernement des âmes ; des âmes pour qui le Fils unique de Dieu a bien voulu se dépouiller de sa gloire, se faire homme, prendre la forme d'esclave (Philipp., II, 7), exposer sa face aux crachats, aux soufflets (Matth., XXVI, 67), et mourir enfin, dans sa chair, de la mort la plus ignominieuse?

On ne s'arrête pas là, on court à des abus

plus criants. Non-seulement on admet des indignes, mais encore on expulse les bons. Comme s'il fallait, à toute force, ébranler des deux côtés la sécurité de l'Eglise ; comme si ce n'était pas assez du premier moyen pour allumer la colère de Dieu, et qu'il fallût y joindre le second, qui n'est pas moins funeste. A mes yeux, c'est un malheur égal et d'écarter les sujets utiles, et d'admettre les inutiles. Voilà ce qui se passe, et il s'ensuit que le troupeau de Jésus-Christ ne trouve de consolation nulle part, qu'il ne peut même pas respirer. Cela ne mérite-t-il pas toutes les foudres du ciel, tous les feux d'un enfer plus rigoureux encore que celui dont nous sommes menacés? Et il souffre, il supporte ces grands maux celui qui ne *veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive.* (Ezech., XVIII., 23 et 33.) Qui n'admirerait tant de bonté? qui ne serait stupéfait à la vue de tant de miséricorde?

Les enfants du Christ ruinent l'empire du Christ plus funestement que ses ennemis déclarés, et Lui, toujours bon, toujours miséricordieux, les appelle encore à la pénitence! Gloire à toi, Seigneur, gloire à toi ! Quel abîme de bonté en toi, quel trésor de patience! Des hommes qui, à l'ombre de ton nom, d'obscurs qu'ils étaient sont devenus illustres, abusent des honneurs contre celui-là même à qui ils les doivent, osent ce qu'il n'est pas permis d'oser, insultent aux choses saintes, repoussant ou chassant du sanctuaire les hommes vertueux, afin de laisser aux méchants la plus entière liberté de faire ce qu'ils veulent.

Si tu veux connaître les causes de tant de maux, tu verras qu'elles sont les mêmes que les premières. Leur racine, leur mère, pour ainsi parler, est la même, c'est l'envie : mais elles présentent une assez grande variété de formes. L'un est trop jeune, l'autre ne sait pas flatter; celui-ci n'est pas bien vu d'un tel ; tel personnage verrait avec peine élire celui-là, et repousser le candidat qu'il a présenté ; un autre est bon et patient, un autre est terrible pour les pécheurs; pour un autre ce sera quelqu'autre prétexte aussi bien choisi. Car des prétextes, les gens dont je parle n'en manquent pas, ils en trouvent tant qu'ils veulent. Ils iront jusqu'à faire un crime d'être riche, s'ils n'ont rien autre chose à objecter. Pas d'élévations trop subites, disent-ils encore, cette dignité demande qu'on n'y arrive que lentement et pas à pas. Encore un coup, ils sont d'une fécondité inépuisable pour trouver des motifs.

Ici, je demanderai volontiers ce que doit faire un évêque contre qui souffle tant de vents contraires. Comment tenir ferme contre tant de vagues? comment repousser tant d'attaques? S'il veut déterminer son suffrage par les lumières de sa conscience et de la raison, voilà une nuée d'ennemis qui se déclarent, tant contre lui que contre ceux qu'il se propose d'élire; contradiction sans fin ; nouvelles cabales tous les jours; sarcasmes amers tombant comme une grêle sur les candidats ; et la bataille dure jusqu'à ce qu'on ait forcé ceux-ci à la retraite, pour appeler les sujets que l'on favorise.

On dirait de l'évêque comme d'un pilote qui aurait reçu des pirates à bord de son navire, lesquels, durant toute la traversée, épieraient l'occasion favorable pour le tuer, lui, les matelots et les passagers. S'il aime mieux plaire à ces hommes que de sauver son âme, et qu'il admette ceux qu'il faudrait repousser, c'est Dieu lui-même, au lieu de ces hommes, qu'il aura pour ennemi. Quelle situation plus embarrassante? Sa position, vis-à-vis des méchants, devient encore plus critique qu'auparavant, parce qu'ils agissent d'ensemble, et que ce concert augmente leurs forces. Lorsque des vents violents viennent à souffler dans des directions contraires et à se combattre, la mer, tranquille jusque-là, devient tout à coup furieuse, soulève ses flots et engloutit les navigateurs ; ainsi lorsque l'Eglise a admis dans son sein des hommes pervers, son calme se change en une tempête qui la couvre de naufrages.

16. Considère ce qu'il faut être pour résister à d'aussi grands orages, et pour écarter habilement les obstacles qui s'opposent au salut de tout un peuple. Il faut tout ensemble être grave et sans faste; se faire craindre et être bon ; savoir commander et être affable; incorruptible et obligeant; humble sans bassesse; énergique et doux : c'est avec toutes ces qualités réunies qu'il pourra soutenir la lutte ; c'est à ces conditions qu'il acquerra assez d'autorité pour faire passer, malgré une opposition générale, un digne candidat, et comme aussi pour en écarter un indigne, en dépit de la faveur publique, qu'il dédaignera pour n'avoir égard qu'à une seule chose : l'édification de l'Eglise ; également inaccessible à la haine et à la faveur.

Eh bien ! ai-je eu tort de refuser un honneur si périlleux ? Cependant je n'ai pas tout dit, il

s'en faut beaucoup. Ne te lasse pas d'écouter un ami, un frère qui tient à se justifier des torts dont tu l'accuses. Outre l'avantage de me disculper dans ton esprit, j'aurai encore celui de t'être de quelque utilité pour ton administration. Quand on est sur le point d'entrer dans cette carrière, il est nécessaire de sonder avant tout le terrain ; c'est une précaution qu'il faut prendre avant de s'y engager pour tout de bon. Pourquoi cela ? Parce qu'ainsi on gagnera du moins de n'être pas pris au dépourvu ; viennent après cela les difficultés, elles trouveront un homme prêt à les bien combattre parce qu'il les connaît.

Te parlerai-je de la direction des veuves, de la sollicitude dont il faut entourer les vierges, des difficultés que présente la juridiction ecclésiastique? Les soins que réclame chacune de ces branches de l'administration ecclésiastique sont grands, et les dangers que l'évêque y rencontre, plus grands encore.

Commençons par ce qui paraît le plus facile, le soin des veuves. Il semble d'abord que ce soit une chose fort simple, et que celui qui s'en occupe a tout fait quand il a dépensé une certaine somme d'argent en distributions de secours. (I Tim., v, 16.) Il n'en est rien cependant : une grande circonspection est encore ici nécessaire, surtout quand il s'agit de les inscrire au rôle de l'Eglise; les inscrire au hasard, et comme cela se trouve, produit les maux les plus graves. On a vu des veuves ruiner des maisons, troubler des ménages, se déshonorer par le vol, par la fréquentation des cabarets et par d'autres honteux désordres. Nourrir de telles femmes avec les revenus de l'Eglise, c'est attirer sur soi la vengeance de Dieu et le blâme sévère des hommes, c'est refroidir la charité des bienfaiteurs. Qui pourrait souffrir que les charités qu'on lui demande et qu'il fait au nom de Jésus-Christ, passent aux mains de ceux qui déshonorent le nom de Jésus-Christ ? Voilà des raisons qui rendent un sévère examen nécessaire ; il l'est encore pour empêcher que d'autres veuves, qui peuvent suffire à leurs besoins, ne se joignent à celles dont je viens de parler pour ravager la table des pauvres.

Ces précautions prises, un autre souci se présente, souci grave : il faut prendre des mesures pour que les choses nécessaires à leur entretienne manquent point, mais coulent comme d'une source qui ne tarit jamais. Le malheur de la pauvreté involontaire, c'est d'être insatiable : elle se plaint sans cesse, elle est ingrate. On a besoin de beaucoup de prudence, de beaucoup de zèle, pour lui fermer la bouche, en lui ôtant tout prétexte de plainte. Cependant, qu'un homme se montre supérieur à l'amour de l'argent, et la foule, aussitôt, le proclame capable de remplir cette charge ; pour moi, je reconnais que le désintéressement est une qualité indispensable, sans laquelle on serait un dévastateur et non pas un administrateur, un loup plutôt qu'un berger ; mais je ne pense pas qu'elle suffise toute seule : avec elle il y a une autre vertu que je veux trouver dans un candidat.

Cette vertu est, pour les hommes, la source des plus grands biens ; elle conduit l'âme comme dans un port tranquille et à l'abri des orages : c'est la patience. Or, la classe des veuves, forte de sa pauvreté, de son âge, de son sexe, use volontiers d'une liberté de langue assez peu limitée, pour ne rien dire de plus. Elles crient à contre-temps, elles accusent à tort et à travers, elles se plaignent quand elles devraient exprimer leur reconnaissance, elles blâment quand il conviendrait d'approuver. Il faut que l'évêque ait le courage de tout supporter : leurs clameurs importunes, ni leurs plaintes indiscrètes, rien ne doit exciter sa colère. Leurs misères sont plus dignes de compassion que de reproche : insulter à leurs infortunes, ajouter aux amertumes de la pauvreté, celles de l'affront, serait de la dernière barbarie. C'est pourquoi le Sage, considérant d'un côté l'avarice et l'orgueil naturels à l'homme, sachant d'un autre côté combien la pauvreté est capable d'abattre l'âme la plus noble, et de conseiller une importunité effrontée, ne veut pas que celui qui est en butte à ces ennuyeuses sollicitations, s'en mette en colère. En s'irritant contre les pauvres à cause de l'assiduité de leurs demandes, il s'exposerait à devenir leur ennemi, au lieu d'être leur consolateur comme il le doit. Le Sage lui recommande donc de se montrer affable et d'un abord facile. *Incline sans humeur ton oreille vers le pauvre, réponds-lui avec douceur des paroles de paix.* (Eccli., IV, 8.)

Le même Sage, sans dire un mot de réprimande à l'importun (qui aurait ce courage vis-à-vis d'un suppliant prosterné ?) continue de s'adresser à celui qui est en état de secourir l'indigence, et il l'exhorte à relever le pauvre par un doux regard, par une bonne parole, avant de le faire par l'aumône.

Or, si quelqu'un, sans voler le bien des veuves, s'emporte jusqu'à les maltraiter de paroles ou autrement, non-seulement il n'allége point le fardeau de leur pauvreté, mais il l'aggrave. L'effronterie où les porte le besoin qui les presse, ne les empêche pas de ressentir l'injure. La crainte de la faim les force à mendier, la mendicité produit l'effronterie, et l'effronterie à son tour attire les humiliations, cercle fatal qui tient l'âme enfermée dans les ténèbres et dans le désespoir.

Il faut donc qu'un administrateur ait assez de patience pour ne pas accroître leur douleur par ses violences, pour calmer en grande partie leur affliction par des paroles de consolation. Le pauvre que l'on insulte est peu touché de l'aumône qu'on lui donne, si abondante qu'elle soit; le secours en argent ne compense pas la blessure faite à l'amour-propre. Au contraire celui qui entend une bonne parole, qui reçoit une consolation en même temps qu'une aumône, éprouve une joie, une satisfaction bien plus grande. La manière de donner a doublé le don. Ce que je dis là n'est pas de moi, mais de celui qui nous exhortait tout à l'heure: *Mon fils*, dit-il, *ne mêle point les reproches au bien que tu fais, n'accompagne point les dons de paroles affligeantes: La rosée ne rafraîchit-elle point la trop grande chaleur? une douce parole vaut mieux que le don. Oui, une seule parole est meilleure que l'offrande; et toutes les deux se trouvent dans l'homme charitable.* (Eccli., XVIII, 15, 17.)

Mais si celui qui prend la charge des veuves doit avoir de la douceur et de la patience, il faut de plus qu'il entende l'économie. Si cette qualité lui manque, le bien des pauvres n'en souffrira pas moins. J'ai ouï parler d'un homme, qui, chargé de cette partie de l'administration, ne dispensa aux pauvres qu'une petite portion de l'argent assez considérable destiné aux aumônes. Il est vrai qu'il ne dépensa point le reste pour son propre usage, mais il le cacha soigneusement sous terre, où il le conservait. Une guerre survint, l'argent fut découvert et pris par l'ennemi. Il y a donc ici un juste milieu à garder, c'est que l'Eglise ne soit ni riche ni pauvre. A mesure que tu reçois, distribue aux indigents. Si l'Eglise a des trésors, qu'ils résident dans les cœurs des fidèles.

Au chapitre des veuves, ajoutons l'hospitalité qu'il faut offrir aux étrangers, et les secours que l'on doit aux malades; quelle dépense croissante qu'exigent ces détails, et quelle activité, quelle prudence sont nécessaires pour s'en bien acquitter? La dépense n'est pas moindre que celle dont nous venons de parler, souvent même elle est plus considérable. Quant au dispensateur, il faut qu'il ait le talent de se procurer des ressources; mais la discrétion et la prudence lui sont nécessaires pour engager les personnes en état de donner, à donner généreusement et volontiers; il doit pourvoir au soulagement des malades sans blesser l'esprit des bienfaiteurs. Le soin des malades exige toute l'activité, toute la diligence possible; ils sont pour l'ordinaire fâcheux et sans énergie, et, à moins de précautions et de sollicitudes infinies, la plus légère négligence peut leur être extrêmement préjudiciable.

17. La direction des vierges est un emploi d'autant plus délicat, qu'elles forment la partie la plus précieuse et vraiment royale du troupeau de Jésus-Christ. Aujourd'hui une infinité de sujets remplis d'une infinité de vices ont envahi scandaleusement le chœur des chastes épouses du Christ. C'est là pour l'Eglise un sujet d'abondantes larmes. Comme il y a une grande différence entre la faute d'une jeune personne de condition libre, et celle que commettrait son esclave; ainsi ne saurions-nous comparer les fautes des vierges avec celles des veuves. Celles-ci peuvent, sans beaucoup de conséquences, se livrer à la dissipation; tantôt se déchirer entre elles par des traits de médisance, tantôt se prodiguer les flatteries; affecter des manières hardies, se montrer partout, jusque dans la place publique. La vierge a de plus grands combats à soutenir; c'est à la plus haute perfection qu'elle aspire; c'est la vie des anges qu'elle a pour mission de montrer à la terre; elle se propose de faire, quoique revêtue d'une chair mortelle, ce qui semble n'appartenir qu'aux puissances immatérielles. Dès lors les fréquentes sorties, les visites oiseuses, les conversations sans but ni raison lui sont interdites: elle doit ignorer même toute parole qui sentirait l'injure ou la flatterie.

Les vierges ont besoin d'une garde sûre, d'une protection assidue; l'Ennemi de la sainteté s'attaque à elles de préférence; il les épie sans cesse, il leur tend des piéges, toujours prêt à les dévorer, si quelqu'une d'elles chancelle et tombe; les hommes aussi cherchent à les séduire; avec ces ennemis conspire encore la fougue des sens: ainsi deux guerres

à soutenir à la fois, l'une qui assaille au dehors, l'autre qui jette le trouble au dedans.

Quel sujet d'alarmes pour un directeur! quel danger! et surtout quelle douleur si, ce qu'à Dieu ne plaise! quelque désordre imprévu éclate parmi elles? Si une fille qui ne sort jamais de la maison paternelle est une cause d'insomnie pour son père ; si le souci qu'elle lui donne écarte le sommeil de ses paupières, tant il craint qu'elle ne soit stérile, qu'elle ne dépasse l'âge de se marier, qu'elle ne déplaise à son mari ; s'il en est ainsi du père selon la chair, que faut-il penser du père spirituel qui n'a, il est vrai, aucune de ces craintes, mais qui en éprouve d'autres bien plus graves?

Il ne s'agit point ici d'offenser un mari, mais Jésus-Christ lui-même. S'il y a une stérilité à craindre, ce n'est pas celle qui s'arrête à la honte, c'est celle qui va jusqu'à la perte de l'âme ; car il est dit : *Tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu.* (Matth., III, 10.) La vierge répudiée par le céleste Epoux, n'en est pas quitte pour recevoir l'acte de répudiation et s'en aller ; elle expiera sa faute par un supplice éternel. Le père selon la chair a bien des secours qui lui rendent facile la garde de sa fille : la mère, la nourrice, le nombre de ses domestiques, la sûreté de la maison le secondent beaucoup pour la surveillance et la protection de la jeune vierge. Elle n'a pas la liberté de se montrer fréquemment au dehors ; et quand elle sort, rien ne l'oblige à se faire voir, l'obscurité du soir pouvant aussi bien que les murailles de sa chambre, cacher celle qui ne désire pas être vue.

En outre, elle est exempte de tout ce qui pourrait l'obliger de paraître aux regards des hommes ; ni le souci de se procurer les choses dont elle a besoin, ni les atteintes portées à ses intérêts, ni aucun motif semblable ne la met dans la nécessité de se rencontrer avec des étrangers ; son père la décharge de tous ces soins et ne lui laisse que celui de conserver la décence virginale dans sa conduite et dans son langage.

Au contraire, le Père spirituel n'est entouré que de circonstances qui rendent sa surveillance difficile, pour ne pas dire impossible. Il ne lui est pas permis d'avoir dans sa maison la jeune personne sur laquelle il doit veiller. Une telle cohabitation ne serait ni décente ni exempte de dangers : ils pourraient se préserver eux-mêmes de tout mal, et conserver intacte leur chasteté; mais il resterait toujours le scandale causé aux âmes faibles, dont ils seraient obligés de rendre un compte non moins sévère que si des relations criminelles existaient entre eux. La cohabitation étant illicite, comment s'y prendre pour connaître les mouvements qui s'élèvent dans le cœur de la jeune personne, pour réprimer ceux qui sont déréglés, pour cultiver et développer ceux qui sont dans l'ordre et qui prennent une bonne direction? L'évêque ne peut pas même être informé avec exactitude des sorties des vierges, ni des motifs qui les appellent hors de leurs maisons. Pauvres, comme elles sont pour la plupart, maîtresses d'elles-mêmes, obligées de pourvoir personnellement aux premiers besoins de la vie, que d'occasions de se répandre au dehors si elles voulaient faillir, que de prétextes pour échapper à la surveillance! L'évêque leur prescrira de demeurer dans leurs maisons, et pour couper court à toutes ces allées et venues, il leur fournira les choses nécessaires à leur subsistance, et les fera servir par une personne de leur sexe. Il ne leur permettra pas de se trouver aux funérailles ni aux veilles de nuit. L'astucieux serpent sait trop bien profiter même du prétexte des bonnes œuvres pour distiller son venin. Il faut que la vierge chrétienne garde une clôture rigoureuse ; quelquefois seulement durant toute l'année, elle pourra franchir le seuil de sa demeure, lorsque des motifs indispensables, nécessaires, l'y forceront.

On me dira : Qu'est-il besoin qu'un évêque descende à tous ces détails? Qu'on sache qu'il n'est pas une partie de l'administration qui lui soit étrangère; que toutes les plaintes qui peuvent s'élever à ce sujet retombent sur lui, en sorte qu'il vaut mieux pour lui de gérer par lui-même, que de s'en remettre sur autrui. Par là, il évite des reproches auxquels l'exposeraient des fautes commises sous son nom. De plus, en faisant tout par lui-même, il expédie facilement tout son travail. Car il est d'expérience que celui qui s'asservit à prendre l'avis de tout le monde, retire moins d'avantage du secours qu'on lui prête, que la diversité des opinions ou le peu de concert des coopérateurs ne lui cause d'ennuis et d'embarras.

Au reste il n'est pas possible de marquer en détail toutes les sollicitudes que demande le gouvernement des vierges. Quand il ne s'agirait que du discernement de celles qui doivent appartenir à l'Eglise, ce travail suffit pour rendre ce ministère très-laborieux.

18. La juridiction est pour l'évêque une source de contrariétés sans nombre, elle lui impose un travail infini, elle est hérissée de plus de difficultés que n'en rencontrent les juges séculiers. Trouver le droit est chose difficile, ne pas le violer quand on l'a trouvé, chose plus difficile encore. C'est une œuvre laborieuse, et j'ajouterai, périlleuse. On a vu des chrétiens faibles renoncer à la foi, à la suite de quelque affaire malheureuse dans laquelle toute protection leur avait manqué ; car ceux qui ont à se plaindre d'une injustice, poursuivent d'une haine égale et l'offenseur et celui qui refuse de les défendre. Ils ne veulent avoir égard ni à la complication des affaires, ni à la difficulté des circonstances, ni à la limite assez restreinte de la puissance sacerdotale, ni à rien au monde. Juges inexorables dans leur propre cause, ils ne comprennent qu'une espèce de justification : qu'on les délivre des maux qui les accablent. Si tu ne peux leur procurer cette délivrance, tu auras beau leur donner toutes les raisons imaginables, tu n'échapperas pas à la condamnation. Puisque j'ai parlé de protection, il y a une autre source de plaintes que je vais te découvrir.

Si chaque jour l'évêque ne va point courir de maison en maison avec plus d'assiduité que ceux qui n'ont pas autre chose à faire, il y a une infinité de gens qui s'en offensent. Non-seulement les malades, mais aussi ceux qui se portent bien, veulent avoir la visite de leur évêque ; encore si c'était la religion qui leur inspirât ce désir ! mais non, c'est simplement un honneur, une distinction dont ils sont jaloux. Si par malheur il se trouve un riche, un homme puissant à qui il rende de plus fréquentes visites qu'aux autres dans l'intérêt même et pour le bien commun de l'Eglise, aussitôt on le flétrit des noms de flatteur et de courtisan.

Mais pourquoi parler de protections et de visites ? Il ne faut qu'un simple salut pour attirer à l'évêque une masse de plaintes, au point d'en être souvent accablé et de succomber au chagrin. On lui demande compte même d'un regard. Ses actions les plus simples passent par la balance de la critique ; on note le ton de sa voix, les mouvements de ses yeux, jusqu'à son sourire : comme il a souri gracieusement à un tel, comme il l'a salué à haute voix et avec un visage ouvert ! Moi, à peine m'a-t-il adressé la parole, et seulement par manière d'acquit. Entré quelque part, qu'il oublie de porter les yeux à la ronde, et de saluer tout le monde l'un après l'autre, c'est un homme qui ne sait pas vivre. Qui donc, à moins d'une force extraordinaire, pourra suffire contre tant d'accusateurs, soit pour prévenir toutes leurs attaques, soit pour les repousser victorieusement? Il faudrait qu'un évêque n'eût même pas d'accusateurs ; que si cela n'est pas possible, il faut qu'il puisse réduire à néant les accusations ; et cela n'est pas facile encore ! car combien de gens se plaisent à dire du mal à tort et à travers et sans le moindre fondement ! il doit alors braver courageusement des bruits mensongers, et autant que possible ne pas s'en émouvoir. On supporte plus facilement un reproche que l'on a mérité, parce que la conscience, le plus formidable des accusateurs, l'avait déjà fait, et avec encore plus de sévérité ; mais quand l'accusation est sans fondement, on se laisse emporter par un premier mouvement de colère auquel succèdent bientôt le découragement et l'abattement, à moins qu'un long exercice de patience n'ait accoutumé l'âme à s'élever au-dessus de la vaine opinion des hommes. Quant à recevoir tous les traits que peut lancer la calomnie sans rien perdre de son calme et de son sang-froid, c'est une chose bien difficile, on pourrait même dire impossible.

Parlerai-je de tout ce qu'il en coûte à un évêque, quand il se trouve réduit à l'affligeante nécessité de retrancher quelqu'un de la communion de l'Eglise ? Encore si dans ce cas l'on n'avait à déplorer que la douleur de l'évêque ; mais quel affreux malheur ! et combien l'on doit craindre que le coupable, exaspéré par une punition trop sévère, ne soit poussé à l'extrémité dont parle l'apôtre saint Paul, et qu'il *ne soit accablé par l'excès de sa tristesse.* (II Cor., II, 7.)

La plus grande prudence est donc ici nécessaire de peur que le mal n'empire par l'effet du remède destiné à le guérir. Toutes les fautes commises après retombent sur le médecin ignorant qui n'a pas bien connu la blessure, et qui a enfoncé le fer trop avant. De quelle frayeur un évêque ne doit-il pas être saisi, lorsqu'il pense qu'il aura à rendre compte, non-seulement de ses propres péchés, mais de tous ceux de son peuple ? Que si nos seules offenses suffisent pour nous glacer d'épouvante, et nous ôter l'espoir d'échapper au châtiment éternel

à quoi doit s'attendre celui qui aura à se défendre sur tant de chefs d'accusation? Ecoute saint Paul, ou plutôt Jésus-Christ, parlant par la bouche de son apôtre : *Obéissez à vos supérieurs, et soyez-leur soumis, parce qu'ils veillent sur vos âmes, comme devant en rendre compte.* (Hébr., XIII, 17.) N'y a-t-il pas dans cette menace de quoi se pénétrer de la plus vive frayeur ? Pour moi, je le suis au-delà de toute expression.

Je conclus qu'il n'y a personne, quelque dur, quelque difficile à persuader qu'il puisse être, qui ne demeure à présent convaincu qu'en refusant l'épiscopat, j'ai agi, non par orgueil ni par présomption, mais par la crainte de hasarder mon salut dans un aussi grave ministère.

LIVRE QUATRIÈME.

—

ANALYSE.

Ce livre débute par une objection de Basile : ce que son ami vient de dire s'applique, prétend-il, à ceux qui s'ingèrent d'eux-mêmes dans les fonctions sacrées; mais non à celui qu'on y entraîne malgré lui. — Chrysostome prouve que c'est là une erreur. — Exemples de Saül, d'Héli, d'Aaron et de Moïse. — Judas avait été appelé. — Ceux qui imposent les mains à des indignes encourent les mêmes peines qu'eux. — Plusieurs comparaisons tendant à prouver qu'il faut n'imposer les mains qu'avec une extrême prudence, suivant le précepte de saint Paul à Timothée. — Ce début peut se résumer en un seul mot : de la vocation ecclésiastique. — Tout le reste du livre roule sur le talent de la parole que doit posséder le prêtre. Le bon exemple ne suffit pas sans le talent de la parole ni même le don des miracles. — La parole est la seule arme avec laquelle on puisse combattre les ennemis de l'Eglise. — Comparaison de l'Eglise avec une ville forte. — Principaux ennemis aux entreprises desquels l'Eglise est en butte : les Juifs, les Païens, les Manichéens, les Valentiniens, les Marcionites, les Sabelliens, les Ariens; ces deux dernières sectes se rapprochent de l'hérésie de Paul de Samosate. — Les ennemis domestiques, les agitateurs de questions oiseuses et insolubles. — Objections de Basile : saint Paul n'a-t-il pas méprisé l'éloquence ? — Non, il n'a méprisé que l'art frivole des rhéteurs de son temps. — Si quelque ministre de Jésus-Christ pouvait se passer du talent de la parole, c'était bien saint Paul, muni comme il l'était du don des miracles, et de son amour incomparable pour Jésus-Christ, amour qui lui fait souhaiter d'être anathème pour le salut des Juifs. — Eloquence de saint Paul : elle est simple et forte et uniquement fondée sur la science et l'enthousiasme. — Eloge sublime de ses épîtres. — Textes de saint Paul, établissant la nécessité pour un évêque de posséder la doctrine pour l'instruction des autres : il faut qu'un évêque soit habile à défendre les dogmes.

Après un moment de réflexion, Basile répondit au discours qu'il venait d'entendre.

Si tu avais désiré le sacerdoce et fait quelque démarche pour l'obtenir, tes craintes seraient fondées. En recherchant une place on déclare que l'on se sent capable de la remplir, et l'on n'est plus en droit de rejeter sur l'ignorance les fautes que l'on commet dans son administration. On s'est privé d'avance de ce moyen de défense par l'empressement avide avec lequel on s'est en quelque sorte jeté sur un emploi, pour s'en saisir. On est venu volontairement et de son plein gré et l'on ne saurait plus être admis à dire : c'est malgré moi que j'ai commis cette faute, malgré moi que j'ai perdu cette âme. Le juge à qui l'on aura à en rendre compte répondra : Quoi ! tu connaissais ton incapacité, tu savais que ton intelligence n'était pas à la hauteur de cette fonction, ni suffisante pour l'administrer, sans commettre de faute, et tu as été assez hardi pour accourir en recevoir la charge, une charge si peu en rapport avec tes forces? Qui t'a forcé ? Quelle violence a-t-on exercée pour te contraindre à subir ce joug, malgré ta résistance et ta fuite ?

Pour toi, tu n'entendras jamais de pareils reproches; ta conscience est parfaitement tranquille à cet égard; tout le monde sait très-bien que la brigue n'a été pour rien dans ton élection, et que c'est la justice des électeurs seule qui a tout fait : ainsi ce qui enlève aux autres toute excuse est précisément ce qui t'aurait fait absoudre.

Chrysostome. J'accueillis ces paroles en secouant légèrement la tête et en souriant; j'admirais la naïve candeur de mon ami. — Je voudrais bien, lui dis-je, que les choses fussent comme tu le dis, ô le meilleur des amis ! non pas pour avoir sujet d'accepter ce que j'ai refusé ; car, en supposant même que je n'eusse pas à craindre le châtiment qui menace le pasteur, négligent et incapable, de la bergerie du Christ, toujours porterai-je au fond de ma conscience le plus insupportable des châtiments, le remords d'être trouvé indigne d'aussi augustes fonctions, au jugement même de celui qui me les aurait confiées. Pourquoi donc voudrais-je que ton opinion ne fût point fausse ? Par intérêt pour tant de malheureux, (c'est la qualification qui leur convient quand tu répèterais mille fois qu'on leur a fait violence et qu'ils ont péché sans le savoir), pour tant de malheureux, dis-je, qui occupent des places dont ils ne sauraient remplir les devoirs, je

voudrais que ton opinion fût vraie, afin que ces hommes évitassent le feu éternel, les ténèbres extérieures, le ver qui ne mourra point, et ces cruelles séparations qui partageront à jamais les élus et les réprouvés.

Mais que veux-tu que je te dise? C'est une erreur, incontestablement. Pour te le prouver, je puis d'abord employer un argument tiré de la puissance royale, bien moindre aux yeux de Dieu que la dignité sacerdotale. Le fils de Cis, Saül, ne devait pas la couronne à ses intrigues. Il était allé à la recherche de ses ânesses, quand il rencontra le Prophète, qu'il interrogea pour savoir où elles étaient; et Samuël lui parla de la royauté. Quoiqu'il ajoutât foi aux paroles du prophète, Saül ne témoigna aucun empressement; au contraire, il s'esquivait, il refusait: *Qui suis-je,* disait-il, *et quelle est la maison de mon père?* (I Rois, IX, 21.) Saül, devenu roi, ne fit pas un bon usage de la puissance qui lui avait été imposée; la résistance qu'il avait faite, les paroles que je viens de rapporter le défendirent-elles de la colère du Seigneur qui l'avait fait roi? Il pouvait répondre aux reproches que lui fit le prophète: Ai-je couru après la royauté? Me suis-je placé moi-même sur le trône? Je voulais mener la vie d'un simple particulier, vie de paix et de loisir, et tu m'as forcé d'accepter cette dignité; si tu m'avais laissé dans mon obscurité, j'eusse facilement évité cette pierre d'achoppement: homme du peuple, ignoré dans ses rangs, à coup sûr je n'aurais pas été envoyé à cette expédition; Dieu ne m'aurait pas commandé d'aller combattre les Amalécites, et s'il ne me l'avait pas commandé, je n'aurais pas commis la faute qu'on me reproche.

Mais de semblables excuses sont vaines; non-seulement vaines, mais dangereuses: car elles excitent encore davantage le feu de la colère divine. Celui qui a été élevé à une dignité supérieure à son mérite, loin d'alléguer la grandeur de sa charge pour atténuer ses fautes, doit faire servir à son avancement dans le bien, les attentions bienveillantes de la divine Providence à son égard. Prétendre que la hauteur du rang où l'on est élevé donne le droit de faillir, ce n'est rien moins que vouloir rendre la bonté de Dieu responsable de nos fautes, comme font d'ordinaire les impies et les lâches qui laissent pour ainsi dire leur vie marcher au hasard: démence sacrilége dans laquelle nous nous garderons de tomber, travaillant de tous nos moyens à l'œuvre de Dieu, et conservant notre langue et notre cœur purs de tout blasphème!

Après cet exemple emprunté à la royauté, je passe à un autre plus approprié à notre sujet. Le grand-prêtre Héli n'avait pas non plus ambitionné la souveraine sacrificature. A quoi cela lui servit-il, lorsqu'il eut péché? Que dis-je, ambitionné? il n'eût pas même été libre de la refuser; la loi le contraignait à l'accepter, parce qu'il était de la tribu de Lévi, et qu'il avait seul le droit, par sa naissance, d'occuper cette dignité héréditaire dans sa race. Ce qui ne l'empêcha pas de payer les désordres de ses fils par une expiation terrible.

Avant lui, Aaron, le premier grand-prêtre des Juifs, si souvent l'objet des entretiens familiers que Dieu daignait avoir avec Moïse, se rendit coupable pour n'avoir pas résisté avec assez de force à un peuple furieux. Le pouvait-il tout seul? Ce n'en était pas moins fait de lui si son frère n'eût réussi par ses prières à fléchir la colère de Dieu. Puisque j'ai nommé Moïse, je ne saurais mieux faire que de tirer de sa vie un exemple en faveur de la vérité que je soutiens. Bien loin d'avoir montré de l'empressement à se mettre à la tête du peuple hébreu, Moïse, ce saint personnage, refusa même d'obéir à Dieu qui lui ordonnait d'en prendre la conduite, jusqu'au point d'exciter sa colère. Plus tard même, lorsqu'il fut devenu le chef du peuple de Dieu, il fût mort volontiers pour être débarrassé de sa charge. *Faites-moi mourir,* disait-il à Dieu, *si vous devez me traiter ainsi.* (Nomb., XI, 15.) Cependant, lorsqu'il eut péché à l'occasion des eaux du rocher, le refus persévérant, qu'il avait jadis fait, du souverain pouvoir, lui servit-il pour obtenir sa grâce? Ne fut-ce pas là l'unique motif pour lequel il ne put jouir de l'entrée de la terre promise? Tout le monde sait que cette exclusion fut la peine du péché dont nous venons de parler; il n'en fallut pas davantage pour que cet homme de miracles fût privé d'une récompense accordée à des hommes au-dessous de lui. Après une infinité de fatigues et de travaux, après avoir erré si longtemps dans le désert, ce grand homme signalé par tant de combats et de victoires, mourut sans avoir pu mettre le pied dans la terre pour laquelle il avait essuyé tant de dangers. Et celui qui avait échappé aux fureurs de la mer n'a pas eu le bonheur de se reposer au port.

Ainsi tu le vois, qu'on obtienne par brigue

les dignités du sanctuaire, ou qu'on y parvienne par les soins d'autrui ; il ne reste à ceux qui s'y conduisent mal aucune excuse de leurs fautes. En effet, si des hommes qui avaient plusieurs fois refusé, résistant à Dieu même qui les appelait, furent si sévèrement punis, si rien ne put exempter du châtiment, ni un Aaron, ni un Héli, ni même cet admirable et saint prophète, Moïse, le plus doux des hommes qui fussent sur la terre, à qui Dieu parlait avec la même familiarité qu'à un ami : comment veux-tu qu'il nous suffise, pour notre justification, à nous qui sommes si loin de sa vertu, de nous rendre le témoignage que nous n'avons rien fait pour notre élévation ? surtout lorsque la plupart des élections d'aujourd'hui se font non par la grâce et la vocation de Dieu, mais par les intrigues des hommes.

Dieu avait choisi Judas, lui avait assigné sa place dans le collége apostolique, lui avait conféré la même dignité qu'aux autres apôtres, et même lui avait accordé une marque de confiance particulière en lui remettant le maniement de l'argent. (Jean, XII, 6.) Eh bien ! après qu'il eut abusé de ce double honneur, trahissant celui dont il devait publier la divinité, dissipant indignement les fonds déposés dans ses mains pour de plus nobles usages, Judas a-t-il évité la punition qu'il avait trop méritée? Au contraire, son châtiment fut plus rigoureux que si Dieu l'avait moins favorisé. Car il n'est pas permis d'abuser des dons de Dieu pour l'offenser; on doit les faire valoir pour lui plaire.

Celui qui prétend éviter la peine qui lui est due, parce qu'on l'a placé dans un poste plus élevé, raisonne à peu près comme auraient pu faire les Juifs infidèles, de qui Jésus-Christ disait : *Si je n'étais pas venu et que je ne leur eusse point parlé, ils ne se seraient point rendus coupables ; et si je n'avais pas opéré parmi eux des miracles que personne n'a jamais faits, ils n'auraient point péché.* (Jean, XIV, 22.) A cette parole du Sauveur, du Bienfaiteur du genre humain, qui donc les empêchait de répondre? Pourquoi es-tu venu ? Pourquoi as-tu parlé ? Pourquoi as-tu fait des miracles ? Etait-ce pour avoir l'occasion de nous châtier plus sévèrement?

Mais ce langage eût été celui de la fureur et de l'égarement. Le Médecin céleste n'est pas venu pour vous faire mourir, mais pour vous guérir ; il ne pouvait vous abandonner à votre mal: il voulait vous en délivrer entièrement ; c'est vous qui vous êtes privés volontairement de ses soins; soyez donc punis plus sévèrement. En vous soumettant à ses ordonnances vous guérissez vos maladies anciennes : en fuyant lorsqu'il se présentait, vous vous mettez dans l'impuissance de recouvrer la santé ; doublement coupables par votre entêtement, d'abord en vous nuisant à vous-mêmes, puis en dédaignant les soins du médecin. Après qu'il vous aura comblés de ses bienfaits, Dieu ne vous traitera pas de la même manière que si vous n'aviez reçu de lui aucune faveur ; il vous traitera beaucoup plus rigoureusement. Si les bienfaits ne vous rendent pas meilleurs, ils vous rendront plus coupables, et passibles d'un châtiment plus sévère. Ainsi le moyen de justification que tu m'indiquais se trouve être de nulle valeur ; non-seulement il ne sauverait pas, mais il exposerait à une perte plus complète ceux qui y auraient recours. Il nous faut donc chercher un asile plus sûr.

BASILE. Où pourrais-je en trouver ? je ne sais plus où j'en suis, tant ce que tu viens de dire m'inspire de frayeur.

CHRYSOSTOME. De grâce, mon ami, je t'en conjure, pas de découragement. Nous l'avons, cet asile ; il consiste pour les faibles comme moi, à ne point se hasarder ; pour les forts comme toi, à mettre l'espérance de leur salut dans le soin de ne rien faire, avec la grâce de Dieu, qui soit indigne de leur charge, ni de Celui qui la leur a confiée. Assurément les plus grands supplices n'ont rien de trop sévère, pour ceux qui, après avoir obtenu, à force de brigue, les dignités du sanctuaire, s'y comportent avec tiédeur, ou avec scandale, ou avec incapacité ; mais il ne s'ensuit pas de là qu'il reste quelque espoir de pardon à ceux qui ne les ont pas brigués ; non, ceux-là même n'auront rien à dire pour s'excuser. Fût-on demandé, pressé par des milliers de voix et de suffrages, il faudrait les compter pour rien ; ce qui est avant tout nécessaire, c'est de s'examiner soi-même, c'est de ne jamais céder aux obsessions, avant ce regard scrutateur plongé jusqu'au fond de l'âme. Personne ne s'engage à bâtir une maison s'il n'est architecte ; à guérir des malades, s'il n'est médecin. Si nombreux que fussent ceux qui voudraient y contraindre, on refuserait et on ne rougirait pas d'avouer son ignorance ; et quand il sera question de prendre la charge d'un si grand nombre d'âmes, on ne s'interrogera pas même pour savoir si l'on est capable ; mais nonobstant l'incapacité la plus complète, on acceptera

le saint ministère par complaisance pour un tel, parce que celui-ci l'exige, par la crainte d'offenser celui-là ! Ne serait-ce pas courir avec eux à une perte certaine ? On aurait pu se sauver tout seul, on se damne soi-même et les autres. De quel côté attendre le salut ? Comment obtenir le pardon ? Quels seront nos intercesseurs ? peut-être ces téméraires qui ont usé de violence et qui ont entraîné l'infortuné à une périlleuse extrémité ? Mais eux-mêmes qui les tirera d'affaire alors, car ils auront besoin eux-mêmes du secours d'autrui, s'ils veulent éviter le feu de l'enfer.

2. Lorsque je parle ainsi, je n'ai pas l'intention de t'effrayer, je ne veux que te montrer la vérité toute nue. Ecoute ce que dit l'apôtre saint Paul à son disciple, à Timothée, son véritable et cher fils : *N'impose légèrement les mains à personne, et ne participe point aux péchés d'autrui.* (I Tim., v, 22). Vois-tu, je ne dis pas de quel blâme, mais de quel châtiment j'ai sauvé, autant qu'il était en moi, ceux qui voulaient ma promotion ? Comme il ne suffira pas à l'élu de dire : je n'avais pas sollicité, je n'ai point fui, parce que je ne prévoyais point que l'on pensât à moi ; de même ce sera pour l'électeur une vaine excuse de dire qu'il ne connaissait pas celui à qui il donnait son suffrage. Cette prétendue justification ne fera qu'aggraver le tort. Quoi ! l'on n'achète pas un esclave sans le faire voir aux médecins, sans demander des garanties, sans prendre des informations auprès des voisins ; non content de cela on exige encore du temps pour l'essayer ; et quand il faudra choisir le prêtre de Jésus-Christ, sans y faire tant de façons, on prendra le premier venu, pourvu que ce choix soit du goût de tel ou tel électeur, instrument docile de la faveur ou de la haine d'un tiers ! mais c'est absurde. Qui donc implorera pour nous la clémence divine, lorsque ceux qui devraient être nos défenseurs auront eux-mêmes besoin d'être défendus ?

C'est le devoir de l'électeur de se livrer à un examen approfondi, c'est encore davantage celui du candidat ; car bien que ceux qui l'auront élu doivent porter avec lui la peine de ses péchés, ce ne sera pas pour lui un titre à l'impunité. Il doit même s'attendre à la plus grande part du châtiment, à moins que les électeurs n'aient agi par un motif purement humain, et contre toutes les lumières et les inspirations de leur conscience. S'ils étaient convaincus du crime d'avoir introduit dans le sanctuaire, pour un motif quelconque, un sujet à leurs yeux notoirement indigne, un châtiment égal serait probablement réservé à tous, et peut-être un plus grand à celui qui aura conféré les ordres. Quelle responsabilité sur la tête du téméraire qui accorde à l'ennemi du Christ le pouvoir de ravager son Eglise ! Que si l'électeur n'est pas coupable à ce point, s'il dit avoir été trompé par l'opinion publique, cela ne suffira pas pour l'absoudre entièrement, mais il sera moins puni que l'élu. Pourquoi ? Parce que les électeurs peuvent avoir été trompés par l'opinion publique en donnant leurs suffrages. Mais l'élu ne sera pas admis à dire qu'il ne se connaissait pas plus lui-même qu'il n'était connu des autres.

Comme il doit être plus puni que ceux qui l'élisent, il doit aussi s'examiner et s'éprouver avec plus de soin que qui que ce soit. Et si les personnes qui ne le connaissent pas bien, veulent le contraindre d'accepter, il doit aller les trouver, leur déclarer ses défauts, les tirer d'erreur, et se refuser absolument à recevoir sur ses épaules un fardeau qu'il n'est pas capable de porter. Pourquoi, lorsqu'il est question d'art militaire, de commerce, d'agriculture ou de toute autre profession de la vie civile, pourquoi ne voit-on jamais le cultivateur s'aviser d'entreprendre un voyage sur mer, ni le soldat de faire valoir une ferme, ni le pilote de conduire une expédition militaire, quand même on voudrait les y contraindre sous peine de mort ? C'est parce qu'ils prévoient le danger auquel leur incapacité les exposerait. Pour des intérêts si minces quelle prudence ! nulle violence ne nous ferait céder. Mais s'agit-il du supplice éternel qui menace les dispensateurs infidèles des dons sublimes du sacerdoce, on n'a plus que de l'insouciance en face d'un si grand péril, on s'y expose de gaîté de cœur, fort du prétexte qu'on a subi une contrainte. Le souverain juge n'admettra pas une pareille raison. C'était notre devoir d'apporter plus de précautions et de soins aux intérêts de l'esprit qu'à ceux de la chair. Or, c'est précisément tout le contraire que nous faisons. Tu veux faire construire un bâtiment, tu soupçonnes d'être un habile architecte un homme qui n'entend rien à l'architecture, tu l'appelles, il vient, il se met à l'œuvre ; mais à peine a-t-il porté la main sur les matériaux préparés pour la construction, qu'il gâte tout : il gâte les bois, il gâte les pier-

res; bref, il te bâtit si mal la maison qu'elle ne peut manquer de s'écrouler bientôt : lui suffira-t-il pour sa défense de dire qu'il a subi une contrainte, qu'il ne s'est pas présenté de son chef? Nullement, voilà ce que répondent la raison et la justice. Il devait, en dépit de toutes les sollicitations, décliner l'entreprise. Comment! un homme qui aura gâté du bois et des pierres ne trouvera pas une excuse valable pour s'exempter du châtiment; et celui qui perd des âmes, qui met tant de négligence à les édifier, il suffira à un tel homme pour éviter le châtiment, de dire qu'il a été contraint? qu'il ne s'y fie pas. Il se méprendrait grossièrement.

Il n'est pas encore temps de prouver que personne ne peut faire violence à celui qui est déterminé à refuser. J'accorde, pour un moment, qu'on a réellement contraint tel sujet; qu'on a usé à son égard de tant de ruses, qu'il a été obligé de se soumettre : penses-tu pour cela qu'il évitera la punition? Détrompe-toi, et n'ayons pas l'air d'ignorer ce que savent même les enfants. Au jour où tous les comptes seront rendus, cette ignorance prétendue ne servirait de rien. Tu n'as fait aucune démarche pour être promu au saint ministère, parce que tu connaissais ta faiblesse : très-bien! Il fallait donc persévérer dans ces sages dispositions et ne pas accepter, en dépit de toutes les sollicitations. Quoi! tu n'avais ni talent ni vertu, tant que l'on ne pensait pas à toi, et dès qu'il s'est trouvé une voix pour te crier « monte », tu es devenu tout à coup un autre homme! C'est une pure plaisanterie, c'est même de la folie, pour laquelle il n'y a pas de supplice trop sévère. Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit : Qui veut bâtir une tour ne doit pas jeter les fondements avant d'avoir calculé ses forces, s'il ne veut pas devenir la risée des passants. (Luc, XIV, 28.) Encore là, tout le risque à courir ne va-t-il pas au delà de quelques plaisanteries à essuyer; ici, il s'agit d'une punition bien différente, du feu éternel, du ver qui ne meurt pas, du grincement de dents, des ténèbres extérieures, de la séparation d'avec les bons, et d'une place dans l'enfer parmi les hypocrites.

Voilà ce que ne veulent pas voir ceux qui m'accusent; autrement ils ne me feraient pas un crime de ce que je n'ai pas voulu courir étourdiment à ma perte. Il n'est pas ici question de blé ou d'orge à cultiver, de bœufs ou de brebis à élever, ni d'aucune marchandise semblable à soigner : il s'agit du corps même de Jésus-Christ. Car, selon saint Paul, l'Eglise de Jésus-Christ est le corps même de Jésus-Christ. Il convient donc que celui à qui ce corps a été confié, travaille à l'entretenir dans la parfaite santé et dans la beauté irréprochable, qui lui conviennent; que, par une active surveillance, il le préserve des taches, des rides, en un mot de tout défaut qui pourrait en altérer la forme et l'éclat; ne doit-il pas, en effet, autant qu'il est possible à la nature humaine, le montrer digne du divin chef, du chef immortel et bienheureux qui le domine? Que si ceux qui veulent se rendre propres aux combats des athlètes, ont besoin de médecins, de maîtres, d'un régime exactement suivi, d'exercices continuels et de mille précautions minutieuses, parce que la moindre négligence peut faire avorter tous les autres soins qu'on aura pris; comment ceux qui sont choisis pour gouverner le corps de Jésus-Christ, dont l'exercice n'est pas corporel, mais spirituel, et consiste à combattre les puissances invisibles, lui peuvent-ils conserver sa santé et sa vigueur, s'ils ne possèdent pas toutes les méthodes nécessaires pour en bien traiter les maladies, et ne sont pas, pour cela, doués d'une vertu plus qu'humaine?

3. Ne sais-tu pas que ce corps mystique est sujet à plus de maladies et d'accidents que notre corps matériel, qu'il s'altère plus vite, et se guérit plus difficilement? Or, ceux qui traitent nos corps ont inventé une grande variété de remèdes, toutes sortes d'instruments et d'appareils, ainsi que des aliments appropriés à chaque espèce de maladies; quelquefois le simple changement d'air, le sommeil ménagé à propos, suffisent pour guérir le malade et tirer le médecin d'embarras. Le traitement des maladies spirituelles n'a pas ces ressources. Après le bon exemple, le ministère sacerdotal ne connaît pas d'autre méthode, pour guérir, que la prédication. La parole seule lui tient lieu d'instrument, d'aliment, d'air salubre. La parole est le remède qu'il administre, la parole est le feu dont il se sert pour brûler, la parole est le fer avec lequel il tranche : il n'en a pas d'autre à sa disposition; la parole est-elle impuissante, le prêtre est à bout de moyens. Par la parole nous relevons l'âme abattue, nous ramenons à son état naturel celle qui est travaillée de l'enflure, nous retranchons les superfluités; nous remplissons les manques; en un mot, c'est par elle que nous faisons toutes les opérations qui peuvent être utiles à la santé de l'âme.

Pour ce qui est de bien régler sa vie, l'exemple des autres peut exciter notre émulation et nous porter à les imiter : mais lorsqu'il s'agit de guérir une âme imbue d'une mauvaise doctrine, l'emploi de la parole est indispensable, non-seulement pour confirmer ceux qui pensent comme nous, mais encore pour combattre nos adversaires. Si nous étions armés du glaive de l'esprit et du bouclier de la foi jusqu'à faire des miracles, et fermer la bouche aux incrédules à force de prodiges, nous pourrions nous passer du secours de l'éloquence ; je me trompe, elle serait toujours utile et même nécessaire. L'apôtre saint Paul en a fait usage, bien que l'éclat de ses miracles frappât tous les yeux. Un autre membre encore de ce même collége des apôtres nous exhorte à ne pas négliger cette puissance de la parole : *Soyez prêts, dit-il, à répondre à quiconque vous demandera compte de l'espérance qui est en vous.* (I Pierre, III, 15.) Saint Etienne et les autres diacres ne furent préposés au service des veuves, qu'afin de laisser aux apôtres le temps de vaquer au ministère de la parole. Toutefois le don de la parole nous serait moins indispensable, si nous avions celui des miracles. Mais puisqu'il n'est resté parmi nous aucun vestige de cette dernière puissance, et que de nombreux ennemis ne cessent de nous menacer sur tous les points, il faut nécessairement que nous soyons armés du glaive de la parole tant pour repousser leur attaque, que pour les frapper à notre tour.

4. C'est pourquoi nous devons avoir grand soin *que la parole de Jésus-Christ habite en nous avec abondance* (Col., III, 16) ; car nous avons à nous tenir prêts pour toutes sortes de combats ; nous sommes en face d'ennemis divers, nombreux, qui ne se servent point des mêmes armes, ne suivent pas le même plan d'attaque. Il faut donc que celui qui veut en venir aux mains avec eux, connaisse toutes leurs différentes manières de combattre, qu'il sache également manier l'arc et la fronde, qu'il soit tour à tour fantassin et cavalier, soldat et capitaine, propre aux combats de mer comme aux attaques des places. Dans les combats ordinaires, il suffit, pour soutenir le choc de l'ennemi, que chacun se tienne à son poste ; dans ceux dont nous parlons, il faut connaître à fond chacune des parties de l'art de l'attaque et de la défense. N'y eût-il qu'un endroit mal gardé, l'ennemi saura bien le découvrir et introduire dans la bergerie ses démons ravisseurs pour enlever les brebis : chose qu'il n'essaie même pas, s'il s'aperçoit qu'il a affaire à un pasteur vigilant, qui est au fait de ses artificieuses manœuvres.

Il faut donc que nous soyons munis de toutes parts. Une ville entourée partout de bons remparts, se rit des efforts des assiégeants et vit dans une entière sécurité ; mais qu'une brèche soit ouverte dans la muraille, seulement de la largeur d'une porte, tout le reste de l'enceinte n'est plus d'aucune utilité, fût-il d'ailleurs en très-bon état. Il en est de même de la cité de Dieu. Tant que la sollicitude et la prudence du pasteur y servent de rempart et d'enceinte, les entreprises de l'ennemi tournent à sa honte, et personne dans la ville n'est en danger ; pour peu que la cité soit entamée, la chute d'une seule partie entraîne bientôt la ruine du tout.

Que servirait-il, en effet, d'avoir mis les Gentils en déroute, si les Juifs saccagent la place ? ou d'avoir triomphé des Gentils et des Juifs, si les Manichéens la livrent au pillage ? Quel gain d'avoir vaincu les Manichéens, si les fatalistes viennent égorger les ouailles jusqu'au sein de l'Eglise ? A quoi bon donner ici le catalogue complet des hérésies inventées par le Diable, et dont une seule, si le berger ne sait pas les repousser toutes, peut jeter une partie du troupeau dans la gueule du loup ? A la guerre, il faut être présent sur le champ de bataille pour vaincre ou pour succomber ; ici, il arrive souvent qu'un combat engagé entre d'autres, donne la victoire à un parti qui n'avait pas figuré au commencement de l'action, et qui, comme s'il était étranger à la querelle, était resté constamment assis sous sa tente. Ou bien, pour avoir négligé de s'exercer à l'avance, on se perce de ses propres armes, et l'on prête à rire à ses amis et à ses ennemis. Je vais éclaircir ma pensée par un exemple : Les sectateurs de la folie de Valentin et de Marcion, et les autres malades, dont l'affection est à peu près de la même espèce, retranchent du canon des divines Ecritures la loi donnée à Moïse par le Seigneur ; d'autre part, les Juifs ont pour cette loi un si grand respect, qu'aujourd'hui, malgré l'abrogation qui en a été faite, ils soutiennent que l'on doit en garder tous les préceptes contre l'ordonnance du Seigneur lui-même ; mais l'Eglise de Dieu évitant l'un et l'autre excès, a pris le milieu ; l'Eglise ne pense pas que l'on doive encore porter le joug de cette loi, mais elle ne souffre pas que l'on en dise du mal.

Elle la préconise encore, quoique supprimée, parce que c'est une loi qui a été utile durant tout le temps qu'elle fut en vigueur.

Pour combattre des ennemis si opposés entre eux, il faut donc garder un juste tempérament ; car si, voulant enseigner aux Juifs que ce n'est plus le temps de pratiquer les cérémonies de cette loi ancienne, on commence par la critiquer sans ménagement, on donnera une prise terrible aux hérétiques qui la rejettent absolument; si pour fermer la bouche à ceux-ci, on l'exalte outre mesure, comme s'il était encore nécessaire de l'observer au temps où nous sommes, on lâche la bride aux déclamations des Juifs. Des excès contraires ont également jeté, hors de la vraie foi, les maniaques sectateurs de Sabellius, de même que les furieux Ariens. Les uns et les autres gardent le nom de chrétiens ; mais quand on examine le fond de leurs doctrines on acquiert la conviction, qu'au nom près, les premiers ne valent pas mieux que les Juifs, et que les seconds se rapprochent fort de l'hérésie de Paul de Samosate : qu'au reste, les uns et les autres sont également éloignés de la vérité.

On court donc un grand danger dans les rencontres avec ces hérétiques, on marche sur un sentier étroit, escarpé et des deux côtés bordé de précipices. Il est à craindre qu'en voulant frapper un de ses adversaires, on ne se découvre aux coups de l'autre. En effet, si l'on avance que la divinité est une, aussitôt Sabellius exploite la proposition au profit de sa folle impiété : d'un autre côté, si l'on distingue et que l'on dise qu'autre est le Père, autre est le Fils, autre est le Saint-Esprit, voici Arius qui, de la différence des personnes, conclut à la diversité de l'essence. Il faut rejeter également et la confusion impie de l'un, et la division non moins sacrilége de l'autre; on évite ces deux écueils en confessant que la divinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit est une, et en reconnaissant les trois Personnes ou Hypostases; c'est ainsi que nous pourrons nous faire un rempart contre la double attaque de nos ennemis. Je pourrais encore te signaler beaucoup d'autres rencontres, où l'on a besoin d'unir l'ardeur du courage à la précision des manœuvres, sous peine de se retirer couvert de blessures.

5. Que n'aurait-on pas à dire des contentions et des disputes qui s'élèvent entre les fidèles ? Non moindres que les attaques du dehors, elles donnent encore plus de peine à celui qui enseigne. Les uns poussés par un excès de curiosité, s'occupent, sans raison et par pure fantaisie, de questions impossibles à résoudre, et dont la solution ne mène à rien d'utile. Les autres demandent compte à Dieu de ses jugements ; ils voudraient mesurer l'abîme sans fond de ses conseils : *Vos jugements*, dit le Prophète, *sont un abîme infini*. (Ps. XXXV, 7.) Bien peu s'appliquent à connaître les dogmes de la foi et la règle des mœurs : beaucoup perdent leur temps à étudier ce qu'ils ne connaîtront jamais, et dont la recherche même offense Dieu. Vouloir absolument pénétrer ce que Dieu nous interdit de savoir, efforts inutiles (qui pourrait faire violence à Dieu !) efforts coupables et dangereux. Et cependant, si l'on a recours à l'autorité pour réprimer ces chercheurs indiscrets de choses introuvables, on s'attire la réputation d'un orgueilleux et d'un ignorant. Voilà donc encore un point qui exige de la part d'un évêque une grande prudence, tant pour éloigner les esprits de questions oiseuses et absurdes, que pour éviter des accusations fâcheuses. Contre tant de difficultés il a pour toute arme la parole, rien que la parole. S'il en est dépourvu, les âmes, dont le gouvernement lui est confié, surtout les âmes faibles et travaillées d'un excès de curiosité, seront dans une continuelle agitation, comme le vaisseau battu de la tempête : que ne doit donc pas faire le prêtre pour acquérir le talent de la parole ?

6. BASILE. Pourquoi donc l'apôtre saint Paul ne s'est-il point soucié de l'acquérir ? car il ne rougit point de sa pauvreté en fait d'éloquence; mais il avance hautement qu'il est ignorant, et cela en écrivant aux Corinthiens mêmes, admirés pour leur beau parler dont ils étaient si fiers.

CHRYSOSTOME. C'est précisément cette parole à laquelle tu fais allusion qui en a trompé un grand nombre, et les a rendus négligents pour l'étude de la vraie doctrine. Faute d'aller jusqu'au bout de la pensée de l'Apôtre, et de comprendre le sens de ses paroles, ils ont passé toute leur vie dans la somnolence et la paresse, sectateurs fidèles de l'ignorance, non pas de celle dont saint Paul fait l'aveu, mais d'une autre dont il était plus éloigné que qui que ce soit au monde. Mais je réserve ce point pour plus tard, et pour le moment, supposons que l'Apôtre ait ignoré l'art de parler, comme on

le prétend, que pourrait-on en conclure pour des hommes de notre temps ? Il possédait une puissance bien supérieure à l'éloquence, et capable de produire de plus grands effets ; lui de qui la seule présence et le simple aspect, sans même qu'il eût à ouvrir la bouche, suffisaient pour faire trembler les démons. Aujourd'hui tous les hommes ensemble auraient beau prier et pleurer, ils ne pourraient ce que pouvaient les vêtements de saint Paul. Paul par sa prière ressuscitait les morts ; il opérait tant de prodiges, qu'il était regardé comme un Dieu par les infidèles. Encore revêtu d'un corps mortel, il avait été jugé digne d'être ravi jusqu'au troisième ciel, et d'apprendre des choses que l'oreille humaine ne peut pas même entendre. Mais les hommes de nos jours... Je m'arrête pour ne rien dire de trop dur ni de trop sévère. Mon dessein n'est pas de les insulter ; je m'étonne seulement qu'ils ne rougissent pas de se comparer à ce grand homme.

En effet, si nous considérons non plus les prodiges, mais la vie du bienheureux Apôtre, et sa conduite angélique, nous le verrons encore plus triomphant par ses vertus que par ses miracles. Qui pourrait représenter la vivacité de son zèle, sa douceur, ses continuels dangers, ses sollicitudes incessantes, sa constante anxiété pour le salut de toutes les Eglises ; sa compassion envers ceux qui souffrent, ses tribulations ; ses persécutions sans cesse renouvelées, et ses morts de tous les jours ? Quel endroit de la terre habitable, quel continent, quelle mer n'ont pas connu les combats de ce juste ? Le désert même l'a vu plus d'une fois, alors qu'il lui offrait un asile contre le danger. Pas d'embûches auxquelles il n'ait été exposé, mais aussi pas de victoire qu'il n'ait remportée. Toujours combattre, et toujours vaincre, voilà sa vie.

Mais suis-je assez respectueux envers ce grand homme, lorsque j'ose faire son éloge ? ses grandes actions ne sont-elles pas au-dessus de tous les discours, et autant au-dessus du mien que les grands orateurs sont au-dessus de moi ? Persuadé néanmoins que le bienheureux Apôtre aura plus égard à l'intention qu'au succès, je ne m'arrêterai pas que je n'aie parlé d'un acte qui surpasse autant tout ce que j'ai dit, que saint Paul surpasse les autres mortels. Quel est cet acte ? C'est qu'après tant de belles actions, et après avoir mérité une infinité de couronnes, il souhaita d'aller en enfer, d'être livré à un supplice éternel pour sauver et donner à Jésus-Christ ces Juifs, qui l'avaient souvent lapidé, et qui l'auraient tué s'ils en avaient eu le pouvoir. Quelqu'un a-t-il jamais aimé Jésus-Christ à ce point, si l'on peut appeler amour un transport qui réclamerait un terme plus expressif encore ?

Nous comparerons-nous encore à un tel homme, après une si grande grâce qu'il a reçue d'en-haut, et une si grande vertu qu'il a tirée de son fond ? Ce serait là le comble de la présomption et de la témérité. Mais était-il aussi ignorant qu'on le prétend ? Il n'en est rien, comme on va le voir. On appelle ignorant non celui qui n'est pas versé dans les prestiges de l'éloquence profane, mais celui qui ne sait pas combattre pour la défense des dogmes et de la vérité : et l'on a raison. Or, Paul ne se déclare pas ignorant sous l'un ou l'autre rapport, mais seulement sous le premier. Lui-même affirme, et il fait expressément cette distinction, disant qu'il est ignorant dans l'art de la parole, mais non dans la doctrine. (II Cor., XI, 6.) Il est bien vrai que si, dans le ministre de la parole sainte, je demandais la politesse d'Isocrate, la véhémence de Démosthène, la majesté de Thucydide, la sublimité de Platon, on pourrait m'opposer le passage de saint Paul allégué ici, mais je fais grâce de tout cela au prédicateur de l'Evangile ; pour moi, c'est quelque chose de superflu, que tous ces ajustements oratoires des profanes ; que me font la rondeur des périodes et les élégances de la déclamation ? Qu'il soit pauvre, s'il veut, par la diction, qu'il soit simple et sans art dans l'arrangement des mots, pourvu qu'il soit riche de science et qu'il possède l'art de ne jamais faillir à la règle des dogmes ; mais je ne permettrai pas qu'on aille, pour excuser sa propre négligence et sa paresse, ravir à saint Paul le plus illustre de ses avantages, et son principal titre à l'admiration.

7. Comment confondit-il les Juifs de Damas, (Act., IX, 22), avant qu'il eût commencé à faire des miracles ? Comment terrassa-t-il les Juifs Hellénistes ? pourquoi fut-il envoyé à Tarse ? (Act., IX, 29, 30), sinon parce qu'avec la force irrésistible de sa parole il vainquit tous ses adversaires, et les pressait si vivement que, ne pouvant supporter leur défaite, ils s'exaspérèrent jusqu'à jurer sa mort ? Car, je le répète, à ce moment il n'avait pas encore fait de mira-

cles. On ne peut donc pas dire que, la multitude l'admirant déjà comme un thaumaturge, ses antagonistes étaient écrasés sous l'ascendant de sa renommée. Il n'était puissant jusque-là que par la force de sa parole. De quelle arme se servait-il à Antioche pour combattre les Judaïsants? (Galat., II, 11.) N'est-ce pas par son éloquence seule que, dans Athènes, la ville la plus superstitieuse du monde, il gagna l'Aréopagite avec sa femme? (Act., XVII, 34.) Quel charme merveilleux ne possédait-il pas en parlant, puisqu'on passait des nuits à l'entendre? témoin Eutyque tombé du haut d'une fenêtre. (Act., XX, 9.) A Thessalonique, à Corinthe, à Ephèse, à Rome que fait-il? il prêche des jours entiers et même des nuits entières expliquant les Ecritures, disputant contre les Epicuriens et les Stoïciens. (Act., XVII, 18.) Je ne finirais pas, si je relevais toutes les occasions dans lesquelles il a montré son talent pour la parole.

Avant qu'il eût fait des miracles, comme pendant le cours de ses prodiges, on le voit user fréquemment de la parole. Qui donc osera nommer ignorant celui qui, soit qu'il fût aux prises avec un adversaire, soit qu'il haranguât la multitude, se faisait admirer de tout le monde? Les Lycaoniens crurent voir en lui leur Mercure; ses miracles et ceux de Barnabé les firent passer pour des dieux; mais il n'y eut que l'éloquence qui fit prendre Paul pour le dieu de l'éloquence. (Act., XIV, 11.) N'est-ce pas par là qu'il a surpassé les autres Apôtres? D'où vient que par toute la terre son nom se trouve si fréquemment dans la bouche des hommes? D'où vient qu'il est plus admiré que tous les autres, non-seulement parmi nous, mais même parmi les Juifs et les Grecs? N'est-ce pas à cause du prodigieux mérite de ses épîtres, qui ont fait tant de bien aux fidèles de son temps et à ceux qui sont venus depuis, et qui en feront encore tant à ceux qui viendront, jusqu'au dernier avénement du Christ; car il ne cessera pas d'être utile aux hommes tant que durera le genre humain. Ses admirables écrits sont comme une muraille de diamant qui entoure et protége les Eglises dans toutes les parties du monde. Champion immortel du Christ, il est encore aujourd'hui debout au milieu de l'Eglise, enchaînant toute pensée sous l'obéissance du Christ, renversant tous les conseils, abattant toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu. (II Cor., X, 5.) Or, tout cela, il le fait par les admirables épîtres qu'il nous a laissées, épîtres toutes pleines de la sagesse divine.

Ses précieux écrits servent non-seulement au renversement des fausses doctrines et au solide établissement de la vraie foi, mais ils sont encore d'une très-grande utilité pour instituer la règle des bonnes mœurs. C'est par leur moyen qu'aujourd'hui encore les évêques parent et ornent la chaste Vierge qu'il a nommée l'épouse de Jésus-Christ (II Cor., XI, 2), et qu'ils travaillent à former en elle tous les traits du type de la beauté spirituelle; c'est par eux qu'ils repoussent les maux qui fondent sur l'Eglise, et qu'ils lui conservent la santé dont elle jouit. Tels sont les remèdes que cet ignorant nous a laissés, et telle est leur vertu, comme l'expérience l'apprend à ceux qui en font continuellement usage. De tout ceci, concluons que saint Paul attachait une grande importance au talent de la parole.

8. Ecoute encore dans quels termes Paul écrit à son disciple : *Applique-toi à la lecture, à l'exhortation, à l'instruction*. Et pour lui montrer le fruit qu'il en retirera, il ajoute : *Par là, tu te sauveras, toi et ceux qui t'écoutent*. (I Tim., V, 16.) Et ailleurs : *Il ne faut pas qu'un serviteur du Seigneur dispute; mais qu'il soit doux envers tout le monde, capable d'instruire, patient*. (II Tim., IV, 16.) Et poursuivant il dit : *Pour toi, demeure ferme dans ce que tu as appris et qui t'a été confié; sachant de qui tu l'as appris; te souvenant que dès ton enfance, tu as été instruit des lettres saintes qui peuvent t'éclairer pour le salut*. (II Tim., III, 14, 15.) Et encore : *Toute écriture divinement inspirée est utile pour enseigner, pour reprendre, pour corriger, pour former à la justice, afin que l'homme de Dieu soit parfait*. (II Tim., III, 16.)

Ecoute encore ce qu'il dit à Tite sur l'ordination des évêques : *Il faut qu'un évêque soit attaché à la vraie parole, à celle qui est conforme à l'enseignement, afin qu'il puisse convaincre les contradicteurs*. (Tit., I, 9.) Comment donc un ignorant pourra-t-il convaincre les contradicteurs de la vraie foi et leur fermer la bouche? A quoi bon s'appliquer à la lecture et aux Ecritures, s'il faut s'en tenir à cette ignorance? Vaines excuses et faux prétextes que tout cela, derrière lesquels voudraient s'abriter la paresse et l'indolence.

Mais, me dit-on, ces conseils s'adressent aux prêtres. Je réponds d'abord que c'est bien d'eux

qu'il est ici question. Mais j'ajoute qu'ils s'adressent en même temps aux simples fidèles, car, écoute ce que l'Apôtre dit dans une autre épître, parlant cette fois non plus seulement aux prêtres, mais à tout le monde : *Que la parole du Christ habite en vous abondamment avec toute sagesse* (Coloss., III, 16) ; et encore : *Que toutes vos paroles soient accompagnées de grâce, et assaisonnées du sel de la sagesse, en sorte que vous sachiez répondre à chacun comme il convient.* (Coloss., IV, 6.) Or le précepte d'être prêt à répondre regarde tout le monde. Ecrivant aux Thessaloniciens, il dit : *Edifiez-vous les uns les autres, comme vous le faites.* (I Thess., V, 11.) Quand il parle des prêtres, voici ce qu'il dit : *Que les prêtres qui gouvernent bien soient doublement honorés, principalement ceux qui travaillent à la prédication et à l'instruction.* (I Tim., V, 17.) Car le dernier terme de la perfection est atteint dans l'instruction lorsque, par leurs exemples comme par leurs paroles, les prédicateurs conduisent les hommes à la vie bienheureuse préparée par Jésus-Christ. Les exemples seuls ne suffisent pas pour instruire : ce n'est pas moi qui le dis, c'est le Sauveur lui-même : *Celui*, dit-il, *qui pratiquera et qui enseignera, sera appelé grand.* (Matth., V, 19.) Si pratiquer c'était la même chose qu'instruire, il eût été superflu d'ajouter le second ; il eût suffi de dire, *celui qui pratiquera.* Mais en les divisant, Notre-Seigneur nous apprend que les œuvres ne sont pas la parole ; et que, pour édifier parfaitement les peuples, l'exemple et le discours doivent se prêter un mutuel secours. N'entends-tu pas ce que dit aux prêtres d'Ephèse ce vase d'élection du Christ : *Veillez donc, et n'oubliez pas que durant trois ans, nuit et jour, je n'ai pas cessé d'avertir avec larmes chacun de vous.* (Act., XX, 31.) Pourquoi ces larmes, ces discours, ces avertissements alors que l'éclat de sa vie apostolique était si vif ? Sans doute que le bon exemple contribue beaucoup à l'accomplissement des commandements ; toutefois, même en cette partie, je n'oserai dire qu'il suffise tout seul.

6. Lorsqu'un combat s'engagera sur le terrain du dogme, et que tous combattront avec des armes prises dans les divines Ecritures, de quel secours alors sera la sainteté de la vie ? A quoi serviront les fatigues et les sueurs, si, après toutes ces austérités, on tombe dans l'hérésie par ignorance et qu'on soit séparé du corps de l'Eglise ? J'en connais plusieurs à qui ce malheur est arrivé. Quel fruit retireront-ils de leur patience ? Aucun : pas plus que si, la foi étant saine et entière, la conduite était vicieuse. Il faut donc une grande habileté dans ces combats pour la foi, à celui qui est chargé d'enseigner les autres. Quand même il serait, lui, inébranlable dans la foi, et invulnérable aux coups des ennemis, la multitude d'âmes simples qui lui est soumise, voyant son chef vaincu et réduit au silence par ses contradicteurs, accuse non l'imbécillité de l'homme, mais la faiblesse du dogme ; et ainsi l'ignorance d'un seul cause la perte de tout un peuple. On ne se donnera pas, si tu veux, tout de suite à l'ennemi, mais on commencera à douter des principes jusque-là les mieux assurés ; on ne sera plus aussi solidement attaché à certaines croyances que l'on avait embrassées de toutes les forces de sa foi. La défaite du maître produit dans les âmes une tempête si violente qu'elle ne peut finir que par le naufrage. Te dire maintenant quelles calamités, quels charbons de feu s'amassent sur la tête du malheureux, à qui l'on est en droit de reprocher la perte de tant d'hommes, la chose serait superflue ; tu le sais aussi bien que moi.

Voilà donc ce crime d'orgueil et de vaine gloire que l'on veut m'imputer, parce que j'ai refusé d'être la cause de la ruine de tant d'âmes et, par là, de m'attirer un châtiment plus terrible au jour du jugement.

Qui oserait encore le soutenir ? Personne assurément ; à moins de vouloir persister dans une accusation sans motif, et faire le philosophe dans les malheurs d'autrui.

LIVRE CINQUIÈME.

—

ANALYSE.

Tout le Livre cinquième roule sur le même sujet que les derniers chapitres du quatrième, c'est-à-dire sur l'éloquence de la chaire. — Il contient une suite de réflexions aussi justes que profondes sur la pratique de l'art oratoire dans la chaire chrétienne. — En les lisant on croirait entendre non un futur orateur à qui son génie révèle d'avance toutes les difficultés et toutes les ressources de son art, mais bien un vétéran de l'éloquence, un Cicéron écrivant le *de Oratore*. — Les discours qu'on adresse au peuple exigent un grand travail. — Les auditeurs sont très-difficiles à contenter, parce qu'ils viennent pour juger le prédicateur plus que pour s'instruire. — Pour manier avantageusement cette multitude mal disposée, deux choses sont nécessaires : *le mépris des louanges et la puissance de la parole.* — Le mépris des louanges ne mène à rien sans la puissance de la parole, et réciproquement. — Au mépris des louanges, il faut ajouter le mépris de l'envie. — Ce n'est pas tout d'acquérir le talent de la parole, il faut encore le conserver par le travail et l'exercice, car l'éloquence est fille de l'étude plus encore que de la nature. — Plus un orateur a de talent, plus il est obligé de travailler. — A combien de cabales un grand orateur est en butte de la part de ses ennemis jaloux. — Combien peu d'hommes sont en état de bien juger d'un discours. — Fort de la conscience de son génie, l'orateur peut se placer au-dessus du jugement de la foule. — Une chose qui lui donnera une confiance encore plus ferme, ce sera de travailler dans le but de plaire à Dieu. — Le mépris des louanges n'est pas moins nécessaire à celui qui est sans éloquence.

1. J'ai suffisamment démontré combien les combats livrés pour la défense de la vérité exigent d'habileté et d'expérience de la part de celui qui doit les soutenir. Néanmoins à ce que j'ai déjà dit sur le talent de la parole, j'ai encore quelque chose à ajouter ; quelque chose qui est cause de dangers infinis, ou plutôt qui peut devenir, pour ceux qui s'en acquittent mal, l'occasion des plus grands dangers ; car cette chose est en elle-même des plus salutaires et des plus avantageuses, quand elle est maniée par des hommes vertueux et capables. Je veux parler du travail plus ou moins considérable que le prédicateur emploie à la composition des discours qu'il fait en public.

La plupart des auditeurs ne veulent point se mettre dans les dispositions qui conviennent aux disciples à l'égard du maître qui les instruit. Trouvant le rôle de disciples trop au-dessous d'eux, ils croient s'élever en prenant celui des spectateurs de théâtres et de cirques. Et, comme dans ces spectacles du monde, la foule se partage en factions, les uns favorisant celui-ci, les autres celui-là ; de même dans nos temples, se divisent les assemblées chrétiennes ; et les uns sont pour un tel, les autres pour tel autre ; l'auditeur est déjà favorable ou hostile à l'orateur, avant même que celui-ci ait encore ouvert la bouche : première difficulté ; en voici une autre non moins grande ; pour peu qu'un prédicateur mêle à la trame de son discours quelque chose du travail d'un autre, il soulève contre lui plus de clameurs et d'insultes que s'il dérobait l'argent d'autrui. Souvent même, sans qu'il ait rien emprunté, et sur un simple soupçon non motivé, il est traité comme si on l'eût pris en flagrant délit de plagiat. Mais que parlé-je d'emprunts faits à d'autres ? On ne lui permet pas même d'user, comme il l'entend et aussi souvent qu'il le voudrait, des fruits de son invention et de son travail. Car ce n'est pas leur utilité, mais leur agrément, que la plupart des auditeurs viennent chercher à ces discours, auxquels ils assistent, comme à une tragédie ou un concert, en qualité de juges. Il en résulte que l'espèce d'éloquence que je réprouvais tout à l'heure avec saint Paul, est encore plus

exigée dans la chaire évangélique, qu'entre des sophistes obligés de mesurer leurs forces.

Il faut donc ici une âme fortement trempée, bien supérieure à la faiblesse que je trouve en moi, qui puisse mettre un frein à cette passion de la multitude pour un plaisir infructueux, et diriger son intention vers un objet plus utile. C'est ainsi que l'orateur de la chaire, au lieu d'être lui-même le trop facile jouet des caprices de la foule, marchera comme un chef et un guide à la tête de son peuple docile à le suivre. Or, ce résultat ne peut s'obtenir qu'à deux conditions : le mépris des louanges, et le talent de la parole.

2. L'absence d'une de ces deux choses rend l'autre inutile. Si, au mépris des louanges, le prédicateur ne joint pas le talent d'instruire avec une parole assaisonnée de grâce et de sel, il succombe infailliblement sous le dédain de la multitude, sans que sa grandeur d'âme le puisse sauver. Si au contraire il a tout ce qu'il faut sous le rapport du talent, mais que la faveur populaire le domine au point qu'il en soit l'esclave, le préjudice est toujours le même pour lui comme pour le peuple, parce que, dans ses discours, il se propose de plaire plutôt que d'être utile à ses auditeurs : tant la soif des louanges le tourmente et l'égare. Voici un homme qui, à la vérité, est insensible aux caresses de la renommée ; mais il ne sait point parler, que fera-t-il ? il ne cèdera point aux caprices de la multitude, c'est vrai, mais à quoi servira cette magnanimité, s'il ne peut être d'aucune utilité au peuple, par l'impuissance où il se trouve de rien dire ? En voici un autre qui possède le talent nécessaire pour rendre les hommes meilleurs, mais il a le malheur de ne pouvoir résister à l'amour de la louange ; qu'arrive-t-il ? sinon qu'il songe plus à plaire à son auditoire qu'à le sauver, et cela parce que les applaudissements, en éclatant autour de lui, flattent trop doucement ses oreilles.

3. Le pasteur parfait aura donc un caractère égal à son talent, et un talent égal à son caractère ; ainsi soutenu des deux côtés, il ne faillira point dans sa mission. Un prédicateur s'est levé au milieu de la foule, il a déjà prononcé des paroles capables d'impressionner les cœurs tièdes et lâches ; mais tout à coup il bronche et s'interrompt, il sent son indigence, il se trouble, il rougit : tout le fruit de ses premières paroles se perd et se dissipe incontinent ; ceux qu'il vient de gourmander, excités par les blessures douloureuses faites à leur amour-propre, et ne sachant comment se venger autrement, attaquent son ignorance avec sarcasme ; c'est d'ailleurs un moyen pour eux de jeter un voile sur leurs opprobres.

Il faut donc que l'orateur sacré, tel qu'un habile conducteur, parvienne à régler si bien ces deux belles qualités, qu'il les fasse marcher de front vers un but utile. Lorsqu'il ne donnera plus prise à la critique, c'est alors qu'il pourra aussi facilement qu'il voudra, réprimander avec sévérité ou traiter avec indulgence les fidèles soumis à sa conduite : sans cette condition il lui sera difficile d'agir avec cette autorité. La grandeur d'âme ne doit pas se borner au mépris de la louange, il faut qu'on la pousse plus loin, si l'on ne veut pas que ce premier mérite reste imparfait.

4. Que faut-il donc mépriser encore ? la jalousie et l'envie. Toutes ces accusations fausses et même invraisemblables auxquelles les chefs de l'Eglise sont ordinairement en butte, il ne faut ni les craindre et s'en alarmer outre mesure, ni non plus les dédaigner tout à fait ; mais encore qu'elles ne soient que des mensonges inventés par le premier venu, il faut tâcher de les éteindre aussitôt ; car, pour exagérer soit en bien, soit en mal la réputation d'un homme, il n'y a rien de pareil à cette multitude sans frein dans ses propos. Ecouter et répéter tout sans examiner rien, dire au hasard tout ce qui se présente, sans avoir égard à la vérité, voilà le peuple. Aussi, bien loin de mépriser les bruits populaires qui nous sont désavantageux, il faut leur couper pied dès le commencement, en confondant les calomniateurs, quoique leurs mensonges soient visibles par eux-mêmes, et n'omettre rien de ce qui peut consolider notre réputation. Mais quand nous aurons fait tout ce que nous pouvons, si nos accusateurs ne veulent pas se rendre, c'est alors le cas de les mépriser. Quelqu'un qui tout d'abord se laisserait abattre par ces contrariétés, ne pourrait plus rien faire de beau ni de grand, parce que le chagrin et les soucis continuels produiraient chez lui une prostration des forces de l'âme, et le réduiraient à une complète impuissance.

La conduite du prêtre, avec son peuple, doit être la même que celle d'un père à l'égard de ses enfants en bas âge. De la part des enfants au berceau, les insultes, les coups, les pleurs n'émeuvent pas plus un père que les joyeux

éclats de rire et les caresses n'enflent sa vanité. C'est ainsi qu'un prêtre ne doit ni s'enorgueillir de l'éloge ni se laisser abattre par le blâme du peuple, puisque celui-ci prodigue à contre-temps l'un et l'autre. C'est difficile, mon ami, peut-être même impossible : n'éprouver aucun plaisir à s'entendre louer est un degré de perfection auquel peut-être il n'est pas donné à l'homme d'atteindre. Or le plaisir engendre le désir de la jouissance ; le désir de la jouissance, en cas d'insuccès, produit nécessairement le chagrin, le dégoût, l'indignation, la douleur. De même que ceux qui placent toute leur joie dans les richesses, tombent dans l'affliction en tombant dans la pauvreté, de même que ceux qui sont accoutumés à une vie délicate trouveraient insupportable d'être réduits à une vie frugale ; ainsi, ceux qui sont avides de louanges, non-seulement lorsqu'on les blâme sans raison, mais encore lorsqu'on ne les loue pas continuellement, sentent leur âme comme dévorée par une faim cruelle, surtout s'ils ont pour ainsi dire été nourris de louanges dès leur enfance, mais principalement s'ils sont témoins des louanges qu'on donne aux autres. A combien de déboires et de douloureux mécomptes celui qui entre dans le ministère de la parole évangélique, avec ce désir dans le cœur, ne s'expose-t-il pas ? L'âme de ce prêtre ne peut pas plus être exempte de soucis et de chagrins que la mer, de vagues et de tempêtes.

5. En lui supposant même un grand talent naturel pour la parole, ce qui est bien rare, il n'en est pas moins tenu de travailler sans relâche. En effet, l'éloquence étant moins un don de la nature que le produit du travail et de l'étude, on a beau s'être élevé dans cet art jusqu'au sommet de la perfection, on en déchoit bien vite si l'on néglige de s'y maintenir par une étude et un exercice continu. Il s'ensuit que les meilleurs orateurs sont obligés à plus de travail que les moins bons : ceux-ci ayant moins à perdre que les premiers. C'est la différence des mérites qui établit celle des obligations. Aucune critique ne vient gourmander le talent médiocre, quand même il ne produirait rien de remarquable ; mais le talent supérieur, toutes les fois qu'il paraît, on exige qu'il surpasse l'opinion qu'on a de lui, autrement les plaintes s'élèvent de toutes parts. Les moindres succès attirent au premier de grands éloges ; si le second ne force pas l'admiration, s'il ne met pas l'auditeur hors de lui-même, tout éloge lui est refusé, et nulle critique ne lui est épargnée. L'auditoire juge moins l'orateur par son discours que par sa réputation. Il est donc évident que le plus éloquent des prédicateurs doit être le plus laborieux ; on ne lui pardonne pas ce qui est cependant inséparable de la nature humaine, de ne pas réunir toutes les qualités ; et, si son discours ne répond pas, de tout point, à la grandeur de sa renommée, il ne se retire que sous une grêle de sarcasmes et de traits malins lancés par la foule. Personne ne fait attention que le moindre accident, un chagrin, une anxiété, un souci quelconque, parfois même la colère a pu troubler la lucidité de son esprit, et ôter à ses conceptions quelque chose de leur clarté et de leur précision habituelles ; enfin, que l'orateur étant homme, il ne peut pas être partout le même et n'avoir à traverser pour ainsi dire que des jours sereins ; qu'il est au contraire sujet, par sa nature, à faillir quelquefois, et à paraître au-dessous de son propre talent ; mais, encore une fois, on ne lui tient compte de rien ; on lui fait son procès comme s'il pouvait avoir la perfection des anges. C'est d'ailleurs une disposition, malheureusement trop naturelle, d'accorder peu d'attention à tout ce que les autres font de bien, quel qu'en soit l'éclat. On a des yeux bien plus vigilants pour remarquer les fautes, même les plus légères, même celles dont le temps semblait avoir anéanti le souvenir ; on est prompt à les découvrir, avide à s'en saisir, opiniâtre à les retenir. C'est bien peu de chose, ce n'est rien, et cependant, cela a suffi plus d'une fois pour diminuer la gloire de beaucoup d'hommes d'un vrai mérite.

6. Tu vois, mon généreux ami, que plus un prédicateur a de talent, plus il a besoin de travailler pour ne pas le laisser dépérir. J'ajoute qu'il lui faut une patience à toute épreuve. Une foule de malveillants l'assaillent sans cesse à tort et à travers, sans avoir aucun reproche légitime à lui faire, uniquement parce qu'on ne peut souffrir sa réputation et qu'on est importuné du bruit qu'elle fait. Il faut qu'il ait le courage de souffrir cette amère jalousie. La haine exécrable qu'on lui porte sans raison, ne pouvant rester longtemps concentrée au-dedans des cœurs, se fait bientôt jour au dehors ; elle éclate par les injures, les détractions, les calomnies semées dans l'ombre et répandues dans le public. Une âme qui, à chaque atteinte, commencerait par s'affliger, par s'irriter, ne tarderait pas à suc-

comber au chagrin. Non-seulement ses ennemis le frappent eux-mêmes, mais ils y emploient encore des mains étrangères. On les verra prendre un homme incapable de dire deux mots de suite, et le porter jusqu'aux nues par des louanges hyperboliques, et par une admiration affectée; les uns le font par passion seulement, les autres par ignorance et par envie ; mais ils n'ont tous qu'un but, qui est de renverser une réputation existante, et nullement d'en susciter une impossible.

Outre ces ennemis, le vaillant défenseur de l'Eglise aura souvent à lutter contre l'ignorance de tout un peuple. Un grand auditoire ne peut pas se composer entièrement d'hommes lettrés ; les gens sans instruction sont toujours en très-grande majorité dans les réunions de nos Eglises ; ne comptons pas cette première catégorie; reste une minorité que nous sommes encore obligés de partager en deux classes, ceux qu'une moyenne culture sépare un peu des ignorants, tout en les laissant toujours très-éloignés des hommes vraiment capables de juger d'un discours : ne prenons que ces derniers et nous voilà réduits à un ou deux connaisseurs. D'où il arrive que celui qui a le mieux parlé sera le moins applaudi, et quelquefois ne le sera pas du tout. Il doit se résigner d'avance à ce résultat bizarre ; excuser ceux qui agissent par ignorance ; plaindre ceux qui sont mus par l'envie, comme des malheureux dignes de pitié, et se bien persuader que ni les uns ni les autres ne sauraient rien ôter à ses talents. Un grand peintre, un maître en son art, verrait de mauvais connaisseurs se moquer d'un de ses chefs-d'œuvre, qu'il ne devrait pas pour cela se décourager, parce que la critique des sots ne peut faire qu'un bon tableau soit mauvais, pas plus que leurs éloges et leur admiration ne feront qu'un mauvais soit bon.

7. Oui, que le génie soit lui-même juge de ses œuvres; ne les tenons pour bonnes ou pour mauvaises, qu'après que l'esprit qui les a conçues aura dit : Elles sont bonnes, elles sont mauvaises. L'opinion qu'émettent au hasard des personnes étrangères à l'art, ne méritent pas même qu'on s'y arrête. Ainsi donc, que celui qui s'est chargé de la rude mission d'enseigner les autres, n'attache aucune importance aux suffrages de la multitude, et qu'il ne tombe point dans le découragement, s'ils lui manquent. Quand il aura travaillé ses discours dans le but de plaire à Dieu (car c'est Dieu qui est la règle et le type suprême de la perfection, non pas le monde avec ses applaudissements et ses louanges), après cela, si les éloges arrivent aussi de la part des hommes, eh bien ! qu'il ne les repousse point. Si les auditeurs ne lui en donnent pas, qu'il y renonce sans se plaindre. Une assez belle récompense, la plus grande de toutes les récompenses, ne manquera pas à ses peines, je veux dire le témoignage que lui rend sa conscience de n'avoir recherché que la gloire de Dieu en composant, en travaillant avec soin ses discours.

8. Mais, s'il commence par se laisser aller au désir des vaines louanges, ni ses travaux infinis, ni ses talents pour l'éloquence ne lui servent de rien ; incapable de mépriser les injustes critiques de la multitude, il se relâche et perd le goût de l'étude. Il doit donc apprendre avant tout à mépriser les louanges, c'est une science sans laquelle l'exercice de la parole ne suffirait pas pour conserver ce beau talent.

A celui qui ne possède qu'une éloquence médiocre, le mépris des louanges n'est pas moins nécessaire qu'il ne l'est au plus éloquent ; car il fera nécessairement beaucoup de fautes, s'il n'est pas assez fort de caractère pour se passer volontiers de la faveur populaire. Dans son impuissance d'égaler les orateurs les plus renommés, il ne craindra pas de leur tendre des piéges, de leur porter envie, de les calomnier et de s'abaisser aux plus odieuses manœuvres ; fallût-il perdre son âme, il est prêt à tout oser pour usurper leur gloire en la faisant descendre jusqu'à sa médiocrité. J'ajoute que son âme engourdie par la torpeur, se refusera bientôt à toute espèce de fatigue et de travail. En effet, se donner beaucoup de peine pour ne récolter qu'une très-mince moisson de louanges, quoi de plus propre à jeter, dans une sorte de sommeil léthargique, l'homme qui n'a pas la force de mépriser les louanges ? Ainsi, le laboureur, obligé de travailler une terre stérile et de creuser des sillons dans un sol pierreux, suspend bientôt ses travaux, à moins que la passion de son art ne le captive, ou que la crainte du besoin ne le courbe forcément sur son labeur.

Si l'homme le plus richement pourvu du côté de l'éloquence a besoin d'une étude continuelle pour conserver ses avantages, quelle difficulté n'éprouvera pas celui qui n'a que peu de fond, et qui se voit obligé, en parlant, de méditer sur ce qu'il doit dire ? Quel embarras, quelle vio-

lente contention d'esprit pour arriver à produire laborieusement un mauvais discours! Et si parmi les ministres d'un rang inférieur, il se rencontre quelqu'un dont le talent éclipse celui de son évêque, ne faudra-t-il pas à celui-ci une vertu plus qu'humaine pour qu'il ne se laisse pas dominer par l'envie et consumer par le chagrin? Se sentir inférieur en mérite à quelqu'un sur qui on a l'avantage du rang, de la dignité, et se résigner avec courage, cela n'appartient pas à une âme commune, à la mienne, par exemple, mais à une âme de la trempe la plus forte. Quand du moins celui dont le mérite peut faire ombrage, a de la douceur et de la modestie, c'est encore disgracieux, mais du moins c'est tolérable; mais s'il est d'un caractère hardi, fanfaron et vain, c'est à lui souhaiter la mort tous les jours, tant il répand d'amertume sur la vie de son infortuné supérieur, affichant partout ses avantages, se moquant par derrière, usurpant tout ce qu'il peut d'autorité, et voulant être tout. Dans tout ce qu'il fait, il a pour soutien et pour moyen de défense sa libre et facile parole, la faveur du peuple, l'affection que toutes les classes de la société ont pour lui.

Ne vois-tu pas comment l'éloquence fait fureur aujourd'hui parmi les Chrétiens? Chez nous comme chez les païens, il n'y a d'honneurs que pour ceux qui la cultivent.

Quelle plus insupportable honte que de voir, pendant qu'on parle soi-même, tout le monde s'abstenir du moindre signe d'approbation, montrer de l'ennui, attendre la fin du discours comme une délivrance; tandis que, si un rival porte la parole, tous l'écoutent avec attention, quelque long que soit son discours, tous éprouvent de la peine lorsqu'il va finir, et témoignent tout haut leur désappointement, s'il garde le silence? Ces contrariétés peuvent te paraître légères et faciles à surmonter, à toi qui ne les as pas encore éprouvées; elles n'en sont pas moins faites pour éteindre le feu du génie, paralyser les forces de l'âme, à moins que, s'affranchissant de toutes les misérables passions de l'homme, on ne s'élève à la hauteur des puissances célestes et incorporelles, qui sont de leur nature inaccessibles à l'envie, à l'amour de la gloire, aux diverses maladies de l'âme. Si un mortel parvient à ce point de perfection de fouler aux pieds ce monstre indomptable de la gloire humaine, et de trancher les têtes toujours renaissantes de cette hydre, ou plutôt d'empêcher qu'elles ne germent dans son cœur, il pourra repousser victorieusement les nombreux assauts qu'on lui livrera, et se reposer comme dans le port à l'abri de la tempête. Mais tant qu'il ne sera pas entièrement délivré de cet ennemi, il sera assailli de mille manières différentes; son âme sera continuellement troublée, déchirée et deviendra le jouet d'une infinité de passions.

A quoi bon énumérer toutes les autres difficultés qui se rencontrent dans l'exercice du saint ministère? Pour en donner ou s'en faire une idée, il faudrait les avoir éprouvées soi-même.

LIVRE SIXIÈME.

—

ANALYSE.

(Tirée de Dom Remy Ceillier).

On voit dans le sixième livre avec quelle rigueur les prêtres seront punis pour les péchés du peuple, sans qu'ils puissent s'excuser sur la capacité, ni sur l'ignorance, ou sur la violence qu'on leur a faite pour les élever au sacerdoce. — On y voit encore avec quelle prudence et quelle précaution ils doivent vivre pour se préserver de la contagion du siècle, pour conserver en son entier la beauté spirituelle de leur âme : avec combien de zèle, d'exactitude et de vigilance, ils doivent s'acquitter de leurs fonctions. — Ils sont ambassadeurs de Dieu non pour une seule ville, mais pour toute la terre. — Ils sont établis afin de prier et d'intercéder pour les péchés de tous les hommes, et non-seulement de ceux qui sont vivants, mais même de ceux qui sont morts. — Après avoir invoqué le Saint-Esprit, ils accomplissent ce sacrifice si digne de vénération, et dont on n'approche qu'avec tremblement. — Ils tiennent si longtemps entre leurs mains le Maître et le Seigneur de tous les hommes. — La prudence la plus attentive leur est nécessaire pour ne blesser aucun de ceux qu'ils sont obligés de voir chaque jour, et s'accommoder avec tous, non en usant d'artifice, de dissimulation, de complaisance et de flatterie, mais plutôt en agissant avec une grande confiance et beaucoup de liberté, usant toutefois de condescendance en de certaines rencontres, selon la nécessité des affaires et en entremêlant dans leur conduite la sévérité avec la douceur. — Quelque grands que soient les travaux des moines, et quelque rudes que soient les combats qu'ils ont à essuyer, saint Chrysostome trouve qu'il y a moins de peines dans leur état que dans le ministère épiscopal ; qu'il est bien plus aisé de pratiquer la vertu dans la solitude que dans les emplois de l'Église, qui exposent un évêque à beaucoup d'occasions, et réveillent aisément en lui les vices et les défauts, qui seraient couverts par la solitude. — Le saint docteur revient encore à la fin de ce livre sur le conseil déjà donné précédemment, de ne pas négliger les bruits populaires, quand même ils sont faux. — Il n'est pas difficile de se sauver soi-même. — Le prêtre est exposé à un châtiment plus terrible que les simples fidèles. — On démontre par diverses comparaisons quels doivent être la crainte et le saisissement d'un homme que l'on veut élever au sacerdoce. — Il n'y a point de guerre plus terrible que celle que nous fait le démon en pareil cas.

1. Voilà, pour la vie présente, les épreuves que doit traverser un prêtre. Mais qu'est-ce que cela, en comparaison de ce que nous aurons à subir ailleurs, quand il nous faudra rendre compte de toutes les âmes qui nous auront été confiées, oui de toutes, les unes après les autres ? La honte n'est pas le seul danger que nous ayons à courir, mais après la honte, il y va encore pour nous d'un supplice éternel. Il y a une parole que j'ai déjà citée : *Obéissez à ceux qui ont mission de vous conduire, et demeurez-leur soumis, parce qu'ils veillent pour le bien de vos âmes, comme devant en rendre compte* (Héb., XIII, 17) ; mais je ne puis m'empêcher de la répéter, parce qu'elle contient une menace qui bouleverse continuellement mon âme. *S'il est vrai qu'il vaudrait mieux pour celui qui scandalise le moindre de ses frères, que l'on suspendît à son cou une meule de moulin et qu'on le précipitât au fond de la mer* (Matth., XVIII, 6), *si tous ceux qui blessent la conscience de leurs frères, pèchent contre Jésus-Christ lui-même* (I Cor., VIII, 12), à quel sort doivent donc s'attendre ceux qui perdent non pas une, deux, trois âmes, mais des peuples tout entiers ? Oui, je te le demande, à quel supplice sont-ils réservés ? Il n'y a pas lieu de s'excuser sur son inexpérience, d'alléguer son ignorance, de prétexter la nécessité ou la violence des autres. Si ces moyens étaient recevables, les simples fidèles pourraient plutôt y avoir recours pour excuser leurs propres fautes, que les pasteurs pour obtenir le pardon des péchés qu'ils ont fait commettre aux autres.

Pourquoi cela ? Parce que celui qui est chargé de corriger l'ignorance des peuples, et de les avertir de la guerre qu'ils ont à soutenir contre le démon, aurait mauvaise grâce de dire qu'il n'a pas entendu sonner la charge, qu'il n'avait

pas même prévu la guerre, puisqu'il n'est établi, comme dit le prophète Ezéchiel, que pour sonner de la trompette à tout le peuple et l'avertir des malheurs qui le menacent. (Ezech., XXXIII, 3.) Ainsi le châtiment est inévitable, n'y eût-il qu'une seule âme de perdue. *Si la sentinelle*, dit encore le Prophète, *quand l'épée s'avance, ne sonne point de la trompette pour donner l'alerte au peuple, et que l'épée arrivant ôte la vie à un seul homme, cet homme à la vérité est tombé pour son iniquité; néanmoins, je réclamerai son sang de la main de la sentinelle.* (Ezech., XXXIII, 6.) Cesse donc de me pousser à un châtiment inévitable. Il ne s'agit point ici du commandement d'une armée ou d'un empire, mais d'un ministère qui demande la vertu d'un ange.

2. Il faut que l'âme du prêtre soit plus pure que les rayons du soleil, afin que le Saint-Esprit y fasse sa constante demeure, et qu'il puisse dire : *Je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi* (Gal., II, 20.) Si ceux qui habitent le désert, loin de la ville, de la place publique et de leurs agitations tumultueuses, et dont la vie flotte pour ainsi dire sur des eaux toujours abritées et toujours tranquilles, ne sont jamais sans défiance malgré la sûreté d'une telle vie; si, au contraire, ils multiplient les précautions, s'environnant de tous les moyens de défense, observant une règle très-sévère, soit dans leurs paroles, soit dans leurs actions, afin de pouvoir s'approcher de Dieu avec toute la confiance et la pureté dont la faiblesse humaine est susceptible, de quelle vertu, de quelle force ne faut-il pas qu'un prêtre soit doué pour préserver son âme de toute souillure, et conserver pure et sans tache sa beauté spirituelle? Il a besoin d'une sainteté bien supérieure à celle des solitaires. Beaucoup plus exposé qu'eux à toutes sortes de nécessités dangereuses, il ne sauvera la pureté de son âme que par une vigilance continuelle et une grande fermeté. Un beau visage, des mouvements voluptueux, une démarche étudiée, une voix mélodieuse, des yeux et des joues dont l'éclat naturel est encore relevé par des couleurs appliquées avec art, d'élégantes tresses de cheveux habilement teints, de riches vêtements, de l'or prodigué sous toutes les formes, des diamants étincelants, des parfums d'une odeur exquise, tant d'artifices que les femmes savent si bien mettre en œuvre, tout cela n'est que trop capable de troubler l'âme, à moins de s'être endurci par les laborieux exercices de la tempérance. L'émotion que tout cela peut causer n'a rien qui étonne. Mais que le démon réussisse quelquefois à blesser, par des moyens tout contraires, les cœurs des hommes, voilà, certes, une chose bien surprenante et presque inconcevable.

3. Des hommes, en effet, après avoir résisté à ces moyens de séduction, se sont laissés prendre à d'autres tout différents. Ainsi, un visage négligé, des cheveux mal soignés, des vêtements sordides, un extérieur en désordre, des manières simples, un parler commun, une démarche sans étude et sans art, une voix inculte, une vie misérable, méprisée, sans appui, l'abandon le plus complet, tout cet appareil de misère, qui n'avait d'abord excité que la compassion du spectateur, a fini par le conduire à la catastrophe la plus déplorable. Encore une fois on en compterait un grand nombre qui, après avoir triomphé de la séduction armée de tous les prestiges de l'or, des parfums, des magnifiques habits, ont trouvé leur écueil dans les choses les plus contraires, et s'y sont brisés.

Puisque la pauvreté et la richesse, la parure et la négligence dans le vêtement, la politesse exquise et la rudesse inculte des manières allument également la guerre dans l'âme de ceux qui en ont le spectacle sous les yeux, puisque la voie où nous marchons est semée de piéges, comment cesser un instant de veiller, comment respirer en paix au milieu de tant d'embûches tendues tout autour de nous? Et où nous cacher, je ne dis pas pour nous soustraire à la force ouverte, ce n'est pas là le plus difficile, mais pour épargner à notre âme le trouble qu'y répandent les pensées impures? Je passe sous silence les honneurs que l'on rend d'ordinaire aux prêtres, qui sont pour eux l'occasion d'une infinité de maux. Ceux que nous recevons des femmes énervent en nous la vertu de tempérance, et finissent par l'anéantir à moins que l'on ne soit continuellement en garde contre ce genre de piéges. Ceux que nous rendent les hommes ont aussi leurs dangers, si l'on ne conserve une véritable grandeur d'âme; ils nous exposent aux assauts de deux passions contraires, l'adulation servile ou la sotte arrogance. On se courbe jusqu'à terre devant les grands pour obtenir des hommages, puis, tout gonflé de ceux qu'on a gagnés, on se redresse contre les petits que l'on accable de son dédain, et l'on tombe ainsi dans les abîmes

de l'orgueil. Je n'en dirai pas davantage sur ce point ; il n'est donné qu'à l'expérience de connaître toute l'étendue du mal.

Ces dangers ne sont pas les seuls, mais il y en a beaucoup d'autres auxquels celui qui vit dans le monde sera nécessairement exposé. Le solitaire en est exempt; que quelque mauvaise pensée s'offre à son esprit, que son imagination lui peigne quelque objet dangereux, c'est possible, mais ce n'est toujours qu'une représentation assez faible, assez fugitive ; le feu qu'elle allume dans le cœur, n'étant point alimenté par la vue des réalités, n'est qu'un feu follet qui s'éteint au moindre souffle. Un solitaire ne craint que pour lui. S'il a d'autres personnes à guider dans la voie du salut, le nombre en est, dans tous les cas, très-restreint ; si nombreuses qu'elles soient, elles le sont toujours beaucoup moins que les fidèles de toute une église. D'ailleurs, les chrétiens sur qui un solitaire est obligé de veiller lui donnent, non-seulement en raison de leur petit nombre, mais encore à cause de leur dégagement de tous les embarras du monde, beaucoup moins de soucis qu'une église n'en donne à son pasteur ; ils n'ont, en effet, ni enfants, ni femme, ni rien qui les préoccupe. Cette condition les rend soumis et dociles à leur supérieur, outre que la communauté de vie permet à celui ci de découvrir aisément toutes leurs fautes et de les corriger ; une continuelle surveillance des maîtres contribue puissamment aux progrès de la vertu.

4. Mais, ceux que dirige un évêque sont, pour la plupart, enlacés dans une multitude de liens et de soucis qui diminuent leur ardeur pour les exercices spirituels. De là, pour le maître, la nécessité de répandre presque tous les jours la semence évangélique, afin que le grain de la doctrine prévale, par son abondance, dans les âmes de ses auditeurs. L'excès des richesses, la grandeur du pouvoir, la langueur qu'engendre la mollesse, et beaucoup d'autres causes encore étouffent les germes du bien dans les âmes : souvent les épines sont si épaisses qu'elles ne laissent pas même tomber la semence jusqu'à terre. D'un autre côté l'excès de la misère, l'asservissement où réduit la pauvreté, les injures et les rebuts auxquels elle expose, et mille maux de la même nature détournent de l'application aux choses divines.

Quant aux péchés, l'évêque n'en connaît pas même la plus petite partie. Comment le pourrait-il, puisqu'il ne connaît pas même de vue la plus grande partie de son troupeau? Telles sont les grandes difficultés qu'il éprouve de la part de son peuple. Mais, qu'elles lui paraîtront peu de chose, s'il envisage ses obligations envers Dieu, tant celles-ci exigent de sa part un zèle plus grand, une vigilance plus attentive ! En effet, celui qui fait la fonction d'ambassadeur auprès de Dieu pour toute une ville, que dis-je une ville ? pour tout l'univers, et qui prie Dieu d'être indulgent pour les péchés de tous les hommes, non pas seulement des vivants, mais aussi des morts, je te le demande, quel homme doit-il être ?

Je doute que la liberté dont un Moïse, un Elie jouissaient auprès du Seigneur, fût suffisante pour une semblable prière. Représentant du monde tout entier, Père commun de tous, c'est à ce titre que le prêtre s'approche de Dieu, pour lui demander l'extinction des guerres en tout lieu, l'apaisement des troubles, la paix, la prospérité et le prompt éloignement des calamités qui menacent les empires comme les individus. Chargé de prier pour tous, il doit l'emporter sur tous, autant qu'un protecteur l'emporte naturellement sur ceux qu'il protège.

Mais lorsqu'il invoque l'Esprit-Saint et qu'il célèbre le redoutable sacrifice, lorsque dans ses mains il tient le souverain Maître de toute la nature, je te le demande, à quel rang le placerons-nous? Quelle pureté, quelle piété n'exigerons-nous pas de lui? Quelles doivent être les mains, instruments de tels mystères ! quelle, la langue chargée d'articuler les paroles que nous savons ! Y a-t-il un degré de sainteté, de pureté auquel ne doive s'élever une âme qui reçoit en elle l'Esprit de Dieu ? C'est alors que les anges assistent le prêtre, que toute l'armée des célestes puissances chante, en remplissant tout l'espace qui est autour de l'autel, pour faire honneur à la victime qui y est gisante. Peut-on en douter quand on considère la grandeur du mystère qui s'accomplit en ce moment?

Quelqu'un m'a raconté le fait suivant, qu'il tenait d'un témoin, vieillard vénérable, homme d'une sainteté admirable et accoutumé aux révélations d'en-haut. Voici la vision dont il avait été honoré : Il avait vu, assurait-il, au moment où les sacrés mystères s'accomplissent, apparaître tout à coup une multitude d'anges ; quoique ébloui s d'un tel spectacle, ses yeux mortels avaient distingué leurs vêtements d'une blan-

cheur éclatante; ils environnaient l'autel, ils s'inclinaient comme des soldats en présence de leur roi. Et je le crois. Un autre me racontait encore non plus ce qu'il avait appris d'un tiers, mais ce qu'il avait vu lui-même, ce qu'il avait ouï : que sur le point de sortir de ce monde, ceux qui ont participé aux saints mystères avec une conscience pure sont mis sous la garde des anges, qui les escortent dans ce passage par égard pour Celui qu'ils ont reçu dans leur sein. Ne frissonnes-tu pas à l'idée de pousser à un si auguste ministère une âme telle que la mienne, d'élever à la dignité des prêtres un homme comme moi, dont les vêtements sont encore pleins de souillure, un homme que Jésus Christ a chassé de l'assemblée des conviés? (Matth., XXII, 13.) L'âme des prêtres doit resplendir comme l'astre qui éclaire le monde. Mais la mienne est tellement enveloppée des noires vapeurs qui s'exhalent d'une conscience impure, qu'elle n'ose se montrer ni arrêter un regard de confiance sur son divin Maître. Les prêtres sont le sel de la terre, et moi je ne me fais remarquer que par mon peu de sagesse et une incapacité universelle que personne ne saurait tolérer, excepté ceux qui sont aveuglés par l'excessive amitié qu'ils me portent.

Or, ce n'est pas encore assez d'être pur pour être digne d'un si grand ministère, il faut encore à une grande prudence naturelle unir une expérience très-étendue ; il faut connaître les intérêts et les affaires autour desquels s'agite le tourbillon du monde, et tout en les connaissant, en être plus dégagé que les solitaires qui habitent les montagnes. Obligé d'être en relations avec des hommes qui ont des femmes, qui nourrissent des enfants, qui possèdent des serviteurs, qui jouissent de richesses immenses, qui administrent les affaires publiques et gèrent les grandes charges de l'Etat, le dignitaire ecclésiastique doit pour ainsi dire être *multiforme;* j'emploie ce terme en ayant soin d'en écarter tous sens mauvais, tels que ceux de fourbe, de flatteur, d'hypocrite : j'entends par là que sans rien perdre de sa noble franchise, de sa sincère liberté, il doit savoir condescendre à propos, c'est-à-dire lorsque les circonstances le demandent, et être en même temps bon et ferme. Tous les sujets ne doivent point être gouvernés selon une méthode uniforme, ni tous les malades être guéris par les mêmes remèdes, ni tous les vents être combattus par le pilote avec une même manœuvre. Or des tempêtes continuelles assaillent le vaisseau de l'Eglise, tempêtes qui ne viennent pas toutes du dehors, mais qui naissent aussi dans son sein. Il faut donc tout à la fois de la condescendance et de la sévérité.

5. Ces qualités tendent toutes, malgré leur diversité, à une même fin, la gloire de Dieu et l'édification de l'Eglise. Les solitaires, il est vrai, ont de grands combats à soutenir, leur vie est pénible ; mais que l'on compare leurs travaux avec les fonctions bien remplies du sacerdoce, on trouvera autant de différence qu'il y en a entre un roi et un simple particulier. Si les exercices d'un solitaire sont rudes, en revanche l'esprit et le corps y travaillent de concert, on peut même dire que le corps y participe plus largement que l'esprit. Lorsqu'il est mal constitué, toute la force de l'esprit demeure concentrée en elle même, ne trouvant pas d'œuvre dans laquelle elle puisse se déployer extérieurement. En effet, jeûner toujours, coucher sur la dure, veiller, se priver du bain, ne tremper ses membres que de sueurs abondantes, et les autres pratiques qu'on observe pour mortifier le corps ; il faut renoncer à tout cela, du moment que le corps n'a pas la force de supporter le châtiment auquel on veut le soumettre. L'art de gouverner l'Eglise, au contraire, ne relève que de l'âme, qui n'a même pas besoin de la santé du corps pour montrer toute sa vertu. En quoi la vigueur corporelle contribue-t-elle à faire que nous ne soyons point orgueilleux, point colères, point incontinents; mais sobres, tempérants, pleins de décence et de toutes les qualités que saint Paul réunit pour en composer le portrait du prêtre accompli? (I Tim., III, 2.) On n'en pourrait pas dire autant du solitaire, ni de la perfection qui lui est propre.

Un jongleur a besoin de divers instruments, tels que des roues, des cerceaux, des épées, mais le philosophe, au contraire, porte tout son art dans son esprit, et se passe de tout secours extérieur : telle est la différence entre le solitaire et le prêtre ; il faut au premier de la santé et une demeure appropriée au genre de vie qu'il doit mener, pour n'être pas trop éloigné de la société des hommes, ni privé de la tranquillité que procure la solitude. Il faut aussi qu'il vive sous un climat tempéré ; car rien n'est plus contraire au corps épuisé par le jeûne, qu'une température sujette à des ano-

malies tant soit peu considérables. Je n'ai pas besoin de parler ici de la peine qu'il est forcé de prendre pour se procurer le vêtement et la nourriture, jaloux qu'il est de pourvoir à tout par ses propres mains.

6. Le prêtre n'a pas besoin de tout cet attirail, de tout ce matériel, pour ainsi dire. Simple et vivant comme tout le monde, lorsqu'il n'y a pas de mal à le faire, il tient toute sa science renfermée dans les trésors de son âme. Mais, me dira quelqu'un, il est cependant beau de vivre tout entier à soi-même et isolé de la société des hommes ; ce genre de vie dénote une certaine vertu de tempérance dans ceux qui le pratiquent, je l'avoue ; cependant ce n'est pas un signe auquel je reconnaîtrai la présence certaine d'un mérite accompli. Ce n'est pas dans l'intérieur du port que le pilote, quoique assis au gouvernail, peut donner la preuve irrécusable de son talent ; mais a-t-il pu, en pleine mer, résister à la tempête et sauver son navire, personne alors ne pourra lui refuser le titre de bon pilote.

7. Ainsi, n'ayons pas pour le solitaire une admiration exagérée, hyperbolique ; s'il dirige constamment son attention sur lui-même, sans se laisser séduire à aucune distraction, s'il ne pèche ni fréquemment ni grièvement, c'est qu'aussi il est à l'abri de tout ce qui peut exciter ou réveiller les passions de son âme ; mais qu'un homme vivant au milieu du monde, et obligé de supporter l'influence pernicieuse des péchés du peuple, qu'un tel homme demeure ferme et inébranlable, gouvernant son âme dans la tempête comme dans le calme, je dirai : Voilà celui qui mérite les applaudissements et l'admiration du monde : il a donné une preuve suffisante de son mérite et de sa vertu.

Quant à moi, tu aurais tort de m'admirer beaucoup, si, depuis que j'ai quitté le barreau, et que j'ai dit adieu au monde, je n'ai pas trop fait parler contre moi. Ne point pécher quand on dort, ne pas être renversé quand on ne lutte point, ne pas être blessé quand on ne combat point, qu'y a-t-il là de si merveilleux ? Qui donc, je te prie, qui pourrait parler contre moi, et divulguer mes misères ? Serait-ce le plancher ou les murs de ma chambre ? Ils ne sauraient parler. Serait-ce ma mère, qui mieux que personne connaît toutes mes actions ? Mais nous n'avons ensemble rien de commun, et jamais il ne s'est élevé entre elle et moi l'ombre d'un différend. Supposons qu'il en soit autrement : quelle est la mère assez dénaturée, assez ennemie de son enfant pour décrier sans raison et sans y être forcée, celui qu'elle a porté dans son sein, qu'elle a mis au monde, qu'elle a élevé ?

Il n'en est pas moins vrai que, si l'on m'examinait un peu sérieusement, on me trouverait bien des faiblesses ; tu ne l'ignores pas toi-même, tout empressé que tu es à me combler d'éloges en toute occasion. Ce n'est point par une feinte modestie que je parle de la sorte ; pour t'en convaincre, souviens-toi combien de fois, dans nos fréquents entretiens sur ce sujet, je t'ai dit que, si l'on me donnait le choix de la carrière que je préférerais suivre avec honneur, du gouvernement de l'Eglise, ou de la vie des solitaires, j'aimerais mieux mille fois la première. Je ne cessais pas d'envier le bonheur de ceux qui sont capables de remplir comme il faut cet auguste ministère. Puis donc que j'enviais le bonheur des ministres de l'Eglise, il est clair que je n'aurais pas refusé d'embrasser leur état, si je m'étais senti capable d'en remplir les devoirs.

Mais que faire ? Rien n'est moins propre au gouvernement de l'Eglise que ce désœuvrement, cette insouciance, que d'autres prennent pour une vertu ascétique, mais que je considère, moi, comme un voile sous lequel je dissimule mon incapacité, je cache la plupart de mes fautes, heureux de les dérober par ce moyen aux regards des hommes. L'homme accoutumé à jouir d'un loisir complet et à mener une vie tranquille, a beau être doué d'une nature grande et forte, son inexpérience le trouble et l'embarrasse, et le défaut d'exercice lui ôte une très-grande partie de sa propre force. Mais s'il est tout à la fois d'un esprit lourd, et sans expérience des devoirs et des luttes du sacerdoce, comme moi, autant vaudrait prendre une statue de pierre pour en faire un prêtre. Voilà pourquoi la solitude n'envoie dans la milice sacerdotale que très-peu de sujets qui y tiennent brillamment leur place. La plupart ne viennent là que pour se montrer tels qu'ils sont, c'est-à-dire incapables, et pour éprouver combien les affaires sont désagréables et difficiles. Il n'y a là rien d'étonnant ; voici un homme qui a fait spécialité de tel genre d'exercices, et tout à coup, il se voit appelé à paraître dans un genre de combats d'une nature toute différente ; c'est comme s'il n'était pas exercé du tout. Avant tout, plein de

mépris pour la gloire, celui qui entre dans le stade des luttes sacerdotales doit encore être supérieur à la colère, et d'une prudence consommée. Or, la vie solitaire ne fournit à celui qui s'y livre aucune occasion de s'exercer à ces vertus. Il n'a autour de lui ni toutes sortes de gens qui l irritent et lui donnent lieu de s'exercer à dompter son courroux, ni tous ces flatteurs, sans cesse agitant l'encensoir, qui lui procurent l'avantage d'apprendre à mépriser les applaudissements populaires. Pour la prudence, qui est si nécessaire dans le gouvernement de l'Eglise, on n'y attache pas une très-grande importance parmi les solitaires. Aussi qu'arrive-t-il ? Appelés à soutenir des luttes auxquelles ils ne se sont préparés par aucun exercice, ces hommes sont dans le plus grand embarras, ils sont éblouis, anéantis; et bien loin d'avancer dans la perfection, ils perdent encore ce qu'ils ont apporté de la solitude.

8. Basile. Appellerons-nous au gouvernement de l'Eglise des hommes qui vivent au milieu du monde, qui ne s'occupent que des affaires du siècle, qui sont, pour ainsi dire, roués aux querelles et aux injures ; pleins d'une adresse infinie, et habiles surtout dans l'art de vivre joyeusement ?

Chrysostome. Doucement, s'il vous plaît, mon très-cher ami. Ces gens-là ne doivent pas même venir à l'esprit, lorsqu'il s'agit de prêtres à donner à l'Eglise de Dieu. L'homme qu'il faut choisir entre mille, c'est celui qui, au milieu du monde et dans le commerce des hommes, sait garder la pureté, la sérénité d'âme, la sainteté, la tempérance et la sobriété, les qualités, en un mot, qui distinguent les solitaires ; les garder, dis-je, intactes et inébranlables mieux encore que ceux qui vivent dans la solitude. Tel individu est rempli de beaucoup de défauts, il pourrait aisément les cacher dans la solitude, en les empêchant de se traduire en actes, que gagne-t-il à se produire sur le théâtre du monde? Rien, sinon qu'il se livre à la risée publique, sans compter de plus grands périls auxquels il s'expose imprudemment. Voilà ce qui a failli m'arriver à moi, si la bonté de Dieu n'avait détourné le coup de foudre qui menaçait ma tête. Que cet homme-là ne compte pas que ses misères resteront ignorées, lorsque sa personne aura été mise en évidence et exposée au grand jour d'une charge publique importante ; il sera, au contraire, bientôt pénétré, et promptement jugé.

Le feu éprouve les métaux ; et les fonctions sacerdotales, les âmes des hommes ; c'est là qu'on découvre immédiatement si quelqu'un est colère, pusillanime, vaniteux, présomptueux, ou n'importe quoi ; rien ne reste caché ; tous les défauts sont mis à nu : et non-seulement mis à nu, mais aggravés et rendus plus incorrigibles. Les plaies du corps deviennent plus difficiles à guérir, quand on les a fatiguées ; ainsi en est-il des affections de l'âme ; irritées au frottement pour ainsi dire des contrariétés du dehors, elles s'enflamment, elles s'exaspèrent, et poussent les malades qui en sont atteints aux plus grands excès.

Si l'on ne se tient pas sur ses gardes, elles portent au désir de la gloire, à la présomption, à l'amour des richesses ; elles entraînent aussi à la mollesse, au relâchement, à l'indolence, et, peu à peu, aux désordres que l'on trouve à la suite de ceux-là, et qui en naissent ordinairement. Il y a tant de choses dans le monde qui peuvent dissoudre la solide énergie de l'âme, et interrompre sa course vers Dieu. La première de toutes, c'est la conversation des femmes. Ayant reçu la charge de garder tout le troupeau, le pasteur ne peut pas donner ses soins aux hommes et négliger les femmes, dont le sexe demande une attention plus particulière, à cause de sa propension au péché. Il faut donc que le salut des femmes donne, sinon plus, du moins autant d'inquiétude que celui des hommes, au ministre à qui l'épiscopat est échu en partage. Il est à propos de les visiter lorsqu'elles sont malades, de les consoler dans leurs afflictions, d'animer celles qui sont indolentes, d'aider celles qui ont besoin de secours. Dans l'accomplissement de ces devoirs, l'esprit malin ne manquera pas d'occasion de s'insinuer dans le cœur qui ne sera pas environné d'une surveillance très-attentive. Car l'œil de la femme blesse et trouble l'âme, non-seulement l'œil de la femme impudique, mais encore celui de la femme vertueuse ; les flatteries des femmes nous amollissent ; leurs déférences nous asservissent : le zèle de la charité, source de tout bien, devient souvent, par elles, la cause d'une infinité de maux, si l'on ne sait pas le régler.

Souvent aussi les sollicitudes continuelles émoussent la pointe de l'intelligence, et donnent à l'esprit, si prompt de sa nature, la pesanteur du plomb. Quelquefois l'humeur prend la place du zèle, et, comme une noire fumée,

obscurcit l'âme de ses vapeurs. Qui pourrait compter tant d'autres désagréments, les injures, les insultes, les dénigrements des grands et des petits, des sages et des insensés?

9. Ces derniers surtout, ceux qui n'ont pas le jugement droit, ne cessent jamais de se plaindre ; et si l'on entreprend de se justifier, ils ne veulent rien entendre. Un pasteur fait bien de ne pas dédaigner les propos de cette classe d'hommes, de détruire leurs inculpations, en usant de bonté et de douceur, en pardonnant d'injustes reproches, au lieu d'en montrer de la colère et du ressentiment. Si saint Paul lui-même craignit d'être soupçonné de vol parmi ses disciples, si, pour ce motif, il s'adjoignit d'autres personnes pour contrôler l'emploi des sommes d'argent mises par les fidèles à sa disposition : *Pour éviter*, dit-il, *que personne puisse nous faire des reproches au sujet de cette aumône abondante dont nous sommes les dispensateurs* (II Cor., VIII, 20), si saint Paul lui-même prend de telles précautions, que ne devons-nous pas faire pour anéantir les mauvais soupçons, si mensongers, si absurdes, si indignes de notre réputation qu'ils soient. Il n'y a certainement pas de péché dont nous soyons aussi éloignés, que saint Paul l'était du vol. Bien qu'il fût plus incapable de cette mauvaise action que qui que ce fût au monde, il ne laissa pas néanmoins de prévenir les soupçons du peuple, quelque déraisonnables, et quelque insensés qu'ils pussent être : car, évidemment, il y aurait eu de la démence à faire planer un tel soupçon sur une tête si sainte, si admirable. Néanmoins, un soupçon aussi absurde, et qui ne pouvait naître que dans le cerveau d'un insensé, lui parut mériter son attention au point de l'engager à supprimer tout ce qui pouvait en être le prétexte ou l'occasion. Il ne se crut point à couvert de cette imputation extravagante de la part du vulgaire. Il ne se dit pas à lui-même : Dans l'esprit de qui pourrait se glisser un pareil soupçon sur mon compte, moi qui, par mes miracles et par la sainteté de ma vie, me suis attiré les respects et l'admiration universels ? Tout au contraire, il prévoit ce mauvais soupçon, il s'y attend, il en arrache jusqu'à la racine, ou plutôt il ne lui donne pas même le temps de germer. Pourquoi cela? Lui-même en donne la raison dans un autre endroit : *Nous avons soin*, dit il, *de faire le bien, non-seulement devant Dieu, mais aussi devant les hommes.* (Rom., XII, 17.)

Telle, et même plus grande encore doit être notre attention, non-seulement à déraciner et à détruire les mauvais soupçons, lorsqu'ils s'élèvent, mais encore à les prévoir d'aussi loin qu'ils peuvent venir, pour supprimer à l'avance les prétextes qui les font naître, sans attendre qu'ils prennent de la consistance en passant par toutes les bouches. Car alors il n'est pas facile de les faire disparaître, c'est même très-difficile, pour ne pas dire impossible : j'ajoute qu'on ne peut guère l'entreprendre sans nuire à beaucoup de monde. Mais pourquoi vouloir épuiser un sujet inépuisable? Enumérer toutes les difficultés du saint ministère, ne serait pas une moindre entreprise que de mesurer la mer. Un homme serait venu à bout, chose impossible, de délivrer son âme de toutes ses infirmités naturelles, qu'il rencontrerait encore des difficultés infinies à guérir celle des autres ; que sera-ce, s'il est malade lui-même ? Vois-tu dans quel abîme de peines et de soucis il doit être plongé, et combien de tourments il est obligé de souffrir pour surmonter ses maux particuliers ainsi que les maux des autres ?

10. BASILE. Mais tu n'as donc pas de combats à livrer, ni de soucis à endurer, étant seul comme tu es, et tout entier à toi-même?

CHRYSOSTOME. J'en ai assurément même dans l'état où je suis. Je suis toujours homme, toujours voyageur dans cette vallée de larmes qui se nomme la vie ; il ne faut donc pas demander si j'ai ma part de soucis et d'angoisses. Toutefois, ce n'est pas la même chose de n'avoir qu'un fleuve à traverser, ou d'être embarqué sur un océan sans limite. Car telle est la différence que je mets entre la vie du prêtre et celle du simple fidèle. Ce n'est pas que, si je pouvais être utile aux autres, je ne le voulusse de tout mon cœur ; ce serait même mon vœu le plus cher; mais ne pouvant aider mes frères, si je parviens à me sauver moi-même, et à me retirer du milieu des flots, je devrai m'estimer très-heureux.

BASILE. Es-tu bien sûr de pouvoir faire ton salut, sans contribuer en rien à celui des autres?

CHRYSOSTOME. L'observation est excellente ; non, je ne crois pas que l'on puisse se sauver sans travailler au salut de ses frères. Je sais qu'il ne servit de rien au malheureux dont parle l'Evangile, d'avoir conservé tout entier le talent qu'on lui avait confié, mais qu'il le perdit pour ne l'avoir pas fait fructifier, et

ne lui avoir pas fait rendre deux pour un. (Matth., xxv, 24.) Toutefois, j'espère encourir une moindre punition, si je suis condamné pour n'avoir sauvé personne, que si je l'étais pour en avoir perdu d'autres avec moi, après que la dignité sacerdotale n'aurait servi qu'à me rendre plus mauvais. Tel que je suis maintenant, j'ai la confiance de ne subir que le châtiment rigoureusement exigé par la gravité de mes péchés, tandis qu'en acceptant le sacerdoce je m'exposais à un supplice, je ne dirai pas deux ou trois fois, mais mille fois plus rigoureux, en raison des scandales donnés aux hommes et des offenses faites à Dieu qui m'aurait honoré de ses plus hautes faveurs.

11. Dans les reproches que Dieu adressait autrefois aux Israélites, il témoignait clairement qu'il les regardait comme plus punissables, parce qu'ils avaient péché après toutes les faveurs dont il les avait comblés. Voici ce qu'il dit: *Je n'ai connu que vous de toutes les nations de la terre; c'est pourquoi je vous punirai de toutes vos iniquités.* (Am., III, 2.) Et encore : *De vos enfants je me suis fait des prophètes, et de vos jeunes gens, des hommes consacrés à Dieu.* Et même avant le temps des prophètes, Dieu, dans le règlement des sacrifices, voulant montrer que les péchés des prêtres sont plus sévèrement punis que ceux des hommes du peuple, ordonne pour l'expiation des péchés des seuls prêtres, un sacrifice égal à celui qui était offert pour les péchés de tout le peuple. (Lévit., IV, 3, 13.) Ce qui ne signifie rien sinon que les plaies spirituelles d'un prêtre exigent des remèdes plus forts que celles d'un autre homme, et qu'il faut autant pour sa guérison que pour celle de toute une nation. Il faut en conclure que les plaies d'une âme sacerdotale sont d'une gravité extraordinaire : et comme cette gravité n'est pas dans leur nature même, il faut qu'elle provienne du caractère sacré du prêtre pécheur. Il n'y avait pas jusqu'aux filles des ministres de la religion, qui ne fussent soumises pour les mêmes fautes, à des punitions plus sévères, à cause de la dignité de leurs pères, bien qu'elles n'eussent aucune part au sacerdoce. Ainsi pour le même péché, pour la fornication, la loi porte un châtiment beaucoup plus sévère contre les filles des prêtres que contre les filles des simples particuliers. (Lévit., XXI, 9 et Deuter., XXII, 29.)

12. Dieu peut-il nous montrer d'une manière plus frappante, qu'il exige une peine plus sévère de celui qui gouverne que de ceux qui sont gouvernés?

Assurément Dieu qui, à cause du père, punit la fille plus sévèrement que les autres, ne traitera point comme un simple particulier ce père lui-même qui cause à sa fille un surcroît de tourments. Non; son châtiment sera beaucoup plus terrible. Et rien de plus juste; car le préjudice de son péché ne retombe pas seulement sur lui, mais encore sur les âmes faibles qui sont témoins de sa mauvaise conduite. C'est ce qu'Ézéchiel veut nous apprendre lorsqu'il sépare le jugement des béliers du jugement des brebis. (Ezech., XXXIV, 17.)

Penses-tu maintenant que mes plaintes aient eu quelque chose d'exagéré?

Après tout ce que j'ai déjà dit, il me reste encore à t'ouvrir mon cœur; tu seras témoin des efforts que je suis obligé de faire pour ne pas me laisser vaincre entièrement par mes passions. J'avoue, toutefois, que ce travail n'est pas au-dessus de mes forces, et que je ne songe nullement à fuir devant l'ennemi que je combats.

La vaine gloire s'empare de moi au moment même où je te parle; puis tout à coup j'échappe à ses prises, et, redevenu sage, je me reproche de m'être laissé prendre, je réprimande mon âme un instant asservie. Des désirs déréglés assaillent mon âme, mais ils n'allument qu'un feu languissant et facile à s'éteindre, parce que les yeux du corps, en s'ouvrant, ne trouvent pour l'alimenter aucune matière inflammable. Pour ce qui est de médire ou de prêter l'oreille à la médisance, j'en suis entièrement préservé, puisque je n'ai personne avec qui m'entretenir : ces murs peuvent-ils parler?

Il n'en est pas de même de la colère, je ne puis l'éviter, bien qu'il n'y ait personne ici pour me fâcher. Un souvenir qui me revient et me rappelle certains personnages aussi absurdes que leurs œuvres, suffit pour me faire gonfler le cœur, sans toutefois qu'il aille jusqu'à éclater : vite je m'efforce de le ramener de cette effervescence à son calme ordinaire, je lui persuade de s'apaiser, en disant en moi-même qu'il est par trop déraisonnable, et que c'est se rendre malheureux à plaisir, d'oublier ses propres maux pour prendre de ceux du prochain un souci inutile; mais si j'étais dans le monde, occupé de mille tracas, je n'entendrais plus les avis de cette voix intime, je ne jouirais plus

de ses conseils qui m'instruisent et me guident.

Semblable à ceux que la violence d'un torrent ou bien une force quelconque a poussés dans un précipice, et qui peuvent prévoir la fin terrible à laquelle aboutira leur chute, sans toutefois apercevoir de secours nulle part, si j'étais une fois tombé dans le tumulte des passions, je pourrais voir tous les jours croître la somme des supplices qui m'attendent; mais, rentrer en moi-même, comme je le fais maintenant, et repousser de toutes parts les attaques furieuses des passions, je ne le pourrais plus aussi facilement qu'auparavant. En effet, j'ai l'âme faible, étroite, presque sans défense non-seulement contre les passions dont je viens de parler, mais surtout contre la plus amère de toutes, l'envie; ni les injures, ni les distinctions, je ne sais rien prendre avec modération, les unes m'élèvent, les autres me rabaissent outre mesure. Les bêtes féroces bien nourries et fringantes terrassent aisément ceux qui combattent contre elles, surtout lorsqu'ils ne sont ni forts ni adroits; mais affaiblissez-les par le défaut de nourriture, bientôt leur ardeur s'éteint, bientôt leur vigueur languit, et, sans être bien robuste, un homme pourra les combattre et les vaincre : la même chose a lieu pour les passions de l'âme; exténuez ces bêtes par le défaut d'aliment, vous les tiendrez facilement courbées sous le joug de la raison : si, au contraire, vous les nourrissez trop bien, difficilement pourrez-vous soutenir leur impétuosité; vous les rendrez si terribles contre vous-même que vous passerez toute votre vie dans la servitude et dans la crainte.

Quel est donc l'aliment de ces monstres? La vaine gloire se repaît de distinction et de louanges; l'orgueil, de pouvoir et de hautes dignités; l'envie, de la réputation d'autrui; l'avarice, de libéralités et de largesses; la luxure, de mollesse et de rencontres continuelles avec les femmes ; ainsi des autres. Que je m'engage dans le monde, voilà ces animaux féroces déchaînés contre moi, ils déchirent mon cœur devenu leur proie, je suis jeté dans une situation terrible, et engagé dans une guerre bien trop formidable pour moi. Je sais qu'en restant dans ma solitude, il me faudra encore de grands efforts pour les dompter; pourtant je les dompterai, avec la grâce de Dieu, et il ne leur restera que la liberté de hurler.

Voilà pourquoi je garde ma cellule, n'en permettant l'entrée à personne, ne vivant, ne communiquant avec personne, résolu à souffrir tous les reproches que cette conduite peut m'attirer; je serais heureux de faire cesser ces reproches, mais la chose étant impossible, tout ce que je puis faire, c'est de m'en affliger et d'en gémir. Le moyen d'être à la fois répandu dans les sociétés, et de conserver la sûre retraite dont je jouis présentement? Ainsi, mon ami, au lieu de me blâmer, plains-moi plutôt dans la situation critique où je me trouve.

Pourtant je vois que tu n'es pas encore persuadé. C'est donc le moment de te communiquer le seul secret qui me reste. Ce que je vais dire pourra paraître incroyable à plusieurs; quoi qu'il en soit, je ne rougirai pas de le publier hautement, dût cet aveu être pris pour la marque d'une mauvaise conscience et le signe d'une âme chargée de nombreux péchés. Dieu qui doit me juger étant instruit exactement de tout, quel profit retirerai-je de l'ignorance des hommes?

Quel est donc ce secret? Depuis le jour où, informé par toi des vues que l'on avait sur nous, je commençai à craindre d'être élevé au sacerdoce, plusieurs fois j'ai senti mon corps sur le point de défaillir complétement : tels étaient la frayeur et l'abattement qui dominaient mon âme! Je me représentais, d'un côté, la gloire de l'Epouse de Jésus-Christ, sa sainteté, sa beauté spirituelle, son admirable sagesse et l'éclat de sa parure divine; de l'autre, je voyais ma misère, et cette comparaison m'arrachait des larmes sur son malheur et sur le mien; je soupirais sans cesse et, en proie à une perplexité cruelle, je disais : Qui donc a pu conseiller pareille chose? Quel si grand crime l'Eglise de Dieu a-t-elle commis? En quoi a-t-elle donc offensé si grièvement son Seigneur, qu'il la condamne à la honte d'être livrée au plus indigne des hommes? Préoccupé de ces réflexions, ne pouvant même supporter la pensée d'une chose si étrange, j'étais comme un homme frappé d'une paralysie soudaine, la bouche béante, ne pouvant ni voir ni entendre. Je ne sortais de cet étourdissement, qui passait par intervalles, que pour me noyer de nouveau dans la tristesse et dans les larmes; quand j'étais rassasié de pleurs, revenait la frayeur, agitant, troublant, bouleversant mon âme. J'essuyais les coups de cette horrible tempête et tu n'en savais rien! et tu me croyais dans le calme le plus profond! C'est

pourquoi j'essaierai de te découvrir entièrement les orages de mon cœur, peut-être seras-tu plus disposé à me pardonner qu'à m'accuser. Mais comment te les découvrir? Pour les montrer tels qu'ils sont, il n'y aurait qu'un moyen : ce serait de dépouiller ce cœur lui-même de toute enveloppe et de le mettre sous tes yeux. Comme cela n'est pas possible, je tâcherai, selon mon pouvoir, de te montrer, à travers le voile obscur d'une comparaison, la fumée de ce foyer de tristesse qui est en moi; à l'aide de cette allégorie, tu chercheras à te faire une idée de ma tristesse, seulement de ma tristesse.

Supposons qu'on destine à quelqu'un, pour épouse, la fille d'un monarque maître de toutes les terres qu'éclairent les rayons du soleil; qu'elle soit d'une beauté incomparable, supérieure à ce que l'humaine nature peut produire de plus accompli, et l'emportant de beaucoup par ses attraits, sur tout ce qu'il y a de femmes au monde; qu'elle ait d'ailleurs une âme infiniment plus parfaite que celle d'aucun homme des temps passés, présents et à venir; en un mot, que par ses mœurs elle surpasse toutes les perfections morales rêvées par les sages, en même temps que l'éclat de sa figure éclipsera toute beauté corporelle imaginable; que le prince qui doit l'épouser brûle d'amour pour elle, que même il ait conçu une telle passion, que les amants les plus enflammés ne puissent lui être comparés; qu'en de pareilles circonstances il vienne à savoir que la princesse admirable qui possède son cœur, le mariage va la faire passer dans les bras d'un homme de rien, et de la lie du peuple, sans naissance et tout contrefait, en un mot le dernier des hommes. Eh bien! t'ai-je donné quelque idée de ma douleur, et suffit-il d'avoir poussé la comparaison jusque-là? Je pense que c'en est assez pour te faire comprendre ma tristesse du moins; car c'est seulement cette face de ma désastreuse position que j'ai voulu te montrer par cette similitude.

Maintenant, afin que tu voies la mesure de ma frayeur et de ma stupéfaction, représentons-nous un autre tableau.

Figurons-nous une armée composée de fantassins, de cavaliers et de marins; la mer a disparu sous la multitude des vaisseaux, les vastes plaines et les hautes montagnes sont également couvertes de phalanges d'infanterie et de cavalerie; l'acier des armes réfléchit les feux du soleil, dont les rayons, tombant sur les casques et sur les boucliers, les font briller d'un éclat éblouissant; le cliquetis des armes et le hennissement des chevaux retentissent jusqu'au ciel; on ne voit plus ni mer ni terre, mais le fer et l'airain partout. En face de cette armée sont rangés en bataille les ennemis, hommes féroces et avides de carnage; ces masses vont s'entrechoquer.

Dans ce moment on enlève un jeune garçon naïf qui a été élevé dans les champs, qui ne connaît rien que le chalumeau et la houlette; on l'arme de pied en cap; on lui fait passer l'armée en revue; on lui en montre les différentes compagnies avec leurs commandants; les archers, les frondeurs, les taxiarques, les généraux, les oplites, les cavaliers, les gens de traits; les trirèmes avec leurs triérarques, les soldats qui les montent, et le nombre des machines qu'elles portent: on lui montre encore tout le plan de bataille des ennemis; l'étrangeté de leurs figures, la variété de leurs armures; leur multitude infinie, campée dans des fondrières, dans d'immenses précipices et derrière des montagnes inaccessibles; on lui montre encore, du côté des ennemis, des chevaux ailés et des combattants qui voyagent dans les airs par des moyens magiques, et qui disposent d'enchantements aussi variés que puissants. On lui énumère ensuite tous les accidents de la guerre : une grêle de traits, une nuée de javelots; un déluge de flèches qui interceptent les rayons du soleil, et changent la clarté du jour en une nuit profonde; une poussière épaisse non moins incommode que les ténèbres; des torrents de sang; les gémissements des mourants; les cris des combattants; des monceaux de morts, les roues des chariots baignant dans le sang; les chevaux que la multitude des cadavres fait trébucher et tomber sur leurs cavaliers; sur la terre un affreux pêle-mêle : du sang, des arcs, des flèches, des sabots de chevaux et des têtes d'hommes gisant à côté les uns des autres; des bras, des cous, des jambes, des poitrines entr'ouvertes, des cervelles collées aux glaives, un œil fixé à la pointe d'une flèche brisée. On ajoute à cette peinture les horreurs d'une bataille navale : des navires brûlant au milieu des eaux; d'autres coulant à fond avec leurs défenseurs; le bruissement des vagues; le tumulte des matelots; le cri des soldats; l'écume des flots mêlée de sang qui entre dans les vaisseaux; ici des cadavres étendus sur le tillac; là, des corps

submergés ou qui flottent sur les eaux, ou que la mer rejette sur la rive ; la marche des vaisseaux arrêtée par la masse énorme des corps morts. Au spectacle de tant de scènes tragiques, on ajoute le récit des maux dont la guerre est suivie, la captivité et l'esclavage pires que la mort. Après cela on ordonne au jeune garçon de monter à cheval et de prendre à l'instant le commandement de l'armée ; crois-tu qu'il ne sera pas épouvanté par le seul récit qu'on lui fera, et qu'il ne sentira pas défaillir son cœur au premier moment ?

13. Je n'exagère point. Le corps où nous sommes enfermés comme dans une prison, nous empêche d'apercevoir les choses spirituelles ; mais si l'armée ténébreuse du démon, et les combats qu'il nous livre, pouvaient être soumis à notre vue, tu serais témoin d'un spectacle bien autrement terrible que celui dont je viens de te faire la peinture. Tu n'apercevrais ni fer, ni airain, ni chevaux, ni chars, ni roues, ni feux, ni traits, ni rien de visible; mais des machines de guerre bien plus meurtrières. Ces ennemis n'ont besoin ni de cuirasse, ni de bouclier, ni d'épées, ni de lances ; mais leur aspect est assez formidable sans cela, pour glacer d'effroi une âme, à moins qu'elle ne soit douée d'un grand courage, et soutenue d'ailleurs d'une grâce spéciale de la part de Dieu.

Si nous pouvions nous dépouiller de ce corps matériel, ou si en le conservant nous pouvions considérer clairement et de sang-froid l'armée du démon, et voir de nos yeux la guerre qu'il nous fait, ce ne seraient plus des torrents de sang, ni des corps morts qui s'offriraient à tes regards, mais de grands massacres d'âmes, mais des blessures spirituelles si profondes, que la bataille dont je t'ai mis le tableau sous les yeux, te paraîtrait un amusement et un jeu d'enfant plutôt qu'une véritable guerre, tant est grand chaque jour sur ce champ de bataille le nombre des blessés. Or ces blessures causent une mort bien plus malheureuse que les autres ; car, entre la mort de l'âme et celle du corps, il existe la même différence qu'entre ces deux substances. Lorsque l'âme tombe mortellement blessée, elle ne gît pas comme le corps, privée de sentiments, mais ses tourments commencent dès cette vie par les remords de la conscience ; et, après la mort, au jour du jugement, elle est livrée à un supplice éternel.

Si une âme ne sent point les blessures que lui fait le démon, cette insensibilité même aggrave son malheur. Celui qui n'a pas ressenti de douleur à une première blessure, en recevra facilement une seconde, puis une troisième. Notre cruel adversaire ne cesse de frapper, jusqu'au dernier soupir, une âme indolente qui ne tient pas compte des premières atteintes.

Si tu considères maintenant sa manière d'attaquer, tu trouveras que sa tactique est beaucoup plus impétueuse et plus savante. Point d'ennemi plus fertile en ruses, en stratagèmes, que cet esprit impur. C'est en cela que consiste surtout sa force. La haine la plus implacable qu'un mortel puisse nourrir contre ses plus grands ennemis ne se compare pas à l'acharnement furieux que le démon met à persécuter la nature humaine.

L'ardeur qui le transporte, lorsqu'il combat, est telle qu'il serait ridicule de lui comparer les hommes sur ce point. Choisis les bêtes les plus féroces et les plus cruelles, leur rage paraîtra douce et paisible en comparaison de la sienne, tant il respire la fureur quand il se jette sur nos âmes.

Les combats entre les hommes ne sont pas longs, et même cette courte durée est souvent entrecoupée de trêves et d'armistices. La nuit qui survient, la fatigue de tuer, la nécessité de manger, et beaucoup d'autres choses permettent naturellement au soldat de prendre un peu de repos : il peut déposer le harnais, respirer un instant, se rafraîchir par le boire et le manger, en un mot réparer ses forces par toute sorte de soins. Mais quand on a affaire au démon, impossible de quitter ses armes un moment, ni de goûter un instant le sommeil, si l'on veut éviter d'être blessé.

Il faut, de deux choses l'une, ou périr désarmé, ou rester toujours sous les armes, toujours en éveil. Notre ennemi se tient constamment à la tête de ses bataillons, épiant sans cesse nos négligences, plus vigilant pour nous perdre que nous ne le sommes pour nous sauver. La nature invisible de l'ennemi, ses attaques imprévues, causes fécondes de malheurs pour ceux qui ne sont pas continuellement sur leurs gardes, rendent cette guerre beaucoup plus difficile que les autres.

Et c'est dans une telle guerre que tu voulais que je me misse à la tête des soldats de Jésus-Christ? Mais j'aurais commandé pour le compte de Satan ! Car lorsque celui qui doit disposer les autres en ordre de bataille se trouve le plus

incapable et le plus inepte de tous, il trahit par son incapacité ceux qu'il devait sauver, et l'on peut bien dire qu'il est le général de Satan, plutôt que celui de Jésus-Christ.

Mais pourquoi soupires-tu? pourquoi pleures-tu ? Ma situation n'est pas de celles sur lesquelles on doive verser des larmes, elle mérite bien plutôt d'exciter la joie et l'allégresse.

Basile. Ce n'est pas la tienne qui m'afflige, mais la mienne. Je ne comprenais pas encore toute la profondeur des maux où tu m'as engagé. Je n'étais venu te trouver que pour savoir de toi comment je devais répondre à ceux qui t'accusaient ; et tu me renvoies après m'avoir débarrassé d'une peine pour me jeter dans une autre. Ce qui m'inquiète, ce n'est plus la justification, mais de savoir comment je pourrai répondre à Dieu pour mon propre compte et pour toutes les actions de ma vie. Toutefois, je t'en supplie, je t'en conjure, par mon intérêt, s'il te touche encore, par notre commun Seigneur Jésus-Christ, par la charité chrétienne, par les entrailles et la compassion d'un ami pour son ami, n'oublie pas que c'est toi surtout qui m'as jeté dans le grand danger que je cours, tends-moi une main secourable, soutiens-moi de tout ton pouvoir, et par tes discours et par tes actions ; ne m'abandonne jamais un seul instant, mais à partir d'aujourd'hui demeurons unis et plus inséparables encore qu'auparavant.

Chrysostome. Et de quel secours, lui dis-je en souriant, de quelle utilité puis-je être pour toi dans cette immensité de soins et de devoirs? Mais, aie bon courage, mon cher ami, puisque cela t'est agréable, lorsque les sollicitudes inséparables de ta charge te donneront le loisir de respirer, je serai auprès de toi, je te consolerai, et je ferai pour toi tout ce qui dépendra de moi.

A ces mots, ses larmes ayant redoublé, il se lève ; je l'embrasse tendrement, je baise son front, et je le reconduis en l'exhortant à supporter courageusement ce qui lui était arrivé. Ma confiance en Notre-Seigneur Jésus-Christ qui t'a appelé et préposé à la conduite de son troupeau, lui dis-je, me font espérer que ton saint ministère te donnera assez de crédit auprès de Dieu, pour qu'à mon dernier jour, à l'heure du péril suprême, je puisse à ta suite et sous ta protection pénétrer dans les tabernacles éternels.

FIN DU TRAITÉ DU SACERDOCE,

Traduit, ainsi que les deux Exhortations a Théodore, *par J.-B. J***, professeur au collège de l'Immaculée-Conception de Saint-Dizier.*

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

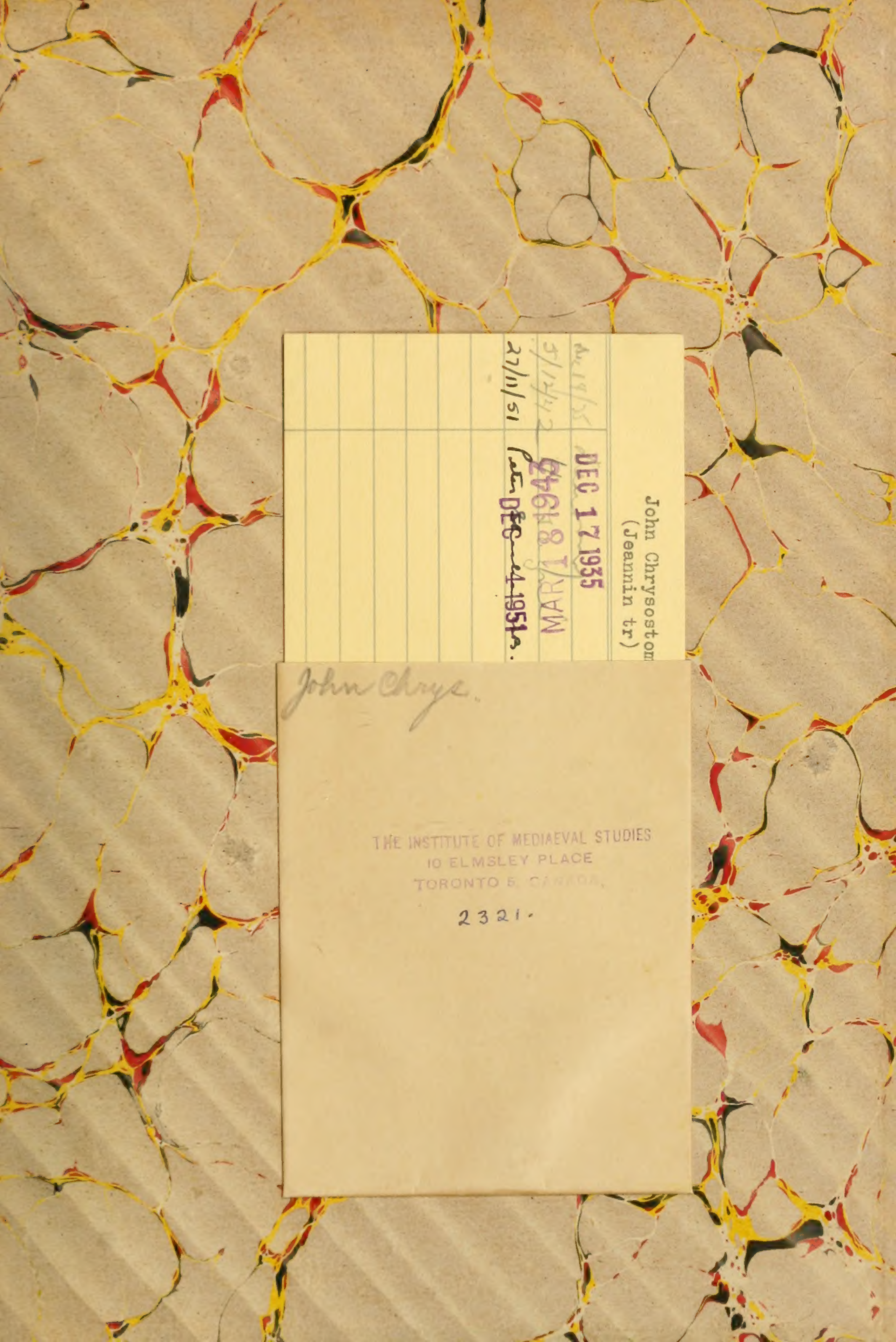
HISTOIRE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

ŒUVRES DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Arras. — Imp. Sueur-Charruey, Petite Place, 20 et 22.




John Chrysostom
(Jeannin tr)
DEC 17 1935
MAR 18 1943
27/11/51
DEC 14 1951
John Chrys.
THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
10 ELMSLEY PLACE
TORONTO 5,
2321.

